HANDBOUND
AT THE
UNIVERSITY OF
TORONTO PRESS

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/selections11npnp

Contents. (84) I

Une Excursion dans le Nord du Japon

4073

La Légende de la Cenci

La Montagne Kurde

Journées de Voyage en Syrie - Galilée etc

Promenades Archéologiques - Énée en Sicile

Les Anciens Banquiers Florentins

Ret Herschel - (un Juif Polonais)

La Naturalisation des Indigenes en Algerie

Les Grands Lacs de l'Amerique du Nord

Les Moeurs et le Droit Public et Privé du Japon.

Journées de Voyage en Syrie. - Les Iles etc

Le Royaume Solitaire

Le Japon Contemporain

Souvenirs d'un Voyage en Perse

A Travers l'Apulie et la Lucanie

La Légende de Faust

La Légende et le Culte de Krichna.

LLIAMSON & Co. 2 ST WEST ONTO.

Un Miracle

Le Bouddha et sa Légende

Les Démoniaques d'autrefois.

La Masara-Raba.

Apulée, Magicien

La Légende de Caspar Hauser

La Légende d'Urée

UNE EXCURSION

DANS LE NORD DU JAPON

YÉZO ET LES AÏNOS.

A bord du *Kanzu-maru*, 2 août 1874.

Me voici encore une fois loin de Yeddo, profitant de mes dernières vacances pour vivre quelques semaines au milieu de ces populations incultes auxquelles il faut demander le secret des mœurs primitives et de la civilisation originelle du Japon. Après avoir salué à Kioto l'antique capitale des mikados, le berceau de l'empire, le foyer d'où rayonnèrent jadis la science, la politesse, les arts importés de la Chine, après avoir parcouru les provinces du centre, où prospère la vie agricole et industrielle, je me propose de visiter les contrées reculées où vient mourir le flot de l'ancienne civilisation, et dans lesquelles la nouvelle ne s'est pas encore répandue. Il a fallu pour cette fois partir seul. De mes compagnons de voyage de l'année dernière, les uns sont retenus par leur service, les autres découragés par l'inclémence de la température ou les difficultés et l'étendue du programme. Quelques caisses de biscuits et de conserves forment sur le pont du *Kanzu-maru* le petit retranchement où le maître, le serviteur et le chien essaient tant bien que mal de se caser, chacun suivant son goût. C'est là qu'il faudra dresser la table, improviser un lit et organiser une tente pour se garantir d'un soleil d'août, dangereux même à travers le casque de feutre. J'ai fait une tentative pour descendre dans l'unique petite cabine où

dorment d'un œil quelques passagers japonais: mais l'odeur et la chaleur y sont tellement suffocantes, que j'ai bien juré de n'y plus rentrer, quoi qu'il arrive. Le beau temps m'aida fort à propos à tenir mon serment.

Ce n'est pas, comme on le voit, un lieu de délices qu'un *steamer* japonais, et le pis est que dans cette navigation primitive la sécurité ne compense guère le confortable complétement absent. Quelques-uns de ces navires, destinés au service des côtes, sont conduits par des ingénieurs ou plus exactement par des mécaniciens anglais ou américains; mais, la date forcée de mon départ ne m'ayant pas permis de choisir, je suis très mal tombé. De mécanicien, je n'en vois point, et quant au capitaine, — après m'être demandé pendant deux jours à qui pouvait bien appartenir cette fonction entre quatre individus qui semblent commander aux autres, parlent tous à la fois et prennent part aux manœuvres qu'ils ordonnent, — je me suis rendu compte seulement vers le soir du troisième jour que ce titre revenait à un *gentleman* orné de bottes trop neuves et d'une chemise trop ancienne, qui parut alors pour examiner le temps, qui s'assombrissait. J'ai pu méditer à loisir le proverbe populaire : « trop de pilotes font chavirer le navire. » Le voyageur ne peut se plaindre au surplus d'être abusé par de fausses promesses; quand j'ai demandé à l'agent de la compagnie en combien de temps on allait à Sendaï, il m'a répondu en lançant négligemment sa bouffée de fumée : « Si le temps est beau, vous pouvez y arriver en quarante-huit heures. — Mais s'il ne l'est pas? — Oh! alors je n'en sais rien, » a-t-il répliqué, de l'air ennuyé d'un homme forcé de répondre à une question impertinente.

I.

Comment en effet pourrait-on savoir quand on arrive, puisqu'on ne sait même pas quand on part? Nous devions lever l'ancre le 27 juillet, le départ, remis au 29, a été fixé au 30 à neuf heures du matin; mais, lorsqu'à neuf heures je saute sur le pont, la moitié de l'équipage est encore à terre, et le chauffeur ne songe pas à allumer ses feux. J'ai même l'air de surprendre tout le monde en demandant quand on va déraper. Vers deux heures, nous sommes rejoints par plusieurs passagers mieux avisés que moi; à trois heures, l'équipage se fait ramener dans des sampangs chargés de provisions; la cheminée commence à vomir sa fumée noire, et vers quatre heures le *Kanzu-maru* prend un petit élan modéré de 7 milles à l'heure La rade de Shinagawa, que nous quittons, est une des plus incommodes que l'on puisse voir. Trop ouverte et trop plate, elle ne peut

donner accès aux gros navires, ni protéger les petits contre les typhons. La chaloupe à vapeur qui faisait le service de Yokohama à Yeddo avant la construction du chemin de fer s'y est plus d'une fois embourbée; le moindre coup de vent empêche les chalands de circuler et les chargemens de se faire : aussi tout le commerce européen s'est-il concentré à Yokohama, tandis que les jonques plates qui font le cabotage indigène préfèrent entrer dans les canaux de Yeddo, où elles viennent se charger aux pieds mêmes des *godons*. En ce moment même, elles arrivent du large vent arrière, innombrables, rapides, élégantes, mêlées aux bateaux de pêche et profitant comme eux de la marée montante.

Nous voyons de loin en passant Yokohama, Treaty-Point, et, doublant vers neuf heures le Cap Méla, nous entrons dans le Pacifique. Il nous reste à faire 100 lieues au nord pour gagner la baie de Sendaï. Par bonheur, le grand Océan, si fertile en naufrages sur ces côtes, justifie cette fois le nom qu'il a reçu de Magellan. La navigation n'offre d'autres émotions que la vue des marsouins et des mouettes qui jouent en grand nombre autour de nous et le spectacle de la côte que nous ne perdons guère de vue. Nous longeons la province d'Awa, celles de Kadzusa et d'Oshiu; des falaises de moyenne hauteur bordent le rivage; au-delà on distingue de hautes montagnes, Tsukuba-san, Nikkô-san, ces grands jalons qui marquent la route du nord. Voici Inaboye-saki, la pointe inhospitalière où vient déboucher le Tonégawa. Il a fallu y construire un phare pour éloigner les navigateurs de ces parages semés d'écueils.

Décidément l'agent a eu raison de ne pas me donner une réponse compromettante : voici notre troisième jour de navigation, il est cinq heures, on ne distingue pas encore le port d'arrivée, et le temps, couvert depuis le matin, devient tout à coup menaçant. L'horizon disparaît sous de gros nuages noirs qui ne tardent pas à éclater; la nuit nous prend, tandis que l'on cherche à l'aventure la côte, que rien n'éclaire. C'est alors que le capitaine paraît, regarde autour de lui d'un air capable, interroge la boussole et nous mène piquer une tête droit sur l'île de Tashiro, à 15 lieues du port où nous devions entrer. Il se trouve là fort à propos une petite anse où nous jetons l'ancre en attendant le jour et le calme. Le jour vient, mais point le calme. A travers des rafales de pluie et de vent, on voit l'océan moutonner au large et se briser sur les îlots qui nous entourent. Un petit village de pêcheurs sommeille, portes closes, à quelques encablures de notre navire. Combien de temps cela va-t-il durer? C'est la question que je me pose en arpentant le pont, dont je suis devenu l'unique occupant, tout l'équipage étant plongé dans le sommeil à l'entre-pont, et mes deux compagnons du pre-

mier jour étant abattus par ce mal stupéfiant auquel les Japonais sont si généralement sujets. Vers deux heures, le *Kanzu-maru* semble se réveiller : un mousse paraît, bâille, s'étire les bras et redescend; un autre survient, même pantomime. Enfin on rallume les feux éteints, et nous reprenons le large, non pour entrer dans le port de débarquement, ce qui est devenu impossible par la violence du vent, mais pour gagner un autre abri plus sûr.

C'est dans une jolie petite crique entourée de hautes collines verdoyantes que nous jetons l'ancre vers cinq heures; la pluie a cessé, une barque se détache du petit village de Také et vient prendre quelques passagers fort heureux de toucher terre. J'escalade les hauteurs voisines pour jouir d'un spectacle qui serait beau par un ciel plus clair. Les îles environnantes baignent dans le canal leur verdure luxuriante; on distingue vaguement vers l'ouest le pic de Kin-kwa-san, tandis que notre petit *steamer*, lavé à grande eau, se balance à quelques brasses du bord. Peu ou point de culture, c'est à la pêche que les habitans de cette côte demandent leur subsistance. Ce premier aperçu des types du nord ne donne pas une idée flatteuse de la race. Les hommes, bronzés par le hâle marin, sont laids; quant aux êtres farouches, à demi nus, qui étalent une poitrine noire et desséchée, on me dit que ce sont des femmes. Les gens de l'équipage traitent ces indigènes avec le plus parfait mépris. A propos de je ne sais quelle querelle sur du poisson promis et non livré, ils s'arment de triques et déclarent qu'ils vont faire un mauvais parti au délinquant; celui-ci s'esquive à temps, mais on lui prend son bateau, qu'on emmène au large et qu'on hisse à bord. Il a fallu ce matin même une heure de pourparlers entre le chef du village, notre capitaine et les héros de ce bel exploit pour que la barque fût rendue. Cette grande douceur, qu'on admire chez les Japonais, ne serait-elle que le vernis dont se couvre leur rudesse primitive, une seconde nature artificielle sous laquelle reparaît facilement la première quand la surveillance est loin et quand on se croit à l'abri d'une loi draconienne? Ce qui est certain, c'est que leur politesse, toute de formules plutôt que de sentimens, se traduit plus volontiers par des phrases banales que par des actes.

Aujourd'hui nous avons quitté à neuf heures la *Baie des Cigales*, — c'est ainsi que j'ai baptisé sur mes notes ce petit coin de terre en l'honneur des myriades d'insectes qui n'ont cessé pendant toute la nuit de faire entendre leur mélodie glapissante. En ce moment, nous traversons la baie de Sendaï par un fort roulis, mais par un beau soleil et une légère brise qui font oublier la bourrasque des deux derniers jours. Cette baie, large d'une quinzaine de *ris* (lieues), présente la forme générale d'un demi-cercle ouvert au sud, dont

nous franchissons le diamètre de l'est à l'ouest. Au fond du golfe, on aperçoit les montagnes de la province de Mutsu et le port d'Ishino-maki. Devant nous se dessinent déjà les premières îles détachées d'un archipel. On dirait moins des îles que des bateaux chargés de verdure, tant elles sont petites, tant leur feuillage les recouvre jusqu'au pied. Presque toutes sont inhabitées; mais en voici de plus grandes, derrière lesquelles nous glissons; la haute mer disparaît, et nous avons franchi désormais la ceinture de rochers qui enclave les eaux paisibles de la baie où dort, comme au bord d'un lac suisse, le joli village de Matsusima. Ces eaux peu profondes ne nous permettent pas d'avancer, et le *Kanzu-maru* termine sa course dans une île voisine, à la douane de Sabusawa. Il est midi, nous avons mis cinq jours à franchir cent lieues.

13 août. A bord du *Kwaï-djin-maru*.

Après dix jours de courses à cheval ou de promenades en canot, il a fallu encore une fois camper sur le pont d'un nouveau *steamer* japonais, en tout semblable au premier comme installation, comme discipline et comme vitesse, pour gagner le but de mon voyage, Hakodaté et l'île de Yézo. Je profite des loisirs d'une bonne traversée pour résumer mes impressions de ces dernières journées.

Sabusawa est un port d'accès difficile, où les produits des riches provinces environnantes s'échangent contre les articles manufacturés d'importation indigène ou étrangère, venus soit en jonques, soit par de petits bateaux à vapeur comme celui qui m'a amené. De grandes jonques, des magasins, des agences de transport, donnent à ce petit bourg une animation commerciale qui attire et ne retient pas. Deux heures après mon arrivée, je montais en *sampang*, et à travers les méandres des îles et des îlots je gagnais Matsusima à trois *ris* plus loin.

De la maison de thé à trois étages où je suis descendu, on domine une grande partie de ce lac formé par le hasard, et les yeux reposent avec délices sur les accidens de cette nature enchanteresse. Le paysage japonais produit l'impression d'une miniature; tout y est harmonieux, coquet, presque artificiel. Rien de heurté, ni dans les tons, ni dans les formes; la lumière semble caresser les contours qu'elle baigne. Sur un îlot, à gauche de la plage, s'élève un petit temple; sur un autre, à droite, une rangée de pierres funéraires indique le cimetière. Les pêcheurs qui dorment là semblent encore bercés dans leur barque indolente, comme ceux qu'on voit glisser le long de leur dernière demeure. Derrière le village s'élève une bonzerie, entourée de nombreuses chapelles; autrefois floris-

sante, elle est aujourd'hui abandonnée. Les magnifiques *sûgni* qui en formaient l'avenue tombent un à un sous la hache des bûcherons; l'œuvre de destruction se poursuit ici comme partout, et n'aboutit jusqu'à présent qu'à découronner le passé sans grandir le présent ni fonder l'avenir. Un de ces arbres se cramponne, avec ses racines mises à nu, comme avec des mains crispées, au rocher sur lequel il meurt, — image fidèle de l'antique tradition qui essaie de vivre sur ce sol aride et s'apprête à y périr faute de racines assez profondes dans les consciences et dans les volontés d'un peuple trop longtemps asservi.

En rentrant à l'auberge, j'y trouve installée une bande de lutteurs qui fait halte. Chacun d'eux voyage le paquet sur l'épaule, le sabre au côté, la robe retroussée jusqu'aux hanches et rabattue jusqu'à la ceinture. On s'arrête dans les grandes villes, dans les lieux de pèlerinage en renom, partout où il y a foule; on fait le reste du chemin à grandes étapes. Ces marcheurs infatigables font de 18 à 20 lieues par jour sans broncher, à la seule condition d'absorber un nombre suffisant de tasses de riz et de trouver au gîte un bain torride. Les lutteurs japonais n'ont rien de la grâce athlétique; leur genre d'escrime, qui consiste simplement à renverser l'adversaire par la poussée, demande moins d'adresse ou de force que de pesanteur. Aussi ne sont-ce que de lourdes masses de chair difformes.

Sept lieues séparent de la mer la ville de Sendaï, l'une des plus importantes du Japon. Comme toutes les grandes cités, elle s'annonce au loin par le prolongement excessif de ses faubourgs dans toutes les directions; mais tant s'en faut qu'elle offre en toutes ses parties le spectacle animé de certains marchés. Au milieu de la ville est un carrefour dont les quatre angles affectent une construction monumentale et pittoresque. C'est là que la route venant de la baie croise celle qui vient de Yeddo, le *Oshiu-kaïdo*, — là que se concentre l'activité commerciale; c'est aux environs que sont groupés la poste, l'hôpital, le télégraphe, qui ne marche pas encore, et des *stores* remplis de marchandises européennes, contenant principalement des vêtemens, des chaussures, de la parfumerie et des boissons. Sendaï se pique en effet de suivre le mouvement des idées à la mode. J'y ai vu flotter une banderole portant en français ces mots : *école de compagnie*; malheureusement, la maison étant vide, cette annonce est restée pour moi un mystère. En revanche, on y voit un joli collége où des professeurs japonais enseignent l'anglais à leurs compatriotes; la culture des langues y est en honneur. Un soldat des *tsintaï* (troupes de ligne), coiffé, comme ils le sont tous, du béret prussien, m'a salué d'un *god dam you* plein d'aménité, dans l'intention manifeste de faire valoir ses études philologiques.

Une jeune fille s'est installée d'autorité à côté de moi pendant que je déjeunais, et m'a assailli en anglais de questions plus indiscrètes les unes que les autres. Par un singulier contraste avec ses allures modernes, la ville a conservé des anciens jours une trace qu'on ne retrouve plus guère aujourd'hui. J'ai parlé ici de ces étranges lieux de repos préparés jadis le long des routes pour faire oublier au voyageur au milieu de distractions équivoques les ennuis d'une longue tournée : encore aujourd'hui il n'y a pas à Sendaï d'autre auberge, et c'est au milieu des tambourins et des défis que se lancent deux jeunes libertins déjà ivres qu'il faut songer à dormir après une nuit passée à cheval.

A mesure qu'on s'éloigne du carrefour, la vie semble se retirer; les maisons tombent en ruines, les clôtures gisent à terre; l'herbe pousse dans les chemins, et les longues rues de l'ancien quartier officiel semblent dépourvues d'habitans et de propriétaires. Sendaï est comme une ville déchue dont la population aurait brusquement émigré; cette déchéance date de la guerre civile de 1868 qui a sévi dans cette province : les partisans du taïcoun y furent vaincus par les réguliers, et le gouvernement vainqueur ne s'est point hâté de panser les plaies de la cité rebelle. Il y a envoyé un bataillon d'infanterie, et, tandis que la vieille forteresse féodale tombait en ruines, on a bâti à sa porte deux vastes casernes. Au demeurant, ce riche marché des soies d'Oshiu, bâti dans une plaine à quelque distance des montagnes, sans industrie locale, sans physionomie propre, mérite qu'on y passe et non qu'on y séjourne.

Revenu au bord de la mer, j'ai voulu gagner le fond de la baie en canot. La fragilité de l'esquif sur lequel il faut s'embarquer provoque bien quelques observations de ma part : les bateliers, ne voulant pas laisser échapper leur proie, m'assurent que la traversée ne se fait jamais autrement, et deux heures de navigation charmante à travers les îles semblent leur donner raison; mais à peine avons-nous doublé la dernière que le vent se met à souffler, la mer à grossir; la voile de paille tombe à l'eau, et mes hommes se déclarent incapables d'atteindre Ishi-no-maki à la godille. Ils n'ont pas beaucoup de peine à me persuader de gagner l'île la plus voisine et le petit port de Sabusawa.

Guéri par l'expérience, je me flattais d'affréter une de ces grandes jonques qui étaient à l'ancre attendant un chargement de riz pour le sud, — l'occasion de gagner en quelques heures le prix d'un voyage devait être un appât séduisant; mais je comptais sans l'esprit de routine professionnelle. Consacrer à une partie de promenade une jonque de commerce paraît tout simplement au patron une plaisanterie déplacée; j'ai beau appuyer ma proposition des offres les

plus brillantes, je ne réussis même pas à la faire prendre au sérieux. Y a-t-il du moins une raison, une objection quelconque? Non, seulement ce serait insolite, et cela suffit. C'est donc dans un grand canot de pêche, à quatre avirons, que je m'embarquai bien avant le jour pour visiter l'île sacrée de Kin-kwa-san (la *Montagne-d'Or*), située à 18 lieues de là, vers l'est, en dehors de la baie. Au bout de sept heures de trajet, par un beau temps et sous un soleil terrible, nous entrions dans le groupe d'îles qui la précèdent : elles sont plus grandes, d'aspect plus sévère que celles de la côte occidentale du golfe; les falaises de basalte, couvertes de fucus et de mollusques, s'enfoncent à pic dans une eau profonde et transparente. C'est dans ce lieu inhospitalier, à Tashiro, qu'était autrefois établi le pénitencier où les daïmios de Sendaï envoyaient en exil leurs *samourais* (officiers) coupables de quelque délit ou soupçonnés de quelque mauvais dessein. Cette sorte d'exil était jadis et reste encore l'une des peines les plus cruelles pour des hommes si épris de plaisir et de bruit, incapables de remplacer par l'activité de l'esprit le vide de l'oisiveté forcée. Quelques-uns d'ailleurs étaient astreints au travail; on voit en passant les défrichemens qu'ils ont légués aux habitans d'aujourd'hui, pêcheurs insoucians qui ne songent guère à les continuer ni à en profiter. Dans toute cette région, à part quelques plans de haricots devant la porte des cabanes, on n'aperçoit aucune trace de culture. Les insulaires n'ont pas l'air de soupçonner qu'il y ait d'autre nourricier que l'océan. On en voit quelques-uns voguer à côté de nous dans des canots qui pourraient passer pour des périssoires et qu'on dirait à chaque instant prêts à chavirer sous le poids de la natte de paille qui leur sert de voile.

Il n'est pas donné à tout le monde d'aborder à Kin-kwa-san; c'est d'ailleurs le seul rapport qu'ait cette terre mystérieuse avec la riche Corinthe. Favorisés par la marée, nous jetons l'ancre au milieu de rochers aigus, tout hérissés d'échinodermes, dont les épines restent dans les pieds nus, car il faut faire quelques bonds dans l'eau pour gagner la plage. J'aurai toujours devant les yeux le spectacle qui s'offrait là : une quinzaine de pêcheurs japonais, surveillant leurs barques à l'ancre, se tenaient accroupis ou couchés entièrement nus sur le sable sous un soleil mortel. Muets, immobiles, la face congestionnée par la chaleur, bouche béante à la vue d'un étranger, ils semblaient plongés dans je ne sais quelle torpeur stupéfiante commune avec la brute, ruminant, comme les bœufs dont parle un poète,

Le rêve intérieur qu'ils n'achèvent jamais.

A la vue de ces corps inertes, aux muscles arrondis, à la peau cui-

vrée, aux longs cheveux pendans sur les épaules, on a la révélation de la vie sauvage primitive. Telle dut être l'impression des premiers navigateurs portugais qui furent jetés sur un rocher de la mer de Chine; cela devait se voir il y a mille ans, et les siècles en se succédant n'ont apporté aucun changement à ces existences.

L'île de Kin-kwa-san serait absolument déserte, si la religion sintiste, habile au temps de sa prospérité à consacrer par ses manifestations toutes les beautés naturelles, n'y avait bâti un temple devenu un lieu de pèlerinage. Le temple n'a plus son grand-prêtre, mais l'habitude des pèlerins a survécu au culte, et le desservant laïque chargé d'entretenir l'autel offre un gîte aux nombreux visiteurs dans les dépendances du monastère abandonné. Il y avait foule quand j'arrivai. Je ne cesse d'admirer cette humeur voyageuse des Japonais. Sans être poussés par un intérêt mercantile, ni par un zèle religieux qui leur fait absolument défaut, ils entreprennent souvent de longs voyages à pied, presque sans ressources, pour visiter un lieu célèbre, un temple, une montagne, un tombeau. Grâce à la simplicité de leur appareil, grâce à la facilité de la vie, les plus humbles peuvent partir le bâton à la main, le pied leste, le cœur léger, sûrs de rentrer riches de souvenirs, sans être beaucoup plus pauvres d'argent. Tandis que mon *koskaï* (serviteur), à grands renforts de paravens, s'ingénie à élever à mon profit le mur de la vie privée dans une vaste salle où se tiennent une trentaine d'hommes et de femmes, je gagne la forêt sous la conduite d'un jeune garçon pour qui le monde finit là. Une cascade roule sur un lit de sable mêlé de mica, dont les reflets dorés ont valu à l'île son nom et la réputation, bien usurpée d'ailleurs, de recéler de l'or. Un petit sentier grimpe sous les magnifiques *sugni*, au milieu de quartiers de granit, dans une solitude qui rappelle la Gorge-aux-Loups de la forêt de Fontainebleau. On parvient enfin, après une ascension facile, à un plateau découvert d'où l'œil émerveillé embrasse un horizon sans limites. Kin-kwa-san est un cône à peu près régulier couvert d'une haute futaie, sillonné de ruisseaux, dont le développement total à la base est de 20 kilomètres. A l'ouest sont les îles que nous avons dépassées pour arriver; au nord, on en voit une autre toute petite, véritable écueil qui servait jadis de pénitencier; au sud, on distingue la côte ferme, qui se perd dans le lointain; à l'est, on n'aperçoit que l'Océan-Pacifique roulant ses grandes lames régulières que rien n'arrête depuis San-Francisco. On sent là qu'on est au bout du vieux monde et séparé du nouveau par l'immensité. C'est pour ainsi dire le Ouessant du Japon.

Une émotion toute nouvelle, c'est la vue des daims familiers qui peuplent cette terre, où d'anciennes lois ordonnent de les respecter

sous peine de mort. On les voit s'enfuir sous les arbres; il paraît qu'ils viennent paisiblement manger dans la main, comme l'indiquent des débris de papier, leur suprême friandise, à demi lacérés et jonchant la terre; mais la vérité m'oblige à confesser que je les ai vainement appelés. J'avais du reste un compagnon peu fait pour les attirer; mon chien leur courait sus en jappant.

De retour dans la baie de Matsusima, j'y passe quelques jours en excursions, qui se résument dans la dernière faite à Miura. C'est une haute colline boisée, située au milieu même de la baie et consacrée, comme toujours, par un temple. C'est de là qu'on aperçoit d'un seul coup d'œil les huit cents îles qui font de ce paysage l'un des plus beaux panoramas du Japon. En entendant répéter ce chiffre fantastique, j'avais cru à une de ces exagérations de la vanité locale dont les voyageurs se font souvent les complices, mais il a fallu se rendre à l'évidence. Si dans le nombre beaucoup ne sont que des rochers, il en est bien peu que ne surmonte un bouquet d'arbres ou une touffe de verdure. On dirait que du haut de Miura quelque semeur divin a d'un geste unique jeté autour de lui cette poussière gigantesque. C'est en vain que j'ai sollicité des habitans une explication mythologique du phénomène. Il n'entre pas dans la tournure d'esprit des Japonais d'encadrer les merveilles naturelles dans aucunes de ces fables dont le génie grec et âryen est si libéral. Ce n'est point ici d'ailleurs, comme dans le sud, l'ancien séjour des dieux; jamais ils n'ont honoré de leur présence ces contrées redoutables du nord où vivait la race détestée des Aïnos. Le vieux prêtre qui me dresse une table dans son temple, sous le regard pacifique de Kannon-sama, répond donc à mes questions, dont la naïveté l'étonne, qu'il en a toujours été ainsi de mémoire d'homme. Je m'attendais à cette réponse. Je ne suis pas plus heureux dans mon interrogatoire scientifique; les théories sur les transformations du sol n'intéressent pas mon homme, et je suis forcé de m'en tenir à l'hypothèse que suggère l'aspect partout semblable du terrain calcaire et le peu de profondeur des eaux, celle d'une lente érosion pratiquée par les flots dans une masse jadis compacte.

En revanche, mon hôte m'entretient de questions politiques; il a vu la dernière guerre civile en 1868, il en parle en homme qui sans doute a dû faire des vœux pour le parti du nord quand il était debout et l'accompagner de ses regrets dans la défaite. Partout ici, dans les choses et dans les hommes, on retrouve vivace ce souvenir, qui disparaît à Yeddo sous le fracas des nouveautés. Là, le gouvernement éblouit le peuple et l'accable d'une onéreuse sollicitude : il compte ainsi rallier les tièdes et décourager ses ennemis; mais dans ces provinces, qui ont pris part à la guerre, qui en ont souffert, qui

n'ont jamais eu d'attache directe avec le pouvoir, les anciennes influences demeurent, les vieilles rancunes subsistent, inertes peut-être pour longtemps, mais non pas adoucies, et se traduisant par une mauvaise volonté invincible à l'égard de toutes les réformes entreprises par le gouvernement central. Celui-ci du reste ne se pique pas de les faire adopter du premier coup, et se préoccupe beaucoup plus de se donner les dehors de la civilisation dans quelques ports ouverts que d'en répandre uniformément les réels bienfaits.

Il a fallu passer trois jours à Sabusawa, attendant d'heure en heure le départ toujours annoncé, toujours retardé, du *Kwaï-djin-maru;* mais je n'ai pas manqué de distractions dans la maisonnette où ma bonne étoile m'avait conduit, faute de place à l'auberge. Le propriétaire tient un établissement de bains, où j'ai eu le plaisir de voir, en quarante-huit heures, défiler par deux fois toute la population. Vers deux heures, au moment où l'eau commence à être suffisamment chaude, c'est-à-dire quand il est impossible à un Européen d'y tenir la main, les jeunes filles bien posées arrivent les premières, procèdent sans aucun embarras à tous les détails d'une toilette intime et consciencieuse, se plongent pour terminer pendant quelques minutes dans la piscine, se rajustent sans trop de hâte, puis viennent s'accroupir autour du feu entretenu par mon hôtesse, où elles entament, en fumant la pipe, un interminable babillage, car la maison de bains est en même temps un casino. Un peu plus tard viennent les vieillards des deux sexes, dont la journée est terminée avant la nuit à cause de leur âge; le soir, il y a foule; ce sont les pêcheurs, les hommes de peine, les artisans, les servantes, les femmes occupées le reste du jour chez elles ou aux champs. Tout ce monde se connaît, cause, rit, se jette de l'eau bouillante en manière de plaisanterie.

Ce que nous appelons confort n'a au Japon d'équivalent ni dans la langue ni dans les mœurs; on y rencontre le luxe chez les grands, la prodigalité presque chez tout le monde, mais ni petits ni grands ne font le moindre effort pour s'entourer de ces mille commodités sans lesquelles il n'y a pour nous ni bien-être physique ni véritable liberté d'esprit. Dans le petit port où je suis resté quelques jours, il était impossible de trouver un seul des mets, je dis des plus communs, qui composent la cuisine japonaise. L'idée ne vient à personne de les joindre de temps en temps au riz traditionnel, pas plus que de fermer passage en hiver à un courant d'air glacial ou de chasser dans un âtre la fumée qui offusque les yeux. En revanche, une grande ville, comme Sendaï, est toujours pleine de gens qui s'amusent, festoient, font tapage. Ce sont les modestes

habitans des environs qui viennent y manger en un jour l'épargne de plusieurs mois. Quelques amis, ayant loué pour une excursion les services de quinze ou vingt porteurs, eurent à leur payer au retour une somme d'environ 1,200 francs: le soir même, les *ninsogos* se rendirent au Yoshiwara, et quarante-huit heures après tout était dépensé. « Autour de nous, tout s'évanouit, la vie est un songe; sur la terre, qu'est-il de durable? » répète depuis des siècles la sagesse désolante du bouddhisme. Dès lors pourquoi accumuler sur cette terre des biens trompeurs? Pourquoi nous attacher à une vie qu'il faut quitter, étreindre des ombres? A quoi bon fonder sur le sable? De là l'indifférence ascétique de quelques-uns et l'imprévoyance épicurienne du plus grand nombre.

Si l'on ne se soucie pas de bien vivre, on ne se met guère en peine de la mort. Depuis deux jours, un bruit de clochettes dans le voisinage annonçait l'agonie d'un malade; le troisième jour, je vis passer le convoi, qui allait le conduire à sa dernière demeure. En tête marchait le clergé, puis quatre hommes portant sur leurs épaules une boîte de sapin exactement semblable au véhicule appelé *norimon*, dans laquelle le mort était accroupi, puis des pleureuses qui ne pleuraient pas, coiffées d'un capuchon blanc. Personne n'avait l'air affligé, ce qui m'engagea à me mêler à un groupe d'hommes qui suivaient. Quoiqu'il n'y ait qu'un village dans cette île, j'y ai compté cinq cimetières; chaque famille pour ainsi dire a le sien. Le cortége s'engage d'abord dans un sentier dont l'entrée est gardée par trois figures de pierre sculptées en bas-relief représentant un tombeau. Là le prêtre murmura une litanie, puis on se remit en marche pour s'arrêter de nouveau au premier cimetière, où l'on dit une prière, puis au second, où l'on fit de même, et ainsi de suite jusqu'au point d'arrivée. C'est un usage tout local et fort touchant qui veut que chaque défunt aille rendre une dernière visite à ses anciens amis avant de gagner lui-même le champ du repos. Là on le glisse au fond d'un trou, et chacun s'en retourne prestement, laissant le fossoyeur terminer seul sa triste besogne.

On ne se lasse pas d'étudier ces mœurs: parmi les sentimens qui se traduisent aux yeux de l'observateur, il est curieux de retrouver ceux qui forment par tous pays l'apanage et l'essence de l'humanité, de compter ceux qui prennent leur source dans les conventions locales, et de noter les uns et les autres sous les formes particulières qu'ils empruntent. Voici dans cet ordre d'idées une petite scène caractéristique. Mes hôtes étaient un jeune mari et sa femme sans enfant; le père et la mère de la femme logeaient non loin de là, et le père, qui m'avait pris en affection, était sous un prétexte ou sous un autre toujours en visite chez sa fille. Trop vieux pour exercer

une profession, ce bonhomme faisait un peu tous les métiers, même les pires, s'il en faut juger par quelques propositions non équivoques qu'il me chuchota à l'oreille un jour qu'il était un peu plus ivre que d'habitude. Voyant qu'il m'obsédait, sa fille lui dit tout doucement de ne pas molester l'étranger. Ce reproche à peine murmuré, le père se redresse et commence contre sa fille une philippique sanglante. Elle baisse la tête sans mot dire. Le gendre, fort décontenancé, semble par son silence donner raison au père irrité, et celui-ci se retire avec les honneurs de la guerre. Il fallut que le jour même la jeune femme allât, presqu'en cérémonie, implorer l'intercession de sa mère et son pardon. L'autorité paternelle est ici toute-puissante. Cependant deux jeunes gens suivaient hier un cortége funèbre l'œil sec et le front calme; la voix du devoir parle plus haut dans les relations de famille que la tendresse ou la sensibilité.

De cette première escale à moitié chemin du nord, voici l'impression générale qui me reste : la race japonaise est unique, la civilisation uniforme dans ses origines et ses moyens de développement. Du nord au sud, il n'y a qu'un peuple, chez lequel on trouve de très sensibles dégradations de culture intellectuelle ou morale, des dissonances historiques, des antipathies politiques, des coutumes diverses, quelquefois des préjugés opposés, mais qui révèle néanmoins son unité première par ses qualités, ses aptitudes et ses tendances. C'est bien partout le même Japonais insouciant, point méchant et point bon, paresseux avec délices, industrieux au besoin, esclave de la règle établie. La seule différence qui m'ait frappé, c'est chez les gens du nord plus de rudesse d'allures et l'absence de cette politesse banale et formaliste qui n'est du reste elle-même qu'un masque destiné à remplacer la véritable urbanité.

Pendant que j'écrivais ces notes, installé sur une table de fortune, le bateau s'est brusquement arrêté, frémissant de la proue à la poupe, comme une flèche dans un bouclier d'airain; avions-nous touché? une des baleines qu'on voit se prélasser à quelques centaines de brasses nous avait-elle donné un coup de queue en passant? Non; c'est simplement une pièce de la machine qui, faute d'huile, s'était échauffée jusqu'au rouge. On réveille le mécanicien négligent, on jette de l'eau sur la bielle, on verse de l'huile dans les réservoirs, et nous reprenons notre marche. Quant au coupable, il en pouffe de rire pendant une heure avec le capitaine. Décidément, si je reviens par mer, ce ne sera pas sur un bateau japonais. Heureusement nous doublons en ce moment le Cap Syria, le seul passage difficile de la traversée; nous allons entrer dans le détroit de Tsungar, et demain au point du jour nous serons à Hakodaté.

II.

Située entre le 41e et le 45e degré de latitude nord, entre le 137e et le 141e degré de longitude est, l'île d'Yézo pourrait se comparer grossièrement à une tête d'éléphant recourbant sa trompe vers le sud; Hakodaté est au bout de la trompe. On se ferait une idée très inexacte du climat, si l'on n'avait égard qu'à la latitude; c'est surtout une question de vents et de courans. Placée dans le voisinage de la Sibérie, la dernière des îles japonaises en reçoit les vents glacés, tandis que le Kuro-siwo (torrent noir), grand courant venu de l'équateur, qui baigne et réchauffe les côtes du Nippon (1), tourne brusquement à l'est dans le Pacifique et se dirige vers l'Amérique, abandonnant Yézo aux courans polaires. Aussi l'été y est-il plus court et plus frais (mon thermomètre n'a pas dépassé 25 degrés pendant la deuxième quinzaine d'août), et l'hiver extrêmement rigoureux. La neige couvre les montagnes dès le mois d'octobre.

C'est seulement au XVIIe siècle que les Européens découvrirent cette contrée; mais les Japonais les avaient devancés, et dès le XIVe siècle les chroniques rapportent que Yoshitsuné, frère du shiogoun Yoritomo, s'y réfugia pour échapper à la jalousie et aux soupçons du monarque qu'il avait aidé à saisir le pouvoir. Il n'y avait alors d'autre population que celle des Aïnos, appelés aussi *Yessos*, qui lui ont donné son nom. Il paraît bien probable que ces aborigènes occupaient aussi jadis une partie du Nippon, qu'ils évacuèrent pour faire place aux conquérans venus du sud; ils s'établirent également dans l'île plus septentrionale de Sagalhien (ou Karafto), par où l'archipel japonais touche au continent russe. Plus tard, les vainqueurs pénétrèrent à la suite des vaincus dans ces deux îles et s'y établirent en maîtres sans rencontrer de résistance. Ils fondèrent aussi à Itorup, autre île au sud de Sagalhien, un établissement fortifié où résidaient des officiers du shiogoun, surveillant et protégeant les Aïnos à la tête de quelques soldats, ou plutôt attestant par leur présence le fait de l'occupation japonaise. En 1806, les Russes, établis dans le nord de Sagalhien, tandis que les Japonais possédaient le sud, vinrent avec deux vaisseaux demander à ces derniers la permission de nouer commerce avec eux dans cette partie de leur empire, sous la menace de ravager le pays en cas de refus. Grande fut l'alarme du gouvernement, qui ne négligea rien pour se mettre en état de défense. Malgré ses efforts, les Russes, revenus l'année sui-

(1) Nippon ou Ni-hon signifie plus exactement l'empire japonais; c'est pour déférer à un usage établi qu'on désignera ainsi la grande île.

vante, n'eurent pas grand'peine à réaliser leurs menaces. Ils chassèrent la garnison d'Itorup et pillèrent tout ce que contenait la forteresse. On sait comment les Japonais se vengèrent en détenant captif pendant trois ans l'amiral Golovnine; mais ils sentaient qu'il y avait de ce côté un danger persistant pour leur sécurité : aussi, lorsque plus tard l'expédition du commodore Parry les eut contraints d'entrer en relations avec les Européens, leur première ambassade fut-elle envoyée à Saint-Pétersbourg pour régler la délimitation des possessions respectives des deux pays dans Sagalhien. On proposait alors de s'arrêter de part et d'autre au 50e parallèle, mais le gouvernement russe sut gagner du temps. Il sut, ce qui est mieux, le mettre à profit; quand la question fut reprise plus tard, son occupation s'étendait au-delà, et, quand on la reprendra désormais, on s'apercevra qu'il est le seul occupant.

Au début des relations ouvertes par les traités, on put croire que la Russie nourrissait sur l'île même de Yézo des projets de conquête; ses navires de guerre paraissaient souvent dans le port d'Hakodaté, poursuivant activement leurs travaux hydrographiques dans toutes les eaux environnantes; au lieu d'envoyer à Yeddo, comme les autres puissances, un ministre résident, elle s'était contentée de nommer un consul à Hakodaté, comme si elle eût voulu à la fois éviter l'occasion de se jeter dans les querelles de l'Europe avec le Japon, et traiter avec lui sur le pied d'égalité; mais il faut reconnaître que ces symptômes inquiétans ont, quant à présent au moins, disparu. M. de Budshow a quitté le poste de consul à Hakodaté pour venir prendre à Yeddo celui de ministre, auquel il était naturellement appelé; le commerce avec la Sibérie n'a pris aucun développement et, sans la présence insolite des missionnaires russes à Hakodaté, on pourrait dire que rien n'accuse plus les projets prêtés au gouvernement de Saint-Pétersbourg. Quoi qu'il en soit, le gouvernement de Yeddo a senti qu'il ne devait pas laisser péricliter son droit incontestable, et n'a rien négligé pour l'affermir.

Autrefois les terres incultes avaient été divisées entre quelques grands daïmios déjà nantis d'autres fiefs; mais ces souverains absens et tout entiers à leurs intrigues de cour ne s'occupaient de leurs possessions d'outre-mer que pour en tirer quelques impôts sans les administrer. De là l'état misérable du pays. La révolution de 1868, quand elle eut vaincu les partisans du taïcoun dans leur dernier refuge, précisément à Hakodaté, remplaça les daïmios absens par des gouverneurs de *ken* ou provinces forcés de résider, mais dépourvus de moyens d'action pour ramener à la vie normale une population de chasseurs et de pêcheurs, et la contrée semblait vouée pour longtemps encore à l'oubli, lorsque, il y a quelques

années, l'idée vint au gouvernement d'en confier la colonisation à un général américain.

Il semble que nous avons changé de climat quand le matin du 14 notre *steamer* entre dans l'étroit goulet au fond duquel est situé Hakodaté. Au lieu des hautes montagnes du Nambu, qu'hier on apercevait dominant les falaises de la côte, nous voguons entre des collines basses, aux croupes arrondies et dénudées qui donnent aux environs du port un aspect singulièrement triste. Au loin dans l'intérieur, on voit se dessiner la crête aiguë d'un volcan que le soleil levant dore d'un reflet pourpre; tout près de nous, un faubourg serpente le long de la côte; enfin au détour d'un promontoire gardé par une batterie, voici la ville. L'œil est péniblement surpris quand, au lieu de voir un *settlement* bâti comme Yokohama ou Hiogo, dans ce style interlope qu'on appelle européen en Asie, et qui pourrait sans peine passer pour asiatique en Europe, il n'aperçoit qu'un grand village de bois, aux toitures basses, où s'élèvent de loin en loin quelques habitations un peu plus grandes, peintes de bariolages de mauvais goût. Ici point de murailles imitant la pierre, point de terrasses descendant sur une pelouse. Les maisons les moins laides sont surmontées de toits couverts de terre et plantés d'herbe, afin de remplacer les tuiles, qui manquent. La ville est bâtie sur le penchant d'une colline escarpée, de sorte que, si les rues parallèles percées à mi-côte sont larges et bien ouvertes, les rues transversales qui les rejoignent sont autant d'escaliers. Aussi n'y voit-on pas une voiture, et ne se sert-on guère du petit véhicule roulant appelé *djinrikichia*.

Une triste nouvelle ne tarde pas à m'arracher à ces premières impressions : deux jours auparavant, un *samouraï*, venu d'Akita, résolu à tuer le premier Européen qu'il rencontrerait, a en plein jour assassiné le consul allemand, M. Haber. On conçoit quelle consternation un pareil attentat jette parmi un groupe de quinze ou vingt Européens dont chacun ne peut s'empêcher de calculer mentalement combien il avait de chances pour être lui-même victime (1). La population japonaise elle-même n'est guère moins émue; les aubergistes ne veulent plus recevoir personne, de peur de donner l'hospitalité à un complice. Les deux premiers à qui je m'adresse me supplient très poliment de leur éviter ce désagrément. Je prends le parti d'aller me faire reconnaître par le gouver-

(1) On se flattait que l'ère des violences fanatiques était close depuis longtemps. Une enquête faite en présence du secrétaire-interprète de la légation allemande a montré du reste que le coupable avait agi sans aucune excitation étrangère et sous l'empire d'une sorte de folie. Condamné à mort, il a été décapité le 27 septembre dernier.

neur; mais je tombe de Charybde en Scylla : à peine a-t-il appris mes fonctions auprès du gouvernement, qu'il veut m'utiliser comme juge d'instruction, et mes vacances sont sur le point de se transformer en une session de cour d'assises. J'esquive ce fâcheux honneur par une allusion aux termes de mon passeport, qui déclare ma santé fortement atteinte. Il est bon de savoir que le gouvernement s'est plu cette année à refuser aux étrangers les passeports qu'ils obtenaient autrefois; quant à ses fonctionnaires européens, qu'il n'a pas voulu molester, il leur a délivré des passes de complaisance, mais dans une forme déterminée et commune à tous, et, pour ma part, il a fallu qu'un médecin signât et qu'un ministre contre-signât, en dépit de l'évidence, que j'étais atteint d'une anémie générale, ou, pour traduire exactement l'expression japonaise, que mon sang s'était changé en eau; les officiers à qui je suis obligé de montrer en route cet invraisemblable certificat me regardent de travers en se demandant s'ils n'ont pas affaire à quelque faussaire.

Me voici présenté au capitaine Blakiston, et à mes embarras du premier moment succède le charme de cette large et facile hospitalité qu'on ne connaît que dans ces lointains climats. Il existe à Hakodaté, comme dans tous les ports ouverts, une autorité étrangère, celle des consuls, et une autorité indigène, celle du gouverneur, mais on n'y reconnaît qu'une royauté, c'est celle qu'exerce le capitaine Blakiston, *on her majesty's service*. Marcheur infatigable, voyageur intrépide, il est le seul qui ait bien exploré cette île, que les Japonais eux-mêmes connaissent fort médiocrement; c'est donc une rare fortune que mon arrivée concorde précisément avec une excursion qu'il se propose de faire et me permette ainsi de débuter sous les auspices d'un guide éclairé et d'un aimable compagnon.

Le 15 de bon matin, nous nous mettions en route, montés sur de petits chevaux ardens, solides, trapus, qui se reposent du trot en galopant. C'est une race particulière à Hakodaté, qu'on ne retrouve presque plus nulle part dans l'intérieur de l'île : aussi cette première journée préparait-elle des illusions qui durent s'envoler au second relais. La route nouvelle, tracée par les soins du *kayetakushi*, c'est ainsi qu'on appelle le département chargé de la colonisation de Yézo, présente la largeur de nos routes de première classe, c'est plus qu'il n'en faut dans un pays où ne circulent que des chevaux et des piétons; en revanche, les nombreux cours d'eau qui la traversent, devenus à chaque grande pluie autant de torrens, emportent les ponts, et les cavaliers sont obligés de passer à gué dans le lit même des ruisseaux. De plus les chevaux du pays, habitués à se suivre par longues files et à placer le pied dans la trace laissée par leurs devanciers, ont creusé dans le terrain argileux ces ornières

transversales qui donnent à tout chemin japonais l'aspect d'un champ couvert de sillons réguliers. Il faut toute la confiance qu'inspirent les jambes courtes de nos montures pour les lancer au trot sur cette surface inégale. Malheur à l'imprudent qui, ayant négligé de se munir d'une selle européenne, affronterait ces secousses sur un bât ou sur une selle de bois!

Après avoir parcouru une plaine inculte qui s'étend au bord de la baie, nous traversons Nanaï, où le kayetakushi a installé une ferme modèle. Nous apercevons des Japonais qui essaient de manier un lourd hoyau traîné par un cheval; tout cela dépend du kayetakushi. A qui ces chevaux américains? Au kayetakushi. Qui a mis là ces porcs à l'engrais? qui a planté cette pépinière de sapins? qui a posé ce fil télégraphique le long de cette route où ne peuvent circuler les voitures? Toujours le kayetakushi. On ne tarde pas à se dire qu'il joue ici le même rôle que le marquis de Carabas dans le conte populaire. Je réserve mon appréciation sur les mérites de cette institution jusqu'au moment où j'aurai vu la capitale nouvelle qu'elle a érigée presqu'au centre de cette contrée, à 185 milles d'Hakodaté.

Tôgé-no-shita ou le *Pied du col* est la sentinelle qui garde le premier défilé des montagnes. On pénètre dans une gorge boisée dont l'aspect diffère sensiblement du paysage de Nippon. On n'y voit plus le *matsu* et le *sugni*, ni les conifères, hôtes ordinaires des montagnes; on rencontre encore le hêtre, le bouleau, le tremble, le châtaignier et surtout une abondance considérable de mûriers sauvages qui courent le long de la route, et dont les baies rouges font venir l'eau à la bouche. Les montagnes sont généralement peu élevées. En moins d'une heure, on peut en gagner le sommet, d'où la vue embrasse vers le sud Hakodaté, tapi au pied de sa colline baignée de trois côtés par la mer, comme un crustacé sur son rocher, la rade, peuplée de voiles, et le promontoire qui précède Matsumaï, l'ancienne capitale. Devant soi, au nord, on voit à droite et à gauche de la route deux lacs couverts d'îlots verdoyans dont le plus grand, Genzainoumma, communique avec la mer par un petit cours d'eau débouchant sur la Baie du Volcan (ainsi la nomment les géographes). Au-delà se dresse le volcan de Komaga-také, que j'avais admiré la veille et qu'aujourd'hui je laisse derrière moi, comptant bien le voir au retour. La forêt s'étend de toutes parts, sombre et ondoyante. La route, faite de lave et de pierre ponce pilée, se prête aux rapides allures; pas un village, à peine quelques maisons de thé peu confortables, quoique propres, et de loin en loin un *mango*, — homme de peine, — trottinantsur sa bête et suivi de deux ou trois autres, attachées par leur longe au bât les unes des autres. Avant midi, nous sommes à Mori, à onze *ris* et demi d'Hakodaté.

Mori est un village de médiocre importance, assis dans les débris du volcan, sur le bord du large golfe auquel la montagne a donné son nom. C'est là que s'arrête brusquement la route nouvelle; elle se termine dans la mer par une estacade qui sert d'embarcadère pour regagner, après 15 lieues de mer, l'autre tronçon de route à Shin-morran; mais ce sera ma route de retour, car mon objectif, c'est de remonter tout d'abord le long de la côte. Après un déjeuner de poisson et de riz arrosé d'excellent *saki*, on nous amène de nouveaux coursiers. Le mien engage une lutte dont j'ai grand'peine à sortir vainqueur. N'espérez rien obtenir de ces chevaux par les procédés ordinaires; le mors ne fait que les gêner sans les diriger, la cravache vole en pièces inutilement sur ce cuir épais couvert d'un poil vierge, et quant à l'éperon, ceux qui le sentent le prennent pour un taon et donnent de grands coups de pied ou de tête pour chasser l'importun. Si après bien des efforts vous obtenez une certaine rapidité, ce ne sera qu'en vous soumettant au roulis d'un trot déhanché ou aux secousses désordonnées d'un lourd galop de charge. Tel est le seul mode de transport connu dans le pays.

A Mori seulement commençait pour moi le vrai voyage. Jusque-là rien ne différait du Japon connu. Nous suivons maintenant l'unique voie de communication entre Mori et la côte ouest. C'est un sentier vague qui erre à travers la lande inculte; toutes les fois que la forme du rivage le permet, il gagne le sable de la plage et circule entre les rochers et les vagues le long de la baie. De ponts sur les cours d'eau, il n'en existe pas. Les gués ne sont pas très profonds dans cette saison; néanmoins l'eau nous monterait aux genoux, si nous ne posions les pieds sur le cou des chevaux, très familiers du reste avec cet exercice. De leurs sabots nus, ils trébuchent sur le gravier. Il paraît qu'en hiver et au printemps chevaux et cavaliers sont obligés de se mettre à la nage, le passage est même quelquefois complétement impossible. Du reste, point de chance de s'égarer : d'un côté la forêt inaccessible, de l'autre la mer; pas un sentier qui vienne croiser celui que nous devons suivre. Et c'est là une route, la seule route de terre ouverte jusqu'au centre de Yézo. Il n'y a pas à s'y tromper : les bornes placées de *ri* en *ri* prouvent assez que cette sente est regardée comme un chemin. Par une étrange ironie, on voit de loin en loin les poteaux d'un futur télégraphe!

Voici un premier groupe d'habitations; ce sont des cabanes de roseaux liés en gerbe et amoncelés avec tout leur feuillage; la porte est représentée par une natte suspendue ou par une sorte de volet de bois. Presque toujours ouverte, elle tient lieu de fenêtre. A l'intérieur, quelques nattes grossières traînent par terre; une bouilloire de fer est suspendue par une crémaillère au-dessus d'un âtre

où fume le bois vert. Une femme est accroupie auprès; devant la porte, des enfans nus et des hommes aux cheveux incultes. C'est là un hameau de pêcheurs. Pour la première fois j'ai été offusqué par la malpropreté, et nous sommes cependant encore chez les Japonais, parmi ceux qui, comparés aux aborigènes, se considèrent comme la race supérieure: que sera-ce demain? Ce qu'on appelle un village est la réunion de plusieurs de ces cabanes autour de quelques baraques en planches de peuplier, que domine une grande maison au toit lourd, au portique surbaissé, aux boiseries noirâtres. Cette vaste construction sert à la fois de magasin, de poste aux chevaux, d'auberge et de maison de ville. Au moment où nous arrivons à Toshibé, une réunion des fortes têtes de l'endroit discute vivement sur une instruction du gouverneur que vient de lire un vieux barbon à lunettes de corne. On se passe le grimoire de main en main, car on ne s'entend pas sur le texte. Il n'est pas rare de rencontrer à l'entrée de ces villages une petite guérite où sont placées quelques statuettes de pierre grossièrement taillées, ébauche informe de quelque divinité; elles sont couronnées de fleurs, enguirlandées d'oripeaux rouges ou blancs. C'est à peu près le seul vestige extérieur du culte qu'on rencontre; que pourrait-on voir de plus chez une population si misérable?

Jusqu'ici nous sommes restés au milieu des Japonais, et si l'œil est frappé de leur taille plus élevée que celle des habitans du Nippon, de leur face moins expressive, de leur teint moins foncé, de la laideur inusitée des femmes, il retrouve cependant les caractères généraux de la race modifiés légèrement par l'influence du climat et du régime. Quelque temps après la borne indiquant le 19e *ri*, nous entrons au crépuscule à Urap, au milieu d'un village d'Aïnos. Il est trop tard pour pénétrer dans leurs huttes, que rien n'éclaire, et dont la construction ne diffère pas sensiblement de celle des cabanes de pêcheurs japonais. La seule chose qui frappe, c'est l'appentis qu'ils désignent du nom pompeux de *kura* (magasin). C'est un simple toit de chaume fort bas, supporté par huit piliers de bois, qu'on peut entourer de nattes. Sous ce hangar, on place les filets, les provisions, les ustensiles superflus, le tout est confié à la garde de chiens semblables à des ours, qui font un accueil fort maussade à l'étranger; mais nous ne faisons que traverser les huttes éparses sans ordre sur les dunes du rivage pour nous rendre au village voisin, où nous trouvons dans un nouveau phalanstère japonais, en tout semblable à celui de Toshibé, un repos bien mérité après 80 kilomètres parcourus à cheval.

Le lendemain, de bonne heure, je retourne au village aïno, avide d'observer cette existence sauvage qui se continue obstinément à

travers les siècles. Les cabanes sont divisées en deux pièces, dont l'une sert d'entrée, tandis que l'autre représente à la fois la chambre à coucher, le réfectoire, la cuisine et l'atelier; elles semblent un peu moins misérables à l'intérieur qu'au dehors, mais on a peine à comprendre que des êtres humains bravent un hiver rigoureux sous de pareils abris. Je renonce à faire l'inventaire de tous les ustensiles qui peuplent ces sombres réduits; mes yeux s'arrêtent plus volontiers sur les habitans. Leur accueil bienveillant contraste agréablement avec la morgue et l'attitude de plus en plus maussade de leurs voisins les Japonais. Ils nous saluent d'un geste compliqué qui consiste à se passer les deux mains sur le visage et la barbe, puis à les relever en décrivant un oméga (ω) et à les présenter renversées verticalement la paume en dedans. Quelques-uns murmurent en même temps le mot *kamisama* (Dieu, génie bienfaisant). Ils aiment beaucoup les Européens, dont ils sont, disent-ils, des frères éloignés, tandis qu'ils ne reconnaissent aucune parenté avec leurs anciens vainqueurs. Leur couleur proteste cependant contre cette assimilation : ils sont franchement rouges, d'une teinte cuivrée, aussi différente de celle du Malais que de celle du Japonais ou du blanc. Ils ont les cheveux légèrement crépus, très longs et incultes, et laissent pousser toute leur barbe; j'ai entendu des gens compétens les comparer aux *mougicks* de Russie et aussi aux Peaux-Rouges d'Amérique, dont ils se rapprocheraient par bien d'autres côtés. Les hommes sont généralement bien faits, vigoureux; leurs grands yeux francs, leur physionomie douce, leurs traits réguliers, leurs lèvres épaisses, en feraient une très belle race sans le front bas et les cheveux pendans sur le visage qui révèlent l'infériorité du sang. Quant aux femmes, elles sont jusqu'à la puberté remarquablement jolies. Leur regard, voilé derrière de longs cils, a quelque chose d'interrogateur et d'effarouché comme celui des gazelles. Pieds nus, vêtues comme les hommes d'une robe unique d'écorce d'arbre, les bras tatoués, les oreilles ornées de pendans d'étoffe rouge, elles croient ajouter beaucoup à leur beauté en remplaçant la moustache, qui leur manque, par une enluminure de même forme peinte au-dessus de la lèvre avec une sorte d'ocre. Plus beaux encore sont les enfans, tête rasée, courant tout nus sur le sable et vous regardant de leurs grands yeux étonnés, un doigt sur les lèvres. L'enfance a partout les mêmes grâces, et la naïveté de ces petits sauvages muets n'a pas moins de charme que le babil précoce de nos *babies*. Qui sait d'ailleurs ce que l'éducation pourrait en faire?

Il faut à Urap quitter mon aimable compagnon de route, retenu par les charmes de la pêche ou plutôt de la chasse au saumon dans

les rivières. La grande espèce n'arrive guère que vers la fin de septembre, mais dès le milieu d'août on en rencontre déjà une plus petite qui se laisse facilement harponner. Les huit *ris* qui me séparent d'Oshamembé se font tout d'une traite sur le sable humide que laisse la marée basse. Placé à l'arrière de ma petite caravane, je réussis à lui faire prendre une allure assez vive à grands coups d'un fouet fabriqué pour la circonstance. Nous longeons toujours la baie éclairée par un soleil ardent, tandis qu'à gauche se déroulent une lande inculte de peu de largeur et au-delà des montagnes boisées. Une troupe de chevaux à demi sauvages erre entre le rivage et la forêt, cherchant une maigre pâture au milieu des ronces. Deux ou trois huttes abandonnées, autant d'habitations, peuplent ce désert. De l'une d'elles sort une jeune fille aïno chargée d'un petit fardeau qu'elle porte comme un havre-sac, et qui suit nos chevaux à toutes les allures, pendant plusieurs lieues. Voici une famille complète d'Aïnos qui retire la senne; l'aïeul à barbe blanche, les fils, les femmes, les enfans, tout le monde prend part à la pêche, qui n'a produit que quelques carrelets. Un peu plus loin se présente un enclos encombré d'ossemens de chevaux que je prends pour un simple charnier, mais on me dit bientôt que c'est un lieu de sacrifices. C'est là qu'on immole les vieux chevaux hors de service, les daims, quelquefois les ours pris vivans, avec des libations de riz et de *saki*, à un dieu ou à des dieux innomés. Voilà le seul vestige de culte qu'on trouve parmi eux. Il faut ajouter que, si on leur offre une coupe de *saki*, pour lequel ils ont une deplorable prédilection, ils ne manquent pas, avant de l'absorber, de porter les mains au visage et de faire mille gestes d'adoration en murmurant une sorte de prière propitiatoire à un être inconnu. A Oshamembé coule une rivière assez profonde pour y prendre un bain. Je ne peux résister à la tentation de m'y plonger, mais je ne tarde pas à m'apercevoir de mon imprudence. Une jeune fille m'a vu, elle a appelé sa mère; toute la famille est accourue, les voisins se sont attroupés, et me voilà exposé aux regards d'une quarantaine de spectateurs et de spectatrices curieux de constater si vraiment les étrangers ont le corps blanc de la tête aux pieds, ou s'ils se bornent à se farder le visage et les mains. Cette dernière hypothèse a beaucoup de partisans, non-seulement chez les Aïnos, mais même chez les Japonais du peuple, dont un grand nombre paierait cher ce procédé caché par nous, croient-ils, avec un soin jaloux.

Les Aïnos ne vivent que du produit de la pêche et de la chasse, aussi ne les trouve-t-on qu'au bord de la mer ou dans les forêts solitaires du centre. C'est là que je pourrai les étudier, et que mes impressions se préciseront. Quant à présent, changeant ma direc-

tion, qui était du sud au nord, j'oblique à l'ouest et j'abandonne la Baie du Volcan, baignée encore par les eaux du Pacifique, pour gagner la mer du Japon, en traversant les montagnes qui forment la ligne de partage des eaux. Nous suivons d'abord une plaine marécageuse où le sentier passe et repasse à gué la rivière dont j'ai parlé plus haut; on voit les bois coupés dans la montagne flotter à cru et des Aïnos montés sur des pirogues étroites les pousser dans le courant; puis le marécage envahit le chemin même ou ce qu'en l'absence d'un terme plus exact il faut bien désigner sous ce nom. On avance au milieu de fondrières où les chevaux manquent à chaque instant de s'abattre dans trois pieds de boue. Le cavalier lui-même en a jusqu'à la cheville, et les éclaboussures lui souillent le visage. J'ai vu de bien mauvaises routes au Japon, mais celle-ci l'emporte sur toutes; deux cavaliers ne peuvent s'y croiser, et à chaque rencontre il faut que l'un des deux prenne le parti d'entrer dans l'impénétrable taillis qui borde la voie. Par intervalles, on a essayé de jeter quelques madriers dans les ornières trop profondes; mais, détériorés par les pieds des chevaux, à demi rompus, épars sur le chemin, ces tronçons gênent plus qu'ils ne servent. Un énorme tronc d'arbre s'est abattu en travers du passage, nul n'a songé à le retirer, et pour pouvoir passer je suis forcé, après être descendu, de faire sauter mon cheval. Pendant cette difficile opération, un cheval portant les bagages a trouvé bon de se décharger de son fardeau, et tout a roulé avec lui dans la fange. Il y a cependant plusieurs semaines qu'il n'a plu; aussi en hiver et à la fonte des neiges le passage est impraticable. Et voilà la seule route qui unisse les deux mers à travers l'île; encore est-on heureux d'en trouver de semblables. Pour aller visiter une mine qui est à 6 lieues du rivage, il n'a pas fallu moins de trois jours. On ne pouvait marcher que la hache à la main, ou dans le lit des rivières trop basses et trop rapides pour porter une embarcation. On conçoit quelles richesses inconnues restent ainsi enfouies faute de communications. Les arbres de la forêt pourrissent et meurent sur place sans être coupés; comment les emporter? D'ailleurs la végétation s'épuise par ses propres excès: les hautes futaies de chênes et de peupliers disputent le soleil aux lianes, aux ciguës gigantesques, aux ombellifères, qui elles-mêmes leur disputent la séve. On est en pleine forêt vierge; si on l'oubliait, une population d'insectes se chargerait de vous le rappeler. Des mouches de toutes couleurs et de toutes formes, rouges, jaunes, vertes, noires, s'attaquent aux chevaux, dont le cou dégoutte de sang; plus d'une vient se poser sur les mains ou pique à travers les vêtemens en laissant sa trace sanglante. Parti à 1 heure, j'arrive à la nuit à Karamatsumaï, seule halte dans la forêt, où est éta-

blic une petite maison de thé. Les maîtres sont Japonais et les domestiques Aïnos. Il en est presque partout ainsi. Les Japonais de Yézo se servent de cette race inférieure comme de portefaix. Aussi les Aïnos évitent-ils le plus qu'ils peuvent de se mêler à la population qui les méprise, et vivent-ils isolés dans leurs forêts, se livrant à leurs seules occupations favorites, la chasse et la pêche.

Qu'il serait à plaindre, le voyageur qui se mettrait en route sans moustiquaire! A Yézo, comme dans plusieurs contrées du Japon, on prétend n'avoir pas de moustiques, et en conséquence on n'a pas de moustiquaires; mais la moindre expérience suffit à dissiper toute illusion à ce sujet, et même à travers la gaze ce n'est pas sans frémir qu'on entend le bourdonnement de ces légions conjurées contre votre sommeil. J'avais demandé des chevaux pour le point du jour afin d'éviter la chaleur, on me répond qu'il est impossible d'en avoir avant six heures, et, comme je me récrie, on m'apprend qu'il faut aller les quérir dans la forêt. En effet, il n'y a dans les villages ni écuries, ni fourrage. Les chevaux appartiennent non pas à un propriétaire, mais à une commune; le soir, on les débarrasse de leur bât, qui est déposé sur des chevalets préparés à cette fin, puis on les lâche en les poussant à coups de gaule vers la forêt, où ils s'élancent au galop. Là ils errent au hasard, broutent ce qu'ils trouvent, et dorment comme ils peuvent, sous la pluie, le vent, la neige en hiver, les piqûres de moustiques en été. Le matin, un Aïno monté sur un cheval de garde resté au village se rend dans la forêt, fait un choix des moins éclopés, en nombre suffisant pour le service de la journée, les chasse devant lui jusqu'à un grand parc établi près de l'auberge. Là on prend le nombre nécessaire pour monter les voyageurs; quelques-uns sont mis en réserve pour les relais probables de la journée, tandis que le reste regagne la forêt. On se figure ce que valent comme monture des animaux traités de la sorte, nourris de quelques pousses d'arbres et d'une herbe trop dure, dont le fer n'a jamais tondu le poil ni rogné la corne. En revanche, rien n'est plus étrange que d'en voir une troupe se ruer vers un village, chassés par quelques Aïnos galopant à cru sur des chevaux qu'ils conduisent à la voix et que seuls ils savent faire obéir. Les jumens sont escortées de leurs poulains, et, comme on ne veut ni priver ceux-ci de leur nourrice, ni se priver du service de la mère, on les laisse suivre les caravanes. Il m'est arrivé d'en traîner ainsi à la suite un ou deux, qui parfois se trompent, accompagnent une autre file, puis rejoignent à toutes jambes. Souvent ils perdent tout à fait la trace, ou tombent épuisés de fatigue. Plus d'une fois, le long des chemins, j'en ai rencontré sur le point de mourir; qu'importe? la forêt n'est-elle pas l'inépuisable haras? L'une des richesses de

cette contrée, celle sans laquelle toutes les autres resteraient inutiles, c'est la grande abondance de ces animaux, soumis du reste à une sobriété forcée; c'est aussi la multiplicité des cours d'eau, qui offrent un moyen de transport ou du moins de flottage jusqu'à la mer.

Le 17, je sors enfin pour un instant du mâquis, et me retrouve au bord de la mer du Japon qui miroite au soleil dans la jolie baie d'Otashuts.

III.

D'Otashuts à Ishikari, on côtoie pendant 200 kilomètres la mer du Japon. On m'avait fait espérer quelques traversées de baies en bateau; mais au premier essai, abandonné par mes *sindos* (marins) au milieu du chemin sous prétexte de mauvais temps et forcé de revenir au point de départ, j'ai renoncé à ce mode de transport, décidément peu commode, et repris les chevaux. Le service se fait du reste assez régulièrement sur toute cette côte, où l'on ne rencontre que des Japonais. On relaie en arrivant au *honajin* (1) installé dans chaque gros village; il faut quelquefois attendre longtemps, car il n'y a pas d'autre écurie que le mâquis; mais ne serait-ce pas folie de se mettre en route, si, entre autres viatiques, on n'emportait une énorme provision de patience? L'état des chemins en exige plus que tout le reste; ici ce sont des escarpemens qu'il faut escalader et redescendre par des sentiers à décourager les chamois, là des fondrières de plusieurs milles de longueur où le passage des chevaux a marqué de profondes tranchées, des étapes de 13 lieues sans un village ni un hameau, et partout des pentes vertigineuses à faire le désespoir des ingénieurs les plus habiles. Dans les cas extrêmes, quand on est las d'entendre le *mango* encourager d'une voix dolente ses bêtes paresseuses, on fait mettre pied à terre, et, fouaillant à tour de bras, on pousse devant soi tout l'équipage, qui roule, culbute, se relève, rue, et tant bien que mal arrive en bas. C'est ainsi qu'au milieu de la montagne de Raïdenzan j'ai fait mon entrée dans une gorge sauvage où, pris par la pluie et la nuit, je fus heureux de trouver une petite maison dont le propriétaire, de guerre lasse, me reçut après avoir cherché une série de prétextes pour me laisser à la porte. Une source d'eau sulfureuse à 45 degrés centigrades tombe dans une piscine où les malades du pays viennent prendre des bains. Le torrent froid qui coule à côté dépose sur ses parois basaltiques du soufre et du fer.

(1) Maison destinée aux voyageurs.

Quand même on ne verrait pas se dresser les têtes coniques de plusieurs volcans, la configuration du sol annoncerait assez ici le soulèvement lent, là les convulsions violentes, partout l'activité très récente encore des couches souterraines. Si on longe la côte en bateau, on voit de hautes falaises formées tantôt d'un conglomérat aux stratifications fortement inclinées, tantôt de roches basaltiques au milieu desquelles sont enchâssées des scories noires. Presque partout les roches du fond se relèvent vers la côte, ou les éboulemens encombrent les plages et rendent l'abord très difficile, même pour les jonques, que doivent desservir des chalands plats. La mer du Japon, généralement mauvaise, comme toutes les manches, devient très dangereuse quand on s'approche de cette côte inhospitalière. Si l'on s'avance par terre, le chemin se rapproche autant que possible des hameaux de la côte, mais il est interrompu à tout moment par des promontoires que vient battre la mer, et qu'il faut escalader en rentrant sous bois.

Le littoral est la seule partie habitée; les villages s'y suivent d'assez près; qui en a vu un les a vus tous. Un chemin pierreux soutenu par des piquets suit le rivage, où viennent se serrer, adossées à la falaise, quelques maisons de bois, un plus grand nombre en branchages, une ou deux auberges de médiocre apparence, un *hondjin* et de grands chaudrons encastrés dans la maçonnerie, d'où, le soir venu, on voit sortir les baigneurs tout fumans. Quelques jonques ou grands canots de pêche tirés à terre et recouverts d'un toit de chaume, d'autres à l'ancre en dehors des brisans, et tout au bord des bateaux plats, tel est le spectacle en somme peu animé qu'offre chaque bourgade. On en reconnaît l'approche à une forte odeur de poisson sec. Ce poisson (hareng ou saumon), trop salé pour nous paraître mangeable, se charge en très grandes quantités pour les ports du Nippon. Aucun poisson ne pullule autant que le saumon, et nulle part plus qu'à Yézo; on en recueillerait même davantage sans l'impôt exorbitant qui pèse sur cette pêche et qui, dans beaucoup de districts, va jusqu'au quart du produit. Or il faut savoir que cet impôt se paie en nature et qu'il est perçu lorsque le pêcheur a déjà eu la peine de convoyer sa marchandise pendant plusieurs jours et plusieurs lieues par d'épouvantables chemins jusqu'au plus proche marché, c'est-à-dire lorsqu'il a doublé les frais généraux de capture. Aussi beaucoup préfèrent-ils ne prendre que ce qui est indispensable à leur consommation annuelle, sans en faire un commerce plus pénible que profitable.

Une autre pêche, ou, pour mieux dire, une récolte plus abondante encore, c'est celle du chou de mer, si répandu dans le commerce de l'extrême Orient sous son nom anglais de *sea-weed*. C'est

en Chine surtout qu'il s'en fait une consommation considérable. Celui du Japon, et notamment celui qui pousse sur la côte ouest de Yézo, est préférable à tout autre. Après avoir fait sécher ces longues lanières brunes, on les enveloppe par balles et on les charge sur les jonques, qui les transportent jusqu'aux ports du Tse-kiang ou du Shan-tung. Les Chinois en font une gelée dont ils sont très friands, mais cette marchandise donne à leurs restaurans en plein vent l'aspect repoussant d'une droguerie mal tenue. Les Japonais mangent de préférence une algue verte dont ils font des sortes de tartes garnies de riz ou de poisson. En passant à Issoya, je vis des femmes préparer dans un mortier une quantité de cette pâte, puis la dépecer par petites boules qu'elles entouraient de farine de haricots; c'est un régal qu'on se proposait d'offrir aux morts, dont la fête approche (septième mois de l'ancien calendrier lunaire, observé encore dans ces contrées).

La pêche est à peu près la seule occupation des habitans, et là, comme partout, on constate avec quelle difficulté l'homme de mer s'arrache à cette oisiveté intermittente. Quand vient la saison, on part pour la pêche du saumon, on le rapporte salé, on l'expédie, et puis chacun retombe dans sa paresse; le gain sert à faire ample provision de *saki*, venu de Yeddo ou de Kioto, car le pays n'en produit pas; puis on se met en fête jusqu'à ce que le dernier *mommé* d'économie ait disparu. On ne voit aucune autre industrie locale, excepté celles qui s'y rattachent directement, comme la construction des canots, la préparation des cordes de chanvre sauvage, des filets, des longues fourches avec lesquelles on charge le *sea-weed*. On ne demande presque rien à la culture; quelques condimens, comme les oignons, les concombres, une sorte de rave appelée *daïkon*, quelques plants de haricots ou de sarrasin, sont les seuls végétaux alimentaires que j'aie vus, si j'en excepte toutefois les mûres sauvages et plusieurs pousses d'arbres dont on fait des boissons ou des gélatines. Quant au riz, le fond de la nourriture, il est tout entier dû à l'importation.

Rien dans le caractère ni les mœurs ne rappelle cette bonhomie naturelle ou affectée qui nous avait tant réjouis l'an dernier (1) le long du Nakasendo. L'accueil fait à l'étranger prouve qu'il excite encore plus de défiance et de mauvaise humeur que de curiosité: les règles de la plus élémentaire politesse sont mises de côté à son égard; s'il salue en entrant, on ne daigne pas détourner la tête: s'il dit adieu en partant, on feint de ne pas entendre. La tentation de l'examiner de près le cède à la crainte de trop se familiariser

(1) Voyez la *Revue* du 15 janvier 1874.

avec lui. Il faut user souvent de l'autorité des officiers, qui s'y prêtent d'assez mauvaise grâce, pour obtenir un gîte ou un moyen de transport. On comprend du reste que ces populations incultes voient d'un mauvais œil l'arrivée d'étrangers qui viennent percer des routes, creuser des canaux, bouleverser leur sol et leurs habitudes invétérées, créer des besoins qu'on ne sentait pas et faire renchérir les denrées dont on ne peut se passer. C'est donc dans leurs relations entre eux qu'il faut juger les mœurs des indigènes; on les trouve rudes, grossiers, brusques, taciturnes et sombres comme les montagnes stériles et les écueils au milieu desquels ils vivent. Leurs chiens, énormes mâtins d'aspect farouche, vous suivent sournoisement en grognant, puis en racolent d'autres le long des rues, et c'est quand leur troupe se sent en force qu'elle fond sur vous en aboyant. Jamais les maîtres ne font un geste ou ne disent un mot pour les calmer.

Au physique, ils sont plus grands et plus robustes que les hommes du sud, mais moins bons marcheurs et moins lestes; on ne les rencontre qu'à cheval. Moins intelligens et moins industrieux, ils n'ont pas su développer leur bien-être par l'exploitation des richesses naturelles du sol, et ne demandent au travail que tout juste de quoi ne pas mourir de faim et se griser de temps en temps. On ne surprend pas un sourire sur leurs visages, on n'entend pas un son de guitare dans leurs chaumières; ils semblent se courber avec une résignation fataliste sous le joug d'une pauvreté souffreteuse. Les *yakounines* envoyés par le gouvernement, à titre de stage ou de pénitence, pour administrer ces provinces lointaines, n'y trouvent ni société à leur goût, ni distractions, ni occupations intéressantes : aussi ne se soucient-ils guère de garder leur place et n'apportent-ils qu'un zèle médiocre dans leurs fonctions. En un mot, la vie semble à charge à tout le monde en ce pays, qui pourrait nourrir une joyeuse population de travailleurs.

En approchant d'Ishikari, l'aspect de la côte change; les falaises s'abaissent, se dérobent, et la vue s'étend sur une baie profonde ouverte au nord-ouest et prolongée dans les terres par une large vallée. Le long du rivage, les dunes sont couvertes de broussailles; au loin, la forêt déploie ses vagues infinies; vers le nord, on distingue les montagnes élevées qu'il faut franchir pour gagner Rumo, but primitif de mon voyage; mais l'aspect monotone de cette côte est, paraît-il, toujours le même, et je préfère me lancer tout de suite dans l'intérieur. Je ne fais donc que quelques tours dans le village, perdu au milieu des dunes, et je m'embarque sur le fleuve, car il n'y a plus désormais d'autre moyen de communication.

IV.

L'Ishikari-gawa passe pour le plus long cours d'eau du Japon; le bassin de ce fleuve est égal en superficie à celui de la Tamise. Large à l'embouchure de 250 mètres, il coule au milieu d'une vallée aussi vaste que celle de la Seine à Tancarville. Il prend sa source dans une des montagnes centrales de l'île, la plus haute d'un groupe appelé l'Ishikari-yama, par 40 degrés de latitude nord et 139 degrés de longitude orientale, et coule dans une direction générale du nord-ouest au sud-est sur une longueur de 112 lieues. Le capitaine Bridgeford, à qui j'emprunte ces chiffres, est le premier Européen qui ait surmonté les difficultés de ce parcours; il en a donné la relation à la Société asiatique du Japon. « Pendant 30 milles, le fleuve coule rapidement, dit-il, entre de hautes parois de basalte, souvent perpendiculaires et quelquefois très hautes. Il franchit des barrages naturels qui en rendent la navigation impossible même pour un canot d'Aïno. Grossi par le Rubespic, le torrent bondit avec une vitesse de 12 à 18 milles à l'heure à travers 73 rapides, entre dans la plaine supérieure de Kami-kawa, puis s'enfonce dans la gorge inaccessible de Kamoyi-kotan (le séjour des dieux), pour retomber dans la plaine inférieure de Satsporo, 100 milles avant d'arriver à la mer, où il n'est plus qu'un pacifique cours d'eau navigable pour les jonques. »

En face du village d'Ishikari sont établies de grandes pêcheries pour la conservation du saumon, et trois jetées qui malheureusement ne servent à rien, car la barre du fleuve empêche les navires calant plus de 7 pieds d'y entrer. C'est dans un esquif infiniment moins lourd qu'il faut prendre place pour remonter un peu loin. Ma pirogue, manœuvrée par deux *sindos* japonais, est faite d'un tronc d'arbre creusé et légèrement relevé aux deux extrémités. Deux Aïnos peuvent en deux jours mettre à flot un de ces canots, larges de 50 à 60 centimètres et longs de 6 ou 7 mètres, qui se manient à la pagaie. Couché au fond, il faut rester immobile pour ne pas chavirer et renoncer absolument à changer de place avec le voisin. Cette embarcation, combinée pour offrir le moins de prise possible au courant, circule avec dextérité au milieu des troncs d'arbres charriés par les eaux et déposés sur le limon. Les dernières maisons d'Ishikari ont disparu; nous longeons sur la rive gauche un marais couvert de roseaux, tandis que le fleuve creuse son chenal le long de la banquette élevée sur la rive droite. Nous ne rencontrons d'abord d'autres êtres vivans que des troupes innombrables de mouettes gravement établies en conciliabule sur les débris qui

embarrassent notre marche; mais la solitude ne tarde pas à s'animer : une pirogue descend, rapidement manœuvrée par trois Aïnos dont un vieillard superbe. Plus loin, dans un grand bateau plat, d'autres jettent l'épervier; une hutte sort des arbres tout au bord du fleuve; dans de grands bacs accouplés, des Aïnos et des Japonais s'occupent à retirer du lit les arbres déracinés qui l'encombrent et qui gêneraient la pêche du saumon.

On prépare déjà le grand œuvre, qui va commencer dans deux mois sous la direction d'entrepreneurs venus tout exprès. Le fleuve est divisé en plusieurs stations vendues à des concessionnaires qui les exploitent, à charge de payer une redevance de 25 pour 100. Après avoir déblayé le fond, on élague les arbres des rives afin de pouvoir y tirer la senne; on élève des hangars provisoires couverts de chaume, où l'on range des provisions de sel, du riz, des instrumens de pêche; à la fin de septembre, tout est prêt. Le saumon vient alors frayer : on se hâte de le prendre avant qu'il n'ait perdu ses qualités. Chaque station emploie deux sennes et deux bateaux qui ne s'arrêtent guère pendant cette période. On attache à la rive l'extrémité supérieure du filet, on lie l'autre extrémité à un bateau qui s'avance dans le fleuve en larguant derrière lui; le courant rabat contre la rive le bateau et le filet, et le saumon se trouve alors enfermé dans une prison d'où on le retire en amenant doucement la senne. A peine l'une est-elle ramenée qu'on lance l'autre du côté opposé, les deux équipages luttant ainsi d'activité. On transporte la prise dans un réservoir construit au bord de l'eau, où d'habiles découpeurs s'en emparent, tranchent les ouïes, ouvrent le ventre tout du long, vident les entrailles et passent le saumon aux saleurs. Les œufs sont mis à part, étalés sur des nattes à l'abri et salés avec soin; les Japonais en sont très friands. Quant au poisson, il est transporté sous le hangar, on remplit l'intérieur de trois poignées de sel, on saupoudre l'extérieur, puis on l'empile en couches qu'on recouvre de sel. Chaque couche de 40 à 45 saumons exige environ 65 kilogrammes de sel. Une meule comprend environ 10,000 têtes. Quand la salaison est suffisante, on défait les meules, on suspend le poisson pour le faire sécher, et, quand il est sec, on l'exporte (1).

La nuit arrive, et la solitude devient de plus en plus grande. Les *sindos* m'ont déjà nommé un ou deux endroits qu'ils décoraient du nom de villages, et qui se sont trouvés en réalité n'être qu'un campement quelquefois abandonné, où l'on voit un résidu de feu, un

(1) En 1872, on a récolté à Ishikari 74,628 saumons, pesant en moyenne 4 kilogrammes. Un saumon salé vaut à peu près 30 centimes. Le sel coûte 2 francs 60 cent. les 65 kilogrammes. Une station donne à son fermier de 300 à 500 piastres de bénéfice annuel. Un homme d'équipe gagne 30 piastres dans sa saison.

toit de feuillage, les vestiges d'un passage et rien de plus. Je m'attendais à en trouver autant à Shinoro, que la chute du jour ne me permet pas de dépasser. A ma grande surprise, il y existe une maison, bien modeste sans doute, mais enfin habitée et habitable. Encore un bienfait du *kayetakushi!* C'est à Shinoro que s'arrête, quand il vient, le bateau à vapeur qui approvisionne cette introuvable et inaccessible capitale qu'on appelle Satsporo. L'unique maison a pour maître le *yakounine*, de fort petite condition, qui fait office de garde-magasin et veille au transbordement des produits, dirigés de là en canots sur la ville. Obligé de me présenter moi-même, j'ai la plus grande peine du monde à lui faire comprendre que tout étranger n'est pas forcément Américain ou Anglais; quant à la notion d'un Français, elle dépasse absolument ses connaissances ethnologiques, bornées au bassin de l'Ishikari. Il n'oublie pas de me faire l'énumération de tous les objets qui lui manquent pour m'offrir une hospitalité convenable; mais il finit enfin par se rendre à l'observation évidente que je serais encore plus mal dans la forêt baignée d'humidité qui nous entoure. Les moustiques et d'autres suceurs gigantesques qui envahissent la chambre ne se hâtent que trop de confirmer cette vérité. Avec quel soin on fait le tour de la moustiquaire avant de s'y glisser d'un bond!

Chacun le lendemain reprend sa place dans la pirogue, et nous continuons de remonter. A droite et à gauche, la forêt déploie son immensité et nous enveloppe de son silence. La vie semble retirée de cette solitude, où l'on entend à peine un cri d'oiseau de loin en loin. Les rives se rapprochent, lorsque 5 *ris* au-dessus nous abordons à Tobets. Tobets, — qu'on ne s'y trompe pas, — contient deux huttes, dont l'une est une écurie et l'autre un réduit fort humble où par malheur toute une famille japonaise, père, fils et bru, types accomplis de dégradation physique et morale, était, quand j'y arrivai, abominablement ivre de *saki*. Mes bateliers ne tardent pas à se mettre au diapason; ils refusent de repartir et la situation deviendrait critique sans l'intervention de deux Aïnos qui m'offrent de les remplacer.

Laissant à droite le Tsushikari-gawa, nous remontons encore pendant deux *ris*, puis le rideau de chênes, de châtaigniers, d'aulnes et de saules s'ouvre de nouveau, et nous entrons dans le Setoshi-gawa, un pittoresque affluent, où nous ne tardons pas à rencontrer Yébets, le seul groupe d'habitations entrevu depuis Ishikari. C'est un pauvre hameau de quelques huttes, habité uniquement par des Aïnos; il faut naviguer deux jours et camper en pleine forêt pour trouver de nouveau trois autres huttes, qui s'intitulent Kami-kawa, et à 85 milles de la source un nouveau groupe de même impor-

tance nommé Upets. Dans ce vaste bassin, si merveilleusement poissonneux, il existe à peine quelques habitans : 93 Aïnos sur le cours supérieur et peut-être 150 dispersés dans la plaine inférieure. Yébets, avec ses six feux et ses 12 ou 15 habitans, peut donc passer pour la capitale de tout le district.

Je vais à la plus haute de ces cabanes de feuillage, déjà à demi obscures; un homme d'une quarantaine d'années se lève, me salue du geste théâtral que j'ai décrit, et m'invite à m'asseoir; je lui explique que, pris par la nuit qui approche et la pluie qui tombe, je viens lui demander l'hospitalité pour cette nuit. La langue des Aïnos diffère essentiellement du japonais, mais beaucoup comprennent le japonais vulgaire; l'hôte me répond que sa maison est bien humble, mais qu'elle est à ma disposition. On transporte dans la hutte déjà encombrée le plus indispensable de mon bagage, et je m'installe sur l'une des quatre banquettes qui servent à s'asseoir le jour, à se coucher la nuit. Elles se composent d'une large planche posée sur quatre pieds à 30 centimètres du sol et recouverte d'une natte de paille. La terre, qui forme seule le plancher de cette pauvre demeure, est couverte des cendres qui voltigent du foyer, établi au centre sur quelques pierres. Deux bûches de bois vert brûlent avec une fumée insupportable, qui offusque les yeux autant que l'odorat. Tandis que mon *koskaï* se désole de ne pas trouver les mêmes commodités que dans une auberge du Tôkaïdo, j'essaie d'inventorier l'inextricable fouillis de choses qui pendent aux parois ou au toit, qui traînent sur les banquettes, roulent sous les pieds ou s'entassent dans les coins. Dans un angle obscur sont de vieilles écuelles de laque, produit, paraît-il, d'une ancienne industrie locale disparue; au mur pendent des harpons d'une forme spéciale pour prendre le saumon dans le filet comme avec une pincette, — des pagaies, des filets, des couteaux de fer éraillé dans une gaîne de bois grossièrement sculptée, puis un sabre et un poignard de combat, fabriqués autrefois par les Aïnos, reliques des ancêtres qu'on ne consentira pas à céder à l'étranger, — des vêtemens de peau d'ours et de cerf, des gourdes, un arc de bois de fer, des flèches d'os empennées de plumes de corbeau et munies d'une pointe de bambou, avec lesquelles on tue l'ours. Au-dessus du foyer pendent des saumons salés qui s'enfument, et sur des claies s'étalent des entrailles de cerf qui achèvent de pourrir. Une marmite de fer et quelques sébiles complètent le mobilier.

La femme et la fille de mon hôte ne révèlent la coquetterie de leur sexe que par la large moustache peinte sur leur lèvre ; encore l'épouse semble-t-elle négliger cet ornement que la nature elle-même s'est chargée de lui fournir. La jeune fille doit avoir treize

ou quatorze ans; c'est une jolie sauvagesse qui vous regarde avec de grands yeux limpides et se cache la tête dans les mains toutes les fois qu'on la fixe. La mère au contraire porte les signes de cette décrépitude précoce dont la maternité frappe les femmes dans tout l'Orient; ridée, courbée, grisonnante, amaigrie, elle semble la personnification de la vieille souffrance humaine. Il ne faut pas songer à leur tirer une parole à l'une ou à l'autre; si les hommes comprennent le japonais, les femmes n'en savent pas un mot, et d'ailleurs elles n'osent s'adresser à un étranger. Elles n'ont pas répondu à mon geste de salut en entrant, et ne font même pas attention à l'arrivée de deux Japonais qui viennent m'offrir leurs services et leur pirogue pour le lendemain. Je n'ai encore vu nulle part l'infériorité du sexe aussi accentuée; ce ne sont évidemment que les esclaves respectueuses et soumises d'un maître. Elles parlent entre elles dans une langue à peine articulée, où l'oreille ne distingue que des voyelles. Ce qui frappe surtout, c'est la douceur remarquable de leur voix; il en est de même de mon hôte. Ayant je ne sais quel reproche à faire à sa moitié, il s'adresse à elle d'un air vivement contrarié avec une petite voix de tête et sans geste. Sa grande occupation est de fumer une pipe un peu plus grande que celle des Japonais, où il essaie sans beaucoup de succès une pincée de mon tabac, qu'il trouve trop fort. Yoy-tari-buro, c'est le nom de mon hôte, est, paraît-il, un des personnages les plus importans de l'endroit; ses ancêtres lui ont légué un attirail de chasse plus considérable que d'ordinaire. M'étonnant de ne pas voir chez lui de fusil à mèche ou même une de ces carabines de rebut qui parviennent jusqu'ici, j'apprends qu'il a prêté son arme, parce que, perclus de rhumatismes, il ne peut plus aller à la chasse et rester à l'affût pendant des nuits glacées. « Mais n'avez-vous pas un fils pour vous remplacer? » A cette question, l'homme détourne la tête brusquement vers le mur et reste silencieux; j'ai réveillé maladroitement quelque pénible souvenir. Le lendemain, en voyant près de la hutte quelques piquets ornés de guirlandes de papier et la terre fraîchement remuée, j'ai compris le silence de la veille, et comment il s'était trouvé une banquette pour l'étranger dans l'étroite demeure. Mes questions semblent du reste l'importuner; lui-même n'en fait aucune. En vrai sauvage, il a un dédain suprême pour toute notre civilisation, et je l'étonnerais assurément beaucoup en lui laissant voir que sa demeure manque de confort à mes yeux. J'aime la simplicité sans embarras avec laquelle il me l'offre; il semble dire : Voilà ce qu'il nous faut à nous; si cela vous suffit, partageons; sinon, que venez-vous faire? J'évite ainsi, sans trop de peine, de participer au souper, qui depuis une heure mitonne

en répandant une odeur atroce. C'est, autant que j'en puis juger, de la venaison de l'hiver dernier. Les gâteaux de sarrasin qui sont pendus au toit et qu'on réserve pour les jours ou les mois de mauvaise chasse doivent remonter à la même époque, car ils sont d'une dureté granitique.

Quand arrive l'heure de dormir, les deux femmes se blottissent ensemble sur une même natte. Le maître s'étend sur la sienne, et je m'établis sur la banquette voisine sans me faire d'ailleurs la moindre illusion sur le sort qui m'attend. Ce ne sont pas les moustiques qu'il faut craindre, la fumée suffit à les chasser; mais à peine la dernière torche d'écorce résineuse qui nous éclairait est-elle éteinte qu'un ennemi invisible, après s'être déjà annoncé par mainte escarmouche, fond sur moi sans merci. Je ne suis pas le seul à souffrir : des mouvemens saccadés de mon noir voisin m'indiquent qu'il n'est pas plus épargné que moi. Impossible de se réfugier dehors. On entend grogner à la porte des chiens qui me feraient un mauvais parti; un blaireau enfermé dans une cage répand des gémissemens lugubres auxquels répondent de lointains aboiemens. Il tombe une pluie battante, et bientôt l'eau, traversant le toit de feuillage, me chasse de ma dure couchette. Je prends le parti d'allumer une bougie que par bonheur on a retirée de mes bagages et d'ouvrir un livre. Ce livre, c'est un tableau de l'Angleterre; je tombe sur la description des quartiers pauvres de Londres. « Des cours, des allées sombres où grouillent, surtout le soir, des foules déguenillées et lugubres. La jaune lumière du gaz qui vacille au vent d'ouest humide éclaire des visages rêveurs et touchés de je ne sais quelle indélébile tristesse. Çà et là quelles fleurs charmantes dans cette sombre végétation humaine! Quels sombres visages aussi, usés, flétris, sculptés par la rude main du destin! Les maisons sinistres ressemblent à des tombeaux qui seraient remplis de vivans. » Voilà donc la misère civilisée à côté de la misère sauvage; voilà d'où l'homme est parti et où il est revenu après soixante siècles d'efforts. Encore le dénûment de ce sauvage qui dort d'un sommeil *agité* à côté de moi n'est pas de la misère! N'a-t-il pas la forêt vierge à sa porte, le grand air, l'espace libre? N'a-t-il pas une vie assurée, une sorte d'abondance dans la générosité de la nature? n'ignore-t-il pas ces deux tourmens qui poursuivent son misérable frère sous la clarté du gaz, la faim et l'envie! Cependant cet homme est lugubre à voir, il porte le stigmate d'une race déchue et retombée de la demi-civilisation dans la barbarie. Il se réveille pour fumer, et, muet, farouche, me regarde lire avec une sorte d'hébétement douloureux.

La population décroît chaque jour; on comptait autrefois 1,000 ha-

bitans dans l'Ishikari; il n'y en a pas 250 aujourd'hui. Une épidémie de petite vérole a tout emporté. Ce décroissement ira toujours en augmentant : reculant devant une autre race plus forte qui les méprise, devant des tentatives de progrès qui les blessent, ils se réfugient dans leurs montagnes inaccessibles, où le climat est très rigoureux, et laissent périr leurs familles. Mon hôte sans descendant mâle pourrait, suivant la coutume, adopter un gendre, mais il n'en trouvera pas, et d'ailleurs le ferait-il ? Les statistiques officielles indiquent 16,162 Aïnos dans Yézo; tout me porte à croire qu'il faut réduire ce chiffre d'un tiers, et dans quelques années ils auront complétement disparu, comme leurs congénères d'Amérique. Dans cette lutte pour la vie au sein des races humaines, le triomphe n'est pas aux plus vaillans, il est aux plus laborieux ; l'homme de tribu, inaccessible au progrès, invariablement retenu dans les liens du passé, périt au contact des grands troupeaux humains comme les combattans isolés du moyen âge devant les lourdes masses de l'infanterie de Bouvines. Essentiellement imperfectible, le chasseur d'ours ou le pêcheur n'emprunte aux peuples modernes que ce qui flatte ses appétits grossiers, ici le *saki*, là l'eau de feu, et c'est ainsi que notre contact n'est pour lui qu'une cause d'avilissement et de destruction.

La science n'a encore pu rattacher les Aïnos d'une manière certaine à aucune autre race. Un anthropologiste ne laisse pas partir un ami ou même un inconnu pour le Japon sans lui demander de rapporter un crâne, qui est toujours promis et jamais envoyé. Le respect des ancêtres et des tombeaux ne s'accorde guère en ce point avec les exigences de la science. Une opinion risquée par la science allemande tendrait à considérer les aborigènes de Yézo comme une race très ancienne qui aurait survécu aux dernières révolutions du sol, et serait par conséquent notre aînée de plusieurs siècles. On a cru reconnaître que l'ours de taille colossale qu'on rencontre encore vivant en grand nombre à Yézo n'est autre que l'ours des cavernes, qu'on ne retrouve plus qu'à l'état fossile partout ailleurs. De là à supposer la conservation miraculeuse d'une race préhistorique, il n'y a qu'un pas. L'île jouerait dans cette hypothèse le rôle d'une arche de 34,000 milles carrés portant dans ses flancs les débris d'un monde; mais bien des objections combattent cette poétique légende. La composition géologique du sol volcanique résiste à l'hypothèse d'une très haute antiquité, la parfaite similitude de l'*ursus speleos* et de l'ours vivant à Yézo, qui fait la base du système, a été elle-même contestée. Quant à l'étude directe des individus, elle ne donne pas de résultats plus concluans; malgré les difficultés de l'entreprise, on possède quelques exemplaires de crânes ; j'ai pu moi-même en examiner deux, et j'ai pu

surtout examiner la forme de la tête chez beaucoup de vieillards chauves ou d'enfans rasés. La nuque se relève presque droite, puis forme avec les pariétaux un angle légèrement obtus; la région occipitale est très développée, tandis que le sinciput et l'os frontal déprimés aboutissent presqu'en ligne droite à l'arcade sourcilière. En même temps leurs maxillaires inférieurs très forts prolongent en avant la saillie que la boîte osseuse fait en arrière, de sorte que la tête semble reposer sur le cou comme une vergue rectiligne inclinée à 45° sur le mât qui la soutient par le milieu. Suis-je en présence de ces dolichocéphales signalés dans l'âge de pierre? Quant aux sutures, elles n'offrent aucune différence avec celles du crâne européen, s'il en faut croire un savant zoologiste allemand entre les mains duquel j'ai vu des spécimens, et qui repousse la théorie précédente.

Si tels étaient nos aînés sur le globe, il faudrait convenir que le temps ne leur a pas appris grand'chose. Les seules cultures qu'on voie autour de leurs huttes, ce sont quelques fèves, quelques épis de maïs, des racines comestibles, du sarrasin et des pommes de terre. Quant à leurs industries, on les connaît déjà : bâtir une hutte de feuillage, tresser des nattes de roseaux, préparer des engins de chasse et de pêche, tailler grossièrement une pirogue, tisser des écorces d'arbre, coudre avec un fil de chanvre des peaux de daim, voilà tout ce qu'ils savent, mais voilà ce qu'ils savent tous. L'existence primitive a cela de remarquable, que la division du travail, née de la solidarité sociale, y est inconnue. Chacun sait tout ce qu'il a besoin de savoir, et peut se suffire à lui-même. Nul ne prospère en mettant son industrie au service d'autrui, nul ne perfectionne un art qu'il a tout juste le temps d'apprendre au milieu de tant d'autres. Leur véritable nourricière d'ailleurs, ce n'est pas la terre, c'est l'eau. Voici comment ils pêchent le saumon : dans les cours d'eau principaux et dans les tributaires, ils établissent des barrages en forme de flèche, la pointe dirigée vers le courant; au sommet se trouve un large réservoir palissadé, surmonté d'une plate-forme; le saumon suit d'instinct le barrage qui lui fait obstacle et vient s'encager lui-même. Il est alors harponné par des hommes placés sur la plate-forme; mais les crues arrêtent souvent des troncs d'arbres qui, rompant ce barrage, interrompent la pêche et ouvrent un passage au poisson vers le cours supérieur, dont il ne peut franchir les rapides que par les grandes eaux. Les Aïnos ne sont soumis pour la pêche à aucun impôt. C'est à noter ces souvenirs que je passe la nuit, et le soleil, qui se lève radieux après une nuit de pluie, me trouve debout et prêt à partir. La famille de mes hôtes se réveille lentement; je cherche en vain dans

les environs l'apparence d'une cuve ou d'un ustensile d'ablution quelconque. Ne va-t-on pas prendre pour une épigramme le cadeau d'un miroir que je tire de ma trousse pour la jeune fille, n'ayant pu faire agréer au père ma monnaie de papier, qu'il ne connaît pas? Non; le miroir produit une admiration muette, mais sans réserves. Je prends congé de ces braves gens, doucement indifférens, et m'éloigne de cette demeure, qui restera dans mes souvenirs comme le type parfait de l'existence sauvage.

Nous voici remontés en canot, redescendant le Setoshi-gawa jusqu'à l'Ishikari, puis le fleuve lui-même jusqu'à Tobets. Le temps me manque pour pousser plus loin l'exploration du cours supérieur, et je reviens pendant plusieurs heures sur mes pas. A Tobets, nous commençons à remonter le Tsushikari-gawa, qui doit nous conduire à Satsporo. C'est une jolie rivière ombragée d'aulnes, d'ormes, de peupliers, qui se penchent sur les eaux de manière à nous faire un berceau, sous lequel on s'enfonce pour éviter, en rasant le bord, les tourbillons du centre. Malheureusement le courant est très fort et retarde singulièrement notre marche. On rencontre à chaque instant des troncs d'arbres détachés par l'averse torrentielle de la veille, qu'il faut éviter pour n'être pas culbutés, nous et notre pirogue. Une pagaie se casse entre les mains d'un batelier; nous pirouettons comme une toupie, puis nous sommes jetés le long du bord, où l'on se retient aux branches des arbres. Un canot qui descend nous cède une pagaie; nous repartons, mais péniblement. Enfin une clairière s'étant offerte, tout le monde met pied à terre pour déjeuner autour d'un feu de bivouac. Pendant que s'accomplit cette opération, toujours grave et souvent problématique, je surveille du coin de l'œil la rivière qui me semble grossir d'instant en instant; peu à peu elle envahit la clairière où nous sommes et vient éteindre le feu où chauffe le café. Un chasseur débouche en ce moment d'une oseraie qui nous entoure; j'apprends que nous ne sommes qu'à 2 *ris* 1/2 de Satsporo, et qu'un sentier y conduit au sortir de l'oseraie.

Il n'y a pas à hésiter. Le courant entraîne de lourds châtaigniers qui, avec leurs racines et leurs branches, nous balaieraient comme une plume; on tire la pirogue à terre, où elle est attachée; on dépèce une natte qui en garnissait le fond pour en faire des cordes de paille; mes trois *sindos* se distribuent mon modeste bagage, qu'ils attachent sur leur dos, et nous nous enfonçons à travers l'oseraie. Ce bois ressemble au repaire du lion malade : on voit comment on entre, on ne sait pas comment on sort; il est cependant urgent d'en sortir, car il ne va pas tarder à être inondé; nous gagnons enfin un prétendu sentier qui ne se révèle qu'à l'œil exercé d'un naturel du

pays. La promenade sous bois par un beau soleil est charmante; elle nous mène à Satsporo. Voici quelques maisonnettes de bois inhabitées, elles ont été construites pour les charpentiers qui vinrent à grands frais de Yeddo édifier la nouvelle capitale et qui s'en sont allés les laissant vides. Puis viennent des chaumières, enfin quelques champs de pommes de terre, de millet, de fèves, de chanvre, des hangars, des magasins peints en rose, la fumée d'une machine à vapeur, de larges rues, un canal sans eau. Je suis au *hondjin* de Satsporo. Non loin s'élève un dôme de bois qui rappelle l'Observatoire de Paris et sur lequel flotte le pavillon du *kayetakushi*, — l'étoile du nord, — rouge sur fond blanc : c'est *government-house*. Se réveiller dans une hutte de sauvage et s'endormir au pied d'un capitole, c'est un de ces brusques changemens à vue que réserve au visiteur le caractère essentiellement théâtral des Japonais.

V.

Les Américains ont une façon hardie de jeter la civilisation au milieu des déserts, qui déconcerte passablement nos vieilles idées européennes. A-t-on découvert un filon de métal, a-t-on entendu parler d'un *placer* nouveau, d'un gisement d'huile minérale, on part si loin qu'il faille aller; on vit comme on peut, on couche sous des tentes, sous des baraques, puis les nouveau-venus apportent quelques capitaux, on améliore la route, on construit un chemin de fer, et enfin on bâtit une ville en pleine forêt à deux pas des tribus sauvages. La ville s'accroît, prospère, lance à son tour des sentinelles avancées autour d'elle, et c'est ainsi que le sol devient un territoire, et le territoire un état. C'est à peu près ainsi qu'on a voulu procéder à Satsporo; mais le gouvernement, qui avait résolu de coloniser, n'a pas attendu que le besoin d'une ville fût né parmi les colons, comme à Virginia-City ou à San-Francisco; il a créé d'abord la ville et ensuite attendu les colons, qu'il attend toujours. Ici comme dans le *far-west*, on avait toutes les difficultés à vaincre, la nature, la distance, la forêt rebelle aux voyages, mais on n'avait point à offrir l'attrait mystérieux de l'or (les mines qui existent dans Yézo sont peu connues encore et point exploitées), et l'on n'avait point à y envoyer une population énergique, laborieuse, âpre au gain. Les pêcheurs de la côte n'eussent consenti à aucun prix à quitter leurs filets pour la hache du bûcheron; d'ailleurs leur industrie est fort profitable à l'état, qui l'impose, et à la population, qu'elle nourrit; quant aux habitans du Nippon, pourquoi se seraient-ils expatriés? Pourquoi quitter une vie pauvre sans doute, mais facile après tout et indolente, pour s'en aller loin du foyer des ancêtres, s'atteler à un

pénible labeur en vue de bénéfices douteux? La grande culture pour le paysan japonais, c'est le riz, et le riz ne pousse pas à Hakodaté; aller apprendre de nouvelles cultures sous des conseillers étrangers! risquer son travail, s'exposer à un climat très rigoureux pendant l'hiver, s'éloigner pour toujours de la ville où parfois on va s'amuser librement, tout cela sotte affaire! On a donc été obligé d'employer la contrainte pour peupler quelques kilomètres carrés défrichés à grand'peine qui entourent Satsporo.

On y a transporté en masse les habitans de quelques provinces révoltées pendant la guerre; plusieurs villages du Nambu, de Sendaï, d'Aïdzu, ont été dépeuplés au profit de Yézo sans qu'on s'inquiétât du discrédit que cette sorte d'exil forcé devait jeter sur l'émigration. Les colons ainsi amenés sont comme des enfans en pénitence, impatiens de sortir de leur retraite et de rentrer dans leur pays. On a eu beau leur construire des cabanes de planches, leur donner des terres à cultiver, ils laissent les maisons vides et les terres en friche pour retourner à leurs chaumières ou à leur pêche, que rien ne saurait leur faire abandonner. Comme toujours, l'excès de zèle gouvernemental a tué l'initiative privée, et ceux qu'aurait pu attirer l'espoir de quelques riches profits librement poursuivis ne songent qu'à échapper à un séjour forcé. D'ailleurs, il faut bien le reconnaître, la nécessité de coloniser ne se manifeste que chez les populations trop denses pour le territoire qu'elles occupent, et ce n'est pas le cas pour le Japon, qui, en dépit des statistiques exagérées, ne possède certainement pas 20 millions d'habitans et peut facilement les nourrir. Quand on se promène dans les six ou sept rues larges de 20 mètres, coupées à angle droit, bordées de petites maisons basses et ouvertes à tous les vents, qui forment Satsporo, on est frappé du peu d'animation qui y règne. Beaucoup de maisons sont fermées, et, si on entr'ouvre un volet, on voit qu'elles sont abandonnées. Le maître est parti avec sa famille, ne laissant que quelques débris inutiles ou de trop peu de valeur pour être chargés sur un cheval de bât. Les ouvriers, qu'on fait venir à grands frais pour les constructions, s'en vont leur besogne finie; en un mot, l'on ne s'acclimate pas dans cette plaine couverte de forêts, à peine défrichée sur une petite étendue, au milieu de ces montagnes couvertes de neige d'octobre à juin, où souffle directement pendant tout l'hiver un vent glacial. Aussi cette capitale n'a pas même l'aspect d'un riche village de la côte, et ressemble plus à une ville morte qu'à une cité naissante. Faut-il en accuser le mauvais vouloir des colons ou la maladresse de l'administration?

Celle-ci n'a rien négligé du moins pour frapper les yeux. Autour du capitole dont j'ai parlé se groupent plusieurs maisons d'appa-

rence plus ou moins monumentale, imitant assez imparfaitement la pierre de taille, et servant à loger soit les employés japonais qu'on voit écrire au milieu des paperasses dans les bureaux, soit les différens ingénieurs américains attachés au département colonial; à quelques centaines de mètres de ce quartier officiel, on traverse un canal qui par une rivière communique avec l'Ishikari et la mer. Je ne sais pourquoi il est à sec aujourd'hui. Au-delà on rencontre les magasins, une scierie mécanique et une scierie hydraulique organisées sur de grandes proportions; c'est la seule industrie qui se révèle. Ainsi isolée du monde, sauf la communication par eau avec Ishikari et par terre avec Hakodaté, tous deux fort éloignés, la ville ne peut ni écouler facilement ses produits, ni facilement recevoir les denrées indispensables qui lui manquent; aussi tout y est-il à des prix décourageans. Une bouteille de *pale ale*, qui coûte à Yeddo 1 fr. 25 cent., m'a été vendue là 3 fr. 75 cent.

Quant aux cultures resserrées entre la ville et la forêt dans un espace fort étroit, elles n'ont pas pris assez de développement pour donner des revenus; mais elles suffisent à prouver la fertilité du sol, apte à produire du froment, des pommes de terre, du maïs, du chanvre, etc. Il ne manque que des bras pour faire tomber les arbres, labourer et récolter. En somme, l'avenir relèvera peut-être le culte de la charrue à Yézo, mais, comme tentative agricole, l'essai semble à première vue et passe aux yeux des plus compétens et même des intéressés pour une tentative avortée. On parle de 6 millions de piastres engloutis dans cette entreprise, chiffre difficile à vérifier, plus difficile à comprendre en présence du résultat obtenu, si l'on ne savait combien le moindre travail coûte cher à un gouvernement mal servi.

Il serait injuste de rendre responsables de cet échec les étrangers appelés auprès du département colonial. On sait qu'en toutes choses le gouvernement aime à prendre des avis sans s'astreindre à les suivre, agit par lui-même, et ses fonctionnaires européens sont moins des conseillers que des livres parlans toujours ouverts à la bonne page. On peut affirmer sans crainte de se tromper que beaucoup de bons avis ont dû être perdus, que beaucoup de mesures combattues ont été cependant exécutées. On ne saurait trop louer au contraire l'activité déployée par les jeunes ingénieurs qui, résidant à Yézo pendant les trois seuls mois d'été où le climat le permette, se répandent dans l'intérieur du pays pour en faire, dans de rudes voyages, l'exploration scientifique. Ce sont eux qui ont tracé la route d'Hakodaté : l'un fait en ce moment la trigonométrie de l'île, travail de géant, si l'on songe aux difficultés d'un pays boisé et sans chemins; l'autre a organisé un télégraphe qui, lorsqu'il

marchera, mettra Satsporo en communication avec Paris et Londres; celui-ci entreprend une reconnaissance géologique dans des pays entièrement nouveaux, celui-là dirige les sondages d'une mine de charbon; c'est surtout du côté des mines que se tourne leur attention. Chacun déploie dans sa tâche une ardeur qui fait honneur à l'Amérique et que j'ai entendu comparer, non sans quelque malice peut-être, au zèle d'un neveu chargé de bâtir une maison pour un oncle très riche et sans enfans.

A peine a-t-on quitté Satsporo qu'on rentre sous bois. Qui donc avait dit qu'à Yézo il y a beaucoup de forêts? C'est une locution vicieuse. Il n'y en a qu'une; seulement elle couvre toute l'île. Pendant 150 *ris*, je n'en suis pas sorti. La route d'Hakodaté, que je reprends, a la même largeur réglementaire qu'au sortir de cette ville; mais, comme elle circule à travers un sol volcanique et suit très habilement les crêtes des collines, elle est excellente et offre de temps à autre de jolies éclaircies sur les fonds environnans. Quelques petites clairières sont défrichées et mises en culture. Shimamap n'est qu'un relais établi par le *kayetakushi* à 7 *ris* de Satsporo; voilà la première auberge que j'aie vue sans une seule femme. A Setoshé, 4 *ris* plus loin, on se retrouve en plein village aïno, sauf la *tchaïa*. Quelques maisons de bois ont été mises à la disposition des indigènes, mais ils s'en servent seulement comme de magasins et préfèrent vivre dans leurs huttes de feuillage, moins froides en hiver. A 10 *ris* au-delà, on se retrouve sur le bord de la mer; là les Aïnos habitent les maisons de planches, mais ils les tapissent intérieurement de feuillage. Ceux-ci pêchent le hareng et la sardine, qui servent à faire de l'huile. La route en cet endroit fait un coude brusque et suit le littoral au milieu d'une plaine de pierre ponce recouverte de maigres ronces, empiétement formé sur la mer par les éruptions volcaniques. On atteint ainsi Shiraoi, la plus importante station d'Aïnos de toute cette côte, qui en renferme plus de 400; quelques Japonais leur débitent des liqueurs fermentées. Ceux-là, hélas! se ressentent de leur contact avec la civilisation et la grand'route, ils savent la valeur du *rio*, et l'un d'eux vide ma gourde de cognac en vrai connaisseur. Ils sont du reste aussi doux, aussi bienveillans que ceux de l'intérieur et paraissent moins misérables. Enfin à Horobits on rencontre les derniers.

Il ne reste plus que 5 *ris* à faire pour gagner Shin-Morran au bord de la petite baie d'Endermo. Cette baie est formée par un massif important, couvert d'une belle végétation que le soulèvement du sol a réuni à la côte ferme par une ligne de sable gracieusement recourbée. La falaise forme ainsi à l'abri du vent de sud-ouest une

anse tranquille à laquelle il ne manque que la profondeur. Morran était autrefois sur la rive opposée, mais la route n'y pouvait aller commodément à travers un marécage; d'un coup de baguette, on a transporté le village au pied de la falaise, on a bâti des maisons pour les habitans, on leur a payé les frais de transport et alloué à chacun 100 *rios* d'indemnité. Cela s'appelle maintenant Shin-Morran (le nouveau-Morran) et forme la tête de ligne du deuxième tronçon de la route. Pour regagner Mori et le premier tronçon déjà parcouru, il faut traverser la Baie du Volcan sur une largeur de 15 *ris*. On voit se balancer dans la rade une petite chaloupe à vapeur destinée à ce service; mais elle est en réparation; une autre doit arriver et repartir le lendemain. J'ai tout loisir de parcourir ce petit promontoire, d'où la vue embrasse une vaste étendue de mer et peut se reposer sur le coquet village nouvellement bâti et reflété dans son petit lac marin, tandis qu'au loin le volcan d'Ushi-no-yama (la montagne du bœuf) dresse son sommet bifurqué à la façon des cornes d'un taureau. Malheureusement le bateau se fait attendre, comme il convient à tout service japonais, pendant trois jours, et dès le premier il tombe une pluie qui me confine dans une assez maussade auberge.

Enfin le matin de la délivrance a lui. Une barque ornée d'une machine à vapeur siffle à perdre haleine non loin de la jetée, où elle ne peut aborder faute de profondeur. On s'entasse sur le pont, on se met en route, voiles dehors. La sortie de la rade d'Endermo est charmante; mais au milieu de notre course, après quatre heures de traversée, le vent change, et l'on s'aperçoit que la machine n'est pas assez forte pour avancer malgré la brise. Le pilote me fait la politesse de me demander ce qu'il faut faire, et j'avoue mon embarras. Le hasard veut que le vent change de nouveau et nous porte à Mori, où nous arrivons après douze heures employées à faire quinze lieues. J'ai soigneusement pris en note le nom des constructeurs de la machine.

De Mori, je n'ai plus qu'à recommencer une route déjà faite; mais je profite d'une journée de beau soleil pour faire l'ascension du Komaga-také, qu'en venant j'ai laissé sur la droite. Ce n'est qu'une promenade à cheval, puisqu'on arrive sans quitter la selle jusqu'au bord même du cratère. Ce n'est point ici, comme à l'Asamayama, une vaste cuve fumante, au fond de laquelle on entend mugir la lave, mais si l'impression est moins grande, en revanche on peut examiner de plus près le travail volcanique. Autrefois le cône était parfait, mais dans une éruption une des sections, vers l'ouest, s'est effondrée, en retombant dans le cratère, qu'elle a comblé, et laissant ouverte une vaste échancrure vers la mer. C'est par cette issue,

comme par un créneau, que s'échappe la lave dans les éruptions. C'est par là qu'elle s'est frayé, il y a quinze ans, un large passage vers la mer. Le fond du cratère est comblé d'une glaise molle au milieu de laquelle les solfatares, dirigées toutes parallèlement du nord-est au sud-ouest, en longues tranchées, répandent une fumée brûlante et vomissent du soufre et des matières vitrifiées. Du haut du volcan, la vue s'étend sur toute la baie qu'il sert à désigner, sur l'interminable forêt qui l'entoure, sur Hakodaté et les côtes du Nippon, que l'on distingue dans le lointain.

A Nanaï, une ferme modèle, dirigée par le *kayetakushi*, où l'on voit de superbes chevaux tirer des charrues en fer, fait regretter qu'au point de vue agricole on n'ait pas, de préférence à Satsporo, choisi la plaine d'Hakodaté comme champ d'expérience. On y fait des croisemens de chevaux américains avec des jumens japonaises, et de taureaux de Durham et de Devon avec des vaches du pays. Il est malheureusement impossible de mener paître ces animaux, l'herbe qui pousse à Yézo est impropre à les nourrir. Les porcs réussissent à merveille; quant aux moutons, à quoi bon les reproduire tant qu'on n'aura pas de pâturages? Ce qui frappe dans tous les établissemens de ce genre, c'est la préoccupation d'imposer à tout prix à la terre des productions qu'elle ne donne pas d'elle-même. L'essai qui a été fait surprend plutôt le touriste qu'il ne satisfait l'économiste.

En approchant d'Hakodaté, je vois une foule de navires de guerre, mais je cherche vainement le paquebot du *Pacific-Mail* qui doit me ramener à Yeddo; la compagnie, ayant vendu plusieurs navires au gouvernement pour la guerre de Formose, ne peut faire qu'un service irrégulier, et je serais prisonnier pour dix ou quinze jours sans l'offre de plusieurs officiers de la corvette allemande l'*Élisabeth*, où je trouve une aimable hospitalité.

Sans avoir parcouru, tant s'en faut, la totalité de l'île, j'ai pu en rapporter une idée complète, s'il est vrai, comme on me l'assure, que la côte orientale présente à peu près le même tableau que la côte ouest. La nature de Yézo, plus sévère et plus grandiose que celle du Nippon, offre aux yeux de moins rians aspects. Le caractère sauvage du paysage semble se communiquer à sa population. Nulle part on ne se dit ce mot si souvent répété dans le Nippon : « c'est là que je voudrais vivre. »

Le climat est rude sans cependant être intolérable; le sol ne comporte pas la culture du riz. Malgré ces inconvéniens, c'est une riche contrée pour qui saurait en tirer parti. Couverte de forêts, elle peut donner des bois de construction; le sapin lui manque presque absolument, elle a le chêne, l'orme, le hêtre, le frêne, le châtaignier, sans parler de l'érable, de l'aulne, du saule, etc. (33 espèces con-

nues). De ses riches pêcheries de saumon, je n'ai plus rien à dire. Elle exporte des fourrures d'ours, de cerf, de renard, de blaireau, de loutre. Le maïs, le sarrasin, les légumineuses, le froment, y peuvent pousser en quantité. Yézo produit surtout en abondance un chanvre fin et soyeux, dont les nombreux cours d'eau facilitent le rouissage; il suffirait de le cultiver et de le préparer sur une vaste échelle pour en fournir les marchés d'Europe, où déjà cette provenance est cotée à des prix exceptionnels (1re qualité, 137 livres sterling la tonne à Yokohoma); mais ce qui manque à toutes ces richesses, ce sont des bras pour les arracher au sol (1), c'est une administration libérale qui n'entrave pas la production par la perspective des gros impôts.

La tentative coloniale faite à Yézo, avortée comme essai agricole, aura cependant produit des résultats indirects efficaces en ouvrant deux routes et un canal. C'est de ce côté que doit se porter l'activité paternelle du gouvernement. Créer une capitale au centre d'une île déserte et la peupler de force est un rêve; mais ce qui est urgent, c'est de frayer partout des routes dans cette forêt vierge, d'ouvrir partout des voies à l'initiative privée, de la laisser se développer librement; elle ne manquera pas alors de stimulans. Sans parler des cultures, le sol renferme des richesses minérales dont l'inventaire est à peine fait. Des gisemens d'or, d'argent, de cuivre, d'ardoise, des bancs de granit et de pierre à bâtir, des mines considérables de charbon et de fer, sont déjà signalés; il est temps pour les Japonais de mettre à profit toutes ces ressources par eux-mêmes, sans attendre le jour où ils seraient forcés de les hypothéquer. C'est le malheur de beaucoup d'entreprises en ce pays qu'on leur demande des résultats immédiats et qu'on s'en dégoûte, si elles ne les donnent pas. Il n'en va pas ainsi cependant des choses de ce monde. Sauf dans les contes de fées, rien ne change d'un coup de baguette. On a beau disposer de la vapeur et de l'électricité, on ne transforme pas les populations à coups de décrets; au lieu d'aller droit au centre de cette circonférence, il faut s'y acheminer graduellement, s'établir sur les côtes, où les communications sont faciles et peu dispendieuses, créer la circulation, favoriser l'initiative et se résoudre à considérer pendant longtemps Yézo plutôt comme un superbe champ d'exploitation privée que comme un terrain d'expériences agricoles. Avant de demander à la nature ce qui lui manque, il faut songer à lui prendre ce qu'elle offre avec libéralité.

GEORGE BOUSQUET.

(1) La population totale est portée par les statistiques du *Nagaitschiran* à 76,850 habitans. La pauvre Irlande, moins grande, en a 6 millions.

LA

LÉGENDE DE LA CENCI

On connait l'horrible légende qui s'attache au souvenir de Béatrix Cenci, morte sur l'échafaud à Rome, le 11 septembre 1599. Jeune, belle, pieuse, miracle de vertu, nous dit-on, elle a commis, il est vrai, le crime de parricide, mais par une défense héroïque de son propre honneur, et pour repousser ou venger l'inceste. Sa jeunesse et sa beauté sont attestées par le célèbre portrait de la galerie Barberini : Guido Reni, touché de pitié et d'amour, a pénétré dans la prison, la veille du supplice, et a retracé comme ils lui étaient apparus ce regard pur, cette physionomie innocente et douce. A côté de cette toile, on vous montre le portrait de Lucrezia Petroni, belle-mère de Béatrix, sa complice, ou bien plutôt son témoin. Le récit des faits, vous l'avez en une foule de petits écrits devenus populaires, dont vous pouvez juger par celui d'entre eux qu'a traduit et publié Stendhal dans ses *Chroniques italiennes*. C'est ce même récit qui a défrayé si souvent le théâtre, le roman, la peinture d'histoire. Le XVIe siècle italien a montré l'ange du parricide, comme la révolution française devait révéler l'ange de l'assassinat politique. — Tel est le gros de la légende.

Voici cependant qu'un petit livre de M. Bertolotti, écrit avec le secours des archives romaines, et récemment publié sous ce titre : *Francesco Cenci e la sua famiglia*, Firenze, 1879, va détruire encore une des idoles de l'imagination légendaire. Il n'y aura pas lieu de s'en plaindre. La morale ne gagne rien à ces mensonges inconsciens du sentiment populaire, qui déplacent les responsabilités, brouillent la vue du bien et du mal, et peuvent devenir des suggestions dangereuses. La vérité historique et la vérité morale, dont la critique revendique les droits, reconnaissent bien peu de ces cas extraordinaires où l'héroïque vertu côtoie d'assez près le crime pour l'envelopper dans son éclat, le transformer et l'annuler. Charlotte Corday était du moins animée par la pensée de prêter le secours de son bras à la justice, puisque la justice paraissait n'avoir plus d'autre organe; elle voulait sauver des victimes et s'offrait à leur place, en prenant sur elle de commettre le crime dont

elle acceptait d'avance le châtiment, tandis que la Cenci, dans l'hypothèse même de la légende, rejetait la suprême ressource du suicide, qui l'eût mieux protégée ou vengée.

M. Bertolotti n'a pas eu plus que ses devanciers l'original du procès; on avait cru longtemps que ces dossiers étaient conservés à l'archive vaticane; mais on se croit assuré maintenant qu'ils ont fait partie de l'archive criminelle de la confrérie de *Saint-Jérôme de la Charité*, où ils ne se sont pas retrouvés. Il en a eu du moins une analyse, faite pour les avocats, pour Farinacci, le célèbre juriste, et pour Incoronati. Il y a joint les documens incontestables que conservent encore les notaires romains, et les pièces de diverses archives. Grâce à de consciencieuses recherches, d'une remarquable impartialité, son petit livre, en même temps qu'il est une rectification constante de la réalité historique, offre une très curieuse peinture des mœurs romaines à la fin du XVIe siècle.

La famille des Cenci n'appartient pas à la grande aristocratie de Rome; elle est d'une seconde noblesse, en possession d'une certaine fortune, mais à qui manquent le raffinement et la brillante culture intellectuelle. La naissance de Francesco est le fruit d'un adultère; les richesses qu'il tient de son père, trésorier du pape, ont été mal acquises; il n'en est que plus avare et ne vit que pour les augmenter. Elles lui servent à satisfaire de viles passions. Sa vie est ténébreuse et lâche, soit dans son palais de Rome, qu'il transforme en un lieu mal famé, soit dans sa solitude de Rocca di Petrella, sorte de château-fort en plein désert des Abruzzes, bâti sur le roc et entouré d'abîmes. C'est là qu'il est réduit à vivre, quand les procès et les amendes que ses mœurs scandaleuses lui ont attirés commencent d'entamer sérieusement sa fortune. Marié deux fois, et à quatorze ans d'abord, il a de sa première femme douze enfans; Béatrix est la dernière. Sa seconde femme, Lucrezia Petroni, d'humeur pacifique, sera une de ses victimes avant de se joindre à ses bourreaux. — Ses fils sont des misérables; deux se font tuer pendant leurs brigandages; les autres échappent à leur père et ne vivent pas mieux que lui. Béatrix est enfermée elle-même à Petrella; elle y est maltraitée et battue; mais elle le mérite par sa vie mauvaise : Francesco, sévère et brutal, veut la punir de son inconduite. On voit par son testament qu'elle laisse un fils, dont la naissance doit être attribuée à l'intendant Olympio. C'est elle qui, pour se délivrer et se venger, conçoit le projet de tuer son père et attire dans le complot quatre ou cinq mois à l'avance, ses frères et sa belle-mère; c'est elle qui arme Olympio et embauche les assassins, elle qui offre de sa main au vieillard, la veille du meurtre, le narcotique destiné à le livrer sans défense; elle qui, au point du jour, conduit et assiste les meurtriers; elle qui traîne ensuite le cadavre et aide à le jeter dans un précipice; elle enfin qui, un des assassins ayant disparu, le fait poursuivre et tuer, afin de prévenir ses aveux.

Cependant, une délation anonyme faite au comte d'Olivarès, vice-roi de Naples, ayant donné l'éveil, on emprisonne les Cenci, et leur procès commence : il devait durer toute une année. M. Bertolotti a publié une partie des interrogatoires. Béatrix niait résolûment tout d'abord, tout en chargeant ses complices, à commencer par sa belle-mère. La torture et l'accumulation des preuves lui arrachèrent bientôt de complets aveux. Clément VIII inclinait pourtant à l'indulgence, quand plusieurs crimes sauvages vinrent effrayer sa conscience de prêtre et de vieillard : un Massimo, déjà pardonné après avoir assassiné sa belle-mère, venait d'empoisonner son frère; un Santa Croce, proche parent des Cenci, tuait de sa main sa propre mère, dans son lit. Le pontife crut qu'il fallait un exemple, et il signa la condamnation à mort. — Un tel procès ne méritait, ce semble, aucune sympathie : Béatrix, bien que c'eût été là pour elle un moyen de salut, n'avait pas même fait une allusion au crime qu'on attribua plus tard à son père; ses frères gardèrent à ce sujet le même silence; seuls les avocats, à bout de ressources et vers la fin du procès, parlèrent de ces violences supposées, n'apportant à l'appui aucun témoignage.

Comment donc s'est faite la légende? — A vrai dire, il n'est pas difficile de le comprendre si l'on se transporte au milieu de ce temps.

D'abord il s'agissait d'un grand crime, d'un parricide, dans une famille fort en vue, première condition pour que toutes les imaginations fussent attentives et prêtes à s'émouvoir. De plus, Béatrix était jeune et belle, nous le savons par les dépositions de quelques témoins, mais non par aucun portrait. Guido Reni n'est venu à Rome pour la première fois que sous Paul V, probablement en 1608, tandis que la mort de Béatrix date de neuf années plus tôt. Il n'y a aucun motif de croire que l'artiste se soit particulièrement intéressé à cet épisode, ni qu'il ait recueilli quelque image d'après laquelle il aurait pu travailler. Qui aurait pris soin de faire faire à l'avance ce portrait de jeune fille? Ce n'était guère dans les mœurs du temps, ni, ce semble, dans celles d'une telle famille : comment s'expliquerait ce singulier costume, ce turban dont elle est coiffée? L'attribution du prétendu portrait ne semble apparaître qu'à partir du commencement du XIXe siècle. Celui de Lucrezia Petroni n'a rien non plus d'authentique; il paraît être une œuvre d'André del Sarte et représenter une de ses parentes. Quant aux âges, le récit prétendu contemporain que Stendhal a traduit, en l'altérant comme il n'est pas permis de faire pour un document qu'on donne comme historique, est postérieur de près d'un siècle; il prête à Béatrix seize ans, tandis qu'elle en avait vingt-deux; en même temps il ôte vingt années au père, dans une intention trop facile à comprendre. La beauté et la jeunesse, encore réelles, de Béatrix, n'en sont pas moins attestées; elles allaient devenir célèbres parmi le peuple romain et former un nouveau contraste

avec le crime commis et la peine infligée. — Le procès dura toute une année, pendant laquelle, au milieu des démarches tentées par les parens des accusés, les vicissitudes de l'instruction, qui transpiraient, laissaient tantôt croire à la condamnation, tantôt compter sur l'acquittement. Ce qui circulait de rumeurs de toute sorte pendant les derniers mois ne contribua pas peu à augmenter l'émotion populaire. On disait que la Cenci montrait dans sa prison un repentir et une piété admirables. On racontait ses jeûnes et ses macérations. Par son testament, elle donnait à de nombreuses églises, à des confréries, à des couvens, des sommes destinées soit aux messes pour son âme, soit aux nombreux mariages de pauvres orphelines qu'elle dotait. Elle se recommandait en même temps « à la Vierge, à Dieu, au père séraphique saint François, à toute la cour céleste »; son corps devait être enseveli dans l'église Saint-Pierre in Montorio, à laquelle particulièrement elle léguait des sommes importantes... La nouvelle du prochain supplice produisit donc dans toute Rome une impression soudaine et profonde, qui devait arriver à son paroxysme pendant la dernière journée.

Il faut, si l'on veut suivre ici l'ardente fermentation de l'imagination populaire, tenir compte de deux élémens : l'extrême sensibilité de la population romaine, particulièrement quand il s'agit d'impressions religieuses, et la nature complexe du gouvernement pontifical, d'où naissaient en de telles circonstances des contrastes de nature à étonner dans tous les temps l'esprit public. En voulant exercer bonne et sévère justice, avec les mêmes cruels moyens que pratiquait chaque époque, ce gouvernement se préoccupait beaucoup de l'âme du coupable; d'accord avec les mœurs, il autorisait autour du criminel un grand développement de démonstrations extérieures, de processions, de prières et d'actes religieux. Il obtenait aisément des marques abondantes de repentir, qui contribuaient à surexciter la pitié de tout un peuple. Le glas funèbre retentissait toute la nuit dans la ville; des affiches, partout exposées, invitaient à la prière; des quêtes se faisaient publiquement pour subvenir à des aumônes spéciales; les membres des diverses confréries, vêtus de la cagoule et torches en main, parcouraient les rues, précédés du crucifix couvert d'un crêpe, pour se rendre dans leurs oratoires ou vers le lieu de supplice; les condamnés traversaient à pied la foule au milieu du bruit confus des psalmodies... Comment l'esprit populaire n'aurait-il pas éprouvé un certain embarras à distinguer le bien du mal? D'un côté des supplices horribles, dont on ne cachait rien, par une intention de moralité, mais qui, bien supportés, soulevaient, malgré la dureté des mœurs, la commisération pour les victimes; d'autre part tout un déploiement solennel de charité autour des condamnés pour obtenir le rachat de l'âme sans renoncer à livrer le corps; avec cela une procédure secrète, c'est-à-dire la place laissée au soupçon, à l'exagération, à la calomnie; ajoutez l'esprit d'oppo-

sition contre les papes;.. comment, en plus d'un cas, l'opinion de la foule ne se serait-elle pas égarée? comment n'aurait-elle pas accueilli avec un empressement crédule les excuses même les moins fondées pour des crimes qu'un éclatant repentir pouvait, au point de vue chrétien, avoir rachetés? Quand le prêtre pouvait dire : « Elle est morte comme une sainte, » quand il proclamait le pardon de Dieu même, comment l'esprit public ne serait-il pas entré en défiance contre la justice humaine et les droits terribles qu'elle revendiquait?

Il en fut de la sorte pour la Cenci. Une multitude innombrable, de toutes les classes de la société romaine, remplissait le 11 septembre au matin les rues et les places. La foule était si pressée et la chaleur si forte qu'il y eut, dit-on, des centaines de blessés ou de morts. Une grande quantité de confréries, toutes celles en faveur desquelles Béatrix avait fait quelque legs pieux, voulurent l'assister publiquement à son dernier jour. Après l'exécution, pendant laquelle la jeune fille se comporta courageusement aux yeux de tous, le corps fut exposé, entouré de flambeaux; une immense procession l'accompagna jusqu'à l'église Saint-Pierre in Montorio, lieu de la sépulture. Peu s'en fallut que la foule ne lui attribuât des miracles. On comprend bien qu'avec le temps, le sens de la réalité, déjà très obscur, s'affaiblissant encore, mais le souvenir ému subsistant, une explication extraordinaire comme celle dont s'est faite la légende a été de plus en plus accueillie.

Au nombre des erreurs infinies qui se sont accumulées autour de ce trop célèbre épisode, il y a cette fausse accusation que les papes avaient eu pour but, en prononçant la sentence, de confisquer les biens. Ce qui est vrai, c'est que la confiscation, suivant le droit d'alors, devait suivre d'elle-même; mais Clément VIII laissa s'exécuter les dernières volontés et les différens legs de Béatrix; la veuve de Giacomo, son frère, mis à mort avec elle, obtint que sa fortune et celle de ses six enfans fussent restituées. Cette fortune des Cenci était dès longtemps compromise; comme les créanciers pressaient, les héritiers demandèrent avec instance et obtinrent, malgré la condition des biens qui leur restaient, et dont plusieurs étaient des fidéicommis, la permission de les aliéner et de les vendre. On a dit que les Borghèse, neveux de Paul V, les avaient spoliés; mais c'est le contraire, car les Cenci, soit les héritiers directs, soit des collatéraux, en continuels procès avec leurs parens, furent très heureux de vendre à cette grande famille, devenue riche et puissante, des propriétés dont M. Bertolotti, d'après les actes notariés, nous donne exactement la liste, avec les sommes d'achat. On y remarque deux domaines situés dans le Trastévère, et un certain *Casale di Testa di lepre,* acheté vers 1618 par Scipion Borghèse; celui-ci, ajoutant cette terre à ses autres possessions au-delà de la porte *del Popolo,* en forma la célèbre villa qui porte encore aujourd'hui son nom. Les Cenci avaient

préparé d'eux-mêmes leur propre ruine, qui eût été encore bien plus rapide, si les papes ne les eussent assistés en plusieurs occasions par des mesures indulgentes. De plus, les Aldobrandini, les Barberini, les Borghesi, les Peretti, les Caffarelli, pendant la période de leur prospérité, leur avaient été d'un secours presque inespéré par leurs achats à beaux deniers comptans. Cette fortune des Cenci a dû être, ce semble, de courte durée. Les dénominations des propriétés par eux vendues au commencement du XVIIe siècle, celle même de leur palais, qui subsiste encore aujourd'hui dans Rome, tout près du Ghetto, ne se trouvent pas sur le plan de la ville dressé au commencement du XVIe siècle par Bufalini; n'en doit-on pas conclure que le père de Francesco, c'est-à-dire le grand-père de Béatrix, trésorier du pape, fut par ses dilapidations le véritable auteur de leur richesse mal acquise? On ne découvre sur le plan de Bufalini qu'une *Vinea Rochi Cencii;* un Cenci portant ce prénom de Roch était en effet oncle du père de Francesco, dans la première moitié du XVIe siècle.

Celui qui a imaginé le premier de reconnaître l'image de la Cenci dans le tableau de la galerie Barberini, tableau qui n'est probablement qu'une tête d'étude, qu'un portrait de fantaisie, celui-là a certainement renouvelé pour un long temps la légende née d'un moment d'émotion. C'est un nouvel exemple de la puissance créatrice des arts et de la poésie. La Cenci serait certainement oubliée, en dépit des crimes extraordinaires qu'à divers titres son nom rappelle, si la vitalité d'une œuvre d'art intéressante par elle-même et qui a emprunté de là un nouveau renom, n'avait été greffée sur une première tradition, dont nous avons dit l'imparfait mélange. Le drame grossier et brutal du repaire des Abruzzes s'est idéalisé, et le talent d'un artiste moderne, complice inconscient d'inventions involontaires, a enrichi d'une nouvelle figure la série des célèbres victimes de ce qu'on appelle les amours fatales.

Que les littérateurs se soient emparés d'un tel sujet sans beaucoup rechercher s'ils faisaient violence à l'histoire, que Shelley en ait composé une tragédie romantique, et M. Guerrazzi un roman à sensation, c'était leur droit; nul n'y contredirait s'ils en avaient pris occasion de quelque chef-d'œuvre; mais Byron n'avait pas tort quand, après avoir lu Shelley, il était d'avis que ce sujet-là était essentiellement non dramatique. En effet, devant une telle légende, transportée dans le domaine littéraire, l'horreur et la répugnance morale étouffent bientôt la pitié. La donnée ne serait pas moins stérile pour un roman réaliste, comme le comprendraient certains esprits de notre temps. Il n'y a rien à faire d'un tel épisode, sinon de le ramener à ses justes proportions, par respect de la vérité historique, et d'observer à cette occasion de quelle rudesse étaient empreintes les mœurs que le moyen âge avait léguées à la Rome du XVIe siècle.

A. Geffroy.

LA

MONTAGNE KURDE

I.

A quelques lieues au nord du lac de Van, sur l'une des routes qui mènent de Tauris à Erzeroum, on rencontre une petite plaine arrosée par un ruisseau et ombragée de vieux chênes. Des voyageurs européens, venant de Perse, arrivèrent un jour en ce lieu solitaire pendant l'automne de 1860, et y firent leur halte de midi. L'un d'eux était un officier anglais, le lieutenant Meredith Gordon Stewart, des ingénieurs royaux. Il ramenait en Angleterre sa cousine, miss Lucy Blandemere, qui s'était mise en route sous la protection d'une vieille dame nommée mistress Morton. Un fonctionnaire ottoman de nation arménienne avait obtenu de se joindre à eux, et plusieurs serviteurs « francs » et indigènes complétaient la caravane.

Lucy Blandemere venait d'entrer dans sa vingt-deuxième année. Toute petite encore, elle avait perdu sa mère. Son père était colonel aux Indes, et ne faisait en Angleterre que de rares apparitions. La jeune Lucy avait grandi dans la famille de son oncle, un *nobleman* du Westmoreland, qui la laissait à peu près maîtresse d'elle-même; heureusement mistress Morton, alliée de loin à la famille, s'était trouvée là pour se constituer la gouvernante volontaire de l'enfant et surveiller son éducation. En 1859, Lucy était une belle personne, grande, blonde, à la fois sensible et hautaine, avec une imagination un peu rêveuse et un esprit très résolu; elle aimait la vieille musique, les récits de voyages lointains et les vers de Thomas Moore. Son père, nommé adjudant-général, avait été chargé d'une mission politique et militaire en Perse, et résidait à Tauris; elle partit avec mistress Morton pour passer quelques mois auprès

de lui. Le pays l'étonna et lui déplut même tout d'abord : ce n'était plus l'Orient des albums; mais elle se consola vite de ce mécompte en découvrant, au lieu des beautés de convention qu'on lui avait décrites, d'autres beautés plus vives, plus saisissantes, qu'elle était loin de soupçonner. Le lieutenant Stewart, fils de ce grand seigneur chez qui s'était passée l'enfance de Lucy, l'avait précédée à Tauris, où il était venu comme aide-de-camp du général Blandemere. Il ne manqua pas de s'éprendre de sa belle parente. Celle-ci ne l'encouragea pas, mais ne le repoussa pas non plus; il n'entrait pas dans les vues de miss Blandemere de se prononcer tout de suite. Cependant, comme le lieutenant fut rappelé en Angleterre à l'époque même où Lucy dut y revenir, elle consentit à faire le voyage en compagnie de son cousin.

Aucun incident fâcheux ne marqua les premières étapes. Jusqu'au moment où la caravane franchit la frontière turco-persane, le temps resta constamment beau.

Le jour où nous les trouvons réunis dans la petite plaine, les quatre voyageurs venaient de finir leur déjeuner. Mistress Morton se préparait à faire sa sieste quotidienne; le lieutenant avait pris dans ses bagages un fusil de chasse qu'on lui avait envoyé un peu avant son départ de Tauris, et, accompagné du fonctionnaire arménien, qu'on appelait Tikrane-Effendi, il sortit pour essayer la portée de son arme. Pendant que la vieille dame s'installait sur des coussins, miss Blandemere s'assit devant l'entrée largement ouverte de la grande tente carrée. Elle vit l'ordonnance de Stewart courir à l'extrémité de la plaine et y planter une haute perche, surmontée d'une planche de bois; c'était la cible des tireurs. L'Arménien visa le premier, et manqua le but. Le lieutenant ne fut pas plus heureux; soit que son adresse ordinaire lui fît défaut ce jour-là, soit que la cible fût trop éloignée, il ne put parvenir à mettre une seule balle dans la planche, et parut mortifié de cet insuccès.

En détournant ses regards vers le côté opposé de la plaine, Lucy aperçut un petit groupe de voyageurs qui s'était arrêté au bord du chemin, en plein air. L'un d'eux portait le fez et la redingote de Constantinople; les autres semblaient vêtus assez pauvrement, comme des paysans du canton. Ils regardaient curieusement et avec un peu d'ironie les inutiles essais de l'officier. Bientôt, sur un ordre de son maître, l'un des paysans alla vers les chevaux, qui paissaient à quelque distance, détacha d'une selle un fusil incrusté de nacre, long comme une canardière, et l'apporta. Le maître ouvrit le bassinet, l'essuya avec l'ongle, renouvela la poudre de l'amorce, et attendit patiemment que Stewart et Tikrane suspendissent leur fusillade. Alors il s'agenouilla le long du chemin, fit un petit tas de

pierres sur lequel il appuya son arme, se coucha à terre, visa longuement et tira. Du premier coup il troua la cible, bien qu'elle fût placée à une énorme distance.

Une pareille adresse tenait presque du prodige; les voyageurs surpris se retournèrent tous pour regarder le tireur. Sans s'émouvoir, ce dernier introduisit avec sa baguette un chiffon dans le canon de son fusil et le nettoya consciencieusement; ensuite il puisa de l'huile dans une petite burette en forme d'encrier que son serviteur lui tendait, oignit les batteries, prit dans une petite poudrière de la poudre d'amorce, dans une plus grande de la poudre à charger, bourra avec un tampon de feutre, força une balle dans le canon, et se coucha pour tirer de nouveau; ces préparatifs avaient duré deux bonnes minutes. La seconde balle alla se loger tout près de la première.

— Il faut que ce Turc ait des balles fondues par le diable, dit Stewart à l'effendi en jetant son fusil sur l'herbe.

— Cet homme-là n'a pas l'air d'un Turc, répondit Tikrane; malgré ses habits, ce doit être un montagnard, et même un Kurde.

— Kurde ou Turc, c'est un habile homme, et je m'en vais lui faire mon compliment, reprit le lieutenant, qui, en sa qualité de pur Anglais, éprouvait pour un *sportsman* aussi distingué une admiration mêlée d'estime.

Il n'eut pas le temps de féliciter son heureux rival. Celui-ci s'était déjà remis en route. Il chevauchait lentement, suivi de ses compagnons. Un détour du chemin le faisait passer près de la tente où Lucy était restée assise pendant cette scène; bientôt elle put le voir de près. C'était un homme de vingt-trois ou vingt-quatre ans, mince, nerveux, avec un nez en bec d'aigle et des yeux perçans, ces yeux de montagnard ou d'oiseau de proie qui, à une lieue de distance, distinguent une pierre d'une autre dans le lit d'un torrent. Il ne portait pas d'armes, chose étrange dans ce pays, où les gens les plus pacifiques ne sortent de la ville que le sabre au côté, et ses vêtemens turcs étaient d'une simplicité presque grossière; mais son cheval, de pure race turcomane, paraissait souple, vigoureux, plein d'ardeur. Les hommes qui composaient son escorte étaient armés de fusils et de *cam is*, larges poignards semblables à l'épée romaine. Il n'aperçut Lucy qu'en arrivant à deux pas d'elle; mais la vue de la voyageuse produisit sur lui un effet aussi étrange qu'inattendu. Son regard, lorsqu'il fixa les yeux sur elle, exprima la surprise et l'admiration la plus enthousiaste. Le prophète de la légende, pour qui Dieu entr'ouvrit un moment le mur d'airain qui entoure le paradis, ne dut pas être plus ébloui à la vue des merveilles célestes que ne l'était ce Kurde en contemplant la radieuse

beauté de l'étrangère. Si cette impression fut vive, elle fut plus rapide encore; cependant le cavalier n'avait pu réprimer un mouvement violent qui épouvanta sa bête et la fit bondir à deux pieds du sol. Il ne fut pas un moment ébranlé; d'une main souple et vigoureuse, il ramena à lui la bride; le cheval reprit immédiatement sa première allure. En passant devant miss Blandemere, le Kurde la salua. Elle n'avait pu rester insensible à l'hommage de cette muette admiration. Souvent on lui avait dit qu'elle était belle, et elle n'estimait guère les flatteries qu'on lui prodiguait dans les salons d'Europe; mais le langage que parlaient les yeux de cet homme, de ce demi-barbare, ne pouvait qu'être sincère, et ne ressemblait nullement à un compliment banal. Elle rendit au cavalier son salut. Il la regarda une fois encore, puis, prenant le galop avec toute sa troupe, il fut bientôt hors de vue.

Pendant les trois jours qui suivirent, la caravane continua sa route. Les montagnes devenaient de plus en plus escarpées; les nuits se faisaient froides, et jusqu'à midi le soleil semblait avoir perdu sa chaleur; l'automne s'avançait. Un matin, l'herbe apparut toute couverte de gelée blanche; les vents venus des sommets du Taurus aux neiges éternelles soufflèrent sur la campagne et dépouillèrent les arbres de leurs dernières feuilles, pendant que des oiseaux noirs s'envolaient en tourbillonnant dans le ciel.

Les voyageurs ne purent continuer à coucher sous leurs tentes. Le soir du quatrième jour, il fallut chercher un asile dans les maisons d'un pauvre village. La seule demeure un peu spacieuse était celle du prêtre arménien de l'endroit; ils y furent envoyés par le *mouktar*. Tandis que les étrangers se chauffaient devant l'étroit foyer, le maître du logis, pauvre diable habillé d'une méchante veste de toile bleue, fumait silencieusement sa cigarette dans un coin. Il passait sa vie à cultiver son champ, tout comme ses paroissiens; il était presque aussi grossier qu'eux, et, sans le bonnet rond entortillé d'une loque noire qui lui couvrait la tête, on l'aurait pris pour un paysan. Il se plaignit de sa misère à Tikrane, en qui il reconnut vite un compatriote. Il prétendait que les Turcs, l'évêque arménien et les Kurdes semblaient s'entendre pour dépouiller le village. — Les Kurdes, dit-il, ne sont pourtant pas nos pires ennemis. Ceux des environs appartiennent à la tribu des Abdurrahmanli; leur chef, Selim-Agha, ne s'attaque guère qu'aux voyageurs riches comme vous autres.

La conclusion de ce discours n'était pas rassurante. Tikrane interrogea le prêtre, et apprit que l'agha des Abdurrahmanli dépouillait souvent les caravanes pour se venger du gouverneur de Van, qui le tracassait depuis longtemps. — Ce n'est du reste pas un

méchant homme, ajouta le prêtre; mais, si le gouvernement ne se trouve pas assez fort pour le réduire, il devrait bien ne pas lui chercher querelle. Sélim-Agha est brave et résolu. Le chef de Mekkio, à la frontière de Perse, lui a confisqué au printemps dernier un troupeau avec le berger, sous prétexte que les moutons paissaient dans des pâturages de Khadarli, qui appartiennent aux Kurdes persans. L'Abdurrahmanli n'a rien dit d'abord; mais, il y a quinze jours, il est parti, habillé en Turc, avec une troupe de quatre ou cinq hommes seulement, est tombé à l'improviste sur les gens de Mekkio, a cassé la tête à plusieurs d'entre eux et délivré son berger. Il a passé hier par ce village en retournant chez lui.

Tikrane découvrit bientôt que le chef des Abdurrahmanli était sans aucun doute l'adroit tireur qu'ils avaient rencontré quatre jours auparavant. Il fit part de ses observations à Stewart. — Bah! dit le lieutenant, s'ils nous attaquent, nous nous défendrons. Ces Kurdes sont bons tireurs; mais ils mettent une grande demi-heure entre chaque coup.

Quant à miss Blandemere, la perspective qui alarmait si fort l'Arménien ne l'effrayait pas. Le souvenir du cavalier kurde s'était souvent représenté à sa mémoire, et elle n'aurait pas été fâchée de le revoir de plus près; d'ailleurs ce n'était pas un brigand vulgaire, et elle avait ses raisons de supposer qu'il ne ferait pas grand mal à une caravane où elle se trouvait. Elle passa donc fort tranquillement cette nuit-là, tandis que son cousin était plus inquiet qu'il ne voulait le dire, non pas pour lui-même, mais pour les femmes qu'il s'était chargé de guider. Le lendemain, avant de se mettre en route, il demanda au *mouktar* une escorte de zaptiés ou gendarmes. Il savait à quoi s'en tenir sur la vaillance de ces protecteurs officiels; mais ils grossissaient la caravane, qui devenait désormais trop nombreuse pour que la tribu kurde n'hésitât pas à lui barrer le chemin.

Pendant deux jours encore, rien ne vint justifier les alarmes de Tikrane-Effendi. Les Européens rencontraient, presque toutes les heures, de longues files de bêtes de charge accompagnées de leurs muletiers, qui semblaient voyager en toute sécurité. On voyait à droite et à gauche de la route des groupes nombreux de villages habités par une population misérable, moitié arménienne, moitié turque. Cette pauvreté paraissait inexplicable au milieu de ce pays de pâturages fertiles et de riches terres à blé. Tikrane souffrait de ce contraste. C'était la première fois qu'il traversait l'Arménie, sa patrie d'origine. Né et élevé à Constantinople, il s'était rendu par le Caucase à Tauris, où il faisait partie de la commission internationale dans laquelle le général Blandemere représentait l'Angle-

terre. — Mon malheureux pays, disait-il, a été le champ de bataille de tout l'Orient depuis les commencemens de l'histoire. Il sert aujourd'hui de campement à cinq ou six races ennemies les unes des autres, et, pour comble de malheur, nos compatriotes vivent pour se quereller entre eux. Pourtant, vous le voyez, tout misérables que nous sommes, nous vivons, et les autres passent. Qui sait s'il n'est pas permis de compter sur un meilleur avenir?

Son interlocuteur, le lieutenant, l'écoutait d'une oreille distraite : il avait des préoccupations d'une autre nature. En quittant Tauris, il comptait sur les hasards du voyage, sur l'intimité de la vie commune pour le rapprocher de miss Blandemere; il désirait ardemment s'expliquer avec elle sur un sujet qu'auparavant il n'avait pas encore pu aborder. Cependant les jours se succédaient; chaque heure ajoutait à la puissance du charme qu'il subissait, et moins que jamais il osait parler. Dans l'accueil que lui faisait Lucy, il n'y avait rien de froid ni de sévère; mais elle ne paraissait pas soupçonner la nature de l'affection qu'elle inspirait. Elle avait une gaîté douce, bienveillante, communicative, qu'entretenaient les mille incidens d'un voyage qui lui plaisait visiblement; elle aimait à voir partager par ses amis le plaisir qu'elle éprouvait; seulement elle restait maîtresse d'elle-même malgré l'enivrement de cette existence vagabonde, et il ne paraissait pas qu'elle voulût se laisser distraire par des soucis d'une autre sorte. L'officier se trouvait presque malheureux. Plein d'énergie et d'activité quand il s'agissait de lutter contre les difficultés de la vie, il redoutait les incertitudes d'un autre ordre. Il avait une confiance imperturbable dans la supériorité des institutions et l'excellence des habitudes nationales de son pays; il rêvait le bonheur dans le milieu qu'il s'était choisi et dans la paix du foyer domestique. Une femme distinguée et bien née comme sa cousine, une maison peuplée de beaux enfans, l'avancement régulier que lui promettait sa carrière, il ne souhaitait rien en dehors de cela et ne concevait pas que miss Blandemere ne montrât pas d'empressement à se diriger avec lui vers un but si enviable.

Mistress Morton ne s'apercevait guère des agitations morales de Stewart. La brave femme avait dans sa jeunesse parcouru le quart du globe à la suite de son mari, comptable du commissariat de l'armée, et avait vu beaucoup de choses sans trop les regarder. Un jour le comptable, s'étant aventuré loin de ses registres avec une colonne qui poursuivait les Maoris, avait été tué et, disait-on, mangé par les sauvages. Mistress Morton était revenue en Angleterre, s'était attachée à Lucy, alors toute petite fille, et ne l'avait plus quittée. La perspective d'aller en Perse ne l'avait pas effrayée. Le

voyage de retour la retrouvait toujours placide; assise sur son mulet, elle contemplait de tous ses yeux les pays que traversait la caravane, poussait de temps à autre l'exclamation admirative de rigueur, mangeait de bon appétit et dormait de grand cœur à chaque station. Les Turcs qui passaient sur la route s'arrêtaient un moment devant cette grosse dame rose aux yeux calmes, vêtue invariablement d'étoffes claires, et la regardaient avec considération. Pendant les loisirs du voyage, elle confectionnait une merveilleuse tapisserie commencée à Tauris, et inspirée par le souvenir des étoffes persanes couvertes d'oiseaux et de fleurs brillantes.

II.

Comme on approchait de Khinis, on trouva la terre couverte de neige; l'hiver s'était déjà abattu sur ces hauts plateaux, qui pendant six mois de l'année deviennent froids comme la Sibérie. Il fut convenu qu'on se hâterait, de peur de rencontrer les mauvais temps dans les montagnes entre Erzeroum et Trébizonde. Les journées de marche furent donc allongées; on partait le matin avant l'aube, on s'arrêtait une heure seulement à midi, et on marchait jusqu'à la nuit. Le froid devenait très vif; un tapis blanc s'étendait sur les plaines, sur les montagnes, sur le lit des torrens gelés. De longues stalactites étaient suspendues sur les cascades, pareilles à la chevelure cristallisée d'une naïade surprise par l'hiver : les rochers verticaux, noirs au milieu de cette immensité blanche, se dressaient comme des monumens funéraires; les corbeaux, perchés sur leur sommet, battaient des ailes et poursuivaient de leurs cris rauques les imprudens qui ne craignaient pas de troubler par leur présence les silencieux mystères de l'hiver arménien.

Les voyageurs subissaient la contagion de cette tristesse de la nature environnante, les conversations devenaient rares, et dans la caravane on n'entendait guère que le bruit des fourreaux de sabre heurtant à temps égaux les larges étriers. Seule, miss Blandemere conservait sa gaîté sereine et fière. Elle était charmante sous son bonnet d'astrakan, avec ses cheveux tombant en longues boucles sur la fourrure noire de sa pelisse. Elle raillait Tikrane-Effendi à propos de l'enthousiasme discret que lui inspirait son pays. — Vous n'êtes pas patriote, lui disait-elle. Pourquoi vous autres Arméniens ne venez-vous pas tous vous établir dans les cahutes souterraines de ces villages, au milieu de vos neiges nationales? Il faut avoir le courage de ses opinions.

Vers trois heures du soir, la neige tomba plus épaisse. On traver-

sait alors des gorges absolument désertes, et le gîte était encore éloigné. Les chevaux n'avançaient plus qu'avec peine; les voyageurs se sentaient glacés sous leurs épaisses fourrures. A quatre heures, le vent d'ouest se leva. Il tourbillonnait entre les murs de rocher qui bordaient le sentier, soulevait la neige et la divisait en particules impalpables : on eût dit autant de pointes d'aiguilles gelées qui s'introduisaient dans le nez, dans les yeux, dans les oreilles et empêchaient de respirer, de voir et d'entendre. Le lieutenant marchait un peu en avant des deux femmes; Tikrane s'approcha de lui et dit à demi-voix : — Je crois que nous sommes en danger. Ceci est le commencement d'un *tipi* ou tempête de neige. Je n'en avais pas encore vu, mais on m'en a souvent parlé, et il paraît que c'est terrible.

— Quelle est la nature du danger?

— D'abord les animaux refusent d'avancer, et les hommes eux-mêmes, aveuglés par la neige tourbillonnante, n'y voient plus à deux pas devant eux. Toute trace de route ayant disparu, on est forcé de s'arrêter où l'on se trouve, et on attend, à la grâce de Dieu, la fin de la tempête.

— Combien de temps dure-t-elle d'ordinaire?

— Cela varie : quelquefois deux heures, quelquefois deux jours, répondit l'Arménien, devenu subitement très grave et s'effrayant de ses propres paroles. On prétend que le simoun d'Arabie n'est rien en comparaison.

Au même moment, le lieutenant vit que le chef des muletiers s'était arrêté et conférait avec ses hommes. Stewart, qui avait appris le persan à Tauris, ainsi que sa cousine, alla lui demander de quoi il s'agissait. — Ne voyez-vous pas le *tipi?* répondit le muletier en secouant la neige qui couvrait sa barbe et ses épais sourcils.

— Que faut-il faire?

— Nous n'avons pas l'embarras du choix. Ni les hommes ni les bêtes ne pourraient faire dix pas maintenant, et dans une demi-heure ce sera bien pis. Si l'orage dure, je crois bien que nous sommes en grand péril.

Stewart alla dire aux femmes qu'il fallait s'arrêter un moment. Mistress Morton, qui n'avait pas conscience du danger, descendit de sa mule de la meilleure grâce du monde; mais Lucy avait lu plus d'une description de ces sinistres ouragans, elle comprit la vérité et devint pâle. Stewart se sentit le cœur serré : l'angoisse de son amour se doublait du sentiment de sa responsabilité.

Les voyageurs d'une caravane sont comme l'équipage d'un navire, et l'expérience a tracé la ligne de conduite que doit suivre

chacun d'eux au milieu des tempêtes de montagnes, comme elle a déterminé les devoirs des marins à l'heure des ouragans de mer. Le *katerdgi-bachi* ou chef des muletiers, devenu le véritable capitaine de la troupe, ordonna de décharger les bagages, et y fit prendre tout ce qu'on put trouver de couvertures. Un large tapis fut étendu à terre au pied d'un rocher; puis tous les voyageurs se réunirent en un seul groupe, s'assirent le plus près possible les uns des autres et étalèrent au-dessus d'eux les couvertures comme une voûte. Ils formaient ainsi une sorte de monticule vivant que la neige ne tarda pas à recouvrir. L'un des muletiers avait soin de ménager, au-dessus de leurs têtes, un passage pour l'air du dehors. On raconte que des voyageurs surpris par le *tipi* ont survécu à vingt, trente et même quarante heures de cet ensevelissement. Si la tempête dure plus longtemps, le froid et la faim font leur œuvre. Au printemps suivant, les premiers passans qui traversent le pays lors du dégel retrouvent les cadavres intacts, dans la situation où la mort est venue les prendre. Il n'y a pas de désespoir qui tienne contre la fatalité d'une telle situation. Les plus impatiens comprennent que la lutte est impossible et se résignent. D'ailleurs ceux qui ont vu de près la mort sous cette forme prétendent qu'elle est presque douce : le froid engourdit avant de tuer, et l'on ne se sent pas finir. Un sommeil profond, invincible, épargne au mourant les horreurs de l'agonie.

Quand la nuit tomba, la tempête était plus violente que jamais. Lucy était assise entre son cousin et mistress Morton. Celle-ci avait enfin compris que l'existence de la caravane courait des risques sérieux, et elle pleurait, non pas sur ce qui allait être enlevé de ses vieilles années, mais sur la jeunesse si douloureusement abrégée de sa fille d'adoption. Stewart songeait qu'après tout, s'il fallait mourir, il lui serait doux de mourir auprès de ce qu'il aimait le plus au monde. Lucy, à qui les terreurs même d'une pareille situation ne pouvaient enlever sa sérénité d'esprit, récitait tout bas ses prières. Quant à l'Arménien et aux muletiers persans, ils avaient pris leur parti. Les Orientaux voient venir la dernière heure sans larmes et sans plaintes, comme les petits enfans.

Les voyageurs ne souffraient pas encore trop du froid : la chaleur de ces corps réunis sur un étroit espace entretenait autour d'eux une température plus élevée que celle du dehors; mais la neige tombait toujours, et pouvait tomber ainsi le lendemain, le surlendemain, toute la semaine; un moment arriverait où elle s'accumulerait en lourde masse et où l'on ne pourrait plus ménager un accès à l'air extérieur. Les heures passaient, longues comme des siècles; la faim commençait à se faire sentir.

Européens et indigènes, tous se taisaient. On n'entendait que les sifflemens du vent et le bruit sourd des masses de neige qui, de temps en temps, tombaient du haut des rochers dans la vallée. Un muletier se leva en silence, et se dressa de toute sa hauteur pour dégager l'ouverture supérieure de la prison de neige; mais, au lieu de se rasseoir ensuite, il resta debout plusieurs minutes, observant ce qui se passait au dehors. — Que vois-tu? demanda le *katerdji-bachi*.

— Donne-moi ton pistolet, répondit l'homme. Un ours rôde autour de nous. — Et il tira un coup de feu dans la nuit.

Personne n'avait pensé encore à ce nouveau danger. La perspective en parut trop horrible à la pauvre Lucy. Sa fermeté d'âme lui permettait de se résigner à rester ensevelie sous le blanc linceul de la neige; mais l'idée de cette bête fauve qui la guettait comme une proie, qui bientôt peut-être ouvrirait avec ses pattes le toit de neige et choisirait une victime parmi les malheureux voyageurs, c'était plus qu'elle n'en pouvait supporter. Peu à peu elle se sentit défaillir, et perdit enfin toute conscience d'elle-même.

Quand le sentiment lui revint, elle se trouvait en pleine nuit, portée sur les bras de quelqu'un dont elle ne pouvait distinguer les traits. La neige tombait toujours, et le vent lui fouettait le visage; ce furent sans doute ces âpres caresses de la tempête qui la ranimèrent. Elle ne souffrait pas, mais elle se sentait envahie par une sorte de torpeur qui ne lui permettait pas de parler et de s'enquérir de sa situation. Au bout de quelques instans, elle se sentit déposer à terre; plusieurs personnes auprès d'elle s'entretenaient à voix basse. Elle ouvrit les yeux et vit mistress Morton, qui se jeta dans ses bras. — Je t'ai crue morte, ma chérie, disait sa vieille amie en la couvrant de baisers. — Stewart, Tikrane et les gens de la caravane étaient tous là; plus loin, des hommes portant le costume du pays se pressaient devant un grand feu. En promenant ses regards autour d'elle, elle distingua des voûtes sculptées, des arcades, des colonnes; l'endroit où tout ce monde se trouvait assemblé était une église à demi ruinée.

— Comment sommes-nous venus ici? demanda-t-elle à son cousin.

Stewart raconta que le muletier avait tiré sur l'ours, et l'avait manqué : deux circonstances également heureuses, car, si la bête féroce avait été atteinte, elle aurait assiégé la cave de neige qui servait de retraite aux voyageurs, au lieu de s'enfuir comme elle l'avait fait en entendant le bruit du coup de pistolet qui ne l'avait pas touchée; d'autre part, ce même bruit avait amené auprès d'eux leur sauveur. — Le voilà, dit le lieutenant en allant chercher un

homme qui se tenait à l'écart, devant le feu. — Miss Blandemere reconnut Sélim-Agha.

Il s'approcha lentement. Mistress Morton courut à lui, et lui sauta presque au cou en s'écriant qu'elle lui devait la vie. Le Kurde s'arrêta, étonné de ces démonstrations de reconnaissance et de ces discours dans une langue qu'il ne comprenait pas. — Les dames veulent te remercier du service que tu nous as rendu à tous; c'est Dieu qui t'a conduit sur notre chemin, dit Stewart en persan.

— Chaque homme a sa destinée écrite sur son front, répondit l'agha. Je dois plus remercier mon étoile de m'avoir amené ici que vous ne devez remercier la vôtre de m'y avoir rencontré, ajouta-t-il, ses yeux noirs fixés sur ceux de Lucy.

La jeune voyageuse voulut se lever pour aller, elle aussi, exprimer sa gratitude à l'agha; mais malgré l'aide de son cousin elle ne put se tenir debout. — La *cadine* doit avoir eu les pieds gelés pendant que je la portais, dit Sélim. Il faut les lui frotter avec de la neige. — Mistress Morton s'empressa de déchausser sa jeune amie, et vit qu'elle avait les pieds blancs, inertes et froids comme du marbre. On apporta de la neige, et la bonne dame commença ses frictions. — Ce n'est pas ainsi qu'on doit frotter un pied gelé, dit le Kurde à Stewart, et il fit un mouvement comme pour montrer à la vieille Anglaise la manière de s'y prendre; mais tout à coup il s'arrêta, retenu par une pensée subite. Il avait compris que l'assistance d'un homme, d'un inconnu, pourrait bien, en dépit de la gravité des circonstances, être gênante pour la voyageuse étrangère. — Viens ici, Aïcha, dit-il en se tournant vers le groupe réuni devant le feu. — Un garçon d'une douzaine d'années répondit à cet appel. Sélim-Agha lui dit quelques mots en kurde, et l'enfant, s'agenouillant près de Lucy, reprit la besogne si mal commencée par la veuve du comptable. Au bout de quelques minutes, les pieds de la jeune fille étaient redevenus roses, et le sang y circulait; mais on ne lui permit pas de s'approcher du feu. Elle prit à la hâte quelques alimens, une toile fut tendue entre deux colonnes, et les deux femmes allèrent chercher derrière ce rempart improvisé un repos bien nécessaire après tant d'émotions.

Tikrane et le lieutenant demandèrent alors au Kurde comment il s'était trouvé si à propos sur leur route. — J'ai été surpris comme vous, dit Sélim, par le *tipi;* mais je connaissais depuis longtemps cette église, et je m'y suis réfugié. Ainsi que tu as pu le voir, elle est éloignée d'une centaine de pas seulement du lieu où vous avez fait halte; la neige et les tourbillons vous ont empêchés de la découvrir. J'ai trouvé en arrivant ces paysans qui sont là devant nous :

ils s'étaient arrêtés également dans l'église avec leur âne chargé de petit bois qu'ils allaient vendre sur le marché de Khinis; c'est ainsi que nous avons pu avoir du feu. Au moment où nous allions nous endormir, un de mes hommes resté en sentinelle est venu m'avertir qu'il avait entendu la détonation d'un pistolet. Pensant que ce coup de feu était l'appel de quelque voyageur égaré, nous sommes allés à la découverte. Voilà tout. Demain, si l'orage diminue de violence, je me rendrai à mon village d'Abdurrahman'i; j'en ramènerai du monde avec ce qu'il vous faut pour vous remettre dans votre route; mais j'espère qu'avant de partir pour Erzeroum vous viendrez passer quelque temps chez moi. Tout pauvres que nous sommes, vous trouverez dans ma maison de quoi vous reposer de vos fatigues. — Stewart et Tikrane acceptèrent cette offre avec reconnaissance. Quand ils s'éveillèrent le matin, ils ne trouvèrent plus le Kurde, il était parti avant le jour.

Un rayon de soleil, pénétrant au travers du mur de toile, éveilla Lucy. Elle fit rapidement sa toilette, et vint s'asseoir avec ses compagnons devant un déjeuner aussi frugal que le souper de la veille. Il consistait en *pastourma* ou viande conservée, en un peu de lait caillé et de pâte d'abricot séchée au soleil. Mistress Morton se fit ensuite apporter la boîte contenant la fameuse tapisserie qu'on avait retrouvée sous la neige, ainsi que les autres bagages, et elle se mit imperturbablement au travail. Tikrane entreprit de montrer l'église au lieutenant et à Lucy. C'est un monument illustre entre tous, contemporain, dit-on, de saint Grégoire l'Illuminateur; les Turcs l'ont appelé Sarmadjik Kilissé à cause d'un lierre qui court sur les sculptures de la façade. Miss Blandemere ne songeait guère à admirer les trois coupoles de pierre, les arcades hardies, les figures de saints qui ornent l'antique église. Elle pensait aux événemens de la veille, à la mort qu'elle avait vue de si près, à ce sauveur inattendu qui, au risque de tomber dans un trou de neige ou de s'égarer dans les ténèbres, l'avait arrachée au plus terrible des dangers. C'était, disait-on, un brigand; mais les idées de l'Orient ne sont pas les nôtres, et d'ailleurs les parens de Lucy se vantaient de connaître plusieurs brigands pareils dans l'histoire de leur famille. Les Blandemere qui au moyen âge pillaient les navires échoués au pied de leur château étaient sans doute moins scrupuleux que le chevaleresque bandit de la montagne kurde. Ces Normands féodaux n'avaient pas à coup sûr la nature fine, élégante, l'élévation de sentimens dont l'Abdurrahmanli avait donné plus d'une preuve. Comment reconnaître un tel service rendu par un tel homme? Miss Blandemere se sentait fort embarrassée.

Vers le milieu de la journée, elle fit apporter des coussins sous

le porche de l'église. Le ciel avait repris toute sa sérénité; le soleil brillait sur cette neige perfide, si calme maintenant, et qui, la veille, promenait de la terre au ciel ses vagues impalpables. Miss Blandemere était heureuse de revoir la lumière; au sortir d'un grand péril, on éprouve cette calme ivresse du convalescent qui renaît à la douceur de vivre. En promenant ses regards sur la campagne déserte, Lucy vit une troupe lointaine de cavaliers qui venaient des montagnes, du côté du nord. Ils avançaient aussi vite que le permettait l'épaisse couche de neige étendue sur le sol. Sélim-Agha chevauchait à leur tête; mais Lucy ne le reconnut pas tout d'abord. Il avait quitté les vêtemens turcs qui lui servaient de déguisement lors de son expédition de Mekkio, et il reparaissait sous le brillant costume de guerre de sa nation. Un turban blanc, étroit et haut comme une tiare, remplaçait le fez constantinopolitain; sa veste bleue étincelait de broderies d'argent, et sur son *kilt*, semblable à celui des montagnards d'Écosse, pendait un arsenal compliqué de petits instrumens d'argent ciselé dont les Kurdes se servent pour charger leurs armes à feu. Deux longs pistolets se perdaient dans l'écharpe de cachemire qui lui entourait la taille; un de ces sabres anciens à lame presque droite, devenus si rares aujourd'hui, était suspendu à son côté par une étroite cordelière de soie rouge à glands d'or. Agile comme un cerf, son cheval turcoman enfonçait à peine dans la neige. Ce Kurde avait une beauté vraiment noble et intelligente; ses mouvemens décelaient une vigueur nerveuse et souple, la vigueur de ces panthères apprivoisées que la mythologie hellénique donnait pour montures aux compagnons du Bacchus indien. Derrière lui marchaient une trentaine de Kurdes, équipés à peu près de la même manière et armés de longues lances à houppes de soie flottantes. L'étincelante lumière de ce beau jour d'hiver se reflétait sur l'acier poli des sabres et des lances, et se décomposait en petits arcs-en-ciel dans la poussière neigeuse que soulevaient les pieds des chevaux. — *Very beautiful indeed!* s'écria Stewart à ce spectacle, en répétant sans y prendre garde la célèbre exclamation du duc de Wellington.

On arracha mistress Morton aux délices de sa chère méridienne; les préparatifs du départ furent bientôt terminés, et l'on se mit en route pour Abdurrahmanli. Les chemins étaient peuplés comme à l'ordinaire; les katerdgis, que la tempête avait retenus la veille dans les villages, recommençaient leurs voyages, et les Européens en rencontraient plus d'un accroupi sur les ballots, chantant la lente complainte des cruautés de la belle Dériko. — J'aime l'Arménie, dit Lucy à l'effendi, malgré sa neige et ses longs hivers; mais vous avez beau dire, elle restera toujours pauvre.

— Ne le croyez pas; elle est riche au contraire, seulement cette richesse reste stérile. Le blé qui dort là, sous la neige, couvrira au printemps ces plaines d'une moisson suffisante pour nourrir la moitié de l'Europe. Comme les routes manquent, on ne peut expédier le grain à l'étranger, et parfois il pourrit dans les granges; mais nous tenons la terre, et nous la garderons : c'est là, pour les Arméniens, le meilleur gage d'avenir.

A côté d'eux, Sélim-Agha cheminait en silence. — Qui te rend triste? lui demanda Lucy. — L'Abdurrahmanli ne répondit que par le grave sourire qui lui était habituel. Miss Blandemere ne se tint pas pour battue; elle se mit à interroger l'agha sur sa famille, sur son passé, sur sa vie présente. Il sortit peu à peu de sa réserve, et lui décrivit, avec une simplicité presque éloquente, les plaisirs et les dangers de son existence nomade, les longs loisirs de l'hiver dans les maisons bien closes, les voyages à la suite des troupeaux, pendant la belle saison, lorsque la tribu plantait successivement ses tentes sur toutes les montagnes de l'immense plateau du Taurus; puis les luttes avec les clans rivaux, les razzias, les escarmouches au bord des torrens et des précipices. Par momens, au milieu de son récit, il fixait les yeux sur Lucy, s'oubliait à la contempler, et chevauchait plongé dans une silencieuse rêverie. Lucy n'était pas une coquette, mais elle ne pouvait observer sans un secret plaisir l'émotion de l'Abdurrahmanli. — Ce n'est pas jouer avec le feu, pensait-elle. Dans trois jours, nous serons bien loin l'un de l'autre. — Après un de ces intervalles de silence, elle demanda de nouveau à Sélim ce qui le rendait rêveur. — As-tu donc des chagrins? dit-elle.

— Peut-être, répondit celui-ci.

— Allons, je vois que les chagrins sont une maladie de tous les climats. Heureusement qu'il est toujours possible de s'en guérir, d'après ceux qui s'y connaissent.

Le Kurde la regarda avec son sourire mélancolique. Leurs compagnons étaient restés un peu en arrière; il se pencha vers miss Blandemere, et, presque à l'oreille, lui dit ces vers d'une vieille anthologie persane :

— Féridoun, tes pensées sont tristes comme les pleureuses des funérailles.
— Ma sœur, les cheveux blonds de l'étrangère sont des rayons de soleil;
Les rayons me sont entrés au cœur, et ils me brûlent.
— Féridoun, les filles de notre pays ont des remèdes pour ces maux.
— Ma sœur, on n'oublie le mal dont je souffre
Que sous les cyprès funéraires, aux portes de la ville.

Miss Blandemere devint fort rouge. — C'est ma faute, pensa-t-elle. Mes questions ont été imprudentes, et je devais prévoir

cette réponse. — Comme en même temps Stewart et l'Arménien les avaient rejoints, Sélim put mettre son cheval au galop et s'éloigner de Lucy. Elle ne songeait pas à lui en vouloir; cet aveu, qu'elle avait involontairement provoqué, était fait d'un ton de tristesse résignée qui l'empêchait de paraître audacieux. Pendant tout le reste de la journée, le Kurde se tint loin de miss Blandemere; mais celle-ci ne put s'empêcher de rêver souvent aux étranges métaphores de cette poésie persane, pour qui « les cheveux blonds de l'étrangère sont des rayons de soleil. »

Tourmenté par les incertitudes et les préoccupations de son amour, le lieutenant n'avait pu remarquer sans dépit le long entretien de sa cousine et de l'agha : ce n'était pas qu'il voulût voir en Sélim un rival; il aurait été jaloux à l'occasion du dernier cornette de sa compagnie, mais ne pouvait l'être d'un Kurde. En s'approchant de miss Blandemere, il lui dit d'un air un peu contraint :

— Ce que vous racontait Sélim-Agha était donc bien intéressant?

— Très intéressant, répliqua presque durement Lucy, à qui la question avait déplu.

La conversation en resta là jusqu'au moment où l'on arriva en vue d'Abdurrahmanli.

III.

Le chef des Abdurrahmanli était sincère quand il disait « qu'on n'oublie qu'au tombeau le mal dont il souffrait. » En voyant Lucy pour la première fois, il avait été ébloui. Cette beauté si différente de celle des femmes du pays avait produit sur le Kurde l'effet d'une révélation. Il ne soupçonnait pas qu'il pût exister au monde une chevelure aussi blonde, des joues aussi fraîches, des yeux bleus d'un éclat aussi pur. Lorsque le hasard le remit en présence de cette merveilleuse créature, il sentit s'allumer en lui un amour dévorant, irrésistible, comme l'étaient toutes les passions de sa nature indomptée. Il était complétement subjugué. Miss Blandemere fût-elle venue chez lui comme captive au lieu d'y accepter l'hospitalité qu'il ne se fût pas montré moins respectueux pour elle; il reconnaissait l'ascendant d'un être d'ordre supérieur, différent de tout ce qu'il avait vu jusqu'alors.

Quoiqu'il ne raisonnât guère ses impressions, il comprit qu'il était rejeté hors de toutes les voies à lui connues, et se sentit perdu. Il était dans la situation d'un homme qui, au bord de la mer, n'aurait jamais marché que sur des plages solides, et qui tout à coup serait transporté au milieu des sables mouvans. Seulement en pareil cas un Européen se débat, lutte contre le danger même

inconnu et mystérieux; un Oriental accepte silencieusement la destinée qui lui est faite. Souffrir et subir, c'est la devise des races fatalistes. Après que son cœur lui eut révélé qu'il aimait et que son instinct l'eut averti qu'il n'avait pas d'espérance à concevoir, il ne trouva pas d'autre parti à prendre que celui de s'abandonner aux événemens. — J'ai encore, pensa-t-il, quelques heures, quelques jours peut-être à la voir. — Ce fut là toute sa consolation; quant à ce qui adviendrait après le départ de l'étrangère, ce n'était pas son affaire à lui, cela regardait le destin. Il sentait confusément qu'elle avait fait un grand ravage dans sa vie, que, lorsqu'elle ne serait plus là, il ne pourrait plus revenir à son existence ordinaire; mais il remettait à l'heure à venir le souci de prendre une détermination.

Il ne faisait pas encore nuit quand l'Agha et ses hôtes arrivèrent à Abdurrahmanli. C'était un groupe d'habitations à demi souterraines qui s'échelonnaient sur la pente assez raide d'une sorte de promontoire entouré de trois côtés par un torrent alors gelé. Les maisons, fort spacieuses, étaient toutes adossées à cette pente, de manière que les portes des plus hautes s'ouvraient sur le toit en terrasse des plus basses. Quand on dépassait le seuil, on trouvait devant soi une sorte d'escalier de pierre qu'il fallait descendre pour arriver au sol de l'appartement, taillé en partie dans le rocher. Ce sont bien toujours « les demeures souterraines, pleines de grands vases de cuivre, et où les montagnards vivent avec leurs bestiaux, » que décrivait, il y a deux mille ans, le chef des mercenaires de Cyrus le Jeune.

On sait que les Kurdes ne sont guère musulmans que de nom, et que leurs femmes ne se voilent pas comme les Turques en présence des étrangers. Quand l'agha introduisit les Européens dans sa maison, ils y furent reçus par sa sœur; c'était une femme jeune encore, veuve d'un Kurde de la même tribu. Comme tous les Abdurrahmanli, dont l'existence nomade se passe en Perse autant qu'en Turquie, elle parlait assez bien le persan. Elle accueillit miss Blandemere avec une politesse un peu hautaine; elle semblait habituée à commander dans la maison, et n'avait rien de la timidité des femmes du Levant. En réalité, c'était elle qui menait les affaires de la tribu, et qui inspirait les résolutions prises dans cette petite république dont l'agha était le président.

Elle présenta à miss Blandemere sa fille, toute jeune encore, et qui, par suite d'un étrange caprice de la nature, était blonde comme une femme du nord. Lucy lui demanda son nom. — On m'appelle Frandjik (la petite Franque), répondit l'enfant. On m'a donné ce nom à cause de la couleur de mes cheveux, qui ressem-

blent aux tiens, ajouta-t-elle en baisant une des tresses flottantes qui tombaient sur les épaules de miss Blandemere.

Le repas du soir fut somptueux. On y servit un mouton apprêté à la manière du pays, un *rôti de forêt*, comme l'appellent les gens de l'Anatolie, puis des volailles presque grasses, chose rare en Turquie, des fruits conservés et toute sorte de crèmes. Pendant le dîner, un vieux musicien, qui était à la fois le poète et le sorcier de la tribu, chantait des chansons dans les trois langues des Abdurrahmanli, le kurde, le turc et le persan. Il était aveugle comme Homère, et tenait en main un instrument composé de trois cordes de métal tendues sur une planche de bois. La lyre de ces ménétriers ambulans qui furent les pères de la poésie hellénique ne devait être ni beaucoup plus compliquée, ni beaucoup plus harmonieuse. Quand on quitta la table ou plutôt le large plateau d'étain ciselé qui en tenait lieu, le vieillard déposa près de lui sa guitare, et, prenant un *neil*, sorte de flûte aux sons doux et mélancoliques, il fit entendre les premières mesures de l'air sur lequel on chante les vers persans de la *Douleur de Féridoun* (1). L'agha l'interrompit brusquement, lui dit que c'était assez de musique comme cela, et parut, pendant le reste de la soirée, plus songeur et plus préoccupé que jamais.

La sœur de Sélim conduisit elle-même les deux étrangères dans une maison voisine qui avait été préparée pour les recevoir. — Ma fille restera ici, dit-elle, et passera la nuit auprès de vous. — La chambre à coucher était grande, fort propre, et égayée par la lueur d'un beau feu flambant. Sur le plancher étaient étendus des matelas recouverts d'épaisses couvertures à larges raies de couleur. Mistress Morton, qui tombait de sommeil, se coucha la première. Elle fut satisfaite de la manière dont les Kurdes entendaient les conditions matérielles de l'existence, et déclara que depuis longtemps elle n'avait pas trouvé de si bon lit. Cinq minutes après, elle dormait du plus profond sommeil. Lucy se déshabilla, mais ne parut pas aussi pressée de partir pour le pays des rêves; elle resta longtemps éveillée, causant avec Frandjik. Elle s'était sentie prise d'une subite affection pour cette petite Kurde, blonde comme elle-même, et en qui elle croyait retrouver une compatriote. L'enfant n'avait pas hérité de la nature impérieuse de sa mère; elle se montra dès l'abord confiante et affectueuse à l'égard de la belle Anglaise.

Frandjik n'était pas sans quelque ressemblance avec Sélim-Agha;

(1) Féridoun est le héros légendaire de plusieurs poèmes héroïques persans très anciens. Les improvisateurs prennent volontiers, aujourd'hui encore, ses aventures pour sujet de leurs récits.

c'étaient les mêmes yeux noirs doux et pleins de flammes, les mêmes élans passionnés promptement contenus, les mêmes accès de mélancolie intermittente, et miss Blandemere ne lui sut pas mauvais gré de la ressemblance. Le nom du chef abdurrahmanli revenait à chaque instant sur les lèvres de l'enfant. — Elle l'aime déjà sans doute, pensait Lucy, ou elle l'aimera bientôt. — Peut-être Lucy ne se trompait-elle pas. Frandjik était très-jeune, mais les courts et brûlans étés de l'Arménie mûrissent vite la jeunesse des filles, et quand la nièce de Sélim-Agha, par les belles matinées d'hiver, interrompait son travail de broderie pour regarder courir les nuages au bord du ciel, il y avait dans ses yeux une expression de méditation inquiète qui n'était déjà plus de l'enfance.

Miss Blandemere lui avait demandé pourquoi elle se teignait le bord des yeux avec cette couleur noire qu'on appelle le *surmeh*. — Nous autres gens de la montagne, nous sommes obligés de nous peindre ainsi les paupières, avait répondu Frandjik. Ce n'est pas pour paraître plus beaux, mais parce que la petite ligne noire que vous voyez rend les yeux moins sensibles à la réverbération des neiges. — Cependant le lendemain, quand elle vint retrouver Lucy, toute trace de surmeh avait disparu; je ne sais comment elle s'y était prise pour l'enlever, car il est, dit-on, très difficile de se débarrasser de cette teinture.

Ce jour-là, Sélim-Agha fit visiter le village à ses hôtes. Les Abdurrahmanli étaient relativement peu nombreux, mais assez riches, plus riches même que les Haydéranli, dont ils sont un rameau détaché. Presque toutes les maisons étaient commodes, sèches et chaudes. Les ustensiles de cuivre qui les remplissaient brillaient de propreté. Des étables immenses servaient au bétail de retraites d'hiver : on voyait là des bœufs, assez petits et maigres à la vérité, des moutons magnifiques à large queue, des chèvres à longs poils tombant jusqu'à terre. Ces troupeaux avaient pour gardiens de terribles chiens efflanqués, hauts sur jambes, habitués à combattre l'ours et à étrangler un loup d'un coup de dent. Des filles aux cheveux nattés, à l'air un peu sauvage, sortaient de la bergerie avec de grands vases de cuivre poli pleins de lait écumant, et jetaient en passant sur les étrangers un regard effarouché.

Partout où ils allèrent ce jour-là, ils trouvèrent le nom de Sélim dans toutes les bouches. Un agha ne peut exiger des Kurdes l'obéissance un peu servile ni l'aveugle soumission avec laquelle on exécute les ordres des grands parmi les Orientaux. Le pouvoir d'un chef de tribu est fondé moins sur le respect qu'inspire son origine que sur son courage, son habileté et son mérite personnel. Les aghas sont au milieu des leurs comme étaient au moyen

âge les capitaines, souvent héréditaires, des villes italiennes. Sélim possédait à un haut degré les vertus et les défauts de son peuple; il était loyal, chevaleresque, intelligent et bon, mais aussi superstitieux et prompt à la vengeance. Il se montrait à l'occasion un terrible justicier. Un villageois arménien de passage à Abdurrahmanli raconta l'histoire suivante à Tikrane. Le cadi de Kara-Aghatch avait battu et dépouillé de ses biens un pauvre paysan chrétien des plaines coupable d'avoir défendu sa femme qu'un soldat outrageait odieusement. Sélim-Agha traversait alors le pays, au retour d'une expédition contre son éternel ennemi le chef de Mekkio. Le paysan vint se plaindre à lui. L'agha ouvrit, de son autorité privée, une enquête sommaire, alla prendre le cadi dans sa maison, lui fit couper la tête, et abandonna au paysan une grosse part du butin provenant de la razzia. L'autorité, pour diverses raisons qu'il serait trop long de rapporter, ne tira pas une vengeance immédiate de la mort du cadi, et le chef des Abdurrahmanli eut depuis ce jour dans la province une haute réputation de défenseur des faibles et de redresseur de torts.

Il était heureux de montrer à miss Blandemere sa rustique opulence; mais il ne dit pas un mot qui pût trahir les sentimens dont la veille il avait laissé échapper l'aveu. Il se contentait de regarder Lucy et d'admirer longuement, quand elle marchait devant lui, la souplesse de sa taille et la grâce de sa démarche. Miss Blandemere finissait par ressentir les effets de la sympathique attraction que le Kurde semblait exercer sur tout le monde, elle se plaisait à l'entendre parler, et, quand elle lui répondait, sa voix avait des accens d'une caressante douceur.

Les deux compagnons de miss Blandemere voyaient Sélim-Agha d'un œil moins favorable. L'Arménien se sentait mal à l'aise auprès de ce représentant d'une race conquérante qui avait constamment battu la sienne. Un raïa, quel qu'il soit, ne peut que haïr un musulman. D'ailleurs, quoique Tikrane fût traité courtoisement par tout le monde, il était clair que sa situation d'effendi chrétien ne lui valait pas grande considération de la part des gens de la tribu, et ces prétentions même tacites à la supériorité de race sont horriblement blessantes pour ceux qui doivent les subir; mais le plus malheureux des deux voyageurs était sans contredit le lieutenant Stewart. Depuis que ce Kurde était là, l'officier croyait se sentir plus loin du cœur de sa cousine. Tout le voyage n'avait été pour lui qu'une longue série de déceptions, et pour comble de malheur il ne pouvait se dissimuler que Lucy accordait à leur hôte une attention qui ressemblait beaucoup à de la sympathie. En ce moment, Stewart trouvait dur d'être l'obligé de l'Abdurrahmanli. S'il avait

cru pouvoir payer avec deux mille livres sa dette de reconnaissance, il aurait tiré de sa poche son carnet de chèques avec un joyeux empressement.

Le soir, il prit Lucy à part et lui demanda quand elle comptait qu'il conviendrait de repartir. — Vous êtes bien pressé, répondit-elle. Nous devons assez à l'agha et à ses compagnons pour leur faire l'honneur de passer quelques jours chez eux.

— Il semblerait que vous avez des raisons pour désirer cette prolongation de séjour.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que, si cet homme n'était pas un Kurde, on pourrait croire qu'il ose vous aimer, et que vous ne faites pas ce qu'il faut pour le ramener à des idées raisonnables.

A peine le lieutenant eut-il dit ces mots qu'il les regretta de tout son cœur; mais ils avaient été entendus. Miss Blandemere s'en crut d'autant plus offensée qu'elle ne se sentait pas complétement innocente. — Quand il en serait ainsi, dit-elle, je ne vois pas ce qui vous autorise à me demander des comptes. Je n'ai d'engagemens avec personne, et je suis maîtresse de moi-même. — Elle se leva brusquement, traversa la chambre d'un air irrité, et sortit.

Il était déjà assez tard. Quand elle entra dans son appartement, elle trouva mistress Morton couchée et endormie. Elle s'assit devant le foyer. Stewart l'avait profondément blessée; elle ne lui avait pas donné le droit d'être jaloux, se disait-elle. Et d'ailleurs pourquoi parler de Sélim avec ce mépris? Lucy devait s'avouer à elle-même qu'elle n'était pas restée insensible aux séductions de ce Kurde, comme l'appelait son cousin, et quelque chose des dédains de Stewart remontait jusqu'à elle.

Pendant qu'elle regardait tristement la flamme qui dansait au-dessus de l'immense fagot de broussailles, la porte s'ouvrit; c'était Frandjik qui entrait. Voyant Lucy plongée dans ses pensées, elle ne voulut pas l'en distraire. Elle s'assit à ses pieds, et resta silencieuse jusqu'au moment où miss Blandemere s'aperçut de sa présence. — Tu étais là? lui dit celle-ci en l'embrassant. — Lucy se sentit heureuse de voir la petite Kurde auprès d'elle. L'enfant la tirait de son isolement : mécontente d'elle-même et des autres, miss Blandemere trouvait pénible cette solitude où la poursuivaient ses tristes pensées.

Frandjik était une étrange créature : douce, tendre et craintive, elle étonnait les rudes montagnards parmi lesquels le hasard l'avait fait naître. Elle toussait souvent, et on se demandait comment sa petite poitrine pouvait respirer l'air vif de la montagne. Plus jeune, elle n'aimait pas les jeux bruyans des enfans de son âge, et main-

tenant on ne pouvait deviner à quoi elle songeait quand elle restait des heures entières assise sur un rocher, suivant d'un œil rêveur les lignes capricieuses des sommets qui bordent le ciel comme les rivages de l'infini.

Elle appuya sa tête sur les genoux de Lucy, et toutes deux se mirent à causer. Elles passèrent ainsi une partie de la nuit. Frandjik, que sa mère ne choyait guère, la regardant comme un peu folle, trouvait un plaisir inexprimable à ces entretiens. Elle s'ignorait trop elle-même pour beaucoup apprendre sur son propre compte à sa nouvelle amie; mais son cœur était tout plein, et elle avait besoin de l'ouvrir. N'ayant jamais quitté ses montagnes, ne connaissant même pas les villes voisines, elle ne pouvait se plaindre de la destinée qui lui était faite ni en souhaiter une meilleure; mais son oncle était le seul être qu'elle aimât véritablement, et elle comprenait d'instinct qu'il y avait ailleurs des cieux plus doux que le ciel de ses campagnes natales. Elle aurait voulu suivre Lucy, et se désolait à la pensée de la quitter. Puis elle reparlait de son oncle, des bontés qu'il avait pour elle; jamais il n'avait dit, ce que répétaient tous les autres, que les *djadés* (magiciennes) avaient jeté un sort à la petite Franque. Elle finit par éclater en sanglots. Lucy lui demanda la cause de ses larmes; Frandjik ne pouvait la dire, car elle-même ne la savait pas. Miss Blandemere la fit asseoir auprès d'elle, sur le lit, et tâcha de la consoler; peu à peu ses larmes tarirent, et elle s'endormit comme un enfant dans les bras de son amie.

A ce moment, il semblait à miss Blandemere que le sort s'était trompé dans le lot qui lui était destiné, de même qu'il avait mal choisi celui de Frandjik. Elle n'aurait pas vécu sans plaisir dans cette sauvage contrée, dont les horizons nobles et sévères et dont les violens contrastes charmaient les fantaisies de sa nature ardente et sérieuse tout ensemble. Elle aurait trouvé ici, pensait-elle, une foule de satisfactions intimes qui lui manqueraient peut-être dans un milieu plus civilisé : quant à la simplicité de la vie pastorale, qui aurait épouvanté une autre Européenne, elle s'y serait faite sans regret.

Comme elle ne pouvait dormir, elle prit sur une tablette un narghilé qui était là tout préparé pour elle. Le *tombéki* qu'on brûle dans ces narghilés est une herbe aromatique qui n'a rien de l'âcreté de notre tabac; il plaît à presque toutes les femmes qui habitent l'Orient, même aux Franques, et Lucy avait pris, à Tauris, l'habitude de le fumer. Seulement il se trouva que les feuilles de ce *tombéki* étaient mélangées d'un peu d'opium. Il n'y en avait pas assez pour enivrer complétement miss Blandemere; mais sous l'in-

fluence de ce narcotique, si faible qu'il fût, ses pensées devinrent plus libres, plus légères en quelque sorte, et s'envolèrent plus facilement vers les régions de la fantaisie. Tout en fixant ses yeux sur les fines découpures de bois du plafond, doré par les derniers reflets de la flamme expirante, elle commença tout éveillée un rêve plus aventureux peut-être que ceux du sommeil. Elle se figurait qu'elle était la maîtresse de ces demeures, que sa vie devait dorénavant se partager entre les travaux de l'hiver dans les grandes habitations souterraines et la pastorale nomade des longs mois d'été. Comme sa compatriote lady Esther Stanhope, elle serait la reine des tribus. Frandjik deviendrait sa fille, et celui qui l'avait sauvée la remerciait de le sauver à son tour « du mal pour lequel n'ont point de remède les filles de ce pays. » Ces pensées vagues se succédaient dans son esprit comme des flots qui lentement, l'un après l'autre, viennent déferler sur une plage et se confondent en expirant.

Le feu allait s'éteindre, elle se leva pour le ranimer; mais elle se sentit la tête pesante. — Cette chambre manque d'air, se dit-elle. — Elle se dirigea vers la porte, et l'ouvrit. Dans la nuit silencieuse, on entendait l'aboiement des chiens de garde courant autour des bergeries. Lucy voyait comme à travers un nuage le calme paysage d'hiver; mais les étoiles, petites et un peu pâles, lui semblaient rayonner dans une atmosphère plus douce qu'à l'ordinaire. A la clarté de la lune, elle aperçut une ombre qui se promenait au milieu de la neige, sur les terrasses supérieures : elle crut reconnaître Sélim-Agha. C'était bien lui. Depuis qu'il avait rencontré l'étrangère, il n'avait pas eu deux heures de sommeil calme : en se rapprochant de l'habitation de Lucy, il croyait donner le change aux préoccupations qui le tourmentaient. Il vit miss Blandemere, qui, blanche comme un fantôme, s'appuyait à l'un des piliers de bois placés de chaque côté de la porte. Le Kurde ne pouvait supposer que ce fût bien elle qu'il trouvait là, dehors, à une pareille heure; il pensa d'abord qu'une des aïeules de la tribu était sortie de son tombeau pour revoir les lieux où s'était passée sa jeunesse. La rencontre d'un revenant est, pour un vivant, le gage d'une mort prochaine : l'apparition n'effraya pourtant pas Selim; il lui semblait naturel que cette messagère d'outre-tombe vînt lui annoncer la fin d'une souffrance qu'il lui semblait impossible de supporter longtemps. Il s'arrêta et attendit. La présence imprévue de l'agha était, pour Lucy, la continuation de son rêve : elle quitta le pilier, traversa la ruelle d'un pas de somnambule, et se dirigea vers lui. Aux rayons de la lune, Sélim distingua les traits de la voyageuse; mais ils lui parurent animés d'une expression étrange qu'il ne leur

avait jamais vue encore. Elle porta la main à sa tête et chancela : d'un bond, le Kurde fut près d'elle et la soutint dans ses bras. En sentant le cœur de la jeune fille battre contre sa propre poitrine, le Kurde fut plus épouvanté qu'il ne l'avait été à la perspective d'un tête-à-tête avec un fantôme. Il est bien connu dans tout le pays kurde que les morts se plaisent à sortir de l'étroite prison du tombeau, mais cette évocation d'une vivante, d'une Franque imposante, noble et froide comme l'était Lucy, c'est là un prodige qui dépasse la puissance de l'amour même le plus ardent. D'ailleurs ces yeux démesurément agrandis, ces frémissemens qui faisaient palpiter la poitrine de l'étrangère, montraient qu'elle subissait une inexplicable et mystérieuse influence. Silencieuse, elle appuyait son front sur l'épaule de l'Abdurrahmanli. Celui-ci inclina la tête vers elle, et, sans peut-être qu'il le voulût, sa bouche effleura la joue pâle de miss Blandemere. Elle frissonna à ce contact; en même temps une brise passa sur le village, une de ces brises froides tout imprégnées de l'humidité des neiges. Lucy s'éveilla; peu à peu l'air glacé rafraîchit son front et calma l'exaltation nerveuse que l'opium avait fait naître. Effrayée de se retrouver dans les bras du Kurde, elle le repoussa brusquement. Le souvenir de tout ce qui s'était passé lui revint à l'esprit; mais elle ne comprenait pas encore comment de vagues songeries commencées au coin du feu l'avaient conduite jusque-là. Pendant quelques secondes, elle resta debout devant Sélim sans lui parler; puis elle lui dit : — Je dois vous sembler bien étrange! Je suis moi-même étonnée de me voir ici. L'atmosphère trop chaude de ma chambre m'avait rendue souffrante; j'ai voulu respirer un moment dehors; mais le froid m'a surprise et j'allais perdre connaissance au milieu de la neige, si vous ne vous étiez encore trouvé là pour venir à mon secours. Je me sens mieux maintenant.

Lucy revint vers la maison et rentra. Quand la porte fut refermée, elle se sentit émue et tremblante comme une personne qui vient d'échapper à un grand danger. — Ah! dit-elle tout bas en passant devant sa vieille compagne endormie, tu ne sais pas quelle folle tu as élevée! — L'air de la chambre était chargé de vapeurs étranges, plus pénétrantes que celles du *tombéki :* Lucy reconnut l'odeur particulière à l'opium, tout lui fut expliqué. Elle ranima le feu, et ouvrit un moment le châssis de papier qui servait de fenêtre.

Miss Blandemere, en repassant dans son esprit les événemens de la soirée, se jugea sévèrement. Elle se reprocha ses imprudentes rêveries; elle se trouva cruelle d'avoir joué avec l'amour du Kurde et avec l'inquiète affection de son cousin. Ce roman de vie nomade qui l'avait un moment séduite lui parut odieux et absurde : qui

sait où il aurait pu la mener, s'il y avait eu un peu plus d'opium dans le narghilé, si le souffle du vent d'hiver n'avait pas dissipé son ivresse? Elle ne songeait plus maintenant qu'à s'éloigner du village kurde, comme on s'éloigne du bord d'un prépice.

Frandjik était plongée dans un calme sommeil, mais une larme pendait encore à l'extrémité de sa paupière close. Lucy sécha cette larme avec un baiser; puis, s'agenouillant devant son lit, elle commença sa prière du soir. Dans ce qu'elle demandait à Dieu, il y avait des souhaits de bonheur pour cette petite amie d'un jour qu'elle allait quitter, et qui, seule désormais, resterait livrée aux caprices de cette destinée qui joue avec la vie des hommes comme le vent avec les feuilles tombées. La prière finie, elle se coucha auprès de Frandjik; leurs chevelures blondes se confondirent sur l'oreiller, et l'on n'entendit plus dans la chambre que le cri d'un grillon caché parmi les cendres de l'âtre.

IV.

Quand le lendemain matin miss Blandemere rencontra Stewart, elle lui tendit la main. — Pardonnez-moi, dit-elle, j'ai été injuste envers vous hier soir, et je le regrette. J'ai un bien mauvais caractère, je tâcherai que vous vous en aperceviez moins souvent à l'avenir. Nous ne reparlerons plus de cela, n'est-ce pas? Et, pour vous donner une première satisfaction, nous partirons demain.

Erzeroum est à deux journées de caravane d'Abdurrahmanli; mais les chevaux, de solides bêtes choisies exprès pour le voyage, étaient reposés maintenant, et on pouvait sans trop de difficulté leur faire faire le trajet en un seul jour. Il fut convenu qu'on se mettrait en route avant le lever du soleil. Lucy se chargea d'annoncer à Sélim-Agha cette détermination. — Mon cousin, dit-elle, est forcé de hâter son retour en Europe. Moi-même je crois que j'aurais tort de séjourner davantage dans un pays aussi froid que l'Arménie. Vous avez pu voir que j'étais souffrante, je craindrais les suites d'une crise nerveuse comme celle d'hier.

Le Kurde, qui ne s'attendait pas à un si brusque départ, sentit que son cœur se brisait; mais il ne manifesta aucune émotion. — Il sera fait comme vous le désirez, répondit-il. Je vais donner des ordres pour que tout soit prêt demain matin.

La journée se passa tristement; Frandjik ne quittait plus miss Blandemere, et pouvait à peine retenir ses larmes. Le lieutenant voulut laisser à la tribu un souvenir de son passage : il payait magnifiquement les moindres services. Il prit à part le vieux barde aveugle, et lui remplit les deux mains de medjidiés d'or. Celui-ci,

fier et gueux comme un poète, accepta cette libéralité du même ton que l'aède Démodocus recevait les présens des rois. — Je composerai un poème en ton honneur, dit-il, et ton nom vivra longtemps parmi les fils des Abdurrahmanli.

Miss Blandemere ne dormit pas de toute la nuit. Vers quatre heures du matin, elle et mistress Morton se levèrent et se préparèrent au départ. Quand elles sortirent de la maison, les deux femmes ne trouvèrent pas devant leur porte les chevaux et les muletiers qu'elles s'attendaient à y voir; en revanche, tout le village était sur pied et présentait l'apparence de la plus grande confusion. — Qu'arrive-t-il? demandèrent-elles à Stewart qu'elles aperçurent alors à la clarté indécise du crépuscule.

— Les Kurdes sont en grand émoi, répondit l'officier. L'agha a disparu, et on le cherche inutilement depuis une demi-heure.

Les étrangers apprirent bientôt que les serviteurs de Sélim, lorsqu'ils étaient entrés chez leur maître pour le prévenir que l'heure du départ de ses hôtes était proche, avaient trouvé la chambre vide. Son cheval favori n'était pas à l'écurie, et on ne voyait plus ses armes à leur place habituelle. Il lui était souvent arrivé de partir à l'improviste pour une expédition ou un voyage; mais alors il se faisait accompagner par quelques-uns de ses hommes et prévenait sa sœur de sa résolution; cette fois il n'avait rien fait de pareil. Un aussi brusque départ semblait inexplicable; s'il n'alarmait pas encore la tribu, il l'étonnait singulièrement.

Le jour ne tarda pas à paraître; on put suivre sur la neige les traces de pas laissées par la monture du chef. Elles se dirigeaient vers le sud-est, c'est-à-dire du côté de la route de Perse. Plusieurs hommes montèrent à cheval pour courir après l'agha. Les Anglais ne voulurent pas partir avant d'être rassurés sur le compte de leur hôte, et ils restèrent au village, attendant les nouvelles. Miss Blandemere était rentrée dans sa chambre. Par la fenêtre entr'ouverte, elle entendait les conversations des gens qui passaient sur le chemin; elle ne les comprit que très imparfaitement, mais il lui sembla qu'on imputait aux étrangers l'événement qui troublait toutes les têtes de la tribu; en bien des circonstances, les sortiléges des Francs sont pour les hommes de l'Anatolie une explication toute simple des incidens extraordinaires. Un pressentiment avertissait Lucy que ces Kurdes ne se trompaient qu'à demi dans leurs conjectures; elle craignait que le chef des Abdurrahmanli ne fût resté sous l'empire du charme fatal qu'il subissait, et n'eût pris quelque résolution désespérée. Elle connaissait trop bien l'Orient pour supposer qu'il voulût se délivrer lui-même d'une existence devenue intolérable; mais qui dira combien d'autres folies un homme peut commettre sous l'influence de la passion?

Cependant le soir arriva sans que l'on apprît rien de nouveau. Lucy passa une partie de la nuit à consoler la petite Frandjik, qui ne savait ce qui lui causait le plus de chagrin du prochain départ de son amie ou de la disparition de l'agha. Quand le jour parut, les cavaliers n'étaient pas encore revenus. La caravane ne pouvait suspendre indéfiniment son voyage; il fut convenu que l'on se remettrait immédiatement en route; seulement, comme les étrangers devaient s'arrêter quelques jours à Erzeroum, ils prièrent la sœur du chef de leur envoyer dans cette ville un messager pour leur donner des nouvelles aussitôt qu'il en arriverait. Lucy fit ses adieux à l'inconsolable Frandjik, à qui elle laissa comme souvenir de son passage un bracelet de turquoises, présent de la femme du vice-roi de Tauris, et une partie de la tribu accompagna pendant une heure les étrangers, tout sorciers que les supposaient les fortes têtes du village.

Le voyage se fit sans encombre par un assez beau temps. Le matin du troisième jour, la caravane sortit d'une gorge étroite, et vit devant elle une vaste étendue de pays. C'était une grande plaine semblable au bassin d'une mer d'où les flots se seraient retirés. Des montagnes en amphithéâtre, disposées comme les gradins d'un cirque démesuré, l'entouraient de toutes parts; des pics élevés dépassaient çà et là les lignes dentelées des cimes inférieures. La plaine était blanche de neige; des taches brunes, au-dessus desquelles flottaient des fumées, marquaient la place de nombreux villages. Dans le lointain, à mi-côte des dernières hauteurs, on distinguait une tache sombre plus large que les autres; c'était Erzeroum. Environnée par les immenses nappes de neige que le soleil colorait de teintes bleues et roses, à demi voilée par une brume légère que perçaient les pointes des minarets, elle apparaissait comme ces villes fantastiques, suspendues entre le ciel et la terre, qui servent de demeures aux génies.

Erzeroum, c'était déjà presque l'Europe; mais, si heureuse que fût miss Blandemere de se retrouver ainsi à portée des pays civilisés, il lui aurait coûté de continuer son voyage sans apprendre ce qu'était devenu son hôte de la montagne : pourtant les jours se passèrent, et le messager promis ne vint pas. Il fallut partir pour Trébizonde, et de là pour Constantinople. Dans cette dernière ville, les voyageurs anglais se séparèrent de Tikrane-Effendi; quinze jours plus tard, ils arrivaient à Londres.

Une année s'écoula. Lucy, qui avait épousé Stewart, était assise à la fenêtre de sa chambre, dans le grand château du Westmoreland. L'hiver était revenu : les pelouses du parc, les campagnes et le lac gelé disparaissaient sous la neige. Ce tableau lui rappela les

solitudes de l'Arménie. On lui apporta une lettre couverte de timbres multicolores : elle rompit le cachet, qui portait, en lettres arabes, le monogramme de Tikrane-Effendi, et lut ce qui suit :

« Constantinople, 26 octobre 1861.

« Madame, vous m'aviez chargé de vous donner des nouvelles de nos amis de la montagne kurde; si ces nouvelles vous parviennent tardivement, excusez-moi, je vous prie, en songeant qu'il est difficile de savoir à Constantinople ce qui se passe à Abdurrahmanli. Voici ce que j'ai appris tout récemment d'un voyageur qui vient de traverser le Kurdistan.

« Sélim-Agha n'a jamais reparu parmi les siens; les cavaliers qui s'étaient mis à sa poursuite ont perdu ses traces à la frontière de Perse, et pendant plusieurs mois on n'a plus entendu parler de lui. Au commencement de cette année, le bruit s'est répandu qu'il avait été rejoindre les tribus kurdes établies aux frontières du Khorassan; enfin, il y a quelque temps, un derviche voyageur venu de Méched a rapporté que ce malheureux Sélim-Agha s'est fait tuer dans une rencontre avec les Uzbeks du désert de sable rouge. On ne sait pas les motifs de l'étrange résolution qu'il a prise : les siens disent qu'il y a de la magie dans tout cela; quant à moi, je me perds en conjectures.

« Vous aviez laissé à Abdurrahmanli une amie qui parlait sans cesse de vous, la petite Frandjik; malheureusement la pauvre enfant est tombée malade au commencement de l'hiver. Elle avait toujours eu une faible santé; le chagrin que lui a causé le départ de son oncle ne lui a pas été moins fatal que les rigueurs du climat, et elle est morte avant le printemps. Elle a demandé à sa mère d'être enterrée avec le bracelet que vous lui aviez donné... »

— Pauvre Frandjik ! pauvre Sélim ! dit Lucy en laissant tomber la lettre. Elle resta longtemps debout devant la fenêtre sans détacher sa pensée du sujet de sa méditation silencieuse, sans détourner ses yeux de ce paysage d'hiver, si semblable aux sites du pays kurde. La seule verdure au milieu de la neige était celle d'un petit cimetière isolé au bas de la plaine. Ces cyprès lui rappelèrent une fois encore les stances mélancoliques du poète persan; elles chantaient à son oreille comme un adieu plein de tristesse résignée. Depuis lors Lucy songea souvent aux deux tombes où dormaient dans le fond de l'Orient ceux qui l'avaient aimée.

ALBERT EYNAUD.

UN

ROMAN POLITIQUE

EN ALLEMAGNE

Um Scepter und Kronen (Pour le sceptre et la couronne), von Samarow, 8 vol.; Stuttgart 1872.

Le temps est loin où Henri Heine, en commençant une de ces œuvres exquises qui jaillissaient de sa plume toutes empreintes de grâce, de malice et de finesse, se trouvait obligé de dire en guise de préface : « Ne crains rien, lecteur allemand; il ne s'agit point ici de politique, il s'agit de philosophie, — c'est ce que tu aimes. Il est réellement très-politique de ta part de ne vouloir pas entendre parler de politique, car tu n'apprendrais que des choses désagréables ou humiliantes. Mes amis avaient bien raison d'être dépités contre moi parce que ces dernières années je ne me suis guère occupé que de politique, et j'ai même publié des écrits politiques. Il est vrai, disent-ils, que nous ne les lisons pas; mais que de semblables choses soient imprimées en Allemagne, dans le pays de la philosophie et de la poésie, cela suffit déjà pour nous rendre inquiets. Puisque tu ne veux plus rêver avec nous, au moins ne nous éveille pas de notre doux sommeil. » Ces temps sont loin : la littérature allemande s'est attachée au front une cocarde officielle dès le lendemain de la victoire : il n'y a plus, MM. Strauss, Geibel, Redwitz et tant d'autres l'ont prouvé, que des philosophes et des poètes de l'empire. Voici venir maintenant le romancier de l'empire, romancier ou historien? Quel nom donner à ce Samarow dont on parle en Allemagne pour la première fois? Et d'abord qu'est-ce que ce Samarow? C'est encore un secret, un de ces secrets mal

JOURNÉES DE VOYAGE

EN SYRIE

II.

GALILÉE, SAMARIE, JUDÉE (1).

Banias, 27 novembre 1872.

« Et voici que maintenant, enchaîné par l'Esprit, je vais à Jérusalem; ce qui doit m'y arriver, je l'ignore, » dit quelque part l'auteur des *Actes*. Nous aussi, cédant aux sollicitations secrètes de ce nom magique, nous remontons à cheval, par un heureux et lumineux matin, pour gagner à travers le long faubourg de Damas la porte du Pèlerinage, la Bawâbet-Allah. C'est de là que part en grande pompe, à l'ouverture du ramazan, la caravane de La Mecque. Nous sommes arrivés trop tard pour assister à cet épisode caractéristique de la vie musulmane : j'en ai été témoin en d'autres lieux, à Brousse, au Caire, à Constantinople, où il est l'occasion de cérémonies intéressantes. Le chameau sacré qui doit porter les présens du sultan au tombeau du prophète est introduit magnifiquement caparaçonné dans la cour du palais impérial. Sa hautesse remet elle-même aux ulémas, entre autres dons, un tapis de grand prix destiné au sanctuaire de la Caaba; les pèlerins rapportent en échange celui de l'année précédente, et la précieuse relique est donnée à quelque mosquée en renom. Des derviches vêtus de costumes bizarres et

(1) Voyez la *Revue* du 15 janvier.

éclatans accompagnent le chameau en chantant, en dansant, en agitant des bannières et des armes anciennes. En Égypte, j'ai vu suivant le vieil usage le cheik de la caravane passer à cheval sur les corps des croyans prosternés en travers de sa route, et, sans me charger d'expliquer le fait, je puis attester que les dévots se relevaient joyeux et intacts après cette périlleuse mortification. La foule s'ébranle derrière ses guides : ce n'est encore que le noyau de la pieuse armée qui parcourt l'Asie, grossissant de ville en ville, et arrive à Damas forte de plusieurs milliers d'hommes, de femmes, d'enfans; de là elle s'enfonce dans le désert, où bien des ossemens blanchis marquent la route traditionnelle. De ces pèlerins fatalistes, qui partent comme des oiseaux émigrans, sans bagages, sans vivres assurés, livrés à l'initiative individuelle, plus d'un ne verra jamais le but du saint voyage. Ainsi faisaient d'ailleurs les compagnons de Pierre l'Ermite, ainsi font encore les chrétiens indigènes qui se réunissent à cette même porte, au temps de Pâque, pour s'acheminer vers le Saint-Sépulcre. Agités par l'Esprit dont parle l'apôtre, ces courans humains se précipitent dans des directions différentes, obéissant à la même impulsion. — Un de nos amis, se rendant à Jérusalem, il y a quelques années, par le Jaulân et le Pont des Enfans de Jacob, rencontra une troupe de 50 à 60 pèlerins de la Haute-Syrie égarés dans les plaines transjordaniennes, sans cartes, sans armes, sans pain. Ces pauvres gens le supplièrent de leur servir de chef et de guide : touché de leur détresse, il abandonna bravement ses chevaux aux traînards épuisés pour marcher à pied à leur tête, les remit dans la bonne route, les aida à repousser les nomades, qui erraient déjà autour de cette maigre proie, et les conduisit sains et saufs au terme du pèlerinage. Telle est l'influence de l'énergie européenne sur ces natures molles et insouciantes, toutes de premier élan et d'imagination, que les Arabes fanatisés ne voulaient plus se séparer de leur sauveur et l'acclamaient pour leur émir.

Nous passons la porte consacrée en plus modeste équipage. Les chrétiens du faubourg, qui viennent puiser l'eau aux fontaines à grilles de fer ouvragé, nous jettent leurs souhaits de bon voyage jusqu'à la ville sainte. Le chemin serpente durant une heure entre les murs des jardins; à la limite où ils expirent avec le dernier filet d'eau, il se perd brusquement dans une solitude morne et vague, ancien cimetière où des styles déjetés sortent tristement du sable : c'est le désert qui commence. Longtemps les minarets de Damas dressent leurs têtes curieuses au-dessus de la mer de verdure qui les entoure; puis de légères ondulations de terrain ne nous laissent plus apercevoir que la chaîne bleuâtre du Djebel-Haurân.

Les journées de marche sont monotones dans la plaine nue et aride. Ici, comme dans la vie de mer, l'esprit ennuyé donne aux moindres incidens des proportions démesurées et un intérêt tout relatif que comprendraient difficilement ceux qui n'ont pas essayé de cette rude préparation aux petites joies du hasard. La rencontre d'un chacal, d'une bande de gazelles, sont les gros événemens de l'étape. Nous mettons deux jours à contourner les âpres contre-forts du Djebel-esch-Cheik, le *Vieillard des monts*, nom que les Arabes donnent à l'Hermon. Pas d'horizon, pas un arbre, pas une âme; la lande, puis un pavé de rocher où le soleil réverbéré flambe comme en plein été. Vers le soir du second jour, le paysage s'humanise et s'étend. Nous descendons par une rampe abrupte, entre des collines boisées de chênes-verts et de beaux oliviers, dans un petit village au pied d'un château gothique dont les ruines paraissent considérables; c'est Banias, l'ancienne Césarée de Philippe, à qui les Arabes ont conservé son nom plus antique de *Panéas*, la ville du dieu Pan, adoré dans ce site pittoresque. Un torrent sort en bouillonnant d'une grotte béante à la base d'une gigantesque paroi de rocher, et se cache humblement sous les platanes et les lauriers; c'est le Jourdain, appelé à de si illustres destinées. Le fleuve sacré se forme de trois sources, le Nahr-Hasbeya, qui descend du village de ce nom, au nord de l'Hermon, le Nahr-Leddan, petit affluent, qui se joint bientôt au Nahr-Hasbani, sorti de la caverne dont je viens de parler; mais quelle est l'étymologie de ce nom de Jourdain? Le cas n'embarrassait guère le bon Joinville, arrivant comme nous « un soir à l'anuitier devant la cité que en appèle Bélinas, et l'appèle l'Escriture ancienne Cézaire Phelippe. En celle cité sourt une fonteinne que l'en appèle Jour, et emmi les plainnes qui sont devant la cité sourt une autre très bele fonteinne qui est appelée Dan. Or est ainsi que quant ces deux ruz de ces deux fonteinnes viennent ensemble, ce appèle l'en le fleuve de Jourdain, là où Dieu fu bauptizié. » — Les eaux se fraient un passage à travers des amas de décombres antiques, des substructions, des colonnes, des cippes et des stèles dédiés au dieu Pan, à ces forces mystérieuses de la nature qui se révélaient aux anciens, ici comme dans le Liban, par ces sources jaillissant d'une muraille de rocher. Le torrent chrétien culbute tout ce vieux monde païen, disparaît profondément sous un admirable fouillis de végétation où l'on entend à peine gronder ses eaux, s'attarde obscurément dans les marécages, où il s'augmente des sources perdues, s'égare un instant dans les lacs, et en ressort grand fleuve sous le ciel : image sensible du culte baptisé dans ses flots.

Nous le traversons sur une chaussée métamorphosée en aqueduc

par l'eau accumulée entre les pierres disjointes : nous avons franchi un peu avant un pont antique et les fossés de la citadelle, dont il ne reste que des substructions de beaux blocs taillés en bossage; les Romains, ces maçons acharnés, ont passé par là. Durant cette impulsion éphémère de luxe et d'élégance italique qu'Hérode et ses fils imprimèrent à l'immobile Judée, Philippe, tétrarque d'Iturée, bâtit à Césarée des temples, des théâtres et des cirques, à l'heure où tout cela allait mourir; mais que sont ici les souvenirs classiques? Cette terre est la première pour nous où se soient posés les pieds de celui qui venait annoncer la bonne nouvelle; voilà à quoi nous songeons, tout émus, sous notre tente, en écoutant les chacals aboyer lugubrement dans la montagne.

Je suis sorti un instant pour inspecter notre campement; il présente ce soir un tableau bien pittoresque. Les tentes ont été dressées sur un tertre au bord du torrent, sous de hauts et sombres oliviers; les deux grandes formes blanches se détachent fantastiquement dans l'ombre. Quand une lumière s'éveille dans l'une d'elles, une lueur pâle filtre doucement à travers la cloison et fait penser aux beaux vers d'Alfred de Vigny :

> L'œuf d'autruche allumé veille paisiblement,
> Des voyageurs voilés intérieure étoile,
> Et jette longuement deux ombres sur la toile.

Dans les premiers arbres, des silhouettes noires et immobiles s'appuient sur de longs fusils : ce sont des sentinelles druses que le cheik nous a envoyées pour veiller cette nuit; la contrée commence à être moins sûre, les Bédouins pillards sont à craindre. Une clairière au centre des oliviers laisse voir le ciel constellé de clartés : c'est novembre, le mois des étoiles filantes; sous ces climats ardens, des myriades de bolides se croisent sans interruption dans l'espace et font ruisseler sur nous une pluie d'étincelles d'or qui s'éteignent à l'aube comme les lumières d'un temple après la fête.

Ce matin, avant de quitter Banias, nous avons fait l'ascension du château qui domine le village et que les Arabes appellent Kalat-es-Sobaïbeh. Bâtie, ruinée, rebâtie et augmentée tour à tour par les templiers et les Sarrasins, la citadelle de Banias est peut-être une des plus fortes, des mieux conservées et des plus intéressantes de toutes celles dont les croisades avaient couronné les montagnes de Palestine. Il faut une heure et demie pour gravir des pieds et des mains le rude sentier qui mène au nid d'aigle abandonné. Plus d'une fois nous hésitons à la peine, et nous nous prenons à rougir de notre mollesse en pensant que les croisés, des hommes de langue franque et de cœur chrétien, ont enlevé d'assaut à plusieurs reprises ces es-

carpemens. J'ai relu hier soir dans Joinville le récit de l'expédition que saint Louis y envoya de Tyr. La vue des lieux prête une singulière éloquence et une parfaite clarté à la narration du vaillant sénéchal. Plus heureux que les gens d'armes du comte d'Eu, nous gagnons sans encombre les murailles du château, où les chacals tiennent seuls garnison, et nous pénétrons dans l'enceinte par la poterne d'une des tours. L'eau croupit encore dans les vastes citernes abandonnées qui alimentaient la place; les figuiers et les pariétaires s'accrochent aux escaliers disjoints, grimpent sur les plates-formes des tours et regardent curieusement par les créneaux.

Nous nous asseyons sur le pan de mur le plus élevé, où un admirable panorama nous récompense de nos peines. A nos pieds, très profondément, le Nahr-Banias jaillit du rocher; le fleuve chaste et sacré s'échappe de la grotte dédiée à Pan, où se célébraient les mystères naturalistes du dieu païen, comme en témoignent encore les inscriptions grecques des niches creusées dans le porche. Le torrent, blotti quelque temps sous les roseaux et les sycomores, serpente dans la vallée, qui s'élargit bientôt et forme les marais de l'Ard-el-Huleh. La vaste plaine nue s'étend jusqu'au lac de Huleh, — les eaux de Mérôm de la Bible, — qui la limite à l'horizon. En face de nous, elle se relève au pied d'une chaîne de hautes montagnes qui court vers Saphed : ce sont les monts de Nephtalim, portant Kédès, la ville lévitique. Par-delà le lac et ses collines, voici des vapeurs bleues qui montent de la mer de Génésareth, et ces sommets à peine visibles au dernier plan, ce sont déjà les montagnes de Judée. La terre promise se déroule pour la première fois sous nos yeux dans toute sa majesté.

Saphed, Tibériade, 1er décembre.

Il ne faut pas moins d'une journée pour traverser les maremmes de Huleh et atteindre le lac. En sortant de Banias, on contourne la Colline du Juge, Tell-el-Kadi, petit tertre naturel, mais d'aspect bizarre et artificiel, où s'élève Dan, la vieille Laesch sidonienne. Le fleuve est encaissé dans une coulée basaltique, toute feuillue de platanes et de lauriers-roses encore en fleurs, qui me rappelle vivement les *potamî* de la Grèce : il n'y a que de l'eau en plus. On le quitte bientôt pour se rapprocher des montagnes, au pied desquelles on marche pendant plusieurs heures, laissant à gauche les marécages de la plaine. Une erreur de route serait fatale ici; on disparaîtrait vite dans la tourbe humide. L'aspect tout nouveau, le caractère de grandeur primitive du paysage, nous reportent aux âges bibliques. On songe involontairement aux scènes patriarcales des premiers jours du monde. Parmi d'immenses champs

de cannes et de roseaux, de nombreux troupeaux paissent en liberté; les buffles, paresseusement vautrés dans la vase, roulent ces gros yeux blancs qui éclairent si singulièrement leurs mufles noirâtres; les chameaux lèvent leurs grandes têtes dodelinantes entre les herbes. Des milliers d'oiseaux d'eau de toute espèce volent au-dessus d'eux. Çà et là, l'homme apparaît, sauvage et primitif lui-même au-delà de toute expression. Ce sont des Bédouins pasteurs, les premiers que nous ayons rencontrés. Les uns, gardant solitairement leurs troupeaux, se dressent dans les roseaux, appuyés sur leurs longues lances, drapés dans une couverture blanche, immobiles et contemplatifs comme de maigres statues de bronze. Ainsi j'ai vu parfois la silhouette d'un uhlan surgir des taillis des Ardennes. Les autres sont assis ou couchés à l'ombre rare de quelques arbustes; silencieux et farouches, ils nous regardent passer sans donner un signe d'étonnement, bien que cette route soit en dehors de l'itinéraire habituel des voyageurs et que l'Européen y soit encore une rareté. Des yeux de feu, des dents blanches comme l'ivoire, animent seuls ces figures hâves, amaigries par les privations, tannées par le soleil, contractées par les fièvres paludéennes. Ce sont surtout des Turcomans qui parcourent l'Ard-el-Haleh; leurs misérables tentes, faites de nattes de jonc ou de peaux de chèvres noires tendues sur un pieu, forment de loin en loin dans le marais des hameaux ambulans. On dirait à peine des demeures humaines, si le feu, attribut de l'homme le plus déshérité, ne flambait devant les portes. Quelques-uns cependant poussent une grossière charrue d'une main inexpérimentée; mais la plupart veillent, oisifs, sur les bestiaux disséminés dans la plaine, jouant avec leurs fusils ou leurs lances et regardant le ciel comme les pâtres de l'antique Chaldée. Ils n'ont pas fait un pas en six mille ans, vivent comme ces premiers hommes, meurent comme eux... et comme nous, me dira-t-on. Que faut-il de plus après tout pour en arriver à ce même dénoûment?

Nous campons à Aïn-Mellâah, au bord d'une large source, où une de ces tribus de Turcomans entrave ses chevaux devant les tentes de nattes, médiocres voisins qui nous forcent à faire bonne garde la nuit. De là, une heureuse inspiration nous pousse à nous détourner vers l'ouest, au lieu de descendre le fleuve jusqu'au lac de Tibériade, et à gravir les montagnes pour aller coucher à Saphed; la curieuse petite ville est ignorée des voyageurs, aucun ne devrait pourtant l'omettre dans son itinéraire. — Dans le triangle renversé formé par les sommets de deux collines, Saphed surgit tout à coup, fraîche oasis d'oliviers, de figuiers et de vignes, abritant les terrasses de maisons de coquette apparence, le tout enjambant trois monticules et les ravines qui les séparent, et couronné par les ruines d'un vieux

château-fort. Ce tableau tout fait est majestueusement encadré par les montagnes que nous découvrons derrière au même instant; les lignes des crêtes se coupent et se mêlent comme les hachures mal tracées d'un croquis, en se dégradant à chaque plan par nuances bleues toujours plus douces, depuis l'indigo sombre du Thabor, plus proche de nous, jusqu'à l'azur douteux des dernières montagnes de Samarie. Tout nous est nouveau et surprenant à mesure que nous pénétrons dans la riante petite ville; elle sent, dirait-on, qu'elle doit se faire pardonner son origine obscure (la Bible n'en parle pas) par sa grâce actuelle. Nous arrêtons nos chevaux à une fontaine en pierres blanches, sous de beaux oliviers, en dehors des portes : de jeunes Juives d'une admirable pureté de type viennent y puiser l'eau à la chute du jour, soutenant de leurs bras repliés leurs grandes amphores posées sur la tête, drapées dans leurs voiles antiques, dans l'attitude classique et sculpturale des canéphores. C'est la Bible apparue toute vivante et éloquente : les mœurs primitives qu'elle raconte n'ont pas changé; c'est encore à la fontaine qu'on accueille les étrangers, que se racontent les nouvelles et que se font les mariages comme au temps de Rébecca et d'Éliézer.

Nous nous engageons en suivant le petit ravin dans la ville; nous arrivons sur la grand'place, où viennent se joindre, descendant au flanc des trois monticules, les trois quartiers des musulmans, des Juifs et des Algériens. Une tribu est venue s'établir ici de notre colonie d'Afrique, il y a quelque douze ans, à la suite d'une insurrection. Nos tentes sont dressées là; par une coupure qui s'infléchit au sud, une large échappée de vue nous permet d'apercevoir un coin de la mer de Génésareth. Le beau lac révéré dort tranquille entre ses bords escarpés, dans une vasque de rochers aux tons d'or bruni; la nappe bleue enchante le regard, qui finit par s'altérer d'eau comme la gorge dans ces montagnes brûlées de Palestine. Comment faire comprendre à ceux qui n'ont jamais quitté nos pays, gâtés par la verdure, le charme et la bénédiction de l'eau en Orient? — Assis devant la tente, nous suivons avec un vif intérêt le mouvement de la place, très considérable pour un petit bourg arabe perdu dans ces déserts, et très varié par le mélange de la population. Les Juifs, bizarres et malpropres dans leurs souquenilles européennes, croisent humblement le Bédouin, aussi misérable et aussi sale, mais qui du moins marche fièrement, la tête haute. Les cheiks algériens, les soldats du *mutésellim* turc, passent au galop sur de beaux chevaux, — et toujours la procession des canéphores aux voiles blancs, qui vont des fontaines aux maisons. Devant les portes, dans de petits fours coniques en terre battue, de un à deux pieds de haut, les ménagères font cuire sous la cendre la galette plate, sans

levain, de farine d'orge. C'est le pain rudimentaire qu'on mange ici depuis les patriarches. Abraham recevant les anges disait à Sarah : « Fais cuire des galettes sous la cendre. » Chaque maison est coquettement blottie sous un olivier ou un caroubier planté à l'angle de la terrasse. Elle nous restera comme une des plus agréables surprises de nos voyages, l'apparition de cette ville gracieuse, que le poète du *Cantique* eût comparée à un chevreau gambadant sur toutes ses collines et dans tous ses ravins.

Nous venons de visiter le quartier juif, où notre curiosité a été éveillée au plus haut degré. Les fils d'Israël accourent se fixer ici en grand nombre pour y attendre le Messie, qui, d'après la tradition talmudique, naîtra à Tibériade et montera établir son trône à Saphed. Ils y sont couverts par la protection de l'Angleterre et dépendent directement du consul britannique à Jérusalem. — Rarement assemblage d'hommes m'a plus frappé. — Imaginez, des deux côtés d'une longue ruelle, des bouges fétides, hantés par mille menus commerces, dans chacun desquels se tient un vieillard digne de poser pour Rembrandt ou une sorcière du sabbat, sans compter les enfans aux longues boucles pendantes; car ce sont là des Juifs du nord de l'Europe, venus un peu de toutes parts, mais surtout de Pologne, de Russie, de Valachie, et qui ont gardé l'étrange et sordide costume que chacun connaît : lévite noire, graisseuse et rapiécée, chapeau conique, casquette de mougik ou, coiffure bien paradoxale sous ce soleil de plomb, l'immense bonnet de fourrure aux ailes débordant la tête. Quelques vieillards à longue barbe blanche ont encore une certaine majesté; d'autres offrent les types les plus appropriés que puisse rêver un pinceau réaliste pour personnifier l'usure et la rapacité : le nez crochu, les deux boucles en tire-bouchons battant sur les tempes, le signe distinctif de la secte caraïte, les yeux rouges éraillés et clignotans, usés par les maladies mosaïques. Sur ces traits communs à tous, la vulgarité des basses classes européennes où ils ont vécu se marie à une expression de terreur constante, trop justifiée par la répulsion dont ils sont l'objet dans tout l'Orient. Rien ne peut rendre cet extérieur de malpropreté résignée et repoussante qui semble vouloir fléchir le mépris. Tacite les voyait déjà ainsi quand il s'étonnait de leurs « mœurs sordides, » *Judæorum mos sordidus.*

Presque tous parlent l'allemand. Ils répondent, avec la défiance inhérente à cette race persécutée, aux questions que nous leur faisons dans cette langue. Ils sont là, nous disent-ils, des Juifs de toutes les parties du monde, établis depuis dix, douze, quinze ans sur la terre de leurs pères, pour y mourir en paix. — Le lieu le plus curieux de ce curieux quartier est la synagogue. Je colle mon re-

gard aux vitres huileuses et troubles, et je ne peux le détacher de ce tableau, bien propre à fasciner l'imagination d'un peintre. La salle, carrée et sombre, a pour tout meuble et ornement quelques lampes d'étain suspendues au plafond, des bancs et des pupitres de forme gothique; sur un rayon, des tomes dépareillés de la Bible, du Talmud, de la Mischna. Devant les pupitres, quatre vieillards sont assis : je renonce à décrire ces figures pharisaïques, noyées dans leurs immenses barbes blanches et dans les ailes de bonnets de fourrure larges comme des parasols; courbés sur le texte hébreu, ils épellent avec une modulation gutturale et un balancement de tête rhythmé les versets des prophètes qui leur promettent le rétablissement de Sion.

Ce spectacle est bien fait pour arrêter la méditation. Voilà donc ces hommes dont la vie n'est d'habitude qu'une course effrénée vers le lucre; ils ont quitté des commerces florissans peut-être, dans des pays où ils étaient libres et protégés, pour venir dans cette pauvre bourgade sans trafic, sans argent, livrés aux insultes égales des chrétiens et des musulmans, qui les traitent avec plus de mépris que les chiens du bazar; ils y endurent sans une plainte les outrages, la misère, les maladies du climat, pour avoir le droit de pleurer en secret dans le royaume de David, d'y attendre celui qu'ils espèrent, et, s'il ne vient pas, de laisser leur dépouille dans la terre d'Abraham. Race étrange et vraiment mystérieuse, ce peuple qui attend, qui se passe de génération en génération son indestructible espérance, comme le flambeau du poète latin ! Patiens, parce qu'ils durent depuis quatre mille ans, ces pauvres honnis sourient à on ne sait quelle lumière incertaine, qui recule sans cesse devant leurs yeux; immobiles et préservés, ils ne se mêlent pas aux peuples qui passent et restent au milieu d'eux pour subir l'outrage de tous, comme ces oiseaux de nuit rencontrés de jour que poursuivent tous les oiseaux du ciel; seulement les plus malheureux viennent mourir sous la botte du Turc, près des cercueils de leurs pères. Ému de compassion à la vue de tant de misère et de foi, on est tenté de crier à ces aveugles, qui interrogent les montagnes de Galilée leur demandant celui qui est venu il y a dix-huit siècles, les paroles de l'ange aux disciples : « Galiléens, qu'attendez-vous à regarder le ciel (1)? »

(1) Faut-il ajouter que ces peintures et ces réflexions, inspirées à tous les voyageurs par la singularité des Juifs de Palestine, ne peuvent toucher en rien les nombreux Israélites qui se sont fait par leur industrie, leur intelligence et leur patriotisme une place honorable dans nos sociétés européennes? La plupart d'entre eux seraient les premiers à s'attrister de la déchéance morale et matérielle dans laquelle semblent se complaire leurs coreligionnaires de Syrie et à plaindre une caste qui s'est volontairement séparée du reste de l'humanité.

Nous sommes descendus de Saphed au bord du lac par une succession de plateaux sans intérêt. Vue d'en bas, la jolie ville pyramide sur la hauteur avec je ne sais quelle grâce altière et aérienne qui a conduit tout naturellement les rabbins de Tibériade à l'identifier avec la nouvelle Sion, la cité céleste promise par le voyant, qui brillera sur la montagne à la fin des jours. Sur les pentes que nous laissons à notre gauche, de nombreuses ouvertures, anciennes caves sépulcrales, trouent le rocher; c'étaient les tombeaux déserts où habitaient les possédés de l'Évangile : aujourd'hui les bandes de pillards qui désolent la plaine s'y réfugient quand l'autorité turque, bien nominale dans ces contrées, tente une démonstration quelconque pour nettoyer le pays.

Nous rejoignons le lac au hameau d'El-Mejdel, l'ancienne Magdala, la patrie de Marie la Repentie. Nous côtoyons pendant une heure la grève caillouteuse, calme et triste entre ses falaises de rocher sans végétation; au tournant d'un promontoire apparaît l'enceinte de murailles, flanquée de grosses tours, ponctuée par des minarets et des stipes de palmiers, où Cheik-Daher enferma au siècle dernier la petite ville de Tabarieh, corruption arabe du nom de *Tibériade*. C'était un terrible homme que ce Daher. Issu de la puissante tribu des Beni-Ziadneh, il s'était allié aux Druses de la montagne, et avait pris à sa solde des aventuriers de toute race, Égyptiens, Arnautes, Grecs renégats. A la tête de ces forces, il se tailla un petit royaume qui s'étendait d'Acre à Tibériade, et le maintint durant un demi-siècle, avec des alternatives diverses, contre les lieutenans de la Porte. A quatre-vingt-dix ans, il combattait encore à la tête des cavaliers druses. Enfin, traqué par les mameluks, abandonné et vendu aux Turcs par ses fils, ce roi Lear du désert tomba dans une embuscade de son rival, Djezzâr-Pacha : celui-ci, pour justifier le surnom de boucher qu'il avait mérité, trancha la tête du vieux rebelle et la fit saler pour l'envoyer à Constantinople. — Le tremblement de terre de 1837 n'a laissé debout à Tibériade que quelques masures où des Juifs attendent le Messie dans des cloaques peu faits pour l'attirer. Des chrétiens grecs et une douzaine de latins y ont une petite église desservie par un franciscain de la mission de Nazareth. Tout cela est bien peu de chose, et pourtant l'effet général de la ville et des murs, venant mourir dans les vagues de cette belle mer de Génésareth, rayonnante de lumière, solitaire et silencieuse dans sa ceinture de montagnes, est ravissant.

Ce tiède bassin, ces vallées fertiles, abritées de toutes parts, maintenues par la masse d'eau à une température égale, devraient être le jardin de la Syrie. De beaux palmiers égaient par endroits les mi-

sérables rues de la bourgade, et nous voyons dans l'enclos du moine italien des bananiers chargés de fruits : le moindre effort serait ici récompensé par tous les trésors d'une terre impatiente de produire; mais nul ne s'inquiète de le tenter. Dans la ville, aucune apparence de commerce, même le plus élémentaire, en dehors des denrées premières. C'est le caractère original et surprenant pour l'Européen de toutes les agglomérations de Palestine : chacun n'y est occupé que du développement de la vie religieuse sous la forme avec laquelle il la conçoit. Longtemps les Juifs ont eu ici une école, célèbre dans tout le moyen âge, qui avait succédé directement à l'autorité du sanhédrin après la ruine de Jérusalem : la synagogue de Tibériade était la Sorbonne du monde israélite, gardienne du dépôt des traditions, interprète officielle du Talmud : dans tous les *ghettos* d'Occident, on recevait avec respect les commentaires et les décrets émanés de ses docteurs illustres, Judas Hakkodech, Akiba et leurs successeurs. Les pauvres rabbins à calotte de fourrure que nous rencontrons n'ont conservé qu'un souvenir lointain de cette forte érudition, de cette dernière activité doctrinale du Vieux-Testament.

Nous allons visiter le *padre* qui garde la chapelle bâtie sur l'emplacement de la pêche miraculeuse, à ce qu'il affirme. Il nous raconte, à l'appui des récits évangéliques, que ce bassin, si calme d'apparence, est bouleversé durant la mauvaise saison par des tempêtes d'une violence incroyable. Le soir, le clapotis de la lame est encore assez fort pour bercer notre sommeil de sa voix sacrée, au fond de nos tentes dressées sur la grève, en dehors des murailles.

Deux barques exploitent seules aujourd'hui ce lac si poissonneux; les successeurs de Pierre et d'André les poussent à l'eau demi-nus, comme c'était l'usage des pêcheurs d'après l'Évangile : *præcinxit se quia erat nudus*. Nous en avons affrété une pour aller à la recherche de Capharnaüm. J'aurais voulu faire le tour entier du lac, qui mesure en chiffres ronds 20 kilomètres de long sur 10 de large; mais il faudrait trois ou quatre jours pour en venir à bout avec les moyens nautiques désespérans dont nous sommes en possession. Nous nous abritons tant bien que mal à l'arrière de la lourde barque, sous un soleil de plomb, sans un souffle d'air pour soulever la voile : à l'avant, deux Arabes battent l'eau nonchalamment avec des rames informes, en rhythmant leurs mouvemens sur ce chant traînant et cadencé dont tous les Orientaux s'accompagnent dans les travaux pénibles : aujourd'hui encore le manœuvre syrien et le fellah d'Égypte soulèvent les pierres avec la même gamme plaintive qui encourageait les captifs de Babylone ou de Memphis bâtissant les tours et les pyramides. Nous mettons plusieurs mortelles heures pour remonter au

nord jusqu'à l'endroit où le Jourdain tombe dans la mer de Galilée en tournant une large barre, formée par les atterrissemens de sable. De là nous rangeons la rive nord-ouest en revenant vers El-Mejdel. Les gens du pays montrent à Tell-Houm l'emplacement de Capharnaüm; ainsi le veut la tradition. La critique ne se rend pas aussi facilement à cette attribution : pour les uns, la ville où habita Jésus-Christ devrait être placée un peu plus loin, à Aïn-Tabiga, — pour d'autres, plus loin encore, à Aïn-et-Tin; Tell-Houm serait cette Chorozaïn contre laquelle le Sauveur lançait l'anathème. L'aspect uniforme des monticules qui circonscrivent au nord le bassin du lac et l'absence de données plus précises que les vagues indications des évangélistes rendent ces conjectures bien hasardeuses. Peu m'importe d'ailleurs, je l'avoue, l'identification de la demeure de Jésus avec telle ou telle colline qui n'en garde plus de trace; ce qu'il faut se dire, c'est qu'il a foulé tous ces lieux, qu'il a prêché sur toutes ces montagnes la parole nouvelle, que toute cette vallée élue a été le sillon où ont germé ces semences de vie. Chacun de ces champs, de ces flots, de ces ravins, a inspiré une de ces populaires homélies où la doctrine de charité qui n'était encore qu'un thème de philosophie pharisienne, la consolation de quelques docteurs du sanhédrin comme Hillel, de quelques rêveurs esséniens, s'est faite pratique et accessible aux humbles, est devenue l'espoir et la récompense des sueurs secrètes du pauvre, de ses pleurs ignorés.

Si vraiment Tell-Houm est l'emplacement où s'éleva Capharnaüm, « la ville exaltée jusqu'au ciel, » quel contraste aujourd'hui! Sur la grève déserte, parmi les roseaux, une douzaine de tentes noires, habitées par les Bédouins fellahins, rampent à demi enfouies sous le fumier des troupeaux. Ces nomades, les plus misérables que nous ayons vus, viennent nous contempler de la plage en nous assourdissant de l'éternel refrain de la mendicité orientale, *bakchich, bakchich!* Les enfans sont nus comme la main, les femmes à peine vêtues de haillons innomés, les hommes assis autour d'une longue lance fichée en terre devant la tente du cheik; tous portent les stigmates dégoûtans de la malpropreté, de la misère volontaire et de l'abrutissement. — *Væ tibi Chorozaïn!*

Sur ces rives hantées par des pâtres et des bandits, une civilisation florissante a brillé un instant. Une couronne de cités riches et élégantes se mirait dans les flots de cette mer que sillonnaient leurs embarcations : Capharnaüm, Bethsaïda, Chorozaïn, Magdala, Tibérias, et, plus au sud, Gadara, Hippos, Tarichée, Emmaüs, renommée pour ses eaux sulfureuses où de beaux bains arabes s'élèvent encore sur l'emplacement des thermes d'Hérode, à deux portées de fusil de notre campement : villes de science et de plaisir, vivifiées

par l'esprit juif, embellies par le goût romain. La féconde vallée livrait à la culture ses richesses tropicales, une population nombreuse l'habitait. C'était l'heure où la Galilée, séjour préféré des Hérodes, éclipsait presque la fortune de Jérusalem; mais voici qu'un jour la malédiction irritée tombe sur cette Décapole, sourde à la parole de salut; aussitôt la guerre civile et étrangère, la dévastation, le pillage, tous les fléaux se déchaînent sur elle, détruisant jusqu'au souvenir de ses splendeurs. La terre maudite refuse désormais de porter des cités et des fruits; le silence et la solitude se sont faits pour les siècles sur la mer de Génésareth; aucun bruit humain ne saurait plus les troubler, rien n'y viendra distraire la méditation du passant, hormis le grondement de la houle aux jours d'orage, demeuré comme un écho de l'anathème. — *Væ tibi Bethsaïda!*

Nazareth, le Carmel, Esdrelon, 1er-5 décembre.

Nous disons adieu pour quelque temps au Jourdain, que nous retrouverons à son embouchure dans la Mer-Morte, et nous reprenons notre route à l'ouest pour gagner Nazareth, le Carmel et la mer. On s'élève par des plateaux superposés au-dessus du lac; le dernier, celui de Kouroun-Hattin, est le champ de bataille où Saladin remporta sur l'armée chrétienne, commandée par Guy de Lusignan, en 1187, la victoire décisive qui mit entre ses mains Jérusalem et toute la Palestine. Peu après, d'El-Lubbieh, vieux khan en ruines et de fort grand air néanmoins, bâti au XVIe siècle pour abriter les marchands qui venaient d'Égypte à Damas, on gagne le pied du Thabor, qui surgit au-dessus de la plaine d'Esdrelon comme un gigantesque autel. Un chemin en lacets, pavé de grandes dalles qui trahissent le ciseau romain, conduit en une heure sur la plateforme, partagée entre les couvens des deux familles chrétiennes, grecque et latine. Du Thabor, en pressant le pas des chevaux à travers des ondulations de terrain boisées et presque riantes, comparées aux massifs de la Galilée septentrionale, on peut arriver le soir même à Nazareth. Les premières maisons apparaissent dans un pli de terrain, appendues au flanc de leur colline comme des grappes de saxifrage. Je remarque de nouveau ce curieux effet d'optique des villes arabes, dont les terrasses et les murs gris se confondent si bien avec la couleur naturelle du sol qu'on en approche souvent sans les voir. — Nazareth est cependant la bourgade la plus propre et la mieux bâtie que nous ayons rencontrée. Les établissemens religieux européens lui donnent une physionomie aisée et considérable.

Nous campons à l'entrée de la ville, sous les oliviers, près de la fontaine. Après la visite des sanctuaires consacrés par de pieuses

croyances, c'est à cette fontaine en pierres sèches, où les femmes viennent puiser l'eau, que je vais m'asseoir de préférence. Ici, comme partout en Palestine, c'est dans la physionomie générale des lieux, dans les immuables coutumes locales qu'il faut rechercher les linéamens propres à reconstituer et à faire mieux comprendre le cadre du récit évangélique. Les sources ne changent pas de place, et avec elles les traditions ne risquent pas de s'égarer. Leur rareté, leur importance capitale dans les habitudes de l'Orient, en font les témoins naturels de tous les événemens marquans dans la vie de la cité. Lisez la Bible d'un bout à l'autre : tous les établissemens primitifs, toutes les scènes patriarcales, viennent se grouper autour d'un puits ou d'une fontaine dont on suit parfois l'histoire à travers les siècles, et qui est aujourd'hui encore le rendez-vous du village arabe, le seul lien assez fort pour rattacher des agglomérations toujours éphémères en dehors de lui : le moindre filet d'eau est un patrimoine que se transmettent précieusement les races et les générations successives, et en même temps le seul dépositaire certain de leurs archives élémentaires. Ici, sans aucun doute, Marie venait chaque matin, une jarre gracieusement posée sur la tête, comme ces belles jeunes filles qui passent devant moi; elle portait leur costume, la longue chemise blanche ouverte sur la poitrine, parlait une langue voisine de la leur et avait les traits de quelqu'une d'entre elles. Ainsi, à regarder le sol où elles sont nées, les touchantes histoires enseignées à notre enfance ressuscitent dans toute leur vigoureuse réalité.

Le lendemain de notre arrivée, nous sommes invités à un déjeuner arabe chez le cheik Abou-Ahmed-Safedi. Ce musulman a escorté M. de Saulcy dans ses voyages, et l'a sauvé un jour dans une attaque de Bédouins. Pour reconnaître ce service, le savant archéologue a fait obtenir à son protégé la croix de la Légion d'honneur; aussi Abou-Ahmed affiche-t-il des sentimens très français, et se fait-il un devoir d'offrir sa cordiale hospitalité à tous ceux de nos compatriotes qui passent à Nazareth. Il nous sert le classique repas arabe : une multitude de petits plats, de hachis, de légumes, de pâtisseries surtout, se pressent sur une table basse autour d'un colossal *pilaf*, montagne de riz et de mouton bouilli; assis sur ses talons, l'invité, tout en déchiquetant sa galette de seigle, plonge ses doigts à sa fantaisie tantôt dans l'un, tantôt dans l'autre des plats posés devant lui. Parfois le cheik pousse l'amabilité jusqu'à pétrir de sa main une boulette de riz, de viande et de sauce de la grosseur d'un œuf, qu'il vous introduit délicatement dans la bouche; c'est la grande politesse orientale, qu'il serait du dernier goût de refuser. Bah! on passe sur tout cela par amour de la couleur lo-

cale. Le vieil Arabe est accroupi tout le jour sur une natte, dans l'angle d'une salle nue où pendent ses armes; il fume des cigarettes en faisant mijoter sur un *brasero* d'innombrables tasses de café relevé de cumin et d'herbes odoriférantes. Voilà sa vie. Les visites d'ailleurs se succèdent sans interruption, c'est-à-dire qu'un habitant de la ville ou un Bédouin du désert entre, salue le maître de la maison, s'accroupit, allume sa pipe ou sa cigarette, et sort après une demi-heure sans avoir prononcé plus de vingt paroles. Je ne peux m'empêcher d'admirer une fois de plus la décence et l'urbanité de ces réunions. Ces gens-là sont après tout des villageois de petite condition; quelle différence dans la gravité de leur parole et la noblesse de leur attitude avec la turbulence et le sans-gêne de nos populations!

Les deux jours que nous avons passés à Nazareth coïncident avec les fêtes du *baïram*. Cette bonne fortune nous vaut un spectacle pittoresque; dans l'après-midi, les jeunes gens de la ville se réunissent pour courir le *djérid*. Ce plaisir viril, d'où nous sont venus nos tournois au moyen âge, offre un bien autre intérêt que nos courses de chevaux. Le champ-clos est la place pierreuse et poussiéreuse, enceinte de haies de nopals, qui s'étend devant nos tentes. Les jouteurs, revêtus de leurs plus riches costumes, se divisent en deux camps et lancent les uns contre les autres, pour se défier, leurs montures aux flancs ensanglantés par le large et tranchant étrier de fer. Bientôt les cavaliers excités, penchés sur leurs bêtes affolées, se mêlent, se heurtent, cherchent à s'atteindre au moyen de lourds javelots de bois qui se croisent dans l'air, vont frapper dans le dos les fuyards, ou sont saisis au vol par les adroits combattans, aux applaudissemens bruyans de la galerie. Un nuage de poussière tourbillonne sous les sabots des chevaux et fait pailleter dans la verdure jaunâtre des figuiers de Barbarie les vestes brodées d'or, les *mach'las* rayés de noir et de blanc, les *kouffiehs* éclatantes et les hautes bottes rouges des coureurs. Une grande affluence de spectateurs se presse autour du petit cirque et complète le tableau. Les femmes disparaissent sous de longs voiles blancs, retombant sur des jupes roses, violettes; bon nombre d'enfans sont des pieds à la tête orange ou vert-pomme. Quand, au coucher du soleil, toute cette foule bigarrée s'écoule par le chemin trop étroit comme un fleuve qui a rompu ses digues, elle donne à l'œil ébloui la sensation d'une boîte à couleurs renversée dans l'atelier d'un peintre. Tout se disperse en quelques secondes; les femmes attardées à la fontaine restent seules à l'entrée de la ville, se disputant avec force cris la source avare; puis la nuit tombe, tout se tait, et nous n'apercevons plus, à travers le feuillage grêle et délicat des oliviers qui

nous abritent, que les écharpes rouges oubliées par le crépuscule dans le ciel, par-dessus les collines qui restreignent le calme horizon de la petite vallée.

On sort de Nazareth par l'étroite crête de la montagne d'où les compatriotes de Jésus voulurent le précipiter; des pentes boisées de chênes-verts, d'où l'on commence à voir la mer, conduisent dans les vallées latérales qui prolongent la plaine d'Esdrelon du côté du nord. Elles sont arrosées par le Kison, rivière respectable, pourvue d'eau, que nous passons à gué pour gagner le pied des montagnes du Carmel jusqu'à Caïpha, l'antique Sycaminum des Phéniciens. La ville est insignifiante et a l'aspect de tous les petits ports du Levant; mais la végétation tropicale qui l'entoure nous charme par sa nouveauté. C'est le point de la côte où les palmiers commencent à se hasarder en nombre pour descendre en augmentant toujours jusqu'aux forêts de Gaza. Tout le long de la plage, les beaux arbres dressent leurs stipes élancés, sur lesquels le vent de mer fouette bruyamment les bouquets de palmes; des figuiers, encore parés de leurs feuilles sous ce doux climat, des orangers, des nopals, se pressent à leurs pieds; les pépinières de grenadiers qui mêlent leurs têtes jaunes aux blanches forêts d'oliviers donnent çà et là à la campagne l'apparence d'un échiquier d'or et d'argent. En face de Caïpha, de l'autre côté du golfe qui échancre profondément les terres, Saint-Jean-d'Acre sort de l'eau comme une tache brillante, tout rempli des souvenirs de l'héroïsme français, de saint Louis à Bonaparte.

C'est avec ce dernier boulevard de la chrétienté, abandonné par elle et investi par les mameluks de Malek-el-Aschraf, que s'effondra sans retour le royaume latin de Jérusalem le 18 mai 1291. On peut lire dans la relation, récemment publiée, de maître Thadée de Naples (*Planctus pro civitate Acconensi*), le récit des prouesses qui illustrèrent le dénoûment suprême de la lutte engagée depuis deux siècles entre les deux mondes d'Orient et d'Occident : la vaillance des templiers, le martyre héroïque du patriarche de Jérusalem, la sublime folie de ces deux cents prêtres qui marchèrent sans armes aux Sarrasins et se firent massacrer en chantant des cantiques. On surprend, dans les lamentations du chroniqueur contemporain, l'écho du cri d'effroi et de douleur qu'arrache au monde religieux cet irréparable désastre. Dévoûmens stériles! la fièvre d'accès qui depuis deux siècles s'était emparée de l'Europe, la jetant à époques fixes sur les plages de Syrie, venait de s'éteindre; durant deux cents ans, ce coin de terre-sainte avait fourni un aliment à toutes les ambitions, un idéal à toutes les gloires, un refuge à tous les quêteurs d'aventures, aux romanesques, aux désespérés,

un lit à ce courant de vagues inquiétudes qui pousse les audacieux de chaque siècle dans une direction déterminée, répondant à un besoin commun de hasards et d'extraordinaire, et s'appelant tour à tour croisades, Nouveau-Monde, réforme, révolution. Les vaillans y venaient chercher de la gloire, les princes sans terre des principautés et des fiefs, les prélats des évêchés, les mystiques le martyre, les meurtris de la vie, les victimes de son éternel mensonge, moins bruyans, mais aussi nombreux peut-être alors qu'aujourd'hui, l'oubli et la mort. Enfin l'effort s'usa de lui-même : l'Europe, toute à sa laborieuse constitution intérieure, se désintéressa de la sainte entreprise, comme ces marchands pisans ou vénitiens auxquels maître Thadée reproche avec amertume d'abandonner la ville menacée, « plus soucieux du lucre et des biens terrestres que des célestes. » Quand le châtelain de Coucy, venu en Palestine pour mériter un nom glorieux, l'amour de sa dame et le paradis, se sentit blessé à mort sous ces murs de Saint-Jean-d'Acre, il recommanda que son cœur fût envoyé à Gabrielle de Vergy, dame de Fayel; celle-ci reçut le message dans un festin offert par son nouvel amant. — Comme le sire de Coucy, le génie des croisades, expirant sous les murs d'Acre, jeta vainement son cri d'agonie : il ne fut pas entendu d'un monde épris déjà d'une autre chimère.

Un chemin taillé en corniche au-dessus de la mer, dans la roche calcaire blanchâtre et friable dont sont formées toutes ces montagnes, nous conduit en une demi-heure sur la pointe du promontoire où est bâti le couvent du Carmel, gros cube de maçonnerie solide et ramassé sous le dôme de son église, aux façons de château-fort avec ses machicoulis saillans, ses petites fenêtres grillées de barreaux de fer. Les carmes déchaux qui l'habitent sont tous Italiens : le supérieur nous reçoit avec une cordialité parfaite et nous offre un gîte. — Le couvent est adossé aux dernières pentes du Carmel, sur un roc élevé de plusieurs centaines de pieds au-dessus de l'abîme. A droite, la vue s'étend sur le golfe, animé par les deux villes opposées de Caïpha et de Saint-Jean-d'Acre, sur les montagnes de Nazareth à Tyr; à l'arrière-plan, les sommets chauves et dorés de l'Hermon et de l'Anti-Liban dominent la scène. — A nos pieds, devant nous, à notre gauche, la pleine mer.

Avec quelle majesté le soleil s'est couché sur ce site merveilleux! Au moment où il descend dans les flots, tous les détails de ce panorama, villes, golfe, mer, cimes dénudées, se colorent de teintes roses et vermeilles; puis, à l'instant précis où l'astre a disparu, pendant le court crépuscule de ces contrées, les hautes crêtes se noient dans un gris doux, tandis que les villes, les brèches calcaires de la montagne, les échancrures de la côte, reprennent pour quelques mi-

nutes leur valeur blanche sur le bleu cru de la nappe d'eau. Après l'heure rose, l'heure blanche. — La nuit se fait, solennelle et imposante, sur la montagne biblique. Dans le silence du cloître, le bruit des vagues monte jusqu'à nous. Entendu à ces hauteurs, il produit un effet singulier. C'est une basse continue, sourde et frémissante, comme la chute d'une cascade lointaine, comme le fracas de milliers de chars passant à distance. Le vent, qui ne cesse jamais de battre ces rochers, qu'il souffle de la terre ou du large, mêle sa note à celle des flots. L'air et les eaux parlent seuls là où les prophètes se sont tus : ces deux grandes voix de Dieu sont plus mystérieuses et plus vénérables encore que les oracles d'Élisée. Nous les écoutons longtemps dans une extase recueillie, appuyés aux grilles de la fenêtre, regardant devant nous cette sombre et sonore immensité; l'infini vu à travers des barreaux de prison, n'est-ce pas l'acte de toute notre vie?

Partis ce matin au petit jour du Carmel, nous avons marché jusqu'à la nuit pour traverser la longue et monotone plaine d'Esdrelon. Au printemps, nous dit-on, elle se couvre d'un tapis de verdure et retrouve sa grâce sous la parure des fleurs sauvages, les cyclamens, les lis, les jacinthes et les saponaires; mais à cette époque, « la fleur du Carmel est desséchée, » rien ne vient distraire ou reposer l'œil dans cette vaste étendue de champs pelés aux teintes ocreuses, où se meurent les tiges roussâtres des chardons. Quelques Bédouins, agriculteurs ou pasteurs suivant la saison, cultivent la plaine par endroits et y font pousser un peu de sésame. La maigre récolte est portée à Caïpha par de longues files de chameaux, « animaux difformes, gibbeux et onérifères » au dire du bon frère Faber.

La rencontre de ces caravanes est aujourd'hui le seul incident de notre route. Je ne sais rien de gauche comme les silhouettes de ces grandes bêtes, vues de profil sur les lointains de l'horizon : on dirait les arches d'un pont ambulant. Ils se suivent sur une seule file, par troupes de quinze, vingt ou trente, séparés par des intervalles égaux, reliés les uns aux autres par une corde qui étreint leur mufle et agitant une clochette; un petit âne les conduit, très important et très affairé. Le chameau de Syrie n'a pas la haute taille, les formes étoffées, le poil fourni, tirant sur le brun noir, de celui d'Asie-Mineure : il est généralement étriqué, pelé, calleux, d'un roux blanchâtre; mais gardons-nous de le mépriser : c'est le philosophe des animaux. On le croit inepte, il n'est que résigné. Il a reconnu l'inutilité des révoltes; soumis à sa dure condition, il dédaigne les emportemens stupides du cheval, l'entêtement stérile de l'âne. Il marche insouciamment, tirant sa grande langue, impri-

mant ses sabots dans le sable de la plaine ou les dalles friables de la montagne, reflétant dans son œil doux et contemplatif l'éternelle uniformité du désert. Il sait l'inanité des désespoirs et des colères contre la fatalité, qui est la plus forte; il la porte avec patience et courage, économisant ainsi des coups et des fatigues de surcroît. Cette acceptation méprisante de la destinée contre laquelle on ne peut rien n'est-elle pas une leçon de philosophie pratique qu'il nous donne à tous?

Le chemin serre de près la chaîne qui rattache le Carmel aux monts de Samarie, belles masses de rochers, bien découpées, séparées par des ravins profonds et sombres, revêtues de robustes forêts de chênes aux aspects alpestres : les aigles y planent en grand nombre, les ours et les sangliers habitent leurs retraites comme au temps d'Élie et d'Élisée.— Singulières figures, celles de ces farouches prophètes, habitans des sommets et des cavernes, d'où ils sortaient inopinément pour aller tancer au fond de leurs palais les rois prévaricateurs! L'histoire ne nous offre rien de comparable à ce pouvoir de l'éloquence et de l'austérité, qui représentait seul, dans l'absolutisme de l'état hébreu, ce que nous appellerions aujourd'hui le contrôle. Luttant sans relâche pour le maintien de leur influence religieuse et politique contre les compétiteurs qui cherchaient à se substituer à eux, ils étaient sans pitié dans la victoire : le plus fort et le mieux écouté n'avait pas de cesse qu'il n'eût fait massacrer les prophètes rivaux. Aux grandes époques du prophétisme, comme sous Élie et son successeur, ils font et défont les rois, guident les armées, traitent avec l'étranger, jettent des victimes au peuple, ordonnent toutes choses dans l'état, sans jamais essayer de détourner à leur profit l'apparence du pouvoir, dont ils ont la réalité; puis leur tâche finie, ils disparaissent soudain, comme ils sont apparus, dans un antre de la montagne, où le peuple enthousiaste cherche vainement leur trace perdue. Une tradition affaiblie de leur audace semble être restée à ces derviches musulmans qui sortaient parfois de leurs *tékés* pour réprimander durement les plus redoutés vizirs et même les califes tout-puissans.

Nous dépassons le champ de bataille historique de Mageddo, où Israël fut écrasé par les masses égyptiennes jetées sur l'Asie par Néchao. La plaine se rétrécit : à notre gauche s'effacent successivement les sommets du Thabor, du Petit-Hermon, de Gelboë et de Galaad, où les jeunes Juives pleuraient la virginité de la fille de Jephté. Encore une vivante silhouette de Bédouin, cet aventurier que les hasards de la guerre firent juge en Israël. Fils naturel d'une courtisane, repoussé par ses frères de la maison paternelle, il avait été chercher fortune au bout de sa lance dans la Transjordanienne.

Vaillant et audacieux, il réunit autour de lui un noyau de nomades et de bandits, *viri inopes et latrocinantes*, qui l'élurent pour chef. Une guerre ayant éclaté entre la tribu de Galaad et les Ammonites, ceux qui l'avaient chassé jadis vinrent le chercher pour son renom de bravoure et tentèrent de l'engager à leur solde. Le cheik posa ses conditions comme un *condottiere* milanais du XVIe siècle : il demanda le principat, se le fit décerner et l'affermit par la victoire. Imbu des superstitions étrangères au milieu desquelles s'était écoulée sa jeunesse, il se souvint un jour de bataille des sacrifices de Moloch, et fit un vœu contre nature qui lui coûta son unique enfant. Ainsi le chapitre des Juges, commencé comme une légende guerrière d'Antar, s'achève par la plus touchante des élégies.

Que d'autres noms fameux, que de souvenirs disparates se heurtent, dans cette plaine d'Esdrelon, comme ont fait les armées qui de tout temps l'ont choisie pour champ de bataille : Saül et David, Jézabel et Naboth, le pharaon de Mageddo, le Christ et ses disciples, Guy de Lusignan et Saladdin, enfin Junot, Kléber et Bonaparte! Que de siècles, de bruit et de sang pour laisser tant de solitude et de silence dans ce vaste désert grisâtre! A défaut de figures vivantes, ce sont ces figures mortes qui surgissent devant les yeux et viennent rompre l'ennui d'une pénible traite : neuf heures de cheval. Nous saluons avec joie nos tentes, qui nous attendent au village sans intérêt de Djénin. Elles sont dressées à l'entrée du cimetière et de loin se confondent avec les tombes, blanches comme elles sous leur enduit de chaux; seulement les unes sont là pour une nuit de douze heures et les autres pour la nuit éternelle.

Naplouse, 8 décembre.

La plaine d'Esdrelon marque les limites de la Galilée; de Djénin à Samarie, où une douzaine de cabanes en pierres sèches gardent seules le souvenir de la capitale d'Israël, nous cheminons dans des montagnes solitaires; n'était les plantations d'oliviers, rien n'en viendrait sauver la nudité. Il n'est que la misère pour donner du prix aux pauvres choses : cet arbre au feuillage glauque et terne, qui ennuie et attriste dans nos pays accoutumés aux profusions de la verdure, devient ici, en l'absence d'autre végétation rivale, une gaîté et une parure inappréciables. Nous sommes en décembre, c'est le mois de la récolte; des enfans aux trois quarts nus, perchés sur les branches, font pleuvoir les olives dans les couffes de paille que des femmes, droites et cambrées dans leurs chemises de cotonnade bleue, leur tendent avec des poses d'une noblesse incomparable. L'âme, qui vague en quête de pensées dans cet horizon vide, se reporte naturellement aux souvenirs du pays, aux scènes familières

de la *cueillette* dans les champs aimés de la Provence; elle se prend à rêver de trouver le soir à l'étape le *calendau*, la bûche de Noël, emplissant de sa flambée superbe l'âtre et la grande salle où le nougat affriolant attend les ramasseuses revenues des pressoirs.

Une descente nous conduit, par une brusque transition, dans la vallée étroite et ombreuse, toute plantée de beaux arbres et de vergers, égayée par les fraîches chansons d'un ruisseau qui aboutit à Naplouse, entre les contre-forts des monts Ebal et Garizim. Nous campons dans un jardin, sous un dais de vénérables oliviers, sans apercevoir la ville, située en contre-haut dans les arbres, à l'étranglement du col que forment en se rejoignant les pentes des deux montagnes.

Il y a quatre mille ans, un vieux pâtre de Mésopotamie, poussé par la parole de Jéhovah, est venu planter sa tente de peaux de chèvres au même endroit, à cette place peut-être où s'élèvent les nôtres. Comme tout le reste, les lieux de campement sont fixés par une tradition immuable et fidèle en Orient. Aucune considération, aucune menace, ne pourraient empêcher nos *moukres* de dresser les tentes là où ils l'ont toujours fait, là où leurs pères leur ont appris à le faire. Chaque fois que nous avons voulu manifester notre préférence en faveur de tel ou tel site, ils nous ont toujours répondu d'un air étonné par cet argument sans réplique : « C'est l'endroit où l'on campe. » — Donc, ici ou près d'ici, sous les térébinthes de Sichem, dans le « Vallon illustre » (*Gen.*, XII, 6), le patriarche, arrivant un soir comme nous, prit possession de la contrée de Chanaan, et entendit la promesse céleste qui l'assignait à sa postérité plus nombreuse que le sable de la mer. Quelle terre pourrait produire de semblables titres de noblesse? Comme on se sent débile et chétif en face de pareils abîmes de temps et de pareils souvenirs!

Avant d'entrer dans la ville, nous sommes montés sur le faîte du Garizim, couvert de curieuses ruines. M. de Saulcy, toujours porté aux attributions reculées et merveilleuses, a voulu y voir les restes du temple bâti par Sanaballète au retour de la captivité; cette hypothèse semble bien hasardée.

Nous redescendons dans le col où s'abrite Naplouse, et nous entrons par une massive porte voûtée dans la ville, assez considérable pour la Palestine, d'environ 8,000 âmes. De grandes et hautes maisons à plusieurs étages se serrent les unes contre les autres et surplombent les deux ou trois principales rues; les autres sont un dédale obscur et inextricable, disparaissant sous des voûtes sombres, surbaissées, voies souterraines d'aspect fort original. C'est en nous glissant dans ces couloirs ténébreux que nous arrivons à la

synagogue samaritaine, la grande curiosité de Naplouse. Par elle-même, cette synagogue n'a rien de remarquable : c'est une salle assez petite, blanchie à la chaux, ornée de quatre ou cinq lampes de verre et de quelques tapis ; mais on y montre le fameux *Pentateuque* samaritain, contemporain du schisme à en croire ses lecteurs. Ce patriarche des livres est un vénérable volume de parchemin, enroulé sur lui-même comme ceux des anciens, plié dans une précieuse étoffe de soie, enfermé dans une boîte de métal curieusement niellée, et couvert de caractères bizarres; ils appartiennent à un des anciens alphabets qui ont tour à tour servi de signes à la langue hébraïque et au dialecte samaritain. En réalité, cette copie d'un texte antérieur à Jésus-Christ remonte aux premiers siècles de notre ère : peu de manuscrits pourraient produire de pareils quartiers.

A côté de la synagogue, dans une petite cave encombrée de livres, habite l'âme de ce lieu, le Quasimodo de ce temple, le pontife de la religion samaritaine. Ce beau vieillard, à opulente barbe blanche, vêtu d'une riche robe de soie jaune sous la lévite de lin que les fidèles endossent avant de prier, est accroupi sur un divan dans son antre, et psalmodie le livre saint; il ferait un superbe pendant au vieux Turc que nous avons aperçu lisant le Coran dans une maison de Damas. Il faut venir en Orient pour retrouver de ces fantastiques Rembrandt en chair et en os. — Le grand-prêtre répond obligeamment aux questions que nous lui faisons sur sa secte par l'intermédiaire de notre drogman.

On sait que les Samaritains ou Couthéens, comme les appelaient les Juifs, sont descendus de ces colons babyloniens de Couth et de Sépharvaïm que Salmanazar envoya en Samarie pour repeupler le pays après la captivité d'Israël. Ils embrassèrent la loi mosaïque, tout en y mêlant pendant longtemps le culte de leurs dieux nationaux. Repoussés par les Juifs, lorsqu'ils voulurent s'unir à eux pour rebâtir le temple, ils élevèrent sur le mont Garizim un sanctuaire rival de celui de Sion et rejetèrent tous les livres canoniques à l'exception du Pentateuque. Cette secte, le plus frappant exemple de l'immobilité religieuse, s'est conservée jusqu'à nous telle qu'elle s'est constituée il y a deux mille cinq cents ans. Elle continue à célébrer la pâque sur la montagne sacrée. Le grand-rabbin nous apprend que le pontificat est héréditaire dans sa famille, issue, à l'en croire, du lévite Aaron. On se rappelle quelle a été de tout temps la haine des Juifs contre les Samaritains : l'Évangile en atteste la persistance. Les fidèles que nous voyons prier à la synagogue dans leurs tuniques blanches n'ont aucun des traits caractéristiques de l'immuable type hébreu. C'est un des faits les plus curieux de l'his-

toire religieuse, une des exceptions aux lois générales les plus dignes de méditation, que l'intrusion de cet élément étranger dans la famille mosaïque, si fermée et si exclusive. L'aversion des fils légitimes empêchait ces nouveau-venus de se fondre complétement dans le courant hébraïque. On devait s'attendre à voir le dogme s'altérer et se transformer entre leurs mains, suivant la pente de leur esprit national et de leurs croyances antérieures; bien au contraire, ils l'isolent et l'immobilisent avec une fidélité plus jalouse que les gardiens attitrés eux-mêmes. Tandis que chez ces derniers le développement du prophétisme vient compléter l'institution mosaïque, les néophytes limitent toute révélation à la parole du fondateur; pour ces étonnans esprits, l'horloge de l'humanité s'est arrêtée à l'heure du passage du Jourdain, tout le mouvement intellectuel depuis trois mille ans est non avenu. Auprès d'eux et à leur sens, le Juif immobile, figé dans sa doctrine et dans son espérance mortes, est un progressiste et un novateur. Notez qu'il ne s'agit pas ici d'un peuple, si petit qu'on le suppose, chez lequel un ensemble de traditions, d'exigences politiques et sociales, contribue à maintenir le faisceau des institutions religieuses, ni d'une immense fédération d'esprits de même famille, d'une franc-maçonnerie universelle, comme celle des Juifs modernes. La secte couthéenne est une épave : on compte tout au plus aujourd'hui cent cinquante Samaritains à Naplouse. Pourtant ce débris sans raison d'être apparente s'est maintenu réfractaire à toute assimilation avec les forces religieuses qui l'ont englobé, les Perses, qui lui apportaient les séductions d'un culte de famille, les Hébreux, les chrétiens, les musulmans; ceux de nos petits-neveux qui, dans des temps éloignés, passeront ici avec des conceptions sans doute bien différentes des nôtres sur toutes les choses de la pensée, verront encore les mêmes fidèles, inclinés avec les mêmes pratiques sur le même livre aux caractères mystérieux. Pays d'incessantes surprises morales, où tout se plaît à renverser les systèmes laborieusement échafaudés par notre pauvre sagesse!

Un des cheiks nous mène chez lui, dans une petite chambre fort proprette située, suivant la coutume antique, sur la terrasse de la maison. Bien que les femmes de la tribu ne se montrent pas en public, il consent à nous présenter la sienne pour nous faire admirer la toilette traditionnelle et l'opulente coiffure d'amulettes et de sequins, pendans au bout des nattes tressées, dont les Samaritaines ont conservé l'usage. La jeune femme, peinte comme une idole et raide sous tous ses ornemens, rit de bon cœur de notre étonnement.

En quittant le quartier de cette secte bizarre, nous remarquons devant la mosquée de Naplouse un portail ogival d'ornementation

romane; le linteau et le tympan portent sur des colonnettes en spirale : c'est le seul reste de l'église des croisés. — A la sortie de la ville ainsi qu'à l'entrée, une foule lamentable et hideuse nous demande l'aumône en nous tendant des mains déformées : ce sont les lépreux. L'horrible maladie biblique s'est perpétuée à Naplouse, à Jérusalem, dans deux ou trois villes de Palestine. Comme dans l'ancienne loi, ces pauvres réprouvés errent à la porte des cités, parqués dans des huttes maudites et vivant de charités. Un d'entre eux, un vieillard blanchi et tout rongé par la terrible contagion, tient sur ses genoux une adorable petite fille de six à huit ans. On sait que la lèpre épargne l'enfant et ne se déclare chez lui qu'à son adolescence. C'est un tableau triste à pleurer quand on pense à ce que sera dans dix ans cette ravissante créature. Je remets à l'enfant une piécette d'argent; ses grands yeux, que voilera bientôt une taie sanglante, brillent de plaisir; elle court toute joyeuse au vieil aveugle et frappe dans ses mains en lui criant : *Bakchich! bakchich!* Et de sauter, et de sourire, ignorante et insouciante de l'affreux avenir qui pèse sur elle. Le vieillard, lui aussi, en reprenant sa fille dans ses bras étiques, retrouve un triste sourire sur sa face convulsée, où deux ulcères remplacent les yeux absens.

Nous sortons de Naplouse en nous dirigeant vers le sud, après nous être arrêtés à une demi-lieue de la ville, dans le champ et au puits de Jacob. C'est sur cette margelle de pierre que Jésus s'est assis un jour, à cette heure de midi, las comme nous de la chaleur et de la route, pour enseigner à la Samaritaine comment les races nouvelles devaient adorer en esprit et en vérité.

Jérusalem, Mâr-Saba, 11 décembre.

Il faut deux petites journées de Naplouse pour gagner Jérusalem à travers les montagnes de Judée. Plus on approche, plus la solitude se fait funèbre et lamentable; il semble qu'une puissance intelligente veuille par de pareils spectacles préparer l'âme au recueillement et à la tristesse. Enfin notre guide nous montre un dernier col de la chaîne. « El-Quods, El-Quods, » nous dit-il. C'est le nom arabe de Jérusalem. Il me prend un frisson d'impatience et d'émotion. Je lance mon cheval à toute bride dans les pierres trébuchantes en fouillant des éperons les flancs de la pauvre bête; pantelante et épuisée, elle vient s'arrêter d'elle-même sur la crête.

Au-dessous de moi, dans un entonnoir formé par les montagnes, un plateau inégal, mais régulièrement incliné du sud-ouest au nord-est, descend des hauteurs qui courent vers Jaffa jusqu'au fond du ravin de Cédron et se redresse brusquement par une colline, qui est le mont des Oliviers; il va mourir au sud, dans la gorge d'Hin-

nôm, qui coupe à angle droit celle du Cédron ou de Josaphat. Au-delà, le mont du Scandale se rattache aux élévations de terrain qui bornent l'horizon. Pas d'eau, pas de végétation, aucune trace de vie dans ces vallées poussiéreuses et consternées; seul, le mont des Oliviers arrête le regard par quelques traces de verdure pâle et sobre, comme il convient à un cimetière. Dans le triangle compris entre les deux ravins, sur les pentes abruptes et les petits monticules du plateau, une ville assombrie, terne et singulière, relevée par quelques dômes noirs, apparaît distinctement dans son enceinte de hautes murailles. L'œil y discerne tout d'abord une large coupole, isolée au milieu d'une plate-forme vide, surplombant le ravin de l'est; c'est la mosquée d'Omar, l'ancien temple, sur le Moriah. Plus haut, deux dômes inégaux tranchent sur l'uniformité des toits en terrasse : c'est le Saint-Sépulcre. A l'extrémité ouest, sur les hauteurs du mont Sion, la tour massive de David domine l'enceinte; mais comment faire comprendre à qui ne l'a pas ressenti le caractère d'indicible tristesse qui relie tous ces détails comme la note dominante d'un tableau et saisit dès le premier regard? Chaque pierre de ce paysage sue la tristesse : la ville et ses entours semblent étouffés sous un uniforme linceul gris. Aucun des bruits, des mouvemens, des signes de vie qui annoncent l'approche des centres habités ne s'en échappe; on dirait un immense couvent, mieux encore une agglomération de tombeaux, plutôt qu'une réunion d'êtres vivans. On se la figure involontairement bâtie de ruines et de cendres cimentées avec des larmes, on pense à ces « cités dolentes » veuves d'espérance et de lumière, faites de vaines apparences et d'ombres silencieuses, que Dante a rencontrées dans le voyage infernal, à cette terre effrayante du rêve de Job, « terre obscure et couverte des vapeurs de la mort, terre de misères et de ténèbres, d'où l'ordre est banni, où habitent l'ombre de la mort, le chaos et la sempiternelle horreur. »

Notre petite troupe me rejoint et s'arrête, elle aussi, avec un même cri, comme les guerriers du Tasse :

Gerusalemme unanimi salutano.

Nous descendons la colline et rejoignons à la porte de Damas les murailles, que nous contournons pour aller camper dans un champ contre la route de Jaffa. Je dois confesser ici, pour être véridique, que de rudes désillusions attendent le pèlerin dans ce faubourg. Sa tente est adossée au « Café du Jourdain, » où des Grecs jouent au billard et discutent bruyamment la politique locale. Il ne faut rien moins, pour lui faire oublier ce dur rappel au temps présent, que

le passage des fidèles venus de tous les points cardinaux, des mougiks descendant de l'hospice russe et traînant au Saint-Sépulcre leurs grandes bottes rougies par les neiges, des lépreux se lamentant en chœur aux portes de la ville. — Cette nuit encore nous resterons sous nos tentes, et nous aurons le courage de retenir nos curiosités si fortement éveillées : nous voulons profiter du beau temps qui nous favorise, de notre caravane tout organisée, pour faire le petit voyage de la Mer-Morte, du Jourdain et de Jéricho. Nous avons traité avec le cheik de la tribu de Fellâhins, qui habite la vallée du Jourdain et s'arroge sur ce pays une suzeraineté que les voyageurs doivent reconnaître en s'adjoignant pour escorte, moyennant une modique rétribution, quelques-uns de ses cavaliers. Le cheik nous donne son fils, un jeune homme aux traits fins et doux, mais inintelligents; il paraît fort épris d'un fusil Lefaucheux de pacotille que lui a donné sa dernière pratique, un principicule allemand. On peut se fier à ces Arabes : le marché passé avec eux est toujours aussi sacré (leur intérêt en est le meilleur garant) que leur autorité sur la tribu est incontestée. Sous leur conduite, nous nous acheminons vers Bethléem, distant d'une heure de Jérusalem, et où nous ne faisons que passer, comptant y revenir à loisir durant notre séjour dans cette ville.

La route qui conduit en une demi-journée du village de la Nativité au couvent grec de Mâr-Saba, où nous allons coucher, est d'une étrangeté lugubre qui annonce les approches de la terre et de la mer de malédiction. Elle court sur des montagnes de calcaire marneux, par des sentiers en corniche au flanc des précipices, et nous livre des échappées de vue plus étendues, à mesure que nous avançons, sur quelque coin du lac Asphaltite. De ce côté du bassin, le regard ne trouve devant lui jusqu'à l'horizon qu'une mer de sable pierreux figée dans quelque tempête terrestre, un chaos de montagnes sans ordre, sans plan, sans stratifications régulières, pyramides inégales épaulées au hasard les unes contre les autres. Ce paysage de vagues solidifiées donne la sensation invincible d'une formation en dehors des lois lentes et habituelles de groupement. Sur toute cette surface bouleversée, pas une place verte, pas un indice de vie végétale ou animale : le « passereau de la solitude » du psalmiste y mourrait faute d'un brin d'herbe à dévorer. Les arides collines de Judée que nous avons traversées jusqu'ici, avec leurs chardons, leurs broussailles et leurs rares oliviers, étaient des vergers en comparaison des déserts de Mâr-Saba et d'Engaddi. C'est la désolation à son dernier degré d'horreur et de majesté. Le soleil brûle ces mornes avec une telle violence, malgré la saison, que la lumière, cette seule joie des terres arides, y devient presqu'une

souffrance. Ici l'on comprend toute la parole du psaume : *solem fecit in potestatem diei*, il a donné au soleil puissance sur le jour. Pour toute distraction, nous apercevons dans un ravin les tentes noires de la tribu de notre cheik, des Bédouins fellâhins, dignes habitans de ces sinistres domaines. De l'autre côté de la Mer-Morte, la ligne horizontale des montagnes transjordaniennes détache durement sur le ciel les arêtes rigoureusement nivelées de sa longue table. La chaîne se déroule comme un ruban sans fin sur le double fond bleu de l'eau et du ciel qu'elle coupe par le bas et par le haut de deux traits parallèles tirés au crayon noir; rien ne ressemble à l'apparition, entre les deux calmes firmamens, de cette bande sombre, âpre, tourmentée, crispée par une main de colère, sillonnée de wadis et de fissures, se tordant désespérément entre les deux lignes inflexibles.

Au moment où ce singulier paysage acquiert toute son intensité d'horreur, les tours de Mâr-Saba surgissent dans une gorge au-dessous de nous. Comment rendre l'impression produite par l'apparition de l'étonnant monastère? Dans le ravin profond et tari du Cédron, entre deux hautes tours, restes de quelque forteresse romaine, derrière d'épais remparts, protection nécessaire contre les nomades, s'étage et s'accroche au roc, dont il ne se distingue pas par sa couleur, tout un monde de constructions sans suite, chapelles, chambres, corridors, escaliers, où la bâtisse de pierre s'interrompt sans cesse pour faire place à des grottes, à des cavernes, et reprend pour les continuer. On monte, on descend mille fois dans ce labyrinthe inégal, à travers des jardinets suspendus, des cellules creusées dans le rocher, où les moines sont nichés à diverses hauteurs, comme un vol de pigeons, des chapelles consacrées à de saints ermites, magnifiquement ornées de dons précieux et de vieilles icônes byzantines. Pas d'autre végétation dans cette vaste enceinte et dans tout son horizon que le célèbre palmier de saint Saba et deux à trois plants de grenadiers venus à grand'peine dans quelques pouces de terre rapportée; partout la pierre, jaune quand le soleil l'illumine, blanche quand il disparaît, comme à cette heure. Entre les deux poternes étroites, aux lourdes portes de fer, qui donnent accès après de longs pourparlers dans la forteresse monacale, une source vive jaillit de cette roche brûlée et alimente le couvent par un miracle dû à la prière du saint fondateur, suivant les caloyers. Nous nous accoudons sur la grande plate-forme pour embrasser l'ensemble. Devant nous, la montagne opposée, sauvage, déchirée, taillée à pic sur le lit toujours tari du Cédron, qui se creuse à plusieurs centaines de pieds en abîme; derrière nous, des terrasses qui surplombent, sans que le regard puisse jamais ren-

contrer la dernière, jusqu'au sommet des tours. En levant les yeux, nous apercevons sur nos têtes, à chaque arête de rocher, des moines en prière, d'autres qui travaillent sur leurs portes ou donnent à manger à quelques oiseaux. On croit voir un de ces tableaux des vieux maîtres trécentistes qui rendent les scènes de la vie ascétique dans la Thébaïde. Les lieux et les mœurs se sont en effet conservés tels qu'ils étaient à cette époque florissante du monachisme, quand le fondateur vint installer ici son ordre, vers la fin du ve siècle. Saint Saba était un vaillant docteur de l'église orientale, qui avait passé de longues années à combattre les monophysites et autres hérésiarques. Un jour, las de ces déboires qu'on amasse dans la lutte contre les hommes et contre les idées, il quitta la chaire, se fit ermite, et vint s'établir dans ce désert, entre la fontaine et le palmier surgis à sa prière, avec les lions qui vivaient familièrement près de lui. De nombreux disciples se groupèrent sur le tombeau du pieux solitaire, et leur ordre est resté vivace et vénéré jusqu'à nos jours, où il relève de l'évêque de Pétra.

S'il faut une rare trempe d'âme pour se cloîtrer au Carmel, qui n'est que grand et solennel, qu'est-ce donc de cette Thébaïde, qui réalise l'idéal de l'horreur dans la nature, du sépulcre anticipé? Dire adieu pour toujours même aux arbres, à la verdure, à l'eau, aux innocens dons de Dieu, vivre dans ce creux de rocher au-dessus de l'abîme, dans sa désolation mystérieuse et son vide silencieux! Le vertige vous prend rien que de penser à un aussi effrayant renoncement, à une pareille assimilation de l'homme à la pierre, désormais sa seule compagne et son unique spectacle. Cependant ces caloyers grecs ne sont que de braves créatures végétatives, rien moins que des ascètes : ils semblent fort dégénérés depuis leur fondateur, qui vivait dans ces grottes avec les lions, depuis leurs prédécesseurs du vi^e siècle, qui périrent, lors de l'invasion de Khosroës, en défendant Mâr-Saba contre les Perses, et dont on nous montre dans une chapelle l'ossuaire, gardé par les portraits des vieux igoumènes et les grands saints d'argent relevé de l'iconostase.

Nous campons sur le plateau, derrière le couvent. Ce soir, la lune se lève entre les deux tours, sur les montagnes de la Mer-Maudite, et éclaire ces solitudes prophétiques de la triste lumière qui leur sied. Le son des cloches nocturnes descend par larges nappes traînantes dans les gorges voisines. Nos Bédouins se chauffent dans une carrière à un grand feu dont la flamme promène des reflets fantastiques sur leurs *abayes* aux raies noires et blanches, sur leurs fronts et leurs membres d'acier bruni.

La Mer-Morte, le Jourdain, Jéricho, 13 décembre.

Nous avons quitté au jour naissant la gorge de Mâr-Saba et le ravin du Cédron, bien nommé par les Arabes *Nahr-en-Nar*, torrent de feu. Nous descendons du dernier plateau au bord du lac par le lit desséché d'un *wadi* où la verdure tente un suprême effort pour reparaître : des roseaux, des tamaris, des fougères en fleurs d'une variété charmante, aux frissonnantes aigrettes blanches et roses toutes pâles de sel, charment le regard déshabitué de ce luxe. Quelques perdrix rouges partent à tire-d'aile devant nous. Nous perdons ici un des nôtres, entraîné à leur poursuite. C'est un de ces pauvres chiens errans qui pullulent dans les villes arabes et s'attachent parfois aux caravanes, alléchés par la réjouissante odeur du fourneau. Celui-ci s'était associé à nos destins à Naplouse; d'humeur aventureuse et d'esprit subtil, il avait sans doute longuement réfléchi sur les misères de son existence passée, comparées aux promesses éblouissantes de notre cantine, avant de prendre un de ces grands partis qui décident de toute une vie. Le matin de notre départ, il avait dit délibérément adieu à la rue natale, et depuis il suivait fidèlement ses maîtres d'adoption, payant nos soins chaque nuit par une garde vigilante. Nous l'avions baptisé du nom de Sichem en souvenir de la ville biblique, et nous tenions beaucoup à garder ce compagnon de hasard. Nous l'appelons en vain, égaré dans le *wadi*, le pauvre Sichem ne revient pas; il sera certainement mort de soif près des flots empoisonnés.

A quelques toises du bord, la végétation disparaît. La sérénité du ciel d'airain qui nous éclaire depuis Beyrouth s'est démentie pour la première fois : de lourds nuages courent sur toute la vallée, chassés par un vent violent, et nous crachent au visage des rafales de pluie âcre, pompée dans les vapeurs malsaines du lac. Une véritable tempête balaie le bassin, soulevant à grand'peine les flots pesans et glauques de l'étang de bitume, qui roulent les uns sur les autres une écume terreuse et rejettent à nos pieds les troncs d'arbres apportés par le Jourdain, calcinés et blanchis comme des squelettes végétaux. Derrière nous, une plage de sable, brillant d'une croûte salée et cristalline, court parallèlement au fleuve durant plusieurs kilomètres jusqu'au désert de Juda. Partout, dans la plaine et sur la montagne, le silence, l'absence de vie, la malédiction écrite sur ce coin de terre, je ne sais quoi de pesant, de lépreux, de formidable et d'unique. La Bible l'a bien nommée, la « Mer de la solitude. »

Nous ramassons sur la grève plusieurs de ces cailloux corrodés

où le bitume incrusté dans la marne blanche forme de bizarres dessins. Le mauvais temps nous empêche de nous baigner : nous ne pouvons que goûter cette eau viciée pour en constater la saveur caustique et insupportable. L'écume sulfureuse verdit nos bottes et rouille nos armes; sur la peau, elle laisse un enduit gluant qui ne se détache qu'à grand'peine.

Il ne saurait entrer dans le cadre de ces souvenirs, qui vont redisant à leur fantaisie des impressions personnelles, de reproduire ici toutes les observations tant de fois faites et bien faites sur le lac Asphaltite, les propriétés funestes de son eau, l'analyse des parties qui la composent, la constitution géologique de ses rives. Je me hasarderai encore moins à discuter les nombreuses hypothèses mises en avant pour expliquer scientifiquement le phénomène qui a fait de la vallée du Jourdain, peut-être riante et fertile au temps des patriarches, ce lac désolé.

Nous nous éloignons de ce théâtre extraordinaire des vengeances célestes pour aller retrouver au Jourdain des scènes plus douces. Le galop de nos chevaux nous porte en une heure, dans le sable aux efflorescences salines, jusqu'à un gué du fleuve, à quelques kilomètres en amont de son embouchure, où la tradition place le passage des Hébreux et le baptême de Jésus. Le Jourdain, qui serait une rivière de troisième grandeur chez nous, court dans une large tranchée sablonneuse, au milieu d'une oasis de roseaux, de joncs, de tamaris, de saules, de mimosas, d'arbustes aux feuilles élégantes et tendres dont le nom m'est inconnu. Il roule sur un lit peu profond une eau bourbeuse, attiédie et troublée dans les marais de Huleh et le lac de Tibériade, depuis la grotte de Banias où nous l'avons bue à sa source glacée. Il a subi la loi de toute haute destinée, ce ruisseau de Dan que nous avons vu naître là-bas, au pied de l'Hermon, inconnu et sauvage, puisant son eau vierge aux nappes mystérieuses de la montagne. Depuis il a traversé les mers et les campagnes, il s'est fait une histoire illustre et poétique et commande la vénération des hommes; mais à ce prix le flot bleu qui reflétait les choses du ciel a perdu sa limpidité, il a ramassé dans sa gloire la vase et le limon. Cette boue jaunâtre et attristée, qu'il traîne à regret au gouffre où elle va disparaître, vaut-elle, toute fameuse qu'elle est, la jeune grâce et l'espoir de la source sous les platanes qui se précipitait dans les vallées vers les horizons sans limites?

Du moins elle arrête la pensée et entraîne le respect. Je ne sais rien de plus mélancolique que tous ces grands et touchans souvenirs oubliés par l'histoire sur ces rives solitaires, dans ces maquis où habitent seuls les sangliers, dont nous apercevons les foulées récentes sur les roseaux, et les Bédouins pillards qui s'y cachent en descendant

des montagnes transjordaniennes. Le Jourdain a eu la fortune de servir de point de ralliement à ces douleurs patriotiques dont le peuple hébreu possède au plus haut degré le sens et l'expression, d'inspirer ces élégies nationales qui sont une des plus hautes branches de la poésie antique. C'est lui, le torrent de la vallée de Juda, qu'Israël exilé pleurait si amèrement au bord des beaux fleuves de Babylone, lui qu'il revoyait sans cesse dans les mirages des sables d'Égypte et de Mésopotamie. En Orient, on pourrait dire l'eau natale, mieux que la terre natale. A l'homme du désert, la terre est partout uniforme et souvent marâtre, l'eau est toujours bienfaisante; les souvenirs lointains et attristés lui reviennent de préférence avec la mélancolie plus pénétrante qui s'attache à cet élément. En dehors même de la renommée que lui a faite la poésie hébraïque, le Jourdain, dont l'éducation première nous a rendu le nom aussi familier que ceux des fleuves de la patrie, rappelle au voyageur qui l'aborde au terme d'un long pèlerinage bien des émotions associées. Nul ne s'est assis au bord du torrent biblique, en lisant les élégies de la captivité, sans voir bientôt succéder à ces images étrangères des images plus connues, sans voir courir dans quelque chère vallée une petite rivière aux méandres ombreux, dessinés par un dais de brumes bleuâtres; ces brumes lentement acheminées qui montent de l'eau par les matins d'octobre, toile complaisante où l'imagination a tant de fois incarné les rêves de seize ans. Ainsi l'homme, éternel mécontent, en buvant au fleuve sacré qu'il a tant de fois désiré et qu'il est venu chercher à grand'peine, donne un soupir au flot lointain qui bat la porte désertée.

Nous sortons du lit de verdure pour rentrer dans le désert de Juda. Les palmiers qui couvraient ce jardin de la Syrie, au témoignage des auteurs anciens, de forêts comparables à celles d'Afrique, ont disparu depuis une époque fort reculée. Sur l'emplacement de Jéricho, une tour arabe, haut donjon carré, garde quelques tentes de peaux de chèvres, quelques cabanes de branchages; des *bachi-bozouks* déguenillés, de mine aussi louche que les Bédouins qu'ils surveillent, y tiennent garnison. C'est ici que notre drogman nous dit un mot épique, qui résume les idées de l'Orient en matière de voirie. Comme il fait passer nos bêtes dans un champ d'orge, égaré là par hasard, nous manifestons quelques scrupules de conscience : « Oh! cela ne fait rien, dit-il, seulement cette année *on a cultivé la route!* » Nous allons camper à une demi-lieue plus au nord, au bord de la fontaine d'Élisée. Dans ce site gracieux, une petite forêt en miniature d'acacias et d'arbustes épineux, que les Arabes appellent *doums* ou *nabkas*, masque d'un voile riant les solitudes de Juda et de Moab. Le ruisseau qui s'échappe d'un bassin naturel fait aus-

sitôt sourire la verdure, les lianes et les herbes; les mignonnes tourterelles de Syrie, au plumage gris-cendré relevé d'un collier brun, l'emplissent de vie et de bruit; à la nuit qui monte dans le ciel redevenu serein, les grillons et les rainettes se mettent à chanter entre les pierres humides, et nous donnent l'illusion du printemps revenu.

Un bivouac de Fellâhins est pittoresquement placé derrière nous, sous les arches ruinées d'un aqueduc qui s'enlève en vigueur à la lueur de leurs foyers. Sur un ordre de notre cheik, une vingtaine de ces nomades viennent danser devant nos tentes le pas du sabre. Les hommes se tiennent par les bras avec des contorsions de hanches et fléchissent sur les jarrets en s'accompagnant d'éclats de voix gutturaux et monotones. Le coryphée brandit un large yatagan affilé et fait reculer ou avancer les danseurs en les menaçant de son arme suivant les figures. Pour nous faire honneur, il court sur nous et nous frôle le visage du fil de sa lame avec des gestes de sauvage : de longues dents blanches, des prunelles de fauve brillent seules dans le rire de cette face basanée, écrasée et bestiale comme celle d'un nègre. Avec ses postures féroces, sa physionomie qui trahit les instincts sanglans réveillés chez lui par ce jeu, mon Bédouin me rappelle l'esclave marocain de Regnault dans cette étrange toile qui a nom *l'Exécution à Tanger*.

Ce ballet improvisé en vaut bien un autre. Les hommes, uniformément drapés dans leurs grands manteaux striés de noir et de blanc, passent et repassent comme des ombres dans la flamme du feu de *doum* qu'ils ont allumé sur la colline. La lune éclaire un décor tel qu'aucune scène n'en montrera jamais, rendant toute leur valeur aux grandes lignes des plans successifs : le lac de verdure de Jéricho, les déserts de Juda et d'Engaddi, le mur sombre des montagnes de Moab fermant tout l'horizon du nord au sud, jusqu'à sa chute dans la mer Asphaltite, dont les reflets métalliques miroitent au loin par intervalles. Je savoure délicieusement la poésie pénétrante de ces mœurs entrevues, de cette terre mystérieuse, en écoutant l'assourdissant vacarme des chacals rôdant par bandes invisibles dans les halliers de la source. Demain matin, tandis que nous monterons à cheval pour rentrer à Jérusalem, nos *moukres* rouleront nos tentes comme d'habitude, et ce sera pour la dernière fois. Nous ne les regarderons pas faire sans un serrement de cœur. Que de saines joies ensevelies dans les replis de ces pauvres toiles, que nos regards fatigués ne chercheront plus le soir à l'horizon des plaines parcourues!

Hébron, 22-23 décembre.

Après quelques jours de repos à Jérusalem, nous nous laissons tenter par une excursion à Hébron. C'est une longue et fatigante traite de huit heures de cheval; mais nous devons bien cet hommage au tombeau d'Abraham. D'ailleurs cette ville exerce sur l'imagination la double fascination du lointain dans le temps et dans l'espace; placée à l'extrémité de la Palestine et à la limite des solitudes arabiques, comme un port sur le désert, suffisamment préservée du touriste, elle se rattache aux souvenirs les plus reculés de l'histoire, aux premiers vagissemens de l'humanité.

Le consul de France, qui veut bien être des nôtres, nous offre le secours de ses tentes et de ses gens; on organise la petite caravane et nous partons de grand matin pour aller déjeuner au couvent de Bethléem : après une nouvelle visite à la basilique et à la grotte, nous repartons pour nous arrêter aux Vasques de Salomon, à une heure de Bethléem. Ce sont trois immenses réservoirs, étagés dans une vallée en pente, et qui alimentaient d'eau Jérusalem au moyen d'un aqueduc aujourd'hui rompu en maint endroit et hors de service. Une tradition invétérée rattache à ce lieu toutes les légendes poétiques du cycle salomonien qui nous est transmis par le *Cantique des cantiques*, l'*Ecclésiaste* et *la Sagesse*. Ici étaient la « Fontaine scellée, » le « Jardin fermé, » les vignes et les vergers arrosés par les piscines, les parterres de lis, de safran et de cinnamome que venait respirer la Sulamite en écoutant les conseils languissans des tourterelles, toutes ces retraites mystérieuses et fleuries, tout ce luxe délicat dont le grand roi avait fait, suivant la phrase charmante du *Cantique*, un tapis d'amour pour les filles de Jérusalem.

Singulière ironie de la légende, qui est venue placer dans cette gorge des tableaux rians et des images de volupté ! C'est aujourd'hui, comme toute la route de Bethléem à Hébron, le site le plus âpre et le plus sauvage, la solitude la plus désespérée que nous ayons peut-être traversée dans toutes nos courses de Palestine; à ce point que les sévères montagnes de Moab, vêtues du moins de leur belle lumière rose, et sur lesquelles on a de fréquentes échappées par les échancrures des ravins, font un repoussoir presque riant à ce paysage. Comment croire que ce rocher exaspéré ait jamais porté des moissons et des fleurs? Faut-il penser que cette terre, qui semble défier aujourd'hui tout effort du travail humain, s'est faite complice de l'abandon céleste, et a totalement modifié ses conditions essentielles? Ou faut-il plutôt tenir compte des règles d'optique qui doivent toujours nous guider dans l'appréciation des hyperboles orientales?

A la fin du jour, le paysage s'humanise, la vigne commence à ramper sur des terrasses étagées qu'elle étreint de ses mille bras crochus, des maisons se détachent sur le velours des orges naissantes, des clôtures et de beaux bouquets d'oliviers descendent jusqu'à la route. Des vrilles de fumée bleuâtre, perçant le fond du ciel envahi par les ombres du crépuscule, nous annoncent la vénérable Hébron, une des rares villes dont l'Écriture poursuit l'histoire jusque dans la nuit des temps fabuleux. Les Enacim, les géans nés du commerce des anges et des filles de Caïn, l'habitaient alors; elle passa ensuite aux Chananéens, qui l'appelèrent Kiriath-Arba. Ils y virent un jour arriver le berger chaldéen qui planta sa tente sous les térébinthes de Mambré, et acheta pour 400 sicles d'argent le double caveau d'Ephron, où il ensevelit sa femme Sara en attendant d'y venir reposer lui-même. Josué constate expressément qu'Hébron « fut fondée sept ans avant Tanis, ville d'Égypte. » Au moyen âge, la croyance générale de l'église était qu'Adam avait été créé dans un champ de terre rouge, proche du tombeau d'Abraham : les pèlerins venaient admirer ce berceau de l'humanité et recueillir les indulgences qui y étaient attachées en achetant du propriétaire sarrasin un peu du limon dont avait été formé le premier homme. Le frère Faber prend soin de nous avertir à ce propos dans l'*Evagatorium* qu'Adam, dont la création tomba le 25 mars de l'an 1, « était un géant colossal, très beau, très docte en tous arts libéraux, nommément en astrologie, géométrie, musique, grammaire et rhétorique. » Le digne historiographe nous promène longuement dans la caverne voisine, où le père de la famille humaine aurait mis pour la première fois en pratique le précepte que lui avait donné son créateur dans l'intérêt de cette famille.

Quoi qu'il en soit des indications lointaines du Pentateuque, grossies de ces naïves légendes, la sépulture des Abrahamides, attestée par une tradition continue et authentique depuis Moïse, est un titre de noblesse suffisant pour Hébron. Aussi l'aïeule des cités juives n'a-t-elle jamais pu se mettre au pas de la civilisation. En dehors de tout mouvement européen, à peine visitée de loin en loin par de rares pèlerins, elle a gardé une physionomie foncièrement orientale, c'est-à-dire, il faut bien se l'avouer, la saleté, la misère, l'absence de tout bien-être, de tout essor industriel. Assez considérable en apparence pour sa population de cinq à six mille âmes, elle se partage en trois quartiers, pittoresquement perchés sur trois collines adjacentes; du pied des minarets aigus qui pyramident sur ces sommets pendent des grappes de maisons grimpant les unes sur les autres, auxquelles l'absence de toits donne un aspect inachevé et abandonné.

Le seul monument d'Hébron est la mosquée qui renferme la grotte de Macphéla, tombeau d'Abraham et de ses premiers descendans. Cette attribution concorde rigoureusement avec les données, assez sommaires, il est vrai, fournies par la Bible. L'ancienne basilique, sœur de celles d'El-Aksa et de Bethléem, appropriée au culte musulman, est dérobée aux regards profanes par une enceinte rectangulaire de belles murailles de 15 à 20 mètres de haut, d'appareil hérodien comme les soubassemens des murs de Jérusalem, à contre-forts saillans et symétriques; mais le voyageur ne peut qu'en faire le tour et admirer dans la disposition de ces matériaux gigantesques un des plus beaux spécimens de cette période architecturale. Le fanatisme musulman ne permet à aucun chrétien l'entrée de la mosquée. Hébron est une ville sainte pour le mahométan, qui révère *El-Khalil*, le patriarche hébreu, presqu'à l'égal du prophète; même avec une autorisation du gouvernement turc, on s'exposerait à être mis en pièces par la population, si l'on essayait de pénétrer dans l'intérieur. Le prince de Galles, venu ici il y a quelques années avec un firman en règle, dut renoncer à s'en servir devant l'attitude menaçante des habitans.

On doit donc accepter sous bénéfice d'inventaire les relations conjecturales qui ont décrit la mosquée et la grotte des Tombeaux. Je ne me plains pas pour ma part de cette prohibition; elle permet à l'imagination de parer le sanctuaire, qu'un imam vous fait regarder avec respect par une fente du mur, de toutes les séductions du mystère, de tous les trésors de la légende; du jour où l'on pourrait en franchir le seuil, on n'y trouverait sans doute que la réalité nue et insignifiante des lieux saints de l'islam, qui n'ont en général d'autre merveille qu'un souvenir plus ou moins autorisé.

On nous avait parlé des verreries d'Hébron, où se fabriquent tous les bracelets et les ornemens des femmes de Judée; nous trouvons dans une cave obscure des Arabes qui soufflent au moyen d'un outillage primitif ces grossiers bijoux, torsades de verre rouges, bleues et jaunes entrelacées. Ces hommes se servent certainement des mêmes procédés et des mêmes modèles qui leur furent apportés, il y a trois mille ans, par quelque ouvrier phénicien de Tyr ou de Sidon. Une autre production d'Hébron est le « vin d'or, » qu'on tire des vignes plantées en assez grand nombre sur ces coteaux : d'un beau ton de topaze brûlée et d'une saveur sèche assez agréable, il serait susceptible de devenir exquis avec quelques améliorations de culture et de fabrication; mais c'est évidemment encore la même liqueur qui surprit la raison trop confiante du patriarche Noé; préparé suivant la recette du premier vigneron, on le conserve dans ces grandes jarres de terre poreuse, vieilles comme la soif humaine.

Qu'on juge de la décrépitude d'une race qui n'invente rien, n'apprend rien, ne perfectionne rien et sait tout au plus conserver quelques-uns des arts rudimentaires de l'humanité primordiale.

Néanmoins nous ne regrettons pas notre laborieuse expédition. N'est-ce donc rien de planter sa tente, ici comme à Sichem, sur la terre auguste qui porta celle d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, et qui garde encore leurs cendres? Ici dorment ces premiers dépositaires, choisis pour transmettre au monde la pure tradition monothéiste. Ici vaguaient les Enacim et les Réphaïm, races de géans, races primitives, qui vivaient sans doute de la vie sauvage dans les forêts que cette terre, soumise à d'autres conditions atmosphériques, nourrissait aux époques mythiques. Ces souvenirs reculés et merveilleux écrasent et exaltent l'imagination, perdue dans les prestiges de ce passé sans pareil : elle ressent quelque chose de cette « horreur grande et ténébreuse qui envahit Abraham au coucher du soleil, tandis que le sommeil tombait sur lui (*Gen.*, xv, 12). »

Nous avons préféré le *home* de notre campement à l'hospitalité peu séduisante que le lazaret offre d'ordinaire aux voyageurs. Je comparais tout à l'heure Hébron à un port sur le désert; ce grand bâtiment de la quarantaine, posté en avant de la ville comme la Santé dans nos rades, ajoute à la similitude. C'est à Hébron que la caravane du Hadj, au retour du pèlerinage de La Mecque, doit purger les germes de contagion qu'elle est toujours suspecte d'avoir puisés aux villes saintes, ces foyers de cholérique et pestilentielle renommée. Il ne faut que les hardes malpropres d'un derviche pour secouer sur l'Occident les terribles fléaux asiatiques. Ici les caravanes d'Égypte, de la Pétrée et du Nedjed déchargent les chameaux, las des interminables voyages au travers de la mer de sable, et emmagasinent les balles de coton et de café. C'est de là que partirait l'aventureux qui, affrontant le khamsin, le vent du désert, les Bédouins et le pénible roulis du dromadaire, irait toucher les rochers de Moïse aux montagnes sinaïtiques, parcourir les régions inexplorées des Wahabites, ou visiter la merveilleuse Pétra, la Palmyre du sud, gardant dans ses gorges solitaires une ville de palais féeriques, de temples taillés dans le roc par des mains inconnues.

Que de tentations diaboliques et de mirages sur cette route vague qui s'étend devant nous! Il y faut, hélas! laisser courir nos rêves et leur tourner le dos pour rentrer dans les limites que nous nous sommes assignées. Nous remontons à cheval et reprenons le chemin de Jérusalem, tandis qu'on abat nos tentes sur les *turbés* du cimetière où nous campions. Ces morts d'hier dorment déjà d'un sommeil aussi sûr et aussi profond que le vieil Abraham dans sa grotte. A mesure que nous nous éloignons, les tombeaux nous dérobent la

ville et s'effacent eux-mêmes un par un : n'est-ce pas la frappante image de la vie? Des tombes qui d'abord nous cachent toutes choses, qui bientôt restent en arrière, et que viennent sans cesse remplacer de nouvelles. — Nos moukres seraient fort étonnés sans doute des réflexions mélancoliques que nous inspire leur halte de prédilection. On a beau avoir pratiqué l'Oriental, on s'étonne toujours de sa sérénité à l'endroit des choses de la mort, de cette familiarité confiante qui n'est pas de l'indifférence. Les plus avenantes, les seules promenades souvent des grandes villes sont leurs champs des morts. On y cause, on y mange, on y fume, on y *flirte;* aux jours de fête, c'est dans le jardin mortuaire que les pique-niques installent leurs repas sur l'herbe. Vient-il un convoi, on se dérange un peu, on repousse les enfans, on fait place une minute à celui qui n'aura plus faim. La cérémonie n'est pas longue : après avoir rejeté la terre sur le corps, l'iman, fidèle à une coutume d'un symbolisme superbe, demeure seul sur la tombe et prête un instant l'oreille, comme pour surprendre le secret de l'âme libérée. Après, tout est fini, et le cercle joyeux se reforme. Je me souviens d'un champ de foire installé dans un des cimetières suburbains de Constantinople un jour de fête grecque : la femme à barbe et la femme géante trônaient sur les tertres herbus, les tréteaux de Polichinelle s'adossaient aux cyprès. Voici qu'on apporte un pauvre diable d'Arménien qui s'était laissé mourir en ce jour de liesse : deux manœuvres écartèrent les oisifs, et, tout en fumant leur cigarette, eurent bientôt fait de déposer le défunt à fleur de terre. L'instant d'après, j'étais bien le seul songe-creux qui n'eût pas oublié cet incident : à la joie de tous, Polichinelle avait repris sa latte et Bobêche son boniment. — Mais nous voilà loin des tristes montagnes. La pluie nous y surprend, et nous sommes tout heureux, en arrivant aux Vasques de Salomon, de trouver un grand feu allumé par les soldats turcs sous la voûte du Kalat-el-Borak, le « Château de l'Éclair. » C'est un khan abandonné, transformé en forteresse, qui garde la gorge des Réservoirs. Nous nous séchons au milieu des *zaptiés* (gendarmes) pittoresquement groupés, avec leurs armes et leurs guenilles, dans la clarté des flambées de broussaille qui lèchent les vieilles ogives. Nous ne rentrons qu'à la nuit close à Jérusalem, par la porte de Jaffa. La prudente sentinelle nous ouvre la poterne après avoir aussi longuement parlementé que l'eût pu faire le guet de Saladin introduisant dans la place des hérauts de Richard Cœur-de-Lion et flairant quelque stratagème des Francs.

EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGÜÉ.

ÉCRIVAINS CONTEMPORAINS

CHARLES-AUGUSTIN SAINTE-BEUVE (1).

III.

LES VINGT DERNIÈRES ANNÉES.

I.

« Vous ne vous occupez pas de politique, monsieur; je vous plains, car un jour la politique s'occupera de vous. » C'est en ces termes que M. Royer-Collard gourmandait l'indifférence de l'un de ses contemporains, et la moitié du siècle ne s'était pas écoulée que la vérité de cette prédiction était démontrée aux dépens de Sainte-Beuve. Il ne s'est point occupé de politique, mais la politique s'est occupée de lui, en ce sens qu'elle est venue à deux reprises modifier ses habitudes et disperser le milieu dans lequel il s'était accoutumé à vivre. C'est, à vrai dire, le sort commun dans une société aussi tourmentée que la nôtre, et le mieux est d'en prendre son parti plus philosophiquement que ne sut le faire Sainte-Beuve. La révolution de 1830 avait été saluée par lui avec enthousiasme; mais ce fut avec des sentimens bien différens qu'il accueillit la révolution

(1) Voyez la *Revue* du 1er et du 15 janvier. — C'est par erreur que dans la seconde partie de cette étude j'ai cité comme inédits et de Sainte-Beuve même des vers qui en réalité sont de M. Émile Augier. Mon excuse est d'avoir entre les mains le papier où ces vers sont écrits de la main d'une amie morte aujourd'hui, Mme d'Arbouville, et attribués par elle à Sainte-Beuve. Je n'ai pas tardé à être averti de ma méprise par ceux (et ils sont nombreux) qui ont conservé ces jolis vers dans leur mémoire depuis la première représentation de *Gabrielle*.

et, si tu viens réclamer ta place entre moi et ta fille, assieds-toi : je t'attendais.

Elle dormait encore, la petite Jenny, quatre mois plus tard, un jour de carnaval, tandis que, sous le balcon de la maison de la place du Cercle, défilaient, devant le jury des mascarades, les masques gambadans et hurlans, les voitures enguirlandées et fleuries, les groupes allégoriques et les orchestres discordans ; mais elle dormait d'un autre sommeil, les fenêtres closes et entre deux flambeaux allumés, guère plus pâle qu'à l'ordinaire, et si jolie!

Une forme de femme, les bras en croix, affaissée au pied du lit, qui était presque un berceau, s'agitait sur le tapis, secouée sans trêve par de convulsifs sanglots. Le père, les yeux brûlans et secs, vides de larmes, regardait, depuis deux grandes heures, debout et immobile, cette morte de quatre ans, sortie de lui et qui s'en allait... où ? emportant son sourire à peine effacé et ses grâces enfantines mal éteintes. Et, au son des cuivres faux, avec toute la constance rabâcheuse de l'obsession, une pensée versifiée lui revenait sans cesse à l'esprit, unique, énervante :

O Dieu juste! pourquoi la mort?

La clameur du dehors s'enflait, dominant la musique. Il s'approcha de la fenêtre et regarda un instant sur la place, à travers les lames de la persienne. Une voiture remplie de pierrots fantaisistes, de toutes couleurs et de toutes nuances, portant sur le visage le masque de treillis, était assiégée par une bande de jeunes filles indigènes, costumées en *zingaras*, qui la criblaient de *confetti*. Les pierrots se défendaient sans galanterie aucune, puisant leurs projectiles dans d'immenses sacs à farine et lançant, par énormes pelletées, les petites boules de plâtre, qui s'écrasaient sur le velours fripé des costumes, dont les éraillures luisaient au grand soleil du Midi. La foule des spectateurs : figurans du cortège arrêté dans sa marche, masques et dominos grouillant autour du kiosque municipal, et jusqu'aux simples curieux étagés sur l'estrade, devant le Cercle, tout ce monde bariolé s'ameutait, prenant parti pour les jeunes filles et les aidant à bombarder la voiture. Et tous vociféraient et riaient, en piétinant dans la pâte blanchâtre des confetti pulvérisés. — Le jeune homme contempla deux minutes ce spectacle tumultueux. Puis, laissant retomber le rideau, il se dit : « Pourquoi la vie, plutôt? »

HENRY RABUSSON.

PROMENADES ARCHÉOLOGIQUES

ÉNÉE EN SICILE.

Je croyais en avoir fini avec Énée : je l'avais conduit pas à pas d'Ostie à Laurente, assistant à ses derniers combats, et je ne m'étais séparé de lui qu'après l'avoir vu vainqueur de Turnus, maître de Lavinie, et près d'établir pour jamais ses dieux sur la terre italienne (1). Voici qu'une gracieuse invitation me ramène en arrière. Avant d'aborder dans le Latium, qui était le terme de ses destinées, le héros troyen avait séjourné deux fois en Sicile. On m'a engagé, quoique j'eusse pris congé de lui, à l'accompagner dans cette autre aventure. L'offre était séduisante : je n'y ai pas résisté. Mettons-nous donc de nouveau à la suite de Virgile. Le pays où il va nous conduire est l'un des plus beaux du monde, et nous aurons un plaisir particulier à le parcourir avec lui.

I.

Le biographe de Virgile nous raconte qu'il aimait beaucoup la Campanie et la Sicile et qu'il y demeurait volontiers. Comme il était né au pied des Alpes, dans un pays où les hivers sont quelquefois pluvieux et rudes, il éprouvait sans doute cette sorte d'instinct qui pousse les gens du Nord vers les contrées du Midi. Peut-être aussi trouvait-il que sa santé, qui fut toujours mauvaise, s'accommodait mieux des climats chauds. Il ne se plaisait pas à Rome et n'y restait guère, quoiqu'il y possédât une maison sur l'Esquilin,

(1) Voyez la *Revue* du 15 septembre 1883, du 1er et du 15 décembre 1884.

près du palais de Mécène. C'était pour lui une ville trop bruyante, trop affairée, et il ne pouvait écrire qu'au milieu du calme et du silence. Pour mettre la dernière main à ses *Géorgiques*, il s'enfuit à Naples ; quand il s'agit de l'*Énéide*, il éprouva le besoin d'aller plus loin encore : on nous dit qu'il en composa une partie en Sicile.

Il est probable que la première révélation qu'il eut de la Sicile lui était venue des Idylles de Théocrite, et que c'est là qu'il apprit d'abord à la connaître et à l'aimer ; or nous savons à quel moment et de quelle manière son attention fut appelée sur le poète sicilien. Il avait vingt-cinq ans et vivait dans la ferme de son père, un paysan aisé, qui lui avait donné l'éducation d'un grand seigneur. Il y était revenu, après la fin de ses études, et vraisemblablement il ne songeait pas à en sortir. Tandis qu'il menait une existence oisive et rêveuse dans ces belles campagnes « où le Mincius promène son cours paresseux, » la poésie fermentait en lui et cherchait à se répandre. Son imagination, encore assez mal réglée, l'entraînait de tous les côtés ; il semblait ne pas se bien connaître et ne savait pas se fixer : tantôt il composait de petites pièces de circonstance sur les événemens futiles dont on parlait autour de lui ; tantôt il enflait la voix, et, passant d'un extrême à l'autre, il ébauchait un commencement d'épopée. Les vers qu'il écrivait ainsi au hasard étaient lus de ses amis et devaient lui faire dans le voisinage une certaine réputation. Pollion gouvernait alors la Cisalpine : c'était un homme d'esprit, historien et poète à ses heures, qui a toujours eu le goût de patronner la littérature. Il devina sans doute le talent de son jeune administré, et, fâché des incertitudes où s'attardait un si beau génie, il voulut le mettre dans une voie régulière et lui indiqua un modèle à suivre.

Ce modèle était Théocrite, que les écrivains romains semblaient avoir jusque-là négligé. L'étude de Théocrite charma si bien Virgile que, pendant trois ans au moins, il n'a fait autre chose que de l'imiter. Quoiqu'aucun critique ancien ne nous ait dit par quelles qualités cet auteur a dû surtout lui plaire, il ne me semble pas qu'il soit difficile de le deviner. Je m'imagine que, dans cette confusion des premières années, quand les élémens dont s'est composé son génie ne s'étaient pas encore unis et fondus ensemble, il devait sentir en lui deux tendances diverses qui l'entraînaient en sens contraire. En réalité, il a reçu deux éducations différentes dont jusqu'à la fin il a gardé l'empreinte. La nature fut d'abord son maître, un maître dont les leçons l'ont ravi et qu'il a toujours aimé avec passion. Son enfance s'est passée dans les champs, et les champs, pour qui sait les comprendre, sont une école de naturel et de simplicité ; ils donnent le goût du vrai, du naïf, du sin-

cère, la haine de la recherche et du maniéré. Voilà ce qu'il a dû d'abord apprendre dans cette première contemplation de la nature, et ce qui est resté le fond même de son talent. Mais, de bonne heure aussi, il a étudié les livres : à Crémone, à Milan, à Rome, il fréquenta les grammairiens, les rhéteurs, les philosophes; il fit la connaissance des lettres grecques, il lut Homère, Sophocle, Platon : ce fut une autre ivresse, et cette âme, qui ne sentait rien à demi, se livra tout entière à cette admirable poésie. Les maîtres chargés d'en expliquer les beautés étaient en général des esprits ingénieux, délicats, qui faisaient surtout apprécier à leurs élèves la finesse et la grâce, ce qu'on appelle les qualités littéraires. Virgile, disciple docile, prisa beaucoup ces qualités charmantes; mais il ne perdit pas les autres, et il résulta sans doute des deux éducations qu'il avait successivement reçues qu'il eut à la fois le sentiment de cette grandeur simple que la vie des champs apprend à aimer, et des beautés plus recherchées qu'enseigne l'école, qu'en un mot il devint artiste et resta paysan.

S'il était véritablement, comme je le pense, dans ces dispositions quand il lut Théocrite, je ne m'étonne pas qu'il en ait été si frappé. Le poète sicilien a précisément cette grande qualité d'unir à un degré merveilleux l'art et le naturel (1). Au fond, c'est un délicat, un ami des poètes d'Alexandrie, nourri comme eux « dans la volière des Muses; » ce qui ne l'empêche pas de choisir pour héros ordinaires de ses vers des conducteurs de chèvres et des piqueurs de bœufs. Il trouve sans effort le moyen de descendre jusqu'à eux et de rester lui-même. Il les fait chanter sous les grands arbres, « tandis que les abeilles harmonieuses bourdonnent autour des ruches, que les oiseaux gazouillent sous le feuillage, que les génisses dansent sur l'herbe épaisse, » et leurs chants ont, à la fois, un accent rustique et toutes les finesses d'un art laborieux. Ils s'attaquent quelquefois grossièrement comme on fait au village, ils médisent de leurs maîtres, ils insultent leurs rivaux; et la langue dans laquelle ils échangent ces injures est composée des sons les plus exquis; elle chante à l'oreille comme une musique. C'est une succession de rythmes compliqués qui s'appellent, qui se répondent, qui s'opposent les uns aux autres et se combinent entre eux d'après des lois savantes dont assurément un pâtre n'a jamais eu la moindre idée. Les bergers de Théocrite sont d'ordinaire des gens naïfs, superstitieux, crédules, qui crachent trois fois dans leur sein pour échapper aux maléfices, et qui croient que leur maîtresse va revenir quand ils éprouvent un tressaillement à l'œil droit; mais ils

(1) Voyez, sur Théocrite, les deux études de M. Girard, dans la *Revue* du 15 mars et du 1er mai 1882, M. Couat s'est occupé aussi du poète sicilien dans sa *Poesie alexandrine*.

sont aussi des artistes qui comprennent, qui détaillent toutes les beautés d'un vase dont les parois sont couvertes de fines sculptures, des chanteurs habiles, qui tirent des sons harmonieux de la syrinx, et qui trouvent « que le sommeil et le printemps ne sont pas si doux que la muse. » Tous sont amoureux, mais leur façon d'aimer n'est pas la même ; tandis que quelques-uns expriment leur passion en quelques mots d'une vérité profonde et naïve, d'autres la décrivent avec une finesse ingénieuse, en gens d'esprit qui s'observent, comme on devait le faire à la cour de Ptolémée ou d'Hiéron. Délaissés par leurs maîtresses, les uns gémissent et se plaignent doucement, ainsi qu'il convient à des personnes bien élevées ; d'autres sont moins endurans et moins convenables : « ils appliquent sans façon à l'infidèle un coup de poing sur la nuque, qui est bientôt suivi d'un second. » Même variété dans leurs plaisirs : celui-ci considère comme le plus grand de tous les bonheurs de contempler, pendant l'hiver, le hêtre sec qui brûle dans le foyer et « les tripes fumantes qui cuisent sur le feu. » Il y en a d'autres qui ne se contentent pas à si bon marché : ils ne se plaisent que couchés sur des lits épais de lentisque odorant et de pampres récemment coupés, « tandis que les peupliers et les ormeaux se balancent au-dessus de leur tête, et qu'une onde sacrée, sortant d'une grotte habitée par les nymphes, murmure harmonieusement à leurs pieds. » Pour rapprocher ces élémens contraires et les associer ensemble, il fallait toute la souplesse du génie grec ; mais aucun poète de la Grèce ne les a si parfaitement unis que Théocrite : chez lui, dans ce charme de grâce et de poésie qui enveloppe tout, les contrastes s'effacent. De son œuvre entière, composée de parties si différentes, il sort une impression unique qui donne aux raffinés l'illusion du naturel et fait deviner aux simples les séductions de l'art. Virgile était l'un et l'autre, nous venons de le voir ; il aimait également l'art et la nature et trouvait dans Théocrite de quoi contenter ses deux passions à la fois. Voilà pourquoi il fut si heureux de le lire et prit tant de plaisir à l'imiter.

On trouve, parmi les œuvres qui lui sont attribuées, une pièce qu'on voudrait croire de lui, parce qu'elle est fort agréable, et qu'il a vraisemblablement composée dans sa jeunesse. C'est un tableau de la vie champêtre, qui présente un caractère très différent de ceux qu'il a tracés dans les *Bucoliques*. Ici, il n'a d'autre visée que de peindre exactement une vérité vulgaire ; c'est, comme nous dirions aujourd'hui, un morceau réaliste. Quoiqu'il soit fort ancien, il semble fait d'après toutes les règles de la nouvelle école. L'auteur ne s'est pas mis en frais d'invention et de composition ; il se contente de reproduire ce qu'il a sous les yeux, sans prétendre y rien changer. Il veut décrire la matinée d'un paysan depuis le moment où il se lève

jusqu'à l'heure où il va travailler. Remarquons d'abord que l'homme ne s'appelle pas Tityre ou Ménalque, comme dans une idylle, mais « le Camard, » *Simulus*, ce qui est un nom tout à fait romain. Nous le voyons qui se lève lentement de son lit. La nuit est noire; à moitié endormi, il se dirige à tâtons, les mains en avant, vers le foyer. Quand il se cogne, il se dit : « J'y suis. » Puis il allume sa lanterne, avec toutes sortes de précautions, « étendant la main du côté de la bise pour empêcher la lumière de s'éteindre. » Il réveille ensuite son unique servante, une vieille négresse, dont il nous fait un portrait frappant : « Elle a les cheveux crépus, la lèvre épaisse, la peau noire, la poitrine large, les mamelles pendantes, le ventre plat, les jambes grêles, avec un pied qui s'étend à l'aise.

Pectore lata, jacens mammis, compressior alvo,
Cruribus exilis, spatiosa prodiga planta. »

Aidé par la servante, Simulus cuit son pain, et confectionne le plat qu'il doit emporter pour son dîner. C'est un plat national qui s'appelle *moretum*, et d'où notre poème a pris son nom. L'auteur a soin de nous en donner la recette, qui ne nous engagera pas beaucoup à l'imiter : il y entre de l'ail, de l'oignon, du céleri, de la rue et du fromage. Tous ces ingrédiens sont placés dans un mortier, et pendant que Simulus les écrase, une odeur âcre le saisit aux narines, son front se plisse, et souvent, du bout de sa main, il frotte ses yeux qui pleurent. Quand le pilon ne ressaute plus, il fait avec ses deux doigts le tour du mortier pour rejeter au centre ce qui couvre les bords. L'opération finie, il chausse ses fortes bottes, met son *galerus* sur sa tête, sort pour aller au travail, et voilà notre petit poème achevé.

L'ouvrage, dans sa rusticité, est piquant et curieux. Je ne serais pas surpris qu'avec les dispositions où nous sommes et le goût que manifeste le public, on ne fût tenté aujourd'hui de le préférer aux *Bucoliques*. On se demandera certainement pourquoi Virgile, s'il en est vraiment l'auteur, n'a pas continué de décrire ainsi la vie rustique. Comment se fait-il qu'il ait cru devoir changer de méthode, et qu'ayant commencé par marcher dans une voie qui était nouvelle, il l'ait brusquement quittée pour se mettre sur les pas de Théocrite? Il faut bien croire qu'il n'était pas aussi satisfait que nous de son œuvre, et que ces peintures, servilement exactes, ne lui semblaient pas la perfection de l'art. Peut-être pensait-il que notre existence de tous les jours étant d'ordinaire si médiocre et si plate, il ne vaut vraiment pas la peine de la vivre deux fois, dans la réalité et dans le rêve? Comme il était triste de nature, et enclin à

prendre les choses par leurs mauvais côtés, il lui semblait doux d'échapper un moment à la vie réelle ; plus que personne il devait tenir à cette vie d'imagination où nous pouvons au moins corriger les misères de l'autre et qui nous aide à les supporter. La lecture de Théocrite lui révéla un genre de littérature où la réalité est relevée par une pointe d'idéal : c'était celle qui convenait à ses goûts ; il n'en a plus connu d'autre.

Le voilà donc jeté dans l'imitation du poète grec : du même coup, sa muse est forcée de se dépayser un peu ; il faut qu'elle s'éloigne des lieux qu'elle avait d'abord fréquentés. Tityre et Ménalque ne peuvent pas être, comme Simulus, des habitans des bords du Pô : jamais bergers de cette espèce n'ont mené leurs troupeaux dans les plaines de la Cisalpine. Pour qu'on puisse admettre leur existence, il est nécessaire de supposer qu'ils viennent de plus loin. Théocrite les place dans la Sicile : c'est un pays admirable pour y loger des fantaisies qui participent à la fois de la réalité et de l'idéal ; Virgile n'avait rien de mieux à faire que de les y laisser. La Sicile est donc devenue pour lui la patrie de l'églogue par excellence ; c'est à peine si l'Arcadie lui dispute quelquefois ce privilège. Quand il veut se représenter des bergers qui jouent de la syrinx et composent des chansons rustiques, il songe à la Sicile. Elle obsède son imagination ; elle revient partout dans ses vers. La muse qu'il invoque au moment d'entamer des chants nouveaux est une muse sicilienne :

Sicelides Musæ, paulo majora canamus.

La poésie champêtre lui rappelle le souvenir de Syracuse, et il commence sa dernière églogue en saluant la charmante fontaine d'Ortygie dont les poètes content tant de légendes :

Extremum hunc, Arethusa, mihi concede laborem.

Si Corydon veut éblouir son ami par le tableau de son opulence, il lui fait le compte de ses brebis qui paissent dans les pâturages de la Sicile :

Mille meæ siculis errant in montibus agnæ.

Quoiqu'on soupçonne qu'il est un Cisalpin et n'a guère quitté les environs de Mantoue, il nous dit, comme Polyphème, qu'il a vu son image dans les flots de la mer tranquille et qu'il ne s'est pas trouvé trop laid :

Nec sum adeo informis ; nuper me in littore vidi
Quum placidum ventis staret mare.

Cette mer, n'en doutons pas, est celle qu'on voit étinceler au soleil des hauteurs de Taormine ou des rampes de l'Etna, celle dont il est question dans ces vers divins du berger de Théocrite : « Je ne désire pas posséder les domaines de Pélops ou entasser des monceaux d'or, je n'ai souci de courir plus vite que les vents. Mais puissé-je, sous ce rocher, te tenir entre mes bras, et, regardant paître mes brebis, lancer mes chants vers la mer de Sicile! »

II.

C'est ainsi que Virgile fit connaissance avec la Sicile; et, comme il ne la vit d'abord qu'à travers les idylles de Théocrite, il était difficile qu'il n'en fût pas séduit. Il faut croire que, lorsqu'il la visita plus tard lui-même, son plaisir fut aussi vif, et que la réalité confirma toutes les illusions du rêve. La Sicile est un de ces beaux pays où les déceptions ne sont pas à craindre et qui répondent à tout ce qu'on peut attendre d'eux.

Nous avons la bonne fortune assez rare de savoir en quel état à peu près Virgile a dû la trouver. D'ordinaire on connaît mal la situation des provinces romaines; personne presque ne nous parle d'elles; tous les yeux étaient alors fixés sur la capitale, et ils n'aimaient pas à se détourner vers les pays qui l'entouraient. Mais par suite d'un événement particulier, quelques années avant l'époque d'Auguste, l'attention générale s'était un moment arrêtée sur la Sicile. Un grand seigneur, qui la gouvernait au nom du peuple romain, l'ayant, selon l'usage, très rudement traitée, ses administrés l'attaquèrent devant les tribunaux de Rome. Ils furent soutenus par le parti démocratique, qui, dans la personne du préteur concussionnaire, voulait déconsidérer toute sa caste, et Cicéron se chargea de le poursuivre. Les procès de ce genre étaient fort communs en ce moment, et, une fois qu'ils étaient jugés, on n'en gardait pas le souvenir. Grâce au talent de l'orateur, celui de Verrès est devenu immortel. Les discours de Cicéron se sont par bonheur conservés et ils abondent en détails curieux sur la situation de la Sicile. Puisons à cette source intarissable pour savoir ce qu'elle était à ce moment et l'effet qu'elle pouvait produire sur les Romains qui allaient la visiter.

Nous y voyons d'abord que, bien que la population de la Sicile eût des origines très diverses, un des élémens dont elle se composait avait à peu près absorbé tous les autres, et qu'une seule langue, la langue grecque, dominait dans l'île entière. Seulement les Romains étaient frappés de voir que les Grecs de ce pays ne ressemblaient pas tout à fait à ceux qu'ils rencontraient ailleurs. Ils avaient, comme tous leurs compatriotes, beaucoup de finesse et d'agrément

dans l'esprit, le goût de la dispute, surtout celui de la raillerie : « Dans leurs plus grandes épreuves, dit Cicéron, ils trouvent toujours quelque occasion de plaisanter ;» mais de plus ils étaient sobres et laborieux, deux qualités qu'on ne trouvait pas au même degré chez les habitans de la Grèce propre et de l'Asie. Cicéron ajoute qu'ils avaient bien accueilli la domination romaine. Ils s'associaient volontiers aux négocians de Rome, qui leur apportaient leurs capitaux et leur industrie, et ils exploitaient leurs terres en leur compagnie, comme ils ont depuis exploité leurs vignobles et leur soufre avec des Allemands et des Anglais. Ce n'est pas qu'ils eussent pour les Romains une affection particulière, mais ils sentaient qu'il leur était impossible de se passer d'eux ; ils comptaient sur leurs secours pour échapper à un péril dont ils ne pouvaient pas se tirer tout seuls. La culture des céréales était la grande industrie de la Sicile, et là, comme ailleurs, les paysans étant devenus rares, il avait fallu les remplacer par des esclaves : nous savons que les gens riches en possédaient des milliers. Ces esclaves n'étaient pas établis dans des villages ou disséminés dans des fermes, comme le sont chez nous les gens qui travaillent les champs ; la Sicile ne devait pas posséder alors plus de villages et de fermes isolées qu'elle n'en a de nos jours. On les rassemblait en grandes troupes, comme ces laboureurs que nous voyons faire les semailles ou la moisson dans les plaines de l'Italie méridionale ; mal nourris, peu vêtus, durement traités, ils étaient menés à l'ouvrage par des *villici* qui devaient ressembler beaucoup aux *caporali* d'aujourd'hui. Ils travaillaient les fers aux pieds, et, pendant le jour, la surveillance du *villicus* les empêchait de communiquer entre eux. Mais le soir, dans ces campemens provisoires où on les entassait, il leur était facile de se concerter. C'est ainsi qu'il éclata en quelques années deux révoltes qui épouvantèrent le monde. On vit un Syrien et un Cilicien, à la tête de plus de soixante mille pâtres ou laboureurs, tenir en échec des généraux romains, dévaster la province et verser à flots le sang des hommes libres. Depuis ce moment, les Siciliens vivaient dans une sorte de terreur perpétuelle. On avait fait des lois qui défendaient, sous peine de mort, aux esclaves de porter jamais aucune arme sur eux, et ces lois étaient observées avec la dernière rigueur. « Un jour, dit Cicéron, on apporta un sanglier énorme au préteur Domitius. Surpris de la grosseur de l'animal, il voulut savoir qui l'avait tué. On lui nomma le berger d'un Sicilien ; il ordonne alors qu'on le fasse venir ; le berger accourt, s'attendant à des éloges et à des récompenses. Domitius lui demande comment il a tué cette bête formidable. « Avec un épieu, » répond-il. A l'instant le préteur le fit mettre en croix.» Depuis quelques années, à ce fléau toujours menaçant il s'en était joint un autre. Des flottes de pirates, parties

de la Cilicie, couvraient la Méditerranée. Leurs vaisseaux légers passaient entre les escadres qu'on envoyait pour les surveiller et se jouaient des lourdes galères romaines. On les vit un jour entrer par bravade dans le port même de Syracuse, et, après avoir fait le tour des quais, sortir tranquillement, sans qu'on osât les poursuivre. Contre tous ces dangers les Siciliens avaient besoin de l'appui de Rome; aussi s'étaient-ils toujours montrés, depuis la fin des guerres puniques, des sujets soumis. Ils ne cessaient de faire des avances à leurs vainqueurs, et Cicéron remarque avec quelque surprise que beaucoup d'entre eux prenaient des noms romains, ce qui semblait indiquer qu'ils voulaient renoncer à leur ancienne nationalité pour accepter celle de leurs nouveaux maîtres (1). Les deux races commençaient donc à se mêler ensemble et déjà se préparait cette assimilation de la Sicile avec l'Italie qui de nos jours est devenue si complète.

Ce n'est pas que Rome ait toujours accordé aux Siciliens une protection bien efficace. Elle choisissait quelquefois, pour les gouverner, des gens qui remplissaient fort mal leurs fonctions et qui pillaient ceux qu'ils auraient dû défendre. Verrès, en gardant pour lui l'argent destiné à l'entretien de la flotte, en la mettant sous les ordres du mari de sa maîtresse, qui était aussi mauvais amiral que mari complaisant, l'avait livrée aux pirates. Lui-même ne s'était occupé, dans les deux années de sa préture, qu'à remplir ses coffres ou ses galeries. Il avait mis en vente toutes les charges municipales de la province, fait payer aux laboureurs deux fois plus d'impôts qu'ils n'en devaient, et confisqué, sous prétexte de crimes imaginaires, la fortune des personnes les plus distinguées et les plus riches. « La Sicile, disait Cicéron, est aujourd'hui tellement affaiblie et perdue qu'elle ne retrouvera jamais son ancienne prospérité. » C'était une prédiction, et elle s'est accomplie à la lettre. L'empire donna sans doute à la Sicile, comme au reste du monde, la paix au dehors et la sécurité intérieure. Pendant près de trois siècles on n'entendit plus parler des pirates. Il y eut encore quelques révoltes d'esclaves, par exemple celle de Selurus, qu'on appelait *le fils de l'Etna*, parce qu'il avait longtemps couru et dévasté les environs de cette montagne. Strabon le vit dévorer par les bêtes, dans le grand cirque de Rome, à la suite d'un combat de gladiateurs. « On l'avait placé, dit-il, sur un échafaudage très élevé qui figurait l'Etna. Tout à coup l'échafaudage se disloqua, s'écroula, et lui-même fut précipité au milieu de cages remplies de bêtes fé-

(1) Ce fut Antoine qui, après la mort de César, donna le droit de cité romaine à toute la Sicile. Il prétendit avoir trouvé le décret qu'il publia dans les papiers du dictateur, mais Cicéron croit que les Siliciens l'avaient payé pour le fabriquer.

roces qu'on avait mises au-dessous. » Ces tentatives, comme on voit, étaient rigoureusement réprimées et elles ne prirent jamais le caractère terrible de celles d'Eunus et d'Athénion. Cependant, malgré le calme dont la province a joui sous l'empire, elle ne parvint jamais à se relever (1). N'est-il pas étrange que la paix, qu'elle a tant souhaitée et si peu connue, n'ait pas pu lui rendre un moment cette prospérité, cet éclat, cette intensité de vie, cette gloire des lettres et des arts, dont elle avait été favorisée d'une façon si merveilleuse pendant qu'elle se débattait dans d'effroyables désordres ?

Il lui restait heureusement ce qu'elle tenait de la nature, ce que rien ne pouvait lui ôter : les richesses d'un sol inépuisable, dans une petite étendue une étonnante variété de sites, des montagnes pittoresques, des côtes bien découpées, un climat d'une admirable sérénité, qui frappait de surprise même des Italiens : « On prétend, disait Cicéron, qu'à Syracuse il n'y a pas de journée si sombre que le soleil n'y luise quelques instans. » Ajoutez-y tous ces phénomènes volcaniques, mentionnés si complaisamment par Strabon, et qui causaient d'autant plus d'admiration qu'on savait moins les expliquer, ces sources brûlantes qui jaillissent de terre, ces montagnes qui jettent des torrens de feu ou de boue, ces flammes qui courent capricieusement sur les flots, ces îles qui sortent tout d'un coup de la mer et qui s'y replongent, enfin tous ces spectacles extraordinaires dont on rendait compte par des légendes, faute d'en savoir la raison, et qui donnaient à la Sicile la réputation d'être un pays de merveilles.

Ce n'était pas là pourtant ce qui attirait surtout chez elle les voyageurs. L'auteur d'un poème sur l'Etna se plaint qu'on ne se dérange guère pour admirer les grands spectacles de la nature, tandis qu'on traverse les terres, qu'on passe les mers, qu'on se donne mille peines lorsqu'il s'agit de contempler des tableaux célèbres ou de vieux monumens. Les curieux allaient donc voir Agrigente ou Syracuse, comme Athènes ou Corinthe : ils venaient y visiter les chefs-d'œuvre de l'art grec. Il est sûr que leur attente n'était pas trompée et qu'ils ne devaient pas regretter leur voyage. Songeons que tous ces édifices, dont les débris nous étonnent, quoique nous n'en ayons plus que le squelette, étaient alors intacts et complets. Les temples conservaient leurs frontons et leurs frises

(1) Les empereurs semblent s'être découragés de s'occuper d'elle. Elle est un des rares pays où l'on n'a pas retrouvé de ces bornes milliaires qui sont si fréquentes ailleurs, ce qui semble montrer que les grandes routes n'y existaient pas ou qu'elles n'étaient pas réparées par l'autorité publique. Voyez les réflexions que fait Mommsen à ce propos dans le volume du *Corpus inscriptionum Latinarum* où il est question de la Sicile.

sculptées ; le vent et la pluie n'avaient pas rongé les cannelures des colonnes ; elles étaient couvertes d'une couche de stuc assez forte pour les protéger, assez légère pour ne pas les alourdir, semblable à ces vêtemens de gaze qui dessinent si parfaitement les formes des statues antiques. Les métopes produisaient tout leur effet, placées au-dessus des colonnes, à l'endroit même pour lequel on les avait faites, au lieu d'être, comme aujourd'hui, rangées le long des murs d'un musée. Il faut ajouter que toute cette architecture dorique, qui nous paraît si majestueuse, si grave, était alors relevée et comme égayée par des couleurs que le temps a effacées. On sait aujourd'hui que les Grecs appliquaient sur le marbre et sur le stuc des peintures qui avaient l'avantage de corriger, dans les premiers temps, la crudité des tons naturels, et qui plus tard, à mesure que les monumens vieillissaient, les empêchaient de prendre ces variétés de nuances qui détruisent l'unité de l'ensemble. Faisons un effort d'imagination et tâchons de nous figurer l'aspect que devaient alors présenter ces beaux édifices. Les grandes parties extérieures sont peintes d'ordinaire en jaune clair, couleur moins éblouissante au soleil, moins crue que le blanc, qui se détache mieux sur les nuages et contraste plus agréablement avec la verdure. Sur ce fond uniforme, des teintes plus vives accusent les détails de la décoration. Les triglyphes sont peints en bleu ; le fond des métopes et des frontons en rouge. Les colonnes s'enlèvent en clair sur un soubassement plus foncé. Quelquefois des lignes délicatement tracées indiquent les joints des pierres. Pline, parlant d'un temple de Cyzique, dit « que l'or n'y semblait qu'un trait de pinceau, aussi fin qu'un cheveu, et qu'il produisait néanmoins de merveilleux reflets. » Vers le haut, le long des frises et au-dessus, les ornemens sont plus nombreux, les couleurs plus variées, plus vives, comme pour former une sorte de couronne à l'édifice (1). Voilà pour l'extérieur : on voit à quel point il différait alors de ce qu'il est aujourd'hui. Quant à l'intérieur, nous n'en avons plus rien conservé. Les murs de la *cella*, c'est-à-dire de la demeure même du dieu, ont presque partout disparu, et c'est grand dommage, car ils étaient souvent couverts de belles peintures. A Syra-

(1) Je me sers ici des idées et souvent même des expressions de M. Hittorff. C'est lui, on le sait, qui a le premier soutenu, non sans soulever de violentes polémiques, que les monumens grecs étaient recouverts de couleurs, et c'est l'étude qu'il avait faite des temples de Ségeste et de Sélinonte qui lui avait révélé cette vérité. Son grand ouvrage sur *l'Architecture antique de la Sicile*, qu'il avait laissé incomplet, a été achevé par son fils, M. Ch. Hittorff, et publié en 1870. M. Ch. Hittorff a tenu à s'effacer devant son père, dont il avait été le collaborateur le plus dévoué, et il n'a pas voulu mettre son nom sur la première page ; cette piété filiale ne doit pas le priver de la juste part qui lui revient dans l'œuvre commune.

cuse, dans le temple de Minerve, une suite de tableaux représentait les incidens d'une bataille de cavalerie livrée par Agathocle. « Il n'y a pas, dit Cicéron, de peinture plus fameuse et qui attire plus les étrangers. » Ils allaient voir aussi, dans le même temple, des portes sculptées, comme on visite celles de Ghiberti à Florence. On les tenait pour une œuvre admirable, et les critiques d'art de la Grèce avaient composé plusieurs ouvrages pour en détailler les beautés. Ce qui paraissait plus curieux encore, c'était de voir rangés le long des murs les dons qu'on avait offerts aux dieux; il y en avait de toute sorte. Pline le jeune raconte qu'ayant fait un héritage, il s'était permis d'acheter une statuette en airain de Corinthe, représentant un vieillard debout, qui lui semblait un bel ouvrage. « Je n'ai pas l'intention, nous dit-il, de la garder pour moi. Je veux l'offrir à Côme, ma patrie, et l'y placer dans un lieu fréquenté, de préférence dans le temple de Jupiter : c'est un présent qui me semble digne d'un temple, digne d'un dieu. » En effet, de belles statues n'y sont pas déplacées, même quand elles ne représentent pas la divinité qu'on vient y prier ; mais il y avait bien autre chose. Pour ne parler que de ceux de la Sicile, Cicéron rapporte qu'on y voyait des tables de marbre, des vases en airain, des lingots d'or, des dents d'ivoire d'une grandeur extraordinaire, et, pendant aux murs, des casques, des cuirasses travaillées avec goût, ainsi que des piques de bois, qui sans doute avaient servi de sceptre aux anciens princes du pays. Les temples n'étaient donc pas seulement des musées, comme on l'a dit souvent, mais de véritables magasins de curiosités.

Au milieu de ces richesses entassées, il devait être quelquefois difficile au voyageur inexpérimenté de se reconnaître. Heureusement, il avait la ressource de s'adresser à des personnages empressés et obligeans, dont la race ne s'est pas perdue en Italie, qui faisaient profession de guider les étrangers et de leur faire admirer les monumens antiques. On les appelait *mystagogues* ou *périégètes*. Il y en avait beaucoup en Sicile, comme dans tous les pays de la Grèce que visitaient les curieux, et Cicéron nous les dépeint fort embarrassés après que Verrès eut dévalisé tous les temples. « Ne pouvant plus, dit-il, faire voir les objets précieux, qui n'y sont plus, ils sont réduits à montrer la place qu'ils occupaient ; » ce qui n'est pas tout à fait la même chose.

Indépendamment des monumens publics, gymnases, théâtres ou temples, qui contenaient tant d'œuvres remarquables, il y avait en Sicile beaucoup de galeries qui appartenaient à des particuliers et que les étrangers étaient admis à visiter ; c'est ce qui arrive encore aujourd'hui à Rome et dans les villes importantes de l'Italie. Cicé-

ron parle de plusieurs de ces riches collections, qui, pour leur malheur, excitèrent la convoitise de Verrès. Mais il y en a deux dont il fait surtout l'éloge, celle de Stenius, à *Thermæ Himerenses* (aujourd'hui Termini), et celle d'Heius, à Messine. Heius avait eu l'idée de réunir dans une pièce arrangée exprès les chefs-d'œuvre de sa galerie : c'est ce qu'on a fait depuis longtemps dans la Tribune de Florence, ce qu'on imite dans presque tous les musées de l'Europe. Il possédait une petite chapelle, bien tranquille, bien recueillie, avec des autels pour venir prier les dieux, et il l'avait ornée seulement de quatre statues, quatre merveilles : le Cupidon de Praxitèle, l'Hercule en bronze de Myron, et deux canéphores de Polyclète. Le Cupidon avait fait le voyage de Rome : l'édile C. Claudius l'avait emprunté à son ami Heius pour embellir une fête qu'il donnait au peuple romain. On ne manquait pas de le dire aux visiteurs, de même que de nos jours on pense augmenter le prix d'un tableau en racontant qu'il est de ceux qui furent enlevés par les Français et placés au Louvre. La chapelle d'Heius était ouverte tous les jours, et les étrangers qui passaient à Messine ne manquaient pas de l'aller voir. « Cette maison, dit Cicéron, ne faisait pas moins d'honneur à la ville qu'à son maître. »

On allait donc visiter alors la Sicile pour les mêmes raisons qu'à présent. Elle attirait surtout les artistes, les connaisseurs, ou ceux qui croyaient l'être, les admirateurs de l'art grec, qui savaient qu'elle était au moins aussi riche en monumens anciens que la Grèce ou l'Asie. Le voyage était sans doute moins commode et moins rapide qu'aujourd'hui ; mais peut-être se faisait-il plus aisément qu'il y a quelques années. Cicéron rapporte que, lorsqu'il voulut dresser l'acte d'accusation de Verrès, il parcourut l'île entière en cinquante jours, « de façon à recueillir tous les griefs des villes et des particuliers, » ce qui suppose qu'il y avait alors des moyens assez faciles pour se transporter d'un endroit à l'autre. Aussi voyait-on beaucoup de Romains se mettre en route pour la Sicile. Dans les *Verrines*, toutes les fois que l'orateur parle de quelque ville importante ou de quelque monument fameux, il paraît supposer qu'il y a, dans son auditoire, des personnes qui les connaissent.

C'est là précisément ce qui nous cause une certaine surprise : nous sommes étonnés qu'il y ait eu tant de gens à Rome qui aient pris la peine d'aller si loin pour voir de beaux édifices et de riches musées. Longtemps les Romains avaient affiché un souverain mépris pour les arts et, à l'époque même dont nous nous occupons, les magistrats en exercice, les orateurs qui voulaient paraître sérieux, affectaient de n'avoir jamais entendu parler des grands artistes de la Grèce ; mais c'était une comédie : en réalité, ceux

même qui se donnaient le plaisir d'écorcher à la tribune le nom de Praxitèle ou de Polyclète commençaient à payer très cher leurs ouvrages, et l'on venait de voir, à Rome, un bronze de moyenne grandeur vendu publiquement 120,000 sesterces (24,000 francs), le prix d'une ferme. Verrès se trouvait être un de ces Romains que l'art grec avait séduits ; mais, comme il se mettait au-dessus des préjugés et qu'il ne se piquait pas de pratiquer les vertus anciennes, il avait le courage d'avouer ses goûts et ne se gênait pas pour les satisfaire. Ce fut un grand malheur pour lui d'être envoyé en Sicile : la vue des chefs-d'œuvre dont ce pays était plein enflamma sa passion et la porta à tous les excès. J'imagine que, devant nos tribunaux, cette sorte de fureur dont il était atteint pour les objets d'arts lui mériterait peut-être quelque indulgence ; à Rome, au contraire, elle contribua beaucoup à le perdre. S'il s'était contenté de prendre l'argent des provinciaux, il aurait causé moins de scandale, c'était un crime alors fort commun et l'on s'y était accoutumé ; mais voir un Romain qui se donnait tant de mal pour voler des statues et des tableaux, voilà ce qui n'était pas habituel, et l'indignation s'augmentait par la surprise. Un crime aussi extraordinaire paraissait indigne de pardon.

Le portrait que Cicéron trace de Verrès doit être fidèle ; je remarque que certains détails de cette figure n'ont pas cessé d'être vrais ; c'est un original dont nous connaissons des copies. Il ne suffit pas de dire qu'il avait le goût des œuvres d'art, il en avait la manie. Cicéron rapporte que quelques jours avant qu'on jugeât son procès, il assistait à une fête donnée par un riche Romain, Sisenna, où l'on avait sorti, pour faire honneur aux invités, toutes les curiosités que possédait le maître de la maison. Verrès avait un grand intérêt à paraître indifférent à ce spectacle. Il lui importait de cacher sa folie pour ne pas donner raison à ses accusateurs ; mais il ne put pas se contenir : il lui fut impossible de ne pas s'approcher de ces richesses étalées pour les regarder de plus près, pour les toucher, pour les manier, à la grande frayeur des esclaves, qui connaissaient sa réputation et ne le perdaient pas de vue. Quand un objet lui plaisait, il ne pouvait plus s'en passer : c'était une maladie. Il demandait à l'emporter pour quelques jours et ne le rendait plus. Souvent il proposait de l'acheter, et d'abord le propriétaire refusait : « Les Grecs, dit Cicéron, ne vendent jamais volontiers les objets précieux qu'ils possèdent. » Mais Verrès était maître absolu de la province ; il avait mille moyens de perdre ceux qui ne se montraient pas complaisans pour lui. Après avoir prié, il menaçait, et les malheureux finissaient par s'exécuter en gémissant. Voilà comment il lui arriva de ne donner que 6,500 sesterces (1,300 francs) pour quatre statues de maîtres et de payer 1,600 sesterces (320 francs) le Cu-

pidon de Praxitèle. C'était un vol manifeste : Verrès l'appelait simplement une bonne affaire. Ce mot est commode pour déguiser un marché douteux ; les collectionneurs l'emploient volontiers ; rien ne leur plaît tant que de ne pas payer un objet ce qu'il vaut : ils y trouvent en même temps qu'une économie une satisfaction de vanité. Quand il s'agissait de dépouiller les monumens publics, Verrès rencontrait encore moins de résistance : ils étaient plus directement sous sa main et, d'ailleurs, il est de règle que chacun a moins d'ardeur à défendre ce qui appartient à tous. Une fois pourtant il fut forcé de lâcher prise. Ses suppôts étaient arrivés de nuit dans Agrigente pour enlever une statue d'Hercule que les habitans honoraient d'un culte particulier. « Elle avait, dit Cicéron, le menton et la bouche tout usés des baisers que lui donnaient ses adorateurs. » Par malheur pour Verrès, les esclaves qui gardaient le temple donnèrent l'éveil ; les Agrigentins se réunirent de tous les quartiers de la ville et, à coups de pierres, mirent les voleurs en fuite.

Mais il n'était pas accoutumé à trouver en face de lui des adversaires si décidés. Aussi sa passion, que rien ne gênait, n'avait-elle pas besoin de se contraindre. Il ne recherchait pas seulement les statues de bronze ou de marbre, les vases de Corinthe, les tableaux célèbres, tous ces objets que la curiosité se disputait à prix d'or ; sa manie s'étendait à tout. Il faisait aussi collection de bijoux, de tapis, de meubles, d'argenterie. Toutes les familles riches de la Sicile possédaient des patères, des cassolettes, des vases précieux pour le culte de leurs divinités domestiques. Quand Verrès avait la discrétion de ne pas les prendre, il enlevait au moins les ornemens de métal qui les entouraient et qui étaient d'ordinaire des œuvres d'art remarquables. Puis il faisait appliquer ces ornemens sur des coupes d'or et fabriquait ainsi de faux antiques. Il avait à Syracuse des ateliers où des ouvriers habiles travaillaient pour lui et il y passait des journées entières, vêtu d'une tunique brune et d'un manteau grec. C'est encore un goût assez ordinaire aux collectionneurs : il leur semble que par ces réparations et ces restaurations, en se permettant d'achever ou de modifier les œuvres des maîtres, ils se font leurs collaborateurs, et leur amour s'accroît pour des ouvrages où ils ont mis quelque chose d'eux-mêmes.

Cicéron ajoute, comme dernier trait, que Verrès était en somme fort ignorant et peu capable d'apprécier par lui-même tous ces chefs-d'œuvre qu'il entassait. Il avait à ses ordres deux artistes grecs fort expérimentés, qui étaient chargés de le renseigner. « Il voit par leurs yeux, dit Cicéron, et prend par ses mains. » Les amateurs ne sont pas toujours des connaisseurs ; ce qui ne les empêche pas d'aimer avec fureur des objets dont ils ne comprennent pas tout le prix, car on sait que les passions les moins éclairées sont quelquefois les plus

fortes. Celle de Verrès s'augmentait de ce qu'il y avait d'ordinaire de violent et de grossier dans l'âme des Romains. C'étaient toujours des soldats et des paysans; la Grèce, avec tous ses raffinemens, n'était pas parvenue à détruire ce fond de barbarie et de brutalité qu'ils tenaient de la nature, et il leur arrivait encore d'unir les emportemens du sauvage aux goûts délicats du civilisé. Supposons qu'un amateur de ce caractère possède une autorité sans limites, qu'il se trouve en pays vaincu, avec des sujets soumis à ses pieds et des flatteurs empressés autour de lui, il perdra vite la tête et se croira tout permis. C'est cette ivresse du pouvoir absolu, dans une nature détestable, jointe à un mélange malsain de Romain et de Grec, qui, sous l'empire, a produit Néron; Verrès fut une ébauche de Néron sous la république.

Heureusement pour la Sicile, les Romains qui venaient s'établir chez elle ne ressemblaient pas tous à Verrès. Pour revenir enfin à Virgile, que nous avons depuis trop longtemps quitté, il n'est pas douteux qu'il n'ait été, lui aussi, très sensible aux beautés de l'art grec. Soyons assurés qu'il n'a pas pu parcourir sans une vive émotion des villes comme Sélinonte, Agrigente ou Syracuse; il a certainement visité leurs temples et leurs théâtres, admiré les statues et les tableaux qui leur restaient après les larcins du terrible préteur; mais lui au moins s'est contenté d'admirer. On peut croire que le souvenir des monumens qu'il avait vus en Sicile lui revenait à la pensée lorsqu'il avait à décrire des édifices semblables. N'avait-il pas dans l'esprit Agrigente ou Ségeste quand il nous parle de ces temples « qui s'élèvent sur un rocher antique et dont cent colonnes soutiennent le faîte? » Ne se rappelait-il pas les riches colorations dont j'ai dit un mot tout à l'heure, lorsqu'il nous dépeint ces toits magnifiques où l'or étincelle, *aurea tecta?* Cependant je suis tenté de penser que, comme il était venu surtout chercher le repos en Sicile, il fut encore plus touché des agrémens du climat et des beautés de la nature. Je m'imagine qu'il dut choisir quelque part, dans un site gracieux, le long de ces montagnes qui descendent vers la mer, une demeure solitaire où il pouvait travailler, sans être distrait, à sa grande épopée. La Sicile avait pour lui le mérite de rappeler la Grèce. Jeune encore, il avait exprimé dans des vers célèbres le bonheur qu'il éprouverait à parcourir les belles vallées de la Thessalie ou de la Thrace et à voir les jeunes filles de Sparte bondir sur les hauteurs du Taygète :

O ubi campi,
Sperchiusque, et virginibus baccata Lacænis
Taygeta!

On est fort étonné qu'il n'ait entrepris ce voyage si souhaité que la dernière année de sa vie ; il est probable que la Sicile lui fit prendre patience. La Sicile, c'était la Grèce aussi, mais une Grèce plus voisine de lui, plus à sa portée, et qui surtout était presque italienne : c'était pour Virgile une grande raison de l'aimer. Aussi a-t-il fait beaucoup d'efforts pour la rattacher tout à fait à l'Italie ; il affirme qu'elle en a fait primitivement partie, et qu'en réalité elle lui appartient, quoiqu'elle soit grecque d'apparence et de langage. « Ces lieux, nous dit-il, furent autrefois secoués et bouleversés par des convulsions profondes. Les deux terres ne faisaient qu'une, quand la mer furieuse se fraya entre elles un passage et les sépara par ses flots. C'est ainsi qu'elles furent détachées violemment l'une de l'autre et qu'un canal étroit courut entre ces villes et ces campagnes autrefois réunies. » Dès lors Virgile se trouvait autorisé à les confondre dans son affection et à traiter la Sicile comme le reste de l'Italie. Puisque l'origine des deux pays est la même, il pouvait bien lui donner une place dans ce poème national, qui devait contenir toutes les traditions et toutes les gloires de la patrie italienne. Cette place, nous allons le voir, est très large, et il n'y a que le Latium qui soit mieux partagé : la Sicile remplit un livre entier de l'*Énéide* et presque la moitié d'un autre.

III.

Le troisième livre de *l'Énéide* nous montre Énée à la recherche d'une nouvelle demeure. Le poète nous raconte qu'après s'être échappé de Troie, il s'est réfugié sur les cimes de l'Ida, où il passe une saison à se reposer de ses fatigues et à préparer son voyage. Il part ensuite, sans trop savoir où il va. Il a formé le dessein de se laisser guider par les oracles ; mais les oracles, comme on sait, ne sont pas toujours fort clairs, et il n'est pas aisé de les bien entendre. Ils recommandent à Énée de se retirer dans l'*Hespérie*, c'est-à-dire dans les régions de l'Occident. C'est une expression très vague qui lui fait connaître à peu près la direction qu'il lui faut suivre, mais ne lui permet pas de savoir le point précis où il doit s'arrêter. Même quand la prophétesse Cassandre lui parle du Latium et du Tibre, ces noms parfaitement inconnus d'un habitant de l'Asie-Mineure ne lui apprennent pas grand'chose. Quant à cette autre indication qu'il faut qu'il retourne dans le pays d'où ses pères sont sortis, pour qu'elle pût lui suffire, il aurait fallu qu'il connût à fond l'histoire de ses aïeux les plus lointains, et nous voyons que le souvenir s'en était perdu. Il n'est pas surprenant qu'ayant une connais-

sance si imparfaite du pays où les dieux lui ordonnent d'aller, il se soit souvent trompé de route. Heureusement ils ont soin de le remettre dans la bonne voie, toutes les fois qu'il s'en écarte. C'est ainsi qu'après beaucoup d'erreurs un coup de vent envoyé par la Providence le jette dans l'Adriatique, en face de l'Italie, puis le pousse jusque dans le golfe de Leucate, c'est-à-dire à l'endroit même où fut livrée la bataille d'Actium. On pourrait être tenté de croire que c'est Virgile qui a imaginé cet incident, qui lui permettait de rapprocher la fortune d'Énée et celle d'Auguste. Il n'en est rien, et la légende était beaucoup plus ancienne qu'Auguste et que Virgile, puisque Varron l'avait rapportée ; mais on comprend que le poète en ait tiré un grand profit. Il est heureux de conduire le héros troyen sur les rivages où son grand descendant remportera la victoire qui doit le rendre maître du monde, de nous le montrer s'y arrêtant avec complaisance, entrevoyant d'une manière confuse et par une sorte de divination les grandes destinées auxquelles ces lieux sont réservés et déjà célébrant, avec sa petite troupe, des jeux qui semblent annoncer et préparer ceux qu'établira le grand empereur après la défaite d'Antoine.

D'Actium, Énée se rend en Épire, où il retrouve Andromaque avec Hélénus, son nouveau mari. Hélénus est un devin fort habile, et comme Énée ne manque jamais une occasion de connaître la volonté des dieux, il a grand soin de le consulter. C'est par lui qu'il apprend d'une manière un peu claire la route qu'il doit tenir. Les destins ordonnent qu'il porte ses dieux en Italie, mais la partie de l'Italie où il doit s'établir n'est pas celle qu'on aperçoit en face de l'Épire. Il faut qu'il longe les côtes de la Calabre, « que ses rames battent les flots de la mer de Sicile, » qu'il visite la Campanie et qu'il voie de près le rocher de Circé avant d'arriver à cette plage tranquille où il doit fixer sa demeure. Cette fois, Énée est très clairement renseigné, et, « lorsqu'il étend au souffle des vents les ailes de ses voiles, » il sait où il va et le chemin qui doit le mener au terme de son entreprise. — C'est dans ce voyage que nous allons le suivre.

Mais, dira-t-on peut-être, convient-il de prendre ainsi au sérieux des fictions poétiques? Devons-nous accompagner pas à pas un héros de légende, essayer de retrouver les lieux par lesquels il n'a jamais passé, et prendre la peine de dresser un plan régulier de ses courses imaginaires, comme s'il s'agissait de voyages véritables? — Pourquoi pas? Les poètes antiques aiment à mettre la raison dans la fantaisie et à donner à la fable les couleurs de la vérité. Le bon sens, quand on les lit, n'a qu'une concession à faire : il faut qu'il accepte le personnage fictif qu'on lui présente et les données merveilleuses du récit qu'on va lui raconter; cela fait, nous rentrons dans la réalité et nous n'en sortons plus guère. Ce héros d'imagi-

nation ne fera plus en général que des choses raisonnables, et son existence se déroulera le plus souvent dans les conditions ordinaires de la vie humaine. Cette façon d'introduire le vrai jusque dans le chimérique et de satisfaire à la fois l'imagination et le bon sens est un des plus grands charmes de la poésie ancienne. N'ayons donc aucune répugnance à nous mettre à la suite d'Énée; soyons convaincus que Virgile va nous décrire des paysages parfaitement réels et que, la plupart du temps, il ne nous dépeindra que ce qu'il a vu de ses yeux.

Il faut d'abord qu'Énée passe des rivages de l'Épire à ceux de l'Italie: c'est un bras de mer étroit à franchir, une traversée de quelques heures qui ne serait qu'un jeu pour un vaisseau de nos jours. Mais alors les pilotes n'osaient pas abandonner le rivage. Il faut voir toutes les précautions que prend celui d'Énée avant de se hasarder au milieu des flots et d'oser perdre la terre de vue. « La Nuit, conduite par les Heures, n'avait pas encore atteint le milieu du ciel, lorsque le vigilant Palinure se lève, interroge tous les vents et prête l'oreille au moindre souffle. Il observe les astres qui glissent dans l'espace silencieux; l'Arcture, les Hyades pluvieuses, les deux Ourses, Orion armé de son épée d'or. Puis, quand il voit que tout est calme dans le ciel tranquille, il donne du haut de la poupe le signal du départ. » Le voyage s'accomplit sans incident. Aux premiers rayons du jour, les Troyens aperçoivent en face d'eux un promontoire couronné par un temple, et, au pied de la colline, un port naturel, ouvert du côté de l'orient, où ils abritent leurs vaisseaux (1). C'est là que, pour la première fois, Énée touche à la terre d'Italie; il la salue pieusement, mais, fidèle aux ordres qu'il a reçus d'Hélénus, il n'y séjourne que quelques heures et continue son chemin, en rasant la côte.

« Ensuite, ajoute-t-il dans son rapide récit, nous arrivons à l'entrée du golfe de Tarente. De l'autre côté se dresse le temple de Junon Lacinienne; plus loin on aperçoit Caulon et Squillax fécond en naufrages. » Voilà tout, et trois vers lui suffisent pour dépeindre toute la côte de l'Apulie et de la Calabre, c'est-à-dire l'un des plus beaux paysages de l'Italie. Je suppose qu'il a dû lui en coûter un peu d'être si sobre. S'il n'avait pas pris la résolution de tout sacrifier à l'unité de son œuvre, il lui aurait été difficile de ne pas parler avec complaisance de cet admirable pays, et sa poésie s'y serait volontiers arrêtée un moment; mais il appartenait à une école sévère, qui se fait une loi de retrancher les descriptions inutiles.

(1) La description est si exacte qu'on n'a pas eu de peine à reconnaître de quel endroit Virgile veut parler. Il s'agit du petit village de Castro, à quelques lieues d'Otrante, non loin du promontoire d'Iapygie, aujourd'hui appelé *Santa-Maria di Leuca*.

C'est ainsi qu'il s'est résigné à ne rien dire des villes illustres qui peuplaient ce rivage; rien de Sybaris, dont le luxe était si célèbre dans l'antiquité; rien de Crotone, où vécut Pythagore; rien de Métaponte, où il mourut. Il n'a fait d'exception que pour Tarente; encore s'est-il contenté de prononcer son nom; ce qui ne semble guère, si l'on se souvient de l'importance qu'elle avait alors et de la place qu'elle tenait dans la vie de quelques riches Romains. Tarente était devenue un des lieux de villégiature qu'ils préféraient, quoiqu'elle eût l'inconvénient d'être bien loin de Rome. Mais lorsqu'une génération de gens ennuyés est prise de la manie des voyages, qu'elle éprouve le besoin de sortir de chez elle et de quitter ses affaires pendant une partie de l'année, il est de règle qu'elle ne reste pas longtemps fidèle aux lieux où elle va chercher quelque repos; comme tous les remèdes, ils cessent bientôt d'être efficaces et ne la guérissent plus de l'ennui. Il faut alors en chercher d'autres qui aient les agrémens de la nouveauté, et, en général, elle les choisit plus éloignés, moins abordables que les premiers, pour qu'ils lui rendent plus sensible le plaisir de changer de place. Les grands seigneurs de Rome s'étaient longtemps contentés du séjour de Tusculum ou de Véies, lorsqu'ils voulaient se délasser un moment des fatigues de la vie politique. Ils allèrent ensuite un peu plus loin, à Préneste, à Tibur, puis, quand toute l'Italie fut conquise, à Naples, à Baïes, à Cumes, à Pompéi, ce qui était déjà un voyage. A l'époque où nous sommes arrivés, Baïes semblait à beaucoup de ces dégoûtés un lieu trop couru, presque vulgaire, et pour se dépayser davantage, ils s'enfuyaient jusqu'à Tarente. Il faut reconnaître que « la molle Tarente » méritait la peine qu'on se donnait pour l'aller chercher. Horace avait bien raison de dire que rien au monde ne lui semblait préférable à ce coin de terre :

> Ille terrarum mihi præter omnes
> Angulus ridet.

C'était une ville de délices, faite à souhait pour être le séjour favori d'un épicurien, et qui, bercée par les flots, embaumée par l'odeur de ses jardins, achevait, depuis un siècle, de s'éteindre doucement dans l'oisiveté et le plaisir. Elle est située entre deux mers: d'un côté, le golfe qui porte son nom et qu'Énée traverse en cinglant vers la Sicile, de l'autre, un vaste lac intérieur, de 50 kilomètres de tour, qui ne communique avec le golfe que par une étroite coupure, et que cette langue de terre, sur laquelle la ville est bâtie, met à l'abri des tempêtes. Rien n'est plus intéressant, quand le temps est mauvais, que le contraste des flots irrités et des flots tranquilles. Tandis qu'en se tournant vers la haute mer, on a

le spectacle des navires battus par l'orage, dans la mer intérieure les petites barques des pêcheurs circulent tranquillement pour jeter les filets ou les relever (1). Un peu plus loin, s'étend une vaste plaine, sans grands accidens de terrain, mais riche et riante, comme les anciens les aimaient. Elle s'élève peu à peu vers les montagnes qui la ferment au nord et d'où descendent de petits ruisseaux qui vont se jeter dans la mer, après avoir répandu un peu de fraîcheur sur leur route. L'un d'eux est le Galèse, que Virgile a chanté dans ses *Géorgiques*, car Virgile était, comme Horace, un des visiteurs de Tarente. Il est difficile d'oublier le tableau qu'il nous fait de ce bon vieillard, qui, dans les lieux fortunés « où le noir Galèse traverse des champs jaunes d'épis, » défriche quelques arpens de terre abandonnée. Après y avoir semé, au milieu des broussailles, des carrés de légumes entourés d'une bordure de lis, de verveine, de pavots, et planté quelques ormes et quelques platanes pour abriter sa table rustique, il se croit l'égal d'un roi parce qu'il cueille avant tout le monde la rose au printemps, les fruits à l'automne. C'est dans ce passage charmant des *Géorgiques* qu'il faut chercher l'impression que Tarente a faite sur Virgile ; dans l'*Énéide*, comme son héros n'y séjourne pas, il n'a pas cru devoir s'y arrêter non plus, et se contente d'en prononcer le nom ; mais il était bien sûr que ce nom seul suggérerait à ses lecteurs des souvenirs que j'ai tenu à rappeler en passant.

Cependant Énée continue à longer les côtes de la Calabre. Quand il est arrivé à l'extrémité de la péninsule et qu'il en a franchi le dernier promontoire (*capo Spartivento*), il aperçoit tout à coup un magnifique spectacle : c'est la Sicile, dont il voit les rivages fuir dans le lointain ; c'est surtout l'Etna qui se dresse en face de lui. L'Etna tient une grande place dans l'admiration et la curiosité des anciens. On sait pourtant qu'ils n'étaient pas très sensibles aux beautés des sites sauvages ; les glaciers les épouvantaient, et il semble qu'ils n'aient jamais consenti à regarder de près les Alpes, tant il leur répugne d'en parler. Mais l'Etna, placé au cœur d'un pays qu'ils fréquentaient volontiers, s'imposait à leur attention ; il frappait trop souvent leurs regards, il était le théâtre de phénomènes trop redoutables pour qu'il leur fût possible de n'en rien dire. Voilà pourquoi, malgré leurs préférences pour les paysages calmes et reposés, ils se sont beaucoup occupés de la terrible montagne. Il y avait alors, comme de nos jours, d'assez nombreux tou-

(1) Déjà, dans l'antiquité, le *Mare piccolo* avait la réputation d'être un lieu de pêche incomparable. Horace nous dit que les gourmets faisaient grand cas des coquillages de Tarente

Pectinibus patulis jactat se molle Tarentum.

ristes qui se hasardaient à en faire l'ascension; Strabon, qui nous l'apprend, invoque plusieurs fois leur témoignage. On partait de la petite ville d'Etna, comme aujourd'hui de Nicolosi; de là on s'élevait péniblement, en suivant une région désolée, à travers la cendre et la neige, jusqu'aux approches du sommet. Le long de la route, on assistait quelquefois à de singuliers spectacles : des prêtres, penchés sur les bouches du volcan, y faisaient des sacrifices, ou, à l'aide de diverses pratiques, essayaient de deviner l'avenir. Arrivés presque au terme de la course, quelques superstitieux s'arrêtaient saisis d'une sorte de terreur subite : ils craignaient, en achevant le voyage, de surprendre des secrets dont les dieux se réservaient la connaissance. D'autres, plus audacieux, s'avançaient aussi loin qu'on pouvait aller. Les plus véridiques racontaient qu'il était presque impossible d'atteindre les bords du cratère, dont l'accès était défendu par la fumée et par la flamme. Du reste, leurs récits ne concordaient guère; Strabon en concluait que le sommet du volcan ne doit pas toujours présenter le même aspect, et que, sans doute, chaque éruption en modifie la forme. Le témoignage des voyageurs modernes confirme tout à fait cette opinion.

Une autre curiosité qui se comprend bien chez des gens qui étaient si souvent les témoins ou les victimes des colères de l'Etna, c'est d'en chercher et, s'il se peut, d'en découvrir la cause. D'où peut venir qu'à certains momens des pluies de cendre couvrent la montagne et des fleuves de lave coulent jusqu'à la mer? Comme il était naturel, on en donna d'abord des raisons empruntées à la mythologie : ce sont les vaincus des grandes batailles de l'Olympe que les dieux triomphans ont précipités dans l'abîme; c'est Typhée, c'est Encelade, ce sont les géans de la Fable, sur qui pèsent de lourdes montagnes et dont la poitrine écrasée par ce poids vomit la flamme. « Toutes les fois, dit Virgile, qu'ils retournent leur flanc fatigué, la Sicile entière tremble et mugit, et le ciel se voile de fumée. » Ces explications poétiques et enfantines, dont Énée se contente aisément, ne pouvaient pas toujours suffire. Un siècle après Virgile, un écrivain qui appartenait vraisemblablement à l'école hardie des Sénèques, ennemie des traditions antiques, voulut en donner une autre qui fût plus sérieuse et plus savante (1). Il suppose que l'eau de la mer s'engouffre dans les profondeurs de l'Etna par des cavités souterraines, tandis que le vent y pénètre par d'autres ouvertures; une fois entrés, il est naturel qu'ils se rencontrent dans ces couloirs étroits, qu'en se heurtant ensemble, ils se livrent des luttes

(1) On pense, sans en être certain, que c'était Lucilius, celui auquel Sénèque adresse ses fameuses lettres. Il fut intendant de la Sicile et il eut l'occasion, pendant qu'il y séjournait, d'étudier l'Etna.

furieuses qui font trembler la terre, et qu'enfin, quand ils trouvent quelque issue, ils s'échappent en tourbillons de feu. Tel est le système que l'auteur expose assez lourdement, dans un poème de plus de six cents vers. Il n'en garantit pas tout à fait la certitude, et le donne le plus souvent pour une hypothèse; il est pourtant fort heureux de le développer, parce qu'il le dispense d'accepter les fictions mythologiques. C'est un libre penseur, très fier de l'être, qui malmène beaucoup ses malheureux confrères quand ils se permettent de nous parler d'Encelade ou de Vulcain, et qui, pour son compte, fait profession de n'avoir souci que de la vérité, *in vero mihi cura*. Mais, malgré ses rodomontades, c'est au fond un libre penseur timide, mal dégagé de ces histoires fabuleuses dont il se moque et qui se rend coupable lui-même des faiblesses qu'il reproche durement aux autres. Il invoque Apollon, avant de commencer son poème, sous prétexte « que ce dieu nous aide à marcher avec plus d'assurance dans les routes inconnues, » et pour nous faire comprendre l'effrayante beauté des éruptions de l'Etna, il nous dit sérieusement « que Jupiter lui-même admire de loin ces jets de flammes et qu'il craint que les géans ne songent à se remettre en campagne, ou que Pluton, mécontent de son partage, ne veuille échanger les enfers contre le ciel. » Ce poète si peu d'accord avec lui-même me paraît l'image fidèle de la société au milieu de laquelle il vivait et que travaillaient des instincts contraires. Sceptique et croyante à la fois, railleuse et dévote, elle se moquait des dieux anciens et en cherchait partout de nouveaux.

Si rapide que soit la navigation d'Énée, il était impossible que l'Etna n'arrêtât pas un moment ses regards. Virgile était donc forcé de le décrire; il le fait en quelques vers où il le représente tantôt lançant dans les airs des nuages de fumée mêlés de cendres brûlantes, avec des flammes qui vont toucher les astres, tantôt vomissant des pierres calcinées et des roches fondues, tandis que la montagne bouillonne jusqu'au plus profond de ses abîmes :

Horrificis juxta tonat Ætna ruinis,
Interdumque atram prorumpit ad æthera nubem
Turbine fumantem piceo et candente favilla,
Attollitque globos flammarum et sidera lambit;
Interdum scopulos avulsaque viscera montis
Erigit eructans, liquefactaque saxa sub auras
Cum gemitu glomerat, fundoque exæstuat imo.

Ces vers sonores et brillans furent, dès les premiers jours, appréciés des connaisseurs et cités dans les écoles comme un modèle achevé de description, si bien que Sénèque, qui n'est pas un juge prévenu, déclarait qu'il n'y a rien à y reprendre ou à y ajouter. Ce-

pendant un critique du IIe siècle, fort respectueux d'ordinaire des réputations établies et des opinions reçues, s'avisa de protester contre l'admiration générale ; il signala beaucoup de faiblesses dans ce prétendu chef-d'œuvre et conclut que c'était un de ces passages que le poète aurait refaits, s'il en avait eu le temps, et dont l'imperfection le tourmentait à son lit de mort. Voilà sans doute une grande exagération, et Scaliger n'a pas eu de peine à prouver que ce morceau célèbre contient beaucoup de beaux vers. Pour moi, je serais tenté de penser que les vers y sont trop beaux peut-être. On s'aperçoit que le poète cherche les mots à effet et accumule les hyperboles ; s'il faut dire toute ma pensée, j'y trouve, comme Aulu-Gelle, un peu de fracas et d'effort (1). Ce n'est pas le défaut de Virgile ; mais il s'agissait ici de l'Etna ; le poète a senti qu'il était aux prises avec un sujet important, difficile, et dont les imaginations étaient occupées. Il s'est un peu surmené pour répondre à l'attente du public.

Énée est trop prudent pour faire un long séjour au pied de l'Etna. Il faut d'ailleurs qu'il évite la colère des Cyclopes, qui sont les habitans du pays, et de Polyphème, leur chef, qui voudrait bien venger sur lui le mal qu'Ulysse lui a fait. Il se remet donc en route le plus promptement qu'il peut. Les vaisseaux troyens passent tout près de ces immenses blocs de lave qui, aux environs d'Aci-Castello, ont été projetés dans la mer par le volcan. Le peuple les appelle *Scogli de' Ciclopi*, et suppose que ce sont des quartiers de roches que Polyphème lança contre Ulysse qui lui échappait. Pour moi, quand je voyais de loin leur masse noire couverte d'écume blanche et dominant les flots de plus de 60 mètres, je croyais avoir sous les yeux les Cyclopes eux-mêmes s'avançant dans la mer à la poursuite d'Enée. « Nous les voyons debout, dit Virgile, nous menaçant de leur œil farouche, et portant jusqu'aux cieux leur tête altière. Effroyable assemblée, *concilium horrendum !* » Énée se sauve à force de rames. L'Etna s'éloigne peu à peu à l'horizon ; on passe à côté de Pantagia, du golfe de Mégare, de Thapsus « au soleil prosternée, » et l'on ne s'arrête qu'un peu plus loin, « à l'endroit où une île s'avance dans la mer de Sicile, en face de Plemmyre arrosé de tous côtés par les flots. » Cette île porte un nom illustre dans l'histoire : « Les premiers habitans l'ont appelée Ortygie. » C'est là qu'a commencé Syracuse. Plus tard, la ville immense a débordé sur le continent ; elle s'est sans cesse avancée dans la plaine jusqu'aux hauteurs des Épipoles et au fort d'Euryale ; mais l'île est toujours restée le cœur et le centre de la grande cité. Hiéron y avait bâti son pa-

(1) Aulu-Gelle, XVII, 10 : *In strepitu sonituque verborum laborat.*

lais. Denys la peupla de monumens magnifiques, elle fut la résidence des préteurs romains. Aujourd'hui, la ville entière y est renfermée, comme Tarente dans son ancienne acropole. C'est là qu'emprisonnée de tout côté par les flots, gardée par les bastions de Charles-Quint, Syracuse, avec ses rues étroites, ses vieilles maisons, ses balcons de fer, ses fenêtres monumentales, transporte le voyageur à quelques siècles en arrière, et lui donne le plaisir d'oublier un moment les banalités des villes modernes. De toutes ces curiosités Virgile n'en mentionne qu'une, celle que Syracuse tient de la nature et qui a dû exister chez elle de tout temps. C'est la fontaine d'Aréthuse, sur laquelle les Grecs faisaient tant de récits merveilleux. On pense bien que le pieux Énée, tout pressé qu'il est, s'arrête sur ce rivage pour y rendre ses devoirs à la source sacrée. Les voyageurs modernes font comme lui et ne manquent pas en passant d'aller voir Aréthuse. Il y a quelques années, ils éprouvaient un grand mécompte en la visitant. Elle était alors fort abandonnée, et les femmes de la ville, qui ne ressemblaient guère à Nausicaa, y venaient sans façon laver leur linge. Depuis, on l'a réparée, et nous la voyons à peu près dans l'état où elle était du temps de Virgile. C'est un bassin demi-circulaire, où pousse le papyrus et qu'une étroite jetée sépare de la mer : il est rempli d'une eau limpide et contient en abondance des poissons de toute espèce et des oiseaux aquatiques de toute couleur. Le jour où je l'ai visité, le sirocco soufflait avec violence et les flots se brisaient en écumant contre le rivage. C'était vraiment une scène de légende que j'avais sous les yeux : Neptune acharné contre une pauvre nymphe qui lui résiste et travaillant à forcer le refuge tranquille où elle s'est retirée. Je dois dire qu'Aréthuse ne paraissait guère troublée de ce fracas. Pendant que la mer faisait rage, les poissons continuaient à courir après les morceaux de pain que leur jetaient les enfans, et les cygnes se promenaient gravement entre les touffes de papyrus. Cependant, quand j'entendais le bruit sourd des vagues, et que je voyais les panaches d'écume s'élever au-dessus de la jetée, je ne pouvais m'empêcher de craindre que la mer ne fût la plus forte. En regardant l'étroite langue de terre qui protège la petite source, je tremblais pour elle, et j'étais tenté de répéter le cri de Virgile :

Doris amara suam non intermisceat undam !

Au sortir d'Ortygie, Énée franchit le promontoire de Pachinum, un des trois qui donnent sa forme à la Sicile : puis il longe toute cette côte parallèle aux rivages de l'Afrique, que les Grecs avaient peuplée de leurs colonies. C'était un pays illustre entre tous et qui

avait tenu une grande place dans l'histoire de l'humanité. Mais Énée passe vite. Il nous dit qu'un vent favorable le pousse ; il faut qu'il en profite pour arriver où les dieux l'envoient : il n'a le temps que d'indiquer quelques-unes des villes qu'il aperçoit au passage. Voici Camarina, Gela, Agrigente « qui se dresse sur la hauteur et montre au voyageur ses vastes remparts ; » voici Sélinonte, avec sa ceinture de palmiers ; voici enfin Lilybée « qui cache sous ses ondes des écueils perfides. » Dans ces vers rapidement jetés, je ne vois guère à retenir que le tableau d'Agrigente :

> Arduus inde Acragas ostentat maxima longe
> Mœnia.

il reste encore des débris de ces immenses murailles qui avaient frappé Virgile, et, à côté des grands blocs de pierre, que le temps a renversés, on peut voir une série de temples à moitié détruits qui formaient, quand ils étaient intacts, une sorte de couronnement aux remparts. L'effet devait être saisissant quand on voyait d'en bas d'abord une ligne de temples et de murs, puis la ville, avec ses admirables édifices, monter en étages jusqu'au rocher de Minerve (*Rupe Atenea*) et à l'Acropole. Le vers de Virgile nous donne assez bien l'idée de ce spectacle, et la précision de sa description nous montre qu'il avait Agrigente devant les yeux quand il nous parle d'elle. Il paraît s'être peu préoccupé de savoir si, à l'époque de la guerre de Troie, elle était comme il l'a décrite ; c'est un souci d'historien et d'archéologue qui le touche médiocrement. Quelques critiques rigoureux l'en ont blâmé ; d'autres ont essayé de le défendre en disant qu'à la vérité Agrigente ne fut fondée que plusieurs siècles après le voyage d'Enée, mais qu'il y avait déjà, sur les lieux où devait s'élever la ville grecque, une bourgade de Sicules, et que le poète veut parler de celle-là, quoiqu'il lui donne le nom de l'autre. Ce débat a peu d'importance ; mais nous voilà certains, dans tous les cas, que Virgile a visité ce qui, de son temps, restait des villes grecques le long de la mer africaine. Elles ne devaient pas être tout à fait dans l'état où nous les voyons aujourd'hui. Camarina et Gela n'avaient pas entièrement disparu, et les colonnes des temples de Sélinonte ne jonchaient pas le sol. Cependant, Strabon dit en termes formels « que la côte qui va du cap Pachinum à Lilybée est déserte et qu'on y trouve à peine quelques vestiges des établissemens que les Grecs y avaient fondés. » Il n'y avait donc déjà sur cette plage que des ruines. Nous voudrions savoir quel effet elles produisaient à Virgile et les pensées qui agitaient son âme pendant qu'il parcourait les rues de ces villes abandonnées et qu'il errait dans ces grands espaces vides d'où la vie s'était retirée. Il ne

nous l'a dit nulle part, mais je ne crois pas qu'il soit téméraire de l'imaginer. Il me semble qu'en contemplant ces ruines il devait remonter aux causes qui les avaient produites. Il se remettait devant les yeux l'histoire de ces malheureuses villes déchirées par les factions, passant de la plus extrême liberté à la plus dure servitude, toujours prêtes, dans leurs querelles domestiques, à invoquer l'appui de l'étranger et se détruisant sans pitié les unes les autres. Il se disait sans doute qu'une nation n'est pas uniquement faite pour bâtir d'admirables monumens, pour avoir des musiciens, des sculpteurs, des peintres, des poètes, qu'il faut avant tout qu'elle soit capable de sagesse, de modération, de discipline, qu'elle sache se conduire, conserver la paix intérieure, s'entendre avec les voisins. Puis il faisait un retour vers son propre pays, si pauvre dans les arts et dans les lettres, et je suppose qu'il prenait son parti de cette infériorité quand il le voyait posséder à un si haut degré les qualités politiques dont l'absence a perdu les Grecs, le respect de l'autorité, l'esprit de suite, l'oubli des querelles particulières en face de l'ennemi du dehors, l'union étroite des citoyens vers un dessein commun. Il lui semblait alors, quelle que fût la gloire de la Grèce, que Rome, par d'autres côtés, pouvait soutenir la comparaison : c'était assurément un grand peuple que celui qui, en sachant se gouverner lui-même, était devenu digne de gouverner le monde. C'est le sentiment qu'il exprime, avec un éclat incomparable, dans ces vers du sixième livre que quelques critiques, je ne sais pourquoi, lui ont reprochés : « D'autres sauront mieux animer et assouplir l'airain, tailler dans le marbre des figures savantes ; ils parleront avec plus d'éloquence... Toi, Romain, souviens-toi que c'est ta gloire de commander à l'univers. Forcer tous les peuples à se tenir en paix, épargner les vaincus, humilier les superbes, voilà les arts que tu dois cultiver. »

> Excudent alii spirantia mollius æra...
> Tu regere imperio populos, Romane, memento !

Je ne puis m'empêcher de croire qu'en visitant les ruines des villes grecques de la Sicile le contraste des deux pays, de leurs qualités contraires, de leurs destinées diverses est apparu à Virgile d'une manière plus saisissante et que c'est ce qui lui a inspiré ces beaux vers.

Nous voici arrivés au terme du premier voyage d'Énée en Sicile. De Lilybée il se dirige « vers le triste rivage de Drepanum (1), » et

(1) *Drepani illætabilis ora.* Est-ce seulement parce qu'il y a perdu son père qu'il l'appelle ainsi? Les commentateurs font remarquer que cette côte est marécageuse et

là, au moment où il croit approcher de la fin de ses peines, il perd son père. La légende plaçait la mort d'Anchise en différens endroits, et l'on montrait son tombeau dans presque tous les pays où les Troyens s'étaient arrêtés. Virgile était donc libre de le faire mourir comme il voulait. Il a tenu à le laisser accompagner son fils le plus longtemps possible; il lui convenait de placer à côté du pieux Énée une sorte d'interprète des dieux qui pût lui expliquer leurs oracles et lui transmettre leur volonté. Mais il ne pouvait pas sans de graves inconvéniens le lui conserver davantage. Nous touchons au moment où une tempête va jeter Énée sur les côtes d'Afrique; il doit y trouver l'hospitalité de Didon et « passer tout un long hiver dans les plaisirs. » Quelle figure aurait faite le vertueux Anchise au milieu de cette aventure amoureuse? Il ne pouvait ni l'empêcher puisque les dieux y consentaient, ni la permettre sans manquer à la gravité de son caractère; il valait mieux qu'il n'y assistât pas. Virgile a donc pris le parti de le faire disparaître à propos.

Après la mort de son père, Énée quitte la Sicile, mais ce n'est pas pour toujours : il doit y revenir quelques mois plus tard, lorsqu'il s'est enfui de Carthage, et y séjourner pendant toute la durée du cinquième livre.

IV.

On a souvent remarqué que le cinquième livre n'est pas uni d'une manière bien étroite au reste du poème. On pourrait le supprimer sans qu'il manquât rien, sinon à l'agrément de l'ouvrage, au moins à la suite et au développement de l'action. Il n'y est guère question que de cérémonies et de spectacles, et cette lutte acharnée d'un homme contre les divinités contraires pour accomplir une mission divine, qui est le sujet de l'*Énéide*, semble s'y reposer un moment. Énée, obéissant aux ordres de Jupiter, vient d'abandonner Didon et il navigue vers l'Italie. Tout d'un coup, le vent fraîchit; le pilote, qui s'épouvante vite, déclare qu'il n'ose pas continuer sa route avec un ciel aussi menaçant. Le prudent Énée se laisse aisément toucher par ces craintes et consent à s'arrêter en chemin. La Sicile est voisine : c'est une terre amie sur laquelle règne un Troyen,

stérile. Pour les anciens, c'était un pays désolé depuis le combat d'Éryx et d'Hercule, et longtemps il a gardé cette apparence. Aujourd'hui, tout est en train de se transformer; dans la partie basse, on a établi des salines qui paraissent très florissantes. La plaine qui les entoure se peuple de maisons neuves. On a même essayé, près du port de Trapani, de planter un jardin dont les arbres résistent courageusement au mistral qui les courbe.

le vieil Aceste, et qui contient la tombe d'Anchise. Il va justement y avoir une année qu'Anchise est mort ; et, puisque l'occasion se présente de célébrer cet anniversaire, il convient d'en profiter.

Voilà donc la flotte troyenne revenue au port de Drepanum. Cette partie de la Sicile où Énée s'arrête n'a pas eu tout à fait les mêmes destinées que le reste de l'île. Elle échappa de bonne heure à la domination grecque et fut occupée par les Carthaginois, qui, pendant plus de deux siècles, en furent les maîtres. Il est clair que ce long séjour des Sémites doit avoir exercé quelque influence sur les anciens habitans, quoiqu'il soit aujourd'hui difficile de l'apprécier. Après les premières résistances, les Grecs de ce pays durent finir par s'entendre avec les conquérans ; malgré les différences de mœurs et de races, on s'arrangea pour vivre ensemble, comme firent, au moyen âge, les Siciliens et les Arabes. Une tessère conservée au musée de Palerme représente d'un côté deux mains serrées ensemble et contient de l'autre une inscription qui nous apprend « qu'Imilcon Hannibal, fils d'Imilcon, a fait un pacte d'hospitalité avec Lison, fils de Diognète et ses descendans. » Les contrats de ce genre ne devaient pas être rares entre les deux peuples. Il est vraisemblable aussi que les vainqueurs, quoique leur esprit ne fût pas tourné de ce côté, ne résistèrent pas entièrement à la séduction de l'art grec. Quand ils prirent Ségeste, ils enlevèrent une statue de Diane en bronze, qui passait pour un chef-d'œuvre. « Transportée en Afrique, dit Cicéron, la déesse ne fit que changer d'autels et d'adorateurs. Ses honneurs la suivirent dans ce nouveau séjour et son incomparable beauté lui fit retrouver chez un peuple ennemi le culte qu'elle recevait à Ségeste. » Carthage dominait sur toute la partie occidentale de la Sicile ; mais, pour ne pas s'affaiblir en disséminant ses forces, elle s'était fortement établie dans trois villes importantes : à Lilybée (Marsala), à Drepanum (Trapani) et à Panormos (Palerme). C'est au-dessus de Drepanum, au centre de la côte occupée par les Carthaginois, que s'élevait l'Eryx (aujourd'hui *monte San-Juliano*), dont ils avaient fait une de leurs principales citadelles. Il faut d'abord le parcourir et le décrire, car toute l'action du cinquième livre de Virgile va se passer autour de cette montagne.

La réputation du mont Eryx était très grande dans l'antiquité. Quoiqu'il ne s'élève pas tout à fait de 8,000 mètres au-dessus de la mer et qu'il y ait en Sicile plus d'un pic, sans compter l'Etna, qui le dépasse de beaucoup, il est d'une si belle forme, si régulièrement découpé et si bien posé, il se montre de tous les côtés avec tant d'avantages, que son nom revient de lui-même à Virgile, quand il veut nous donner l'idée d'une haute montagne : *Quantus Athos, aut quantus Eryx !* L'accès aujourd'hui en est facile ; une

belle route en lacets y mène de Trapani, et l'on atteint le sommet en trois ou quatre heures. Là, on est surpris de trouver une des petites villes assurément les plus curieuses qu'on puisse voir. Enfermé dans de solides murailles, qui remontent aux temps les plus reculés, défendu par des tours et des bastions, San-Juliano contient près de quatre mille habitans qui ont grand'peine à tenir dans un espace fort resserré. La ville a un air antique et sévère et peu de chose y a été fait pour l'agrément. Quand on parcourt ces rues étroites et escarpées, que bordent de petites maisons avec des portes basses et des fenêtres rares, quand on sent l'âpre bise qui souffle pendant les plus belles journées, et qu'on songe que, dans l'hiver, le temps doit y être souvent fort rigoureux, on se demande comment des hommes ont pu être tentés de placer si haut leur demeure. Cependant ce lieu est un des plus anciennement peuplés du monde ; on y a trouvé des restes d'armes en silex, ce qui prouve qu'avant même que l'on connût les métaux, il avait des habitans. Une montagne isolée, facile à défendre, dont les racines plongent dans la mer, et qui est pourvue, à son sommet, de sources d'eau intarissables, offrait un asile sûr à ceux qui voulaient mettre leur fortune et leur vie à l'abri d'un coup de main. Plus tard elle servit de forteresse à tous les conquérans de la Sicile, et les Grecs, les Carthaginois, les Romains, s'en disputèrent avec acharnement la possession. Les habitans y furent plus nombreux que jamais, au milieu des violences du moyen âge, et c'est alors que, pour leur faire place, les maisons furent obligées de se serrer, comme nous le voyons, les unes contre les autres. Aujourd'hui qu'on peut vivre sans danger dans la plaine, la montagne se dépeuple peu à peu, et l'on peut prévoir qu'un jour la petite ville, devenue presque déserte, ne sera plus guère fréquentée que par les curieux qui visitent ce pays à la recherche des souvenirs antiques.

Ce qui les attire surtout ici, c'est la renommée du fameux temple de Vénus qui couronnait autrefois la montagne. Ils ne l'y trouveront plus ; le temple a péri tout entier, et il n'est guère possible que d'en reconnaître la place. Un peu au-dessus de San-Juliano s'étend un large plateau auquel on arrive par une petite promenade plantée d'arbres et bordée de fleurs. Ce plateau devait être primitivement plus étroit ; on l'avait agrandi au moyen d'énormes substructions qui plongent quelquefois très bas et vont s'appuyer sur les saillies du rocher. Les ouvrages de ce genre étaient fréquens chez les anciens, qui ne reculaient devant aucun travail pour asseoir solidement les bases de leurs édifices. Mais celui-ci avait frappé par ses vastes proportions les anciens eux-mêmes, et, n'en connaissant pas l'auteur, ils l'attribuaient à Dédale, l'artiste légendaire,

absolument comme nous disons quelquefois que ce sont des monumens cyclopéens: ces façons de parler n'apprennent rien, mais elles sont commodes pour déguiser une ignorance. Nous sommes aujourd'hui plus avancés que les anciens, et nous pouvons dire quel peuple a bâti au moins les plus basses assises de ces murs immenses. Un archéologue distingué de Palerme, M. Salinas, a reconnu que les grands blocs de pierre sur lesquels reposent les murailles portent des lettres, et que ce sont des lettres phéniciennes. Nous avons donc la preuve que les premiers travaux pour établir le soubassement du temple et de la ville furent faits par les Carthaginois. Mais nous venons de voir que bien avant leur arrivée en Sicile le mont Eryx était peuplé, et rien n'empêche de croire que, sur l'emplacement où ils bâtirent leur édifice somptueux, il existait déjà un modeste sanctuaire construit par les anciens habitans. C'est ce que confirme de tout point le récit de Virgile. Il nous montre à l'approche d'Énée les gens du pays qui, du haut de la montagne, ont l'œil fixé sur la mer pour observer de loin les hôtes inconnus que les flots vont leur amener. Il les représente grossiers et à demi sauvages, comme ils devaient être, « tenant des javelots à la main et couverts de la peau d'une ourse de Libye. » Quant au vieux sanctuaire, qui avait précédé le temple phénicien, il en attribue la fondation à Énée lui-même. Au moment de partir, « le héros, nous dit-il, élève à Vénus sa mère, sur le sommet de l'Eryx, une demeure sacrée, voisine des astres. »

La divinité d'Eryx avait cet avantage d'être reconnue et honorée par tous les peuples qui naviguaient sur les rivages de la Méditerranée. Sous des noms différens, les matelots phéniciens, grecs, étrusques et romains, rendaient hommage à une déesse de la mer qu'ils invoquaient dans leurs dangers, et à laquelle ils se croyaient redevables de leur salut; qu'on l'appelât Astarté, Aphrodite ou Vénus, c'était au fond la même pour tous : ils lui accordaient les mêmes attributions, ils lui reconnaissaient la même puissance. Dans son sanctuaire d'Eryx, à côté d'inscriptions grecques et latines, on trouvait des *ex-voto* phéniciens où des Carthaginois se mettaient sous la protection d'Astarté « qui donne une longue vie. » Comme tous honoraient également la déesse, il arriva que, malgré leurs rivalités furieuses, son temple ne fut jamais dévasté et qu'il traversa sans dommage ces guerres terribles où l'on se permettait tout. Cette heureuse fortune augmenta le crédit dont il jouissait auprès des dévots. Elle était d'autant plus extraordinaire que le temple d'Eryx passait pour être l'un des plus riches du monde. Thucydide raconte que les habitans de Ségeste y menèrent les envoyés athéniens, quand ils voulurent les tromper sur les ressources

dont ils disposaient, et qu'ils leur firent croire qu'ils étaient les maîtres de tous les trésors qu'on y avait déposés. Parmi les dons qu'on avait faits à la déesse, Elien signale particulièrement des bagues et des anneaux; ce qui nous fait songer à *la Madonna di Trapani* dont l'église se trouve précisément au pied du mont Eryx. C'est une Vierge miraculeuse, en faveur de laquelle beaucoup de femmes du monde se sont dépouillées d'une partie de leurs parures. Elle est surchargée de diadèmes, de colliers, de bracelets, de bijoux, qui étincellent au feu des cierges, et porte même, accroché au bas de sa robe, un lot de montres de tout âge et de toute façon, qui ferait la joie d'un collectionneur. D'après le rapport d'Elien, j'imagine qu'on devait trouver quelque chose de semblable dans le temple de Vénus Érycine. Ainsi pensait-on que la déesse aimait beaucoup une demeure aussi opulente et qu'elle y séjournait volontiers. C'était une de ses résidences favorites; Théocrite lui dit en l'invoquant: « O toi, qui habites Golgos, Idalie ou le haut Eryx. » Les gens du pays prétendaient même qu'elle ne s'en éloignait qu'une fois par an, pour aller faire un tour en Afrique. Son absence se reconnaissait à ce signe qu'on ne voyait plus voler aucune colombe autour de l'Eryx: elle les emmenait toutes dans son voyage. Neuf jours après, elle revenait, et les colombes avec elle. Son départ et son retour étaient l'occasion de brillantes cérémonies.

Le culte de Vénus Érycine avait le caractère sensuel et voluptueux qui était ordinaire aux religions de l'Orient. La déesse était servie par de jeunes et belles esclaves, qu'on appelait en grec des *hiérodules*. Il y en avait mille dans le temple d'Aphrodite à Corinthe, qui faisaient oublier aux capitaines de navire, quand ils s'arrêtaient quelques jours, les ennuis des longues traversées. Il en devait être de même à Eryx; les marins de passage y venaient célébrer Vénus avec ces élans et ces excès que fait naître la joie de vivre chez des gens qui sont toujours en danger de mourir. On a trouvé, sur un des versans de la montagne, un grand dépôt d'amphores brisées, dont les anses portent des inscriptions grecques, latines et carthaginoises : il est vraisemblable que les matelots de tous les pays qui gravissaient l'Eryx apportaient leur vin avec eux, et le buvaient là haut en joyeuse compagnie. Les hiérodules les aidaient à dépenser l'argent qu'ils avaient laborieusement amassé dans leurs pénibles voyages. Aussi quelques-unes de ces femmes arrivaient-elles bientôt à faire fortune. Cicéron parle de l'une d'elles, nommée Agonis, d'abord esclave, puis affranchie de Vénus, qui était devenue très riche et qui possédait notamment des esclaves musiciens qu'on lui enviait et qu'on finit par lui enlever. Ces plaisirs de toute sorte qu'on trouvait sur l'Eryx font aisément comprendre la renommée dont il jouissait parmi les gens de mer dans toute la Méditerranée.

Le temple, situé au sommet de la montagne, s'apercevait de loin comme un phare. J'imagine que le pilote ou le capitaine qui venait de faire un long voyage, plein de fatigues et de périls, sentait son cœur battre de joie quand il voyait, en arrivant d'Italie ou d'Afrique, apparaître à l'horizon ce lieu de délices où il allait un moment oublier ses peines, et que, quand il partait de Drepanum il, devait tenir longtemps les yeux fixés sur la montagne qui lui rappelait de si agréables souvenirs. Du reste, les gens de cette sorte n'étaient pas les seuls qui venaient honorer Vénus Érycine dans son sanctuaire : on y voyait quelquefois des visiteurs plus importans. Diodore nous dit que les magistrats les plus considérables du peuple romain, les consuls, les préteurs, quand leurs fonctions les amenaient de ce côté, montaient au temple d'Eryx. Il ajoute qu'on leur savait gré d'oublier un moment leur gravité et de rendre hommage à la déesse en se prêtant aux plaisanteries et aux jeux des femmes qui la servaient. C'était pour eux une manière aisée de faire leurs dévotions (1).

Aujourd'hui le plateau de l'Eryx est désert ; le temple de Vénus, la demeure des hiérodules, tous ces édifices consacrés au plaisir ont disparu. Le silence s'est fait dans ces lieux où longtemps ont retenti des chants de fête. Ce qui leur reste, c'est l'admirable vue dont on jouit du haut de la montagne, cette série de plaines et de collines riantes qui s'étagent jusqu'au-delà du cap Saint-Vit, cette immense étendue de mer qui se déroule devant nous jusqu'aux côtes de l'Afrique. Mais ne portons pas nos regards si loin ; contentons-nous d'un horizon plus étroit. Nous devons nous borner à tenir nos yeux fixés sur cette petite bande de terre qui s'étend à nos pieds entre la montagne et la mer. C'est elle que Virgile a choisie pour y mettre la scène de son cinquième livre. Des hauteurs où nous sommes, nous allons en suivre sans peine les divers incidens.

On a vu plus haut que ce qui détermine Enée à s'arrêter pour la seconde fois en Sicile, c'est l'occasion qui s'offre à lui de visiter la tombe d'Anchise et de lui rendre de nouveaux honneurs. A peine débarqué, il rassemble ses soldats, et du haut d'un tertre, comme un empereur, il leur tient une de ces harangues solennelles qui plaisaient tant à la gravité romaine :

Dardanidæ magni, genus alto a sanguine divum, etc.

Il leur annonce, dans ce discours, la série des fêtes qu'il prépare

(1) Les femmes d'Éryx passent pour être les plus belles de toute la Sicile : c'est tout ce qui reste à ce pays de la protection de Vénus. Elles avaient déjà cette réputation au moyen âge. Le voyageur arabe Ben-Djobair, qui le constate, ajoute : « Que Dieu les fasse captives des musulmans ! »

pour honorer la mémoire de son père, et tout s'exécute comme il l'a dit. On se rend d'abord au tombeau d'Anchise, pour y jeter des fleurs et y faire des libations de lait, de vin et de sang. Ce n'est pas un mort ordinaire que celui qui a été honoré de l'amour de Vénus et qui est le père d'Enée ; c'est un dieu, et il le fait bien savoir à son fils, quand il suscite ce serpent qui sort de sa tombe et vient goûter aux mets qu'on lui a consacrés. Énée ne saisit pas très bien d'abord le sens de cette apparition merveilleuse, et il se demande si c'est le génie familier du lieu qu'il vient de voir, ou une sorte de démon domestique au service de son père dans l'autre vie. Il finit par comprendre, et immole à celui qu'il regarde comme une divinité nouvelle des brebis, des porcs et des taureaux. C'est une ébauche timide et un peu confuse d'apothéose. Quelques années plus tard, quand Auguste mourut et qu'il fut proclamé dieu par le sénat, on régla minutieusement les cérémonies de ses funérailles, et le rituel de l'apothéose impériale fut fixé. « Des soldats avec leurs armes, des cavaliers avec leurs enseignes, courant autour du bûcher funèbre, y jetèrent les récompenses qu'ils avaient reçues pour leur valeur. Des centurions s'approchant ensuite avec des flambeaux y mirent le feu. Pendant qu'il brûlait, un aigle s'en échappa, comme pour emporter avec lui l'âme du prince. » Ces cérémonies, il faut l'avouer, avaient plus grand air que les libations de lait et de vin versées par Énée sur la tombe de son père et le serpent mystérieux qui se glisse hors du mausolée. Mais Virgile n'a pas prévu ce qui se ferait après lui, et il s'est contenté, selon son usage, d'approprier à des circonstances nouvelles les pratiques anciennes de la religion nationale.

Les jeux funèbres qu'Énée a d'avance annoncés à ses soldats ont lieu neuf jours après le sacrifice : c'était l'usage, Servius nous l'apprend. La trompette en donne le signal : les Troyens et les gens du pays se réunissent avec empressement pour y assister, et le poète emploie plus de cinq cents vers, presque tout le cinquième livre, à les décrire. Pour comprendre qu'il leur ait donné tant de place dans son œuvre, il faut se rappeler celle qu'ils tenaient dans la vie des Romains de son temps. Ils en étaient devenus le principal intérêt, depuis que le souci de leurs affaires leur était indifférent, et l'amphithéâtre ou le cirque occupaient le temps que le forum laissait libre. Il avait fallu, pour leur plaire, multiplier les jeux sans mesure, et, dans le Ier siècle de l'empire, après qu'on eut supprimé ceux qui semblaient inutiles, ils remplissaient encore cent trente-cinq jours de l'année. Virgile avait donc la certitude de charmer ses lecteurs en les entretenant de ce qui était leur plus violente passion. Il y trouvait de plus l'avantage de pouvoir imiter Homère,

qui, lui aussi, s'était plu à décrire longuement les jeux institués par Achille aux funérailles de Patrocle. La plus grande partie du morceau de Virgile est copiée de l'*Iliade*; mais là, comme ailleurs, il sait garder, même dans les traductions les plus exactes, une allure indépendante; il s'assimile ce qu'il reproduit, et, malgré l'empire que son grand prédécesseur exerce sur lui, il conserve la disposition de son génie propre. Il y a d'ailleurs deux de ces tableaux qui lui appartiennent tout à fait. D'abord il a remplacé la course des chars par celle des navires. On voit sans peine ce qui lui a donné l'idée de ce changement : les Troyens, qui naviguent depuis sept ans, ne doivent pas avoir beaucoup de chevaux à leur service, et, dans tous les cas, ils n'ont pas eu l'occasion de s'exercer à les conduire; comme ils ne se sont guère appliqués qu'à la direction de leurs vaisseaux, c'est dans ce genre d'exercice qu'il était naturel de les faire lutter entre eux. Les courses de char étaient un lieu-commun dont la poésie grecque avait abusé; on avait plus rarement dépeint les courses de vaisseaux, et elles pouvaient fournir quelques descriptions nouvelles. L'autre spectacle que Virgile n'a pas emprunté à Homère est celui qu'on appelait le jeu troyen (*ludus Trojanus*), sorte de carrousel où la jeunesse se livrait à des luttes d'adresse et de force et auquel on attribuait une antiquité très vénérable. Par elles-mêmes, ces évolutions des jeunes gens sous les yeux de leurs pères avaient quelque chose de touchant et de gracieux qui devait plaire à Virgile; il savait, de plus, qu'en les décrivant il entrait dans les desseins d'Auguste, qui les remit en honneur, sans doute pour y faire briller ses petits-fils et montrer au peuple, au milieu de pompes antiques, les maîtres futurs de l'empire. Le poète est ici fidèle à son système ordinaire, qui consiste à rapprocher le présent du passé et à redonner la vie à ces vieilles histoires en les animant des passions de son temps.

Je ne veux pas analyser ces récits, qui n'auraient pas pour nous le même intérêt que pour les contemporains de Virgile. Qu'il me suffise de dire qu'ici, comme partout, le poète a décrit exactement les lieux où se passe son drame. Du haut de l'Éryx, on peut remettre à leur place les divers jeux par lesquels Énée honore la mémoire de son père et s'en donner le spectacle. Voici d'abord la course des vaisseaux, par laquelle la fête commence. Le point d'où ils partent n'est pas indiqué; c'est sans doute quelque mouillage dans les environs du port de Drepanum, où ils se sont réfugiés pendant le mauvais temps. Mais, en revanche, on désigne très clairement l'endroit vers lequel ils doivent se diriger. « Au milieu des flots, vis-à-vis de la rive écumante, se dresse un rocher que les vagues furieuses battent et recouvrent quand les tempêtes de l'hi-

ver obscurcissent le ciel. Silencieux pendant le calme, il domine l'onde immobile, et les oiseaux de la mer aiment à s'y reposer au soleil. » Je l'aperçois à quelques kilomètres du rivage, et la description de Virgile m'aide à le reconnaître. On l'appelle aujourd'hui *Isola d'Asinello*. C'est autour de cette petite île, décorée pour la circonstance de branches de chêne, que les vaisseaux doivent tourner. Voilà bien l'écueil où la galère de Sergeste a brisé ses rames et sa proue; je la vois qui essaie péniblement d'avancer, avec les voiles qui lui restent, « semblable à un serpent sur lequel a passé la roue d'un char au milieu du chemin, qui se consume en efforts inutiles et se replie sur lui-même sans pouvoir faire un pas, » tandis que devant elle passe, comme un éclair, le vaisseau de Mnesthée, avec ses rameurs haletans courbés sur l'aviron. Cette première joûte finie, Énée, qui en a suivi les péripéties des environs du port de Drepanum, se rend, en longeant le rivage, « jusqu'à une prairie entourée d'un cercle de collines qu'ombragent des forêts. » Il serait aisé de trouver, le long des rampes de l'Éryx, plus d'un lieu qui répondrait exactement à la description de Virgile. L'Éryx ne tombe pas dans la mer d'une pente unie; il jette à droite et à gauche des contreforts qui s'avancent, enfermant entre eux de petites vallées verdoyantes adossées aux flancs de la montagne. Ces vallées ressemblent assez, selon l'expression du poète, à la partie circulaire d'un théâtre antique, et elles paraissent faites exprès pour des foules qui veulent assister commodément à quelque spectacle. Figurons-nous Énée assis au fond de cette espèce de cirque, sur un siège plus élevé; autour de lui, les Troyens et les Siciliens se placent comme ils peuvent sur le penchant des collines, et de là tous regardent, avec un intérêt passionné, la course à pied, la palestre, le tir de l'arc. Mais, pendant qu'ils sont tout entiers livrés au plaisir que leur causent les évolutions compliquées du jeu troyen, le spectacle est arrêté par un incident imprévu. Un messager accourt pour annoncer que les femmes, qu'on a laissées à Drepanum, désespérées de se remettre en route et cédant aux mauvais conseils de Junon, ont mis le feu aux navires. De l'endroit où Énée se trouve, le port est caché et il n'est pas possible d'apercevoir la flotte qui brûle; mais, par-dessus les hauteurs, on voit la fumée s'élever, comme un nuage, dans les airs. Iule, le premier, puis tous les Troyens à sa suite, se précipitent pour éteindre l'incendie.

Malgré la promptitude des secours et l'aide de Jupiter, on ne peut pas sauver tous les vaisseaux; quelques-uns sont tout à fait détruits, ou beaucoup trop endommagés pour être réparés. Il n'est donc plus possible à Énée d'emmener avec lui tout son monde, il

lui faut faire un choix. Les plus braves, les plus résolus l'accompagneront seuls; quant à ceux « qui n'éprouvent pas le besoin de la gloire, » ils resteront en Sicile. Il y laisse aussi les femmes, qui sont épuisées par sept ans de pénibles aventures; mais, avant de partir, il s'occupe à leur bâtir une ville dont il trace l'enceinte à la manière italienne, avec une charrue, et qu'il place sous l'autorité du bon Aceste. Cette ville est Ségeste, qui fut importante à son heure, et qui, pour vaincre sa rivale Sélinonte, appela les Athéniens et les Carthaginois à son aide. Elle était déjà bien déchue quand les Romains devinrent les maîtres de la Sicile. Elle se ressouvint alors à propos qu'on disait qu'elle avait été fondée par Enée, et se réclama auprès des vainqueurs de son origine troyenne. A l'appui de cette tradition, elle montrait une chapelle antique qu'elle avait élevée à son fondateur, elle rappelait que deux petits ruisseaux, qui coulent au fond de la vallée, avaient reçu le nom du Simoïs et du Scamandre. Les Romains accueillirent bien ses prévenances et la regardèrent comme une ville alliée et parente. On affecta de la traiter honorablement, on l'exempta d'impôts, et Virgile célébra sa naissance dans son poème. Mais ces honneurs n'arrêtèrent pas sa décadence, elle devint de plus en plus pauvre et déserte sous l'empire; au moyen âge, elle a tout à fait disparu.

Cependant on va toujours visiter l'emplacement qu'elle occupait; car, si la ville n'existe plus, il reste d'elle deux monumens, un temple et un théâtre, qui conservent son souvenir et attirent les curieux. Le temple n'est peut-être pas le plus beau de ceux que possède encore la Sicile, mais il n'y en a pas qui produise un plus grand effet sur les voyageurs. Il est bon, pour en jouir pleinement et l'apprécier à sa valeur, de le voir d'un peu loin: c'est le caractère des monumens grecs qu'ils sont faits pour la place qu'ils occupent et que leur situation est un des élémens de leur beauté. Ici le temple s'élève sur une hauteur; la colline même sur laquelle il est bâti lui sert de piédestal; il fait corps avec elle, il en est le couronnement, et si l'on veut l'en isoler, on le tronque et on le mutile. Son aspect change entièrement suivant le côté d'où on le regarde. Quand on vient de Calatafimi, on l'aperçoit tout d'un coup, à un détour de la route, par une fente de rochers : c'est un coup d'œil merveilleux. Il apparaît de profil, et ses colonnes se dessinent dans le bleu du ciel avec une admirable netteté. Du pied du *Monte Barbaro*, on le voit de face; son fronton s'applique sur une belle montagne qui se dresse par derrière et lui sert de toile de fond. Il paraît alors plus ramassé, plus puissant, plus sévère. Cette qualité est celle qui domine à mesure qu'on approche. Il peut même se faire que l'ensemble, quand on est tout près, semble d'abord lourd

et trapu. Les colonnes, comme dans tous les temples siciliens, y sont très rapprochées les unes des autres, moins élancées, plus massives que dans les édifices de la Grèce propre. Mais songeons que les architectes avaient à résoudre ici un problème difficile : ils bâtissaient avec des matériaux inférieurs sur un sol agité et mouvant. Ils se sont résignés à faire leurs monumens un peu moins légers pour qu'ils fussent plus solides; et ils y ont réussi, puisqu'ils existent encore. C'est du reste un défaut auquel on s'habitue vite; la première surprise passée, on admire sans réserve cette noble architecture dorique, si sobre, si vigoureuse, si claire, si rationnelle, où il n'y a pas un ornement qui ne s'explique, pas un détail qui ne concoure à l'effet de l'ensemble, et qui est une satisfaction pour l'esprit autant qu'un régal pour l'œil (1). Le temple de Ségeste n'a pas été fini; les cannelures des colonnes sont à peine entamées, les frises n'ont jamais reçu de sculptures. Il est vraisemblable qu'on était en train de le bâtir quand Agathocle prit Ségeste d'assaut. On sait qu'il massacra sans pitié dix mille de ses habitans et vendit le reste. Depuis cette exécution terrible, la ville, qui ne fit plus que végéter, ne se trouva jamais assez de ressources pour terminer le temple qu'elle avait commencé sur de si vastes proportions au temps de sa prospérité. On dut l'approprier, tant bien que mal, au culte, et s'en servir pendant des siècles comme il était. C'est ce qui est arrivé depuis lors à beaucoup de cathédrales gothiques que la renaissance ou la réforme ont surprises avant qu'elles fussent achevées.

Quant à la ville elle-même, elle était située sur une montagne voisine, le *Monte-Barbaro*. On y grimpe avec peine à travers des rochers éboulés, et l'on rencontre en montant quelques pans de murs détruits, quelques seuils de porte de l'époque romaine : voilà tout ce que nous avons conservé de Ségeste. Une des choses qui étonnent le plus quand on court le monde à la recherche des souvenirs antiques, c'est de voir des villes importantes comme celle-ci, qui tint tête à Syracuse, périr si complètement qu'on n'en trouve presque plus la trace. Le théâtre, qui était taillé dans le roc, a survécu seul à la ruine commune. On en reconnaît l'orchestre et la scène; les gradins sont à peu près intacts, avec les escaliers qui conduisaient les spectateurs à leur place. Si l'on excepte celui de Taormine, qui est une merveille, je ne crois pas qu'il y en ait un

(1) A propos de ces qualités de l'ordre dorique, on peut lire les premières pages du *Cicerone* de Burckhardt. Cet excellent livre, qui rend tant de services à tous ceux qui veulent faire un voyage sérieux en Italie et y bien juger les chefs-d'œuvre de l'art, est aujourd'hui tout à fait à notre disposition. Il vient d'être traduit en un français très élégant par M. Auguste Gérard. (Paris, 1881; Firmin-Didot.)

autre en Sicile d'où l'on jouisse d'une vue plus large et plus variée. Il est placé au fond d'un cirque de montagnes pittoresques, dont le sommet forme tantôt de grandes lignes majestueuses, tantôt des dentelures bizarres et tourmentées. Devant lui, la plaine s'étend jusqu'à la mer, qu'on distingue à l'horizon, dans un cadre de collines, avec la petite ville de Castellamare, qui sans doute servait autrefois de port à Ségeste. Si l'on regarde à ses pieds, on est frappé de la variété d'aspects que présente le pays à ses diverses hauteurs. On peut y passer en revue d'un coup d'œil toutes les cultures qui en font la richesse : en bas, au bord des ruisseaux, les orangers, les citronniers, dont les fruits jaunes tranchent sur les feuilles d'un vert foncé ; un peu plus haut, à mi-côte, le blé, la vigne, l'olivier, tous ces produits qui ont fait de la Sicile, suivant l'expression de Caton, le grenier de l'Italie ; plus haut encore, le long des pentes abruptes, des palmiers nains, des aloès, une végétation vigoureuse, qui monte jusqu'en haut des collines et que broutent des moutons et des chèvres. Mais, malgré l'admiration que cause ce spectacle, on ne peut s'empêcher d'éprouver une vive surprise. Aussi loin que plongent les regards, on n'aperçoit ni village, ni ferme, ni chaumière, et, à l'exception de quelques pâtres à la mine sauvage, pas une figure d'homme. Les laboureurs n'arrivent ici que lorsqu'il faut semer ou récolter ; l'ouvrage fini, ils retournent chez eux, et ce pays fertile, un moment animé, redevient un désert. La solitude y est alors si profonde qu'on a grand'peine à se figurer que ces lieux, où aucun bruit humain ne frappe l'oreille, étaient autrefois si peuplés, si vivans, et que si l'on ne voyait à ses pieds les gradins d'un théâtre, et, sur le coteau voisin, le temple avec sa *cella* vide et son toit effondré, on n'imaginerait jamais qu'on se trouve sur l'emplacement d'une grande ville.

Après qu'Énée a fondé Ségeste et qu'il y a établi les Troyens qu'il n'emmène pas avec lui, il n'a plus rien à faire en Sicile. Il prend congé d'Aceste, immole aux dieux des brebis et des taureaux, et fait couper les câbles qui retiennent les vaisseaux au rivage. « Lui-même, la tête ceinte d'une couronne d'olivier, debout sur la proue, élevant la coupe qu'il tient à la main, jette dans la mer salée les entrailles des victimes et verse des libations de vin sur les flots. » Le vent souffle du côté de la poupe et le conduit vers l'Italie, où doivent s'achever ses destins.

GASTON BOISSIER.

LES ANCIENS BANQUIERS

FLORENTINS

SOUVENIRS D'UN VOYAGE A FLORENCE.

De toutes les républiques italiennes du moyen âge, Florence fut assurément la plus puissante et la plus illustre. Elle sut habilement se servir des navires de Pise et de Gênes, et aborder avec eux, elle qui n'avait pas de ports de mer, tous les marchés de l'Europe et de l'Orient. Elle fut grande par les armes comme par les affaires, et conquit peu à peu toutes les républiques voisines; Pise, Sienne, finirent par se ranger sous sa loi. C'est au commerce surtout que Florence a dû ses succès. On est étonné de voir que les historiens qui nous ont parlé d'elle, soit les vieux chroniqueurs, tels que Dino Compagni, Villani, Ammirato, Machiavel, soit les historiens de nos jours, tels que Sismondi, aient glissé légèrement sur cette véritable cause de la grandeur florentine. Villani, qui fut l'associé des plus puissantes compagnies de banque de son temps, qui voyagea pour elles dans toute l'Europe, nous parle à peine des opérations de ces riches marchands; la lutte incessante des guelfes et des gibelins est surtout ce qui le préoccupe. Il faut en dire autant des autres chroniqueurs. Si l'on écrivait l'histoire politique moderne de l'Angleterre, on pourrait passer sous silence le travail des mines, des forges, des manufactures, qui a créé cependant l'énorme richesse de ce pays; en effet, ce ne sont ni les exploitans de mines, ni les maîtres de forges, ni les filateurs de coton qui y sont à la tête des affaires. A Florence, il en était autrement : les plus grands marchands de la république furent les chefs des principales factions de cette turbulente cité, notamment de la faction guelfe.

Dans de récens voyages à Florence, nous avons rencontré quelques-uns des descendans des célèbres directeurs de ces compagnies de marchands et de banquiers qui firent de la république florentine le premier état du XIIIe siècle. Dans les bibliothèques, dans les archives des familles, nous avons retrouvé des manuscrits inédits fort curieux, même des livres de commerce; enfin, en parcourant l'ancienne ville, nous avons relevé sur place avec les mêmes noms la plupart des rues, des édifices, des palais, où se fit pendant plusieurs siècles tout le grand commerce florentin. Armé de ces documens, il est possible d'interroger le passé et de le faire revivre. On constate ainsi non-seulement que la plupart des usages commerciaux que l'on regarde comme récens, la tenue des livres, le billet de banque, les institutions consulaires, étaient déjà répandus et remontaient même plus loin, mais encore que jamais, à aucune époque, il ne parut une réunion aussi imposante d'hommes d'affaires dont la plupart comptaient la durée de leur maison par siècles, et avaient établi leurs relations sur tout le monde alors connu, de Londres à Pékin. Néanmoins le fait le plus saisissant qui ressortira de cette étude, c'est que les grandes choses se font surtout par la liberté, et qu'un état n'est fort qu'autant que les citoyens s'intéressent à la chose publique. Nous verrons Florence tomber et son commerce disparaître le jour où, ne cherchant plus qu'à jouir de ses richesses, elle remettra ses destinées aux mains d'un seul homme, sorti lui-même de ces grandes familles de marchands qui au moyen âge portèrent jusqu'aux confins du monde le renom de la république florentine.

I.

Jusqu'au commencement du XIIe siècle, les documens précis manquent sur le commerce florentin. A cette époque, Florence, dont le passé était très ancien, puisqu'elle avait été tour à tour étrusque et romaine, détruite par Totila, reconstruite par Charlemagne, soumise aux empereurs allemands, dont elle secoua bien vite le joug (1080) pour se transformer en république, Florence nous apparaît tout à coup comme une cité marchande déjà très riche, constituée sur de sages lois, peuplée de puissantes familles, étendant au loin ses relations. Le travail de la laine soit indigène, soit tirée du dehors, et la manipulation des draps achetés bruts à l'étranger, notamment en France et dans les Flandres, ce qui leur faisait donner le nom de *draps français*, composaient la principale industrie de cette république. Il faut y joindre aussi

l'industrie de la soie, l'*arte della seta*, et enfin le métier du change et de la banque, sans lequel tout ce commerce n'aurait jamais pu s'exercer.

Dès l'an 1100, on constate à Florence l'existence des consuls ou magistrats du collége des arts. Le travail de la laine formait ce qu'on appelait l'*arte della lana*. Une grande partie de ces laines venait d'Espagne, mais surtout d'Angleterre et d'Écosse, où on les achetait aux couvens; à Florence, on les tissait, on les passait à la teinture. Les rues où se pratiquaient ces diverses industries existent encore : *via dei Cimatori* (tondeurs de draps), *delle Caldaje* (des chaudières), *corso de' Tintori* (des teinturiers). L'alun, indispensable comme mordant pour fixer les couleurs, était acheté aux mines voisines de la maremme toscane. Les déblais, les résidus de ces anciennes exploitations ont été transformés peu à peu en une sorte de pouzzolane artificielle par une longue exposition à l'air. Aux environs de Massa-Marittima, de Campiglia, ces carrières sont encore accessibles. L'une d'elles, à Montione, est toujours en activité; elle était sous les Médicis et les grands-ducs de la maison de Lorraine et elle est encore aujourd'hui une propriété de la couronne. Les couleurs employées étaient surtout végétales. Le pastel ou *guado* (en vieux français *guède*) servait à teindre en bleu; l'indigo était alors inconnu en Europe. La garance (*robbia*), qui était cultivée en Toscane depuis le temps des Romains, donnait la couleur rouge, qu'on préférait pour les draps sur tous les marchés d'Asie. On teignait en pourpre avec l'orseille (*oricella*). Cette plante fut introduite du Levant par une famille de marchands, qui tira de là son nom, les Oricellari ou Rucellai. On voit encore un de leurs palais, d'une magnifique architecture, dans la rue de Vigna-Nuova. Ce sont les jardins des Rucellai, dépendant d'une autre demeure, qui furent si célèbres au temps de Machiavel et des néo-platoniciens. L'orseille, que ces marchands introduisirent dans la teinturerie florentine, est une sorte de mousse ou lichen qui croît sur certains arbres; pour en tirer la couleur qu'elle contient, on la faisait fermenter dans l'urine. Retrouvée de nos jours à Madagascar, à Mozambique, elle forme un des principaux élémens du commerce de ces lointaines contrées.

Non contente des draps qu'elle fabriquait, Florence en recevait, avons-nous dit, de l'étranger à l'état brut, et leur faisait subir de nouvelles préparations. On les foulait, les teignait de nouveau, les pliait différemment, en un mot leur donnait la finesse, la couleur, le lustre, les dimensions que réclamaient les modes et les usages du temps. Les draps ainsi préparés étaient surtout envoyés à Tunis et dans tout le Levant. On appelait cette industrie l'*arte di Cali-*

mala (1), du nom de la rue où elle s'exerçait, et aux abords de laquelle on voit encore aujourd'hui des marchands de draps qui étalent leurs montres dans des magasins vieux de sept cents ans. Ces boutiques portaient le nom de *fondacci* (au singulier *fondaco*), et chaque compagnie de marchands avait la sienne.

L'art de Calimala allait de pair avec l'art de la laine. Celui-ci avait son centre et le lieu de réunion de ses marchands à Calimala même. Là est une vieille tour massive, crénelée, qu'on appelle l'*Archivio de' contratti*, parce qu'on y enregistre les contrats. Sur les faces de cette tour est sculpté le mouton couronné porteur de la bannière à la croix de gueules, enseigne des marchands de laine florentins. Cet écusson est de l'an 1308, comme nous l'apprend l'inscription en écriture gothique gravée au-dessous (2). C'est dans cette tour que résidaient les prieurs ou consuls de la laine. Dans la rue de Porta-Rossa, où débouche Calimala, se tinrent en 1266 (3) les premières réunions des marchands de draps et des podestats de la république, d'où sortirent les règlemens qui régirent les corps de métiers. L'art de la soie s'exerçait dans le voisinage, et l'on voit encore debout l'édifice où siégeaient les consuls qui y présidaient. A côté est la ruelle appelée *vicolo della Seta*, qui a conservé son nom primitif. Ce quartier jouissait de grands priviléges : on ne pouvait y entrer en armes, on ne pouvait y être poursuivi pour dettes. Ceci montre le cas que faisait la république florentine de ceux qui appartenaient à l'art de la soie. Au-delà de l'Arno est la rue des *Velluti*, où se fabriquaient les velours. La famille qui la première entreprit cette industrie, où elle s'enrichit considérablement, en tira ce nom de Velluti qu'elle a conservé.

Le change et la banque se faisaient en pleine rue, peut-être *via de' Tavolini*, comme qui dirait rue des Comptoirs. Le banquier était assis devant une petite table, *banco* ou *tavolino*, sur laquelle était étendu un tapis vert, et avait devant lui un sac d'écus et un livre de compte. Le florin d'or de Florence, frappé en 1252 en souvenir de la bataille de Monteaperti, où le parti guelfe chassa le parti gibelin, était pris comme étalon. C'était et ce fut pendant plusieurs siècles la meilleure monnaie d'Europe ; elle était d'or pur à 24 karats (4). Le sultan de Tunis, l'ayant vue, en augura si bien du

(1) Calimala, de *callis malus*, ou mauvaise rue, parce qu'elle menait aux mauvais lieux. *Calle*, dans le vieil italien comme en espagnol, veut dire rue, passage.

(2) Le millésime est très apparent, sauf le chiffre des dizaines et des unités. *Domus curiæ artis lanæ civitatis Florentiæ* se lit très distinctement.

(3) Et non en 1256, comme dit une inscription en marbre apposée sur la façade de la maison où ces réunions eurent lieu.

(4) Le florin pesait 72 grains, soit 3 grammes 537 milligrammes d'or pur, lesquels,

peuple qui l'avait frappée, qu'il concéda tout de suite aux Florentins les mêmes priviléges qu'il avait jusque-là réservés aux seuls Pisans. Les banquiers portaient le nom de *cambiatori* ou changeurs; on réservait celui de *mercatanti* ou marchands à ceux qui faisaient le commerce de la laine ou de la soie et aux drapiers de Calimala (1). Presque tous les grands banquiers faisaient du reste aussi partie des corporations de marchands.

Pour essayer les monnaies, les changeurs se servaient d'une pierre de touche. On sait que l'or frotté sur cette pierre y laisse une empreinte bien visible qu'on attaque par les acides, l'eau forte par exemple ou acide nitrique. L'acide dissout les métaux alliés à l'or sans entamer ce dernier. La trace qui reste, comparée à d'autres faites avec des touchaux d'or d'un titre connu, permet de juger assez exactement du degré de pureté, de ce qu'on appelle le titre du métal essayé. En ces temps, la chimie n'offrait pas pour ces sortes d'essais de moyens plus précis que celui-là, qui s'est du reste employé jusqu'à nos jours, et l'hôtel des monnaies de Florence, la *Zecca*, dont quelques-uns des plus grands banquiers se firent les fermiers, n'en connaissait pas d'autres.

Autour des demeures des principaux marchands était une galerie couverte, appelée *loge*, où l'on se réunissait pour traiter les affaires. C'était là qu'on fixait les prix de la soie, de la laine, des draps, du change. C'était là qu'arrivaient les courriers, les agens des compagnies marchandes, là qu'on recevait les nouvelles de mer et des diverses places d'Europe, d'Afrique et d'Asie. Chaque maison commerciale avait ainsi sa bourse à portée de ses bureaux. Comme la foule attire la foule, c'était là aussi que le peuple du voisinage s'assemblait à certaines heures, surtout les jours de fête, pour jouer aux dés, apprendre les nouvelles. Là se donnaient les rendez-vous. Ces loges ont disparu; il n'en reste plus que le nom et la place. Les loges des Albizzi, des Adimari, des Maggi, des Rucellai, des Peruzzi, des Mozzi, des Bardi, furent les plus célèbres. Ce nom de loge s'est conservé à Gênes pour désigner la bourse; à Marseille, on l'a aussi employé tout le temps que la bourse s'est tenue dans le même local qu'au moyen âge, c'est-à-dire jusqu'à la fin de la restauration.

La loge entourait la maison du marchand, du banquier. Celle-ci était généralement un vaste et magnifique hôtel, un *palazzo*, où le

calculés au taux de 3 francs 44 cent. le gramme, représentent l'équivalent de 12 fr. 17 cent. de notre monnaie actuelle. C'est la valeur intrinsèque du florin; mais il ne faut pas oublier que le prix de toutes choses, notamment celui du blé, a triplé et quadruplé depuis le XIIIe siècle.

(1) Tal fatto è Fiorentino, e cambia e merca... (Dante, *Paradis*, XVI.)

maître habitait avec tous les siens. Souvent une rue entière était occupée par la même famille. Les luttes civiles qui se renouvelaient presque chaque année exigeaient ce groupement. Il y a encore à Florence la place des Peruzzi, la rue des Tornabuoni, des Albizzi, des Greci, des Bardi, des Cerchi. Ces anciens palais, toujours debout, donnent à l'architecture civile de Florence un cachet spécial que l'étranger n'oublie pas. Ils sont bâtis de pierres massives, taillées rudement, en bossages, surtout aux fondations où quelques-uns des blocs sont énormes. Les murailles sont épaisses comme celles d'une forteresse. La porte s'élève souvent au-dessus du niveau de la rue; on y monte par des escaliers. Les fenêtres sont peu nombreuses, assez étroites, dessinées en voûte, disposées sur deux ou trois étages au plus. Le long de la façade principale sont des anneaux de fer à diverses hauteurs, élégamment ciselés. Les jours de fête, on y mettait les bannières, les torches. Aux angles sont parfois des ornemens en bronze ou des lanternes en fer forgé, dont quelques-unes sont un chef-d'œuvre d'art, comme les lanternes du palais Strozzi. Dans certains palais, on voit aussi sur les façades les crochets de fer qui servaient à suspendre la laine au moyen de bâtons transversaux. Loin de rougir de leur métier, les marchands florentins le tenaient en honneur; c'était une gloire d'appartenir à l'art de la laine.

Ces palais, dont quelques-uns ont soutenu des siéges et portent la trace de l'incendie, comme ceux des Bardi, des Albizzi, sont pour la plupart des types d'architecture, surtout les plus modernes. Ils ont gardé de l'ordre étrusque primitif le lourd et robuste appareil en pierre de taille. L'art des constructions à Florence comme à Venise revêt un cachet original; mais, tandis que Venise, ville presque orientale, emprunte ses inspirations aux Arabes et aux Byzantins, Florence reste fidèle à l'ancien type toscan. Les palais Strozzi, Medici, Antinori, Rucellai, Pazzi ou Quaratesi, ont été visités par tous les voyageurs. Les palais Spini, Mozzi, Buondelmonti, Davanzati, Bardi, Caponi, Albizzi, Alessandri, de dates plus anciennes, méritent également d'être cités. On connaît le palais Pitti, qui a servi de résidence aux Médicis, devenus princes de Toscane, plus tard aux grands-ducs de la maison de Lorraine, et qui appartient encore à la couronne.

Indépendamment de leur *palazzo* et de leur loge, les plus grandes familles avaient ce qu'elles nommaient leur tour, signe d'antique noblesse. C'étaient de véritables tours en pierre, dont quelques-unes sont hautes encore de 25 à 30 mètres, mais qui avaient le double de hauteur quand elles étaient intactes. Telles furent les premières habitations de Florence, empruntées sans doute aux

Étrusques de la station voisine de Fiesole. Ces tours, de forme carrée ou rectangulaire, ont seulement quelques mètres de côté, sept ou huit au plus. Elles sont munies d'une porte dans le bas, le plus souvent d'une seule fenêtre à chaque étage. Beaucoup ont en apparence disparu, transformées, badigeonnées ou enchevêtrées dans des constructions d'âge plus récent. Quelques-unes sont encore intactes, pour ainsi dire isolées. Telle est la fameuse tour des Girolami, dans la rue Por-Santa-Maria, ainsi nommée parce que la porte Sainte-Marie, qui faisait partie de la première enceinte de Florence, s'ouvrait sur cette rue. Non loin de la tour des Girolami est celle dite des Buondelmonti. On y pénètre par une maison voisine; on y monte par un escalier en bois vermoulu. De distance en distance s'ouvre une étroite fenêtre. Aux angles débouche parfois un soupirail par lequel on a jour sur l'extérieur. Cette ouverture était sans doute ménagée non-seulement pour donner passage à la lumière, mais encore pour surveiller l'ennemi, lancer des flèches. Un gamin qui me montrait cette tour me fit l'histoire des premiers possesseurs. « C'est de là que partit Buondelmonte, dit-il, quand il fut assassiné par les Amidei à l'entrée du Pont-Vieux, là où était la statue de Mars, protecteur de Florence. Ainsi commencèrent les luttes des guelfes et des gibelins. » Le jeune cicerone avait bien retenu sa première leçon d'histoire florentine (1).

Toutes ces tours étaient crénelées. A la forme des créneaux, on pouvait désigner le parti auquel appartenait la famille maîtresse d'une tour. Les créneaux rectangulaires, pleins, étaient guelfes; les créneaux taillés en pointe aux extrémités, évidés sur le milieu, étaient gibelins. Quand un décret des podestats força les habitans à décapiter leurs tours, c'est-à-dire à en diminuer la hauteur, ces signes disparurent, mais les guelfes et les gibelins continuèrent à se distinguer entre eux à la façon de saluer, de se vêtir. Quelquefois les membres d'une même famille étaient de partis opposés, et cela se vit surtout quand à la faction des guelfes et des gibelins succéda celle des blancs et des noirs, ou des Cerchi et des Donati.

Les tours marquaient, au milieu des luttes civiles, le lieu de rassemblement des habitans d'un même palais, d'une même rue. Elles sont encore plus massives que les palais qui leur ont succédé, et l'âge, au lieu de les entamer, n'a fait que les consolider davantage.

(1) Dans une des tours voisines de celle de Buondelmonti a été retrouvé, il y a quelques années, un véritable agenda de poche, oublié dans une cachette. Les feuilles de ce carnet sont en bois, recouvertes d'une couche de cire; le marchand y notait ses affaires de chaque jour. Quelques feuilles ayant disparu, le nom du possesseur et le millésime ne peuvent être indiqués; on peut fixer, comme date approximative, l'an 1300.

A l'extérieur, la pierre est unie, taillée en rectangles de moyenne dimensions; à l'intérieur, la maçonnerie est de moellons irréguliers, quelquefois de gros cailloux roulés arrachés au lit de l'Arno. L'épaisseur des murs atteint jusqu'à 2 mètres. La date de ces constructions est évidemment pour la plupart étrusque ou romaine. Le mortier a fait si bien prise que tout cela n'est plus qu'une masse inébranlable de haut en bas; la mine et l'acier auraient peine à l'entamer. A Por-Santa-Maria, on compte dans un très petit espace jusqu'à sept de ces tours. Au cœur du vieux Florence, là où est aujourd'hui le marché vieux (Mercato-Vecchio), on en compte un plus grand nombre; une ancienne église du lieu porte même le nom de San-Miniato *tra le torri*. C'est là qu'avaient leur résidence les plus anciennes familles de la ville, les Agli, les Vecchietti, les Cardinali, les Brunelleschi, les Amieri, les Tosinghi, les Ughi, les Gondi. Les Médicis sont sortis également de là. Un peu plus loin, via San-Martino, est la tour que l'on montre comme ayant été la maison de Dante. Les grandes familles venues plus tard à Florence eurent leur résidence dans les faubourgs; les Bardi, les Albizzi, étaient de ce nombre.

Le coin du vieux Florence où nous sommes mérite d'être décrit. Depuis les premiers temps, il n'a pas changé. C'est toujours le même dédale de rues étroites, tortueuses, la plupart sans issue, que le soleil ne visite jamais, et que le balai ou l'arrosoir municipal visitent encore moins. Le climat, les luttes intestines, autorisaient ces dispositions. Aucune ancienne ville, pas même Gênes, sous ce rapport si curieuse, pas même Marseille, dont quelques rues n'ont pas varié d'aspect depuis le temps des Phocéens, ne renferme un quartier d'allure aussi pittoresque. Dans cette partie du vieux Florence se tient toujours le marché. Depuis huit cents ans, les étals en plein air sont presque restés les mêmes. La boucherie, la poissonnerie, occupent la rue par droit imprescriptible; les marchands de légumes sont à côté. C'est là que le dialecte florentin aux sons gutturaux, qui rappellent ceux de l'arabe et de l'espagnol, et qui viennent sans doute de l'étrusque, aux syllabes musicales, sautillantes, règne dans toute sa pureté. Pour l'ouïr, il n'est pas besoin d'aller au spectacle assister aux farces de Stenterello, — le bouffon de Florence, comme Pulcinella est celui de Naples, — il suffit de passer au Mercato-Vecchio, à la place aux herbes, de longer la rue de Calimala et celle des Strozzi, où se tient également le marché.

Le Mercato-Vecchio s'est de tout temps appelé de ce nom, même au XIe siecle. Il est probable que c'est sur cet emplacement que les maraîchers de Fiesole, descendus de leurs hauteurs, venaient

vendre leurs denrées aux Florentins, qui habitaient la plaine de l'Arno. Le nouveau marché, *Mercato-Nuovo*, dans la rue Porta-Rossa, n'a de marché que le nom. On y trouve réunis à certains jours de la semaine, à certaines heures, les paysans de la banlieue qui viennent là traiter leurs affaires et vendre la paille tressée dont on fait ces jolis chapeaux au tissu si délicat, en grand renom auprès des dames. Précédemment, c'était là que se tenait la bourse des négocians, quand les anciennes loges eurent peu à peu disparu. Ce prétendu marché n'est du reste qu'une galerie couverte qu'occupent aussi des boutiques, des bazars ambulans. Le toit en est soutenu par une élégante colonnade. On montre au milieu, sur le sol, un espace circulaire formé de tranches de marbre alternativement blanches et noires, et régulièrement taillées suivant six rayons, en souvenir de l'antique char de guerre, le *carroccio*, que la république traînait à tous les combats, et qu'on remisait là avant l'édification du marché. Quand le *carroccio* eut disparu, on fit de ce même endroit un usage singulier. C'était cette étroite place que les faillis, en vertu d'une ancienne coutume, devaient frapper trois fois de leur siége mis à nu avant d'obtenir leur concordat. A la façon dont la pierre est usée, on devine qu'elle a servi quelquefois (1).

Il a été dit qu'une même famille habitait sous le même toit, et souvent qu'une famille puissante occupait seule toute une rue. Malgré ces associations, que permettait un état de fortune souvent considérable, on vivait modestement; le vêtement était grossier. Les femmes restaient à la maison, occupées des soins du ménage et de la quenouille. Elles portaient des robes de bure avec un simple capuchon. Une ceinture de cuir serrait la taille. Les bijoux d'or, les perles, les pierres précieuses, leur étaient sévèrement défendus par la loi. Les hommes se vêtaient encore plus simplement. Dans ce pays, où l'on fabriquait les plus fines étoffes de soie, de laine, où l'argent et l'or abondaient dans les caisses des changeurs, où les produits du sol, perfectionnés par des méthodes déjà savantes, récompensaient largement les efforts de l'agriculteur, rien n'était donné au luxe ni des habits, ni des repas. Des lois somptuaires

(1) Le poète toscan Lippi, faisant allusion à ce fait, feint de rencontrer en enfer

Donne che feron già, per ambizione
D'apparir gioiellate e lucicanti,
Dare il cul al marito in sul lastrone.

Le jurisconsulte Gui-Pape, qui vivait sous Louis XI, a rappelé aussi cette curieuse coutume florentine. « I mercanti di questa piazza purgavano i loro falli ostendendo pudenda et percutiendo lapidem culo. »

avaient paré à tous les écarts. La démocratie florentine, envieuse et jalouse comme le sont toutes les démocraties, n'aurait du reste pas permis aux *popolani grassi*, aux gros bourgeois, de s'élever au-dessus du *popolo minuto*, du menu peuple, du peuple maigre, comme il s'appelait aussi. On mettait dans les affaires les bénéfices que l'on obtenait, on les consacrait à des œuvres pies ou d'utilité publique : de là tant de grandes choses extérieures qui se sont faites à Florence. Les Rucellai ont bâti presque à eux seuls l'église de Sainte-Marie-Nouvelle. Il est juste de dire toutefois que, les femmes aidant, on se départit en maintes circonstances de la sévérité des lois somptuaires. Dante est là-dessus fort explicite, lorsqu'il compare les mœurs des aïeux à celles des Florentins de son temps. Le sévère chroniqueur Villani jette les hauts cris quand les dames obtiennent du duc d'Athènes, investi de la seigneurie de Florence, la permission de porter de faux cheveux et de les laisser tomber en tresses sur le front; il n'hésite pas à traiter cette mode d'indécente. M. S. Peruzzi, qui a publié sur les marchands et les banquiers de Florence au moyen âge un livre plein de curieux détails, calcule que la maison seule des Peruzzi (les trois frères vivaient ensemble chacun avec sa famille) abritait au commencement du XIVe siècle trente et une personnes, serviteurs non compris, et ne dépensait pas moins de 3,000 florins d'or, somme qu'il évalue à 120,000 francs par an de notre monnaie actuelle (1). Quoi qu'il en soit, l'austérité de la vie était exigée par les lois, par les conditions politiques de cette république travailleuse et profondément démocratique; elle ne souffrait d'exception que dans quelques cas particuliers. Les fêtes publiques étaient célébrées avec un grand éclat, les funérailles, les mariages aussi. Les lois somptuaires ne contrariaient point les dépenses d'église.

Les mœurs ont toujours conservé à Florence quelque chose de la simplicité antique. Le Florentin est naturellement sobre, économe. Il a gardé dans sa vie privée, demeurée modeste, quelques-unes des qualités de ses pères. Le peuple s'amuse sans désordre et ne trouble guère par l'ivresse la joie des fêtes publiques. Il donne tout au plaisir des yeux et de l'esprit, très peu au plaisir brutal; il aime mieux le théâtre que la table, et les longues promenades au grand air que les stations au cabaret. Avec un verre de belle eau pure et une mince tranche de pastèque fraîche, on le voit l'été se désaltérer en pleine rue. On peut dire du Florentin qu'il est sobre comme l'Espagnol. Ainsi que les habitans de tous les pays caressés du soleil, il est resté ami du clinquant, des gros bijoux, des étoffes

(1) *Storia del commercio e dei banchieri di Firenze dal 1200 al 1345*, Firenze 1868.

voyantes. Le luxe de la parure est le seul pour lequel il fasse des folies; il se rattrape sur les lois somptuaires d'autrefois.

On se figure aisément le banquier florentin du moyen âge, père de famille rigide, austère, aimé et vénéré, mais craint aussi des siens, donnant presque toutes les heures du jour aux affaires, ouvrant religieusement par la prière les repas en commun, le dimanche conduisant lui-même aux offices l'épouse et tous les enfans, prenant part à la chose publique, aux élections, aux charges de la cité, aux luttes intestines, aux guerres extérieures, sans y épargner le sang de ses fils en âge de le suivre. En ce temps-là, on était à la fois banquier, industriel, magistrat public et soldat. Ne reculant pas devant les périls d'un autre genre, le banquier partait de Florence à cheval, un beau matin, pour aller visiter ses comptoirs à l'autre bout de l'Europe, à Paris, à Bruges, à Londres, non sans avoir fait auparavant son testament; dans tous les cas vigilant, attentif, économe, fin en affaires, fort diplomate et ne risquant rien qu'à coup sûr.

Avec le temps et par suite des nombreuses évolutions de la cité florentine, ce type du banquier primitif, si bien personnifié au XIIIe siècle par les Bardi, les Peruzzi, les Alberti et tant d'autres, a complétement disparu. Florence est restée toutefois une ville d'affaires, d'un ordre modeste, il est vrai, et le commerce de l'argent ne s'en est pas tout à fait éloigné. Une foule d'étrangers, des Anglais, des Américains en grand nombre, y séjournent chaque année; tous sont munis de lettres de crédit. Cela augmente un peu les affaires de plusieurs maisons de banque, souvenir effacé de celles des anciens jours. Une de ces maisons est surtout populaire, la maison F...., dont le vénérable chef, âgé de quatre-vingt-dix ans, mène encore lui-même les bureaux. « Je suis le doyen des banquiers d'Europe et peut-être du monde, disait-il récemment avec un légitime orgueil; j'ai commencé à travailler au siècle passé, en 1799; il y a soixante-treize ans que je n'ai pas quitté la plume. » Comme on lui citait nombre d'illustres travailleurs qui chez nous sont aussi arrivés à une verte vieillesse sans cesser un seul jour d'être aux affaires, et même aux affaires publiques, où l'on vieillit encore plus vite : « C'est vrai, répondit-il, mais après quatre-vingts ans chaque année compte pour dix. » Cet homme infatigable a été toute sa vie un modèle d'exactitude, de diligence, d'activité. Le premier au travail le matin dès la première heure, il quitte le soir le dernier ses bureaux. Il est aidé de ses deux fils, mais conduit tout en maître, vérifie et signe toutes ses traites. N'est-il pas comme le digne successeur de ces austères banquiers du moyen âge qui au XIIIe siècle étendirent si loin leur renom?

II.

Les Peruzzi étaient, avec les Bardi, les Acciajoli, les Bonaccorsi, les Scali et quelques autres, les principaux marchands et banquiers de Florence. Pendant tout le XIIIe siècle et la première moitié du XIVe, ces maisons furent les plus puissantes. La république florentine était alors le premier état de l'Europe. Elle avait des entrées assurées, — les gabelles, analogues à nos octrois, l'impôt sur le revenu, qui plaisait à cette démocratie niveleuse; — elle soldait tous les ans son budget en crédit, ce que si peu d'états savent faire aujourd'hui. Elle était gouvernée comme Gênes, Pise et les principales républiques marchandes de ce temps, Marseille elle-même, par un podestat étranger nommé tous les ans par le peuple. Il en résultait que le chef de la république restait neutre dans les querelles locales, et ne distribuait point les places à des amis ou à des parens. Au reste, on ne le laissait que très peu de temps aux affaires, et il ne pouvait être réélu.

Les corps de métiers, qui comprenaient la plupart des citoyens, étaient divisés en *arts majeurs* et en *arts mineurs;* nous dirions aujourd'hui les arts libéraux et les arts manuels. Dans les premiers, au nombre de sept, étaient les hommes de loi (juges et notaires), les marchands, les banquiers, les médecins; dans les seconds, au nombre de quatorze, les bouchers, les maçons, les corroyeurs, les forgerons, etc. Les premiers renfermaient ce que nous nommerions les bourgeois, les seconds les ouvriers. Chaque art avait sa bannière ou gonfalon, distincte de celle de la république, et au premier signal de trouble, au son du tocsin parti du palais du podestat, plus tard de celui de la seigneurie, tous ceux qui appartenaient à un même art devaient accourir en armes, rangés autour de leur bannière. A la tête de chacun des arts se trouvaient deux prieurs élus (*priori,* premiers). C'étaient des espèces de prud'hommes qui veillaient à ce que les règlemens de l'art fussent strictement observés, jugeaient les différends des membres d'une même corporation. On ne pouvait occuper aucune fonction publique, si l'on n'était inscrit dans un corps de métier. Dante, qui fut prieur de la république et ambassadeur à Rome, s'était fait, dit-on, inscrire dans l'ordre des pharmaciens, appartenant au groupe supérieur. Un noble, un gibelin, admis dans un corps de métier, perdait par là sa noblesse et devait changer de blason; souvent même il modifiait son nom patronymique; ainsi le voulait le peuple. Les Tornabuoni s'étaient d'abord appelés Tor-

naquinci; les Bardi, d'abord nobles et partant gibelins, grands feudataires de la campagne florentine, s'étaient faits guelfes en entrant dans le corps des marchands. Comme on le pense, il y eut plus d'un récalcitrant, plus d'un noble qui s'obstinait à rester gibelin. Quelquefois aussi les deux partis essayèrent de se donner la main, de faire solennellement la paix, de prendre part ensemble aux affaires; mais l'alliance fut toujours de très courte durée, et le parti guelfe domina presque sans conteste pendant plus d'un siècle, de l'an 1252 à l'an 1372. C'est l'âge d'or, le plus beau temps du commerce florentin. Toutefois ce serait mal connaître les partis que de supposer que les guelfes restèrent tout ce temps en paix avec eux-mêmes, et que l'ordre régna dans Florence. Il y avait entre les deux groupes majeur et mineur une animosité qui ne fit que s'accroître avec le temps. Le menu peuple, *popolo magro*, se révolta souvent contre le peuple riche, *popolo grasso*, et ces révoltes intestines, jointes aux querelles des guelfes et des gibelins, des blancs et des noirs, des Cerchi et des Donati, des Ricci et des Albizzi, qui ne s'éteignirent que le jour où les Médicis établirent définitivement le principat, composent toute l'histoire politique de Florence pendant le XIIIe, le XIVe et le XVe siècle. Ces révolutions presque quotidiennes n'empêchaient pas les affaires de marcher, tant il est vrai que, dans la vie des peuples comme dans celle des individus, il faut pour vivre lutter sans cesse. Il y avait du reste de part et d'autre un grand amour de la patrie. Les places étaient recherchées non point pour le maigre profit qu'on en tirait, mais pour l'influence qu'elles donnaient; on les considérait aussi comme un devoir que le citoyen devait remplir de son mieux. Appelé par le suffrage populaire à occuper une fonction quelle qu'elle fût, on ne refusait pas.

La politique, le négoce et l'industrie ne faisaient pas oublier les lettres et les arts. C'est le moment de la vraie renaissance italienne. La langue et l'art national commencent à se former. Brunetto Latini, Dante, Dino Compagni, Villani, font oublier le latin et fixent l'italien dans leurs écrits. Cimabue et Giotto dégagent peu à peu la peinture de la froide imitation byzantine, la manière grecque comme on l'appelait, et dans l'architecture Arnolfo di Lapo, ou mieux di Cambio, qui de sa main puissante érige le palais des podestats, celui de la seigneurie et le *dôme* de Florence, annonce dignement Brunelleschi et l'immortel auteur des portes du baptistère. Giotto, non content d'être peintre, veut être aussi architecte, et il élève son inimitable campanile. Sous l'impulsion féconde de la liberté et des agitations locales, tous ces grands artistes développent spontanément leurs facultés, et dans les lettres, les arts, comme dans la

politique, Florence se montre la rivale d'Athènes; elle a même sur Athènes l'avantage de tenir le travail en honneur.

Les historiens ont enregistré ces faits; il faut revenir sur ce qu'ils ont omis en partie, c'est-à-dire sur le commerce de Florence, qui fut si actif à cette époque, cependant si troublée. Le commerce de la république florentine allait de pair avec celui des Génois, des Pisans, des Vénitiens, et s'étendait sur le monde alors connu. Non-seulement on allait acheter la laine jusqu'au fond des couvens de l'Angleterre et de l'Écosse, les draps en France et dans les Flandres; mais du Levant on tirait la soie, l'orseille, le sucre, le coton, et de l'extrême Asie, de la Chine, de la Tartarie, de l'Inde, où l'on se rendait alors par terre en caravane, on faisait venir les épices, les fourrures (1), les perles, l'ambre, dont on faisait des chapelets, les pierres précieuses, l'or en lingots; on tirait aussi de Chine, en plus grande quantité encore que du Levant, la soie grége et le coton. On y portait comme échange des draps et des soieries, des velours, des brocarts d'or et d'argent (2), des cuirs, des toiles de Champagne et des Flandres, des vins, du caviar, des objets de quincaillerie allemande, des lingots d'argent. Tout cela était avec soin emballé sur des navires de Gênes ou de Pise, et porté de la mer toscane ou ligure au fond de la Méditerranée. On avait beau faire ramer les esclaves sur les galères du commerce, le prix des frets était élevé, et M. G. Ulrich, qui a laissé sur les conditions économiques de ces temps-là des notes pleines d'intérêt, calcule que le transport d'un sac de blé de Palerme à Livourne coûtait alors autant qu'en le faisant venir aujourd'hui d'Odessa.

Les ports d'arrivée étaient Trébizonde sur la Mer-Noire et Alexandrette, le port d'Alep, sur la côte levantine. Alexandrie, ruinée par les sultans d'Égypte, écrasée par des droits de douane exorbitans, avait perdu son ancienne importance. De Trébizonde et d'Alexandrette, les caravanes se rendaient à Erzeroum et Tauris. Là les unes se dirigeaient sur l'Inde par la Perse et la vallée de Cachemir, les autres sur la Chine par le grand désert. Arrivées sur le Hoang-ho, elles rejoignaient Pékin, que les Italiens appelaient Cambalu et les Arabes Cambaleck. Une partie des marchandises destinées à l'Inde ou retirées de ce pays empruntaient aussi la voie du Golfe-Persique et de la Mer-Rouge. Pegolotti, associé et agent de la maison des Bardi (1315), a marqué dans une sorte de guide des marchands les étapes de ce lointain commerce, et désigné les caravansérails où l'on de-

(1) La rue où l'on préparait ces fourrures à Florence existe encore : c'est la *via Pelliceria*.

(2) C'est par erreur que les historiens attribuent à Gênes et à Venise la fabrication de ces belles étoffes : Gênes et Venise ne faisaient que les transporter.

vait s'arrêter. Le voyage, commencé en charrette, continuait à dos de mulets; on profitait aussi des lacs, des cours d'eau rencontrés sur la route. La durée du trajet était de trois cents jours, un an avec les repos. On allait ainsi à travers toute l'Asie jusqu'au Cathay: c'est le nom qu'on donnait à la Chine. L'itinéraire de Pegolotti part du port de Tana dans la mer d'Azof; de là on gagne Astrakan, le désert de Kamo et le Hoang-ho. Le fameux voyage de Marco Polo, de Venise à Pékin, date de ces temps-là (1271). Pegolotti indique les précautions qu'il faut prendre, les choses dont il faut se munir : un truchement, deux domestiques, une femme qui parle la langue du pays, de la farine et du poisson salé; le reste, viande et d'autres provisions, se trouve en abondance sur la route. Le coût du voyage, aller et retour, est estimé de 600 à 800 florins d'or, et Pegolotti suppose que le traitant emporte pour 25,000 florins de marchandises, y compris des lingots d'argent. Aujourd'hui encore les lingots d'argent ou les piastres mexicaines sont admis dans ces régions de préférence à toute autre monnaie. En arrivant en Chine, on échangeait ces lingots et tout l'or qu'on avait contre des billets de banque au sceau de l'empereur régnant. Le voyage était sûr; on n'était guère pillé ni mis à contribution le long du chemin. Le cas était prévu où le voyageur mourait en route de mort naturelle, ce qui devait arriver quelquefois; des règlemens particuliers déterminaient alors comment les biens qu'il avait portés avec lui devaient faire retour à ses héritiers.

Les soucis d'un commerce si étendu avec l'extrême Asie ne faisaient pas oublier aux Florentins le trafic avec les diverses places d'Europe. La France était pour eux un des principaux pays de transit. Ils y avaient établi des succursales, ce qu'on nommait des hôtelleries (Paris, Caen, Lyon, Arles, Perpignan, Carcassonne, Saint-Gilles, Avignon, Aigues-Mortes, Narbonne, Montpellier, Nîmes), où les envoyés des maisons de banque et de marchands se reposaient, trouvaient un gîte assuré, recevaient leur correspondance, mettaient leurs marchandises en dépôt. Les hôteliers (*ostellieri*) étaient sous la surveillance des consuls ou agens de l'art de la laine à l'étranger, ainsi que les deux courriers pour les arrhes et les paiemens qui partaient chaque année de Florence, délégués par les consuls de la laine. Le premier assistait aux transactions et fixait les arrhes entre les parties contractantes; le second intervenait dans l'exécution des contrats, dont les paiemens étaient couverts par des lettres de change. Outre les consuls et agens de la laine à l'étranger, la république envoyait quelquefois elle-même des délégués spéciaux. Les marchés se faisaient principalement dans les foires; à celles de Champagne, qui se tenaient à Bar-sur-Aube, Troyes,

Lagny, Provins, on achetait surtout des toiles. La foire de Beaucaire était alors dans toute sa splendeur. Les affaires se traitaient en français. Le français était sur le continent la langue des affaires, une sorte de langue commerciale courante, comme l'est maintenant l'anglais, ou comme l'italien l'était alors et l'est resté dans toute la Méditerranée. Dante, Villani, sont précis sur ce point. Aigues-Mortes, qui aujourd'hui est éloigné de la mer de près de 6 kilomètres, était le port avec lequel commerçaient surtout les Florentins. D'Aigues-Mortes, les navires allaient au port de Pise, reporté depuis, comme Aigues-Mortes, au milieu des terres, et de Pise à Florence on amenait les marchandises soit en charrettes ou à dos de mulets, soit par des bateaux naviguant sur l'Arno.

Les laines d'Angleterre et d'Écosse arrivaient directement par mer de Londres ou de Southampton, touchant à Lisbonne et traversant le détroit de Gibraltar, ou mieux elles étaient envoyées par mer de Londres à Libourne et de Libourne à Aigues-Mortes par terre, traçant ainsi au commerce la voie que Colbert et Riquet devaient suivre dans le canal du Midi, qui à son tour a été détrôné par le *railway*. Les draps achetés dans les Flandres étaient envoyés aux hôtelleries, empaquetés par ballots, protégés par une double enveloppe de feutre et de toile. Les ballots contenaient de dix à douze pièces chacun, mesurées et scellées du sceau de la corporation de Calimala. Une pancarte indiquait le prix de l'étoffe, la longueur et la largeur des pièces, le nom du fabricant, le lieu de provenance. Des foires où on les avait achetés, on expédiait ces draps à Narbonne ou à Montpellier; là on les consignait entre les mains des *officiers de la draperie*, magistrats élus au nombre de six entre les marchands les plus estimés. La marchandise gagnait Florence par Aigues-Mortes. Ce ne fut que très tard que Marseille, dont on est étonné de ne pas trouver les relations plus fréquentes avec le marché florentin, fut choisie de préférence. Arrivés à destination, les draps étaient soumis, avant d'être préparés, à l'examen des experts de Calimala. Ces minutieuses précautions, ce soin extrême qu'on prenait du bon conditionnement de la marchandise, expliquent en partie le succès des drapiers florentins. Montpellier, Perpignan, Nîmes, Carcassonne, Avignon, Lyon, Paris, étaient leurs principales succursales; ils y avaient des représentans à demeure. Villani y fut plusieurs fois envoyé. Un Peruzzi était établi à Paris, un autre à Avignon, et tous les deux y ont laissé des descendans qui vivent encore, et ont conservé les armes patrimoniales. Nos Luynes descendent eux-mêmes d'une autre famille de riches marchands établie dans le midi de la France, les Alberti.

Le commerce des laines, des draps, des soieries, joint à l'indus-

trie du change, et s'étayant des principes d'une sévère économie, avait singulièrement enrichi les banquiers florentins, qui soutenaient de leur crédit les divers états de l'Europe. C'étaient à la fois, comme on l'a dit depuis de quelques-uns de leurs plus illustres successeurs, les rois des banquiers et les banquiers des rois. Villani appelle lui-même les Bardi et les Peruzzi « les colonnes du commerce de la chrétienté. » Les rois de Calabre, d'Angleterre, de France, d'Espagne, les comtes de Flandres, les papes, les ordres militaires religieux, eurent plusieurs fois recours à leur bourse. Philippe le Bel, qui altéra si fort les monnaies de son temps, et qui eut toujours besoin d'argent pour soutenir ses démêlés avec le pape, les templiers, l'Angleterre, s'aida souvent du crédit des banquiers florentins. Il le reconnut à sa façon en les poursuivant à plusieurs reprises comme usuriers, en leur extorquant de fortes rançons, et finalement en leur faisant faillite pour les sommes qu'ils lui avaient prêtées. D'autres débiteurs royaux ne devaient pas se montrer plus délicats que le roi de France.

Les chefs des puissantes maisons florentines tenaient eux-mêmes leurs livres. On a retrouvé quelques-uns de ces précieux manuscrits, ceux des Alberti, qui existent encore dans les archives conservées par cette famille, ceux des Peruzzi, dont plusieurs sont à la bibliothèque Riccardiana, à Florence. Ces livres sont sur parchemin, en belle écriture cursive du temps, rappelant ce qu'on appelle en calligraphie la ronde. Ils sont écrits en langue vulgaire, en bon italien, et tenus en partie simple. Cela représente assez bien ce qu'on nomme aujourd'hui dans le commerce le *livre-journal*, celui sur lequel on écrit au fur et à mesure toutes les opérations, quelles qu'elles soient. Les banquiers d'alors appelaient ce registre le grand-livre, *libro maestro*; mais ils avaient aussi leur livre secret, le livre des mauvais débiteurs, etc. La méthode de tenue des livres en partie double, de la découverte de laquelle on a fait honneur aux banquiers florentins, paraît avoir été imaginée pour la première fois à Venise au XIVe siècle, et introduite seulement à Florence au siècle suivant par les Médicis; mais les Florentins ont certainement propagé, sinon inventé la lettre de change.

Les livres qui nous restent des Peruzzi vont des années 1292 à 1343, date où cette grande maison suspendit ses paiemens. Ils sont au premier moment assez difficiles à lire. Les lettres sont liées, avec des abréviations. On acquiert assez vite la pratique de cette lecture, qui n'est qu'un jeu pour ceux qui ont l'habitude des manuscrits. Les chiffres romains y sont exclusivement employés; l'usage des chiffres arabes était alors sévèrement défendu par les statuts de l'art du change. Le banquier ouvre ses livres d'une façon solennelle, en se

recommandant « à notre seigneur Jésus-Christ et à sa bienheureuse mère notre dame sainte Marie, et à toute la cour divine, pour qu'ils lui concèdent la grâce de ne rien faire en ce monde qui ne soit à leur honneur et révérence, etc. » Chaque livre des Peruzzi répète cette formule, qui porte si bien l'empreinte des idées religieuses de cette époque. Le parchemin était employé pour ces sortes de grands-livres, mise au net de tous les comptes, et c'est à cela que nous devons la conservation des livres des Peruzzi. Pour les livres courans, pour les brouillons, on usait du papier de coton; c'est pourquoi aucun ne nous est parvenu. On relève sur les livres des Peruzzi que cette puissante maison avait à l'étranger seize succursales et employait aux tournées et inspections annuelles 150 agens, vrais commis-voyageurs. On retrouve parmi ceux-ci plus d'un nom alors illustre ou qui le sera plus tard : Villani, Donati, Guicciardini, Macchiavelli, Pazzi, Portinari, Soderini, Strozzi. Les comptoirs étaient ceux d'Avignon, Paris, Bruges, Londres, Pise, Gênes, Venise, Cagliari, Palerme, Naples, Majorque, Barletta sur l'Adriatique, Chiarenza en Morée, Rhodes, Chypre, Tunis. A Paris comme à Londres, la rue où résidaient les banquiers italiens a gardé le nom caractéristique de rue des Lombards.

Rien n'arrêtait l'essor de ces marchands, ni la diversité de religion, ni celle de coutume, de langue, de monnaie. On peut étudier dans les livres des Peruzzi le cours du change au XIIIe siècle sur les diverses places de l'Europe, et voir le rapport qui existait entre le carlin de Naples, le marc de Venise, la livre sterling de Londres, la livre tournois de Paris, le besan de Tunis ou de Rhodes et le florin d'or de Florence, pris lui-même comme étalon sur toutes ces places. On y trouve également mentionné le rapport des mesures étrangères de capacité, de poids, de longueur, avec les mêmes mesures de Florence, les usages de chaque place, les termes qui y étaient fixés pour le paiement des lettres de change.

Dans toutes les places maritimes étaient établis des consuls pour juger les différends qui survenaient entre leurs nationaux, protéger leurs intérêts. Différentes villes, Amalfi, Marseille, Barcelone, Gênes, Pise, se disputent l'invention première des consulats. Il est probable qu'il y a eu de tout temps des consuls, et que cette institution, éminemment méditerranéenne, doit remonter aux Phéniciens et aux Grecs. Les républiques maritimes du moyen âge n'ont fait que la perfectionner, et rédiger les capitulations qui régissent encore les étrangers dans les échelles du Levant.

Les voyages à cette époque étaient longs, coûteux, difficiles sur terre comme sur mer. La traversée des Alpes était périlleuse, en hiver surtout. Sur terre, on allait à cheval, bien rarement en voi-

ture. Deux siècles plus tard, les difficultés étaient à peu près les mêmes, comme on peut s'en assurer par les mémoires de Benvenuto Cellini dans la partie où il raconte son voyage de Rome à Paris. Il n'y avait pas de postes ni de courriers. Les *mutationes* et les *mansiones* des Romains, qui avaient si bien organisé les routes sur toute l'étendue et jusqu'aux confins de leur immense empire, avaient peu à peu disparu depuis l'invasion des barbares et la formation des petits états. Comme les attaques des malandrins étaient fréquentes, on partait souvent en caravane, on se munissait de sauf-conduits auprès des seigneurs dont on traversait les terres. En mer, la sécurité n'était pas plus grande; les galères étaient armées pour se garantir des pirates. De Florence à Gênes, on mettait par terre six jours, à Avignon quatorze, à Montpellier seize, à Paris vingt-deux, à Bruges vingt-cinq, à Londres trente. Le temps qu'il fallait pour aller de Londres à Florence, on l'emploie aujourd'hui pour aller de Londres à Calcutta, et les dépenses et les fatigues sont diminuées des trois quarts; presque toute chance de danger a aussi disparu.

Bruges était un des grands entrepôts du commerce florentin. C'était là qu'on apportait tous les draps des Flandres. Les communications de cette ville avec Florence se faisaient par la voie de mer ou par la route de l'Europe centrale. On voit encore sur la place principale de Bruges les pittoresques maisons flamandes où résidaient les consuls étrangers; partout on retrouve aussi les traces de la primitive splendeur de cette cité jadis si florissante. Bruges a bien décliné depuis; Anvers, Amsterdam et les ports hanséatiques lui ont peu à peu ravi tout son commerce. Un concours de phénomènes politiques et économiques, le percement de l'isthme de Suez et du Saint-Gothard, vont redonner au transit de l'Europe centrale l'influence qu'il eut jadis; mais il est à craindre que Bruges pas plus que Florence ne voient renaître l'étonnante fortune des temps passés.

Le moment est venu de dire comment s'écroula tout à coup la puissance industrielle de Florence. Vers l'année 1336, la république était arrivée au plus haut degré de prospérité qu'elle eût jusqu'alors atteint. Les guelfes dominaient sans partage. Le gonfalonier de justice, chef de la république, assisté du magistrat des prieurs de l'art, gouvernait sagement. La population de Florence était de 180,000 habitans, dont la moitié répandue dans la banlieue, ce qu'on nommait le territoire de l'état. Florence occupait Arezzo, Pistoie, Colle; elle avait 18 châteaux-forts dans le Lucquois, et 46 sur son propre territoire. On comptait dans la ville 80 maisons de banque, 20 boutiques de marchands de draps de Calimala et 20 boutiques de marchands de laine. La république pouvait lever

25,000 hommes capables de porter les armes, dont 1,500 nobles inscrits dans les arts majeurs. Les entrées du trésor montaient annuellement à 400,000 florins d'or; le dixième de cette somme suffisait à couvrir les dépenses courantes. On fabriquait annuellement 100,000 pièces de drap qui valaient environ 60 millions de francs, et cette branche d'industrie occupait des milliers d'ouvriers. Les draps bruts des Flandres, du Languedoc et du nord de la France, repris par l'art de Calimala, reconditionnés, reteints, préparés au goût des peuples du Levant, auxquels ils étaient destinés, étaient pour le commerce local la cause de relations quotidiennes avec l'étranger. Jamais l'industrie florentine n'avait été plus prospère.

A cette époque, le roi d'Angleterre, Édouard III, était en guerre avec la France, et disputait comme héritier de saint Louis la succession à la couronne capétienne en dépit de la loi salique. La guerre de cent ans allait s'ouvrir. Ayant besoin d'argent pour donner suite à ses grands projets, Édouard III s'adressa aux banquiers florentins, qui depuis un siècle avaient été attirés et retenus en Angleterre par une foule de priviléges. De simples acheteurs de laines, ils étaient devenus les banquiers de la couronne britannique. On leur avait concédé comme garantie la ferme des douanes. Les riches maisons des Scali et des Frescobaldi avaient été peu à peu remplacées par celles des Bardi et des Peruzzi, alors non moins célèbres; mais le moment vint où le roi d'Angleterre, à bout de ressources, engagé dans des opérations guerrières trop vastes, trompé par des comptables infidèles, ne put faire face à ses engagemens financiers, et annonça publiquement par un décret (1339) qu'il suspendait tout remboursement des créditeurs de l'état, même de *ses chers Peruzzi et Bardi*. Il devait à ces deux seules compagnies 1,355,000 florins d'or, « somme qui vaut un royaume, » nous dit Villani. Tous les marchands florentins intéressés dans les opérations des Bardi et des Peruzzi, une foule de familles qui avaient mis chez eux leur argent en dépôt, se trouvèrent compromis dans ce grand désastre, et le gouvernement guelfe en fut lui-même atteint. Un aventurier français, le duc d'Athènes, envoyé comme légat par le roi de Naples, allié de la république, s'empara du gouvernement et se fit nommer à vie seigneur de Florence. Comme il arrive d'ordinaire, l'usurpateur heureux rallia la majorité autour de lui. Les banquiers espéraient par son concours rétablir leurs affaires, les gibelins le soutenaient en haine des guelfes, le bas peuple enfin comptait sur le nouveau chef pour se débarrasser de la tyrannie des riches. Par ses excès, par ses cruautés, le duc s'aliéna tout le monde. Tous ceux qui l'avaient un moment soutenu se tournèrent contre lui, et on le chassa honteusement (1343).

Avec de mauvaise politique, on ne fait pas de bonnes finances. C'est deux ans après, au dire de Villani, qu'eut lieu la grande faillite des banquiers florentins, déjà préparée par les catastrophes partielles que nous avons citées. La faillite des Bardi et des Peruzzi entraîna bien vite celle des Acciajoli, des Bonaccorsi, des Cocchi, des Antellesi, des Corsini, des da Uzzano, et d'autres maisons de moindre renom. « Ce fut pour la commune de Florence la plus grande ruine, le plus grand désastre qu'elle eût jamais éprouvé. » Le montant de la faillite totale des banquiers du chef seul d'Édouard III est évalué à 60 millions de francs de notre monnaie. Le roi de Sicile, imitant le roi d'Angleterre, refusa aussi de faire honneur à ses engagemens financiers; il devait aux Bardi et aux Peruzzi près de 200,000 florins d'or. De leur côté, les rois de France n'avaient cessé depuis plus d'un demi-siècle (1277-1337) de poursuivre les banquiers florentins comme usuriers, de les traquer, de les exiler, de leur extorquer de l'argent. Philippe de Valois, digne successeur de Philippe le Bel, combla lui-même la mesure. Manquant d'argent pour continuer la guerre contre Édouard III, il soumit les banquiers florentins établis en France à toute sorte d'exactions. D'aussi criantes injustices devaient à la fin porter leurs fruits. Les Peruzzi, les Bardi, liquidèrent tout ce qu'ils avaient : créances, terres, villas, maisons de ville, tout fut vendu. A peine purent-ils donner à leurs créanciers 15 ou 20 pour 100 de ce qui leur était dû. Ce concordat fut signé en 1347. Villani, comme associé cette fois des Bonaccorsi et compris dans leur faillite (il avait quitté les Peruzzi), fut poursuivi et mis en prison comme insolvable. Il mourut peu de temps après, lors de la fameuse peste de Florence, frappé d'un mal dont plus de 50,000 personnes succombèrent (1). Ce nouveau fléau s'ajoutant au précédent, les affaires ne purent de longtemps se rétablir. Dans tous les cas, les vieilles maisons de banque avaient disparu sans retour. Celles qui vinrent depuis ne se livrèrent plus qu'à l'industrie du change. Vainement les Bardi, les Peruzzi, réclamèrent de la couronne d'Angleterre, pendant plus d'un siècle, les énormes sommes qui leur étaient dues. Les archives de la Tour de Londres renferment tous les détails de ce curieux procès. Les Anglais, tout en reconnaissant leur dette, ne l'ont jamais éteinte.

En 1378, quand le calme commençait à renaître, éclata la révolution sociale des *ciompi* ou compères, partie des bas-fonds de la populace. Les *ciompi*, outre leur admission dans les arts mineurs,

(1) Cette peste, celle qu'a décrite Boccace dans le *Décaméron*, fit le tour de l'Europe sous le nom de *peste noire*, semant partout l'épouvante et la mort. N'était-ce pas, au lieu de la peste, une première apparition du choléra?

dont ils étaient exclus, voulaient la suppression des dettes, l'égalité des partages. Les maisons des riches banquiers, entre autres celles des Albizzi et des Alessandri, furent pillées, incendiées. Un Médicis, Sylvestre, favorisa cette conspiration, et prépara par ce moyen l'élévation de sa famille. Cette compagnie de banquiers, jusque-là restée dans l'ombre, et que l'histoire cite alors pour la première fois, allait prendre la place de celles qui venaient de s'éteindre. Le cardeur de laine Michel de Lando, mis à la tête de la république par les *ciompi*, loin de pactiser avec les factieux, rétablit l'ordre dans les affaires; mais la liberté était frappée à mort, et avec elle le commerce et l'industrie, qui avaient fait pendant les siècles précédens le renom de la grande cité florentine. Florence était mûre pour la servitude. Elle ne tarda pas à se donner un maître, et successivement Cosme l'Ancien, Laurent le Magnifique, puis l'ignoble Alexandre et Cosme le Grand, préparèrent l'asservissement de la république. Le principat des Médicis, commencé au xve siècle, ne devait finir qu'avec l'extinction de cette famille, vers le milieu du xviiie siècle. En se donnant à un homme, en se désintéressant peu à peu de la conduite des affaires publiques, les citoyens de Florence virent décroître leur richesse et leur force. L'art de la laine passa en d'autres mains, et comme, par la découverte du cap de Bonne-Espérance et de l'Amérique, le commerce avait trouvé des routes nouvelles qui menaient précisément ou qu'on s'imaginait devoir mener tout d'abord à ces pays de l'extrême Orient qui jadis avaient fait la fortune de l'Italie (1), Florence et toute la péninsule déclinèrent à la fois. On ne chercha pas à réagir contre ce commencement de ruine, on oublia peu à peu que le travail est un des plus solides maintiens des sociétés; on ne pensa plus qu'à jouir, et depuis le xve siècle l'Italie alla en déclinant. La formation de l'unité italienne est venue arrêter la longue décadence de ce pays. Ses ports, son industrie, refleurissent, le travail reprend partout, les beaux jours du passé reviennent. C'est une véritable renaissance, à laquelle on ne peut qu'applaudir en souhaitant à ces peuples, notamment aux Florentins, une prospérité industrielle et commerciale qui rappelle les brillans souvenirs de leurs aïeux.

L. Simonin.

(1) On sait que Colomb, en découvrant l'Amérique, croyait aller aux Indes, au pays des épices, par la route la plus courte, celle de l'ouest.

mer en même temps la restitution de la collation des grades à l'état, quelle écrasante majorité n'eût-on pas encore obtenue! Quelques voix isolées se seraient peut-être élevées pour la forme; mais elles seraient bien vite retombées sans force et sans écho.

Au lieu de cela, qu'a-t-on fait? On est venu, sans autres preuves que quelques méchantes citations, sans autre enquête qu'une inspection superficielle et sans autre raison que la raison du plus fort invoquée brutalement, dénoncer et flétrir les congrégations. Au lieu d'étudier des réformes que le corps universitaire est le premier à réclamer et de se présenter devant les chambres avec un projet réfléchi, on s'est lancé dans une politique de violence et d'oppression. On n'essaie pas de lutter contre la concurrence; on trouve plus simple de la supprimer. On ne cherche pas à s'amender, on aime mieux proscrire. On est un ministre de l'instruction publique et l'on voudrait d'un seul coup éteindre cent cinquante ou deux cents foyers d'enseignement!

C'est pourquoi nous sommes bien rassuré; une telle politique a pu trouver une majorité de circonstance et de passion, elle ne prévaudra jamais devant une assemblée calme et posée. Le sénat s'est contenté jusqu'à ce jour d'un rôle modeste. Il aurait pu, dans plus d'une circonstance déjà, modérer l'allure un peu vive des deux autres pouvoirs publics. Il ne l'a pas essayé, soit que les questions sur lesquelles il se trouvait en dissentiment avec la chambre et le gouvernement ne lui parussent pas assez importantes, soit qu'il voulût mettre de son côté la patience et la modération. Tant de réserve était peut-être excessif; beaucoup l'ont dit, un plus grand nombre l'a pensé. Tel n'est pas notre avis : si le sénat avait abusé des droits qu'il tient de la constitution, il aurait eu quelque peine à entraîner l'opinion. A l'heure qu'il est, elle le précède, elle l'attend. C'est le 16 mai renversé. Quand le sénat vota la dissolution en 1876, ce fut sans grande conviction; il eut le sentiment qu'il commettait une faute, et la suite a prouvé qu'il ne se trompait pas. Bien différente est aujourd'hui sa situation : la France a protesté contre les projets de M. Ferry par dix-sept cent mille signatures et par la voix de quarante-cinq conseils généraux. Avec un pareil effectif derrière soi, la haute assemblée peut envisager froidement toutes les éventualités dont on la menace. Quoi qu'il arrive, elle n'a pas à craindre d'aller contre le vœu du pays en se plaçant résolûment sur le terrain de la liberté d'enseignement. Elle est sûre en tout cas d'y rencontrer ceux qui ont encore quelque souci de la justice et du droit, et cela seul importe à son honneur.

ALBERT DURUY.

REB HERSCHEL

SCÈNES DE LA VIE DES JUIFS POLONAIS

Le village dessine un cercle irrégulier autour d'une église construite en bois et recouverte de bardeaux jusqu'à terre. Le cimetière qui forme une ceinture à cette église n'est séparé de la grande route par aucune clôture; on n'y voit en guise de monumens funèbres que quelques croix grossièrement taillées. En face de l'église s'élève la *kretschma*, l'auberge, grand bâtiment à un seul étage, aux murs enduits de glaise et au toit de chaume. Ici demeure le *rendar*, un juif chargé par le seigneur de vendre son eau-de-vie; les paysans paient d'ordinaire ce liquide en nature, tandis que le cabaretier est obligé de donner régulièrement une somme fixe pour son loyer. Tout au bout du village, près de l'habitation du seigneur, se trouve la distillerie d'où sortent pour les petits tant de désastres, et pour le gentilhomme qui l'exploite une source abondante de revenus. Quelques groupes de paysans sont répandus sur la place, debout ou à demi couchés; des enfans mal vêtus se roulent sur le gazon poudreux, pêle-mêle avec les chiens et les porcs, tandis que les filles et les garçons frappent en dansant la terre de leurs pieds nus, sans aucun accompagnement de musique.

Dans l'auberge règne une animation bien faite pour réjouir le cœur de l'aubergiste. La vaste salle pauvre et nue avec son plafond enfumé, son énorme poêle peint en vert, ses longues tables et ses longs bancs, est remplie de paysans qui, serrés les uns contre les autres, leurs bonnets de fourrure sur la tête, malgré la chaleur excessive de cette saison et les boissons excitantes dont ils s'abreuvent, sont attablés devant des gobelets de fer-blanc, assidûment

remplis avant même d'être complètement vidés. C'est jour de fête. Personne ne parle politique : que saurait-on des événemens extérieurs dans ce pays perdu où ne pénètre jamais un journal? Toute l'Europe pourrait être en feu, les empires pourraient s'effondrer qu'on ne s'inquiéterait que de la qualité de cette boisson chérie qui met du feu dans les veines; on parle aussi du rendement de la dernière récolte, et puis encore, à mesure que les cerveaux s'échauffent, d'autres choses qui ne sont pas faites pour être écoutées par des oreilles pudiques.

La chambre voisine, dont la porte est soigneusement fermée pour que le vacarme de la fête n'envahisse pas ce lieu voué au recueillement et à l'étude, offre un spectacle tout différent. Autour d'une table sont assis plusieurs garçons de différens âges, ils se penchent sur des in-folio reliés en parchemin dont un jeune homme au visage grave leur explique le texte avec une intense ferveur. Demeurant trop loin de la ville pour y envoyer leurs enfans chercher l'instruction talmudique, mais tourmentés néanmoins par le désir d'accomplir ce devoir impérieux, le pauvre *rendar* et un de ses coreligionnaires ont donné à leurs familles réunies un maître capable de les conduire sur le chemin où tout juif pieux est tenu de marcher. Pendant un semestre, les leçons ont lieu chez le *rendar*, pendant l'autre semestre chez son ami. Chacun des deux pères a trois fils en âge d'être instruits; ils se partagent les dépenses. Certes elles sont lourdes pour de pauvres diables de leur sorte; plaignons surtout cependant le professeur, un jeune homme bien doué par la nature, mais cruellement maltraité par le destin, orphelin dès l'enfance, voué à végéter toute sa vie, sans autre prétention que d'empocher tous les six mois vingt florins, ni plus ni moins, en échange du travail ingrat qui consiste à instruire dans la Thora et le Talmud, huit heures de suite quotidiennement, une douzaine de gamins peu éveillés. Voilà son sort.

La chambre intitulée l'école lui sert de logis; elle a encore une autre destination; c'est le templ où se réunissent les juifs dès qu'ils se trouvent au nombre de dix, soir et matin, pour prier. Une petite arche d'alliance, voilée d'un tapis damassé tout flétri, est suspendue à la muraille du côté de l'orient; à cette même muraille sont accrochés quelques chandeliers. L'heure du repos vient-elle à sonner, ce lieu saint abrite le sommeil du maître et de ses écoliers. On aperçoit dans le coin le plus obscur un méchant lit bourré de paille sous lequel se cache un coffre, qui est l'objet de mainte plaisanterie, car son propriétaire prend des peines infinies pour dérober ce qu'il renferme aux regards des étrangers. Jamais il ne l'ouvre sans regarder bien des fois furtivement autour de lui; est-ce la peur qu'on ne s'avise de lui dérober ses minces épargnes?

est-ce la honte de laisser entrevoir la misère de sa garderobe? Non, il ne songe qu'à dissimuler la présence en ce lieu de livres dont le seul aspect suffirait à détruire sa bonne réputation; si l'on savait que Reb Herschel lit des livres de philosophie, quel scandale! Mais pendant les heures silencieuses de la nuit, quand tout repose, le jeune homme, sûr de n'être point surpris, tire avec précaution le coffre de sa cachette, détache le cadenas, et, s'emparant d'un gros bouquin, regagne son gîte avec cette proie, comme le renard sa tanière. Les bouts de chandelle, accumulés dans la paillasse, se consument l'un après l'autre, et Reb Herschel lit toujours, blotti entre ses draps, sans se douter seulement de la fuite des heures; il tressaille toutefois aussitôt que le moindre bruit vient frapper son oreille, cache le livre, abrite la lumière de sa main et pâlit comme un criminel qui dissimule quelque forfait. Bien des nuits se sont passées de la sorte, bien des fois le jeune homme a sacrifié son sommeil à ses études mystérieuses; il en est récompensé par la conquête de connaissances nouvelles, confuses sans doute, mais variées. Sans préparation, sans guide, sans système, il a tout dévoré, tout absorbé, pêle-mêle, science, histoire, métaphysique... Oui, il a pillé un peu partout à la dérobée, comme s'il était en effet le voleur qui s'approprie le fruit défendu, ou le conspirateur qui ourdit un complot dans l'ombre. Bien innocens sont le complot et le pillage, et cependant si quelqu'un, à la lumière du jour, l'abordait un de ces livres à la main en lui demandant : — Connais-tu cela? — Reb Herschel reculerait épouvanté comme devant la preuve d'un crime, car le peuple juif exige d'un vrai talmudiste la connaissance unique, exclusive du Talmud; c'est au Talmud, et rien qu'à lui, que le talmudiste digne de ce nom doit vouer son esprit, son temps, ses pensées, ses méditations; il ne lui est pas permis de sortir un seul instant de ces catacombes où les ancêtres ont accumulé les trésors de leur sagesse. Et ce texte vénéré, les fils ont pour devoir de l'enlacer sans cesse d'un réseau de commentaires serrés, comme on enlace une momie dans les liens de ses bandelettes multipliées.

II.

La salle où se pressent les buveurs et le temple-école ne sont pas toute l'auberge; il y a deux autres chambres encore consacrées à la famille du *rendar* et parfois à l'étranger qui passe. Le mobilier qu'elles renferment témoigne que ses propriétaires ont jadis connu des jours meilleurs; nous y voyons une petite armoire vitrée, emprisonnant quelques cristaux, un peu de porcelaine et d'argenterie, des plateaux coloriés et d'autres brillantes bagatelles; sur

l'étagère sont rangés des livres hébreux à dos dorés. Un miroir, quelques estampes enluminées dont les sujets appartiennent à l'histoire sainte, décorent la muraille; les lits, les tables, les sièges en bois de frêne, d'un jaune limpide, sont soigneusement polis par une main de femme active et diligente. Devant la fenêtre est occupée à coudre cette femme, cette enfant, le bon génie de la maison, notre belle Freudele. Le dimanche, jour de rassemblement et de joyeux tapage au cabaret, les parens de Freudele se passent de l'aide accoutumée de leur fille, qui s'occupe du ménage dans le calme de sa chambre solitaire. Est-elle seule, en effet, ce jour-là?.. Tout à coup un cri échappe à la jeune fille penchée sur son travail, un cri de frayeur; elle a senti la mèche d'une cravache effleurer son cou, elle a entendu le rire brutal du jeune seigneur. Il est là, de l'autre côté de la fenêtre dont il s'est approché à pas de loup; oh! elle le connaît bien, il l'a tant de fois effrayée déjà par ses propositions, par ses menaces, par ses caresses,.. mais sans succès, toujours sans succès. Et le sang de Reb Herschel bout dans ses veines quand il est par hasard témoin de ces combats entre un pouvoir oppressif et grossier et une héroïque pudeur. Il ferme alors le poing sous ses larges manches, il voudrait se jeter sur le tyran, mais celui-ci le toise de haut, fait sonner ses éperons, et le pauvre juif timide va rejoindre en soupirant ses élèves. Freudele d'ailleurs saura se défendre, mais comme il souffre quand elle va au château demander un délai pour le fermage! avec quelle vivacité il se représente les humiliations qu'elle doit essuyer dans ce rôle de solliciteuse! Elle n'en dit jamais rien à ses parens; n'importe, Reb Herschel sait à quoi s'en tenir quand elle revient la rougeur au front, les yeux encore humides de larmes qui ont demandé grâce. — Dans ce cas-là, il ne passe pas la nuit à lire, mais il gémit et se crie à lui-même : — Comment la délivrer? comment me délivrer moi-même de ce supplice d'amour et de jalousie que j'endure?

III.

Il est tard; le village tout entier sommeille, aucune lumière ne brille plus à la fenêtre des chaumières; l'auberge seule est éclairée, non pas la salle qu'ont abandonnée depuis longtemps les buveurs, mais la chambre où le cabaretier compte pièce à pièce l'argent gagné dans la journée. Puis il dit pieusement sa prière, baise avec dévotion la mesuseh, l'amulette qui fixe au poteau de sa porte le nom de Dieu et un verset des saints livres, tire sur ses longs cheveux bouclés un bonnet blanc, allume sa pipe et se couche pour la savourer à loisir.

Sa femme est allée s'assurer que la volaille et les autres bêtes

domestiques sont rentrées; elle revient éperdue, éteint d'un souffle haletant la petite lanterne qu'elle tient à la main et se penchant vers le lit : — Jochenen, dit-elle à son mari, le jeune püritz (1) est là dehors.

— Est-ce possible ?

— Aussi sûr que tu es vivant, il rôde autour de la maison et il regarde aux fenêtres. Son chien a grogné à mon approche, et il l'a renvoyé.

Le père a posé sa pipe et s'est levé en toute hâte :

— Où est Freudele ?

— Elle se déshabille pour dormir.

— Qu'elle vienne dormir ici près de toi.

Freudele est appelée, elle pleure; l'effroi de ses vieux parens, le souvenir des entreprises téméraires du jeune seigneur, l'abandon où elle se trouve la nuit, au milieu de ces paysans anéantis par l'ivresse qui ne répondraient pas à un appel si désespéré qu'il fût, le sentiment profond de la puissance du püritz, tout cela bouleverse son cœur.

— Il faudra envoyer notre fille à la ville, dit le lendemain matin l'aubergiste, qui a passé toute la nuit sur une chaise à fumer; ton frère, ma femme, nous la gardera. Ici, elle courrait trop de risques. Pense donc, si un jour le loup trouvait la brebis seule au gîte !.. Qu'elle s'éloigne; tu t'en vas conjurer ton frère de la bien traiter; tu lui diras que mon cœur saigne et que ma fille est un trésor; elle travaillera dans sa maison comme elle travaillait ici; elle fera entrer avec elle la bénédiction dans sa demeure.

La mère, pénétrée de la nécessité de cette cruelle séparation, baisse tristement la tête. Tandis que sa fille dort encore, elle fait un paquet des nippes de l'enfant et avec chaque vêtement tombe dans le petit coffre une larme brûlante. Freudele pâlit lorsque ses parens lui disent ce qu'ils ont décidé; elle regarde Reb Herschel, qui, le front courbé, immobile, à l'écart, semble changé en statue de pierre; les petits garçons contemplent cette scène de tristesse avec surprise et curiosité, sans y rien comprendre. Lente comme un char funèbre, la charrette qui emporte la mère et la fille est sortie du village. Sur le seuil de l'auberge se presse encore toute la famille et derrière la famille les serviteurs navrés de voir disparaître l'enfant chérie de la maison; est-ce donc pour toujours? Les buveurs eux-mêmes aux fenêtres du cabaret paraissent partager cette consternation générale; les chansons leur rentrent dans la gorge. Quant au püritz, instruit de l'événement, il fait siffler sa cravache et jure de se venger sur ceux qui restent sous sa griffe.

(1) Gentilhomme.

Les choses se passent souvent ainsi dans tel village où un seigneur jeune et ardent, une jolie fille et des parens honnêtes se trouvent en présence les uns des autres.

IV.

Maintenant Freudele vaque aux devoirs domestiques dans la maison de son oncle. On la trouve bien changée ! Le mal du pays a creusé ses joues, effacé son innocent sourire; elle soupire après ses parens, ses petits frères et peut-être après un ami... Mais cet ami, le voici venu,.. elle l'aperçoit de la fenêtre, son front s'éclaire d'un rayon de joie,.. elle court ouvrir, et lui, Reb Herschel, le savant talmudiste, se tient embarrassé sur le seuil... Comme il la regarde pourtant !.. Il ne se lasse pas de la regarder,.. il se sent renaître sous la caresse de ces beaux yeux noirs.

— Que fait Reb Herschel à la ville ? demande gaîment Freudele.

Reb Herschel a rougi comme une jeune fille : — Je ne pouvais plus rester au village,.. je le trouvais si triste, vide, absolument vide;.. et puis, ajoute-t-il avec précipitation, craignant de se trahir, faut-il donc que je passe ma vie à morigéner des enfans? Le monde marche, les idées avancent, tandis que je m'encroûte là-bas. Cette pensée m'a frappé comme la foudre, m'apportant l'envie de faire quelque chose, de devenir quelqu'un. Je n'ai pu y résister;.. j'ai renoncé à mon triste métier, et je vais...

— Vous parlez tout autrement qu'autrefois, interrompt Freudele étonnée; il semble qu'un nouvel esprit soit entré en vous.

— Ainsi vous croyiez toute énergie morte chez moi ?

— Je ne sais pas,.. enfin que voulez-vous faire à présent ?

— Étudier autre chose que le Talmud.

— Vous ?.. commencer à votre âge ?

— Je ne commencerai pas par l'alphabet en tout cas, riposte le jeune homme en souriant.

— Oh ! je sais qu'en hébreu vous êtes fort, mais je faisais allusion à des études pratiques...

— Ces études je les ai ébauchées, Freudele; pendant les nuits où vous dormiez, je lisais, je lisais... Freudele, donnez-moi sept ans pour devenir médecin...

Elle le regarde stupéfaite, croyant rêver : — Vous avez touché d'autres livres que le Talmud et la Thora?

— Le Talmud et la Thora me donnaient le droit de rester dans votre maison, mais je ne m'en tenais pas à leurs pages sacrées. Sous mon lit se cachait une bibliothèque qui n'était pas sans doute tout ce que je pouvais désirer, mais enfin elle m'aidait à prendre patience ; le jour où la patience m'a manqué, je suis parti.

— Pourquoi vous a-t-elle manqué ? demande naïvement la petite juive.

— Parce qu'avec vous a disparu toute ma consolation, tout ce qui m'aidait à me résigner, répond Reb Herschel en baissant les yeux et d'une voix frémissante.

Elle aussi tremble un peu et cache sous ses longues paupières l'éclair de joie qui a soudain jailli de sa prunelle.

— Et maintenant, reprend-elle tout bas, vous allez achever vos études bien loin ?

Il nomme la grande ville vers laquelle il compte se diriger.

— C'est loin en effet! Et il faudra vous habiller à l'allemande, n'est-ce pas, raser votre barbe, couper les boucles de vos cheveux?

— Sans doute.

— Que diront les gens?

— Les nôtres?.. Ils me maudiront, j'en suis persuadé, ils m'appelleront infidèle ; mais voyons, que voulez-vous que je fasse? En épargnant sou sur sou, j'ai mis de côté quelque trois cents florins, je n'entends rien au commerce, mes parens étaient pauvres et vivaient misérablement à cuire du pain. Acheter une ferme?.. On ne vend pas de terre aux juifs, on la leur afferme pour les en chasser quand ils l'ont engraissée de leurs sueurs. Cultiver des champs étrangers, c'est un travail de manœuvre... Conseillez-moi, Freudele, je suis jeune et robuste, j'ai de l'énergie et un but devant moi, une idée fixe...

— Ne croyez pas que le moyen dont vous parlez vous rapproche de ce but, réplique Freudele en secouant la tête. Avant tout, je ne voudrais pas vous entendre appeler infidèle.

— Mais vous saurez que c'est pour vous, Freudele; je vivrai de mes épargnes et du salaire de quelques leçons que je pourrai donner pendant ces sept années que rempliront mes études de médecin. Sept années, entendez-vous, les sept années que mit Jacob à mériter Rachel.

La jeune fille sourit; cette fois la demande est claire et formelle : — O Reb Herschel, dit-elle avec un soupir de regret, pourquoi n'avez-vous pas commencé plus tôt cette longue tâche?

Il lui prend la main avec tendresse, sans songer à lui donner toutes les excuses qu'il trouverait si facilement.

Un garçon de sa condition n'eût osé concevoir de bonne heure l'idée de devenir étudiant en médecine; et puis les juifs n'avaient pas encore pris l'habitude de fréquenter les écoles étrangères où l'on néglige d'enseigner l'hébreu et d'approfondir l'histoire sainte; ils s'en tenaient au *Cheder*, qu'ils quittaient trop tard pour pouvoir passer ensuite à de nouvelles branches d'érudition. Toutefois, le cas de Reb Herschel n'est pas rare; on a vu plus d'un juif barbu venir

s'asseoir sur les bancs de l'école et commencer les études profanes : l'exemple du docteur E..., un savant hébreu, qui, marié, père de famille, quitta temporairement les siens pour s'instruire à l'université, mérite une mention spéciale.

— Mais, reprend Freudele, savez-vous si mon père permettra que j'attende sept ans un mari, et quel mari? Nous ne le reconnaîtrons peut-être plus quand il nous reviendra, puisqu'il veut d'un coup rompre avec son passé pour devenir un tout autre homme.

V.

Tandis que l'on mettait en doute son consentement, le *rendar* Jochenen arriva consterné. « Les affaires dit-il, allaient mal à l'auberge; avec Freudele était parti tout le bonheur de la maison; les hôtes étaient rares et les serviteurs insolens; quant au seigneur, il se vengeait par mille exigences insupportables; et puis les nombreux travailleurs employés dans les champs et les forêts de la seigneurie recevaient maintenant par faveur exceptionnelle deux rations d'eau-de-vie par jour, ce qui les éloignait du cabaret. Le pauvre aubergiste était endetté envers son seigneur, qui certes ne se montrerait pas pitoyable! En vain Jochenen avait-il lutté quelque temps contre les difficultés de la situation avec cette persévérance et cette foi profonde dans la bonté de Dieu qui distingue le juif honnête. Les voisins, tout en compatissant à sa peine, étaient trop pauvres eux-mêmes pour lui venir en aide. Il n'avait qu'à renoncer au fermage de l'auberge et à laisser saisir ce qu'il possédait.

Le frère du *rendar*, profondément touché de cette catastrophe, mit un coin de sa maison à la disposition de Jochenen et de ses enfans; lui-même était chargé de famille et n'avait que de minces ressources.

Reb Herschel seul parut plutôt content qu'affligé d'un désastre qui devait rabattre l'orgueil du père de Freudele : — Tenez, lui dit-il, en tirant de sa poche trois cents florins, voilà mes épargnes, prenez-les. Je leur avais donné un autre emploi, mais vous en avez besoin plus que moi.

Comment exprimer la surprise et la reconnaissance du *rendar?* Il appela les bénédictions du ciel sur la tête de ce digne jeune homme et promit de s'acquitter envers lui à bref délai. Fort heureusement des circonstances inespérées vinrent favoriser ces bonnes intentions. Le seigneur qui avait persécuté Freudele fut forcé par les dettes que lui avait fait contracter sa vie dissolue de vendre ses biens et le nouvel acquéreur se trouva être d'un caractère tout

différent. C'était un gentilhomme polonais franc et généreux, qui prêta l'oreille avec bienveillance aux plaintes de l'aubergiste. Il lui accorda certaines compensations pour les injustices qu'il avait subies, et la famille put recommencer une vie paisible, favorable au travail et au gain. Une année ne s'était pas écoulée que Jochenen dit à Reb Herschel, qui était venu prendre sa part de la joie de ses amis comme il avait pris part à leur tristesse : — Je puis vous rendre vos trois cents florins, mais, dites-moi, qu'en voulez-vous faire? — Ce que j'en voulais faire avant que vous en eussiez besoin, répondit le jeune homme. — Il ne se vanta pas davantage de sa noble action, il ne rappela point que l'argent qu'il avait volontairement sacrifié avait été amassé d'abord, obole par obole, en vue de l'ambitieux dessein dont le succès devait lui permettre de posséder l'objet d'un si fidèle amour. — Je partirai,.. — en prononçant ce mot, il soupira, — j'apprendrai, je verrai le monde.

— Vous en verrez bien assez ici, répondit le père de Freudele. Vous voulez apprendre, dites-vous? pourquoi ne pas vous livrer à l'agriculture?

Reb Herschel hésitait; il eût désiré pouvoir se rendre propriétaire d'une motte de terre, si petite qu'elle fût, et la chose était impossible; mais le nouveau püritz voulut bien arranger pour le mieux l'avenir de ce digne garçon qui n'aspirait qu'à fonder un foyer stable. Il lui proposa de défricher des champs incultes situés derrière la distillerie, près de la forêt. Autrefois on avait projeté d'y bâtir une maison; les pierres moussues étaient encore là, attendant d'être utilisées : — Voulez-vous, dit le seigneur, que je vous donne ce terrain pour douze années avec un peu de bétail et des outils agricoles? Vous ne me paierez rien pendant les deux premières années, jusqu'à ce que le sol ait rendu quelque chose.

Et Reb Herschel accepta, bien que les livres continuassent à le tenter; l'amour fut le plus fort. Au bout de quelques années, les vastes branches des tilleuls verdoyaient autour d'une jolie chaumière à demi cachée parmi les blés. Personne n'eût reconnu dans le robuste cultivateur au teint hâlé, aux grandes bottes et en veste courte, maniant la faux ou le fléau avec une égale vigueur, le pâle et timide savant Reb Herschel, mais sa jeune femme aux traits purs et aux yeux étincelans était toujours la belle Freudele.

HERZBERG-FRANKEL.

LA

NATURALISATION DES INDIGÈNES

EN ALGÉRIE

Nous avons, dans une précédente étude (1), exposé la condition des étrangers en Algérie et essayé de rendre compte des causes qui les portent à rechercher la naturalisation française ou les en éloignent. Le droit de cité ne leur a pas toujours été également utile et accessible. Le sénatus-consulte de 1865 est venu faciliter les moyens de l'acquérir, et le nombre des naturalisations a sensiblement augmenté du jour où, en restituant à nos concitoyens d'Algérie l'exercice de leurs droits politiques, le législateur a doublé le prix du titre de citoyen français. On voit donc la naturalisation s'étendre à mesure qu'il s'attache plus de valeur au titre qu'elle confère. Si une politique prévoyante nous conseille de persister dans cette voie, de ne négliger aucun moyen d'attirer les étrangers à notre nationalité, cette nécessité s'impose avec une tout autre énergie encore à l'égard des indigènes, qui sont la grande force productrice de l'Algérie.

La statistique générale de l'Algérie pour la période sexennale de 1866 à 1872, récemment publiée par le ministère de l'intérieur, établit qu'en 1872 le nombre des têtes de bétail possédées par les Européens était de 392,375, tandis qu'il s'élevait pour l'indigénat à 9,774,852, que la même année, qui fut une année de rendement moyen, il y eut une production de 12,300,162 quintaux métriques de céréales, sur lesquels 4,047,517 de blé dur, culture presque exclusive aux tribus, et 727,190 de blé tendre provenant uniquement des Européens. Les 6,266,724 quintaux métriques d'orge

(1) Voyez la *Revue* du 1er juin 1875.

récoltés dans la même campagne étaient certainement dus aussi pour les cinq sixièmes au moins aux indigènes. Personne n'ignore que cette différence ne témoigne pas de la supériorité agricole de ces derniers, dont le travail est loin au contraire de valoir celui des colons: elle résulte de la disproportion des superficies départies à la colonisation et à l'indigénat, et l'écart serait infiniment plus considérable, si l'on usait de chaque côté des mêmes procédés de culture.

S'il y a un enseignement à tirer de ces chiffres, c'est évidemment que nous sommes dans l'impossibilité de vivre en Algérie sans l'indigénat. Posséderions-nous cependant les moyens de nous passer de son concours, aurions-nous une immigration française ou européenne toute prête à le remplacer sur les espaces occupés par lui, qu'indépendamment même de toute considération d'humanité la reconnaissance et l'intérêt nous feraient un devoir de conserver cette race pour les services économiques qu'elle nous a rendus jusqu'ici, pour la part fraternelle qu'elle a prise à nos luttes et qu'elle y prendrait encore très utilement à l'occasion. Malheureusement elle sera pour nous un danger permanent en même temps qu'un auxiliaire indispensable, tant qu'on n'aura point brisé le lien qui unit entre elles les tribus. Quel moyen de rendre acceptable et désirable à la masse des indigènes une naturalisation qui résoudrait ce problème? Examinons la situation qu'elle fait aux deux élémens dont se compose l'indigénat : les israélites et les musulmans. On verra comment le législateur a pu prendre pour les premiers une mesure d'ensemble qu'il serait pour le moment impossible d'étendre aux seconds, et pourquoi les musulmans doivent, sous le régime du sénatus-consulte, trouver plus d'avantage à ne point changer d'état qu'à devenir citoyens français. On jugera par suite des difficultés que rencontre l'application de notre droit commun dans les tribus, du mérite comparatif des méthodes destinées à l'y introduire et des espérances d'assimilation qui nous sont permises.

I. — INDIGÈNES ISRAÉLITES.

Dans son rapport sur le sénatus-consulte, M. Delangle s'exprimait ainsi : « Le moment n'est pas loin où une population chez qui le sentiment de l'honneur est ardent ressentira un légitime orgueil à partager sans restriction les destinées d'une nation qui tient dans le monde civilisé une si grande place; mais, en supposant que ce ne soit là qu'une illusion quant aux Arabes, on peut affirmer d'avance que les plus riches et les plus considérés parmi les israélites se montreront impatiens de pénétrer dans la voie qui leur est ouverte...

Comment douter qu'avec l'intelligence qui leur est propre, l'esprit ouvert au progrès, ils ne se hâtent de se confondre avec la nation qui tient le flambeau de la civilisation, et dont le premier soin a été de les affranchir du joug sous lequel ils gémissaient? » Les faits ont-ils répondu à ces généreuses espérances? En 1870, le nombre des individus naturalisés en vertu du sénatus-consulte était de 1039, qu'on répartissait ainsi : 634 étrangers, 405 indigènes. Dans ce dernier chiffre, les musulmans comptaient pour 116, les israélites pour 289; mais la désignation d'indigène s'appliquait improprement à plus d'un tiers d'entre eux qui, étant originaires du Maroc et de la Tunisie, eussent avec plus d'exactitude figuré au tableau des étrangers. Ces Africains musulmans et juifs, principalement juifs, s'étaient fait naturaliser moins pour devenir citoyens français que pour exploiter cette qualité. Grâce à ce titre, qui inspirait de la confiance, ils obtenaient à crédit dans les tribus et auprès de nos propres fournisseurs des livraisons importantes de marchandises qu'ils expédiaient aussitôt dans leur pays d'origine, ils disparaissaient ensuite sans retour à la veille de l'échéance, ne laissant à leurs victimes qu'un recours presque toujours illusoire. Les autorités tunisiennes et marocaines, qui peuvent, sur des plaintes venues du dehors, réprimer les fraudes de leurs nationaux, étaient désarmées devant des citoyens français : ceux-ci se fussent réclamés de nos agens consulaires, qui eussent été obligés de les couvrir. Éprouvaient-ils du reste quelque inquiétude d'un séjour trop prolongé dans ces états, ils passaient à Gibraltar ou à Malte, où ils se sentaient en sécurité à l'abri des lois anglaises, si respectueuses de la liberté individuelle. Il eût fallu recourir contre eux à l'extradition, qui ne s'accorde qu'au moyen d'une procédure internationale préalable, qui met la diplomatie en mouvement, et dont les règles multiples et compliquées interdisent l'emploi dans tous les cas où il n'y a pas un intérêt de premier ordre à en user. Ces fraudes restaient impunies, car les condamnations par défaut ou par contumace ne pouvaient jamais s'exécuter. De tels scandales, dont témoigneraient particulièrement les personnes qui ont pratiqué la justice criminelle en Algérie, eussent bientôt avili notre naturalisation. Hâtons-nous de rendre à l'administration supérieure algérienne cette justice, qu'elle n'attendit pas, pour découvrir ces supercheries et y mettre un terme, que l'opinion publique les lui dénonçât.

Tandis que notre naturalisation obtenait auprès des Juifs de l'extérieur une vogue si compromettante, la communauté israélite indigène présentait un spectacle qui contrastait avec cet empressement de mauvais aloi. Il s'était produit ce phénomène singulier et en apparence contradictoire, que cette population, qui avant le sé-

natus-consulte demandait tout d'une voix à être naturalisée en masse, se montrait ensuite disposée avec un égal ensemble à s'abstenir. Les personnes qui suivaient avec intérêt le mouvement des naturalisations voyaient les rares partisans que notre droit de cité conservait encore parmi ce groupe indigène oser à peine avouer leurs sentimens en présence de l'attitude de leurs coreligionnaires. Aucun événement politique capable d'expliquer un si subit et si complet revirement ne s'était produit dans l'intervalle. Cependant des évolutions populaires qui offrent un tel caractère d'unanimité ne sauraient s'accomplir sans raison.

Le sénatus-consulte avait en effet engendré cette réaction en créant un état de choses compliqué et obscur que la majorité des israélites jugeaient plus avantageux à leurs intérêts que ne l'eût été la naturalisation. Avant cette date, les Juifs vivaient en Algérie dans une condition déjà très difficile à définir légalement. Ils n'avaient pas, comme les Arabes, une administration et des tribunaux propres. Administrativement ils étaient incorporés dans la commune française, ayant au conseil municipal et même aux conseils-généraux des représentans de leur religion nommés par l'autorité. En matière judiciaire, depuis la suppression des tribunaux rabbiniques (1842), leurs contestations ressortissaient à la justice française, et notre législation civile les régissait. Toutefois, en leur rendant notre code applicable, on les avait, par tolérance religieuse, laissés en possession des statuts mosaïques concernant le mariage et l'état des personnes. Quand les juges français avaient à prononcer sur des questions de cet ordre, ils étaient tenus, quoique gardant plénitude d'appréciation, de prendre avant de statuer l'avis des rabbins, formés en conseil *ad hoc*. Le législateur, hésitant à décréter l'assimilation complète, avait introduit ce tempérament afin d'adoucir le passage d'un état légal à un autre, d'une condition exceptionnelle au droit commun. Il s'établissait alors une jurisprudence pour suppléer aux lacunes de la loi, et pour indiquer les principes que le législateur devrait ultérieurement consacrer. Déjà la magistrature avait posé dans ses décisions un ensemble de règles qui s'acceptaient sans difficulté; le sénatus-consulte, qui devait les fixer, eut pour effet de les confondre toutes.

Le sénatus-consulte déclarait Français les israélites, mais en édictant qu'ils demeureraient en jouissance de leur statut personnel jusqu'à ce qu'ils eussent obtenu sur leur demande la qualité de citoyens français. Le vague inséparable de ces mots de *statut personnel* en rendait périlleuse l'introduction dans la loi. L'on sait qu'ils reçoivent une double acception, qu'ils comprennent dans leur sens le plus étendu le statut général des personnes, c'est-à-

dire l'ensemble des droits qu'elles possèdent dans une société, et que dans une acception plus restreinte le statut personnel se prend par opposition au statut réel pour désigner spécialement les droits inhérens à la personne même, qui ne peuvent être détachés d'elle pour passer à une autre : distinction surannée que l'on abandonne déjà pour celle des droits de famille et de propriété. Le législateur de 1865 réservait-il aux israélites les facultés de leur statut personnel général, ou simplement celles de ce statut restreint? Resteraient-ils, comme par le passé, sous l'empire des coutumes mosaïques à l'égard des mariages, répudiations et successions seulement, ou bien seraient-ils habiles à invoquer désormais en justice leur loi particulière pour toutes leurs contestations, et par exemple en matière de prêt d'argent ou de vente d'immeubles? Une délimitation claire était à établir à raison du caractère semi-religieux, semi-civil des dispositions qu'elle contient.

Quand les autorités chargées d'appliquer une loi ne trouvent pas dans les expressions une limpidité suffisante, elles recourent pour s'édifier aux commentaires officiels : travaux préparatoires des commissions législatives, débats parlementaires, et elles y puisent d'ordinaire la solution des difficultés. Ici ce moyen de s'éclairer manquait par malheur entièrement. Soit en effet que la difficulté ne fût point apparue aux auteurs du sénatus-consulte, soit qu'ils eussent préféré s'en remettre du soin de distinguer à la sagesse des juges, nulle part ils ne s'étaient suffisamment expliqués. A la faveur de l'équivoque qui planait sur la volonté du législateur, la tendance à l'unité des décisions judiciaires fut rompue, et il s'introduisit à la fois des divergences plus accentuées entre les tribunaux et dans les mêmes tribunaux une jurisprudence inconstante. Certaines juridictions entendirent renfermer les israélites dans le cercle du statut personnel restreint, tandis que d'autres inclinaient à consacrer le principe du statut général.

Les israélites s'efforçaient de faire prévaloir ce dernier système, plus conforme avec la conception sémitique de la loi. Selon eux, dès que le gouvernement se contentait de leur imposer l'obéissance politique et les laissait en possession de leur statut religieux, cette tolérance devait s'entendre de toutes les lois juives, puisque ce sont des lois religieuses. De telles idées, pratiques dans l'antiquité juive et tant que cette race vécut isolée dans des milieux hostiles, ne sauraient se concilier avec le mouvement d'affaires contemporain auquel elle s'est si largement associée et où son génie excelle. Elles ne prévalaient ni à la cour d'Alger ni dans la majorité des tribunaux de la colonie; cependant elles exerçaient de l'influence sur une partie de la magistrature, et dans certains siéges

l'on s'habituait à référer aux rabbins de toutes les contestations entre israélites. Déjà divisés dans l'interprétation de points touchant directement aux dogmes, les rabbins l'étaient bien davantage encore sur le terrain des questions civiles. La législation hébraïque, en dehors de quelques principes fondamentaux incontestés, relatifs au mariage, à la constitution de la famille, à l'ordre de l'hérédité, offre par l'élasticité de ses formules un champ sans limites à la subtile casuistique des docteurs du judaïsme. Nos juges se sentaient souvent fort embarrassés pour prendre parti entre des opinions contradictoires appuyées sur les mêmes textes diversement expliqués. Ne pouvant toujours apprécier la science des commentateurs, ils s'exposaient à accorder arbitrairement leur confiance et à juger mal pour avoir voulu trop bien juger. Parfois ils se trouvaient dans l'alternative de sanctionner des actes condamnés par notre raison et notre morale ou de contrevenir aux avis des rabbins les plus accrédités. La confusion résultant de l'incertitude où l'on était de la volonté du législateur et des contradictions de la jurisprudence rabbinique fournissait aux plaideurs de mauvaise foi une source inépuisable de chicanes. On les voyait dans leurs contestations entre eux et avec les musulmans ou les chrétiens, et sans autre règle que l'intérêt du moment, tour à tour s'appuyer tantôt sur la loi française, tantôt sur les préceptes mosaïques. Si les parties s'accordaient quelquefois sur ce point, le plus souvent elles invoquaient respectivement l'un et l'autre statut, ce qui ajoutait à la difficulté naturelle du procès celle du conflit des législations. Quelques exemples feront comprendre les anomalies de cette situation.

Un israélite réduit sur ses vieux jours à la misère demandait en justice des alimens à son fils. L'obligation de nourrir ses auteurs nécessiteux est, dans nos idées, de droit naturel, antérieure et supérieure à toute question d'état. Le défendeur se prétendait dispensé d'une telle charge par la loi de son statut personnel, dont il se réclamait. Le tribunal consulta les rabbins, qui produisirent à l'audience des textes de docteurs célèbres déclarant le fils tenu de fournir dans l'espèce des alimens à sa table même, mais à la condition que son père lui payât pension comme à un aubergiste, et ne devant rien au-delà. Contre ces autorités, un rabbin obscur affirmait seul et timidement le droit absolu des père et mère indigens à des secours alimentaires. Le tribunal, n'osant donner raison à ce dernier devant la synagogue, jugea selon la loi française.

Un autre israélite réclamait devant la même juridiction à un de ses coreligionnaires le paiement d'une dette. Le débiteur contestait devoir des intérêts, quoiqu'il y eût titre, se retranchant derrière une prescription sinaïtique qui défend le prêt à intérêt entre israé-

lites. Le contrat de prêt d'argent ne tient pas de sa nature au statut personnel ; mais, la loi de Moïse étant avant tout religieuse, le prêt pécuniaire, qu'elle a réglé, peut de ce chef rentrer sous ce statut. C'est ce que pensa le tribunal, et il demanda l'avis des rabbins sur l'objection du défendeur. Ceux-ci affirmèrent l'existence et la permanence du texte invoqué; ils citèrent à l'appui des sentences conformes de sanhédrins et des exemples historiques. Le créancier fut en conséquence condamné à perdre les intérêts du capital prêté, décision qui causa un grand émoi dans la communauté juive, dont ces traditions désintéressées ne gouvernent plus les coutumes.

Avec leur esprit si éminemment pratique, les israélites avaient vite saisi les raisons de la préférence attachée en affaires aux écrits sur le témoignage oral. Avant le sénatus-consulte, ils n'avaient jamais songé à se prévaloir de ce que la preuve testimoniale est toujours admissible dans leurs traditions juridiques pour l'invoquer contre les énonciations de pièces authentiques ; ils l'essayèrent après 1865. La jurisprudence refusa de sanctionner ces prétentions subversives d'un principe qui est fondamental dans notre droit, et marque même une des différences capitales du droit moderne et de celui des temps anciens.

Avant 1865, il était à peu près uniformément admis par les tribunaux d'Algérie que le mariage contracté par des israélites indigènes devant l'officier de l'état civil français demeurait, quant à ses effets, soumis aux règles de notre code. La cour d'Alger résistait isolément à l'adoption de ce système, qui lui semblait empiéter sur le domaine législatif; mais la cour de cassation (1) l'avait sanctionné, et ses décisions eussent établi un accord final entre les juridictions de première instance et d'appel. La masse des israélites s'habituait d'ailleurs à considérer l'union conjugale célébrée dans ces conditions comme indissoluble, exclusive de la polygamie et comportant toutes les conséquences du mariage français; mais en présence des dispositions du sénatus-consulte il parut abusif à certains tribunaux que l'assimilation légale pût, comme par le passé, résulter pour les israélites de mariages contractés suivant les formes de notre code, et, revenant sur leur jurisprudence, ils décidèrent que dans un tel mariage la loi mosaïque devait seule régler les rapports respectifs des époux. Dans cette situation, des maires d'Algérie refusèrent de célébrer des unions pareilles; il fallut des jugemens et l'intervention du parquet pour les y contraindre.

Une autre question s'était présentée de tout temps devant la justice, et avait été l'objet des solutions les plus diverses. Quelque-

(1) 15 avril 1862, affaire Courcheya.

fois un israélite se voyait déférer par son adversaire le serment décisoire. Le serment, par lequel on prend à témoin la Divinité, est un acte d'essence religieuse, par conséquent de statut personnel au premier chef. Selon le rite mosaïque, il se prête solennellement à la synagogue sur les livres saints, entre les mains d'un ministre de la religion. On ne l'accepte généralement qu'avec une répugnance extrême, parce que, d'après un préjugé populaire, celui qui a juré doit mourir dans l'année. Lorsqu'il devait avoir lieu, il fallait nécessairement qu'un magistrat français, seul compétent pour dresser procès-verbal, y assistât. Or la plupart des rabbins interdisaient, sous peine de malédiction et d'anathème, de s'y soumettre, parce que c'était à leurs yeux un sacrilége d'invoquer le nom de Dieu par l'ordre des profanes et en leur présence, qui souillait le sanctuaire. A la vérité, des casuistes plus accommodans, considérant qu'il fallait obéir aux autorités quand elles n'ordonnaient pas une transgression de la loi, et qu'une prestation de serment ne violait aucune loi, puisqu'il était en définitive permis aux israélites de jurer, affranchissaient leurs coreligionnaires de ces scrupules ; mais dans cette divergence d'opinions, si certains tribunaux admettaient sans hésiter le serment *more judaico* sur la demande de toutes parties ou même d'une seule, d'autres s'y refusaient toujours dans ce dernier cas et quelquefois dans le premier. Nos juges proposaient parfois notre serment judiciaire, et jamais celui qui avait à jurer ne rejetait cette transaction; mais le serment est un acte illusoire, pis encore, une comédie sacrilége, si celui qui le profère ne se considère pas comme engagé par là, et les israélites ne se croyaient point liés par la teneur du nôtre, la sainteté du serment ne découlant, selon leurs idées formalistes, que du caractère sacerdotal de l'autorité qui le reçoit et du caractère sacré des Écritures sur lesquelles on étend la main en jurant.

La nécessité pour les israélites d'être ramenés sous une législation uniforme avait frappé dès longtemps ceux qui tenaient la tête de la communauté et en représentaient l'intelligence et les aspirations élevées. Leur propagande n'avait pas triomphé sans de grands efforts des préjugés de race et de religion. Il n'existait pas chez les Juifs, comme chez les Arabes, de castes politiques menacées par l'avénement d'un nouvel ordre de choses; mais les traits saillans de la famille sémitique, dont les deux races procèdent, persistent chez l'une et chez l'autre. Les classes inférieures justifient surtout cette remarque, comme si c'était le privilége des masses populaires de recevoir plus profondément et de garder avec plus de fidélité l'empreinte native. L'inflexibilité religieuse, l'étroitesse intolérante, la haineuse défiance des idées étrangères, sont pareilles

dans les couches de fond de la société juive et parmi la plèbe des tribus. Ce phénomène n'apparaît nulle part mieux qu'en Algérie, où cette société, séculairement soustraite aux influences d'un milieu civilisé, a conservé sa primitive originalité; mais la raideur sémitique s'accompagne chez le Juif d'une souplesse merveilleuse en tout ce qui ne touche pas directement à ses affaires de conscience. C'est ainsi que cette race a pu perdre sa nationalité et son pays, traverser de longues persécutions sans périr nulle part, et même en prenant dans certaines sociétés une place considérable. En Algérie, elle avait fini par se convaincre qu'elle ferait acte de sagesse en réclamant l'assimilation, dont elle jouissait déjà depuis trois quarts de siècle dans la métropole, et la masse suivait, non par un entraînement irréfléchi, mais avec un sentiment raisonné, l'impulsion de la classe dirigeante. C'est à la justice que revenait le principal honneur de cette conversion, dont le sénatus-consulte suspendit si malencontreusement les élans. La violence de la réaction dépassa l'énergie du mouvement.

Quelques rabbins de bas étage, ignorans et fanatiques, véritables marabouts du judaïsme, ennemis de toute innovation par sécheresse d'esprit et pusillanimité de cœur, et dont l'opposition n'était pas même exempte de tout mobile intéressé, entretenaient habilement ces sentimens répulsifs. Si la qualité de marabout confère chez les Arabes un véritable privilége de parasitisme, celle de rabbin peut aussi devenir chez les israélites une source de lucre. Ce lucre ne s'obtient point toutefois sans travail; ces rabbins ne sont pas des illuminés ou des charlatans nourris dans l'oisiveté par la superstition, ce sont de simples commerçans dont l'enseigne religieuse favorise les spéculations. Un précepte mosaïque dont se sont affranchis plusieurs, mais que la masse observe toujours rigoureusement, impose aux Juifs de ne boire que du vin préparé par leurs rabbins et de ne manger que la chair d'animaux également immolés par eux selon des rites prescrits. Les rabbins purificateurs et sacrificateurs fournissent directement pour la plupart aux fidèles les denrées alimentaires que ceux-ci doivent consommer. Ils éprouvaient et propageaient une aversion toute naturelle pour des nouveautés capables d'émanciper la conscience de leurs coreligionnaires, et par suite de les atteindre eux-mêmes dans leurs intérêts commerciaux. Dans cette crainte, ils n'hésitaient pas à abuser de l'ascendant attaché à leur caractère sacerdotal pour répandre les inventions les plus odieuses. C'est ainsi qu'ils persuadaient aux familles juives que la naturalisation les obligerait à travailler le samedi et à observer le dimanche comme les chrétiens, enflammant par ces mensonges les passions de la partie inintelligente et exaltée de leurs coreligionnaires.

Les affaires souffrirent de l'état de choses inauguré par le sénatus-consulte; les transactions commerciales en furent compromises, le crédit public ébranlé. Le négoce, les officiers ministériels, réclamèrent hautement; la magistrature et l'administration s'émurent à leur tour. Le gouvernement, sollicité de toutes parts, dut aviser. Le ministre de la justice de la défense nationale a retrouvé dans les cartons de son prédécesseur un projet de décret rédigé par M. Émile Ollivier en vue de conférer aux israélites indigènes la qualité de citoyens français : les israélites qui n'auraient point dans le délai d'un an déclaré devant l'autorité compétente qu'ils entendaient conserver leur statut propre en vertu de l'article 2 du sénatus-consulte devaient être naturalisés *ipso facto* (1). Ce décret, dont les circonstances arrêtèrent la promulgation, avait sans doute en vue de concilier le respect dû à la liberté de conscience avec les nécessités de la situation; mais en laissant, par un scrupule honorable, le choix de leur état aux intéressés, le législateur eût exposé notre naturalisation à des avanies. Les sentimens qui en détournaient les israélites subsisteraient encore en effet sans les événemens survenus dans la métropole; mais après l'émancipation politique de l'Algérie l'idée de la naturalisation collective redevint populaire parmi les Juifs, et ils organisaient une nouvelle campagne de pétitions en vue de l'obtenir quand le décret du 24 octobre 1870 vint donner cette satisfaction à leurs vœux.

Cette mesure ne reçut pas l'approbation unanime qu'elle eût rencontrée quelques années plus tôt, elle provoqua des récriminations qui furent également propagées par l'ignorance et exploitées par l'esprit de parti. Les uns en toute sincérité, d'autres par calcul, en critiquèrent l'opportunité. Elle froissait, disait-on, l'amour-propre des indigènes musulmans, indignés de voir élever les Juifs jusqu'à nous, tandis qu'on les laissait eux-mêmes outrageusement à l'écart; on allait jusqu'à la désigner comme la cause de leur insurrection.

C'est méconnaître singulièrement le caractère des faits. Si notre naturalisation eût revêtu aux yeux des musulmans un tel prix qu'ils dussent se sentir blessés de ne pas l'obtenir quand nous l'accordions si libéralement aux israélites, est-ce que nous ne les aurions pas vus en plus grand nombre la solliciter? — L'orgueil arabe se révoltait, disait-on, à l'idée que les Juifs seraient armés pour veiller avec nous à la défense commune. — Mais était-ce donc là une nouveauté? ne figuraient-ils pas déjà dans nos milices avec les Européens et sous le même costume militaire? Leur gaucherie à l'exercice a été de tout temps un intarissable thème de plaisanteries

(1) Nous tenons ce détail de M. Crémieux lui-même, qui en a aussi déposé devant la commission d'enquête parlementaire.

dans les cafés maures. — Ils allaient faire partie des jurys criminels et à ce titre avoir pour justiciables les musulmans et les chrétiens. — Se sentait-on humilié de les voir siéger en justice ou bien suspectait-on leur impartialité? Dans le premier cas, il n'y avait pas évidemment à tenir compte de susceptibilités peu respectables; dans le second, n'était-on pas rassuré en présence du petit nombre d'israélites capables d'exercer les fonctions de juré? La faculté de récusation ne diminuait-elle pas encore le danger? Ces injurieuses défiances étaient-elles d'ailleurs justifiées? Comment les musulmans traduits en cour d'assises auraient-ils redouté l'hostilité systématique des jurés israélites, lorsque certains magistrats du parquet estimaient au contraire que l'introduction de cet élément dans les tribunaux criminels affaiblirait la répression à l'égard des musulmans, pour lesquels, dans l'intérêt de leur commerce avec les douars et par la crainte des vengeances, les Juifs seraient inévitablement plus portés à la mansuétude que les chrétiens? — La naturalisation des israélites éveillait encore, ajoutait-on, dans l'esprit des musulmans l'appréhension d'une mesure analogue à leur égard dans un temps prochain. — Mais les musulmans s'étaient-ils jamais mis dans le cas d'en fournir le prétexte en réclamant leur assimilation? La volonté contraire du législateur de respecter leur statut ne résultait-elle point d'un autre décret du 24 octobre, et de ceux des 10, 31 décembre 1870 et 16 janvier 1871 réglant la nouvelle organisation administrative de l'Algérie? Se serait-il donné tant de mal pour édifier un ordre de choses que son intention eût été de supprimer ensuite à bref délai?

Non, jamais la naturalisation des israélites n'a inspiré de semblables inquiétudes dans cette population, où le nombre raisonne en définitive avec intelligence sa situation et comprend à merveille que, si nous avons pu sans danger faire présent de notre droit de cité aux Juifs, qui, différant seulement de nous par leur statut relatif au mariage et aux droits de famille, soumis à nos lois pour tout le reste, partageant nos idées sur la propriété, adoptant en grande partie nos habitudes, notre langage et jusqu'à notre mise (1), étaient déjà légalement et de fait à moitié assimilés, nous ne livrerons pas, par la naturalisation collective des musulmans, l'influence politique en Algérie à une majorité hostile. C'est seulement dans nos rangs que quelques exaltés protestèrent contre une assimilation que, dans leur bonne opinion d'eux-mêmes, ils regardaient comme injurieuse. Quant aux tribus, elles ne se plaignirent nulle part. Plusieurs mois après, il est vrai, le 1er mars 1871, des portefaix biskris maltraitèrent quelques Juifs d'Alger et sacca-

(1) La majorité de la jeunesse israélite parle et écrit le français, et abandonne, pour s'habiller comme nous, son costume traditionnel.

gèrent leurs magasins. Sauf cet incident, qui eut pour mobile le pillage, non la politique, où donc s'est-on levé en proférant des menaces contre les Juifs? Pourquoi la province d'Oran, où l'on compte le plus grand nombre d'israélites, et où les influences religieuses dominent parmi les musulmans, est-elle restée dans le devoir, tandis que celles de Constantine et d'Alger prenaient simultanément feu? Le musulman distingue-t-il d'ailleurs entre ceux qui ne partagent point sa croyance? est-ce que, s'il nous craint davantage à cause de notre force, il ne nous hait pas à l'égal des Juifs?

S'il faut opposer des témoignages à des témoignages, ceux qui ont incontestablement la plus grande valeur dans l'espèce dénient à la naturalisation des israélites toute influence appréciable sur l'insurrection des tribus. Telle est l'opinion formellement exprimée de M. le général Augeraud, qui commandait la division militaire de Constantine quand le soulèvement éclata. On ne saurait certainement suspecter cet officier-général de faiblesse pour les israélites, et il est au contraire ouvertement sympathique aux Arabes, comme la plupart de ceux qui les ont combattus et administrés. Tel est aussi le sentiment de l'honorable député de Constantine, M. Lucet (1). A l'autorité déjà si péremptoire de ces attestations émanées de deux hommes que les circonstances rendirent constamment adversaires, mais devant l'un et l'autre à un séjour de plus de vingt années en Algérie de connaître parfaitement la pensée de ses habitants, s'ajoute la force de témoignages fournis par les intéressés eux-mêmes. Ce sont des membres considérables de la communauté musulmane qui les ont donnés. Au mois de mai ou de juin 1871, au plus fort de la lutte contre l'insurrection, quelques notables israélites de Constantine, émus outre mesure du langage agressif d'une certaine presse intéressée a donner à l'opinion publique le change sur les causes de la révolte, qu'elle avait en partie provoquée par ses attaques inconsidérées envers l'autorité et envers l'armée, demandèrent un avis sincère à leurs concitoyens musulmans. Ceux-ci ne firent pas attendre la réponse. « Nous voyons personnellement sans peine votre naturalisation; elle n'apporte aucun trouble dans l'existence de nos coreligionnaires, et n'excite en rien leur jalousie. » J'ai vu de mes yeux la pièce, délivrée dans des circonstances qui ne permettaient pas de se méprendre sur la portée de cette déclaration catégorique : elle était revêtue de la signature et du cachet des personnages les plus autorisés à parler au nom de l'indigénat musulman provincial (2).

(1) Voyez à cet égard les déclarations de MM. Augeraud et Lucet, dans la partie principale de l'enquête parlementaire, le tome II, qui contient les dépositions des témoins.

(2) J'en possédais un double, que je crois avoir laissé à la préfecture de Constantine.

Des enquêtes judiciaires approfondies, complètes, dirigées avec ce sentiment de haute impartialité que la faiblesse humaine permet peut-être d'attendre de ceux-là seuls qui ont charge de punir, et dont les dossiers resteront comme le plus sûr document historique, ont mis en pleine lumière les causes de l'insurrection. La haine du chrétien, le sentiment de l'indépendance, l'espoir de s'affranchir grâce à notre affaiblissement et à nos divisions, tels sont les mobiles qui ont surexcité et armé les tribus. Il s'y joignait des griefs plus personnels chez leurs chefs, qui craignaient de perdre leur situation, et chez qui les allures autoritaires et provocatrices de certains agens subalternes avaient aigri les ressentimens et augmenté les inquiétudes. C'est surtout à des motifs personnels que nous dûmes l'hostilité de l'un des membres les plus importans de l'aristocratie indigène, ce Mokhrani, bach-agha de la Medjana, dont l'exemple entraîna tant de défections. Sans être tout à fait ce chevaleresque personnage (1) que nous ont dépeint des amitiés demeurées en dépit de sa trahison fidèles à sa mémoire, il nous servait loyalement et utilement en retour des bienfaits et des honneurs dont la France avait comblé sa famille. Lors de la terrible famine de l'hiver de 1867-1868, ce fléau qui détruisit un sixième de la population indigène, il s'était, sur notre invitation et avec notre garantie, fortement endetté pour venir en aide aux tribus de son commandement. Après la guerre, ses créanciers, pressés eux-mêmes par d'autres créanciers, le mirent en demeure de s'acquitter. Il se réclama de nos engagemens. Par quelle fatalité put-il penser que le gouvernement nouveau ne tiendrait pas la parole du gouvernement précédent, qui était la parole de la France? L'irritation naturelle qu'il en éprouva, sa douleur de la chute d'un souverain qu'il affectionnait, la crainte d'un régime menaçant pour ses intérêts de chef arabe, nous imposaient de ménager sa susceptibilité. On acheva au contraire de l'exaspérer en lui faisant redouter la perte de son commandement ou un partage d'autorité avec des rivaux odieux. Il pouvait nous sacrifier ses affections et sa fortune; mais, se croyant atteint dans son honneur, il ne jugea pas nous devoir plus longtemps une foi que de notre côté nous cessions de lui témoigner. Quoi d'étonnant que dans ces circonstances il soit sorti de sa bouche quelques paroles de mépris à l'adresse des Juifs, qui avaient un des leurs dans les conseils du gouvernement français, de ce gouvernement civil que, comme chef militaire, il n'aimait pas, et auquel il reprochait une double injustice? Sa mauvaise humeur à l'endroit de la délégation de Tours ve-

(1) En s'insurgeant, il renvoya ses insignes de la Légion d'honneur et 1,200 francs, représentant un mois de son traitement, mais il garda 20,000 francs d'impôts perçus au nom de la France (déposition de M. Du Bouzet).

nait non point de ce que cette délégation se personnifiait à ses yeux dans son président israélite, mais de ce qu'elle constituait un gouvernement civil. C'est ainsi qu'il faut entendre la lettre, orgueilleuse et insultante pour l'autorité française, que de son bordj de la Medjana, où il se sentait momentanément en sécurité, il adressait à un officier auquel il n'eût pas tenu en face avec impunité un pareil langage : « Je ne me soumettrai jamais à un Juif, je n'obéirai qu'à un sabre, dût-il me frapper. » N'est-ce pas là, condensée en une image énergique, toute la théorie féodale sur laquelle reposait l'organisation politique des tribus?

Dans certains départemens de France, les relations sont plus tendues entre catholiques et protestans qu'en Algérie entre musulmans et israélites. Il ne saurait assurément exister d'affinités sympathiques entre deux races dont l'une aime par-dessus tout l'appareil de la guerre, s'enivre de poudre, professe le culte de la force, et l'autre ne montre d'aptitude que pour les occupations paisibles et pousse même à l'excès ses goûts pacifiques (1). Toutefois, si la pusillanimité proverbiale des Juifs cause leur déconsidération auprès des Arabes, ceux-ci sont bien obligés de reconnaître sous d'autres rapports leur supériorité. Les chrétiens ont été tolérés dans les pays régis par le Coran, malgré le fanatisme de leurs habitans, parce que les nations chrétiennes pouvaient, en cas de persécution, secourir leurs coreligionnaires; mais pour que cette poignée d'infidèles, faible, désarmée, sans défenseurs au dehors, facile à anéantir, ait subsisté en Algérie, il fallait qu'une impérieuse nécessité prescrivît sa conservation. De tout temps en effet les musulmans ont dû compter avec les Juifs, parce qu'ils ne pouvaient se passer de leurs services. Comme d'autre part les Juifs ne se fussent pas suffi sans les Arabes, ils tiennent les uns aux autres par les liens de l'intérêt, plus solides que ceux de la sympathie. Les Juifs sont les agens de l'échange universel. Il est dans leur destinée de servir d'intermédiaires entre les peuples, ils faisaient de temps immémorial presque tout le trafic de l'Afrique sep-

(1) Un exemple, entre beaucoup d'autres, de la poltronnerie juive : en 1861, aux abords d'un marché très suivi de la plaine du Chéliff, trois Arabes ne portant que des bâtons dévalisèrent impunément en plein jour dix-sept israélites. L'un d'eux, qui avait des armes et se préparait à en faire usage, se les vit enlever par ses compagnons sur l'injonction des malfaiteurs. Mal lui advint d'ailleurs de cette velléité de résistance, car il subit un traitement ignominieux. Il n'est pourtant pas impossible de trouver de la bravoure chez les Juifs algériens, et nous connaissons tel d'entre eux qui a été décoré pour sa vaillante conduite sur un champ de bataille de la Bourgogne. Les israélites mobilisés avec les miliciens européens pour combattre l'insurrection arabe ne se sont pas moins bien comportés en expédition que leurs compagnons d'armes, dont l'attitude martiale excitait leur émulation.

tentrionale. Par leur habileté dans les opérations commerciales, — seule carrière ouverte d'ailleurs à leur activité, car jusqu'à notre arrivée ils vivaient parqués dans des quartiers spéciaux, avec interdiction de posséder des immeubles hors du rayon de leur habitat, — ils avaient concentré dans leurs mains la fortune mobilière. Ces richesses les faisaient parfois odieusement rançonner par les agens du gouvernement turc; mais ceux-ci savaient aussi utiliser leur capacité, et les beys, notamment à Oran, prenaient d'ordinaire parmi les israélites le fonctionnaire chargé d'administrer leur trésor. Bien des fois ceux que leur mérite avait ainsi élevés vinrent au secours de leurs frères opprimés, et les légendes locales rappellent par plus d'un trait l'histoire de Joseph. La faveur des beys leur était souvent nécessaire dans leurs rapports d'affaires avec les chefs de tribus placés sous l'autorité des représentans de la Porte. Ces chefs s'adressaient aux Juifs dans leurs besoins pécuniaires, les simples *fellah* (cultivateurs) et les *hadar* (bourgeois des villes) y recouraient de même; le bey assurait à l'occasion le remboursement. Il fallait pouvoir en dernière analyse compter sur ce tout-puissant recours en présence des garanties insuffisantes qu'offrait la justice du cadi; mais la faveur du pouvoir était sujette à des éclipses, et comme on profitait de chaque disgrâce des Juifs pour mettre leurs biens au pillage, ils prenaient au moyen d'une usure effrénée leurs précautions contre les éventualités. La guerre aux Juifs n'était en somme qu'une forme de la guerre au capital, mais compliquée par des dissidences religieuses. Or, le capital étant un des élémens indispensables de l'existence des sociétés, il fallait faire en définitive aux détenteurs de l'argent des conditions sans lesquelles ils eussent abandonné le pays.

La paix était donc la règle, la persécution l'accident. Cet état offrait de l'analogie avec celui des premiers chrétiens, soumis par la société païenne à des persécutions qui, n'étant ni permanentes ni générales, pouvaient d'ordinaire s'éviter en changeant temporairement de province. Ce déplacement, que les victimes appelaient un exil, suffisait également à mettre à l'abri les Juifs, qui s'accommodaient de ces conditions précaires et savaient même en tirer profit. Aussi les avons-nous trouvés établis non-seulement dans les villes du littoral, où la mer leur offrait un refuge, mais dans celles de l'intérieur, et jusqu'au milieu des tribus, où ils pratiquaient le courtage pour leurs coreligionnaires et exerçaient les professions de bijoutiers, tailleurs, fabricans de chaussures, etc. Partout ils vivaient en bonne intelligence avec les populations. Ils devaient sans doute s'entendre reprocher souvent leurs « faces jaunes, » leur manque de courage, et ne pas rendre tous les coups qu'ils recevaient; mais le

moyen de se préserver de l'extermination, s'ils eussent été animés du belliqueux esprit des Arabes? Intrépides comme leurs ancêtres bibliques, les descendans des Macchabées avaient depuis longtemps disparu de l'Afrique et peut-être de la surface du globe.

Ce fut pour nous une bonne fortune, en débarquant sur le sol algérien, d'y rencontrer cette population, qui, pénétrée des avantages qu'elle retirerait de notre domination, mit tout son zèle à nous servir. Ils procurèrent aussitôt des fournisseurs à nos régimens, des guides, des interprètes, et quelquefois des négociateurs à nos généraux. C'est ainsi que le nom de Lasry ne se sépare pas de nos annales militaires dans la province d'Oran. Ils gagnèrent à la conquête française leur émancipation, l'égalité devant la loi, la sécurité, un accroissement consécutif de richesses et d'importance. Par là ils furent appelés à rendre plus de services encore que par le passé aux Arabes, que notre victoire a notoirement appauvris, au lieu d'améliorer leur sort. En se multipliant par suite de l'extension des transactions, les rapports des deux races se sont sous notre surveillance adoucis et resserrés. L'Arabe méprise toujours la timidité du Juif et jalouse sa fortune; mais il ne lui conteste plus sa place légitime dans une société où il apporte de si nombreux élémens de conservation et de prospérité.

De notre côté, nous n'avions à redouter ni danger ni inconvénient de l'assimilation de ce groupe. Les Français d'origine formant toujours l'immense majorité du corps électoral en Algérie, la place publique devait recevoir plusieurs milliers d'électeurs nouveaux, sans que leur inexpérience politique menaçât l'ordre établi. Le péril social écarté, les circonstances étaient telles que les israélites ne pouvaient faire l'apprentissage de la vie politique dans des conditions plus favorables. Leur modération a bien paru d'ailleurs aux élections : à Alger, ils ont, avec Mgr Lavigerie, soutenu M. Crémieux, et à Constantine, M. Lucet contre des candidats plus avancés. — Le décret qui les naturalisait a donc été un acte utile à l'Algérie, qui ne blessait aucun intérêt respectable, et dont il n'est résulté aucun malheur. Cette mesure paraît du reste désormais acquise, puisqu'il n'est pas question de mettre la proposition faite en vue de l'abroger à l'ordre du jour de l'assemblée nationale.

II. — INDIGÈNES MUSULMANS.

Malgré les stipulations de la capitulation d'Alger garantissant « leurs propriétés » aux habitans, nous avons été amenés à appliquer les usages de la conquête antique, qui ne se bornait pas à opérer politiquement l'annexion des états vaincus, mais prenait une

partie de leurs terres, que les vainqueurs se distribuaient entre eux pour des établissemens particuliers. L'on appelait colons les citoyens de la nation victorieuse qui se fixaient ainsi sur le sol conquis, et, comme ils y avaient une condition supérieure à celle des indigènes, ces derniers devaient aspirer à l'égalité. Cette égalité, en leur faisant supporter la défaite, devenait un gage de paix pour les vainqueurs, et devait amener à la longue l'union des intérêts et des âmes. C'est ce qui n'échappa point au génie pratique de Rome, et elle eut l'habileté d'attacher un tel prestige au titre de citoyen romain que l'on en regardait partout la possession comme le plus précieux privilége. Chez les barbares, il imposait le respect; dans les plus lointaines colonies, il était une garantie souveraine contre l'arbitraire des autorités locales; « avec lui, a dit Montesquieu, on était tout; sans lui, on n'était rien. » Aussi vit-on des têtes couronnées le solliciter et des peuples combattre pour l'obtenir. Sur une population musulmane indigène de 2,500,000 âmes, nous comptons à cette heure 250 individus naturalisés, — tout juste 1 pour 10,000. Pourquoi notre naturalisation, qui ne vaut pas moins en elle-même que ce droit de cité des Romains, n'a-t-elle rencontré parmi cette population qu'une fortune inverse? Ce n'est pas à la difficulté de remplir les conditions imposées pour l'obtenir qu'il faut imputer ce résultat, car le candidat doit seulement justifier de vingt et un ans d'âge et d'une résidence annale dans la localité où il formule sa demande. Ce n'est pas davantage à la sévérité des juges de la naturalisation, car, si l'on en croit un monument mémorable des doléances des colons, les cahiers algériens de 1870, dressés en vue des débats législatifs, elle n'avait guère été accordée jusque-là qu'à des individualités déclassées.

Quand on a longtemps vécu en Algérie en contact avec les populations indigènes, on se rend facilement compte des répugnances ou de l'indifférence que la naturalisation leur inspire. L'avenir modifiera-t-il ces dispositions? Il ne nous paraît pas interdit de l'espérer; mais un tel phénomène, s'il se réalise, ne sera certainement dû en rien à l'influence du sénatus-consulte, qui favorise au contraire la tendance des musulmans à persévérer dans le *statu quo*.

Le sénatus-consulte les déclare Français, mais en disposant que, jusqu'au moment où ils auront acquis sur leur demande la qualité de citoyens, ils continueront d'être régis par la loi musulmane. Il ne s'agit plus ici d'un statut personnel indéterminé. Ce texte est clair et précis. Il réserve à l'indigénat musulman son autonomie légale en l'appelant à bénéficier simultanément de la protection de nos lois. Un décret du 26 avril 1866, pris en exécution de l'article 5, a de plus, par une dérogation au droit commun d'une bien-

veillance excessive, rendu les indigènes musulmans admissibles, en leur seule qualité de Français, à de nombreux emplois publics dont l'obtention dépend quelquefois pour nous-mêmes de la possession du titre de citoyen. Les auteurs du sénatus-consulte ne pouvaient se dissimuler que notre naturalisation ne répondait à aucune aspiration spontanée, à aucun besoin général de la société musulmane, qui lui opposerait au contraire des obstacles divers et multiples provenant de l'antipathie de races, des dissidences religieuses, etc. Puisque ces populations ne subissaient pas volontiers notre attraction, au lieu de se contenter d'un appel platonique à des sentimens rebelles, il fallait leur parler le langage universel et souverain de l'intérêt. Avec ce que l'on connaissait par exemple du goût des indigènes pour les emplois publics et tout ce qui participe du prestige de l'autorité, il convenait peut-être d'exiger d'eux la naturalisation comme condition obligatoire de leur aptitude à occuper des places de ce genre. Plus le sénatus-consulte eût été conçu dans des vues étroitement utilitaires, plus le succès auprès de l'indigénat eût été possible et probable.

C'est ce qui n'a pas échappé au législateur de 1870, et le décret du 24 octobre sur la naturalisation conditionnelle des musulmans et des étrangers montre (article 2) qu'il se préoccupait de remédier à cet inconvénient en restreignant des priviléges si abusifs; mais, détourné de ce soin par d'autres soucis plus graves, il n'a pas donné de suite à son projet. La législation antérieure demeure en vigueur, et l'indigène non naturalisé peut, s'il justifie des conditions d'âge et d'aptitude déterminées par les règlemens français spéciaux à chaque service, exercer les fonctions de chef de bureau de préfecture, commis de tout grade dans les administrations financières, conducteur des ponts et chaussées, capitaine des douanes, notaire, défenseur, greffier, huissier, commissaire-priseur, garde champêtre, garde forestier et des eaux, directeur de station télégraphique, etc., c'est-à-dire intervenir dans l'administration des Français, dresser des actes authentiques et des procès-verbaux, dont quelques-uns font foi en justice. Aucun d'eux à la vérité n'a encore obtenu d'office ministériel et ne s'est élevé dans les administrations publiques au-dessus d'un grade subalterne; mais ces inspirations d'une générosité exagérée n'en nuisent pas moins à notre naturalisation, dont elles amoindrissent la valeur aux yeux des indigènes. Ce n'est encore là toutefois qu'une simple critique de détail, destinée à montrer combien le sénatus-consulte va parfois contre son but. Il importe maintenant de le considérer au point de vue de l'intérêt collectif. A quel intérêt social répond ici la naturalisation? quelles en sont pour les indigènes musulmans les conséquences au point

de vue des choses qui les touchent de plus près : l'administration locale, l'état des personnes, la contribution aux charges publiques?

L'empire, qui a beaucoup légiféré en Algérie, y institua une triple forme municipale. La première est la commune de plein exercice, conforme au type de la commune française. Son conseil municipal se compose de membres français, étrangers et indigènes, nommés à l'élection dans leurs catégories respectives, les électeurs ayant cependant, aux termes de la jurisprudence du conseil d'état, la faculté de choisir leurs représentans spéciaux dans les trois groupes indifféremment. Les conditions de l'électorat et de l'éligibilité pour les indigènes sont vingt-cinq ans d'âge et deux ans de domicile. Le maire exerce son autorité sur eux par l'entremise d'adjoints indigènes, pris dans le sein du conseil municipal ou en dehors. Ces adjoints ont charge de veiller à l'exécution des prescriptions d'état civil relatives aux naissances et aux décès : quant aux mariages musulmans, ils sont considérés comme matière de statut religieux, et la célébration en appartient au cadi. Par la naturalisation, les musulmans deviennent électeurs au titre français, ils passent sous l'autorité directe du maire pour tous les actes de l'administration et de l'état civil selon notre loi, mais leur participation à la gestion des affaires communales ne devient pas plus active. Ils n'ont donc sous ce rapport aucun intérêt à se faire naturaliser.

Viennent ensuite la commune mixte et la commune subdivisionnaire, l'une et l'autre administrées par des commissions municipales. La commune mixte comprend des territoires où la population européenne est installée assez en nombre pour pouvoir utilement prendre part à la gestion des intérêts communs, mais n'a pas une densité suffisante pour former une commune de plein exercice. La commission municipale s'y compose du commandant de cercle, président, du commandant de place, du juge de paix, des adjoints du chef-lieu et des sections, et de sept, neuf ou onze membres, selon l'importance de la population, choisis parmi les habitans français de la commune. — Ici la naturalisation a pour les indigènes musulmans cet intérêt, qu'elle leur donne le droit d'être appelés à faire partie de la commission municipale, où ne figurent que des Français. Il ne paraît pas jusqu'à présent qu'il suffise pour leur inspirer la volonté de l'obtenir. Peut-être y trouveraient-ils un stimulant plus énergique, si leur mandat municipal, au lieu de procéder du choix de l'autorité, venait de l'élection de leurs pairs. C'est ce que permettait de présumer leur exactitude habituelle aux scrutins dans les municipalités de plein exercice, s'ils n'y allaient pas un peu machinalement.

La commune subdivisionnaire s'applique au territoire où l'élé-

ment européen est disséminé, noyé dans l'indigénat, et à d'autres où il n'existe que des indigènes. L'administration en appartient au général commandant la subdivision, assisté d'un conseil composé des commandans de cercle, du sous-intendant militaire, des commandans du génie, du chef du bureau arabe subdivisionnaire et d'un notable indigène par cercle, ces derniers à la nomination du gouverneur-général. — La naturalisation ne change en rien la condition administrative de l'indigène habitant de ces communes. Elle la modifie au contraire, mais en un sens restrictif, pour celui des communes kabyles qui forment une quatrième organisation municipale, imaginée par l'amiral de Gueydon. Dans ces circonscriptions, l'administration est exercée par des fonctionnaires civils et militaires et par des Européens à la désignation du gouverneur, assistés du chef de la *djemâa* (1) élue et de deux membres de celle-ci choisis par elle. Il s'ensuit que l'indigène devenu citoyen français, ne figurant plus à la *djemâa*, ne peut participer par voie d'élection à la gestion des affaires communales. — Quelle que soit donc la situation des indigènes, la naturalisation n'apporte aucun changement assez sensible dans leur état au point de vue de l'administration locale pour qu'ils puissent être de ce chef bien intéressés à l'acquérir.

Le statut religieux se confondant chez eux avec le statut civil, elle les atteint d'autre part dans leur foi en modifiant leur état civil. Ainsi la polygamie, le divorce, la répudiation, qu'elle supprime, sont dans l'islamisme des institutions fondamentales, dont l'abandon implique une sorte d'hérésie. Le culte de la femme a singulièrement dégénéré parmi les Arabes depuis les jours où l'invasion sarrasine déposa peut-être sur notre sol les germes de la chevalerie. La civilisation musulmane n'avait pas alors de rivale, et la femme y était, comme aujourd'hui au foyer des nations chrétiennes, l'ornement de la société et le charme de l'existence. Mahomet a dit : « Dieu fit la femme et se reposa. — Le paradis est aux pieds des mères. » Mais on sait quels démentis la réalité inflige de nos jours à ces madrigaux échappés à la galanterie du prophète, et combien au contraire sa religion abaisse le rôle de la femme. Elle n'est plus pour les sectateurs du Coran que l'instrument de la reproduction de l'espèce, estimé en raison de sa fécondité. Aussi l'institution du mariage a-t-elle pris chez eux tous les caractères d'un marché. Le père dispose absolument de sa fille; par le droit du *djebr*, il peut la marier sans la consulter, — quand elle n'est pas apte à donner un consentement, — dès le berceau, — sauf à ne la livrer à l'époux qu'à sa nubilité. Il ne lui fournit point de dot; il reçoit au con-

(1) Réunion des notables.

traire cette dot des mains de l'époux, auquel il la restitue au cas d'une rupture de l'union conjugale survenue par la faute de sa fille. Notre contact n'a nullement modifié sous ce rapport les idées des Arabes. Les égards et les respects que nous témoignons aux femmes les étonnent et les indignent. Il y a quelques années, aux courses d'Alger, on imagina de faire distribuer les prix par des dames; les vainqueurs indigènes furent froissés de recevoir de ces mains leurs récompenses.

La polygamie n'est pas d'un usage très fréquent dans les tribus. Le Coran, en permettant la pluralité des épouses, n'en tolère jamais plus de quatre à la fois, et dans tous les cas il défend d'en prendre plus qu'on n'en saurait nourrir. Or la pauvreté générale des Arabes limite beaucoup l'exercice de ce droit. Bon nombre vivent dans le célibat, la majorité s'en tient à une seule femme légitime. Quant aux concubines, elles sont, comme les esclaves (1), le luxe des gens de grande tente; mais on pratique souvent le divorce dans les ménages. La société musulmane est attachée à ces coutumes, auxquelles la naturalisation française substitue l'unité et l'indissolubilité du mariage.

Le Kabyle ne s'adonne point à la polygamie, non que ses *kanouns* la lui interdisent, mais la coutume contraire a prévalu dans cette population à raison de l'exiguïté et de l'indigence de son territoire. La même cause l'a également empêchée de laisser l'état d'indivision se perpétuer dans les héritages. Si l'étendue des espaces favorisait chez les Arabes la tradition de la forme sociale primitive du patriarcat, la nécessité de tirer d'un sol étroit et avare sa subsistance par le travail faisait au Kabyle une impérieuse loi de l'appropriation individuelle et d'une économie domestique en rapport. C'est surtout par la constitution du sol de la Kabylie que s'expliquent la persistance des usages monogames de ses habitans et leur horreur des pratiques communistes attachées parmi leurs coreligionnaires arabes à la jouissance de la terre. La division du sol est même poussée à un tel point chez eux, que souvent un

(1) L'esclavage, quoique légalement supprimé en Algérie depuis 1818, y subsiste encore en réalité. Les esclaves sont des nègres amenés du Soudan par des caravanes et anciennement vendus sur les marchés indigènes, ou leurs descendans. Les mœurs patriarcales de la tente ont beaucoup adouci leur condition. Ils occupent chez leur maître une place intermédiaire entre la domesticité et la famille. Ils sont très susceptibles d'affection et de dévoûment. En 1865 ou 1866, étant juge d'instruction à Oran, je poursuivais sous inculpation d'assassinat un ancien caïd des Gharaba. Un jeune nègre vint me demander à partager sa prison. « J'ai été, me dit-il, élevé chez cet homme et habitué à le considérer comme mon père. Un jour il m'a battu, je me suis enfui et marié ensuite ici. Aujourd'hui j'apprends qu'il est dans la peine, mon devoir est de tout abandonner pour lui. »

olivier y appartient à un individu, et le fonds où plongent les racines à un autre. Malgré les conditions désavantageuses de son habitat, compensées en partie à la vérité par la salubrité exceptionnelle du climat, le Kabyle est parvenu, grâce à son industrie, à réaliser une épargne qui lui a permis de verser en trois mois une contribution de guerre de 10 millions sans se ruiner, et il a pu se multiplier dans une proportion telle que la population spécifique de l'ensemble du pays égale au moins celle de nos départemens français les plus peuplés. L'unité du mariage s'accompagne dans les mœurs kabyles d'une fixité plus grande des liens conjugaux que chez les Arabes. Néanmoins la population berbère tient également aux facultés du statut musulman relatives au divorce et à la répudiation.

Si, comme on l'a fait justement remarquer, ces traditions nuisent au bon ordre de la famille, dont elles rompent l'homogénéité, l'absence de certaines prohibitions constituant dans notre loi ou nos mœurs des empêchemens insurmontables au mariage amène parfois d'autre part dans les parentés musulmanes les relations les plus bizarres. C'est ainsi qu'on a vu un tribunal d'Algérie saisi en appel d'une affaire entre deux Arabes, dont l'un était à la fois le grand-père et le beau-frère de l'autre. Un vieillard nommé Abd-el-Kader avait épousé Fathma, jeune fille d'environ quatorze ans, et marié Brahim, son fils d'une autre femme, avec Meriem, mère de Fathma. Du mariage de Brahim et de Meriem naquit Abdallah, qui, étant frère utérin de Fathma, se trouvait beau-frère de son grand-père Abd-el-Kader, mari de celle-ci. — On conçoit les complications que comporte un pareil état de choses pour le règlement des intérêts dans une famille. Si la jurisprudence musulmane fournit au cadi le moyen de les trancher, elles seraient le plus souvent insolubles dans notre loi. Dans les contestations entre des membres d'une même famille, les uns naturalisés, les autres demeurés en possession de leur statut indigène, les juges français, seuls compétens pour statuer, éprouvent quelquefois de l'embarras relativement au choix de la législation à appliquer. Dernièrement le tribunal de Bougie et la cour d'Alger se sont tour à tour prononcés sur la prétention d'un indigène naturalisé de faire, en vertu de sa naturalisation personnelle, régler en conformité de la loi française la succession de son père, décédé dans le statut musulman. Les juges d'appel l'ont repoussée comme exorbitante; la juridiction du premier degré avait décidé favorablement. Il peut se produire des cas où il ne soit possible d'appliquer ni la législation musulmane, ni la nôtre. Il faudra recourir ici à l'adoption d'un droit mixte dont le législateur aurait grand'peine à trouver la for-

mule et qui sera l'œuvre de la jurisprudence; mais, en attendant que les règles en soient posées, combien d'incertitudes, d'obscurités, de périls, dont la perspective doit effrayer les intéressés!

La naturalisation, qui en matière d'état établit ainsi entre les indigènes et nous une assimilation à leurs yeux désavantageuse, ne leur confère pas en retour, sous le rapport des charges publiques, les immunités dont nous jouissons, de sorte qu'ils en peuvent être également détournés par l'égalité qu'elle crée et par l'inégalité qu'elle maintient. On sait qu'en Algérie les Européens ne sont pas assujettis encore à l'impôt foncier, qu'ils paient seulement la cote personnelle et mobilière et des taxes commerciales et professionnelles. Les indigènes au contraire acquittent une contribution foncière, mais qui diffère de la nôtre par l'assiette, la répartition et la perception : elle est basée sur le chiffre des troupeaux et sur l'état des récoltes courantes. L'impôt sur les bestiaux s'appelle le *zekkat*, d'un mot arabe qui signifie bénédiction. Cette taxe est établie par tête de bétail et échelonnée en raison de la valeur des espèces. L'impôt sur les récoltes a reçu le nom d'*achour*, mot qui se traduit par dîme, parce qu'il est censé prendre la dixième partie du revenu. Il suit du principe de cette contribution que la quotité en peut varier d'une année à l'autre : c'est ce qui arrive dans les provinces d'Alger et d'Oran. Dans celle de Constantine, l'*achour* est établi sur les charrues (chaque charrue laboure de huit à dix hectares), ce qui lui donne une certaine fixité. En Kabylie, il est remplacé par un impôt de capitation appelé *hokor*. Le gouvernement a la faculté de faire, au cas de perte ou insuffisance de récoltes, épidémies, épizooties, remise partielle ou même totale de leur impôt aux contribuables, et il ne se passe guère d'année où l'on n'allége pour quelque motif de cet ordre les charges d'une tribu ou de plusieurs.

Malgré ce qu'un pareil système comporte de précaire et d'aléatoire, il s'est établi un équilibre à peu près régulier qui permet de prévoir dans les circonstances normales un chiffre de recettes constant, et, quoique les Européens versent annuellement au trésor par les patentes, le télégraphe, les postes, les douanes, l'enregistrement, une somme presque égale à celle qui provient de l'impôt arabe, on considère les produits de cet impôt comme la principale ressource de l'Algérie, et ils figurent à ce titre dans les évaluations budgétaires. Si la naturalisation pouvait avoir pour effet de dispenser les indigènes de l'impôt arabe, ceux qui l'auraient obtenue n'en paieraient plus en l'état d'aucune sorte. Sous peine de se priver sans compensation de cette ressource, il faut en conséquence que l'impôt arabe soit uniformément perçu selon la tradition jusqu'à une réforme de la législation sur la matière.

Une dernière considération éloigne les musulmans de la naturalisation. L'individu qui change de nationalité sans changer en même temps de pays peut s'exposer au blâme et à la malveillance de la société dont il se retire. Les indigènes éprouvent d'autant plus cette crainte que chez eux, par une confusion dont le langage vulgaire même porte la trace, — puisqu'on appelle deux indigènes non pas des compatriotes, mais des coreligionnaires, — l'idée de nationalité ne se distingue pas de celle de religion. Or, dans les sociétés qui confondent ainsi les intérêts temporels et spirituels, la religion, en vertu de la supériorité de son principe, ramène tout à elle. Il en résulte qu'on transporte dans le domaine séculier l'intolérance inséparable de toute foi religieuse. Il faut peut-être voir dans la crainte de vexations exercées par les coreligionnaires, et qu'il serait fort difficile à l'autorité de prévenir ou de réprimer, quelques-unes des raisons de la modicité du contingent fourni jusqu'ici à notre naturalisation par les tribus. On peut citer des indigènes qui ne croient pas avoir bravé impunément les préjugés de leur entourage. Vers 1868, j'ai connu dans les environs de Sidi-bel-Abbès un fellah riche, considéré, intelligent et quelque peu lettré, nommé Bou-Maza-ben-Youb, qui se fit naturaliser. Quelques mois après, un incendie allumé par une main criminelle détruisit sa récolte. Cet homme ne comptait d'ennemis que du jour où il avait obtenu sa naturalisation; il accusait un de ses voisins d'avoir commis le crime à l'instigation des notables de la tribu. L'affaire vint en cour d'assises, où l'accusé, contre lequel il ne s'éleva point de charges suffisantes, fut acquitté; mais à l'audience la victime dénonça tout un système de persécutions organisé contre sa personne et contre les siens, et termina en s'écriant : « Au nom de Dieu, reprenez votre funeste présent, dénaturalisez-moi pour que j'aie la paix. »

Notre naturalisation, qui n'offre donc aux indigènes qu'un intérêt insignifiant ou nul sous le rapport de l'administration locale et de la contribution aux charges publiques, et qui bouleverse leur existence en froissant leurs pratiques séculaires et leurs sentimens religieux, ne leur confère d'autre part que des avantages d'une nature trop abstraite pour qu'ils l'apprécient à sa valeur. Ils y gagnent de devenir uniquement justiciables de nos tribunaux, et d'acquérir la jouissance effective de droits civiques et politiques, comme d'être jurés, électeurs et éligibles aux conseils-généraux et aux assemblées politiques; mais si les étrangers, sortis pour la plupart de milieux civilisés, et les Juifs, qui forment la partie la plus éclairée de l'indigénat, attachent son prix à l'exercice de tels droits, l'attribution en est indifférente à la majorité des musulmans. Autant par des dispositions naturelles que par l'influence de l'éducation, la

société arabe en Algérie est dans son ensemble incapable de saisir la distinction de la personne civile et du citoyen. L'intelligence n'embrasse pas spontanément la complexité d'idées que ce mot de citoyen résume; il lui faut certaines notions préalables des conditions de la vie publique restées étrangères aux peuples élevés à l'école d'un absolutisme théocratique où il n'y a d'autre loi que la volonté du maître, et où le devoir de l'obéissance s'impose comme une prescription religieuse.

Les Kabyles ont, il est vrai, des traditions plus indépendantes. Ils formaient une république fédérative sans l'institution d'un pouvoir suprême permanent, dont les petits états, vivant dans une indépendance respective et souvent en hostilité réciproque, étaient susceptibles de se réunir dans un dessein commun. Le pouvoir y reposait sur le suffrage populaire. Un conseil élu pour une courte période, présidé par un chef qu'il choisissait lui-même dans son sein, exerçait l'administration intérieure, prenant sur lui le règlement des affaires ordinaires, consultant dans les circonstances graves les citoyens assemblés. Après avoir conquis la Kabylie en 1857, nous respectâmes cet état de choses, qui n'a subi de modification qu'à la suite des insurrections de 1871, et sur certains points du territoire par la création des circonscriptions cantonales, sorte d'organisme qui participe à la fois de la commune et de l'ancien district. Dans toutes les localités où ils forment des agglomérations, soit isolées, soit en concours avec les Européens, les Kabyles ont conservé la faculté de composer par l'élection la *djemâa* indigène; elle suffit complétement à leur ambition, et pas plus que les Arabes ils ne souffrent de la privation de ces droits politiques dont notre société ne saurait se passer.

Si l'islamisme a refusé jusqu'ici de transiger avec nous, faut-il désespérer qu'il y arrive jamais? Nous ne pensons pas qu'on doive se résigner encore à ces conclusions attristantes. Du moins la société musulmane ne saurait aujourd'hui avoir d'autre alternative que de se ranger de ce côté de la civilisation ou de disparaître des contrées qu'elle a été impuissante à défendre.

Si les mœurs devancent souvent les institutions, ici c'est principalement sur l'efficacité des institutions qu'il faut compter pour opérer une transformation que l'influence de notre contact ne suffirait point à réaliser. Elle trouvera sans doute un auxiliaire et un stimulant actifs dans la loi du 26 juillet 1873, qui pose le principe et les règles de la constitution de la propriété individuelle dans les douars, et substitue en même temps, pour régir les modes d'acquérir et de transmettre cette propriété, autres que les successions, la législation française à la loi musulmane. Lorsqu'une contribution

foncière, dont le conseil d'état élabore en ce moment le projet, aura remplacé l'impôt arabe, un pas nouveau et considérable sera fait vers l'assimilation. Peut-être aussi la doctrine individualiste contenue au fond du code civil, la législation sur les mutations d'immeubles qui le complète, le système de fiscalité qui s'y rattache, et les principes de notre impôt territorial, auront pour effet d'amener dans les familles arabes, avec la fin de cet état d'indivision si funeste à l'économie du sol, un détachement progressif des pratiques de la polygamie que cette indivision alimente.

Enfin la justice est en Algérie un instrument et un agent par excellence de notre civilisation. Plus d'une fois la presse et les corps délibérans de la colonie, et jusqu'à des pétitions indigènes, ont exprimé le vœu de la suppression de la magistrature musulmane, dont les membres révoqués pour cause d'indignité depuis la conquête se chiffrent par centaines. En attendant l'heure opportune pour cette radicale réforme, les divers gouvernemens se sont appliqués à la préparer en facilitant l'invasion graduelle du domaine de la justice musulmane par les magistrats français. Il n'existait chez les Arabes qu'un juge unique, le cadi, statuant souverainement en toutes matières. On pouvait en appeler de sa sentence à lui-même mieux informé, et à cet effet il y avait à côté de lui pour l'éclairer un conseil juridique consultatif appelé *medjelés;* mais l'avis de ce conseil n'était point obligatoire. Le seul pourvoi consistait en un recours presque illusoire au souverain. Nous avons enlevé d'abord aux cadis toute juridiction pénale, soumis ensuite leurs décisions à la révision de nos tribunaux, enfin appelé les juges de paix à rendre concurremment avec eux la justice en première instance aux indigènes. La *djemâa,* qui exerçait en Kabylie les attributions dévolues au cadi parmi les Arabes, sans être tout à fait supprimée encore comme institution judiciaire, n'a plus guère qu'une ombre d'existence depuis la création récente de deux tribunaux et de vingt-cinq justices de paix en territoire kabyle.

Dans la période réactionnaire d'organisation du royaume arabe, l'empire institua à Alger, par décret du 15 décembre 1866, un conseil supérieur de droit musulman, qui devait, en matière d'état civil, de mariages, divorces, etc., fixer la jurisprudence des tribunaux français, tenus, en cas de difficulté, de demander son avis et de s'y conformer. Cette institution, qui plaçait ainsi notre magistrature dans une condition d'infériorité vis-à-vis des jurisconsultes composant le conseil, grève notre budget d'une dépense annuelle de 28,000 francs, et a coûté par conséquent à l'état, depuis huit ans qu'elle fonctionne, une somme de 224,000 francs. La justice n'ayant recouru jusqu'ici qu'une dizaine de fois à ses lumières, ce qui fait

revenir à 24,000 francs environ le prix de chaque consultation, les députés de l'Algérie ont, dans la séance parlementaire du 19 juillet courant, réclamé la suppression d'un service aussi onéreux qu'inutile. La réponse du garde des sceaux permet d'espérer dans un temps prochain cette réforme, qui nous rendra la souveraineté judiciaire, dont l'exercice est un des principaux attributs de toute conquête. La substitution totale de notre juridiction aux tribunaux musulmans ne saurait non plus tarder à devenir un fait accompli. La loi du 26 juillet 1873 ne laisse plus subsister dans son intégrité le statut musulman réservé par l'article 2 du sénatus-consulte : elle le réduit à des facultés purement personnelles. Les conséquences de cette loi sont encore incompatibles avec le maintien de certaines dispositions de ce statut ainsi restreint, notamment en ce qui concerne la possession d'état et les preuves admises pour l'établir. Comment par exemple concilier les effets de l'article 815 de notre code civil avec des traditions en vertu desquelles les cadis attribuent sans hésiter la paternité d'un enfant à un individu décédé depuis des années? C'est donc le moment de conférer à la justice française une possession exclusive. L'unité de juridiction doit amener l'unité de législation. Celle-ci réalisée, l'islamisme ne serait plus qu'une forme religieuse particulière, le Coran que l'expression d'un dogme métaphysique et un formulaire canonique, l'évangile et le bréviaire des musulmans, non une charte politique et sociale. Alors la société musulmane, déjà disposée à l'assimilation par l'extension progressive de l'administration française à ses divers groupes, solliciterait peut-être par un vœu général les bienfaits de notre droit commun. L'initiative de cette évolution partira sans doute des Kabyles, qui sont plus rapprochés de nous par les institutions et les mœurs, et que guide un sens pratique, lent (1), mais ferme et sûr. Une partie de la population arabe, la majorité, nous l'espérons, s'y associera ensuite. Le reste, incapable de subsister désormais sur un sol dont les conditions économiques auront changé avec les dispositions de ses habitans, le laissera à des occupans plus dignes, et ira continuer dans les espaces illimités du sud les traditions de cette vie patriarcale, si séduisante vue à travers le prisme enchanteur de la poésie biblique, si incomplète en réalité, et que la civilisation ne tolère pas sur son domaine.

CH. ROUSSEL.

(1) Les Arabes reprochent aux Kabyles d'avoir un caillou dans le cerveau; ceux-ci leur répondent : « Vous y avez un tambour de basque. »

UNE

ÉPOPÉE BYZANTINE

AU X^E SIÈCLE

LES EXPLOITS DE DIGÉNIS AKRITAS.

I. Constantin Sathas et Émile Legrand, *les Exploits de Digénis Akritas*, épopée byzantine du xe siècle, publiée pour la première fois d'après le manuscrit unique de Trébizonde, Paris 1875. — II. E. Legrand, *Recueil de chansons populaires grecques*, Paris 1873. — III. E. Legrand, *Collection de monumens pour servir à l'étude de la langue néo-hellénique*, Paris et Athènes, 1869-1874. — IV. C. Sathas, *Bibliotheca græca medii ævi*, Paris et Venise, 1872-1874. — V. Auguste Dozon, *Chansons populaires bulgares inédites*, texte et traduction, Paris 1875. — VI. Alexandre Vessélovski, *Fragmens de l'epopée byzantine dans l'epopée russe*, dans le *Viestnik Europy*, Saint-Pétersbourg, avril 1875.

I.

Un grand écrivain du XVIIIe siècle croyait pouvoir affirmer que les Français n'avaient pas le génie épique. Les découvertes de nos érudits lui ont donné tort : la *Chanson de Roland*, la *Bataille d'Aliscans* et près de cinquante autres poèmes assurent au contraire à la France du moyen âge le premier rang parmi les nations épiques. Ces œuvres remontent à une époque où notre pays, tout hérissé de châteaux-forts, peuplé d'une noblesse demi-barbare et toujours en armes, était revenu à un état social assez semblable à celui qui dans la Grèce d'Homère donna naissance à la poésie héroïque. La découverte d'une épopée byzantine paraîtra plus surprenante. La civilisation hellénique du xe siècle semble un terrain fort défavorable à de telles productions : elles naissent ordinairement dans les

core rentrée, mais elle ne peut tarder, voilà huit heures. Elle est sortie *ce tantôt* après m'avoir embrassé à m'étouffer. Je vous assure qu'elle a quelque chose, elle aussi, et qu'elle pense à vous!.. Qui diantre peut la retenir si tard dehors?

Il allait et venait en sifflotant. Joseph ne disait mot, et, accoudé contre le poêle, regardait vaguement, dans la baie de la fenêtre, le coin de ciel où les premières étoiles perçaient, comme des points d'or, l'azur devenu plus foncé. L'obscurité envahissait peu à peu la salle. Le vent d'est apportait des cris d'enfans, et la rumeur d'un train en marche. — Le vent est au beau, reprit M. Sénéchal, qui occupait son impatience en allumant la lampe, on entend le sifflet du chemin de fer... Ah çà, Angèle se moque de nous; elle veut nous affamer!

— Oh! moi, je n'ai pas faim! répliqua Joseph, qui trouvait je ne sais quelle volupté sourde aux angoisses de l'attente.

— Si fait, moi! murmura le bonhomme, j'ai l'estomac creux;... mais j'entends marcher dans le corridor. Enfin la voici!

La porte s'ouvrit en effet, mais ne livra passage qu'à Mme Sénéchal, encore tout essoufflée et fort émue.

— Et Angèle? s'écria M. Sénéchal désappointé.

— Angèle ne viendra pas ce soir, repartit la dame d'une voix mal assurée, qui contrastait avec son aplomb habituel; elle est absente pour quelques jours.

— Absente? répéta Sénéchal stupéfait, comment? elle est partie?

— Oui... Au surplus, voici une lettre d'elle qui t'expliquera tout.

Joseph ouvrit de grands yeux, M. Sénéchal arracha des mains de sa femme un billet écrit à la hâte et où il lut ces mots :

« Petit père, pardonne-moi! Je pars pour Paris. Je suis trop grande maintenant pour être encore à ta charge, et je vais essayer de gagner ma vie au théâtre. C'est pour notre bien à tous, et on prétend que c'est vraiment ma vocation. Quand j'aurai beaucoup d'argent, je reviendrai, et nous vivrons plus heureux tous trois. En attendant, je te supplie de ne pas trop en vouloir à ta fillette, qui t'embrasse avec des larmes... »

— Ah! la malheureuse! dit M. Sénéchal d'une voix rauque. — Il voulut faire quelques pas, trébucha et s'affaissa comme une masse au pied du poêle.

— Mère de Dieu! s'écria Mme Sénéchal épouvantée, et se précipitant vers son mari, c'est un coup de sang!.. Vite, monsieur Joseph, allez chercher le médecin.

ANDRÉ THEURIET.

(*La seconde partie au prochain n°.*)

LES GRANDS LACS

DE L'AMÉRIQUE DU NORD

SOUVENIRS DE VOYAGES.

Entre l'île de Terre-Neuve et la Floride, les côtes de l'Amérique septentrionale courent du nord-est au sud-ouest. La grande île barre le golfe où vient se jeter le fleuve Saint-Laurent, dont la direction est parallèle à celle du rivage : il est probable que le phénomène géologique qui a donné naissance à la vallée que sillonne ce cours d'eau est le même que celui qui a dessiné les côtes et en a marqué le dernier relief. Le Saint-Laurent est l'émissaire d'un lac de forme elliptique, à la suite duquel en vient un second à peu près semblable. Le grand axe de ces deux lacs est sur le prolongement du fleuve. En remontant vers le nord, se présentent trois autres lacs assemblés en feuille de trèfle et beaucoup plus étendus que les deux premiers. Ces divers lacs portent les noms d'Ontario, Erié, Huron, Supérieur et Michigan. Ils communiquent par des déversoirs naturels à pentes souvent très inclinées : ainsi le Lac-Supérieur s'unit au lac Huron par le saut Sainte-Marie, le lac Erié au lac Ontario par la chute du Niagara. Le Saint-Laurent roule à la mer tout le volume d'eau des lacs, et n'a pas d'autre source que ces immenses bassins aux niveaux étagés. Pris ensemble, ceux-ci forment une vaste mer intérieure, la plus grande masse d'eau douce que l'on connaisse. Les États-Unis et le Canada, chacun pour leur part, en ont justement revendiqué la surveillance pour tout ce qui concerne l'hydrographie, la navigation, la création et l'entretien des ports, des canaux, des phares.

Législativement, la chaîne des lacs, comme on la désigne par une heureuse métaphore, est traitée à l'égal de l'Océan; c'est en effet un petit océan au milieu des terres, une véritable Méditerranée. Pendant la belle saison, une flotte de navires à voile et à

vapeur sillonne ces eaux, qui l'hiver sont gelées comme celles de toutes les contrées septentrionales. Sur les bords sont assises des villes de commerce prospères, dont la population augmente tous les jours : Buffalo, Erié, Cleveland, Toledo, sur la rive américaine du lac Erié, — Détroit, sur la rivière qui unit le lac Huron au lac Erié, — Chicago, Milwaukee, sur le bord occidental du lac Michigan, — Toronto, Kingston, sur la rive canadienne du lac Ontario, Oswego sur l'autre rive. A son tour, le Saint-Laurent étale avec orgueil Montréal sur une de ses îles et Québec en aval sur la rive gauche.

Le grand axe des quatre premiers lacs, la ligne qui les coupe par le milieu dans le sens de la longueur, marque la limite qui sépare les États-Unis du Dominion ou provinces anglaises du Canada. Le lac Michigan reste en dehors de cette ligne, et seul est compris tout entier dans le territoire des États-Unis. Le Saint-Laurent appartient à peu près complétement au Canada. La distance entre l'embouchure du fleuve et le « fond » du Lac-Supérieur ou l'extrémité méridionale du lac Michigan est de 4,000 kilomètres. Cette distance, que des navires d'un fort tonnage peuvent parcourir sans transbordement, et qui est égale à quatre fois la largeur de la France du Havre à Marseille, est une des plus longues lignes de navigation intérieure, et dans tous les cas la plus animée. L'altitude des lacs décroît en partant du Lac-Supérieur, dont le niveau est à peu près à 190 mètres au-dessus de celui de l'Atlantique; le lac Ontario n'est plus qu'à 70 mètres. Cette différence de niveau est rachetée par les rapides et les chutes, dont celle du Niagara ne mesure pas moins de 50 mètres de haut. Sur le Saint-Laurent comme sur les lacs, les rapides, les sauts sont franchis par des canaux à écluses creusés latéralement. La profondeur des lacs est variable : celle du lac Michigan atteint 300 mètres; ils couvrent ensemble une surface d'eau de plus de 23 millions d'hectares, la moitié de la superficie actuelle de la France. Le Lac-Supérieur est de beaucoup le plus étendu de tous, c'est même le plus grand du globe : il a 200 lieues de long et 35 de large. L'aire des lacs va ensuite en diminuant à mesure qu'on descend de l'un à l'autre.

I. — LES PREMIERS EXPLORATEURS.

Au commencement du XVIIe siècle, quand la France colonisait le Canada, les grands lacs de l'Amérique du Nord étaient aussi inconnus aux géographes que l'étaient hier encore ceux de l'Afrique centrale. Les « coureurs des bois, » ces trappeurs et ces traitans hardis, qui allaient au péril de leur vie jusque dans les plus lointaines solitudes chasser les animaux à fourrure et faire la troque avec les Indiens, furent les premiers qui découvrirent ces immenses

masses d'eau. Ils avaient même, dans les longues veillées sous la hutte en branchages, entendu les guerriers chippeways leur parler des merveilles du *Messepi*, le « père des fleuves, » sur les bords duquel habitaient les Dakotas ou Sioux, ces éternels ennemis de la vieille nation algonquine, dont les Chippeways faisaient partie. Quelques-uns s'étaient mariés avec des Indiennes, car les femmes blanches étaient plus que rares en ces temps-là, et leurs fils, auxquels on donnait le nom de « bois brûlés » à cause de la couleur de leur peau, les secondaient dans leurs aventures. A travers la forêt vierge, le « voyageur » suivait le sentier des sauvages ou s'aidait de la hache et de la boussole pour marquer son chemin. Partout où il y avait un lac, un cours d'eau, il usait de la pirogue indigène, faite d'écorce de bouleau, et quand, pour une cause quelconque, la navigation n'était plus possible, il emportait la frêle embarcation sur son dos jusqu'au lieu où il pouvait de nouveau l'immerger et s'y jeter sans trop de risques. L'espace ainsi parcouru à pied se nommait un *portage*. Des Indiens, appartenant à des tribus qui furent toujours alliées de la France, celles des Hurons, des Montagnais, des Ottawas, des Chippeways, escortaient les trappeurs dans ces expéditions comme éclaireurs et comme guides, les aidaient dans la chasse des animaux à fourrure, ramaient et portaient la pirogue. Ignorant l'usage de la monnaie métallique, ils recevaient pour prix de leurs services une vieille arquebuse, une bouteille d'eau-de-vie, une hache, qui leur servait d'outil dans la forêt et de tomahawk, d'arme défensive dans le combat, ou encore un chaudron de cuivre qu'ils suspendaient triomphalement au-dessus du foyer du wigwam.

Dans cette marche au milieu de régions si nouvelles, le lac Ontario fut le premier que découvrirent les pionniers de la Nouvelle-France. Après vint le lac Huron, sur les bords duquel l'énergique explorateur Champlain, qui venait de fonder Québec, arriva en 1615. Les terribles Iroquois, groupés en une confédération puissante qui comprenait alors cinq nations et devait plus tard en renfermer six, défendaient inexorablement l'approche des chutes du Niagara et du lac Erié. Néanmoins les Français se plaisaient à croire qu'une communication devait exister entre ceux des lacs qu'ils connaissaient déjà et le Pacifique, et cherchaient de ce côté la route vers la Chine et le Japon, vers l'empire de Cathay. Il s'agissait de trouver le fameux passage de l'ouest, dont on n'a abandonné la poursuite que de nos jours, alors que l'infortuné capitaine Franklin ou plutôt ses hardis successeurs ont découvert enfin tout à fait au nord la communication tant cherchée, mais demontré en même temps qu'elle était sans profit pour le commerce.

La colonisation des Français au Canada, à la fois commerciale, militaire et religieuse, était faite par des traitans, des soldats et des

missionnaires; le véritable colon, l'agriculteur, était alors à peu près absent. Dépassant la limite atteinte par Champlain, les traitans saluaient les premiers le lac Michigan dès l'année 1620. Peu de temps après, le Canadien Nicollet, s'avançant toujours à l'ouest, parvenait même au Mississipi; mais la chasse, le trafic des pelleteries, et non les conquêtes géographiques, étaient le but principal de ces courageux pionniers. Faisaient-ils une découverte, ils avaient intérêt à la cacher. Les soldats, cantonnés dans la ligne des forts établis contre les Indiens hostiles, devaient songer à se défendre plutôt qu'à étendre au loin le champ de leurs excursions. Il n'en était pas de même des missionnaires. D'abord étaient apparus les franciscains, puis les jésuites, arrivés au Canada en 1625, et qui sans doute cherchaient là une compensation au Japon, qu'ils venaient de perdre. En poursuivant une chose illusoire, la conversion des Indiens, ils ont contribué pour la meilleure part à l'extension des colonies de la France, et fait communiquer véritablement les possessions du Saint-Laurent avec celles du Mississipi, le Canada avec la Louisiane. Ils ont ainsi donné sans coup férir à leur pays un des plus beaux domaines d'outre-mer que jamais nation ait eus, mais que la France n'a pas su conserver.

Les premiers missionnaires jésuites dont le nom est prononcé au sujet de la découverte et de l'exploration des grands lacs sont les pères Raimbault et Jogues, qui en 1641, sous les auspices du comte de Frontenac, alors gouverneur-général de la Nouvelle-France, fondèrent la mission de Sainte-Marie, vers les rapides de ce nom. Partis de Montréal à la suite des trappeurs, ils remontèrent « la rivière des Ottawas, » et arrivèrent à la baie de Saint-George, sur le lac Huron. Là, toujours naviguant sur le canot d'écorce pagayé par les Indiens, ils parvinrent, après dix-sept jours de traversée, à un village de Chippeways, occupés à la pêche du « poisson blanc » sur les rapides. Les chefs les reçurent cordialement et les engagèrent à rester au milieu d'eux. « Vous serez pour nous des frères et nous écouterons vos discours, » leur dirent-ils. En même temps, ils leur firent comprendre qu'il y avait vers l'ouest un autre lac beaucoup plus étendu : c'est celui qu'on a plus tard appelé le Lac-Supérieur. Au-delà étaient de vastes plaines où le bison, le castor et le daim vivaient en liberté, et que parcourait la nation belliqueuse et cruelle des Dakotas, qui étaient avec les Chippeways en état d'hostilité permanente. Rentré à Québec, Raimbault y mourait en 1642, par suite des fatigues et des privations de son dernier voyage, et Jogues tentait de retourner seul à la mission qu'il avait fondée avec lui au *saut* de Sainte-Marie. Il voulait revoir ses chers « Sauteux, » c'est le nom qu'ils avaient donné aux Indiens établis auprès de ces rapides. Au lieu de suivre les sentiers connus, Jogues prit la route

du Saint-Laurent. Sur les bords du lac Erié, il fut saisi par les Mohawks, qui faisaient partie de la confédération iroquoise, et vit les Hurons qui l'escortaient brûlés vifs. Il n'échappa lui-même à ce supplice que grâce à une rançon que payèrent généreusement pour lui les Hollandais, qui colonisaient alors le haut de la vallée de l'Hudson aux environs de Fort-Orange, appelé depuis Albany.

Dix-huit ans après la mort de Raimbault et la délivrance miraculeuse de Jogues, un autre jésuite, le père Mesnard, quitte à son tour la maison provinciale de Québec, arrive au saut, pénètre dans le Lac-Supérieur, en longe la rive méridionale, découvre la baie et la presqu'île de Keweenaw, et meurt en 1661 en essayant de franchir le portage au sud de cette presqu'île. Le père Allouez suivit de près les traces de Mesnard. En 1666, il pénétrait dans le Lac-Supérieur, traversait heureusement le portage de Keweenaw, et de là, longeant toujours le bord méridional du lac, arrivait aux îles des Apôtres et à la pointe du Saint-Esprit, où il établissait une mission, enfin à l'extrémité occidentale du Lac-Supérieur, qu'il appela « Fond-du-Lac. » Il y rencontra les Sioux, qui lui confirmèrent l'existence du grand fleuve *Messepi*, déjà reconnu par le trappeur Nicollet, et sur les rives duquel pullulaient les castors.

La route du Lac-Supérieur était désormais ouverte. En 1668 vinrent les pères Dablon et Marquette, qui dressèrent la carte de toutes les régions nouvellement explorées. Le père Dablon rentra bientôt à Québec, où il venait d'être nommé directeur de la maison provinciale de l'ordre, et Allouez retourna sur les lacs. Il était temps pour la France de prendre solennellement possession des découvertes qu'elle venait de faire. En 1671, au milieu d'un immense concours de tribus appelées de toutes parts, eut lieu, au saut Sainte-Marie, une cérémonie imposante. M. de Saint-Lusson, délégué du gouverneur du Canada, fit planter une croix sur la colline qui dominait le village des Chippeways; à côté, sur un poteau de cèdre, on cloua l'écusson de France. La croix fut bénie avec tout le cérémonial usité en pareil cas; on entonna des hymnes, on pria pour le roi, on fit des décharges de mousqueterie. A la fin, le père Allouez adressa aux Peaux-Rouges un discours imagé que l'interprète, un vieux traitant canadien, un « bois brûlé, » leur traduisit phrase par phrase. La puissance et la gloire du grand chef qui commandait au-delà des mers, et dont les *sachems* présens étaient désormais les vassaux, y étaient hautement célébrées. Ce discours fit une vive impression sur les Indiens, et ils laissèrent la France se proclamer maîtresse de tout ce pays.

Il restait à rejoindre et à explorer le Mississipi. Ce fut le père Marquette qui eut cette gloire. En 1673, il aborda le grand fleuve par l'ouest en partant du lac Michigan, comme l'avait déjà fait

Nicollet. Il était accompagné d'un Québecquois, le sieur de Jolliet, et de quelques sauvages fidèles. Ils descendirent ensemble le fleuve en canot sur plus de 500 lieues à partir du confluent du Wisconsin jusqu'à celui de l'Arkansas. Là, repoussés par les indigènes, assurés d'ailleurs que le fleuve se jetait dans le golfe du Mexique et non dans le Pacifique, comme ils l'avaient cru d'abord, ils rebroussèrent chemin. C'était ce même fleuve qu'en 1541 l'Espagnol de Soto, à la recherche de la mystérieuse fontaine de Jouvence, qu'on disait exister en Amérique, avait découvert et remonté jusque vers le point où les deux intrépides explorateurs s'étaient arrêtés. Ceux-ci regagnèrent le lac Michigan par la rivière des Illinois. Ils arrivèrent ainsi à l'endroit où est aujourd'hui Chicago, et ce nom apparaît sur leur carte. Jolliet repartit pour Québec, où les cloches, sonnant à toutes volées, saluèrent son retour; Marquette resta sur les lieux pour catéchiser les Miamies. Le 18 mai 1675, il était en route vers la mission de Saint-Ignace, établie au point où le lac Michigan, alors lac des Illinois, s'unit au lac Huron, quand il mourut subitement. Quelque temps après, le père Allouez mourait lui-même au milieu des Miamies. Il avait contribué à dresser la carte du Lac-Supérieur, et le premier il fait observer que ce lac avait la forme d'un arc bandé dont la rive méridionale formait la corde et la presqu'île de Keweenaw la flèche. Cette carte, remarquablement exacte, a été gravée à Paris en 1672. A l'un des coins supérieurs, à droite, sont gravées sur un double écu, surmonté de la couronne royale et entouré des colliers de Saint-Michel et du Saint-Esprit, les armes de France et de Navarre.

Une série d'explorations si vaillamment entreprises ne pouvait pas être abandonnée. En 1678, le père Hennepin arrivait aux chutes du Niagara et plus tard remontait jusqu'aux sources du Mississipi. En 1682, un Rouennais, le sieur Cavelier de La Salle, qui avait déjà salué le premier l'Ohio douze ans auparavant, rejoignait le Mississipi par la rivière des Illinois, et descendait le grand fleuve jusqu'à son embouchure. En vue du golfe du Mexique, il prenait solennellement possession, au nom du roi de France, de toute la vallée du Mississipi et de ses affluens. Il baptisa cette vallée du nom général de Louisiane en l'honneur de Louis XIV, et l'on étendit cette région, par ignorance de la géographie, jusqu'à l'Orégon, sur les rivages de l'Océan-Pacifique.

La Salle ne devait pas revoir le Canada. Amoureux des aventures, il était resté sur les lieux. Il venait de découvrir et d'explorer le Texas, quand il fut assassiné par ses hommes sur le Mississipi en 1688. Le père Hennepin, qui avait été attaché à l'expédition comme historiographe, rentra seul à Québec. Les temps héroïques des explorations étaient finis. Les voyageurs qui suivirent, entre

autres le baron de La Hontan, une espèce d'aventurier qui allait publier la relation de ses voyages en Hollande et terminer ses jours en Portugal, et le père Charlevoix, qui visita la région des lacs en 1721, ne nous apprennent rien de plus nouveau que ce qu'ont dit les premiers pères jésuites, véritables découvreurs des grands lacs et du Mississipi. Les mauvais jours allaient bientôt venir. La guerre de sept ans, qui mit la France en lutte avec l'Angleterre et nous fut si fatale, eut son contre-coup en Amérique, où peut-être même elle avait eu son origine. En 1763, par le traité de Paris, Louis XV abandonnait le Canada et les grands lacs à l'Angleterre. La France se trouva ainsi exilée de ces provinces que ses courageux enfans avaient seuls jusqu'alors parcourues, et où pendant près de deux siècles et demi, de Jacques Cartier (1535) au marquis de Montcalm (1760), avait flotté le drapeau aux fleurs de lis. Comme pour combler la mesure, le premier consul en 1803 vendait aux États-Unis la Louisiane pour quelques dizaines de millions, et dès lors l'influence française s'éclipsait sur le continent de l'Amérique du Nord.

II. — LE VOYAGE SUR LES LACS.

Avant le développement extraordinaire qu'ont pris les chemins de fer aux États-Unis, un voyage sur les grands lacs et la rivière Saint-Laurent était une des distractions favorites de la société américaine et canadienne. Aujourd'hui encore il n'est pas rare de rencontrer dans ces parages pendant l'été des bateaux à vapeur chargés de touristes. On organise des parties de plaisir, et les jeunes et bruyantes *misses* partent en foule de Buffalo, de Cleveland, de Chicago, voire de Montréal ou de Québec. On va par essaims joyeux humer cette vivifiante atmosphère, courir ces mers d'eau douce aux ondes presque toujours paisibles et transparentes, claires comme la surface d'un miroir. Naguère les *steamers* faisaient fête à leurs nombreux visiteurs; ils étaient ornés avec un grand luxe et pouvaient être comparés pour le confort à ceux de l'Hudson et du Mississipi. Aujourd'hui, devant la concurrence du *railroad*, toutes les superfluités ont disparu, on s'est tenu au nécessaire, et, sauf sur la ligne qui va du Niagara à Montréal et Québec, les aménagemens même laissent à désirer. La vitesse n'est plus aussi rapide. Plus d'un regrette le temps où deux *steamers* partant ensemble luttaient à la course. On ne prenait aucun souci de l'existence des passagers, tant pis si l'on sautait en chemin; il s'agissait de n'être pas dépassé par un rival. La légende a conservé les émouvantes péripéties d'un de ces *steeple-chases* lacustres. Un capitaine ayant brûlé tout son charbon avait fait jeter sous les chaudières le mobilier du bord : les chaises, les tables, même les pianos, flambaient

sur la grille et léchaient de leurs longues flammes blanchâtres le fond du générateur. Comme les soupapes de sûreté se levaient sous un excès de pression de la vapeur, le capitaine, aux applaudissemens frénétiques des passagers, dont plusieurs avaient engagé des paris sur l'issue de la lutte, s'assit bravement sur les soupapes pour les empêcher de fonctionner. Malgré cette audacieuse imprudence, aucun accident ne survint. La légende ajoute que le capitaine Fastman, héros de cette aventure, arriva le premier, laissant bien loin derrière lui son concurrent tout penaud. La vérité, c'est que plus d'un désastre survint dans ces sortes de courses folles. Les chaudières faisaient explosion, les navires volaient en éclats et s'engloutissaient dans les ondes avec tous leurs passagers. Comment se sauver à la nage au milieu de ces lacs immenses, à l'horizon infini, pareil à celui de la mer? Fût-on d'ailleurs près du rivage, ces eaux étaient si froides, même en été, qu'on n'y pouvait résister plus de quelques minutes, et la crampe, la contraction subite des membres, avaient bien vite raison des plus intrépides nageurs. De là une série d'accidens lamentables qui n'ont pas arrêté un seul jour dans son aveugle élan la témérité des Américains, mais dont les dates et les détails ont été conservés comme ceux d'un triste martyrologe.

Aux dangers d'explosion s'ajoutent ceux des collisions au milieu des brumes ou des rencontres d'écueils, ou bien des bancs de glace, dans lesquels on se trouve quelquefois pris subitement en hiver. Il faut les précautions les plus minutieuses, tout le coup d'œil d'un marin exercé, pour sortir de cette impasse. Nous ne parlons pas des coups de vent qui balaient à certaines époques ces immenses étendues d'eau et jettent les navires à la côte, ni des bourrasques de neige. Les voyageurs aux États-Unis ne s'arrêtent pas à ces choses, et plus d'un préfère encore, surtout pendant les mois chauds, la voie des lacs à celle du chemin de fer. Quand on s'embarque en troupes nombreuses et gaies, on danse le soir sur le pont au clair de lune; on chante, on fait de la musique, on devise sans souci des heures, les jeunes filles sont courtisées librement; la *flirtation* règne à bord dans toute son indépendance. C'est pour beaucoup comme un rêve de bonheur un moment réalisé sur cette nappe limpide qu'aucune brise n'agite. On a peine à s'arracher à tant de charmes, et plus d'un qui ne vit qu'à ces heureux instans ne va pas dormir.

Les heures nocturnes ont fui, voici le jour. Au plus loin qu'on scrute l'horizon, on ne voit rien, rien que la plaine liquide, sans bornes, comme si l'on était sur l'océan. Par momens, un mirage dû à la réfraction de l'air par suite de la différence de température entre l'atmosphère et la surface si froide des lacs vient tromper le voyageur : c'est un navire qu'il croit voir là-bas passer avec toutes ses voiles, ou bien le relief des côtes, des collines ondulées, cou-

vertes de gazon ou de sapins; le navire est hors de vue, et les côtes encore plus loin. L'apparition de ce curieux phénomène et de temps en temps celle du rivage véritable, que l'on rase et où l'on voit se dérouler comme aux Roches-Peintes, sur le Lac-Supérieur, les formes pittoresques du terrain, sont les seuls spectacles dont on jouisse du navire. Il y a bien encore la traversée des détroits, à Sainte-Marie, à Saint-Clair, ou les Mille-Iles et les rapides à la descente périlleuse sur le Saint-Laurent. A part ces momens passagers de distraction et d'émotion, la traversée est monotone comme celle d'un voyage au long cours. Le soir survient comme une détente, c'est alors surtout que l'on vit, et l'on vient de voir de quelle façon la plupart mettent à profit les heures charmantes où l'on navigue dans l'ombre.

A bord de tout bâtiment, la question des repas est une affaire d'intérêt majeur. La table ici est servie à l'américaine, c'est-à-dire qu'elle n'est pas bonne, si la cloche sonne souvent. On présente à chacun sa part dans de petits plats d'échantillons; tout est donné à la fois. On ne change pas d'assiette, et la nappe et les serviettes restent volontiers dans la crédence. Un morceau de viande dure et froide, une rouelle de poisson mal grillé, un pauvre légume bouilli, une tranche de pâtisserie lourde, c'est tout. Les réclamations sont inutiles, les Américains n'en font pas. En manière de consolation, ils prétendent insidieusement que le capitaine et le munitionnaire du bord font cause commune, et ils vont se dédommager à la buvette, avec un havane et un verre de *brandy*, de ce repas de cénobite qui n'a été arrosé que d'eau glacée suivant l'usage, et quelquefois d'un peu de thé ou de café.

Il n'est pas rare que le même *steamer* aille de l'extrémité du Lac-Supérieur à celle du lac Erié, de Duluth à Buffalo. Cette traversée demande plus d'une semaine, car l'on fait de nombreuses escales. En chemin de fer, on ne mettrait que deux ou trois jours, mais au prix de quelles fatigues en été! Pour se rendre à Montréal et à Québec, on prend d'autres bateaux à vapeur au-delà des chutes du Niagara; ceux-ci desservent le lac Ontario et le Saint-Laurent. Partons de l'extrémité du Lac-Supérieur; là sont deux villes, voisines l'une de l'autre, Superior-City et Duluth. Toutes les deux ont eu leur moment de célébrité. La Cité du Supérieur en 1854 ne songeait à rien moins qu'à détrôner Chicago. Il semblait que c'était là véritablement que devaient venir s'entasser toutes les récoltes du nord-ouest, du Minnesota, du Wisconsin, et que cette ville improvisée allait ensuite déverser ces trésors par les lacs dans tous les états de l'est. Les Américains, qui vont souvent trop vite, n'avaient pas songé que la Cité du Supérieur n'avait pas encore derrière elle de campagnes cultivées, ni même une voie ferrée. Elle est passée, la pauvre ville, comme passent les choses trop vite conçues. Tous les pionniers ac-

courus pour y faire fortune en sont partis ruinés, et les seuls qui en ont tiré quelque aubaine sont des spéculateurs de terrains, qui ont vendu à prix d'or à de naïfs arrivans les *lots* et les *sections* qu'ils avaient acquis pour rien.

Le sort de Duluth a été récemment le même. Cette ville est située un peu au-delà de la Cité du Supérieur, tout à fait à l'extrémité occidentale du lac. Quand on y a marqué le point de départ du chemin de fer du Nord-Pacifique, et qu'on a jeté là les premiers rails de cette immense ligne qui devait joindre Duluth à Portland, le Minnesota à l'Orégon, il a semblé, même aux gens sensés de New-York, qu'il y avait dans Duluth un embryon de ville qui allait étonner le monde. On a édifié dans la cité nouvelle de vastes élévateurs ou greniers automatiques pour recevoir, manipuler et distribuer tout le grain produit par cette partie des états de l'extrême nord-ouest. Les terrains à bâtir ont acquis des valeurs énormes, chacun a voulu posséder un *lot* à Duluth. Les actions du Nord-Pacifique ont tout à coup monté à des taux inespérés. Un beau jour, tout cela s'en est allé en fumée. Les banquiers qui étaient à la tête de cette affaire ont fait dans Wall-street, à New-York (septembre 1873), une faillite formidable qui en a entraîné bien d'autres et occasionné une crise financière jusque-là sans exemple.

Reprenons notre course sur les lacs. En quittant Duluth et marchant à l'est, nous saluons les îles des Apôtres, où se trouve la mission de la Pointe, fondée en 1666 par les pères jésuites de la Nouvelle-France, puis la baie de Chaquamegon, celle d'Ontonagon, où sont des mines de cuivre et d'argent natif justement réputées, et la presqu'île de Keweenaw, non moins riche en mines de cuivre. Là est le fameux portage qu'on a fait récemment communiquer avec le lac; l'isthme a été coupé, et la presqu'île de Keweenaw est désormais entourée d'eau de tous côtés. Ce canal, dont la nature a fait presque tous les frais, évite aux navires de doubler une pointe très avancée. Au-delà est l'Ile-Royale, qui regarde Keweenaw, et tout le côté canadien avec ses mines d'argent et de cuivre, dont une, celle de Silver-Islet, est exploitée sous les eaux.

Le *steamer* suit le rivage américain. Voici l'Anse hantée par les Chippeways vagabonds et maraudeurs, dont les femmes vont dans la forêt récolter les airelles qu'elles vendent aux blancs par paniers. L'Anse avec ses deux missions cachées au milieu des arbres, l'une catholique, l'autre protestante, qui se regardent d'une rive à l'autre, l'Anse avec son port animé, avec ses rues naissantes, où s'alignent déjà les magasins et les hôtels, apparaît comme une oasis sur ces rivages un peu déserts. Ce fut longtemps avec Sainte-Marie une des résidences favorites du père Baraga, un prince autrichien retiré du monde, que le pape avait nommé vicaire apostolique de ces ré-

gions. Il était l'ami vénéré des Indiens, et il consacra à les convertir et à les civiliser toute sa fortune, qui était considérable. Est-il besoin de dire que les résultats furent loin de récompenser ses efforts, et que les Indiens s'éloignèrent quand le bon père n'eut plus d'argent. Il est mort il y a quelques années, et son œuvre n'a guère laissé de traces. Il en est, hélas! de même partout où l'on essaie de catéchiser les sauvages.

L'Anse est disparue à nos yeux, voici maintenant Marquette avec ses mines de fer, les plus riches du globe, voici les Roches-Peintes, *Pictured-Rocks*, sorte de grès bariolés et déchiquetés imitant des paysages fantastiques. Ce lieu n'est pas loin du saut Sainte-Marie. Aux temps antédiluviens, il y avait là des glaciers qui ont laissé leurs traces sur les roches extérieures, qu'ils ont polies, striées, cannelées comme en tant d'autres pays. Le regrettable Agassiz et M. Desor, un de ses plus fidèles disciples, depuis longtemps retourné en Europe, ont tour à tour étudié ces blocs erratiques, ces moraines et ces boues glaciaires, qui leur rappelaient ceux de la Suisse.

On franchit le saut Sainte-Marie par un canal à écluse ouvert en 1855 par une compagnie privée qui a reçu en échange une importante concession de terrain du gouvernement fédéral. Ailleurs on attend que les villes soient nées pour tracer des canaux, des chemins de fer; ici l'on fait d'abord de grands travaux publics pour amener la création de villes, et c'est un peu de la sorte qu'a procédé la nature, qui semble avoir marqué d'avance vers les embouchures des grands fleuves, le long de leurs rives plantureuses ou dans les anses les mieux abritées des rivages, la place des centres les plus populeux et des capitales futures.

Les rapides où nous sommes forment un plan incliné liquide d'environ 1,200 mètres de long et large d'autant, rachetant une différence de niveau de 6 mètres. C'est une pente de 5 pour 1,000, dix fois plus forte que celle des fleuves les plus rapides. Les Indiens, dans leur pirogue en écorce, la seule capable de résister, ont l'audace de se risquer sur ce précipice. Le lieu est semé d'écueils, et souvent ce n'est qu'à l'écume et au tourbillonnement de l'eau qu'on devine la roche sous-jacente. A la montée, le sauvage s'aide de la gaffe, à la descente il use du gouvernail; mais il faut pour franchir ce pas périlleux une habitude, une sûreté de coup d'œil, un courage et un sang-froid dont les Indiens seuls ont eu jusqu'ici le privilége. La pirogue est faite d'écorces de bouleau cousues ensemble avec des lanières détachées également de l'arbre. On se sert d'une matière résineuse pour calfeutrer les joints. Des madriers de bois forment à l'intérieur la charpente de la frêle embarcation. Il y a place pour trois ou quatre personnes et quelques quintaux de provisions. Cette barque algonquine est la seule qui résiste aux ra-

pides. L'écorce glisse sur les rochers sans se rompre, et la barque est assez légère pour que, dans les portages, un homme la traîne aisément sur son dos. Les Iroquois, qui ne naviguaient que sur des lacs unis, creusaient au contraire leurs pirogues dans un tronc d'arbre. Ce type a été conservé, et nous l'avons retrouvé récemment dans un petit lac au nord de la Pensylvanie. L'embarcation des Polynésiens, des Malgaches est aussi de cette forme.

C'est au saut Sainte-Marie, où les Chippeways sont restés en permanence, où de tout temps ils ont eu un village, qu'on pêche surtout le poisson blanc, le *white fish* (le *coregonus albus* de Cuvier), à juste titre renommé. C'est de tous les poissons connus celui dont la chair est la plus serrée, la plus savoureuse, la plus blanche et sans épines. Il a toutes les qualités et aucun des défauts du saumon, dont il est un peu parent, et ce n'est pas du *white fish* que la servante mettrait dans son contrat, comme en Écosse, qu'on ne lui en servirait que trois fois par semaine. Tous les touristes se sont plu à l'envi à célébrer cet hôte des lacs, ce membre illustre de la famille des poissons, auquel les gastronomes n'ont pu encore trouver de rival. Pendant huit mois de l'année, les Indiens, les trappeurs du nord, n'ont pas d'autre nourriture.

Au sortir de la rivière de Sainte-Marie, semée d'îles pittoresques, on entre dans le lac Huron. De ce point, on compte 400 milles pour aller à Chicago par le lac Michigan. En pénétrant dans ce dernier à travers le goulet qui le fait communiquer avec le lac Huron, on salue à gauche Mackinaw, qu'on a nommé le Gibraltar des lacs, et devant Mackinaw la vieille mission de Saint-Ignace. On entre ensuite en plein lac, nous allions dire en pleine mer. Voici le golfe aux larges contours, *Green-Bay*, la Baie-Verte, d'où les premiers explorateurs français partirent pour le Mississipi. Plus au sud, sur la même rive, est l'un des principaux ports du lac Michigan où touchent tous les *steamers :* c'est Milwaukee, la métropole de l'état de Wisconsin. On l'appelle la ville de la Crème, *Cream-City*, à cause de la couleur des briques dont elle est bâtie. Chaque ville américaine reçoit un surnom; celle-ci porte le sien avec fierté, et plus d'un étranger s'imagine qu'elle le doit au lait de ses vaches. Environ 80,000 habitans peuplent cette ville née d'hier, qui n'a eu sa charte municipale qu'en 1846. La moitié de la population est allemande, aussi la bière de Milwaukee est-elle la plus réputée de l'Union. On en fabrique annuellement 12 millions de litres dont les habitans boivent le tiers. Les élévateurs à blé, les moulins à farine de Milwaukee, ne sont pas moins renommés que sa bière, et cette ville, pour le commerce des grains, entend rivaliser un jour avec sa voisine, Chicago, le plus grand port du lac Michigan. Il est pro-

bable que Milwaukee s'abuse, car Chicago en 1873 a été visitée par 12,000 navires jaugeant 3 millions 1/2 de tonneaux. C'est le double du mouvement de Marseille, et néanmoins pendant près de six mois la navigation des lacs est presque absolument fermée par les glaces, comme celle de la Baltique.

Retournons dans le lac Huron. Du saut Sainte-Marie à Détroit, à l'entrée du lac Erié, on compte 300 milles. A Port-Huron, commence la rivière Saint-Clair, qui mène dans le petit lac de ce nom. Celui-ci, par la rivière de Détroit, se déverse dans le lac Erié. Port-Huron, mieux que Mackinaw, pourrait être appelé le Gibraltar des lacs. Tous les navires qui se rendent dans les lacs Huron, Michigan ou Supérieur passent là. En 1873, on en a compté 37,000 jaugeant 10 millions de tonneaux, dont plus de 15,000 *steamers :* le tiers de tous ces navires allait à Chicago. Jamais Gibraltar, cette clé de la Méditerranée, n'enregistra de tels chiffres, et l'isthme de Suez lui-même ne les atteindra pas de longtemps.

Sur les espaces rétrécis et peu profonds qui relient le lac Saint-Clair aux lacs Huron et Erié, la navigation ne s'est pas toujours faite aisément. Le gouvernement fédéral à plusieurs reprises a dû procéder aux dragages des deux rivières de Saint-Clair et de Détroit. Jadis ces points étaient défendus, comme Mackinaw, comme Sainte-Marie, par des forts dont il reste quelques ruines. La ville de Détroit, aujourd'hui centre industriel et agricole de premier ordre, ne fut elle-même d'abord qu'une forteresse bâtie en 1700, sur l'ordre du gouverneur de la Nouvelle-France, par un cadet de Gascogne, le sieur de La Motte Cadillac, natif de Castelsarrasin. La Société historique du Michigan, qui siége à Détroit, capitale de l'État, a fait récemment rechercher en France les descendans de ce brave pionnier. Elle voulait enrichir de son portrait la salle de ses séances, mais on a découvert que cette famille était éteinte. Les villes américaines ont le culte de leurs origines, et les sociétés historiques qu'elles ont fondées recueillent pieusement toutes les traces du passé de ces jeunes cités.

Les principales villes du lac Erié sont assises sur le bord américain, sur des terrasses naturelles. Ce sont Toledo, Cleveland, Erié, Buffalo. Toutes font un grand commerce de bétail, de grains. Cleveland et Buffalo occupent en outre un des premiers rangs parmi les cités industrielles de l'Union. L'une et l'autre montrent avec orgueil leurs prises d'eau pour l'alimentation locale, la première sur le lac Erié, la seconde sur la rivière Niagara. Les énormes pompes qui extraient l'eau pour la lancer dans des tours ou dans des réservoirs d'épuration, d'où elle se répand ensuite partout où besoin est, méritent une visite. Les pistons de ces machines géantes ne battent que quelques coups par minute, doucement, solennelle-

ment, mais soulèvent à chaque fois un fleuve d'eau. A Buffalo, on a ouvert hardiment un puits au milieu de la rivière Niagara, sur les rapides naissans, et nous laissons à penser quels obstacles il a fallu vaincre. Du fond de ce puits se détache un tunnel qui amène les eaux à l'aplomb du bord de la rivière, où elles sont pompées par un autre puits. Chicago a la première creusé un tunnel sous-lacustre; Buffalo, riveraine du lac Erié, a voulu avoir le sien.

Les pompes d'alimentation de la cité ne sont pas la seule merveille que Buffalo étale à l'œil surpris du visiteur. Il faut mentionner encore le « pont international, » tout en fer et à treillis, au tablier horizontal, du type des ponts « américains. » Il a plus de 1,200 mètres de long; il a été jeté sur la rivière Niagara pour le passage des trains qui touchent à Buffalo et vont dans le Canada ou réciproquement. Ce hardi travail a été achevé il y a dix-huit mois à peine. Auparavant il fallait rejoindre le fameux pont suspendu jeté sur les chutes, ce qui, dans la plupart des cas, augmentait inutilement le parcours. Une partie du tablier du pont de Buffalo peut tourner autour des piles qui la supportent, et ceci était nécessaire pour que la navigation ne fût pas interrompue. Il est curieux de voir avec quelle facilité se fait cette délicate manœuvre au moyen d'un cabestan à vapeur. Le tablier, comme les plaques tournantes des chemins de fer, roule lentement autour de son axe sur des galets mobiles inférieurs, noyés dans les piles; le pont s'ouvre peu à peu, le navire passe, et le tablier se referme. La longueur totale de la partie tournante est de 50 mètres. Ce pont gigantesque, vu des rives, est d'une grande élégance; il est léger et solide à la fois. Il a été construit par une compagnie mi-partie canadienne et américaine, et n'a coûté que 7 millions 1/2 de francs. Huit chemins de fer y passent; on a ménagé sur les accotemens un trottoir pour les piétons.

La rivière Niagara, qui commence à Buffalo, mène aux célèbres chutes. Déjà à Buffalo le courant indique par ses allures agitées des rapides prochains. Tout à coup, à peu près sur les deux tiers du parcours de la rivière, qui en cet endroit se divise en deux branches, est un saut de 50 mètres par où le lac Erié se précipite dans le lac Ontario. Ces chutes sont les plus volumineuses, sinon les plus hautes que l'on connaisse, et la force des eaux y est telle qu'elle suffirait à mettre en mouvement toutes les roues hydrauliques, toutes les machines qui fonctionnent dans l'univers. Quand on a mis quelque temps à les considérer, on est fasciné par ce spectacle, on ne peut plus s'en arracher. Le mugissement formidable, la teinte verdâtre et transparente des ondes, l'écume blanchâtre qui les recouvre, au milieu de laquelle se joue en une double couronne l'écharpe aux sept couleurs de l'arc-en-ciel, tout vous retient immobile, abîmé dans une sensation unique, toujours la même et néanmoins toujours

changeante. Il faut voir aussi les chutes par une belle nuit quand la lune illumine la terre. L'hiver, le spectacle est encore plus surprenant. Alors ces masses d'eaux roulantes se prennent extérieurement par l'effet des grands froids. Elles coulent invisibles, mais toujours grondantes, sous un mur concave de glace qui ne fondra qu'aux premières effluves du printemps. Malgré tout, c'est encore l'été que le Niagara attire le plus de monde. C'est le rendez-vous préféré des voyages de noces. L'hôtel sur la rive canadienne est le plus fréquenté; il est devant les chutes. Des fenêtres, on voit celle des deux qui est la plus pittoresque, « le Fer à cheval. » L'eau en fraîche poussière qui s'en échappe s'abat sur le balcon, entre dans les appartemens, vous baigne délicatement le visage, et tout l'édifice ne cesse de trembler sous les vibrations que le « tonnerre des eaux » communique à l'air et au sol ambiant. Cela dure de toute éternité, et si les maisons semblent n'en pas souffrir, le terrain environnant en est ébranlé, fissuré, s'éboule sans cesse. Le seuil des chutes s'use lui-même au perpétuel frottement de l'eau et rétrograde de siècle en siècle.

Le canal Welland fait communiquer la rivière Niagara avec le lac Ontario, et un magnifique pont suspendu porte les trains de chemin de fer d'une rive à l'autre des chutes. Ce pont a été construit en 1855. Il était alors cité comme le plus hardi et le plus long, mais depuis les Américains se sont eux-mêmes plusieurs fois dépassés. Néanmoins il ne faut pas ici s'exagérer le mérite de ces audacieux constructeurs, d'autres eussent peut-être fait comme eux. La nature des travaux publics dépend beaucoup du milieu où ils s'exécutent; l'homme se hausse volontiers au niveau des obstacles à franchir, et l'ingénieur ne connaît pas de difficultés, qu'il s'agisse de traverser la Seine, la Tamise ou les cours d'eau de l'Amérique, ou bien de creuser les Alpes, les Montagnes-Rocheuses ou l'isthme de Suez.

Le pont du Niagara est formé de deux tabliers, le supérieur pour le passage des trains, l'inférieur pour les voitures et les piétons. La longueur du pont est de 250 mètres, la largeur de 7 mètres 1/2, la hauteur au-dessus de la rivière de 75 mètres : c'est 7 mètres de plus que les tours de Notre-Dame. Quatre pylônes massifs se dressent, deux de chaque part, sur les bords escarpés de la rivière, qui descendent comme un précipice à pic. Chacun des pylônes porte deux énormes câbles en fils de fer qui soutiennent le double tablier dont le balancement et la flexion sont à peine sensibles au passage d'un train. Ce merveilleux ouvrage n'a coûté que 2 millions 1/2 de francs. Il a remplacé le panier légendaire dans lequel on passait primitivement d'un bord à l'autre sur une chaîne à courbe parabolique où l'on descendait par la gravité jusqu'au milieu, et d'où

l'on était ensuite hissé par un treuil. Il immortalisera le nom du constructeur, feu M. Rœbling, le même qui a projeté le grand pont de la rivière de l'Est à New-York, dont on achève en ce moment les piles monumentales, et dont le devis s'élève à 40 millions.

Plus rapproché des chutes est un autre pont suspendu que nous avons vu commencer en 1868; il a été achevé l'année suivante. Celui-ci n'est qu'à un seul tablier et uniquement établi pour les piétons et les voitures légères. La portée, c'est-à-dire la distance entre les deux tours qui soutiennent les câbles, est encore plus considérable que celle du premier : elle est de 387 mètres. La hauteur est de 58 mètres 1/2 au-dessus du niveau des basses eaux de la rivière, qui elle-même est profonde en ce point de 75 mètres, ou 15 mètres de plus que la profondeur maximum de la Manche entre Douvres et Calais. La courbe du pont est gracieuse et le mode de suspension des plus élégans; mais le tablier nous a paru trop étroit. Il n'a que 3 mètres de large, ce qui ne permet l'accès des voitures que par passages alternatifs et non simultanés, et gêne les piétons à la rencontre des véhicules. En outre le balancement du pont est très sensible. Hâtons-nous de dire qu'aucun accident n'a encore eu lieu, et que ce pont, comme son aîné, a jusqu'ici résisté non-seulement au passage quotidien des voitures et des hommes, mais à tous les coups de vent si communs dans cette vallée rétrécie.

C'est en quelque sorte au pied des chutes du Niagara, au point où la rivière se déverse dans le lac Ontario, que l'on prend les bateaux à vapeur qui vous promènent sur ce dernier lac, et de là sur le Saint-Laurent jusqu'à Montréal et Québec. Le chemin de fer conduit des chutes au port de départ, qui s'appelle, lui aussi, Niagara. Sur la rive canadienne, voici Toronto et Kingston, sur la rive américaine Oswego. Toutes les trois font un grand commerce de grains et de farines, et les moulins d'Oswego le disputent à ceux si fameux de la ville voisine de Rochester, où se rencontrent les plus grandes minoteries de l'état de New-York. Kingston est au lieu où les Français avaient bâti le fort Frontenac, et Oswego à celui où était le fort Ontario. Si nos ancêtres n'ont pas su garder la Nouvelle-France, ils ont su au moins la coloniser et choisir pour l'assiette des villes futures les localités les plus propices. Sur l'immense ligne frontière qui s'étendait entre le Saint-Laurent et le Mississipi et qui séparait les possessions anglaises de celles des Français, partout où ceux-ci avaient marqué l'emplacement d'un fort ou d'un poste, partout s'est élevé plus tard une ville florissante. Il suffit de citer au hasard Kingston, Oswego, Buffalo, Erié, Détroit, Chicago, Pittsburg, Cincinnati, Saint-Louis. Qui a fondé aussi Montréal, Québec, la Nouvelle-Orléans? Les Français.

Le Saint-Laurent est le déversoir, l'émissaire de tous les lacs.

On y entre par un dédale d'îles verdoyantes, les Mille-Iles, puis on passe par différens rapides, dont le dernier est le plus dangereux. Il faut qu'un pilote indien monte à bord pour guider le navire au milieu de l'eau inclinée et bouillonnante, entre deux écueils de rochers qui dressent la tête au-dessus de l'eau. On passe là une minute de véritable angoisse. Ce lieu se nomme *la Chine*, parce que, dit-on, les matelots de Jacques Cartier, les premiers qui arrivèrent en ces parages, crurent y découvrir le chemin qui menait en Chine, sinon le fameux Cathay lui-même. Il existe en cet endroit un village d'Indiens semi-civilisés, Iroquois et Abenakis, que nous avons un jour visités. Ils sont en train d'oublier, en allant à l'école, en chantant au lutrin et menant la charrue, les prouesses des héros leurs aïeux. Ils sont vêtus à l'européenne, et ce n'est plus que dans les grands jours que les chefs fument en rond le calumet, entonnent l'antique chant de guerre, se parent de la plume d'aigle et chaussent les mocassins, les bas de cuir et endossent la veste de peau ornée de perles.

Nous voici enfin devant Montréal, la jolie ville aux maisons de pierre surmontées de toits de fer-blanc. Dieu soit loué! la monotone brique rouge a disparu, avec elle la langue anglaise aussi. Le cocher poli qui vient au-devant de nous parle un français bas-normand qui date au moins du siècle passé. C'est ainsi que devait s'exprimer la province au temps de Louis XV. Le Canadien diligent charge notre « butin » sur sa « charrette, » nous engage à ne pas oublier notre « surtout » et nous mène à « l'auberge » de Jacques Cartier, où nous le payons en « argent dur. » On voudrait rester longtemps au milieu de ces gens aimables qui vous demandent avec empressement des nouvelles de la « vieille France, » qu'ils regardent comme leur seconde patrie.

Québec, l'ancienne capitale, n'est éloignée que d'une couple de centaines de milles de Montréal. On y arrive par le Saint-Laurent ou le chemin de fer, et le Français qui est venu jusqu'en ces lieux lointains regarde avec émotion cette ancienne ville forte, perchée comme Brest sur un roc imprenable, et que bâtirent de hardis colons, ses compatriotes, il y a deux cent soixante-sept ans. Soit en vertu du droit d'aînesse, que nous ne défendons pas, mais qui poussait les cadets à s'expatrier, soit pour d'autres raisons, peut-être des facilités plus grandes offertes aux immigrans, il est certain que les Français avaient alors plus d'aptitude à coloniser qu'aujourd'hui; mais tout cela a été dit, et le pays où nous sommes est connu : aussi bien nous voici hors des grands lacs. Il faut y retourner et choisir le plus étendu, le plus curieux de tous, le Lac-Supérieur, qui est aussi le plus éloigné, celui autour duquel la civilisation ne s'est pas encore tout à fait assise.

III. — LES MINES DE MARQUETTE.

Un soir du mois de juillet 1874, je prenais le chemin de fer à Chicago pour me rendre aux mines de fer de Marquette, sur la rive méridionale du Lac-Supérieur. Le lendemain, au petit jour, nous saluions le lac Winnebago, ainsi appelé du nom de la tribu indienne qui habitait naguère ces régions. Oshkosh est gracieusement assise sur les bords du lac (1). De là on se dirige sur Green-Bay, où réapparaissent les eaux du lac Michigan, claires et bleues, et dont le fond, comme celui de tous les lacs américains, est visible à une très grande profondeur. Jusqu'ici, depuis Chicago, on n'a traversé que champs de blé et de maïs qui s'étendent à perte de vue, des fermes, des villages à chaque pas, des prairies où paissent en liberté de nombreux troupeaux. A partir de Green-Bay, le pays change d'aspect, et les traces de colonisation deviennent de moins en moins apparentes. Aux champs cultivés, à la terre arable, succèdent les forêts de pins, çà et là coupées, défrichées ou brûlées, et laissant voir un sol sableux, sec, rougeâtre. Les fermes sont remplacées par des scieries, presque toutes à vapeur, et le bois de ces forêts est envoyé à Chicago, à Milwaukee, après avoir été débité en planches, en bardeaux, en madriers, en poutres.

Les incendies qui ont désolé le Wisconsin en 1871 ont laissé en ces lieux des traces ineffaçables. Les bois ont pris feu sur des étendues immenses, et l'on voit encore des espaces considérables où se dressent de distance en distance des lignes de troncs noirs, tout calcinés, témoins toujours debout de ces vastes conflagrations. A cette époque, Chicago disparaissait elle-même dans les flammes, de sorte que l'on ne prêta qu'une oreille distraite au récit des lamentables désastres qui éclatèrent dans les forêts wisconsines, et qui étaient, eux aussi, sans précédens. Non-seulement les bois s'allumèrent sur des milliers d'hectares, mais des villages tout entiers disparurent, un entre autres, Peshtego, sur lequel vint s'abattre une langue de feu. L'événement est inoui. Du fond des forêts enflammées, on vit s'avancer un noir tourbillon avec un bruit qui rappelait celui d'un cyclone. Les populations émues étaient accourues; chacun se demandait avec anxiété quel pouvait être cet étrange météore. Tout d'un coup la nuée crève, s'abat et balaie les maisons et les hommes dans un impitoyable courant igné. Peshtego ne s'en est pas relevé, et l'on y voit toujours les traces de l'incendie du 8 octobre 1871. Comment expliquer l'ouragan de feu? La nuée sinistre voyageait probablement comme une montgolfière. La flamme qu'elle emportait

(1) Un épouvantable incendie vient de détruire cette ville de fond en comble (29 avril 1875).

fournissait l'air chaud qui la maintenait dans l'atmosphère, et la fumée qu'elle traînait avec elle formait comme l'enveloppe de cet étonnant aérostat. Celui-ci, tout d'un coup alourdi, vint s'abattre sur Peshtego.

La locomotive continue à nous emporter; bientôt nous entrons en pleine solitude. Des pins, rien que des pins, sur un sol plat et sablonneux. Les deux rubans de fer sur lesquels court le train semblent se joindre à l'horizon. Cela dure plusieurs heures, puis reparaît encore la nappe transparente et paisible du lac Michigan et une nouvelle ville, Escanaba. Nous nous y arrêtons un moment pour prendre un maigre repas arrosé de lait qu'une armée innombrable de mouches prétend partager avec nous. Une fille diligente et gracieuse nous évente avec un large éventail pour chasser ces hôtes incommodes et nous donner en même temps un peu d'air frais, car il fait une chaleur étouffante. D'autres servantes, non moins empressées, vives, presque rieuses, les cheveux tombant librement sur les épaules (c'est la mode dans ce pays), nous apportent leurs petits plats. Le patron, assis solennellement au comptoir, reçoit et change lui-même la monnaie. Une pancarte qu'il a eu soin de fixer sur le mur à côté de lui indique que le prix est égal pour tous, « quels que soient l'opinion politique ou religieuse, l'âge, le sexe, la nationalité, la condition sociale du voyageur. »

Escanaba, où cet original est venu planter sa tente et gérer le buffet de la gare, est un des ports les plus fréquentés du lac Michigan. Là s'embarque une partie du riche minerai de fer des mines de Marquette, sur lesquelles nous allons bientôt arriver. Auparavant il faut traverser de nouveau la forêt vierge, qui n'a rien de celle des tropiques; les éternels bois de pins s'étendent tout autour de nous. Çà et là des clairières; on y prépare sur place le charbon de bois qui sert à fondre le minerai de fer. Les bûcherons, les charbonniers, sont à l'œuvre, et la présence de ces hommes en ces lieux déserts donne un peu d'animation au pays. Les fours où l'on cuit les rondelles de pins ont la forme d'énormes cônes d'où se dégage une épaisse fumée résineuse. Les Canadiens français, tous hommes des bois et de père en fils familiers avec la manœuvre de la hache, sont employés à ces travaux, qu'ils exécutent mieux que personne. Quelques-uns ne savent pas parler l'anglais, saisissant exemple de l'attachement du Français pour sa langue maternelle, et de l'éloignement qu'il a toujours professé pour les choses des pays étrangers.

Après vingt heures de voyage, nous voici arrivés à Marquette, terme de notre parcours, et que baignent les eaux du Lac-Supérieur. Nous sommes à 700 kilomètres de Chicago et avons suivi tout le temps une direction du sud au nord. Le train est allé lentement, s'est arrêté à toutes les stations : c'est la règle. Comme

compensation, nous avons rencontré un *sleeping car* ou wagon-dortoir, et nous avons reposé dans un bon lit. Le matin, nous avons trouvé tout ce qu'il faut pour la toilette, et le gardien vigilant de notre maison roulante, un nègre en uniforme, à cheval sur la consigne, a consciencieusement ciré nos chaussures et battu nos habits. Moyennant la modique somme de 2 dollars, nous avons pu nous donner tout ce confort. Le jour, nous avons gardé notre compartiment. Le nègre a défait la literie, qu'il a cachée dans la partie supérieure de la voiture, dans une sorte d'armoire à porte basculante, et nous nous sommes assis sur de bons siéges. Un homme est dans le train qui nous vend des fruits, des livres, des journaux. Nous avons une fontaine d'eau glacée, et, dans un coin de notre voiture, l'indispensable cabinet qu'on devine. La compagnie est peu nombreuse, mais choisie : des dames respectables, des jeunes filles pas trop évaporées, des hommes d'affaires de Boston, deux *Yankees* aux allures calmes, réservées, qui viennent faire une tournée d'inspection sur les mines du Lac-Supérieur, où ils sont intéressés. Peu à peu la conversation s'engage, et ils me racontent les diverses phases de la colonisation de cette intéressante contrée, qu'ils ont vue naître il y a vingt-cinq ans.

La station où le train nous a déposés, Marquette, est pendant l'été un lieu de villégiature choisi par ceux que la chaleur éloigne des grandes villes et qui recherchent la fraîcheur des lacs. Nous trouvons beaucoup de monde à l'hôtel où nous sommes descendus, un monde élégant et poli, et cela durera jusqu'en septembre, où le froid chassera tout à coup ces touristes, que les chaleurs amènent en juin. La pêche, des parties sur le lac, des promenades à cheval, une visite aux mines et aux localités curieuses du voisinage, occupent les loisirs de ces riches désœuvrés. Ils passent une partie de leur temps, assis sous les pins qui entourent l'hôtel, à regarder l'immense nappe d'eau douce qui s'étend devant eux.

Marquette est plus connue encore comme ville industrielle que comme station d'été. Elle est surtout célèbre par ses mines de fer, dont la découverte ne date que d'une trentaine d'années, et qui produisent déjà à elles seules cinq fois plus que les fameuses mines italiennes de l'île d'Elbe, exploitées de temps immémorial. En 1873, la production, qui est allée sans cesse en croissant, atteignait 1 million de tonnes à Marquette, c'est-à-dire qu'on aurait pu en charger mille navires du port de 1,000 tonneaux chacun. Elle a peut-être un peu diminué en 1874 à cause de la crise financière et industrielle qui a régné alors sur tous les États-Unis et notablement frappé l'industrie métallurgique; mais les mines de Marquette ne tarderont pas à reprendre tout leur essor. Les gîtes s'étendent jusqu'à l'Anse, de l'est à l'ouest. Plus au sud, dans les forêts de pins

encore inexploitées, on a également reconnu le minerai, et il est certain que toute cette région est ferrifère. Il y aura là un jour de quoi satisfaire aux demandes de tous les hauts-fourneaux des États-Unis, qui trouvent déjà dans quelques gisemens de la Pensylvanie, du Missouri, des sources d'alimentation inépuisables.

Partout où s'exploite une mine, il naît un centre de population. La mise en valeur des richesses souterraines de Marquette a donné naissance à de petites villes, N'gaunee, Ishpeming et quelques autres, où l'on trouve comme dans toute cité américaine, si jeune et si petite soit-elle, un hôtel bien tenu, une école, une banque, une église, une imprimerie, un journal. Celles-ci sont situées sur le chemin de fer de Marquette à l'Anse, et en forment les principales stations. Des fenêtres du wagon, on les salue en même temps que les exploitations voisines, véritables carrières qui s'ouvrent béantes à la surface, et entassent au-dessus du sol des montagnes de déblais tout rouillés. L'installation des fosses d'extraction, des chemins de fer de service, des charpentes où passent les câbles servant aux manœuvres, tout cela donne à ces exploitations un cachet particulier. Les trois ports d'embarquement du minerai, Marquette, l'Anse, Escanaba, doivent à l'abondante production de ces mines la première cause de leur prospérité. Le minerai, de qualité supérieure, rend jusqu'à 70 pour 100 de fer. La majeure partie est exportée; on l'envoie principalement à Cleveland, sur le lac Erié, et dans les nombreuses usines de l'Ohio, où il n'est pas rare de rencontrer des wagons chargés de ces pierres métalliques, alignés en longues files dans les gares des chemins de fer.

Les quais d'embarquement sont intéressans à visiter. Le *railroad* y arrive directement des mines mêmes, et les wagons, qui peuvent basculer par le côté, sont vidés dans d'énormes trappes ouvertes par le haut et se terminant intérieurement par un plan incliné. Une porte latérale, ménagée sur le côté extérieur, s'ouvre au moyen d'un treuil; elle permet au minerai de descendre de lui-même dans la cale du navire, ancré de flanc le long de la file interminable des pilotis du quai. Chaque trappe ou caisson contient 70 tonnes. Les hommes du bord, armés de longues barres de fer, facilitent la descente du minerai, qui tombe dans le navire avec fracas. C'est un bruit assourdissant comme celui du tonnerre, un roulement formidable et continu qui s'entend d'une lieue, et qui, la nuit surtout, est très caractéristique; on dirait toutes les vagues du lac se ruant sur un rivage de galets. En une couple d'heures, un bateau à vapeur ou un voilier du port de plusieurs centaines de tonneaux est ainsi chargé et repart sans perdre de temps.

Assistant à cette manœuvre si rapide et si ingénieuse, je ne pouvais m'empêcher de réfléchir qu'à l'île d'Elbe, sur la plage fa-

meuse de Rio, le minerai est toujours embarqué péniblement à dos d'homme. Les chargeurs portent la *couffe* sur le dos comme au temps des Étrusques, et le minerai est amené des carrières à la plage par de petits ânons, toujours comme à l'époque des Tarquins. Ceux-ci furent, dit-on, les découvreurs et les propriétaires de ces mines, qui depuis ont toujours appartenu à l'état. L'être impersonnel qu'on appelle de ce nom, n'ayant aucun intérêt direct à la bonne marche de l'entreprise, n'a cessé depuis trois mille ans d'exploiter les mines de la même manière, a pieusement respecté la routine des siècles et les droits acquis des ânons et des âniers. Le progrès pendant tout ce temps est allé d'un pas rapide, aujourd'hui vertigineux; mais tout cela s'est fait pour d'autres. Quelle meilleure preuve peut-on donner de l'utilité qu'il y a de laisser à l'initiative privée le soin des exploitations souterraines et de leurs aménagemens! Ici nous avons un gîte inépuisable, fouillé sans discontinuité depuis trente siècles, et qui produit à peine 200,000 tonnes par an; là un gîte qui n'est connu que depuis trente ans et qui fournit déjà cinq fois plus que le premier, 1 million de tonnes annuellement, et en produira 2 millions avant dix ans. L'exploitation des mines n'est pas du ressort de l'état, et sur ce point, comme sur bien d'autres, tout bon gouvernement doit laisser les particuliers faire seuls leurs propres affaires.

Le hasard est le grand découvreur des mines, même les plus fécondes; rarement l'art de l'ingénieur y intervient. Celles de Marquette ont été trouvées en 1844 dans une campagne topographique où les géomètres de l'Union, en opérant sur le terrain, s'aperçurent tout à coup que leur boussole était affolée. Une montagne d'aimant gisait dans le voisinage. De tout temps, les Indiens de ces régions avaient recueilli des échantillons de ce minerai, dont le poids et la couleur attiraient leur attention; mais ils n'y attachaient aucune importance. En 1845, un chef chippeway, Manjikijick, conduisit les explorateurs sur les gîtes les plus accessibles. Immédiatement une compagnie se forma pour utiliser ces richesses minérales cachées depuis tant de siècles, et mit à sa tête un géologue et docteur de Boston, M. Jackson. En 1846, la mine était ouverte, et en 1847 une usine était établie près de l'endroit où est aujourd'hui N'gaunee. Les administrateurs de la compagnie, le président et le secrétaire, donnèrent à Manjikijick un certificat en bonne forme, daté du 30 mai 1846, où ses services étaient reconnus, et où on lui accordait 12 parts sur les 2,000 qui formaient l'apport de la compagnie (1). Est-il besoin de dire que ce papier est resté lettre morte, que le sachem s'est éteint dans le besoin, et que ses héritiers, qui vivent

(1) Voyez le *Geological Survey of Michigan*, t. Ier, New-York 1873.

encore à Marquette, pauvres et délaissés, n'ont jamais reçu un sou vaillant de la compagnie Jackson? Celle-ci est cependant la plus prospère des nombreuses sociétés industrielles que l'exploitation du fer a attirées dans ces régions, lesquelles seraient peut-être encore désertes sans l'intervention du chef chippeway, tandis qu'elles ont produit en 1873 pour une valeur de 40 millions de francs de minerai.

IV. — LA PRESQU'ÎLE DE KEWEENAW.

Ce n'est pas seulement l'exploitation des mines de fer, c'est surtout celle des mines de cuivre qui a étendu jusqu'en Europe le renom du Lac-Supérieur. Pour visiter les gîtes cuivreux, nous nous rendons par eau de Marquette au Portage. Le *steamer Manistee*, baptisé d'un nom algonquin, et qui est parti huit jours auparavant de Buffalo, nous prend un matin à l'aube. Il fait grand froid sur le lac, et les poêles dans le salon du bord sont allumés. Vers deux heures de l'après-midi, nous arrivons à Houghton après avoir salué l'entrée du Portage, qui hier encore s'ouvrait comme un vaste *fiord* au sud de la péninsule de Keweenaw; il la traverse maintenant de part en part, car, non content d'avoir ouvert le Portage à la navigation à vapeur par des dragages profonds et continus, le gouvernement fédéral a prolongé cette ligne d'eau à travers la terre ferme par un canal à grande section. Cela évite de doubler la pointe de la presqu'île, où soufflent quelquefois de redoutables ouragans, et cela économise aussi beaucoup de temps sur le parcours pour aller à Ontonagon, Bayfield ou Duluth.

Le voyage de Marquette à Houghton s'est fait sans encombre. Presque tout le temps, nous avons côtoyé le rivage formé de collines moutonnantes couvertes de bois. L'île de Granite, l'île Huronne, toutes deux munies d'un phare, jalonnent la route, puis la pointe de l'Abbaye et la baie de Keweenaw, au fond de laquelle est l'Anse. L'entrée étroite du Portage, marquée aussi par un phare, s'ouvre sur le côté occidental de cette baie. Les eaux, salies par des bancs d'argile qu'elles lavent sur leur parcours et par les détritus des mines de cuivre, sont rougeâtres et boueuses. Bientôt le *fiord* s'agrandit en un lac qui communique au nord avec celui de Torch, puis se resserre de nouveau comme une rivière. N'était la couleur des ondes et l'étroitesse des rives, on se dirait le long du Missouri. Cependant les flancs de la rivière se dressent peu à peu à de grandes hauteurs. Çà et là apparaissent des exploitations minières, puis une usine métallurgique dont les hautes cheminées projettent dans l'air une fumée épaisse, enfin tout à coup deux villes en face l'une de l'autre, comme Bude et Pesth sur le Danube : c'est Houghton et

Hancock. Nous jetons l'ancre devant la première aux rues en pente et ravinées. L'une et l'autre sont entourées de travaux souterrains, et doivent leur première existence et leur développement aux mines de cette région.

Les mines de cuivre natif du Lac-Supérieur sont connues depuis longtemps. Les missionnaires jésuites, les principaux voyageurs des siècles passés, en parlent dans leurs relations. La France ne sut rien faire pour tirer profit de ces gisemens, et un Anglais, Henry, essaya inutilement de les exploiter en 1771. En 1819 le général Cass, en 1823 le major Long, qui visitèrent ces contrées, n'oublièrent pas de mentionner les immenses amas de cuivre dont les Indiens leur firent connaître l'emplacement. Néanmoins ce ne fut qu'en 1843, lorsque le gouvernement fédéral eut acheté aux Chippeways la péninsule de Keweenaw, que ces mines acquirent une importance et une célébrité réelle. Dès que le pays fut ouvert, se présentèrent en masse, comme c'est l'habitude là-bas, les pionniers, les colons, les mineurs. Une grande émigration eut lieu, chacun voulut avoir une concession ou au moins un permis d'excaver, et jusqu'en 1846 la « fièvre du cuivre » régna avec tous les désordres, tous les troubles qui accompagnent en Amérique l'exploitation de toute mine nouvelle; puis le calme se fit quand arrivèrent les désenchantemens. L'état de Michigan, se regardant comme propriétaire du sous-sol, avait délivré 1,000 permis, dont 400 environ sur des surfaces qui s'étendaient de 1 à 3 milles carrés. Aujourd'hui il reste de tout cela une centaine de compagnies exploitantes, dont les statuts ont été enregistrés, et dont un tiers à peine font des bénéfices.

Le gouvernement fédéral, auquel incombe le soin de faire commencer les études et les cartes géologiques des états et territoires nouveaux, avait procédé moins vite que les découvreurs improvisés, qui, comme toujours, prirent de très loin les devans. En 1847, il envoyait sur le terrain un de ses géologues, Houghton. C'était un homme au coup d'œil sûr, explorateur infatigable, plein d'avenir; il se noya malheureusement en pirogue dans une de ses excursions. Sa mort laissa d'unanimes regrets, et l'on donna son nom à la ville et à la montagne principale de la péninsule de Keweenaw. Il avait pu au moins commencer une exploration régulière, et dresser le canevas de la carte géologique de ce district. Houghton fut remplacé en 1848 par le docteur Jackson, le chimiste et géologue bostonien dont nous avons déjà prononcé le nom à propos de la découverte des mines de fer de Marquette. Celui-ci, en 1849, céda la place aux géologues Forster et Whitney. Les rapports de ces divers savans sur la région des mines de fer et de cuivre du

Lac-Supérieur furent successivement adressés au congrès; ils sont intéressans à plus d'un titre (1).

Le minerai de cuivre se présente toujours, dans les gisemens de la péninsule de Keweenaw, à l'état de métal natif, c'est-à-dire naturellement pur. On n'y signale aucun alliage, aucun corps étranger combiné, et le cuivre passe par tous les volumes, depuis la forme microscopique que la loupe la plus puissante peut seule révéler jusqu'aux masses les plus énormes. On a rencontré quelques-unes de celles-ci qui pesaient jusqu'à 800,000 kilogrammes, et pouvaient suffire par conséquent au chargement d'un navire de près de 1,000 tonneaux. Ces masses gigantesques sont le plus souvent un embarras pour l'exploitation, d'abord par le vide qu'elles laissent et qu'il faut soigneusement remblayer; ensuite, comme elles renferment occasionnellement quelques corps étrangers très durs, du quartz par exemple, sur lesquels la scie ne peut mordre, on ne peut les découper, avant de les extraire au jour, qu'avec un ciseau à main. Ce travail, qui consiste à enlever des copeaux dans une direction donnée et par tranches successives pour séparer le métal en blocs qui soient relativement de petit volume, est long, patient, coûteux. Peu d'ouvriers en sont capables, et ceux qui peuvent y réussir se font payer très cher.

Le seul corps qu'on rencontre uni au cuivre est l'argent, non pas à l'état de combinaison chimique, d'alliage, mais simplement juxtaposé, si bien que la ligne de séparation des deux métaux est toujours nettement indiquée, et l'éclat particulier, l'aspect de chacun d'eux toujours parfaitement visible. C'est surtout dans la partie méridionale de la région métallifère, dans le comté d'Ontonagon, que l'argent se montre. Il y existe même seul. Cependant, dans le comté d'Houghton, aux mines du Portage, nous avons aussi constaté la présence de ce métal mêlé au cuivre, et même dans les mines du nord, jusqu'à l'extrémité de la presqu'île, dans le comté de Keweenaw. La mine de Calumet, située à l'extrémité du chemin de fer qui mène d'Hancock aux mines centrales, est aujourd'hui la plus riche de toutes celles du lac. On calcule qu'en 1874 elle a dû produire 12,000 tonnes de métal valant 30 millions de francs, et distribuer à ses heureux actionnaires un dividende égal à près de la moitié de cette somme. Les mines ont de ces caprices.

Il est naturel de se demander comment s'est formé le dépôt du cuivre dans les gîtes du Lac-Supérieur. Bien que quelques-unes des roches qui accompagnent le métal soient d'origine ignée, c'est-à-dire

(1) Voyez *Message from the president, geological report*. Washington 1849, et *Report on the Geology of the Lake Superior land district*, by J. W. Forster and J. D. Whitney, Washington 1850 et 1851.

doivent leur formation à des phénomènes géologiques où la chaleur a joué le rôle principal, on ne saurait invoquer le feu comme cause de l'apparition du cuivre. Le métal n'est pas venu en fusion du centre de la terre, puisqu'on le retrouve simplement uni à l'argent sans s'être allié à lui. La raison que généralement on invoque pour expliquer ce curieux dépôt métallique est celle-ci : on suppose que des courans électro-magnétiques parcouraient le sol quand les roches dont il est composé étaient en train de se précipiter, et que celles-ci baignaient dans une dissolution de sels de cuivre et d'argent, par exemple des chlorures. Le courant électrique terrestre a produit dans cette dissolution naturelle le même effet que les courans artificiels de nos laboratoires produisent dans les opérations galvanoplastiques : il a permis aux deux métaux de se désassocier de leurs combinaisons respectives et de se déposer purs, à l'état plus ou moins cristallin. Le procédé Ruolz pour la dorure et l'argenture est fondé sur le même principe, et l'usine électro-métallurgique d'Auteuil à Paris revêt de cuivre, *bronze* les statues, les fontaines, en opérant d'après un système analogue.

Cette explication de la formation du gisement de cuivre et d'argent natif du Lac-Supérieur doit être la vraie. Non-seulement on peut invoquer l'absence de tout alliage des deux métaux, lequel eût eu lieu certainement, si d'autres agens que l'électricité étaient intervenus, mais encore on peut arguer de l'état de pureté chimique des deux corps. Le cuivre du Lac-Supérieur est le plus *fin* que l'on connaisse, et se prête mieux qu'aucun autre à être étiré sans se rompre en fils aussi ténus que des cheveux. Pour arriver à cette ductilité, il faut que le cuivre soit chimiquement pur. Le moindre atome de phosphore, de soufre, de fer, le rendrait cassant. On peut ajouter que des spécimens de quartz et de spath d'Islande limpides, rencontrés dans les excavations, présentent à l'intérieur des filamens et des lamelles de cuivre cristallisé, ce qui autorise l'hypothèse de l'origine purement aqueuse de ces gîtes. Enfin, et c'est ici la raison la plus convaincante, des courans d'électricité parcourent toujours ce sol si riche. Cette électricité agit à la surface sur l'aiguille aimantée, au voisinage des filons, et la mine de Calumet n'a été découverte que par ce moyen. Le savant ingénieur M. Hulbert, qui est aussi un géologue de grand talent et l'un des premiers explorateurs du lac, chargé il y a quelques années de tracer une route au milieu d'une forêt de pins inextricable, où il ne pouvait se diriger qu'avec la boussole, s'aperçut tout à coup que l'aimant s'affolait. Il supposa immédiatement qu'un filon devait passer dans le voisinage, fit des recherches, trouva une pierre tachée de vert-de-gris et découvrit du même coup le riche filon de Calumet.

Il faut s'arrêter un instant sur cette mine, qui est la plus productive de toutes celles qu'on ait jamais exploitées. Ouverte à peine, elle laisse déjà bien loin derrière elle les plus fameuses mines de cuivre du globe, celles du Chili, de la Bolivie, de l'Australie, et jusqu'aux fameuses mines de Monte-Catini en Toscane, qui ont donné pendant longtemps plus de 1 million par an de bénéfice net à leurs trois heureux propriétaires. Calumet fournit à lui seul les deux tiers de toute la production des mines du Lac-Supérieur. A côté est Osceola, une mine que nous avons aussi visitée, où sont déjà des excavations cyclopéennes. Les vides énormes sont soutenus par de gros troncs d'arbres, des cèdres et des sapins, qu'on y descend tout entiers. La boue noire qui recouvre les parois empêche de distinguer le cuivre à la lueur blafarde des lumières; mais les petits cristaux métalliques aigus qui se détachent en divers points de la roche sont sensibles à la main, sur laquelle ils produisent l'impression d'une série de pointes effilées, et c'est ainsi que le sens du toucher arrive à remplacer celui de la vue.

Je ne rencontrais à Calumet qu'une assez pauvre auberge; mais on pouvait décemment y descendre. Les élèves de l'école industrielle de Boston, en tournée géologique avec leur professeur, venaient de quitter la maison. Un des administrateurs des mines voisines y avait séjourné lui-même deux ans auparavant, et je trouvai quelques-uns de ses livres, empilés sur une tablette, dans la chambre qu'on me donna. Il avait laissé là ces fidèles compagnons de ses heures de loisir, espérant venir les rejoindre. Comme j'arrivais, un Canadien était installé à la buvette. Il vint à moi, m'accosta familièrement dans un français de fantaisie. Ce visiteur sans gêne se disait déjà mon compatriote. Je lui demandai ce qui l'avait amené : « Je suis spéculateur et *agent de lois*, me répondit-il du ton le plus dégagé, comme un autre aurait dit : négociant ou ingénieur. J'étudie le prix des terrains, je redresse les limites des concessions, je relève les erreurs du cadastre, et il y en a. » Je le retrouvai quelque temps après sur le *railroad* qui va de l'Anse à Marquette. Il descendit sur la principale mine, et s'apprêtait à recommencer sur ce point les hauts faits qui l'avaient illustré à Calumet. Le Lac-Supérieur nourrit bon nombre de ces aventuriers.

Le chemin de fer qui part d'Hancock sur la rive gauche du Portage ne va pas encore jusqu'à l'extrémité nord de la péninsule de Keweenaw. Il s'arrête à Calumet. Je voulais pousser plus loin. Une méchante carriole découverte, aux bancs de bois, et qui porte les lettres, va de Calumet à Eagle-River, et de là le lendemain à Copper-Harbor. Ce véhicule ne me tentait guère. Le patron de l'hôtel me proposa son *buggy* pour la somme de 16 dollars. Il m'en avait coûté moitié moins pour venir de Chicago à Marquette; mais l'hono-

rable patron me dit qu'il me conduirait lui-même et me mènerait en un jour. Le lendemain matin, à l'heure dite, il prétexta une névralgie (je crois qu'il avait bu trop de whisky la veille) et me donna pour automédon un commis-voyageur en machines venu des états atlantiques, d'une des principales usines du Connecticut. Celui-ci, qui avait à visiter les mines pour y prendre des commandes, trouvait bon de faire le voyage gratis. L'homme avait l'air jovial. Il était un peu corpulent, haut en couleur, parlait volontiers, aimait, disait-il, les Français, la vie joyeuse, le bon vin; bref, c'était une façon de Rabelais américain comme je n'en ai jamais rencontré aux États-Unis. Ce fut du reste pour moi un guide précieux. Nul ne connaissait mieux que lui tous les pas que nous avions à franchir, toutes les mines que nous allions traverser, et tous les gens de la route, qu'il visitait depuis six mois. Sans ce cicerone providentiel, on serait mort de faim, car il n'y a nulle part une auberge. Nous faisons halte au milieu du jour à une maison où il a des amis et où nous sommes reçus à bras ouverts.

De Calumet à Copper-Harbor, nous traversons toutes les mines du comté de Keweenaw, dont beaucoup sont inexploitées. L'une d'elles porte le nom du père Allouez, comme ailleurs il en est une autre qui rappelle celui de Mesnard. Partout le souvenir des premiers découvreurs du lac a été pieusement conservé; n'avons-nous pas déjà salué Marquette? Nous visitons deux ou trois de ces mines, entre autres celle de *Copper-Falls*, qui a été de tout temps fameuse, et où l'on a surtout fouillé le banc volcanique cuivreux dit *Ash-Bed* ou lit de cendres. Avant d'arriver à cet endroit, au mouillage de *Eagle-River*, situé à l'embouchure de la rivière de ce nom, nous rencontrons sur la plage d'énormes blocs de métal natif, provenant du découpage des grandes masses souterraines de la mine de Cliff, et prêts pour l'embarquement. Le *steamer*, en passant, en charge toujours quelques-uns. Il en est qui pèsent jusqu'à 10,000 kilogrammes et valent 25,000 francs. Les voleurs perdraient leur temps de s'attaquer à ces masses pesantes, qu'on ne peut remuer qu'avec de fortes grues; ils ne cherchent même pas à en tailler des parcelles. La masse gît à terre, informe, béante, aux reliefs contournés, caverneux, tachée çà et là de vert-de-gris. La pluie et l'air l'ont revêtue d'une patine bronzée comme celle des vieilles médailles.

Notre halte à Eagle-River dure peu. La cour de district y tenait ce jour-là ses assises, mais nous n'avions rien à démêler fort heureusement avec les juges américains : nous préférons aller nous restaurer à Copper-Falls. Après le repas et la visite de la mine, nous prenons congé de nos hôtes gracieux et remontons dans notre *buggy*. Nous avançons presque tout le temps dans une forêt de

pins, de sapins et de cèdres, sur une route étroite où à peine il y a place pour notre petit véhicule. Les écureuils, grimpant dans les arbres ou s'élançant gracieusement d'une branche à l'autre, çà et là quelque poule sauvage qui s'envole tout effarée à notre approche, sont à peu près les seuls habitans de ces bois. Les longs serpens, dont la morsure n'est pas venimeuse, restent cachés sous l'herbe, et les moustiques, les mouches noires et les mouches de feu, avec lesquelles je devais bientôt faire connaissance, nous laissent tranquilles. Les mouches de feu, presque microscopiques, se glissent sous la peau et vous saignent littéralement. Le cou, les mains se couvrent d'enflures, et la morsure de ces insectes invisibles laisse des traces qui durent longtemps. On n'a d'autre moyen d'éloigner ces voisins incommodes que d'allumer un grand feu, ou, comme les Indiens, de s'oindre la peau de pétrole. Le civilisé est rebelle à ce remède répugnant; le bûcheron canadien, travaillant sur place, recourt volontiers au premier.

Aux bois résineux que nous rencontrons tout le long de la route se mêlent quelques bois d'essence dure, tels que des chênes, et des bois plus tendres, des peupliers, des cerisiers sauvages. De hautes fougères cachent le sol. En hiver, celui-ci disparaît sous un épais manteau de neige. On ne peut plus parcourir ces routes qu'en traîneau. Le froid alors est très vif, et il peut arriver, comme cela a eu lieu pour la saison dernière, que le thermomètre descende jusqu'au-delà du point de congélation du mercure, c'est-à-dire à 40 degrés au-dessous de zéro. On n'est cependant qu'à la latitude du nord de la France. La science n'a pas encore trouvé de raison valable pour expliquer ces froids excessifs de l'hiver et cette différence de climat avec ceux des mêmes latitudes européennes. Sans doute le nord de l'Europe est visité par le courant chaud du *gulf-stream*, cet immense fleuve sous-marin parti du golfe du Mexique et qui adoucit si étonnamment notre atmosphère. Le rivage atlantique de l'Amérique du Nord est à son tour baigné par un contre-courant venu des mers polaires; mais comment se fait-il que les étés, de Québec à Washington, de New-York à Saint-Louis, sont si intolérables, souvent même plus chauds que sous les tropiques? Hiver comme été, la saison est extrême, et le même fait se révèle dans la partie orientale du continent asiatique, où les hivers et les étés de Pekin rappellent ceux de New-York.

Les grands froids semblent ranimer la vie. Les parties en traîneau sont parmi celles que préfèrent les Américains. On se visite, on se réunit à des pique-niques, à des danses, à des fêtes de tout genre; on essaie de passer le plus gaîment les mois où le lac est gelé sur ses bords et où les communications par eau sont interrompues, où il y a même d'assez fréquens chômages sur les *railways* à

cause de l'amoncellement des neiges. Le traîneau n'est pas le seul moyen de locomotion; on a aussi la raquette, semblable à celle qui lance le volant, un jeu emprunté aux Peaux-Rouges. La raquette qui sert à marcher sur la neige est seulement beaucoup plus large et d'une forme ovale très allongée. On y appuie le pied comme sur une sandale, non sans avoir auparavant chaussé une paire de mocassins en peau souple. On conçoit qu'avec la raquette, le poids du corps étant réparti sur une surface beaucoup plus grande, on a une bien moindre tendance à enfoncer. Armé de cet appareil, on court sur la neige par mouvemens alternatifs, à peu près comme dans l'exercice ordinaire du patineur sur la glace, moins vite sans doute, car on ne glisse pas, et l'on a une résistance à vaincre, puisque la raquette pénètre toujours d'un centimètre ou deux dans la neige plus ou moins congelée. Cet ingénieux appareil a été bien vite adopté par les blancs. Il n'est pas rare d'en rencontrer au moins une paire dans toute maison du lac. L'Indien qui le premier a inventé la sandale à courir sur la neige, comme celui qui trouva le canot d'écorce de bouleau pour franchir les rapides, étaient l'un et l'autre des hommes de génie. Ce sont peut-être les deux seuls que la grande nation algonquine ait produits en dehors de ses guerriers et de ses orateurs.

Avant que les chemins de fer eussent rejoint le Lac-Supérieur, c'est par le moyen des raquettes que des Indiens fidèles portaient les dépêches de la poste l'hiver. Ils allaient chargés de leurs sacs et couraient sur la neige. Si une tourmente survenait, s'ils se trouvaient trop embarrassés en route, ils laissaient une partie de leur charge au pied d'un arbre, et revenaient la prendre plus tard; les passans n'avaient garde d'y toucher; une régularité, une exactitude extrême, n'étaient pas de rigueur. Ces coureurs de la poste indienne sont comme les frères des fameux messagers persans, qui remontent au temps de Darius. Ceux-ci portent de même leurs sacs de dépêches en courant, et lorsqu'ils s'endorment en chemin, harassés de fatigue, ils ont soin d'allumer une cordelette de chanvre, la passent autour de leur doigt de pied pour être réveillés à l'heure et reprendre bien vite leur course.

L'alimentation du Lac-Supérieur semble se faire principalement au moyen de sources souterraines dont la plupart viennent des régions septentrionales; même en été l'eau du lac est très froide, presque glacée. En tout temps, la limpidité est telle qu'on voit le fond à plusieurs mètres de profondeur. En hiver, en faisant un trou dans la glace et se couvrant la tête d'une étoffe noire, si l'on applique l'œil sur ce trou, on répète en grand l'expérience de la *chambre claire* des physiciens. Le volume des eaux du lac est à peu près constant, car le niveau varie peu. Cependant on a relevé, à

des époques irrégulières, des exhaussemens et des abaissemens restés jusqu'ici sans explication. Il n'y a pas de marées périodiques; il y a par momens des raz de marée, c'est-à-dire que le flot envahit tout à coup le rivage par un ou deux bonds, puis se retire, pour recommencer quelquefois, et c'est tout. Cet étrange phénomène a lieu aussi dans les mers tropicales, où il est très fréquent, par exemple sur les côtes des îles Maurice et de la Réunion, dans l'Océan indien. Là, on a essayé de s'en rendre compte en imaginant des éruptions volcaniques sous-marines. Ceci nous semble, surtout pour le cas des raz de marée du Lac-Supérieur, n'être pas une explication acceptable, car personne n'a reconnu ces volcans.

Partis le matin de Calumet de très bonne heure, nous n'arrivâmes que sur le tard. Après Copper-Falls vient la rade pittoresque d'Eagle-Harbor. Sur le lac, par les temps clairs, on devine l'île Royale, dont se profile à l'horizon la silhouette indécise; elle apparaît comme un mirage. A notre droite se dresse le mont Houghton; il rappelle le nom de l'infortuné géologue qui, le premier, en mesura et gravit la cime. L'air est d'un calme, d'une transparence infinie, la température très douce quand on grille à l'ombre à New-York ou à Boston. Bien peu d'endroits défrichés; le blé vient mal, le sarrasin, le seigle, l'avoine, donnent seuls quelque pauvre récolte; la pomme de terre pousse à souhait. Les défrichemens peuvent aussi se cultiver utilement en prairies.

Nous recoupons, sous les sombres conifères, de petits ruisseaux qui gazouillent à l'ombre et courent sur les galets et la roche polie, où pend un flocon de mousse verte. Une personne charitable a laissé en cet endroit un seau et un vase de fer-blanc; chacun peut se désaltérer à l'aise : notre cheval s'abreuve avec délices. Il connaît bien le lieu, il aurait refusé d'aller plus avant, si l'on ne se fût pas arrêté. La forêt est silencieuse, et l'on n'y entend chanter ni le rossignol, ni la fauvette, ni même la cigale ou le grillon. Aucun papillon, aucune libellule aux ailes diaprées n'égaie de ses vives couleurs le paysage autour de nous, où d'ailleurs arrivent à peine les rayons du soleil; le calme de la nature est complet. Un peu plus loin apparaissent des puits de mine abandonnés, des maisons d'exploitation, des villages d'ouvriers veufs d'habitans. Tout le monde est parti, et rien n'est désolant comme ces ruines, si jeunes en ce morne désert. Les portes sont ouvertes ou absentes, les vitres manquent aux fenêtres, les mauvaises herbes ont envahi le jardin. Il semble que par une de ces ouvertures une tête humaine va paraître, ou au moins quelque animal familier. Il n'en est rien, et ces tristes lieux ne racontent que la désespérance et la fuite. C'est là l'éternelle histoire dans les mines américaines. Les *placers* de Californie, surtout aux premiers temps de l'exploitation de l'or, ont vu se dérouler bien

d'autres péripéties, et souvent présenté, du jour au lendemain, le spectacle d'un silence de mort succédant à la plus turbulente agitation.

La variété fait le charme de tout voyage. Voici, comme opposition au précédent tableau, le lac des Moustiques aux eaux bleues, Copper-Harbor avec sa double baie, dont celle de Fanny-Hoe est tout entourée d'arbres; voici le fort Wilkins avec ses casernes et ses palissades, abandonné depuis longtemps, et les deux phares aux tours blanches, sur lesquelles viennent prendre leur relèvement les *steamers* et les voiliers qui entrent dans le « port du cuivre. » Là est la grande mine de Clark, où je retrouve deux Français, l'un propriétaire, l'autre directeur de cette exploitation. Bientôt un élève de l'École des mines de Paris, qui a eu l'heureuse idée de faire son voyage d'instruction au-delà des mers, vient nous rejoindre, et nous buvons ensemble à la France : trois mille cinq cents lieues nous en séparent. De la maison où nous sommes logés, nous dominons le lac, dont la vue à cette hauteur encadre admirablement le paysage. Un vieux sachem, un Chippeway converti, Baptiste, qui erre par ces parages, veut bien consentir à alimenter notre table. De chef de tribu, il s'est fait marchand de poisson, et nous vend des truites saumonées et du *white fish*, qu'il pèse gravement à la romaine. Les mauvaises langues disent qu'elle est à faux poids. Le *capitaine* de la mine, l'Irlandais O'Connor, qui prétend descendre des rois d'Irlande, nous pilote dans les travaux. Il avait, comme tous ses compatriotes, la mauvaise habitude de s'enivrer. Un jour, il a fait le serment de ne plus boire que de l'eau pendant quatorze ans, et il l'a tenu; il vient de le renouveler pour quatre ans. Son fils, qui n'a rien juré, est toujours ivre.

La mine de Clark appartient à MM. Estivant, qui ont fait faire en France tant de progrès à la métallurgie du cuivre, et dont la belle usine de Givet dans les Ardennes est connue. On a plaisir de retrouver de tels hommes à l'étranger, et il serait bon que l'énergie et les capitaux de nos industriels vinssent plus souvent se montrer à l'œuvre au dehors : notre pays ne peut qu'y gagner. La mine de Clark est citée parmi celles qui ont été exploitées au Lac-Supérieur avec le plus de patience et d'esprit de suite. Les magnifiques installations qu'on vient d'y achever ne sauraient être passées sous silence. Les Américains, qui ont l'habitude d'aller plus vite et plus brutalement, ne songent pas toujours à assurer ainsi l'avenir. Enfin il y a je ne sais quoi d'attachant dans ce village d'ouvriers aux maisons de bois çà et là éparses, dans cette école, dans cette chapelle, perdus au fond de ces solitudes, et où l'on entend parler couramment notre langue. La plupart des bûcherons, des charpentiers et des terrassiers, occupés en grand nombre, sont Canadiens, et se

montrent, comme partout, rebelles aux rudes consonnances de l'anglais.

Le minerai de cuivre est obtenu et traité à Clark comme dans les autres établissemens du lac. Tous les perfectionnemens réclamés par l'art des mines ont été ici introduits, souvent inventés. Ainsi l'on fait usage dans les galeries de perforateurs mécaniques analogues à ceux employés au tunnel du Mont-Cenis, et l'on extrait au dehors le minerai au moyen de machines à vapeur. Là on le jette sous des pilons en fer, qui le broient. La poussière minérale est amenée par un courant d'eau sur des tables dormantes, à secousses ou tournantes, sur des tamis oscillans, et finalement dans des labyrinthes où l'eau fait de très nombreux circuits avant de s'échapper. C'est ainsi en dernière analyse que le cuivre est séparé de sa gangue. Les paillettes de métal, mêlées à des particules, à des paillettes d'argent, sont recueillies. On met à part autant que possible les morceaux qui renferment de l'argent. La moyenne de rendement des minerais ne dépasse pas 3 pour 100 de cuivre, c'est-à-dire que la roche abattue, triée, pulvérisée et lavée ne donne pas plus de 3 parties de métal sur 100 de gangue. Le cuivre brut ainsi obtenu est prêt pour l'expédition. Il est encore mêlé d'un peu de matière stérile, mais l'ensemble contient au moins 80 pour 100 de cuivre métallique pur. Ce chiffre, comparé au précédent, donne le taux de l'enrichissement obtenu.

Les minerais qui n'ont pas besoin d'être enrichis sont ceux qu'on nomme le cuivre à baril et le cuivre en masse. Le premier, qui se compose de métal en morceaux plus ou moins gros, séparés à la main ou retrouvés sous les pilons, est ainsi nommé parce qu'il s'embarque directement dans des barils, le second, parce qu'il comprend les masses, les blocs les plus volumineux, lesquels, amenés à la plage, sont descendus à fond de cale par des grues. Tout ce cuivre, en poudre, en morceaux ou en masses, est fondu soit à Hancock, soit à Détroit, où les cheminées de l'usine la nuit servent comme de phares aux navires. En 1868, nous avons vu aussi traiter à Pittsburg, en Pensylvanie, les masses cuivreuses du Lac-Supérieur. Finalement le métal est raffiné et coulé dans des moules, où il prend les formes que le commerce réclame, celles de lingots, de pains ou de plaques. Il y présente cette belle couleur rouge, soyeuse, irisée à la surface, et cette malléabilité, particulière au cuivre, qui le rend apte à s'aplatir sous le marteau sans se rompre. On l'expédie surtout à New-York, le principal marché du métal aux États-Unis. La production totale des mines du Lac-Supérieur a dû atteindre 18.000 tonnes de cuivre en 1874; elle a toujours été en augmentant depuis que les mines sont ouvertes. Dans les premiers temps, un sourire d'incrédulité, surtout sur les places européennes,

accueillit la nouvelle de la fécondité de ces mines. On ne regardait les spécimens extraits que comme une curiosité minéralogique, mais il fallut bien vite se rendre à l'évidence; aujourd'hui ces mines viennent immédiatement pour le chiffre de la production après celles du Chili, qui fournissent la moitié de tout le cuivre consommé sur le globe.

Les ingénieurs du vieux monde ont tout à apprendre à visiter ces gisemens, uniques dans leur genre. En ce qui regarde l'exploitation et la préparation mécanique, tout y est porté à un degré de perfection qui rarement a été dépassé. Il le faut bien, puisqu'en un pays si éloigné, où tout manque, où la main-d'œuvre est des plus chères et varie de 3 à 5 dollars par jour, on travaille avec profit des mines dont la richesse moyenne en cuivre ne dépasse pas 3 pour 100. Ce titre est partout, fût-ce dans les mines d'Allemagne où l'ouvrier vit à si bon marché, la dernière limite du minimum, même en tenant compte que le cuivre est à l'état métallique. C'est ici surtout qu'il faut voir travailler les *rock-breakers* ou machines à concasser la roche, qui prennent entre leurs puissantes mâchoires d'acier les plus forts blocs pierreux sortis de la mine et les font éclater avec la même aisance qu'un casse-noix le fruit qu'on lui présente. Le génie américain, si fécond dans les inventions mécaniques, est ici sans cesse en éveil et a reculé les limites de l'audace. Le fameux pilon de Ball peut broyer par jour à lui seul jusqu'à 100,000 kilogrammes de minerai. On peut mesurer le progrès accompli en rappelant que la vieille flèche allemande écrase à peine 1,000 kilogrammes, le pilon anglais de la Cornouaille 2,000 kilogrammes, et le *stamp* californien le plus perfectionné 4,000 kilogrammes. Il est curieux de voir l'outil mastodonte du lac, soulevé directement par la vapeur comme les marteaux-pilons des grandes forges, se dresser et retomber ensuite de tout son poids sur les énormes blocs rocheux qu'il pulvérise d'un seul coup. Le bruit formidable s'entend de très loin; le puissant engin ébranle le sol comme un tremblement de terre, et il faut toujours l'asseoir sur les fondations les plus épaisses et les plus solides pour qu'il ne démolisse point par ses percussions répétées l'édifice où il est établi.

Le moment est venu de révéler quelques faits étranges se rapportant à un cas particulier de l'exploitation des gîtes du Lac-Supérieur, qui furent jadis fouillés par une race aborigène de mineurs émigrans, différens des Indiens d'aujourd'hui. On a retrouvé des excavations recouvertes par la terre végétale et où des arbres d'un âge de plusieurs siècles, par exemple un pin vieux de quatre cents ans, avaient poussé. Dans une de ces tranchées antiques, on a signalé des restes de soutènemens informes, d'étais en bois, sous un

énorme bloc métallique, que les mineurs de ces temps inconnus avaient essayé de soulever, et dont, de guerre lasse, ils avaient détaché des morceaux, sans doute avec le couteau ou la hache de silex. Sur quelques points, la roche pierreuse semblait avoir été attaquée par le feu pour être rendue plus friable. Ce procédé, dont les anciens ont fait usage en d'autres contrées, est encore employé dans quelques mines d'Allemagne. Avec les blocs de cuivre natif, les exploitans aborigènes fabriquaient des haches, des pointes de lance, des couteaux, des poinçons, qu'on a çà et là retrouvés. A Houghton, nous avons vu aux mains d'un vénérable pionnier de la presqu'île de Keweenaw une série de ces instrumens récemment déterrés près du Portage, et qui feraient envie à bien des musées, tant ils sont d'une conservation intacte, d'une forme élégante, et tant est belle la patine qui les recouvre.

Dans la plupart des anciennes excavations, on a mis à jour quantité de marteaux de pierre, ronds ou ovales, avec une rainure au milieu pour l'emmanchement. En un endroit, les mineurs avaient mis leurs marteaux en tas avec ordre, et l'on en trouva tant qu'on en chargea une charrette. Quand on dispose ainsi ses outils, c'est avec une idée de retour. Pourquoi ces ouvriers n'avaient-ils plus reparu? Tout semble faire croire que c'étaient des émigrans partis du sud, qu'ils ne travaillaient que l'été, pendant la bonne saison, et s'en allaient l'hiver aux premiers froids. Qu'auraient-ils fait, que seraient-ils devenus, quand 3 pieds de neige couvraient le sol pendant des mois entiers? Dans les tumulus funéraires du Missouri, de l'Illinois, de l'Ohio, on retrouve des haches, des couteaux de cuivre, provenant précisément des exploitations du Lac-Supérieur. Qui a édifié ces tumulus? Nul ne le sait. Qui a exploité les mines du lac? On l'ignore également; mais c'est évidemment la même race qui apparaît ici et là, et dans les deux cas elle est différente des Indiens actuels, qui ne bâtissent pas de tumulus et n'ont jamais exploité de mines. Là-dessus, les récits des missionnaires du XVIIe siècle ne laissent pas de doutes. Aucune tradition, aucune légende sur les anciennes exploitations de cuivre chez tous les Indiens des lacs. C'est au plus si quelques-uns portent par hasard une amulette de ce métal; ils n'osent pas même toucher à un gros bloc de cuivre natif qui apparaît sur la rive méridionale du Lac-Supérieur. Ils prétendent que c'est le Grand-Esprit, le manitou des eaux, et que le sacrilége qui voudra y porter la main mourra. Quand les missionnaires arrivèrent, il y avait d'ailleurs plusieurs siècles que les exploitations étaient abandonnées; nous venons d'en donner la preuve. La date et les véritables auteurs de ces exploitations, voilà les données d'un problème de plus à poser

LES MŒURS

LE DROIT PUBLIC ET PRIVÉ

DU JAPON

De toutes les manifestations auxquelles un peuple est conduit par le développement naturel de ses facultés, nulle ne reflète mieux son génie, ne révèle plus clairement son caractère que sa législation. C'est là que chaque nation dépose le secret des tendances et des forces créatrices dont les évolutions constituent sa grandeur ou sa décadence. Tous les monumens de l'histoire romaine eussent-ils péri, nous retrouverions encore dans l'aride lecture du *Corpus juris* un tableau fidèle de la société qui vivait à Rome, de sa constitution civile et politique, de ses idées morales, de son idéal social. L'histoire du droit peut aussi nous renseigner mieux qu'une sèche chronique sur ce moyen âge japonais qui s'est perpétué jusqu'à nos jours. C'est dans le développement de ses institutions fondamentales que nous nous proposons d'étudier ce peuple si curieux, cette société si complète et si raffinée, où l'Europe retrouve avec surprise le tableau des âges qui ont disparu pour elle. Pourtant qu'on ne s'y trompe pas, le mot *droit* réveille avant tout chez nous l'idée de la justice absolue appliquée comme principe dirigeant aux actions humaines : c'est ainsi qu'il peut être opposé tour à tour à la force, à l'injustice, à la légalité; il est à la morale comme une circonférence plus petite, mais concentrique, et, tandis qu'elle nous crée de simples devoirs, il nous impose des obligations. Précise ou confuse, cette notion se trouve au fond de tous les esprits, elle est pour l'homme un élément de son identité morale, et devient l'apanage des hommes libres, des races indépendantes et progressives qui ont marqué chacun de leurs pas dans l'histoire par les perfectionnemens que l'idée du droit a reçus dans leur sein. Chaque grande

époque en a donné sa définition et s'est du même coup définie elle-même dans ses tendances et ses aptitudes. Toutefois cette notion ainsi comprise ne peut surgir là où l'homme n'est rien, où l'individu, dominé par une nécessité aveugle, ne compte plus que comme une molécule d'un organisme étranger, où sa nature fléchit devant l'immobilité des castes, où sa liberté, se heurtant contre les hauteurs mystérieuses de la théocratie, s'enferme dans le cercle infranchissable tracé autour de lui par une puissance supérieure. Aussi chez les races indolentes et asservies de l'extrême Orient le principe de libre examen s'efface devant une soumission aveugle à des traditions obscures et à des formes permanentes, et tandis que l'homme des pays libres se place pour raisonner au-dessus des faits ou des lois écrites, un Chinois ou un Japonais acceptera comme nécessités dominantes et directrices ces lois écrites ou ces faits existans. Pour lui, la belle parole de Bossuet n'existe pas, il répondrait au contraire qu'il n'y a pas de droit en dehors de l'autorité.

Dans ce sommeil de la conscience individuelle, les hommes, habitués à écouter la voix du maître avant celle de la nature même, n'ont d'autre lien social que l'obéissance affermie par la crainte, par les sanctions pénales et par l'opinion publique. Il se forme au milieu d'eux une série de préceptes conventionnels qu'on observe par habitude, par conviction ou par respect humain, mais qu'on n'examine pas et dont aucun n'a pris racine dans les profondeurs du moi. Il en résulte une grande fixité dans l'état social, une grande facilité à gouverner, et, tandis que chez nous le mouvement perpétuel des esprits détruit sans cesse à mesure qu'il fonde, en Orient, si quelque grand homme a réalisé une conception puissante, elle se perpétue par l'inertie de ceux qui la subissent. On ne saurait nier toutefois qu'il en résulte aussi une grande faiblesse, car il n'y a pas de véritable cohésion sociale là où il n'y a pas d'hommes habitués à penser en commun, à se rencontrer dans un même idéal. Si le seul lien qui les unisse est le respect machinal d'un même pouvoir, le jour où ce pouvoir tombe, où l'autorité disparaît devant le scepticisme, il reste une poussière humaine, mais plus de nation.

Au contact du scepticisme étranger, sous l'influence des coups d'état et des perturbations sociales, un éparpillement semblable menace de s'accomplir au Japon. La nature complexe de son ancienne constitution et les qualités particulières de la race japonaise permettront peut-être d'en ralentir la marche ou d'en supprimer les dangers : nous aurons à en indiquer les causes et les remèdes; mais nous devons avant tout présenter le tableau des institutions politiques et privées telles qu'elles résultent des usages encore plus que des lois. Quels furent aux différentes périodes de son histoire l'organisation des pouvoirs, les rapports des classes

privilégiées avec le peuple? Comment le droit politique se trouvait-il reflété dans les coutumes privées? Qu'était-ce en un mot que la société japonaise, qu'en reste-t-il et qu'en peut-on faire? Telles sont les questions auxquelles, après plusieurs années d'observation attentive, nous essaierons de répondre sans nous flatter de les trancher définitivement.

I.

En dehors des temps fabuleux qui dépassent toutes les chronologies connues, l'histoire du Japon se divise en deux périodes que les Japonais appellent l'une *osheï*, et l'autre *hasheï*. La première s'étend depuis 660 avant Jésus-Christ jusqu'à 1192 après; c'est celle pendant laquelle s'exerça le pouvoir des *mikados*. La seconde, commencée en 1192, ne s'est terminée qu'en 1868; elle correspond au pouvoir des *shogoun* ou commandans militaires, que les Européens se sont obstinés à désigner depuis longtemps par l'expression impropre de *taïkoun*. Il s'en faut bien que cette date de 1192 marque un changement brusque opéré dans les institutions du pays; elle n'a été choisie, comme celle qui marque chez nous la fin du moyen âge, que pour indiquer le point culminant d'une transition lente, poursuivie à travers les siècles. C'est seulement au commencement du XVIIe siècle, avec Yéyas, que le shogounat devint une institution légale et incontestée. Au point de vue particulier qui nous occupe, ce qu'il importe d'étudier dans la première période, c'est l'origine du pouvoir impérial, ses moyens de conservation et aussi ses élémens de faiblesse et de dissolution.

Les conquérans, Malais ou Chinois, qui au début de l'époque historique s'emparèrent du sol semblent s'y être établis en maîtres exclusifs sans se mêler à la population aborigène des Yessos ou Aïnos, qui recula devant eux. Leurs chefs, les mikados, étaient avant tout des chefs militaires; leur pouvoir conserva quelque force tant qu'ils eurent à combattre vers l'est les habitans primitifs. C'est pendant cette période qu'on essaya, sans y parvenir, d'extirper l'odieuse coutume d'enterrer les vivans avec les morts; plus tard on remplaça ces victimes humaines par des images de bois. Ce pouvoir des mikados dut s'affaiblir dès que la conquête achevée le rendit inutile et à charge aux vainqueurs, et c'est alors qu'il revêtit le caractère religieux. On vit apparaître le sintoïsme, — culte des *kamis* ou génies protecteurs, dont le souverain est le descendant charnel, — et le mythe du glaive, du miroir et du sceau remis par Zenshio-Daijin à ses héritiers mortels. La théocratie sintoïste remplace l'autorité militaire, elle dut bientôt elle-même céder le pas au bouddhisme (600 ans après Jésus-Christ).

Cependant les nouveau-venus, qu'il faut appeler désormais les Japonais, prenaient possession du sol en guerriers laboureurs à la façon des anciens Germains. Ils s'habituèrent à vivre dans une sorte d'indépendance. Ceux qu'une infirmité physique ou leur penchant naturel éloignait du métier des armes se vouèrent exclusivement à l'agriculture; les autres abandonnèrent tout travail, se tinrent prêts à répondre à l'appel de l'empereur en cas de guerre, et prirent ainsi vis-à-vis des premiers le rôle de protecteurs, prélude d'une féodalité bien plus militaire que territoriale, fondée au profit de quelques potentats qui ne tardèrent pas à devenir les maîtres du pays. Loin de s'en inquiéter, la cour impériale crut avoir assuré son salut en s'évertuant à fomenter la discorde entre les différens clans et à perpétuer des guerres civiles dans lesquelles elle devait finalement disparaître.

Par quels moyens espérait-elle maintenir sa suprématie? En premier lieu, elle avait fait alliance avec la religion. Le mikado était le descendant des dieux, le chef et le souverain juge du clergé, le fondateur des temples les plus célèbres, le distributeur des gros « bénéfices » et des dîmes énormes attribuées aux bonzeries. Il disposait de toute l'influence monastique, qui était grande; on voyait des criminels échapper à la justice et des usurpateurs même éviter le châtiment en se mettant sous la protection des monastères, qui exerçaient un véritable droit d'asile. Les temples servaient en même temps d'écoles, et entre les mains des prêtres bouddhistes l'enseignement, emprunté tout entier aux livres chinois, inculquait aux générations le respect du souverain comme un dogme fondamental. Les desservans laïques des temples ou *mya* sintoïstes formaient de leur côté une véritable armée et assuraient la centralisation impériale tout au moins dans le domaine religieux. Enfin les empereurs consacraient cette union avec le clergé en se faisant eux-mêmes raser la tête après leurs fréquentes abdications, forcées ou volontaires. Le sacerdoce offrait ainsi aux monarques incapables ou aux candidats évincés un refuge qui fait involontairement songer à nos derniers Mérovingiens.

On chercha un autre élément de durée dans l'immobilité de la dynastie. Au début, le pouvoir était héréditaire et transmis le plus souvent au fils aîné, quoiqu'il n'y eût pas de règle à cet égard. A défaut d'héritier mâle, l'empereur choisissait par adoption son successeur, ou bien une fille, veuve ou sœur, montait sur le trône. Outre les fils d'impératrice, les fils d'une des douze concubines officielles attachées à la cour sous le titre de servantes de l'impératrice pouvaient devenir héritiers; mais, sous l'influence des idées chinoises, afin de donner plus de fixité au pouvoir, afin d'écarter aussi es compétitions que la faculté d'adopter devait susciter autour du

trône, on établit quatre familles impériales, *shi-shin-uo*, qui eurent le privilége exclusif de fournir des monarques, soit en cas d'extinction de la ligne directe, soit même en cas d'indignité de l'héritier du sang. Ces familles, dont les deux premières ont encore des représentans, portaient les noms d'Arisungawa, Fushimi, Katsura, Kumin. Au-dessous d'elles se plaçaient dans une hiérarchie toute conventionnelle les cinq familles adjointes ou *gosekkaï*. Leurs membres résidaient autour du palais dans des enceintes séparées et entouraient constamment la personne royale. Aussitôt dépouillés de leurs fonctions militaires, les mikados, condamnés à l'existence claustrale du sérail, tombèrent aux mains d'un entourage intrigant, à qui toutes les ambitions étaient permises. Le caractère particulier de cette cour était en effet l'origine identique de tous ceux qui en faisaient partie. Les *kugés* étaient des descendans soit des lignes collatérales, soit des bâtards nés des douze concubines officielles, par conséquent tous parens des mikados. Ils se rasaient la tête, se laquaient les dents, portaient un seul sabre, et, ne se mariant qu'entre eux, formaient une caste à part, fière de sa naissance et des priviléges qui s'y rattachaient, de sa préséance sur les chefs militaires les plus importans, de son inscription sur le « grand-livre de la noblesse, » de son droit exclusif d'approcher le descendant des dieux. Pendant longtemps, ils exercèrent seuls ce qui restait de pouvoir à l'empereur; si puissans qu'ils fussent chez eux, les chefs de clans n'avaient pas entrée à la cour et ne pouvaient s'emparer de la direction des affaires. L'étiquette orientale et le prestige mystérieux de ce gouvernement invisible retardèrent pendant longtemps une chute imminente.

En résumé, la forme du gouvernement à cette époque était un despotisme théocratique, superposé à une oligarchie guerrière, l'un représentant une volonté sans moyens d'action, l'autre une force sans unité de direction. Ce dualisme, qu'on retrouve à toutes les époques de l'histoire du Japon et jusqu'à nos jours, est inhérent à la nature même de l'esprit national, qui échappe à la centralisation et recherche les petits groupes, le fractionnement, le morcellement infini. Ce qu'il faut dire, c'est que la domination du mikado, absolue sur les cinq provinces qui entouraient Kioto, était très paternelle.

Il paraît difficile chez nous de réprimer un sourire quand on parle de gouvernement paternel; mais le mot reçoit ici son acception vraie et ne représente pas une pure fiction. A côté de quelques monstres, l'histoire mentionne la plupart du temps les noms de souverains bienfaisans. Non-seulement la sagesse chinoise prise à la lettre, mais la raison d'état elle-même leur trace cette voie. Épargner les petits, ne pas s'aliéner les masses, se préoccuper de leur bien-être, prendre indirectement leur avis sans avoir l'air de les consulter,

sont d'antiques traditions que le passé a léguées au présent. Il est facile de les observer à l'égard d'une foule obéissante et résignée, qui, loin de songer à contester le principe de l'autorité, n'y voit que l'émanation d'une puissance supérieure et nécessaire; bienfaisante ou malfaisante, libérale ou oppressive, elle demeure toujours incontestable comme l'empire d'un père sur ses enfans. C'est à ce titre de père spirituel que l'empereur offrait ses prières pour le bonheur du peuple, faisait des distributions de riz, consacrait des temples, ouvrait des routes et des canaux. D'ailleurs le souverain n'exerçait pas le pouvoir lui-même; il le délégua de bonne heure à un *kwambaku* ou premier ministre, qui seul signait les décrets. A l'heure qu'il est, c'est encore l'empereur qui parle dans les actes publics, et c'est le premier ministre qui signe. Les grands dignitaires ne sont que les interprètes de la volonté mystérieuse d'un oracle muet. De là une forme particulière de la responsabilité ministérielle assez digne de remarque. Veut-on exclure un ministre, veut-on retirer un décret impopulaire, on déclare que le ministre a mal compris et mal rendu la pensée du monarque. Comme le prince rebelle et l'assassin sont accusés d'avoir troublé le sommeil auguste de leur souverain, sa volonté est le critérium infaillible, universel, du bien et du mal.

Le mikado était, comme il l'est encore aujourd'hui, propriétaire éminent de tout le territoire de l'empire; mais ce droit nominal ne s'étendait avec efficacité que sur les *Gokinaï* ou cinq provinces qui entouraient Kioto et dont il touchait les impôts sous forme de rentes en nature. La cour était bien loin de vivre dans le faste; les constructions de cette époque qui subsistent encore, notamment le palais de Kioto, n'attestent pas une grande splendeur. A part les vêtemens, les parures, les meubles précieux, la vie antique était simple au Japon, et le budget restreint du prince lui permettait à peine d'entretenir une cour embarrassante et nombreuse. Aussi beaucoup de *kugés* en étaient-ils réduits à gagner modestement leur vie en se faisant maîtres d'escrime, de musique, ou professeurs de cuisine, de poésie et de dessin, occupations que beaucoup conservent aujourd'hui malgré la restauration du pouvoir impérial, qui ne les a pas tous enrichis. Il se forma ainsi dans la capitale un centre de lumières, une société cultivée et raffinée, où se développèrent les belles-lettres, les sciences, les arts importés de la Chine. Ce fut non-seulement la suprématie religieuse, mais la supériorité intellectuelle, qui devint le privilége de la noblesse de cour, et cela ne servit qu'à augmenter son dédain pour l'ignorance de la caste militaire et à l'isoler des clans qui devaient la réduire bientôt au néant.

On a vu toutes les causes de dissolution qui menaçaient l'état; il en reste une dernière à signaler. « Vous ne pouvez, dit Confucius,

habiter sous le même ciel que le meurtrier de votre père. » La solidarité dans la famille japonaise, comme dans la famille germanique, se résume dans le principe que les fautes d'un seul sont communes à tous, et que les insultes faites à l'un s'adressent à l'autre. Elle renfermait sans doute le germe de grandes vertus, et réunissait dans une même main des forces éparses; mais, née dans le clan, elle n'en dépassait pas les limites, et ne s'élevait pas de la tribu à la nation. Nulle considération ne dominant la fidélité due au patron, aucune ne pouvait prévaloir contre son honneur et contre la poursuite de ses vengeances. Si l'on ajoute que dans les sociétés mal policées la *vendetta* remplace forcément l'action impuissante de la justice, on conçoit que les dynasties militaires ne pouvaient se faire que des guerres d'extermination. Le jour où l'une d'elles aurait réussi à désarmer tous ses ennemis, elle devait arriver à la toute-puissance. Quinze siècles s'écoulèrent dans ces luttes intestines, d'où la maison de Minamoto sortit victorieuse, maîtresse d'un pays jonché de ruines et aussi mal préparé dans cette longue anarchie pour la soumission que pour la liberté. Elle avait démembré et anéanti les forces rivales, elle avait brisé les ressorts de la puissance sacerdotale en se servant comme instrument du christianisme, qui venait de faire son apparition, elle s'était donné, par une brillante expédition en Corée, le prestige de la conquête; il lui restait à profiter d'un succès momentané pour assurer l'avenir et fixer les destinées du pays dans une organisation stable, fondée sur ses instincts invincibles et ses réels besoins. Ce fut l'œuvre de Yéyas.

II.

Le voyageur qui sort d'Yeddo par la porte du nord ne tarde pas à rencontrer une large avenue de sapins, au bout de laquelle, après trois jours de marche, il vient se heurter au pied des montagnes de Nikko. Au milieu d'une riche végétation, dans une solitude grandiose, s'élèvent des temples qui dépassent en réputation et en richesse tous ceux que possède le Japon. C'est là que voulut reposer le soldat-législateur, le plus grand homme de son pays, qui, après avoir fermé l'ère des guerres civiles, assurait à la nation deux siècles et demi d'une profonde paix. En parcourant le monument qui survit à son œuvre, le désir s'éveille de connaître les hommes et les choses de ce temps, de savoir quels furent les ressorts du gouvernement et de la société qui reçurent alors une si puissante impulsion. Il est dans la vie des peuples une heure critique que l'on pourrait appeler l'heure du législateur; c'est quand, épuisée par les grandes luttes et les secousses intérieures, la société, avide de repos et lasse de chimères, contemple autour d'elle les désastres

de l'anarchie et prend le parti de les effacer, si elle est libre, ou de les laisser réparer par la main d'un maître, si elle est esclave. Les lois dans lesquelles une nation immobilise alors son avenir ne sont souvent que des transactions que la lassitude arrache à l'esprit de progrès et de nouveauté; mais, tandis que chez certains peuples la mobilité des esprits force le législateur à reprendre perpétuellement son œuvre, chez d'autres l'activité législative ne répond qu'à de rares évolutions et ne s'éveille qu'à de longs intervalles.

Yéyas fut un de ces réformateurs heureux qui trouvent au même moment leur œuvre préparée et leur génie prêt. Issu d'une famille d'origine impériale, entouré de serviteurs dévoués qui l'avaient aidé à vaincre, maître de la rébellion, il songea à éterniser au profit de sa postérité une domination pacifique, et au profit de son pays une forme de gouvernement immuable. Tout ne lui appartient pas dans ses lois; on retrouve dans la partie morale l'influence de Confucius, la théorie des cinq devoirs réciproques de souverain et de sujet, de père et de fils, de mari et de femme, d'aîné et de cadet, d'ami et d'ami, l'examen personnel de soi-même et toute la philosophie contemplative et froide des écoles chinoises. Sa sagacité lui enseignait qu'il faut dans les réformes conserver tout ce qu'on peut du passé, et qu'il n'est pas dans les édifices nouveaux de matériaux plus solides que ceux qui ont subi déjà l'épreuve du temps. OEuvre composite où se mêlent des préceptes de morale, des lois constitutionnelles, des pénalités, des souvenirs personnels et des conseils sur l'art de gouverner, la législation de Yéyas a beaucoup plus le caractère d'un testament que celui d'un code. Les recommandations d'un politique habile et dissimulé y tiennent trop de place pour être impunément soumises aux regards des profanes; aussi ne pouvaient-elles être consultées que par certains dignitaires.

La première nécessité qui s'imposait au shogoun était de régler définitivement ses rapports avec le gouvernement du mikado. Reléguer celui-ci à Kioto et s'établir à Yeddo, c'était quelque chose, ce n'était pas assez. Le souverain était confiné dans un modeste palais, au milieu d'une ville dominée de tous côtés par des montagnes, et dont la seule issue vers la mer était gardée par le château d'Osaka, magnifique forteresse confiée à un fidèle du shogoun. Dans Kioto même résidait un de ses délégués sous le titre de gouverneur, et avec la mission réelle d'exercer une surveillance incessante sur tous les actes de la cour et jusque sur la police intérieure. En même temps les fonctions de grand-prêtre du temple de Heizan à Yeddo furent confiées à l'un des proches parens du mikado, afin qu'on eût toujours sous la main, sinon un otage, du moins un rival à lui opposer en cas de conflit. D'autre part le shogoun est seul en rapport avec la cour de Kioto, à laquelle aucun

daïmio n'a d'hommage à rendre; aussi, sauf les hommes sûrs qu'on lui adresse, le souverain prisonnier n'a-t-il jamais l'occasion de voir un des grands feudataires. Point de contributions à leur demander, point d'ordres à leur donner; le séjour même de Kioto leur est interdit : on évite ainsi une conspiration de l'aristocratie sous la bannière du prince semblable à celle qui a précisément réussi en 1868. Le shogoun prend à sa charge personnelle toutes les dépenses d'entretien de la cour, et affecte à cette partie du budget toutes les taxes perçues sur les routes, ponts, bacs, etc. Ainsi isolé, le monarque fainéant n'était plus à redouter; mais il restait à faire tourner au profit du nouveau pouvoir les élémens de force et de centralisation de l'ancien. L'autorité ecclésiastique rayonnait autour de Kioto : c'est là qu'elle avait son centre d'action; il fut déplacé. Les tribunaux ecclésiastiques furent transférés à Yeddo. Si affaiblie que fût l'autorité impériale, elle n'en conservait pas moins un prestige que Yéyas sut maintenir pour se l'approprier. Il lui demanda l'investiture et la consécration solennelle d'un pouvoir qu'on ne pouvait ni lui ôter, ni lui contester. Reconnaissant une supériorité nominale qui ne pouvait militer qu'à son profit, il donna lui-même l'exemple d'un respect à distance pour le trône.

Tranquille désormais du côté de son auguste rival, il reste au législateur le soin d'assurer la paisible possession de la toute-puissance à ses descendans. Il laisse sous leur domination immédiate les plus riches provinces du Japon, celles qui ont la plus grande importance commerciale. Quelques chefs des plus fidèles familles qui l'entourent doivent constituer une petite oligarchie solidaire et s'accorder sur le choix d'un successeur à défaut d'héritier mâle. Le choix du chef confié aux grands dignitaires rivaux constitue sans aucun doute le point faible du système, il a été l'origine de bien des luttes obscures et l'une des causes qui en ont amené la chute.

A ses successeurs et à ceux qu'il croit intéressés à la grandeur du shogounat, le testateur adresse à plusieurs reprises des avertissemens dont quelques-uns semblent empreints d'une naïveté un peu factice, tandis que d'autres nous offrent la révélation curieuse de ce que pensait, il y a trois siècles, un Machiavel oriental s'inspirant de la sagesse chinoise.

« Article 76. ... Un homme ordinaire est comme un outil. Or chaque outil a son usage propre et séparé; le marteau ne répond pas au besoin du ciseau, et la vrille ne peut servir de scie. Chaque individu a précisément son emploi spécial de la même manière. Servez-vous d'un sage pour la sagesse, d'un homme brave pour le courage, d'un homme robuste pour la force; la maladie même d'un homme malade peut servir; en un mot servez-vous de chacun suivant son aptitude individuelle. Pas

plus qu'une vrille ne remplace une scie, un ignorant ou un homme faible ne peut remplir le rôle d'un homme fort et ne peut le remplacer. C'est en adoptant ou en rejetant ce principe qu'on montre son habileté ou son incapacité. »

Cet ensemble de préceptes constitue un corps de doctrine, une sorte de catéchisme politique dont tout homme en place était imbu et qui a servi de guide à plusieurs générations. Aujourd'hui encore bien des choses que l'on croit changées parce que les mots ont varié demeurent identiques, et les enseignemens du soupçonneux despote, les traditions qu'il a laissées après les avoir lui-même reçues, demeurent encore l'explication la plus satisfaisante de beaucoup d'actes. A un étranger qui lui demandait jadis pourquoi en se rendant au conseil les fonctionnaires se faisaient toujours porter au pas de course dans leur litière, un conseiller répondit : « C'est que nous pourrions être forcés une fois par hasard de nous hâter pour quelque affaire pressante. Or, en nous voyant courir, le peuple serait effrayé, tandis qu'ainsi il en a l'habitude. »

La cour domptée, la dynastie assise, il restait à en assurer la stabilité en faisant concourir à ce but toutes les forces vives de la nation. Le peuple n'est qu'un troupeau, la noblesse des *kugés* est sans force, mais il reste d'une part l'ancienne aristocratie des clans, vaincue et non réconciliée, de l'autre l'aristocratie nouvelle qui entoure le shogoun, mais ne tardera pas à s'entre-déchirer de nouveau, si l'on n'y met obstacle. Apaiser et désarmer les uns, contenter et contenir les autres, en leur laissant tous les moyens de faire le bien sans aucune liberté de faire le mal, prémunir son système contre le pouvoir excessif de ceux qui doivent le soutenir, aussi bien que contre les résistances de ceux qui peuvent l'attaquer, tel sera le plan de notre organisateur.

Chaque daïmio reste étranger aux autres et doit se tenir strictement renfermé dans l'exercice de ses fonctions de cour; n'ayant entre eux aucun rapport officiel, ils ne peuvent former ces ligues qui seules pourraient leur permettre de résister au gouvernement, plus fort que chacun d'eux isolément. Les précautions prises à cet égard descendent jusqu'à la minutie; s'ils sont appelés au château pour délibérer, c'est dans des salles séparées. Forcés de venir chaque année à Yeddo rendre leurs devoirs au chef suprême et d'y laisser le reste du temps leur famille en otage, ils ne s'y rencontreront jamais avec leurs voisins territoriaux; un officier chargé de leur indiquer l'époque de leur séjour marquera des époques différentes aux seigneurs de deux clans contigus. Cette obligation de séjour à Yeddo fait involontairement songer à la noblesse de France contrainte de venir saluer le roi-soleil et allant s'entasser dans les galetas de Versailles. La coutume avait

existé sous les mikados, mais elle était tombée en désuétude; Yéyas la fit revivre, et, pour s'assurer des familles comme otages, il défendit aux garnisons chargées de surveiller les défilés des montagnes de laisser passer aucune femme venant de Yeddo.

Si l'alliance des principicules entre eux est repoussée, en revanche la solidarité intérieure du clan est respectée. Les devoirs du vassal ou *bayshin* envers son seigneur sont rigoureusement tracés. Il lui est seulement interdit de s'immoler par un suicide sur le tombeau de son maître, ancienne coutume qui avait déjà presque entièrement disparu alors. Désespérant sans doute de briser ces liens, les *Cent-Lois* les consolident sans leur permettre de s'étendre.

Ainsi renfermé dans sa principauté, le daïmio y jouit d'une autonomie limitée au début, mais qui s'est constamment accrue. Aujourd'hui que toute cette aristocratie foncière a disparu, c'est au théâtre ou au roman qu'il faut demander de nous restituer le tableau de ces petits dynastes à peu près indépendans qui levaient les impôts à leur gré, façonnaient des lois, élevaient des temples, rendaient la justice dans leurs cours seigneuriales, faisaient la police, exigeaient et obtenaient des populations un respect sans bornes, tenaient autour d'eux une véritable cour, s'entouraient d'une armée de fidèles, et, suivant qu'ils étaient cruels ou bienfaisans, remplissaient le pays de ruines ou le comblaient de prospérité. « Combien est vrai ce principe de Confucius que la bonté ou la méchanceté du prince se reflète dans la contrée! » s'écrie avec douleur l'auteur du *Spectre de Sakura*, l'un des plus émouvans récits qu'on ait écrits en japonais des exactions d'un daïmio. Celui-là était un tyran sans entrailles, seigneur d'une province où s'élèvent encore les remparts du château de Sakura. Ses ministres pressuraient le peuple et le chargeaient de taxes si lourdes que les malheureux paysans résolurent de demander grâce à Yeddo. On détermine, non sans peine, Sogoro, le plus ancien du village, à se mettre à la tête des pétitionnaires; arrivé à Yeddo, il jette son mémoire dans la litière d'un membre du conseil. Le lendemain, Sogoro est appelé auprès du personnage, qui lui fait dire : « On vous pardonne pour cette fois votre manque de déférence envers votre prince, mais une autre fois vous serez puni; rentrez chez vous, et acceptez un mal que nous ne pouvons empêcher. » Sogoro, désolé, mais non découragé, va retrouver ses compagnons, et l'on arrête un parti désespéré; l'un d'eux se chargera de remettre un mémoire au shogoun Jémitsu en personne. C'est encore à Sogoro qu'échoit cette périlleuse mission. Embusqué sous un pont voisin d'Ouéno, où le prince devait passer, il s'élance au moment où paraît la litière impériale et jette sa pétition, qui arrive à son adresse malgré la résistance de l'escorte. Cependant le shogoun a lu le mémoire et l'a renvoyé au daïmio ac-

cusé. Celui-ci sent sa faute, il prend le parti d'abolir toutes les taxes arbitraires en rejetant tous les torts sur ses ministres, qu'il disgracie, mais en même temps il se fait livrer le malheureux Sogoro. Revenu à Sakura, il tient lui-même ses assises, et en séance solennelle prononce ce jugement : « attendu que vous vous êtes mis à la tête des villages, — attendu que vous avez fait appel direct au gouvernement, suprême insulte pour votre maître, — attendu que vous avez présenté un mémoire au gorodjio, — attendu que vous avez conspiré, — pour ces quatre crimes, vous êtes condamné à mourir crucifié, votre femme à mourir de la même mort, vos enfans à être décapités. » Le dernier des enfans avait sept ans. Quant aux compagnons de Sogoro, ils étaient simplement bannis. En vain le peuple et le clergé joignent leurs supplications pour obtenir, sinon la grâce de Sogoro, du moins celle de sa famille; le prince reste inflexible. Le supplice s'accomplit; les deux époux, étendus sur leur croix, voient périr leurs trois enfans, qui les exhortent stoïquement à la fermeté; eux-mêmes se répètent qu'ils vont se retrouver bientôt dans le séjour des dieux. Les bourreaux, en leur donnant le dernier coup de lance, font amende honorable; mais les prêtres ne sont autorisés à leur donner la sépulture qu'après trois jours d'exposition. Enfin tous les biens de la famille sont confisqués. Cependant la femme du daïmio ne tarde pas à tomber malade, elle est hantée par des spectres; chaque nuit, sa chambre se remplit de fantômes assemblés, de multitudes en larmes. Le prince se rend auprès d'elle pour la rassurer; mais à son tour il voit avec horreur se dresser devant lui Sogoro et sa femme étendus sur leur croix, entourés de leurs enfans, qui saisissent la princesse par les mains en la menaçant de tous les tourmens de l'enfer. Il se jette sur son sabre, mais l'apparition s'évanouit avec un bruit épouvantable pour recommencer ensuite chaque nuit; la princesse en meurt, le daïmio lui-même en devient fou, et ne recouvre la raison qu'après avoir consacré à la mémoire de ses victimes un temple où il leur fait rendre des honneurs presque divins.

Malgré ces rares exactions, le pouvoir des daïmios était généralement protecteur. Une grande partie des revenus de la province se dépensait sur place, et les redevances, profitant ainsi à ceux qui les payaient, paraissaient moins lourdes. L'absence d'échanges était un obstacle à l'activité commerciale, mais elle assurait le pauvre contre la cherté des denrées de première nécessité. Les arts, que la protection d'un gouvernement généreux peut seule empêcher de verser dans l'industrie et le métier, vivaient en sécurité sous cette égide. Entretenu par le prince, l'artiste travaillait à l'aise, sans impatience, et ne mettait au jour que des œuvres achevées; on ne refera plus ces magnifiques laques d'or, ces peintures sur émail,

ces ciselures sur métaux, toutes ces œuvres de patience qui exigeaient de longues années de labeur avant de donner un profit. Chaque année, au retour de Yeddo, le possesseur d'une province devait y faire une tournée d'inspection pour s'assurer du bon ordre et veiller aux réformes nécessaires, et nous venons de voir quel soin il mettait à étouffer les plaintes avant qu'elles n'arrivassent à Yeddo. Les feudataires n'étaient pas d'ailleurs exempts de tout contrôle. Leur juridiction seigneuriale était, du moins pour les plus petits, limitée à certaines pénalités; les simples possesseurs de *siro* (château) ne pouvaient infliger la peine capitale et devaient, le cas échéant, en référer au gouvernement central.

Au-dessous des daïmios et à leur charge vivait une petite aristocratie pensionnaire, nombreuse, et revêtue de priviléges importans. Le *samouraï* avait le droit de porter deux sabres et de ne payer en voyage que ce qu'il voulait, c'est-à-dire de voyager à peu près gratis à la charge des aubergistes. Il était séparé du peuple par une ligne infranchissable; il pouvait, comme le prince, entretenir à côté de la femme légitime une *mékaké* (concubine).

Enfin, bien au-dessous de cette classe privilégiée à divers degrés, vivait la classe populaire, divisée en catégories (paysans, artisans, marchands), n'offrant pas d'intérêt au point de vue du droit public, troupeau soumis et obéissant, pour lequel le législateur recommande une large sollicitude, dont lui-même donne l'exemple, mais de qui il attend en échange une docilité sans bornes. C'est sur cette assise de roche primitive que repose toute la constitution. « Le peuple est la base de l'empire » (art. 15). Du shogoun au plus petit fonctionnaire, chacun a envers lui des devoirs dictés par la morale et proclamés par la loi. Le gouvernement doit s'efforcer de le pourvoir à bon marché des alimens nécessaires et veiller sur l'accaparement; le chef de l'état doit « le considérer avec des yeux de mère » (art. 98). Il doit pour aider le peuple donner la paix à l'état. Les nobles de tous rangs lui doivent bienveillance, douceur et protection. C'est à ces enseignemens que se bornent les *Cent-Lois*. On y chercherait en vain quels sont les droits de cette foule et quel recours lui est ouvert quand ils sont violés. On a vu ce qu'il en peut coûter pour exercer le droit de pétition; les autres droits ne sont même pas soupçonnés à l'heure qu'il est. Le droit public, entendu comme réglant les rapports de l'autorité avec l'individu, se réduit à ce double conseil : « obéissez ! » donné aux uns, « n'ordonnez que le bien, » donné aux autres. A cet égard, tous les détenteurs de la force sont solidaires contre la plèbe. Quiconque porte le sabre doit exiger d'elle un respect illimité; quiconque est ou se croit insulté doit punir immédiatement le coupable. Rien n'est plus digne d'être noté sur ce point que les termes de l'article 45 :

« Article 45. — Les samouraï sont les maîtres des quatre classes. Agriculteurs, artisans et marchands ne doivent pas se conduire envers eux d'une façon grossière. Par cette expression, on doit entendre *une façon autre que celle à laquelle on s'attend de la part de quelqu'un;* un samouraï ne doit pas hésiter à trancher la tête à un manant qui s'est conduit envers lui *d'une façon autre que celle qu'il attendait.* »

Le souvenir de ce terrible article est resté encore vivant malgré l'abrogation. Eût-il cent fois raison, un homme du peuple, un porte-faix par exemple, ne discute jamais avec un officier; il se prosterne en déclarant qu'il a complétement tort, mais qu'il supplie l'autre, uniquement par générosité, de lui accorder la chose demandée, vu qu'il est chargé de famille. Malheur au brutal qui se laisserait aller à lever la main; il aurait l'humiliation de s'entendre dire « merci » par un homme à genoux. Si absolu qu'il soit en théorie, ce despotisme des privilégiés est tempéré par une grande douceur de manières au moins chez les nobles d'ancienne race. Traiter les inférieurs avec politesse et bonté est en tous lieux une des vertus aristocratiques dont le secret n'appartient pas aux parvenus.

Ces deux enseignemens d'une si haute portée sociale, l'obéissance du faible, la bienveillance des forts, prennent la première place dans l'éducation publique, et l'on sait que nulle part elle n'est plus répandue qu'au Japon; mais là comme ailleurs se retrouve la division infranchissable entre patriciens et plébéiens. Tandis que ces derniers ne recevaient qu'une instruction primaire, n'apprenaient que l'écriture courante et quelques préceptes de morale, les premiers seuls, outre les différens exercices du corps, pouvaient être initiés par les bonzes aux mystères de l'écriture chinoise et de la littérature sacrée et profane. Nul ne pouvait nourrir l'espoir de s'élever de l'une à l'autre caste, fût-ce même par un mérite extraordinaire. Les médecins des bourgs qui faisaient partie du peuple ne pouvaient recevoir de terres à titre de récompenses, si merveilleuses que fussent leurs cures, « de peur, dit la loi, que, possesseurs d'un bien foncier, ils ne deviennent négligens dans leurs fonctions, » mais en réalité de peur d'entretenir chez eux et chez d'autres l'ambition déraisonnable de s'anoblir, — périlleuse profession d'ailleurs dont le moindre inconvénient était de goûter tous les remèdes avant de les présenter à un daïmio. Cette aristocratie veut se clore, se fermer, elle en subira un jour les conséquences.

III.

On sait quelle organisation puissante et solide avait reçue la société japonaise. Dans ce mécanisme, tout a sa place marquée; chaque

molécule sociale appartient à un groupe qui lui-même se rattache par des rapports nécessaires à l'ensemble. Tout se tient et s'enchaîne. Nul n'échappe à cette série d'engrenages; le *ronine* (l'homme flottant), celui qui a renoncé à son clan ou trahi son prince, n'a plus ni famille, ni patrie; il devient un étranger, un ennemi public. L'individu se sent paralysé par une force supérieure, rivé à sa position humble ou élevée comme le zoophyte à son rocher. Il sent peser au-dessus de lui et se dresser de toutes parts autour de lui des nécessités invincibles; tout l'avertit de ne pas se révolter contre une destinée qu'il ne peut refaire, ni changer. Nulle société n'est stable sans doute, si ces sentimens n'y sont admis et ces nécessités reconnues; mais, tandis que l'homme de grande race les raisonne et les accepte, l'homme de race inférieure les subit aveuglément. Cette étude resterait incomplète, si nous n'essayions d'indiquer quel esprit général cimentait tout l'édifice que nous avons décrit, quelles précautions étaient prises pour le consolider et en écarter les causes de ruine.

Quel législateur n'a fait ce rêve : assurer à son œuvre l'immutabilité? L'Orient seul a donné de tels témoignages de piété à ses précepteurs. Yéyas revient à plusieurs reprises sur ce sujet. « Alors, connaissant la loi, j'ai fait une innovation; que cela ne se fasse plus à l'avenir! » et ailleurs : « il est défendu de changer un règlement vicieux, si, sans qu'on s'aperçoive du vice, il est demeuré en vigueur plus de cinquante ans. » Il ne se contente pas de platoniques conseils; il se préoccupe d'écarter tous les dangers d'innovation. Le plus grand de tous eût été la présence des étrangers. Déjà sous le prédécesseur de Yéyas avaient commencé les persécutions contre le christianisme provoquées par l'attitude même de ses adhérens. On n'ignore pas à quel massacre épouvantable elles aboutirent quelques années après lui. De toutes les religions, c'est la seule qui soit exclue par les *Cent-Lois* de la tolérance universelle; le principe de l'église romaine qui place la souveraineté en dehors de l'état était en opposition trop flagrante avec les desseins du despote. Quant aux étrangers, — expulsés progressivement du Japon, — ils furent relégués dans le petit îlot de Désima, où la soif du gain retint quelques Hollandais au prix de mille vexations.

L'empire était désormais fermé. Défense fut faite aux indigènes de voyager à l'extérieur sans une autorisation, et la forme même des jonques fut réglée de manière à leur interdire les longs voyages. On retrouve encore comme une trace de ces prohibitions dans l'accueil soupçonneux que rencontrent parfois à leur retour ceux que le gouvernement envoie en Europe. « Dans les rares occasions où l'on sera forcé d'entrer en relations avec les barbares, il faudra du moins se tenir sur une grande réserve et leur imposer par l'appareil mili-

taire, la bonne tenue des troupes et l'apparence de la prospérité. »

Les innovations extérieures écartées, il s'agissait de prémunir contre le mouvement naturel des esprits l'immobilité des castes, le palladium du système. Ici la loi n'avait rien à faire, les mœurs suffisaient. La réglementation minutieuse du législateur ne fait que donner une direction fixe à une tendance préexistante. Tout homme apporte en naissant ou reçoit dès le berceau le sentiment qu'il est l'inférieur ou le supérieur de quelqu'un. La théorie des droits civils repose tout entière sur le code du cérémonial, l'étiquette constitue à elle seule le droit public. Conserver exactement la place qui lui appartient dans la hiérarchie est pour chacun le premier des devoirs et le plus sacré des droits. On se fait un point d'honneur de ne pas transgresser ces règles, qu'on rougirait d'ignorer; celui-là même que la crainte du châtiment n'empêcherait pas de violer la loi est réduit par la peur du ridicule et du mépris à observer l'étiquette. Qui la méprise se condamne et se déshonore; la pire des hontes est une grossièreté. Le chef-d'œuvre de l'esprit aristocratique dans l'extrême Orient, c'est, pour emprunter l'expression célèbre de Joseph de Maistre, d'avoir « encanaillé » la résistance. Contrainte de se modeler dans des formes immobiles, dans des dehors permanens, dans des phrases faites d'avance, la pensée finit à son tour par s'y cristalliser. L'imagination n'évoque plus rien en dehors de formes jugées immuables parce qu'elles n'ont jamais changé; tous les mouvemens prennent une régularité mécanique; la société se meut sur place et la nation se fixe dans un moule où on la retrouve identique à plusieurs siècles de distance, comme ces villes antiques qui sortent momifiées des laves d'un volcan.

Encore une fois, ce caractère bien tranché s'était manifesté chez les Japonais avant Yéyas; il n'eut qu'à s'en servir. Le palais du shogoun devint un séjour mystérieux et presque divin; c'était profanation d'y faire entendre une querelle ou d'y manquer de respect même à un égal; y tirer l'épée était un crime puni de la mort et de la confiscation. On y avait marqué les divers endroits où chacun, suivant son rang, devait descendre de sa litière avant d'entrer. Nul, à l'exception des « hôtes d'honneur, » ne pouvait franchir à cheval la dernière enceinte; ce fut, il y a quelques années, une révolution quand le même droit fut donné aux ministres. Les règles les plus minutieuses fixèrent les prérogatives dont jouissait chaque rang hiérarchique, le degré d'inflexion du salut, les salles de réception, les appellations, les postes désignés dans le château aux gardes d'honneur, le nombre des suivans dont on pouvait se faire escorter à la ville et en voyage, les préséances, les honneurs dus à chacun par le peuple, la question des rencontres de deux cortéges sur une même route, si fertile en sanglans épisodes, la nature et la

quotité des présens à offrir au shogoun, en un mot tous les détails de cette orgueilleuse domesticité contre laquelle les aristocraties déchues échangent volontiers leur indépendance. Ainsi se transforma en instrument de gouvernement et en moyen de conservation cette politesse extérieure et formaliste qui dut sans doute son origine à une réaction contre la brutalité des mœurs primitives. Une ancienne loi du prince de Satzouma permettait à quiconque avait été insulté de tuer l'insulteur, mais à la condition de s'ouvrir le ventre immédiatement.

Comme il y a deux nations superposées l'une à l'autre, la noblesse et le peuple, il y a deux codes de morale et deux codes criminels, celui du *samouraï* et celui du vilain. Le premier enseigne le point d'honneur, la fidélité à toute épreuve au seigneur, les devoirs qu'entraîne le port du sabre, le mépris de la mort, la compassion pour les faibles. Il ne frappe le délinquant d'aucune peine, mais il le déclare déshonoré s'il a failli, et ce déshonneur ne peut être couvert que par le *harakiri*. Aussi tout homme d'épée doit-il apprendre de bonne heure le cérémonial de cette opération, savoir composer son attitude, s'il y joue le rôle principal, connaître les devoirs d'un bon coadjuteur, pouvoir notamment faire sauter d'un coup la tête d'un ami pour lui épargner la souffrance quand il s'est donné le coup mortel. Si le *samouraï* se rend coupable de quelque délit de droit commun, vol, adultère, il est dégradé, c'est-à-dire qu'il perd la prérogative de s'ouvrir le ventre, qu'il meurt supplicié et que sa pension est alors confisquée à ses héritiers. Le suicide judiciaire était en honneur comme à Rome sous les césars, c'était un acte de courage qui dispensait le juge de prononcer un jugement et qui mettait la mémoire à l'abri de la honte. Quant au roturier, on n'exige de lui que probité et subordination ; mais, comme le point d'honneur n'existe pas pour lui, c'est par la sévérité excessive des châtimens qu'il sera contenu. Ce qui caractérise la législation pénale, c'est l'arbitraire et l'inégalité des peines suivant les castes; le droit pénal se résume à peu près ainsi : punissez tout ce qui vous semblera mauvais, autant qu'il vous paraîtra nécessaire.

On a vu quelle justice sommaire pouvaient se faire à eux-mêmes les samouraï; l'exécution des sentences récemment encore était instantanée; au sortir du tribunal, le condamné était décapité. Huit palefreniers d'Owari en ayant maltraité un du prince Midzuno-kami, celui-ci demanda justice, et séance tenante, devant lui, on trancha la tête des huit coupables. La procédure repose sur l'emploi de la torture; il nous est pénible de dire qu'elle est encore journellement employée contre les accusés reconnus coupables, pour leur arracher l'aveu de leur crime. Ainsi l'exige la coutume d'après la-

quelle nul ne peut être exécuté, s'il n'a signé lui-même sa sentence.

Où la liberté n'existe pas, la conscience humaine ne peut arriver à son complet développement; la pure lumière intérieure de l'âme est éclipsée par le flambeau vacillant des lois conventionnelles, comme la lampe solitaire du penseur par les clartés douteuses d'une aube d'hiver. Qui tremble sans cesse ne réfléchit jamais, et c'est à la rigueur des pénalités de suppléer alors à la droiture des esprits : on sait quelle fut la sévérité des lois japonaises et la cruauté des supplices. L'exemple de la Chine introduisit au Japon des châtimens barbares qui contrastent avec la douceur des mœurs. Le vol au-dessus de 10 rios (50 francs) était puni de mort; la décollation par le sabre, l'étranglement, la mise en croix, le transpercement par la lance, n'étaient pas les seuls modes d'exécution. Il y a soixante ans, un valet qui avait assassiné son maître après avoir séduit sa fille fut exposé pendant trois jours à Riongokou-Bashi, l'un des ponts les plus fréquentés de Yeddo, et chaque passant devait lui donner un coup de scie. Il y a huit ans, une courtisane incendiaire fut brûlée à petit feu. En 1868, une mère infanticide fut précipitée au fond d'une vasque d'eau bouillante.

Encore mieux que le choix des peines, la qualification des crimes révèle la pensée politique que nous avons retrouvée partout : consolider le pouvoir. C'est ainsi que le silence gardé par celui qui avait connaissance d'un crime était puni comme le crime même, dût-on livrer un frère ou un père, car le souverain est le père suprême que l'on trahit par la non-révélation. C'est ainsi que la moindre atteinte aux propriétés du shogoun était punie comme un parricide. Il y avait jadis peine de mort contre quiconque tuait un des canards sauvages qui viennent chaque hiver s'abattre en foule sur les larges canaux du Siro (château). Un enfant, en jetant une pierre, eut le malheur d'en tuer un. Saisi par la police, il est amené devant le juge avec ses parens éplorés; on n'oublie pas d'apporter le corps du délit. Le juge, après l'avoir attentivement considéré, leur dit : « La loi est formelle; si l'enfant a tué l'oiseau, je dois le condamner à mort; mais, si l'animal est sauf, votre fils est innocent : or ce canard n'est peut-être qu'étourdi par le coup, et, pour moi, j'ai idée qu'il en reviendra. Emportez-le chez vous, soignez-le bien, et, si demain il est guéri, rapportez-le-moi; je mettrai alors l'enfant en liberté. » Voilà le père plus désolé que jamais, il gémit et se désespère en palpant ce volatile déjà raidi par la mort; mais la mère, avertie par son instinct, a lu dans la pensée du juge. Elle court acheter dans une volière un beau canard mandarin et le rapporte triomphante au juge, qui lui dit en souriant malgré lui : « Je vous l'avais bien dit qu'il en reviendrait. » On voit par là quel rôle tout-

puissant s'attribuait le juge, et quel arbitraire parfois bienfaisant régnait dans l'application de la loi.

Le *sin-ritz-ko-rio* ou loi pénale réformée, quoique de rédaction moderne, est empreint du même esprit de rigueur et d'inégalité. On y peut suivre la transformation actuelle de la société japonaise. Tandis qu'autrefois pour le même fait le noble était puni d'*heimon* (arrêts forcés), et le roturier emprisonné ou battu, aujourd'hui les peines corporelles peuvent être évitées par l'un et l'autre en payant une amende ou plutôt une composition tarifée; voici l'aristocratie d'argent qui paraît à la place de l'aristocratie de naissance. L'article 52 des *Cent-Lois* avait maintenu le droit de vengeance personnelle, et l'avait seulement astreint à une déclaration préalable; le nouveau gouvernement veut détruire l'esprit de clan et punit la *vendetta*, la centralisation s'essaie à renverser l'indépendance locale; mais, avant d'arriver à la récente période législative, il nous reste à examiner les conditions d'existence de cette oligarchie.

Tout système hiérarchique, pour être complet, doit se refléter dans les choses; c'est sur le sol même qu'il doit avoir ses premières assises. A des classes de personnes correspondent nécessairement des classes de terre ou des titres divers de possession; l'échelle des domaines représente celle des castes. Au mikado revenait le domaine éminent sur tout le territoire de l'empire; en acceptant sa suzeraineté théorique et en lui demandant l'investiture, le shogoun s'interdisait de porter la main sur ses droits; mais il s'en réservait l'exercice et disposait en fait des terres à son gré. L'état jouissait, en vertu de son domaine éminent, du droit de chasse et de l'exploitation des mines. « L'or, dit un auteur japonais, est comme les ossemens du corps humain qui ne se renouvellent pas, tandis que le sang et les chairs se renouvellent, de sorte qu'exploiter les mines, c'est épuiser et par suite appauvrir le pays. » Étrange économie politique, encore mal désapprise! Les daïmios n'étaient légalement investis que de l'administration et de la jouissance à perpétuité de leurs provinces; ils se considéraient néanmoins par un long usage comme nantis de la propriété et capables de la transmettre à leurs *bayshin* ou vavassaux. Ces derniers n'étaient en réalité que des usufruitiers perpétuels, incapables d'aliéner directement, et à défaut de descendans l'usufruit retournait au seigneur. Quant aux paysans, ils n'étaient que des fermiers détenant la terre en vertu d'une emphytéose à perpétuité, à charge d'une redevance annuelle dont le chiffre variait suivant les lieux. Les femmes, n'étant aptes ni à cultiver, ni à porter les armes, ne pouvaient posséder ni à titre de métairie, ni à titre de seigneurie féodale; les étrangers ne pouvaient devenir propriétaires du sol d'aucune façon. Il en est encore ainsi aujourd'hui, et l'une des me-

sures les plus graves qui s'imposent au gouvernement est d'asseoir du même coup sur de nouvelles bases et la propriété et l'impôt.

La hiérarchie a pris possession du sol, comment va-t-elle l'administrer? Il faudrait, pour répondre à cette question, passer en revue toute la série des règlemens et des usages administratifs sous le fardeau desquels gémissait le Japon, dénombrer cette armée de fonctionnaires grands et petits, qui transmettent l'action du gouvernement, récapituler tous les services qu'ils rendaient au pays et tous les abus qu'ils commettaient à son détriment. Nulle part, sauf en Chine, le fonctionnarisme ne s'est plus librement épanoui; mais, laissant de côté mille règles de détail relatives à la voirie, à l'agriculture, à la garde des frontières stratégiques de Yeddo, au prix des transports, aux deuils, aux bateleurs en plein vent et nécromanciens, aux plaisirs permis, tolérés ou défendus, à l'ordre public extérieur, nous nous bornerons à quelques indications sur la police générale.

On ne saurait imaginer la patience et la sagacité déployées par les Japonais dans cette branche de l'administration, bien plus considérable chez eux que partout ailleurs. C'est à peine si le mot de police est assez compréhensif pour embrasser les divers services qui assurent l'exécution des règlemens innombrables sur la voirie, les transports, les tarifs des prix, les prérogatives des voyageurs suivant leur classe et leur qualité, la tenue des maisons, le personnel des auberges, les registres d'inscription des voyageurs, les mesures à prendre en cas d'incendie, la surveillance des marchés, la vérification des poids et mesures, la proscription du christianisme, la mendicité et le vagabondage. A chaque pas, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, l'individu trouve devant lui un fonctionnaire chargé de lui dicter ses actions, de le mener par la main, de le contrôler et de le punir. Tout nouveau-né est inscrit sur un registre tenu dans chaque village où l'on ouvre un feuillet à chaque nouvel habitant, comme un commerçant ouvre un compte à un client; c'est le *ninbetseu*, à la fois livre de l'état civil et sommier de police. Là sont relatés tous les incidens de la vie, le nom qu'on donne à l'enfant le trentième jour après sa naissance si c'est une fille, le trente et unième jour si c'est un garçon, la secte à laquelle il appartient, l'adoption dont il est l'objet, la profession qu'il embrasse, les délits dont il se rend coupable, les voyages qu'il fait, le mariage, le moment où il devient chef de famille, les noms et le nombre de ses enfans, le divorce, la retraite, le genre de mort; le feuillet n'est clos que lorsque les prêtres ont adressé au *nanushi* un certificat de sépulture.

En dehors de cette action officielle, la police en avait une occulte, encore plus puissante; l'article 90 des *Cent-Lois* disait : « Dans les

cas d'enquête, si la puissance publique est convenablement dirigée, il n'est rien, entre le ciel et la terre, dans les demeures même des « barbares » répandues aux quatre coins du globe, sous les racines du gazon ou sous la surface terrestre, qui puisse échapper à ses recherches. La seule chose difficile à découvrir est le fil insaisissable du cœur humain. Yoritomo adopta à cet égard un plan ingénieux dû à Sotokotoku, de la dynastie de Daïto (Chine); il voulut obtenir comme un reflet des cœurs en suspendant de l'or et des promesses de récompenses aux écriteaux répandus dans les carrefours des capitales. Cette coutume existe encore, mais il est à craindre que l'on ne trouve pas chez les samouraï de dispositions conformes à son esprit. » Cet encouragement à la délation pouvait en effet ne pas suffire, et une classe d'espions, *me katchi*, y suppléa. Ils occupaient diverses fonctions nominales, se présentaient comme domestiques chez les personnages dangereux, chez les daïmios qu'on voulait surveiller, dans les maisons de thé qui servaient souvent de lieu de rendez-vous aux conspirateurs, plus tard chez les Européens dont on voulut connaître la conduite, écrivaient tout ce qu'ils voyaient ou entendaient, et parfois *filaient* un criminel ou un suspect pendant des semaines avant de le dénoncer. Chaque daïmio avait à son tour sa police secrète, et l'on pouvait dire que, de trois Japonais qui se trouvaient ensemble, il y en avait deux qui faisaient le métier d'espions. L'histoire du shogounat est celle de vingt complots toujours découverts; mais, si l'espionnage est une tentation inévitable du despotisme, il n'y a pas de plus sûr moyen d'abâtardissement pour une aristocratie. L'homme le plus courageux se replie et se courbe sous cette puissance occulte qui échappe à toute résistance : la nation politique y perd son ressort et sa virilité; la chute de l'ancien régime japonais en est un exemple dont le nouveau fera bien de profiter.

Telle est, dans ses traits généraux, cette organisation sociale que le passé a léguée au présent. Formée d'élémens divers et hostiles que l'habileté d'un grand homme avait su mettre en harmonie, maintenue par un heureux concours des lois avec les mœurs, elle a prouvé par un silence de près de trois siècles dans son histoire quelle était sa stabilité. Toute personne, toute chose avait sa place nécessaire, sa sphère déterminée, son action limitée, ses devoirs tracés d'avance, ses règles infranchissables; mais cet organisme, si admirablement disposé pour fonctionner sur place, était incapable de mouvement et de progrès, il devait se fausser au premier effort. Cet édifice si solide était exposé, comme tout ce qui ne se renouvelle pas, aux lois du temps et de la vétusté; le jour où une cause extérieure vint l'ébranler, il devait chanceler et s'effondrer au premier choc.

IV.

Les années 1867-1870 seront marquées dans l'histoire du Japon par deux péripéties importantes que l'on confond souvent. Le mikado, après avoir renversé le shogoun, a repris l'exercice direct du pouvoir, et du même coup le gouvernement central a déposé l'aristocratie indépendante et repris l'administration du pays. Le descendant de Yéyas n'a pas même essayé de conserver un commandement déserté par la noblesse qui devait le soutenir; celle-ci s'est résignée sans trop de murmures à résilier une autorité qu'elle ne savait plus exercer. Quelques résistances locales, quelques batailles gagnées d'avance, ont donné au coup d'état la consécration de la victoire et le facile prestige de la clémence. Une nouvelle puissance s'est substituée à l'ancienne; une révolution qui semblait de nature à bouleverser l'état de fond en comble s'est accomplie sans tumulte, et de cette savante constitution que nous avons étudiée il n'est plus resté que des ruines. Quelles circonstances ont amené la catastrophe? Pourquoi cette féodalité, qui semblait si solidement liée au sol, en a-t-elle été détachée soudainement et sans bruit, comme ces îlots de verdure que les grands fleuves d'Amérique rongent en silence et emportent sourdement en une nuit? Et d'ailleurs sa disparition est-elle complète, n'en subsiste-t-il pas des débris? Que peut-on faire encore de ces élémens épars, et quelle est la tâche de l'avenir? Ce sont là des questions auxquelles nous essaierons de répondre. D'abord quelles sont les institutions du moyen âge japonais qui ont survécu au désastre? Nous les rencontrerons dans le droit privé.

Les perturbations politiques, si complètes qu'elles soient, ne changent pas en un jour l'esprit d'une nation ni l'état de ses mœurs. Au-dessous des formes variables de gouvernement, il subsiste un élément immobile, comparable à ces couches profondes que ne troublent pas les agitations de la surface. Au régime disparu survit la société civile qui le portait et lui servait de substratum; il ne dépend pas du régime nouveau de la transformer à son tour d'un coup de baguette. C'est une œuvre qui réclame avant tout le secours du temps. La constitution de la famille, de la propriété, de la corporation, de la commune, reste sensiblement la même, et c'est poursuivre une entreprise chimérique que de vouloir la renouveler sans tenir compte des coutumes établies, des sentimens régnans, des préjugés séculaires. Le législateur ne doit jamais toucher que d'une main timide à ces lois civiles où une nation dépose ses aspirations et ses croyances. En cette matière, toute réforme est fatale qui n'est point accompagnée d'un changement parallèle dans la direction des esprits.

Ce que César dit des Gaulois, *le peuple est presque regardé comme esclave*, résume les droits politiques de la nation japonaise. Les nobles y sont nés pour gouverner, les autres pour obéir; il y a des fonctionnaires et des administrés; il ne faut y chercher ni citoyens, ni liberté individuelle, ni égalité civile. L'homme du peuple ne peut ni porter des armes, ni monter à cheval, ni se faire porter en *kango*, ni s'habiller d'une certaine façon, ni se marier ou disposer de ses biens de la même manière que les privilégiés. Ne l'interrogez pas sur ses droits civils, il n'en a pas, ou n'en a que par une tolérance qui peut cesser sans qu'il s'en étonne. Les coutumes, qui varient d'une province à l'autre, assez précises sur les droits civils du *samouraï*, sont muettes sur ceux du roturier. Voilà pour l'égalité civile.

Quant à la liberté individuelle, si les anciennes prohibitions de voyager d'une province à l'autre, de sortir de l'empire, d'entretenir des relations avec les étrangers, d'embrasser et de pratiquer la religion chrétienne, sont tombées, elles peuvent renaître au gré du pouvoir. Un décret changera la forme des chapeaux ou ordonnera l'adoption d'une nouvelle coiffure sans exciter l'hilarité, ni l'indignation. Les hommes ne se sentent pas plus libres dans l'état que l'enfant sous l'autorité paternelle. La monarchie absolue a rempli l'esprit public de son image et formé les institutions privées sur le modèle du gouvernement.

Ce rapport intime se manifeste avant tout dans la famille. Sous la double influence du despotisme et de la féodalité, le droit domestique a concentré toute l'autorité dans une seule personne, le chef de la communauté. Comme tous les peuples orientaux, le Japon n'a donné à la femme qu'une place secondaire dans la vie sociale. Nubile à douze ou treize ans, elle n'est qu'une enfant à l'âge où elle peut déjà charmer, et la raison ne lui vient qu'à l'âge où elle atteint une précoce décadence. La femme n'est dans les premiers temps que la fille aînée de son mari, dans la suite qu'une ménagère soumise; la maternité seule lui donne quelque considération. « La femme, dit Confucius, doit obéir à son père quand elle est jeune, à son époux quand elle est mariée, à ses enfans quand elle devient veuve. »

Le mariage est un contrat purement civil, où la religion n'intervient pas. Il est généralement précédé des fiançailles, tantôt simples, si les parties n'échangent qu'une promesse de vive voix, tantôt solennelles, si elles s'engagent par écrit et par l'accomplissement de certains rites. Jamais un garçon, encore moins une fille, n'osent parler de mariage à leurs parens; s'ils se sentent une inclination qu'ils désirent consacrer, ils demandent à une personne tierce d'en faire part à leur père et mère. Souvent, sans même consulter leurs enfans, et alors qu'ils sont en bas âge, les parens les fiancent avec une famille dont ils briguent l'alliance, et les en-

fans ne peuvent briser le contrat, à moins que le fiancé ne trouve un bon parti à offrir à la future qu'il repousse; sinon, il peut être contraint par les magistrats d'accomplir la promesse faite en son nom. Les fiançailles solennelles constituent entre les futurs époux un lien aussi indissoluble que le mariage. Ils doivent en cas de mort porter le deuil l'un de l'autre, et autrefois la jeune fille qui avait eu le malheur de perdre son fiancé était regardée comme veuve, devait se noircir les dents, se raser les sourcils et renoncer au mariage. On reste ainsi fiancé pendant des années entières, souvent sans se voir et quelquefois sans se connaître. Ces longues attentes semblent surtout avoir pour but d'assurer des maris aux filles, qui sont en plus grand nombre que les hommes dans la population, de tenir une femme toute prête pour les jeunes gens le jour où le désordre de leur conduite avertirait le père qu'il est temps de les mettre en ménage, et enfin de faciliter entre les familles la perpétuation du même sang. Les conditions d'âge sont assez variables; toutefois on ne marie guère les filles avant douze ans, ni les hommes avant quinze. Ils doivent à tout âge obtenir le consentement de leurs parens et même de leurs proches. L'autorisation du maire est nécessaire pour les gens du peuple, celle du daïmio et aujourd'hui du gouverneur pour les *samouraï*, celle du shogoun, aujourd'hui du mikado pour les princes.

La célébration des noces est de deux sortes. La première, plus compliquée et plus relevée, s'applique aux nobles, elle rappelle la *confarreatio* des Romains; elle exige la présence d'un personnage sans lequel un mariage ne se fait guère, mais qui a ici un caractère officiel : c'est l'entremetteur. L'entremetteur choisit quelquefois pour les époux; il transmet entre les parties les renseignemens sur la fortune et les autres questions préalables; il est en quelque sorte garant de la bonne harmonie. Si des discussions éclatent entre les époux mariés sous ses auspices, il sert de négociateur et d'arbitre; si les circonstances rendent une rupture nécessaire, c'est à lui qu'il appartient d'expédier la séparation. Le jour de la cérémonie nuptiale venu, la fiancée se rend, vêtue et voilée de blanc, au domicile de son futur époux, qui la reçoit à la porte de sa maison. On prend place, l'entremetteur entre les fiancés; trois coupes sont placées devant lui : il passe la première remplie de sakki à la jeune fille, qui y trempe ses lèvres et la remet à son fiancé, celui-ci la vide et la remet à l'entremetteur; une seconde coupe fait le tour en sens inverse; elle circule jusqu'à ce que chacun l'ait offerte et reçue trois fois (*san-san-ku-do*, 3 fois 3 font 9). Par cette cérémonie, l'union est accomplie. La nouvelle épousée rejette alors son voile; on va retrouver les parens et l'on commence un festin au milieu des chansons qui célèbrent le bon-

heur, la longue vie et la nombreuse postérité des jeunes mariés. Telle est la solennité essentielle; accessoirement les époux échangent divers cadeaux, entre autres la jeune fille apporte deux seaux de bois où l'on mettra sa tête et celle de son complice, si jamais elle devient adultère. Elle en explique l'aimable usage en les offrant. La femme conserve avec elle chez son mari une vieille servante (*obasan*), qui est chargée de faire aux parens le rapport circonstancié des faits et gestes du nouveau ménage. Chez les gens du peuple, la cérémonie se borne à un repas que les parens et les époux font en commun, après quoi il est entendu qu'ils vivront comme mari et femme. Rien n'est plus frappant que cette absence de formalités en pareille matière chez un peuple si formaliste. Il en est de même dans tous les actes de la vie civile.

La femme aussitôt mariée sort de sa famille naturelle pour tomber, comme chez les Romains, sous la puissance du mari, ou, si celui-ci n'est pas encore chef de famille, sous la main du père ou de l'aïeul de son mari. Elle est comptée au nombre des enfans et doit en conséquence à ses beaux-parens les mêmes égards qu'une fille. Même après la mort du mari elle leur doit des alimens dans le besoin. Le mari a un pouvoir absolu sur sa femme, elle ne doit se mêler en rien des affaires du dehors. « C'est une règle juste et reconnue dans le monde entier, dit Yéyas, qu'un fidèle mari s'occupe des choses du dehors, tandis qu'une fidèle épouse prend soin de son ménage. Lorsqu'une femme s'occupe du dehors, son mari abandonne ses devoirs, et c'est un présage de la ruine de la maison. Il ne faut pas que la poule s'habitue à chanter à l'aube, c'est un fléau dont tout *samouraï* doit se garder. » L'époux dispose de tous les biens qu'apporte sa femme (elle ne possède rien), il peut la vendre elle-même en cas de pressant besoin; mais il faut s'empresser d'ajouter qu'il use rarement de ce pouvoir excessif. Il peut aussi la répudier pour des causes assez multiples : en cas de stérilité, — en cas de jalousie exagérée de la part de celle-ci, — dans le cas où elle parlerait « comme un perroquet » et troublerait ainsi la paix du ménage, — en cas d'irrévérence envers les parens du mari, — en cas d'incapacité dans la direction de la maison et des enfans. On s'explique difficilement après cette énumération qu'il se soit trouvé deux Européennes pour profiter de la nouvelle loi, qui permet les mariages internationaux; ajoutons qu'aucune n'est Française. De son côté, la femme peut demander le divorce en cas de prodigalité du mari ou par consentement mutuel. L'adultère du mari n'est puni que chez les *samouraï* et de peines simplement disciplinaires (arrêts forcés); quant à celui de la femme, il donne au mari non-seulement le droit de la chasser, mais celui de la tuer avec son complice; s'il tue l'un sans l'autre, il est considéré

et puni comme meurtrier. La femme divorcée ne peut emmener ses enfans si elle en a eu (mais le divorce est rare dans ce cas); elle quitte la famille du mari, rentre dans sa famille naturelle et peut se remarier, si elle en trouve l'occasion, ce qui n'est pas fréquent.

L'association conjugale, qui, sous l'influence du christianisme, a pris dans les sociétés de l'Occident une si haute importance sociale, n'en a ici, comme on le voit, qu'une très restreinte. Les mœurs exigent tout de la femme, rien du mari; elles créent pour l'une un lien que la mort peut à peine dissoudre, pour l'autre une société où il ne restera engagé qu'autant qu'il lui plaira. Comme le gouvernement despotique ne réclame ni forte éducation dès l'enfance, ni éducatrices, la femme ne sera qu'un docile instrument de propagation de l'espèce et une servante obéissante.

S'ils n'ont pas adopté la polygamie, les Japonais appliquent une institution qui s'en rapproche beaucoup. Le mari peut introduire dans la maison, sous le titre de servantes, une ou plusieurs *mékaké*, suivant son rang. Les *Cent-Lois* en accordent huit aux daïmios, cinq aux grands-officiers, deux au simple *samouraï*, aucune au vilain; mais elles sont loin d'encourager cette pratique, qui du reste ne réclame pas d'encouragement, car elle s'est conservée très exactement jusqu'à nos jours. La *mékaké* n'est en théorie qu'une domestique, et, pour sauver l'amour-propre de la femme légitime, c'est celle-ci qui est censée en faire don à son époux. Les enfans issus de la *mékaké* ne sont aptes à succéder au père qu'à défaut d'enfans issus de l'épouse, et par une loi contre nature, tandis que leur mère naturelle reste pour eux une domestique, c'est la femme de leur père, leur marâtre, que les enfans doivent considérer et traiter comme une mère. Si celle-ci les accepte et si le père les adopte, ils prennent le pas, en qualité d'aînés, même sur les fils légitimes qui naîtraient après eux. La femme du peuple est donc sous ce rapport mieux traitée que la femme noble : elle ne partage pas avec une autre l'autorité domestique, et, comme elle sait en même temps se rendre plus utile, elle jouit d'une certaine considération qui paraîtrait probablement suffisante au bonhomme Chrysale.

Le véritable centre de gravité de la famille, ce n'est pas le ménage, c'est le père de famille. « Chaque sujet doit être prêt à épuiser pour l'empereur ses forces, son intelligence et ses biens, chaque enfant pour ses parens, chaque élève pour son maître, car à l'empereur il doit sa nourriture, à ses parens il doit l'existence, à son maître il doit l'instruction, et la vie n'est pas possible sans ces trois bienfaits. » Fondée sur ce principe, la puissance paternelle est illimitée. De tous les crimes, le plus grave, c'est de manquer au devoir filial, et, pour l'honneur du Japon, on peut ajouter, le plus rare. Le père peut vendre ses filles, si elles ne s'y refusent pas, et ce

dévoûment est cité dans les histoires populaires comme un beau trait de vertu filiale (1). La fille qui cède à un séducteur *sans le consentement de ses parens* est punie de soixante coups de fouet, non pour avoir violé la pudeur, mais parce qu'elle leur a dérobé ainsi un bien dont eux seuls pouvaient disposer. Le père a aussi le droit de vie et de mort sur ses enfans, et l'on cite plus d'un exemple d'exécutions faites ou ordonnées par d'autres Brutus.

On ne distingue pas entre les enfans légitimes et ceux de la *mékaké* reconnus par le père, mais on distingue entre les aînés et les cadets, les garçons et les filles. Le père peut déshériter son fils aîné, et c'est bien une exhérédation, car à défaut de volonté contraire exprimée c'est celui-ci qui hérite de plein droit. Quant au droit de masculinité, il ne fléchit jamais, les filles ne pouvant hériter ni être propriétaires de quoi que ce soit. Celui à qui le ciel a refusé des enfans mâles s'empresse d'adopter un gendre qui entre dans la famille, devient un agnat et un héritier désigné. Légitime ou adoptif, l'héritier ne peut renoncer à la succession, il doit en acquitter toutes les obligations, si lourdes qu'elles puissent être. Le droit d'aînesse emporte, lui aussi, ses obligations. Si l'aîné a le pouvoir sur tout le reste de la famille, même le droit de vie et de mort sur ses frères cadets dans certaines provinces, en revanche il est tenu de remplir envers eux les devoirs d'un père, de les nourrir et de les élever; la propriété des biens n'est, pour ainsi parler, qu'une gestion confiée à ses mains; mais il n'en reste pas longtemps chargé, les cadets s'empressent de se donner en adoption ou de se marier dans des familles sans garçons et changent ainsi de maison.

La famille japonaise est donc, comme la famille romaine, un petit état muni de tous ses organes; elle a un chef absolu qui la représente et qui la conduit, des sujets, un peuple de serviteurs attachés à elle et qui ne la quittent pas, une propriété commune, un conseil délibératif formé des agnats les plus âgés, sans limite de nombre ni d'âge. Elle a enfin son tribunal domestique. C'est devant ce tribunal que se règlent les difficultés sur les successions, s'il en peut surgir; c'est devant ce tribunal que le père peut prononcer la peine de mort contre son fils en cas de désobéissance, il n'a plus ensuite qu'à en informer l'officier. C'est là qu'est dénoncée l'épouse qui a encouru la répudiation et qu'est traînée la femme adultère. Celle-ci peut même être condamnée, en l'absence de son mari, à s'éloigner immédiatement de la maison qu'elle déshonore. Une grande solidarité s'établit ainsi entre des personnes réunies pendant longtemps sous un joug si étroit; elles ne séparent pas leur honneur et leur fortune de ceux du groupe où elles sont nées. Un

(1) Un récent décret le rend impossible aujourd'hui.

adage dit : « La fortune du père est celle du fils, et les liens de celui-ci sont ceux de celui-là. » Sous l'empire de nos lois démocratiques, nous ne voyons guère dans la famille qu'un centre d'affections et d'intimité : sous le rapport des intérêts, le code lui-même crée l'antagonisme entre les parens les plus proches; ici au contraire l'individu disparaît et s'oublie volontiers pour ne songer qu'à la prospérité de ce groupe auquel tout le rattache, par lequel seul il existe, et qui représente à la fois pour lui le foyer, l'autorité, la possession et la patrie.

Mais ce petit état ne peut vivre sans son chef. Despotique par essence, il lui faut une tête pour assurer son existence légale. Qu'adviendrait-il, si le chef mourait sans descendant? La dispersion du bien commun, la rupture du lien qui réunit tous les membres; pis encore, le gouvernement reprendrait la pension du *samouraï*, le prince reprendrait le droit de culture concédé au cultivateur; enfin, chose plus grave encore qu'elle ne l'était à Rome, il ne resterait plus personne pour faire aux ancêtres, à certains jours consacrés, les libations qui doivent apaiser leurs mânes. De là cette idée enracinée au cœur de la nation, que le nom d'une famille ne peut pas périr, qu'un chef de famille ne peut pas mourir sans un continuateur. L'adoption sous ses nombreuses formes doit assurer cette perpétuité; c'est l'institution entre vifs d'un héritier « nécessaire, » moyen plus sûr encore que la substitution romaine.

Pratiquée dès les temps les plus anciens, faiblement encouragée par Yéyas, défendue, puis rétablie sous ses successeurs, l'adoption est très répandue au Japon, où elle n'a rien du caractère de bienfaisance que nous lui prêtons d'ordinaire. Elle est commandée, non par l'intérêt de l'adopté, mais par celui de la famille adoptante, et remplace plusieurs institutions du droit civil (testament, donation, succession, contrat de mariage). On en distingue plusieurs espèces. Dans ses effets, l'adoption japonaise est une imitation parfaite de la nature. L'enfant adoptif entre dans la nouvelle famille et y contracte des liens de parenté rigoureusement semblables à des liens naturels, de sorte qu'il a deux pères, deux mères, etc... Il quitte, il est vrai, sa famille originaire au point de vue du droit civil et tombe sous la puissance de son nouveau père, mais tout en restant soumis à toutes les obligations filiales envers l'ancien. Il prend le nom du père adoptif, son rang, son titre, ses armes et son hérédité présomptive, a besoin, pour se marier, du consentement de ses deux familles à la fois, et doit nourrir l'une et l'autre aussitôt que, devenu chef, il a la disposition des biens. Lorsque par le décès du père adoptif le fils recueille l'héritage, il se fait un revirement dans les rapports de parenté. Jusque-là il avait porté le deuil de ses parens adoptifs moitié moins longtemps que celui de ses parens naturels; à partir

de ce moment, c'est l'inverse qui a lieu. Si exorbitante que soit la puissance du père adoptif, il ne peut cependant pas prostituer la fille qu'il a adoptée; cette spéculation, dont il y a malheureusement des exemples, l'expose à un châtiment sévère à la volonté du juge. On voit qu'il résulte de l'adoption plus de charges que de bienfaits pour celui qui en est l'objet. Il est entretenu, il est vrai, pendant sa jeunesse; mais le père ne tarde pas à prendre sa retraite, et le fils, alors forcé de le nourrir et de veiller à la subsistance de toute la famille, est en outre exposé à la mauvaise humeur d'une belle-mère, à la jalousie de frères puînés, à l'arbitraire d'un maître qui ne peut voir dans cet héritier qu'une faible image de la nature, enfin à toute sorte d'onéreuses corvées. Aussi est-ce un dicton populaire que, si vous avez trois setiers de riz, il faut vous garder de l'adoption.

La toute-puissance ne suffit pas au chef de famille; il lui faut encore l'autorité personnelle, l'énergie de l'âge mûr, la vigueur de la santé, la faveur du prince chez les grands, la bienveillance du voisinage chez les petits. L'incapacité ou l'opprobre du chef retomberait sur ceux qu'il dirige; il faut donc que ce petit monarque puisse abdiquer à propos. C'est à ce besoin que répond une institution curieuse et tout à fait particulière, que nous avons appelée jusqu'ici la retraite volontaire, et qu'il faut étudier maintenant sous son vrai nom d'*inkyo* (*in* cacher, *kyo* demeure). Le mot désigne à la fois la retraite et la personne qui la prend. L'*inkyo* peut être volontaire ou forcé et s'appliquer tout à la fois aux fonctions publiques et aux devoirs domestiques ou à l'un des deux seulement. Volontaire, il doit être, en ce qui concerne les fonctions, demandé au seigneur tantôt à soixante-dix ans, tantôt à cinquante, suivant les coutumes; mais les infirmités, la maladie réelle ou prétextée, peuvent avancer cette limite.

Cette retraite peut être requise par la famille quand elle voit l'un de ses membres frappé d'imbécillité, de démence ou de prodigalité; elle le contraint alors, quel que soit son âge, fût-il même très jeune, à prendre sa retraite, s'il est chef de famille. L'*inkyo* forcé a lieu en cas de condamnation judiciaire, c'est notre interdiction légale. Sans même qu'il intervienne une condamnation, si les magistrats d'une ville jugent à propos, par mesure de sûreté, de confiner chez lui un prodigue, un homme mal famé, un halluciné ou un contribuable récalcitrant, il est frappé de *tikkio-inkyo*, interdiction de sortir de sa demeure. En cas d'*inkyo* forcé, l'incapacité domestique est complète. Quel que soit le caractère de la retraite, elle repose sur une condition essentielle : la désignation d'un successeur. L'ancien chef de famille ne devient pas incapable juridiquement, et, si la puissance paternelle lui échappe, son influence

morale ne diminue pas. Une déférence sans bornes, des soins et des attentions de toute sorte font de cette retraite une situation honorable que tout père de famille envisage avec joie pour ses vieux jours. En offrant à la vieillesse un refuge entouré de vénération, l'*inkyo* maintient à la fois l'administration dans des mains capables et le prestige de l'autorité dans celui qui ne l'exerce plus; il comble une lacune qu'un éminent jurisconsulte contemporain a signalée en termes éloquens dans nos lois.

Telle était la solidarité du groupe familial, que la loi jadis poursuivait tous les membres pour le crime d'un seul, qu'il fût le chef ou en puissance. Ce que la loi ne fait plus, l'opinion publique n'a pas cessé de le faire. De là une institution qui servait à maintenir l'unité de la famille en éloignant d'elle tous les élémens rebelles : c'est le *kando*, détachement ou expulsion d'un membre dont l'inconduite pourrait entraîner la responsabilité civile ou morale des siens. Le *kando* ne peut avoir lieu que dans le cas de prodigalité, vol, violences, adultère, et seulement contre un fils majeur de quinze ans. Il faut que la mère soit d'accord pour le demander au magistrat local, qui l'ordonne, si le motif est justifié. L'enfant ainsi frappé sort de la famille; il n'a plus ni asile, ni secours, ni héritage à attendre de ses parens. La seule faveur qu'il en reçoive, c'est au moment de la séparation une petite somme qu'on appelle *namida kin*, l'or des larmes, car c'est une mère qui le donne à un fils qui va la quitter pour toujours. Il doit s'éloigner de sa province et ne tarde pas à devenir un vagabond, un mendiant ou un voleur; mais sa famille n'a plus à en rougir. Il ne peut y rentrer que s'il sauve la vie de son ancien seigneur dans un accident quelconque, ou s'il prouve avec éclat qu'il s'est amendé. Les parens demandent alors la révocation du *kando* au magistrat, qui décide arbitrairement. Cette institution, que l'adoucissement des mœurs tend à faire disparaître, n'a jamais existé chez les *samouraï*; en cas d'inconduite grave, c'est par le *harakiri* ordonné au fils qu'un père sauvait l'honneur de sa maison.

La famille japonaise, avec sa constitution despotique, suppose et consacre des principes auxquels nos mœurs et nos lois occidentales sont étrangères. Tandis que les affections naturelles sont chez nous les seuls liens entre parens, elles semblent ici rejetées au second plan pour faire place à des devoirs rigoureux imposés sous des menaces terribles. La piété filiale a je ne sais quoi de contraint et de conventionnel; l'obéissance tient plus de la crainte que de la confiance. L'union des agnats assemblés en conseil ou en tribunal domestique repose moins sur une bienveillance réciproque que sur une communauté d'intérêts, d'honneur, de réputation. Les préjugés sont plus forts que les sentimens et en tiennent lieu. Ceux-ci n'ont pas d'ailleurs chez les races peu nerveuses de l'Orient cette

vivacité et ce raffinement qui trop souvent, en même temps que les cœurs, amollissent les volontés. Comme la douleur physique, l'ébranlement moral leur arrache difficilement des larmes. L'exclusion perpétuelle des femmes ayant banni des relations la tendresse proprement dite, la sensibilité s'éveille avec peine et ne devient jamais maladive. C'est la loi, ce sont les préceptes moraux et les ordres du magistrat qui, bien mieux que les instincts naturels, enseignent à chacun la place qu'il doit prendre et le rôle qu'il doit jouer dans la famille. Elle s'est peu à peu formée, suivant le vœu du législateur, pour lui fournir des sujets obéissans et des exécuteurs toujours obéis. Telle qu'elle est, on conçoit quel élément d'ordre et de stabilité elle représente, et l'on sent qu'on ne peut toucher à une partie sans ébranler de fond en comble cet édifice artificiel et entraîner la nation tout entière vers l'inconnu.

Si la famille est le principal des groupes où l'individu va chercher un refuge contre son propre néant, elle n'est pas le seul. Partout où l'esprit national encore sommeillant n'a pas donné à une agglomération d'hommes une vie unique, il arrive que les petites associations prennent la place de la grande, qui est la patrie. Nous avons vu cette tendance se manifester dans la formation des clans, nous allons la retrouver dans certains groupemens populaires. L'individualisme rend les Japonais peu propres à la vie municipale, telle que l'entendaient les Romains. Dans tout le Japon, il n'y a pas une place publique, pas un lieu de réunion. Loin de se sentir entraîné dans un large courant de patriotisme, chacun s'enchaîne à une petite coterie dont l'intérêt particulier passe avant toute chose et éclipse tout le reste; la société apparaît comme une hiérarchie de groupes dont le plus proche est le plus cher. Il faudrait évoquer l'histoire tout entière de notre moyen âge populaire pour présenter le tableau complet de ces corporations, maîtrises, jurandes, que fournissent encore les différentes industries de Yeddo : corps de pompiers, corps de charpentiers, corps de bateliers, confréries d'aveugles, de mendians, de parias, associations responsables de *bettos*, de domestiques, bandes de musiciennes en plein vent, de comédiens, de saltimbanques, sans parler de la caste récemment dispersée des *hétas*, ces truands de Yeddo, dont la cour des miracles se tenait dans les rues malsaines qui entourent Asakusa, et qui avaient, eux aussi, leur « roides ribauds. » Les deux communautés auxquelles nous nous bornerons parce qu'elles ont eu une existence officielle sont le *go nin gumi* et l'*otokodaté*.

Le *go nin gumi* (union de cinq hommes) est une association formée entre cinq voisins, chefs de famille, propriétaires, ayant à leur tête un *kumigashira*; leur existence est reconnue par l'état, qui leur impose des obligations collectives en matière de voirie, de sur-

veillance et d'entretien des quartiers dans les villes, de culture dans les villages, de responsabilité civile en cas de dégâts, etc. Les *otokodaté* avaient plus d'étendue et un tout autre but. C'étaient des associations maçonniques de braves gens qui se promettaient mutuellement aide et assistance. Un *samouraï* déclassé, un ouvrier sans emploi, un fils chassé par son père, quiconque se sentant faible et isolé voulait se recomposer une famille et un clan se présentait au « père » de l'*otokodaté*. On ne se montrait pas difficile sur les antécédens; pourvu que le postulant fût un bon compagnon, prêt à donner sa vie pour les autres. Le mot lui-même signifie homme chevaleresque, et c'était en effet une sorte de chevalerie roturière qui se proposait de combattre les oppresseurs et de soutenir les faibles, quelquefois même de subvenir à leurs besoins. Ils se secouraient en cas de maladie ou de misère, mais en échange le chef ou *père* obtenait une autorité sans limites, il se faisait obéir au premier signal, sous peine d'exclusion irrévocable du compagnon récalcitrant. Le bas peuple des grandes villes se courbait avec soumission devant ses ordres; il en obtenait parfois ce que les officiers du gouvernement se voyaient refuser; c'était un protecteur puissant, et même parmi les grands plus d'un briguait son amitié. Il traitait de pair à compagnon avec les plus grands seigneurs, et comme l'orgueil des humbles s'attache à la gloire de ceux qui les commandent, sa position relevait à leurs propres yeux les pauvres gens qui exécutaient ses volontés.

La tradition populaire a conservé le nom d'un de ces chefs. Élu après une série d'aventures père de l'*otokodaté*, Chobei avait acquis dans Yeddo une puissance avec laquelle il fallait compter. Un jour, il entre dans une maison de thé du Yoshiwara, où l'on attendait un *hattamoto* (noble), et s'installe sans façon sur le tapis préparé pour un autre. Le noble arrive, et, trouvant un homme en apparence endormi, demande quel est ce manant; on le lui nomme; saisissant cette occasion d'humilier l'orgueil d'un roturier, il vide par dix fois le contenu de sa pipette sur Chobei. Celui-ci consent enfin à s'éveiller et s'excuse; Iurosayémon l'invite ironiquement à partager son repas et lui tend des tranches de poisson cru à la pointe de son sabre; mais Chobei, sans trembler, ouvre la bouche pour les recevoir. Sans se laisser décontenancer, le père de l'*otokodaté* demande à son tour à son hôte ce qu'il peut lui offrir suivant son goût. « J'adore le *hudon*, » répond le grand seigneur. C'est un mets très vulgaire et à très bas prix, dont se nourrissent uniquement les gens du peuple. Il voulait rappeler ainsi au père de l'*otokodaté* sa chétive origine; mais celui-ci, résolu à tenir tête, donne ordre à un de ses hommes de faire apporter pour cent rios de *hudon*. Tous ses fidèles se mettent en course et en quelques instans apportent des

montagnes de cette nourriture. Cette fois Iurosayémon, humilié, vit qu'il n'aurait pas le dernier mot, mais il en conserva une profonde haine contre Chobei et résolut de se venger.

A quelque temps de là, il l'invita à un repas chez lui. Chobei savait que ce qui l'attendait, c'était un odieux guet-apens; mais son devoir était avant tout de montrer que le père de la confrérie ne tremblait pas devant un grand. Ayant donc fait ses dernières recommandations aux siens, il se rend chez son ennemi, précédé des présens d'usage. Comme il s'y attendait, deux séides de Iurosayémon fondent sur lui dès l'entrée, le sabre en main; il réussit à esquiver les coups et à les désarmer, après quoi il se présente avec sang-froid devant son hôte. « Arrivez, maître Chobei, dit celui-ci, on m'avait dit que vous étiez un habile tireur, mes gens ont voulu s'en assurer, je vous prie d'excuser cette brusque réception. — N'en parlons pas, répond l'autre en souriant, mon adresse n'a rien de comparable à celle d'un noble *samouraï*, et si ces seigneurs ont eu le dessous cette fois, c'est pur hasard. » Le maître lui offre un bain pour se délasser. Il sait que la mort l'attend là quand il sera désarmé, mais il n'hésite pas. A peine entré dans la salle de bains, la porte se referme sur lui et, à travers les cloisons, il est assassiné à coups de lance par d'invisibles ennemis. Le lendemain, sept membres de l'*otokodaté* se présentent chez l'assassin, apportant un cercueil que Chobei s'était commandé d'avance, sûr de la mort qu'il allait chercher. Ce flegme est la forme favorite du courage.

Il faudrait un volume pour raconter toutes les prouesses chevaleresques, tous les actes de bienfaisance de ces *otokodaté*. Elles ne font que représenter, sous sa forme militante, l'esprit d'association limitée, le besoin de lien et d'alliance immédiats, que nous avons déjà rencontrés dans la famille et dans le clan. L'homme sans point d'appui ne peut vivre dans ce milieu féodal. Il ne peut compter sur lui-même, il lui faut des protecteurs, des parens, des amis; la loi est impuissante à l'aider, la société prête à l'accabler, tout lui crie : *Væ soli!*

V.

Le XVIIIe siècle vit naître un mouvement de réaction en faveur du pouvoir mikadonal, et les grands feudataires, jaloux de l'autorité du shogoun, songèrent à se faire de la cour de Kioto un instrument pour le renverser. Lui-même, pour éviter une rupture ouverte, dut reprendre dans les dernières années un usage depuis longtemps tombé en désuétude, et se rendre en visite officielle à la

cour impériale; mais ces causes agissaient lentement, elles n'eussent produit leurs effets qu'après des siècles sans l'événement qui vint brusquement changer la face de toutes choses au Japon, l'arrivée des étrangers. Jusque-là, dans l'empire fermé, chacun avait occupé sa place et rempli sa fonction sans qu'il fût bien facile ou bien urgent de délimiter la compétence respective de chacun, ni de décider qui avait qualité pour représenter l'état. Dès les premiers traités demandés par les étrangers, il fallut trancher la question : à qui appartenait le droit de les signer? Le shogoun prit sur lui de le faire sans le consentement du mikado; mais cette mesure, qualifiée d'usurpation de pouvoirs par l'école historique de Mito, fut le point de départ d'une agitation extraordinaire qui ébranla le trône séculier jusqu'en ses fondemens. Il devenait évident que le shogoun, délégataire d'un pouvoir limité à l'administration du pays, n'était plus rien en présence des nations étrangères, et que le seul gouvernement muni de la plénitude de la souveraineté était celui de Kioto.

La scission qui se fit alors dans l'aristocratie entre les partisans du mikado restauré et ceux du shogounat vint hâter les progrès de sa décrépitude, et bientôt tous les petits dynastes durent s'incliner devant la supériorité d'un triumvirat formé par les plus riches d'entre eux, Satzuma, Tosa, Nagato, et appuyé sur le prestige moral du descendant des dieux. Ces trois derniers, fondateurs et patrons de l'ordre de choses nouveau, sont restés pendant longtemps ses tuteurs nécessaires, et si la direction leur échappe progressivement, nul ne peut dire ce qui adviendra d'une lutte ouverte entre les princes encore indépendans et le monarque encore militairement isolé.

Toutes ces raisons, si elles justifient la chute de l'aristocratie, n'expliquent guère la résignation avec laquelle l'ancienne noblesse, acceptant sa déchéance, s'est retirée de la scène politique. Ni le fanatisme oriental, ni la soumission passive n'en donnent la raison. Il faut, pour comprendre cette abnégation, se souvenir des lourdes charges qui pesaient sur les seigneurs et songer que leurs revenus immenses suffisaient à peine à couvrir leurs dépenses et rarement à satisfaire leurs fantaisies. En leur proposant d'échanger leurs rentes contre des pensions plus modiques, le gouvernement payait leurs dettes énormes, les débarrassait de l'entretien d'une armée et d'une cour, des corvées de la vie officielle, d'un pouvoir devenu un fardeau, et leur permettait de vivre comme de riches particuliers sans soucis et sans dangers. Si l'abdication volontaire est possible à qui commande en maître, combien plus elle doit être facile à qui n'a gardé de la puissance que le poids et les chagrins! La lassitude et le découragement ont fait ici, dans l'ordre politique, ce que le patriotisme et l'élan des esprits firent,

JOURNÉES DE VOYAGE

EN SYRIE

LES ÎLES, LE LIBAN, DAMAS.

Quand le voyageur en Asie a pourvu aux préparatifs de la caravane et compté ses bagages sur le bât des mulets, il n'a garde d'oublier un petit cahier dont la place est marquée dans les fontes de la selle, et qui doit recevoir chaque soir la trace de ses étonnemens et de ses réflexions. A mesure que les journées de route s'accumulent, et avec elles les impressions fortes et neuves dont cette terre de Syrie n'est jamais avare, le cahier surchargé se fait volume; on le rapporte avec une certaine faiblesse, ce compagnon devenu cher par la communauté de tant de fatigues et de joies, on feuillète souvent ces pages d'où s'envolent tant d'heures enchantées. En les retrouvant embellies de toute la grâce des souvenirs qu'elles évoquent, qui n'a pensé à en faire bénéficier ses amis et même le grand public? Un peu inquiet alors, on relit ses devanciers, on reprend avec eux la route parcourue, et l'on s'aperçoit avec un effroi naïf que bien d'autres ont ressenti et rendu avant nous ces impressions, si nouvelles et si merveilleuses que nous croyions les avoir dérobées à des trésors inconnus.

J'ai éprouvé à mon tour cette piquante et commune mésaventure des voyageurs. Si elle m'a détourné de faire avec mes souvenirs un livre, du moins puis-je plaider la cause de ces feuilles arrachées au hasard à mon carnet par de trop bienveillantes amitiés : elles n'ont d'autre prétention que de raconter à leur fantaisie quelques-uns des

faut le dire, bien des amertumes de regrets, bien des aiguillons de désirs, bien des irritations sourdes, et si la misère de notre nature ne remuait au fond. » Et presque à la même date : « Dans la jeunesse, un monde habite en nous; mais en avançant il arrive que nos pensées et nos sentimens ne peuvent plus remplir notre solitude, ou du moins ils ne peuvent plus la charmer... A un certain âge de la vie, si votre maison ne se peuple point d'enfans, elle se remplit de manies ou de vices. »

Quels étaient ces manies et ces vices auxquels Sainte-Beuve s'accusait de commencer à payer tribut? Ici encore je préfère le laisser parler lui-même et traduire par un apologue ce qu'il éprouvait quelque embarras à exprimer en termes trop clairs : « Que faites-vous, mon ami? Vous êtes mûr, vous êtes savant, vous êtes sage, et peu s'en faut que vous ne paraissiez respectable à tous. Et voilà que la beauté vous reprend et vous tente. Vous y revenez. La jeune Clady trouve grâce à vos yeux par son sourire; vous avez pour elle de tendres complaisances, et on l'a vue, me dit-on, à votre bras un soir, et le matin dans la voiture où vous la promeniez. Je le sais, mon ami, je me sens bien vieux déjà, on me dit savant plus que je ne le suis, et je voudrais être sage; mais ne le suis-je pas du moins un peu en ceci? Clady est belle; elle est jeune; elle me sourit. Je la regarde; je ne fais *guère* que la regarder, mais j'y prends plaisir, je l'avoue; j'aime à la voir près de moi, à la promener un jour de soleil, et, en la voyant là riante, qu'est-ce autre chose? Il me semble qu'un moment encore je fais asseoir ma jeunesse à mes côtés. »

Ainsi Port-Royal et Pascal comme sujet de graves et constantes préoccupations, le salon de M. Molé et de préférence celui de Mme d'Arbouville comme lieu de rafraîchissement et de prédilection; entre deux, des promenades tardives ou matinales avec la jeune Clady, telle était l'existence de Sainte-Beuve à la veille du jour où la révolution de février vint bouleverser ces habitudes tranquilles et le jeter dans un nouveau courant. Cette troisième phase de la vie de Sainte-Beuve sera l'objet d'une prochaine et dernière étude.

OTHENIN D'HAUSSONVILLE.

enthousiasmes et parfois des déceptions du pèlerin. Obligé, par des motifs de haute convenance, à réserver mes appréciations sur les hommes et les choses de la Turquie, un peu effrayé aussi à l'idée de venir parler de cette Palestine déjà décrite avec tant de science et d'amour dans des études signées du même nom qui figure au bas de ces pages, j'ajouterai pour seule excuse qu'un séjour de quatre années en Orient me gardera contre les inexpériences d'un simple touriste, et me méritera peut-être une indulgente attention; je pourrais dire encore qu'un récit de voyage est chez nous œuvre d'utilité publique, s'il sait inspirer aux jeunes gens de loisir et de fortune le goût des pérégrinations lointaines. Le Français ne sort plus de son boulevard, où il voit tout à son image; on s'en aperçoit tristement dans ces contrées reculées, dont nous avons oublié le chemin et où notre langue, nos mœurs, nos idées, notre action, perdent chaque jour du terrain au profit des peuples voyageurs, et plus tristement encore chez nous, où l'on se fait des autres pays les idées les plus fausses, sinon les plus grotesques. Nous avons chèrement payé le droit de nous dire ces vérités.

Mais que voilà de gros soucis et d'inutiles excuses pour ma facile promenade! Je souhaite simplement que ces feuilles soient pour le lecteur ce qu'elles sont pour moi par les images heureuses qu'elles font renaître, une distraction légère aux heures d'hiver, et, comme dit un poète arabe des feuilles du platane qui croît sur la source dans la solitude, des « feuilles de plaisir et de repos. »

Éphèse, 2 novembre 1872.

Nous avons quitté Constantinople le 31 octobre, sur un paquebot du Lloyd autrichien en partance pour la côte de Syrie. — Les rives monotones de la mer de Marmara, les terres plates de la Troade, les rochers de Ténédos, les vergers de Mételin et du golfe de Smyrne ont défilé tour à tour devant nos yeux. Pour la seconde fois la patrie d'Homère me reçoit au seuil de l'Asie; la voilà bien toujours la même, coquettement couchée au pied du mont Pagus, nonchalante et molle dans son air doux. Smyrne ne mérite guère de nous arrêter; comme la plupart des villes turques, il faudrait la voir du pont du bateau, sans descendre, pour garder ses illusions. C'est d'ailleurs une vieille connaissance, et nous comptons employer la journée de relâche à visiter les ruines d'Éphèse. Nous allons donc, hélas! prendre le chemin de fer. J'ai bien dit : le chemin de fer, et le plus anglais des *railways*. Matériel, personnel, buffets, tout est anglais, on ne parle qu'anglais sur la ligne. Je laisse à penser si cette administration britannique paraît monstrueuse sous le ciel d'Ionie, et

cependant elle donne lieu à de curieux contrastes. La première station est au pont des caravanes : des centaines de chameaux encombrent la voie et les abords. Rien ne saurait exprimer le trouble jeté dans l'esprit par cette association disparate : les chameaux, chargés de cotons et de figues, agenouillés ou posant lentement leurs larges pieds entre les rails, les wagons, les locomotives fumantes et menaçantes. Ajoutez qu'à cet endroit la ligne traverse un champ des morts turc, tout ombreux et silencieux de ses grands cyprès. Trois ou quatre des lourds et gauches animaux, conduits par un nègre abyssin d'une rare puissance de type, s'arrêtent près de notre wagon et promènent leurs têtes, avec ce balancement rhythmé qui leur est particulier, tout contre notre portière; homme et bêtes nous regardent de ce grand regard étonné et résigné commun aux races humaines et animales de l'Orient, et semblent se dire avec tristesse : Ceci tuera cela.

Après avoir dépassé le joli village de Boudjah, dont on aperçoit sur la gauche les maisons blanches entre les hauts cyprès, le train court deux ou trois heures dans les vallées marécageuses et désolées du Mélès et du Caystre, entre des montagnes calcaires nues et escarpées, violemment secouées par les tremblemens de terre. La fièvre, la pâle souveraine de toute l'Asie-Mineure, habite presque seule ces humides vallées : on pourrait représenter cette pauvre Asie sous les traits d'un spectre fiévreux assis sur des ruines. Nous descendons à Aya-Suluk, où l'on remarque les restes d'une belle mosquée du xve siècle, sœur des élégantes et nobles constructions de Nicée et de Brousse. Après un quart d'heure de cheval, on entre dans la plaine d'Éphèse, où se déroule tout autour du mont Prion un amas confus et considérable de ruines. Que dirai-je de ces pierres? Presque pas une qui ait une beauté propre et vivante encore : des débris seulement, pâture d'archéologue.

Cependant on a trouvé ici même, il y a quelques années, une des plus merveilleuses reliques de l'art grec : c'est une tête séparée de son corps et déposée aujourd'hui au musée de Sainte-Irène, à Constantinople, parmi des fragmens informes et des restes d'un médiocre intérêt. Ce fruit exquis de l'art ionien, plus humain, sinon plus vrai, que l'art attique, ce chef-d'œuvre d'un Lysippe anonyme est digne de rivaliser avec les marbres historiques de nos galeries d'Europe. Plus on regarde cette figure pensive, plus elle apparaît profonde : ce n'est pas une femme, c'est la femme. Je ne sais quel est son âge; sa beauté est toute jeune, sa mélancolie est déjà mûre : on sent que ses jours ont été pleins, partant mauvais. La lèvre de l'Ionienne est sensuelle, ironique un peu; son œil vague regarde on ne sait où, et sur son front un nuage de tristesse n'a pu éteindre un

rayon d'espérance. La tête est penchée et à demi tournée, comme si elle regardait dans le passé; elle a beau sourire dédaigneusement de tout ce qu'elle y a trouvé, on sent qu'elle y regrette quelque chose : elle sait la vie, en souffre et espère quand même. J'ai passé plus d'une heure à contempler ce bijou antique, me demandant où le grand artiste inconnu entrevit cette figure idéale. Était-ce un portrait ou une conception du génie? Ne serait-ce pas Diane, la grande déesse d'Éphèse? Je comprends alors qu'on accourût des extrémités du globe pour l'adorer.

Nous ne trouvons dans cette plaine de plusieurs lieues de tour que des matériaux dispersés, des arasemens de temples, des indications d'édifices : les quelques heures qui nous sont accordées entre deux trains ne nous laissent pas le temps d'une étude fructueuse. Nous voyons vite et sottement, comme les Américains qui nous accompagnent et demandent au vieux cicérone grec le temple de Diane, dont ils semblent surtout préoccupés. M. Wood, le patient explorateur des ruines d'Éphèse, vient enfin de le retrouver à droite de la ville, entre le mont Prion et Aya-Suluk; ses ouvriers extraient des fouilles d'énormes colonnes cannelées de plus d'un mètre et demi de diamètre. Partout des matériaux d'une richesse inouie, colonnes de vert antique, chapiteaux de belle brèche rosée, fûts de ce superbe granit de Syène vert et rouge qu'on retrouve dans toute l'Asie, magnifiques témoins d'une civilisation morte, moins attachans pour moi néanmoins que ces champs de pierres pulvérisées où il ne reste pas un bloc entier; voilà l'éloquent commentaire des menaces bibliques que nous retrouverons à chacune de nos étapes dans le vieux monde : « il ne restera pas pierre sur pierre. » La parole est littérale : la folie des hommes et les sourdes fureurs de la terre ont bien fait leur œuvre. Comme dans les champs de la Crau, que ceux-ci rappellent, des chevriers font paître leurs maigres troupeaux; assis sur les roches escarpées du mont Prion, ils semblent écouter, comme le pâtre de Virgile, écouter le bruit qu'a fait dans le monde tout ce passé disparu : le temple célèbre jusqu'aux confins de l'univers, le crime d'Érostrate, qui le brûla pour faire survivre un nom qu'ils ignorent à coup sûr, la gloire d'Alexandre, la parole de Paul, les querelles religieuses et le brigandage d'Éphèse, les invasions répétées du croissant et les hauts faits des princes latins. Que leur en chaut-il, à ces raïas, pourvu que les figuiers donnent et que les chevreaux viennent bien!

Sur les gradins à demi enfouis de ce théâtre, Paul a prêché la bonne nouvelle qui nous a faits ce que nous sommes : c'est de là que Démétrius l'argentier et la foule courroucée vinrent l'arracher pour le conduire à cette prison dont on voit les restes sur un mon-

ticule isolé. Ces souvenirs dominent de beaucoup tous les autres ici. Que n'est-il resté aux apôtres de notre temps quelque chose de ces persuasions toutes-puissantes et merveilleuses qui jetaient aux pieds du converti les populations entières de l'Asie? Je vais y songeant longtemps, tandis que mon cheval se fraie difficilement un chemin dans les roseaux du Caystre. Cependant le crépuscule se fait, et la lune monte lentement entre les sommets du Coressos et du Prion : *magna Diana Ephesiorum.*

Il faut, au sortir du stade, remonter dans l'odieux wagon, après avoir *lunché* avec du *pale ale* chez un juif anglais! Nous nous retrouvons à Smyrne, assez morne et silencieuse ce soir malgré les fêtes de l'ouverture du ramazan. Ce peuple grave ne connaît pas nos saturnales du mardi gras : pour montrer sa joie, il illumine ses temples. Nous cherchons longtemps la fameuse rue des Roses, et j'épuise vainement tout mon grec de la décadence sans la découvrir, jusqu'à ce qu'un Français me l'indique en m'expliquant que de son vrai nom elle s'appelle *odos Kopriès*, « rue du fumier. » Je crois bien qu'on ne m'entendait pas ; mais qui se serait douté d'un pareil euphémisme?

Rhodes, 4 novembre.

Après avoir remonté le golfe de Smyrne et tourné le cap Kara-Bournou, le paquebot s'est engagé dans le *boghâz* (canal) de Chio pour mouiller à la nuit devant cette île. Quelques pêcheurs chiotes viennent vendre à bord du mastic (1) et du glyco (2), doux commerce de cette terre indulgente, qui vit du suc de ses fruits et de ses fleurs. Groupés sur le pont, à la lumière de leurs lanternes, avec leurs figures en bec d'aigle, leurs haillons colorés et leur marchandise odorante dans des pots de verre rouges et blancs, ils crient et gesticulent au grand scandale d'un pasteur américain. Ce pieux voyageur se rend en mission à Jérusalem : debout dans une longue robe de chambre à ramages, cravaté de blanc, la physionomie triste et le regard mystique, il feuillète sa Bible à la lueur d'une bougie et pose pour Rembrandt ou Holbein, comme les Grecs pour Delacroix. Un peu plus loin, le patriarche d'Antioche, qui revient du synode de Constantinople, est assis dans un grand fauteuil. Ce vieillard, vêtu et coiffé de noir, à longue barbe blanche, aux traits émaciés, au regard atone, raide et solennel comme une mosaïque byzantine, est réellement imposant dans son immobilité pontificale ; en revanche, ses deux acolytes sont très remuans, très bavards et très sales. Ils

(1) Gomme résineuse dont les Orientaux font un grand usage.

(2) Confitures que les Grecs des îles préparent avec des fleurs d'oranger, de citronnier et surtout de roses.

psalmodient tout le long du jour l'office orthodoxe sur un ton nasillard et avec la même patience que met l'Américain à lire sa Bible. A côté d'eux, des Arabes de Damas font gravement la prière sur le pont, aux heures prescrites : un serviteur apporte un tapis qu'il déploie, et les croyans se prosternent trois fois en s'orientant vers La Mecque, sans beaucoup de succès, je dois le dire, car la boussole leur donne de flagrans démentis; mais c'est la foi qui sauve. Il n'y a que l'Orient pour réunir dans un cadre aussi étroit les spécimens les plus frappans de races et de religions si différentes. On sent bien vite, à voir les abîmes qui les séparent, combien les rêves d'unification sociale et religieuse du monde sont chimériques; on y saisit, dans le relief d'une vive lumière, les lois nécessaires et divergentes auxquelles obéit, dans chaque race, le développement du sentiment religieux.

Les Chiotes descendent dans un long caïque, qui s'éloigne invisible et silencieux. Ainsi, il y a cinquante ans, dans la nuit du 23 mars 1822, sur cette même rade où nous sommes, le brûlot de Canaris se glissa parmi la flotte turque, et réduisit en cendres les vaisseaux de Sélim. Les plus vieux de nos marchands de confitures ont pu voir flamboyer les rochers de l'île aux reflets de l'incendie libérateur.

Nous avons laissé derrière nous Cos, éclatante et souriante, tache blanche au milieu des bois, avec ses remparts turcs et ses toits en terrasse, éblouissans sous leur crépi de chaux, Samos, le golfe Céramique, les restes d'Halicarnasse et de Cnide. Après avoir doublé le cap Krio, nous rangeons de près la côte de Caramanie, entre des îles nombreuses, avec la longue chaîne de Rhodes pour horizon. Le ciel, un peu brouillé ce matin par un orage qui courait sur le Taurus, emplissant tour à tour de ténèbres et d'éclairs les forêts profondes et les sauvages ravines de ces sommets, est maintenant d'une sérénité indescriptible. A notre gauche, la charpente osseuse et tourmentée des montagnes de Caramanie, descendant par grandes tables dorées dans la mer, fait valoir vigoureusement le bleu dur et poli des flots; à droite, des bouquets d'îles rocheuses, baignant dans une brume chaude, émergent de l'eau. Ce sont les aspects de l'Archipel et du golfe de Salamine, avec un ciel plus mou et plus éclatant, une grâce plus asiatique. Il faut avoir vu les mers de Grèce pour se douter des paysages qu'on peut obtenir avec des pierres et de l'eau; mais de l'eau tour à tour sombre comme du lapis en fusion ou étincelante comme de la poussière de diamans, des pierres saturées de soleil, chauffées par un ciel blanc, rongées par les flots, où la moindre veine étrangère, le moindre filon minéral, s'accusent avec des couleurs éclatantes, où une mousse marine, un figuier pendant,

prennent une valeur hors de toute proportion. On comprend, en regardant ces paysages encadrés dans un éternel fond d'or, comment les procédés des peintres byzantins leur ont été tout naturellement inspirés par la nature ambiante.

Quelle fête en plein novembre, tandis que nos amis, en France, se blottissent frileusement dans la cheminée attristée! quelle fête pour les sens de se laisser glisser sur cette nappe d'azur aux reflets dorés, d'emplir ses yeux de tous ces rayonnemens et de humer cette tiède lumière, pénétrante comme celle que le poète latin place dans les champs élysées,... *lumine vestit purpureo*,... c'est littéralement vrai, et on le comprend ici; elle drape les montagnes comme une gaze palpable. Avant de condamner en bloc le paganisme, il faut avoir passé sous ce ciel clément dont il semble l'émanation naturelle. Insensiblement le *genius loci* vous y envahit et vous pénètre : on se sent devenir païen, fatal, heureux; on se demande avec regret pourquoi l'on ne vit plus de cette vie assurée et bénie, sous la consolante tolérance de ces divinités gracieuses, pourquoi le Christ souffrant a passé là, apportant ses dures vérités, repoussant ces aimables fantômes et nous laissant, à son image, laborieux et mélancoliques, attristés de cette vie et effrayés de l'autre. Dans un pareil climat, la morale semble un mot vide de sens, le sacrifice une absurdité; l'ascétisme et le renoncement n'y sauraient pas plus venir que le bouleau ou le sapin, et l'on conçoit l'étonnement irrité de ces populations quand elles entendirent pour la première fois les enseignemens austères, incompréhensibles, de Paul et de Barnabé. *Insanis, Paule*, disait Festus.

Rhodes s'annonce, comme beaucoup de villes de l'Archipel, par ses moulins; ils s'avancent jusque dans la mer, le long d'une langue de sable, avec leurs grands bras agités : si don Quichotte eût été un frère hospitalier, il les eût pris pour des Turcs et pourfendus en conséquence. A mesure que la terre monte à l'horizon, des palmiers dressent leurs têtes entre les moulins, puis des platanes, des cyprès, des orangers, des lauriers, toute une végétation luxuriante et nouvelle cachant les blanches villas des faubourgs, enfin la ville elle-même, cerclée dans son enceinte de murailles, hérissée de tours à créneaux, enserrant son petit port de fortifications démantelées.

Rhodes est la perle des mers du Levant. La beauté de son ciel justifie le mythe antique qui la donnait pour amante au soleil. Nous mouillons dans l'après-midi, et le capitaine nous donne quelques heures pour parcourir la ville. Nous pénétrons dans l'enceinte par une poterne pratiquée dans le rempart, et nous nous trouvons en face de l'hôpital Saint-Jean et de la rue des Chevaliers. — Qu'on

se figure une de nos vieilles villes de province immobilisée à la fin du xve siècle, et apparaissant de toutes pièces dans une île d'Asie. Voilà bien la maison du temps, peu élevée, percée de trois fenêtres carrées partagées en quatre par une croix et encadrées d'un cordon de pierre, la porte exhaussée sur trois degrés, à linteau en saillie écussonné des armes du maître, les gargouilles en forme de guivres, et aux angles les tourelles en encorbellement, les petites chapelles en cul-de-lampe : partout une fantaisie déjà plus sobre qui sent sa renaissance.

Hélas ! l'explosion de 1856 a détruit presque tous les monumens témoins des héroïques luttes de nos aïeux ; cependant, par une galanterie fortuite, elle a laissé debout ceux qui rappellent plus directement la France. La France ! c'est elle dont tout nous parle ici, et je suis, je le confesse, profondément ému en retrouvant sur toutes ces portes des devises, des noms, des emblèmes français et l'écusson fleurdelisé écartelé de Saint-Jean. Voici « l'auberge » de France, la seule épargnée par la destruction, la maison de Pierre d'Amboise, celle de François de Flotte, « prior de Tholoze. » Sur la seule porte des murailles restée intacte, entre deux grosses tours crénelées, voici les figures en haut-relief de trois prieurs, et encore et toujours l'écu de France. De la cathédrale, où était le magasin de poudre qui amena la catastrophe de 1856, il n'est demeuré qu'un campanile isolé. Çà et là, aux alentours, des dalles projetées par l'explosion livrent les noms des héros obscurs dont la poudre turque est revenue troubler la cendre après trois siècles et demi de paix dans la mort. Derrière la cathédrale, les remparts de la ville sont restés tels qu'au jour du dernier assaut : aux embrasures, les canons de l'ordre s'effritent sous la morsure de la rouille; la sentinelle turque se promène d'un air ennuyé parmi ces chères conquêtes de ses pères, regardant parfois vers la haute mer, comme si elle craignait de voir poindre encore le pavillon à croix blanche sur les galères de Pierre d'Aubusson ou de Villiers de l'Isle-Adam.

En redescendant par les rues moins silencieuses du bazar, nous retrouvons toujours, encastrés dans les murs des maisons, des mosquées, des fontaines, quelques modillons, quelques chapiteaux d'origine franque, quelque pierre tombale où s'agenouille une gauche et pieuse figure, bon soldat qui prie sur son lit de mort sans s'être dévêtu de sa cotte de fer.

Ah ! je disais ce matin que le renoncement et le sacrifice ne pouvaient pas fleurir sur cette molle terre : ces pierres m'infligent vite un démenti formel. C'étaient bien des hommes de renoncement et de sacrifice, ces aïeux dont chaque pan de mur respecté par le temps raconte la gloire modeste et la mort héroïque; dévoués au

service des « infermes, » remparts vivans du monde menacé, ils sont tombés par milliers de ces murailles sous les flèches tartares, mourant pour défendre leur croix. Je sais qu'il est de mode dans plus d'une école historique de condamner en masse les guerres chrétiennes, c'est-à-dire la défense séculaire de l'Occident contre la barbarie, et de biffer le long martyrologe qui va de Pierre l'Ermite à Villiers de l'Isle-Adam; mais, si les historiens qui du fond de leur cabinet décrètent les croisés de folie avaient suivi, comme moi, leurs traces de Nicée à Damiette et retrouvé dans toute l'Asie le vivant respect de notre plus honnête et plus vaillante gloire, ils les salueraient sans doute, comme je fais, de leur piété la plus émue.

Nous quittons Rhodes sur le soir et regardons longtemps s'enfoncer dans la mer la jeune ville turque, ses vieilles murailles franques, ses hauts palmiers et ses riantes campagnes.

Chypre, 6 novembre.

Je n'ai pas « sailli de mon lit tout deschaux, » comme le bon saint Louis, pour voir Chypre. Il est vrai que ma nef n'a touché aucun écueil, et que je me suis trouvé tranquillement mouillé, à mon réveil, en face d'une côte nue et sablonneuse, au pied de falaises carrées, sans végétation et sans grâce. Au bord de la mer, la *marine*, rangée de maisons grises avec des estacades en bois; à un kilomètre en arrière, la ville de Larnaka, signalée par quelques clochers à figure italienne sous leur crépi de chaux oriental et ponctuée de rares palmiers. Nous descendons à terre, et nous nous rendons au consulat : on nous dit à la chancellerie que notre agent est à sa maison de Larnaka. Les rues et le bazar de la marine sont assez vivans; nous y trouvons un grand mouvement de grains, de vins et de cotons. En revanche, Larnaka est la ville des Sept-Dormans. Rien de triste comme ces maisons en cailloux et en torchis, grises, carrées et plates, au bord de ces rues désertes. Dans quelques-unes cependant, habitations des consuls ou des riches négocians, on trouve, en franchissant ces murs silencieux, une sorte de *patio* à l'arabe, en forme de cloître, entourant d'arcades latérales une grande cour, tout ombreuse et parfumée de lauriers, de grenadiers, d'orangers et de myrtes. A la maison consulaire, une vieille Grecque, à figure d'oiseau de proie en cire blanche, nous annonce que son maître est parti pour le port; nous y retournons entre de maigres jardins de nopals et de lauriers-roses, et des labours poudreux qui rappellent la Champagne pouilleuse. Tout ce que nous voyons, murs, maisons, végétaux, sol des rues, semble s'émietter en poussière blanche sous l'action d'une inexorable sécheresse : les

cataractes du ciel s'effondreraient sur l'île sans éteindre les ardeurs de cette terre altérée depuis le commencement des siècles.

Le consul nous reçoit, et nous causons de l'état de l'île. On m'apporte des « antiquités. » J'achète pour quelques piastres des têtes et des bustes, les uns frustes et hiératiques, produits monstrueux de l'art phénicien, les autres délicats et charmans, drapés avec toute la science et la noblesse attiques, fils légitimes du génie grec.

Je ne sais point d'étude plus curieuse que celle de l'art chypriote, plus propre à éclairer les origines et la formation de l'art grec. A sa lumière, on acquiert la conviction que les arts de la Grèce lui sont venus non pas, comme on l'a tant dit, d'Égypte ou d'Asie-Mineure, mais surtout de Phénicie et d'Assyrie, par les îles de la Méditerranée, ces étapes intermédiaires où se sont rencontrées les deux races. Les colonies asiatiques apportaient là, avec leurs procédés de travail primitifs et imparfaits, leur idéal religieux, conventionnel et barbare; le génie hellène, naturaliste, souple et fin, s'emparait de ces rudimens et les rapportait chez lui transformés et perfectionnés. Entrez dans notre salle chypriote au Louvre et suivez attentivement cette série de têtes, de bustes, de fragmens, de vases, si ingénieusement disposés à l'appui de la thèse que je viens d'énoncer; une gradation insensible vous mènera de faces informes, grotesques, ouvrages des potiers phéniciens, assyriens peut-être, jusqu'aux purs et nobles profils du siècle de Phidias. Sans sortir de cette chambre, il semble qu'on suive avec un guide certain l'essor du génie humain descendant des plaines de la Mésopotamie aux côtes de la Grèce, pour rayonner de là sur tout l'Occident. Le consul d'Amérique, M. Cesnola, vient de découvrir à Golgos, dans des temples enfouis, des statues de grandeur naturelle, des fragmens d'architecture, des tombeaux, des restes de tout genre et d'un haut intérêt, destinés à appuyer ces idées par des argumens nouveaux.

On nous apporte aussi de ces verreries délicates, aux reflets irisés, que tout le monde connaît. Ces jeux de lumière sont dus à la lente décomposition des couches supérieures du verre. Ces fragiles objets, qu'on trouve dans l'île en très grand nombre, sont bien la plus écrasante ironie que je sache. De ces races fortes et puissantes entre toutes, Phéniciens, Égyptiens, Grecs, Romains, qui ont passé là avec leurs civilisations, leurs monumens, leurs littératures, leurs religions, leurs arts, le meilleur et plus complet témoin qui nous reste, c'est une feuille de verre tombant en poussière sous le doigt. Peut-être qu'un grand ancien, un conquérant, un orateur ou un poète, a tenu ce verre que voilà, croyant qu'il lui servirait une heure et escomptant pour lui-même l'immortalité : or le nom

de l'homme est perdu depuis des milliers d'années, et le verre est là entier dans ma main ! Éternelle vanité des efforts de l'homme pour se survivre à lui-même ! Le vieux Montaigne a raison, qui « loue une vie glissante, sombre et muette. »

Nous visitons l'église grecque, de construction franque, à lourds piliers percés d'espèces de portes cintrées et supportant des arcatures romanes. On y montre dans une crypte le tombeau de saint Lazare; je n'ai pas d'objections à y faire. Les villes curieuses qu'il faudrait voir sont Nicosie et Famagouste : cette dernière surtout est restée, paraît-il, figée dans la désolation du premier jour de la conquête. Les mêmes canons sont braqués dans les mêmes embrasures, et il n'a pas été dérangé une pierre aux brèches depuis l'assaut des soldats de Sélim.

Nous revenons nous embarquer à travers de grands magasins de blé, qui me rappellent la naïve admiration de Joinville devant les approvisionnemens faits dans l'île pour les croisés : « les fourmens et les orges mis par monciaux emmi les champs, et quand on les véoit, il sembloit que ce feussent montaignes. » Cette terre est toute pleine des souvenirs de saint Louis, qui y passa l'hiver de 1248-1249. Que d'autres souvenirs encore de l'épopée chrétienne dans l'île renégate : les barons français et les patriciennes de Venise, Guy de Lusignan et Catherine Cornaro ! — Nous achetons du « vin de commanderie, » âgé de cinquante ans, à ce que prétend le propriétaire de la cave; il nous fait goûter ses divers crus, et, comme j'élève des doutes sur la sécurité d'une pareille étude pour des gens à jeun, *kamni kalo to proï*, me dit-il avec assurance, « cela fait du bien le matin. »

Nous partons à la nuit tombante, guidés par le feu du mont Sainte-Croix, l'ancien mont de Vénus. Les bons pèlerins du moyen âge croyaient que la terrible déesse habitait encore ce sommet en fort joyeuse compagnie, et particulièrement avec le héros souabe à qui Richard Wagner a fait une retentissante notoriété. Écoutez plutôt le récit du cordelier d'Ulm dans son *Evagatorium :* « Le bruit court parmi le peuple, en Allemagne, qu'un noble de Souabe, appelé Danhuser, de Danhusen, ville près de Dünkelspückel, vécut quelque temps sur cette montagne avec Vénus. Pressé par le remords, il vint se confesser au pape; mais, l'absolution lui étant refusée, il retourna sur la montagne et ne reparut plus; il y vit, dit-on, dans les délices, jusqu'au jour du jugement... Pourtant Vénus est morte et damnée sans aucun doute. »

Tandis que je relis les adorables récits et le latin baroque du frère Faber, pèlerin de la fin du xve siècle, qui a écrit sur la Palestine, en 1483, la plus curieuse peut-être des relations que nous

possédions, un orage balaie le ciel, la pluie fouette les hublots, et le vent fait rage : patience, demain nous serons en Syrie !

Beyrouth, 7-11 novembre.

Quand les bons pèlerins allemands, dit encore le frère Faber, arrivèrent à l'aurore en vue des côtes de Syrie, ils furent éveillés par ce cri de la vigie : « O seigneurs pèlerins, levez-vous et montez, voici apparaître la terre que vous avez tant désiré voir, la terre-sainte, la terre de Chanaan, la terre glorieuse ! » Si les mousses de la *Minerva* ne nous ont pas donné ce pieux éveil, le nôtre a été pourtant touchant et singulier en son genre. En ouvrant les yeux au bruit de la chaîne d'ancre criant sur les écubiers, je reconnais la diane sonnée par des clairons français; je saute sur le pont et j'aperçois, mouillés tout autour de nous, les quatre bâtimens de l'escadre arrivée d'hier en rade de Beyrouth, la *Gauloise*, la *Reine-Blanche*, la *Thétis* et le *Desaix*. Ils saluent le soleil levant en hissant à leur corne les couleurs nationales, bien douces à voir si loin du pays. C'est justice et plaisir d'apercevoir pour la première fois à travers des mâts français cette terre où nous allons retrouver à chaque pas les vestiges de notre sollicitude séculaire, des trophées, des pierres, des idées qui crient notre nom.

Cette première émotion donnée à l'apparition imprévue de la patrie, nous embrassons d'un regard Beyrouth, la plage et les sommets du Liban. Eh bien! faut-il l'avouer? la première impression a été médiocre, comme celle de tout rêve ardemment caressé qui se réalise, c'est-à-dire qui meurt. Le ciel est chargé de pluie, de lourds nuages voilent, sur notre gauche, la longue chaîne du Liban, de Beyrouth à Batroun. En face, la ville, adossée à une colline, vient baigner ses dernières maisons dans la mer; mais ces maisons européennes, à toits de tuiles, ont un aspect par trop civilisé. Je ne peux comparer Beyrouth, vue du large, qu'à Hyères, Cannes ou toute autre station d'hiver de la Méditerranée. Quant à la fertile végétation des campagnes, mes yeux, que le désert n'a pas encore rendus indulgens, la trouvent bien maigre.

Nous débarquons à l'abri d'un petit brise-lames, qui s'appuie aux assises rocheuses d'une grosse tour, reste des fortifications de l'émir Fakhr-ed-Din. Les drogmans des hôtels nous entourent depuis le pont du paquebot et se disputent nos effets et nos personnes. Ce sont tous de jeunes Maronites, de mine fière et intelligente, portant avec recherche l'élégant costume syrien, la veste courte et les pantalons bouffans. Ils parlent notre langue avec aisance, et rien ne rappelle chez eux la servilité basse et l'affreux baragouin des

Grecs ou des Juifs qui servent de drogmans dans les autres échelles d'Orient.

Un guide plus persuasif que ses confrères nous pousse dans l'*Hôtel de l'Europe;* nous trouvons là quelques compatriotes, entre autres M. de G..., de la mission française des haras. A peine installé, je cours chez l'excellent M. Péretié, gérant du consulat de France : nous passons la matinée à causer de ce pays, qu'il possède à fond. Il nous montre sa riche collection d'objets d'art, ses cuivres persans à légendes koufiques, ses bronzes égyptiens et ses terres cuites phéniciennes, ses faïences mauresques aux armes des princes croisés, ses délicieuses statuettes antiques et ses médailles des Séleucides, ses bas-reliefs palmyréens et ses amulettes gnostiques aux mystérieux symboles, tout un petit monde oriental et antique de pierre, de bronze et de terre, mais un monde qui ne serait vu que par ses plus beaux côtés.

M. de G... nous promène par la ville en nous parlant de la Syrie et de la Palestine, qu'il parcourt depuis huit mois et qu'il connaît fort bien. Les bazars ont un aspect plus *oriental* que ceux de Constantinople ou de Smyrne, en donnant à ce mot le sens qu'il a chez nous en peinture depuis Decamps et Marilhat : ruelles étroites, enserrées de hautes maisons, voûtes, arcades, jeux de lumière et d'ombre à travers les *tendidos* de nattes, percées capricieuses et noires sous des pâtés de constructions, terminées par une flaque de soleil dans une cour. Le long de ces coulées de pierre, sur d'étroites et sombres échoppes de bois vermoulu, s'étalent les commerces pittoresques du Levant : montagnes de fruits disposés avec symétrie pour le plaisir des yeux, épices et aromates qui s'annoncent de loin par leurs étranges parfums, devantures pavoisées de *kouffiehs*, mouchoirs de soie aux couleurs vives que les Arabes drapent sur leur tête, et qu'ils y fixent avec des tresses de laine ou de poil de chameau, harnais et selles de cuir rouge aux housses éclatantes, aux larges étriers de fer. Ce commerce est à peu près restreint aux nécessités premières de la vie arabe, des vivres, des vêtemens pour le cavalier et des harnais pour le cheval. Voici cependant des joailliers qui enchâssent assez gracieusement des turquoises dans leurs bijoux de filigrane, des lapidaires qui gravent en caractères anciens sur l'onyx ou la cornaline quelque pieux verset du Coran. En dehors des bazars, les rues proprement dites sont larges, droites, à l'européenne, bordées de maisons neuves d'un style franco-arabe assez bâtard, entremêlées de figuiers, de cactus, d'acacias et de grenadiers.

Ce qui nous frappe ici, ce sont les types humains. Sous ce rapport, la différence d'aspect entre la ville turque et la ville arabe

est absolue. On retrouve partout, sous ces costumes variés et fantaisistes, avec quelques modifications de famille et de tribu, la haute et maigre stature, les muscles d'acier, le front large et saillant du Sémite. Voici des Druses noblement drapés dans leurs *abayes*, des cheiks damasquins, des Bédouins plus chétifs et sordides, des Grecs (on appelle improprement de ce nom en Syrie les Arabes de religion orthodoxe), des gens de la Montagne et du désert; mais l'élément maronite est celui qui domine dans le commerce.

Les musulmanes et les jeunes filles chrétiennes sont entièrement voilées, les mères de famille sont décolletées d'une façon qui, j'en appelle à tous les voyageurs en Syrie, n'offre rien d'attrayant. En traversant le quartier juif, nous rencontrons quelques jeunes filles d'une beauté caractéristique; mieux que dans la hideuse juiverie constantinopolitaine, ces femmes ont gardé avec une fidélité merveilleuse le galbe et l'expression de visage connus sous le nom de type juif; tel les plus anciens documens nous le font connaître, tel la tradition l'a fixé dans les modèles des vieux maîtres, tel je le retrouve ici : grands yeux, sombres et doux, ovale fin et mat, grâce impérieuse et sauvage, ainsi devait être Esther affrontant le jugement d'Assuérus.

A la tombée de la nuit, nous allons nous asseoir devant un petit café sur la grande place de Beyrouth : de nombreux oisifs, gens du peuple, moukres, chameliers, marchands, attendent comme des statues, le narghilé tout chargé à la main, le coucher du soleil. Nous sommes en ramazan, le carême mahométan, et la loi sévère du prophète défend toute nourriture ainsi que la fumée du tabac avant la fin du jour. Le musulman observe rigoureusement ces prescriptions : tous les Orientaux, à quelque religion qu'ils appartiennent, sont les fidèles gardiens des pratiques extérieures et matérielles. Dès que le coup de canon libérateur a retenti, les pauvres croyans aspirent voluptueusement une bouffée de *tombéki;* même après ce jeûne de quatorze heures, le besoin de tabac est plus fort chez eux que celui de nourriture.

Tandis que nous quittions le café au milieu d'un nuage de fumée digne des dieux d'Homère, un bon coche jaune, comme ceux de notre enfance, avec un conducteur qui sonnait de la trompe, déboucha sur la place : c'était la diligence de Damas, dont l'arrivée est l'événement quotidien de Beyrouth. Grâce à l'industrie de quelques Français, une excellente route, la meilleure de l'empire sans contredit, relie les deux grands centres de la Syrie, et de confortables diligences font en quatorze heures le trajet de Beyrouth à Damas. Il est piquant de retrouver aux portes du désert les traditions perdues de Laffite et Caillard.

Tous ces jours-ci, nous avons parcouru la ville, visité les Pins, triste et monotone promenade où de longs pins écimés sortent seuls du sable rougeâtre, dormi le soir au bruit aimé de la mer déferlant contre les assises de la tour de Fakhr-ed-Din, organisé notre caravane, rendu visite à ces amis de quelques jours qui nous ont si cordialement accueilli à Beyrouth. La plupart des Maronites d'une certaine classe sont sortis du collége des lazaristes à Antoura ou de nos écoles européennes; je ne saurais dire combien j'ai été charmé par leur distinction d'idées et de manières, par cet heureux mariage de la culture occidentale et de la noblesse naturelle aux races arabes. Le peuple maronite est, de tous les élémens qui composent la société syrienne, celui qui s'impose tout d'abord à l'étranger par la séduction de ses qualités et même de ses défauts. Ils rappellent par bien des côtés le génie grec, ces Arabes, jouets d'une imagination qui grossit toutes choses, avides de merveilleux, d'histoires et d'aventures prestigieuses, se plaisant aux manifestations théâtrales et aux ovations tumultueuses, crédules à toute parole ardente, faciles à toute apothéose, amoureux de toutes les luttes, surtout de celles des armes, impatiens de tout joug et soucieux de changement. Surtout le trait distinctif des Maronites, comme de toutes les races chrétiennes de Syrie et de Palestine, ce qui les sépare des musulmans et me fait les comparer aux Grecs, c'est une personnalité débordante, une conviction sincère que le monde a les yeux fixés sur leurs moindres faits et gestes, les oreilles tendues à leurs moindres récriminations, et qu'un coup de fusil tiré dans la Montagne fait autant de bruit en Europe que le canon de Sébastopol ou de Sadowa. Ils puisent dans cette foi naïve l'obstination que la vanité ajoute toujours aux passions humaines chez les peuples comme chez les individus.

La pacification qui a suivi les déplorables événemens de 1860 n'a pu étouffer toutes les étincelles qui couvent dans ce foyer mal assoupi. Les haines et les défiances veillent encore toutes chaudes : à la cause la plus légère, à la moindre rixe, on sent passer dans toute la montagne des frissons de colère et de terreur. Il faut voir comme toutes ces têtes ardentes fermentent et flambent. Le voyageur européen qui apporte ici nos idées modérées et rassises se croit tout d'abord dans une maison d'aliénés. Je me prends à penser parfois, dans ce milieu si nouveau, que telle devait être l'atmosphère de notre XVIe siècle et de nos guerres de religion; en assistant aux emportemens provoqués par les mêmes mobiles, je comprends mieux tout ce qui m'étonnait dans les récits fiévreux de Montluc ou de d'Aubigné. Tel est l'attrait et le bénéfice des voyages de nous donner souvent dans le présent la leçon du passé; et tant il est vrai que le temps ne coule pas d'une façon uniforme, qu'il se

distribue inégalement dans l'espace, et qu'on peut retrouver chez les races primitives ou stationnaires les types exacts des métamorphoses qu'ont subies leurs aînées dans ce cycle éternel où tourne l'histoire. D'ailleurs il ne faut pas trop prendre au tragique toutes ces effervescences, et ne pas donner un sens trop absolu à l'emphase des mots. Dans ce pays, on appelle volontiers « guerre » un coup de fusil et « massacre » un coup de couteau. La louable attitude du patriarche maronite, les sages exhortations des agens étrangers, la proverbiale tolérance des Turcs, feront beaucoup pour l'apaisement momentané, sinon pour la paix définitive que des causes trop profondes de dissentiment ne permettent guère d'espérer de sitôt.

Djébeil, 12-13 novembre.

Enfin notre caravane est organisée. Un matin que le soleil sourit, chassant les nuages noirs qui se réfugient dans les hautes gorges du Sannîn comme une meute que le maître rappelle, nous sortons de Beyrouth par la Quarantaine, sur de bons chevaux chargés de nos fontes et de nos armes, pour aller coucher à Djébeil et de là remonter dans le Kesrouan. Nous traversons le Nahr-Beyrouth sur le pont de Fakhr-ed-Din, au milieu de roseaux et de lauriers-roses rabougris, avant de gagner la grève. Fière et délicieuse sensation : le fer des chevaux fait crier le beau sable doré; à intervalles égaux, la barre de houle vient les battre avec une plainte rhythmée et les éclabousse jusqu'au poitrail de son écume mousseuse. Nous marchons ainsi tout le jour en contournant le golfe, dans le sable humide, jouant avec la lame qui fuit ou court sur nous comme un jeune chat en gaîté. Je ne sais pas de plus libre sensation de bien-être physique et moral que celle ressentie à galoper ainsi, au début d'un voyage, dans un triple bain d'air, de lumière et d'eau, légèrement ébloui par le rayonnement de la mer, bercé dans ses pensées par sa plainte monotone. On sent qu'à chaque pas du cheval on secoue derrière soi un des soucis, un des chagrins, une des misères de cette vie civilisée, compliquée et inquiète, dont on a vécu jusque-là, et qu'on entre dans la vie errante et libre de l'homme des premiers jours, exempte de devoirs et de préoccupations factices, mesurée à la force et à l'audace de chacun, rude au corps, mais sereine à l'âme.

De loin en loin nous croisons sur la plage de petites caravanes : des cultivateurs de la côte qui viennent sur leurs ânes porter les cannes à sucre et les fruits à Beyrouth, un prêtre de Tripoli escorté d'un *cawas* aux vêtemens éclatans, un long troupeau de chamelles que deux Arabes mènent vendre au Caire : ils feront vingt jours de route en longeant la côte et le désert d'El-Arisch.

Avant d'arriver au charmant vallon du Nahr-el-Kelb (le fleuve du

Chien), on quitte un moment la grève au pied des montagnes; on gravit une étroite corniche taillée dans le rocher, surplombant la mer, sauvage et ardue, où bâille un pavé de dalles antiques, disjointes et brisées. C'est un reste de la voie romaine, qui continuait elle-même une route bien plus ancienne, la route de l'invasion, par où les armées asiatiques venaient se reposer de leurs fatigues au soleil de ces belles plages, qui exerçaient sur elles la même fascination que les vallées italiennes sur les hordes barbares du moyen âge. Toute l'antiquité armée a passé là, comme en font foi les archives de cette curieuse route, conservée sur les rochers dans lesquels elle est taillée : des stèles creusées l'une à côté de l'autre dans la paroi de pierre offrent les restes d'inscriptions de toutes langues et des emblèmes de tous les conquérans qui ont fait halte entre deux batailles dans le vallon du Nahr-el-Kelb. Comme dans les auberges les voyageurs écrivent leurs noms sur un livre, tous ces terribles touristes ont eu la fantaisie d'inscrire le leur sur ce rocher. Voici d'abord les aînés des maîtres du monde, les pharaons antérieurs à Moïse, déjà vainqueurs de la vieille Phénicie; les cartouches des Touthmès et des Rhamsès sont encore visibles, depuis trente ou quarante siècles que le bât des chameaux use en passant leurs hiéroglyphes; puis les conquérans assyriens venus de l'Euphrate, les Téglat-Phalasar et les Nabuchodonosor, figures hiératiques, reconnaissables à la mitre et à la longue robe des rois de Ninive. Après eux viennent les Romains avec leurs pompeuses épigraphes; Marc-Aurèle, un sage pourtant, parle de lui sur une pierre au milieu de tous ces soldats. Les premiers califes arabes ont signé aussi de leur vieille écriture koufique sur cette mémorable page; enfin une inscription datée de 1860 rappelle le passage de l'armée française, venue, elle, pour une cause de civilisation et de justice.

Après avoir traversé le fleuve du Chien sur un pont d'une seule arche, nous reprenons la plage, au pied des éminences qui portent les villages de Ghazir et d'Antoura, jusqu'au Nahr-Ibrahim, le fleuve d'Adonis, et nous atteignons Djébeil à la nuit tombante, tandis que la lune se lève sur les mers d'Égypte avec cette belle et douce couleur de vieux vermeil qu'elle prend au crépuscule.

A gauche du petit village et près de la mer, deux formes blanches luttent avec l'ombre; ce sont nos tentes, et nous éprouvons pour la première fois cette sensation de repos et de sécurité, récompense d'une journée de fatigue, qui nous deviendra si familière et que connaissent bien tous ceux qui ont voyagé de même, quand l'œil cherche avec impatience et discerne avec joie dans la nuit le cône blanc de la maison qui fuit chaque jour devant vous. Aujourd'hui la tente du voyageur en Syrie est devenue un confortable logis, plein de petites recherches; notre drogman jouit du coup de théâtre qu'il

nous a préparé, et nous faisons honneur à son dîner en riant de bon cœur de ce luxe inattendu et de la chute de nos illusions sur la vie arabe; mais bientôt, par un amer et naturel retour, notre nouvelle demeure nous rappelle une autre tente, frêle et glacial abri durant les nuits pluvieuses des Vosges, faite non plus pour les joies du voyage, mais pour les souffrances, les périls, les lourdes angoisses, et qu'avait trop tôt cessé d'habiter l'espérance.

Je sors après dîner et vais m'asseoir au clair de lune sur la plage, dans l'ancien port de la ville phénicienne. Voilà donc la divine Byblos, le sanctuaire mystérieux de l'ancien monde, où l'une des aînées des races humaines, sœur de celles d'Égypte et d'Assyrie, a incarné l'idée religieuse sous cette forme naturaliste dont s'est contentée d'abord l'enfance des peuples. Il est malaisé à la conscience moderne, raffinée et spiritualisée par le labeur incessant des âges, développée et purifiée par des transformations séculaires, de juger équitablement les conceptions de ces époques reculées. Il semble qu'à force d'avoir vécu, chez l'espèce comme chez l'individu, l'âme ait usé son enveloppe et s'en soit quelque peu dégagée; elle était autrement emprisonnée dans ses robustes liens de chair parmi ces hommes primitifs. Jetés, dans la jeunesse du monde, sur une terre brûlée de soleil, ivre, comme une adolescente, de ses séves nouvelles et de ses forces premières, éblouis et écrasés par la vie universelle qui tourbillonnait en eux et autour d'eux, doués d'organisations violentes, exempts de nos défaillances et de nos atténuations physiques comme de nos raffinemens de pensée, ces hommes obéissaient avec une pieuse ferveur à tous les appels de la nature, à tous les râles de la matière. Sans doute sous ces mystères, mal connus de nous, par lesquels ils attestaient les puissances élémentaires, se cachaient, du moins pour les meilleurs, des réminiscences ou des divinations d'un idéal supérieur; mais la masse adorait simplement les manifestations des phénomènes cosmiques et les forces créatrices immédiates. Sait-on bien que sur cette terre de Chanaan, toute vieille et désolée que l'aient faite le refroidissement des siècles et les fureurs des hommes, la nature ambiante vous trouble d'une étreinte autrement puissante que dans nos climats tempérés! Voici que dans cette nuit aux ombres légères, sur cette grève embrasée qui implore la caresse attiédie des flots, ma pensée évoque tout naturellement ce passé lointain sur la scène qui n'a pas changé. C'est l'heure des mystères et de la prière due aux déesses nocturnes: — la vierge lunaire, dont la calme majesté s'irradie devant moi sur les flots, qui parcourt lentement ses domaines de Tyr à Batroun et s'arrête amoureusement sur Gébal, — Astarté, la sombre déesse des puissances hostiles et immaîtrisées, la mort, les ténèbres, la mer, — Aschera, la vie communiquée, la volupté souveraine, qui cherche

Tammouz pour l'arracher au tombeau et le ranimer d'un baiser, Aschera, dont l'haleine ardente descend comme un frisson des gorges du Liban, fait frémir dans les entrailles de la montagne les lourds cabires, gardiens des métaux, ressuscite la ville ensevelie et appelle hors de ces hypogées dont est criblée la plaine les populations qui l'ont adorée. Elle est celle à qui rien ne résiste, et les sépulcres lui rendront leur proie. Voici venir les longues théories des hiérodules sous les mitres et les bandelettes; voici, conduit par les galles encore tout sanglans de leur immolation, le chœur affolé des femmes pleurant Tammouz et s'offrant au dieu mort. Tandis que la flûte pleureuse, les cris et les râles de l'orgie sainte meurent dans la nuit, guidant le peuple de Byblos aux eaux pourprées du fleuve où a saigné la blessure divine, les bruits d'une grande cité descendent de la colline; les temples, construits de monolithes gigantesques, s'élèvent sur les pilastres trapus, masqués par des pylônes à l'égyptienne; les palais projettent sur les rues les saillies des poutres en bois de cèdre; dans ce port, tout à l'heure désert, où ne se balançait même pas une barque de pêcheur, les galères de Tyr et de Sidon se pressent contre les larges jetées, les flottes de Carthage et d'Égypte enflent leurs voiles; les bazars s'éclairent et s'emplissent de toutes les races mercantiles du vieil Orient, des caravanes de Mésopotamie et de Chaldée, des esclaves de Nubie et de Mauritanie; sur les comptoirs des changeurs, les statères phéniciennes ruissellent, prêtes à payer les armes persanes, les baumes de Judée et d'Arabie, la pourpre des îles, l'ivoire du Gange, les moissons du Nil, les gemmes et les bijoux de Saba et d'Assur; les lampes des verriers brillent dans la nuit, les maçons recherchés des princes étrangers partent pour se louer aux rois d'Israël, les mages et les astronomes de Babylone apportent dans les chaires de Gébal les sciences de l'Euphrate, les enseignemens de Baal; de la magnifique et colossale cité, il sort un cri de plaisir, de travail et de richesse, le sourd bourdonnement des capitales la nuit; mais voici qu'un Juif sordide passe, qui la maudit au nom de son Dieu jaloux et dit : « J'exterminerai jusqu'à sa poussière, *radam pulverem ejus de ea.* » Je regarde autour de moi, et dans le silence et la solitude, sous les débris accumulés par d'autres races, je ne retrouve même pas, en vérité, un peu de la poussière de ces âges merveilleux. Seule, la vague obstinée revient mourir à sa place ancienne; seule, la lune poursuit sa route immuable, propice et compatissante aux souvenirs du passé. Où sont ces races bruyantes et disparues? Ces choses qui ne pensent pas et qui restent, la mer, les astres, les montagnes, sont donc plus fortes que nous, qui pensons et passons!

En rentrant me coucher dans ma tente, j'entends longtemps encore, à travers la cloison légère, les bruits de la nuit, le chant des

cigales, les grelots de nos mules, et surtout la sourdine plaintive de la mer battant contre les rochers, comme un écho demeuré des gémissemens d'Astarté pleurant son divin amant.

Le jour naissant n'a rien laissé debout de nos rêves. Il nous a montré quelques pauvres cabanes de pêcheurs groupées autour de la petite crique, au pied d'un haut donjon carré, construction arabe entée sur de belles assises de grandes pierres à refends qu'on a longtemps appelées cyclopéennes ou phéniciennes, mais qui, d'après les derniers arrêts de l'archéologie contemporaine, paraissent devoir être restituées simplement aux Romains. Nulle inscription ne trahit leur secret et ne vient faire concurrence aux légendes humoristiques et aux croquis gaulois laissés par nos troupiers sur le crépi de chaux des chambres de la tour. Quelques soldats libanais fort déguenillés et instruits à la française par un sous-officier gardent ces remparts, ces cabanes, une vieille église ruinée d'origine franque et les tombeaux épars dans la plaine. Pour témoigner, au milieu de toute cette misère, des splendeurs du passé, des tronçons de colonnes de marbre, de porphyre, de granit de Syène, se sont gauchement laissé prendre à tous les pans de murs, dans le torchis de boue et de rocaille, et y font la piteuse figure d'un os de géant dans le squelette rachitique d'un nain.

Les Cèdres, Ainétha, 17 novembre.

Tous ces jours-ci, nous avons traversé la partie de la montagne qu'on appelle le Kesrouan, en contournant le pic central du Sannîn. A partir d'Antoura, où nous avons laissé les tièdes brises de la côte dans les orangers du couvent, nous nous sommes élevés par des plateaux désolés et inhabités, et nous avons essuyé les nuits glaciales des sommets. Les Métualis d'Aphkâ nous ont reçus dans un site incomparable, où le fleuve d'Adonis sort brusquement d'une muraille de rochers, entre les ruines du temple de Vénus, comme notre fontaine de Vaucluse. De ces hauteurs, nous sommes descendus par des sentiers de chèvre, où nos petits chevaux faisaient la plus brave contenance, dans la célèbre vallée de Kadischâ, sur les villages de Kanobîn, de Diman et de Bcherreh, où nous avons couché hier.

Ce matin, nous quittons le village maronite pour monter aux cèdres de Salomon, à pied, par un sentier hasardeux, serpentant aux flancs de la gorge étroite et profonde qui descend du col du Liban à la mer, vers Tripoli. Nous nous arrêtons d'abord à un ermitage bâti sous une voûte de rochers. Un moine italien, qui l'habite depuis sept ans, nous questionne avec empressement sur la guerre de 1870 et l'attitude de l'Italie. Ah! padre Antonio, est-ce bien la peine de se faire ermite et de s'ensevelir dans la gorge de Kadischâ

pour parler politique aux voyageurs? L'homme ne quittera-t-il donc jamais le misérable souci des choses passagères?

A mesure que nous nous élevons, notre guide nous montre du doigt des points blancs au-dessus de notre tête; nous regardons, croyant apercevoir des nids d'oiseaux de proie : ce sont des ermitages. Dans ces vertigineuses demeures, dérobées aux aigles, des solitaires ont maçonné leurs cellules entre les fissures du roc. En voici plusieurs, tous plus inaccessibles; les anachorètes de cette nouvelle Thébaïde y vivent des aumônes en nature que les fidèles leur font passer de temps en temps. Si l'homme peut parvenir à dépouiller sa chair et son cœur pour devenir pur esprit, ce doit être dans un pareil site, qui tient à peine à la terre par ses horizons les plus désolés et qui touche de si près au ciel. Chacun de ces ermites a sa petite cloche qu'il sonne à l'heure de la prière : le tintement lointain nous en arrive, grêle et argentin, comme celui des clochettes des troupeaux dans les pâturages des Alpes.

Après avoir gravi pendant une heure les rudes lacets du sentier, nous débouchons subitement sur le plateau des Cèdres; à quelques pas de nous, sur un tertre isolé, enseveli sous la neige les trois quarts de l'année, d'où la végétation est absente à ce point que même les maigres hôtes des sommets, les chardons du Liban dont parle le livre des Chroniques, n'y viennent plus, se dressent les arbres solennels, comme un défi aux lois de la nature. Ils sont une centaine, relativement jeunes pour la plupart; six ou huit énormes troncs, pelés, écorchés, écimés par la foudre et mutilés par les tempêtes, conservent seuls encore, s'il faut en croire la tradition, le souvenir vivant des âges bibliques. Certaines facilités d'exploitation, absentes dans le reste de la montagne, pouvaient en effet désigner ce lieu aux ouvriers d'Hiram : le torrent que nous venons de remonter devait rouler les arbres jusqu'à la mer. Toujours est-il que c'est aujourd'hui le seul point du Liban où cette belle essence se soit maintenue; l'excommunication, prononcée par le patriarche maronite contre celui qui porterait la main sur les arbres vénérés, les défend de la cupidité des bûcherons.

Suivant un touchant usage, le curé de Bcherreh est monté pour dire la messe aux voyageurs. Le père nous attend dans une petite chapelle de pierres sèches, élevée au milieu du bois, bien nue et bien froide : il a apporté deux chandeliers de fer et un crucifix, seuls ornemens de son modeste autel, construit, comme l'arche de Salomon, de cèdres équarris, *cedris tabulatis;* mais, grand désarroi, son clerc n'a oublié que l'Évangile, et il faudrait deux heures pour l'aller chercher. Nous ne trouvons qu'un moyen de sortir d'embarras. Je prends ma Bible latine, et je traduis en français la leçon du jour, que le drogman transcrit aussitôt en arabe. Le récit de

l'apôtre sera sorti sans doute fort altéré de ces transformations; mais quelle éloquence lui prête la scène du sacrifice! La prière monte d'elle-même au cœur, grossie de pensées intraduisibles, à cette messe célébrée sur la montagne, dans une chapelle des catacombes, sous le dôme de ces arbres presque saints, entre les branches desquels brille à l'horizon l'éblouissant azur de la mer de Syrie!

Comme nous déjeunons autour d'un feu de branches odorantes, rendu nécessaire par le voisinage des neiges, un grand émoi se fait parmi nos gens; c'est, me dit-on, le neveu de Karam, Essad-Bey, qui vient nous saluer, suivi de tous les hommes d'Éden. Voilà certes la plus heureuse fortune de pittoresque que j'aie jamais rencontrée dans mes voyages, et je renonce à en traduire l'effet. Entre les petits monticules où se pressent les cèdres, une file de deux cents cavaliers au moins, vêtus de costumes gracieux et éclatans, montés sur de superbes chevaux et brandissant leurs armes, se déroule successivement à nos regards. En tête marche le jeune cheik, moins désigné encore par la richesse de son costume, éblouissant de fines broderies de soie et d'or, que par l'étonnante noblesse de ses traits, qui révèlent une haute et vieille race. Essad-Bey Karam vient à ma rencontre, me serre cordialement la main et m'adresse la parole en français avec une assurance et une netteté surprenantes. Je le fais asseoir à notre feu, tandis que ses hommes entravent leurs chevaux, mettent leurs armes en faisceaux et se groupent en cercle autour de nous derrière les énormes troncs, attentifs et curieux. Quel peintre arrangera jamais un plus merveilleux tableau? Le bey me parle longuement, avec effusion, des affaires et des sentimens de son peuple, de Karam le proscrit, de son inaltérable dévoûment pour la France. Il faut croire qu'il dit vrai, car les grands yeux et les figures loyales de tous les assistans expriment le même sentiment de vive sympathie. Nous sommes profondément touchés de retrouver dans ces montagnes perdues le nom de notre malheureuse patrie si honoré et si béni. Le cheik nous supplie d'accepter l'hospitalité chez lui, à Éden, dans cette populaire maison de Karam, ouverte, comme autrefois nos demeures féodales, à tous les hommes de la nation. Des motifs de réserve me forcent, hélas! de refuser cette occasion si intéressante d'études. Tandis que je me promène avec mon noble visiteur sous les cèdres et que le jeune fils du Liban me montre avec orgueil les gloires de sa montagne, ses compagnons forment une immense ronde et dansent en chantant des refrains arabes, entremêlés de couplets en l'honneur de la France. Les vestes bleues, écarlates, étincelantes d'or, les amples charwals et les tarbouchs passent et repassent dans la sombre ver-

dure du bois, encadrant ces figures énergiques et intelligentes; les chevaux hennissent et piaffent dans leurs entraves en faisant bruire les ornemens de métal de leurs housses multicolores, les armes damasquinées pendent aux maîtresses branches. Je doute qu'on puisse placer une apparition plus pittoresque, une plus complète incarnation de la couleur et de la poésie orientales dans un lieu mieux fait pour être le théâtre de scènes extraordinaires. Nous croyons rêver. Nous nous arrachons enfin à ces amis inconnus, qui saluent notre départ par des hourrahs frénétiques, des cris de « vive la France! » et des salves de coups de fusil. Nous nous éloignons, touchés plus que je ne saurais dire de cette affection reconnaissante qui a gardé la vénération du nom français, de ces mœurs nobles et guerrières, et de la grâce fière du jeune chef qui est venu de si loin, avec toute sa tribu, pour saluer un humble voyageur. Pauvre et brave peuple, qui a les défauts de l'enfant, il est vrai, l'imprévoyance et la témérité, mais qui a aussi ses qualités, ses surprises de cœur, ses effusions affectueuses.

A peine échappés à ces fêtes féeriques des yeux et du sentiment, une autre émotion saisissante nous attend. Nous gravissons la dernière rampe du col du Liban, que la neige couvre déjà d'un léger duvet blanc, et à un dernier bond de nos chevaux, qui nous transporte sur l'étroite arête, nous poussons un de ces cris d'admiration qu'arrache à l'homme la brusque rencontre du sublime dans la création. Deux panoramas distincts, tels que je n'en ai jamais contemplé, s'étendent l'un derrière, l'autre devant nous. Là, c'est celui que nous allons quitter, les sites grandioses que nous venons de parcourir, le mont des Cèdres, les pics du Sannîn, la gorge de Kadischâ comme une raie d'ombre éclairée çà et là par les miroirs de ses cascades, descendant de gouffre en gouffre, entre ses parois de rochers peuplées de monastères, aux sables de la côte, où blanchissent Batroun, Tripoli et Tortose; à l'horizon, la mer, toujours l'étincelante et chaude mer de Syrie, jusqu'aux limites où l'œil indécis la confond avec le ciel.

Ici, devant nous, aussi soudainement que si l'on tirait une toile de théâtre, se déroulent les larges plaines de la Bkaâ, les ruines de Baalbeck, adossées à la chaîne massive et tourmentée de l'Anti-Liban, à droite le sommet de l'Hermon, masquant le bassin du haut Jourdain, et, au-delà des montagnes, un ciel lumineux et doux, le ciel de Damas.

Après deux heures d'une rapide et pénible descente, nous trouvons nos tentes au village d'Aïnétha, à mi-côte entre le col et la Bkaâ. Après dîner, nous sommes attirés par un vacarme assourdissant de darboukas et de flûtes : ce sont des Bédouins Navarris qui

reviennent d'accompagner une noce à Bcherreh; ils dansent aux sons de cet étrange orchestre sur un rhythme bizarre, qui n'est pas sans grâce. A notre prière, quelques jeunes femmes maronites exécutent après eux une danse de la montagne avec des cambrures de corps et des gestes harmonieux. Le curé préside à ces divertissemens innocens en fumant son long tchibouk et entretient avec sollicitude la lampe fumeuse, seul lustre de ce spectacle improvisé, dont les clartés vacillantes tirent çà et là des ténèbres les figures et les guenilles pittoresques des spectateurs et des acteurs. Le tout se termine par la distribution de quelques piastres partagées aux cris de vive la France !

La musique barbare retentit encore, tandis que nous nous endormons écrasés de fatigue et d'émotions, mais heureux d'avoir ajouté une journée radieuse à cette épargne de souvenirs qui s'amasse dans la mémoire pour consoler sur le tard les heures que la vie fait volontiers vides et sombres.

Damas, 21-26 novembre.

Après deux journées passées à Baalbeck, dans ce gigantesque amoncellement de merveilles, auquel trop de plumes savantes ou poétiques ont touché pour que je me risque à en parler après elles, nous avons gravi les contre-forts de l'Anti-Liban, gagné la vallée centrale de Zebedâny et redescendu le Barada depuis sa source jusqu'à la plaine de Damas. Au-delà de Souk-Wadi-Barada, le torrent bouillonne profondément sous un vert rideau de saules et de peupliers, entre d'âpres parois de rochers trouées à une grande hauteur de nombreuses chambres sépulcrales. Ce sont les tombeaux de l'antique Abila. Un troupeau de chèvres noires grimpe par le sentier étroit qui y mène, et se blottit frileusement au soleil dans les cellules de cette nécropole aérienne.

La rivière rejoint la grande route à une dizaine de kilomètres de Damas. Déjà les vergers d'abricotiers se pressent des deux côtés du chemin, et les maisons de campagne des riches Damasquins animent la gorge encore étranglée, riantes et pimpantes, tout agrémentées de terrasses, de vérandahs, peintes en détrempe à l'extérieur de la façon la plus réjouissante : bateaux à vapeur, chemins de fer, monstres apocalyptiques, oiseaux inconnus aux naturalistes, se mêlent fraternellement sur le crépi blanchâtre des murs. La route se couvre de piétons, de cavaliers drapés dans leurs *mach'las* éblouissans de broderies d'or, de jeunes effendis dressant d'admirables chevaux. Enfin le Barada franchit une dernière et haute brèche où de grands vautours planent sur leurs aires; la vallée s'élargit subitement, les jardins et les vergers s'étendent au large

comme un flot trop contenu, et une première gerbe de minarets nous annonce la ville, dont le tracé trop savant de la nouvelle route ne nous a pas permis d'avoir le panorama d'ensemble. Cette entrée de Damas ne ressemble à rien : des douanes, des mosquées, des casernes bariolées de larges raies bleues et blanches, puis un fouillis de misérables masures en torchis et en pisé; nous nous y perdons quelques minutes, nous entrons en nous courbant sous une petite porte, pratiquée cauteleusement comme une poterne de citadelle, et nous nous trouvons dans la cour de la locandah, pavée de marbre blanc et noir, ombragée par des citronniers pliant sous leurs fruits et rafraîchie par une source vive reçue dans une large vasque.

Une de nos premières excursions a été l'ascension de la colline qui domine le faubourg nord-ouest de Salahiyeh, par où arrivait l'ancienne route, et d'où l'on a la vue générale et trompeuse de la ville. De là l'effet est féerique : il n'en faudrait jamais descendre. Damas, avec son faubourg allongé du Meïdan, qui lui prête la forme d'une masse d'armes, apparaît comme une blanche tache de lait au centre de sa verte oasis, de ses forêts d'abricotiers et de peupliers. Les coupoles de la grande mosquée dessinent un renflement au cœur de la ville; sur tous les points, des minarets partent comme des flèches du milieu des toits en terrasse, dont le crépi de chaux donne à la cité arabe, vue d'en haut, ce ton d'uniforme blancheur; mais le trait, incomparable en Syrie, de ce paysage, c'est la zone opaque de verdure, de deux à trois lieues de largeur, qui du côté des montagnes enserre la ville à l'étouffer et de l'autre vient expirer à la limite du désert. Ce vaste échiquier de jardins, séparés par des murs de clôture, de petits chemins et par les mille canaux du Barada, qui y portent avec leurs eaux murmurantes la fertilité et la vie, tout ombreux de platanes, de peupliers, de saules, de cyprès, d'arbres fruitiers, meurt brusquement là où les eaux lui manquent : la stérilité et la désolation ressaisissent la plaine comme leur proie. A droite, les neiges de l'Hermon, au sud-ouest les sommets bleuâtres du Hauran et du Ledjâh, au nord les contre-forts de l'Anti-Liban courant dans la direction de Palmyre, en face de nous, l'étendue, plate, vague, nue, affirmée à peine par quelques ondulations de terrain : c'est le désert. Là devant, à quarante jours de marche, se trouve Bagdad. O féerie des souvenirs! prestige de l'imagination! je ne sais quoi fait battre le cœur d'un fou désir à ce nom qui évoque les merveilleuses histoires contées par le bon M. Galland à notre enfance songeuse, et cependant Bagdad n'est plus qu'une misérable bourgade, cent fois plus misérable que Damas.

C'est pourtant difficile. Un amas de maisons de boue et de paille

hachée, trapues, bossuées, lépreuses, perdues dans un labyrinthe de ruelles infectes, se pressant autour de mosquées aux trois quarts ruinées, — de grands bazars, c'est-à-dire des échoppes de bois vermoulu le long d'allées couvertes en planches, où quelques joyaux de prix et quelques tissus précieux se cachent au milieu de loques sordides derrière une avalanche de cotonnades et d'indiennes, — une population nombreuse et bruyante, mais grossière, malpropre, moins variée de types et de costumes que celle de Stamboul, — absence complète de vie sociale, de lieux de réunion, existence matérielle difficile, — voilà pour l'Européen Damas, le paradis où, selon la légende musulmane, Mahomet n'a pas voulu entrer de peur de se voir refuser la porte de l'autre.

Est-ce à dire que les hyperboles arabes qui ont préparé à notre crédulité cette rude déception ne soient qu'un amas de faussetés? En aucune façon. Le point de vue de l'Arabe est vrai pour lui, puisqu'il répond à sa mesure; il est faux pour nous, si nous le jugeons avec la nôtre. Pour le marchand de Bagdad, le pèlerin de La Mecque, le chamelier du Nedjed, qui ont parcouru durant de longs mois l'affreuse solitude du désert, subi les privations et les souffrances, rêvé l'ombre d'un arbuste et imploré la volupté d'un verre d'eau, pour la moitié des Asiatiques, dont l'incurie a fait de la terre une marâtre hostile, l'apparition soudaine de cette grande ville, de cette luxuriante verdure, de l'eau surtout, de l'eau, cette nécessité première et cette préoccupation suprême de l'Oriental, distribuée ici avec une folle profusion, la réalisation du mirage dont le soleil les a leurrés tant de fois, semblent une vision de l'Éden et justifient l'enthousiasme. Pour des gens habitués au plus absolu dénûment, dont tout l'horizon de désirs se borne à la satisfaction facile des exigences les plus élémentaires, aux consolations spirituelles de la mosquée, aux raffinemens d'une vie passée à l'ombre, au bord de l'eau, entre une tasse de café noir et un narghilé, les bazars de Damas, abondamment fournis de viandes, d'armes, d'étoffes, de tabac, les *tékés* (couvens) de derviches et les cours des grande mosquées, les intérieurs voluptueux des maisons, représentent à peu de frais le dernier mot du bien-être. Comment en serait-il de même pour nous autres Européens, à qui une nature clémente, sollicitée par un labeur séculaire, a prodigué toutes ses richesses, et qu'une civilisation avancée a initiés à toutes ses délicatesses? Chacune de nos grandes cités a une banlieue de jardins et de forêts et se mire dans une rivière que Damas pourrait envier, nos plus petites villes de province réunissent plus de ressources, de confort intelligent et d'élégance extérieure que la reine du désert. Comment ce qui est richesse, luxe et superflu pour l'Arabe ne nous paraîtrait-il pas mi-

sère et absence du nécessaire? La majeure partie des Orientaux retarde de trois ou quatre siècles sur nous au cadran de l'humanité, et vit dans un horizon intellectuel et social sous beaucoup de rapports comparable à celui de nos aïeux du moyen âge. Quand nous lisons dans les vieilles chroniques les naïves admirations de nos pères pour des idées, des inventions, des œuvres ou des plaisirs qui n'éveillent aujourd'hui que notre sourire, nous tâchons de redevenir enfans pour les comprendre et voir comme eux; faisons de même pour l'Arabe. Cette mise au point de vue est la préparation la plus indispensable à l'étude de l'Orient moderne, comme à celle de l'Orient antique, de l'Orient sacré.

Il ne faut pas chercher ici de monumens antiques. En dehors de quelques restes d'arcs de triomphe et de colonnades encastrés dans les maisons de la *Rue droite*, qui partage la ville dans l'axe de l'ancienne *via recta* avec la fidélité obstinée, instinctive, que l'Oriental garde aux rues et aux chemins où ont passé ses pères, il ne subsiste rien des splendeurs d'autrefois. Pourtant Damas n'est pas une parvenue; elle a ses titres de noblesse dans la *Genèse*, et depuis lors l'histoire ne l'a jamais perdue de vue. Rabelais appelait Chinon « ville insigne, ville noble, ville antique, voire première du monde, selon le jugement et assertion des plus doctes massorets. » — Les « massorets » donneraient encore le pas à Damas; mais, si la vieille capitale syrienne n'a rien retenu de son brillant passé, c'est qu'elle ne compte plus ses sacs, ses incendies et ses ruines. Le beau fruit de l'oasis a tenté tous les conquérans affamés du désert; depuis le temps où les cheiks amorrhéens y poursuivaient Chodorlahomor, Assyriens, Mèdes, Égyptiens, Romains, Sarrasins, Turcs, y ont assez promené leurs armes pour éviter à l'archéologue la peine de glaner après eux. Seuls les croisés n'ont pu en forcer les portes; aussi Damas est-elle restée de ce chef l'une des villes saintes de l'islam.

Nous entrons dans la grande mosquée, où le ghiaour est aujourd'hui admis, sans trop de peine, sous la protection d'un *cawas* du consulat. On la prend généralement pour une ancienne basilique chrétienne; cette opinion ne saurait subsister devant la comparaison avec les mosquées-types du Caire. Voici bien la cour en forme de carré long, entourée sur trois côtés d'un cloître à un rang d'arcades, et, sur le côté orienté, d'un vaisseau à trois nefs. Les colonnes, presque toutes de marbres précieux, à lourds chapiteaux byzantins qui supportent ces nefs, proviennent seules de l'ancienne basilique, vraisemblablement bâtie sur le même emplacement. Au centre des trois nefs, une coupole protége une fontaine. Une sorte de petite chapelle à grillages curieusement ouvragés,

surmontée d'un dôme cannelé, renferme, selon les habitans de Damas, le tombeau de saint Jean-Baptiste. L'église chrétienne était en effet dédiée au précurseur. Dans l'immense parvis, nous remarquons, sur un édicule en forme de baptistère, et sur le mur même de la mosquée, des mosaïques fort anciennes et bien conservées. On en voit également à la mosquée de Malek-Daher. Les minarets des quatre angles, indépendans de l'œuvre principale, sont originaux, sobrement décorés de rosaces déliées, d'arabesques, de stalactites et de culs-de-four. Le tout est bâti par assises alternées de pierres blanches et noires, comme la cathédrale de San-Lorenzo à Gênes. Il me souvient à ce propos d'une merveilleuse chapelle, morceau de marbre orfévré par le Sansovino, dédiée à saint Jean, dont les reliques auraient été apportées de Palestine à Gênes, et placée dans le vieux vaisseau gothique comme celle de Damas dans la mosquée. N'y a-t-il pas dans ces analogies la trace d'un souvenir immédiat, rapporté par quelque croisé de la ville des califes à celle des doges? Il y a encore à San-Lorenzo, perdu dans l'ombre et la solitude du chœur, où j'ai confondu parfois le soir sa vivante et fervente figure avec les femmes en prière qui l'entouraient, un vieux moine de pierre, agenouillé dans sa robe blanche sur la table de son tombeau; je me rappelle avoir songé longtemps auprès de ce personnage mystérieux, qui me retenait comme s'il avait quelque chose à me dire; n'était-ce pas un apôtre des Sarrasins qui me voulait faire à mon insu la première révélation de cet Orient où je devais être appelé à vivre un jour?

Le grand attrait et la grande originalité de Damas, le seul côté de la ville qui puisse défier sans péril les caprices de l'imagination, ce sont les intérieurs de maisons. Extérieurement, je l'ai dit, toutes les habitations se ressemblent par une pauvreté égale. On y pénètre par quelque porte basse, par quelque couloir borgne et timide; les gens de ce pays, les chrétiens et les juifs surtout, sont payés pour nourrir toutes les craintes et cacher leurs richesses sous une enveloppe misérable, comme dans nos ghettos du moyen âge. En franchissant le seuil, on ne sait jamais si l'on tombera dans une cabane ou dans un palais. Grâce à notre aimable guide, M. Robin, gérant de notre consulat, nous ne frappons qu'aux meilleures portes.

La disposition intérieure de ces habitations est à peu près la même partout : une cour rectangulaire, pavée de marbre, avec un bassin d'eau vive au milieu; des orangers, des citronniers, des grenadiers, sortent des dalles précieuses, ombragent la vasque limpide et emplissent la cour du parfum de leurs fleurs et de l'éclat de leurs fruits. Tout autour règnent des galeries ou des appartemens de plain-pied; sur un des côtés le *sélamlik*, salon de parade, parqueté, dallé

de marbre, ou simplement tapissé de nattes, partagé en deux par un degré qui exhausse la moitié honorable de la pièce. Ici encore une fontaine alimentée souvent par un ou plusieurs jets d'eau. Le Barada, débité par mille conduits dans toute la ville, fournit abondamment aux maisons riches ce luxe suprême de l'Orient; des contrats séculaires, qui constituent souvent la plus grande valeur de l'immeuble, assurent à chacun la part qui lui revient. Un divan circulaire, recouvert de soie brochée d'argent et d'or, des tabourets à incrustations de nacre meublent la pièce; des niches revêtues de marbre, de marqueterie, de carreaux de faïence, supportent des porcelaines et de l'argenterie; nous nous extasions surtout devant les boiseries et les plafonds, d'une grâce et d'un éclat incomparables, tantôt à poutrelles saillantes, peintes et dorées, tantôt à caissons évidés où les habiles menuisiers d'autrefois ont découpé dans le cèdre et le sycomore toute une végétation luxuriante de rosaces, d'arabesques, de fleurs, aux nuances sobres et éteintes, relevées par les tons d'or. La peinture et l'aquarelle pourraient seules rendre l'impression de ces plafonds damasquins, dignes de lutter, dans un genre plus léger et plus éclatant, avec les stalles de chœur et les bois sculptés de notre renaissance.

Dans ces grands appartemens, isolés par leurs cours du bruit de la rue, protégés contre l'été par leurs arbres, leurs fontaines, leurs pavés, tout est fraîcheur, silence et plaisir des yeux; accroupi sur le divan, distrait, puis assoupi par le murmure perpétuel de l'eau dans la vasque, on laisse son imagination voguer à plein rêve dans les royaumes de la reine Mab, jusqu'au moment où l'on se sent envahi par le dieu oriental que tout implore ici, le *kief*, c'est-à-dire l'inaction parfaite, consciente et voluptueuse, de l'âme et du corps.

Les maîtres de ces palais nous reçoivent avec l'affabilité courtoise qu'on ne saurait refuser aux mœurs de l'Orient; ils nous en font modestement les honneurs, comme à des amis attendus : sans nous importuner du flux de paroles dont un Européen se mettrait en frais pour accueillir ses hôtes, ils nous laissent contempler silencieusement leurs richesses, en dégustant le café, les confitures de roses, les sorbets et les narghilés que les serviteurs nous présentent, une main posée sur leur cœur.

Je dois ajouter maintenant, pour être véridique, que cet ensemble harmonieux et complet ne se retrouve plus à Damas que chez deux ou trois privilégiés. Presque partout, la morsure du temps, la ruine des familles, ont causé des dommages irréparables; plus souvent encore leur fortune a porté le dernier coup à la vieille demeure par l'envahissement du meuble européen. Dans les constructions modernes, le plan traditionnel est respecté, mais tout est décadence

lourde et bête. Devant l'insouciance des musulmans et la terreur des chrétiens, les Juifs enrichis sont les seuls à bâtir. Ils demandent à l'architecture les travestissemens les plus grotesques. Chez l'un d'eux, nous avons admiré une fontaine, portée sur des lions sculptés par un plâtrier italien, et des panneaux ornés de palmiers de marbre, au feuillage en relief, avec des serins empaillés posés entre les branches. C'est le dernier mot du goût israélite. Un autre fait peindre des médaillons par un badigeonneur de passage, et, nous prenant à témoin de ses sentimens français, il nous montre sur le mur, entre un *railway* et un *steamboat*,... la maison de M. Thiers! Le bon Damasquin était à Paris pour son négoce à l'époque de la commune; justement indigné de la destruction de l'hôtel du président, il l'a fait reproduire dans sa galerie.

La plus luxueuse de ces constructions récentes est la maison d'Ambhar, un Juif millionnaire, dont la fortune ressemble à une histoire des *Mille et une Nuits*. Parti, il y a quelque vingt ans, pour les Indes comme domestique, il en est revenu, nous dit-on, « avec son fez plein de diamans. » On sait que les Orientaux affectionnent pour leur épargne ce placement solide, mobile et facile à dissimuler. Rien n'a été oublié, excepté le goût, dans ce temple qu'il pourrait dédier, comme les anciens, à la Fortune lointaine. Un heureux hasard nous y fait pénétrer pendant une solennelle réunion de famille, un tableau saisissant, que Véronèse eût intitulé *les Relevailles de l'accouchée*. Tout, jusqu'à la prédominance des tons jaunes dans les toilettes des femmes, fait penser aux grandes toiles du maître. L'accouchée est assise sur son lit de parade, dans des flots de dentelle, magnifiquement ornée, peinte comme Judith allant séduire Holopherne. Des femmes, en costumes éclatans et criards, chargées de joyaux et de diadèmes, fardées, les sourcils rasés, entourent le chevet du lit. Les amis, les enfans juchés sur des patins de bois ou d'ivoire, perdus dans leurs grandes robes lilas, cerise, vert-pomme, sont réunis autour des tabourets de nacre, couverts de raisins et de pistaches. Le maître se promène au milieu de tout ce monde en *gombaz* de soie jaune à ramages, noué par une ceinture de cachemire. Quelques-unes de ces Juives ont de grands yeux expressifs, avivés encore par le *kohl*; mais le reste du visage est caché sous une triple couche de céruse et d'antimoine.

Cette scène de vie antique prise sur le fait, si colorée et si neuve pour nous, nous retient aussi longtemps que les bienséances le permettent. En sortant de chez Ambhar, nous passons devant un autre tableau, tout posé pour Rembrandt, celui-là. Dans une sorte de petite chapelle isolée, au fond d'une niche en bois curieusement peint et fouillé, merveilleusement éclairé par un rayon oblique dans

une place d'ombre, un vieil Arabe, vêtu et coiffé de vert, dont la longue et opulente barbe blanche balaie la ceinture, est accroupi sur un volumineux Coran. Il penche et relève avec un balancement rhythmé son large front, orné d'énormes besicles, sur le texte sacré, dont il bourdonne à mi-voix les versets. C'est avec la palette et la brosse qu'il faudrait rendre ces motifs originaux, ces bonnes fortunes du regard, qu'on rencontre fréquemment ici et qui tiennent lieu de bien des satisfactions absentes.

Nous parcourons les bazars, dont une foule compacte monte et descend sans interruption les artères étroites. Pour nos yeux, faits au spectacle du pont de Galata, cette lanterne magique où passe et repasse tout l'Orient, le mouvement de Damas manque un peu de variété et d'imprévu. Sauf quelques Persans et quelques Juifs, c'est toujours le type arabe dans son immuabilité traditionnelle, petit et chétif sous le haillon de poil de chèvre du Bédouin, noble et majestueux sous l'abaye tissée d'or du cheik druse. Les marchands de Bagdad, les chameaux chargés de tapis, s'engouffrent sous la haute porte ogivale de ce beau khan Assad-Pacha, bâti au XVIIe siècle dans le plus pur goût moresque. Les chrétiens, grecs ou maronites, tiennent boutique d'étoffes européennes, hélas ! pour la plupart; les musulmans vendent des conserves d'abricots, des sucreries renommées, des meubles en marqueterie, des harnais, des pelleteries, des armes.

Le soir, nous suivons la foule dans les cafés, où elle se presse pendant les nuits de ramazan. Ce sont de larges salles sous des voûtes écrasées, éclairées par les lampes fumeuses qui pendent aux nervures. Sur la terre battue, des nattes et des tabourets attendent les gens du commun, tandis que les délicats et les personnages en place se hissent sur une banquette circulaire qui règne à deux ou trois pieds du sol. Tous aspirent silencieusement le *calioun*, composé de deux tiges de roseau emmanchées à angle aigu dans un œuf de métal ou de bois noir, et l'arrosent d'innombrables tasses de café. Les amateurs de spectacle suivent les faits et gestes cyniques, commentés par des plaisanteries risquées, de plusieurs *karagheuz* installés aux angles de la salle; les mélomanes écoutent un orchestre uniformément composé d'une *darbouka*, d'une espèce de rebec et d'une série de cordes tendues sur une table de bois, qui recommence éternellement l'unique mélopée arabe; des chanteurs l'accompagnent avec ces gammes de tête dont les Orientaux ont le secret, et racontent sur le rhythme mélancolique les amours, les combats, les drames du désert.

Nous avons rendu visite à Abd-el-Kader. L'émir, strict observateur des prescriptions religieuses, se cloître durant tout le ramazan

dans un village à quelques lieues de Damas. Il a bien voulu sortir pour nous de ses habitudes et venir nous recevoir dans la maison très simple et très modeste où nous le trouvons. Abd-el-Kader a une belle tête, grave et douce, mais susceptible de s'illuminer sous une impression religieuse ou belliqueuse. Grâce à ses cheveux, qu'il teint soigneusement, il paraît beaucoup plus jeune que son âge. Nous recevons de lui un accueil cordial : il s'informe avec empressement des affaires de France, de la politique européenne, et nous demande de nous intéresser à son fils, qui a obtenu l'*aman* après avoir été compromis dans la dernière insurrection. Abd-el-Kader jouit d'une autorité incontestée sur ses compatriotes algériens, fort nombreux en Syrie. Cet ascendant lui a permis de rendre, pendant les massacres de 1860, de tardifs, mais sérieux services. Aussitôt après les sanglantes journées, l'émir s'enferma durant deux mois dans la grande mosquée pour se purifier de la souillure contractée aux yeux des croyans en sauvant des têtes infidèles.

Il faut entendre avec quelle épouvante les survivans parlent de cette triste époque. Depuis lors il plane comme un nuage de terreur sur Damas. A de certains jours, sans raison apparente, un frisson d'épouvante court par la ville, chacun serre à la hâte ses hardes et ses objets précieux et se dispose à fuir à Beyrouth. Les chrétiens, nombreux et armés, ne songent même pas à se défendre, et se laisseraient, aujourd'hui comme alors, égorger sans résistance. Quelques Druses auraient raison de tout le faubourg.

Pourtant nulle population ne paraît plus tranquille et plus facile à conduire que celle-ci, quand un courant de fanatisme ne vient pas l'agiter dans ses couches profondes. Les actes de violence sont fort rares : c'est un étonnement perpétuel pour nous de voir le cawas du consulat, qui nous précède suivant la coutume locale, écarter rudement à coups de courbache cette foule de musulmans armés pour la plupart, intolérans et prévenus contre l'Européen. Voit-on un étranger qui se promènerait sur nos boulevards en faisant cravacher les passans par un sergent! Est-ce que le sentiment de la dignité humaine est moins développé chez eux que chez nous? Pourtant sous bien d'autres rapports ils le portent à un degré inconnu aux classes inférieures de notre société; seulement l'Oriental a le respect passif et absolu de l'autorité sous toutes ses formes : habitué à ne la voir exercer que par ceux qui peuvent l'appuyer sur la force, il n'en raisonne jamais la source et se courbe devant ses manifestations extérieures.

Tout ce peuple est administré, jugé et contenu par une douzaine de fonctionnaires turcs gravement occupés à fumer des cigarettes dans les salles du Konaq (hôtel du gouvernement). Les sentences

s'exécutent, et l'impôt rentre. Ceci d'ailleurs cesse d'être toujours vrai en dehors de la banlieue de la ville. Les tribus du Hauran, les villages druses ne paient le *vergui* (impôt foncier) que quand ils y sont contraints, et le percepteur risque de faire maigre recette quand il n'est pas soutenu d'un bataillon. Il faut dire que dans ce dernier cas il se rattrape avec usure. La sécurité n'est pas mieux assurée à deux journées de Damas. Les Bédouins du grand désert poussent leurs razzias jusqu'aux portes. Ces jours-ci, deux de nos commensaux à l'hôtel, officiers italiens en mission de remonte, ont cherché à gagner le Hauran : à quelques heures de la ville, ils ont été dévalisés de leurs chevaux et de leur argent. Dès que les troupes turques cessent de tenir la campagne, les nomades reviennent comme des sauterelles refoulées un instant. En vain a-t-on essayé de les apprivoiser à la charrue en leur livrant des concessions de terre : las de ce travail servile, ils fuient bientôt leur propriété, en poussant devant eux leurs troupeaux de la pointe de leurs lances. Fidèle à la vieille loi que Jéhovah lui a faite, Ismaël retourne « planter ses tentes hors de la région de ses frères; sa main est contre tous et la main de tous est contre lui. »

Nous aussi, nous nous décidons à reprendre notre course vagabonde et à retourner à nos tentes. Quand on a vécu quelque temps de cette vie active et changeante, où chaque heure apporte son imprévu, chaque soir son logis et son horizon nouveau, il faut qu'une ville ait de bien singuliers attraits pour qu'on se plie sans révolte aux habitudes monotones de l'auberge. D'ailleurs le voyageur est un être inconstant; à peine a-t-il touché le but souhaité que son imagination court devant lui sur le chemin qui reste à faire. Voici les plaines du Jourdain, les monts de Palestine, Jérusalem, qui nous appellent. Rien ne nous retient plus ici. Je comprends que dans ces frais vestibules pavés de marbre, à l'ombre des orangers, au bord de la vasque limpide où, comme dit le poète,

Les robinets d'airain chantent en s'égouttant,

dans ces asiles sacrés où tout est repos et silence, excepté le murmure assoupi de la source et le gloussement du narghilé, je comprends qu'on se laisse surprendre un instant par l'anéantissement voluptueux du Turc, le *kief* d'Hassan dans *Namouna*; mais l'homme d'Occident, qui ne peut atteindre à ce haut degré de sagesse animale, secoue bientôt cette torpeur et se lève, poursuivi par la voix qui crie toujours aux fils de Japhet : « Agis et marche ! »

EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGÜÉ.

LE

ROYAUME SOLITAIRE

I. *Histoire de l'église de Corée*, par M. Ch. Dallet, missionnaire. Paris; Palmé. — II. *History of Corea, ancient and modern*, by the rev. John Ross Paisley. — III. *Statistiques officielles des douanes japonaises avec la Corée.* Yokohama.

A la suite d'une révolution récente en Corée, révolution qui a porté au pouvoir un parti favorable aux étrangers, les puissances d'Occident, ainsi que les États-Unis d'Amérique, ont saisi avec empressement l'occasion de traiter avec le souverain d'un pays à peu près inconnu. Leurs propositions ont été acceptées, et l'ouverture du « royaume solitaire, » ainsi qu'il est appelé dans l'extrême Orient, n'est plus qu'une question de jours. La Grande-Bretagne, les États-Unis, l'Allemagne, ont déjà le droit d'y porter leurs produits, et leurs nationaux peuvent séjourner, dès aujourd'hui, dans les ports coréens où les Japonais sont installés depuis plusieurs années.

La France aurait également joui des mêmes privilèges sans la demande mise en avant par notre consul à Tien-Tsin, l'honorable M. Dillon, d'accorder à nos nationaux et aux missionnaires français le droit d'acquérir des terrains dans l'intérieur du pays. Cette prétention, peut-être trop tôt formulée, a été repoussée, ainsi qu'il était facile de le prévoir, par un gouvernement soupçonneux, despotique, depuis longtemps renommé par des persécutions cruelles

contre ses sujets chrétiens et les apôtres étrangers qui les ont convertis. Toutefois, notre désir d'être accueillis comme les autres nations ne peut manquer d'être satisfait.

L'intention que nous avons de présenter à nos lecteurs un travail sur une contrée qui n'est célèbre que par son isolement, sa haine de l'Européen et le souvenir d'un désastre infligé à notre marine, n'a rien d'anticipé. Depuis 1875, la Corée a ouvert plusieurs de ses ports maritimes aux Japonais, — aux Japonais seulement, il est vrai, mais grâce à cette circonstance, grâce surtout à des lettres de missionnaires recueillies avec un soin pieux par un de leurs éminens collègues, M. Ch. Dallet, nous avons pu réunir un faisceau de renseignemens qui, nous l'espérons, ne paraîtront pas sans intérêt.

I.

Après avoir laissé derrière lui les riantes perpectives des îles boisées du Japon, le navigateur qui arrive sans transition en vue des côtes méridionales de Corée est tout surpris de l'aridité des terres élevées qui s'offrent de loin à ses regards. Son étonnement n'est pas moindre au froid excessif et à la chaleur torride qu'il ressent sous une latitude qui n'est autre pourtant que celle de Malte et de l'Italie du sud (1). En décembre, c'est le climat de la Sibérie : en juillet, celui de Tombouctou. La Pérouse raconte qu'il fut stupéfait de voir encore au mois de mai de la neige dans les ravins voisins des côtes. Cette basse température, qui semble régner avec sévérité l'hiver, est due sans doute à la nature montagneuse de la Corée et aux vents qui se précipitent sur elle des steppes glacées de la Mongolie. C'est qu'en effet la Corée n'est qu'un pays de montagnes. Une grande chaîne, partant de la Mandchourie, se dirige du nord au sud en suivant la côte de l'est, dont elle détermine les contours, et les ramifications de cette chaîne couvrent le pays presque tout entier. « En quelque lieu que vous posiez le pied, nous a dit un missionnaire français qui était venu se réfugier à Manille à l'époque des dernières persécutions, vous ne voyez que des hauteurs. Presque partout, vous semblez être emprisonné entre les rochers, resserré entre les flancs de collines, tantôt nues, tantôt couvertes de pins sauvages, tantôt hérissées de broussailles ou couronnées de forêts. Tout d'abord, vous n'apercevez aucune issue, mais cher-

(1) La Corée s'étend en latitude entre 34° 20′ et 42° 30′ et en longitude de 122° 15′ à 127° 14′ E. Sa superficie, d'après le *Dictionnaire de géographie* de M. Vivien de Saint-Martin, est évaluée à 220,000 kilomètres carrés.

chez bien et vous finirez par découvrir les traces de quelque étroit sentier qui, après une marche plus ou moins longue, vous conduira sur un sommet d'où vous verrez se développer un horizon accidenté. Vous avez quelquefois du haut d'un navire contemplé la mer, alors qu'une brise carabinée soulève les flots en une infinité de petits monticules aux formes variées. C'est en petit le spectacle qui s'offre à vos regards. Vous voyez dans toutes les directions des milliers de pics aux pointes aiguës, d'énormes cônes arrondis, des rochers inaccessibles, et plus loin, à perte de vue, d'autres montagnes plus hautes encore, et c'est ainsi dans presque tout le pays. La seule exception est un district qui s'avance dans la mer de l'Ouest et qui se nomme la plaine de Naï-Po. Mais, par ce mot de plaine, n'allez pas entendre une surface nue comme la Beauce, c'est simplement une partie de la région où les montagnes sont beaucoup moins hautes et beaucoup plus espacées que dans le reste du royaume. On y cultive le riz, et c'est ce qui fait appeler le Naï-Po « le grenier de la capitale. »

Indépendamment de la péninsule qui porte le nom de Corée (1), il y a aussi à l'ouest et au sud, au milieu d'une mer pleine de bas-fonds, un grand nombre d'îles dont la plus étendue est celle de Quelpaert. Par un temps clair, des îles japonaises de Tsou-Sima, dont la terre ferme est séparée par un détroit de 40 kilomètres de longueur, on voit fort bien la côte coréenne.

De toutes les montagnes, la plus élevée est celle qui se trouve placée dans la longue chaîne des Chan-Yan-Alin, chaîne qui sépare de la Corée, au nord, la Mandchourie et les territoires nouvellement acquis par les Russes. Elle s'appelle le Paiktou-San, ou la montagne à tête blanche. Au dire des habitans, car nul Européen n'en a fait l'ascension, un beau lac se trouve au sommet ; l'eau en est noire et l'on ne peut en mesurer la profondeur. Il y a des neiges et des glaces jusqu'à la fin de mai ; l'éclat qu'elles projettent au soleil se voit de très loin. La forme de la montagne est celle d'un vase immense élevant vers le ciel ses parois blanches à l'extérieur et rouges à l'intérieur.

C'est de la chaîne de montagnes où domine ce magnifique géant que les deux plus grands fleuves de la Corée prennent leur source. L'un, le Am-no-Kang, coule vers l'ouest et se jette dans la Mer-Jaune ; l'autre, le Tou-man-Kang, va se perdre, à l'est, dans la mer du apon. Il y a encore une grande quantité de cours d'eau, de canaux ou d'*arroyos*, mais trop peu importans pour être signalés. Entre les sources des deux rivières, dans les chaînes des Chan-Yan-Lin, est une contrée montagneuse, noire de forêts, com-

(1) Elle mesure 400 kilomètres de long sur 60 de large.

posant un territoire sans nom, où les bandits de la Corée, de la Mandchourie et de la Chine vivent, à l'exemple des trop fameux Pavillons Noirs du Tonkin, de brigandage et sont en rébellion ouverte contre les autorités de ces trois pays. Ce fut de la partie sud-orientale de ce district peu connu, de ces immenses plaines parsemées de lacs, de marais, de bois fourrés, de collines desséchées, qu'à la fin du XIIe siècle les Tatares, les Mongols et les Huns s'élancèrent pour conquérir l'Asie occidentale et une grande partie de l'Europe. Aujourd'hui, un mouvement contraire se produit, et ce sont des Russes, des Anglais, et des Français qui cherchent à faire prévaloir leur influence dans l'extrême Orient.

L'agriculture est en honneur en Corée comme elle l'est en Chine, et, cependant, beaucoup de montagnes, celles du nord surtout, sont encore couvertes de forêts de bouleaux, de pins rachitiques et de hêtres; les montagnes seraient tout à fait vierges de semences si les catholiques indigènes n'y étaient venus, par crainte de la persécution religieuse, y porter des graines. Dans les vallées, on récolte le riz, le millet, et beaucoup de plantes textiles, surtout le chanvre, dont de vastes champs sont couverts. Sur les versans des montagnes qui touchent aux zones tempérées, s'élèvent, forts et vigoureux, des conifères, des lauriers, des chênes, des ormes, des châtaigniers, des noyers et d'admirables camélias arborescens. C'est le pays de l'arbre à vernis (*Rhus vernicefera*), de l'arbre à cire végétale (*Rhus succedana*), de la ramie (*Urtica nivea*) et du *Dolychos soya*, sorte de haricot excellent que nous ne tarderons pas à voir introduire en Europe si nos relations avec la Corée deviennent un jour faciles. C'est aussi dans cette région que se trouve le fameux *Gen-Seng* (*Panax quinquefolium*), dont la racine est tellement appréciée par les Célestes, toujours en quête d'excitans prolifiques, qu'elle se vend au prix incroyable de 50,000 francs la livre. Celui qui croît à l'état sauvage est le plus apprécié, et ce serait, selon les missionnaires, le premier tonique du monde. La racine de la plante seule est utilisée; on la coupe en morceaux que l'on fait infuser dans du vin blanc pendant un mois au moins, on prend ce vin à très petites doses, et il peut prolonger la vie des mourans de quelques jours. Le Gen-Seng, essayé à diverses reprises par les Européens, leur a causé souvent des maladies inflammatoires très graves. Cela tient sans doute à la différence des tempéramens et de l'alimentation habituelle. Mais la prospérité du pays devra, dans l'avenir, dépendre plus de ses mines, selon nous, que de son agriculture. Dans certaines régions septentrionales, il suffit de gratter la terre pour y voir briller l'or, et dans les sables de beaucoup de rivières les paillettes de ce métal se rencontrent fréquemment. L'exploitation des mines est aujourd'hui sévèrement defendue; on n'ose s'y livrer, et per-

sonne, du reste, ne serait assez hardi pour vendre ouvertement des métaux de valeur. Le gouvernement coréen, dans la crainte de voir le royaume envahi par les étrangers, a toujours voulu faire croire que la nation était pauvre, et pour cela, rien n'a été plus simple que de défendre à son peuple de s'enrichir. D'ailleurs, un des grands obstacles au développement du commerce a été, jusqu'à nos jours, l'imperfection du système monétaire : les monnaies d'or et d'argent n'existent pas. La seule monnaie qui ait un cours légal est la sapèque. C'est une petite pièce de cuivre avec alliage de plomb, de zinc et d'étain, de la valeur de deux centimes ou deux centimes et demi. Elle est percée au centre d'un trou destiné à laisser passer une ficelle avec laquelle on en lie un certain nombre qui prend ainsi le nom de ligature. Deux cents francs font la charge d'un homme. Rien n'est mieux trouvé pour n'avoir pas d'argent sur soi.

Les forêts, qui couvrent un tiers du pays, ont permis aux tigres de se multiplier. Ces fauves font un nombre considérable de victimes, les paysans coréens n'étant pas plus autorisés que les paysans du Tonkin à faire usage d'armes à feu pour se défendre contre leurs attaques. A l'époque où la *Capricieuse* faisait l'hydrographie des côtes coréennes sous la direction de M. Mouchez, alors simple lieutenant de vaisseau, plusieurs officiers de marine de mes amis descendirent à terre dans des parages déserts pour enrichir la collection de coléoptères que je formais aux Philippines. Ils durent revenir à bord sans rien récolter. A quelques mètres du rivage, le sol était couvert d'empreintes de tigres, d'ours et de sangliers, et s'aventurer, même à une portée de fusil de la mer, n'eût pas été sans danger.

Le bœuf est employé au labourage, et le cheval, comme celui de Singapore, est de petite taille, mais fort et infatigable ; le chien sans poil se mange et passe pour un mets des plus délicats (1). Comme en Chine, il y a énormément de porcs. Le gouvernement défend l'élevage des moutons et des chèvres : le roi seul a ce privilège. Les moutons lui servent pour les sacrifices des ancêtres ; les chèvres sont réservées pour les offrandes à Confucius. Autre particularité : la culture de la pomme de terre est interdite, simplement parce qu'elle a été importée par nous ! Mais ce qui rend le séjour de la Corée insupportable aux Européens, c'est la vermine de toute espèce qui les assaille. Il y a des cancrelats gros comme des hannetons qui, l'été, rongent littéralement l'épiderme, et rendent tout repos impossible dans l'intérieur des maisons. Ils se multiplient avec une si prodigieuse rapidité qu'un proverbe coréen dit : « Quand

(1) Selon les missionnaires, ce chien est dressé au nettoyage des marmots au berceau.

une femelle de cancrelats ne donne pas le jour à quatre-vingt-dix-neuf petits cancrelats dans une nuit, elle a perdu son temps. »

En résumé, la Corée est pour nous, habitans des zones tempérées, un séjour détestable. Et pourtant, un auteur chinois, cité dans l'*Encyclopédie japonaise*, a écrit que « parmi les pays barbares, aucun ne peut se comparer au Cambodge en richesse, au Japon en franchise, au K'itan, — le pays d'origine de la dynastie chinoise actuelle, en bravoure, — à la Cochinchine en fertilité, au Tchosien, — la Corée, — en agrément (1). Le froid, comme nous l'avons vu, y est des plus vifs presque toute l'année, et la chaleur, pendant un ou deux mois, intolérable ; l'eau qu'on y boit cause des maladies très graves; les fleurs, quoique belles, y sont sans parfum et les fruits sans saveur, Il faut vraiment avoir reçu du ciel une vocation d'apôtre pour y braver comme l'ont fait d'héroïques confesseurs du Christ, la misère, les bêtes féroces, la plus hideuse des malpropretés, et enfin une mort effroyable. Et pour quels résultats ! Pour quelques milliers de néophytes sur une population de neuf millions de païens (2).

II.

On ne sait rien de plus précis sur l'histoire ancienne de la Corée. On ignore également à quelle époque son peuple s'est livré sérieusement à l'agriculture, et c'est en vain aussi que l'on a cherché dans quel siècle il a initié les Chinois et les Japonais à la connaissance de la céramique. Cet art, dont il est resté quelques spécimens admirables, n'existe même plus à l'état de souvenir (3) !

Au Ier siècle de l'ère chrétienne, le pays était divisé en trois *kan* ou états : au nord et au nord-est le royaume de Kao-li, à l'ouest celui de Po-tsi, au sud-est celui de Sin-la. Une suite de guerres civiles interminables, des querelles entre le royaume de Kao-li et la Chine, entre le royaume de Sin-la et le Japon, voilà l'histoire de la Corée pendant mille ans. C'est vers la fin

(1) *Tchosien*, en chinois, signifie la fraîcheur du matin.

(2) D'après le *Nitchi Nitchi Chimboun*, le journal officiel de Yokohama, la population de la Corée serait de 7,294,367 habitans, sur lesquels on compterait 3,560,317 hommes et 3,734,050 femmes.

(3) Julliot, l'un des plus experts marchands de curiosités du XVIIIe siècle, parle ainsi de la porcelaine coréenne, qu'il croit être, à tort, l'œuvre du Nippon : « Cette porcelaine, dont la composition est entièrement perdue, a toujours eu l'avantage d'inspirer la plus grande sensation aux amateurs par le genre si fin du beau blanc de sa pâte, le flou séduisant de son rouge mat, le velouté de ses vives et douces couleurs en vert et bleu céleste foncé; tel est le véritable mérite reconnu dans cette porcelaine; aussi tous les cabinets supérieurs en ont été et en sont composés, ce qui seul fait son éloge. » (*Les Merveilles de la céramique*, par Jacquemart.)

du XIe siècle que les trois royaumes coréens furent réunis en un seul. Le roi de Kao-li, appuyé par la Chine, conquit les états de Pe-tsi et de Sin-la, forma une seule monarchie, et, en reconnaissance du secours que lui avait donné la dynastie mongole qui s'établissait alors à Pékin, il reconnut officiellement la suzeraineté du nouvel empereur des Célestes. Au XIVe siècle, la chute de la monarchie mongole entraîna par contre-coup la chute de la dynastie qui régnait alors en Corée. Taï-tso, que les histoires chinoises nomment Si-Tan, protégé par la dynastie Ming, qui venait de supplanter les Mongols, s'empara du trône coréen l'an 1392, et fonda la dynastie actuelle, dont le nom officiel est Tsi-Tsien. En 1636, quand la dynastie mandchoue renversa à son tour les Ming, le roi coréen eut la maladresse de prendre parti pour ces derniers. Il fut vaincu et dut reconnaître aux conquérans non-seulement le droit d'investiture, mais aussi leur autorité directe sur sa personne. Un article de la convention qui fut, à cette époque, passée entre la Chine et la Corée, nous donne le détail du riche tribut que cette dernière doit payer chaque année à l'empereur. En voici le curieux résumé : « Cent onces d'or, mille onces d'argent, dix mille sacs de riz en grain, deux mille pièces de soie, trois cents pièces de *mori* ou lin, dix mille pièces de toile ordinaire, quatre cents pièces de toile de chanvre, cent pièces de toile de chanvre fin, mille rouleaux de vingt feuilles de grand papier, deux mille bons couteaux, mille cornes de buffle, quarante nattes avec dessin, deux cents livres de bois de teinture, dix boisseaux de poivre, cent peaux de tigre, cent peaux de cerf, quatre cents peaux de castor, deux cents peaux de rats bleus. » Sauf quelques modifications insignifiantes, le tribut et la convention sont encore en vigueur de nos jours. Le Japon, qui, de son côté, avait des prétentions souveraines sur la Corée, ne fit abandon de ses droits qu'en 1868. Il doit le regretter amèrement aujourd'hui en voyant le Céleste-Empire devenir, depuis une année, tout-puissant dans la péninsule coréenne, et l'y supplanter.

Des nombreux partis coréens qui toujours se sont disputé les faveurs du roi et les plus hautes fonctions, il n'en reste plus que deux : l'un hostile aux étrangers, l'autre favorable. C'est ce dernier qui l'emporte aujourd'hui.

La forme du gouvernement est la monarchie absolue. Le roi exerce une autorité sans limites sur les hommes, les choses et les institutions. On lui rend des honneurs presque divins. Il est défendu sous des peines sévères de prononcer son nom, mais la défense est d'autant plus facile à observer que ce n'est qu'après sa mort qu'il reçoit définitivement un nom, et il le reçoit de son successeur. Personne ne doit le toucher, et jamais le fer ne peut approcher de son

corps. S'il a un abcès, il doit, le malheureux, en mourir, car pas un médecin coréen ne pourrait l'opérer sans s'exposer à être décapité. En 1800, le roi Tieng-tsong mourut, faute d'un coup de lancette qui l'eût sauvé. En somme, les rois de la Corée sont des rois fainéans, vieillis avant l'heure où la vie décline; dès qu'ils ont atteint l'âge de douze ans, on les voit se confiner dans leur sérail, où leurs ministres, pour gouverner à leur place, les laissent aux mains de jeunes femmes. Une singulière coutume les oblige à nourrir les pauvres de la capitale. Le recensement de 1845 comptait quatre cent cinquante vieillards ayant droit à l'aumône royale. Les princes du sang, les frères, oncles et neveux du monarque, ne jouissent d'aucun pouvoir. On les tient pour suspects, et, dans les soixante dernières années, trois princes ont été décapités. Les grandes familles ont absorbé presque toute l'autorité. Un Coréen, spirituel caricaturiste, a représenté son pays sous les traits d'un homme dont la tête et les jambes sont complètement desséchées, tandis que la poitrine et le ventre, gonflés outre mesure, menacent de crever. La tête, c'est le roi; les jambes et les pieds représentent le peuple; la poitrine et le ventre signifient les fonctionnaires et la noblesse, qui, en haut, réduisent à rien le roi, et, en bas, sucent le sang du peuple.

Les palais royaux, — de misérables maisons, dont un boutiquier parisien ne voudrait pas, — sont remplis de femmes et d'eunuques. Les premières sont prises un peu partout et de force pour l'agrément du roi; les seconds sont admis auprès de lui après des examens spéciaux attestant leur habileté à débrouiller les fils des complots féminins. On leur concède, s'ils remplissent bien leur charge, de très hautes dignités. Le plus étrange, c'est que ces eunuques sont mariés, qu'ils ont plusieurs femmes, et des enfans eunuques qu'ils font chercher par leurs émissaires dans le pays. Où trouve-t-on ces jeunes infirmes? Les missionnaires assurent que l'usage de la mutilation est inconnu. Mais il arrive parfois que des petits garçons sont estropiés par les chiens, ces animaux étant comme nous l'avons vu, chargés de tenir propres les enfans à la mamelle.

Huit routes principales parcourent la péninsule. La capitale, dont le nom véritable est Han-lang et non Séoul (1), comme on s'obstine à l'appeler, se trouve placée presque au centre du royaume, un peu à l'ouest, sur la route du grand village de Kei-Kido. A l'exception de quelques rues assez larges, la ville de Han-lang ne se compose que de ruelles tortueuses où l'air ne circule pas. Elle est entourée d'un mur d'enceinte, d'une hauteur moyenne de quarante

(1) *Séoul*, en coréen, veut dire capitale.

pieds coréens, environ 10 mètres. Il y a huit portes, dont quatre grandes et huit petites. Les grandes portes sont assez belles et surmontées de pavillons dans le genre chinois.

Le royaume est divisé en huit provinces administrées par des gouverneurs ou *kam-sa*, et les provinces sont elles-mêmes divisées en districts que régissent les mandarins (1). Dans chacune d'elles, il y a un service des ports et des garnisons considérables pour un petit pays; elles varient de deux cent à trois cent mille soldats, mais hâtons-nous de dire que tous les Coréens valides font partie de l'armée. Il est à peu près impossible de fournir des renseignemens précis sur l'armée coréenne. Les Japonais prétendent qu'elle est composée de 1,430,859 guerriers, mais c'est là certainement un chiffre exagéré. La garde royale comprendrait 5,770 hommes sans aucune sorte d'instruction militaire sérieuse. Le commandant en chef actuel de cette garde se nomme Sio-nés-Ka; il est cousin du roi et l'un des premiers personnages du royaume. Il s'efforce, paraît-il, d'organiser sur un pied meilleur l'armée coréenne; c'est, au dire des officiers japonais, le seul chef capable de la réformer. Il est difficile de traduire dans notre langage les grades militaires de la Corée, mais en indiquant leur hiérarchie, il sera possible d'en avoir une idée : 1° maréchaux; 2° généraux; 3° chefs d'une troupe comptant au moins mille hommes, un grade correspondant à celui de chef de bataillon; 4° chefs d'une troupe de cinq mille hommes; 5° chefs d'une troupe de cent hommes.

Les armes de la cavalerie et de l'infanterie se composent de fusils, de lances, d'arcs et des sabres. Ce n'est que depuis peu d'années que les Coréens ont acquis quelques armes à feu européennes par l'intermédiaire de la compagnie japonaise Okouva ; ils n'en achètent jamais plus de trois cents à la fois, ayant la prétention d'en fabriquer eux-mêmes sur le modèle de ceux qu'ils ont. La paie des soldats de la garde du roi consiste en une solde de 15 francs par mois et d'une portion de riz quotidienne. Celle des simples soldats n'est que de 2 francs environ. Tous les ans, ils reçoivent un habit en cotonnade. Les soldats de la garde royale reçoivent en outre une tente de campagne, sous laquelle ils vivent pendant le temps qu'ils restent au service. La cavalerie forme un corps de trois mille hommes, divisés en escadrons de trois cents cavaliers.

Les Coréens n'ont pas de marins, malgré leur singulière prétention de soutenir qu'ils possèdent une flotte. Ce qu'ils ont, ce sont des

(1) Voici les noms des provinces avec leurs capitales : Au nord, Hamkieng-to, capitale Ham-Heng; Pieng-an-to, capitale Pieng-iang; — à l'ouest, Hoang-Haï to, capitale, Haï-taiou; Kieng-Kaï-to, capitale, Han-iang; Tsiong-Tsieng-to, capitale, Kong-Tsion; — à l'est, Kang-ouen-to, capitale, Ouen-Tsien; — au sud, Kieng-sang-to, capitale, Taï-Kou; Tsien-la-to, capitale, Tsien-tsiou.

bateaux de pêche en nombre considérable appelés par eux bâtimens de guerre; comme armement, ces coquilles de noix n'ont ni canons ni caronades. En temps de paix, ils restent vides de leurs équipages et tombent rapidement hors de service. Leur seule utilité sera de servir dans quelques années de bois à brûler. Des officiers coréens sont allés dernièrement au Japon, mais en voyant la flotte de guerre de leurs intelligens voisins, ils ont compris que tout était à faire chez eux.

En Corée comme en Chine, beaucoup de villes sont murées et les forteresses nombreuses. La principale est celle de Kang-Hoa, placée à l'entrée du fleuve qui mouille les murs de la capitale. Ces citadelles servent d'enceinte à des villages de premier ordre, Tonkou-Wagni-fu, par exemple. Elles sont pour la plupart édifiées sur des collines, entourées d'un mur de granit de 3 mètres de hauteur sur 1 mètre d'épaisseur et percées de distance en distance de meurtrières. Un général japonais qui a pu les visiter nous a affirmé qu'un seul canon de siège suffirait pour les abattre et les réduire en poussière. Les administrations du gouvernement sont presque toujours installées dans l'intérieur de ces places fortes. Les bureaux occupent de vastes bâtimens recouverts de tuiles. Les Coréens considèrent ces établissemens comme ce qu'il y a de mieux en architecture. C'est pourtant fort laid et mal entretenu, excepté à Tokou-Wagni-fu, où l'on remarque quelques constructions assez bien achevées.

Dans les villes, même dans celles de premier ordre, les maisons laissent à désirer sous bien des rapports et sont, pour la plupart, de véritables huttes. Celles des habitans du nord du Japon et de l'île chinoise de Formose ont l'aspect de palais comparées aux cabanes des Coréens. Construits en pierre ou en terre, les grands édifices mesurent 15 mètres carrés; le plus souvent, ils occupent une superficie de moins de 10 mètres; leur hauteur n'a guère plus de $1^{m},50$. On creuse, il est vrai, le sol à l'intérieur de $0^{m},30$ à $0^{m},60$, et on y pose des poutres, qui supportent un misérable plancher. Et encore, les riches seuls se paient ce luxe; les pauvres se contentent, pour dormir, d'étendre quelques nattes sur la terre. Ces habitations n'ont qu'une seule porte et pas de fenêtres; il est presque impossible à un homme un peu grand de s'y tenir debout. A Fousan, où les Japonais ont un comptoir, elles sont plus grandes et mieux construites. Une des choses qui frappent le plus les étrangers, c'est que les indigènes n'ont pas de puits; ils paraissent ignorer les principes de la construction d'un aqueduc. Leur méthode pour avoir de l'eau est la suivante: ils creusent un trou de six pieds de profondeur et de trois pieds de diamètre près d'un ruisseau qui descend d'une colline, puis l'eau est amenée dans ce trou au

moyen de conduites en bambou. Dans ces conditions, on devine que l'aspect général des villages est loin d'être attrayant. Les rues sont sales et tellement étroites qu'une voiture ordinaire ne peut y passer. Il s'y tient pourtant des marchés où l'on vend tous les cinq jours de la viande, des légumes, du poisson, des grains, des étoffes et des meubles. En regardant dans les boutiques, on y voit des pipes, du tabac que l'on cultive dans le pays, du papier, des épingles à cheveux, des petits miroirs, des peignes, des couteaux, et autres menus articles de bimbeloterie qui attirent aussi bien les hommes que les femmes. Ailleurs, on vend des objets pour la table, tels que plats, bassins et tasses. Ces objets sont en porcelaine ou en métal; les premiers ne peuvent être utilisés que l'été, car le froid est tellement rigoureux en hiver que les liquides qu'ils contiendraient les briseraient en se congelant.

Il n'y a pas en Corée de maisons de thé organisées comme au Japon, c'est-à-dire avec luxe et originalité. Vous n'y trouvez que quelques petites maisons dans les villes et les villages où les voyageurs peuvent s'arrêter, manger et boire. D'horribles vieilles femmes tiennent généralement ces taudis, et si un étranger, même un Japonais, jette en passant un simple coup d'œil sur ces mégères, on les voit se voiler ou prendre la fuite. Il est donc difficile de dîner ailleurs que chez soi dans cet affreux pays. Quelques-unes de ces misérables auberges sont tenues par des hommes; celles-là sont tout aussi grossièrement construites que celles tenues par les femmes, et des nattes pour se reposer sont simplement étendues sur le sol, qui n'est recouvert d'aucun plancher.

III.

Les Coréens, par leur physionomie, rappellent les Japonais du sud, particulièrement ceux de Satsouma, mais ils ont les traits plus fins et plus réguliers. Beaucoup portent toute la barbe. Les femmes aussi sont fortes, la plupart d'une taille de plus de cinq pieds deux pouces. Le type mongol domine, mais les Coréens ressemblent plus, comme nous le disions, aux Japonais qu'aux Chinois. Il est probable que la masse du peuple représente un faisceau de races diverses, car il est facile d'y trouver des types très purs de Japonais, de Chinois, de Tatares, de Tongouses, et peut-être même de Malais. En général, ils ont le teint cuivré, le nez court, un peu épaté, les pommettes proéminentes, la tête et la figure arrondies, les sourcils élevés. Leurs chevelures sont noires; il n'est pas rare cependant de rencontrer des cheveux châtains et même châtain clair. La barbe est peu fournie, beaucoup de visages n'en ont pas. Les Coréens sont de taille moyenne dans le sud; mais, au nord, les indi-

gènes voisins des provinces de la Tartarie sont remarquables par leur haute stature, leur force et leur sauvagerie. La paix, qui n'a pas été troublée depuis longtemps en Corée, et l'oppression exercée par le gouvernement, ont beaucoup contribué à rendre le peuple mou et ignorant. Ils supportent facilement la misère. On croit qu'ils sont à peu près sauvages et dénués d'intelligence : c'est là une erreur née sans doute de leur persistance à ne pas répondre aux questions des étrangers. Ils n'ont jamais été en contact avec d'autres gens que les Chinois et les Japonais, et les relations qu'ils ont eues à différentes reprises avec ces peuples ont toujours tourné à leur désavantage. Aussi détestent-ils les visages nouveaux; ils font semblant de ne pas les comprendre pour n'avoir pas à leur parler. Au dire des Malais, les singes ne parlent pas non plus pour ne pas payer d'impôt.

Dans l'intérieur, les voleurs sont très nombreux; ils ne se croient pas déshonorés lorsqu'ils ont été condamnés pour ce fait. A peine hors de prison, ils recommencent. Cela vient de ce qu'aucune loi sévère ne punit le vol. Il n'en est pas de même du viol, qui est châtié très sévèrement. La femme qui entretient des relations avec un étranger est condamnée à mort. Les Japonais en eurent un exemple terrible lors de la famine qui, en 1877, dépeupla une partie du pays. De pauvres femmes affamées vinrent demander des secours aux Japonais établis à Fousan; quelque temps après, elles furent ramenées par ordre des autorités. On leur trancha la tête. Les Coréens riches allaient aussi, de leur côté, à Fousan, mais c'était pour y admirer les *mousmées* japonaises, leur offrir des cadeaux et en obtenir des faveurs.

Aussitôt, avons-nous dit, qu'une femme coréenne, — à moins qu'elle ne soit très jeune ou très vieille, — rencontre un étranger, elle s'enfuit, et si la retraite est impossible, elle se voile le visage. Il est à présumer que les Coréennes agissent ainsi plutôt par crainte de leurs compatriotes que des étrangers. Un jour, un officier anglais qui faisait des sondages à Masamfo descendit à terre avec quelques camarades. Deux femmes qui travaillaient seules dans les champs vinrent à eux, les examinèrent longuement et leur adressèrent même quelques paroles qu'ils ne purent comprendre. Un Coréen se montra soudainement à quelque distance, et aussitôt elles prirent la fuite.

Si vous passez près d'un ruisseau, vous trouverez toujours un groupe de femmes lavant et causant; aussi les Coréens, couverts de vermine dans l'intérieur de leurs maisons, sont-ils toujours, hors de chez eux, vêtus proprement. Tous les travaux domestiques sont faits par les femmes; la destinée des hommes paraît être celle de fumer et de flâner de la naissance à la mort. Les maisons de bains,

si communes au Japon, sont inconnues en Corée. Les indigènes prennent quelques bains froids dans les ruisseaux pendant les mois de l'été, mais il n'est pas permis aux femmes de se baigner plus de trois fois par an. Les barbiers y sont inconnus, hommes et femmes arrangent eux-mêmes leurs cheveux. Un Chinois ne peut vivre sans parapluie : un Coréen en ignore complètement l'utilité. Les lanternes y sont inconnues; la nuit, la torche est en usage, et s'il pleut, on ne s'éloigne jamais des maisons. Les coolies les plus misérables se réfugient dans leurs huttes dès que tombe une averse et refusent de travailler, même si on leur offre un salaire supplémentaire. Il est vrai que les malheureux n'ont qu'un vêtement et que, s'ils le laissent se mouiller, ils sont obligés de rester complètement nus jusqu'à ce qu'il soit sec.

Les Coréens sont doux de caractère, très polis dans leur langage et même flatteurs. A ceux qui leur demandent comment ils vont, ils répondent : « Grâce à la faveur que vous me faites en m'adressant cette question, ma santé est bonne. » Un malade dit à la personne qui vient le visiter : « Grâce à votre visite, je me sens mieux. » S'adressent-ils aux Japonais, les seuls étrangers avec lesquels ils aient été en rapport depuis trois ans, ils commencent toujours par ces mots : « Vous êtes si savans ! » ou : « Vous êtes si grands ! » Un Coréen, rencontrant un enterrement, arrête le cortège et, s'approchant du cercueil, dit : « Je regrette profondément la perte de cet homme vertueux, » même s'il n'a jamais connu le défunt.

M. Ch. Dallet, dans son intéressante *Histoire de l'église de Corée*, nous apprend qu'en Corée, — comme du reste dans beaucoup d'autres contrées asiatiques, — les mœurs sont effroyablement corrompues et, par une conséquence toute naturelle, la condition de la femme est un état d'abjection et d'infériorité choquantes. « Elle n'est pas la compagne de l'homme, dit-il, elle n'est qu'une esclave docile, un instrument de plaisir et de travail, à qui la loi et les mœurs ne reconnaissent aucun droit et, pour ainsi dire, aucune existence morale. C'est un principe partout admis, consacré par les tribunaux, que toute femme qui n'est pas sous puissance de mari ou de parens est, comme un animal sans maître, la propriété du premier occupant. »

Les femmes n'ont pas de nom. On leur donne parfois celui de la province où elles sont nées; quelquefois on les appelle : la Maison d'un tel, — celle du mari. Quand une femme est citée devant un tribunal, le juge lui donne un nom d'office, mais seulement pendant le temps que dure le procès. On ne cesse de répéter aux garçons qu'il est honteux pour un homme de demeurer dans l'appartement des femmes et, jeunes encore, on les voit se refuser à mettre les pieds dans les parties du logis où vivent leurs mères et leurs

sœurs. Presque jamais un Coréen de bon ton n'aura une conversation suivie avec sa propre femme, qu'il regarde comme étant infiniment au-dessous de lui. Après le mariage, les femmes nobles sont inabordables. Presque toujours consignées dans leurs appartemens, elles ne peuvent ni sortir, ni même jeter un regard dans la rue, sans la permission de leur mari. Cette séquestration est portée si loin que l'on a vu des pères tuer leurs filles, des maris tuer leurs femmes, et des femmes se tuer elles-mêmes, parce que des étrangers les avaient touchées du doigt. Des libertins profitent de cette réclusion pour violenter les femmes en l'absence de leurs époux : elles se taisent par crainte de la mort ou d'un effroyable scandale. Il est aussi des usages qui viennent évidemment de la liberté des mœurs et du mépris qu'on a pour le sexe faible. Ainsi, les femmes non mariées ont le droit de pénétrer partout, de circuler en tous les temps dans les rues de la capitale, même la nuit, tandis que, depuis neuf heures du soir, moment où la cloche donne le signal du couvre-feu, jusqu'à deux heures du matin, aucun homme ne peut sortir sans s'exposer à une forte amende.

Lorsque les enfans ont atteint l'âge de puberté, ce sont les parens qui les marient, sans les consulter; les filles ne peuvent se marier avant vingt ans. Le plus souvent le père d'un garçon se met en relation, de vive voix ou par correspondance quelquefois, avec le père d'une fille; on discute les conditions du contrat, on marque l'époque qui semble la plus favorable pour le mariage d'après les calculs des devins et des astrologues, et cet arrangement est définitif. La veille ou l'avant-veille du jour fixé pour la cérémonie, la fiancée invite chez elle une de ses amies pour lui relever les cheveux qu'elle a portés jusque-là en tresses flottantes sur les épaules; le jeune homme, de son côté, appelle l'un de ses parens pour lui rendre le même service. Tant que l'on n'est pas marié, eût-on trente ans, on est considéré comme un enfant auquel toutes les folies sont permises, et l'on doit conserver les cheveux nattés et tombans. Après que les chevelures ont été relevées par le mariage, les hommes les portent nouées sur le sommet de la tête, un peu en avant; mais en si petite quantité qu'il n'y en a pas plus gros qu'un œuf. Les femmes mariées font tout le contraire ; elles se procurent de faux chignons afin de grossir autant que possible les deux tresses qui, pour elles, sont de règle stricte.

Quand arrive le jour du mariage, on prépare dans la maison de la jeune fille une estrade plus ou moins élevée, ornée avec tout le luxe possible : les parens et les amis s'y rendent en foule. Les futurs époux, qui ne se sont jamais vus, sont amenés solennellement sur l'estrade et placés l'un en face de l'autre. Ils y restent quelques minutes, se saluent sans mot dire, puis se retirent chacun de

leur côté. La jeune mariée rentre dans l'appartement des femmes, et le mari reste avec les hommes dans les chambres extérieures, où il fête de son mieux ses amis. Et c'est tout : le mariage est conclu. Le jour de la noce, la jeune femme doit montrer la plus grande réserve dans ses paroles. Sur l'estrade elle n'a pas dit un mot, et le soir, dans la chambre nuptiale, l'étiquette lui commande de garder le silence le plus absolu. Le jeune marié l'accable de questions, de complimens; elle doit rester muette, impassible comme une statue. Assise dans un coin, revêtue d'autant de robes qu'elle peut en porter, elle attend que son époux la déshabille, si cela peut toutefois être agréable à ce dernier, mais tout en se gardant bien d'y aider elle-même. Les Coréens ont le droit d'avoir autant de concubines qu'ils peuvent en entretenir, et ils ne s'en privent pas si leur femme légitime n'est pas de leur goût. Se contenter d'une femme serait d'ailleurs de mauvais ton.

Le divorce est en usage. Lorsqu'une femme s'enfuit de la maison conjugale, le mari, s'il peut découvrir sa retraite, la fait enlever et conduire devant le juge, et celui-ci, un mandarin, après avoir fait administrer une bastonnade à la fugitive, la donne à l'un de ses valets.

Dans toutes les classes de la société, la principale occupation des femmes est d'élever leurs enfans, ou plutôt de les nourrir. L'allaitement artificiel est inconnu. Si elles n'ont qu'un garçon ou qu'une fille, elles donnent le sein à leur bébé jusqu'a l'âge de sept ou huit ans. « Cela se fait publiquement et personne ne s'en scandalise ! » s'écrie un missionnaire. Qu'y a-t-il donc de scandaleux à cela? L'éducation du reste exige peu de soins. Elle consiste à faire toutes les volontés de l'enfant, surtout si c'est un fils, à se plier à tous ses caprices, à rire de ses défauts, sans jamais les corriger.

Les femmes nobles ne font absolument rien, mais celles du peuple ont une rude besogne. Elles doivent préparer les alimens, confectionner les toiles, faire les habits, les laver, les blanchir, entretenir toute la maison, et, de plus, l'été, aider leurs maris dans tous les travaux des champs. Les hommes travaillent au temps des semailles et de la moisson, mais en hiver ils se reposent. Leur seule occupation alors est d'aller dans les montagnes couper le bois, qui est partout abondant. Le reste de leur temps se passe à jouer, à fumer, à faire des visites ou à dormir.

Un veuf peut se remarier après un deuil très court. Les femmes, surtout celles des hautes classes, doivent pleurer leur mari toute leur vie. Il en résulte ceci : c'est que les jeunes veuves, ne se remariant pas, deviennent presque forcément les concubines de ceux qui peuvent les entretenir. On voit aussi de jeunes veuves se donner la mort après les funérailles de leurs époux, soit pour prouver leur

éternelle fidélité, soit aussi pour mettre leur honneur hors d'atteinte, car n'ayant personne pour les aider à se défendre, elles tombent aisément aux mains des libertins. Si ceux-ci, par ruse, ont violemment abusé d'elles et prouvent qu'ils les ont possédées, ils deviennent de par la loi les maîtres absolus de ces malheureuses. Aux gens du peuple les secondes noces ne sont pas défendues. La nécessité pour les pauvres d'avoir une personne qui prépare leur nourriture rend les seconds mariages assez nombreux.

IV.

Les Coréens sont divisés en trois classes : nobles, gens du peuple, esclaves. La noblesse est héréditaire. Les enfans naturels étant devenus très nombreux, un décret royal, édicté en 1857, leur a donné le droit d'aspirer comme les enfans légitimes à toutes les dignités. Les nobles descendent pour la plupart des guerriers qui, il y a cinq siècles, ont placé sur le trône le fondateur de la dynastie actuelle. Les services publics sont monopolisés par eux, les traitemens de leur fonctions sont les uniques moyens de leur existence. Ils ont, en outre, certains privilèges tels que celui de ne pas se voir inscrits sur les rôles de l'armée, d'être inviolables dans leurs demeures et leurs personnes, et de porter chez eux le bonnet de crin qui est le signe distinctif de leur rang. En Corée, les nobles sont si nombreux, ils savent si bien s'unir pour conserver les privilèges de leur caste, que ni le peuple, ni les mandarins, ni le roi ne peuvent lutter contre eux avec avantage. Qu'un grand seigneur n'ait pas d'argent, il envoie ses valets saisir un marchand ou un laboureur et lui en demande. Si celui-ci s'exécute de bonne grâce, il le relâche ; sinon il est emprisonné, privé d'alimens et battu jusqu'à ce qu'il ait donné la somme qu'on lui réclame. Dans les auberges, on n'ose ni interroger un noble, ni même le regarder. On ne peut fumer devant lui. S'il sort à cheval, un valet conduit sa bête par la bride, aussi n'en voit-on jamais galoper. La noblesse est la grande plaie du pays. Les missionnaires ont connu de ces grands seigneurs qui ne mangeaient du riz qu'une fois tous les trois ou quatre jours, passaient d'horribles hivers sans feu et presque sans habits, et cependant refusaient obstinément de se livrer à quelque travail par crainte de déroger.

Entre la noblesse et le peuple proprement dit se trouve la classe moyenne, qui ne se rencontre que dans la capitale. Elle comprend des familles qui, depuis plusieurs générations, remplissent auprès du gouvernement certaines fonctions spéciales, telles que celles d'astronomes, d'interprètes et de médecins. Au-dessous de cette classe vient le peuple, qui n'a absolument aucune influence politique. Un homme de cette catégorie peut, il est vrai, comme nous le verrons

plus loin, concourir aux examens publics pour les emplois civils et militaires, mais quelque titre qu'il obtienne, licencié ou docteur, il ne recevra jamais du gouvernement que des fonctions insignifiantes. Les individus attachés au temple de Confucius ou d'autres grands hommes, les faiseurs de cercueils, les couvreurs, les maçons, tous ceux, en un mot, qui ont un genre de travail ou des intérêts communs, créent des corporations afin de trouver aide et protection en cas de besoin. Il suffit, pour faire partie de ces associations, de payer une cotisation plus ou moins considérable. Les abatteurs de bœufs forment une classe à part, tenue pour plus vile que celle des esclaves. Cela vient de ce que, le bœuf étant un animal absolument nécessaire pour la culture, une loi défend de le tuer sans permission du gouvernement. De là une grande répulsion contre ceux qui les abattent. Ces parias d'un nouveau genre ne peuvent demeurer dans l'intérieur des villages, et c'est parmi eux que sont pris les exécuteurs des hautes-œuvres. Il est bon d'ajouter que le mépris public n'atteint que ceux qui tuent l'animal et nullement les bouchers qui vendent la viande.

Les esclaves, autrefois fort nombreux, ne sont plus qu'un petit nombre. Sont esclaves ceux qui naissent d'une mère esclave, ceux qui se vendent ou sont vendus par leurs parens comme tels, et enfin les enfans abandonnés qui sont recueillis et élevés par de riches Coréens. Leur maître a droit de vie et de mort sur eux; s'ils usent toutefois de ce droit dans des circonstances ordinaires, ils sont justiciables des tribunaux. En somme, le sort de ces malheureux est préférable souvent à celui des villageois pauvres, et il n'est pas rare de voir des individus se donner à un noble pour se mettre à l'abri des violences des mandarins. Le gouvernement a ses esclaves qui le sont devenus par suite d'une condamnation en cause criminelle. Chez nous, ce sont des forçats. Les femmes de cette catégorie et qui sont la propriété des préfets de province, sont traitées comme des animaux. Livrées aux mandarins, aux satellites, aux valets, au premier venu, rien n'égale le mépris que l'on a pour elles, et la mort devrait être préférable à la servitude qu'elles subissent.

Les Coréens, qui ont tant de dureté pour le sexe faible, adorent leurs enfans et surtout les garçons. Ils ne sont jamais abandonnés ou exposés, du reste pas plus qu'en Chine, sauf les cas de grande famine. Parfois, aux époques de disette, des pères donnent ou vendent leurs fils, mais l'argent qu'ils peuvent acquérir par la suite est employé à les racheter. Le premier sentiment vertueux que l'on inculque à un enfant est le respect de son père. On ne lui demande aucune considération pour sa mère. Le fils ne doit jamais jouer devant celui auquel il doit la vie, ni fumer devant lui. En un mot, le respect filial est l'unique vertu des enfans coréens. Les adoptions

sont très communes, et elles doivent se faire le plus possible dans la famille, car ce sont des descendans qui seuls doivent rendre aux ancêtres le culte habituel, garder leurs tablettes, observer les cérémonies de deuil et offrir les sacrifices. On n'adopte pas de filles, toujours parce qu'on les considère indignes d'accomplir les rites prescrits. A la mort du père, le fils aîné prend sa place ; il conserve la propriété. Les cadets reçoivent de leurs parens des donations plus ou moins importantes à l'époque de leur mariage. En général, la maison de l'un est la maison de tous, et tous prêtent leur appui à celui d'entre eux qui a quelque chance d'obtenir un emploi. Les noms de famille sont en très petit nombre, cent quarante-cinq ou cent cinquante au plus. Pour distinguer les différentes familles qui portent le même nom, on y joint l'indication de leur pays. Outre ces noms, il y a les noms propres de chaque individu ; on en compte trois : le nom d'enfant, le nom propre vulgaire et le nom propre légal. Les femmes ne changent pas de nom à leur mariage ; elles conservent leur nom d'enfant. Ordinairement les gens du peuple n'ont que des sobriquets par lesquels on les désigne.

Quelques mots sur le deuil en Corée. Quand un noble a perdu son père, sa mère ou l'un de ses proches, il n'est pas libre de le pleurer à sa guise ; il doit se conformer aux prescriptions données à ce sujet par le gouvernement. Voici ce qui se passe le plus souvent. On commence par déposer le corps dans un cercueil en bois très épais, gardé dans une chambre destinée à cet usage. On doit aller pleurer dans ce lieu funèbre quatre fois par jour, et, pour y entrer, il est nécessaire de porter une toilette spéciale. Elle consiste en une grande redingote de toile grise déchirée, et aussi malpropre que possible. On se ceint les reins d'une corde de la grosseur du poignet, corde tressée avec de la paille de riz et du fil. Une autre corde fait le tour de la tête, laquelle est couverte d'une toile grise. Les bouts en retombent par-devant sur chaque joue. Des bas et des souliers spéciaux et, à la main, un gros bâton noueux, complètent cet étrange costume. Dans cet accoutrement, sous lequel nos missionnaires se sont souvent cachés, on se rend dans la chambre mortuaire le matin, en se levant, et après chaque repas. On apporte une petite table chargée de mets et placée sur un autel à côté du cercueil ; puis la personne qui préside la cérémonie fait entendre des plaintes lugubres. Ces pratiques durent pendant deux ou trois ans. Un noble qui se respecte doit souvent passer toute une nuit et tout un jour auprès de son père mort. Il en est qui font bâtir des maisons très petites auprès des tombeaux pour y vivre plusieurs années. Ceux-là acquièrent une haute renommée de sainteté et la vénération de tous.

La Corée, vassale de la Chine depuis plusieurs siècles, a subi

l'influence de sa dominatrice. On trouve donc en Corée, ainsi que dans l'empire du Milieu, le même respect pour la science, la même vénération pour les grands philosophes et presque le même système d'examens littéraires pour les emplois et les dignités. Mais si, dans le Céleste-Empire, un individu, tout pauvre et humble qu'il soit, peut, ayant acquis des grades littéraires, devenir le premier mandarin de l'empire, celui qui échoue, fût-il fils d'un ministre et riche comme un Rothschild, est légalement incapable d'exercer une fonction publique. En Corée, c'est bien différent. La démocratie égalitaire n'existe pas, et si les Coréens ont le droit de concourir pour les plus hauts emplois, jamais ils n'obtiennent autre chose que des places insignifiantes, sans espoir de s'élever bien haut. Le noble qui a reçu son diplôme universitaire s'empare des meilleurs postes administratifs et militaires. A l'époque des examens, les étudians des provinces se mettent en route pour la capitale. C'est la terreur des villages qu'ils traversent, car, sous le prétexte qu'ils sont convoqués par le roi, ils commettent les plus grands excès. Quand arrive le jour des épreuves, ils se réunissent en masse dans un local fort étroit, où, en attendant qu'on les appelle, ils commettent toute sorte d'extravagances. Quelquefois ils restent plusieurs nuits dans ce local, car le nombre des élèves est de plusieurs milliers chaque année, et l'on peut s'imaginer dans quel état de fatigue et de malpropreté ils sortent de là.

Les examens passés, ceux qui ont obtenu des grades se hâtent de revêtir l'uniforme qui convient à leur nouveau titre, puis ils vont, à cheval, faire visite aux principaux personnages de la capitale. Pour que leur titre soit valable, il faut, comme dans certaines écoles et universités d'Europe, que le lauréat soit brimé. On lui barbouille le visage d'encre d'abord, de farine ensuite, et l'on mange et boit à ses dépens. S'il n'accepte pas le barbouillage de bonne grâce de la main de tous ses amis, on le lie comme un saucisson, on le frappe et on le suspend en l'air jusqu'à ce qu'il ait donné des marques de satisfaction et délié les cordons de sa bourse. Les grades que l'on acquiert sont ceux de bachelier, licencié et docteur. On peut gagner ce dernier, qui est le plus élevé, sans passer par les autres. Depuis plusieurs années, les nobles achètent, sans trop s'en cacher, grades et diplômes, et les véritables lettrés deviennent de plus en plus rares.

Les sciences exactes, la linguistique, les beaux-arts sont loin d'être en aussi grand honneur que les études littéraires et philosophiques. Les premières sont l'apanage d'une classe que l'on appelle en Corée « la classe moyenne » et qui se rattache à huit fonctions distinctes. La première, celle des interprètes, est très recherchée; la seconde comprend l'étude de l'astronomie et l'art de choisir

les jours propices. Ceux qui en sont chargés ne travaillent que pour le roi. Puis vient l'école de médecine, l'école des chartes, dont les élèves sont employés à la conservation des archives et à la rédaction des rapports officiels; l'école de dessin, pour les cartes, plans et portraits du souverain; l'école de droit, l'école de calcul, d'où sortent les commis du ministère des finances, et enfin l'école de l'horloge. C'est là qu'on prend les directeurs et surveillans de l'horloge unique du gouvernement et de la Corée. C'est une machine hydraulique qui mesure le temps, en laissant tomber des gouttes d'eau à intervalles réguliers. En dehors des fonctions administratives, de la culture de la terre, des métiers de tisserand, charpentier et maçon, les Coréens s'adonnent-ils à la fabrication de ces ouvrages d'art, céramiques et bronzes, dans lesquels les Japonais excellent et les Chinois brillent? Les missionnaires n'en parlent pas. Il y a de nombreux potiers, mais nulle part on ne retrouve la fabrication de ces porcelaines admirables dont nous avons dit quelques mots. Les richesses minérales abondent, et personne ne dit avoir vu fabriquer ces bronzes d'une charmante couleur et d'une sonorité incomparable que l'on trouve dans les habitations des mandarins riches. C'est pourtant à la Corée, d'après les vieux livres chinois, que le Japon et le Céleste-Empire sont redevables de leurs premières tentatives artistiques et littéraires. Une autre gloire lui revient. Elle a inventé les caractères mobiles métalliques, précédant ainsi l'Europe d'au moins cent cinquante ans. M. Sarow possède une réimpression du *K'ung-tsé-kiu-yü* ou *Apologues de Confucius*, imprimée en caractères mobiles à la librairie de *l'Unité de distinction*, en 1317. C'est sans doute l'un des plus anciens livres qu'il y ait au monde. On assure aussi que les Chinois ont employé des caractères d'argile cuite et mobiles dès le XIe siècle.

Il est une industrie dans laquelle les Coréens l'emportent sur leurs voisins, c'est celle du papier. Celui qu'ils fabriquent avec de l'écorce de mûrier est bien plus épais et bien plus solide que celui des Chinois. Il a la solidité de la toile. On en fait des chapeaux, des sacs, des mèches de chandelle, des cordons de chaussures, etc.; lorsqu'il est préparé avec de l'huile, il remplace nos toiles cirées, nos parapluies et notre caoutchouc. Les portes et les fenêtres n'ont pas d'autres vitres que ce papier.

V.

La langue coréenne n'a pas de parenté avec la langue des Célestes, bien qu'elle se soit approprié un grand nombre de mots chinois. Elle appartient au groupe mongol et possède beaucoup d'analogie avec le japonais. Elle n'a ni genre, ni nombre, ni cas, mais des

particules qui s'adaptent aux noms, aux verbes et même aux phrases. Dans les huit écoles du gouvernement, on n'étudie que la littérature et les sciences chinoises, tandis que la langue nationale est méprisée. Édits, proclamations, jugemens, livres de science, tout est en caractères chinois. M. Ch. Dallet fait remarquer, non sans raison, que pas un de nos orientalistes ne s'est occupé de la langue coréenne et ne s'est adressé aux missionnaires pour en connaître la structure. Ceux-ci ont fait paraître en décembre 1880, puis en janvier 1882, un *Dictionnaire français-coréen* et une *Grammaire coréenne*. Le premier est un grand in-8° de plus de sept cents pages, qui comprend une partie géographique, riche de vingt-huit à trente mille mots et de deux appendices. C'est en partie l'œuvre de M. Ridel. Avec ses vingt-cinq lettres, l'alphabet coréen a suggéré aux auteurs l'idée d'adopter pour la disposition des mots un système approchant des dictionnaires européens. A côté de chaque mot coréen on trouve sa prononciation figurée en caractères français, et, de plus, le mot chinois, ce qui rend cette œuvre accessible aux Orientaux eux-mêmes. Ce dictionnaire décrit également la faune, l'ichtyologie, la flore, les sciences et les arts de la Corée, avec une couleur locale qui donne à l'œuvre un caractère spécial et pittoresque. En le feuilletant, on découvre de curieux détails sur les usages et les institutions d'une terre où, presque à chaque pas, on se trouve en face de l'inconnu. Et que de richesses naturelles encore ignorées! L'un des appendices donne la solution rapide de la conjugaison des verbes, la plus ardue des difficultés de la langue coréenne. L'autre, rédigé d'après les traités de géographie les plus connus, fournit les noms et la position des provinces, des villes, des montagnes, des cours d'eau et l'indication des divisions administratives, civiles et militaires. L'impression de ce travail important a été conféré à M. Lévy, directeur de *l'Écho du Japon*, à Yokohama. Elle a duré deux ans et fait le plus grand honneur à celui qui a osé l'entreprendre.

Dans la *Grammaire coréenne* (1), les missionnaires ont encore donné beaucoup de place à leur chapitre du verbe, qui, en français et en anglais, comme dans beaucoup d'autres langues, est la partie la plus importante, la plus difficile du discours. C'est aussi le cas pour la langue coréenne, langue dans laquelle les plus grosses difficultés proviennent des formes honorifiques. Les Coréens y attachent une grande importance, de même que les Chinois, et ils ne

(1) *Grammaire coréenne, précédée d'une introduction sur le caractère et la langue coréennes, sa comparaison avec le chinois, suivie d'un appendice sur la division du temps, les poids, les mesures, la boussole, la généalogie, avec un cours d'exercices variés pour faciliter l'étude pratique de la langue*, par les missionnaires de Corée de la Société des missions étrangères de Paris. Yokohama. Imprimerie de L.-L. Lévy et S. Salabelec.

voudraient pas manquer d'observer la distinction entre les supérieurs, les égaux et les inférieurs dans leurs conversations. Lorsqu'on songe que la société se divise en trois castes bien tranchées, on est effrayé de la tâche que les auteurs ont entreprise et qu'ils ont, du reste, menée à bonne fin. Disons en passant que le verbe *avoir* n'existe pas en coréen; il est remplacé par le verbe *être*. Ainsi : j'ai un livre, doit se rendre par : un livre est mien. M. Charles Vapereau, qui a publié dans un journal anglais de Shanghaï une intéressante étude sur l'œuvre des missionnaires, raconte qu'à Pékin il a eu l'occasion de voir beaucoup de Coréens et que quelques-uns d'entre eux seulement savaient parler chinois. Ceux qui s'exprimaient dans cette langue étaient presque tous de Eu-Thio, ville située près de la frontière de Chine; c'étaient des marchands qui, chaque année, venaient dans la capitale du Céleste-Empire pour leur propre compte, ou bien encore des interprètes au service des mandarins chinois. Les mandarins coréens et le plus grand nombre des trafiquans et des interprètes peuvent écrire la langue mandarine, mais, chose étonnante, il est très rare d'en trouver, même de ceux qui n'ont qu'une éducation médiocre, écrivant leur propre langue.

Le bouddhisme, ou la doctrine de Fo, pénétra en Corée au IVe siècle de notre ère; puis, au XIVe siècle, la religion de Confucius le supplanta et devint en quelque sorte la religion d'état. Pour la masse du peuple, celle-ci consiste dans le culte des ancêtres et dans l'observation de cinq devoirs : envers le roi, envers les parens, entre époux, envers les vieillards et entre amis. Pour les lettrés, il faut ajouter : le culte de Confucius et des grands hommes, la vénération des livres sacrés de la Chine et enfin un culte de Sia-Trik ou génie du royaume. Qu'est-ce que ce Sia-Trik? Les missionnaires ont souvent interrogé les Coréens à ce sujet sans jamais obtenir une réponse bien précise. Les uns désignent ainsi un être suprême, d'autres croient que c'est le ciel, le plus grand nombre ignore ce que cela veut dire. C'est lui que l'on invoque pour obtenir de la pluie ou de la sérénité dans l'atmosphère. Dans la capitale, son temple est ce qu'il y a de plus sacré : celui où l'on conserve les tablettes des ancêtres de la dynastie régnante ne vient qu'en second lieu. Un jour, M. Ch. Dallet disait à un Coréen que chaque homme avait une âme. Le Coréen ne voulait pas l'admettre. « Pour nous autres, disait-il, ce qui nous meut et nous anime, se dissipe avec le dernier souffle de la vie; mais, pour les grands hommes, ils subsistent encore après la mort. » Dans chaque district se trouve un temple de Confucius. Ce sont de petits bâtimens assez beaux pour le pays, avec de vastes dépendances. C'est dans ces temples

que les lettrés tiennent leurs réunions et offrent des sacrifices aux génies, aux époques de la nouvelle et de la pleine lune. On trouve encore en Corée quelques pagodes bouddhiques où des bonzes s'efforcent de perpétuer la doctrine de Fo. Mais cette religion est en pleine décadence. On y voit aussi des monastères de bonzesses; de même que les prêtres, elles sont tenues à garder la continence durant leur séjour dans les bonzeries, car il y a peine de mort contre celles qui auraient des enfans. Comme la loi ne les oblige pas à séjourner là toute leur vie, elles y passent quelque temps, puis elles s'en vont dès que l'ennui les domine trop, ce qui n'est pas long. Si on demande aux Coréens ce qu'ils deviennent après la mort, ils répondent comme les épicuriens de tous les temps : « Qui le sait? personne n'en est revenu; l'important est de jouir de la vie pendant qu'elle dure. » Les Coréens voient le diable partout; ils croient aux jours fastes et néfastes, aux lieux propices, tout leur est un signe de bonheur ou de malheur. Le serpent est ici l'objet d'une crainte superstitieuse; très peu de Coréens oseraient en tuer. Ils apportent de la nourriture là où ils savent que ces reptiles pullulent. Le nombre des charlatans, astrologues, jongleurs, diseurs de bonne aventure de l'un et de l'autre sexe qui vivent en Corée de la crédulité publique est inimaginable. Ceux qui ont le plus de succès dans ces métiers sont les aveugles, qui, presque tous, exercent leur profession depuis leur bas âge et transmettent leurs secrets aux enfans affligés de la même infirmité qu'eux. Dans la capitale, ils forment une corporation puissante qui paie des impôts au gouvernement. On les fait venir pour indiquer l'avenir, découvrir les choses secrètes, mais surtout pour chasser les démons qui ont pris possession de malheureux frappés d'épilepsie. Dans ce dernier cas, il convient qu'ils soient trois ou quatre aveugles ensemble. Peu à peu, ils entrent, comme les illuminés de certaines sectes arabes, dans une frénésie étrange : c'est un concert affreux de hurlemens. « Quels poumons! s'écrie M. Daveluy, auquel nous empruntons ces détails; je vous assure qu'il y a de quoi mettre en fuite tous les diables de l'enfer. » Chaque exorcisme dure parfois plusieurs nuits de suite. Les aveugles réussissent toujours à chasser l'esprit malin, qui est obligé, paraît-il, de se réfugier dans un pot ou dans une bouteille que l'un des exorciseurs tient toute prête à la main. Ajoutons que, pendant la cérémonie, on n'a cessé d'offrir à l'esprit malin toute sorte de mets : ces mets, il va sans dire, sont mangés par les aveugles, auxquels on donne une somme d'argent en rapport avec le nombre et la puissance des cris qu'ils ont poussés. Ne rions pas : ces choses-là se sont vues en Europe.

Le christianisme s'introduisit en Corée dans l'année 1784. Il y

avait pourtant déjà plus de deux cents ans qu'il avait été prêché dans le Céleste-Empire et au Japon par saint François Xavier. C'est un petit attaché de l'ambassade coréenne en Chine, un nommé Pieki, qui, le premier, à son retour de Pékin, où il s'était fait chrétien, fit des prosélytes dans la capitale coréenne. Son père conçut un tel chagrin de cette conversion qu'il voulut se suicider. Pieki, pour n'avoir pas la mort de son père à se reprocher, revint à la religion de ses ancêtres et n'en changea plus. Quoi qu'il en soit, le germe déposé par lui eût sans doute prospéré si des persécutions, qui commencèrent dès 1791, n'eussent duré jusqu'à notre époque. Dans le principe, ce furent surtout les nobles, les savans, les lettrés, qui se firent chrétiens et confessèrent leur foi nouvelle jusque dans les tortures et jusqu'à la mort. Peut-être ne voyaient-ils dans l'évangile qu'une école de haute philosophie. Plus tard, ce furent, comme aux premiers temps de l'église, les pauvres et les esclaves qui demandèrent en plus grand nombre le baptême, soit pour relever à leurs yeux leur condition morale, soit encore pour trouver dans l'espérance d'une vie céleste la force de supporter leur misère. Ceux-ci, également, ne marchandèrent pas leur sang à la nouvelle doctrine.

L'histoire du christianisme en Corée n'est, du reste, qu'un long martyrologe. En 1839, MM. Imbert, Maubant et Chastan, tous les trois missionnaires français, furent décapités après de grandes souffrances. En 1846, le gouvernement de Louis-Philippe songea à venger leur mort. Le 10 août, la frégate la *Gloire*, commandant Lapierre, et la corvette la *Victorieuse*, commandant Rigault de Genouilly, avançaient de concert dans la mer de Corée, au milieu d'un groupe d'îles, dans des parages où les Anglais avaient trouvé de soixante-douze à quatre-vingts pieds d'eau. Ils étaient par 35° 45′ de latitude nord et 124° 8′ de longitude est. Rien n'annonçait un danger, lorsque les deux navires touchèrent à la fois. Aux voies d'eau qui se déclarèrent immédiatement, on reconnut que tout espoir de sauver les bâtimens devait être abandonné. Dans la journée du 12, les marins français, au nombre de six cents, opérèrent leur débarquement sur une île voisine du naufrage, et, le 13 au soir, les deux commandans quittèrent les derniers leurs navires. On eut à déplorer la mort de deux hommes, qui se noyèrent en allant porter au large une ancre destinée à sauver la corvette. Les équipages furent rapatriés, ou plutôt reconduits en Chine par des navires anglais, qui, à la nouvelle du sinistre, étaient accourus pour porter secours à nos naufragés. Et ce fut tout.

De 1864 à 1866, d'autres missionnaires français pénétrèrent en Corée. L'un d'eux, M. Pourthié, envoyait, le 20 novembre 1865, au supérieur des Missions étrangères, une lettre, — la dernière qu'il écrivit avant son martyre, — dont nous reproduisons quelques lignes

afin de donner une idée de la situation périlleuse dans laquelle se trouvait encore une fois la mission : « Nous voici sans églises, offrant le saint sacrifice dans de bien pauvres cabanes, ayant pour autel un banc ou tout simplement une planche : notre petite croix, fixée sur un mur de boue, est le seul ornement qui brille sur cet autel ; de la main, et même souvent de la tête, on touche à la voûte de ces oratoires ; la nef, le chœur, les ailes, les tribunes, se composent de deux petites chambres dans lesquelles nos chrétiens et nos chrétiennes sont entassés. »

En 1866, Mgr Berneux et MM. de Brétenières, Beaulieu, Dorie, Pourthié, Petit-Nicolas, Mgr Daveluy et MM. Aumaître et Huin, ainsi que de nombreux indigènes chrétiens, étaient torturés, puis décapités sur les berges du fleuve qui baigne la capitale, non loin du village de Sai-Nam-To. Le jour de cette épouvantable exécution, quatre cents soldats qui accompagnaient les martyrs, se rangèrent en demi-cercle en face de la tente d'un mandarin. On déposa les prisonniers à terre, au centre du cercle que formait la troupe, au pied d'un grand mât sur lequel flottait un drapeau blanc, puis, descendus de leurs chaises à porteur, on les dépouilla de leurs vêtemens, à l'exception d'un caleçon. Mgr Berneux fut appelé le premier. Ses bras sont liés sur le dos ; un bourreau replie l'une contre l'autre les deux extrémités de chaque oreille et les traverse, de haut en bas, par une flèche qui y demeure fixée. Deux autres bourreaux aspergent d'eau le visage et la tête, qu'ils saupoudrent ensuite de chaux ; puis, passant deux morceaux de bois sous les bras du supplicié, ils le soulèvent et le montrent aux spectateurs en lui faisant faire huit fois le tour de la place, rétrécissant chaque fois le cercle qu'ils forment en marchant, de manière que, à la fin du huitième tour, ils se trouvent au milieu du terrain. Mgr Berneux est alors placé à genoux, la tête inclinée en avant, retenue par les cheveux liés à une corde que tient un soldat. Six bourreaux brandissent de longs coutelas, tournent autour de lui en exécutant une danse sauvage, tout en poussant des cris horribles ; chacun d'eux frappe comme et quand il veut. Au troisième coup, la tête du vénérable évêque roule sur le sol, et soldats et satellites s'écrient à la fois : « C'est fini ! » On ramassa aussitôt la tête, et, selon l'usage, on la plaça sur une petite table, avec deux bâtonnets, et on la porta au mandarin pour qu'il pût constater de ses propres yeux que c'était bien la victime exigée. Les bâtonnets servent à remuer la tête, s'il prend fantaisie à l'un des assistans de la retourner. Celle-ci est ensuite rapportée près du corps et fixée, par les cheveux, à un poteau au-dessous d'une planche où est écrite la sentence. On répéta les mêmes cérémonies et les mêmes évolutions lentes et cruelles pour les autres confesseurs. Au mois de septembre 1866, on reçut

à Paris, au séminaire des Missions étrangères, une lettre de Mgr Ridel (1). Elle donnait les premiers détails des événemens que nous venons de résumer. Les aspirans martyrs étaient en récréation à Meudon, dans la maison de campagne qu'ils y possèdent. Le soir, le supérieur les réunit et leur annonça que neuf de leurs confrères, dont deux évêques et sept missionnaires, avaient versé leur sang pour leur foi. Les séminaristes improvisèrent aussitôt une illumination et entonnèrent le *Te Deum*.

Le gouvernement impérial prit autrement la chose : il ordonna au contre-amiral Roze de se rendre en Corée avec la frégate la *Guerrière*, les corvettes à hélice le *Laplace* et le *Primauguet*, les avisos le *Déroulède* et le *Kien-Chan*, les canonnières le *Tardif* et *Lebrethon*. Le 22 septembre 1866, trois bâtimens de l'escadre s'engageaient dans un chenal qui devait les conduire en vue de la capitale, et le 25, après de nombreux échouages, le *Tardif* et le *Déroulède* mouillaient en face de ses murailles. Le 30, les mêmes bateaux redescendaient la rivière sans rien obtenir du gouvernement coréen. Le 16 octobre, la ville de Kang-Hoa, dans l'île de ce nom, fut prise. Quelques soldats coréens se firent bravement tuer à leur poste; mais les habitans ayant pris la fuite, on ne se trouva occuper qu'une cité déserte. Dans le yamoun, ou résidence du gouverneur, on rencontra des arcs, des flèches, et, en très grand nombre, des sabres, des fusils à mèches et des canons en cuivre se chargeant par une cavité placée près de la culasse. La bibliothèque de ce palais était très riche. Elle se composait de deux ou trois mille livres imprimés en chinois, avec de jolis dessins, sur beau papier, tous bien étiquetés, la plupart très volumineux, reliés avec des plaques en cuivre sur des couvertures en soie verte ou cramoisie. On y trouva une histoire ancienne de la Corée en soixante volumes. Ce qu'il y avait de plus curieux, c'était un livre formé de tablettes de marbre se repliant, comme les panneaux d'un paravent, sur des charnières en cuivre très bien polies, avec des caractères dorés incrustés dans le marbre, et chaque tablette protégée par un coussin de soie écarlate; le tout placé dans un joli coffre en cuivre, lequel était à son tour renfermé dans une boîte de bois peinte en rouge, avec ferremens en cuivre doré. Ces tablettes carrées formaient, en se développant, un volume d'une douzaine de pages. Elles contiennent, au dire des uns, les lois morales du pays,

(1) Mgr Ridel a acquis une réputation universelle dans ce pays, qu'il a parcouru plusieurs fois, soit comme missionnaire et alors vêtu d'un costume indigène, soit comme prisonnier et conduit de station en station, pour être finalement jeté dans un des cachots de la capitale, d'où il a pu s'échapper. Il est très rare que l'on converse avec un Coréen sans que sa première question soit: « Connaissez-vous l'évêque Ridel? Il parle le coréen exactement comme nous. »

et selon d'autres, dont l'opinion est bien plus probable, les faveurs accordées aux rois de Corée par l'empereur de la Chine. Les Coréens y attachaient un très grand prix. Dans une autre caisse, on trouva une tortue en marbre, parfaitement sculptée, sous le piédestal de laquelle était le sceau royal, ce sceau formidable que les simples Coréens ne peuvent ni voir ni toucher, et dont la possession a suffi plusieurs fois pour transférer l'autorité royale et terminer des révolutions. Celui qui tomba entre nos mains était neuf et semblait n'avoir jamais servi (1).

Le contre-amiral Roze, fatigué de son inaction, lassé de ne recevoir aucune réponse aux lettres qu'il écrivait au roi de Corée, crut, après sa démonstration contre Kang-Hoa, que son devoir était de mettre fin à sa mission. Il appareilla.

Depuis cette expédition, c'est-à-dire de 1866 à 1875, le Royaume solitaire est resté fermé plus que jamais. Dès 1867, les foires annuelles qui avaient lieu à Pien-Men, ou la Porte-Frontière, furent supprimées. Les jonques chinoises, qui étaient autorisées à pêcher sur les rivages coréens, recevaient l'ordre de ne plus s'y montrer. En 1868, soixante-dix de ces bateaux furent brûlés et trois cents hommes de leur équipage massacrés sous les prétextes les plus futiles, mais le plus souvent sur le soupçon d'avoir des chrétiens à bord. Un ou deux navires américains ayant éprouvé le même sort, les États-Unis firent, en 1871, une démonstration aussi stérile en résultats et aussi malheureuse que les deux nôtres. Seuls, les Russes ont étendu leurs incessantes conquêtes au nord-est de l'Asie, sans rencontrer du côté de la Chine la moindre opposition. En 1860, leurs frontières sont devenues limitrophes de la Corée. On leur a prêté des projets d'annexion, qui se seraient réalisés si la Chine n'y avait mis obstacle en cédant sur la question du Kouldja.

VI.

A la suite d'une canonnade dirigée par les forts coréens sur un navire de guerre japonais, en septembre 1875, le gouvernement de Tokio obtint du gouvernement de Han-Iang ou Séoul, un traité qui autorisait les Japonais à fonder des comptoirs dans trois ports de la Corée. La concession parut si peu suffisante aux daïmios, qu'elle causa, en 1877, la sanglante révolte de Satsuma. En 1880, l'Italie

(1) Il est probable que ces objets ont dû être embarqués sur l'un de nos bâtimens. Si le gouvernement en est détenteur, il serait intéressant de savoir où ils se trouvent et d'en faire une sorte de musée.

voulut aussi négocier un traité avec l'aide du Japon, mais elle échoua. En 1882, le commodore Shufeldt, plus heureux, soutenu par la présence de quatre canonnières chinoises, conclut une convention dont nous donnons plus loin un résumé. Sauf quelques modifications exigées par les États-Unis, la convention a été signée de part et d'autre le 17 mai dernier. Une ambassade américaine, à la tête de laquelle se trouve le général Foote, réside déjà dans la capitale coréenne. Par l'intermédiaire de l'amiral anglais Willes, la Grande-Bretagne obtint aussi un traité qui sera ratifié ces jours-ci. L'Allemagne eut son tour. La France aurait également le sien sans le refus qui lui a été fait du droit d'acquérir des propriétés.

Pendant que les diplomates européens s'efforçaient d'enlever la Corée à son isolement, le souverain de ce pays vint à mourir, désignant pour lui succéder un fils adoptif, malheureusement mineur. Le père du nouveau roi, ennemi des étrangers et des Japonais, prit en main le pouvoir, et le 23 juillet 1882, la soldatesque coréenne, excitée par le souverain, attaqua la légation japonaise qui résidait dans la capitale. Plusieurs membres de la légation périrent, et le ministre japonais, S. E. Hanabusa, n'échappa que miraculeusement au massacre. Il put gagner les bords de la mer, s'embarquer sur une petite chaloupe; une fois au large, il allait périr de privations avec quelques personnes de son entourage, lorsqu'il fut heureusement rencontré par un bâtiment de guerre anglais, le *Flying-Fish*, qui le transporta à Nagasaki. On devine l'indignation qui éclata au Japon à la nouvelle de ce lâche attentat. En peu de jours, une escadre japonaise jetait en Corée une armée de cinq mille hommes; et, dès le 12 août, le ministre Hanabusa rentrait dans la légation, escorté par six cents soldats. Grâce, sans doute, à l'intervention d'un commissaire chinois bien connu, Ma-chien-Chung, la Corée consentit à payer une indemnité de 250,000 francs aux familles des victimes assassinées le 20 juillet, et 2,500,000 francs au gouvernement japonais à titre de dommages-intérêts. En outre, il fut convenu qu'une garde japonaise serait entretenue aux frais de la Corée, pour la protection de la légation aussi longtemps que le ministre le jugerait nécessaire; que les limites des ports ouverts seraient considérablement étendues; qu'un envoyé spécial irait à Tokio pour y porter les excuses du gouvernement coréen, qu'enfin les chefs de l'émeute recevraient une punition exemplaire. Voici, d'après le *Mainichi-Chinbun*, journal du Japon, de quelle façon horrible cette dernière réparation s'accomplit.

Le jour de l'exécution, à six heures du matin, les officiers japonais arrivèrent à Bakouakan, lieu choisi pour la suprême expiation. L'extérieur de l'édifice était décoré de tentures aux couleurs claires,

comme s'il se fût agi d'une fête. Le commandant en chef de l'armée coréenne parut assis à l'intérieur sur un siège central, entouré d'une foule nombreuse d'officiers coréens en grande tenue, armés d'arcs et de flèches. Au dehors, étaient un grand nombre de soldats coréens vêtus de couleurs bleues et rouges. Près du commandant en chef se tenait un général qui transmettait les ordres. La musique coréenne joua un air national jusqu'au moment où trois coups de canon retentirent; ensuite vint le bourreau, qui, après s'être incliné jusqu'à terre devant le commandant en chef, leva son bâton. Le calme le plus imposant ne cessa de régner jusqu'à l'entrée des criminels. Ils étaient attachés avec des cordes et amenés dans des chaises à porteurs. Les geôliers les saisirent par les cheveux et les traînèrent devant les Japonais. Quand le moment de l'exécution fut venu, l'un des prisonniers cria à haute voix qu'il n'avait pas pris part à l'émeute et qu'il n'en savait pas le premier mot. Un autre se répandit en pleurs, disant qu'il avait chez lui un fils et qu'il souffrait beaucoup à la pensée de savoir son enfant sans soins paternels. C'était une scène navrante. Les exécuteurs, selon l'usage, percèrent de deux flèches les oreilles des criminels, puis, après leur avoir jeté beaucoup d'eau à la face, ils les saupoudrèrent de chaux. C'était le signal de l'exécution. Les bourreaux commencèrent alors à frapper les têtes, qui ne devaient tomber qu'après treize coups donnés par des sabres émoussés. Elles furent disposées sur une table et montrées une à une au commandant en chef. Cela fait, on les jeta avec les corps dans des fosses. La musique recommença à jouer l'hymne national.

Le vrai coupable, le père du jeune roi, n'a pas été décapité, l'on s'en doute bien, mais c'est sur lui que retombe le sang des suppliciés, dont plusieurs étaient probablement innocens. Il est exilé dans une ville chinoise, d'où, sur le désir exprimé par son royal fils, il sortira une fois par an pour revoir la capitale. Les Japonais ont pu paraître satisfaits tout d'abord d'une réparation promptement accordée, mais ils ont réfléchi depuis lors et ils restent persuadés aujourd'hui qu'une fois encore ils ont été joués par les Chinois.

Les États-Unis d'Amérique ont été les premiers, comme nous l'avons dit, en dehors de la Chine et du Japon, à obtenir un traité du gouvernement coréen. Nous allons le résumer, car il servira de base sans doute aux traités des autres puissances. Les Allemands, qui ont le leur aussi, ont été plus favorisés, nous assure-t-on, que les Américains; jusqu'à présent, rien ne le prouve. Nous devons faire remarquer que les négociations ont été faites par l'intermédiaire de la Chine; cette puissance prévoyait que, si la Corée restait encore quelques années isolée, elle tomberait sous la domination des Russes ou sous celle des Japonais, ce qui eût compromis forte-

ment sa sécurité sur ses frontières orientales, tandis que l'indépendance du petit royaume coréen restait à jamais assurée si elle nouait des relations avec quelques grandes puissances étrangères. On a dit aussi, ce qui est probable, que les clauses du traité avaient été arrêtées à Tientsin entre le vice-roi Li-hung-chang et le commodore Shufeldt, un marin habile, doublé d'un bon diplomate.

Ce qui frappe dès la lecture du premier article, c'est l'habileté du plénipotentiaire chinois. En effet, la première chose demandée aux États-Unis, c'est de reconnaître la dépendance dans laquelle se trouve la Corée vis-à-vis de la Chine et de s'engager à ne jamais intervenir à ce sujet. Si le gouvernement de Pékin, mieux avisé, avait stipulé une reconnaissance semblable lorsque nous avons signé avec Tu-Duc notre traité de 1874, la question du Tonkin eût été tout à fait simplifiée. Aujourd'hui, ce n'est plus de sa part qu'une revendication de mauvaise foi, mise en avant pour les besoins d'une mauvaise cause. Voici cet article Ier : « La Corée est placée sous la dépendance de la Chine, mais elle sera à l'avenir indépendante pour ce qui concerne sa politique intérieure et extérieure. La Corée et les États-Unis acceptent le présent traité et s'engagent à en remplir loyalement toutes les conditions. Le président des États-Unis n'interviendra pas à propos de la dépendance dans laquelle restera la Corée vis-à-vis du Céleste-Empire... » On le voit, toutes les précautions sont prises pour que le traité soit profitable à la Chine : c'est le juste prix du concours qu'elle a prêté.

Dans les cinq premiers articles, les deux nations paraissent également bien partagées : chacun des états enverra un représentant à la capitale de la nation amie ; des consulats seront établis dans les ports ouverts au commerce ; les consuls ne devront pas s'occuper d'affaires commerciales ; si un navire américain est surpris dans les eaux coréennes par un coup de vent ou une tempête, les autorités devront expliquer aux indigènes qu'ils doivent porter recours autant que cela leur sera possible aux navires des États-Unis naufragés ou avariés (1). Dans le cas où un indigène commettra un acte mettant en danger la vie d'un citoyen américain ou portant atteinte à sa propriété, l'auteur de l'attentat sera traduit devant un conseil indigène, jugé en présence du conseil des États-Unis et puni suivant les lois de Corée ; si, au contraire, le coupable est Américain et qu'il ait commis un acte semblable contre un Coréen, il sera jugé par le tribunal consulaire des États-Unis, et puni suivant les lois de son pays. Un jugement reconnu illégal sera jugé ou plutôt revisé par

(1) Il y a très peu d'années, un équipage américain naufragé a été massacré en Corée. Il n'y a pas eu réparation.

une cour mixte suivant les procédures américaine et coréenne. Le sixième article fixe les droits qui seront perçus sur les importations et les exportations. Les premières sont assez lourdement taxées : pour les articles de première nécessité, le maximum est de 10 pour 100, et de 30 pour 100 pour les marchandises de luxe, les liqueurs, les tabacs, l'horlogerie, etc. Le tarif définitif ne sera connu qu'à la fin de cette année. Les droits d'exportation aussi sont bien élevés, 9 pour 100 au maximum ! Le trafic de l'opium est sévèrement interdit. Mais les Coréens peuvent s'en rapporter aux Anglais pour en recevoir de contrebande. L'article 7 accorde aux Coréens allant en Amérique le droit de s'établir où ils voudront et d'y acheter des maisons et des terrains. Les étrangers résidant en Corée, non-seulement ne seront pas autorisés à s'établir en dehors des limites des concessions qui leur seront faites, mais encore ils ne pourront pas même devenir propriétaires de terrains dans lesdites concessions. C'est la clause que M. Dillon n'a pas voulu accepter et sur laquelle les Anglais et les Allemands se sont montrés, comme les Américains, de bonne composition. Le principal, pour eux, en effet, était d'avoir un traité, sauf à le reviser à la première occasion favorable. D'après l'article 10, le commerce des armes et des munitions de guerre n'est pas libre ; les négocians ne pourront en importer que s'ils y sont spécialement autorisés par le gouvernement coréen. Voilà encore une clause dont la contrebande anglaise et américaine se rira bien. L'article 12 indique une grande révolution dans les idées de la Corée. Les étudians de ce pays pourront se rendre aux États-Unis et les étudians des États-Unis pourront aller en Corée y étudier la langue du pays, la littérature, le droit, les sciences, les arts, etc. Les Coréens se serviront de caractères chinois pour la correspondance officielle, et les fonctionnaires des États-Unis pourront employer les caractères anglais. Dans les questions délicates ou compliquées, Coréens et Américains devront employer les caractères chinois. Les Américains seront parfois gênés pour exprimer leurs idées dans la langue des Célestes, mais ils voulaient un traité et ils l'ont. Dans l'article 15 et dernier, le négociateur des États-Unis a eu la précaution de stipuler que la république américaine jouira des avantages accordés par la Corée aux nations qui, par la suite, entreront en relations avec elle. Si ces avantages ne figurent pas dans le présent traité, une revision de toutes ces clauses pourra avoir lieu dans cinq ans, et c'est alors qu'il sera facile d'obtenir des conditions meilleures que celles que nous venons de résumer.

Les trois ports qui seront ouverts aux étrangers sont ceux de Ghensan, Fousan et Ninsen ou Jenchouan. D'autres points du littoral leur seront également accessibles, dans un bref délai, mais ils ne sont

pas encore choisis. Des trois ports nommés, Fousan est celui qui a le plus d'avenir. Il possède une très jolie baie, bonne pour le mouillage des navires, et bien située pour les communications avec l'intérieur. D'après le commodore Shufeldt, les articles d'importation qui trouveront une facile vente en Corée sont les marchandises de quincaillerie légère, la bijouterie, les pendules et les montres.

D'ailleurs, pour se faire une idée assez réelle des avantages que le commerce européen peut retirer de l'ouverture de la Corée, il faut avoir recours au rapport que les consuls anglais en résidence au Japon ont rédigé sur les échanges qui se sont faits pendant une période de cinq années entre ce dernier pays et la Corée. Il nous serait, certes, plus agréable d'avoir à consulter les travaux de nos agens sur ce sujet. Mais où les trouver? Pour avoir les notes des consulats anglais, il suffit d'ouvrir les journaux des localités étrangères où résident ces fonctionnaires. Jamais nos représentans ne livrent leurs travaux aux nationaux qu'ils sont pourtant chargés d'éclairer et de protéger, soit peut-être parce que cela ne s'est jamais fait, soit parce qu'ils dédaignent une publicité qui ne les fait connaître que hors de France, et à un point de vue commercial. Un consul français veut avant tout que l'on croie qu'il est agent politique, et cette vaniteuse prétention en rend un très grand nombre insuffisans et inutilement dispendieux.

Le chiffre des transactions entre la Corée et le Japon s'est élevé de 1877 à 1881 à la somme de quarante-cinq millions de francs. La valeur totale des articles de provenance japonaise importés en Corée, pendant ces cinq années, ne s'élève qu'à 537,846 yens, ou moins d'un huitième du commerce total d'importation (1); un tiers de cette somme consiste en cuivre, le seul article, d'après les statistiques, ayant une certaine importance. A l'exception de ce métal, les deux principaux produits fournis par le Japon à la Corée sont la soie et le thé. Or les Coréens pourront se procurer toujours en Chine la quantité de thé qui leur sera nécessaire; quant à la soie, il ne paraît pas certain qu'ils aient besoin de recourir aux étrangers pour en avoir chez eux.

La valeur des articles de provenance étrangère importés en Corée est de 4,065,591 yens. Cette somme représente la classe la plus grossière des cotonnades anglaises. Elles sont venues de Shanghaï à Kobé, port japonais, puis de là aux ports coréens. Aussitôt que la Corée sera ouverte au commerce en général, le Japon cessera probablement de participer à ce trafic. Les Anglais prendront sa place. Les Coréens, malgré leur pauvreté, sont remarquablement bien

(1) Le yen vaut 5 francs environ.

vêtus. Ils s'habillent presque tous en blanc et, comme ils cultivent peu de coton et ne possèdent que des métiers à main très primitifs, on peut croire qu'ils s'empresseront d'acheter des étoffes à bon marché, d'un tissage solide et durable, anglaises probablement.

La valeur totale des exportations au Japon des marchandises coréennes pendant les cinq années, — 1877 à 1881, — a été de 5,104,859 yens. Les articles les plus importans sont : le riz, l'or, surtout en poudre, les peaux et les légumes. Quant à la statistique des navires japonais entrés dans les ports ouverts de la Corée, elle ne va que jusqu'en 1881. Le tonnage total des navires de toutes les classes, bateaux à vapeur, navires à voiles et jonques, a été de 60,459 tonnes. Les navires à vapeur appartiennent presque tous à la grande compagnie japonaise Mitsu-Bishi, qui a organisé un service régulier entre Kobé, Nagasaki et les ports coréens.

L'année 1883 verra donc cesser le privilège concédé aux Japonais depuis 1877. Le roi de Corée l'a annoncé en ces termes quelque peu embarrassés à ses sujets : « Nous avons passé des traités avec les États-Unis d'Amérique, l'Angleterre et l'Allemagne. Certes, voilà une innovation, et elle pourra peut-être causer quelque mécontentement à mon peuple, mais, partout aujourd'hui, les relations internationales sont d'un usage général. Ainsi, il ne peut résulter aucune difficulté de ce que notre pays adopte des associations de bonne foi et conformes au droit de ses peuples. »

En demandant sous peu au jeune roi des Coréens de nous accueillir au même titre que les autres puissances occidentales, le souvenir du sang français qui a été si largement versé dans ses états, doit, — quelque douleur que nous en ressentions, — s'effacer de notre mémoire. Il ne s'agit donc plus que de pénétrer dans un pays nouveau pour y faire connaître les productions de notre sol, de nos industries, et tirer de la péninsule coréenne ce qui peut nous être utile. Par notre loyauté dans les transactions, la franchise de nos paroles, une grande réserve en présence d'anciennes coutumes, nous sommes certains de nous attirer les sympathies des Coréens. Si notre civilisation, nos croyances, sont supérieures aux leurs, ils les adopteront tout naturellement sans qu'il soit utile d'inquiéter leurs consciences, sans qu'il soit besoin d'exposer d'ardentes natures à confesser leur foi religieuse dans les tortures et la mort.

EDMOND PLAUCHUT.

DON JUAN D'AUTRICHE

I. *Don Juan d'Autriche*, par sir William Stirling Maxwell, 2 vol. Londres, 1883. — II. *Correspondance de Philippe II sur les affaires des Pays-Bas*, publiée par M. Gachard.

Don Juan d'Autriche est un véritable héros de roman. Dans ce XVIe siècle, si fécond en figures étranges, glorieuses et terribles, sa figure tient une place à part. Fils naturel du plus grand monarque de son temps, il apparaît dans l'histoire sans y laisser de place durable, à la façon d'un météore qui brille un moment du plus vif éclat et qui rentre subitement dans la nuit. La fortune lui donna, comme du premier coup, un rang qu'il fut impuissant à soutenir : il eut de la grandeur de son père sans en avoir le sérieux, les vues profondes et la force d'âme ; on ne peut s'empêcher de voir en lui je ne sais quoi de superficiel, de théâtral et de faible qu'il tenait sans doute de sa mère, une chanteuse de basse extraction. Il reçut une part seulement des qualités de Charles-Quint, laissant l'autre part à Philippe II; le fils naturel resta fragmentaire et incomplet comme le fils légitime, qui, sans avoir le génie paternel, hérita pourtant des attributs les plus royaux, de la constance dans la mauvaise fortune, de la ténacité lente, de l'ambition qui défie le temps. Contraste singulier! moins étrange après tout que cet autre contraste entre l'oncle et le neveu, entre don Carlos et don Juan. L'histoire véritable nous montre, en effet, le premier aussi odieux que le second était aimable et séduisant; elle ne laisse subsister entre eux qu'une ressemblance, une fin malheureuse et prématurée.

Avant d'entrer dans notre sujet, il faut que nous disions quelque chose de sir William Stirling Maxwell, l'auteur de la Vie de don Juan d'Autriche, qui vient de paraître. William Stirling de Keir, issu d'une vieille famille écossaise, naquit en 1818 : il subit de bonne

LE

JAPON CONTEMPORAIN

II.

LES RELATIONS EXTÉRIEURES. — LA SITUATION POLITIQUE ET SOCIALE (1).

I.

Les relations extérieures du Japon sont de deux sortes et sont régies par des principes très différens, suivant qu'on envisage ses rapports avec les puissances européennes et les États-Unis, ou qu'on étudie ses relations avec ses voisins asiatiques. Tandis qu'avec ces derniers il traite sur le pied d'égalité et même affecte volontiers un ton de supériorité, il est avec les autres lié par des actes formels, qui le constituent dans une dépendance impatiemment supportée. Ces actes, identiques pour tous les gouvernemens signataires, créent entre eux une sorte de solidarité, une communauté d'action dont le résultat est de mettre constamment en présence l'intérêt et les préventions de la race européenne d'un côté, l'intérêt japonais de l'autre. En outre, chacune des puissances représentées poursuit pour son compte un objectif particulier en vue duquel elle essaie de faire prévaloir son influence propre. De cette double antinomie d'intérêts distincts et souvent opposés résulte une situation assez complexe que nous allons essayer de définir.

Lorsque la navigation à vapeur et l'expédition américaine du commodore Parry eurent ouvert à l'Europe la route du Japon, chacune des grandes puissances vint à son tour réclamer un traité de commerce et d'amitié, que le gouvernement d'alors n'osa pas et

(1) Voyez la *Revue* du 15 septembre.

ne pouvait refuser. L'histoire curieuse de ces premières relations nous entraînerait trop loin du sujet qui nous occupe et mérite une étude spéciale; elle montrerait le Japon forcé dans son antique isolement, cédant à regret à la menace d'une violence qu'il ne pouvait arrêter, tiraillé entre le repentir d'avoir consenti et la crainte de se compromettre encore davantage en retirant le consentement donné, se résignant enfin à prendre de mauvaise grâce la main que lui tendaient des amis aussi gênans qu'impérieux. L'Amérique, l'Angleterre, la Russie, la France, la Prusse, l'Autriche et les états secondaires à leur suite, conclurent successivement des traités séparés mais copiés les uns sur les autres, qui forment la base du droit international européen-japonais (1). Ces conventions établissent le régime de l'exterritorialité plus strictement encore qu'il n'est pratiqué dans les pays barbaresques. Cinq ports seulement (aujourd'hui sept) sont ouverts aux étrangers. Dans ces ports, qui sont Yokohama, Osaka, Hiogo, Nagasaki, Hakodaté, Yeddo et Niegata, un emplacement déterminé leur est réservé, sous le nom de concession. Là seulement ils peuvent affermer des terrains à titre d'emphytéose, bâtir ou acheter des maisons, mais sans jamais devenir pleins-propriétaires du sol. Dans l'étendue de la concession, il n'y a d'autre autorité municipale que celle des consuls; eux seuls exercent la juridiction sur leurs nationaux, et dans un procès entre deux parties de nationalité différente, la compétence appartient au consul du défendeur. Bien plus, un procès intenté par un Japonais contre un résident européen doit être porté devant le consul de celui-ci; un délit commis par un Européen est jugé par le consul, conformément à la loi nationale du délinquant, — de telle sorte que l'état japonais, abdiquant le plus précieux attribut de la souveraineté, renonce à la fois à juger les délits et à imprimer législativement le caractère de délit à tel ou tel acte. Il n'a ni pouvoir réglementaire, ni pouvoir judiciaire à l'égard des étrangers. D'autre part, l'étranger est parqué dans des concessions étroites autour desquelles il ne peut se mouvoir qu'à une distance maximum de 10 *ri* (40 kilomètres); il lui est interdit de circuler dans l'intérieur, à moins d'être pourvu exceptionnellement d'un passeport, que le gouvernement est libre de refuser, sauf aux ministres et aux consuls. La liberté commerciale n'est soumise à d'autre restriction que la défense d'importer, pour compte d'autre que le gouvernement, des munitions et des armes de guerre, et de payer des droits de douane très modérés.

Telles sont les principales stipulations qui, avec quelques règlemens postérieurs, forment la base des rapports diplomatiques

(1) Celui que le baron Gros signa au nom de la France date du 11 octobre 1858.

et commerciaux du Japon avec l'Europe. Ce qui frappe à la lecture du traité, c'est l'idée deux fois répétée (art. 3 et 7) qu'en cas de difficultés survenues entre un étranger et un indigène la question doit être réglée par les autorités consulaires, qui se mettent d'accord avec les autorités japonaises; il n'y a pas d'autre solution prévue, ni régulièrement possible. Cela revient à dire que les ministres résidens ont forcément mille réclamations à faire à chaque instant aux ministres japonais, et que ceux-ci, quand ils ne réussissent pas à décourager la patience de leurs solliciteurs, sont obligés de céder. S'agit-il d'un intérêt collectif, l'action des légations devient solidaire, et leur influence généralement décisive. Elles exercent ainsi en commun sur le gouvernement auprès duquel elles sont accréditées, une sorte de tutelle tacite, qui, pour n'être pas inscrite en toutes lettres dans le traité, n'en résulte pas moins de la nature des choses. Si indolentes que soient parfois les mains qui tiennent ce joug paternel, il est impatiemment supporté par les Japonais; leurs tentatives détournées pour s'y soustraire ne servent qu'à en mieux accuser le caractère à la fois tempéré et inéluctable, et leur chimère la plus caressée est de rejeter une autorité que l'Europe est toute prête à déposer dès qu'elle en croira le moment venu; mais ce moment doit être signalé par certains progrès qui n'ont pas encore paru suffisamment constatés. Jusque-là on hésite à traiter sur le pied d'égalité une nation qui a longtemps regardé toutes les autres comme des ennemies; la politique du Japon, depuis qu'il a été forcé d'ouvrir ses ports aux étrangers, consiste à se présenter à l'Europe comme converti au progrès, comme enthousiaste des idées modernes, et à demander en conséquence à entrer de plain-pied dans le concert européen; mais ce zèle de néophyte semble un peu suspect à une vieille diplomatie placée déjà tant de fois aux prises avec les Orientaux, sachant qu'avec eux toute concession est une faiblesse, que toute promesse non garantie est bien vite éludée. Ainsi se poursuivent, à travers un antagonisme décidé, des relations pacifiques, mais souvent tendues; il n'est pas difficile d'entrevoir le jour où le Japon, se sentant ou se croyant assez fort pour repousser toute ingérence européenne, revendiquera son indépendance sur un ton qui n'admettra d'autre réplique qu'une rupture ouverte.

Au cours de ce conflit permanent, il est deux questions qui reviennent sans cesse dans les conférences comme dans la presse locale, soit indigène, soit européenne : la juridiction et l'ouverture complète du pays. Sur la première, les Japonais ne se lassent pas de réclamer l'égalité internationale; de même qu'ils sont soumis aux lois et aux tribunaux européens, quand ils sont en Europe, de même les étrangers, disent-ils, doivent au Japon accepter l'empire

des lois et des magistrats du pays. C'est là, répondent les Européens, une thèse insoutenable; les Japonais sont si peu aptes à administrer la justice aux étrangers qu'ils ne sont même pas en état de concevoir pourquoi c'est impossible. Les lois et la procédure des pays civilisés ont pour objet de garantir aux citoyens des droits qu'on ne soupçonne pas ici; ce n'est pas après avoir versé son sang et joué le jeu terrible des révolutions pour conserver et consacrer ces droits imprescriptibles que l'Européen ira les abdiquer devant un tribunal japonais. Que l'on consulte d'ailleurs les quelques personnes qui ont eu affaire à la justice locale, quel est leur éternel sujet de plainte? C'est qu'il est rare d'obtenir justice, que les délais, les moyens dilatoires, les équivoques, les dénis de justice arrêtent les plaideurs à chaque pas, qu'il n'y a ni système fixe de procédure, ni principes invariables de lois. Est-il, par exemple, quelque chose de plus arbitraire que la loi des faillites, qui laisse le règlement des créances et la disposition de l'actif à l'arbitraire du juge? Rencontre-t-on une loi assez claire, assez complète, assez équitable, des juridictions assez éclairées, assez indépendantes, pour que les puissances européennes puissent leur abandonner la vie et la propriété de leurs sujets? Repoussés sur ce terrain, les apologistes invoquent l'exemple récent de l'Égypte et demandent du moins des tribunaux mixtes; mais là encore on leur objecte qu'il n'y a pas d'assimilation possible, que l'Égypte, ouverte depuis trois siècles aux Européens, vivant aujourd'hui de leur vie, engagée dans des transactions journalières avec les étrangers qui l'habitent en grand nombre, n'a obtenu d'ailleurs qu'une faible concession, puisque les cours nouvellement installées contiennent une forte majorité d'Européens. Ce serait là un présent onéreux pour le Japon, et l'état embryonnaire de son système législatif ne lui permet pas d'y prétendre.

L'ouverture ne soulève pas moins de controverses. A l'origine, le motif mis en avant pour restreindre le séjour des étrangers était l'excitation des esprits animés contre les *barbares;* le gouvernement se déclarait incapable de garantir la vie et la sécurité des Européens à quelques lieues des ports. Ce serait faire une injure à la population douce et bienveillante du Japon que de prendre au pied de la lettre cet argument. Sans parler d'une expérience personnelle de plusieurs années, fruit de courses dirigées dans tous les sens, il est reconnu que le voyageur étranger trouve partout un accueil plus ou moins aimable, rarement hostile, jamais menaçant. Mais ce jeu cruel que les *ronines* jouaient en 1859 et 1860 de jeter des têtes européennes entre les ministres résidens et ceux du shogun, les ennemis du gouvernement actuel ne pourraient-ils pas le recommencer contre lui? Se croit-il assez fort pour l'empêcher? — Oui, sans doute, et s'il refuse d'ouvrir l'intérieur, c'est par le motif

qu'il ne peut laisser circuler dans le pays des gens qui n'en acceptent pas les lois, les règlemens de police, et qu'il faut à la moindre infraction ramener, et Dieu sait avec quelles précautions, devant leur consul. A cela, il n'y a rien à répondre, sinon que la mesure proposée profiterait plus au Japon qu'aux Européens, que ce serait le meilleur moyen de faire pénétrer la vraie civilisation dans l'intérieur, où elle n'avance guère, et de préparer le terrain pour cette égalité internationale qui demeure l'objectif perpétuel du cabinet de Yeddo.

Ces deux questions connexes formaient, avec le droit réclamé par le Japon, de modifier à son gré les tarifs de douanes, les principaux points à débattre dans les conférences ouvertes en 1874 pour la révision des traités. Jamais pourparlers attendus avec plus d'impatience n'aboutirent à un plus chétif résultat. Des deux parts on comptait sur la réalisation des espérances caressées, et du côté des plénipotentiaires européens la confiance était si grande, qu'ils n'hésitaient pas, contrairement aux usages diplomatiques, à mentionner leur objectif dans l'adresse de nouvel an, qu'ils présentaient à l'empereur le 1er janvier 1874 : « Nos souverains désirent que la suppression de toutes les entraves apportées aux libres relations, dans l'intérieur de votre empire, entre leurs sujets respectifs et ceux de votre majesté, rende plus complets les avantages qui résultent des bons rapports déjà existans... » Le mikado répondait avec plus de réserve. C'est dans cet esprit qu'on aborda les négociations, bien résolus, les uns à ne rien céder sur les juridictions, les autres à ne pas accorder l'ouverture sans y mettre la condition tout au moins des tribunaux mixtes. La conséquence facile à prévoir fut qu'on ne put tomber d'accord sur aucune modification, et qu'après s'être avoué mutuellement que les traités ne satisfaisaient personne, on les laissa tels qu'ils étaient. Ces discussions semblent cependant avoir amené une légère détente dans la situation : on a adopté un *modus vivendi* plus amical que par le passé, et les puissances européennes ont donné les premières un gage de condescendance en retirant les troupes qui jusqu'ici étaient restées en station à Yokohama. Un régiment anglais, deux compagnies d'infanterie de marine françaises avaient été débarqués en 1867 et maintenus sur la concession européenne comme une sauvegarde pour les résidens. Aujourd'hui la sécurité n'étant plus menacée, et la présence des troupes ne constituant plus qu'une atteinte gratuite à l'indépendance du territoire et une dépense inutile pour la France et l'Angleterre, elles s'embarquaient au mois de mars 1875, après une fête d'adieu, au milieu des manifestations amicales de la population européenne. Un autre gage de bonne entente résulte du traité postal conclu entre le Japon et l'Amérique. Jusqu'ici la France, l'Angleterre et

les États-Unis avaient à Yokohama leur bureau de poste chargé d'expédier et de distribuer les correspondances d'Europe. Aujourd'hui les États-Unis, donnant les premiers l'exemple, ont supprimé leur office, et c'est désormais à des agens japonais qu'est confié le service des lettres expédiées, soit en Amérique, soit en Europe, *via* San-Francisco. Cette administration fonctionne régulièrement, quoique ses dépenses excèdent jusqu'ici ses recettes de 23 pour 100, et l'on peut espérer que des résultats satisfaisans engageront la France et l'Angleterre à suivre la voie ouverte par l'Amérique.

A côté des questions d'intérêt commun dans lesquelles les légations usent de leur influence collective, il en surgit d'autres qui regardent seulement l'un des pays représentés. Si, dans les premières, le cabinet de Yeddo s'étudie à rester sur la limite des refus possibles, dans les secondes au contraire on doit rendre justice à l'habileté qu'il déploie pour renvoyer chacun content et neutraliser les ministres les uns par les autres. Son but visible et souvent atteint est de tendre à chaque nation des amorces particulières et de lui créer des intérêts spéciaux assez puissans pour exiger de sa part le sacrifice des intérêts généraux. Chacune reçoit assez d'avances pour se croire favorisée, sans cependant l'être assez pour porter ombrage à ses rivales, et l'on divise ainsi non pour régner, mais pour rester libre d'agir à son gré. C'est surtout sur le choix du personnel étranger employé par le gouvernement que s'exerce cette politique oscillatoire, à laquelle, il faut le dire à regret, chaque nation se laisse tromper; chacune pousse ses candidats et s'efforce de remplir les places occupées par l'autre; les deux tronçons de la race anglo-saxonne poursuivent ici leur vieille rivalité; l'Allemagne cherche à supplanter la France, l'Italie travaille à se faire une place, la Russie se réserve une influence qui n'a besoin d'aucun témoin vivant pour se faire sentir; chaque peuple déploie dans cette compétition les qualités qui le distinguent.

Malgré l'exactitude avec laquelle il tient la balance, le Japon n'a-t-il rien à craindre de l'esprit envahissant de quelques-unes des puissances étrangères? Non, sans doute, si l'on envisage une période de temps limitée; non surtout, s'il réussit à prendre place parmi les nations civilisées avant que certains appétits ne soient mûrs; mais, il ne faut pas l'oublier, les règles du droit international n'ont jamais lié que ceux qui ne pouvaient les enfreindre impunément, et si la justice a quelque force entre races qui se croient égales, elle n'en conserve guère d'une race prétendue supérieure à une race dite inférieure. On a vu si souvent la conquête se déguiser sous une philanthropie hypocrite et se couvrir du prétexte de répandre les bienfaits d'une bonne administration, des lumières, de la justice, de l'ordre, — il y a aux yeux de certains

peuples une anomalie si choquante, une violation si manifeste des décrets de la Providence, à se trouver privés des ports nécessaires à leur marine de guerre, ou à voir le stock de leurs marchandises s'accumuler, quand il reste des débouchés inexplorés ou à peine ouverts, — enfin les révoltes de la conscience publique sont si facilement apaisées par un accommodement satisfaisant, — qu'aucune puissance asiatique ne peut aujourd'hui s'estimer en sécurité si elle n'a réussi à établir dans le monde l'idée de son inviolabilité par un long commerce entretenu avec l'Europe sur le pied d'égalité. C'est à établir cette égalité morale, sauvegarde de son indépendance nationale, que le Japon travaille avec ardeur; c'est pour cela qu'il s'endette, pour cela qu'il a failli dernièrement aller en guerre. Y parviendra-t-il? nous le lui souhaitons de grand cœur; mais il est entré bien tard dans la carrière où il s'efforce de rejoindre ses aînés. L'intrusion violente des étrangers l'a placé dans l'alternative cruelle ou de demeurer un peuple inférieur et dépendant sous des noms plus ou moins mensongers, ou de devenir en quelques années l'égal en forces, en richesses, en capacité, en connaissances acquises des races de l'Occident, qu'il a passé trois siècles à proscrire et à mépriser, dont au fond il méprise encore la religion, la philosophie, les conceptions métaphysiques. Doit-il s'imputer à faute de s'être maintenu si longtemps dans un isolement où il ne pouvait que s'endormir et s'alanguir? Existe-t-il une loi supérieure qui oblige un empire insulaire, isolé par la nature, pourvu d'une civilisation *sui generis*, mais complète et délicate, à entrer en relations avec des races étrangères et antipathiques? L'Europe n'a-t-elle pas plutôt à se reprocher une violation du droit des gens, lorsque, abusant de sa supériorité militaire, elle force les portes d'un pays, y apporte non ses lumières, mais ses marchandises, ses besoins, ses prétentions, et remplace les préjugés orientaux par les siens? Au Japon notamment, la présence des étrangers n'a pas sensiblement amélioré jusqu'à présent la condition de l'homme; les samuraïs ont été ruinés, le porteur de *kango* est devenu traîneur de *djinrikisha*, il travaille plus et meurt plus jeune; les impôts sont restés écrasans, ils augmentent tous les jours, et 75 millions de francs sortent du pays chaque année. Nous avons créé des besoins nouveaux et donné le sentiment de la pauvreté à des gens qui ne l'avaient pas; chaque Japonais serait en droit de nous jeter la farouche apostrophe du paysan du Danube : Qu'avez-vous appris aux Germains? Ce n'est pas ici toutefois le lieu de discuter la justice de l'ingérence forcée des peuples dans leurs destinées respectives. Les victimes d'ailleurs n'ont garde d'exprimer le reproche indiqué tout à l'heure; loin de là, il est de

bon ton de vanter à l'envi la civilisation et les lumières de l'Occident, et comme pour couper court à toute retraite vers l'ancien isolement, le Japon, s'appropriant les principes qu'il combattait il y a quinze ans, se pose en champion du progrès moderne; ceux qui criaient naguère : « Mort aux étrangers, expulsion des barbares, » vont porter, nouveaux Polyeuctes, une main destructrice sur l'autel qu'ils embrassaient hier, et, brûlant les dieux qu'ils ont adorés, faire en Chine et en Corée ce que nous avons fait chez eux.

Il est curieux de suivre sur ce nouveau terrain l'évolution de la politique du cabinet de Yeddo. Lié par les traités que l'on connaît avec toutes les puissances européennes et placé vis-à-vis d'elles sur un pied d'inégalité, il cherche autour de lui un état avec lequel il puisse du moins traiter d'égal à égal, sinon prendre à son tour le ton de maître et le rôle de pionnier de la civilisation. Cette attitude fait songer à ce jeu d'enfans qu'on appelle « la maîtresse d'école, » où les fillettes répètent gravement à leurs compagnes la morale qu'on vient de leur faire, heureuses si elles sont entendues de leur institutrice et peuvent lui prouver ainsi qu'elles ont profité de ses leçons. On retrouve la même pensée dirigeante dans toute la conduite du Japon avec ses voisins asiatiques. Un navire péruvien chargé de coulies chinois vient-il, poussé par le mauvais temps, relâcher à Yokohama, on saisit la cargaison humaine, on juge le capitaine et l'on renvoie les coulies dans leur patrie, qui s'empresse de les réexporter. Voilà une bonne leçon d'humanité donnée à cette Chine rétrograde qui laisse pratiquer chez elle la traite des blancs, et au Pérou, qui fait ce honteux trafic. Les insulaires à-demi sauvages de Formose ont-ils maltraité des pêcheurs japonais jetés sur leur côte, on part en guerre pour réduire, coloniser et civiliser cette peuplade ennemie de la sécurité des mers, que la Chine contient à grand'peine et dont plusieurs nations européennes avaient déjà subi les insultes, sans songer à en tirer autre chose que des représailles. Un groupe d'îlots stériles habités par quelques écumeurs de mer, les *Bonins* (1), vient-il à se réclamer de la souveraineté nominale du Japon, on ne manque pas cette occasion d'y établir une juridiction qui s'étendra peut-être sur des blancs. Est-il question d'une guerre? on se préoccupe avant tout des règles du droit international et des conventions de Genève et de Bruxelles, pour les appliquer à des peuples qui sans doute ne s'en embarrassent guère. En un mot, dans tous ces conflits que l'on va chercher, on poursuit moins un but direct, un intérêt immédiat, que l'occasion de jouer publiquement un rôle, dans lequel on pourra se montrer tel que l'on veut paraître désormais.

(1) Les îles Bonin, petit archipel situé par 160 degrés de longitude est et 36 degrés de latitude nord, sont peuplées par les Kanaks, au milieu desquels se trouvent une soixantaine de blancs, la plupart baleiniers déserteurs.

Le dernier exemple de cette politique a été donné dans l'affaire de Corée : à la suite d'anciens dissentimens, le Japon se préparait à venger des insultes qu'il avait été chercher et à porter chez ses voisins une croisade civilisatrice, quand on apprit, non sans surprise, à Yokohama, au commencement de mars 1876, que la paix était signée. Le Japon renonce à toute réclamation au sujet du tribut imposé jadis aux Coréens et en fait désormais remise; la Corée consent à ouvrir ses ports au commerce japonais et reconnaît aux consuls que l'on enverra le droit de juridiction sur leurs nationaux. Il faut féliciter sincèrement le « pays du soleil levant » d'être sorti pacifiquement d'une aventure qui eût pu sans doute être glorieuse, mais qui eût été ruineuse à coup sûr. L'expédition de Formose n'a pas coûté moins de 5 millions de piastres; celle de Corée en eût coûté bien davantage; ce sont là des triomphes à la façon de Pyrrhus, dont un état obéré doit se garder. Quiconque excède ses forces les détruit, ou finit comme la grenouille de la fable : voilà ce que disent tout bas quelques Japonais sensés, ce qu'ils se risquent même à insinuer dans les journaux; ces humbles avis sont goûtés d'hommes d'état qui voudraient les suivre, mais qui ne voient d'autre moyen qu'une guerre en perspective, de sortir d'une situation dont ils ne sont pas les maîtres. C'est dans cette situation intérieure qu'il faut chercher les causes de presque toute la politique japonaise, que nous voudrions essayer de retracer.

II.

Quand un nouveau débarqué a passé vingt-quatre heures au Japon et entendu dire que le chef de l'état représente le pouvoir sans l'exercer, il ne tarde pas à demander entre quelles mains se trouve la puissance, où est le gouvernement. A cette question les uns répondent par un ou plusieurs noms propres, jamais par le nom d'une institution, les autres se contentent de secouer la tête pour toute réponse, et le questionneur devine sans peine que la véritable force motrice de tous les ressorts politiques est une force occulte, anonyme et irresponsable, qui agit sous le nom et quelquefois par la bouche du souverain. Mais où prend-elle sa source? entre quelles mains réside-t-elle? Quel est son mode d'exercice, quels sont ses élémens de permanence ou d'instabilité? C'est ce que nul ne peut se flatter de dire à coup sûr.

Il faut ici se défaire de nos idées européennes, de nos façons modernes de juger les pouvoirs politiques. Dans nos habitudes d'esprit, la direction des affaires publiques est un dépôt remis entre certaines mains, par la volonté ou du consentement de la nation; le jeu des partis qui se la disputent, les moyens dont ils disposent, les

fins qu'ils poursuivent, la source des pouvoirs, leur mode d'action, leurs ressources, leurs points d'appui et leurs périls sont à chaque moment divulgués par des débats au grand jour, par des manifestes, par la presse, par les exposés de motifs des lois. Le gouvernement réside dans un palais de verre où chaque citoyen un peu attentif peut suivre toutes ses oscillations et juger sa conduite. Il en est tout autrement dans un pays où l'activité gouvernementale a conservé les allures du sérail. On en est réduit aux conjectures sur la nature et l'assiette de la puissance centrale, dont on voit l'action extérieure sans en apercevoir les ressorts cachés : il en est d'elle comme de ces météores de l'atmosphère, dont l'œil est frappé longtemps avant que l'esprit curieux ait pu en saisir les causes.

On sait qu'en dépit des mesures législatives plus ou moins radicales, plus ou moins uniformes prises à ce sujet, la population du Japon se divise en quatre classes qui peuvent se ramener à deux : d'une part le peuple, artisans, commerçans, laboureurs, marchands, constitue avant tout la masse gouvernée, imposée, exploitée, muette et soumise; de l'autre, l'aristocratie des divers degrés a longtemps exercé, sous la forme féodale, une domination que, sous des formes diverses, elle essaie de ressaisir. Au-dessus de tout se place une autorité, ou plutôt un représentant sacré de l'autorité divine, le mikado, dont on sait la légende théocratique. Jamais sa souveraineté n'a été niée en principe par aucun des partis qui l'ont tantôt confisquée à leur profit, tantôt méconnue dans leurs actes; jamais une main profane, un esprit sceptique n'ont attaqué le théorème du droit divin, inviolable, quoique souvent suspendu en la personne du petit-fils des dieux. Au temps des guerres civiles, quand il était à la merci du général vainqueur; au temps du shogunat, quand il était relégué à Kioto et quand un autre disposait en fait de l'administration, c'était encore la source de laquelle émanait virtuellement toute puissance; c'était en son nom que se faisaient tous les actes, même les plus contradictoires, et s'il était personnellement beaucoup moins libre que le roi le mieux garrotté par une constitution, l'étendue théorique de l'autorité qui reposait sur sa tête était illimitée. Il pouvait, en un mot, tout faire, excepté ce qui déplaisait aux courtisans qui disposaient de lui, et l'on peut dire qu'il n'y eut jamais de monarque à la fois moins obéi et moins contesté. De là un prestige immense dans l'imagination populaire, prestige que les tendances incrédules du jour et les fautes du cabinet n'ont pas encore altéré, et qui constitue, à vrai dire, le seul élément de stabilité du gouvernement nouveau. Si, comme ses premiers ancêtres, l'empereur Mutsu-hits disposait d'une volonté indépendante et d'une force militaire effective, il serait le plus parfait représentant contemporain de cet absolutisme oriental à la fois impeccable et pa-

ternel dont nous ne retrouvons nulle part la trace dans notre passé européen.

Mais si le maître apparent des destinées du pays ne l'est pas en réalité, qui donc l'est sous son nom? C'est une coalition dont la formation remonte à 1867. Quand la vieille organisation féodale établie par Yéyas au XVIIe siècle, minée par le temps, par les dissensions des clans et par l'arrivée des étrangers, eut donné des signes visibles de décrépitude, l'idée vint à quelques hommes de la cour de Kioto de reprendre à leur profit l'exercice de cette puissance que les shogun avaient de fait, sinon de droit, détenue pendant près de trois siècles. Ils n'avaient pas de forces militaires; ils en cherchèrent auprès des grands daïmios, jaloux depuis longtemps du shogun et las d'une souveraineté plus nominale qu'effective. Les princes de Satzuma, Tosa, Nagato, Hizen, prêtèrent leurs soldats; les défenseurs du shogun ne tinrent nulle part contre la bannière impériale déployée par leurs adversaires; le shogun prit la route de l'exil, et le mikado, amené de Kioto à Yeddo, inaugura une nouvelle ère ou *nengo*, celle de *mei-dji* (gouverner clairement). La féodalité suivit de près son chef; les *han* ou provinces des daïmios furent abolis, leurs noms même changés, et l'on institua des divisions territoriales nouvelles, les *ken*, à la tête desquels furent mis des gouverneurs dévoués au nouveau pouvoir.

Le coup d'état avait réussi au-delà de toute espérance; restait la partie de l'œuvre la plus difficile : partager les fruits de la victoire. Les quatre clans principaux qui l'avaient procurée espéraient bien l'avoir obtenue chacun à leur profit, et si les princes héréditaires (sauf celui de Satzuma, le fameux Saburo) se contentaient d'une indolente et opulente retraite, leur entourage contenait des hommes ambitieux avec lesquels il fallait compter, parce qu'eux seuls disposaient des troupes de leur clan, c'est-à-dire de la seule force armée dont on pût se servir. Ces hommes, pour la plupart autrefois *karo* (intendans ou ministres) de leur daïmio, devinrent des ministres du gouvernement nouveau qu'ils avaient fondé. Il se forma à leur suite toute une caste de postulans fort exigeans et parlant haut, qui au nom du service rendu demandèrent des places qu'il fallut leur donner. Les deux chefs originaires du mouvement, nés à la cour de Kioto, Iwakura et Sanjïo, durent subir pour employés, pour collègues, les parvenus des divers clans coalisés qui regardant le pouvoir comme leur part du butin, n'attendaient leur mot d'ordre que des *leaders* de leur parti, sans souci des autres ministres, et apportaient dans les fonctions beaucoup moins de dévoûment à la cause de l'état qu'aux intérêts particuliers de leur petite patrie d'origine. Cette invasion eut pour résultat de remplacer d'anciens fonctionnaires nés dans les rangs de la noblesse shogunale par des igno-

rans ou des demi-lettrés sortis des provinces; c'est de là que date cette révolution regrettable dans les manières qui a substitué à l'urbanité proverbiale de l'officier japonais, grave et compassé, la brusquerie, le mauvais ton et la suffisance déplacée que l'on remarque aujourd'hui dans les bureaux. L'état se trouve servi aujourd'hui par bien des gens qui autrefois n'eussent pas osé parler debout à un des employés qu'ils coudoient à présent; ils sont partis de très bas et, comme toujours, la politesse est en raison inverse du chemin parcouru. Outre ces nouveaux venus, il y eut d'autres appétits à satisfaire. Il fallut réserver des places aux anciens serviteurs des Tokungawa, qu'on voulait rallier pour n'avoir pas contre soi une influence personnelle que l'on redoutait; il en fallut donner encore aux candidats des daïmios dépouillés par le coup d'état, qui mettaient cette condition à leur soumission, et c'est ainsi que les ministères se remplirent d'un élément disparate, hétérogène, disposant d'une influence considérable et d'une bonne volonté médiocre. L'aristocratie était tombée, la bureaucratie la remplaça. Nulle part et à aucune époque ce mot n'a eu une signification plus étendue. Les bureaux ne sont pas seulement les rouages de la machine, ils en sont les moteurs, ils représentent un pouvoir, ils sont en quelque sorte des délégués des clans. On juge ce qu'est une administration où les ministres obéissent et où les chefs de bureau commandent, une locomotive où les roues feraient mouvoir la bielle. Tout le monde se mêle dans un département de dire son avis et quelquefois de l'exécuter; le ministre est souvent le dernier consulté; il est des cas où il n'a pas de cabinet particulier et travaille au milieu de trente subalternes, qui ne se gênent ni pour lui couper la parole ni pour avoir l'oreille au guet.

Le désordre de chaque ministère se retrouve dans le cabinet lui-même et par les mêmes causes. Chaque ministre, chaque membre du conseil privé, y vient apporter les prétentions, les appétits du clan qu'il a derrière lui. Il s'engage des luttes d'influence qui ont pour prétexte telle ou telle mesure gouvernementale, pour motif réel des intérêts spéciaux et pour résultat, quand elles aboutissent, des distributions de places. On voit à la tête de l'état des hommes dont les lumières, le dévoûment au bien public sont évidens, mais entravés dans leur œuvre ou poussés sans cesse au-delà du but par les funestes alliés dont ils ne peuvent encore ni dédaigner le secours nécessaire ni braver le mécontentement. C'est à reconquérir pied à pied une situation indépendante qu'ils travaillent avec une patience de Sisyphe; c'est pour pouvoir, à un jour donné, « couper leur queue, » comme on l'a dit dans un cas analogue, qu'ils essaient de former une armée nationale mikadonienne, et non pas composée des contingens des anciens clans obéissant au mot d'ordre de leurs

chefs occultes; c'est dans ce dessein qu'un jour on dissout la garde, composée des bataillons de Tosa et de Nagato, pour la reformer avec des shintaï, sortis du recrutement populaire; c'est, guidé par cette pensée, qu'on veut, par des relations extérieures suivies, se donner le prestige d'un gouvernement indiscuté. Mais, dans cette lutte de tous les instans, que de déboires, que de pas en arrière, que de concessions forcées! Un jour, c'est un bataillon de Tosa qui se rend en armes aux obsèques de son prince malgré la défense qui lui en est faite; un autre jour, c'est une rébellion qu'on signale dans le sud, ayant à sa tête un membre du conseil suprême en personne. A peine a-t-on fait un pas que survient une nouvelle incartade du prince de Satzuma et qu'il faut reperdre tout le terrain gagné. A chaque instant, on est menacé d'une réaction qui rétablirait un shogun et renverrait le chef de l'état à Kioto. Nul historien ne saura jamais tout ce qui se dépense d'habileté, d'astuce et d'énergie dans ces batailles obscures, où le premier ministre Iwakura a failli laisser sa vie (1). Un despotisme qui n'est pas au service d'une volonté unique et puissante incline rapidement à l'anarchie; si pénible qu'il soit de prononcer le mot, il n'en est pas d'autre pour qualifier une situation où les chefs de parti ne peuvent ni s'entendre ni se dominer réciproquement, et où les princes du sang eux-mêmes rédigent des manifestes contre le cabinet. D'ailleurs on ne doit pas évoquer ici les idées de désordre, de guerre civile en permanence, qu'un tel mot éveille dans l'esprit d'un Européen; c'est plutôt un état morbide dans lequel, parmi plusieurs volontés contradictoires, il n'en est pas une seule assez forte pour se faire obéir: aussi aucune n'est suivie et rien ne se fait, ou, si une mesure est prise, elle est bientôt révoquée par un mouvement naturel de la bascule politique. Il faudrait, pour sortir d'embarras, faire intervenir une nouvelle force dans une des directions; mais quelle force invoquer? L'aristocratie est morte ou hostile; quant au peuple, masse inerte et docile, il est trop loin du trône et trop voisin de l'esclavage, car le Japon présente ce phénomène étrange qu'ayant l'anarchie au centre, il a en même temps l'obéissance passive aux extrémités, et que les plus dangereux ennemis du repos public sont près du pouvoir ou dans son sein.

Dans un pays où n'existe aucune liberté politique, on s'attend à rencontrer une impulsion unique et vigoureuse. Il n'en est rien. Il n'est pas une question d'ordre administratif qui appartienne à une

(1) Quelques mois après son retour d'Europe, M. Iwakura fut attaqué dans sa voiture comme il sortait du palais impérial, à la tombée de la nuit, par une bande d'hommes armés et masqués. Quoique grièvement blessé, il put sauter à terre assez vite pour échapper à ses assassins, en se laissant rouler au fond des douves du château, d'où il ne fut retiré que plusieurs heures après, dans un état presque désespéré.

compétence précise et sur laquelle on puisse jamais se flatter d'obtenir une décision en dernier ressort; les plus mesquines comme les plus graves sont commentées, discutées du haut en bas de la hiérarchie, et le plus souvent se perdent dans ces méandres sans aboutir à une solution. Le véritable pouvoir de décision et d'initiative appartient aux coteries, qui se forment et se dissolvent sans cesse. C'est là qu'on imagine des systèmes, qu'on forge des plans, qu'on invente des utopies en toute sorte de matières. S'il se trouve dans ces petits groupes un homme plus intelligent, plus entreprenant ou plus intrigant que les autres, le voilà bientôt chef de coterie; son influence grandit peu à peu, il représente une petite fraction de cette autorité émiettée, impalpable, qui n'est nulle part et qui est partout. Adressez-vous à lui, et vous serez sûr d'obtenir, s'il en fait son affaire personnelle, la justice ou l'injustice que vous demandez. Ce sera souvent un très médiocre personnage; ne le dédaignez pas cependant; il peut à son gré faire réussir le projet le plus ridicule ou faire avorter le plus sensé. Ce ne sont pas les choses qui pèsent dans la balance, ce sont les personnes qui les présentent. Rien n'est plus curieux que de suivre ces opérations de fourmilière dans un moment de crise politique : tout travail cesse dans les ministères, on s'agite, on pérore, les *leaders* vont et viennent, on se fractionne en petits conciliabules, on s'envoie des émissaires; il se forme de tout cela une opinion générale, et, quelqu'un plus hardi attachant le grelot à un moment donné, on est tout surpris d'apprendre le lendemain qu'il y a une révolution de plus.

Tout ne se borne pas malheureusement à des colloques. Les rivalités des coteries se manifestent aussi par l'accaparement des places pour leurs préférés, sans égard au talent ni aux aptitudes du candidat, et surtout par les compétitions pour les marchés de fournitures, l'une des plaies les plus incurables de l'administration japonaise. Il règne, à l'égard des deniers de l'état, une facilité de conscience déplorable; il n'y a plus rien à dire sur la corruption des fonctionnaires orientaux et mieux vaut, en glissant sur ce chapitre, rendre un hommage exceptionnel à ceux qui sont connus pour échapper à la règle. On rencontre d'ailleurs dans ce désarroi des hommes de mérite, de bonne volonté, indifférens aux mesquines tracasseries de ces clubs ministériels, occupés seulement de faire leur devoir, sans briguer une influence qui vient quelquefois les chercher malgré eux. Quiconque a vécu au Japon en a rencontré quelques-uns et doit leur savoir d'autant plus de gré de leur attitude qu'elle contraste davantage avec celle de la masse. Ceux-là restent longtemps en place, parce qu'ils ne font ombrage à personne; les autres ne font qu'y passer, et, leur fortune faite, cèdent généralement le terrain à de nouveaux venus.

Il est facile de deviner ce que devient dans ce désordre la gestion des affaires publiques. On se décide et l'on se repent; on délibère longuement pour agir ensuite à l'aveuglette; après avoir fait venir à grands frais un ingénieur, on s'aperçoit qu'il n'aura rien à faire et on le renvoie; mille choses sont entreprises et abandonnées; on trouve mille prétextes pour laisser inachevé ce qui est à moitié fait et le recommencer à nouveaux frais; on supprime un poste dont le titulaire déplaît pour le rétablir le lendemain au profit d'un autre; tantôt on procède par demi-mesures insuffisantes, tantôt par violentes secousses; on annonce de grandes choses et l'on en fait de petites; on s'épuise en efforts décousus, incohérens et stériles; on semble obéir plutôt à une sorte de fascination pour les choses de l'Europe que suivre un système raisonné d'imitations utiles; les vieilles institutions tombent de toutes parts au profit de nouveautés mort-nées, et, faute de suite dans les idées, la moitié des innovations sont des avortemens ou des pastiches maladroits. On a tous les inconvéniens du despotisme, la responsabilité placée trop haut, les vrais sentimens de la nation ignorés, sans avoir aucun de ses avantages, la sûreté des vues, l'unité de la direction.

Las de gouverner dans le vide, et incapable de résister longtemps à ses rivaux avec le seul secours qu'il emprunte au prestige impérial, le parti au pouvoir a voulu se donner un point d'appui, s'entourer d'une représentation plus ou moins sincère, créer autour de lui des organes constitutionnels. Mais c'est le malheur des vieux despotismes de ne plus retrouver au moment du péril l'énergie populaire qu'ils ont savamment éteinte. La nation qui n'a appris qu'à obéir n'est plus capable d'autre chose; il faut refaire son éducation libérale, comme on a fait son éducation servile. Le peuple, jusque auquel il faudrait descendre pour trouver un contre-poids à l'influence aristocratique, n'est ici qu'un troupeau indigne, quant à présent, du droit de suffrage. Ses lumières fussent-elles même plus grandes, il serait vain de donner des institutions représentatives à une nation où il n'a jamais existé d'autre force collective que celle des clans, qu'il s'agit précisément d'abattre. Elle ne peut que renvoyer au trône un stupide écho : les idées ne s'y forment pas à l'état de volontés; les aspirations confuses n'ont pas de but défini, pas d'expression saisissable, parce qu'elles n'ont jamais eu d'organes pour s'exprimer. Il en est en effet de l'opinion publique comme de la pensée : elle n'arrive à se fixer que par le secours d'un langage qui lui fait défaut là où manque toute vie politique. A bien des symptômes on peut prévoir que l'intention du gouvernement est de former ce tiers-état, dont il a besoin pour se soutenir; mais il faut pour cela des générations, et l'œuvre est à peine ébauchée. Les idéologues, dont le Japon foisonne, n'en ont pas

moins ardemment embrassé le projet d'une chambre des communes, semblable à nos parlemens, sans très bien se rendre compte de ce qu'on appelle le système parlementaire, ni de ses conditions d'existence. L'agitation à cet égard a été des plus vives et des plus inquiétantes pour le cabinet, qui savait trop bien qu'il n'aurait que des ennemis dans une chambre élue. Les partis se faisaient de cette réclamation une arme contre lui; les mémoires, les démissions, les maladies simulées, précurseurs ordinaires des coups de tête, les rassemblemens de samuraï prenaient une tournure fâcheuse; il fallut parlementer et enfin céder.

Les essais faits jusqu'à présent n'étaient pas de nature à encourager beaucoup des innovations de ce genre; le parlement fondé en 1868, sous le nom de *gi-dji-in*, pour satisfaire au serment prêté par le chef de l'état, avait été dissous en 1869, comme incapable. Mis en demeure cependant de satisfaire aux sommations qui l'accablaient de tous côtés, le gouvernement s'est gardé cette fois d'une complète et maladroite imitation des institutions européennes. Tant s'en faut en effet qu'on puisse prendre à la lettre les mots de sénat et de chambre basse par lesquels on a traduit les noms des deux corps nouvellement constitués. Le Japon n'est pas le seul pays où l'on aime à décorer de titres pompeux les réformes les plus modestes et où les révolutions s'arrêtent à la terminologie. Il existait sous le nom de *sa-in* une sorte de conseil d'état dont la compétence était fort mal définie et les occupations presque nulles; il fut aboli, et les membres en furent pour la plupart nommés au *gen-ro-in* (assemblée des vieillards), créé par un décret du 17 avril 1875, qui ne définit ni les attributions, ni la composition du corps qu'il institue. On y nomma, outre des fonctionnaires en activité, quelques anciens daïmios, fantômes d'aristocratie destinés à simuler une chambre haute : ce fut le sénat. Le mikado en fit l'ouverture le 5 juillet et prononça un discours où il était question des pouvoirs législatifs de l'assemblée. Mais l'activité législative ne s'est pas manifestée; le nouveau corps n'est même pas consulté sur les questions les plus graves; il s'est borné tout d'abord à discuter son règlement, c'est-à-dire l'étendue de ses pouvoirs; après des débats orageux qui ont occasionné la retraite du prince de Satzuma (jusque-là ministre de gauche, *sa-daï-jin*), l'accord n'ayant pu s'établir entre lui et le gouvernement, il a été finalement prorogé. Une commission de préparation des lois dépendant du conseil suprême a été instituée à sa place et le cabinet seul a continué, comme par le passé, de légiférer sans contrôle.

Comme tous les essais du même genre, la création de cette chambre avait surtout pour objet de fournir une retraite honorable aux vétérans des partis; quelques Européens y sont attachés en qua-

lité de conseillers-adjoints; le plus clair de la besogne, c'est l'enseignement théorique qu'ils donnent dans des consultations et dans des cours, aux sénateurs, sur des questions d'administration, de statistique, de législation, soit française, soit anglaise ou américaine, et même d'économie politique. Tous les bureaux d'ailleurs sont peuplés de cette race que Montaigne appelle énergiquement « les vieillards abécédaires, » forcés ou du moins s'astreignant à retourner à l'école passé l'âge où l'on apprend. Il est rare de rencontrer un esprit assez solide pour se placer en face d'un problème législatif quelconque et en chercher la solution par les seuls secours de l'expérience et du raisonnement. C'est aux dictionnaires de droit, aux codes européens, qu'il aura recours, ou même en désespoir de cause à l'un de ces glossaires vivans et dociles que le Japon entretient à grands frais sous le nom de conseillers, et c'est avec ces idées exotiques, pillées çà et là, qu'il compose un projet sans l'avoir digéré ni conçu. C'est par ce procédé qu'on essaie d'habiller à l'européenne les lois japonaises, et par suite les nouvelles institutions rappellent ces premières culottes de l'enfance économe, taillées tant bien que mal dans la garde-robe de l'aïeul.

La création du *gen-ro-in*, jugée d'après ses premiers travaux, n'a fait que donner un organe légal aux ennemis du cabinet; on a dit là ce qu'on publiait auparavant dans des pamphlets. C'est le malheur et le perpétuel embarras de ce gouvernement que, sorti d'une oligarchie qu'il prétend dominer et d'une nation qu'il ne peut appeler au scrutin, il est obligé de s'entourer ou de ses créatures ou de ses adversaires; ne rencontrant de part ni d'autre le soutien dont il a besoin, il ne peut rien fonder qui ressemble à une constitution. A côté de « l'assemblée des vieillards, » le décret du 17 avril instituait une autre assemblée, qui, sans être plus représentative que la première, sans avoir plus qu'elle le pouvoir de décider aucune question, a un rôle beaucoup plus pratique et plus défini; c'est le *chio-kuan-kai-ji*. Sous cette dénomination, que la presse européenne n'a pas manqué de traduire par « chambre des communes », il faut tout simplement entendre une réunion annuelle de tous les préfets des différens *ken* (départemens), au nombre de 65, convoqués pour donner, dans une session d'été de cinquante jours, leur avis sur les questions d'administration générale et locale. Les préfets ou *ken-rei*, nommés et révocables par le gouvernement et envoyés par lui dans les provinces, ne sont que des fonctionnaires administratifs, dont il n'a ni beaucoup d'opposition à craindre, ni beaucoup d'autorité à retirer. Toutefois cette institution pratiquée de bonne foi peut rendre des services analogues à ceux de notre conseil supérieur de l'agriculture et du commerce, tandis que le *gen-ro-in* pourrait être assimilé à notre section de

législation au conseil d'état. Les débats sont secrets dans ces deux corps. En résumé, malgré les paroles pompeuses dont était accompagné le décret de 1875, la réforme se réduisait, on le voit, à une innovation de mots, et elle n'a pas changé sensiblement la situation du cabinet, ni les difficultés qui l'obsèdent.

De ces difficultés, la plus grave est sans contredit la question des pensions accordées aux *samuraï*, qui grèvent le budget d'une charge énorme et excitent à la fois l'irritation du peuple, qui les paie, et l'hostilité des pensionnaires, qui en redoutent la suppression. L'origine première de ces pensions remonte aux premiers siècles de la féodalité. Quand les dissensions intestines eurent appelé à la vie une classe militaire toujours aux ordres des petits souverains locaux, quelques-uns des paysans tenanciers quittèrent la charrue pour s'adonner uniquement au métier des armes; ces *fidèles* reçurent de leurs chefs des revenus annuels payables en riz, qui représentaient le salaire d'un service rendu, ou des terres dont la rente était payable entre leurs mains par les hommes restés attachés à la glèbe. En 1870, lorsque le gouvernement du mikado déposa l'aristocratie, il prit à son compte le service des pensions héréditaires aux *samuraï*, et s'engagea d'autre part à payer annuellement aux 218 daïmios et à leur postérité le dixième du revenu de leurs possessions antérieures. Ceux-ci se laissèrent pousser par leurs tenanciers à accepter une combinaison qui assurait à ces derniers leurs moyens d'existence, en même temps qu'elle enrichissait les daïmios, désormais déchargés des pensions qu'ils avaient à payer à leurs serviteurs, des frais d'entretien d'une armée, d'une cour, etc. Cependant cette charge retombait de tout son poids sur l'état, dont le budget se trouvait grevé de ce chef de 25 millions de dollars; il fallut faire un emprunt pour racheter les droits des rentiers; mais l'amortissement n'a pas donné les résultats qu'on en attendait, et la rente annuelle est encore pour 1876 de 17 millions 500,000 piastres. Le gouvernement est assiégé de pétitions qui demandent l'abandon des revenus par les *shizoku* et les *kazoku* (c'est ainsi qu'on désigne les *samuraï* et les daïmios dans la nouvelle nomenclature); il a même fallu interdire les suppliques; mais le sentiment public ne se manifeste pas moins avec énergie. On accuse les *shizoku* d'être « une classe inutile et dispendieuse, de vivre dans la paresse et de consumer en débauches ou en futiles dépenses le fruit du travail des *heimin* (la classe populaire). » On les adjure de restituer de leur propre mouvement des revenus qu'ils doivent rougir de toucher; on fait remarquer que beaucoup d'entre eux, quoique pensionnés, sont en même temps revêtus de différentes fonctions et cumulent leur pension avec leur salaire. Enfin, s'écrie-t-on, « s'ils sont, comme ils le prétendent, de race supérieure, qu'ils le prouvent

en donnant l'exemple du désintéressement. » L'excitation populaire, l'exagération forcée de l'impôt et plus encore l'état du trésor exigent à ce sujet une mesure de salut public.

Mais, dès qu'il en est question, l'agitation la plus vive se manifeste dans la classe des *samuraï*, tantôt sous la forme de pétitions hardies, tantôt sous une forme tumultueuse et insurrectionnelle, comme au printemps de 1874. L'opposition se personnifie dans le prince de Satzuma, qui n'accepte une place dans le conseil suprême que pour y faire entendre les doléances de la classe qu'il représente, et donner brusquement sa démission sitôt qu'on refuse d'y faire droit, puis se retirer menaçant dans sa province. L'influence dont il dispose, la toute-puissance qu'il exerce sur les hommes de son clan, en font un adversaire redoutable, avec lequel jusqu'ici on a mieux aimé user de prudence qu'engager la lutte. Sa dernière retraite date du 27 octobre 1875; elle a mis le cabinet dans un état de malaise visible, en rompant la trêve avec les *samuraï*. Mais le gouvernement semble cette fois décidé à ne pas se laisser tenir en échec par un vassal : il a réussi à établir dans la province même de Satzuma des juridictions que jusqu'ici on n'avait pu y introduire, et qui assureront désormais l'exécution des décrets de Yeddo; le service militaire, qui était naguère le privilége des *samuraï*, est devenu obligatoire pour tous les jeunes gens, et permet au gouvernement de recruter une armée ailleurs que parmi ses adversaires; enfin la défaite subie à Saga par les rebelles de 1874, leur a ôté à la fois le prestige et la confiance en eux-mêmes, de sorte que le moment paraît favorable pour prendre, à l'égard des pensions, une mesure radicale que justifie la raison d'état, plus que l'équité.

Si graves d'ailleurs que soient ces embarras, de plus graves se sont présentés à toutes les époques chez d'autres peuples qui en ont triomphé; il n'en est point que ne puisse vaincre l'énergie d'une nation unie. Aussi ce tableau ne serait-il pas complet, si nous n'examinions en dernier lieu l'état moral de la nation, ses mœurs politiques et les caractères de l'esprit public.

III.

Dans un peuple divisé en castes, c'est une série de nations superposées qu'il faut connaître, avant de fixer les traits du caractère national. On peut ici en distinguer trois : une minorité infime de nobles, d'hommes de cour ou de parvenus, qui gouvernent ou aspirent à gouverner, une caste aristocratique d'anciens daïmios et samuraï formant aujourd'hui les *kazoku* et les *shizoku*, enfin le peuple, depuis le riche marchand de soie jusqu'au misérable

traîneur de *djinrikisha*, compris sous le nom de *heîmin*. On a vu les hommes d'état à l'œuvre; il est inutile d'y revenir. Les *kazoku* peuvent se grouper autour de deux types principaux, qui sont les hommes de l'ancien et ceux du nouveau régime. Le *kazoku* de l'ancien régime n'a pas quitté les vêtemens de soie; il demeure aux environs de Yeddo dans un *yaski* soigneusement entretenu, entouré de *keraï* qui le servent à genoux; il est à peu près inaccessible aux étrangers, n'apprend pas les langues, se désintéresse de la politique et de la vie nationale, ne sort pas, ne voit personne et passe ses journées dans une sorte de torpeur rêveuse, à soigner ses fleurs, visiter ses collections, écouter les chants de ses femmes, se délasser en un mot dans des plaisirs souvent enfantins, rarement renouvelés, de la fatigue de vivre. D'ailleurs ses fils vont aux écoles européennes, voyagent en Angleterre, en France, en Amérique, et grandissent en général entre les mains de précepteurs qui en font des princes gâtés. Ainsi s'écoule et s'éteint sans bruit l'existence d'une quantité d'hommes qui portent les premiers noms du Japon et y ont exercé nominalement des pouvoirs de souverains.

Le *kazoku* du nouveau régime est converti à ce qu'il croit être le progrès; il se bâtit à Yeddo une maison en briques, revêtue d'une couche de chaux blanche, avec persiennes vertes, bref en style de banlieue: il a, s'il se peut, une voiture, s'habille chez le tailleur européen du port voisin, mange une cuisine européenne qu'il arrose de champagne, reçoit volontiers la visite d'un étranger, porte aux jours de cérémonie un costume analogue à celui de nos anciens sénateurs, n'est jamais plus heureux que quand il peut mêler à sa conservation un mot anglais, dépense enfin en fantaisies d'un goût moderne la pension que lui fait le trésor. Souvent aussi il est spéculateur : il se fait le bailleur de fonds de certaines entreprises commerciales où le plus souvent les bénéfices sont pour ses associés et son intendant et les pertes pour lui. Avec moins de dignité que le précédent, il mène une existence aussi inutile. Quelques individus exceptionnels ont conservé une sorte d'énergie, adressent de temps à autre un mémoire à l'empereur; c'est parmi eux qu'ont été pris quelques sénateurs; on y a aussi rencontré des adversaires.

Parmi les *shizoku*, presque tous les hommes d'une valeur quelconque sont attachés au gouvernement ou occupés à le combattre. Les autres, au nombre de 60,000 environ, mènent une existence désœuvrée et improductive : ils sont un lourd fardeau qui pèse sur le peuple. La somme des connaissances va, il est vrai, se répandant dans cette classe; c'est dans son sein que se recrutent les écoles de toute sorte, et les générations qui se préparent seront plus instruites que leurs aînées.

Quant à la dernière classe, celle des *heïmin*, qui comprend la nation tout entière, sauf quelques milliers d'hommes, elle est réduite à une extrême pauvreté, vouée exclusivement au travail, privée d'épargne, insouciante de la forme du gouvernement et résignée, tant qu'on ne lui arrache pas le pain quotidien, à une obéissance passive. L'homme du peuple se sent pour ainsi dire étranger au pays, dont d'autres sont les maîtres, au sol qu'il ne possède qu'à titre précaire; il n'a pas d'aspirations vers un état meilleur, point d'esprit de sacrifice à la chose commune. Il est remarquable que la notion de la patrie manque là où n'existent ni liberté politique, ni propriété fixe. Nos premières milices datent de l'émancipation des communes; ici on a beaucoup de peine à enrôler les jeunes gens de la plèbe; à leurs yeux, c'est affaire aux « hommes à sabre » de défendre le pays qui les nourrit, au peuple de le féconder de ses sueurs. Dès l'origine de leur lutte contre la féodalité, les rois de France trouvèrent dans les magistrats municipaux, dans les héritiers des décurions et des propriétaires d'alleux, une catégorie d'hommes tout prêts à les soutenir, qui devint le tiers-état. Ici cette bourgeoisie énergique, intelligente, hardie, n'est pas encore sortie d'une foule énervée par un long despotisme. Obligé de s'appuyer sur des auxiliaires, le pouvoir cherche autour de lui la nation et n'aperçoit qu'à une distance incommensurable, sous ses pieds, une poussière humaine encore inerte et sans volonté, incapable de le seconder. La division n'est pas moins tranchée entre les territoires qu'entre les classes. L'esprit de séparatisme local travaille le pays tout entier, particulièrement les provinces du sud. C'est la condition inévitable de toute monarchie qui veut se fonder sur les ruines de la féodalité, et le phénomène n'a en lui-même rien d'alarmant.

Il en est un autre qui mérite de retenir plus longtemps l'attention. C'est la direction générale des esprits, la tendance des opinions, qui forment peu à peu l'éducation nationale. Il est extrêmement curieux de consulter à ce sujet les manifestations de la presse indigène. Que l'on ne s'y trompe pas cependant : la presse, qui ailleurs sert à marquer en quelque sorte le degré de température et les variations du sentiment public, s'efforce ici de le créer ou tout au moins de l'éveiller par son initiative. Le journal se préoccupe moins de refléter une image que d'offrir un modèle. Les conceptions individuelles y tiennent une large place; l'écrivain se pique moins de penser avec ses lecteurs que de les faire penser avec lui. Tel qu'il est néanmoins, le journalisme offre un singulier tableau du mouvement qui s'opère dans le pays; l'indépendance de son langage contraste d'une manière frappante avec l'obséquiosité que le pouvoir rencontre partout ailleurs : dans ses colonnes semble s'être réfugiée la franchise bannie du reste de l'empire; on y appelle un

chat un chat, et certains ministres des incapables. Si bien que le gouvernement s'est vu obligé de fouiller dans l'arsenal si bien fourni des lois françaises pour en extraire les armes qui lui manquaient contre cette nouvelle venue tout à fait inattendue, la liberté de la presse.

Le nombre des organes de publicité périodiques qui est passé dans les quatre dernières années de 1 à 15 et surtout leur ton inquiétaient sans doute vivement le cabinet, car il a frappé fort. En vertu du décret du 28 juin 1875, les journaux sont soumis à l'autorisation préalable, à la signature obligatoire et à des restrictions rigoureuses dans le choix de leurs sujets; les infractions exposent leurs auteurs à des peines qui peuvent aller jusqu'à trois ans d'emprisonnement ou même, en cas d'excitation au crime suivie d'effet, égaler la pénalité infligée à l'auteur principal. On voit que du premier coup l'Extrême-Orient est arrivé aux procès de tendance. Malgré cette rigueur excessive, l'opposition ne capitule pas; les écrivains prennent seulement le soin d'aiguiser leurs traits avec assez de finesse pour qu'ils passent à travers les mailles du décret. Il se forme ainsi parmi eux des habitudes de polémique railleuse et délicate auxquelles se prête à merveille la tournure d'esprit qui prédomine chez les Japonais. L'ironie leur fournit des ressources inépuisables. Voici par exemple un passage du *Choya-Shimbun* dirigé contre la dureté des lois sur la presse :

« La date de l'apparition de nos dieux, descendant du ciel, et celle du Koran des mahométans sont obscures, ce qu'il faut sans doute attribuer à la négligence des historiens. Il y a plus, une certaine obscurité plane toujours sur tout ce qui tombe du ciel, hormis la pluie, la neige et la grêle; mais à notre heureuse confrérie, la presse, le ciel a départi un bienfait sans pareil. Depuis que nous l'avons reçu, nous n'avons pu nous empêcher de faire des offrandes et de nous confiner dans le recueillement et la solitude (allusion aux amendes et à la prison); mais nous admettrons, si l'on veut, que c'est là un acheminement au bonheur. Grâce à ce présent céleste, nos souscripteurs et nos collaborateurs ont augmenté, le style de nos écrivains s'est affermi, nos copistes et nos compositeurs sont dans la joie. Quant à nos propriétaires, inutile de dire que c'est eux qui profitent le plus et sont les plus contens;... mais contrairement à l'apparition des dieux et de Mahomet, notre félicité a une date bien connue : c'est le 28 juin 1875 (date du décret répressif), et nous nous proposons de la consacrer annuellement par des actions de grâces. »

Le trait n'est pas toujours mordant, mais il touche juste. Voici maintenant une appréciation sur la sincérité financière du dernier budget présenté par le ministre du trésor :

« Nous avons entendu dire qu'il existe un certain pays à demi-civilisé, privé d'institutions représentatives, où le ministre des finances publie et notifie des budgets estimatifs; mais on ne peut s'y fier, car, dit-on, le ministre fait plusieurs tableaux à la fois, un pour son usage particulier et un autre pour être montré au souverain et au public. Dans ce pays, le ministre ne présente que le compte des dépenses à venir et jamais celui des dépenses faites, parce qu'il règne dans sa gestion un tel désordre qu'il n'en viendrait jamais à bout. Voilà ce qu'un de nos amis nous a raconté jadis. Le nom du pays nous échappe, mais le fait nous a tellement frappé que nous nous en souvenons à merveille... Si maintenant nous revenons à nos propres affaires, nous trouvons qu'elles ne ressemblent en rien à ce tableau, car le Japon est bien loin d'être un pays demi-civilisé, et notre ministre des finances est un honnête homme qui ne ressemble en rien à celui dont nous parlions plus haut. »

On voit se révéler, dans ces essais de littérature populaire, le vrai génie de la race, à la fois très hardi et très timide, obéissant et gouailleur, satirique et esclave des conventions, plus habile à critiquer les abus qu'à en trouver le remède.

Malgré les entraves mises à la presse, elle rend donc assez nettement compte de la fermentation d'idées qui s'accomplit en ce moment dans les têtes en travail. Certes il ne faut pas s'exagérer l'importance de ce mouvement; il est limité à quelques demi-lettrés mécontens, qui ont puisé dans la lecture des manuels anglais et américains la connaissance superficielle des mœurs politiques de l'Europe; il n'est pas moins singulier de voir s'engager de graves discussions sur les droits du peuple, la nécessité d'une représentation nationale, l'accession des femmes à la vie publique. C'est avec surprise qu'on retrouve le commentaire de la déclaration des droits de l'homme sous la plume de ces disciples de Confucius, devenus soudain des prosélytes de Rousseau. « Un pays, dit un article récent, n'appartient pas à son gouvernement, mais au peuple qui l'habite; au peuple, le ciel a donné des droits et des libertés, le gouvernement n'a d'autre devoir que de lui en assurer la jouissance. Un pouvoir arbitraire fait la paix ou la guerre, cède ou acquiert des territoires, sans consulter la volonté nationale, il impose de lourdes taxes dont il gaspille le produit, fait des emprunts étrangers et, quand on lui présente des remontrances, institue des peines contre ceux qui les font. C'est de la tyrannie... Si le gouvernement n'agit pas conformément aux droits du peuple et pour son bonheur, mieux vaut n'en pas avoir du tout. Il est donc naturel qu'en pareil cas le peuple renverse son gouvernement pour en établir un meil-

leur. » On voit jusqu'où va le désir de regagner le chemin perdu sur les frères aînés du libéralisme européen. Tandis que règne dans la constitution le principe du droit divin, c'est le droit à l'insurrection qu'on professe dans la presse. Toujours préoccupés d'aller vite, plus que d'aller droit, les Japonais sautent sans transition de Louis XI à Robespierre, comme ils passent des sentiers de piétons aux chemins de fer; ils se refusent à toute force le temps de grandir, de parcourir les étapes nécessaires sans lesquelles il n'est pas de progrès véritable. Dans leur croissance hâtive, ils rappellent (car c'est toujours à l'enfance que ramène la comparaison) ces collégiens qui répètent gravement à leurs camarades les bribes d'entretien politique entendues chez leur père.

Ce qui frappe au point de vue psychologique dans ces dissertations quotidiennes, c'est une tendance à l'utopie, à ce qu'un maître en fait de précision d'esprit qualifiait d'idéologie; c'est une propension irrésistible à déplacer les questions pour les grossir, à procéder par axiomes et non par argumens, par principes généraux et théoriques plus que par observations précises; un génie, en un mot, plus spéculatif que pratique. Dans une polémique engagée entre deux hommes d'état, au sujet de l'établissement d'une chambre des communes, on voit citer Stuart Mill, Frédéric II et M. de Bismarck, mais il n'est pas dit un mot de la condition spéciale du Japon et des avantages ou des inconvéniens qu'y offrirait une semblable institution. La dernière chose que les Japonais consentent à étudier, c'est leur pays, ce sont leurs besoins, leurs aptitudes propres; il s'agit, à leur avis, non de se connaître, mais de se transformer; non de ce qu'ils sont, mais de ce qu'ils veulent devenir. Vainement essaie-t-on de leur insinuer que, pour tailler une statue dans un bloc de marbre, il faut au moins s'assurer de sa consistance et de ses dimensions.

Ce n'est pas seulement par ces revendications platoniques que se manifeste l'activité des radicaux frais éclos. Ils abordent avec la même intrépidité des problèmes bien plus pressans, des questions sociales qui pourraient amener de graves discordes. Ils commencent à se demander pourquoi le peuple paie une si large part des produits de son travail au trésor, et, trouvant que c'est pour subvenir à l'entretien d'une aristocratie discréditée, ils discutent les droits de cette caste dispendieuse. Entreprise avec le secours de nos écrivains socialistes, on devine à quelle conclusion mène la discussion : l'opinion publique ou ce qui la remplace se soulève avec véhémence contre ces parasites inutiles. Toute classe privilégiée tombant forcément dans le mépris dès qu'elle cesse de remplir la fonction politique sur laquelle se fondaient ses prérogatives, la

jacquerie révolutionnaire est toujours proche de la décadence féodale.

Comme il arrive toujours au lendemain d'une semblable chute, l'esprit public est plus avide d'égalité que de liberté et plus porté vers le cesarisme que vers le *self-government*. Le ministère laisse volontiers attaquer la légitimité des castes, sans trop réfléchir qu'une fiction détruite en entraîne une autre, et qu'après l'origine de la féodalité, c'est celle du trône que l'on discutera un jour. Peut-être eût-il été plus sage de relever, de vivifier cette aristocratie acceptée pendant des siècles, de conserver les liens qui cimentaient l'édifice social. Mais il est trop tard; le souffle du scepticisme a dispersé à jamais les débris de la vieille constitution de *Yéyas*, violemment jetée à terre en 1867; l'aristocratie est morte, la bourgeoisie n'est pas née; il ne reste en présence qu'un fonctionnarisme sans contrôle et sans assises, en face d'une plèbe sans direction et sans instincts politiques. Le pouvoir actuel restera-t-il toujours le maître de modérer et de diriger à son gré l'évolution démocratique qu'il a lui-même suscitée? Aura-t-il le temps de voir sortir des rangs du peuple cette classe moyenne dont il escompte en ce moment l'assistance? Cette éclosion ne sera-t-elle pas arrêtée par les discordes imminentes? Verra-t-on s'accomplir ici une lente métamorphose, comme celle qui se poursuit en Russie, ou une révolution orageuse et désordonnée comme celle dont la France actuelle n'a pas encore liquidé l'héritage? L'avenir le dira. En ce moment, l'édifice japonais ressemble à certain temple majestueux, qu'on voyait, il y a quelques années, s'élever au milieu de Yeddo : la toiture démesurément lourde reposait sur de minces colonnes de bois; le monument avait toutes les apparences de la solidité, mais l'incendie vint un jour à souffler sur ces fragiles appuis, et après s'être maintenu pendant quelque temps l'énorme masse tomba, d'un seul bloc, sur le sol qu'elle joncha de décombres. Puisse le Japon avoir le temps de substituer de fortes colonnes de pierre à ses piliers de bois!

En résumé, le Japon est en face d'une tâche extraordinaire, au cours de laquelle il ne peut plus s'arrêter sous peine de décadence et de perturbation; elle consiste dans le changement radical d'un régime politique, économique et industriel voisin du moyen âge contre les conditions de la vie moderne des peuples européens. Il possédait une civilisation propre, complète et même avancée à la façon orientale; il a porté légèrement la pioche dans ce champ cultivé, comme on fait dans une terre en friche; il doit maintenant achever son œuvre et planter après avoir arraché. Nous avons vu quels embarras et quels obstacles rencontre cette tentative surprenante, qui réclamerait un grand génie servi par des circonstances exceptionnelles.

Cette entreprise est poursuivie par une race fière et énergique à qui la sélection insulaire, fortifiée par un isolement de trois siècles, a donné une originalité propre et assigné une place à part dans la famille humaine. Si l'on essaie de résumer en quelques aperçus synthétiques les qualités de cette race, on constate tout d'abord une certaine vivacité d'intelligence, une grande facilité d'assimilation, beaucoup de mémoire, des aptitudes variées, une certaine recherche de pensée qui se traduit surtout dans les œuvres d'art, un goût délicat pour tout ce qui est net, décent, civil; en un mot, les caractères d'une nation arrivée à la maturité et à l'apogée d'une civilisation *sui generis*, vieillotte et raffinée. Si l'on se demande cependant où se rencontre cette lacune, que l'on sent plutôt qu'on ne la définit dans la conscience japonaise, on s'aperçoit à la longue que, tout élément moral mis de côté, le principal défaut de l'esprit oriental est l'absence de raisonnement méthodique, qu'il est rebelle à cet exercice de l'analyse et de la synthèse qui apprend à voir clair dans un sujet, dans une entreprise, dans une étude quelconque, et donne seul à la pensée la vigueur, la précision et la sûreté. Beaucoup de notions s'entassent dans ces têtes, sans s'y classer, sans s'y grouper autour de certains centres. On dirait d'un musée en désordre, où l'on ne peut trouver à propos la pièce que l'on cherche. De là tant d'efforts épars et sans résultat, parce qu'ils sont sans unité, un travail à bâtons rompus, beaucoup d'agitation et peu de fruits. Ce n'est peut-être point un vice constitutionnel, mais un effet de l'éducation toute scolastique empruntée aux Chinois; la tournure d'esprit peut changer avec le système d'instruction; elle peut en changeant amener les Japonais à des conceptions moins mystiques et moins étroites sur la vie, les devoirs, le but de l'humanité. C'est de cette double condition que dépend leur réussite dans la voie des progrès réels, leur accès au nombre des peuples qu'ils imitent aujourd'hui. L'avenir dira s'ils sont destinés à rester les plus sympathiques de la race jaune ou à prendre place à côté de la race blanche.

En terminant cet aperçu de l'état actuel du Japon, résumé consciencieux des observations d'un séjour de quatre ans, nous ne ferons pas aux Japonais qui pourraient le lire l'injure de leur présenter une excuse pour certaines sévérités d'appréciation auxquelles l'observateur le plus bienveillant doit à regret donner une place. Assez d'autres, sans nous, les comblent des caresses et des flatteries qui siéent aux enfans; nous avons toujours cru leur faire plus d'honneur de les traiter en hommes. Leurs meilleurs et leurs seuls amis, qu'ils le sachent bien, sont ceux qui leur disent et leur apprennent à entendre la vérité.

GEORGE BOUSQUET.

Un jour il pria Juliette de lui mettre une cravate blanche et de lui passer l'habit bleu des jours de fête. Elle obéit sans chercher à comprendre.

— Maintenant, dit-il, priez Simon de venir.

Elle l'envoya chercher. Quand tous les deux furent devant lui, il éclaira sa face de son meilleur sourire.

— Mes enfans, leur dit-il d'une voix attendrie, en tendant à la jeune femme un petit portefeuille vert à fermoir d'argent, voici mon cadeau de noce. Je veux fermer les yeux et m'endormir à jamais sur un tableau d'amour. Je sais que vous vous aimez ; j'emporte la consolation d'avoir assuré votre bonheur. Simon, embrassez votre femme.

Le jeune homme tendit les bras. Juliette, au moment de s'y laisser tomber, se retourna du côté du vieil homme ; son visage était si peu d'accord avec les paroles qu'il avait prononcées, qu'elle recula : il était pâle et sa bouche restait contractée par un tremblement convulsif. Les derniers sentimens humains se révoltaient et résistaient à la volonté, mais il devint promptement maître de lui. La jeune femme s'était approchée.

— C'est fini, dit-il en reprenant son bon sourire. — Maintenant, Juliette, ouvrez votre épinette et jouez-moi la Gavotte, ce sera l'air des fiançailles. — Puis, s'adressant à Simon : — Jeune homme, convenez qu'il vaudra toujours mieux que celui des Lampions.

La jeune femme ouvrit lentement le piano et commença le vieil air. Le maître se dressa sur son fauteuil, souleva péniblement ses petits pieds, chaussés d'escarpins, les agita mollement pour ébauson dernier pas ; puis, tout à coup, cessa de marquer la mesure. Juliette se retourna : il était retombé inerte, les yeux grand ouverts. Pendant que Simon ouvrait la porte pour donner de l'air, le vieillard prit les mains de la jeune femme, qui s'était agenouillée, l'attira à lui, mit ses lèvres froides sur son front et lui murmura tout bas, bien bas :

— C'est encore bon de mourir où j'aurais voulu vivre!

Il poussa un grand soupir, sa tête retomba sur le dossier du fauteuil de perse. Et cette âme trop grande dut se sentir heureuse d'échapper enfin à ce corps trop petit.

Mlle Juliette se pencha ; aucun souffle ne sortait plus des lèvres du vieil homme. Elle mit le doigt sur ses paupières et les abaissa pour jamais.

On dit que ceux qui meurent emportent sur le cristal de leurs yeux l'image de la dernière personne qu'ils ont vue sur la terre ; peut-être le pauvre vieux maître à danser est-il descendu dans la tombe avec ce souvenir vivant de celle qu'il avait aimée.

ADRIEN CHABOT.

SOUVENIRS

D'UN

VOYAGE EN PERSE

II[1].

LE LITTORAL DU GOLFE-PERSIQUE ET LE FARS.

Au moment de quitter Ram-Hormuz, nous nous rendîmes chez le gouverneur de la ville pour le prier de nous faire escorter par quelques cavaliers, afin surtout qu'ils nous servissent de guides dans ces vastes plaines sans routes. « Je serais désireux, nous répondit-il, de vous donner cent cavaliers pour vous honorer et vous servir ; mais actuellement le pays que vous vous proposez de traverser est si dangereux, que je ne puis laisser un seul de mes hommes s'y aventurer. »

Une partie de la nuit se passa à tenter de séduire quelque Arabe et de le déterminer à nous servir de guide. Rien ne réussit. Un seul consentit à nous accompagner jusqu'au-delà de l'Allar, qu'il nous fallait de nouveau traverser. Toutes ces hésitations nous avaient fait perdre un temps précieux, celui de la fraîcheur nocturne, et il fallut se résigner à partir à l'aurore avec la perspective d'une étape au soleil. Heureusement des nuages s'étaient formés, et nous espé-

(1. Voyez la *Revue* du 15 janvier.

rions qu'ils nous garantiraient pendant quelques heures de la trop grande ardeur du jour.

Notre guide nous conduisit jusqu'au bord du fleuve. C'était facile, il n'y avait pas plus de 4 kilomètres et le sentier était bien tracé. Arrivé là, il nous déclara qu'il ne connaissait pas le gué, et que d'ailleurs aucune récompense ne pourrait le décider à aller sur l'autre rive. Ennuyés de tous ces délais, nous poussons nos chevaux dans l'eau. C'est encore un torrent qui file autour de nous avec une incroyable vitesse; mais nous commençons déjà à nous accoutumer à ces fleuves rapides, et leur course impétueuse ne nous donne plus de vertige. M. Babin est sur le point d'atteindre la rive opposée. A ce moment, mon cheval tombe dans un trou, s'abat, et je me trouve plongé dans une eau glacée. J'eus quelque peine à sortir de là, gêné par mes vêtemens et par le poids de mes armes. Les mulets suivent, et tiennent bravement tête au courant; tout d'un coup, le muletier qui traversait auprès d'eux perd pied et est entraîné. Ses mains s'agitent en l'air et rencontrent par bonheur la queue d'une de ses bêtes. Sans cela, peut-être, ne l'aurions-nous jamais revu.

Un peu mouillés, mais contens malgré tout, nous examinons les alentours pour savoir de quel côté porter nos pas. Nous apercevons un petit village, nous l'atteignons rapidement. Le ket-khodâ qui gouverne ces quelques cabanes de boue et de troncs de palmiers vient à notre rencontre. Après les complimens d'usage, nous lui demandons un guide en proposant un prix élevé pour le pays. Il parut très étonné et nous crut certainement un peu fous quand il sut que nous nous proposions de gagner Bebahan si maigrement accompagnés. Ni les promesses, ni même les menaces ne déterminèrent aucun homme à venir avec nous. Le ket-khodâ nous dit d'ailleurs avec une parfaite bonne grâce que, si nous voulions attendre chez lui un état de choses meilleur, sa maison était la nôtre. Nous lui présentâmes des remerciemens en rapport avec ses offres, et, persuadés que nous finirions bien par arriver quelque part, nous prîmes la résolution d'aller tout seuls à l'aventure.

Les petits nuages du matin étaient tout à fait dissipés. Le soleil nous brûlait la peau à travers nos vêtemens mouillés, l'air chaud montait du sol et sa trépidation rendait indistincts et confus les squelettes jaunis des grands chardons.

Cependant, la figure de notre muletier devenait de plus en plus mélancolique. Tout ce qu'il entendait dire depuis la veille, ces échecs répétés dans la recherche d'un guide, lui inspiraient de grandes inquiétudes; il craignait de se faire voler ses mulets.

— Je ne puis aller avec vous plus loin, nous dit-il tout à coup; retournons à Ram-Hormuz.

— Retourne seul si tu veux : mais nous avons besoin de tes *quatre pieds* pour porter nos bagages et nous les gardons.

Et, tout en parlant, nous rassemblons les mulets et nous les poussons devant nous. Entre le danger possible d'être volé par les Arabes et le danger certain de s'opposer à notre volonté, il n'hésite pas et prend le sage parti d'aller où iront ses bêtes.

Un soldat persan, grimpé sur son petit âne, et qui se rendait à Bebahan ne savait pas non plus quel chemin suivre. Il nous demanda l'autorisation de se joindre à nous, plus confiant pour sa sécurité dans la bonne renommée de courage dont jouissent les Européens que dans le prestige de son uniforme de soldat royal. Il n'avait d'ailleurs pas grand air, et la petite pipe à fumer l'opium passée dans sa ceinture expliquait de reste son aspect maladif. Cette coutume, pour n'être pas très répandue chez les Persans, ne laisse pas que de produire de grands ravages : car ceux qui s'y adonnent le font avec excès.

C'est de cette façon, assez peu brillante, que commença la seconde partie de notre voyage.

I.

Nous nous sommes d'abord dirigés au sud-ouest de Ram-Hormuz, sur un plateau ; puis une première descente, très brusque, nous a conduits dans la petite plaine de Zeitun et, par une seconde rampe également rapide, nous avons gagné les bords du Golfe-Persique. De là nous avons suivi la mer jusque auprès de Bender-Bouchir, et nous avons atteint Chiraz en traversant une nouvelle fois la montagne de l'ouest à l'est.

La partie du plateau voisine de Ram-Hormuz est entièrement ruinée par une guerre récente. Naguère encore, ce pays était très florissant, ainsi que l'attestent les nombreux villages groupés à droite et à gauche de la route que nous suivons. A chaque fois que nous en rencontrons un, nous lançons nos chevaux au galop pour voir si l'on ne pourrait pas y trouver à la fois un abri contre le soleil qui nous aveugle et des provisions pour déjeuner. La même scène de silence et de désolation se reproduit à chaque fois ; pas un chien n'aboie, les maisons sont vides et abandonnées. Et nous continuons notre route la tête alourdie et les oreilles bourdonnantes. Dans un seul endroit, nous trouvons un tas d'oignons, et comme nous étions depuis longtemps privés de nourriture végétale, nous nous empressons d'en faire une petite provision, qui nous dura jusqu'à Chiraz.

Après deux pénibles journées, nous arrivons dans la partie du plateau que la guerre n'a pas aussi profondément troublée. Nous pourrons désormais nous procurer un guide à chaque étape et nous

ne risquerons plus d'errer sans fin. Quel contraste avec le pays d'hier! Partout des villages... Tout autour de nous, aussi loin que nous pouvons voir, s'étendent des champs de blé mûr, superbes, la tête inclinée sous le poids des lourds épis. Du sein de cette mer dorée émergent partout les têtes des moissonneurs. Des caravanes de petits ânes, dont les oreilles et la queue sortent seuls de leur charge de gerbes, s'acheminent vers les villages.

C'est la zone qui sépare l'Arabistan du Fars. L'habitant participe des deux races arabe et persane; mais l'Aryen a imprimé à cette population son amour de la terre, son goût de la maison fixée près du blé qui mûrit. Il n'y a plus de nomades; auprès de chaque ruisseau, un bois de palmiers s'élève, et un petit village de cabanes en terre et en troncs d'arbres abrite tous ces agriculteurs.

Les blés sont loin d'être tous consommés sur place. Concentrés à Bebahan par petites caravanes, ils sont de là conduits à Bender-Dilem, et de petits bateaux les transportent ensuite par mer à Bender-Bouchir et Bassorah, où les Anglais les achètent à 5 et 7 francs l'hectolitre. Malgré la modicité du prix, ce commerce enrichit toute la région, où l'argent est très rare et a beaucoup de valeur.

Il y a parfois en Perse de terribles famines, aggravées encore par l'accaparement éhonté que pratiquent tous les fonctionnaires, lorsqu'une situation un peu élevée les met à l'abri des récriminations populaires. Au moment de notre passage, il y avait en Perse, et particulièrement à Chiraz, une véritable disette. Le peuple s'était soulevé pour faire rendre gorge aux accapareurs et avait été apaisé par de bonnes paroles. La crise avait continué : nous avons été obligés à plusieurs reprises de contraindre par la force des boulangers à nous vendre du pain. Les prix avaient décuplé, et néanmoins ils atteignaient à peine ceux de France. Par suite de l'incurie du peuple et des gouvernans, on ne s'aperçoit de la disette que lorsque la récolte est toute terminée. A ce moment, on interdit l'exportation des céréales; mais dans l'Arabistan, le blé est depuis six semaines battu, vendu et exporté; et le décret ne sert à rien.

On arrive ainsi, avec des alternances de petits pays cultivés et de grands déserts, jusqu'au bord de la mer. Le long de la côte règne une zone très riche. Les habitans, pouvant facilement vendre les produits de leurs travaux, sont très actifs. Ils s'occupent surtout à la culture des céréales et à l'élevage des chevaux. Ils en ont de superbes, et les envoient aux Indes d'une façon continue; c'est pour eux une source considérable de revenus. Malheureusement, cette bande littorale est étroite. D'ailleurs, en bien des points, elle est si plate que la mer la recouvre très loin au moment des grandes marées; dans ces parties toute culture est impossible.

Il y a de nombreuses sources de naphte, dans la région qui s'étend

au pied de la montagne. Elles sont exploitées entre Ram-Hormuz et Chouster et donnent un pétrole blanc très pur. D'autres ont été récemment trouvées à Daliki ; mais leur produit est très impur et très noir. Le pétrole suinte de partout et forme des flaques de boue noire et empestée. L'eau des ruisseaux voisins de ces points en est chargée, et la décomposition de l'hydrogène sulfuré qu'il contient y produit un épais dépôt de soufre d'un beau jaune. Depuis deux ou trois jours, nous observions que l'air était chargé d'émanations fétides qui filtraient du sol : près des sources, elles étaient plus prononcées encore. Ce fait donne à penser que la zone pétrolifère s'étend très loin, et il serait peut-être possible d'y trouver quelques points d'exploitation facile.

La seule route, actuellement pratiquée, qui met en rapport la plaine de l'Arabistan avec le reste de la Perse, est celle de Bouchir à Chiraz. Le 20 juin, nous entrions dans la montagne, avec satisfaction, car la chaleur commençait à devenir un peu forte en plaine, et nous soupirions après la fraîcheur de Chiraz ; fraîcheur toute relative d'ailleurs, car le thermomètre y marquait à l'ombre 45 degrés. Depuis longtemps, nous n'avions vu aucun objet qui rappelât notre civilisation d'Occident, aussi fûmes-nous ravis en apercevant tout à coup un pont jeté sur un torrent. Voilà donc une rivière que nous allons traverser sans risquer de nous noyer! Tout auprès, un poteau du télégraphe que les Anglais ont établi à travers toute la Perse de Bender-Bouchir à Téhéran.

La route que nous suivons est très fréquentée. Deux cents mulets partent chaque jour ou plutôt chaque nuit de Chiraz pour Bouchir ; il en passe autant dans l'autre sens. C'est un continuel bruit de clochettes. A chaque instant, on croise une caravane, les mulets passent dans un nuage de poussière, les muletiers s'appellent pour relever une bête tombée, pour refaire une charge dont l'équilibre est compromis. Nous sommes très surpris de tout ce bruit et de toute cette activité, qui succèdent pour nous presque sans transition à la vie dans les grandes plaines nues, brûlées, où l'on n'entend même pas un bourdonnement d'insecte dans les heures chaudes du jour. Le matin et le soir seulement, on voit une bande de chameaux qui passe avec des airs bizarres, ou un pâtre à demi-nu qui suit d'un air nonchalant son troupeau de chèvres. C'est du mouvement, mais ce n'est pas de l'activité.

Les caravanes qui viennent de l'intérieur apportent à Bouchir des tapis, des balles de coton, d'opium, de tabac. Elles emportent, au retour, les marchandises d'Europe amenées par les bateaux anglais : les allumettes d'Italie et d'Autriche, les cotonnades anglaises, le thé de l'Inde, les bougies et le sucre de France. Depuis quelques années, l'importation du sucre et du thé est devenue très considérable

en Perse. Il y a vingt ans, on trouvait chez les médecins de petites quantités de sucre qu'ils appelaient « sucre russe » et dont ils se servaient pour les maladies des yeux. Mais la coutume de prendre du thé, venue de Russie, a pris depuis cette époque une extension incroyable. Tous les Persans, même les gens du peuple, en prennent jusqu'à huit et dix fois le jour. Comme conséquence, le sucre est devenu une denrée de première nécessité, et il donne lieu actuellement à un grand commerce.

Ce continuel mouvement de caravanes, cette dépense considérable en journées d'hommes et de bêtes de somme, font penser tout d'abord à un très grand transit. Mais le résultat atteint est peu de chose en raison du travail produit. Au résumé, il n'arrive par jour que 25 tonnes de marchandises à Bouchir et 25 tonnes à Chiraz, en comptant à 120 kilos la charge du mulet. C'est peu, étant donné surtout que les transports se font dans la belle saison seulement, la montagne étant impraticable en hiver et au printemps. La perte de temps n'a d'ailleurs pour les muletiers aucun inconvénient, et une grosse caravane s'arrête très bien deux ou trois jours pour reposer un mulet blessé ou trop fatigué pour suivre le reste du convoi.

Sur cette route, la sécurité est complète : on trouve à la fin de chaque étape un caravansérail et un poste de gendarmes (*tofangchis*). On entretient même un peu le chemin ; lorsqu'un bloc de gypse a roulé dans le sentier, les tofangchis le brisent et en dispersent les morceaux. Ils demandent pour leur peine un pourboire aux caravanes qui passent, et ils ont soin naturellement de faire durer le travail longtemps pour qu'il passe beaucoup de caravanes.

Les *kotals*, c'est ainsi qu'on appelle les rampes escarpées qui donnent accès d'un plateau à l'autre, sont pavés, ce qui empêche les mulets de s'y tenir debout. La plupart du temps, les caravanes suivent de petits sentiers en dehors de la route et tournent ainsi l'obstacle dressé par une administration trop prévoyante pour ce cas particulier. Mais cette manœuvre n'est pas toujours possible ; tel est le cas du *Kotalé Dokhtar* (kotal de la jeune fille), nom singulier pour ce sauvage endroit. La route longe un précipice d'un côté, de l'autre une muraille à pic, la pente est très raide. Elle est pavée de calcaire siliceux qui devient extrêmement poli. Chaque pierre porte des traces de sang. Tous les mulets que l'on croise ont les genoux emportés. Les bêtes, qui sont déjà fatiguées ou malades, s'épuisent dans le violent effort nécessaire pour cette ascension ; elles tombent et ne se relèvent plus. Le chemin est bordé de squelettes blanchis. Des bandes de grands aigles tournoient au-dessus du précipice ou bien, groupés sur une tête de rocher, ils regardent silencieusement passer tous ces mulets chargés, bien certains que d'ici

le soir quelques-uns seront abandonnés et qu'il y aura festin d'entrailles palpitantes et de chair encore chaude.

II.

La constitution géologique du pays compris entre une ligne allant de Ram-Hormuz à Bebahan et la mer est peu variable. Ce sont presque partout des marnes d'où sortent par places des massifs d'un poudingue analogue à celui de Disfoul et Chouster. Tout le long de la côte règne un calcaire de formation très récente, qui renferme dans sa masse de nombreux fossiles absolument semblables aux animaux qui vivent encore aujourd'hui dans le golfe.

La plaine qui s'étend tout autour de Ram-Hormuz ressemble beaucoup à la Susiane. Sur le même sol marneux croissent les mêmes plantes; c'est au mois de juin que nous l'avons traversée. Les chardons tardifs étaient depuis longtemps jaunis; les grandes chicorées sauvages, très abondantes, ne portaient plus que des lambeaux imperceptibles et desséchés de feuilles. Le tronc seul avait échappé à la voracité des sauterelles. On entendait encore leur innombrable multitude bruire sous les hautes herbes. Il faisait une chaleur de fournaise. Il eût fallu ne pas sortir après huit heures du matin. Mais la longueur des étapes, la difficulté de s'orienter la nuit, nous obligeaient toujours à rester dehors jusque vers dix ou onze heures. Ces matinées étaient vraiment pénibles : on respirait un air embrasé, le sang affluait à la tête et produisait des bourdonnemens d'oreilles; puis la vue se troublait, les tempes devenaient douloureuses; la chaleur était d'autant plus difficile à supporter qu'elle s'ajoutait à la fatigue d'une nuit de marche. Heureusement, nous avons toujours pu gagner la fin de l'étape et éviter les insolations dont nous étions chaque jour menacés. La sécheresse était presque absolue, la nuit n'avait point de rosée : c'est grâce à cela que nous avons pu supporter d'aussi hautes températures. L'air est tellement sec en cette saison que la peau n'est jamais moite, la transpiration est évaporée à mesure qu'elle se produit.

Cette plaine est arrosée par l'Allar et quelques ruisseaux qui s'y jettent. Le long de leurs cours, le pays est un peu frais. Il y a, comme en Susiane, de grandes forêts de saules et de tamaris, et elles y sont tout aussi mal fréquentées; plus mal même, car, outre les fauves, elles abritent des gardiens de buffles arabes, sorte d'*outlaws* qui ont fui le territoire de leur cheik pour ne plus payer l'impôt. Sans maîtres, insoucieux de la ruine du pays environnant, ils suivent le long du fleuve et dans les marécages leurs buffles qui paissent la grande herbe parfumée de menthe, et ils pillent entre temps les rares voyageurs qui s'aventurent de ce côté.

Bebahan est un peu plus élevé que Ram-Hormuz ; il faut franchir entre les deux un petit seuil de poudingue. En approchant de ce point, le plateau devient pierreux, la végétation y est moins puissante : l'aspect du pays est, d'ailleurs, très différent. Ce n'est plus la plaine à l'horizon que rien ne coupe, on y trouve une quantité de ces arbres nommés par les Persans *konars*. Les pieds sont trop clairsemés pour qu'on puisse employer le mot de forêt ; mais c'est néanmoins fort boisé. La nuit, il y fait très sombre : les guides nous recommandaient toujours de ne pas passer trop près des arbres par crainte d'une embuscade. Nos chevaux, d'ailleurs, suivaient d'eux-mêmes scrupuleusement ce conseil, car le *konar* est très épineux et fait des piqûres cruelles qui s'enveniment facilement. Une étape de nuit en plaine se fait toujours au milieu d'un lourd silence, l'oreille accoutumée au pas cadencé des chevaux ne le perçoit plus et n'est sensible qu'à l'absence de tout autre son. Le feuillage épais de chaque arbre est, au contraire, rempli du mouvement des oiseaux que notre passage réveille. Le bruit des branches froissées, des faibles battemens d'ailes, qui se propage tout au long de notre chemin rompt l'écrasante impression de solitude, qui, répétée chaque nuit, cause à l'esprit un malaise particulier.

Un petit cours d'eau, affluent du Kurdistan, s'est creusé une étroite et tortueuse vallée qui coupe le plateau. Le fond du ravin n'a que 40 ou 50 mètres de largeur, et, des deux côtés, se dressent à pic deux murailles de roche dure peu élevées, mais encaissant très étroitement le ruisseau. Les roseaux, les tamaris et les lauriers-rose forment tout le long de ce ravin d'épais fourrés où clapote l'eau claire, et rien de ce frais endroit ne se laisse deviner, même à une faible distance, tant les bords sont escarpés.

Nous descendons dans le ravin, nous passons le ruisseau et nous ne savons plus où aller ; car, pour regagner le plateau, il faut grimper par des sentiers tellement à pic que nous ne pouvons songer à y engager nos mulets, bien qu'ils aient fait leurs preuves dans la montagne. Tout en haut se trouve perché un petit village ; nous crions pour demander le chemin. Peu habitués à voir cette route fréquentée par des gens honnêtes, les habitans, hommes, femmes et chiens, font une sortie en masse ; mais ils n'osent cependant pas s'aventurer jusqu'en bas. Bref, ils ne nous donnent aucun renseignement ; mais, en revanche, ils nous traitent de Turcs. Cette formidable injure nous laisse froids, mais elle blesse cruellement nos Persans. Sur ces entrefaites, le soleil se lève et nous permet de sortir de la gorge.

Un jour de marche encore, un fleuve à passer à gué, et nous sommes à Bebahan. Depuis quelque temps, on nous parle de cette ville comme d'une terre promise. Il y a, nous dit-on, des fruits en

abondance; Mahmoud, notre domestique, qui décidément se gâte à notre contact, nous insinue même qu'on pourrait peut-être y trouver du vin. Quelle déception à la vue des misérables maisons de terre qui forment la ville! On ne trouve rien au bazar, les fruits tant vantés se réduisent à quelques concombres. Au milieu des maisons jaunes éventrées et à demi ruinées, une ou deux coupoles à briques émaillées jettent seules une note un peu gaie.— Le gouverneur nous donne l'hospitalité dans son palais. C'est un Persan de Chiraz d'une grande distinction et d'une politesse parfaite. Nous constatons avec plaisir qu'il possède un jardin; nous pourrons reposer sur des arbres verts nos yeux qui sont las de regarder les herbes brûlées de la plaine. Ce n'est plus la grandeur et la fraîcheur des fourrés de Ram-Hormuz; mais nous avons cependant passé une bonne journée de repos à l'ombre des palmiers et des grands jasmins.

Sur le plateau de Bebahan, du côté de la mer, règne une petite crête de marnes à bancs de grès tendre que l'érosion a respectée. Une profonde et très étroite coupure la traverse. Il y a des passages extrêmement pittoresques, des amoncellemens de roches où circulent de minuscules torrens, de place en place une touffe de roseaux; des deux côtés, la muraille du ravin, et au-dessus de nos têtes une bande de ciel plus claire et toute semée d'étoiles. Ce *tang*, c'est le nom qu'on donne en Perse aux défilés de cette sorte, est très mal famé. Un nombre assez considérable de caravanes parcourt, à l'époque de la moisson surtout, les deux étapes qui séparent Bébahan de Bender-Dilem; elles sont très souvent attaquées et dévalisées en cet endroit, malgré la présence d'un poste de *tofangchis* qui surveille les alentours.

Le défilé débouche tout à coup sur un petit plateau qu'on traverse en moins d'une heure. Il s'arrête net du côté de la mer, et, à 500 mètres au-dessous, se trouve la grande plaine de Zeitun. Peu large de l'est à l'ouest, elle forme du nord au sud une grande bande au pied de la montagne. Le Chirin, devenu un très grand fleuve à cet endroit, la traverse dans toute sa longueur. Au long de son cours, ce ne sont que champs cultivés, rizières, oasis de palmiers, villages où nous trouvons des vivres en abondance. Il faut descendre dans cette plaine. Le sentier, très raide, serpente dans les marnes. Des érosions gigantesques, d'énormes ravinemens ont formé des précipices tout autour de nous. Il faut tenir la tête des chevaux et descendre à pied. Le soleil qui se lève colore la roche en rose léger; il n'y a pas une touffe d'herbe. Il y fait, même à cette heure, une chaleur étouffante; car, dans ces gorges nues et sauvages, fournaises pendant le jour, l'air frais de la nuit ne circule pas et la température s'y abaisse à peine par le rayonnement.

Nous dépassons la zone des villages; nous aimerions assez nous y arrêter; mais il faut traverser le fleuve, car la nuit le passage est impraticable. Nous arrivons sur la rive à neuf heures du matin, il fait déjà beaucoup trop chaud. Nous nous trouvons en face d'un fleuve aux eaux verdâtres, large, rapide, profond. Il n'est pas guéable; mais il y a un service de *quellek*. Un *quellek* est formé par une dizaine de peaux de mouton gonflées d'air sur lesquelles on dispose une claie de roseaux. Deux hommes apportent sur leurs épaules ce primitif engin de navigation et le mettent à l'eau. On vérifie que les outres ne perdent pas trop d'air et on met sur la claie une demi-charge de mulet. On peut, grâce à ce procédé ingénieux, passer de grands fleuves en ne se mouillant que les pieds. Un homme, à genoux à l'avant, rame avec une petite palette; la traversée se fait lentement, et le courant, étant très fort, nous fait dériver pendant ce temps d'une façon considérable. Nous abordons à plus de 500 mètres en aval du point d'où nous sommes partis. Le *quellek* vide dérive encore d'autant pour retourner sur l'autre rive prendre une nouvelle charge. Deux hommes l'enlèvent alors sur leurs épaules et le remontent à pied le long de l'eau. Au moment où le *quellek* part et pour s'épargner la peine de descendre à pied jusqu'au point où ils doivent le reprendre, ces deux hommes, absolument nus d'ailleurs, se jettent à l'eau et, nageant doucement, ils se font porter par le courant jusqu'à l'endroit où ils doivent recommencer leur travail. Pour passer une grande caravane, il faut plusieurs jours de ce va-et-vient. Nous en fûmes quittes au bout de deux heures, deux heures d'attente au soleil.

Le paysage qui se déroulait sous nos yeux avait, sous l'éclatant soleil, un caractère de magnifique grandeur. Le fleuve, roulant ses eaux impétueuses entre deux larges grèves de galets, séparés de la plaine par une ligne de lauriers-rose, en arrière les oasis de palmiers, et, plus loin, la montagne que nous avions descendue le matin. Inondée de clarté, elle avait des tons chauds jaunes et rouges qui tranchaient sur le ciel d'un bleu intense : pas la moindre indécision dans les contours; tout cela se détachant en lignes nettes dans une atmosphère limpide où ne flottait pas la plus légère buée. Cependant midi approchait, l'ombre se faisait rare autour de nous; la tête abritée dans une anfractuosité de rocher, le reste du corps allongé sur la pierre, et, cuisant doucement, nous attendions sans impatience la fin de cet interminable transport.

Enfin, la dernière charge est embarquée, les mulets et les chevaux, débarrassés de leurs bâts et de leurs selles, traversent à la nage. Sur la rive gauche du fleuve, il n'y a pas un seul village. Nous nous mettons à l'ombre sous un grand *konar* et nous son-

geons au repos ; mais un vent brûlant s'élève, violent et sec comme le khamsin, que les Égyptiens redoutent tant ; malgré la fatigue, il est impossible de s'endormir sous ce souffle ardent ; nous attendons comme une délivrance la fraîcheur du soir, bien qu'elle doive être le signal du départ pour une autre étape.

Nous avons encore une descente moins abrupte que celle d'hier et une série de défilés moins redoutés des muletiers, quoiqu'ils soient beaucoup plus sauvages. Le dernier, où l'on marche plus d'une heure, a une horreur grandiose. Le fond est large à peine de 20 mètres, et des deux côtés se dressent des murailles hautes d'au moins 50 mètres; des blocs, par endroits, surplombent d'une façon inquiétante. Le fond est semé d'éboulis entre lesquels filtre le sentier ; tout cela est fort imposant enveloppé du morne silence d'une nuit étouffante et sans brise. En sortant de là, nous débouchons dans une large plaine, un souffle frais arrive que nous aspirons avec volupté : c'est la brise de mer. Le soleil, en se levant, nous montre en effet au loin une petite ville aux maisons cubiques entre lesquelles s'élancent quelques palmiers, et, à l'horizon, une bande verte. C'est Bender-Dilem et le Golfe-Persique.

Le calcaire qui forme le sol de la plaine littorale est un dépôt marin récent. Le Golfe-Persique, à une époque peu éloignée de celle où nous vivons, recouvrait cette zone, et ses flots venaient battre le pied des derniers contreforts de la montagne, comme cela a lieu encore sur la côte Baloutche. Ses eaux se sont retirées peu à peu, abandonnant à l'homme des terres nouvelles à cultiver. Il est possible que ce mouvement de retrait continue encore de nos jours ; la côte est très basse, hérissée de hauts fonds. A Bender-Bouchir, les navires doivent toujours mouiller au moins à 3 milles au large. Des observations de plusieurs siècles sont nécessaires pour percevoir ces mouvemens du sol si lents, comme tous les phénomènes pour lesquels le temps ne compte pas. Peut-être cependant depuis la période historique, étant donné surtout que le terrain est prodigieusement plat, la mer a-t-elle abandonné de grands espaces, et ce qui reste des ports antiques du golfe est peut-être actuellement assez avant dans les terres.

Ce calcaire, peu compact, est une excellente terre à blé ; quoique les ruisseaux soient très rares, le pays n'est point sec, le voisinage de la mer donne une nappe d'infiltration, et l'on trouve l'eau partout à moins de 1 mètre de profondeur. Aussi les villages, dont la position n'est déterminée par aucun autre accident de la terre, aboutent-ils et sont éparpillés au hasard dans la plaine. Beaucoup ne sont que des amas de misérables cabanes en nattes supportées par des troncs de palmiers. Les dattiers, les mimosas, les mûriers, les figuiers surtout sont d'une belle venue ; ils atteignent une taille

colossale et procurent aux demeures une fraîcheur relative, en créant alentour une zone où ne se produit pas l'ardente réverbération du sol.

L'eau des puits, dont la plaine est criblée, n'est pas très bonne à boire. Elle est assez limpide ; mais elle a une forte saveur salée et amère ; néanmoins elle est encore préférable à l'eau de la plus grande partie de la Perse. Soit à cause de ces puits, soit parce qu'ils vont souvent à la mer, les habitans du littoral sont presque tous atteints du *ver de Guinée*, qui leur produit de grosses tumeurs aux bras, aux épaules ou aux jambes. A Bouchir, en particulier, ce parasite est extrêmement répandu, et il n'est pas exagéré de dire que la majorité des gens du peuple en est victime.

Il est si aisé de parcourir ce pays dans tous les sens, qu'il ne s'y est point créé de routes ; chacun va droit d'un point à un autre sans qu'aucun obstacle l'arrête. En partant, chaque jour, nous étions obligés de prendre un guide. Tantôt il nous faisait traverser de petits bras de mer de 1 kilomètre de large avec de l'eau aux jarrets des chevaux : le fond était heureusement très régulièrement plat. Puis on allait à travers des plaines toujours en droite ligne, presque toutes les nuits, après quelques heures de marche, le guide déclarait qu'il ne savait plus de quel côté se diriger. Pendant une heure, nous examinions le terrain autour de nous pour essayer de trouver une trace de sentier, un indice quelconque. Si nous apercevions un village, nous nous dirigions de ce côté ; mais dès que les aboiemens des chiens nous avaient signalés, on nous accueillait à coups de fusil. Presque toujours nous acquérions la certitude d'être bien perdus. Alors, nous ressentions une douce satisfaction, nous descendions de cheval, et, étendus sur la terre encore chaude, nous goûtions jusqu'au lever du soleil quelques heures d'un bienfaisant sommeil. Nous trouvions ce court repos dans la fraîcheur du matin bien préférable à la sieste des étouffantes après-midi. Le jour venu, le guide retrouvait son chemin et nous achevions notre étape.

Tout ce pays est splendide, au coucher du soleil surtout : les palmiers ne sont vraiment beaux qu'à ce moment du jour. Sur le ciel et sur la plaine, séparés par un horizon tout droit, s'étend une infinie variété de couleurs : le recueillement des choses gagne l'homme, le bruit cesse dans les villages. C'est l'heure de la prière. Il y a dans ces spectacles un caractère de grand calme et de grande majesté, et l'on trouve beaux au crépuscule ces paysages brûlés que le soleil a rendus insupportables le jour.

Les érosions qui ont raviné le pays ont respecté un petit massif de marnes. Ilot isolé et nu dans la période qui a précédé la nôtre, s'élevant au-dessus des eaux du golfe, tandis que se formait dans leur profondeur le dépôt calcaire qui a si bien nivelé la région, il

conserve encore ce caractère aujourd'hui, bien qu'aucune vague ne déferle à ses pieds; il se dresse au-dessus de la plaine comme il se dressait autrefois au-dessus des eaux. Ces petites collines ont, elles aussi, leur défilé. Au milieu est creusé un puits; nous nous arrêtons un instant pour faire boire nos chevaux et pour remplir nos outres. Quelques hommes arrivent, suivis par un grand troupeau de moutons qu'ils conduisent à Bouchir. On entend de très loin leur piétinement, qui soulève autour d'eux une colonne de poussière. Ils s'arrêtent auprès de nous, et l'un des pâtres puise, dans un vase de cuir fixé là, de l'eau qu'il répand dans un tronc de mûrier creusé, servant d'auge. Les moutons altérés se pressent alentour et les hommes silencieux attendent, leur long bâton sur l'épaule, le moment de reprendre la marche. C'est un tableau de la Bible entrevu dans les premières rougeurs de l'aurore, à cette heure d'engourdissement que produit le sommeil longtemps combattu. Il est rare que les voyageurs qui se croisent alors échangent d'autres paroles qu'un bref salut; puis hommes et bêtes reprennent dans un demi-sommeil une marche que la fatigue rend de plus en plus lente, jusqu'à ce que la vue de l'étape vienne ranimer tous les courages.

A l'exception de cette heure qui précède le jour, les nuits dans ce pays étaient toujours délicieuses. Sous le ciel encore bleuâtre, semé d'éclatantes constellations, les objets conservaient des silhouettes très arrêtées. L'air toujours limpide laissait voir les astres avec une incroyable netteté. Jupiter, émergeant de l'horizon, comme un feu de phare, nous donnait chaque soir l'heure du départ. Nous n'avions plus d'autres montres, celles que nous avions apportées de France nous refusant un service régulier. Lorsque le fin croissant de la lune apparaissait au firmament, marquant aux musulmans le commencement d'un mois, ils levaient au ciel la paume de leurs mains jointes et faisaient leurs dévotions. Nous étions presque tentés d'en faire autant, car la venue de la lune nous annonçait le commencement des étapes claires dans lesquelles le charme de la fraîcheur nocturne s'ajoute à celui de cette lumière blanche, d'une douceur infinie, qui permet de tout voir et qui n'aveugle pas.

Et le jour, quels beaux spectacles, tout au long de la mer! Tantôt, au bout de la plaine jaune, elle apparaissait comme un ruban bleu sombre ou vert, suivant sa profondeur; des traînées d'écume marquaient la crête des vagues. Ces lointains, d'une invraisemblable clarté, étaient splendides, à demi masqués de place en place par des bouquets de palmiers. D'autres fois, nous étions sur le rivage même, dans de petits ports où se groupaient des flottilles d'archaïques bateaux avec leur arrière surchargé de jolis ornemens en bois découpé; les grèves d'un sable fin, et indéfiniment plates étaient

couvertes de petits crabes. Effrayés à notre vue, ils se précipitaient dans leurs retraites, en se couvrant le corps comme d'un bouclier, avec leur pince droite, devenue à cet effet très large et très plate, tandis que la gauche a conservé la grandeur et la forme normales. Retirés dans leurs trous, ils en fermaient l'orifice avec cette pince, bouclier et porte-cochère. La brise du large était toujours fraîche, et l'on pouvait sortir tout le jour, aussitôt satisfait le premier besoin de sommeil.

La montagne est beaucoup plus près de la mer au sud de la Perse que du côté de Suse. A deux étapes, à l'est de Bender-Bouchir, on pénètre dans les premières gorges. Les stratifications géologiques ne diffèrent que par des détails de celles que nous avons rencontrées en allant à Malamir. On y trouve aussi superposés des marnes à banc de grès, du gypse, des marnes encore, et enfin les assises du calcaire compact. D'une façon générale, les ravinemens ont été, dans cette partie de la chaîne, beaucoup plus profonds; d'énormes éboulemens ont en partie adouci les pentes trop abruptes, et l'on conçoit que cette route ait été suivie de préférence par les piétons ou les caravanes pour descendre à la mer des plateaux de l'Iran.

Un premier *kotal* donne accès sur le plateau de Konartakhteh. Le centre de cette plaine est entièrement couvert par une forêt de palmiers. De misérables cabanes de nattes, quelques maisons de terre, forment le village auprès duquel s'élève, blanche et coquette, la maison du télégraphiste anglais. Elle est abandonnée en cette saison, l'employé, en raison de la trop forte chaleur, étant allé occuper un poste plus haut dans la montagne. Les palmiers de Konartakhteh produisent d'excellentes dattes; celles de Bassorah, dont la réputation est universelle, leur sont de beaucoup inférieures.

En sortant de ce plateau, la route suit le fond d'une profonde gorge où court un petit ruisseau d'eau saumâtre encombré de paquets d'algues. Bientôt on gravit toute la masse du gypse par un sentier appliqué au flanc de la paroi du ravin. Les pieds des mulets ont creusé leur chemin dans la roche tendre assez profondément pour qu'il se soit produit un parapet du côté du précipice. Il y a 400 mètres à monter. Une caravane est engagée avant nous dans le *kotal*; l'étroitesse du chemin ne permet pas de la devancer, et sa longue file de bêtes chargées serpente au-dessus de nos têtes.

L'ascension est fort longue, car à chaque instant un mulet s'abat et barre le sentier, arrêtant tout le convoi; il faut attendre qu'il soit relevé et rechargé sans hâte, avant de reprendre le mouvement.

Bientôt nous entendons les sonneries d'une autre caravane qui descend. Vite les muletiers se hâtent d'arrêter leurs bêtes dans toutes les parties élargies de la route, et l'on attend. Un cheval en tête, chargé de pompons et d'énormes cloches, fier du rôle important qui lui est confié et ne se laissant devancer sous aucun prétexte, le flot descendant passe devant nous. Les hommes, très affairés, n'oublient pas cependant de se faire de mutuelles politesses et de se demander réciproquement des nouvelles de leurs excellences. Ce sont des paquets de coton qu'ils emportent, et il en passe toujours. Toujours on voit, à l'échancrure qui marque sur le ciel la fin du kotal, apparaître un nouveau mulet entre ses deux ballots. Enfin, c'est tout! La caravane disparaît dans la profonde gorge d'où nous venons. On n'entend plus que le bruit de ses clochettes qui va s'affaiblissant; nous achevons notre ascension, la barbe et les cheveux poudrés à blanc par la poussière de plâtre, sans compter ce qui nous est entré dans la bouche.

Voici le joli plateau de Kamaradj avec sa coquette petite ville, dont les blancs *imam zadés*, les maisons surmontées de *badgirs*, tours carrées qui amènent l'air du dehors, s'adossent à la montagne. A la fin de juin, c'est-à-dire en plein été, la température nous paraît tout à fait douce, à nous qui venons de l'Arabistan; même le soleil de midi ne nous incommode pas. Les habitans ont déjà vu des Européens, et nous ne sommes plus en butte à l'indiscrète curiosité qui nous avait si fort fatigués à Suse, chez les Bakhtyaris et chez les Arabes.

Une route accidentée et sinueuse, où abondent les montées, les descentes et les gorges, mais où ne se trouve aucune pente trop abrupte, nous mène dans le grand plateau de Kasrân, clos de toutes parts par la montagne. C'est une des plus belles parties de la Perse. La plaine est parcourue par des eaux vives, et l'on comprend fort bien sa splendeur passée, attestée par les ruines qui s'étendent sur 20 kilomètres de Kasrân à Chapour. A la fois exempte du torride été de l'Arabistan et du long hiver des plateaux iraniens, elle jouit d'un climat charmant. C'est la limite supérieure du palmier. On peut comparer ce plateau au nord de l'Algérie; l'été, le thermomètre monte peut-être plus haut; mais comme, en revanche, il y fait beaucoup plus sec, la chaleur est plus facile à supporter. De nombreux villages sont encore aujourd'hui répandus çà et là. Des champs de blé, d'orge, des rizières couvrent une partie du plateau; mais comme il est trop étendu pour le nombre d'hommes qui y vivent, il existe encore de grands pâturages, et c'est de toute la Perse l'endroit où l'on voit les plus grands et les plus beaux troupeaux, ceux des nomades exceptés. Le *konar* des parties inférieures

de la montagne est devenu très grêle ; il est fort répandu encore, mais ne dépasse pas la taille d'un buisson ; en revanche, les myrtes fleuris forment de véritables bosquets.

De ce plateau se détache une longue gorge où l'on pénètre à travers des rizières, dans lesquelles les chevaux enfoncent jusqu'au ventre. Elle est enfermée à droite, à gauche et au fond par de hautes montagnes, et sur leurs flancs sont taillés les bas-reliefs représentant les exploits de Chapour. D'un point un peu élevé de la montagne cette étroite vallée offre le plus riant tableau. Le ruisseau qui la traverse se déroule au loin comme un long ruban verdâtre taché d'écume ; il est encadré dans la verdure des arbres et des grands roseaux. Par endroits, il disparaît en bouillonnant dans les restes d'un antique aqueduc ; en d'autres points ses eaux vives et froides comme la glace se perdent sous des massifs de myrtes, de saules, d'acacias et de figuiers.

Kasrân est une assez grande ville ; une eau limpide court dans toutes les rues. Le bazar est rempli d'étoffes de Bombay et de pacotille anglaise ; on y trouve aussi de la glace, ce qui ne fut pas sans nous causer une certaine joie. Dans toutes les grandes villes de Perse, sur les plateaux, c'est un produit commun, au point que le plus pauvre soldat peut boire de l'eau fraîche pendant tout l'été. Au milieu de la ville se trouve une petite place, et, sous les arbres, des Persans assis causent et fument leur éternel *ghalian*. Une belle piscine de pierre se trouve là, au milieu des tombes, car la place sert aussi de cimetière. Il règne alentour une grande activité : les uns y puisent de l'eau pour laver leur cheval ; les autres, tout nus, y entrent pour faire leurs ablutions. Une mosquée, entourée de maisons blanches, s'élève au milieu des palmiers, et le tout se détache sur la montagne bleue. C'est un fort joli séjour.

Le mûrier prospère dans toute la Perse, et il n'y a pas un seul ver à soie. Dans le nord, on le comprend assez, en raison du long et froid hiver ; mais à Kasran, par exemple, où il n'y a ni neige durable, ni chaleurs excessives, on ne se rend pas compte de cette absence. Des magnaneries installées là produiraient la soie à très bas prix. En communication avec l'Europe par le télégraphe ; à quatre jours de la mer, avec toute facilité par conséquent pour faire venir des approvisionnemens et pour envoyer les produits du pays ; les journées d'hommes presque pour rien : on ne saurait trouver de meilleures conditions pour une exploitation.

Au-dessus de Kasrân, l'aspect de la montagne devient plus rude et plus sauvage ; autour des plateaux, plus étroits, se dressent des montagnes de roches éboulées, dont les durs contours disparaissent sous le vert manteau des grandes forêts de chênes. Ces arbres sont un peu rabougris ; leurs branches tordues ont des allures gri-

maçantes. Dans les périodes de disette, en particulier l'année de notre voyage, les habitans, assez clairsemés d'ailleurs, recueillent les glands et en font du pain. Au moment de la fonte des neiges, des torrens, des cascades se précipitent dans les gorges et rendent le passage impraticable. Le sommet du *Kotal Pirizan* (Kotal de la vieille femme) est le point le plus élevé de cette route; il est environ à 2,500 mètres au-dessus de la mer. Nous redescendons de là sur Chiraz, qui n'a plus que 1,660 mètres d'altitude.

Nous sommes enfin rendus dans le beau pays des mosquées à coupoles émaillées, des jardins et du vin doré. Les quelques Européens et les Arméniens qui y sont établis nous font le plus charmant accueil. De là à Téhéran, nous traverserons désormais cette partie de la Perse que Mme Dieulafoy a décrite dans *le Tour du monde* d'une façon si vivante : la Perse avec ses bazars, ses marchands, ses fonctionnaires, ses caravanes et ses muletiers, qui se distinguent de tous les autres Persans non-seulement parce qu'ils conduisent des mulets, mais encore parce qu'ils sont relativement honnêtes.

III.

Le nord de la grande plaine qui s'étend du pied de la montagne à la mer est occupé par les Arabes; le sud, à partir de Bebahan, par les Persans. Des tribus issues du mélange des deux races forment, au sud de Ram-Hormuz et tout au long de la côte, le fonds de la population.

Les Arabes de Perse, que nous avons eu surtout occasion de connaître à Suse, puisque nous vivions constamment au milieu de leurs tribus, présentent, moins que leurs voisins de Turquie, le type sémite pur. Il ne se trouve guère que chez les chefs; les autres sont plus ou moins fortement marqués du caractère des Susiens, avec lesquels ils se sont évidemment fondus. Par leur front large, par leur nez épaté, ils se rapprochent des habitans de Dizfoul; mais ils restent Arabes par la rareté et la finesse relatives de la barbe, la maigreur du mollet et la délicatesse des attaches. Leurs cheveux sont légèrement crépus; ils ne les coupent que dans la première enfance : arrivés à l'âge d'homme, ils en font le plus souvent deux longues nattes, qu'ils laissent tomber sur la poitrine de chaque côté de la tête. Leur vêtement se compose presque uniquement d'une pièce de laine, grossièrement tissée, dans laquelle ils se drapent; les riches seuls ont une robe mieux ajustée. Ils ont sur la tête la classique *koufée*, ceinte de la corde de chameau. Leur force musculaire est très faible; ce qui tient non point à leur alimentation, mais à la race : car les Loris, qui mènent exactement

le même genre de vie, sont très vigoureux. Ils sont, en revanche, doués d'une extrême résistance à la fatigue, aux privations et à la douleur. Pouvant facilement rester vingt-quatre heures sur un cheval sans prendre aucune nourriture, ils sont également bons piétons. Ils marchent indéfiniment, jour et nuit, sans s'arrêter, soutenant leurs forces avec une poignée d'herbes ou quelques têtes de chardons qu'ils épluchent à la façon d'un artichaut. A la vérité, ces prouesses, que chacun d'eux peut faire et qui n'étonnent personne, ne constituent point leur régime ordinaire; le repos au soleil est l'état qu'ils affectionnent le plus et auquel ils se livrent le plus volontiers.

Ils sont d'une violence inouïe; leur physionomie, en général assez dure, prend, lorsque la colère les domine, une expression vraiment farouche. Ces emportemens de sauvages sont, en réalité, leur moyen d'intimidation le plus efficace sur les Persans, qui demeurent épouvantés à la vue de ces faces qui se crispent, de ces yeux féroces et de ces dents blanches entre lesquelles sortent de rauques imprécations. Au reste, ils ont la main légère et sont prompts à jouer du lourd bâton qui ne les quitte jamais, à moins qu'ils n'aient un fusil ou un sabre. Leurs mouvemens impétueux sont d'ailleurs tempérés par une extrême prudence, et, vis-à-vis des Loris ou des Bakhtyaris, qui ne les redoutent point, ils ont d'autres façons d'agir. Leur colère ne suit son libre cours que si leur adversaire a peur le premier.

Très hospitaliers, faisant beaucoup moins que les Persans de vaines promesses ou de chimériques offres de services, ils sont aussi bien moins intelligens. La force brutale est leur seule manière de prendre le bien d'autrui, ce qui semble être en Perse le but de tout effort. Les Arabes sont pillards au-delà de toute expression: la maraude est à peu près la seule occupation des hommes. Ils se précipitent sur les caravanes en poussant de grands cris et en tirant des coups de feu; ils assomment à moitié ceux qui n'ont pas pu fuir assez vite et emportent tout ce qu'ils peuvent. Les plus audacieux enlèvent tout le convoi, bêtes et charges. Le cheik de la tribu prélève un tant pour cent sur la prise, et les hommes qui ont mené l'expédition se partagent le reste. Outre ces aubaines, qui sont accidentelles, il y a chaque jour un coup de main contre une autre tribu; non pas qu'ils se haïssent. « Nous ne sommes point, disent-ils, ennemis de cœur, mais seulement ennemis de buffles. » Ils entendent par là que le vol des troupeaux est seul cause de leurs querelles. Il existe ainsi entre eux une comptabilité très compliquée. Telle tribu, disent les uns, a encore tant de bêtes à nous. Alors une petite bande se met en marche, et, si les circonstances sont favorables, ils reprennent ce qui est censé leur appartenir et

même quelque chose en plus s'ils le peuvent. De ce fait, l'autre tribu devient la volée et se considère comme ayant des troupeaux à reconquérir.

Au bout de quelques années, les comptes s'embrouillent, et chacun, pour ne pas être dupe, vole tout ce qu'il peut dès que l'occasion s'en présente. D'ailleurs, voler n'a point pour eux un sens méprisant, ils montrent leur butin avec le même orgueil que s'il s'agissait de n'importe quel fait de guerre. Nous avons rencontré une fois en plaine une dizaine d'Arabes armés; ils nous saluèrent et nous demandèrent du pain. « Depuis cinq jours, nous dirent-ils, nous marchons dans le Sahara, n'ayant à manger que de l'herbe, et, par Allah! nous sommes vraiment malheureux, nous avons seulement pu voler ces deux buffles que vous voyez. » Leur infortune était encore au-dessus de leurs prévisions; car, à peine à une heure de leur campement, les propriétaires dépouillés, qui les suivaient depuis deux jours, tombèrent sur eux à l'improviste, les mirent en fuite et reprirent le chemin de leurs tentes avec les deux buffles, qui devaient commencer à trouver singulière cette promenade sans but.

Les combats qui se livrent autour des troupeaux ne sont pas toujours inoffensifs. Il y a souvent mort d'homme. En descendant l'*Ab Dizfouli*, nous avons trouvé, s'en allant au fil du courant, un Arabe tué par un coup de sabre dans le dos. Combien d'autres sont venus à Suse pour faire soigner des blessures reçues en pareille circonstance! L'un avait depuis six semaines une balle dans la poitrine, et, chose vraiment prodigieuse, il avait fait dans cet état une longue étape à cheval; un autre, avec une balle dans le mollet, fit trois jours de marche pour venir se faire panser. Leur bestiale résistance à la douleur est vraiment extraordinaire.

Les Arabes sont, en immense majorité, nomades. Ils vivent sous des tentes de laine noire que les femmes tissent elles-mêmes. Les hommes filent, et, en traversant les tribus, on les voit causer et se promener en tournant rapidement entre leurs doigts le primitif dévidoir. La tente est divisée, perpendiculairement à sa longueur, par une claire-voie de roseau ou de palmier. Un des compartimens est affecté à la vie du dehors : c'est là que le mari reçoit ses amis ou les étrangers; l'autre côté est réservé pour la vie de famille. Les femmes y séjournent le plus souvent: les jeunes, occupées au tissage des tapis ou des étoffes; les vieilles, s'employant aux plus gros travaux. Cependant, les femmes de tribus ne sont point strictement tenues au séjour dans le harem; elles vont et viennent à visage découvert, causent avec l'étranger, ce que l'on ne saurait jamais voir dans une ville persane.

Les tribus, aujourd'hui ruinées par des impôts excessifs et tou-

jours croissans, étaient, il y a quelques années, très riches. Ce fait est facile à comprendre. Les nomades retirant de leurs troupeaux le vivre et le couvert, n'ayant d'ailleurs aucun besoin factice, n'achètent presque rien; ils vendent au contraire beaucoup: la laine, le beurre, les chevaux, les mulets, les chameaux.

Au printemps, lorsque vient le moment de tondre les troupeaux, une activité inusitée secoue tous les campemens. Entre les tentes, ce ne sont que groupes de femmes tenant les moutons, tandis qu'un homme fait tomber l'épaisse toison et que les enfans dansent et gîapissent. C'est le seul moment de travail pour les hommes, car les femmes sont toujours fort occupées. Il leur faut courir la plaine pour recueillir çà et là les brindilles des rares buissons. La recherche du bois à brûler est leur perpétuel souci: on les voit rentrer aux campemens par files de dix ou douze, portant sur la tête d'énormes paquets. Puis, il faut préparer les alimens, écraser le blé entre deux meules que l'on tourne à la main, pétrir, faire cuire le pain, traire les troupeaux. Les hommes aident un peu pour ce dernier travail, qui se fait au point du jour, avant le départ pour le pâturage, dans la tiède buée qui monte des tentes et de toutes ces bêtes réunies. Les jours de grosse besogne sont surtout ceux où la tribu lève le camp. Il faut tout plier, attacher et fixer sur le dos des chameaux, des mulets et même des vaches. Sur le haut des charges, on juche de tout petits enfans, sans se soucier des chutes fréquentes qu'ils font pendant l'étape: ceux qui résistent deviendront évidemment excellens cavaliers. Les premiers prêts s'en vont; les autres suivent à mesure, et c'est une pittoresque confusion de troupeaux, d'hommes, de femmes et d'enfans. Le soir on s'arrête, on plante les tentes, et l'on recommence au bout de quelques jours.

Le beurre est, après la vente des chevaux et des chameaux, la plus grosse source de revenus. Pour le fabriquer, les femmes agitent violemment une outre pleine de lait suspendue à trois bâtons croisés. Ce procédé primitif et fatigant leur permet néanmoins d'obtenir du beurre. Elles ne lui font subir aucune autre préparation que de le faire fondre pour le séparer de l'eau, puis elles le coulent dans des outres. C'est alors le *rooughun* que les Persans emploient pour leur cuisine, et dont ils sont si friands qu'ils le mangent à pleines mains jusqu'à s'en rendre malades. De petits marchands viennent acheter ces produits et porter aux Arabes les objets qu'ils ne savent point fabriquer, en particulier les outils de fer. Ces colporteurs circulent sur le territoire des tribus les plus pillardes sans être jamais inquiétés, les nomades, qui ne fréquentent pas volontiers les villes, ayant constamment besoin d'eux.

Les moutons de Perse ont de très grosses queues, masses de graisse qui se gonflent au printemps, quand la nourriture est à discrétion, et qui décroissent l'été; les bœufs ont aussi sur les épaules une bosse graisseuse. C'est un fait fort curieux que tous les herbivores vivant dans les régions où règne, pendant la plus longue partie de l'année, une sécheresse absolue, puissent ainsi accumuler dans une partie de leur corps des réserves pendant la période d'abondance et les absorber peu à peu pour s'aider à vivre dans les momens où l'herbe est rare. C'est ainsi que le chameau et le bœuf ont leur bosse et le mouton sa queue. Il y a même plus : dans l'Arabistan, où le gazon atteint une taille extraordinaire, les troupeaux n'en absorbent qu'une faible portion au printemps; il reste pour l'été une quantité considérable de vivres, secs à la vérité, mais pouvant aussi bien servir d'aliment que le foin pour nos animaux domestiques. Aussi les moutons des Arabes ont-ils la queue beaucoup moins développée que leurs congénères des plateaux persans, où la rareté du fourrage en été est plus accentuée. Les buffles, hôtes du même pays, mais vivant toujours au bord des fleuves, ne connaissent pas la période d'herbe séchée et rare, aussi n'ont-ils jamais de bosse.

Les Arabes vivent sous un régime à la fois de communauté et de propriété individuelle. Chaque chef de famille possède en propre ses bestiaux, ses ustensiles de ménage, ses vêtemens et sa tente. D'autre part, le cheik de la tribu paie impôt au gouvernement ou plutôt paie la location de la terre qu'il occupe. La jouissance d'un territoire déterminé appartient donc à toute la tribu, représentée par son chef; le fourrage est une propriété commune à toutes les familles, et les troupeaux de la tribu paissent ensemble. Si quelqu'un veut cultiver du blé, il doit d'abord verser une certaine somme au cheik; c'est en quelque sorte une sous-location du sol. Contre cet argent, la jouissance du champ, retirée à la communauté, lui est acquise pour une année; il peut cultiver, récolter et emporter le blé, qui est sa propriété. Cependant le cheik, qui paie au gouvernement pour toute sa tribu, doit retrouver l'argent qu'il a versé. Il prélève une certaine part sur la vente des bestiaux, de la laine, du blé, et chaque homme, d'ailleurs, lui paie une cote personnelle.

Le cheik est l'homme de la tribu le plus riche, celui qui possède les plus grands troupeaux et les plus belles tentes. Son autorité est toute fondée sur le respect et l'amour de ses hommes; il se montre, d'ailleurs, toujours extrêmement bienveillant avec eux, et le plus pauvre vient sous sa tente, fume son *gahlian*, boit son café sans la moindre gêne et sans aucune affectation de déférence, — fait

qui paraît monstrueux aux Persans, chez qui l'étiquette est observée avec une rare précision. Les chefs de tribu vivent entourés de l'estime générale, ne se livrant à aucun travail, restant graves, assis sous leurs tentes. Ce manque absolu de mouvement, marque de leur dignité, rend tous les vieux cheiks impotens et goutteux, ce qui contraste singulièrement avec leurs alertes et maigres sujets. Au reste, ils ne peuvent exiger aucun acte d'obéissance autre que le paiement de l'impôt, sans quoi on fuirait vers un autre campement. Le titre de cheik est héréditaire et appartient à tous les fils ; mais l'autorité ne revient qu'à un seul, généralement l'aîné, à moins que le gouvernement ou la tribu elle-même n'exige que le pouvoir soit exercé par un autre membre de la famille.

Dans une région, le chef de la plus grande tribu, de laquelle les petites sont en général des rejetons, a une sorte d'autorité sur les autres cheiks. Il les réunit à un jour donné et il distribue à chacun les pâturages suivant l'époque de l'année. Les collisions qui se produiraient si deux tribus voulaient occuper en même temps le même point sont ainsi évitées. C'est aussi le moyen de tirer le meilleur parti possible des herbages. Telle partie sableuse de la plaine produit exclusivement des graminées dont l'épi est très barbelé et qu'il est impossible de faire paître aux troupeaux quand il est sec. Le grand cheik concentre, au commencement du printemps, avant que l'épi ne soit formé, toutes ces tribus à cet endroit. Cette ressource épuisée, il disperse les campemens sur tous les points où la venue des chardons empêchera de pénétrer un mois plus tard. Il réserve pour la fin les lieux où croissent l'herbe tendre et la folle avoine. Il distribue aux propriétaires de buffles les territoires qui bordent les fleuves. Son autorité ne va pas plus loin. Il a sa tribu qu'il administre comme les autres, il y perçoit l'impôt : c'est aussi à lui que les petits cheiks versent leur tribut, et il sert d'intermédiaire entre le gouvernement et eux.

Quelques-uns de ces grands cheiks groupent autour d'eux d'énormes campemens ; leurs tentes noires, qui abritent parfois une population de 5 à 6,000 âmes, couvrent la plaine comme de véritables villes. Leurs cavaliers sont nombreux et hardis, et pourraient tenir tête aux troupes royales s'ils avaient le moindre soupçon de discipline. Vêtus, comme leurs hommes, de laine, un peu plus finement tissée peut-être, les cheiks ne font point montre de cette puissance et de cette richesse réelle : point d'éclatans costumes, point de belles armes ou de superbes harnachemens pour les chevaux. Sous la domination persane, tout faste extérieur serait d'ailleurs une imprudence et une tentation pour le gouverneur royal de s'emparer d'une richesse ainsi manifestée.

L'exploitation de l'Arabe par le fonctionnaire persan ressemble à une véritable curée. Les *Tehérani*, que la débauche ou le jeu ont ruinés et qui ne peuvent, à cause de la grande concurrence, refaire leur fortune à la cour, partent pour l'Arabistan, et l'impôt va toujours en croissant, car le seul principe économique, en pareille matière, est de faire rendre à chacun tout ce qu'il peut. Les nomades qui ont besoin d'un grand territoire et d'un grand calme pour nourrir leurs troupeaux dont ils vivent, sont obligés de payer. La résistance leur est impossible : quelques cavaliers battant la plaine et empêchant les troupeaux de sortir ou seulement de paître librement, et voilà la tribu affamée. La seule ressource qu'ils aient, c'est de fuir vers la Turquie, au long de la Karkhah, dans ces territoires qui, en droit, appartiennent à la Perse, mais qui, en fait, n'ont point de maîtres. Ils ont parfois recours à ce moyen extrême, et le gouvernement, privé de l'impôt régulier pour avoir trop voulu exiger, est obligé de faire des concessions. Une tribu fait aussi parfois lorsqu'elle se trouve opprimée par un grand cheik. Dans ces conditions, dégagés de tout lien, les Arabes donnent libre cours à leurs instincts pillards que ne tempère plus la crainte d'un fort impôt extraordinaire au cas où ils seraient découverts, et il est fort dangereux de les rencontrer sur son chemin.

Les territoires désertés qui environnent Bam-Hormuz ont été envahis par ces tribus fugitives. Faute de guide, nous étions forcés de faire route le jour seulement; nous avions résolu de passer la nuit à Sultanabâd, village abandonné et ruiné; une seule famille d'Arabes, n'ayant rien à perdre, n'avait point fui. On nous avait bien parlé de pillards; mais, néanmoins, nous nous préparions à dormir lorsque notre domestique vint nous avertir que plusieurs hommes s'approchaient de nous en rampant à terre pour se dissimuler. Nous envoyons quelques balles dans cette direction, un bruit de pas précipités se fait entendre : les Arabes ont manqué leur coup et s'enfuient. Trois fois dans la nuit ils reviennent à la charge, et ils sont toujours reçus à coups de fusil. D'ailleurs, ils n'insistent pas; voyant qu'ils ne peuvent nous surprendre endormis et que nous sommes sur nos gardes, ils se retirent, n'osant affronter en face des armes qui font de si terribles détonations et dont ils ont admiré le mécanisme dans la journée. A l'aurore, un des Arabes restés dans le village consent à nous servir de guide, en nous recommandant, par-dessus tout, de casser la tête sans pourparlers à quiconque s'approcherait, sous n'importe quel prétexte, pour prendre la bride des chevaux. Nous longeons une épaisse forêt de saules. De temps en temps, de petits groupes d'Arabes en sortent avec leurs longs fusils sur l'épaule : rien dans leur aspect général n'annonce l'hon-

nêteté. Notre muletier croit décidément venu le jour de sa ruine, et, oubliant les soins affectueux dont il entoure ordinairement ses bêtes, il saute sur la charge la plus légère et sans relâche active la marche, lui qui toujours trouvait l'allure de la caravane trop rapide. Il ne retrouve un peu de calme que lorsque nous arrivons enfin dans une belle plaine cultivée et que nous quittons les territoires arabes.

Une étroite bande de terrain passant par Chouster, Ram-Hormuz et Mohammerah, marque la limite entre les Arabes et les Persans. Les habitans, cultivateurs du sol, rappellent les Farsis par leur nez long et droit; mais ils sont Arabes par la barbe et les cheveux. Ce caractère semble être celui que les Sémites croisés conservent le plus intact. Leur costume est un mélange de celui des deux peuples dont ils sont issus. Ils sont coiffés d'un turban de couleur sombre dont ils disposent les plis d'une façon toute spéciale et assez coquette. Ils parlent les deux langues avec facilité, mais ils semblent avoir une certaine prédilection pour l'arabe. C'est de cet idiome qu'ils se servent entre eux, et ils en font sentir les dures et gutturales intonations en parlant le persan. Conservant un peu de la brutalité du nomade, ils n'offrent pas l'intérieur prévenant de l'Iranien; mais ils sont plus dissimulés que lui et plus dépourvus encore de tout sens moral.

Le village de Kurdistan fut une de nos plus agréables étapes. Nous entrions dans le Fars. L'hospitalité des ket-khoda, des aghas ou des khan de villages était tout aussi cordiale que celle des nomades et beaucoup plus discrète. Nous étions seuls toute la journée : le soir seulement, ils venaient prendre de nos nouvelles, et nous causions longuement et amicalement jusqu'à l'heure de la prière. Leur esprit vif leur suggérait sur nos mœurs les questions les plus variées, et leur aimable tolérance nous épargnait les oiseuses controverses théologiques auxquelles nous étions trop souvent soumis. Ils nous donnaient, en retour, des détails sur la vie du pays. Même, au long du littoral, ils avaient connaissance de notre civilisation et des puissances européennes : la question anglo-russe en Asie centrale, qui traversait alors une de ses périodes aiguës, les intéressait vivement. Ce sont eux, d'ailleurs, qui nous donnèrent, à cet égard, des renseignemens, étant mieux informés que nous.

Les chefs de villages possèdent tous une maison de briques très habitable. Devant la porte, on voit parfois de petits canons rouillés, sans affûts, hors de service, mais dont le maître est très fier, car le canon est pour lui comme le symbole de la puissance occidentale. La maison est toujours formée de quatre corps de bâtimens

entourant une cour. La partie qui fait façade est traversée par un long couloir qui donne accès sur la cour; et des deux côtés de cette entrée se trouvent deux chambres dont le sol est couvert de nattes. Elles sont réservées aux étrangers qui s'arrêtent au village. Toute la vie intérieure des hommes de la maison se passe sous cette porte où règne un perpétuel courant d'air. C'est là qu'ils causent et fument, tandis que les femmes demeurent enfermées dans le reste du logis. C'est là qu'on se raconte toutes les nouvelles de la région et qu'on se rassemble pour écouter les derviches et les voyageurs. Il s'y passe parfois des scènes amusantes.

A Chabounkara, un singe était attaché sous cette porte. Chaque homme qui passait là, et il en passait beaucoup, enlevait sa coiffure et lui présentait sa tête. Le singe, sans manifester d'étonnement, habitué à ce manège sans doute, plongeait ses petites mains dans les longs cheveux, les écartait avec des gestes fébriles, tout en les examinant avec le plus grand sérieux. Nous comprîmes tout de suite qu'il cherchait la petite bête. Toutes les fois que son attentive application le conduisait à un résultat, sa physionomie mobile s'éclairait brusquement: il saisissait l'objet, le portait à sa bouche et, redevenu grave, il le grignotait à la manière arabe.

Parfois nos hôtes nous donnaient à choisir entre cette chambre et l'ombre d'un arbre. Nous préférions toujours ce dernier abri, parce qu'il nous permettait de ne perdre aucune des brises qui effleuraient la plaine. Nous avons ainsi passé sous de grands figuiers de charmantes journées.

Les khans qui gouvernent les petites villes des bords du golfe sont à la fois des administrateurs et des commerçans. En relations continuelles avec les maisons européennes de Bender-Bouchir et de Bassorah, ils ont acquis une façon de traiter les affaires plus en rapport avec nos mœurs que celle de leurs congénères de l'intérieur. A Chiraz, un petit marché peut durer un mois, mais il dure au moins plusieurs jours. Le vendeur demande d'abord un prix exorbitant, l'acheteur fait une offre dérisoire; puis, à chaque fois qu'ils se rencontrent au bazar, l'un baisse son prix, l'autre augmente son offre, et, au bout de quelque temps, ils s'accordent à peu près à la valeur réelle de l'objet. Mais le marchand diminue d'autant moins ses prétentions que le client lui paraît plus pressé ou plus désireux d'acquérir. Celui des deux qui a le mieux le temps d'attendre a tout l'avantage. Cette façon d'agir leur est préjudiciable vis-à-vis des Européens, auxquels ils font des prix exagérés, les voyant toujours pressés de conclure; alors ceux-ci n'achètent pas. Aussi, à Téhéran et à Bender-Bouchir, les Persans ont-ils renoncé à ces mœurs et traitent-ils les affaires d'une façon relativement rapide.

Dans les villages du littoral, le khan sortait chaque soir sur une terrasse qui regardait la mer. Ses nombreux intendans venaient un à un, apportant leurs recettes, qu'il inscrivait lui-même à mesure. Cette comptabilité durait assez longtemps, car ils font un important commerce. Puis, les affaires finies, on apportait le thé et les *gahlians*, et ils restaient là, devisant à voix basse, engourdis par la tiédeur d'une nuit d'été et bercés par le léger clapotis des vagues.

Dans les très petits villages, nous étions encore en butte à la défiance et à l'intolérance religieuse. Aïssar, en particulier, est un amas de chétives huttes; les habitans ne connaissent rien au-delà de leurs palmiers. Nous y arrivâmes dans les premiers jours du mois de rhamadan, et, comme nous ne dissimulions pas notre intention de nous restaurer, les habitans, indignés, se mirent à nous injurier et refusèrent de nous vendre des vivres. Le jeûne n'entrant point dans notre programme, nous fîmes, malgré leurs protestations, une chasse à la poule, couronnée bientôt par le plus brillant succès. L'animal tué, plumé et cuit, son propriétaire n'eut plus qu'à venir chercher l'argent qui lui était dû, et nous pûmes manger le déjeuner si étrangement conquis.

Malgré son état de ruines, Bebahan est encore la ville la plus importante de cette région. Ethnographiquement et politiquement, elle dépend du Fars, bien que les cartes la comprennent dans l'Arabistan. Son gouverneur relève de celui de Chiraz. Nous y fûmes bien accueillis. Notre hôte nous envoya un déjeuner et un dîner servis à la persane, tous les plats ensemble sur un grand plateau. Les gens de la maison nous apportèrent des *chirini*, sucreries variées, poudre de café, de sucre et d'aromates broyés ensemble. Très parfumé et délicieux, ce mélange avait sur les nerfs une action énergique, et il eut pour effet de nous tenir tout une nuit éveillés. Tous les couloirs, tous les escaliers du palais étaient encombrés de dormeurs; la promenade n'était possible que dans les jardins. Il faisait très doux au dehors; toute la maison paraissait endormie. Vers minuit, nous vîmes sortir de l'endéroun un homme portant à la main une de ces lanternes vénitiennes ayant la taille d'un petit tonneau et que les Persans appellent des *fanous*; une femme voilée marchait derrière lui d'un pas rapide. Il la conduisit à l'appartement où, le soir, nous avions vu se retirer notre hôte. Une heure avant le jour, la même femme suivait d'un pas moins rapide le même domestique portant son *fanous* et rentrait à l'endéroun. Quoique déjà habitués aux mœurs musulmanes, cette façon d'envoyer quérir une compagne par un homme de confiance et de la congédier quand le besoin de solitude se fait sentir nous parut assez originale.

Le gouverneur de Bebahan est propriétaire de nombreux mulets

et fait un gros commerce par caravanes. Il nous recommanda vivement de descendre sur le bord de la mer pour gagner Chiraz et de ne point traverser la plaine de Lichter, comme nous en avions l'intention. En cette saison, les habitans, fuyant la torride chaleur de l'été, sont tous à la montagne, et nous n'aurions pas pu, disait-il, trouver de vivres. Il nous donna une lettre pour le chef d'un détachement de *tofangchis* qu'il avait chargé d'escorter ses caravanes pour le passage d'un défilé réputé dangereux. Nous eûmes la mauvaise idée d'accepter. Une vingtaine d'hommes formaient ce poste. Ils étaient installés avec leurs femmes et leurs enfans à l'entrée du défilé; ils s'étaient construit des cabanes en nattes. Ils faisaient leur service avec une ponctualité de troupes mieux disciplinées et mieux rétribuées : ce qui nous donna une haute opinion de la sévérité du gouverneur, qui paraissait cependant un homme fort aimable. Chaque caravane avait son escorte de six ou sept hommes armés, qui l'accompagnaient jusqu'à la sortie du défilé au moins 10 kilomètres plus loin.

Nous arrivions au coucher du soleil et nous comptions partir immédiatement pour profiter de la nuit; le chef des *tofangchis* vint à notre rencontre. « Tous nos hommes sont en marche, nous dit-il. Reposez-vous quelques heures et, au milieu de la nuit, vous serez plus dispos pour partir. »

Nous nous étendons à terre à une certaine distance du village et, lorsque nous nous réveillons,.. c'était le lendemain matin. Nous aurions voulu partir. Impossible, l'escorte a besoin de quelques heures de repos et ne sera prête qu'à midi. — Il fait une température exquise, à l'aurore, quand on a bien dormi. Nous cherchons une anfractuosité du rocher pour passer la matinée à l'abri. Nous avons devant nous une petite plaine grillée, hérissée de blocs de poudingue. — Le temps se passe, l'ombre devient rare.

— Si nous partions?

— Si vos excellences l'ordonnent, mes hommes sont prêts; mais il vaudrait beaucoup mieux pour vous attendre la nuit et ne pas vous exposer au soleil, en plein midi, dans ces gorges, où il fait plus chaud que partout ailleurs.

Après tout, cet homme a raison. Au reste, puisque l'escorte n'est pas là auprès de nous, rien ne prouve qu'elle soit prête. Nous cherchons de l'autre côté du rocher une autre saillie faisant ombre l'après-midi, et nous nous disposons, sans impatience inutile, à passer quelques heures en ce lieu. Ce n'est pas qu'il soit agréable, il s'en faut de beaucoup. L'eau que nous avons bue ce matin au déjeuner nous a semblé fort bonne, quoique un peu trouble; nous en ignorions la provenance. En ce moment, nous avons devant nous, au

fond d'un trou, une petite mare, résidu des pluies auquel l'imperméabilité du sol n'a pas permis de filtrer. Ce réservoir a moins de 10 mètres carrés, mais il est assez profond. C'est là que les femmes du village viennent remplir leurs outres et, sans se soucier autrement de nous, elles procèdent à toutes les ablutions recommandées par le Prophète, avec la même liberté d'esprit que dans le hammam le plus discret. Un peu plus tard, notre muletier, passant au bord de la mare, y prend un bain complet, puis y lave ses habits; il est juste de dire qu'ils en avaient grand besoin. Nous ne bûmes pas le soir au dîner.

— La nuit venue, point d'escorte. Nous faisons charger nos mulets et nous allons nous mettre en route. Le chef du poste arrive.

— Vous partez?

— Nous partons.

— Seuls?

— Seuls.

— C'est impossible, le khan m'a donné les ordres les plus formels pour vous faire accompagner. L'escorte n'est pas prête encore. En partant, vous faites tomber ma tête. Je vais, avec ce qui me reste de *tofangchis*, vous en empêcher de force.

— Tu as le choix ou de nous faire escorter ou d'essayer de nous arrêter. Ce dernier parti n'est pas prudent.

En même temps, nous entrons dans le défilé. Bientôt quelques hommes armés courent derrière nous et se mettent à marcher à nos côtés sans dire une parole. Ils firent leur métier d'éclaireurs en conscience. Nous nous attendions à être frappés d'un bakchich en conséquence. A la sortie du défilé, nous regardons autour de nous : plus d'escorte. Ils étaient partis sans tendre la main. Ce fut un des grands étonnemens de ce voyage.

La Perse du Nord, à part Téhéran, est bien privée des ressources et du confortable européens ; néanmoins, comme nous avions débuté par les pays les plus sauvages et par les plus fatigantes étapes, elle nous parut un ravissant séjour. Nous fîmes un long, mais bien intéressant voyage. Au mois de novembre, nous étions de retour à Bender-Bouchir; nous y retrouvions M. et Mme Dieulafoy et nous partions tous ensemble pour la Susiane, afin de faire, pendant l'hiver et le printemps, une seconde campagne de fouilles.

F. Houssay.

LA

MORT DE LAVOISIER

I. Archives nationales. — II. Archives de la préfecture de police. du Conservatoire des Arts et Métiers. — III. Papiers de Lavoisier, communiqués par M. E. de Chazelles. — IV. *Mémoires de Mollien*. — V. Mémoires de E.-M. Delahante (*une Famille de finance au XVIIIe siècle*, par A. Delahante). — VI. *Moniteur, Bulletin du tribunal révolutionnaire*. — VII. Rapports imprimés par ordre de la Convention.

On ne connaît généralement la mort de Lavoisier que par le récit qu'en a donné Dumas dans le cours de *Philosophie chimique*, professé au Collège de France en 1836. La leçon consacrée au fondateur de la chimie est restée présente à la mémoire des quelques auditeurs qui peuvent aujourd'hui rendre témoignage de la profonde émotion dont les saisit la parole passionnée du professeur. Cette émotion, nous l'éprouvons encore à la lecture des pages où Dumas retrace les dernières heures de Lavoisier. Quoi de plus dramatique en effet :

« En 1794, le 2 mai, un membre de la Convention, nommé Dupin, vint porter à cette assemblée un acte d'accusation contre tous les fermiers-généraux ; Lavoisier s'y trouva compris... Lavoisier était de garde ; il apprend le danger qui menace sa tête, on le prévient qu'il va être arrêté. Moment cruel ! que devenir? que faire? Représentez-vous le grand homme proscrit, isolé tout à coup, déjà retranché de la société par ce décret funeste, n'osant plus rentrer chez lui, errant dans ce Paris où il n'est plus d'asile qu'il puisse réclamer, qu'il ose accepter, car il porte la mort avec lui...

qu'elle est plus nue et plus dépouillée de culte; mais George Eliot n'avait pas plus de goût pour les congrégations étroites que pour les doctrines étroites, ayant observé justement que les congrégations nombreuses étaient autrement favorables à la naissance et à la multiplication des précieuses émotions de cette sympathie qui constitue le véritable sentiment religieux. Plus une congrégation est étroite, et plus on y est porté à exclure et à dire *raca* à son frère; plus elle est vaste, au contraire, et plus on y est porté à la bienveillance envers le prochain. Les congrégations nombreuses ont enfin cet avantage suprême d'empêcher cet isolement social, qui est un grand mal, puisqu'il nous rend suspect à autrui et défiant envers autrui. Le pauvre tisserand Silas Marner appartenait à l'église indépendante, et lorsque les malheurs de sa vie l'eurent obligé à se réfugier dans le village de Raveloe, dont tous les habitans appartenaient à l'église nationale, n'ayant plus aucun moyen de prier selon les coutumes de sa secte, il cessa de donner aucune marque extérieure de religion; mais lorsque l'adoption d'Eppie eut commencé à changer en estime l'opinion malveillante qu'inspirait sa sombre humeur, Dolly Winthrop profita de cette occasion pour lui reprocher son abstention de toute démonstration religieuse et l'engagea à aller à l'église comme s'il en avait toujours fait partie. « *Ceux d'en haut* ne vous entendront pas moins bien, lui dit-elle, et les gens de Raveloe, en vous voyant prier avec eux, vous aimeront autant qu'ils vous ont détesté jusqu'à présent. » Ce conseil fut suivi et eut le succès prédit. Silas Marner, en fréquentant l'église nationale, cessa d'être un *étranger* pour les gens de Raveloe et devint un *concitoyen*. Ces deux mots nous disent pourquoi la libre philosophie de George Eliot, loin de la rendre hostile, l'avait, au contraire, rendue favorable aux cultes extérieurs, où elle voyait une image sensible de ce qui constituait moralement et idéalement la patrie. C'est le sentiment qu'elle n'a cessé d'exprimer dans tous ses romans sous les formes les plus diverses et par les bouches des personnages les plus opposés, par celle de l'incrédule Félix Holt, qui cesse d'aller à la chapelle des indépendans, parce qu'il lui semble qu'en la fréquentant il s'éloigne de ses concitoyens, par celle de Savonarole, qui identifie la religion et la patrie, par celle de Mordecaï, de *Daniel Deronda*, qui identifie l'existence même de la race juive avec la forme de la religion judaïque. Telles étaient les conclusions auxquelles la tolérance philosophique avait conduit sa pensée; je n'oserai dire qu'elles rencontreront aujourd'hui beaucoup de partisans, mais elles sont de nature peu commune et constituent une fort curieuse exception au courant qui entraîne les esprits à l'heure présente.

ÉMILE MONTÉGUT.

A TRAVERS

L'APULIE ET LA LUCANIE

NOTES DE VOYAGE.

I.

LA CAPITANATE. — TERMOLI, FOGGIA, SIPONTO ET MANFREDONIA, LUCERA.

Les notes qu'on va lire sont celles d'un voyage que j'ai fait tout récemment en compagnie de M. Felice Barnabei, directeur des musées et des fouilles d'antiquité du royaume d'Italie, le savant adjoint de M. Fiorelli, et de M. Michele La Cava, président du conseil provincial de la Basilicate, inspecteur des antiquités de cette province. La contrée que nous avons visitée est si peu parcourue des touristes qu'en plus d'un endroit nous n'y avions été précédés par aucun de ceux qui, depuis plusieurs siècles, se sont occupés d'histoire et d'antiquités. C'est ainsi que nous avons pu y faire de véritables découvertes, comme on ne croirait pas que l'on dût encore en faire dans la péninsule italienne.

En effet, à côté de l'Italie où tout le monde va, il y a, quand on prolonge le voyage plus loin dans le sud, une véritable Italie inconnue qui n'est pas moins intéressante que l'autre et qui ne lui cède en

rien pour la beauté des paysages et la grandeur des souvenirs historiques. Elle n'a pas, il est vrai, les splendeurs incomparables de la renaissance; mais, en revanche, à côté des ruines des cités grecques de l'antiquité, le moyen âge en a couvert le sol de magnifiques monumens. Pour nous autres, Français, plus que pour aucun autre peuple de l'Europe, cette extrémité méridionale de l'Italie devrait éveiller une vive curiosité, car son histoire est intimement liée à la nôtre, et, à chaque pas, on y retrouve vivans les souvenirs des Normands et des Angevins, comme ceux des armées de Charles VIII et de Louis XII, ou enfin, plus près de nous, de l'expédition de Championnet et du gouvernement de Murat.

Jusqu'ici, la difficulté extrême des communications, le manque de routes, la crainte des brigands et, plus que tout peut-être, l'horreur des gîtes où l'on est obligé de descendre, ont écarté les voyageurs de cette belle contrée, où les mœurs gardent encore une physionomie si pittoresque. Elle commence à s'ouvrir aujourd'hui dans des conditions plus favorables. Le brigandage est éteint et la sécurité complète; plusieurs lignes de chemins de fer traversent le pays et y donnent sur beaucoup de points un accès facile; où ils n'existent pas encore, on ouvre de bonnes routes carrossables. Ce qui n'a malheureusement fait jusqu'à cette heure aucun progrès, ce sont les gîtes. Ceux qui s'ouvrent au public pour son argent sont exécrables, infestés de vermine, n'offrant, en outre, qu'une nourriture insuffisante et souvent malsaine. Mais que les voyageurs se multiplient, et l'on verra bientôt forcément s'installer des auberges convenables.

Dans l'état actuel des choses, je ne conseillerais d'entreprendre une tournée dans l'intérieur de la Pouille et dans la Basilicate qu'à ceux qui ont déjà fait en Orient l'apprentissage du métier de voyageur. Grâce à l'obligeance de M. La Cava, qui nous avait préparé les logemens, c'est dans des conditions exceptionnelles que j'ai pu faire cette tournée. Partout l'hospitalité la plus aimable et la plus large nous attendait. Ce que j'ai rencontré dans chaque ville, de la part des habitans les plus distingués et des autorités, d'accueil cordial et sympathique, d'empressement à faciliter mes recherches, de libéralité dans les communications scientifiques m'a pénétré de reconnaissance et restera profondément gravé dans mes plus chers souvenirs. Mais je me suis plus d'une fois demandé comment aurait pu se tirer d'affaire un touriste qui serait arrivé inconnu et sans recommandations, contraint de demander le vivre et le couvert à d'infectes *locande* de paysans.

I.

Termoli, sous le nom latin de *Termulæ*, qu'on lui donnait au moyen âge, n'est mentionné par aucun écrivain classique, mais il est possible que cette ville occupe l'emplacement de l'antique Buca, l'une des cités des Frentani. En tout cas, elle faisait partie du territoire de ce peuple, étroitement apparenté aux Samnites. De même aujourd'hui, Termoli appartient officiellement à la province de Chieti, dans les Abruzzes, mais, à beaucoup de points de vue, cette localité se rattache à la Pouille et en est comme l'entrée pour le voyageur venant du nord de l'Italie. C'est une petite ville de quelques milliers d'habitans à peine, « la plus sale de la côte de l'Adriatique, » disent les *Guides du voyageur*, et certes cette réputation n'est pas usurpée. Je n'ai presque rien vu nulle part d'aussi repoussant de saleté que la vieille cité de Termoli, si ce n'est peut-être la ville haute de Syra, dans l'Archipel, qu'elle m'a rappelée par bien des traits. Lisez d'ailleurs ce qu'en dit dans ses lettres Paul-Louis Courier, qui faillit y être massacré dans une émotion populaire; elle n'a changé en rien depuis son temps.

C'est un dédale de petites ruelles au milieu de maisons croulantes, à demi ruinées depuis le sac par les Turcs, en 1567, et de l'aspect le plus misérable. Un fumier gluant et infect, que le soleil ne parvient point à sécher, y couvre d'une couche épaisse le pavé plein de trous et de fondrières. Dans cette fange grouillent pêle-mêle des enfans déguenillés et à demi nus et un peuple de cochons noirs beaucoup plus nombreux que les habitans de notre espèce. Nulle part, si ce n'est dans quelques villages de l'Irlande, on ne voit pareille promiscuité d'existence entre les humains et les porcs. Ici, sur le pas d'une porte, une vieille femme est assise avec une énorme truie couchée à ses pieds; la bête sommeille voluptueusement, le ventre au soleil, le dos dans les ordures, la tête reposant sur les genoux de la maîtresse comme celle d'un chien favori. Là, le regard, plongeant dans l'intérieur d'une maison, laisse apercevoir, sur la terre battue qui forme le plancher, un enfant vêtu d'une simple chemise et un jeune goret couchés et dormant ensemble en se tenant embrassés. C'est une fraternité vraiment touchante et dont le spectacle amuserait si l'on ne se sentait pas, en parcourant les rues, bientôt envahi par des légions de parasites qui pullulent dans cette saleté. La ville neuve, qui s'est bâtie depuis quelques années auprès de la station du chemin de fer, a des maisons construites d'hier, encore en partie éparses dans les champs, sans phy-

sionomie, des rues plus larges, mais sans pavé, dont la moindre pluie fait des marécages; les porcs y sont moins nombreux, mais elle n'est pas, malgré cela, beaucoup moins sale. Il faut être bien pressé par la faim pour se décider à manger dans l'unique hôtel qu'on y rencontre. Quant à y coucher, si j'étais jamais condamné à passer une nuit à Termoli, j'aimerais cent fois mieux aller dormir en plein air dans les champs, au risque d'y attraper la fièvre. Pourtant, me dit-on, il vient ici, dans la belle saison, plusieurs centaines de familles pour prendre les bains de mer. C'est des Abruzzes que descendent ces baigneurs; dans quelles conditions vivent-ils chez eux pour trouver de l'agrément à une villégiature dans cet endroit sordide?

Quelque répugnant que soit Termoli, c'est un lieu qui vaut un arrêt du voyageur. La situation de la vieille ville sur un rocher qui s'avance au milieu des flots, les surplombant à pic à une grande hauteur, est des plus pittoresques. On a, de là, une vue superbe, d'un côté sur l'âpre chaîne des Apennins de l'Abruzze, dominée par le sommet de la Majella; de l'autre, sur la mer, où l'on aperçoit, à 40 kilomètres au nord-est, les îles Tremiti, les *Insulæ Diomedeæ* de la géographie classique, qui possédaient, dit-on, le tombeau de Diomède, tandis qu'au sud l'horizon est fermé par le mont Gargano, qui forme ici l'éperon de la botte de l'Italie. Mais surtout Termoli offre à l'archéologue une cathédrale dont la façade, des premières années du XIIe siècle, a de la saveur et de l'intérêt. L'exécution en est sauvage, les sculptures barbares, mais le parti général est d'un accent puissant et grandiose, et l'ensemble a de la tournure et du caractère. L'influence du roman français, et spécialement bourguignon, y est empreinte d'une façon fort remarquable. Nous retrouvons là ces pilastres carrés supportant des arcatures engagées, dont l'imitation de l'attique du monument romain connu sous le nom de « porte d'Arroux, » à Autun, a fait un des motifs favoris des architectes de la Bourgogne aux XIe et XIIe siècles. Pourtant une inscription donne pour auteur à la façade de la cathédrale de Termoli un nommé Johannes Grimaldi, nom italien et peut-être génois. Elle lui assigne aussi pour date le pontificat du pape Pascal II.

A 25 kilomètres au-delà de Termoli, le chemin de fer franchit le Fortore. On entre dans l'ancienne Apulie, dans la partie qui était, avant la conquête romaine, le pays des Dauniens, au moyen âge la Capitanate, aujourd'hui la province de Foggia. On traverse Ripalta, qui vit en 1054 les Normands se jeter aux pieds du pape Léon IX, qu'ils venaient de combattre et de faire prisonnier, pour lui demander sa bénédiction, mais en même temps ne le relâcher qu'après

lui avoir fait donner à leurs chefs, Humfroi et Robert Guiscard, l'investiture de la Pouille et de la Calabre. La voie quitte alors le bord de la mer pour s'enfoncer dans l'ennuyeuse plaine du Tavoliere di Puglia, comprise entre le Gargano à l'est et la chaîne de l'Apennin à l'ouest, plaine sans ondulations, sans un arbre, et auprès de laquelle la Beauce elle-même paraîtrait riante et variée. Le contraste est frappant avec le pittoresque des Abruzzes, dont on vient, par le train direct, de suivre la côte pendant six heures, à partir de l'ancienne frontière des états pontificaux. Là, en effet, les montagnes, ouvertes de distance en distance par de larges vallées au fond desquelles on aperçoit, se dressant jusqu'aux nuages, les plus hauts sommets des Apennins, baignent dans la mer leurs derniers escarpemens couverts de mâquis solitaires de lentisques et de chênes kermès ou bien de bois d'oliviers séculaires que traverse le chemin de fer et d'où l'on voit, entre les troncs noueux et les rameaux chargés d'un glauque feuillage, briller au pied de la falaise, sous les rayons du soleil, les flots bleus de l'Adriatique.

II.

La vaste plaine du Tavoliere, dont la monotonie n'est pas suffisamment rachetée par l'horizon de montagnes qui la termine des deux côtés, est animée seulement pendant les mois d'hiver par les immenses troupeaux qui descendent de ces montagnes; le reste de l'année, elle demeure un désert où l'on n'aperçoit pas un seul être vivant. Le sol en est d'une grande fertilité; mise en culture, elle pourrait être le grenier de l'Italie entière, ou bien devenir facilement un verger de vignes et d'arbres fruitiers, comme la province de Bari qui lui succède immédiatement au sud-est, et où le terroir est de même nature. Au lieu de cela, ce n'est qu'une steppe en majeure partie inculte, qui n'est propre qu'au pâturage et où les défrichemens se développent seulement depuis quelques années. C'est la main de l'homme qui a réduit cette plantureuse province à un tel état, produit de l'avidité fiscale et de la honteuse ignorance économique des gouvernemens qui ont pesé sur le Napolitain depuis quatre siècles, faisant reculer vers la barbarie la plus magnifique portion de la péninsule italienne, tandis que le reste de l'Europe s'avançait dans la voie du progrès et de la civilisation.

De tout temps, par une nécessité de nature, l'industrie pastorale a été la grande ressource des populations qui habitaient la partie de la chaîne de l'Apennin connue dans l'antiquité sous le nom de Samnium. Les hauts sommets des montagnes n'étaient propres

qu'à nourrir des troupeaux. En même temps, les neiges qui couvrent ces sommets chaque hiver imposaient nécessairement aux pasteurs le régime de la transhumance ; leurs bêtes ne pouvaient vivre qu'à la condition d'être conduites pour hiverner dans les parties basses et plus chaudes qui avoisinent la mer. C'est là ce qui poussait, autant que l'appât du pillage, les Samnites à se jeter sur les riches cités de l'Apulie pour en entreprendre la conquête. Ils en voulaient les territoires pour les enlever à la culture des céréales, et y faire librement vaguer leurs troupeaux pendant la saison mauvaise. On peut juger de ce qu'était déjà le développement de la pâture transhumante dans les premiers siècles qui suivirent la conquête romaine par un fait que raconte Tite Live. En 187 avant Jésus-Christ, le préteur L. Postumius dut réprimer une grande conjuration pour une révolte servile qui avait été ourdie parmi les pâtres nomades de l'Apulie, et il en condamna à mort jusqu'à deux mille. Pourtant la république avait pourvu aux intérêts du maintien de l'agriculture dans la contrée autant qu'à ceux de la défense militaire par la fondation de nombreuses colonies de droit latin, auxquelles on avait réparti par voie de lotissement une large portion de l'*ager publicus* conquis sur les indigènes, à condition de le cultiver. Mais pendant la décadence du gouvernement républicain, et encore plus sous l'empire, il arriva dans cette contrée la même chose que dans le reste de l'Italie. La petite propriété, qui avait fait la force et la base de recrutement des armées romaines, disparut graduellement, absorbée dans les *latifundia*. Les domaines du fisc s'accrurent de siècle en siècle jusqu'à englober la majeure partie du territoire, et, parallèlement à la marche de la dépopulation, le pâturage vague prit la place de la culture. Le droit perçu par tête sur les bestiaux, qui, l'été dans les montagnes et l'hiver dans la plaine, erraient sous la conduite de pasteurs à demi sauvages sur les terres publiques transformées en pâtures et ne connaissant plus le labour, devint en Apulie la principale source de revenus du fisc impérial.

Les invasions barbares trouvèrent cet état de choses organisé et le conservèrent. Les rois des Ostrogoths se substituèrent aux propriétés et aux droits du fisc, et sur les terres même qu'ils distribuaient à leurs compagnons d'armes, ils maintinrent à la pâture le caractère d'un droit régalien donnant lieu à la perception de l'impôt par les agens financiers du souverain. Ainsi firent également les Lombards qui distinguèrent les redevances des troupeaux en *herbaticum*, *escaticum* et *glandaticum* suivant qu'ils paissaient sur les prairies permanentes, sur les terres en friche ou dans les bois. Les Normands et après eux les princes de la maison de Souabe en continuèrent la perception en les réunissant sous le nom commun de

fida. On voit par les diplômes de cette époque que, lorsque le souverain concédait un fief dans la Pouille, il se réservait exclusivement, dans toute l'étendue de son territoire, la levée de la *fida* sur les troupeaux transhumans. C'est le bailli royal de la ville la plus voisine qui avait mission de la percevoir. On lit dans les *Constitutions de Frédéric II* que, si les bestiaux, sur leur passage ou dans leur séjour d'hiver, ont fait sur les terres des particuliers du dégât dans les arbres ou dans les récoltes, une indemnité sera due aux propriétaires, mais qu'ils n'auront rien à réclamer pour le fait du pâturage de leurs terres non labourées, car l'herbe appartient au souverain, qui seul a droit d'en tirer profit. Le propriétaire du sol, celui à qui il avait été inféodé, ne rencontrait aucune entrave à le mettre en culture quand et comme il voulait; les agens fiscaux ne devaient ni limiter, ni réglementer en ceci l'exercice de son droit. Mais, sur les terres qu'il négligeait de défricher ou qu'il laissait périodiquement en jachère, la vaine pâture revenait au roi, qui l'affermait aux troupeaux descendant des montagnes moyennant l'acquittement du droit fixé par la coutume. Sous ce régime, le labourage reprit rapidement du terrain et tendit à restreindre la pâture, au grand avantage de la prospérité du pays.

Il fut maintenu par les premiers Angevins, qui centralisèrent à Foggia l'administration de la *fida*. Au cours des troubles qui suivirent la mort de Robert le Sage et remplirent tout un siècle, l'autorité royale fut tellement ébranlée et réduite que la redevance des troupeaux transhumans tomba en désuétude, et les barons de la Capitanate devinrent de fait libres de disposer du pâturage de leurs terres et d'en tirer profit, ainsi que de vendre sans intervention du fisc les terrains spécialement affectés à cette destination. C'est ce dont ils demandèrent la confirmation légale à Alphonse d'Aragon dès qu'il eut ceint la couronne, et ce qu'il leur accorda d'abord tant que son pouvoir fut encore mal affermi. Mais plus tard, quand il se sentit assez fort, il revint sur cette concession et chercha pour son trésor une source de revenus faciles à percevoir en imposant à la Capitanate et à une partie de la Pouille proprement dite le régime du pâturage forcé.

Une loi royale délimita dans la plaine un territoire qui reçut alors pour la première fois le nom officiel de Tavoliere et fut affecté à recevoir les troupeaux pendant l'hiver. On le forma sans tenir compte de la distinction des terres du domaine et de celles des particuliers. Ces dernières y furent incorporées d'autorité par une véritable confiscation, et leurs propriétaires ne purent plus y consacrer à la culture qu'une superficie restreinte, invariable et fixée par inscription sur des registres *ad hoc*. Le reste de leurs terres, et de beaucoup

la plus grande part, dut rester en pâturages, occupés par le fisc moyennant une rente que celui-ci déterminait lui-même; il était interdit, sous les peines les plus sévères, de jamais essayer de les cultiver. Les propriétés ainsi incorporées au Tavoliere se transmettaient par héritage dans les familles; mais on ne pouvait les vendre qu'avec l'autorisation de la couronne, qui, en pareil cas, possédait un droit de préemption au taux qu'il lui plaisait de fixer pour la valeur du fonds.

En même temps, prohibition fut faite de la façon la plus rigoureuse aux propriétaires de bestiaux et aux pâtres des trois provinces des Abruzzes de conduire leurs troupeaux, pour passer l'hiver, ailleurs que dans le Tavoliere. Ils devaient s'y rendre à des époques fixes, sous la surveillance des autorités, et s'y établir dans certains cantons, toujours les mêmes pour ceux qui provenaient de telle ou telle localité, en acquittant par tête de bétail un droit perçu à l'entrée et à la sortie. Un système de chemins spéciaux, désignés sous le nom de *tratturi*, dut servir aux migrations périodiques des troupeaux. Ces chemins sont garnis de bornes milliaires mesurant les distances à parcourir. Tous leurs embranchemens se réunissent dans le *tratturo grande*, longue artère herbue et sans empierrement de 80 à 120 mètres de large qui se prolonge depuis les environs d'Aquila jusqu'au-delà d'Andria. C'est par là qu'encore aujourd'hui, chaque année, descendent en novembre et remontent en mai, en se succédant sans interruption pendant des journées entières, des colonnes de bœufs à demi sauvages, escortés par des pâtres à l'air farouche qui chevauchent, armés d'une longue lance, et surtout d'immenses bandes de moutons. Le troupeau de moutons s'appelle une *punta* et compte généralement 10,000 têtes. Il s'avance par sections de 3 à 400 animaux que conduit un berger à pied, muni d'un long bâton en forme de crosse d'evêque et assisté dans son office par cinq ou six chiens énormes, au poil blanc comme la neige. Le pasteur chef, monté à cheval, parcourt incessamment le flanc de la colonne pour surveiller et activer sa marche. En queue viennent les femmes et les enfans des bergers, montés sur des chevaux et des ânes, qui portent aussi les ustensiles de ménage et le mobilier sommaire des familles, tandis que les poulains et les ânons au poil bourru caracolent autour de leurs mères. C'est comme la migration d'une tribu arabe.

Pour surveiller les voyages de ces troupeaux nomades et leurs cantonnemens, ainsi que pour percevoir les droits sur le bétail, une administration spéciale fut créée par Alphonse, celle de la *Regia Dogana della mena delle pecore in Puglia*, dont le centre fut placé à Foggia. Elle eut pour premier chef le pupille même du roi ara-

gonais, François Montluber, et le revenu qu'elle fournissait à la couronne finit avec le temps par monter à 380,000 ducats d'or.

En effet, les souverains d'origines diverses qui gouvernèrent Naples pendant la durée du xve et du xvie siècle, avides de se procurer un revenu certain et facile à percevoir, même au prix de la ruine du pays, poursuivirent incessamment l'extension du pâturage forcé et l'agrandissement du territoire du Tavoliere. Ferdinand Ier, en 1467, inaugura ces accroissemens, que développèrent à l'envi les premiers vice-rois espagnols. Graduellement on en vint à prolonger la région soumise à la servitude de pâture jusque dans une partie de la province de Bari, sur la chaîne des Murgie, de manière à lui faire embrasser une superficie de plus de 300,000 hectares, de Torre-Maggiore à Andria dans une direction, de Troja à Arignano dans une autre. C'était la destruction de l'agriculture sur tout ce vaste territoire, et par suite sa dépopulation ; aussi tous les villages qui le parsemaient au moyen âge disparurent-ils rapidement. Il ne resta que quelques villes où se tenaient des marchés. Sur la faible part du sol qu'on avait réservée à la culture, sur des champs enclavés au milieu des paissances de troupeaux mal gardés, incessamment envahis par eux, on ne pouvait maintenir ni la vigne ni les arbres fruitiers, que leur dent faisait périr. Il n'y avait moyen de produire que quelques céréales, qui mûrissaient et que l'on moissonnait pendant la saison où les bestiaux n'étaient pas là. Encore dans le printemps, quand les blés étaient en vert, les ravages des troupeaux y étaient tels que les réclamations d'indemnités pour lesquelles il fallait s'adresser à l'administration fiscale donnaient lieu à des litiges judiciaires continuels. On avait coutume de dire qu'avec ces demandes et les contestations pour le loyer dû par la couronne aux possesseurs du sol, les affaires du Tavoliere di Puglia fournissaient la moitié du revenu des avocats auprès des tribunaux suprêmes de Naples. Dans ces conditions, beaucoup de propriétaires renonçaient à labourer la portion de terre qu'ils étaient autorisés à cultiver encore ; ils préféraient la laisser en friche, et, ainsi, elle retombait en pâture.

Ce régime n'eut pas des effets moins désastreux pour les montagnes d'où venaient les troupeaux que pour la plaine qui les recevait. Pour augmenter les produits de la douane de Foggia, les agens du gouvernement poussèrent par tous les moyens les habitans des Abruzzes à substituer l'élève facile des bestiaux en troupeaux transhumans au rude labeur de la culture du sol, offrant ainsi une prime à la paresse. Au temps d'Alphonse, quatre-vingt-dix mille moutons descendaient annuellement en Capitanate ; en 1592, il en venait 4 millions 1/2. Pour suffire à la nourriture de tant de bêtes dans

l'été, la vaine pâture ne demeura plus confinée sur les sommets qui n'étaient pas aptes à autre chose. Elle envahit de tous côtés des terrains jusqu'alors bien cultivés, qui donnaient de riches récoltes de vin, d'huile et de grains. Les dégâts des moutons et des chèvres ruinèrent les forêts, avec les incendies résultant de l'incurie des pâtres ou même allumés intentionnellement par eux, amenant le déboisement et la dénudation des pentes et livrant le fond des vallées aux ravages capricieux des torrens, qui les rendent inhabitables. Le mal ainsi produit sera peut-être à jamais irréparable.

Ajoutons que ce développement sans mesure de la vie pastorale ramenait les provinces sur lesquelles il s'étendait à un état social touchant à la barbarie primitive. Car il y donna naissance à toute une nombreuse population de pâtres farouches, menant une existence à demi sauvage, déshabitués du travail régulier, sans racines dans le sol, adonnés à la vie nomade et faits dès l'enfance à se soustraire au joug des lois, qui n'atteignent sérieusement que les sédentaires. C'est dans cette population que se recruta principalement le brigandage, qui devint le fléau permanent des Abruzzes et de la Capitanate.

Organisé, comme nous venons de le dire, par l'avidité fiscale d'Alphonse et aggravé encore par ses successeurs, le désastreux système du pâturage forcé du Tavoliere s'est maintenu pendant plus de quatre cents ans. Ce n'est pas qu'il ne soulevât bien des plaintes. Tous les esprits éclairés du XVIIIe siècle, et ils furent nombreux dans l'état napolitain, signalèrent ce régime comme une honte pour un pays civilisé, un obstacle à tout progrès dans une des parties les plus fécondes du royaume, une monstruosité par rapport aux principes économiques les plus vulgaires, et en réclamèrent hautement l'abrogation. Le gouvernement royal ne les écouta pas. La république parthénopéenne voulait procéder à l'affranchissement des terres de la Capitanate, mais la trop courte durée de son existence ne lui permit pas de réaliser cette partie du noble programme de Mario Pagano et de ses collègues. C'est au gouvernement de l'occupation française sous le premier empire qu'était réservé l'honneur de le tenter pour la première fois, et ce n'est pas un des moindres titres d'éloges de ce gouvernement imposé par la force des armes, qui, en huit années, sous Joseph Bonaparte, puis sous Murat, racheta par tant de grandes œuvres, tant de progrès accomplis et de bienfaits, la tache de son origine étrangère. Une loi du 21 mai 1806 abolit le régime de la pâture obligatoire et rendit aux propriétaires du Tavoliere le droit de disposer librement de leurs terres en les cultivant et en les vendant ou les affermant comme ils voudraient. Là fut en partie la cause de l'ardeur avec laquelle les pâtres de

l'Abruzze, qui se regardaient comme lésés dans leurs intérêts par une telle mesure, se jetèrent dans les rangs des bandes de malandrins soulevées par les partisans du gouvernement déchu et soudoyées par l'or britannique, que le général Manhès réprima avec une si implacable énergie (1). Pour payer leurs services, les Bourbons, une fois restaurés, abrogèrent par un édit royal de 1817 la loi de 1806 et rétablirent toutes les vieilles prescriptions d'Alphonse d'Aragon, détestable retour à l'une des plus fâcheuses pratiques de l'ancien régime. Les choses restèrent ainsi jusqu'en 1860, enchaînant de force des provinces entières à croupir dans un état social qui les reportait bien en arrière du moyen âge. L'Italie nouvelle ne pouvait les laisser ainsi sans manquer à la mission de relèvement qu'elle avait assumée. On est en droit de lui reprocher de ne pas s'être jusqu'à ce jour suffisamment occupé de porter remède aux poignantes souffrances d'une grande partie de ses populations agricoles; mais, du moins, en ce qui touche au Tavoliere di Puglia, elle a fait ce qu'elle devait, aiguillonnée là plus qu'ailleurs par la pensée qu'elle portait la hache à la racine même de ce brigandage que, pendant quelques années, elle avait vu se dresser si redoutable contre elle en se couvrant d'un drapeau politique. Une loi mûrement délibérée par les deux chambres du royaume et promulguée le 16 février 1865 a prononcé l'affranchissement définitif du territoire asservi à la pâture. Celle-ci est devenue facultative, et les propriétaires ont recouvré la libre disposition de leurs terres. En outre, pour encourager le retour à une mise en culture plus productive du sol, l'administration des domaines a reçu le pouvoir d'affermer par parcelles, sous condition de défrichement, les biens de l'état compris dans les anciennes limites du Tavoliere, et de grandes facilités sont données à ceux qui prennent ces parcelles à bail pour se transformer de fermiers en propriétaires en payant des annuités successives.

Les heureux effets de cette loi éminemment libérale n'ont point tardé à se faire sentir. D'année en année, la vie tend à revenir dans la Capitanate; la pâture vague recule devant la culture, qui gagne du terrain; la production des céréales se développe sur la plus vaste échelle; en beaucoup d'endroits, on commence à planter des vignes.

(1) Quelque féroce que le général Manhès se soit souvent montré dans cette répression, il avait pour lui les sympathies de la bourgeoisie éclairée et libérale des villes. On voit encore dans la muraille extérieure de la petite cathédrale gothique du Vasto, sur le littoral de l'Abruzze, une inscription ainsi conçue : *Carlo Antonio Manhes, distruttore de' briganti, primo cittadino del Vasto*, 10 *aprile* 1810. Les habitans, fidèles au souvenir du rude guerrier qui avait délivré leurs campagnes du brigandage, refusèrent de la laisser enlever sous le gouvernement des Bourbons.

Pour quelqu'un qui, comme moi, a visité le pays pour la première fois en 1866 et depuis y est revenu à plusieurs reprises, il est facile d'apprécier le progrès accompli déjà. Mais il n'est rien encore à côté de celui qui reste à réaliser. La transformation n'est pas aussi rapide qu'on eût pu l'espérer. Les capitaux manquent, et pour l'achever il faudrait un développement des institutions de crédit agricole qui fait défaut à l'Italie.

C'est au centre de la plaine du Tavoliere que s'élève la ville populeuse qui, depuis le moyen âge, est restée le chef-lieu de la Capitanate. Foggia n'a pas une origine antique; elle a remplacé l'ancienne cité d'Arpi, appelée Argyrippa des Grecs, qui lui donnaient Diomède pour fondateur. Arpi était la cité principale du peuple des Dauniens et n'a laissé que des ruines insignifiantes, éloignées de Foggia d'environ 8 kilomètres dans la direction du nord. La substitution d'une ville à l'autre, le déplacement du centre de la population a dû s'opérer sous la domination des Byzantins, mais on en ignore la date précise. En tout cas, Foggia existait déjà lors de l'établissement des Normands, sous lesquels elle prit un rapide essor. Sa fortune a été toute commerciale et administrative; elle était le principal marché où les pâtres du pays environnant venaient s'approvisionner et vendre leurs troupeaux, le siège des employés du fisc chargés de percevoir l'impôt de la *fida*. Aussi, dans toutes les guerres qui ont ravagé pendant des siècles cette portion de l'Italie, la possession de Foggia était-elle considérée comme une chose capitale: elle assurait immédiatement de grandes ressources financières. C'est pour la commander, avec toute la plaine, que Frédéric II choisit Lucera, située à 17 kilomètres de là et regardée comme la clé du pays, pour y établir les cantonnemens fixes de ses Sarrasins. En lisant les récits des luttes entre Français et Espagnols pour la possession du royaume de Naples sous Charles VIII, Louis XII et François Ier, il est impossible de ne pas être frappé de ce que les mouvemens des armées y ont d'inexplicable au point de vue purement stratégique. Quel que soit l'état de la campagne en cours d'exécution, quelques résultats que l'une ou l'autre des deux parties semble au moment d'atteindre, brusquement toutes deux abandonnent à l'automne les opérations commencées pour se précipiter sur la Capitanate. C'est qu'elles cherchent à se gagner de vitesse et que la première arrivée des armées lèvera sur les troupeaux, à leur descente des montagnes, le tribut qui constitue le revenu le plus clair de la couronne et permettra de nourrir la guerre pendant une année encore. Il arrive même quelquefois que, lorsqu'une des armées n'a pas assez devancé l'autre et n'est pas en force suffisante pour l'empêcher de s'emparer des péages, elle se jette sur les troupeaux en route et en fait une

effroyable boucherie, parce que chaque mouton ou chaque bœuf mort fait du moins un droit qui n'entrera pas dans la caisse de l'ennemi.

Foggia compte aujourd'hui bien près de trente-neuf mille habitans. Renversée de fond en comble par un tremblement de terre en 1731, c'est une ville toute moderne, propre et animée, qui plaît beaucoup aux bourgeois et aux commis-voyageurs. Les rues en sont singulièrement larges; les maisons, solidement voûtées, aux toits plats, n'ont généralement qu'un étage au-dessus du rez-de-chaussée. Tout ceci est manifestement conçu pour éviter, en cas de nouveau tremblement de terre, le retour d'un désastre pareil à celui que la ville a subi il y a un siècle et demi. Une des curiosités du lieu est la vaste Piazza delle Fosse, dont le sol est entièrement creusé d'innombrables silos destinés à conserver, jusqu'au moment de leur vente, les grains recueillis dans les champs des alentours.

En raison de sa destruction au siècle dernier, Foggia n'a gardé que bien peu de vestiges de son brillant passé du moyen âge. Mais ce qui en subsiste a une réelle valeur. La cathédrale, bâtie en 1172 et où Manfred fut couronné en 1258, devait être, parmi les églises normandes de la Pouille, une des plus grandes et des plus pures de style. Malheureusement il n'en est resté debout qu'un lambeau, la moitié de la façade, que l'on a eu le bon goût, au XVIIIe siècle, de conserver en l'englobant dans la construction nouvelle. C'en est du moins assez pour juger de ce que l'édifice, quand il était complet, avait de majesté simple et d'imposante tournure, et pour faire déplorer la perte du reste. On retrouve à cette façade les mêmes pilastres carrés que nous avons déjà vus à celle de la cathédrale de Termoli.

Tout auprès, un débris du même genre marque l'emplacement du palais de l'empereur Frédéric II. C'est un arc de beau style, qui devait en former l'entrée principale et qui est aujourd'hui engagé dans la façade d'une maison particulière. Deux rangs de feuillage finement sculpté en décorent l'archivolte, dont les retombées sont reçues par deux aigles de face, tout à fait pareils à ceux qui sont figurés au revers des belles monnaies d'or de l'empereur désignées sous le nom d'*augustales*. Dans la maçonnerie moderne qui remplit l'arceau surmontant la porte de la maison, l'on a encastré une pierre provenant de la façade du palais. Elle porte une triple inscription qui en donne la date, juin 1223. Le palais était achevé au mois de mai 1225, époque où l'empereur vint s'y installer. Désormais ce fut une de ses résidences favorites; il n'était pas d'année qu'il n'y demeurât plusieurs mois. C'est là que mourut, en 1241, sa troisième femme, Isabelle d'Angleterre, qui fut enterrée dans la crypte de la

cathédrale d'Andria, à côté de la tombe où reposait déjà la seconde, Yolande de Brienne.

Les deux vers léonins par lesquels l'inscription se termine,

> Hoc fieri iussit Fredericus Cesar ut urbs sit
> Foggia regalis sedes inclita imperialis,

ont tout à fait la tournure des épigrammes latines, tantôt élogieuses et tantôt satiriques, que Frédéric se plaisait à composer sur les villes de ses états et que certaines d'entre elles, comme Andria, ont fait graver au-dessus de leurs portes ainsi que des titres d'honneur. On ne se tromperait donc pas, je crois, en la comprenant dans le recueil des œuvres poétiques de cet empereur. Mais il y a mieux. Frédéric, intelligence supérieure au travers de ses vices, nature d'artiste en même temps que de politique, esprit singulièrement cultivé pour son temps, épris de tous les raffinemens et de toutes les élégances, se piquait d'exercer les arts comme la poésie. Il avait la prétention d'être un maître en architecture. Nous savons par des témoignages formels que c'est lui-même qui donna les plans et les dessins pour la construction du château de Capoue. Il me paraît ressortir formellement de la première partie de l'inscription de la porte de son palais de Foggia qu'il avait fait de même pour cet édifice. Les termes remarquablement précis dont on s'y sert impliquent une telle conclusion : SIC *Cesar fieri iussit opus istū, proto* (*ncius*) *Bartholomeus* SIC *cōstruxit illud.* C'est tel qu'on le voit, tel que l'a construit Bartolomeo, que l'empereur avait ordonné de le faire ; la répétition de l'adverbe *sic* est absolument significative et révèle l'emploi d'un modèle donné par Frédéric en personne. L'arc qui seul a été conservé de ce palais est donc un spécimen, et l'unique parvenu jusqu'à nous, qui fait connaître le style et la manière de l'empereur Frédéric II comme architecte. Ce morceau le classe à un rang distingué dans la liste assez peu nombreuse des souverains artistes par eux-mêmes.

Il ne reste plus rien du château fortifié que Charles Ier d'Anjou se fit construire à Foggia en 1269 et où il mourut en 1284, non plus que du parc de plaisance du Pantano, à la porte de cette ville, où il élevait des troupeaux de daims.

III.

Pour aller de Foggia à Manfredonia, on est condamné à une insupportable route de quatre heures de voiture à travers la steppe du Tavoliere, qui devient un véritable Sahara dans la saison où l'herbe

des champs a été brûlée par le soleil de l'été et où les troupeaux sont encore à la montagne. Graduellement cependant on s'approche du Gargano, dont on commence à distinguer les belles forêts de hêtres et de chênes, faisant des taches d'un vert sombre sur les flancs de la montagne, et dont la plus haute cime, le Monte Calvo, s'élevant à plus de 1,500 mètres de hauteur, retient presque toujours autour d'elle une calotte de nuages. On se dirige, en effet, vers le point où ce massif isolé, à l'échine allongée d'ouest en est, se détache de la plaine et commence à plonger dans la mer son flanc méridional.

Encore dans la plaine, aux trois quarts du chemin, l'on rencontre l'ancien couvent de San-Leonardo, où Hermann de Salza établit en 1223 une commanderie de l'ordre teutonique, dotée de 20,000 florins d'or de revenu annuel. Les bâtimens conventuels sont transformés en métairie et dans un grand état de délabrement, mais l'église mérite une visite. Son portail surtout, que je n'ai vu jusqu'ici dessiné nulle part, est un beau type du style du milieu du XIIe siècle dans ces contrées; l'abside est également un morceau remarquable d'architecture romane. Notons encore la superbe cuisine du couvent, qui rappelle par ses dispositions celle de l'abbaye de Fontevrault.

Quelques kilomètres encore, et l'on franchit la rivière du Candelaro, tout près de l'endroit où elle se jette dans la lagune appelée Pantano Salso, le *Lacus Pantanus* des anciens, qui reçoit aussi le Cervaro, dans l'antiquité Cerbalus. A quelque distance de là, sur le bord de la lagune, auprès du goulet par lequel elle débouche dans la mer, une église de style byzantin, toute bâtie en matériaux antiques, est debout au milieu de la campagne solitaire. L'intérieur en a été quelque peu défiguré par des réparations modernes du plus mauvais goût; de nombreux *ex-voto* s'y voient suspendus auprès d'une Madone miraculeuse. Le pavé est composé en grande partie de pierres tombales intéressantes. Au-dessous règne une vaste crypte, une église inférieure, qui n'a pas été gâtée comme l'église supérieure. Le plan se répète exactement le même en haut et en bas et est unique dans son genre. Il dessine trois carrés inscrits l'un dans l'autre, séparés par des colonnes de granit dans la crypte, de marbre dans l'église haute, supportant des arcades cintrées d'une forme svelte. L'autel est au centre, sous une petite coupole qui s'appuie sur quatre forts piliers placés aux angles du carré intérieur formant sanctuaire et entouré de deux collatéraux sur ses quatre faces. C'est, on le voit, la disposition de certaines églises rondes à trois cercles concentriques, qui cette fois a été transformée en carré. Extérieurement l'edifice dessine un cube, surmonté au

centre d'un petit dôme fermé qui rappelle celui des *turbeh* musulmans et où l'influence arabe me paraît manifeste. Aux flancs des façades s'appliquent des demi-colonnes engagées, aux chapiteaux à feuillages d'un beau galbe et d'une exécution précieuse, supportant de riches arcatures dont le dessin rappelle de très près celles qui décorent les manuscrits byzantins; et dans la partie inférieure du champ qu'enferme chacune de ces arcatures se creusent des panneaux en losange remplis par les entrelacs géométriques en relief à la combinaison desquels se sont complu les décorateurs arabes. Le portail qui donne accès à l'église est d'une grande magnificence, avec son tympan garni d'un bas-relief et ses deux colonnes de marbre, reposant sur des lions couchés. Le monument est sans contredit un des plus remarquables spécimens de cette architecture, participant à la fois du byzantin et de l'arabe, qui régnait dans la Pouille avant que la conquête normande y eût introduit les influences françaises. Un semblable style, auquel se rattachent aussi la cathédrale de Canossa et le mausolée de Bohémond, qui y est adjacent, ainsi que certaines parties de la cathédrale de Bari, ne s'est maintenu à côté des données architecturales nouvelles, directement importées de Normandie et tendant de jour en jour à le supplanter, que jusqu'aux premières années du XIIe siècle. Aussi n'est-on pas surpris d'apprendre que l'église que je viens d'essayer de décrire fut consacrée en 1117 par le pape Pascal II, qui y vint de Bénévent, où il tenait alors un concile. Elle avait été certainement commencée, et les plans arrêtés dans le XIe siècle.

Cette curieuse église, autour de laquelle on remarque quelques débris d'un temple antique, porte le nom de Santa-Maria-Maggiore di Siponto et a le titre de cathédrale. Elle marque l'emplacement de la ville antique de Sipontum. Prise par Alexandre le Molosse, roi d'Épire (en 330 avant Jésus-Christ), colonie de citoyens romains en 194, assiégée par Marc Antoine en 40, lors des guerres civiles, Sipontum est décrite par Paul Diacre, au VIIIe siècle de notre ère, comme étant encore de son temps *satis opulentum*. Cent cinquante ans plus tard, Constantin Porphyrogénète la mentionne parmi les villes de la partie de l'Italie dépendant de l'empire de Constantinople. Mais il semble qu'elle commençait dès lors à tomber en décadence. L'envasement progressif de la lagune du Pantano, accessible aux vaisseaux dans l'antiquité, tendait à rendre impraticable son port, jadis théâtre d'un mouvement fort actif, et développait les exhalaisons marécageuses qui engendrent la *malaria*, fléau de tout le district environnant. Cependant il s'y maintenait encore une certaine population, et le port continuait à être le seul qui desservît la Capitanate. C'est encore là qu'en 1177 le pape Alexandre III s'em-

barqua pour aller à Venise à l'entrevue où il devait se réconcilier avec Frédéric Barberousse; et même, en 1252, c'est à Siponto que débarqua Conrad IV de Hohenstaufen, quand il vint prendre possession de l'Italie méridionale. Manfred acheva de ruiner cette ancienne cité par la construction de la ville qui reçut son nom.

Une lieue à peine sépare l'emplacement désert de Siponto de la petite ville gaie et tranquille de Manfredonia, coquettement située sur la mer, au milieu d'une végétation qui rappelle la Calabre ou la Sicile. En espalier au pied du Gargano, le canton environnant doit à son exposition vers le midi et à la façon dont la montagne le couvre contre les vents du nord, de jouir d'un climat exceptionnel. C'est en 1263 que Manfred décida la construction de cette nouvelle ville, pour l'emplacement de laquelle il consulta les astrologues et aussi les marins, car cet emplacement fut très bien choisi en vue de ce que voulait réaliser le fils de Frédéric II. La plaine au nord de l'Ofanto et le canton du Gargano étaient dépourvues de port, ceux de Siponto et de l'antique Salapia (aujourd'hui remplacée par le misérable village de Salpi) ne pouvant plus recevoir convenablement les navires. Il décida d'en créer un nouveau, qui servît en même temps à communiquer avec les possessions qu'il venait d'acquérir en Épire. Aucune position n'était plus favorable que celle où il bâtit Manfredonia, dans le fond du golfe que forme la saillie du Gargano, ayant devant soi une vaste rade, très bien abritée et d'une tenue parfaitement sûre. Manfred apporta à cette œuvre utile et bien conçue l'ardeur que l'on met d'ordinaire à une fantaisie. Deux années suffirent à avancer assez la construction de la nouvelle ville pour qu'en 1265 on pût y transporter l'évêque et les habitans de Siponto, auxquels on joignit des colons recrutés de droite et de gauche. C'est alors que disparut tout ce qui avait pu se conserver des ruines de la cité antique, exploitées comme carrière pour ces travaux où le transport des pierres, de la chaux et du sable employait, disent les chroniqueurs, « tous les bœufs de l'Apulie. »

Le plan de Manfredonia avait été conçu sur une très large échelle. Le roi prétendait faire de la cité à laquelle il donnait son nom le principal centre commercial de la Pouille et son chef-lieu administratif. Il y établit un hôtel des monnaies et il en donna la direction à deux Amalfitains, renommés pour leurs connaissances pratiques en cette matière, Mauro Pisonto et Nicolo Campanella. Il est probable que ces deux personnages avaient été antérieurement employés à la fabrication des espèces de Frédéric II, qui presque toutes ont été battues à Amalfi. Mais les travaux étaient loin d'être terminés quand Manfred mourut les armes à la main, en 1266. Charles Ier d'Anjou les fit continuer activement, et c'est lui qui acheva

la construction de la ville, qu'il ordonna d'appeler Siponto-Novello, voulant effacer jusqu'au nom de l'héroïque vaincu de Bénévent. Mais la conscience populaire se refusa à cette injustice. Malgré les prescriptions et les efforts du farouche vainqueur, le nom de Manfredonia se maintint dans l'usage, et c'est celui que la ville a gardé jusqu'à nos jours.

Les écrivains contemporains vantent la splendeur de la cathédrale de Manfredonia, qui aurait reçu les reliques de saint Laurent, évêque de Siponto au ve siècle, et surtout son magnifique campanile, dans lequel était suspendue une cloche énorme, la plus grosse que l'on eût encore fondue en Italie, dont le son se faisait, raconte-t-on, entendre jusqu'à six milles à la ronde. Malheureusement, la cathédrale, le campanile et en général tous les édifices de Manfredonia ont disparu dans le désastre qui frappa cette ville en 1620, lorsque les Turcs y opérèrent une descente et la brûlèrent entièrement après l'avoir pillée.

Ce qui reste le plus intact des travaux de Manfred, c'est le môle de belle construction, maintenu de chaque côté par de hauts gradins formés de grands blocs de pierre, qui s'avance fièrement dans la mer avec une longueur de près de 200 mètres. C'est sans contredit l'œuvre d'ingénieur maritime la plus puissante et la mieux combinée qu'ait léguée le XIIIe siècle. En tête de ce môle est le château fort, que Lautrec attaqua vainement dans sa dernière campagne. C'est une construction du règne de Charles d'Anjou, œuvre de son architecte maestro Giordano de Monte-Sant'-Angelo. Bien qu'en partie remanié et gâté par des appropriations postérieures, découronné de ses créneaux du moyen âge pour recevoir de l'artillerie sur ses plates-formes, il n'a pas subi de modifications trop profondes dans ses dispositions essentielles. C'est un haut et massif donjon carré, flanqué à ses angles de quatre grosses tours rondes, qu'enveloppe une enceinte extérieure reproduisant le même plan. Les remparts de la ville, garnis eux aussi de grosses tours rondes, subsistent en grande part et embrassent un espace que sont loin de remplir les huit mille âmes de la population actuelle. Avec cette enceinte, en partie vide, qui fait un vêtement trop large à la petite ville rebâtie au XVIIe siècle, Manfredonia est comme une sorte d'Aigues-Mortes de l'Adriatique. Notons, du reste, qu'on a reconstruit la nouvelle Manfredonia sur le plan de l'ancienne, avec les rues régulières se coupant à angles droits, et la disposition en échiquier que l'on observe constamment dans les villes créées de toutes pièces au XIIIe siècle.

IV.

Quand on a visité la ville de Manfred et gravi, si on en a le temps, jusqu'à Monte Sant'Angelo, sur la croupe du Gargano, pour y visiter le fameux sanctuaire de Saint-Michel, le plus ancien qui ait été dédié en Occident à l'archange, lieu de rendez-vous d'un immense pèlerinage, il faut revenir à Foggia, en faisant de nouveau la même ennuyeuse route, pour se rendre à Lucera. On va en deux heures d'une ville à l'autre par un beau chemin carrossable, qui court en ligne droite dans la plaine nue sans que, pour ainsi dire, une seule habitation s'élève sur ses bords. Les cultures sont cependant plus multipliées sur ce trajet que sur celui de Manfredonia. A sa droite on a le Gargano, à sa gauche la chaîne de l'Apennin, précédée d'ondulations, sur la pointe d'une des quelles on distingue le groupe des maisons de Troja, ville fondée au commencement du XIe siècle par le catapan byzantin Boyoannis, qui écrasa sur le champ de bataille de Cannes les premiers Normands venus dans la Pouille, ceux qui avaient répondu à l'appel de Melo.

En faisant ce chemin, l'esprit se reporte à la description saisissante que le chroniqueur Nicolas de Jamsilla, compagnon du prince dans cette aventure, fait du voyage de Manfred après sa fuite d'Aversa, en novembre 1254, et de la façon dont le fils de Frédéric dut marcher de nuit, au milieu des ténèbres et de la tempête pour gagner Lucera sans être aperçu des troupes pontificales postées à Troja et à Foggia, dans une plaine sans un arbre où le passage d'une petite troupe de cavaliers devait être vu d'une très grande distance et attirer aussitôt l'attention.

Lucera s'élève sur une colline d'un certain relief, escarpée sur les côtés du nord et de l'ouest, en pente douce vers l'est et le sud, qui se détache à une certaine distance en avant des derniers contreforts de l'Apennin et commande au loin la plaine environnante. Ainsi préparé par la nature, le site en a toujours constitué une position stratégique de premier ordre, et depuis les débuts de l'histoire chez les populations de l'Apulie, nous y voyons exister une ville fortifiée dont le rôle est capital. Les Grecs prétendaient que cette ville de Luceria avait été fondée par Diomède, revenu d'Ilion, comme Arpi, Sipontum, Canusium et, en général, toutes les cités de quelque importance dans la Daunie et même dans une portion de la Peucétie; à l'époque romaine on y montrait encore un vieux *xoanon* que les habitans prétendaient être le Palladium enlevé de Troie par le héros argien.

La fondation de Luceria dut être en réalité l'œuvre des Dauniens de race japygo-messapienne, sur le territoire desquels elle était située. Le nom d'Apulie, qui s'étendait jusque-là, n'est autre que la forme italique de celui dont les Grecs ont fait de leur côté Japygie. Mais tout, y compris l'appellation même de la cité, qui appartient aux idiomes proprement italiotes, semble indiquer que de très bonne heure l'élément osco-samnite se superposa à l'élément japygien dans la population de cette ville et y devint prépondérant.

Les faits précis de l'histoire de Luceria sont, d'ailleurs, ignorés jusqu'à la seconde guerre samnite, où nous voyons ses habitans suivre le parti des Romains, de même que les autres Apuliens, puis refuser de s'associer à la défection de ceux-ci en 326 avant Jésus-Christ. Pour les châtier, les Samnites vinrent mettre le siège devant la ville, et c'est en marchant au secours de Luceria que l'armée romaine éprouva son grand désastre du défilé des Fourches Caudines. La chute de la forteresse apulienne en fut la conséquence immédiate, et les Samnites, vainqueurs la choisirent comme la place de sûreté où ils enfermèrent les otages à eux remis en garantie du traité de Caudium, que le sénat refusait de reconnaître. Aussi Rome attacha-t-elle un prix extrême à enlever à ses ennemis Luceria, et, dès 320, Papirius Cursor investissait la ville, défendue par une garnison de sept mille Samnites et finissait par l'emporter après une résistance acharnée. Il y reprit les otages et y fit un riche butin, car c'était alors la plus riche cité de l'Apulie. Six ans après, elle retombait aux mains des Samnites, mais ce ne fut que pour très peu de temps. Les Romains la reprirent bientôt de vive force, massacrèrent une partie de la population et installèrent à la place des anciens habitans une colonie militaire de droit latin. Ce fut dès lors le boulevard de la domination du peuple roi dans l'Apulie, où elle lui permettait de prendre le Samnium a revers. Aussi les Samnites tentèrent-ils, en 294, un effort désespéré pour recouvrer Luceria; mais le consul Atilius, accouru au secours de la ville, les écrasa dans une grande bataille.

Établie au milieu d'un canton de grande production agricole et pastorale, la colonie de Luceria eut autant d'importance comme centre de commerce que comme place forte. Nous en avons la preuve par le développement de son monnayage, qui débute à l'époque de sa fondation même, alors que l'as était encore du poids d'une livre. Dans la guerre d'Hannibal, la conservation de cette forteresse par les Romains eut une importance décisive. Le grand capitaine carthaginois ne parvint jamais à s'en emparer et le fait d'avoir ainsi gardé une base inexpugnable d'opérations dans l'Apulie fut une des choses qui permirent le mieux à Rome de relever rapidement ses affaires après ses premiers désastres. Les colons de Luceria montrèrent

d'ailleurs à ce moment une fidélité passionnée à la cause de la mère patrie. En 209, quand une partie des colonies latines, lasses de la prolongation indéfinie d'une guerre à laquelle on ne voyait point de terme, refusèrent à Rome de continuer à lui fournir leurs secours en hommes et en argent, il n'y en eut que dix-neuf qui se déclarèrent prêtes à soutenir encore la lutte jusqu'à entier épuisement, et Luceria fut du nombre.

L'histoire garde ensuite le silence sur les destinées de Luceria jusqu'au temps de Cicéron, qui dans son discours *pro Cluentio* en parle comme d'une des villes les plus florissantes de l'Italie. Dans la guerre civile contre César, Pompée en fit quelque temps son quartier-général avant de se replier sur Brindes : Strabon cite Luceria comme déclinant à son époque. Pourtant elle retint une certaine prospérité pendant toute la durée de l'empire. Auguste y avait envoyé une nouvelle colonie de vétérans, et les écrivains, aussi bien que les inscriptions, montrent qu'elle garda jusqu'au bout son rang colonial avec les privilèges qui y étaient attachés.

L'importance de Luceria survécut aux invasions barbares et aux ravages affreux des guerres gothiques. Paul Diacre la décrit comme étant une ville opulente sous la domination des Lombards. Mais en 663 l'empereur grec Constant II prit la ville sur ce peuple et la détruisit presque entièrement. Dès lors, et pendant six siècles, Lucera ne fut plus qu'une simple bourgade, où pourtant résidait toujours un évêque. C'est en cet état qu'elle se trouvait encore en 1223, lorsque Frédéric II contraignit les musulmans de Sicile révoltés à demander l'*aman* et à se mettre à sa merci. Jugeant imprudent de les laisser dans le Val di Mazzara, où leurs traditions d'indépendance étaient trop vivantes et où il leur était toujours facile, en cas de rebellion, de recevoir des secours de leurs frères d'Afrique, ne voulant pas non plus priver ses états de cette vaillante et industrieuse population par une expulsion pareille à celle que l'Espagne commit plus tard la faute immense d'accomplir, il se décida à les dépayser en les transplantant sur le continent italien. La masse principale des Arabes siciliens fut donc par ses ordres transportée à Lucera, Girofalco et Acerenza. Lucera en fut la principale colonie, et pour la recevoir Frédéric fit élever une vaste forteresse, où ils vécurent d'abord séparés de la population chrétienne de la ville.

Ainsi transplantés, ces Arabes acceptèrent rapidement leur nouveau sort avec la facile résignation qui est le propre des musulmans, et même bientôt ils s'attachèrent avec un ardent dévoûment au souverain qui leur avait conservé la vie sauve quand les habitudes et le droit de la guerre, dans les mœurs du temps, lui auraient permis de les exterminer. Astreints tous au service militaire, leurs milices furent pendant plus de vingt ans le nerf et le seul noyau permanent des

armées de Frédéric II, et la forteresse qu'ils occupaient, achevée en 1227, le principal point d'appui de la domination des Hohenstaufen dans les provinces touchant à l'Adriatique. Quand la rupture entre l'empereur et le pape fut devenue ouverte et irrémédiable, la présence des musulmans à Lucera devint un des griefs dont le souverain pontife fit le plus retentir le monde chrétien contre Frédéric. Pourtant l'emploi d'une garde sarrasine auprès du souverain n'était pas autre chose qu'une tradition des princes normands. Ceux-ci, et Robert Guiscard tout le premier, avaient constamment employé les contingens des Arabes de Sicile, de l'aveu même de la papauté, dans leurs guerres en Italie, et l'armée qui, au prix de l'incendie d'une partie de Rome, avait délivré Grégoire VII, se composait en majorité de musulmans, sans que ce pontife eût éprouvé le moindre scrupule de voir des infidèles servir sous sa bannière. Depuis plus d'un siècle, la seule force militaire permanente des principautés franques fondées en Syrie par les croisés consistait dans les corps soldés de musulmans indigènes, désignés sous le nom de *turcoples*, et l'office de grand-turcoplier était la première charge militaire de la cour de Jérusalem.

Pour donner cependant une certaine satisfaction aux plaintes du pape, Frédéric ouvrit librement l'accès des casernes de ses Sarrasins aux missionnaires franciscains et fit même bâtir dans leur forteresse, à côté de leur mosquée, une église destinée à ceux qui voudraient se convertir. Mais il savait d'avance qu'il n'y en aurait aucun. Il persista à refuser aucun avantage au changement de religion, et, traitant à la cour les musulmans sur un pied d'exacte égalité avec les chrétiens, son scepticisme, blessant pour les croyances de son époque, se plaisait à réunir à la même table des évêques et des capitaines arabes. Bientôt, du reste, à mesure que la lutte avec le saint-siège devint pour l'empereur une question de vie ou de mort, il sentit davantage quel prix avaient pour lui les services de troupes sur qui les anathèmes ecclésiastiques n'avaient aucune action, dont le fanatisme religieux éprouvait, au contraire, une satisfaction sauvage à combattre contre le pontife catholique. En 1239, Frédéric, pour donner plus de cohésion à ses Sarrasins, les concentra tous à Lucera, faisant venir dans ce lieu ceux qui avaient habité jusqu'alors à Acerenza et à Girofalco, y amenant en grand nombre de nouvelles familles qui étaient restées jusqu'alors en Sicile, et les renforçant enfin de bandes mercenaires qu'il faisait recruter en Afrique. La colonie musulmane de Lucera monta ainsi jusqu'à soixante mille âmes. Le château-fort ne pouvait plus lui suffire; on lui livra aussi la ville. Et l'empereur ferma les yeux sur la façon cruelle dans les nouveaux colons musulmans molestèrent les rares habitans chrétiens qu'ils y trouvèrent, les forçant à

déguerpir avec leur évêque et s'emparant de la cathédrale pour en faire une mosquée. C'est ainsi que l'antique *Luceria Apulorum* devint *Lucera Saracenorum*.

Désormais Frédéric pouvait en toute sécurité faire de Foggia sa résidence la plus habituelle. Entre la forteresse de ses Sarrasins, à une extrémité, et, à l'autre, Andria la Fidèle, dont la population montrait à sa cause un dévoûment qui lui tenait tant au cœur,

Andria fidelis nostris affixa medullis.

la soumission de la plaine de la Capitanate et de la Pouille était assurée. Il n'avait plus à craindre, de la part des citoyens des populeuses villes de cette contrée, toujours prêts aux changemens et fort enclins à embrasser le parti du pape, des défections comme celle qui avait été presque générale en 1229 à l'apparition de la croisade des *clavigeri*. Mais Frédéric ne vint qu'à peu de reprises, et cela seulement pour des laps de temps fort courts, dans les dernières années de sa vie, habiter à Lucera même, au milieu de la colonie arabe, où il avait pourtant un logis royal et où il menait complètement, quand il y allait, la vie d'un monarque musulman, comme les rois normands de Sicile lui en avaient donné l'exemple. C'est son existence dans ces séjours qui lui avait fait donner par les guelfes le surnom de « sultan de Lucera. » Il y avait des haras de chameaux, des équipages de chasse avec des guépards dressés à l'orientale; enfin, ce qui est plus grave, un harem richement monté et gardé par des eunuques. Ici sa conduite, en opposition avec la loi chrétienne, prêtait largement le flanc aux invectives papales. Pour la juger avec une entière équité, il ne faut cependant pas oublier qu'avant lui les rois normands avaient eu patemment leur harem organisé à Palerme.

Après la mort de Frédéric II et de Conrad, quand Innocent IV tenta de s'emparer directement du royaume de Sicile, il voulut gagner les Sarrasins de Lucera. Oubliant tout ce qu'il avait écrit sur le scandale du séjour de ces infidèles en Italie, il offrit à leur émir, que les chroniqueurs du temps appellent Jean le Maure, de lui conserver la charge éminente de grand camérier du royaume et de lui conférer, en outre, des fiefs et des honneurs nouveaux en grand nombre. Le chef musulman accepta le marché, mais ses hommes ne voulurent pas le suivre dans sa trahison envers ses princes. Manfred accourut chercher un asile au milieu d'eux. Ce furent eux qui le proclamèrent les premiers et qui lui permirent de reconquérir le royaume. Pendant tout son règne, il n'eut pas de soldats plus fidèles, et quand la fortune le trahit definitivement, les Arabes de Lucera tombèrent par milliers à ses côtés sur le champ de bataille

de Bénévent. En partant pour combattre Charles d'Anjou, Manfred avait confié sa femme, la belle Hélène d'Épire, et ses fils en bas âge au dévoûment des Sarrasins et aux fortes murailles du château de Lucera. C'était un asile sûr, qui eût permis aux partisans des jeunes princes de se rallier et de continuer la lutte. Mais leur mère, abandonnée de ses conseillers, perdit la tête et quitta Lucera pour se réfugier à Trani, où elle espérait faire voile vers l'Épire. Le châtelain de cette ville la vendit avec ses enfans à Charles, qui se déshonora par sa cruauté à leur égard. Plus malheureux que Conradin, on ne les jugea pas dignes de l'échafaud, et ils pourrirent de longues années dans des cachots infects.

Manfred mort et sa famille disparue, les Sarrasins de Lucera se soumirent au conquérant, qui confirma leurs privilèges et leurs lois particulières. Mais, dès l'année suivante, à l'annonce de l'approche de Conradin, qui se préparait à franchir les Alpes, ils relevèrent sur leurs tours l'étendard de la maison de Souabe. Lucera devint alors le point de réunion des Gibelins dans le midi de la péninsule. Charles d'Anjou voulut essayer de réduire la place avant que son compétiteur fût descendu de la Haute-Italie. Mais après plusieurs mois d'assauts infructueux, il dut lever le siège pour se porter au-devant de Conradin. Quand il l'eut vaincu et mis à mort, il revint devant Lucera, en 1269. Les musulmans se défendaient avec acharnement, mais à la suite d'un long blocus la famine les contraignit enfin à capituler. Le 15 août, ils ouvrirent leurs portes et défilèrent devant le vainqueur irrité, qui les fit passer sous le joug. Mais Charles ne voulait point se passer des services de guerriers dont il avait pu apprécier toute la valeur. Il leur accorda donc la vie sauve et leur permit de continuer à habiter la ville. Seulement, il leur enleva leurs privilèges, le droit de se gouverner eux-mêmes dans l'intérieur de leur ville et d'avoir pour officiers de justice leurs cadis, jugeant toutes les affaires d'après la loi musulmane. Il les plaça sous l'autorité directe du justicier de la province et mit soixante lances en garnison dans le château pour les surveiller. En même temps il ordonna, en souvenir de sa victoire, de construire, à la place de la principale mosquée de la ville, sur le site de l'ancienne cathédrale, une grande église dédiée à la Vierge, donnant à la cité le nom officiel de *Lucera christianorum*.

Deux ans plus tard, nouvelle révolte des Sarrasins, qui avaient ajouté foi à l'imposture d'un faux Conradin, et nouveau siège, à la suite duquel les principaux fauteurs du trouble furent cruellement punis. Le reste des colons arabes fut encore cette fois reçu à merci. Charles les garda dans ses armées et prodigua leur sang dans ses guerres en Albanie et en Sicile. — Tant de vicissitudes et de malheurs avaient beaucoup diminué leur nombre. Une partie

de la ville qu'ils habitaient restait déserte. Le monarque angevin en profita pour y installer, à côté d'eux, une colonie de Provençaux, amenés à ses frais, auxquels on donna les maisons inhabitées et les terres abandonnées. Il fit aussi augmenter les défenses du château, qui désormais tenait les musulmans en bride, au lieu de leur servir de casernement.

Cependant la papauté ne cessait de réclamer des rois de Naples de faire disparaître du sol de la Pouille ce noyau d'infidèles, qui était, avait dit Innocent IV, « comme une épine enfoncée dans son œil. » Cédant enfin aux instances de Boniface VIII, Charles II, en 1300, se résolut à célébrer l'année du jubilé par un autodafé mémorable. En pleine paix, sans aucune provocation de la part des restes des Sarrasins, une armée fut dirigée sur Lucera et en entreprit le siège. Sachant qu'ils n'avaient cette fois aucune grâce à attendre, les musulmans se défendirent en désespérés. A la fin, ils succombèrent sous le nombre; la ville fut prise d'assaut, et les Sarrasins de tout âge et de tout sexe furent impitoyablement passés au fil de l'épée. On n'accorda la vie qu'à ceux, en bien petit nombre, qui consentirent à abjurer l'islamisme.

Après cette effroyable exécution, le roi Charles II repeupla la ville de nouveaux colons, auxquels on en répartit le territoire. La cathédrale fut dédiée solennellement en 1302. Le roi voulut même effacer le nom de Lucera et ordonna qu'on l'appelât Città di Santa-Maria. Mais cette nouvelle appellation officielle ne parvint pas à prévaloir contre l'usage et la tradition populaire.

La nouvelle Lucera, dotée par son fondateur de nombreux privilèges, est restée jusqu'à nos jours une ville assez florissante, qui compte quatorze mille habitans, possède un évêque et est le siège du tribunal de l'arrondissement de Foggia. Quant à la forteresse, elle fut presque immédiatement démantelée et abandonnée. Dès 1525, Leandro Alberti la trouvait en ruines.

Ce sont les restes de cette forteresse qui font encore aujourd'hui le principal intérêt d'une visite à Lucera. L'enceinte, de 900 mètres de pourtour, en est remarquablement conservée et dresse à une grande hauteur ses murailles garnies de tours, découronnées seulement de leurs créneaux. Elle occupe l'extrémité occidentale de la colline, qui en est en même temps la partie culminante, à un quart d'heure de marche de la ville telle qu'elle est, ceinte des remparts dont la dota Charles II d'Anjou. C'est évidemment sur le même emplacement que s'élevait l'*arx* de la Luceria apulienne et romaine. La muraille suit exactement le bord des escarpemens presque à pic de la colline, excepté sur la face de l'est, tournée vers la ville, où le terrain se continue de plain-pied et où un fossé large et profond, taillé dans le roc, précède le rempart. Treize tours carrées, bâties

en brique et en pierre et reliées entre elles par d'épaisses courtines de la même construction, couronnent ainsi les pentes abruptes du nord, de l'ouest et du sud, avec deux tours plus grosses et plus hautes, en forme de polygones irréguliers, aux deux angles nord-ouest et sud-ouest, présentant un angle sur l'arête de la colline. Le côté de l'est, rectiligne, armé de sept tours en figures de bastions, faisant saillir en avant un angle obtus, se termine à ses deux extrémités par deux grosses tours rondes. C'est sur cette face, entre la seconde et la troisième tour à droite, qu'a été ménagée, dans un angle rentrant fort habilement disposé, l'entrée principale de la forteresse, entrée oblique et précédée d'un pont-levis. Un peu en arrière et commandant le débouché de cette porte, auprès de l'angle nord-est de l'enceinte et s'appuyant à la muraille de la face nord, dans laquelle était tout à côté une poterne, se dressait le donjon, énorme massif de forme exactement carrée. C'est là qu'était la demeure royale que Frédéric II avait fait décorer avec un grand luxe et où, en 1241, tandis qu'il ravageait les environs de Rome, il envoyait deux statues de bronze antiques enlevées au monastère de Grotta-Ferrata. C'est là aussi que demeurait le châtelain ou émir des Arabes. Ce donjon, dont l'abbé de Saint-Non admirait le magnifique appareil, subsista en grande partie jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, mais il fut alors démoli pour construire avec ses matériaux un palais pour les tribunaux dans Lucera. Ce n'est plus qu'un amas de ruines confuses, où l'on distingue seulement l'amorce des nervures qui couvraient quelques salles. Des voûtes effondrées dans sa partie inférieure permettent de reconnaître qu'il avait été élevé en portion sur des fondemens antiques. On aperçoit au-dessous les restes de souterrains romains construits en grand appareil d'une belle époque, parfaitement caractérisé.

M. Amari a émis la conjecture que le château des Sarrasins de Lucera avait dû être édifié sous la direction d'ingénieurs arabes. Je crois cette opinion parfaitement juste. La forme des tours carrées et barlongues, leur faible saillie, leur rapprochement, la disposition en talus de la base des murailles sont autant de particularités caractéristiques des principes de fortification qui, des Byzantins, avaient passé aux Arabes, que les templiers avaient adoptés dans la construction de leurs châteaux de terre-sainte, mais qui, en 1223, ne s'étaient guère encore naturalisés en Occident. La disposition du terrain avait dispensé les ingénieurs qui fortifièrent Lucera d'établir ailleurs que sur le front est, devant le rempart, le vaste fossé et la muraille extérieure en avant de ce fossé, qui étaient aussi choses essentielles du système byzantino-arabe. Du reste, ce front, tel que nous le voyons dans son état actuel, avec ses tours d'une autre forme que celles du reste de l'enceinte, a été refait en

1271 par Charles d'Anjou après le siège où il avait dû être l'objectif de l'attaque. C'est ce qu'attestait une inscription que copia Leandro Alberti et qui a disparu depuis.

De nombreux édifices remplissaient l'enceinte de la forteresse au temps où elle était occupée par les Sarrasins ; il y avait des habitations, des casernes, des mosquées et aussi l'église des franciscains. Toutes ces constructions ont depuis longtemps disparu sans laisser de traces apparentes. La chemise fortifiée n'enveloppe plus qu'un terrain vide et désert.

Le sol y est partout jonché de débris de briques et de fragmens de vases de formes diverses et d'une fabrication tout à fait spéciale, dont la terre plus ou moins rouge est recouverte d'un épais vernis plombifère. Ce vernis, appliqué à la manière arabe, et qui souvent, trait caractéristique, a coulé de manière à former de grosses gouttes vitrifiées en relief, est le plus habituellement vert, quelquefois avec des dessins noirs se détachant sur ce fond. Nous sommes ici en présence des vestiges d'une poterie exactement pareille aux fragmens de fabrication arabe du IXe et du Xe siècle recueillis jadis par mon père en Égypte et conservés au musée céramique de la manufacture de Sèvres, ainsi qu'aux *bacini* incrustés à titre d'ornementation à la partie supérieure des murailles extérieures d'un certain nombre d'églises du nord et du centre de l'Italie construites du Xe au XIIIe siècle. Elle constitue une industrie d'origine évidemment orientale, qu'on ne saurait hésiter à considérer comme ayant été exercée sur les lieux dans le cours du XIIIe siècle, car la multitude des débris ne permet pas de douter que ce fut là la vaisselle d'usage journalier dans la colonie arabe de Lucera. J'ai déjà dit que cette colonie compta un moment jusqu'à soixante mille âmes avec les familles des guerriers. On sait par des documens formels qu'en même temps qu'elle fournissait un service militaire des plus actifs, elle s'adonnait avec succès à des industries de tradition orientale, dont les procédés avaient été apportés de Sicile, comme le tissage de certaines étoffes et la fabrication des armes. Il faudra joindre maintenant à la liste de ces industries celle de la confection des poteries vernissées conformément aux anciens prototypes arabes.

Nous sommes conduits à désigner avec certitude la Sicile musulmane comme une étape du transport de la fabrication de ce genre de poteries entre l'Orient et la Pouille, où elle passa avec la transplantation des Arabes sous Frédéric II. Ceci est de nature à jeter un jour précieux sur l'origine des *bacini* employés dans la décoration des églises par les architectes italiens, surtout dans le XIe siècle. On les a d'abord regardés comme de provenance arabe ou persane, comme des trophées des expéditions maritimes des Pisans. Mais

M. Drury-Fortnum, en les étudiant de plus près, a montré qu'il n'y en avait qu'un petit nombre qui fussent de fabrication proprement arabe, que la plupart sortaient d'ateliers plus voisins, qu'il plaçait sur un point encore indéterminé de l'Italie. Après la constatation que j'ai faite à Lucera, et que tout le monde peut y renouveler, c'est en Sicile qu'il faudra, je crois, chercher la situation de cet atelier, dont les produits devaient se répandre par le commerce sur le continent italien.

Les poteries à vernis vert ne sont pas les seules dont on recueille les débris au château de Lucera. D'autres fragmens moins nombreux offrent des ornemens d'une donnée fort simple, tracés en bleu et en rouge sur un fond blanc. Ici, la décoration a été manifestement exécutée au moyen de l'application sur la terre d'un engobe revêtu d'un vernis incolore et translucide au moyen d'un *marzacotto* plombique. C'est le procédé que Passeri affirme avoir été mis en œuvre à Pesaro à partir des environs de l'an 1300. Naturalisé d'abord à Lucera par les colons arabes, il avait ainsi mis un peu plus d'un demi-siècle à se transmettre de proche en proche jusque dans les Marches. M. Barnabei a recueilli dans l'Abruzze, son pays natal, dans des sépultures qui ne peuvent pas descendre plus bas que la fin du XIIIe siècle, des poteries exactement conformes aux deux classes de celles dont on recueille les tessons au château de Lucera. Il en fera bientôt l'objet d'une publication. Ces sépultures de l'Abruzze fournissent un chaînon géographiquement intermédiaire entre Lucera et Pesaro, et nous parvenons ainsi à suivre dans le temps et dans l'espace la marche de l'industrie des terres vernissées, originaire de l'Orient, établie d'abord en Sicile lors de la conquête arabe, transplantée dans le nord de la Pouille au XIIIe siècle avec les derniers restes des musulmans siciliens, enfin se propageant de là en suivant le littoral de l'Adriatique jusqu'à Pesaro et aux villes voisines, où elle se développa surtout à partir du moment où l'anéantissement des Sarrasins de Lucera eut enlevé aux potiers des Marches leurs plus redoutables concurrens, ceux qui avaient été leurs maîtres.

Entre la forteresse et la ville elle-même s'étend une vaste esplanade entièrement découverte, où fait défaut toute construction du moyen âge. Ce terrain était compris dans la ville antique, et le sol y est jonché de fragmens d'anciennes poteries où le travail de la charrue, retournant chaque année la terre, a fini par confondre pêle-mêle les reliques de tous les siècles de l'antiquité. La terre rouge arrétine à reliefs sigillés représente là le dernier siècle de la république romaine et les débuts de l'empire; les poteries étrusco-campaniennes à reliefs et à glaçure noire une période antérieure, l'existence de la colonie romaine de Luceria des guerres puniques aux

premières guerres civiles ; les tessons de vases peints à figures rouges de fabrication grecque l'âge où l'influence des cités helléniques voisines avait pénétré l'Apulie et y régnait en maîtresse, du milieu du ve siècle avant notre ère au milieu du IIIe. Ce qui est plus intéressant, c'est qu'on y rencontre en abondance des débris céramiques d'un âge antérieur, qui nous reportent aux temps où la Luceria primitive était encore aux mains des indigènes apuliens. Ce sont les fragmens d'une poterie noirâtre sans vernis, colorée uniformément dans la masse de la pâte et sans couverte, simplement lustrée au polissoir, telle qu'on la rencontre aux origines de la civilisation dans toutes les parties de l'Italie. La présence de cet ancien *bucchero* italique n'avait pas été jusqu'ici signalée en Apulie. J'en ai observé des fragmens sur tous les emplacemens de villes antiques que j'ai examinés dans cette contrée, comme aussi dans la Lucanie et dans le Bruttium. La fabrication s'en est donc étendue à une certaine époque, avant le triomphe des influences grecques, sur la totalité de la Péninsule, sans différences bien sensibles de contrée à contrée.

Dans la ville de Lucera, le seul monument important est la cathédrale, magnifique église à trois nefs du plus pur style ogival français du XIIIe siècle. C'est un des édifices religieux les plus remarquables de l'époque médiévale dans le midi de l'Italie. Pour quiconque l'étudie avec une connaissance quelque peu approfondie des monumens du même art en France, deux conclusions s'imposent à l'esprit. Cette cathédrale, bien que consacrée seulement en 1302, n'a pu être commencée en 1300 par Charles II, comme on l'imprime. D'après son architecture, on ne saurait en faire commencer les travaux plus tard que 1274, date de l'établissement des colons provençaux dans la ville. D'autre part, l'architecte de cette église a été Français et même, suivant toutes les probabilités, natif de l'Ile-de-France, dont il a transporté l'art sans modification dans la Pouille. En revanche, ce sont des tailleurs de pierre indigènes qu'il a employés à en exécuter la décoration. La chose est surtout manifeste au portail principal. Les feuillages finement refouillés d'un beau et ferme dessin qui garnissent l'archivolte de son arc en tiers-point ont la plus étroite parenté avec ceux de l'archivolte de l'arc en plein cintre du palais de Frédéric II à Foggia. Les quatorze magnifiques colonnes de marbre vert antique, que l'architecte a distribuées dans diverses parties de son œuvre, devaient garnir la nef de la cathédrale plus ancienne, celle dont les Sarrasins avaient fait une mosquée.

Le gouvernement italien a entrepris dans ces dernières années une restauration complète de la cathédrale de Lucera, travail très bien conduit et aujourd'hui près d'être terminé. En grattant le badigeon qui revêtait l'intérieur de l'église, on a mis au jour sur plusieurs points d'intéressantes fresques du XIVe siècle, entre autres

une Vierge avec l'Enfant Jésus, d'une grande beauté de dessin et d'un sentiment tout à fait giottesque. Mais il n'y a à tirer de ces fresques aucun argument en faveur des théories de M. Salazaro sur le développement précoce de la peinture dans le royaume de Naples. Les princes angevins devaient tout naturellement, par suite de leurs rapports avec Florence, appeler des peintres de cette ville à décorer les édifices qu'ils construisaient. Au moment où fut terminée la cathédrale de Lucera, Giotto, qui a travaillé à Naples, était dans le plein épanouissement de son talent et de son influence; et c'est à son école que se rattachent directement les fresques retrouvées dans cette église bien plus qu'à ce que l'on connaît du style de l'école latine contemporaine des peintres de la Pouille et du comté de Lecce.

La cathédrale de Lucera montre encore une statue de marbre que l'on prétend être celle du roi Charles II d'Anjou. Elle est aujourd'hui dressée contre le mur à l'intérieur, à gauche de la porte d'entrée principale, debout sur un piédestal de pierre, où une inscription en lettres modernes lui applique le nom du prince angevin. Mais cette attribution, d'après laquelle M. Gregorovius, dans un ouvrage tout récent, traçait un portrait de Charles II, ne supporte pas un seul instant l'examen pour un archéologue. La statue, qui date du courant du XIVe siècle, n'a jamais été l'effigie ni de Charles II, ni d'aucun roi. C'est celle qui était couchée sur la tombe d'un simple chevalier. Il est revêtu de son armure, avec la tête, aux traits juvéniles, nue et reposant sur un oreiller; ses mains sont jointes sur sa poitrine et ses pieds s'appuient sur deux chiens.

Du haut des murs du château de Lucera on aperçoit à une vingtaine de kilomètres de distance au nord, toujours dans la plaine, San-Severo, ville de plus de 17,000 âmes enrichie par l'agriculture et aujourd'hui dans un état de prospérité toujours croissante malgré les ravages extraordinaires qu'y fit le choléra en 1865. En 1799, elle fut, comme Andria dans la province de Bari, le point où se retranchèrent les Bourboniens pour résister à la nouvelle république que venaient d'établir les Français. Le général Duhesme vint l'attaquer avec une division de l'armée de Championnet et les volontaires napolitains que commandait Ettore Caraffa, comte de Ruvo. Car ce chef de la grande maison des Caraffa, si illustre dans l'histoire, qui fut au XVIIe siècle la première du Napolitain, avait embrassé avec ardeur la cause républicaine comme une grande partie de la haute noblesse du royaume. La résistance et l'attaque eurent l'acharnement propre aux guerres civiles. On se battit sans quartier, et la ville ne finit par être prise qu'après que Caraffa y eut fait, de même qu'à Andria, mettre le feu pour déloger des maisons

leurs défenseurs. En fait de férocité, il pouvait rivaliser avec le cardinal Ruffo, qui fut son adversaire et le chassa de la Pouille; mais c'était un homme d'une incomparable vaillance et sa mort fut très belle. Poursuivi par les bandes infiniment supérieures de l'armée de la Sainte-Foi, il s'enferma dans Pescara, et la famine le contraignit d'y capituler. La convention, régulièrement signée, portait qu'il pourrait se retirer librement avec ses soldats. Au mépris de la parole donnée, le cardinal Ruffo le fit arrêter et enfermer dans la prison de Château-Neuf de Naples. Là les juges-bourreaux de la reine Caroline, après la rentrée de la cour, le condamnèrent à être décapité. Montant d'un pas ferme et d'un air serein les marches de l'échafaud, il réclama et obtint d'être couché sur le dos sur la planche de la guillotine, le visage tourné vers le couteau : « Moi, noble et descendant des preux, dit-il, quand je meurs pour la liberté de ma patrie, je veux voir en face l'instrument de supplice devant lequel tremblent les lâches. »

A mi-chemin entre Lucera et San-Severo sont les ruines insignifiantes de Castel Fiorentino, le château de plaisance où Frédéric II mourut, le 13 décembre 1250. Découragé par les échecs que sa cause avait subis en Allemagne et dans le nord de l'Italie, et surtout par la nouvelle de la captivité de son fils Enzio, affaibli par la maladie, sentant fléchir l'énergie indomptable qui jusqu'alors l'avait soutenu dans les plus grandes épreuves, entrevoyant partout autour de lui la trahison prête à se manifester au jour, il voulait s'enfermer dans la forteresse de Lucera, au milieu de ses fidèles Sarrasins. En arrivant à Castel-Fiorentino, son état devint tel qu'il dut s'y arrêter. Le nom du lieu, en lui rappelant une prédiction de ses astrologues, excita chez lui de sinistres pressentimens. « Vous mourrez, lui avait-on dit, près de la porte de fer, dans un lieu dont le nom sera formé du mot fleur. » Comme dans la chambre royale le lit masquait une ancienne ouverture depuis longtemps condamnée et qui pouvait donner accès dans une tour voisine, il la fit percer et elle se trouva garnie d'une porte de fer. « Mon Dieu, dit alors Frédéric, si je dois ici vous rendre mon âme, que votre volonté s'accomplisse! » Puis, avec un calme parfait, il appela près de lui Berardo, archevêque de Palerme, qui depuis trente ans, malgré les anathèmes pontificaux, lui gardait une fidélité à toute épreuve; Berthold, marquis de Hohenburg, le chef des troupes allemandes et son parent; Riccardo di Montenegro, grand justicier du royaume; le Calabrais Pietro Ruffo, qu'il avait élevé d'un rang obscur à la dignité de maréchal; enfin Giovanni da Procida, son ami et son médecin, le même qui devait être plus tard l'âme de la conjuration des Vêpres siciliennes. En leur présence, il dicta son testament au notaire Nicolao da Bari.

Ceci se passait le 10 décembre ; trois jours après, le souverain qui depuis trente ans remplissait le monde du bruit de son nom expirait dans la nuit, assisté par l'archevêque de Palerme, qui lui donna les sacremens. Une obscurité profonde plane, du reste, sur les détails de ses derniers momens. Les passions, au sujet de la querelle entre l'empire et la papauté, étaient arrivées sous Frédéric II à un tel degré de violence, le mensonge et la calomnie étaient si bien passés à l'état d'habitude dans les deux camps qu'il est impossible d'accorder une foi implicite aux récits des écrivains contemporains sur aucune des circonstances décisives de sa vie. Chacun invente, sans scrupule, suivant l'intérêt de son parti, ce qui peut glorifier ou noircir la mémoire de l'empereur, et la moindre préoccupation des chroniqueurs guelfes ou gibelins est le respect de la vérité. Suivant les gibelins, après avoir professé pendant sa vie une philosophie sceptique, Frédéric fit la mort d'un chrétien repentant, revêtu, comme c'était alors l'usage, d'un froc de moine, pleurant ses péchés et édifiant tous les assistans. Les guelfes le représentent, au contraire, se tordant sur son lit dans des convulsions de rage, dévoré par le poison, sans pénitence et refusant les sacremens, menaçant l'église et grinçant les dents. Si l'on est en droit de penser que les premiers ont forcé les choses dans le sens qui leur paraissait à l'honneur de leur héros, les termes mêmes du testament de Frédéric démentent la fureur d'impiété que les seconds lui attribuent à son dernier moment. Mais où la calomnie des pamphlétaires guelfes devient véritablement atroce et dépasse tellement la mesure qu'elle trahit elle-même son mensonge, c'est quand elle prétend que Frédéric II fut étouffé sous son oreiller par son fils Manfred, désireux de s'approprier l'argent du trésor et de s'ouvrir le chemin du trône. Aucun historien sérieux ne s'est arrêté à cette abominable accusation, que dément son absurdité même autant que le noble caractère de Manfred, bien plus droit et plus loyal que son père, pour qui d'ailleurs un parricide eût eu, dans les circonstances où il se serait produit, les conséquences les plus funestes à ses intérêts. Elle n'a été avancée qu'après la mort tragique de Manfred, quand il ne suffisait plus aux haines de parti d'avoir déterré son cadavre hors de la fosse où les soldats de Charles d'Anjou l'avaient déposé sur le champ de bataille de Bénévent, pour le livrer en pâture aux corbeaux, mais qu'elles voulaient encore attacher l'infamie à son souvenir.

FRANÇOIS LENORMANT.

LE

VANDALISME MODERNE

EN ORIENT

La destruction des chefs-d'œuvre de l'antiquité est une longue et douloureuse histoire qui n'a pas encore eu son historien. Peut-être même est-il impossible de l'écrire, vu l'incertitude et la rareté des documens. Aux époques où la barbarie est telle que les hommes détruisent avec l'insouciance des enfans, il ne se trouve pas d'annalistes pour dresser l'inventaire des ruines qu'ils font, l'acte de décès des chefs-d'œuvre qu'ils sacrifient. Pendant les quinze siècles qui nous séparent de la fin des temps antiques, c'est à peine si quelques rares témoignages viennent éclairer l'histoire de l'art sur le destin de ses monumens préférés. Ainsi, pour ne parler que des œuvres de Phidias, nous savons que le Jupiter chryséléphantin d'Olympie fut transporté par Théodose Ier à Constantinople et qu'un incendie l'y détruisit en 475. Mais comment ont péri la Minerve Promachos de l'Acropole, qu'Alaric, au témoignage de Zozime, vit encore debout en 395, et la Minerve chryséléphantine dont une faible copie, retrouvée il y a deux ans sous une rue d'Athènes, a tant passionné les archéologues, et vingt autres ouvrages du grand maître que Pausanias signale dans les différentes villes de la Grèce? Le silence des textes nous oblige malheureusement à laisser ces questions sans réponse. Nous trouverions une consolation aux regrets que leur perte nous inspire si nous pouvions du moins les suivre jusqu'à leurs derniers momens. Mais leur disparition n'a été constatée que bien des siècles après leur ruine, sans qu'il soit même possible, la plupart du temps, de rejeter la faute sur tel barbare plutôt que sur

LA

LÉGENDE DE FAUST

I. Carl Engel, *Deutsche Puppenkomödien,* 1878. — II. Kuno Fischer, *Gœthe's Faust. Deutsche Rundschau,* 1879. — III. W. Creizenach, *Versuch einer Geschichte des Volksschauspiels vom Doctor Faust.* Halle, 1879.

Lorsqu'un homme de génie s'empare d'une légende populaire, la transforme et en tire un chef-d'œuvre, il arrive souvent que la légende ne survit pas à ce glorieux enfantement : elle se dessèche et meurt, comme une plante épuisée par une dernière et magnifique floraison. Il n'en a pas été ainsi pour la légende de Faust. Elle a subsisté, en Allemagne, à côté du poème de Gœthe. Elle y a conservé, sous sa forme primitive de conte bleu et de drame populaire, son empire sur les imaginations. Elle y est demeurée l'objet de la prédilection des érudits, qui travaillent sans se lasser à en démêler les origines et à en éclaircir les obscurités. Toutes ces circonstances lui donnent un attrait particulier. On sent qu'il y a là une histoire curieuse à retracer et une physionomie originale à esquisser. Les derniers travaux de la critique allemande permettent de le faire avec un degré de certitude suffisant, sinon complet. M. Carl Engel, dans son *Théâtre de marionnettes allemand,* a donné l'un des meilleurs textes connus du vieux drame de *Faust* et a résumé dans une excellente notice la plupart des renseignemens que l'on possède sur le héros de la tradition. M. Kuno Fischer a publié un remarquable essai sur le *Faust de Gœthe,* où l'ingéniosité n'ôte rien à la largeur des vues. Le volume de M. Wilhelm Creizenach, *Histoire de la pièce populaire du docteur Faust,* appartient aux ouvrages d'érudition pure; il est utile pour fixer la valeur des textes. Il va sans dire que nous ne saurions entrer ici dans les discussions auxquelles plusieurs points de fait donnent encore lieu après trois siècles de recherches. Notre intention est uniquement de montrer, en nous tenant aux opinions les plus généralement reçues, comment est né ce qu'on a appelé le *mythe magique* de la race germanique; d'expliquer sous quelles influences il s'est développé, et d'indiquer, s'il est possible, les causes de sa singulière vitalité.

I.

La légende de *Faust* repose sur un fonds de vérité. Il y a eu réellement un docteur Johannes Faust, que Mélanchthon a connu, et dont il est question dans les écrits de plusieurs savans de l'époque. On sait qu'il était né à Knittlingen, dans le Wurtemberg, vers la fin du xve siècle; quelques personnes s'opiniâtrent néanmoins à le confondre avec l'associé de Gutenberg, l'imprimeur Johannes Fust, qui a vécu une centaine d'années plus tôt. Le père de Faust était, selon les uns, un savant homme, versé dans la science du droit et personnage important dans sa province. Selon les autres, c'était un pauvre paysan, honnête et craignant Dieu, qui consacra le produit d'un petit héritage à donner de l'éducation à son fils. Il va sans dire que la seconde version est celle des récits populaires. La chronique ne devient tout à fait précise qu'à l'arrivée de Johannes Faust à l'université de Cracovie. Nous savons qu'il s'y distingua dans toutes les branches des études, mais surtout dans la magie, à laquelle il s'adonna particulièrement. La magie blanche, ou l'art de produire des effets surnaturels avec des moyens naturels, faisait alors partie de l'enseignement public de certaines écoles. Les savans du temps, Paracelse tout le premier, ne dédaignaient pas d'en suivre les leçons, qui devaient assez ressembler à des séances de physique amusante. On y apprenait des tours de jonglerie dont un esprit pratique pouvait tirer parti à l'occasion; nous verrons tout à l'heure que le docteur Faust n'y manqua point. Quant à la magie noire, où les démons servaient d'auxiliaires à l'opérateur, on la cultivait aussi, mais sans l'avouer.

Son stage d'étudiant terminé, Faust embrassa une profession particulière au moyen âge; il se fit *scholasticus vagans*, écolier errant: métier adorable, si ceux qui l'exerçaient ne l'avaient gâté. Avoir vingt ans, se bien porter, n'être ni un sot ni un ignorant, et se lancer à pied à travers les grandes Allemagnes; n'avoir nul souci du lendemain, puisque le *scholasticus vagans* exerçait un droit de tribut sur les anciens écoliers; suivre sa fantaisie, coucher à la belle étoile comme Rousseau, comme lui jouir du grand air, du bon appétit gagné en marchant, s'endormir et s'éveiller en rêvant d'aventures étranges, traverser le matin, l'œil au guet, une forêt mal famée, entrer le soir, à l'heure où les fenêtres s'éclairent, dans une ville aux grands pignons et aux toits aigus; compter sur le hasard, qui sourit toujours à la jeunesse : c'est la poésie même, et c'était la vie de l'écolier errant. Il allait de ci, de là, libre et capricieux comme le vent qui passe, aujourd'hui professeur, remplaçant le pédagogue empêché; demain louant ses services à M. le curé pour entonner la grand'messe, prêchant même à sa place pour peu qu'il l'en priât; bref tenant le milieu, comme le dit très bien M. Carl Engel, entre le

vagabond et le savant. Lorsqu'il avait assez couru, assez vu de pays, assez tâté de tout, il se fixait quelque part, entrait dans la vie régulière; le vagabond disparaissait, le savant seul survivait. Malheureusement, de bonne heure ce fut le contraire qui arriva; le vagabond devint tout l'homme; sa science ne lui servit qu'à faire des dupes et il abusa des privilèges que lui assurait son costume pour se livrer aux industries les moins avouables. C'était le temps où l'on croyait aux philtres, aux charmes, aux élixirs de longue vie, aux cures sympathiques, à la divination, aux évocations d'esprits. Tout cela se payait très cher. Les écoliers errans ne se firent point faute de dire la bonne aventure, d'indiquer les trésors cachés, de vendre des drogues merveilleuses. Le poignard destiné à les protéger dans leurs voyages leur servit à extorquer double et triple tribut aux confrères. Ils eurent, comme Panurge, soixante et dix manières de se procurer de l'argent, dont la plus honnête était de dérober par larcin. La corporation écolière se peupla de charlatans et d'escrocs, et de ces charlatans et escrocs, Faust fut le roi.

Il n'y eut jamais hâbleur plus effronté. A sa sortie de l'université, il commença sa tournée, se vantant en tous lieux de posséder une science merveilleuse et d'accomplir les plus surprenans prodiges. Il s'intitulait philosophe des philosophes, *philosophus philosophorum*, source de la nécromancie, astrologue, physionome, chiromancien, agromancien, pyromancien, etc. Son chien et son cheval, dont il avait fait des animaux savans (ils savaient tout faire, dit le théologien Johann Gast, dans les *Sermones*), aidèrent encore à son renom de magicien auprès de la foule, qui les prenait pour deux diables déguisés. Un accident faillit interrompre, presque à ses débuts, une carrière qui promettait d'être si brillante. Il avait poussé jusqu'à Venise, et là il s'était fait fort de voler dans les airs. On le prit au mot; il tomba et se rompit à moitié le col; mais il n'en devint pas plus sage. Quelque temps après, l'auteur de la *Chronique d'Hirsauge*, l'abbé Trithème, passant par une ville de Hesse, apprit que le docteur Faust, dont le nom était déjà célèbre, se trouvait dans son hôtellerie. Il s'était donné au public pour savoir par cœur, mot à mot, tous les ouvrages de Platon et d'Aristote. L'occasion était bonne de faire ses preuves devant le docte abbé. Aussi le docteur se hâta-t-il de prendre la fuite, laissant pour Trithème une carte de visite ainsi conçue : *Magister Georgius Sabellicus, Faustus junior, fons necromanticorum, magus secundus, chiromanticus, agromanticus, pyromanticus, in hydra arte secundus.* « C'est un bavard et un fourbe » écrivait l'abbé à la suite de cette aventure.

La même année (1507), Faust fit à Kreuznach la connaissance d'un certain Franz von Sickingen, influent dans sa ville, homme très porté au mysticisme. Il l'éblouit par sa jactance, si bien que Franz von Sickingen usa de son crédit pour le faire nommer régent de l'école de Kreuznach, où toutefois il ne demeura guère; certaines gentillesses à

la Scapin l'obligèrent bientôt, malgré ses protections, à gagner lestement au pied, et un ami de Luther, Conrad Mudt, le retrouva dans une taverne d'Erfurth, occupé à pérorer devant un auditoire de badauds. Il s'appelait ce jour-là *Georgius Faustus Helmitheus Hedebergensis*, et il fit à Conrad Mudt l'effet d'un « fripon fieffé. » L'université d'Erfurth fut moins clairvoyante. Elle lui permit d'ouvrir un cours sur Homère. Faust y parlait des héros de *l'Iliade* et de *l'Odyssée* comme s'il les connaissait personnellement, ce qui encouragea les étudians à le prier de les leur faire connaître aussi. Il y consentit volontiers, les réunit dans une chambre noire et évoqua en leur présence les principaux personnages d'Homère. Polyphème leur produisit une impression profonde. Il avait une grande barbe rousse, un énorme pieu de fer à la main, deux pieds d'homme lui sortaient de la bouche, et quand il vit toute cette chair fraîche, il ne voulut plus s'en aller; il frappait le sol de son épieu si terriblement que la maison en tremblait, et plusieurs étudians racontèrent qu'ils s'étaient échappés à grand'peine, car il les avait déjà saisis avec les dents.

Pour récompenser l'université de son hospitalité, Faust offrit de lui procurer pour quelques heures, le temps de les copier, les comédies perdues de Plaute et de Térence. Les théologiens d'Erfurth délibérèrent gravement avec les conseillers de ville sur cette proposition, qu'on décida de rejeter, parce qu'il semblait difficile que le diable ne s'en mêlât pas. Quant à mettre en doute que le docteur fût capable de tenir ce qu'il avait offert, les braves gens n'y songèrent point. Au contraire, peinés de la pensée qu'un homme aussi distingué (*feingelehrt*) se livrait à des pratiques compromettantes pour son salut, ils lui députèrent un franciscain chargé de le convertir. Le moine n'oublia pas l'intérêt de son couvent; il engagea Faust à s'y faire dire beaucoup de messes, mais Faust se moqua de la messe, ce qui décida le conseil de ville à le chasser. Une des rues d'Erfurth a gardé son nom en souvenir du jour où il y fit passer une charrette de foin, attelée de deux gros chevaux, dans un endroit à peine assez large pour un piéton.

L'idée que tout était possible au docteur Faust parce qu'il avait le diable à ses ordres était acceptée de la plupart de ses contemporains. Si une chose doit surprendre dans l'histoire de cet habile charlatan, c'est que les autorités ecclésiastiques, si chatouilleuses à l'endroit de la magie, l'aient laissé faire parade impunément de ses recettes surnaturelles et de ses relations avec l'enfer. Lorsqu'on parcourt les annales de la sorcellerie allemande, du xve au xviie siècle, et que l'on voit les exécutions de sorciers des deux sexes et de tout âge (des enfans d'un an!) se multiplier par centaines et par milliers, on en vient à admirer le savoir-faire qui permit à ce personnage bruyant et fanfaron de se tirer sain et sauf, trente ans durant, de toutes les aventures. A Worms et aux environs, quatre-vingt-cinq sorcières sont brûlées en une seule

année (1485). A Hambourg, un médecin est condamné au feu pour avoir sauvé une femme abandonnée par la sage-femme. Dans une petite principauté du sud, deux cent quarante-deux personnes, dont plusieurs petits enfans, sont livrées aux flammes dans l'espace de cinq ans. Ailleurs un seul juge, Nicolas Remy, se vante d'avoir brûlé à lui seul, en quinze ans, neuf cents sorciers. Dans la ville de Wurtzbourg, où Faust déclarait publiquement qu'il se chargeait de refaire tous les miracles du Christ, le nombre des victimes se monte à neuf cents en 1659. Il est de six cents dans le diocèse voisin de Bamberg. Des personnes des conditions les plus diverses figurent dans ces holocaustes : artisans, servantes, campagnards, acteurs, bateleurs, étudians, nobles, bourgeois, magistrats, ecclésiastiques, simples *passans*. Les listes portent des annotations de ce genre : « Le maître de l'hospice, homme très savant. » — « La petite Barbara, la plus jolie fille de Wurtzbourg. » — « Un étudiant qui parlait toutes sortes de langues et qui était excellent musicien, *vocaliter et instrumentaliter* (1). »

Assurément il y avait des momens de répit. On conviendra pourtant qu'il fallait une certaine audace pour continuer le métier sous des menaces semblables. Faust ne se laissa pas intimider, bien qu'il eût de temps à autre maille à partir avec la police. Il se fiait à son génie naturel, fertile en expédiens, et aux bons avis de ses nombreux admirateurs, pour dépister les archers, qui arrivaient toujours trop tard; au moment où ils entraient par une porte, le docteur disparaissait par l'autre sans qu'on pût retrouver sa trace. Il savait d'ailleurs où se réfugier dans les occasions pressantes. Son bon ami l'abbé Entenfuss, qui le faisait venir dans son monastère de Maulbronn pour apprendre de lui les secrets de l'alchimie (2), ne lui aurait pas refusé un asile en cas de besoin. Une seule fois il fut pris. Mais le prêtre auquel on le remit, au lieu de faire brûler son prisonnier, lui demanda des leçons; il avait été fasciné, comme le sire de Sickingen et tant d'autres. Faust ne tarda pas à reprendre le cours de ses exploits. Ses biographes nous le montrent chevauchant sur un tonneau plein de vin; un autre jour, il se venge d'un moine inhospitalier en lui envoyant un lutin qui met le couvent sens dessus dessous. Son adresse à s'esquiver est devenue la faculté de se rendre invisible; son activité remuante lui a valu le don d'ubiquité. Un pareil homme ne pouvait mourir naturellement. On conte que le diable, l'an 1537 ou aux environs, vint chercher son âme au coup de minuit, avec tout le fracas qui accompagne ces sortes de visites. Le matin on trouva le docteur Faust sur le nez, et quand on essaya de mettre le cadavre sur le dos, il se retourna de lui-même. Les sceptiques racontent la chose d'une autre façon. Ils disent que Faust, s'étant

(1) Voir l'ouvrage de M. Moncure Conway, *Demonology and Devil-Lore*.

(2) On montre encore à Maulbronn, dans une vieille tour, un laboratoire que les gens du pays appellent « la cuisine du docteur Faust. »

retiré sur la fin de sa vie auprès de l'abbé Entenfuss, fut tué par une explosion en s'occupant d'alchimie. L'une et l'autre version sont fondées sur des conjectures, car les documens dignes de foi manquent pour la vieillesse du docteur comme pour son enfance; le lecteur est donc libre de choisir entre les deux.

II.

Loin de décroître après la disparition du héros, la renommée de Faust continua de grandir pendant tout le XVIe siècle. Les circonstances s'y prêtaient. Au milieu du tumulte d'idées produit par la réformation et la renaissance, il se trouvait que l'histoire du remuant docteur fournissait des argumens à toutes les opinions, de sorte que chacun s'en empara et la fit valoir à sa manière. L'église romaine y vit la preuve dont elle avait besoin pour montrer les dangers de la science. Elle considérait le désir de savoir, qui se faisait jour de toutes parts, comme un fruit de la réformation; l'homme qui en avait été possédé au point de sacrifier le bonheur éternel à sa passion lui servit d'exemple pour effrayer ceux que les idées nouvelles séduisaient. Loin de révoquer en doute que Faust eût possédé des pouvoirs surnaturels, elle encourageait cette croyance parmi le peuple, d'abord parce qu'elle la partageait, et puis parce qu'elle y avait avantage; l'église était intéressée à ce qu'on crût au diable, car elle était l'unique recours contre lui, la seule puissance en état de se mettre entre l'enfer et l'homme et d'arracher à Satan, au dernier moment, l'âme du pécheur.

D'autre part, les protestans crurent fermement que les pratiques criminelles dans lesquelles Faust s'était montré passé maître étaient le résultat de ce qu'ils appelaient les idolâtries catholiques, et ils estimèrent d'autant plus urgent de mettre la foule en défiance contre elles que personne sur cette terre ne possédait, selon eux, le pouvoir de remettre les péchés; il ne suffisait donc plus de se repentir pour que le diable, lorsqu'il viendrait chercher sa proie, fût chassé honteusement avec de l'eau bénite et un crucifix. L'influence protestante est sensible dans la plus ancienne biographie connue de Faust. L'auteur anonyme de ce curieux récit, qui fut imprimé à Francfort en 1587, ne perd aucune occasion de faire jouer un rôle ridicule ou fâcheux aux membres du clergé romain. Méphistophélès s'y montre sous l'habit d'un moine, et lorsque son maître lui demande des objets de luxe ou des friandises, il va les chercher dans les logis des prélats. L'une des clauses du contrat qu'il passe avec Faust est que celui-ci ne se mariera pas, le mariage étant agréable à Dieu. Enfin il l'emmène passer trois jours au Vatican, ce qui fournit au chroniqueur l'occasion de décrire les pompes de la cour papale contraires à l'esprit de l'Évangile, et d'insister sur l'impuissance de l'église romaine envers les mauvais esprits; le saint-père et tous ses

cardinaux réunis ne parviennent pas à se défendre contre les deux hôtes invisibles qui les houspillent, mangent dans leur assiette, boivent dans leur verre, et se moquent des exorcismes.

Un troisième courant vint ajouter aux élémens primitifs de la légende un élément nouveau, dont plus tard le génie de Goethe tirera un parti admirable. La renaissance avait relevé l'idée de la personne humaine, non point seulement quant au corps, mais aussi quant à l'esprit. Elle avait redonné confiance en la puissance intellectuelle de la créature, comme en la valeur de l'individu. Selon une jolie expression de M. Kuno Fischer, elle avait fait croire à la magie personnelle de l'homme. En même temps, elle avait réveillé la notion antique que le secret de la Divinité est caché dans la nature. Elle ne songeait pas à soumettre celle-ci à un examen méthodique; elle la considérait comme une énigme dont un mot mystérieux pouvait donner la clé, et elle demandait ce mot aux sciences occultes; on était persuadé qu'un hasard heureux, tel que la réunion fortuite de deux signes cabalistiques, révélerait à l'humanité le secret de l'univers. En même temps, grâce aux efforts des lettrés, qui travaillaient à répandre la connaissance des écrivains anciens, les yeux s'ouvraient encore à une autre magie, celle de la beauté antique. L'Allemagne, âpre et barbare, contemplait avec éblouissement la Grèce radieuse, et à la foi en la pensée humaine venait s'ajouter la foi en la beauté. Sous cette double influence, le charlatan de l'histoire se transfigura. De magicien vulgaire, Faust devint un nouveau Prométhée, dérobant les secrets réservés à la seule Divinité et amoureux de la beauté éternelle, qui se personnifia dans l'Argienne Hélène. La transformation du type primitif est déjà visible dans le texte du pieux chroniqueur de Francfort, qui ne cherchait certes pas à idéaliser son héros. — « Je veux voir les élémens en face! s'écrie Faust; comme je ne puis obtenir ni de Dieu ni des hommes la force de le faire, je me suis donné à l'esprit infernal afin qu'il m'instruise et que je sache! » Il se perd, comme les Titans, auxquels le narrateur va le comparer, par l'orgueil. — « Faust était si présomptueux dans son orgueil et son arrogance qu'il ne voulait pas songer au salut de son âme; il pensait que le diable n'est pas si noir qu'on le représente, ni l'enfer si chaud qu'on le dit... Il lui arriva comme aux géans, dont les poètes racontent qu'ils entassèrent les montagnes les unes sur les autres et qu'ils voulurent faire la guerre à Dieu. »

Faust achève de se métamorphoser dans un drame populaire qui fut composé un peu après la chronique de Francfort et qui n'a pas quitté la scène allemande depuis trois cents ans. Son amour pour Hélène, cette passion noble que Gœthe glorifie dans le second *Faust*, y cause sa perdition au moment où la miséricorde divine le sauvait des conséquences funestes de l'orgueil. Ce drame, qui n'est pas devenu moins cher au public germanique pour n'être plus joué aujourd'hui que par les

marionnettes (1), n'a malheureusement été imprimé que fort tard. Les textes que nous en possédons ont été modifiés au gré de plusieurs générations de directeurs de théâtre et de montreurs de marionnettes, qui l'accommodèrent au goût de leur temps et de leur public. Mais, malgré les altérations et les interpolations, la vieille pièce de *Faust*, telle que M. Carl Engel nous la donne dans son *Théâtre de marionnettes allemand*, conserve des traces très nettes du conflit d'idées et de sentimens au milieu duquel elle est née. Elle se recommande par là à notre attention, et nous allons l'analyser brièvement.

Le prologue du *Docteur Johann Faust* se passe aux enfers. Gœthe osera le transporter dans le ciel. L'idée de faire converser Dieu avec des diables qui l'appellent familièrement *le vieux* n'aurait sans doute pas été admise, au lendemain de Luther et de Calvin, par la censure ecclésiastique chargée de veiller à la moralité de la scène. C'est donc de Pluton que Méphistophélès reçoit la mission de tenter Johann Faust, « homme à l'esprit vigoureux et hardi, mécontent de lui-même et du monde. » Au premier acte, le rideau se lève sur le cabinet de travail du docteur, qui est en train de méditer sur la nature humaine. — « L'homme veut goûter à toutes les sciences; il aime le changement; il n'est jamais content de son sort : le mendiant veut devenir bourgeois; le bourgeois, noble; le noble, prince; le prince, roi; le roi, empereur. Il n'y a pas sous le soleil une créature vivante qui ait atteint le bonheur et la perfection dans la mesure de ses désirs. — Et toi aussi, Faust, tu n'es pas content de ton état. J'ai étudié toutes les sciences, l'Allemagne connaît le nom de Faust, — mais à quoi me sert tout cela? — Mes désirs restent inassouvis. — Ah! tout cela est trop peu de chose pour mon esprit. — J'ai honte de moi, — c'est pourquoi j'ai résolu de m'adonner à la nécromancie. »

A ce mot de nécromancie, il est interrompu par son bon génie, qui l'engage à continuer plutôt l'étude de la théologie, par laquelle il deviendra le plus heureux des hommes. Son mauvais génie le rassure en lui disant que par la nécromancie il deviendra, non-seulement le plus heureux des hommes, mais encore le plus savant. Il se laisse tenter et ouvre un livre de magie envoyé par un donateur inconnu. Les esprits infernaux obéissent à ses évocations, et alors a lieu la scène célèbre, imitée par Lessing dans son *Faust* inachevé, où le docteur interroge les démons avant de les prendre à son service.

FAUST.

— Toi, le premier à ma droite, comment t'appelles-tu, et quelle est ta vitesse?

LE DÉMON.

— Je m'appelle Asmodi, et je suis aussi rapide que le limaçon sur la haie.

(1) Voir l'*Histoire des marionnettes en Europe*, par M. Charles Magnin.

FAUST.

— Va-t'en! Hors d'ici, prince de la paresse! Et toi, à ma gauche, comment t'appelles-tu?

LE DÉMON.

— Je m'appelle Auerhahn.

FAUST.

— Et quelle est ta vitesse, Auerhahn?

AUERHAHN.

— Je suis rapide comme la flèche.

FAUST.

— Ce n'est pas assez pour moi. Va-t'en! Et toi, petit velu, qui es-tu?

LE DÉMON.

— Je m'appelle Fitzliputzli, et je suis rapide comme l'aile de l'oiseau le plus vite.

FAUST.

— C'est mieux que les autres, mais c'est encore trop lent pour moi. Va-t'en.

Ainsi de suite, jusqu'à l'arrivée de Méphistophélès, qui déclare être aussi rapide que la pensée humaine. Faust lui donne rendez-vous la nuit suivante pour conclure un pacte.

Au second acte, Faust est de nouveau seul. Les démons de l'avarice, de la volupté, de l'orgueil et des autres péchés capitaux viennent le tenter. Il les chasse honteusement. Ce qu'il veut, c'est savoir : — Méphistophélès aura-t-il le pouvoir de remplir le vide intérieur dont je souffre? Pourra-t-il répondre à toutes mes questions sur ces obscurs secrets qui sont cachés à nous autres hommes? — A l'arrivée de Méphistophélès, il se hâte de lui poser ses conditions : — Tu me serviras fidèlement pendant vingt-quatre ans.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

— Vingt-quatre ans! Mais c'est une éternité! La moitié serait bien assez.

FAUST.

— Du tout. Vingt-quatre ans, à trois cent soixante-cinq jours par année.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

— Allons! accordé. Après?

FAUST.

— Tu ne me laisseras jamais manquer d'argent; tu me fourniras abon-

damment toutes les nécessités de la vie, tu me feras jouir de tous ses plaisirs.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

— Bon. Après?

FAUST.

— Tu me découvriras toutes les sciences et tous les arts cachés du monde...

MÉPHISTOPHÉLÈS.

— Passe encore pour cela.

FAUST.

... Et tu répondras fidèlement et véridiquement à toutes mes questions, soit sur les choses temporelles, soit sur les spirituelles.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

— Si je le puis, très volontiers.

Ces deux dernières clauses sont les clauses importantes; le reste n'est que menus détails, qui ne souffrent point de difficultés. Après Faust, c'est à Méphistophélès de fixer ses conditions. La première est de ne pas se marier; la dernière est d'appartenir corps et âme au diable au bout des vingt-quatre ans. Le docteur chicane un peu sur quelques articles; il a du respect humain, et il est choqué de ce que Méphistophélès, à qui il vend son âme, lui interdit d'aller au sermon. — «Songe donc à ma position! lui dit-il; on me prendra pour un athée?» — Ce singulier scrupule vaincu, il se décide à signer le contrat, en se disant à part lui qu'il sera plus malin que le diable et qu'il trouvera moyen de rompre le marché avant l'expiration du délai.

Le troisième acte est consacré à la course de Faust à travers le monde, sous la conduite de Méphistophélès. Les prodiges se succèdent. Cette partie de la pièce, qui prête à une mise en scène brillante, offre peu d'intérêt à la lecture. Nous passons donc immédiatement à l'acte IVe et dernier, où le docteur, rassasié, lassé de tout, regrette son imprudence et le bonheur éternel perdu. Accablé de repentir, et aussi de frayeur, il voudrait se délivrer du démon, recommencer une autre vie. Il cherche comment il pourra amener Méphistophélès à briser lui-même le pacte qui les lie. — Je veux, lui dit-il, t'interroger sur des choses importantes. Notre contrat t'oblige à me répondre la vérité.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

— Parle.

FAUST.

— Parle-moi donc du ciel et de ses splendeurs, des élus et de leurs joies. Dis-moi si je pourrais encore devenir un enfant de la béatitude.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

— Je n'en sais rien.

FAUST.

— Il faut que tu me le dises. Tu y es obligé.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

— Je n'ose pas !

FAUST.

— En vertu de notre contrat, tu es forcé de parler !

MÉPHISTOPHÉLÈS *(avec angoisse)*.

— Je ne peux pas !

FAUST.

— Alors je t'exorcise !

Méphistophélès s'enfuit en poussant un cri, Faust se jette à genoux et prie. Il va être sauvé quand le démon, sentant sa victime lui échapper, s'avise de lui envoyer Hélène, ou la beauté idéale. Dans les idées de l'auteur du drame populaire, la tentation était irrésistible, et en même temps il y avait crime à y succomber. — « Viens ! s'écrie Faust éperdu, en apercevant Hélène. Tu seras mon tout ! Tu seras ma compagne pour toujours ! » — Il veut la saisir dans ses bras. Hélène se change en une furie qui lui reproche ses péchés, et Méphistophélès triomphant lui annonce qu'il est irrévocablement damné ; la nuit prochaine, au coup de minuit, les diables viendront chercher son âme. Les scènes qui suivent sont d'une grande puissance dramatique. Le malheureux Faust, torturé, dévoré de remords, erre à travers l'obscurité dans les rues désertes. En quelque lieu qu'il fuie, il entend, comme la Marguerite de Gœthe à l'église, une voix mystérieuse. Cette voix lui arrive du tribunal de Dieu, où son procès s'instruit en ce même moment.

LA VOIX.

— *Fauste ! præpara te !*

FAUST.

— Maintenant, Faust, prépare-toi aux tourmens éternels ! Le prince de l'enfer t'appelle ; il t'attend ; tu vas recevoir la juste punition de tes péchés. (Il fuit.)

LA VOIX. (Dix heures sonnent.)

— *Fauste ! accusatus es !*

FAUST.

— Maintenant, Faust, on t'accuse à cause de tes péchés. Malheureux ! Où trouverai-je des consolations, où trouverai-je du secours ? Dans mon angoisse, le vaste monde me paraît trop étroit. L'aiguillon qui pique ma conscience est au dedans de moi ; il n'y a plus de salut, plus de

grâce à espérer. Oui, oui, je suis accusé à cause de mes péchés. (Il se jette à genoux.

LA VOIX. (Onze heures sonnent.)

— *Fauste! judicatus es!*

FAUST.

— Maintenant, Faust, tu es jugé. La sentence est prononcée. La verge a été rompue sur toi. Je vois déjà l'enfer s'ouvrir devant moi. O longue éternité, que vais-je devenir!..

LA VOIX. (Minuit sonne.)

— *Fauste! Fauste! in æternum damnatus es!*

FAUST.

— Maintenant, Faust, tu es damné. J'entends l'annonce de la mort et du châtiment... Il vient! Je l'entends! C'en est fait de moi! Malheur à ma pauvre âme; elle est perdue pour l'éternité!

Nous avons laissé de côté la partie comique de la pièce, représentée par Wagner, le fidèle *famulus* du docteur, par Hans Wurst, son valet, et par quelques diables de second ordre qui poursuivent Hans Wurst de leurs agaceries. Les plaisanteries de ces personnages, assaisonnées au plus gros sel, ne sauraient se passer des jeux de scène traditionnels qui les accompagnent à la représentation. Privées du secours des acteurs, leur intérêt n'est pas assez vif pour faire oublier qu'elles ralentissent, en se prolongeant démesurément, l'action du drame étrange dans lequel elles sont enchâssées. Quant au rôle de Marguerite, dont on s'étonne peut-être de n'avoir trouvé aucune mention, il a été entièrement créé par Gœthe; il n'existe pas, même en germe, dans la vieille pièce.

Celle-ci n'a pas manqué de commentateurs pour en expliquer le sens supérieur et caché. On comprend qu'il soit tentant de soumettre à une analyse raffinée et subtile une œuvre où l'on croit trouver le résumé de la pensée d'un grand peuple à une époque critique de la vie de ce peuple. La question est de savoir si en raffinant et en subtilisant on ne va pas plus loin que n'avaient été les instincts de la foule, lorsqu'ils enfantaient l'histoire de l'homme puni pour avoir voulu conquérir par des moyens criminels les seuls biens réellement enviables de la terre : la toute science et la toute beauté. Pour notre part, nous ne pouvons lire certaines interprétations trop ingénieuses sans nous rappeler le plaisir malin que prenait Gœthe à encourager les critiques de son temps, lorsqu'ils peinaient à découvrir dans les phrases les plus simples de son *Faust* des sens symboliques auxquels lui-même n'avait jamais songé. Que leur exemple nous profite. Ne cherchons pas un plan

rigoureux, une pensée parfaitement suivie dans ce qui fut le produit d'un monde d'aspirations confuses où toutes les contradictions trouvaient place, où l'amour naissant de la science était associé à l'amour persistant du fantastique, où le mysticisme et la superstition du moyen âge vivaient à côté de la froide raison protestante et de la lumineuse poésie grecque, où Luther ne se débarrassait du diable qu'en lui jetant un encrier à la tête. La légende de Faust s'est formée de ces élémens si divers, comme le génie de l'Allemagne moderne, et en même temps que lui. Ce rapprochement nous livre peut-être le secret de sa faveur persistante. Chaque peuple a dans son histoire une époque décisive où son génie prend sa forme définitive. Pour l'Allemagne, cette époque se place dans la période qui a suivi la grande impulsion donnée par la réformation et la renaissance et qui a précédé l'effondrement de la guerre de trente ans, c'est-à-dire exactement au moment où la tradition qui nous occupe se définissait et se complétait. La trace des impressions qu'un peuple a reçues dans une pareille crise ne s'efface plus; il n'oublie jamais les émotions qu'il a alors subies, les rêves qui l'ont ou charmé ou effrayé; il semble qu'il ait retrouvé pour cet instant unique la vivacité d'impressions de l'enfance et sa ténacité de mémoire. Les aventures tragiques du docteur Faust sont restées étroitement liées dans le souvenir de l'Allemagne à la période de transition, de lutte et d'éclosion. C'est pourquoi Gœthe a pu y trouver le thème d'un poème national; c'est encore pourquoi le poème national n'a pas fait oublier l'humble récit populaire. Celui-ci contenait l'impression naïve des sentimens que Gœthe a si magnifiquement traduits. L'Allemagne a admiré et aimé comme elle le méritait l'interprétation de son grand poète; elle n'a pas retiré sa tendresse au conte pieux dans lequel elle revoit comme en un miroir les sentimens qui furent les siens au moment où elle s'éveillait du long rêve du moyen âge.

ARVÈDE BARINE.

REVUE LITTÉRAIRE

L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE AVANT 1789.

Les études relatives à l'ancien régime sont entrées depuis quelques années, pour le plus grand profit de l'histoire, dans une voie nouvelle. Il y avait beaucoup à faire, et l'on a vraiment beaucoup fait. Nous avions assez indécemment oublié que nous étions les fils de nos pères : nous commençons à nous en ressouvenir. On parlait de l'ancien régime : on le connaissait peu. On croyait volontiers qu'en 1789 il s'était effondré tout d'un coup, d'une ruine complète, et qu'il n'en était, non plus que de la Bastille, demeuré pierre sur pierre. On s'est aperçu qu'on se trompait, et l'on a pris la résolution de l'étudier avant de le juger. Quand le malade résiste au mal et que pour l'emporter il faut une crise aussi violente que la crise révolutionnaire, on a compris qu'il fallait que le malade eût la vie dure. C'est à Tocqueville qu'appartient l'honneur de l'avoir compris. Les érudits se sont donné la tâche de remplir le programme de recherches qu'il avait tracé. En ce moment même, province par province, département par département, ville par ville, ils sont en train de dresser la carte historique de l'ancienne France. Les uns, par exemple, écrivent la monographie du village sous l'ancien régime et tâchent à préciser les traits les plus généraux de l'administration communale sous la monarchie (1). Les autres, plus modestes, et limitant leurs investigations aux archives d'une seule province, nous y font connaître dans le dernier détail les hommes et les choses à la veille du mouvement révolutionnaire (2). Il y en a qui se bornent à publier des pièces (3). Il y en a qui se réduisent à l'étude statistique

(1) A. Babeau, *le Village sous l'ancien régime;* Paris, 1879, Didier.

(2) L'abbé Mathieu, *l'Ancien Régime dans les provinces de Lorraine et Barrois;* Paris, 1879, Hachette.

(3) Gazier, *Lettres à Grégoire sur les patois de France;* Paris, 1879, Perlone-Lauriel.

ristes; il voyait les Abyssins par les yeux des missionnaires. Personne n'est plus optimiste que ces hommes de foi, qui bravent tant de dangers, et on ne saurait trop admirer l'intrépidité de leurs espérances; mais il faut en rabattre. Ils comptent sur l'assistance du ciel : le miracle est le fond de leur politique. Le vénérable Mgr de Jacobis raconta un jour au commandant Russel que, voyageant avec un de ses prêtres et deux serviteurs, il s'était rencontré face à face avec un énorme lion abyssin, qu'il avait fait son acte de contrition, prié Dieu de prendre sa vie et d'épargner celle de ses compagnons, et que tout à coup il avait vu s'adoucir le regard du monstre, qui, tournant le dos, s'était éloigné majestueusement. En rapportant cette histoire, le commandant ajoute : « Le lion avait déjeuné, diront les naturalistes. C'est possible, c'est même probable; mais j'aime mieux croire à l'intervention divine en faveur de Mgr de Jacobis. » En politique, il est bon de ne pas compter sur l'intervention divine et de tenir pour certain que les lions et les négus, quand ils sont en appétit, ne se font aucun scrupule de manger un évêque.

S'il est permis de regretter que le gouvernement impérial n'ait pas pris possession de la baie de Zulla, il faut lui savoir gré de la sagesse qu'il a montrée en renonçant à ses projets sur l'Abyssinie. On peut voir, par les récits fort instructifs de M. Rohlfs, que son entreprise eût essuyé quelques difficultés et sous le règne de Théodore et plus tard. Dans le haut pays abyssin croît et prospère l'*echinops giganteus*. C'est un chardon colossal, grand comme un arbre, dont les capitules épineux sont aussi gros que la tête d'un homme. Avant d'établir son protectorat dans un pays lointain, il convient de mesurer la taille des chardons. Mais la France se doit à elle-même de seconder les efforts de ses missionnaires et de ne laisser péricliter nulle part son influence. Notre gouvernement s'est enfin décidé à occuper dans le golfe d'Aden, à l'entrée de la Mer-Rouge, Obock et son territoire, qui nous appartenaient en vertu d'une convention conclue dès le 11 mars 1862. Nous y voilà établis, et cette récente installation nous oblige à entretenir des rapports suivis non-seulement avec Menelek, roi de Choa, mais avec son suzerain, le négus négesti. Le ciel nous garde de vouloir le protéger malgré lui, et n'allons pas nous imaginer qu'il est prêt à nous donner son cœur! Mais nous aurions tort de souffrir qu'il nous oublie. Tâchons de prouver à cet empereur que nous pouvons lui servir à quelque chose et que, si la France n'a pas de négus, elle ne laisse pas, quoi qu'il en dise, d'avoir un gouvernement.

G. VALBERT.

REVUE LITTÉRAIRE

LA LÉGENDE ET LE CULTE DE KRICHNA.

I. *Les Religions de l'Inde*, par M. A. Barth, 1re édition. Paris, 1879; Fischbacher, et 2e édition. Londres, 1882; Trübner. — II. *Essai sur la légende du Buddha, ses origines et son caractère*, par M. E. Senart. Paris, 1882; Leroux. — III. *Le Bhagavata Purana, ou Histoire poétique de Krichna*, traduit et publié par Eugène Burnouf, t. IV, par M. Hauvette-Besnault. Paris, 1884; Imprimerie nationale.

On désigne dans l'histoire de la littérature indienne, sous le nom générique de *Pouranas*, lequel veut dire *Antiquités*, dix-huit grandes compositions poétiques, d'inégale étendue, formant ensemble le total énorme de seize cent mille vers; de date relativement récente, puisque la plus ancienne d'elles toutes ne saurait remonter au-delà du VIIIe siècle de notre ère; et dont le caractère général, facile à reconnaître, est assez difficile à déterminer avec exactitude pour que les Hindous eux-mêmes n'y fussent point parvenus sans le secours des Européens. Mais, depuis bientôt un demi-siècle, deux *Pouranas*, — les plus importans, sinon les plus volumineux de tous, — ont été traduits, l'un en anglais, le *Vichnou Pourana*, par le célèbre Horace Hayman Wilson, et l'autre en français, le *Bhagavata Pourana*, par Eugène Burnouf, notre plus illustre indianiste. Eclairées par les traditions des brahmanes et les éclairant à leur tour de bien plus de lumière qu'elles n'en ont reçu, les notes précieuses que Wilson a mises à sa traduction et les larges introductions dont Burnouf a fait précéder les volumes de la sienne permettraient presque de dire que le caractère d'un *Pourana* est de n'en pas avoir qui lui soit

essentiel. Cosmogonie, mythologie, théologie, métaphysique, morale, traditions, histoire, poésie même, il n'est rien, en effet, — ou peu de chose, comme l'on voit, — qu'un *Pourana* ne puisse contenir. Figurez-vous *la Divine Comédie* de Dante, cette « Somme » poétique de la théologie du moyen âge, étendue, par l'insertion d'une douzaine de nos *Chansons de geste*, jusqu'aux proportions de soixante ou quatre-vingt mille vers : c'est à peu près l'impression de désordre et de confusion que donne d'abord le *Bhagavata*.

Il y a toutefois un premier point de vue d'où cette confusion se débrouille, et un second d'où l'on peut dire qu'elle se laisse ramener à une espèce d'unité. C'est en premier lieu si l'on considère les *Pouranas* dans leur ensemble comme une encyclopédie de la science brahmanique mise à la portée des castes que la discipline sociale de l'Inde n'admettait pas à la connaissance des *Védas*. Et c'est ensuite si l'on fait attention qu'ils ont tous été rédigés dans un esprit de secte hautement avoué, pour la glorification d'une personne divine : tantôt Brahma, tantôt Siva, tantôt Vichnou. Les Hindous se servent même communément de cette indication pour classer les *Pouranas*. Six d'entre eux sont consacrés à Brahma; ils passent pour les moins importans, Brahma n'ayant jamais occupé dans aucune des religions de l'Inde le haut rang que nous lui attribuons, et ne possédant aujourd'hui même qu'un ou deux temples et de très rares adorateurs (1). Six autres sont placés sous l'invocation de Siva, dont on dit que les sectateurs sont, en réalité, bien moins nombreux dans l'Inde actuelle que ne tendrait à le faire croire le grand nombre de ses sanctuaires. Enfin, les six derniers, dont le *Vichnou* notamment et le *Bhagavata* font partie, sont autant d'apothéoses de Vichnou, le Dieu conservateur, sous les espèces de Krichna, son huitième avatar et son avant-dernière incarnation. Le lecteur a déjà compris que, si l'intérêt littéraire des *Pouranas* était médiocre (au moins pour ceux qui ne sauraient les aborder dans leur langue originale), l'intérêt historique et philosophique, en revanche, en est considérable. Les *Védas* eux-mêmes sont à peine des documens plus importans pour l'histoire des religions de l'Inde. Je veux dire par là que les religions dont les *Pouranas* sont les livres sacrés sont toujours des religions vivantes; et, des religions qui ne comptent pas aujourd'hui beaucoup moins de cent quatre-vingts millions de fidèles sont peut-être quelque chose d'assez considérable dans l'histoire de l'humanité pour que l'ennui de lire les *Pouranas* n'en détourne pas la curiosité.

C'est au moment même où Burnouf arrivait au dixième livre du

(1) *Les Religions et les Langues de l'Inde*, par M. Robert Cust; du service civil de sa majesté l'impératrice des Indes; Leroux, éditeur.

Bhagavata, le plus important du poème, celui qui répond au sous-titre de l'œuvre : *Histoire poétique de Krichna*, que la mort est venue l'interrompre, il y aura de cela trente-cinq ans bientôt passés. Comme si l'on avait reculé moins encore devant la difficulté de la tâche que devant les obligations que le nom d'un tel homme imposait à celui qui la continuerait, la publication du texte et la traduction sont demeurées depuis lors en suspens. D'autres œuvres, à la vérité, le *Bhagavadam*, traduit du tamoul en français, dès 1788, par Foucher d'Obsonville ; le *Bhagavata Dasam Askand*, traduit de l'hindoui par M. Théodore Pavie, dont je n'ai point à faire l'éloge aux lecteurs fidèles de cette *Revue* (1) ; et le *Prem Sagar*, traduit en anglais par M. Edward Eastwick, traductions elles-mêmes, réductions, amplifications, remaniemens populaires de ce dixième livre, pouvaient en quelque manière en tenir lieu, sinon le remplacer. Mais ce n'était pas l'original, — on peut aujourd'hui s'en convaincre, — et c'était absolument l'original qu'il nous fallait. M. Hauvette-Besnault vient de nous le donner, élégamment rendu, précédé d'un substantiel mais trop court *Avant-propos*, somptueusement imprimé. En y joignant quelques livres récemment parus, au premier rang desquels nous avons déjà signalé *les Religions de l'Inde*, de M. Barth, et l'*Essai sur la légende du Bouddha*, de M. Senart, nous allons essayer de dire à quel point la question en est venue depuis le temps déjà lointain où Ampère, ici même, rendait compte du premier volume de la traduction de Burnouf (2).

Toutes les origines sont obscures, et celles d'un dieu particulièrement. On sait toutefois avec certitude que dans la littérature des *Védas*, Vichnou n'est pas encore un dieu du premier rang, et que Krichna n'y figure même point parmi ceux du second. Si son nom s'y rencontre, s'il y est déjà le fils de Devaki, — la mère qu'il conservera dans la légende du *Bhagavata*, — c'est tout à fait incidemment, et il n'y est que le simple disciple du brahmane Ghora. Mais en un ou deux autres endroits de la littérature védique il est parlé de troupeaux de krichnas poursuivis, traqués, et massacrés avec leurs femmes et leurs enfans. Comme c'est en punition de leurs crimes qu'ils sont ainsi frappés, et comme d'autre part le mot même de « krichna » veut dire « noir, » on a vu, non sans vraisemblance, dans le souvenir de ce massacre, historique ou fabuleux, une commémoration poétique des longues guerres de races que les Aryas ont dû livrer avant de s'établir en maîtres dans l'Inde primitive. La présomption s'est donc accréditée par là qu'il pourrait être entré dans la composition ultérieure du per-

(1) Voyez, dans la *Revue* des années 1856, 1857, 1858, les *Études sur l'Inde ancienne et moderne* et notamment : *Krichna, ses aventures et ses adorateurs*.

(2) *Revue des Deux Mondes*, 15 novembre 1840.

sonnage divin de Krichna quelques traits d'un antique dieu des populations anaryennes de la péninsule. Cela ne vaut-il pas mieux, au moins, que de voir dans la légende krichnaïte un mythe solaire de plus? Philologues, mythologues et autres astrologues ont décidément trop abusé des mythes solaires; et il leur faudrait maintenant tâcher d'en trouver de plus neufs, — ou bien retourner franchement à l'auteur de *l'Origine de tous les cultes*.

S'il n'est pas très certain que nous ayons le droit de confondre le Krichna de la littérature védique avec le dieu qu'on adore aujourd'hui des bouches du Gange à celles de l'Indus et du pied de l'Himalaya jusqu'au détroit de Ceylan, en est-il autrement du Krichna qui figure dans la grande épopée du *Mahabharata?* Pour répondre à cette question, il nous faudrait plus de renseignemens que les indianistes ne peuvent nous en fournir sur le *Mahabharata* lui-même, ses remaniemens successifs, et les interpolations enfin de toutes mains que l'on y cru voir. Comme l'*Iliade* et l'*Odyssée* peut-être, comme nos *Chansons de gestes*, incontestablement, et quoiqu'il soit placé sous le nom de Vyasa, le *Mahabharata*, de l'aveu même des Hindous, n'est pas tant un poème proprement dit que le recueil anonyme des plus vieilles traditions d'une race. Or Krichna s'y présente au moins sous trois aspects, et trois aspects si différens que l'on pourrait presque douter s'ils conviennent au même personnage. Tantôt ses exploits ne passent pas le pouvoir ordinaire d'un mortel; tantôt, en déployant des forces ou des facultés plus qu'humaines, il ne s'élève pas beaucoup au-dessus de la taille accoutumée d'un héros de la fable; tantôt enfin, comme dans l'épisode célèbre de la *Bhagavat Gita*, ses actes et ses paroles sont d'un dieu, et non pas seulement d'un dieu, mais du seul Dieu : « Quand la justice languit, Bhârata, quand l'injustice lève la tête, c'est moi qui m'incarne dans la créature et qui nais d'âge en âge pour la défense des bons, pour la ruine des méchans. » Mais il est communément admis que l'épisode est une interpolation de date bien postérieure à la rédaction primitive du poème, et, par une conséquence assez logique, en infère de là que, d'une manière générale, tous les passages où Krichna manifeste sous ses traits mortels la divinité suprême, s'ils ne sont pas de la même date, procèdent toutefois de la même origine et de la même politique. On les y aurait introduits, ensemble ou successivement, pour donner au culte de Krichna l'antiquité de tradition et la noblesse de race qui lui faisaient originairement défaut. Quant aux autres passages dont nous avons brièvement indiqué le caractère douteux, on dispute sur le point de savoir si Krichna s'y montre sous la figure d'un héros en voie de devenir dieu ou sous celle d'un dieu consentant à revêtir parmi les hommes la forme d'un héros. La différence n'est peut-être pas très profonde. Et c'est pourquoi, sans nous donner le ridicule d'intervenir dans une controverse

de ce genre, nous nous rangerions indifféremment à l'une ou l'autre opinion. Il suffit que le point important soit acquis : le Krichna du *Mahabharata*, sans aucun doute, est bien le dieu des *Pouranas*, et quelque longueur de temps qu'il ait mis à dépouiller son humanité pour entrer dans l'apothéose, c'est jusque dans le plus ancien *Mahabharata* qu'il faut aller chercher les premiers traits connus de sa légende.

Ce qui passe pour être encore plus assuré, c'est que son culte était constitué dès le IIe siècle avant notre ère, puisque sa légende était matière à des représentations ou solennités dramatiques du genre de nos mystères. On voudrait toutefois que M. Barth, à qui nous empruntons l'indication, nous eût, en passant, donné sur ces « mystères » quelques renseignemens précis. On voudrait aussi, puisqu'il considère l'identité de Krichna « avec l'Héraclès dont Mégasthène, au début du IIIe siècle avant Jésus-Christ trouva le culte dominant dans la plaine gangétique » comme extrêmement probable, qu'il eût produit plus longuement les raisons de son opinion. C'est en effet ici, quand nous approchons des temps historiques proprement dits, que la question devient intéressante et que le problème chronologique, en se précisant, se transforme et devient humain, si je puis ainsi parler, d'uniquement érudit ou savant qu'il était.

Les élémens métaphysiques du culte de Krichna n'ont rien de très original, c'est-à-dire qui ne se retrouve à peu près dans tous les systèmes philosophiques et dans toutes les religions de l'Inde, — sauf peut-être celle des premiers âges, la religion des Aryas pasteurs et laboureurs. Partout même horreur du temps, partout même croyance à la transmigration des âmes ou métempsycose, partout même désir de se soustraire au recommencement de l'existence, et partout enfin même idéal d'anéantissement de l'existence individuelle au sein de l'existence totale. Poètes ou philosophes, orthodoxes ou athées, toutes les fois qu'ils sont mis sur ce sujet, — et en dépit de quelques imaginations gigantesques ou puériles qui se mêlent toujours à leur réflexion, — ils atteignent tous, par l'intensité de la conviction intérieure et par l'étrangeté de l'expression, la plus haute, la plus remarquable, la plus singulière éloquence. Les exemples en abonderaient dans le *Bhagavata Pourana* comme ailleurs :

IV, XXIX, 32. — L'esprit individuel ne peut s'affranchir d'aucune des trois espèces de douleurs qui lui viennent des dieux, des élémens ou de lui-même.

33. — En effet, comme un homme qui porte sur sa tête un lourd fardeau le fait passer sur son épaule, ainsi les moyens par lesquels l'esprit résiste à la douleur ne font que la déplacer.

34. — Car c'est toujours une action que le moyen que l'on emploie pour se débarrasser de l'action, et ce moyen n'est pas définitif; l'une et l'autre action sont, en effet, le fruit de l'ignorance, et la première ressemble à un songe dans un songe.

35. — Car, quoique les objets n'aient pas de réalité véritable, le cœur, enveloppé par la forme du corps subtil, ne peut arrêter le cours de la transmigration, pas plus qu'un songe n'interrompt le cours d'un autre songe.

36. — Puisque donc l'esprit, qui est la réalité véritable, est retenu au sein du monde, qui n'est qu'une succession de vaines apparences, *le seul moyen qu'il ait de s'affranchir de ce monde est une dévotion absolue au précepteur suprême.*

C'est le panthéisme orthodoxe dans sa pureté, tel que l'expose le système védanta, par exemple, l'un des systèmes classiques de la philosophie de l'Inde. Mais dans les derniers mots de ce dernier verset, dans cette idée de la « dévotion absolue au précepteur suprême, » quelque chose de nouveau se laisse démêler; d'une loi de désespoir, il semble que l'on soit au moment de passer sous une loi d'amour; et, en effet, tel est bien, dans ses origines au moins, le caractère du krichnaïsme. C'est une religion pour les humbles et pour les femmes, en réaction contre la dureté du brahmanisme antique. Elle séduit par la persuasion, elle conquiert par la douceur, elle retient par le charme décevant du mysticisme; et l'âme s'y anéantit littéralement dans la personne de Hari; — Hari, « auquel sont chers les pauvres, dont il est l'unique bien, » tandis qu'il est méconnu des « brahmanes, ces faux sages, ces coryphées de la science humaine. » D'où vient ce souffle nouveau? La réponse était facile quand on admettait, avec Eugène Burnouf, l'antériorité du bouddhisme sur le culte de Krichna (1). Si c'est, au contraire, comme on a dans ces derniers temps essayé de le démontrer, le culte de Krichna qui serait antérieur au bouddhisme, la question se complique et devient singulièrement difficile à résoudre.

Nous n'avons heureusement pas besoin d'interroger la science étrangère sur l'état présent des questions relatives au bouddhisme, et le livre de M. Senart, étant à la fois le mieux fait et le plus modéré dans l'expression de son scepticisme, est sans doute le meilleur que nous puissions suivre. — Le personnage du Bouddha semblait s'être dégagé des admirables recherches de Burnouf avec des caractères si particuliers, des traits si précis, une physionomie si réelle, si vraie, si vivante, que l'on avait pu dire que l'histoire du bouddhisme nous était désormais

(1) Eugène Burnouf, *Introduction à l'Histoire du bouddhisme indien.*

presque aussi sûrement connue dans ses origines que l'histoire même du christianisme ou de l'islamisme (1). On revient aujourd'hui de cette confiance. Et si quelques-uns y persistent, la tendance commune est plutôt de se représenter le Bouddha comme une figure allégorique, symbolique, mystique, imaginée pour les besoins d'une religion déjà constituée, jalouse de se créer des titres de noblesse, puisqu'il paraît que les plus démocratiques ne sauraient s'en passer. Tout de même donc que le christianisme aurait composé la personne de Jésus de tous les traits de l'ancienne loi qui promettaient aux Juifs la venue d'un Messie de la race de David, ainsi, ou à peu près, selon M. Senart, de tout ce qu'il trouvait de significatif à son gré dans les légendes brahmaniques, et nommément dans celle de Krichna, le bouddhisme aurait dessiné la physionomie de son fondateur. Cette comparaison, dont M. Senart n'est pas responsable, en reportant l'esprit du lecteur à des discussions aujourd'hui bien connues, nous dispensera d'entrer dans de plus longs détails, qui seraient ici trop particuliers. Bornons-nous donc à dire que l'auteur de ce brillant *Essai* n'a vraiment rien négligé de ce qui pouvait servir à la démonstration de sa thèse, et que, dans sa seconde partie surtout, son livre témoigne d'autant de vigueur d'esprit que d'étendue d'érudition. — L'auteur des *Religions de l'Inde* accepte la plupart des conclusions de M. Senart; le récent traducteur du *Bhagavata Pourana*, si nous entendons bien une ou deux phrases de son *Avant-propos*, y souscrirait déjà moins pleinement; elles sont donc discutables, et nous avons à notre tour, le droit de ne pas les admettre. Où les textes formels et les dates authentiques ne tranchent pas souverainement les questions, il appartient toujours à la critique de faire valoir ses raisons générales.

D'autres que nous, M. Renan, par exemple, dans le *Journal asiatique*, à deux reprises, et plus récemment dans ses *Nouvelles Études d'histoire religieuse*, ont insisté sur la nécessité, trop oubliée peut-être par M. Senart, « de conserver le rôle des individus, sans lesquels rien ne s'explique dans le passé. » Quel que soit, en effet, ce pouvoir anonyme, et par conséquent mystérieux, qui semble résider dans les masses, rien de grand cependant ne s'est accompli dans l'histoire qui ne soit en principe une œuvre individuelle. Et l'on conviendra bien que, réduite à ce minimum de réalité positive, il ne subsiste plus grand chose de la personne de Bouddha... Mais ceci regarde uniquement le fondateur du bouddhisme, et nous n'avons à nous en occuper que pour autant que l'on assimile sa légende à celle du dieu Krichna. Dirons-nous que, sous ce rapport, il ne nous paraît pas que la coïncidence entre les deux légendes soit toujours si parfaite? Comme Krichna, par exemple, naître au fond d'un cachot, et au contraire, comme Bouddha,

(1) Barthélemy Saint-Hilaire, *le Bouddha et sa Religion*; Didier, éditeur.

naître dans les luxueux jardins de Loumbini, est-ce bien là naître tout à fait de la même manière? ou encore, que voit-on de commun entre les six enfans de Devaki dont la naissance a précédé celle de Krichna, et le dogme consacré de la virginité de Mayadevi, la mère de Bouddha? Mais les ressemblances fussent-elles plus frappantes encore, puisqu'elles s'expliqueraient assez si bouddhistes, d'une part, et krichnaïtes, de l'autre, ont puisé leurs légendes à la source commune des antiquités brahmaniques, pourquoi vouloir que le bouddhisme se soit modelé sur le krichnaïsme ou le krichnaïsme sur le bouddhisme?

Or, voici le point important du débat. Si c'est le bouddhisme qui a précédé le krichnaïsme, on voit parfaitement, et nous allons les dire, les raisons d'être et de naître que conservait le krichnaïsme. Mais, au contraire, et si le rapport, comme on le prétend, devient inverse, alors le bouddhisme apparaît dans l'histoire de l'Inde comme un effet sans cause; et l'on ne discerne pas plus les raisons qui l'y ont fait naître que celles qui l'y ont fait définitivement mourir. Supposé que le krichnaïsme ait élargi le premier, comme on dit, les voies du salut, à quoi bon le bouddhisme, et comment rendre raison de ces huit ou dix siècles d'empire qu'il a exercé dans l'Inde même? Quoi de plus naturel au contraire si, selon l'ancienne hypothèse, la littérature des *Pouranas* nous représente l'effort du brahmanisme pour reconquérir le pouvoir échappé de ses mains? Supposé que les anciens *Pouranas*, non pas ceux qui nous sont parvenus, mais ceux que l'on croit qui les auraient précédés, eussent mis à la portée des femmes et des castes inférieures une religion d'amour, et même de charité, d'où viennent alors les légendes bouddhiques, de quelle nécessité sociale sont-elles l'expression, à quelle révolution nouvelle des esprits répondent-elles? Mais quoi de plus facile à dire, si nous les supposons au contraire nées les premières, et comme d'elles-mêmes, au milieu d'un peuple opprimé par le régime des castes? Supposé enfin que le krichnaïsme ait précédé le bouddhisme, et la morale sensuelle, corruptrice même, du *Bhagavata* la morale étroite, mais pure, du bouddhisme, comment et pourquoi le bouddhisme a-t-il perdu le terrain qu'il avait conquis, jusqu'à disparaître à peu près entièrement du sol natal de l'Inde, et ne trouver à réparer ses pertes qu'au Thibet et en Chine? Mais, au contraire, quoi de plus simple, si Çakyamouni n'avait oublié que de tenir compte, en prêchant sa doctrine, du tempérament de la race qu'il voulait réformer, et si c'est en faisant droit aux pires exigences de ce tempérament que le krichnaïsme a supplanté la religion rivale?

Assurément ce ne sont là que des conjectures, mais, conjectures pour conjectures, n'est-il pas permis de préférer celles qui nous donnent une explication provisoire des faits à celles qui ne peuvent s'établir que sur des contestations de faits, toujours un peu « subjectives, » comme disent

les philosophes, et, à ce titre même, toujours plus ou moins arbitraires? C'est de constructions, si l'on veut bien me passer ce mot bizarre mais expressif, que nous avons aujourd'hui besoin, un peu partout, et non pas de démolitions. Nous continuerons donc de croire, avec Burnouf, que si peut-être les élémens du culte futur de Krichna flottaient épars, dans l'ancien panthéon brahmanique et dans les superstitions des races anaryennes de l'Inde, longtemps avant Çakyamouni, cependant « l'extension considérable que ce culte a prise depuis lors n'a été qu'une réaction populaire contre celui de Bouddha, réaction qui a été dirigée ou pleinement acceptée par les brahmanes. » Si maintenant on demande comment cette réaction s'est opérée, nous pouvons nous le représenter d'une manière assez vraisemblable.

Le bouddhisme avait mis en danger, d'une part, l'antique suprématie des brahmanes; et, d'autre part, le culte qu'il avait institué ne parlait pas assez aux sens des castes populaires. Sa morale, fondée sur une métaphysique essentiellement athée, pouvait bien convenir, et on l'a vu par la suite, à une race positive, pratique, ennemie née du rêve et de la spéculation, tels enfin que sont les Chinois; mais, tels que sont les Hindous, la race la plus avide peut-être qu'il y ait jamais eu des plus étranges inventions de la théosophie, cette morale trop abstraite contrariait également leurs pires et leurs meilleurs instincts. Il ne semble pas, à la vérité, que, comme on l'a cru longtemps, le bouddhisme ait été victime d'une persécution générale, violente et sanguinaire; d'abord, par la bonne raison qu'aucun souverain à cette époque n'eût eu le pouvoir d'exciter un tel fanatisme d'un bout à l'autre de la péninsule; et puis parce que les Hindous sont naturellement plutôt portés vers la tolérance. Mais, retournant contre lui ses moyens mêmes de propagande, et, comme lui, mettant les traditions de l'antique sagesse à la portée des castes inférieures, amalgamant ensemble les dieux de la superstition populaire et le dieu unique du brahmanisme, on finit par triompher du bouddhisme, et de ce triomphe sortirent les *Pouranas*, l'un après l'autre, pendant plusieurs siècles, chacun d'eux, pour ainsi dire, marquant une victoire nouvelle et s'exaltant à mesure du succès de ceux qui l'avaient précédé. La composition des *Pouranas* coïncide en effet avec le temps de l'affaiblissement du bouddhisme, et cette coïncidence ne laisse pas d'être à son tour une confirmation de l'ancienne hypothèse. Ce sont les derniers monumens de la littérature indienne classique (si toutefois ce mot a un sens bien précis dans l'Inde), et comme, dans l'Inde, l'histoire de la littérature ne se peut séparer de celle de la spéculation religieuse, on voit la conséquence. Quels que fussent au moment de l'apparition du bouddhisme dans l'Inde les élémens du culte à venir de Krichna, je crois qu'il est permis de dire que ce culte ne s'est constitué comme culte que postérieurement au bouddhisme.

Et voici un nouvel avantage de la supposition. Le temps de la plus grande splendeur du bouddhisme dans l'Inde tombe à peu près dans le IIIe siècle avant notre ère. Si le culte de Krichna, comme nous le pensons, est postérieur au bouddhisme, ses commencemens tomberont donc aux environs du Ier ou du IIe siècle après Jésus-Christ; les religions ne se développant pas, en général, du jour au lendemain, et les cultes qui doivent durer, comme c'est ici le cas, se constituant avec lenteur, invisiblement et insensiblement. Ce rapprochement de dates suffit, lui seul, à ruiner la thèse des prétendus emprunts que le christianisme naissant aurait pu faire au krichnaïsme. Je ne pense pas, au surplus, qu'ainsi posée, personne aujourd'hui la soutienne. Mais on peut la poser autrement, et si l'on admet que la métaphysique de Plotin ait exercé quelque influence sur la formation de la métaphysique chrétienne, il y aurait lieu de rechercher, dans ce grand laboratoire d'idées qui fut l'antique Alexandrie, l'influence que la métaphysique hindoue, directement ou indirectement, pourrait avoir exercée sur la genèse du néo-platonisme.

Le fait est du moins qu'entre les livres qui nous sont ou qui devraient nous être si familiers, et ce *Bhagavata Pourana* qui nous semble d'abord et qui nous est, en somme, si parfaitement étranger, on relève de curieuses ressemblances. M. Hauvette-Besnault en indique plusieurs; d'autres en ont déjà signalé d'autres. S'il y en a qui sont de pure forme, comme celle-ci : « Qu'importent aux gens de bien les hommes méprisables, les hommes fiers de leurs richesses, *vains et s'appuyant sur des choses aussi vaines* qu'eux-mêmes? » que M. Hauvette-Besnault rapproche heureusement de la parole célèbre : *Et receperunt mercedem suam, vani vanam;* il y en a qui vont plus profondément, comme celle-ci : « Celui qui, confiant en ta miséricorde, et jouissant avec simplicité du fruit de ses vertus, passe sa vie à t'honorer en esprit, en paroles, et en actions, voilà l'homme qui a part à ton héritage dans le séjour de la délivrance; » et l'on en citerait enfin qui semblent aller plus loin encore, et presque à fond, comme quand, dans ce dixième livre du *Bhagavata*, le dieu ne demande plus à ses fidèles que de croire en lui et d'aimer sa personne. « Le bonheur, c'est de la dévotion à ta personne qu'il découle, ô maître, et ceux qui la dédaignent pour acquérir l'intelligence de l'absolu en sont pour leur peine, comme des gens qui écosseraient des gousses vides. » Ces ressemblances, qui sont indiscutables, on tend à les expliquer aujourd'hui par une influence du christianisme sur le krichnaïsme. Selon la tradition chrétienne, en effet, deux apôtres au moins, saint Thomas et saint Barthélemy, passent pour avoir, dès le premier siècle, évangélisé les Indes. Saint Thomas y aurait même été martyrisé, dans les environs de Madras, et Marco Polo raconte qu'il y vit son tombeau. Quelque cent ans plus tard, un saint Pantène y fut député d'Alexan-

drie, et en rapporta, selon saint Jérôme, un évangile hébreu qu'y avait laissé saint Barthélemy. On ne s'explique pas bien, dit à ce propos un docteur gallican du XVIIe siècle, pour quelle cause l'apôtre parmi des populations indiennes, avait laissé cet évangile hébreu. Le grave et pieux Tillemont fait observer en outre que chez les anciens, d'une manière générale, et en particulier, chez les historiens de l'église, les Indes ne sont pas plutôt l'Hindoustan que toute autre contrée d'Orient. C'est une appellation vague dont on semble user librement toutes les fois qu'il s'agit d'une région qui n'est administrativement comprise ni dans l'empire romain ni dans celui des Parthes. Mais si la mission de saint Thomas, de saint Barthélemy, de saint Pantène enfin dans l'Inde est douteuse, il en est autrement de l'établissement d'une colonie de nestoriens syriens, vers le Ve siècle de notre ère, sur la côte de Malabar, où leur petite église existe encore aujourd'hui. C'est d'eux que daterait l'influence du christianisme sur le krichnaïsme, et ce serait par eux que certaines coutumes chrétiennes auraient pris place dans les cérémonies du culte de Krichna.

C'est surtout M. Albert Weber, l'un des savans indianistes de l'Allemagne contemporaine, qui a soutenu cette thèse. Une simple observation suffira peut-être à montrer que M. Weber s'est au moins trop pressé de conclure. Lorsqu'il reconnaît, par exemple, dans les représentations figurées du culte de Krichna, l'imitation des images catholiques de « la Vierge allaitant l'Enfant, » il oublie, comme le fait justement remarquer M. Senart, que le sujet lui-même de « la Vierge allaitant l'Enfant, » s'il n'est pas inconnu de la primitive iconographie chrétienne, y est du moins extrêmement rare. Ne pourrait-on pas peut-être ajouter que l'hérésie de Nestorius ayant précisément consisté dans la négation du caractère divin du Fils de l'Homme et la dénégation formelle à la Vierge du titre de mère de Dieu, il serait difficile à croire que des nestoriens eussent importé dans l'Inde la représentation plastique du dogme même qu'ils rejetaient? D'autres n'en sont pas moins allés beaucoup plus loin encore que M. Weber. Dans ce même épisode de la *Bhagavat Gita* que nous avons cité, tel indianiste a reconnu l'œuvre d'un homme profondément versé dans l'écriture et dans les pères. Il ne faudrait pas sans doute le pousser beaucoup pour qu'il ne vît là-dessus dans le krichnaïsme qu'un christianisme dégénéré. Ainsi ceux de nos missionnaires qui ne peuvent pas rencontrer dans les pratiques religieuses d'un grand peuple, — ou d'une tribu polynésienne, — une ombre de morale ou un commencement de monothéisme, sans y reconnaître aussitôt des traces, ou, comme ils disent, des vestiges d'influence chrétienne...

Ces théories ne semblent pas jusqu'à présent avoir fait en France la même fortune qu'en Allemagne. Et, en effet, ces ressemblances ou ces analogies, pour curieuses qu'elles soient, sont-elles donc si frappantes,

si profondes surtout? mais, quand elles le seraient encore davantage, prouveraient-elles si démonstrativement ce que l'on veut qu'elles prouvent : l'adaptation de la légende chrétienne, par quelque voie que ce soit, à la légende de Krichna? Nous ne le croyons pas, et pour bien des raisons. Si c'est au merveilleux, tout d'abord, que l'on s'arrête, la mythologie brahmanique, après vingt-cinq siècles d'élaboration peut-être, et accrue, comme nous l'avons dit, de tout ce qu'elle empruntait à la superstition populaire, était assez riche d'un tel fonds pour suffire à défrayer, sans autre secours, la biographie miraculeuse d'un nouveau dieu. Si c'est à la pensée que l'on regarde, nous croyons avec M. Barth « que la théorie des avatars, ou incarnations, devait sortir comme d'elle-même de la conception védantique de l'immanence divine; » tôt ou tard, mais fatalement. Et si c'est à la morale enfin que l'on s'attache, du moment que le bouddhisme a précédé le krichnaïsme, n'est-il pas plus naturel d'expliquer par son influence presque tout ce que l'on explique par l'influence du christianisme? Resterait, à la vérité, ce que l'on a nommé le caractère « idyllique » de ce dixième livre au moins, du *Bhagavata Pourana*, — Krichna, dieu des bergers et surtout dieu d'amour, « dont le sourire dissipe la douleur des mondes, » conquérant à sa personne les pharisiens eux-mêmes du brahmanisme, entraînant les cœurs sur ses pas, et promenant ses enseignemens sous un ciel, au milieu d'une nature dont les séductions s'ajoutent à celles de sa personne et de ses leçons. Seulement c'est peut-être ici l'autre terme de la comparaison qui fait faute à son tour, et c'est dans les Évangiles que l'on chercherait inutilement ce caractère « idyllique; » s'il n'avait plu jadis à M. Renan de l'y mettre.

Mais surtout, dans toutes les comparaisons, dans tous les rapprochemens de ce genre, il me semble qu'il y a deux ou trois points dont décidément on ne tient pas assez de compte. Le premier, — c'est que les analogies ou les rencontres en elles-mêmes n'importent guère, et que toute la question est de savoir sous quelle influence particulière, comme en chimie, si la métaphore ne paraît pas trop grossière, une combinaison nouvelle et originale s'est formée. S'il y a dans la légende de Krichna des traits qui rappellent manifestement les anciennes légendes de Vichnou, s'il y en a qui rappellent la légende d'Héraclès, s'il y en a qui rappellent l'histoire de Çakyamouni; s'il y en a qui rappellent enfin l'évangile, sans compter tout ce que nous omettons dans le dénombrement, tout cela ne fait rien à l'indépendance du culte de Krichna et ne prouve, après tout, qu'une chose, à savoir l'identité de l'esprit humain dans ses opérations. — C'est le second point auquel on devrait faire attention. — L'esprit humain, pour divers qu'il soit, n'est pas inépuisable; le cercle de ses inventions n'est pas illimité; mais si l'imagination se heurte promptement quelque

part à l'infranchissable, c'est, à coup sûr, dans l'ordre du merveilleux. Lorsque l'on a fait une fois participer, pour ainsi dire, toute la nature à l'émotion de la naissance d'un dieu sur la terre, « gronder les mers ou pleuvoir les fleurs, » on a comme épuisé le miracle, et ceux qui viennent après les premiers ne peuvent guère que redire ce que l'on avait dit avant eux. De même, lorsque l'on a fait une fois descendre un dieu parmi les hommes, comme il faut bien qu'il remonte au ciel, on ne peut guère se dispenser d'opérer sa « transfiguration; » mais, comme on le sent bien, cela ne veut nullement dire que toutes les transfigurations soient imitées ou inspirées l'une de l'autre successivement. — Il en résulte, et c'est le troisième point, — qu'en pareille matière souvent, pour ne pas dire presque toujours, le principal est précisément ce que nous appelons l'accessoire; et l'essentiel tout justement ce que nous prenons pour l'accident. Ce qui fait l'originalité d'une religion nouvelle, d'une métaphysique, d'une morale, c'est le détail, c'est le petit trait, c'est l'accent particulier; et c'est malheureusement ce que l'on commence par y étouffer, ou en éliminer, quand on prétend les réduire à ce qu'elles ont de substantiel.

La légende même de Krichna pourra, je l'espère, en servir d'exemple et de preuve à ceux qui la liront dans la traduction de M. Hauvette-Besnault : j'entends à ceux qui la liront consciencieusement, d'un bout à l'autre, et qui se souviendront, en la lisant, qu'ils n'en ont encore là qu'une moitié. Toutes ces ressemblances qui frappent, qui surprennent, qui étonnent quand on a soin de les extraire, de les isoler et de les proposer en quelque manière toutes sèches, on ne les retrouve plus, elles disparaissent au courant de la lecture, et finalement s'évanouissent. L'impression de nouveauté, qui n'était d'abord produite que par quelques métaphores bizarres ou quelques comparaisons singulières, grandit, et nous sentons que nous nous enfonçons à mesure dans un monde plus original. Sans doute, ce sont bien les idées qui servent aussi de support à d'autres religions, parce qu'en effet une religion ressemble plus à une autre religion qu'à un système de philosophie pure ou de morale indépendante, comme un homme, aussi ressemble plus à un autre homme qu'à tout autre être vivant. Mais, de même que cette ressemblance ne fait pas que nous n'ayons chacun notre physionomie individuelle, laquelle ne doit rien à celle de notre prochain, tout de même les mêmes idées, traitées dans un esprit différent, aboutissent à une formule qui diffère autant de celle du bouddhisme ou du christianisme que celles-ci diffèrent des formules de l'hellénisme. Quel que soit le personnage, historique ou mythique, aryen ou anaryen, dont le brahmanisme s'est emparé pour en faire, sous le nom de Krichna, l'avant-dernière incarnation de Vichnou, sa biographie, sa légende, sa religion se sont développées d'elles-mêmes dans une entière indépendance des actions du dehors, à la façon d'un organisme, pour user du

mot à la mode; et c'est ce qui ressort de chacun des soixante ou quatre-vingt mille vers du *Bhagavata Pourana*.

Si maintenant, l'indépendance historique du krichnaïsme, d'une part, et de l'autre l'identité fondamentale des opérations de l'esprit humain étant une fois bien établies, on veut faire des comparaisons, — et des comparaisons instructives, — la matière n'y manque pas. Seulement, ce n'est plus aux origines du christianisme, et dans les récits de l'évangile, qu'il en faut aller chercher le premier terme, c'est hors du christianisme, et dans l'histoire des sectes diverses qui s'en sont tour à tour détachées. Dira-t-on peut-être aussi que la fameuse Mme Guyon, l'auteur des *Torrens* et de l'*Explication du Cantique des cantiques*, se soit inspirée, dans le siècle de Bossuet, des stances érotiques de la *Gita Govinda?* Ou bien prétendra-t-on que les sectes vichnouvites de l'Inde contemporaine, celle des *Vallabhacaryas* ou celle des *Ramanandis*, y doivent leur existence à l'apostolat de saint François Xavier? Mais plus simplement, et plus raisonnablement, on dira que, s'il y a dans toutes les religions d'amour un principe d'erreur et de corruption prochaine, l'esprit du christianisme n'a rien négligé de ce qui pouvait en contrarier, en gêner, en étouffer enfin le développement, tandis que dans l'Inde, au contraire, le tempérament d'une race également superstitieuse et sensuelle, ayant suivi sa pente, n'a retenu du krichnaïsme que ce qu'il avait de plus dangereux. Entre les quatre Évangiles qui sont entrés au canon du Nouveau-Testament et les évangiles apocryphes, l'Inde n'aurait pas un instant hésité; entraînée par son goût du merveilleux et du surnaturel, c'est l'*Évangile de l'enfance*, avec ses miracles ridicules ou indécens, qu'elle eût certainement choisi. Entraînée par son sensualisme, elle a choisi de même, parmi toutes les conséquences de la doctrine du pur amour, les plus foncièrement immorales et les plus répugnantes à l'essence de toute religion.

Burnouf avait déjà noté, comme propre au krichnaïsme (1), ou plutôt comme caractéristique de son enseignement même, cette idée corruptrice « qu'il importe peu de quelle manière et avec quels sentimens on songe au Dieu que l'on adore, pourvu que l'on y songe, » et nous en voyons dans le *Bhagavata* d'étranges conséquences. Tantôt c'est un brahmane sauvé de l'existence et réuni à l'essence de Hari pour avoir prononcé le nom divin sans le vouloir, sans le savoir, en appelant son fils, dont le nom de naissance était celui du dieu. — « Quand est-on obligé d'avoir actuellement affection pour Dieu? » se demandait un jour le vénérable Escobar, et il se répondait : « Suarez dit que c'est assez si on l'aime avant l'article de la mort. » — L'auteur du *Bhagavata Pourana*, Vopadéva le grammairien, ou de quelque autre

(1) *Bhagavata Pourana*, t. I, introduction.

nom qu'on le nomme, avait du premier coup dépassé l'indulgence de Suarez et la facilité d'Escobar. Il y a mieux, cependant, ou pis encore. Car, dans ce dixième livre du poème, nous voyons que, pour être sauvé de l'existence, il suffit non-seulement d'avoir touché la personne de Hari, mais d'en avoir été touché soi-même, dans le temps qu'on l'insultait et que l'on essayait de le détruire sous la forme de son incarnation mortelle. La terrible Poutana, « la meurtrière des petits enfans, » essaie de l'empoisonner en lui donnant le sein; mais, parce que « Bhagavat a sucé le lait de ses mamelles, » cette Yaduthani n'a pas moins le ciel en partage. Le démon Agha, sous la figure d'un boa gigantesque, « long d'un yojana, massif comme une montagne, » essaie de l'avaler et s'étouffe dans son effort, mais il ne « s'en confond pas moins avec l'âme suprême » pour avoir été purifié, jusque dans sa tentative criminelle, par le contact de Bhagavat... C'est la doctrine de l'inutilité des œuvres élevée à la hauteur d'un dogme.

Quant à la doctrine de l'amour, telle qu'elle est exposée dans ce dixième livre ou, pour parler plus exactement, telle qu'elle y est représentée au vif par Krichna dans le cours de sa carrière mortelle, il suffira de dire que la brune fiancée du *Cantique des cantiques* est modeste en comparaison des amoureuses gopis, ou bergères, des bords de la Yamouna. On s'est demandé quelquefois comment l'ancienne critique avait pu prendre le *Cantique des cantiques* pour un livre pieux et une œuvre d'édification. Le *Bhagavata Pourana* ne jetterait-il pas peut-être comme un trait de lumière sur ce problème délicat de psychologie religieuse? Car il n'est pas douteux que nous soyons ici en présence d'une réelle inspiration religieuse. Mais il n'est pas douteux non plus que si quelque allégorie philosophique s'est jadis enveloppée sous ces voiles, le sens en ait été perdu bien vite et qu'il n'en ait subsisté, qu'il ne s'en soit répandu, qu'il n'en demeure encore aujourd'hui que la lettre. Les traductions populaires dont nous avons parlé, le *Bhagavata Dasam Askand* et le *Prem Sagar*, — ou *Océan d'amour*, — le prouveraient surabondamment. De l'un comme de l'autre de ces poèmes on peut dire, en effet, que toute métaphysique a disparu pour ne plus laisser place qu'à ce que l'original contenait de mystique, mais surtout d'érotique et de miraculeux.

Ces conséquences toutefois n'éclatèrent pas immédiatement, et les premiers apôtres du krichnaïsme, — Ramanouja, Ramanand, Kabir, — sembleraient les avoir, en général, assez habilement évitées. On attribue à Ramanouja, qui vivait environ vers le milieu du XIIe siècle de notre ère, la fondation de sept cents monastères. C'est à peu près dans le même temps, par une rencontre assez curieuse, que se constituait en Europe la grande milice des ordres mendians. Ramanand, qui vécut au XIIIe siècle selon les uns, et selon les autres au XIVe, affecta de choisir

ses disciples parmi les castes populaires, à l'exclusion des brahmanes et des kchattriyas. Sa prédication et celle des tisserands ou des barbiers qu'il envoyait de son couvent de Bénarès aux extrémités de l'Inde, passent pour avoir exercé une grande influence sur la révolution qui éleva l'hindoui du rang d'un bas dialecte à celui d'une langue littéraire. Kabir, qui suivit Ramanand, non content de prêcher les Hindous, eut en outre l'ambition de porter la foi parmi les gentils. Il essaya notamment d'une conciliation de la foi krichnaïte avec la foi musulmane (1). L'enseignement d'aucun d'eux n'exerça de mauvaise influence. Et l'on peut même dire que celle de Kabir fut particulièrement heureuse, au moins si l'on y peut rattacher la prédication de Nanak, l'apôtre des Sikhs. Mais, au commencement du XVIe siècle, deux autres sectaires, brahmanes cependant tous les deux, Chaitanya, né à Nadiya, dans le Bengale, et Vallabhacarya, du district de Camparan, sur la frontière du Népaul, purgèrent le krichnaïsme de ce qu'il pouvait encore conserver des pratiques de l'ascétisme antique, et ne retenant uniquement de la légende que ce qu'elle avait de plus conforme aux pires instincts d'un peuple sensuel, en tirèrent toutes ses conséquences. On trouvera dans le livre de M. Barth de curieux renseignemens sur l'une et l'autre secte dont Chaitanya et Vallabhacarya furent les fondateurs. S'il y en a beaucoup d'autres, une vingtaine au moins de principales, elles-mêmes subdivisées en un nombre infini, toutes ou presque toutes sont infectées du même érotisme mystique et de la même superstition grossière. La théorie des avatars ayant d'ailleurs permis de considérer chaque fondateur de secte comme une incarnation de son Dieu lui-même, le culte s'est transporté du Dieu à la personne humaine de ses prophètes, et, ce qui est plus curieux encore, à la personne de leurs descendans. « En 1861, dans la seule présidence de Bombay on comptait soixante-dix de ces hommes-dieux, de la seule secte de Vallabhacaryas. » Leurs fidèles buvaient avidement « la salive qu'ils rejetaient en mâchant le bétel, ou l'eau qui avait servi à laver leurs pieds ; » et pour les femmes de la secte, c'était « la plus grande bénédiction que d'être distinguées par eux et de servir à leurs plaisirs. »

Je ne voudrais pas laisser le lecteur sur cette fâcheuse impression. J'aime donc mieux dire en terminant que quelques sectes, malgré tout, ont su se préserver de cette abjection et de cette immoralité. Telle est celle qui s'honore de descendre d'une reine d'Udayapura, Mira Bai, qui vivait dans le temps d'Akbar. Pressée d'abjurer son Dieu, elle aima mieux, dit la légende, quitter le trône et la vie que de renier Krichna.

(1) Nous empruntons tous ces renseignemens à l'excellent ouvrage de M. W.-W. Hunter : *the Indian Empire : its history, people and products ;* 1882, Trübner, éditeur.

Elle vint se jeter aux pieds de la statue du dieu et lui fit cette prière : « J'ai quitté mon amour, mes biens, ma royauté, mon époux. Mira, ta servante, vient à toi, son refuge : prends-la auprès de toi. Si tu me sais pure de toute tache, accepte-moi. Excepté toi, nul autre n'aura compassion de moi. Aie donc pitié! Seigneur de Mira, son bien-aimé, accepte-la, et permets qu'elle ne soit plus séparée de toi à jamais. » L'image s'entr'ouvrit et Mira disparut dans ses flancs; la secte qui se fonda en mémoire d'elle subsiste encore sous son nom. Voilà le plus pur du krichnaïsme, et, si l'on veut être équitable envers lui, ce qu'il n'en faut pas oublier.

Nous n'ajouterons plus que quelques mots. Cette curieuse histoire du krichnaïsme et de Krichna, dont nous n'avons puqu' à peine indiquer quelques traits, c'est au traducteur du *Bhagavata Pourana* qu'il appartient de l'écrire. Il ne reste plus à M. Hauvette-Besnault que deux chants à traduire de l'énorme poème. Nous espérons qu'il ne voudra pas tarder trop longtemps à les mettre en lumière, et qu'ayant ainsi complété une partie de l'œuvre de Burnouf, il tiendra sans doute à honneur de compléter aussi l'autre. Une édition du *Bhagavata Pourana* dans son texte original, ne s'adresse uniquement qu'aux orientalistes; une traduction même d'un poème de ce genre ne va guère qu'à quelques curieux; mais le commentaire va jusqu'aux profanes, et les profanes ici, c'est le grand public, juge définitif et souverain, après tout, des travaux d'érudition eux-mêmes, puisque après tout, leur intérêt dépend en dernier ressort de la nature et du degré d'intérêt qu'il y prend. Les érudits se plaignent quelquefois, et ils n'ont pas toujours tort, que l'attention se détourne d'eux et de leurs travaux, comme si l'on en méconnaissait l'importance. La faute ne leur en serait-elle pas trop souvent imputable? Lorsque du chinois, du sanscrit, ou de l'arabe même ils font passer en français une œuvre jusqu'alors inconnue des lecteurs d'Occident, prennent-ils bien toute la peine qu'il faudrait pour nous en expliquer la signification, nous en faire sentir la valeur, nous obliger enfin d'en avouer l'universel intérêt? C'est une question qu'ils sont sans doute mieux que nous en état de résoudre. Ils peuvent être assurés au moins, et le passé leur est ici garant de l'avenir, que toutes les fois qu'ils nous donneront des traductions comme celle de ce *Bhagavata Pourana*, — des résumés aussi savans, aussi pleins, aussi curieux que celui de M. Barth, — et des livres enfin comme l'*Essai* de M. Senart, ils trouveront immanquablement un public pour les lire et des critiques pour les louer.

F. Brunetière.

UN MIRACLE

SOUVENIRS DE LA DIXIÈME ANNÉE.

I.

On prétend que la rose de Jéricho, plongée dans l'eau bouillante, reprend sa forme et sa couleur primitives. Certains phénomènes extérieurs ont sur notre mémoire la même action revivifiante. Nos souvenirs sont comme des roses de Jéricho : un parfum, un vieil air, un bruit insignifiant, ressuscitent tout à coup pour nous les heures du passé dans toute leur fraîcheur d'autrefois. — Ainsi, ce matin, le bois vert qui se tord sur la braise, avec des jets de flamme bleue et un rapide sifflement, me reporte au temps de mon enfance et me rappelle les matins de ma dixième année, dans la chambre de ma grand'tante.

Je revois la chambre, située en contre-bas de la cuisine, haute de plafond, lambrissée de noyer verni, et décorée dans le goût du XVIIIe siècle, avec des panneaux représentant des scènes de chasse et des bergeries ; le lit de bois peint, dans l'angle ; sur la console, un groupe de faïence de Lunéville, figurant les Quatre Elémens; dans l'un des tiroirs ouverts du chiffonnier, une tapisserie au petit point et un volume des tragédies de Voltaire ; à l'abri d'un paravent à personnages, la cheminée à trumeau, où brûlait un feu de souches et de brindilles de poirier, débris de la taille des arbres du jardin.

Et au coin du feu, je revois la grand'tante, alerte encore en dépit de ses soixante-dix ans, droite et proprette dans sa robe d'alé-

pine brune, avec un fichu d'indienne croisé sur sa poitrine, et un bonnet lorrain à tuyaux, encadrant sa longue figure un peu virile. Son tour de cheveux bruns, ses yeux bleus renfoncés, son nez aquilin et son menton de galoche lui donnaient au repos une expression sévère et imposante ; mais quand sa grande bouche spirituelle souriait, tout le visage s'illuminait et on se retrouvait à l'aise. Sa jeunesse s'était épanouie à la fin du siècle dernier ; elle avait conservé les façons de vivre et de penser, les engouemens et les habitudes de ce temps-là. Voltaire, Diderot et Jean-Jacques étaient ses auteurs de prédilection ; elle récitait des tirades entières de *Zaïre* et de *Tancrède* ; elle fredonnait des airs de Grétry ou *la Belle Bourbonnaise* en préparant ses confitures. Incrédule en matière religieuse, ayant son franc parler sur toutes choses, irascible et emportée dans la discussion, grande liseuse, romanesque et *sensible* dans l'acception qu'avait ce mot vers 1790, elle passait pour une indépendante et un esprit fort. Quant à moi, je la tenais en grande vénération, parce qu'elle me contait de belles histoires du temps jadis ; elle avait, comme dit Molière, « des clartés de tout ; » la multiplicité de ses connaissances, sa perspicacité, son intuition rapide, m'inspiraient une admiration mêlée d'une certaine dose de crainte.

En été, quand elle me permettait d'aller dans son jardin, elle ne manquait pas de me recommander, en grossissant sa voix : « Surtout, ne touche pas aux framboises, je les ai comptées ! » Au bout de cinq minutes de promenade au long des framboisiers, dont les fruits grenus, d'un rouge transparent, pendaient par centaines aux ramures touffues, je ne résistais pas à la tentation, et pour m'encourager, je me répétais en lorgnant les framboises : « Bah ! c'est impossible que la tante Thérèse ait pu les compter toutes... » J'en escroquais quatre ou cinq, puis, après avoir bien gambadé, je m'en revenais d'un air innocent vers la chambre de la grand'tante, sans me douter que le parfum des fruits défendus était traîtreusement resté sur mes lèvres. « N'as-tu touché à rien ? » s'écriait-elle en m'apercevant, et comme je jurais mes grands dieux que non, elle ajoutait : « Approche... Souffle ! » Je m'exécutais. Alors elle levait le doigt, et roulant de gros yeux : « Tu as mangé des framboises, je le sais ! » Et je me voyais honteusement forcé de confesser mon larcin ; aussi n'étais-je pas éloigné de la croire un peu sorcière.

Oh ! ce jardin de l'ancien temps, plein de fleurs autrefois à la mode, aujourd'hui dédaignées... Quand j'en rencontre quelques-unes dans les recoins d'un parterre moderne, j'éprouve la même impression que lorsque j'entends fredonner des airs du *Déserteur* ou de *Lodoiska*. — Il y avait des bordures d'oreilles-d'ours, des plates-bandes où les roses trémières s'élançaient orgueilleusement

vers le ciel, où les œillets d'Inde alternaient avec les mignotises et les croix-de-Jérusalem ; il y avait un appentis tout tapissé d'aristoloches, et trois pruniers de reines-Claude dont les vieilles branches crevassées distillaient des gommes d'or translucides. Et de l'autre côté d'un petit mur bas, au parement duquel dormaient de brunes chrysalides, s'étendait, parallèlement au nôtre, le jardin des demoiselles Pêche, les couturières, dont l'atelier était le mieux achalandé de la ville. Tout en baguenaudant le long des framboisiers, j'entendais le babil des apprenties, le craquement des étoffes déchirées, et aussi parfois la voix aigrelette de Mlle Célénie Pêche, qui entonnait un cantique, car, par un singulier contraste, les voisines de ma voltairienne grand'tante étaient de pieuses filles qui consacraient à l'église tout le temps que leur laissait le métier de couturières en robes.

Mlle Hortense Pêche, l'aînée, grande, solide, charpentée comme un homme, avec un nez camard, de gros sourcils, une large bouche et un soupçon de barbe au menton, était la doyenne de la congrégation du Rosaire ; sa sœur, Mlle Célénie, maigre, vêtue de noir comme une religieuse, ayant toujours à la ceinture un chapelet dont les médailles cliquetaient au moindre mouvement, raccommodait les devans d'autel et les surplis du curé. Les murs de l'atelier étaient ornés d'images d'Epinal, naïvement coloriées en rouge et en bleu : — les *douze Stations*, *le Juif Errant* et *le Bon Pasteur* portant un agneau sur ses épaules. — Quelle difference avec la chambre de ma grand'tante, où les gravures pendues entre les panneaux représentaient *l'Amour et Psyché*, *l'Amour désarmé* et *le Coucher de la mariée!* Néanmoins, malgré la mine austère de Mlle Célénie, les moustaches de Mlle Hortense et l'atmosphère dévote du logis, l'atelier ne me déplaisait point, et les jours de pluie je me glissais dans la maison des demoiselles Pêche, qu'une cour commune mettait en communication directe avec l'habitation de ma tante. Les vieilles filles m'ennuyaient bien un peu en me questionnant sur mon catéchisme, mais elles me bourraient de friandises, et je ne détestais pas d'entendre les cantiques entonnés avec onction par Célénie et repris en chœur, à toute volée, par les voix fraîches des ouvrières.

J'avais trouvé encore un autre lieu de refuge pour les dimanches pluvieux : c'était un cabinet attenant au grenier et servant à la fois de fruitier et de débarras. Ma grand'tante y rangeait ses confitures et y faisait *parer* les fruits de son verger. En automne ce réduit exhalait une savoureuse odeur de poire et de pomme. Les chasselas dorés étaient étalés sur des *volettes* d'osier ; les rousselets, les crassanes et les beurrés d'hiver y attendaient dans l'ombre l'heure de la complète maturité. Dans ce cabinet, tapissé d'un papier bleu

en lambeaux, il y avait un fauteuil aux bras cassés, un carquois plein de flèches, rapporté par un vieux cousin qui avait été aux Indes, et une grosse caisse pleine de livres. L'accès de ce sanctuaire m'était rigoureusement interdit, mais je me moquais de la défense, et, pendant les interminables parties d'*impériales* qui absorbaient l'attention de ma tante, je m'y glissais en tapinois, irrésistiblement poussé par l'attrait de tous ces fruits défendus : — les poires du dressoir et les vieux livres de la caisse.

Il y avait de tout parmi ces bouquins de basane, à tranche rouge : le bon et le mauvais, le médiocre et le pire : — l'*Histoire philosophique des Indes* et *la Guerre des dieux*, *le Contrat social* et *les Liaisons dangereuses*. — Mon bon génie permit que mon choix tombât sur l'ouvrage le plus inoffensif, *Don Quichotte*, traduit par Florian, en six petis volumes ornés d'estampes amusantes qui attirèrent tout d'abord mon attention. — Mon cœur bat encore au souvenir des délicieuses après-midi de congé passées en compagnie de *l'Ingénieux Hidalgo*. Dès les premières pages j'avais été empoigné. Sitôt que j'avais une heure de liberté, je grimpais au grenier et je m'installais dans le fauteuil délabré, près de la lucarne qui ouvrait sur le jardin. Don Quichotte me passionnait. La cruelle ironie de Michel Cervantès m'échappait absolument; le côté chevaleresque seul m'intéressait. J'avais pris au sérieux mon héros de la Triste Figure et je m'indignais des coups de bâton qui pleuvaient dru comme grêle sur sa maigre échine. Sancho ne me plaisait qu'à demi, je le trouvais prosaïque ; mais mon cher chevalier, comme je m'identifiais avec lui, comme je me mettais de moitié dans ses enthousiasmes et comme je souffrais de ses déboires !.. Je ne rêvais plus qu'aventures et coups de lance. L'incomparable Dulcinée m'apparaissait aussi belle et imposante qu'elle était sortie du cerveau fêlé du pauvre hidalgo. Je chevauchais avec lui dans les plaines ensoleillées de la Manche, à travers les gorges sauvages de la Sierra Morena. Pendant ce temps, les cloches de vêpres sonnaient lentement, et le grand cytise qui montait jusqu'au toit, frôlait doucement les vitres de la lucarne avec ses longues grappes jaunes !..

Je savais par cœur des pages entières de mon *Don Quichotte* et je n'avais plus qu'un désir en tête : trouver une Dulcinée à laquelle je consacrerais mon amour et toutes les actions d'éclat que je ne pourrais manquer de faire par la suite. — Je n'eus pas à chercher bien loin. Dans l'atelier Pèche, tout bourdonnant de refrains de cantiques, je vis un jour entrer avec sa mère une petite fille du quartier qui avait à peu près mon âge et qui s'appelait Francine. Elle était mignonne, un peu maigre et pâle, avec un front bombé et des lèvres très rouges. Son teint mat, ses yeux noirs et de longues tresses brunes qui lui tombaient dans le dos, lui donnaient

un air espagnol. Je ne l'eus pas plus tôt aperçue que mon choix fut fixé, et sans qu'elle s'en doutât, elle devint la dame de mes pensées.

Nous étions de la même paroisse, et j'eus bientôt découvert le banc où elle se plaçait à la grand'messe. J'étais l'un des premiers arrivés, et quand à la fin de l'*Introït* je la voyais passer de loin, enveloppée dans sa mante bleue, mon cœur battait à grands coups et il me semblait que les dévotes agenouillées autour de moi lisaient mon émotion sur mon visage. Quels bons momens que ces stations à l'église ! Le curé entonnait le *Gloria*, les enfans de chœur en soutanelles rouges se rangeaient sur un banc à gauche du maître-autel, l'orgue alternait avec le plain-chant, et quand les fidèles se levaient à l'évangile, je me dressais sur la pointe des pieds pour apercevoir, à travers les fines fumées bleuâtres de l'encens, le sommet de la tête brune de Francine...

Que ceux qui seraient disposés à rire de cet amour éclos dans un cœur de bambin veuillent bien se souvenir de leur enfance et songer que, lorsqu'on a dix ans, les moindres émotions prennent de l'importance en raison inverse de la petite taille de ceux qui les ressentent. A cet âge-là, un bois d'un arpent a l'air d'un domaine sans limites, une leçon mal sue et une veste déchirée sont des catastrophes, et un amour d'écolier a le sérieux, les transes et les joies d'une grande passion. Seulement ces amours-là se contentent de peu, et riches de leur propre fonds, se nourrissent pour ainsi dire d'eux-mêmes, comme ces plantes grasses qui poussent sur les roches et qui s'alimentent de la substance charnue de leurs feuilles. Je voyais Francine une heure à peine tous les dimanches et je ne lui avais jamais parlé, mais je me trouvais heureux de l'adorer en secret et de l'associer à mes rêves, à mes châteaux en Espagne. Je prononçais cent fois par jour son nom tout bas, comme ces dévots qui ne peuvent bien prier qu'en remuant les lèvres ; mais il me montait aux joues un pied de rouge quand on la nommait devant moi, et j'avais une peur bleue que les demoiselles Pêche ne vinssent à lire mon secret dans mes yeux.

Je me rattrapais, une fois niché dans mon fruitier ; j'en avais fait mon sanctuaire et je l'avais consacré à mon idole. Perché sur le fauteuil aux pieds inégaux, j'avais gravé ses initiales dans un recoin sombre du mur, d'où elles ne rayonnaient que pour moi ; c'est là que j'ai rimé aussi mes premiers vers en son honneur. Je ne sais plus trop comment débutait ce beau morceau, mais j'ai retenu la dernière strophe :

O Francine, je t'aime
Et t'aimerai toujours,
Jusqu'à ce que la Parque blême
Tranche le fil de mes jours !

Cette *parque blême* sentait furieusement les lectures mythologiques du fruitier et les ressouvenirs classiques dont était peuplé le logis de la grand'tante; mais je n'en étais pas moins fier de ma strophe finale, et je me la répétais du matin au soir, à satiété, comme le loriot qui n'a que trois notes et qui les redit tout le long du jour sans se lasser.

On était alors à la fin du printemps; après le dîner, mon père et ma mère m'emmenaient avec eux dans la campagne. Nous faisions le tour de la promenade des *Saules*, eux marchant en avant sous les platanes, moi courant à droite et à gauche entre les deux avenues parallèles. Il y avait là un bon bout de prairie à l'herbe drue, un peu humide à cause du voisinage de la rivière, et coupée çà et là de chénevières, avec des trous pleins d'eau où les paysans font rouir leur chanvre et qu'on nomme chez nous des *routoirs;* mais cette humidité donnait aux prés un charme de plus, à cause des fleurs, — sauges, marguerites et mélilots, — qui y foisonnaient plantureusement. — Un soir de juin, tandis que mon père et ma mère s'enfonçaient sous l'avenue et que je flânais au bord des talus, j'aperçus tout d'un coup, à l'autre extrémité de la prairie, un groupe de fillettes occupées à cueillir des marguerites. J'avais de bons yeux, je reconnus l'uniforme du pensionnat de Francine, et, parmi l'herbe verte, je distinguai ma Dulcinée à la mante bleue. La dame de mes pensées était là, à cent pas de moi; c'était le cas ou jamais de me montrer à elle, la lance au poing, comme un preux chevalier. J'eus bientôt cueilli une poignée de sauges et de coquelicots; mon projet était d'accourir bride abattue vers Francine, en levant ma lance, c'est-à-dire la gaule de noisetier qui ne me quittait plus; je devais ensuite jeter rapidement mes fleurs à ses pieds en faisant faire une courbette à mon coursier imaginaire, puis m'enfuir mystérieusement au galop de ma monture, après avoir rendu cet hommage à la reine de mon cœur. — Donc, rajustant sur ma tête ma toque polonaise que je métamorphosais par la pensée en un casque empanaché, serrant ma botte de fleurs et brandissant ma gaule de coudrier, je m'élance à travers l'herbe épaisse. Tout en chevauchant, je regardais amoureusement la mante bleue, tout là-bas, et je répétais ma fameuse strophe :

O Francine je t'aime
Et t'aimerai toujours,
Jusqu'à ce que la Parque blême...

Plouf!.. le pied me manque et je tombe dans un *routoir* qui ouvrait traîtreusement à fleur de terre son trou plein d'eau sous la grande herbe.

II.

Ces *routoirs* sont des fosses carrées, profondes d'environ un mètre. Sans même avoir eu le temps de pousser un cri, en moins d'une seconde, j'eus de l'eau par-dessus la tête. Je sentais crouler sous mes pieds les grosses pierres qui servent à submerger le chanvre; l'eau m'entrait dans les narines et me faisait glouglou aux oreilles. Pourtant je ne perdis pas la tête, et je me rappelle très bien la série des réflexions qui traversèrent mon cerveau avec une rapidité électrique : — Je vais me noyer, — mes parens ne m'ont pas entendu tomber, — ils ne viendront pas à mon secours, c'est fini de moi! — Si seulement je pouvais mettre ma tête hors de l'eau! — Et poussé par l'instinct de la conservation, me haussant sur les pierres croulantes, tâtant les parois d'une main convulsive, j'eus la bonne fortune de rencontrer une souche d'osier. Je m'y cramponnai, et ma tête émergeant de l'eau parmi les grandes herbes, je criai de toutes mes forces : « Maman! »

Mon père et ma mère, inquiets de ma brusque disparition, étaient déjà retournés sur leurs pas. A mon cri, ils accoururent vers le routoir. Il était temps, mes forces s'épuisaient et j'allais lâcher les osiers. D'un tour de main, mon père me repêcha et me déposa sur l'herbe. Dans quel état, mon Dieu! J'étais vert comme une grenouille, mes vêtemens étaient vaseux, ma toque polonaise était restée au fond du routoir, et de mes cheveux, de mon nez, de mes oreilles pendaient de longs filamens verdâtres qui exhalaient une insupportable odeur sulfureuse de chanvre pourri. — Malheureux enfant! s'écriait ma mère avec des sanglots dans la voix. — Mon père avait bonne envie de gronder, mais ce n'était pas le moment; le plus pressé était de regagner la maison pour m'y faire sécher. Quant à moi, heureux d'être sorti de la fosse au chanvre, je pensais : — Pourvu que Francine ne me voie pas dans ce piteux état! — Dépêchons! murmura mon père en me prenant par la main. — Je ne demandais pas mieux que de quitter au plus vite cette maudite prairie qui, pour sûr, devait être *enchantée*; mais le moyen de marcher rapidement avec des souliers pleins de vase, qui à chaque pas lançaient des jets d'eau par leurs ouvertures! Mes vêtemens me semblaient lourds comme du plomb, et sous ces hardes mouillées, qui me plaquaient au corps, je me sentais comme rétréci et recroquevillé. Avec cela j'étais transi, et mes dents claquaient. — Il y a de quoi lui donner le coup de la mort, gémissait ma mère, avant que nous soyons chez nous; il aura attrapé une fluxion de poitrine!

A mi-chemin, en face de la gendarmerie, il fallut s'arrêter ; je n'en pouvais plus. Mon père nous fit monter chez le brigadier et

lui conta ma mésaventure. La *brigadière*, prise de compassion, jeta un fagot sur les chenets, et, pendant qu'on me déshabillait, une belle flamme *clairante* eut bientôt réchauffé mon frêle corps grelottant. Il n'y avait pas moyen de songer à me revêtir de mes habits ; la brigadière me prêta ceux d'un de ses bambins, et je me souviens encore de la sensation que me fit sur la peau la rude chemise à gros grains du petit gendarme. Les culottes de ce jeune brigadier étaient trop longues pour mes jambes, et sa veste me tombait aux jarrets. C'est dans ce costume peu chevaleresque que je rentrai au logis, où l'on me coucha, avec une belle semonce et une chaude tasse de tilleul odorant, que j'avalai à moitié endormi.

Dans une petite ville comme la nôtre mon aventure défraya pendant plusieurs jours toutes les conversations. Les routoirs de la promenade furent proclamés un danger public, et le journal du cru somma la municipalité de faire combler toutes les fosses au chanvre. J'étais devenu un personnage et je me trouvais très fier de ce nouveau rôle. Aussi, dès le surlendemain, bien que je fusse encore enroué à la suite de mon plongeon, je courus chez les demoiselles Pêche. Mon entrée fit sensation. Les apprenties tout émues se levèrent pour m'embrasser, et Mlle Hortense frotta contre mes joues son menton barbu.

— Te voilà donc, mon *fi !* s'écria-t-elle, tu l'as échappé belle, pauvre petiot. Tiens, nous parlions de toi justement avec ces dames...

Je ne pus répondre, la voix m'ayant manqué tout à coup en apercevant, derrière les apprenties, Francine avec sa mère. La Dulcinée aux tresses brunes dardait curieusement vers moi ses grands yeux noirs, dont le regard me fit refluer le sang aux cœur.

— Il en est encore tout blême, remarqua Mlle Célénie, se méprenant sur la cause de ma pâleur.

— Il y a de quoi, après un pareil bain. Raconte-nous comment la chose est arrivée, dit Mlle Hortense.

Je repris un peu d'aplomb, et, tout fier de l'attention de Francine, je contai comment je m'étais laissé choir dans le trou couvert d'herbe; seulement je me gardai bien de mentionner le motif qui m'avait poussé à caracoler à travers les prés.

— Ah! s'écriait la bonne Hortense en joignant les mains, voyez-vous cela? Une minute de plus et c'était fait de lui... C'est merveille qu'il s'en soit tiré.

— La sainte Vierge l'a protégé, ajouta gravement Mlle Célénie.

— Certes, le doigt de la Providence est là comme en toutes choses. D'ailleurs la sainte Vierge protège ceux qui la prient, et elle savait que Jacques est un enfant pieux... Je suis sûre, petit, que, lorsque tu t'es vu en danger, tu as dit un *Ave Maria?*

Je tournais d'un air embarrassé ma casquette entre mes mains et je regardais hypocritement le bout de mes souliers.

— Vraiment, demanda Mlle Célénie, aurais-tu songé à faire une prière à la sainte Vierge?

Dame! mettez-vous à ma place; j'étais fort perplexe. D'un côté, répondre oui, c'était mentir effrontément; mais si je répondais non, je passais pour un impie, je scandalisais ces pieuses filles et je perdais leurs bonnes grâces. Et puis il y avait là Francine et sa mère qui écoutaient, sans compter les apprenties; mon importance me grisait, et je n'étais pas fâché d'entretenir l'intérêt qu'excitait ma petite personne... Je balbutiais et j'étais devenu rouge comme un coquelicot.

— N'aie pas de fausse honte, insista Mlle Hortense, réponds franchement, mon *fi,* tu as dit un *Ave,* n'est-ce pas? C'est si naturel dans un pareil moment.

— Mon Dieu, murmurai-je, mon Dieu, oui, mademoiselle.

— Voyez-vous, s'écria triomphalement Hortense, la sainte Vierge l'a entendu et l'a miraculeusement sauvé!

— Oui, c'est un miracle, affirma solennellement Mlle Célénie; la vierge Marie a visiblement protégé cet enfant... Voilà de quoi faire réfléchir les incrédules et les esprits forts, ajouta-t-elle en lançant un coup d'œil significatif du côté du mur de ma grand'tante.

Cette fois, j'étais devenu tout à fait un héros. On me choyait, Mlle Hortense m'avait apporté une part de tarte, les apprenties me caressaient; la mère de Francine en s'en allant me donna une tape sur l'épaule, et ma Dulcinée, sur le pas de la porte, tourna encore la tête d'un air d'admiration et d'envie pour contempler ce garçon dont la sainte Vierge daignait s'occuper tout spécialement. Je ne me sentais pas d'aise. Il me semblait que des ailes me poussaient dans le dos et que j'avais troqué ma toque polonaise contre une auréole...

Pourtant, une fois au grand air, les fumées de ma gloire se dissipèrent un peu. Je ne songeai pas sans un certain remords au mensonge dont je venais de charger ma conscience. Tout cela n'était pas très chevaleresque, et mon illustre modèle, le vertueux et brave don Quichotte n'aurait certes pas menti aussi impudemment, fût-ce pour désenchanter Dulcinée du Toboso. — Après tout, me dis-je pour m'étourdir, pourquoi ces vieilles filles me mettaient-elles ainsi au pied du mur? La chose d'ailleurs n'a pas d'importance; chacun sait que les demoiselles Pêche sont très simples, on croira que j'ai voulu leur jouer une farce et on leur rira au nez.

Mais j'avais compté sans mes deux dévotes. Elles tenaient à leur miracle comme si elles l'eussent opéré elles-mêmes. Mlle Hor-

tense le contait à toutes ses pratiques, et le dimanche suivant, Mlle Célénie en fit la relation à la congrégation du Rosaire. Bientôt l'histoire miraculeuse courut la ville, s'enjolivant d'un nouveau détail merveilleux à chaque narration. — Le petit Jacques ayant roulé au fond du routoir avait de l'eau jusque par-dessus les oreilles et sentait déjà la mort venir, quand il avait eu la pensés de s'adresser à la sainte Vierge ; à peine avait-il murmuré les premiers mots de la *Salutation angélique* qu'un bras invisible s'était étendu vers lui et l'avait tiré hors du gouffre. Quel honneur pour la paroisse et quel sujet d'édification! — Les congréganistes allèrent en troupe visiter la prairie témoin de cette intercession miraculeuse, et quelques-unes des plus ferventes rapportèrent des fioles pleines de l'eau bourbeuse du routoir...

Le jeudi suivant, quand j'arrivai chez ma grand'tante, je lui trouvai une physionomie songeuse et préoccupée. — Entre et ferme la porte, me dit-elle d'une voix grave.

Elle était assise dans sa bergère de velours d'Utrecht, près d'un guéridon chargé de pots de confitures qu'elle était en train de recouvrir de papier blanc. Le soleil qui passait à travers les rideaux de vieille cretonne jetait un rayon sur le trumeau de la cheminée, où un berger, joueur de flûte, semblait nous lorgner d'un air ironique. Tout en déchiquetant son papier, ma tante fronçait les sourcils et fourrageait dans son tour de cheveux bruns avec la pointe de ses ciseaux.

— Jacques, reprit-elle d'un ton plus solennel que d'ordinaire, regarde-moi bien en face... On parle beaucoup de toi en ce moment dans la ville, à cause de ton plongeon dans le routoir... On raconte l'affaire tout autrement que tu ne nous l'avais contée. Est-ce vrai?

Mon cœur battait, je baissai le nez et je répondis jésuitiquement :

— Quoi! ma tante?.. Je ne sais pas ce qu'on dit, moi.

— On dit des choses singulières, qui confondraient ma raison si elles étaient arrivées réellement.

En murmurant cela, elle semblait se parler à elle-même. Si j'avais eu un peu plus d'expérience, je me serais aperçu du trouble de ma grand'tante, et si j'avais été plus retors, j'aurais profité de son désarroi pour lui en imposer. L'histoire de l'*Ave Maria* portait un coup à ses idées voltairiennes, et, comme elle savait que je n'avais pas l'habitude de mentir, cet incident de la prière marmottée au fond du trou où j'avais failli périr bouleversait tout son système philosophique.

— Voyons, continua-t-elle, ne baisse pas le nez et réponds-moi franchement... Je ne te gronderai pas si tu dis la vérité.

En même temps ses yeux clairs semblaient vouloir fouiller dans ma conscience.

— On prétend, poursuivit-elle avec un accent assez ému, que, lorsque tu étais dans le trou, tu as récité un *Ave Maria;* est-ce vrai?

Son regard honnête et droit m'embarrassait étrangement, tous mes remords se réveillaient et je ne me sentis pas le courage de mentir une seconde fois. Je balbutiai tout penaud : — Non, ma tante.

Le front de la tante Thérèse se désembrunit; elle poussa un soupir de soulagement, hocha avec satisfaction son menton de galoche et s'écria :

— Je savais bien, moi, que tout cela était une invention ridicule... Mais alors, petit drôle, pourquoi as-tu fait un pareil conte aux demoiselles Pêche?

Pourquoi?.. Ah! voilà où commençait le délicat de l'explication. Je détournai les yeux et regardai sournoisement les murailles et le plafond. La vue de la gravure de *l'Amour et Psyché* me remémora heureusement le goût de ma grand'tante pour les aventures romanesques, et, avec cette rouerie de l'enfance qui sait deviner les faiblesses des gens âgés et en tirer parti, j'eus l'idée de rejeter mon mensonge sur mes préoccupations amoureuses. Je contai timidement combien j'étais épris de la petite Francine : elle assistait à l'interrogatoire des demoiselles Pêche, et c'était pour gagner son cœur que j'avais menti, comme c'était pour la voir de plus près que je m'étais laissé choir dans la fosse au chanvre... A mesure que j'avançais dans mes confidences, les traits de ma grand'tante se détendaient; sa grande bouche finit par sourire.

— Comment! morveux, tu es amoureux, à ton âge?.. En vérité, il n'y a plus d'enfans.

Ces platoniques et enfantines amours étaient faites pour plaire à ma tante, et elle ne se lassait pas de m'interroger. Elle s'amadouait visiblement, et je m'imaginais déjà qu'elle avait passé l'éponge sur mon pseudo-miracle, quand brusquement elle se leva :

— C'est égal, dit-elle, tu as eu grand tort de mentir et je n'entends pas que cette sotte histoire coure plus longtemps la ville... Viens!

Elle me prit par la main et m'entraîna hors de la chambre. En un clin d'œil, nous traversâmes la cour commune, et ma tante, ouvrant la porte des demoiselles Pêche, me poussa tout pâle devant elle, dans l'atelier.

Je vois encore l'aspect de cette pièce au moment où nous y pénétrâmes. — Mlle Hortense perchée sur son estrade et découpant des patrons, Mlle Célénie bâtissant un corsage, les ouvrières

NOTES

D'UN

VOYAGE EN ASIE-MINEURE

I.

DE MERMEREDJÉ A ADALIA.

L'attention du public français, au cours des derniers événemens d'Orient, s'est surtout portée sur les provinces européennes de l'empire ottoman, et les intérêts qui y sont en jeu ont encore le privilège d'occuper les esprits. La Turquie d'Asie est beaucoup moins connue; d'un accès difficile et rarement visitée, elle offre au voyageur nombre de régions inexplorées; il n'y en a pas de meilleure preuve que l'insuffisance de la carte de Kiepert pour certains points: là, tout est encore à connaître. Depuis que le protectorat de l'Angleterre en Asie-Mineure est devenu chose officielle, cette province va se trouver transformée en un véritable champ d'expériences, où les tentatives de réformes rencontreront des obstacles tout particuliers. Nulle part, dans l'empire ottoman, l'esprit de la vieille Turquie ne s'est conservé plus intact, avec ses défauts et ses qualités, son ignorance absolue des idées et des besoins modernes, son orgueil de race, son aveuglement systématique sur la politique extérieure, mais aussi son honnêteté native et sa bonne foi. Dans ce pays peu fréquenté, les Turcs sont chez eux; le caractère ottoman, altéré et faussé à Constantinople par un perpétuel contact avec l'étranger, s'y retrouve dans toute son intégrité. Il y a donc peut-être quelque intérêt à retracer la physionomie de ce pays et de ses habitans, telle qu'on a pu la connaître en passant plusieurs mois au milieu des Turcs anatoliens, en logeant sous leur toit, en observant leur vie. Il était naturel en outre d'étudier avec soin la situation des Grecs d'Anatolie, au moment où le pays ressentait les pre-

LE

BOUDDHA ET SA LÉGENDE

UNE RÉSURRECTION DU BOUDDHA.

I. *The Light of Asia, being the life and teaching of Gautama, prince of India and founder of Buddhism*, by Edwin Arnold, 22e édition, 1885. — II. *The Life of the Buddha, and the early history of his order, derived from Tibetan works*, translated by Rockhill, 1884. — III. *Les Bibles et les Initiateurs religieux de l'humanité*, par M. Louis Leblois, 1884. — IV. *La Légende du Buddha*, par M. Senart, 1882. — V. *Der Buddhismus und seine Geschichte in Indien*, von Heinrich Kern. Leipzig, 1882. — VI. *Les Religions de l'Inde*, par A. Barth, 1879. — VII. *Le Bouddha et sa Religion*, par M. Barthélemy Saint-Hilaire.

I.

Il y a juste un siècle que l'Inde surgit à l'horizon intellectuel de l'Europe (1). Quelques traductions du sanscrit, plusieurs fragmens de la vieille épopée héroïque, le *Mahâbhârata* et un drame ravissant, *Sacountala*, révélèrent à l'Occident une vaste civilisation plus vieille que la Grèce, plus riche que l'Égypte et qui, par des trésors d'immémoriale sagesse, s'annonçait comme l'aïeule vénérable de toutes les autres.

Ce fut tout d'abord un vertige, un éblouissement. Il avait déjà fallu à l'homme moderne un certain effort pour remonter jusqu'à

(1) C'est en 1784 que William Jones fonda la Société asiatique de Calcutta.

l'antique Hellade et à la Palestine. Pourtant il s'en souvenait comme d'un rêve : Athènes était une de ses patries et la Galilée une station de son âme. Voici qu'un monde énorme, étrange, troublant et gigantesque s'ouvrait à son imagination dans les profondeurs de l'Orient. Il éprouvait devant lui les mêmes sensations qu'un homme transporté tout à coup sous ces masses colossales de l'Himalaya qui escaladent le ciel de leurs crêtes étincelantes. Le massif himalayen avec les vallées du Thibet occupe à lui seul plusieurs fois la superficie de la France. La panthère habite à ses pieds et l'aigle d'or qui plane sur ses flancs n'atteint pas à ses cimes, les plus hautes du globe. L'île de Ceylan, que Rama conquit avec une armée de singes contre le démon Râvana, selon la légende, est à elle seule un petit continent où toutes les zones sont représentées. Hommes et dieux se la disputent. A son sommet l'on peut voir l'empreinte colossale du pied d'Adam, de Brahma ou de Bouddha, selon la religion à laquelle on appartient. Ici tout dépasse les proportions connues : le pays, les monumens et la littérature. Les mesures ordinaires de temps et d'espace deviennent insuffisantes ; la chronologie de l'Inde est plus trompeuse que les mirages du désert. Dans la plaine de Delhi, la cité fabuleuse de Hastinapoura et la légendaire Indrapêchta jonchent de leurs débris vingt-six kilomètres carrés. Ces pagodes à demi écroulées, ces cryptes profondes, ces mausolées où l'on se perd, ces topes qui dominent de distance en distance la nudité du sol blanc sont le cimetière d'empires sans nom et de dieux oubliés. Qu'est-ce que Rome avec ses trois mille ans d'histoire devant ces ruines où dort une centaine de siècles écroulés ? — Quant à la poésie de cette antique littérature, la première impression qu'elle produit sur l'esprit occidental est celle de ces immenses forêts de l'Inde, peuplées de haut en bas d'êtres étranges et monstrueux. L'éléphant y foule sous ses pieds les bambous et les cèdres, le serpent s'y enroule autour des lianes, les singes espiègles s'y balancent sous les voûtes de verdure. L'homme submergé dans cette nature enivrante subit son souffle de vie et de mort. — Mais au fond de ces jungles il y a un personnage mystérieux, en apparence inoffensif, en réalité tout-puissant, qui fascine, effraie et mène tous les autres : le richi, l'ascète. Il se plonge en des spéculations métaphysiques d'une profondeur étourdissante. Il peut faire évanouir le monde comme un songe ; il dispose de la vie même des dieux par la force de sa méditation. Tous les êtres le craignent et l'adorent. Ce sage qui a renoncé à tout est un grand magicien ; c'est véritablement et à tous les âges le maître de l'Inde. — Le plus grand charme de ces poëmes héroïques, ce sont les ermitages délicieux qu'on rencontre en ces forêts terribles, où de sages et

pieux anachorètes élèvent de jeunes pénitentes au bord des étangs semés de nymphéas bleus, parmi les cygnes et les antilopes. Telle l'histoire de Sacountala, trouvée dans une de ces retraites par le roi Douchanta. Sacountala est un type tout à fait indou de grâce et de morbidesse dans la passion. L'amour s'enveloppe ici d'une tendresse exquise pour la nature, pour les plantes et les animaux domestiques. La volupté discrète s'avive d'une brise d'ascétisme qui semble souffler des cimes lointaines. Nous sommes dans la vie et dans l'amour, mais le monde du renoncement et de la paix éternelle brille à l'horizon, sans menace, sans envie, comme le sourire du ciel au paradis terrestre. Cette fraîcheur savoureuse et lumineuse, cette largeur de perspective qui, du sein d'une idylle, embrasse tous les horizons de la pensée, séduisit le vieux Goethe et lui fit dire en résumant sa révélation de Sacountala et de l'Inde : « Veux-tu les fleurs du printemps et les fruits de l'automne ? Veux-tu le parfum qui enivre et le mets qui nourrit? Veux-tu d'un seul mot embrasser le ciel et la terre? Je te nomme Sacountala et j'ai tout dit (1). »

Mais l'Inde réservait à l'Europe bien d'autres étonnemens. La publication d'une traduction des Védas, en 1805, devait lui révéler ses propres origines. En comparant les idiomes des principaux peuples de l'Occident à l'idiome védique, on reconnut dans celui-ci le rameau le plus ancien d'un même tronc. Les Perses, les Grecs, les Latins, les Germains, les Celtes et les Slaves descendaient d'une même souche : la fière race aryenne. C'est d'elle que nous viennent la langue, le verbe, l'étincelle divine, toutes les notions premières, qui, malgré des variations infinies, sont restées les colonnes de notre vie morale et intellectuelle. Dans ces Aryas primitifs, dans ce peuple demi-pasteur, demi-guerrier, on reconnut de nobles ancêtres, le véritable berceau de notre civilisation, la source pure et sacrée de la religion et de la poésie. Beaucoup moins développés que l'homme moderne par le raisonnement et par l'intelligence de l'univers physique, ces Aryas avaient dans leur simplicité et leur grandeur une sorte d'intuition directe et sublime du fond de la nature et des choses divines. Leur panthéisme spiritualiste est plein de profondeur. Agni, le feu céleste ou l'éther, était pour eux à la fois le principe de l'âme et de la matière. Le culte du feu devant l'aurore symbolisait le sacrifice de l'âme individuelle devant l'âme universelle par la prière et l'adoration. Ces patriarches-prêtres de famille et de tribu avaient le sentiment de converser familièrement avec des êtres supérieurs qu'ils nommaient les

(1) Une traduction aussi charmante qu'exacte du drame de *Calidasa*, par MM. Bergaigne et Lehugeur, vient de paraître chez l'éditeur Jouaust.

dieux. Ils prétendaient en descendre et quelquefois lutter avec eux pour mieux les égaler. Ils identifièrent l'idée de la divinité avec celle de la lumière. Leurs *Dévas* signifiaient les *lumineux* et sont les ancêtres de tout le panthéon persan, hellénique et scandinave. Par les livres sacrés de l'Inde on apercevait ainsi le rayonnement des races, la filiation des religions, la patrie première. Était-ce à ce berceau doré de lumière, à cet Éden à jamais perdu que remontaient les vagues ressouvenirs des traditions populaires, les rêves effacés d'âge d'or, de félicité hyperboréenne? Était-ce de là qu'elles étaient parties, les divines espérances, pour leur interminable voyage à travers les misères de l'humanité? S'étaient-elles séparées pour un éternel adieu ou pour quelque lointain et mystérieux revoir? — Emporté dans cette course éblouissante par-dessus les peuples et les âges, l'esprit moderne ressemblait au roi Douchanta revenant des hautes demeures du ciel sur le char d'Indra par la route des airs. Les roues reluisent de rosée; les chevaux fougueux, enveloppés d'éclairs, fendent les nuées épaisses. Mais enfin les cimes des montagnes émergent des couches de brume et ruissellent d'or au soleil couchant; les fleuves se dessinent dans les profondeurs; le continent s'étale jusqu'à l'océan, et le roi dit à son guide : « Vois-tu! la terre se lève vers moi. Il me semble qu'on me l'apporte comme un présent. »

Héritière directe des Aryas primitifs, l'Inde avait donc pris place à l'origine de tout notre développement philosophique et littéraire. Mais personne ne supposait alors qu'on y retrouverait aussi la source de cet autre grand courant d'idées et de sentimens, j'entends de cette charité attendrie, de ce spiritualisme ascétique, de ce mysticisme transcendant que nous tenons du christianisme. Les sous-courans magnétiques de l'histoire résultent de l'action réciproque de deux pôles de l'esprit humain : le pôle sensualiste et philosophique; le pôle spirituel et religieux. On avait pris l'habitude de placer le premier en Grèce et le second en Judée. On devait les retrouver tous les deux dans l'Inde. C'est surtout le premier qu'on avait senti dans le védisme et le brahmanisme; la découverte du bouddhisme fit connaître la présence du second à un singulier degré d'intensité. Lorsque, au XIIIe siècle, Marco Polo avait rapporté pour la première fois, de Ceylan en Europe, la légende du Bouddha, il n'avait vu dans le grand réformateur qu'un fils de roi qui s'était fait ermite. Il disait de lui simplement et naïvement : « S'il eût été chrétien, il serait un grand saint avec Notre-Seigneur Jésus-Christ, à la bonne vie et honnête qu'il mena (1). » Mais, lorsque, en 1821, l'Anglais Hodgson découvrit, dans les monastères du Népal, les

(1) Le livre de Marco Polo, traduit par M. G. Pauthier.

manuscrits bouddhiques originaux, *la Triple Corbeille* et *le Lotus de la bonne loi*; lorsque Eugène Burnouf eut dédié sept années de sa vie à l'étude des soixante-quatre manuscrits que Hodgson envoya à la Société asiatique de Paris; lorsque, enfin, il publia son admirable *Introduction à l'histoire du bouddhisme*, on commença à se douter de l'importance d'une religion, qui, malgré sa forme très dégénérée, compte encore aujourd'hui parmi ses adhérens un tiers de l'humanité. Les travaux qui suivirent: ceux de Weber, de Max Muller, de Wassyljew, de Foucaux, de Stanislas Julien et de tant d'autres ont augmenté cet intérêt d'année en année. Actuellement, une armée d'indianistes anglais, allemands et français fouillent les origines du bouddhisme. La doctrine du fondateur, qui n'intéressait d'abord que les érudits, a fini par préoccuper, par inquiéter même les philosophes, les théologiens, les penseurs de notre âge. La figure de Çâkya-Mouni s'est dégagée enfin de la poussière des parchemins, elle est sortie des lamaseries jalouses, et nous nous trouvons en face d'un type dont la noblesse et la grandeur nous rappellent involontairement l'image de Jésus. En même temps, il nous laisse dans l'âme un doute aigu. Car son regard d'ascète, doux et perçant, subtil et profond comme sa doctrine, est de ceux qui posent devant nous avec le plus d'insistance la grande question de l'au-delà : *Être ou n'être pas!* Est-il vrai, comme l'a cru jusqu'à présent toute la science occidentale, soutenue par le pessimisme de Schopenhauer et de son école, que le Bouddha ait prêché sa morale sublime pour conclure au néant? que l'effort prodigieux de sa métaphysique ait pour dernier terme l'extirpation de la vie, l'annihilation de l'âme, l'engloutissement de l'être dans le trou noir du *Nirvâna?* — Ou bien, comme le prétendent les partisans de la doctrine ésotérique, ce Nirvâna, qui nous a tant effrayé et fasciné, n'est-il qu'un voile impénétrable aux yeux profanes, transparent aux initiés, qui recouvre les splendeurs d'une immortalité cent fois plus brillante que celle de tous les cieux mythologiques, et d'une évolution spirituelle en harmonie avec toutes les lois de l'univers?

Ce n'est pas dans une étude historique, c'est dans un véritable poème que M. Edwin Arnold a tenté de résoudre ce problème et de ressusciter le Bouddha avec sa physionomie vivante. M. Edwin Arnold appartient à un groupe d'esprits distingués de l'Angleterre qui se sont passionnés pour l'Inde. Ce groupe ne s'intéresse pas seulement à sa nature, à sa poésie grandiose, aux destinées d'une race qui a survécu à la conquête mahométane et reprend courage en sa renaissance au contact de l'Occident sympathique. Il croit en outre que l'étude approfondie des philosophies et des religions de l'Orient à la lumière du génie aryen n'est pas indifférente pour la so-

lution du grand conflit entre la science et la religion qui divise notre époque. Il y a là un signe du temps. Ce retour de l'extrême Occident vers l'extrême Orient, comme vers l'aurore de ses plus sublimes révélations, n'est pas le regret maladif d'un passé reculé, mais plutôt l'affirmation instinctive de la Vérité une, qui domine tous les siècles, toutes les races, en grandissant d'âge en âge. Dans l'écroulement de l'ancienne foi, dans l'incertitude de la science sur les causes et les fins dernières, l'Inde a peut-être encore des secrets à nous dire. Quoi qu'il en soit, ce même problème de la destinée, de la vie et de la mort, qui nous agite toujours, avait chassé de son harem plein de délices le fils d'un roi, six cents ans avant notre ère, pour le pousser dans la solitude et dans l'ascétisme, d'où il sortit en réformateur doux et redoutable. Jamais peut-être ne vit-on si grand et si terrible effort de l'âme sur elle-même pour échapper au tourbillon de la vie et aux prises du temps; jamais n'essaya-t-on de briser les portes de l'infini d'une si audacieuse logique, d'une si persévérante énergie.

Avec l'aide de M. Arnold, nous allons essayer de raconter à notre tour la pathétique histoire de Çâkya-Mouni. Pour achever ce tableau, nous aurons recours à l'ensemble des légendes sur le Bouddha. Avant tout, nous nous efforcerons de mettre en relief le drame intérieur qui se déroula dans cette grande conscience.

II.

Six cents ans avant le Christ, dans le Népal, au sud de l'Himalaya, s'élevait la ville de Kapilavastou. Un pays d'abondance riait aux entours. D'un côté, les collines mamelonnées se perdaient par une fuite insensible dans l'immensité des plaines; de l'autre, s'étageaient des chaînes de pourpre sombre et d'émeraude; par-dessus, les plus hautes cimes de la terre brillaient comme un diadème d'argent.

Dans cette ville régnait un roi juste. Il s'appelait Çouddhôdana et appartenait à la race des Gautamides, ou fils du soleil. Il épousa une femme de sa propre race, du nom de Maya. Elle avait des cheveux d'or, une âme tendre; et la volupté timide nageait dans son sourire. On dit, en Inde, que les mariages d'amour sont faits par les Gandharvas, les musiciens célestes. Ces invisibles jouèrent des mélodies éthérées et ravissantes aux noces de Çouddhôdana et de Maya. Cependant, les années s'écoulaient et les époux n'avaient pas d'enfant. Une nuit, dormant près de son seigneur, Maya fit un songe étrange. Elle crut voir une étoile du ciel, splendide, à six rayons, couleur de perle rose, venir du fond de l'espace comme un météore. A mesure qu'elle se rapprochait, Maya aperçut à son centre,

comme la marque d'un sceau, un éléphant blanc à six défenses. L'étoile fondit sur elle et entra dans son flanc par le côté droit (1). Lorsqu'elle s'éveilla, un bonheur inconnu des mères inonda son être ; et, sur la moitié de l'hémisphère terrestre, une lumière charmante précéda le matin. Les fortes collines reçurent un choc ; les vagues, doucement bercées, s'endormirent ; la joie de la reine pénétra jusqu'aux couches livides et noires de l'espace où flottent les âmes maudites. Ainsi, le soleil darde des frissons d'or dans la sombre épaisseur des forêts. Un tendre soupir s'éleva des profondeurs et courut sur la surface de la terre. Et l'on entendit une voix dire dans un murmure : « Écoutez ! espérez ! le Bouddha est venu ! »

Quand la reine Maya fut prise des douleurs maternelles, elle eut de tels éblouissemens qu'elle ne put rester dans son palais. Soutenue par ses femmes, elle alla s'asseoir dans le jardin royal à l'ombre d'un palsa au large tronc, aux feuilles brillantes. Là, à la lumière du grand jour, près d'un torrent de cristal, elle mit au monde un enfant au front bombé. On le crut mort parce qu'il ne jeta pas un cri quand soudain il ouvrit sur le grand ciel des yeux profonds et tristes.

Le roi Çouddhôdana était au comble du bonheur. Ses devins ordinaires, flatteurs à gage, lui annoncèrent que son fils serait un grand dominateur, qu'il aurait les sept dons : le disque, le joyau, le cheval, l'éléphant, le ministre, le général, la femme gracieuse comme une perle et plus aimable que l'aube. Çouddhôdana, ravi de ces prédictions, appela son fils Siddârtha, ce qui veut dire : prospérant en tout ; et, pour célébrer sa naissance, il ordonna une grande fête. On pavoisa la ville, on arrosa les rues de parfums. De tous côtés accoururent les dompteurs de tigres, les charmeurs de serpens, les hommes déguisés en ours et en daims, les danseurs de corde et les bayadères qui portent à leurs chevilles des clochettes sonnant comme un rire éternel. Au milieu de ce bruit, un anachorète, un saint inconnu, tout couvert de poussière et de ronces, entra dans le palais et se présenta devant le roi. On disait qu'il venait de loin, mais personne ne savait d'où. La reine, en voyant

(1) S'il faut en croire les chélas de l'Inde actuelle qui se donnent pour les disciples de la science ésotérique, les mythes et les légendes auraient presque tous un sens secret connu seulement des initiés. *L'etoile à six pointes* correspond au signe du double triangle entrecroisé et entouré du cercle, signe qui représente l'évolution matérielle et spirituelle du monde. Ce double triangle se retrouve dans une foule de temples aryens. Ce symbole a passé de l'Inde en Chaldée et en Perse, de là à la cabale et à la magie du moyen âge. Quant à l'*éléphant blanc*, il signifie dans le bouddhisme ésotérique : un initié. Cela veut dire, selon cette doctrine, que le Bouddha avant sa dernière incarnation avait déjà paru sur la terre comme esprit supérieur, comme sage.

les rides de son visage décharné et l'éclat de ses yeux, voulut mettre l'enfant à ses pieds. Mais il dit : « Pas ainsi, reine! » et lui-même se prosterna devant l'enfant. Puis se relevant, il ajouta : « O roi, c'est la fleur de l'arbre humain qui ne s'ouvre qu'une fois en bien des myriades d'années, mais qui, une fois ouverte, remplit le monde du parfum de la sagesse et du miel de l'amour. De ta racine royale va jaillir un lotus céleste. » Après avoir vénéré l'enfant, le richi partit comme il était venu, et jamais on ne le revit. Et le roi pensa en lui-même : « Ce message m'annonce que mon fils sera le plus grand des monarques et qu'avec ses armées il asservira toutes les autres. » Mais la reine Maya, perdue en un songe, s'éteignit sans douleur après sept jours, comme si les Dévas la jugeaient trop sacrée pour un autre enfantement.

On donna pour maître au jeune Siddârtha le sage Viçvâmitra, qui lui enseigna l'écriture, l'arithmétique et les langues. Il apprenait avec une telle facilité qu'il en sut bientôt aussi long que son maître. Mais il ne faisait pas montre de son savoir. Quand Viçvâmitra lui expliquait comment il fallait s'y prendre pour compter jusqu'à cent, Siddârtha écoutait avec des yeux humbles et attentifs. Quand le sage priait l'enfant de compter à son tour, il comptait, comptait sans s'arrêter; il énumérait les dizaines, les centaines, les milliers et les millions, il semblait vouloir compter les grains de sable de la mer et les étoiles du ciel, si bien que Viçvâmitra lui dit un jour : « Doux prince, tu viens à mon école seulement pour me montrer que tu sais tout sans les livres et que ta modestie égale ton savoir. »

Le fils de Çouddhôdana était royal de mine, mais plein de douceur dans ses manières. Comme il grandissait, on vit qu'il était d'un sang intrépide, quoique tendre de cœur. Il n'y avait pas de cavalier plus audacieux à poursuivre les gazelles, pas de conducteur plus ardent à la course des chars. Mais sur un point il ne ressemblait pas aux autres. Souvent, lancé au galop sur son cheval, l'arc tendu, il voyait passer la gazelle épouvantée en bonds rapides; mais au lieu de lâcher la flèche, il s'arrêtait pris d'un soudain tremblement, et laissant là ses compagnons de chasse, il s'en allait dans un rêve étrange de tristesse et de compassion. — Un jour qu'il se promenait avec son cousin Dévadatta dans le jardin royal, il virent passer très haut dans l'air un vol de cygnes sauvages dont la longue file se dirigeait vers l'Himalaya. Dévadatta tendit son arc et la flèche partit. Quelques instans après le cygne conducteur de la troupe voyageuse tomba, l'aile blessée, sur le gazon. Aussitôt Siddârtha courut le ramasser et coucha l'oiseau sur ses genoux. Après avoir caressé doucement ses plumes hérissées, il tâcha d'apaiser les battemens de son cœur; puis il chercha des feuilles et du miel pour

guérir la blessure. « Ce cygne m'appartient par le droit de chasse, » dit Dévadatta, montrant sa flèche ensanglantée. — Non pas, dit Siddârtha, cet oiseau est à moi par un droit supérieur. Je l'ai pris sous ma protection et tu ne me l'enlèveras pas. Ta flèche ne peut rien contre ma pitié. Par ce même droit des milliers d'êtres m'appartiendront. J'enseignerai la compassion aux hommes et je serai l'interprète des douleurs muettes. »

Siddârtha ne connaissait encore de la douleur du monde que les gouttes de sang sur l'aile d'un cygne. Mais le premier tressaillement de son cœur avait fait jaillir son âme et réveillé son esprit en sursaut. Il savait maintenant que cette âme était la sœur de toutes les souffrances ; mais ces souffrances, les connaîtrait-il? Il sentait un vague désir d'étreindre le monde ; mais ce monde comment le trouver? — Dans la belle saison, le roi son père l'emmenait souvent à la campagne pour lui faire goûter la beauté de son domaine. Il lui montrait les ruisseaux babillards sous les palmiers, le limon rouge labouré par les buffles, les nids jaseurs au fond des jungles. Les paons rouges volaient autour des temples et le bruit sauvage du tambour annonçait une noce. Siddârtha regardait. Ses yeux se réjouissaient, mais son cœur ne se réjouissait pas. Il roulait en lui-même ces pensées : « Le lézard mange la fourmi, le serpent le lézard et l'autour les dévore tous les deux. L'épervier des étangs dispute sa proie à la loutre. La pie-grièche chasse le bulbul, qui chasse les papillons émaillés. Chacun tue pour être tué à son tour ; le meurtre est partout ; la vie se nourrit de la mort. » Après ces promenades, il allait s'asseoir à l'écart en réfléchissant au grand problème du mal dans la vie. Il se disait : « Quelle est sa source lointaine? et où est le remède? » Mais à cela il ne trouvait pas de réponse.

Déjà Siddârtha avait atteint l'âge de dix-huit ans. Son père, le voyant toujours méditer comme un richi, devint fort inquiet. Il rassembla ses ministres et leur dit : « Je n'ai qu'un désir : que mon fils domine sur les royaumes. Mais j'ai peur qu'il ne prenne le chemin triste et bas de l'abnégation et des peines pieuses. Comment tourner ses pieds vers la voie fière qui lui donnera l'empire du monde s'il veut régner? » — Le plus âgé des ministres répondit : « Maharaja! l'amour guérira ce léger désordre. Tisse le charme des ruses féminines autour de son cœur oisif. Que sait-il des yeux qui font oublier le ciel et du baume des lèvres? Les pensées que tu n'arrêteras pas avec des chaînes d'airain, une femme les liera avec sa chevelure. — Mon fils, dit le roi, ne se prendra pas à la volupté, il ne se prendra qu'à l'amour. Comment trouver celle qui touchera son cœur? » — Le vieillard réfléchit un instant et reprit : — « Ordonne une fête, un concours de beauté, où les premières filles du royaume défileront devant ton fils pour recevoir des récompenses.

Il s'en trouvera bien une qui saura lui décocher la flèche qu'on n'évite pas. » Le roi accéda à ce projet. Au jour dit, le prince s'assit sur un trône. Les plus belles filles du royaume, fraîchement baignées, toutes parfumées, vêtues de châles magnifiques et formant un long cortège, défilèrent lentement devant lui. La contenance grave de Siddârtha intimidait ces cœurs volages. Il leur souriait avec bienveillance, mais sans aucune émotion. Quelquefois l'une d'elles, acclamée par le peuple, se détachait du défilé pour toucher la main gracieuse du prince et recevoir un présent. Mais à peine avait-elle rencontré ses yeux qu'elle s'enfuyait comme une antilope effarouchée, tant ce regard paraissait tomber d'une autre sphère.

A la fin, vint la jeune Yasôdhara, et ceux qui se trouvaient près de Siddârtha virent tressaillir le royal adolescent. Et la radieuse jeune fille approcha : une forme divinement moulée, une démarche comme celle de Parvarti, des yeux comme ceux d'une biche en temps d'amour, un visage si ravissant que des paroles ne peuvent en décrire le charme. Elle seule, — croisant ses mains sur sa poitrine, — osa rencontrer en plein le regard du jeune homme sans courber sa nuque fière : — « Y a-t-il un présent pour moi? demanda-t-elle en souriant. — Les présens sont épuisés, répliqua le prince, mais prends ceci en compensation, puisque ta grâce a fait la joie de notre cité. » — Et, détachant le collier d'émeraudes qu'il portait, il le passa au cou de la belle Yasôdhara. Leurs regards se mêlangèrent, et de ce regard naquit l'amour (1).

Yasôdhara étant elle aussi de la race des Gautamides, son père déclara qu'il ne la donnerait à Siddârtha que si le prince l'emportait sur les autres prétendans dans la lutte des jeux royaux. Siddârtha accepta le combat. Il resta vainqueur à l'arc, à l'épée, à la course à cheval et se montra en tout un kchattriyas accompli.

Alors la ravissante Indienne se leva de sa place parmi la foule, prit une couronne de fleurs de mógra, et, le voile encore baissé, elle passa parmi les jeunes rivaux et vint à l'endroit où Siddârtha était debout. La forme svelte du jeune homme se détachait sur le cheval qui avait placé docilement sa forte nuque sous le bras de son maître. Après s'être inclinée devant le prince, la jeune fille découvrit son visage céleste, rayonnant d'amour. Elle suspendit la couronne odorante au cou de Siddârtha et coucha sa tête adorable sur la poitrine de son époux, puis se courbant à ses pieds, elle dit les yeux remplis d'orgueil : — « Cher prince, regarde-moi, je suis à toi ! » — Et le peuple

(1) Edwin Arnold, *Light of Asia*, livre II.

se réjouit en les voyant passer la main dans la main, cœur battant contre cœur. Elle avait rejeté le voile sur son visage.

Le mariage fut célébré selon le rite des Çâkyas. On fit mettre aux époux deux pailles dans une jatte de lait pour qu'elles se joignissent, ce qui veut dire : Amour jusqu'à la mort. On lia leurs vêtemens ensemble, on étendit les couronnes sur leurs têtes, on chanta les mantras. Et le père de Yasôdhara dit à Siddârtha : — « Prince vénéré, celle qui était à nous est maintenant à toi seul. Sois bon pour elle, qui a sa vie en toi! »

Mais le père de Siddârtha ne se fiait pas à l'amour seul pour détourner son fils de l'ascétisme. A cet amour il réservait une prison enchanteresse. Près de la ville de Kapilavastou s'élevait une colline baignée par le Rohini. Un bois de tamaris la bordait au sud et le bruit de la ville n'y arrivait que comme un bourdonnement d'abeilles. A l'horizon septentrional on voyait surgir en rampes immaculées l'énorme rempart de l'Himalaya : plateaux, crêtes, précipices, sommets inaccessibles et, dans les mirages de l'air, les forêts enroulées aux flancs des monts en écharpes sombres parmi les cataractes tombantes et les voiles de nuages.— En face de ce paysage, sur une colline riante, le père de Siddârtha fit construire un pavillon de plaisance pour les nouveaux mariés. Frais et caressant séjour! On y passait sur des seuils d'albâtre, sous des linteaux de lapis-lazuli, par des portes en bois de santal, parmi des faisceaux de colonnes multicolores. On s'y reposait près de fontaines bordées de lotus, où dansaient des poissons écarlates et azurés. Dans les jardins erraient les paons, les hérons et les daims musqués.

La merveille du lieu, c'était la chambre nuptiale. On y pénétrait par un square cloîtré, qui tamisait une lumière verdâtre. Dans ce sanctuaire de l'amour régnait un demi-jour apaisant. Des lampes parfumées luisaient derrière des treillis de nacre et caressaient doucement la splendeur des tentures et des couches moelleuses. Dans l'air flottait avec des sons de luth la vague lumière d'un soir voluptueux et attendri. — C'est là que le prince venait savourer les longues heures de l'amour avec la belle Yasôdhara. Avait-il soif? Aussitôt des échansons apportaient des sorbets de fruits et de neige. La fatigue le prenait-elle? Une bande choisie de bayadères venait lier devant lui une danse rêveuse au son des clochettes d'argent. Ces bras entrelacés sous les vapeurs bleuâtres des parfums brûlés réveillaient ses sens assoupis. Quelque tristesse effleurait-elle son front? Une musique langoureuse l'invitait à chercher l'oubli dans les bras inassouvis de Yasôdhara. — Par ordre du roi, il était défendu de prononcer même le nom de la mort dans ce lieu de délices. La douleur n'avait pas le droit d'entrer dans cet asile. Tout

sombre visage en était banni; la tristesse y passait pour un crime. De hauts remparts fermaient le jardin, masquaient le dehors. Chaque issue avait trois portes d'airain et cent guerriers pour la garder. — Ainsi la vie trompée coulait dans ce paradis comme un fleuve entr deux rives fleuries.

Quoique plongé dans l'ivresse de l'amour, Siddàrtha n'était pas heureux. Ses plaisirs le suffoquaient; il avait d'étranges inquiétudes. Les ombres de la méditation passaient sur sa joie comme les ombres des nuages sur un lac d'argent. Tandis que celui qui devait être le Bouddha dormait sur le sein gonflé de sa bien-aimée, son âme s'échappait en de longs voyages. Parfois, du fond de son sommeil, il croyait entendre des plaintes étouffées, des cris lointains. Étaient-ce les voix éparses du monde, de son royaume qui l'appelaient? Étaient-ce des malheureux qui tendaient leurs bras vers lui? Alors il s'éveillait en sursaut et s'écriait : — « J'entends, je sais, je viens! » — Et la belle Yasòdhara, ne sentant plus la tête chérie sur son sein, se réveillait aussi et disait : — « Qu'est-ce qui manque à mon seigneur? — Je ne sais pas, » répondait Siddàrtha. Mais la pitié qui paraissait dans son regard avait quelque chose d'effrayant, et son visage était comme celui d'un dieu. Quelquefois, pour calmer ses angoisses, Siddàrtha demandait le son des instrumens à cordes. Mais les cordes disaient en frémissant : — « La vie humaine est comme le vent : un soupir, un sanglot; l'entends-tu? C'est un souffle, un cyclone qui passe. » — Souvent, après le coucher du soleil, il appelait les femmes de Yasòdhara, qui, parées et coquettes, le sourire aux lèvres, accouraient à l'appel de leur maître. On s'asseyait sur une des terrasses du pavillon, Siddàrtha et Yasòdhara au milieu, les femmes en demi-cercle, groupées en molles attitudes : l'une, à demi renversée sur des coussins, agaçait les cordes d'argent de la vina, les yeux au ciel; l'autre souriait d'un regard oblique à l'idée folâtre de sa voisine; une troisième tempérait de ses longs cils à demi baissés la volupté rêveuse de son regard. Un soir, le prince dit à l'une des chanteuses : — « Conte-moi une histoire qui m'apprenne quelque chose de ce vaste monde dont je ne sais rien. » — La chanteuse commença les aventures de Rama. Mais Siddàrtha écoutait d'un air distrait : — « Eh quoi? reprit-il, toujours des dieux et des gens heureux! Ne sais-tu rien des cœurs sans nombre, des malheureux et des inconnus qui sont derrière ces remparts et qui peut-être ont besoin de notre aide? — Seigneur, on ne m'a point parlé d'eux, dit la belle. — Ah! vous ne savez rien, vous ne sentez rien, s'écria le prince en se levant. Que ne puis-je voir les peuples du couchant! Qu'on me donne un cheval pour chevaucher sur toute la surface de la terre! » — Et il étendait ses bras vers l'Occident, où le jour se mourait dans une sombre fournaise. A grand'peine Yasò-

dhara parvint à le ramener près d'elle de ses bras caressans et de ses yeux d'antilope amoureuse.

Le prince commanda à son cocher Channa de préparer un char pour faire, le lendemain au grand jour, une promenade dans la ville. Il était las de sa prison, il voulait voir ce que faisait le monde. Le roi Çouddhôdana, ayant été informé de ce projet, ordonna aux habitans de se mettre en fête pour recevoir son fils. Le lendemain, Siddârtha traversa solennellement la ville sur un char traîné par des bœufs; le peuple l'acclamait; tous les visages étaient en joie. Mais, au tournant d'une rue, le prince vit sortir d'un groupe un être chancelant, vieux et misérable. Il n'avait plus que les os et la peau. Ses genoux tremblaient. Sa voix chevrotante demandait des aumônes. « Qu'est-ce que cet être qui ressemble à peine à un homme demanda Siddârtha au cocher. — Doux prince, dit Channa, c'est un homme très vieux. Autrefois il était droit et fort et beau comme vous. Les années l'ont rongé peu à peu. Sa vie maintenant n'est plus qu'une pauvre étincelle. Mais qu'est-ce qui fait réfléchir Votre Hauteur? — Est-ce là le destin de tous les hommes, reprit le prince, le mien et celui de Yasôdhara? — De tous, dit Channa, s'ils vivent assez longtemps. — Alors retourne au palais. J'ai vu ce que je ne pensais pas voir. »

Siddârtha rentra dans sa demeure tout pensif et tout triste. Yasôdhâra se jeta à ses pieds en soupirant : « A quoi penses-tu? » Il resta longtemps sans répondre : « Tes lèvres sont parfumées, dit-il enfin, mais bientôt elles vont se flétrir. Tes bras sont florissans, mais bientôt ils vont se dessécher. A quoi je pense? Je me demande comment l'amour pourrait échapper à son meurtrier, le temps. »

Cette nuit, le roi Çouddhôdana fit des rêves effrayans. Il crut voir son fils assis sur un char éblouissant, traîné par quatre chevaux, brillant comme des éclairs, qui traversaient son royaume au triple galop, écrasant tout sur leur passage. Puis il crut voir tourner une roue immense, ayant un soleil à son centre et dont le roulemen produisait à la fois du feu et de la musique. Puis encore il vit son fils battre le tambour, et de ce tambour sortit un orage formidable qui enveloppa la moitié de la terre. Quand il s'éveilla, un messager était debout devant son lit : « Maharaja! dit-il, ton fils demande à voir la ville, non pas en prince, mais en inconnu et comme un étranger, afin de mieux connaître ses futurs sujets. — Il a raison, dit le roi; qu'il aille. »

Ce jour-là donc, Siddârtha sortit à pied avec Channa. Ils étaient déguisés en marchands. Personne ne les reconnaissait.

Dans une ruelle, il entendit une voix triste crier : « Aidez-moi, maîtres, aidez-moi! » C'était un malheureux, frappé d'une maladie mortelle,

qui se tordait, la peau marquée de taches rouges, la sueur au front, la bouche contractée; les yeux perdus nageaient dans une agonie intérieure. Il serrait convulsivement l'herbe pour se relever, mais retombait sans force, pâle de terreur. Siddârtha accourut et plaça la tête du malheureux sur ses genoux : « Quel mal as-tu? » dit-il plein d'émotion. Mais l'infortuné, pris d'un spasme effrayant, n'avait même pas la force de répondre. Alors le cocher prit la parole : « Prince, c'est un homme malade, frappé de la peste. Ne le touche pas ainsi, le mal pourrait t'atteindre. » Le prince, sans se déranger : « Comment viennent ces sortes de maux? — Comme le serpent qui mord sans être vu, comme le tigre qui sort d'un bond de la jungle, ou comme l'éclair qui frappe ceux-ci et épargne ceux-là. — Alors tous les hommes vivent dans la peur? — Ils vivent ainsi, prince. — Mais s'ils ne peuvent pas supporter leurs douleurs? — Alors ils meurent. — Ils meurent? — Oui, à la fin, la mort vient, n'importe où, n'importe comment. Regarde! la voilà! »

En ce moment passait un cortège funèbre. Les gens pleuraient et criaient : « O Rama, Rama, écoute! Frères, invoquez Rama. » Le mort en décomposition était couché sur une bière, sec, efflanqué; ses lèvres tirées laissaient voir ses dents. On le mit sur un bûcher et les langues de la flamme sifflèrent autour du corps. Siddârtha vit la peau rôtir, les os se disjoindre, puis tout tomber en un tas de cendre grise et écarlate; çà et là un os blanc, — tout ce qui reste d'un homme. « Et, dit le prince, est-ce là la fin de tous ceux qui vivent? — C'est la fin pour tous, c'est la destinée commune de toute chair, des grands et des petits, des bons et des méchans. Et ensuite, dit-on, ils recommencent à vivre quelque part, d'une certaine manière, — qui le sait? Et puis recommencent les craintes, l'adieu, le bûcher. C'est la ronde de l'homme. »

Alors Siddârtha éleva vers le ciel ses yeux brillans de larmes et puis les reporta sur la terre, pleins de pitié céleste. Rayonnant d'une passion brûlante, d'un amour indicible, d'une espérance insatiable et sans limite, il s'écria : « O monde souffrant! ô vous, frères connus et inconnus de ma chair commune, enserrés dans le filet de la souffrance et de la mort par les liens inextricables de la vie! je vois, je sens l'immensité de l'agonie terrestre, la vanité de toutes les joies, la moquerie de ce qu'elle a de meilleur, l'angoisse de ce qu'elle a de pire. Car les plaisirs finissent en peine, la jeunesse en vieillesse, l'amour en séparation, la vie en mort odieuse, la mort en des vies inconnues qui rattachent l'homme à la roue de l'existence. Moi aussi j'ai été trompé par cet appât. Mais le voile s'est déchiré. Et qui pourrait voir cette douleur du monde sans voler à son secours? Si Brahma ne le peut pas, je l'oserai, moi! Je trouverai le refuge, l'asile. Comment? je l'ignore. Mais il faut que cela soit, dussé-je passer sept fois les sept mondes,

dussé-je traverser les souffrances de chaque vie. Quelque grande que soit leur masse, ma pitié est plus grande encore. Que toutes les tortures de l'enfer retombent sur moi et que le monde soit sauvé !

« Channa ! retournons à la maison. Il suffit. Mes yeux ont vu ce que je voulais voir (1). »

La nuit suivante, Yasôdhara rêva que les jasmins de sa couronne s'étaient flétris et que son lit nuptial s'effondrait dans un tombeau. Elle s'éveilla et vit le prince couché près d'elle, la tête appuyée sur son coude, les yeux grands ouverts et vêtu de sa robe de soie étincelante de pierreries. Elle lui dit son rêve et lui en demanda l'explication. « Quoi qu'il arrive, lui répondit Siddârtha, sois sûr que mon amour est de ceux qui ne changent pas. Et maintenant dors, car il faut que je me lève et que je veille. » E le se rendormit et Siddàrtha se leva. Une voix intérieure lui disait : « Le temps est venu » et les étoiles rangées en ordre ajoutaient en scintillant : « C'est la nuit ! Choisis le chemin de la grandeur ou la route du bien : de régner comme le roi des rois ou de marcher seul, sans couronne, sans patrie, pour aider le monde. « Il répondit : « Je ne veux pas de cette couronne qu'on me destine. Je ne veux pas que mon chariot roule ses roues sanglantes, de victoire en victoire, jusqu'à ce que les hommes se souviennent de mon nom. Je marcherai dans les sentiers de la terre, patient et sans tache, faisant de sa poussière mon lit, de ses déserts les plus abandonnés ma demeure et des êtres les plus humbles mes frères. Car toute mon âme est remplie de pitié pour la maladie du monde. J'ai un royaume à perdre ; je perdrai ce royaume, par amour de ces millions de cœurs angoissés qui m'appartiendront un jour, sauvés par le sacrifice que j'accomplis à cette heure. »

Il se pencha sur Yasôdhara, la regarda longtemps et dit : « Jamais plus je ne coucherai ici. » Les larmes qu'il versa sur son visage ne la réveillèrent pas. Elle dormait heureuse sous la promesse d'un amour éternel ! Mais elle ne comprenait pas encore cet amour qui dans le renoncement est plus grand que dans la possession. Siddârtha pensait à tout ce qu'elle allait souffrir et sentait son cœur se serrer. Trois fois il se pencha sur elle pour la réveiller, et trois fois il se retint. Enfin, il se couvrit le visage de son manteau et partit.

Puis, d'un pas ferme, d'une voix résolue, il alla réveiller Channa et lui ordonna de seller son cheval. Le fidèle serviteur essaya de détourner son maître de son dessein ; mais Siddârtha lui imposa silence et le pria de l'accompagner dans sa fuite. Les gardes dor-

(1) *Light of Asia*, livre III.

maient. Les deux cavaliers franchirent les portes et galopèrent ventre à terre toute la nuit. Aux premières lueurs du jour, le prince descendit de cheval et dit à son serviteur : « Maintenant, retourne en arrière et ramène mon cheval au palais. Car je dois continuer ma route à pied et désormais je vivrai seul. » Puis il ôta son bonnet à aigrettes de perles et dit à Channa : « Tu remettras ceci au roi mon père et tu lui diras ce que tu as vu. » Puis, tirant son glaive, il coupa ses longs cheveux, insigne de la caste des guerriers. « Je ne suis plus roi, je ne suis plus prince, je ne suis plus guerrier. On ne m'appellera plus Siddârtha (celui qui prospère), mais Çâkya-Mouni (le solitaire de la race des Çâkyas). Je ne commanderai pas par le fer, mais par la loi de l'esprit. Va, porte au roi mon père ce glaive et cette boucle de cheveux. C'est tout ce qui reste de son fils. Quant à moi, il ne me reverra que si je trouve la vérité. Adieu, Channa. Souviens-toi de mes paroles et sois béni de m'avoir conduit hors de mon royaume. »

Le serviteur s'agenouilla devant le prince dans une dernière et muette supplication. Mais celui-ci fixa sur lui un tel regard que son maître lui parut grandi d'une coudée et qu'il crut voir sortir deux rayons de ses yeux. Il se prosterna jusqu'à terre, puis se jeta sur son cheval et partit au galop.

III.

Le prince fugitif poursuivit son chemin sans se retourner. Quand il eut entendu le galop du cheval se perdre derrière lui et qu'il vit l'aube blafarde se lever sur une ville misérable adossée à une colline pierreuse, il respira profondément comme il n'avait jamais respiré. Ne possédant plus rien, il se sentait complètement libre. Rien ne s'interposait plus entre lui et la vérité qu'il voulait poursuivre avec une fermeté inébranlable par l'âpre sentier du renoncement. Il entra chez un marchand, échangea ses vêtemens princiers contre la robe jaune des richis et prit l'écuelle du mendiant, résolu à ne vivre que d'aumônes.

Après avoir reçu l'hospitalité de plusieurs brahmanes, il se mit à l'école du plus célèbre d'entre eux : Arata Kalama, qui avait trois cents disciples. Quand Çâkya-Mouni parut pour la première fois dans cette assemblée, tous les yeux se tournèrent vers lui et un murmure d'admiration parcourut les rangs des auditeurs, tant il était beau et tant son visage répandait de lumière. Mais lui, sans remarquer personne, tout à ses pensées, suivait l'enseignement de la doctrine. Au bout de quelque temps Çâkya-Mouni se dit : « Cette doctrine n'est pas vraiment libératrice. Les pratiques qu'enseigne ce brahmane ne font que pallier les misères de la vie. Le bonheur

qu'il recherche est encore celui des sens et son dieu est un dieu de chair. Il n'élève l'homme qu'un instant au-dessus de la vie et le reprécipite dans le tourbillon des douleurs. Je cherche le repos suprême, la demeure inchangeable, la victoire sur le temps et sur l'espace. »

N'ayant pas trouvé ce qu'il cherchait chez les brahmanes, il résolut de se vouer à la solitude et à l'ascétisme. Il se retira sur le mont Pandava, dans le pays de Magadha et s'établit dans une caverne surplombée de figuiers sauvages, couchant sur l'herbe, s'exposant au froid de la nuit et à la rosée du matin, vivant de la maigre pitance que lui apportaient de pauvres paysans. La nuit, il entendait le cri du chacal et du tigre; il songeait alors aux passions humaines et aux moyens de les faire taire. Quand de la plate-forme de la colline il voyait la terre endormie et sombre, sa pensée embrassait tous les êtres vivans d'une ardente sollicitude et d'une méditation intense, alors qu'eux-mêmes avaient oublié leurs soucis. Quelquefois il méditait ainsi jusqu'au moment où l'aurore se levait dans sa robe de flammes, couleur de safran et d'améthyste. Alors, s'inclinant devant l'orbe renaissant et faisant ses ablutions à la manière des richis, il demandait à l'Être des êtres la lumière intérieure. Mais il n'arrivait à aucune conclusion.

Un jour, à mi-chemin de la ville, il rencontra plusieurs fakirs, qui s'étaient infligé les plus horribles tortures : l'un avait le bras desséché et complètement raidi à force de le tenir immobile, l'autre un fer passé à travers le flanc, le troisième la peau brûlée et les yeux aveuglés par le soleil. Ces infortunés croyaient faire vivre l'esprit en mutilant le corps. Çâkya-Mouni les vit avec peine et leur dit : « Mes frères, répondez-moi, je suis celui qui cherche la vérité. Pourquoi aux maux de la vie en ajoutez-vous d'autres? » Ils répondirent : « C'est pour que notre âme atteigne des sphères glorieuses et une splendeur qui passe toute pensée. Nous prenons ces peines pour devenir dieux. — Alors, délivrés de vos corps, serez-vous éternellement heureux? — Non; seul le grand Brahma dure toujours. Nous devons changer encore et recommencer la vie. — Alors pourquoi détruisez-vous vos corps pour des joies qui doivent passer à leur tour et ne sont que des rêves? — Si tu sais un meilleur chemin, dis-le; sinon, la paix soit avec toi! » Là-dessus, Çâkya-Mouni s'en alla tristement et pensa en lui-même : « Les hommes désirent vivre et n'osent pas aimer la vie, mais se torturent avec des tourmens féroces. Ils tuent leurs corps et ne savent pas faire taire leur désir. Non; cet ascétisme insensé n'est pas la voie du salut. Il faut que je la cherche dans une nouvelle retraite, par la sobriété et par une méditation plus intense. »

Dans l'Inde contemporaine, lorsqu'un homme quitte le monde

pour devenir un adepte de l'ascétisme et de la science occulte, on dit encore aujourd'hui parmi les Indous : « Il s'est retiré dans les forêts. » Il disparaît, et la plupart du temps, personne ne le revoit. Ainsi fit le Bouddha. Il se retira dans un ermitage de la forêt d'Ourouvilva. Là, sous l'ombre épaisse des arbres, il se remit à penser aux chemins de la destinée, aux doctrines des livres, aux secrets du silence d'où tout vient, à ceux du crépuscule où tout retourne, et à la vie suspendue entre les deux comme une arche de lumière entre deux nuages, qui va modelant dans le ciel des palais aériens, des colonnes de saphir et de chrysoprase. L'œil se perd sous leurs voûtes magiques : mais toujours elles changent et bientôt ne sont plus. Puisque tout change et meurt ainsi dans l'homme et autour de lui, où trouver ce qui dure toujours, ce qui ne change jamais, ce qui ne peut mourir? Où trouver la grande paix, l'asile, le port dans l'océan des choses? Quelquefois deux disciples qui croyaient en lui, parce qu'ils l'avaient entendu discuter avec les brahmanes, venaient l'interroger et lui disaient : « Maître, as-tu trouvé? — Non, pas encore, répondait Çâkya-Mouni, revenez dans un an. » Des années se passèrent ainsi, et le prince ascète avait pris dans l'intensité du jeûne et de la méditation un air étrange. Son visage émacié était devenu d'une transparence presque éthérée, et ses yeux agrandis brillaient d'un éclat surnaturel.

Or, dans le voisinage vivait un fermier. Sa femme Souïata voyait quelquefois cet homme immobile assis sous un arbre. Il y avait tant de lumière sur son front, il semblait si grand et si doux avec ses yeux célestes qu'elle le prit pour le dieu de la forêt. Un jour, s'étant approchée de lui, elle s'agenouilla et lui offrit du lait et des gâteaux. Çâkya-Mouni qui n'avait plus mangé depuis trois jours, prit cette nourriture et se sentit fortifié. « Es-tu vraiment le dieu, dit la femme à voix basse, et mon présent a-t-il obtenu ta faveur? — Et pourquoi me l'as-tu fait? demanda Çâkya-Mouni. — Parce que j'ai fait vœu que si j'avais un enfant je t'offrirais cela pour ma joie. Maintenant j'ai mon fils, et toute ma vie est une bénédiction. »

Le sage prit l'enfant dans ses bras, et plaçant sa main sur sa petite tête, il dit : « Ma sœur, longue soit ta bénédiction ! Tu m'as ramené à la vie. Mais trouves-tu vraiment qu'il soit doux de vivre? Est-ce que la vie et l'amour te suffisent?

« Vénérable ! répondit Souïata, mon cœur est petit. Quelques gouttes d'eau qui n'humecteraient pas même la forêt remplissent le calice du lotus. Il me suffit de voir luire le soleil de la vie dans la faveur de l'époux qui est mon seigneur, et dans le sourire de mon enfant... Ce que les livres disent, je l'accepte humblement, n'étant pas plus sage que les grands d'autrefois qui ont parlé avec les dieux, qui connais-

saient les hymnes et les charmes, tous les chemins de vertu et de paix. Ainsi je pense que le bien doit venir du bien et le mal du mal. Et quand nous devrons mourir n'y aura-t-il pas un *alors* comme il y a un *maintenant?* Peut-être meilleur, comme d'un grain de riz jaillit une tige à cinq étoiles. Si mon époux mourait, je monterais sur son bûcher. Car il est écrit que lorsque une femme indienne meurt ainsi, elle donnera à l'âme de son époux pour chaque cheveu de sa tête cent ans de bonheur. C'est pourquoi je n'ai pas peur, et c'est pourquoi ma vie est heureuse. Mais je n'oublie pas les autres vies remplies de peines et misérables. Que les dieux en aient pitié! Pour moi, le bien que je comprends, humblement je cherche à le faire et j'obéis à la loi, confiante que ce qui doit venir viendra et viendra bien. »

Çâkya-Mouni lui répondit : « O femme! tu enseignes celui qui enseigne, plus sage que la sagesse dans ta simple croyance. Sois contente de ne pas en savoir davantage, puisque tu suis le chemin du bien et du devoir. Grandis, ô fleur! avec ton doux enfant dans ton ombre paisible. La lumière du grand midi de la vérité n'est pas faite pour les feuilles tendres qui s'élargiront sous d'autres soleils et lèveront dans d'autres vies leurs têtes couronnées vers le ciel. Tu m'as adoré, et c'est moi qui t'adore, cœur excellent! instruit sans savoir, comme la colombe qui par amour regagne son nid. En toi on peut voir pourquoi il y a de l'espérance pour l'homme et comment on peut arrêter à volonté la roue de la vie. La paix soit avec toi et conforte tous tes jours. De même que tu accomplis ta tâche, puissé-je accomplir la mienne! Celui que tu prenais pour un dieu te prie de lui souhaiter cela.

« Puisses-tu l'accomplir! » dit-elle, en reprenant dans ses bras l'enfant qui étendait ses petites mains vers les beaux yeux du sage. Alors Çâkya-Mouni, fortifié par la nourriture qu'il avait prise, se dirigea vers un lieu où la vérité devait descendre dans son âme.

Çâkya-Mouni se retira dans une partie plus profonde encore et plus solitaire de la forêt d'Ourouvilva, ignorée même de ses disciples les plus fidèles et où personne ne pouvait le troubler. C'était un monticule qui dominait le bois sauvage. Là, il voyait le soleil se lever sur l'océan des verdures et se coucher dans l'épaisseur des jungles. Les bêtes fauves qui erraient autour du monticule, mais n'osaient attaquer le richi, le défendaient contre l'approche des hommes. Ne conversant qu'avec les vents, les aurores et les astres, il pouvait descendre jusqu'au fond de lui-même. Un jour qu'il méditait sous un grand figuier, il se dit : « La mort vient de la vie, la vie de la naissance, et la naissance du désir. Si l'homme parvenait à supprimer le désir des sens, il s'élèverait au-dessus de toutes les vicissitudes dans la région de l'esprit pur où il n'y a plus ni mort

ni changement. Tout ce qui naît du désir des sens, tout ce monde visible n'est qu'un tissu d'illusions. Celui qui saurait le reconnaître ne serait pas plus attaché aux choses que la goutte de pluie à la feuille de lotus. Il pénétrerait dans le monde invisible, dans le monde des causes et dans la paix suprême... Oui, s'écria-t-il, j'ai trouvé le chemin de la délivrance, la voie qui fait que les régions de la transmigration ne sont pas des régions, la voie qui mène à la possession de la science universelle, la voie du souvenir et du jugement, la voie calme et sans trouble, exempte des craintes du démon, qui conduit à la cité du Nirvana. J'irai jusqu'au bout et j'enseignerai cette route aux hommes. »

Cette pensée, jaillissant comme un éclair de son cerveau, illumina pour lui tout l'univers. D'un seul regard il perça les trois mondes concentriques : le monde de la matière où nous sommes, masse épaisse de ténèbres et de douleurs; le monde astral où se meuvent les âmes, qui s'étend de l'ombre à la clarté en cercles grandissans; le monde de l'esprit pur qui enveloppe et pénètre les deux autres de sa vie et de son rayonnement, centre et circonférence, cause et fin de tout.

Vision éblouissante, mais courte comme l'éclair suivi de ténèbres épaisses. Car il est écrit qu'un homme ne peut devenir Bouddha, c'est-à-dire éclairé de la vérité suprême, sans subir les épreuves les plus redoutables. Avant de franchir le pas au-delà duquel il sera maître de lui-même et des autres, il faut qu'il repousse l'assaut des plus fortes tentations. Les forces grossières, les vils désirs, les démons intérieurs essaieront encore une fois de lui barrer le chemin qui conduit à la royauté de l'esprit. Et si cet adepte veut être un sauveur de ses frères, un libérateur de l'humanité, il aura contre lui toutes les passions de la terre, toutes les fureurs de l'abîme.

Le soleil s'était couché. Un crépuscule livide envahit la forêt dont les cimes ondulaient au pied du solitaire. Les arbres se dessèchèrent sous un souffle empoisonné, leurs bras nus se tordirent d'angoisse. La vivace forêt était devenue la vallée de la mort. Elle se remplit de fantômes étranges : brahmanes, guerriers, parias et bayadères, demi-chair, demi-squelettes, qui se rapprochaient comme s'ils y flairaient la vie. Quelques-uns marmottaient des prières, tous semblaient inquiets et ces ombres étaient travaillées par la fièvre. Elles se rassemblèrent au pied du monticule et se mirent à crier : « Que fais-tu là-haut, Çâkya-Mouni? Nous sommes ceux auxquels tu as prêché ta loi. Voilà ce que tu as fait de nous, voilà à quoi servent les Richis et les Bouddhas. La ronde de la vie reprend de plus belle. » Et ils se mirent à danser une danse frénétique avec des ricanemens qui se changèrent en hurlemens de

détresse. Puis toute la bande alla se précipiter sous les roues d'un char portant une idole monstrueuse et des prêtres qui chantaient au son lugubre de trompettes funèbres. « Qui donc est le maître de ces âmes? » dit Çâkya-Mouni, qui ruisselait d'une sueur froide. Il sentit sur son visage une haleine glacée et entendit une voix sifflante lui dire à l'oreille : « Je suis le Doute indestructible. Si on ne me voit pas, on me sent toujours présent. Sans que tu le saches, je rampe dans ton cerveau et je coule dans tes veines. Tu ne sauveras pas ces âmes; je suis leur maître et le tien. » Un rire démoniaque glapit dans l'air. Çâkya-Mouni passa ses deux mains sur son front brûlant; il regarda la lumière mourante sur la vallée de la mort et dit : « Tu n'es que le roi du mensonge, le plus subtil des ennemis de l'homme. Mais parce que j'aime la vérité tu n'as aucun pouvoir sur moi. » La voix se tut et les fantômes disparurent.

Alors la nuit vint. La forêt avait repris ses verdures. Car il en sortait des parfums enivrans, et un frisson voluptueux courut sur les feuilles. Çâkya-Mouni entendit un nouveau rire, non plus méchant, mais clair et perlé comme une clochette d'argent. Un autre lui répondit, puis un autre encore, et ce fut dans les airs une chaîne de rires qui venaient de loin, de loin. L'espace tout entier se remplit d'une fumée brune dans laquelle glissaient des nuages rosés. Sous la gaze mobile de ces nuages des formes attrayantes apparaissaient et disparaissaient, comme celles que les poètes indous décrivent sous les noms des Apsaras ou nymphes célestes, qui ont pour mission de tenter, de séduire les Richis et les sages. Fleurs humaines, qui brillaient lumineuses dans la nuit, il voyait éclore tantôt un flanc rose, tantôt un bras souple, tantôt un groupe complet. Le mouvement de ces femmes aériennes tenait le milieu entre la danse et le vol. Il venait toujours de nouveaux nuages et il en sortait toujours de nouvelles formes, si bien que finalement l'air en fut saturé. Cette ronde vertigineuse se rapprochait tellement du solitaire qu'il sentait sur son front des haleines et le frôlement de chevelures. « Arrêtez! » dit enfin Çâkya-Mouni. La ronde s'arrêta. Des milliers d'yeux se fixèrent sur les siens et mille bouches aspirant à la sienne soupirèrent : « Aime! aime! Nous avons aimé! La forme ravit; la caresse affole; un cœur bat, un autre lui répond; et l'homme devient dieu. Aime! car nous donnons l'amour et l'univers dans un baiser! » Çâkya-Mouni, les mains croisées sur ses genoux et la tête immobile répondit comme en rêve : « Femmes, vous n'êtes que des ombres. » Aussitôt il vit près de lui un jeune homme superbe, nu, un arc à la main, avec une chevelure brillante et des yeux langoureux. « On m'appelle Kama, dit-il, ou le Désir; je suis le roi du ciel et de la terre et tu m'obéiras. — Tu es le seigneur

du désir, mais tu ne l'es pas de la lumière. — Eh bien, regarde! » dit le démon. Çâkya-Mouni aperçut devant lui la forme astrale, le double de Yasôdhara, qui lui dit : « Ne suis-je pas celle que tu as aimée? Je meurs en te désirant. » Le sage répondit : « Tu n'es pas l'âme de Yasôdhara que j'aime, tu n'es qu'une apparence terrestre. Retourne à ton vide. » Alors toutes les apparitions disparurent comme un crépitement de flammes et comme une traînée de vapeurs.

La nuit devint plus noire encore, la forêt houleuse. Sa surface se creusait, se gonflait comme si la terre ferme voulait devenir océan. L'horizon se soulevait lentement. Une lame gigantesque s'avançait vers le solitaire en méditation et dans cette vapeur une rumeur confuse mêlée de cris. En approchant cela devint une tempête et le bruit formidable ressemblait à celui d'une armée en marche. Des éclairs jaillirent. A cette lueur Çâkya-Mouni vit que la tempête était formée d'innombrables démons. Alors un seul rugisssement partit de la terre et du ciel. Le Richi se sentit renversé et broyé sous les pas de mille chevaux-fantômes et d'éléphans en fureur qui lui passèrent sur le corps. En même temps une grêle de flèches, de haches et de fers enflammés lui traversait le corps. Lorsqu'il rouvrit les yeux, un guerrier superbe, aux yeux flamboyans était debout devant lui. Il lui dit : « Je suis le roi de toutes les terreurs et je commande à la terre. Si tu me braves, je puis t'anéantir ; mais si tu m'obéis, je ferai de toi le maître des hommes. Car je tiens dans ma main la Force, la Puissance et la Magie. » Çâkya-Mouni lui répondit : « Ton nom est Orgueil et le mien Compassion. Je te pénètre, mais tu ne peux me pénétrer. » A ces mots, le démon disparut comme un éclair et son armée s'enfuit en poussant des blasphèmes et des cris de rage.

La tentation était finie, l'épreuve terminée, le démon vaincu. Une paix profonde descendit sur Çâkya-Mouni. L'ombre de la terre était sortie de son âme, et une lumière nouvelle l'inonda. Tandis que son corps restait immobile sous l'arbre, son esprit monta dans une extase merveilleuse. Il revit toutes ses existences passées, entrecoupées par de longues stations dans le rêve céleste. Tandis qu'il passait en revue toutes ses incarnations depuis la plus humble jusqu'à la plus haute, il croyait refaire à vol d'oiseau un pénible voyage que jadis il avait fait à pied. Il revit les mornes plaines, les vallées riantes, les côtes abruptes, les précipices affreux qu'il avait traversés. Et de tant de vies pas un effort perdu, pas une douleur stérile, pas un amour qui n'eût porté son fruit. Car de tout cela émanait comme un parfum, le profond souvenir et l'essence divine. Et de sommets en sommets échelonnés, il atteignait enfin la grande cime, la dernière, surplombant toutes

les autres, aux confins de la terre. Là, quel silence, quel repos dans ces neiges éternelles, sous les lumières du firmament ! A cette hauteur, aucune voix n'arrivait plus. Tout avait disparu dans la brume. Une seule chose impalpable restait présente : l'ombre des tristesses humaines qui flottait autour de la cime, et la voix de l'humanité qui pleurait dans le cœur du Bouddha.

Il poussa dans l'espace un cri d'amour et de compassion. Ce cri l'emporta dans la seconde extase, loin de la terre et du soleil, dans les sphères immomées. Il contempla systèmes après systèmes, mondes et soleils sans nombre, se mouvant en mesures splendides, en harmonies profondes ; îles d'argent d'une mer de saphir, sans rivages, insondable, jamais diminuée, lentement agitée d'un flux et d'un reflux sans fin. — Il vit plus encore : il vit les esprits lumineux qui retiennent et gouvernent tous ces mondes par des fils invisibles, entraînés avec leurs systèmes dans un vaste mouvement et décrivant des orbes grandissans. Il vit que la loi de sacrifice et d'amour règne sur l'infini et que les créateurs d'humanités nouvelles sont les naufragés sublimes de terres brisées et de soleils éteints. — Alors, comme un navire poussé par des millions de vagues vers le calme de l'équateur, le Bouddha sentit qu'il touchait au Nirvâna. Conscience suprême, il se sentait un avec l'âme des mondes, amour de tous les amours, vie des vies, être des êtres, — un souffle, une flamme pure, légère, éthérée, traversant les espaces, libre du temps, — dans une félicité parfaite.

Pendant que l'âme du Bouddha planait à ces hauteurs incommensurables, son corps toujours appuyé au figuier resta plongé dans une catalepsie voisine de la mort. Son esprit ne tenait plus à ce demi-cadavre que par un fil imperceptible. Au moment où il allait se rompre, l'amour pour l'humanité et le sentiment de sa mission le ramena sur terre. En rentrant dans son corps il éprouva la sensation d'un coup de foudre et rouvrit les yeux avec une douleur inexprimable. Mais une pluie de fleurs tomba sur son front pour le rammer. Le soleil radieux montait derrière la forêt, et le Bouddha se leva en vainqueur, maître de la science sublime.

IV.

En quittant la forêt d'Ourouvilva, le Bouddha prit la résolution d'enseigner sa doctrine non-seulement aux brahmanes et aux rois, mais encore au peuple et aux femmes, afin qu'elle se répandît dans le monde entier. « Car, se disait-il, tous les êtres, qu'ils soient médiocres, infimes ou élevés, peuvent être rangés en trois classes : un tiers est dans le faux et y restera ; un tiers est dans le vrai ; un tiers est dans l'incertitude. Ainsi des lotus qui sont sous l'eau, à

son niveau et au-dessus. Que j'enseigne ou non la loi, ceux qui sont dans le faux ne la connaîtront pas et ceux qui sont dans le vrai la connaîtront sans moi. Mais ceux qui sont dans l'incertitude ne la connaîtront que par moi; il faut donc que j'enseigne. » Pour se rendre à Bénarès, le Bouddha dut traverser le Gange, qui coulait à pleins bords dans la saison des pluies. Il était si dénué de tout qu'il n'avait même pas de quoi payer son passage. Il demanda à plusieurs bateliers de le transporter sur l'autre rive. Tous refusèrent. Enfin il en vint un pauvre qui dit : « J'ignore qui tu es, mais ton visage me semble brillant comme celui de Krichna ou de Rama. Avec toi je n'ai pas peur du fleuve. Viens dans ma barque. — Je suis un mendiant, dit le Bouddha, et je n'ai rien pour ton salaire. — Viens toujours; une seule parole de toi me paiera. — Puisque tu as l'âme si pleine de bonté, dit le Bouddha, tu passeras la vie comme nous allons passer le Gange. » Et la barque glissa légère sur le fleuve houleux. Quand elle aborda, les bateliers peureux et avares, restés sur l'autre rive, se dirent entre eux : « Ce doit être un grand Richi. Malheur à nous! Il nous aura jeté quelque sort. » Mais le Bouddha leur fit dire de n'avoir aucune crainte.

Arrivé à Bénarès, il songea d'abord aux cinq disciples qu'il avait laissés dans le bois de l'antilope. Ceux-ci ne croyaient plus à son retour et lui en voulaient beaucoup d'avoir abandonné les pratiques qu'ils suivaient eux-mêmes. Quand ils le virent approcher de loin, ils se donnèrent le mot pour ne faire aucune attention à lui. « Il ne faut, dirent-ils, ni aller au-devant de lui avec respect, ni se lever. S'il nous demande à s'asseoir, nous lui offrirons ce qui dépasse ces tapis. » Mais à mesure qu'il approchait, ils devinrent inquiets. Puis, un à un, ils allèrent à lui, lui prirent sa tunique, son vêtement, son vase et préparèrent de l'eau pour ses pieds, tant ils furent frappés de la majesté et de la gloire du Bouddha. « — Ayoushmat (seigneur) Gautama, vous êtes le bienvenu, daignez-vous asseoir sur ce tapis. — Ne me donnez pas le titre d'Ayoushmat, dit le maître. Longtemps je vous suis resté inutile; je ne vous ai procuré ni secours ni bien-être. Mais maintenant je suis arrivé à voir clairement l'immortalité et la voie qui conduit à l'immortalité. Je suis Bouddha, je connais tout, je vois tout, j'ai effacé les fautes, je suis maître en toutes lois. Venez, que je vous enseigne la loi et vous l'enseignerez aux autres. »

Dès lors il se mit à enseigner le chemin du salut pour tous, l'humilité, l'effacement des fautes par la connaissance du mal et l'effort vers le bien, la résignation aux maux inévitables de la vie. Un jour, une femme vint lui raconter que son enfant avait été mordu par un serpent et lui demanda un remède pour le réveiller. Le Bouddha lui dit : « Tâche de trouver un grain de moutarde noire. Seulement

il faut qu'il te soit donné dans une maison où ni père, ni mère, ni enfant, ni serviteurs ne soient morts. » Elle alla mendier partout le grain de moutarde avec son enfant endormi dans les bras. Personne ne lui refusa le grain, mais partout quelqu'un était mort. Ici c'était un père, là un frère, là une fille. La femme revint auprès du Bouddha. « — Maître, dit-elle, mon enfant ne veut plus ni boire ni sourire. Je l'ai laissé parmi les vignes près du fleuve pour chercher ta face et baiser tes pieds et te demander où je pourrais trouver ce grain sans trouver la mort. Ils me disent que mon enfant est mort et j'ai peur que ce ne soit vrai. — Ma sœur! dit le Bouddha, tu vois que le vaste monde pleure de ton mal. Le chagrin partagé par tous les cœurs devient moindre pour un seul. Je donnerais tout mon sang si cela pouvait arrêter tes larmes, mais dans cette vie le doux amour fait notre angoisse. Un jour tu comprendras ce secret. Va en paix et ensevelis ton enfant. »

Bientôt le Bouddha eut des disciples par centaines, des auditeurs par milliers. Car il appelait le peuple à ses prédications, et le peuple l'aimait; car il ne faisait pas de différence entre les castes comme les brahmanes et disait que sa loi était une loi de grâce pour tous. Un jour, il demanda à boire à une femme en haillons. Elle lui dit tristement : « — Maître, je suis une Tchândala (de la dernière classe des parias). — Je ne te demande pas à quelle caste tu appartiens, dit le Bouddha, je te demande à boire parce que j'ai soif. » Elle lui tendit sa cruche. Après avoir bu, il reprit : « — Pauvre créature, tu as étanché la soif de mon corps, j'étancherai celle de ton âme. Viens avec moi. » Et l'ayant menée vers ses disciples, il lui donna des habits neufs et la fit instruire. Cette mansuétude ravissait la foule et irritait les brahmanes, qu'il ne craignait pas d'appeler des hypocrites, des charlatans et des jongleurs. Les plus puissans d'entre eux auraient voulu faire tuer le Bouddha, mais ils n'osaient, car les richis sont sacrés pour les Indous. Dans leur pays, la gloire de l'ascétisme est une auréole qui protège mieux qu'une armure; c'est une royauté. Cependant les brahmanes lui tendirent toutes sortes d'embûches, mais ils ne purent l'y faire tomber. Ils le convoquèrent en discussion dans une assemblée publique en présence du roi Prasênadjit. Ils discutèrent pendant huit jours et chaque jour le Bouddha les convainquit davantage par la douceur de son être et le feu de son éloquence. Le roi accorda la victoire au Bouddha et se convertit avec tous les siens.

Le Bouddha prêchait aussi la bonté envers les bêtes. Il ordonnait à ses disciples de n'en jamais tuer et de se nourrir des fruits de la terre. Il s'opposait surtout aux sacrifices d'animaux que les brahmanes faisaient aux dieux. Un jour il entra dans un temple où l'on allait égorger un agneau pour le brûler ensuite. « Arrêtez! s'écria-

t-il avec indignation. C'est ainsi que vous prenez la vie, vous qui ne savez pas la donner! Quelle miséricorde pouvez-vous attendre des dieux, si vous qui êtes des dieux pour les animaux, vous n'en avez pas pour eux? Honte à vous! car ces pauvres bêtes sont meilleures que vous. Elles vous donnent le doux tribut de leur lait et de leur laine. Elles ont confiance dans la main qui les tue! » A ces mots, le roi Bimbisâra, qui assistait au sacrifice, joignit les mains et regarda le Bouddha très étonné. Tous furent conquis. Les prêtres jetèrent au vent le feu de l'autel et le couteau du sacrifice.

La renommée du Bouddha s'était répandue dans toute l'Inde; elle avait franchi les royaumes, les fleuves, les chaînes de montagnes; elle était venu retentir jusqu'au versant lointain de l'Himalaya, dans la ville de Kapilavastou, d'où Çâkya-Mouni s'était enfui jadis, abandonnant son père, sa femme et sa couronne pour conquérir la vérité. Le roi Çouddhôdana vivait sombre et chagrin dans son palais. Ses rêves de grandeur, ses plus beaux espoirs avaient été déçus. Il portait le deuil de son fils comme s'il était mort. La femme de celui qui s'était appelé jadis le prince Siddârtha passait sa vie comme une pénitente dans les jardins du pavillon d'été, au bord des étangs de lotus, avec son fils Rahoula, à pleurer le départ de celui qu'elle aimait toujours.

Cependant le roi Çouddhôdana, ayant appris que son fils était devenu le plus grand Richi de l'Inde et que sa parole avait plus de pouvoir que celle des rois, voulut le voir. Il lui envoya plusieurs messagers et leur ordonna de lui parler en ces termes : « Le roi Çouddhôdana prie le prince Siddârtha de venir en son domaine, de peur que le roi ne meure avant d'avoir revu la face de son fils. » Yasôdhara, de son côté, lui fit dire : « La princesse de ta maison, la mère de Rahoula, désire voir ta face. Si tu as trouvé plus que tu n'as perdu, elle en demande sa part; mais plus que tout elle te demande toi-même. » Quand les messagers entrèrent dans le jardin des bambous, ils trouvèrent le Bouddha expliquant la loi devant une grande foule. Ils furent tellement ravis par la parole et le visage du maître qu'ils restèrent suspendus à son discours plein de compassion, d'autorité, parfait, pur, éclairant tout et sortant de ses lèvres sacrées. Comme des abeilles attirées hors de leur ruche par la fleur du môgra, les envoyés l'un après l'autre en écoutant le Bouddha oubliaient leur message et se mêlaient au train du maître. L'un d'eux enfin se boucha les oreilles avec du coton et ainsi il put parler. Le Bouddha répondit : « Sûrement je viendrai. C'est mon devoir et ma volonté qu'aucun homme ne cesse de rendre respect à ceux qui lui ont donné la vie. »

Une foule immense stationnait devant la ville de Kapilavastou pour assister à l'entrée du Bouddha. On avait semé des fleurs et

dressé des arcs de triomphe. Yasôdhara était là, sous une tente, le cœur palpitant, attendant son époux.

Yasôdhara vit s'approcher quelqu'un qui avait la tête rasée et portait la robe jaune des moines mendians avec la ceinture de l'ermite. Il tenait dans sa main l'écuelle de terre en forme de melon et s'arrêtait à chaque porte pour demander l'aumôme. Si on lui donnait quelque chose, il souriait en guise de remercîment; si on ne lui donnait rien, il s'en allait avec le même sourire. Deux moines le suivaient dans le même costume. Mais il portait son écuelle si dignement, il remplissait l'air d'une présence si auguste, ses yeux étaient si rayonnans de sainteté, que beaucoup de gens le regardaient avec effroi, d'autres se courbaient en adoration, d'autres couraient chercher de nouvelles aumônes et s'affligeaient d'être pauvres. Femmes, hommes et enfans couraient derrière lui et mettant la main devant leur bouche, ils murmuraient : « Qui est-ce? Jamais un Richi n'a eu cet air. » Lorsqu'il s'arrêta devant le pavillon de Yasôdhara, elle s'écria : « Siddârtha! mon seigneur! » avec de grands yeux ruisselans et les mains jointes. Ensuite elle tomba en sanglotant à ses pieds et resta là,

Le roi ayant entendu que son fils était venu en mendiant entra dans une grande colère. Il monta sur son cheval de guerre, enfonça ses éperons dans ses flancs et se jeta à travers la foule. Arrivé à la porte de la ville, il aperçut le Bouddha parlant au peuple, sa femme prosternée à ses pieds. Dès que Çakya-Mouni vit son père, il le regarda avec vénération et s'agenouilla devant lui.

Le roi Çouddhôdana dit : « Ai-je donc vécu si longtemps pour que le grand Siddartha entre dans mon royaume, vêtu en haillons, la tête tondue, avec des sandales et demandant sa nourriture aux misérables, lui dont la vie était celle d'un dieu?

« — Mon père, répondit le fils, c'est l'usage de ma race.

« — Ta race, dit le roi, compte cent trônes depuis Mahâ-Sammat, mais pas d'action semblable à celle-ci.

« — Je n'ai pas parlé d'une ligne mortelle, dit le maître, mais d'une descendance invisible : les Bouddhas qui ont été et qui seront. J'en suis un; et ce qu'ils ont fait, je le fais. Ce qui arrive maintenant est arrivé autrefois : on a vu un roi en cotte de mailles rencontrer son fils; et ce fils qui était par amour et par empire sur lui-même plus fort que les plus grands rois dans toute leur puissance, ce sauveur prédestiné des mondes, s'est courbé comme je le fais et a offert humblement ce qui était pour lui une tendre dette : les prémices du trésor qu'il avait apporté.

« — Quel trésor? dit le roi étonné en descendant de cheval. »

Le maître prit la main royale de son père et ils traversèrent les rues, le roi d'un côté, la princesse de l'autre. Tout en marchant, il expliquait

les quatre vérités qui enferment la sagesse comme les rivages enferment la mer. Yasòdhara avait pris l'écuelle de son mari et écoutait avec de grands yeux. Une nouvelle lumière éclairait son regard charmant, un nouveau soleil essuyait ses larmes.

Près de l'actuelle Màgara, emplacement de la cité disparue du roi Çouddhòdana, il y avait dans les jours anciens des jardins splendides étagés en terrasse sur la colline. Çà et là des fontaines et des pavillons d'été. Sous ces ombrages délicieux, les torrens coulant des montagnes entretenaient une fraîcheur éternelle dans un éternel printemps. C'est là que le Bouddha enseigna souvent sa doctrine. Le maître était entouré d'une assemblée de brahmanes, de religieux, de gens venus de toutes les parties de l'Inde. Près de lui se tenaient attentifs beaucoup d'hommes de la race de Çâkya, son disciple favori Ananda et son cousin Dévadatta. Entre ses genoux souriait son fils Rahoula ; ses yeux émerveillés d'adolescent regardaient le visage imposant de son père. Aux pieds du maître était assise la douce Yasòdhara, jadis son épouse, maintenant la plus proche de ses sœurs innombrables, sans angoisse de cœur, prévoyant qu'un noble amour qui ne se nourrit pas des sens, qu'une vie qui ne connaît pas d'âge met fin à la mort au dedans de nous-mêmes. La sagesse coulait des lèvres du Bouddha. Il disait :

Ce n'est pas avec des paroles qu'on mesure l'infini, et le fil de la pensée se perd dans l'abîme insondable. Celui qui questionne se trompe ; celui qui répond se trompe ; ne dis rien.

Les livres disent qu'au commencement, Brahma méditait dans la nuit. Mais aucun œil mortel ne l'a aperçu. Voile après voile se lèvera ; la lumière augmentera ; mais les voiles eux-mêmes sont sans nombre.

Ce qu'il vous importe de savoir, c'est que toute cause engendre un effet. Terre, ciel et mondes tournent sur une roue que rien ne peut arrêter. Ne pensez pas qu'à votre prière, l'obscurité se changera en lumière. Ne cherchez pas à gagner la faveur des dieux impuissans par des sacrifices et de vains dons.

Oh ! frères et sœurs, c'est en vous-mêmes qu'il faut chercher la délivrance ; car l'homme se bâtit lui-même sa prison. Dans les cieux bienheureux, les anges recueillent le fruit de leur passé ; dans les mondes inférieurs, les démons expient le mal qu'ils ont commis. La roue tourne sans cesse : celui qui monte peut redescendre ; celui qui tombe peut monter.

Mais rien ne vous force à rester liés sur la roue. Brisez les liens qui vous attachent ; et l'âme des choses vous sera douce, et dans le cœur de l'être vous trouverez un repos céleste.

Moi, le Bouddha, qui pleuré avec mes frères et dont le cœur a été

brisé par les douleurs du monde, je souris et je suis heureux; car je sais que la liberté existe. La volonté est plus forte que la douleur.

Oh! vous qui souffrez, sachez que vous souffrez par votre propre faute. Les livres disent vrai. La vie de chaque homme est le résultat de ses vies passées; les fautes passées amènent la douleur, le bien passé engendre la félicité.

Si celui qui comprend d'où provient la souffrance la supporte avec patience, s'il lutte dans l'amour et la vérité pour payer les dettes de son passé; si, jour après jour, il se montre miséricordieux et juste; s'il arrache de son cœur les racines saignantes du désir jusqu'à ce que l'amour de la vie ait pris fin;

Lorsqu'il mourra, son compte sera réglé; il n'aura plus besoin de vivre de ce que vous appelez la vie, il ne connaîtra plus les aspirations torturantes, le péché qui souille; les battemens douloureux des joies et des douleurs terrestres ne troubleront plus sa paix. Il s'en va dans le Nirvâna; il ne vit pas comme nous, mais il est un avec la vie.

C'est ici la doctrine du *Karma*. Lorsque la rouille du péché a disparu, lorsque la vie meurt comme une flamme consumée, alors seulement la mort meurt avec elle.

Vous qui voulez suivre la route royale, écoutez les quatre grandes vérités; la première est de connaître la douleur; la seconde, de pénétrer sa cause, le désir; la troisième consiste dans la fin de la douleur, qui est l'amour de soi vaincu, la convoitise domptée. N'aimez pas votre corps, aimez la beauté éternelle; ne vivez pas de vous-mêmes, vivez du divin.

La quatrième vérité, c'est de connaître la voie qui mène au refuge. L'âme courageuse se hâte, l'âme faible s'attarde, mais toute volonté atteindra le blanc sommet inondé de soleil.

Comme celui qui est debout sur une cime neigeuse ne voit au-dessus de sa tête que le bleu de l'infini, ainsi l'homme qui s'est vaincu lui-même est arrivé au bord du Nirvâna. Il est envié des dieux inférieurs, et les trois mondes en ruine ne sauraient l'ébranler. Le *Karma* ne lui construira pas de nouvelle demeure.

Si quelqu'un enseigne que le Nirvâna, c'est vivre, dites-lui qu'il se trompe; si quelqu'un enseigne que le Nirvâna, c'est cesser d'être, dites-lui qu'il ment. Car il ne sait pas quelle est la lumière qui brille au-delà de sa lampe brisée; il ne connaît pas la vie sans fin, la félicité que ne mesure plus le temps.

Entrez dans la voie! Elle mène aux sources qui apaisent toute soif, et ses bords sont tapissés de fleurs immortelles (1).

(1) *Light of Asia*, VIII, *passim*.

Ainsi parlait le maître. Elle descendait l'heure où s'évanouit la lumière du jour, où les cimes lointaines de l'Himalaya se colorent comme des feuilles de rose. On eût dit que la nuit écoutait dans les vallées et le jour sur les montagnes. Entre l'âme du Bouddha et celle de ses auditeurs, le soir était debout comme une jeune fille frappée d'amour et de ravissement. Et tous se sentaient apaisés en écoutant celui dont la parole parfume les trois mondes.

Le Bouddha enseigna sa doctrine pendant plus de quarante ans, voyageant et prêchant à travers toute l'Inde du nord. Il fonda des ordres religieux d'hommes et de femmes, convertit trois rois et trois royaumes. — A l'âge de quatre-vingts ans, il revenait de Râdjagriha dans le Magadha, accompagné d'Ananda et d'un grand nombre de disciples. Arrivé sur le bord méridional du Gange et sur le point de le passer, il se tint debout sur une grande pierre carrée, regarda son compagnon avec émotion et lui dit : « C'est pour la dernière fois que je contemple la ville de Râdjagriha et le trône de diamant. » Après avoir traversé le Gange, il visita la ville de Vaïçali, il y ordonna plusieurs religieux, dont le dernier fut le mendiant Soubhadra; puis il se remit en route. Au nord-ouest de la ville de Koucinagara, il fut atteint d'une défaillance et s'arrêta dans une forêt de çalas (*Shorea robusta*). C'est là qu'il expira, ou comme disent les bouddhistes, qu'il entra dans le Nirvâna. Saint Benoît et l'empereur Septime Sévère voulurent mourir debout. Le Bouddha, qui avait passé sa vie à poursuivre le repos suprême, mourut presque en marchant.

VI.

Telle est dans ses grandes lignes la vie du Bouddha, que M. Edwin Arnold a tenté de rendre dans son beau poème avec les couleurs de Valmiki et de Calidâsa. J'y ai joint quelques menus faits de la légende, dans lesquels j'ai cru reconnaître le trait vivant et personnel et je me suis efforcé d'accentuer, dans le phénomène du Nirvâna, ce caractère d'extase transcendante où la psychologie et la métaphysique se fondent comme en un centre incandescent.

Une série de considérations esthétiques d'un haut intérêt se présenterait ici, s'il nous plaisait de comparer à ce point de vue le génie de l'Inde au génie de l'Occident. Mais il y a des pensées d'un ordre supérieur qui s'imposent en face d'un tel sujet. Je préfère donc me demander, en terminant, ce qu'il faut croire du personnage historique du Bouddha, quel est le sens véritable de sa doctrine, enfin quelle place elle occupe dans l'ensemble du développement philosophique et religieux de l'humanité. De telles ques-

tions, je le sais, ne se résolvent pas en dix lignes. Je voudrais simplement en indiquer l'importance et la manière nouvelle dont elles se posent aujourd'hui.

J.-J. Rousseau a prononcé en faveur de l'authenticité relative des évangiles un mot qui n'a rien perdu de sa force après l'immense travail de la critique du XIXe siècle : « Dirons-nous que l'histoire de l'évangile est inventée à plaisir ? Ce n'est pas ainsi qu'on invente. Au fond, c'est reculer la difficulté sans la détruire ; il serait plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. L'évangile a des caractères de vérité si grands, si frappans, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en serait plus étonnant que le héros. » Ce raisonnement, fort juste en ce qui concerne la personne morale du Christ, nous paraît s'appliquer dans une large mesure au plus grand réformateur religieux de l'Inde. Il est vrai que la question se présente en des conditions très différentes. Si, d'une part, la rédaction des premiers évangiles est postérieure d'une cinquantaine d'années à la mort de Jésus, de l'autre, nous possédons sur sa réalité historique des témoignages contemporains et irrécusables. Au contraire, les plus anciens documens sur la légende du Bouddha sont postérieurs de plus d'un siècle à la date présumée de sa mort. La critique et le doute ont donc beau jeu. Tout récemment, dans son *Essai sur la légende de Bouddha*, M. Senart essayait de ramener toute l'histoire du fondateur du bouddhisme au développement d'un mythe solaire. Cette gageure de savant, avec ses rapprochemens ingénieux et son luxe de mythologie comparée, nous a paru à peu près aussi convaincante que cet amusant livre où l'auteur démontre victorieusement que Napoléon Ier n'a jamais existé. Il est facile de voir dans la légende du Bouddha une superfétation d'élémens mythologiques qui se sont cristallisés autour du noyau de l'histoire, mais ce noyau forme un tout solide et homogène. Nous pouvons ici juger de la nature de la cause par la puissance de l'effet. Jamais un simple mythe n'a produit une rénovation religieuse. A l'origine de toute grande réforme il y a un initiateur. De la légende du Bouddha il ressort une personnalité tranchée, un mélange très particulier de familiarité, de grandeur et de profondeur raisonnée qui le distingue nettement des héros plus mythologiques, tels que Rama, Krichna et tant d'autres. Ce n'est pas la légende qui peut créer un tel homme ; c'est l'homme qui a provoqué la légende et lui a communiqué sa vibration personnelle.

Que Çâkya-Mouni ait été ou non un fils de roi, et cela est fort probable, une chose paraît certaine : il dut être un initié de cette

doctrine ésotérique, dont l'Inde nous offre des traces à tous les âges et dont on trouve les premiers germes dans les Védas, doctrine qui eut toujours des adeptes aussi bien parmi les ascètes et les Richis que parmi les brahmanes très avancés, mais qu'on cachait sous le voile du mystère. Le brahmanisme, du temps de Bouddha, était tombé en décadence. Inflexible et dur vis-à-vis des castes inférieures, il inclinait dans sa conception de la vie et de son au-delà vers un matérialisme grossier. Çâkya-Mouni, mû par un grand sentiment d'humanité, résolut de mettre fin à cet état de choses. Il passa par tous les degrés de l'initiation ascétique. Une fois parvenu par ses méditations et ses épreuves aux vérités supérieures qu'il cherchait, il donna à la doctrine ésotérique, qui était restée jusque-là purement intuitive et personnnelle, une forme plus générale, plus raisonnée, plus incisive dans le sens du renoncement et de la spiritualité. Armé de cette doctrine, il se proposa deux buts : d'abord l'organisation hiérarchique de l'adeptat ascétique, qui avant lui était resté libre et individuel. Il le rendit plus sévère, l'entoura de barrières presque infranchissables. La seconde grande pensée du Bouddha fut la diffusion dans toutes les castes de la doctrine sous une forme relativement populaire. Il atteignit le premier but par la fondation et l'organisation des ordres religieux dont nous ne connaissons que l'extérieur, mais non les articles ésotériques et la direction secrète. Il atteignit le second par l'enseignement populaire de sa doctrine. De là cette grande révolution religieuse qui força le brahmanisme lui-même à se tranformer, fit rayonner la pensée indoue à travers toute l'Asie et alla répandre des germes imperceptibles mais féconds de vie spirituelle jusqu'en Judée et en Grèce.

Nous n'entrerons pas ici dans l'examen de la métaphysique du Bouddha; bornons-nous aux réflexions essentielles. — Quelle a été l'attitude intime du Bouddha devant le sphinx de la destinée? Quelle fut sa réponse à la grande énigme? — Nous nous trouvons aujourd'hui en présence de deux Bouddhas fort divers et au fond contradictoires. Le premier est celui que la science occidentale nous a présenté jusqu'à présent. C'est un Bouddha pris à la lettre et vu par le dehors, commenté et compris par des philologues et des mythologues plutôt que par des penseurs et des philosophes. Notre légende scolastique en a fait un pessimiste radical à la façon de Schopenhauer. Son trait essentiel aurait été l'horreur de la vie et la soif du néant. Ayant désespéré de tout autre moyen de salut, il aurait aspiré à l'inconscience, au néant final pour lui et ses semblables et aurait imaginé pour y parvenir son système subtil de la suppression de tous les effets par la suppression de la cause pre-

mière : le désir. Cette manière de comprendre le Bouddha et son système est absolument matérialiste. L'âme, même lorsqu'elle renaît, n'existe que par l'union avec le corps. Entre ces diverses vies il y a ni souvenir ni lien. La matière est la cause de tout et le vide final le but à poursuivre. C'est par cette doctrine que le Bouddha aurait triomphé du brahmanisme et converti un tiers du genre humain.

L'autre Bouddha est celui que nous présentent les néo-bouddhistes indous et que M. Edwin Arnold a voulu nous peindre. C'est un Çâkya-Mouni d'un spiritualisme transcendant et d'une haute sérénité, beaucoup plus en rapport avec son milieu indou, avec les doctrines des Oupanishads, les spéculations brahmaniques et le panthéisme idéaliste du Védanta. Son côté négatif ne s'adresse qu'à la partie inférieure de l'homme ; son côté positif a pour but son épuration grandissante. S'il ne se lasse pas d'affirmer le néant de la matière, c'est pour pousser les hommes à la spiritualité. L'univers lui apparaît comme une immense évolution dont toutes les étapes coexistent dans l'infini, mais dont nous n'apercevons que les degrés inférieurs dans les règnes de la nature et dans les états déjà parcourus de l'humanité. Seulement, en dessous, derrière et au-dessus de cette évolution matérielle dont la science d'aujourd'hui n'admet que le côté extérieur et visible, la doctrine ésotérique, dont le Bouddha fut le premier grand vulgarisateur, aperçoit une contre-partie spirituelle qui est à la fois sa force impulsive et son but final. Car, de même que l'humanité, partie de l'animalité, aspire à un état divin, de même la monade qui constitue l'individu traverse toutes les échelles de l'être. Une fois parvenue à l'homme, ses incarnations successives s'entrecoupent de longues existences spirituelles qui sont à son évolution totale ce que le sommeil et le rêve sont à l'état de veille, mais qui, loin de supprimer la conscience, la développent et l'exaltent. Par ces migrations à travers des millions d'années, la conscience de l'âme va toujours s'élargissant et s'approfondissant, si bien, que, selon la légende, le Bouddha finit par se souvenir de ses existences antérieures, parce que, dès cette vie, il atteint à la perfection. Cette métaphysique nous paraît fort étrange à nous autres Occidentaux ; mais il est à observer que nous la retrouvons sous des noms et des formes diverses chez des hommes comme Pythagore, Empédocle et Platon, sans parler des néo-platoniciens, des gnostiques et autres théosophes. Chez le Bouddha elle devient à la fois le fondement de morale et la raison de la charité universelle par la loi du *Karma*. Ce Karma est l'action réflexe d'une existence sur les suivantes ; les crimes ou les bonnes actions dans l'une produisant les souffrances renforcées ou le bonheur croissant dans les suivantes, aussi sûrement que dans le monde physique le mouvement engendre la cha-

leur et l'immobilité le froid. Quant au *Virvâna*, il ne signifie plus le néant, mais le bonheur suprême dans la perfection, c'est-à-dire un état de spiritualité si haut, que l'âme n'a plus besoin de passer par l'épreuve de la réincarnation. C'est l'extinction du moi éphémère, mais aussi l'affirmation du moi transcendant qui ne fait qu'un avec la conscience suprême : l'*Atmaboda* ou l'âme universelle.

Nous ne sommes pas en mesure de dire jusqu'à quel point la doctrine grandiose de la double évolution que le néo-bouddhisme est en train de développer au contact de la science occidentale fut professée par Çâkyâ-Mouni. Incontestablement, sa doctrine en renferme les principes généraux. Quoi qu'il en soit, le point de vue ésotérique nous donne de lui une image plus vivante et plus sympathique. Il a en outre l'avantage d'être plus conforme au génie de l'Inde et de mieux expliquer le prodigieux ascendant du maître sur ses disciples intimes et de ceux-ci sur la foule.

A mesure qu'on pénétrera mieux dans les arcanes du brahmanisme et du bouddhisme ésotériques, on se rendra mieux compte des rapports intimes entre le Bouddha et le Christ, malgré la distance qui les sépare. La doctrine de Jésus est toute morale, d'intuition et d'élan. Il n'a pas conquis le monde par une philosophie, mais par son divin génie de tendresse, d'espérance et de foi. Il parle au cœur, il s'adresse aux simples. Dans chacune de ses paroles, dans chacun de ses actes, il donne en quelque sorte la substance de la vie spirituelle. Il a le sentiment direct du divin et l'exprime par l'irradiation de tout son être. En le voyant, les sages de l'Inde eussent dit sans doute : Il est de la sphère de l'*Atma*, de l'esprit pur, du septième cercle. Le Christ dit simplement : « Moi et le Père céleste, nous sommes un. » Le Bouddha, lui, considère l'univers dans son évolution ; il monte et redescend la chaîne des causes et des effets : il ne peut être vraiment compris que par des philosophes. Si le bouddhisme historique n'a produit en général qu'un monachisme stérile et un quiétisme inactif dans son renoncement absolu, il faut reconnaître, d'autre part, que sa doctrine ésotérique fournit une base métaphysique des plus larges à la morale du Christ. Ce seul rapport devient aujourd'hui d'un intérêt puissant. Il nous fait pressentir la grande unité qui domine le développement religieux de l'humanité. Que nous nous placions sur les cimes de l'Himalaya ou sur les hauteurs de la Galilée, nous devons reconnaître que le Bouddha est un frère du Christ et que la lumière de l'Asie est sœur de la lumière de l'Occident.

ÉDOUARD SCHURÉ.

puis, si elle reste, je conserverai toujours l'espoir de te voir revenir.

Elle pleurait en silence.

— Rosina, reprit-il doucement, réponds-moi devant la *Madonna* qui nous entend, as-tu un peu d'affection pour moi?

Un grand cri s'échappa de son cœur.

— *Ti voglio tanto bene! tanto!* Je t'aime tant!

Elle ne put voir dans l'obscurité l'éclair de joie qui brilla dans les yeux du *contadino*.

— Alors pourquoi partir? murmura-t-il.

Elle joignit les mains sur la tête de l'enfant endormie et frissonna.

— Il est à peine froid dans son cercueil,.. dit-elle. C'est trop tôt,.. trop tôt pour parler d'amour. Et la *jettatura* qui me poursuit! Non! non! je ne peux pas...

Et soudain elle se leva.

— Allons trouver Giuditta, dit-elle d'une voix troublée.

Giuditta lisait dans un gros livre à la lueur d'une petite lampe. La jeune femme, tenant toujours l'enfant endormie entre ses bras, vint s'agenouiller devant elle.

— *Madre mia*, dit-elle, que dois-je faire? Il dit qu'il m'aime et veut devenir le père de cette enfant. Que dois-je faire?

Giuditta l'entoura de ses bras. — Accepter, dit-elle : n'es-tu pas déjà ma fille?

Rosina cacha sur son épaule son visage inondé de larmes.

— Et la *jettatura?* murmura-t-elle.

— La *jettatura!* dit Giuditta; ce n'est pas pour rien que je m'appelle la Strega. Je connais, pour chasser le mauvais sort, un remède infaillible, un amour fidèle et profond comme celui qu'a mon Angelino pour toi. Je te réponds que la *jettatura* ne résiste pas à ce charme-là.

— Ah! tu ne partiras pas, maintenant, dit Angelino avec un joyeux élan.

— Si, elle partira, dit doucement Giuditta. Il faut laisser passer son année de veuvage. Elle ira dans la montagne avec son père et son enfant, le bon air achèvera sa guérison, elle apprendra une quantité de *stornelli* pour égayer nos veillées et redescendra à l'automne avec les troupeaux. Alors nous lui laisserons le choix. Elle sera libre de retourner à la Maremme avec son père, ou elle restera ici pour ne plus nous quitter.

— Je reviendrai, dit la *poverina* d'une voix tremblante d'émotion, je reviendrai.

P^sse^ O. Cantacuzène-Altieri.

LES DÉMONIAQUES

D'AUTREFOIS

II[1].

LES PROCÈS DE SORCIÈRES ET LES ÉPIDÉMIES DÉMONIAQUES.

Après avoir exposé les opinions et les mœurs des hommes du moyen âge, relativement aux sorcières et à la possession démoniaque, il nous faut arriver à l'histoire des grands procès de sorcellerie. Dans cette étude, ce ne sont plus les traités de théologie démoniaque ou les discours sur les spectres qui nous serviront d'appui. Nous avons les témoignages des contemporains, les relations écrites et les mémoires. On pourra ainsi, mieux que par des généralités vagues, apprécier en toute connaissance de cause les croyances superstitieuses d'autrefois. Bien des points que nous n'avons pu traiter qu'incomplètement seront éclaircis, et la relation qui existe entre l'hystérie et la sorcellerie apparaîtra en pleine évidence. Ceux qui se plaisent parfois à nier le progrès comprendront que le paradoxe est insoutenable. Nous considérons comme iniquité ce qui passait pour justice, et comme cruauté barbare ce qui était légitime répression. Les mœurs et les idées ont changé à ce point que nous avons quelque peine à nous défendre d'une certaine indignation contre les magistrats du XVIIe siècle. Gardons-nous cependant d'apporter dans nos appréciations une passion trop grande. Les erreurs que les juges du temps passé ont commises furent des erreurs universelles, et dont tout le siècle est res-

(1) Voyez la *Revue* du 15 février 1880.

ponsable. Nous, qui jugeons les juges, soyons plus pitoyables qu'eux, et sachons les traiter avec plus d'équité et de clémence qu'ils ont traité les sorcières.

Une des plus illustres sorcières est Jeanne d'Arc. Quoique quatre siècles aient passé sur ce grand souvenir, il est encore vivant dans la conscience nationale. Prise à Compiègne par trahison, puis vendue aux Anglais, ses ennemis, l'héroïque jeune fille est amenée à Rouen, et, après quelques semaines de dure réclusion, elle comparaît devant un tribunal de juges ecclésiastiques et de docteurs en théologie, soigneusement choisis pour la condamner. Le cardinal anglais Winchester, l'évêque de Beauvais, Cauchon, sont les deux ennemis acharnés de la Pucelle : l'un est animé par je ne sais quel fanatique patriotisme ; l'autre est poussé par une furieuse ambition. D'abord le procès est fait à Jeanne pour cause de sorcellerie. A quoi en effet peuvent être dues tant d'éclatantes victoires, sinon au diable, qui, par l'intermédiaire de cette sorcière, a entrepris de chasser les Anglais de France? Mais les réponses naïves, simples, profondes, de Jeanne déroutent les juges. Ils vont alors chercher du renfort auprès de l'Université de Paris. La réponse ne se fait pas attendre. La faculté de théologie décide que la Pucelle est livrée au diable, impie envers ses parens, altérée de sang chrétien, etc. Cependant ce procès abominable était si inique que les juges n'osaient pas prononcer. Warwick est envoyé tout exprès par le roi d'Angleterre pour faire hâter le procès. Les Anglais avaient peur : ils tremblaient devant cette pauvre prisonnière qui les avait fait fuir si souvent. A tout prix il faut en finir. On use d'une fourberie infâme pour faire reprendre à Jeanne l'habit d'homme, et c'est la plus grave accusation qu'on ait pu porter contre elle. On la déclare hérétique, relapse, apostate, idolâtre, on lui rappelle ses crimes, *schisme*, *idolâtrie*, *invocation de démons*, et on la condamne à être brûlée vive (1431). A vrai dire, le crime de sorcellerie n'est là que pour la forme. Le vrai crime de Jeanne est d'avoir chassé les Anglais et sauvé la nationalité française. Cependant les écrivains ecclésiastiques du temps, soit français, soit anglais, ont été unanimes à admettre que Jeanne était réellement possédée du démon. Le dominicain Nider raconte une conversation qu'il a eue avec maître Nicolas Amici (Midy), licencié en théologie, lequel avait été délégué par l'Université de Paris auprès du tribunal de Rouen. Jeanne avait avoué qu'un ange de Dieu conversait familièrement avec elle. Or, au dire de tous les plus savans théologiens, cet ange ne pouvait être que le malin esprit. Aussi Jeanne était-elle une véritable magicienne, prédisant l'avenir, et c'est comme magicienne qu'elle a été brûlée. A ce propos, Nider rapporte un fait, assez peu connu en général, c'est que, quelque

temps après la mort de Jeanne d'Arc, deux jeunes filles de Paris répandirent le bruit qu'elles étaient envoyées par Dieu pour continuer l'œuvre de la Pucelle d'Orléans. Mais bientôt on s'empara d'elles, et on les accusa de magie et de sortilège. Les docteurs de théologie qui les examinèrent eurent bientôt la preuve qu'elles avaient été abusées par le démon. L'une de ces malheureuses femmes fut brûlée vive, l'autre, s'étant repentie, et ayant reconnu que son inspirateur était Satan, et non un ange de Dieu, fut épargnée.

A partir de cette époque, jusqu'au milieu du XVIe siècle, il y a peu de sorcellerie en France. En revanche, il y a beaucoup de loups-garous (1). Il faut joindre aux sorciers les loups-garous, car ils se ressemblent fort. Quelquefois le loup-garou est le diable, quelquefois c'est un véritable loup, ensorcelé par Satan. Mais le plus souvent c'est un sorcier qui se change en bête, et court la campagne sous cette forme pour faire plus de mal aux chrétiens. Les vieux auteurs français parlent avec terreur des loups-garous ou garwalls qui dévorent les enfans.

Hommes plusieurs garwalls devinrent :
Garwall, si est beste sauvage;
Tant comme il est en belle rage,
Hommes dévore, grand mal fait,
Es grands forêts converse et vait.

Les aliénistes ont donné un nom à cette variété de délire. Ils ont appelé *lycanthropes* (loups-hommes) les malheureux qui s'imaginent être changés en bêtes. Dans ces siècles d'ignorance et de misère, la lycanthropie était épidémique. Plusieurs s'imaginaient être couverts de poils, avoir pour armes des griffes et des dents redoutables, avoir déchiré dans leur course nocturne des hommes et des animaux, et surtout des enfans. Quelques lycanthropes ont été surpris en pleine campagne marchant sur leurs mains et sur leurs genoux, imitant la voix des loups, tout souillés de boue et de sang, et emportant des débris de cadavres.

Lorsqu'on soupçonnait qu'un loup-garou errait aux environs du village, on préparait une sorte de battue générale, afin de le saisir et de le tuer. Calmeil, dans son livre sur la folie épidémique, livre si riche en documens exacts, nous donne un arrêt du parlement de Dôle relatif à la chasse aux loups-garous (1573).

« Sur l'avertissement fait à la Cour souveraine du parlement à

(1) D'après M. Littré, les mots garou, garwall, gerulphus, viennent du mot germain *verewolf* (*vir vulpes*, homme-loup); le mot loup-garou signifie donc loup homme-loup.

Dôle, ès territoire d'Espagne, etc., que se voyoit et rencontroit souvent un loup-garou, comme on dit, lequel avoit déjà pris et ravi quelques petits enfans sans que depuis ils aient été vus ni reconnus, et s'étoit efforcé d'assaillir aux champs aucuns chevauchiers... Icelle Cour, désirant obvier à plus grand inconvénient, a permis et permet aux manants et habitans desdits lieux et autres, de, nonobstant les édits concernant la chasse, eux pouvoir assembler, et avec épieux, hallebardes, piques, arquebuses, bâtons, chasser et poursuivre ledit loup-garou par tous lieux où ils le pourront trouver et prendre, lier et occire, sans pouvoir encourir aucune peine et amende. »

Quelque temps après (1574), le parlement de Dôle faisait brûler ce malheureux fou, nommé Gilles Garnier, qui courait à quatre pattes dans les forêts et dans les champs, et qui mangeait les petits enfans, « même le vendredi, » ajoute naïvement l'arrêt.

Le plus souvent la lycanthropie ne sévissait pas sur un seul individu. Mais plusieurs habitans d'une même contrée étaient sujets en même temps à ce genre de folie. Dans le Jura, là où Boguet fit une si terrible justice, il y avait beaucoup de loups-garous, de sorte que presque tous les sorciers s'imaginaient être changés en loups, courir pendant la nuit à travers champs, déterrant les cadavres, courant sus aux petits enfans, et s'accouplant avec les louves.

Le loup-garou est différent du loup en ce que son pelage n'est pas au dehors, mais entre cuir et chair (Simon Goulard). « Il va aussi vite que le loup, ce qui ne doit être trouvé incroyable, car ce sont les efforts du mauvais démon qui les façonnent à la guise des loups. En marchant, ils laissent sur la terre la trace de loups. Ils ont les yeux affreux et étincelans comme loups, font les ravages et cruautés des loups, étranglent chiens, coupent la gorge avec les dents aux jeunes enfans, prennent goût à la chair humaine comme les loups, ont l'adresse et résolution à la face des hommes d'exécuter tels actes. Et quand ils courent ensemble, ils sont accoutumés de départir de leur chasse les uns aux autres. S'ils sont saoûls, ils hurlent pour appeler les autres. »

Laissons ces fables. Les loups-garous étaient de pauvres aliénés, vivant comme des sauvages, dans les bois, dans les champs. N'a-t-on pas, il y a quelques années à peine, trouvé dans un département français un individu vivant à la manière des bêtes au fond des bois, complètement nu, inoffensif en somme ; mais inspirant une certaine terreur superstitieuse aux habitans des villages voisins qui ne le connaissaient que par ouï-dire ou pour l'avoir aperçu de loin? Au XVIe siècle, alors que l'ignorance était profonde, alors que

les forêts étaient incultes, et les champs en friche, ces hommes sauvages, des fous assurément, qui poussés par une étrange démence se croyaient changés en bêtes, n'étaient pas rares. De Lancre, qui a vu un de ces loups-garous condamné par le Parlement de Bordeaux, décrit ainsi la physionomie de ce malheureux : « Je trouvai que c'était un jeune garçon, de l'âge environ de vingt à vingt et un an, de médiocre taille, plutôt petit pour son âge que grand ; les yeux hagards, enfoncés et noirs, n'osant quasi regarder le monde au visage. Il étoit aucunement hébété et fort peu spirituel, ayant toujours gardé du bétail. Il avoit les dents fort longues, claires, larges plus que le commun, et aucunement en dehors, les ongles aussi longs, aucuns noirs depuis la racine jusqu'au bout, et on eût dit qu'ils étoient à demi usés et plus enfoncés que les autres. Ce qui montre clairement qu'il a fait le métier de loup-garou, et comme il usoit de ses mains, et pour courir et pour prendre les enfans et les chiens à la gorge, il avoit une merveilleuse aptitude à aller à quatre pattes, et à sauter des fossés comme font les animaux de quatre pieds. Il me confessa aussi qu'il avoit inclination à manger de la chair de petits enfans parmi lesquels les petites filles lui étoient en délices, parce qu'elles sont plus tendres. »

Ce pauvre Jean Garnier, un simple d'esprit, comme on voit, fut condamné à une réclusion perpétuelle, mais il mourut l'année suivante.

A la fin du XVIe siècle, les épidémies de démonomanie, et par conséquent, les exécutions redoublent. Il y en a en Alsace (1541), à Cologne (1564), en Savoie (1574), à Toulouse (1577), en Lorraine (1580), dans le Jura (1590), dans le Brandebourg (1590), en Béarn (1605) (1).

Ces épidémies de sorcellerie n'étaient que des épidémies de folie. Nous reviendrons tout à l'heure sur ce qu'il faut entendre par folie épidémique. Constatons seulement qu'on en faisait une terrible justice. — « Les sorciers que le sénat de Toulouse eut à juger en 1577 étaient à eux seuls plus nombreux que tous les accusés non-sorciers qui furent déférés à la justice locale pendant l'espace de deux ans. Beaucoup d'entre eux eurent à subir des peines plus ou moins graves ; près de quatre cents furent condamnés à périr au milieu des flammes, et, ce qui n'est pas fait pour exciter une

(1) Pour le détail de quelques-unes de ces épidémies, je renverrai au bel ouvrage de Calmeil (*la Folie considérée sous le point de vue pathologique, historique et judiciaire*, 2 vol.; Paris, 1845) qui a traité avec une érudition sûre et perspicace toutes ces questions. On peut aussi consulter le livre curieux et instructif de Simon Goulard (de Senlis) : *Histoires admirables et memorables de notre temps*; Paris, chez Jean Houzé, 1600, t. I, 1re partie, p. 43-61.

médiocre surprise, presque tous portaient la marque du diable. » (Grégoire de Toulouse.)

En Savoie, à peu près à la même époque (1574), on brûla beaucoup de sorciers. Lambert Daneau (1), qui nous raconte brièvement leur histoire, nous dit qu'en un an on brûla plus de quatre-vingts sorciers dans la seule ville de Valery. Il ne nous dit pas combien on en fit périr pendant ce temps dans les autres villes ; mais on peut supposer qu'il en fut exécuté un grand nombre. « En Savoie, on les appelle Eryges, du mot Erinnis, comme je crois, qui signifie diablerie, furie infernale et envie de tuer quelqu'un ; combien que quelques-uns aiment mieux les appeler Iriges, du mot grec Iynx, qui signifie certaines espèces d'oiseaux hideux et effroyables, qui vont seulement de nuit, comme font ces sorciers quand ils vont en leur synagogue. » En général, ces sorciers étaient de pauvres pâtres ; « si épais qu'on ne les peut dénicher quoiqu'il s'en fasse une diligente perquisition, et une plus rigoureuse justice. » D'ailleurs ils ne se recrutaient pas seulement parmi les gens du peuple, mais encore « parmi les gentilshommes, damoiselles, gens savans et qui ont bruit d'avoir bien étudié. » Daneau ajoute que la sorcellerie est en Savoie un mal très ancien, et que depuis Irénée ce pays est fameux par ses sorciers. Nous avons assez insisté sur les procès faits aux sorcières pour ne pas revenir sur ceux de Savoie. C'est toujours le même délire, la même confession de visions fantastiques, de diables noirs, blancs, verts, baillant des poudres magiques, avec la torture et le bûcher pour épilogue.

Les procès de sorcellerie en Lorraine (1580-1595) nous sont connus par le livre de Nicolas Rémi (2). Nicolas, ainsi qu'on peut le voir par le seul titre de son livre, n'est pas doux pour les sorcières. Comme tous ses contemporains, il est d'une crédulité admirable. Il croit au diable, et il a de bonnes raisons pour y croire ; car pendant sa jeunesse, comme il passait sa nuit à jouer avec ses camarades à Toulouse, un démon s'amusait à leur jeter des pierres aux jambes,

(1) *Deux Traités nouveaux, très utiles pour ce temps. Le premier touchant les sorciers, augmenté de deux procès extraits des greffes pour l'éclaircissement et confirmation. Le second contient une brève remontrance sur les jeux de cartes et de dés,* chez Jacques Baumet, 1569.

(2) Nicolas Rémi, conseiller intime du sérénissime duc de Lorraine, *Démonolâtrie d'après les jugemens, suivis de mort, d'environ neuf cents personnes qui, pendant l'espace de quinze ans en Lorraine, payèrent de leur vie leur crime de sortilège ;* Cologne, chez Henry Falckenburg, 1596. (Bibl. nat. R. 2569). Dans le même volume on trouve un traité de Georges Pictor, docteur-médecin de la curie impériale à Ensisheim (Haute-Alsace) : *des Démons qui se réunissent à certaines périodes lunaires* et un *Abrégé de magie cérémoniale* (incomplet), chez Henry Pierre ; Bâle, 1562.

et les incommodait fort. De vrai, ce démon n'était pas des pires, car, s'il était importun, au moins ne faisait-il aucun mal. Rémi en conclut que le diable est partout, dans les temples les plus saints, dans les cellules des anachorètes, au milieu des saints conciles. A force de croire au diable, on finit par ne plus croire à Dieu.

En Lorraine, Rémi retrouva le démon. Cette fois il s'agissait de le combattre, et on peut être assuré que Rémi ne s'en fit pas faute. Les moindres indices lui servent pour retrouver la trace de Satan. Un jour, Catherine souffle sur un charbon allumé près du visage de Lolla, qui était enceinte. Par ce maléfice, Lolla ressentit aussitôt les douleurs de l'enfantement et put à peine rentrer au sien domicile devant que d'accoucher. Catherine est prise et brûlée comme sorcière. — Jeanne prend une coquille d'escargot et la réduit en poudre; cette poudre fait mourir tous les moutons de Barbara. Sur ce point Rémi disserte fort savamment. Cette poudre était-elle nuisible en elle-même ou par l'intention de nuire? En fut-il comme de cette fontaine de Dodone, dont parle Pline, où les flambeaux éteints s'allumaient et où s'éteignaient les flambeaux allumés? Le savant conseiller de Lorraine restant indécis, il nous est bien permis de ne pas résoudre la question. Des voyageurs s'égarent la nuit, et ne peuvent retrouver leur chemin, c'est la vieille femme qu'ils ont rencontrée tout à l'heure qui leur a jeté un sort. Ce qui préoccupe surtout Rémi, ce sont les effets des poudres magiques sur la santé. Il s'étend avec complaisance sur ce sujet, cherchant des exemples chez les anciens, parmi lesquels il a surtout lu et relu *l'Ane d'or* d'Apulée, et il prend pour argent comptant la fantaisie du romancier latin. Que les maladies aient une cause naturelle, simple, voilà ce que Rémi ne saurait admettre. En cherchant bien, on finit toujours par découvrir une sorcière. Un paysan est blessé par une épine, c'est une sorcière qui envenime le mal. Le mal guérit, c'est que la sorcière a eu peur. Un jeune enfant, debout près de la fenêtre, tend le bras pour prendre un nid d'oiseaux : il tombe et meurt des suites de sa chute. N'y a-t-il pas évidemment de la sorcellerie? Le pis de toutes ces sottises, c'est qu'elles se terminent toujours par un bûcher allumé.

La sorcière qui avait fait tomber l'enfant par la fenêtre était une vieille mendiante qu'on appelait l'ânière. On la prend, on l'interroge, on la torture. Pendant qu'elle est ainsi soumise aux horreurs de la question, la pauvre folle, les cheveux hérissés et la stupeur dans les yeux, regarde fixement un des angles de la salle : « C'est le démon, dit-elle, mon petit maître (*magistellus*), qui me regarde. Il a l'aspect féroce ; ses doigts sont crochus et bifurqués comme ceux des crabes ; sur son front s'élèvent deux cornes toutes droites. » En

vain Rémi, effrayé, écarquille les yeux pour découvrir Satan : il ne peut rien voir. L'astuce du diable fut telle qu'il ne se montra qu'à l'ânière sa complice. Une si méchante sorcière devait être brûlée : elle le fut en effet.

Parmi les femmes qu'on brûlait, les unes étaient folles, les autres hystériques. A ce titre, la marque du diable, c'est-à-dire l'anesthésie, était le plus souvent constatée. On faisait cette recherche avec d'autant plus de soin que c'est l'indice le plus grave de sorcellerie, et qu'aucune confession ne vaut la trace de la griffe de Satan. Rémi remarque avec raison que l'insensibilité est souvent accompagnée d'anémie. On a beau piquer et couper la peau où le diable a mis sa griffe, c'est à peine s'il s'écoule quelques gouttes de sang, tandis que, tout autour de la marque diabolique, le sang, dès qu'on a fait une plaie, jaillit abondamment. Enfin l'anesthésie n'occupe que la peau, les parties profondes restent sensibles.

Pour échapper aux douleurs de la torture ou du bûcher, certaines prisonnières essaient de se tuer (rien de plus commun que le suicide dans la folie et dans l'hystérie). Souvent ces desseins aboutissent, grâce à la protection du diable : quelquefois au contraire la tentative de suicide avorte, Dieu dans sa clémence permettant que les infâmes sorcières soient brûlées. Il est encore un autre moyen de se soustraire aux douleurs de la question, c'est de se graisser le corps avec des onguens diaboliques et des poudres maudites (contenant probablement de la mandragore ou de la belladone). Il peut même arriver que des geôliers infidèles vendent ces graisses aux accusées. Elles supportent ainsi plus facilement la douleur, ce dont Rémi, naturellement, prend grande indignation. Il s'étonne surtout de voir certaines femmes envahies, pendant qu'on leur fait subir la question, par une sorte de léthargie avec une insensibilité complète. Il est probable que cette léthargie diabolique n'était que la fin de l'attaque démoniaque, analogue à celle que nous avons décrite dans la première partie de cette étude.

A la fin de son livre, Rémi s'indigne contre ceux qui seraient tentés d'être indulgens pour les sorcières. Malheur à ceux qui veulent amoindrir le châtiment d'un crime si horrible et exécrable, alléguant pour excuse l'âge, le sexe, l'imprudence ou la frayeur des criminelles! « Tant d'impiétés, de maléfices, de monstrueuses passions, ne peuvent être justement punies que si l'on emploie tous les tourmens d'abord et le bûcher ensuite. »

Sur l'épidémie de sorcellerie du Jura, nous avons, par Boguet, qui malheureusement eut à juger beaucoup de sorciers dans cette contrée, des détails assez précis. Boguet, comme tous les contem-

porains, et plus spécialement les magistrats, croit aveuglément aux démons et à leur puissance. Cette puissance n'a pas de limite. « Il n'y a théologien qui puisse mieux interpréter la sainte Écriture qu'eux ; il n'y a jurisconsulte qui sache mieux que c'est des testamens, des contrats et des actions ; il n'est médecin qui entende mieux la composition des corps humains et la vertu des cieux, des étoiles, des oiseaux, des poissons, des arbres, des herbes, des métaux et des pierres. » Le diable peut tout. Voilà son axiome fondamental : voilà la base inattaquable de tous ses jugemens. Aussi, plus une accusation est absurde, plus elle paraît vraisemblable au grand juge. Il raconte très sérieusement l'histoire d'une pomme placée sur la margelle d'un pont, et de laquelle sortait un bruit et tintamarre si grand que l'on avait horreur de passer par là; heureusement quelqu'un, plus hardi que les autres, prit un long bâton et jeta la pomme dans le lac. Pourquoi cette pomme était-elle si bruyante? c'est que, depuis la faute d'Ève, la pomme est un fruit cher au diable, et des sorciers avaient placé celle-là sur le pont afin de mettre à mal quelque chrétien.

C'est à Saint-Claude, dans le Jura, à quelques lieues de Ferney, que les sorciers avaient machiné leurs trames : c'est là que Henri Boguet tint assises de justice. Quelle justice, grand Dieu! Il suffit, pour être édifié sur son compte, de relire la citation que nous avons faite précédemment. Françoise Secrétain, accusée par un enfant de huit ans, possède un chapelet dont la croix n'a que trois côtés; d'où l'on tire un indice contre elle. Elle ne pleure pas pendant que le juge lui parle; l'indice est plus grave encore. Elle a les yeux penchés contre terre pendant qu'on l'interroge; assurément cela est grave, car elle se consulte à Satan sur ce qu'elle doit répondre au juge qui l'interroge. Enfin on lui coupe les cheveux ras : elle est terrifiée, et avoue tous ses crimes : 1° qu'elle avait baillé cinq démons à Louise Maillat; 2° qu'elle s'était dès longtemps baillée au diable et que le diable avait la semblance d'un grand homme noir; 3° que le diable... 4° qu'elle avait été une infinité de fois au sabbat, et qu'elle y allait sur un bâton blanc; 5° qu'étant au sabbat, elle y avait dansé, et battu l'eau pour faire la grêle; 6° qu'elle et Gros-Jacques Bocquet avaient fait mourir Louis Honoré d'une poudre que le diable leur avait baillée!

Voilà déjà deux coupables. Avec une louable persévérance, Boguet finit par en trouver d'autres. Thiévenne Paget, gardant des vaches aux champs, en perdit une; comme elle se déconfortait, Satan s'adressa à elle et la gagna. Il en fit de même à Georges Gaudillon, qui se contristait de ne pouvoir conduire certains bœufs. Pierre Gaudillon, fâché de ce que sa faux ne coupait si bien que celle de

ses compagnons, se donna au diable (1). Satan apparut à l'instant à lui et le gagna. Claude Gaillard ayant soufflé contre Claude Perrier, tout aussitôt celle-ci tomba malade et enfin mourut. Tous ces malheureux, des fous, selon toute vraisemblance, sont saisis, interrogés, et ils confessent qu'ils vont au sabbat, les uns sur un bâton blanc, les autres sur un gros mouton noir, tantôt encore sur un bouc, sur un cheval, et le plus souvent par la cheminée. Quelquefois on va au sabbat à pied, quelquefois on n'y va pas du tout, et on y assiste cependant. Ainsi, un jour, « un mari s'aperçoit que sa femme pendant la nuit ne souffloit ni ne pipoit. Il l'espoinçonne, et s'aperçoit avec horreur qu'elle ne sent pas. » A ce moment, le coq chante, et l'épouse se réveille en sursaut. N'est-il pas évident qu'elle revient du sabbat? d'autant plus, ajoute judicieusement le mari, qu'il est mort du bétail à quelques miens voisins. Boguet, lui, n'admet pas qu'on puisse aller au sabbat en esprit seulement. Il semblerait alors qu'il dût conclure que cette femme n'est pas sorcière. Point du tout, c'est une sorcière, mais qui n'a pas été au sabbat.

A ces accusées on en joignit deux autres, dénoncées aussi par Françoise : Pierre Uvillermoz et Rolande Duvernois. « Cette Rolande, amenée devant le juge, se mit à japper comme un chien, roulant les yeux dans la tête avec un regard affreux et épouvantable. On jugea qu'elle étoit non-seulement sorcière, mais possédée, ce qui fut confirmé, car il lui fut impossible de prononcer le saint nom de Jésus. » On dut procéder alors, avant la punition de la sorcière, à l'exorcisme de la possédée. Le prêtre arrive, conjure le démon de lui dire son nom ; le démon, non sans difficulté, répond qu'il s'appelle Chat, qu'ils étaient deux, que son compagnon se nommait Diable. Alors se livre un combat entre le prêtre et Satan. Le prêtre s'aidait de prières et de conjurations, le diable se défendait avec blasphèmes et moqueries. C'était une chose étrange de voir comme il se servait du corps et des membres de la possédée. Tantôt elle regardait le prêtre de travers, tantôt elle lui faisait la grimace, et tordait la bouche en se moquant de lui. Enfin, le soir, un des démons sort par la bouche sous la forme d'une limace noire qui fait deux ou trois tours en terre et disparaît. Par malheur, le Chat restait encore, et celui-là fut plus opiniâtre. Le prêtre, à force d'exorcismes, finit par l'exaspérer; de sorte qu'après force contorsions, jappemens, hurlemens, il se décida à quitter le corps de Rolande. Restait la sorcière, qui fut brûlée le 7 septembre 1600. « Mais comme l'on sortit cette femme hors de prison, l'air à l'instant

(1) C'est de là évidemment que vient l'expression populaire : *on se donne au diable*, quand on ne réussit pas à faire ce qu'on a entrepris.

s'obscurcit de nuées fort épaisses qui vinrent se résoudre en pluies si abondantes qu'à peine put-on allumer le feu pour la brûler. » Les autres complices du diable furent brûlées comme Rolande, mais Satan ne leur fit pas la même faveur, et aucune pluie ne tomba pour éteindre le bûcher.

Boguet, en homme prudent, n'a pas voulu laisser perdre les fruits de son expérience judiciaire, et à la fin de son livre il adresse, sous forme d'aphorismes, quelques bons conseils à ceux qui doivent juger des sorcières. Nous ne rapporterons que celui-ci : « Art. 63. Non-seulement il faut faire mourir l'enfant sorcier qui est en âge de puberté, mais encore celui qui est au bas (au-dessous de douze ans) si on reconnoît qu'il y ait de la malice en lui. Bien est vrai que je ne voudrois pas pratiquer en ce cas la peine ordinaire des sorciers, mais quelqu'autre plus douce, comme la corde. »

Vers la fin du XVIe siècle, ce ne sont plus les inquisiteurs et les prêtres qui ont la direction des procès de sorcellerie; la justice civile, au moins en France, prend le premier rang. Bien plus, des prêtres seront accusés de sorcellerie et périront sur le bûcher. Déjà auparavant il y avait eu quelques exemples de prêtres sorciers; le curé de Soissons, par exemple, dont parle Froissart, qui baptisa un crapaud, lui bailla l'hostie consacrée, et, pour ce, fut brûlé tout vif. Le curé de Saint-Jean-le-Petit, à Lyon, avait été brûlé en 1548 pour avoir dit et confessé qu'il ne consacrait point l'hostie quand il disait la messe afin de faire damner ses paroissiens. Bodin, et surtout de Lancre, estiment que ces châtimens sont fort justes. « Quand le prêtre s'oublie jusque-là de se dédier à Satan, la peine ne peut être assez grande. » De Lancre nous raconte l'histoire de messire Pierre Aupetit, âgé de cinquante ans, et prêtre depuis trente ans; ce malheureux, étant accusé de sorcellerie par le sénéchal du Limousin, n'avoue rien d'abord. Mais à la torture, il confesse des choses étranges : que le diable lui apparaissait en forme de mouche, de papillon, de chat; qu'il lui avait tourné le petit doigt, et rendu si raide qu'il ne pouvait le plier; qu'il allait au sabbat, et lisait dans un livre imprimé avec des mots étranges qu'il n'entendait nullement. Le pauvre Aupetit, dégradé d'abord par l'évêque de Limoges, est ensuite brûlé tout vif avec force amendes.

Au commencement du XVIIe siècle, dans cette partie du pays basque français qu'on appelle le Labourd, il y eut une effroyable épidémie de démonomanie. Un seigneur de Santa-Fé, chez qui on avait fait le sabbat, et à moitié fou, alla demander assistance au Parlement de Bordeaux. Une commission royale fut donnée à deux magistrats de cette assemblée, MM. d'Espagnet et de Lancre. Mais bientôt d'Espagnet dut retourner à Bordeaux. De Lancre reste

seul en face d'une multitude de sorciers, de sorcières, de démons, au milieu d'une population hostile, qui ne parle pas français, et dont il ne comprend pas la langue. Il s'acquitte néanmoins fort bien de sa tâche, puisqu'en quatre mois il parvient à faire brûler près de quatre-vingts sorcières. Il est si satisfait de son triomphe qu'il ne veut pas que le souvenir en soit perdu. C'est pour cela qu'il écrit son fameux livre sur l'Inconstance des démons, titre assez obscur, encore qu'il ait pris soin d'essayer de l'expliquer au début de son ouvrage (1). Grâce à ce livre, on peut faire l'histoire de l'épidémie démoniaque du Labourd. Après tout l'historien paraît sincère. Michelet en parle comme d'un galantin, bel esprit, et coureur de ruelles. Ce caractère n'apparaît pas bien clairement dans le livre de de Lancre, et, à mon sens, rien ne prouve qu'il ait séduit de jeunes sorcières, comme Michelet l'en accuse un peu légèrement.

Malgré la crédulité de de Lancre et sa facilité à admettre toutes les histoires qu'on vient lui raconter, il est déjà de son siècle par une certaine indifférence pour l'autorité religieuse et les tribunaux de l'inquisition. Il parle au nom d'un principe tout différent, au nom du roi et de la loi. « Le prêtre, dit-il, perd son privilège, s'il a composé ou affiché par les carrefours quelque libelle diffamatoire, à plus forte raison, s'il est sorcier et s'il favorise les sorciers. » Malgré l'évêque de Bayonne, on saisit cinq prêtres fortement soupçonnés d'aller au sabbat. Heureusement, dit Michelet, le diable secourut les accusés mieux que l'évêque. Comme il ouvre toutes les portes, il se trouva un matin que cinq des huit échappèrent. Les commissaires, sans perdre de temps, brûlèrent les trois qui restaient. L'un de ces prêtres, nommé Bocal, n'avait que vingt-sept ans. La plus grosse charge qu'il eut contre lui fut que « sa mère, ses sœurs et toute sa famille étaient sorciers et diffamés de tout temps de ce crime. Lorsqu'il eut dit sa première messe, il avait rendu l'argent des offrandes à sa mère, en récompense de ce qu'elle l'avait dès sa naissance voué au diable, comme font la plupart des autres mères sorcières. »

On peut, jusqu'à un certain point, par le caractère des habitans du Labourd, expliquer comment une épidémie de sorcellerie put

(1) *Tableau de l'Inconstance des mauvais anges et démons, où il est amplement traité des sorciers et de la sorcellerie. Livre très utile et nécessaire non-seulement aux juges, mais à tous ceux qui vivent dans les lois chrétiennes, avec un discours contenant la procédure faite par les inquisiteurs d'Espagne et de Navarre à cinquante-trois magiciens, apostats, juifs et sorciers en la ville de Logrogne en Castille, le 9 novembre 1610, en laquelle on voit combien l'exercice de la justice en France est plus juridiquement traité, et avec de plus belles formes, qu'en tous autres empires, royaumes, républiques et états*, par Pierre de Lancre, conseiller du roi au Parlement de Bordeaux, à Paris, chez Nicolas Buon, in-4°, 1613.

sévir parmi toute la population. De Lancre nous fait, des Basques, une description qui ne laisse pas que d'être intéressante. « Le Labourd, dit-il, est une côte de mer qui rend les gens rustiques, rudes et mal policés, desquels l'esprit volage est attaché à des cordages et banderolles mouvantes comme le vent, qui n'ont autres champs que les montagnes et la mer, autres vivres et grains que du millet et du poisson, ne les mangent sans autre couvert que celui du ciel, ni sur autres nappes que leurs voiles. Bref, leur contrée est si infertile qu'ils sont contraints de se jeter dans cet élément inquiet, logeant toute leur fortune sur les flots qui les agitent nuit et jour, qui fait que leur commerce, leur conversation et leur foi est du tout maritime. Toujours hâtés et précipités, ils se jettent presque tous à cet inconstant exercice de la mer, et méprisent le constant labeur et culture de la terre. Et bien que nature ait donné à tout le monde la terre pour nourrice, ils aiment mieux, légers et volages qu'ils sont, la mer orageuse que cette douce et paisible déesse Cérès. »

Si quelque part il y a eu un sabbat, et nous savons que la chose est fort douteuse, c'est assurément dans le Labourd, en 1609. Pour peu que l'on ne soit pas bien convaincu que les hystériques savent mentir impudemment, délirer en conservant toutes les apparences de la raison, pour peu que l'on oublie que l'hallucination d'un fou lui paraît une vérité incontestable, on s'imaginerait que le sabbat a réellement existé, tant sont précises les descriptions qu'en donnent les sorcières. « Le sabbat est comme une foire de marchands mêlés, furieux et transportés, qui arrivent de toutes parts, une rencontre et mélange de cent mille sujets d'une nouveauté effroyable, qui offense l'œil et soulève le cœur. Il s'en voit de réels et d'autres prestigieux; aucuns plaisans, mais fort peu, comme sont les clochettes et instrumens mélodieux qu'on y entend, qui ne chatouillent que l'oreille, et ne touchent rien au cœur. Les courriers ordinaires du sabbat sont les femmes : elles volent et courent, échevelées comme furies, ayant la tête si légère qu'elles n'y peuvent souffrir couverture. On les y voit nues, ores graissées, ores non : elles arrivent ou partent perchées sur un balai, ou portées sur un banc, un pauvre enfant ou deux en croupe. Et lorsque Satan les veut transporter en l'air, ce qui n'est encore donné qu'aux plus suffisantes, il les élance comme fusées bruyantes, et, en la descente, elles fondent bas cent fois plus vite qu'un aigle ou un milan ne sauroit fondre sur sa proie. Les enfans sont les bergers qui gardent chacun la bergerie des crapauds, que chaque sorcière qui les mène au sabbat leur a donné à garder. On y voit encore de grandes chaudières pleines de crapauds et vipères, cœurs d'enfants non

baptisés, chair de pendus, et autres horribles charognes, et des eaux puantes, pots de graisses et de poisons, qui se prêtent et se débitent à cette foire, comme étant la plus précieuse marchandise qui s'y trouve. Avec des chansons d'une composition si brutale et en termes et mots si licencieux et lubriques que les yeux se troublent, les oreilles s'étourdissent, et l'entendement s'enchante de voir tant de choses monstrueuses et qui s'y rencontrent à la fois. Le diable s'y représente parfois en bouc, puant et barbu, quelquefois en tronc d'arbre épouvantable, et il y paroît écartelé et comme estropiat et sans bras. Que s'il y paroît en homme, c'est un homme gehenné, tourmenté, rouge et flamboyant comme un feu qui sort d'une fournaise ardente, homme effacé duquel la forme ne paroît qu'à demi, avec une voix cave, morfondue et non articulée, mais impérieuse, brûlante et effroyable; enfin on y voit en chaque chose tant d'abominables objets, tant de forfaits et crimes exécrables que l'air s'infecteroit, si je les voulois exprimer plus au long, et peut-on dire sans mentir que Satan même a quelque horreur de les commettre et il tient les enfans éloignés, de peur de les rebuter pour jamais par l'horrible vue de tant de choses. »

Toute cette fantasmagorie disparaît au chant du coq, sentinelle qui découvre les mauvais desseins de l'ennemi du genre humain. Voici les vers que de Lancre a faits sur ce sujet, mêlant, comme on voit, le grave au doux et l'agréable à l'utile.

Les démons courans qui se mirent
Dans les ténèbres de la nuit,
Quand du coq ils oyent le bruit,
Tout épouvantés se retirent.

C'est l'approche qui les tourmente,
Du jour, du salut, et de Dieu,
Qui fait abandonner le lieu
Aux sergens de la noire tente.

Dieu montra du coq la puissance
A saint Pierre, lui prononçant
Qu'au troisième cri de son chant
Il nieroit sa connoissance.

De là nous croyons que c'est l'heure
Que Jésus revint des bas lieux,
Quand le coq chantant si joyeux
De sa venue nous asseure.

Pour frapper de terreur Satan et ses complices, les commissaires royaux dressent l'échafaud sur la place même où Satan tenait le sabbat. Chaque fois qu'on menait une sorcière au supplice, elle était accompagnée de toute sa famille, « de sorte qu'étant perchée

au haut de la potence, elle voyoit père, mère, tantes, mari, femmes, sœurs, frères, filles, nièces, et une infinité d'autres parens, lesquels, la larme à l'œil, la convioient de se dédire. » Mais presque toutes, au moment de mourir, rétractent leurs aveux.

Cela n'embarrasse pas de Lancre. Vraiment cette rétractation est peu de chose. N'a-t-on pas des preuves plus certaines? N'a-t-on pas surtout cette preuve infaillible de sorcellerie, le stigmate du diable? Le commissaire du roi, dans son récit, s'étend sur la recherche de cet indice, et les détails qu'il donne ont un grand intérêt médical; car la marque du diable, c'est l'anesthésie, c'est-à-dire la preuve de l'hystérie. Ainsi, par un étrange retour, ce qui, au XVIIe siècle, était un indice de crime est aujourd'hui une preuve d'innocence. Deux personnes aident de Lancre à découvrir le stigmate diabolique : un chirurgien étranger, qui y devint merveilleusement entendu et suffisant, et une jeune fille de dix-sept ans, nommée Morguy, à laquelle Michelet, on ne sait pas trop pourquoi, fait jouer un rôle très important dans les procès du Béarn. Le chirurgien était pour les vieilles sorcières; on avait trouvé raisonnable « d'éteindre en lui la concupiscence que certaines explorations peuvent amener, et on lui faisait seulement voir *des charognes en vie*, si horribles, que le diable lui-même devait en avoir dégoût. » Pour constater la marque satanique, on prend une aiguille, une épingle, une alène, et on cherche par tout le corps la place où le diable a mis sa griffe. De Lancre dit que souvent cela est cruel, une espèce de *bourrelage*, mais il ne s'étend pas sur cette vaine émotion. D'ailleurs certains faits sont par lui bien observés. Quelquefois, dit-il, tout le corps est une seule marque; fait intéressant qui montre bien qu'il y avait des anesthésies totales, et probablement aussi des hémi-anesthésies. Quelquefois, au bout de quelques jours, la marque a disparu. Quelquefois elle est toute superficielle. Souvent aussi, malgré la blessure, il ne s'écoule pas de sang. Tous ces détails sont fort exacts et concordent bien avec ce que nous savons de l'hystérie. Point de doute que, si on examinait avec les méthodes d'autrefois les pauvres malades de la Salpêtrière, on les trouverait presque toujours marquées. On pourrait ainsi décrire la forme de la griffe du diable, constater qu'elle est passagère, qu'elle va en augmentant ou en diminuant d'étendue. Pour expliquer ces irrégularités qu'il ne comprend pas, de Lancre a recours à l'explication ordinaire. « Quant aux marques des sorciers, Satan les imprime, les efface et quelquefois ne les marque pas du tout, selon qu'il reconnoît la chose lui être plus avantageuse. » Notre magistrat acquit ainsi une grande expérience, de sorte que, plus tard, lorsqu'il retourna à Bordeaux, Messieurs de la Tournelle le consultaient dans les cas

difficiles. Une jeune fille de dix-sept ans avait été examinée en vain. De Lancre fut très habile : il trouva que l'œil gauche était plus hagard que l'autre, et qu'il y avait dans la pupille de l'œil un petit nuage qui semblait une patte de crapaud.

Au reste, les preuves ne manquent pas pour affirmer que les femmes, jeunes ou vieilles, examinées ou brûlées par de Lancre, étaient de véritables hystériques. Elles sont hardies, cyniques, sans pudeur, contant les circonstances les plus obscènes avec une telle liberté qu'elles semblent faire gloire de ces détails. Elles prennent un singulier plaisir à tout raconter. « Elles ne rougissent point, quelqu'impudente question ou sale interrogatoire qu'on leur fasse. »

Comme ceux qui les ont précédés, Sprenger, Boguet, Bodin, Le Loyer, les commissaires royaux au pays de Labourd sont froidement cruels, et la pitié ne saurait les émouvoir. La déposition des enfans d'une sorcière suffit pour la faire condamner. Un enfant de huit ans, et encore d'âge plus bas, marqué de marques insensibles, est un témoin fort croyable. Les enfans eux-mêmes sont punissables ; s'ils vont au sabbat, ils seront fouettés trois fois auprès du bûcher où on brûle leurs parens ; s'ils ont fait du poison, ils seront condamnés à mort. Quant aux sorcières qui se repentent, outre qu'elles sont fort rares, il ne faut leur pardonner qu'à bon escient, c'est-à-dire après s'être assuré qu'elles ne recommenceront pas. En effet, presque toutes les sorcières repenties retournent à leur crime, de sorte qu'en général le pardon est une mauvaise mesure.

En somme, si de Lancre eut la satisfaction de faire brûler beaucoup de sorcières, il eut le regret d'en laisser échapper un grand nombre. Elles se sauvèrent en Espagne, par delà les Pyrénées. A Logrono, il y eut cinq sorcières brûlées en 1610. Mais les inquisiteurs d'alors se montrèrent plus humains que Messieurs du Parlement de Bordeaux. La plupart des sorcières d'Espagne échappèrent. Quant à de Lancre, il s'est consolé en écrivant son livre, et en vantant la supériorité de la justice du roi sur celle des gens d'église.

Après les exécutions du pays basque et de Logrono, on n'allumera plus de bûcher collectif. On brûlera isolément quelques sorciers, Gaufridi, Urbain Grandier et d'autres, mais on ne jettera pas aux flammes toute une population (1). La sorcellerie elle-même

(1) Il faut excepter les sorcières d'une province de Suède. Dans l'année 1670, c'est-à-dire il y a deux siècles, on y brûla jusqu'à quatre-vingt-cinq sorcières (Calmeil). Au demeurant, il est probable qu'en compulsant les archives communales, non-seulement de la France, mais des autres pays d'Europe, on trouverait des exécutions pour crime de sorcellerie beaucoup plus nombreuses qu'on le suppose. M. Ch. Potvin a trouvé dans les registres de plusieurs villes de Belgique des documens intéressans, où sont décrits des raffinemens de cruauté qu'on ne peut lire sans émotion. — *Albert et Isabelle. Fragmens de leur règne*, par Ch. Potvin; Paris, 1861.

prendra une autre forme : on n'alléguera plus les faits absurdes, invraisemblables, que Sprenger, Nider et leurs successeurs laïques admettent si naïvement. Le siècle de Descartes et de Pascal n'est pas celui de la crédulité absolue. On voit cesser le sabbat, les loups-garous, les maléfices, tous ces méfaits de Satan qui paraissent à de Lancre, en 1610, des réalités indiscutables, et pour lesquelles le bûcher est la seule punition assez forte. Désormais Satan n'a plus qu'une manière d'être, c'est la possession. Chassé du monde, il se réfugie chez les jeunes religieuses hystériques.

Il est facile de comprendre la raison de cette défaite partielle. Les maléfices et les changemens d'hommes en bêtes sont des superstitions grossières. Au milieu de toutes les balivernes qui effrayaient tant Bodin, on ne saurait trouver un seul fait vrai, palpable, évident, qu'on relate avec procès verbal et signature des autorités. Les temps se sont corrompus tellement qu'il faut maintenant à une accusation un point d'appui solide et inattaquable. Ce point d'appui, on le trouve chez les possédées. Voilà une femme qui pousse des hurlemens et des cris farouches, qui se démène dans des contorsions inouïes, qui rejette, insulte, frappe les choses les plus saintes. Bien plus, ses compagnes, et généralement ses compagnes de cloître, car c'est une religieuse, font comme elle, parlent de démons qui les hantent, qui les poussent à exécuter des bonds étranges et à vociférer d'horribles blasphèmes. Voilà un fait positif qui défie toute incrédulité. Osez donc soutenir qu'il n'y a pas là un effet du diable, et que ces effrayans symptômes sont dus à une maladie du cerveau. Il faut presque arriver jusqu'à Pinel (1800) pour que la possession diabolique soit définitivement reléguée au nombre des formes de l'aliénation mentale.

Les procès de sorcellerie intentés ainsi à un seul individu ont plus d'intérêt peut-être que les procédures exercées contre toute une bourgade. Ce sont de véritables drames qui finissent, comme les drames du boulevard, après des péripéties diverses, par la mort violente, théâtrale, du principal personnage. La France a eu le privilège de ces sortes de scènes. De 1610 à 1640, il y a eu trois procès, inégalement célèbres, celui de Gaufridi (1610), celui d'Urbain Grandier (1634) et celui de Boullé (1638).

Quelque temps après que Romillion, protestant converti, honnête et bon prêtre, eut fondé l'ordre des ursulines, à Aix, en Provence, deux des religieuses de ce couvent furent prises de mouvemens extraordinaires et d'autres symptômes merveilleux. On peut deviner que ces symptômes sont tout à fait analogues à ceux que nous avons décrits déjà, en parlant de l'hystéro-épilepsie. Conformément à la croyance générale, Romillion supposa que ces

religieuses étaient possédées. Il essaya de les exorciser, mais il ne réussit pas, et les démons continuèrent à tourmenter les deux ursulines. Convaincu de son impuissance, le pauvre Romillion dut recourir à de meilleurs exorcistes. Les deux possédées, Louise Capeau et Madeleine de la Palud, fille d'un gentilhomme provençal, furent menées au couvent de Sainte-Baume, à l'inquisiteur Michaélis (1). Michaélis, ne se croyant pas lui-même assez fort, appela un dominicain flamand, le père Domptius. Il était de Louvain, dit Michelet, il avait déjà exorcisé, et était ferré en ces sottises. Louise, plus folle que méchante, mais méchante dans sa folie, avoue qu'elle a trois diables : Verrine, bon diable, catholique, léger, un des démons de l'air; Léviathan, mauvais diable, raisonneur et protestant; enfin un autre, celui de l'impureté. Le sorcier qui a donné ces diables, c'est le prince des magiciens d'Espagne, de France, d'Angleterre et de Turquie; c'est le prêtre Louis Gaufridi, alors curé de l'église des Accoules à Marseille. Madeleine, poussée par Louise et affolée de terreur, fait le même aveu. Elle reconnaît que Gaufridi a abusé d'elle par magie, et qu'il lui a envoyé toute une légion de diables, c'est-à-dire six mille six cent soixante-six (2). Michaélis, moine, qui détestait Gaufridi, prêtre séculier (3), profite de l'occasion qui lui est offerte. Il va dénoncer le magicien au parlement de Provence. Gaufridi était soutenu par les capucins, par l'évêque de Marseille et tout le clergé; mais le parlement et l'inquisition font cause commune et finissent par obtenir qu'on leur livre le curé des Accoules. Il est amené comme un coupable à Aix devant Madeleine de la Palud.

Sur quoi est fondée l'accusation? Sur les visions d'une hystérique. Madeleine est folle. Ses accès démoniaques ne diffèrent en rien des accès hystéro-épileptiques de la Salpêtrière. Toutes ses accusations sont des fantaisies absurdes, de même nature que les vociférations incohérentes des filles hystériques pendant leur délire. « A l'exorcisme, dit Michaélis, Béelzébut continuoit à tourmenter Madeleine, la jetant à terre sur son ventre, puis en arrière, sur le dos, avec violence, puis jusqu'à trois et quatre fois la prenoit au gosier pour

(1) C'est Michaélis qui nous a raconté cette histoire : *Histoire admirable de la possession et conversion d'une pénitente séduite par un magicien;* Lyon, 1614, in 8°. Michaélis a encore composé un autre ouvrage intitulé : *Pneumalogie ou discours des esprits en tant qu'il est besoin pour entendre et résoudre la matière difficile des sorciers, comprise en la sentence contre eux donnée en Avignon l'an 1582,* in-8°; Paris, 1587. Les mémoires du père François Domptius sur le procès de Gaufridi sont de 1610; Paris.

(2) Il faut lire dans *la Sorcière* de Michelet, pages 233-259, le récit de toute cette sombre histoire.

(3) *Homo homini lupus, mulier mulieri lupior, sacerdos sacerdoti lupissimus,* dit un proverbe du moyen âge.

l'étrangler. Au dîner, les diables lui donnèrent la torture et la tourmentèrent par continuels mouvemens de la tête jusqu'à terre; et au souper, lui donnèrent la même torture durant une heure, lui tournant les bras et les jambes et puis tout le corps, faisant cliquer les os, et bouleversant toutes les entrailles; la torture finie, l'assoupirent tellement qu'elle sembloit morte. »

Que Madeleine ait été séduite par Gaufridi, à qui elle avait été confiée par Mme de la Palud, sa mère, étant encore toute petite fille, cela est possible, mais non prouvé, comme le croit Michelet. Il ne faut pas tenir compte, pour charger un malheureux, des soi-disant révélations d'une hystérique. Ces révélations sont les hallucinations du délire et n'ont aucune réalité. D'ailleurs, ce n'est pas Madeleine qui accuse Gaufridi, c'est surtout Louise, qui l'appelle le prince des sorciers. « Il est plein d'iniquités. Il feint de s'abstenir de la chair, et toutefois il se soûle de la chair des petits enfans. O Michaélis, les petits enfans qu'il a mangés, les autres qu'il a suffoqués, et puis après déterrés, pour en faire des pâtées, crient tous vengeance devant Dieu pour des crimes si exécrables. » Quant à Madeleine, dans l'intervalle de ses accès, elle est saisie d'horreur en pensant que par elle Gaufridi mourra. A plusieurs reprises, elle essaie de se tuer, mais le courage lui manque, et, à trois reprises différentes, ses tentatives de suicide échouent. Dans ses accès et surtout en présence de Louise, dont le délire exalte le sien, Madeleine lance des imprécations contre Gaufridi. Triste et lamentable spectacle que celui de ces deux folles accusant un innocent de crimes imaginaires! Après que Louise accuse Gaufridi de manger des petits enfans, Madeleine ajoute en riant, et en se gaussant : « Il s'en soucie bien de votre merluche et de vos œufs, il mange de bonne chair de petits enfans qu'on lui apporte invisiblement de la synagogue. » Le pauvre prêtre jure par le nom de Dieu, par la Vierge et par saint Jean-Baptiste que toutes ces accusations sont fausses. « Je vous entends, dit Madeleine. Parlant de Dieu le Père, vous entendez Lucifer; par le Fils, Béelzébut; par le Saint-Esprit, Léviathan; par la Vierge, la mère de l'Antechrist, et le diable, précurseur de l'Antechrist, vous l'appelez saint Jean-Baptiste. »

Gaufridi sentit qu'il était perdu. Le courage lui manqua. A la torture, peut-être même avant la torture, il avoua tout; oui, tout, c'est-à-dire des crimes qu'il n'avait pas commis. Il avoue que le diable lui a apparu, lui a fait des visites fréquentes, l'attendant à la porte de l'église, que plus de mille femmes ont été empoisonnées par le souffle irrésistible que Lucifer lui a donné. « J'avoue, dit-il encore, que lorsque je voulois aller au sabbat, je me mettois la nuit à ma fenêtre toute ouverte, je sortois de ma

chambre, et Lucifer me prenoit, et en un instant, je me trouvois transporté au sabbat, y demeurant quelquefois une, deux, trois, quatre heures. » On chercha sur son corps la marque du diable. Quand on lui ôta le bandeau placé devant ses yeux, il apprit avec horreur que par trois fois on avait enfoncé l'aiguille sans qu'il la sentît. Donc il était trois fois marqué du signe de l'enfer. L'inquisiteur ajouta : « Si nous étions en Avignon, cet homme seroit brûlé demain. »

Il fut brûlé. Le 30 avril 1611, à Aix, à cinq heures du soir, Louis Gaufridi, prêtre bénédictin en l'église des Accoules, fut dégradé. Le bourreau le conduisit en face de la grande porte de l'église ; là, il dut demander pardon à Dieu, au roi et la justice. Sur la place des Prêcheurs, le bûcher était dressé. Le malheureux y monta, et quelques minutes après il n'était plus que cendres.

Trois religieuses que le délire de Louise et de Madeleine avait gagnées, et qui étaient atteintes d'accès démoniaques, finirent par guérir. Il n'en fut pas de même des deux principales héroïnes de ce drame. Madeleine de la Palud, devenue complètement folle, sortit du couvent. On la voyait marcher les pieds nus dans les rues de Carpentras, où elle demandait l'aumône de porte en porte. Quant à Louise, elle continua ses dénonciations. Les révélations de Verrine, son diable, firent brûler une pauvre fille aveugle nommée Honorée.

Le XVIIe siècle commençait par de terribles cruautés, par les exécutions du pays de Labourd, de Logrono et la mort de Gaufridi. Mais les temps sont déjà changés. Au lieu d'exciter l'admiration générale, ces iniquités de la superstition provoquèrent la colère et le mépris, au moins des savans et des philosophes. C'est l'époque où Bacon fait paraître son grand ouvrage (1620), où Harvey régénère la physiologie (1628), où Descartes prépare son *Discours de la Méthode*. Quelle singulière contradiction entre ces livres immortels et les compilations de sottises qui avaient, il y a vingt ans à peine, marqué le début du siècle (Le Loyer, Boguet, Bodin, de Lancre)! Un jeune homme, âgé seulement de vingt-quatre ans, et qui plus tard devint célèbre, Gabriel Naudé (1), se fit l'interprète de tous ceux que la vieille crédulité n'aveuglait pas. Il entreprit de justifier les magiciens. Ce qu'on appelle la magie n'est rien qu'un fatras absurde. Virgile n'a jamais été un sorcier, Raymond Lulle, Arnaud de Villeneuve, Paracelse, sont des savans et non des magiciens. Agrippa lui-même, le plus expert enchanteur de nos derniers temps, n'est pas un nécromancien, un adepte de Satan,

(1) *Apologie pour tous les grands personnages qui ont été faussement soupçonnés de magie;* à Paris, chez François Targa, 1625.

mais une des lumières de son siècle. Son fameux chien noir n'est pas le diable, mais un simple chien, très dévoué à son maître, et qui n'a rien de diabolique. Gabriel Naudé est singulièrement hardi dans ses appréciations. « Il semble, dit-il, que ce soit la propriété essentielle des philosophes mathématiciens et naturalistes d'être réputés magiciens, puisque les jurisconsultes et théologiens n'en ont jamais été accusés. Tous les pays qui avaient des gens doctes se pouvaient assurer d'avoir des magiciens, desquels nous voyons que, par le défaut des premiers, l'Allemagne s'est toujours montrée assez stérile. Comme s'il n'y avait pas d'autres écoles que les cavernes de Tolède, d'autres livres que les Clavicules (terme de magie), d'autres docteurs que les diables ! » Quant aux livres de sorcellerie, Naudé les traite comme il convient. « C'est une chose étrange que Del Rio, Le Loyer, Bodin, de Lancre, Godelmann, qui ont été ou sont encore personnes de crédit et de mérite, aient écrit si passionnément sur les démons, sorciers et magiciens que de n'avoir jamais rebuté aucune histoire, quoique fabuleuse et ridicule, de tout ce grand nombre de fausses et absurdes qu'ils ont pêlemêlées sans discussion parmi les vraies et légitimes. Il seroit grandement à souhaiter qu'ils fussent dorénavant plus religieux à n'avancer aucune histoire qu'après en avoir soigneusement examiné toutes les circonstances, et qu'ils voulussent balancer toutes choses à leur juste prix et valeur, pour ne se laisser induire à faire un jugement sinistre de quelqu'un sans grande occasion, et à forger ces accusations frivoles, pleines de vent et de mensonges, puisque, quand on vient à les examiner de près, on trouve ordinairement que ce ne sont rien que pures calomnies, soupçons mal fondés et paroles vaines, légères et étourdies. »

De fait, la sorcellerie était morte (1625), et les procès qui se firent après cette époque doivent être considérés comme des anachronismes. C'est pour cette raison sans doute que le procès d'Urbain Grandier est si célèbre. La conscience publique, qui avait sommeillé jusque-là, s'est enfin éveillée. De là un grand retentissement et une générale émotion (1). Le procès d'Urbain Grandier ressemble au

(1) On en retrouve la trace dans les nombreux pamphlets publiés alors sur le procès de Grandier : *Extrait des registres de la commission, etc.* (Poitiers, 1634); *Traité de la mélancolie, tiré des réflexions de M... sur le discours de M. Duncan* (La Flèche, 1635). *Apologie pour M. Duncan contre le traité de la Mélancolie. Récit véritable de ce qui s'est passé à Loudun* (Paris, 1634); *Véritable relation, etc.* (Paris, 1634); *l'Ombre d'Urbain Grandier, sa rencontre avec Gaufridi* (in-8°, 1634); *la Démonomanie à Loudun* (Loudun, 1634); *Admirable changement de vie d'un jeune avocat* (in-12, Loudun, 1636); *Véritable relation, etc., par le père Tranquille* (in-12, La Flèche, 1634); *Interrogatoire de M. Grandier* (in-8°, Paris, 1634). Il faut joindre à ces livres l'*Histoire des diables de Loudun* (Amsterdam, 1694); *Cruels effets de la vengeance du cardinal de Richelieu*

procès de Gaufridi. Les personnages ont changé; mais le drame est le même. Des religieuses folles, hystériques, accusent un prêtre de les avoir ensorcelées, et le prêtre expie sur le bûcher ce crime imaginaire.

La scène se passe à Loudun, au couvent des ursulines. Les ursulines étaient des demoiselles nobles, assez instruites, ayant lu la Bible et parlant quelque peu le latin. L'une d'elles, Claire de Sazilly, était parente du cardinal de Richelieu; la supérieure, celle qui fut malade la première, s'appelait Jeanne de Belciel. La maladie épidémique qui sévit plus tard, et avec tant de fureur, parmi les religieuses, commença en 1631, et peut-être plus tôt. En tous cas, elle resta à peu près ignorée, connue seulement de Mignon, confesseur de la supérieure. Mignon fit comme Romillion à Aix; il essaya d'exorciser les diables; mais, n'y réussissant pas, il s'adjoignit un prêtre fanatique, nommé Barré, qui était curé de Saint-Chinon. Le premier exorcisme public a lieu le 11 octobre 1631 devant Guillaume de Cerisay, bailli de Loudun, homme d'un esprit ferme et d'un grand courage, et devant Mannoury, chirurgien, lequel joua dans toute cette affaire un assez vilain rôle. Les démons exorcisés disent qu'Urbain Grandier est le sorcier qui les a convoqués.

Ce Grandier, curé de Loudun, élevé par les jésuites de Bordeaux, était un orateur éloquent, passionné, de grande mine. Intelligent et orgueilleux, il avait par ses allures provocantes, son mépris de l'opinion vulgaire, plus que par ses mœurs trop galantes, mécontenté et excité contre lui une partie de la ville. Quant aux religieuses, on ne peut douter que cet homme d'un esprit supérieur et d'une grande renommée n'ait fait une vive impression sur leur imagination. Grandier dédaigne l'accusation que portent contre lui Mignon et Barré. Son supérieur de Bordeaux, le belliqueux évêque de Sourdis, ancien marin, ne fait que rire de ces histoires de diables. Le bailli, sa courageuse femme et un médecin nommé Duncan, avaient par des preuves irréfutables démontré la vanité de tous les motifs de l'accusation, de sorte que pendant l'année 1632 et le commencement de 1633, on put croire qu'Urbain Grandier était sauvé.

Les démons cependant n'en continuaient pas moins leurs ébats. La renommée porta le récit de leurs hauts faits dans toute la France.

(Amsterdam, 1716); *Examen et discussion critique, etc.* (Liége, 1749). On voit que c'est toute une bibliographie. Cependant il n'y a là qu'une indication sommaire.

Au moment où je corrige les épreuves de cet article, je reçois communication d'un livre qui va paraître dans quelques jours chez L. Baschet (Paris, 1880) avec ce titre: *Urbain Grandier et les Possédées de Loudun.* M. le docteur Legué a pu, sur un sujet si souvent traité, et qui paraissait épuisé, réunir un très grand nombre de précieux documens inédits. Malheureusement les limites que je me suis assignées m'empêchent d'entrer dans plus de détails.

On venait de Paris, de Marseille, de Lille, pour les voir à l'œuvre. Richelieu, voulant faire cesser ce désordre, envoya à Loudun M. de Laubardemont, comme commissaire royal, avec pleins pouvoirs (novembre 1633). Les historiens et les poètes ont été sévères pour Laubardemont, et l'ont accusé de poursuivre Grandier par animosité personnelle. Ils le représentent comme un sinistre bourreau. Il est possible que cette légende ne soit pas tout à fait conforme à l'histoire, et je m'imaginerais volontiers que Laubardemont, comme de Lancre, Boguet, Bodin, comme tous les grands juges et commissaires des parlemens, croyait à la possession démoniaque et à la sorcellerie de Grandier. Dans ce lamentable procès, si injuste, il semble que tout le monde a été de bonne foi, Grandier en niant, Mignon, Barré et Laubardemont en affirmant, les ursulines en accusant dans leur délire les maléfices de Grandier.

Celles-là surtout étaient de bonne foi. Quelques pamphlétaires protestans du XVIIIe siècle, et quelques historiens du XIXe siècle ont imaginé je ne sais quelle comédie jouée de concert par les ursulines, Laubardemont et Richelieu pour perdre un prêtre libre penseur. C'est du roman. La vérité est que les ursulines furent terriblement et follement sincères. Leur maladie n'était pas simulée, mais réelle, tout aussi réelle que celle des folles que l'on enferme.

Voyons en effet quels symptômes elles présentent. « Au jour de l'exorcisme, la supérieure passa dans la chapelle, voulant frapper les assistans, et faisant de grands efforts pour outrager le père même (le père Surin). Au chant des hymnes, le diable commença à se tordre, et en se vautrant et en se roulant, il conduisit son corps (le corps de Jeanne de Belciel) jusqu'au bout de la chapelle, où il tira une grosse langue bien noire, et lécha le pavé avec des trémoussemens, des hurlemens et des contorsions à faire horreur. Il fit encore la même chose auprès de l'autel, après quoi il se releva de terre, et demeura à genoux avec un visage plein de fierté, faisant mine de ne vouloir pas passer outre ; mais l'exorciste, avec le saint sacrement en mains, lui ayant commandé de le satisfaire de parole, ce visage changea, et devint hideux, et la tête se pliant en arrière, on entendit prononcer d'une voix forte tirée du fond de la poitrine : « Reine du ciel et de la terre, pardon. » Les autres religieuses ont des accès analogues. « Étant renversées en arrière, la tête leur venoit aux talons, et elles marchoient ainsi avec une vitesse surprenante et fort longtemps. J'en vis une qui, étant relevée, se frappoit la poitrine et les épaules avec sa tête, mais d'une si grande vitesse et si rudement qu'il n'y a au monde personne, pour agile qu'il soit, qui puisse rien faire qui en approche. Quant à leurs cris, c'étoient des hurlemens de damnés, de loups enragés, de bêtes horribles. On

ne sauroit imaginer de quelle force elles criaient. Rien en cela comme dans le reste qui fût humain. » Quelquefois les convulsions sont remplacées par l'extase, la catalepsie, et des symptômes analogues au somnambulisme. « Dans leurs assoupissemens elles devenaient souples et maniables comme une lame de plomb, en sorte qu'on leur pliait le corps en tous sens, en devant, en arrière, sur les côtés, jusqu'à ce que la tête touchât par terre, et elles restaient dans la pose où on les laissait, jusqu'à ce qu'on changeât leurs attitudes. » M. Figuier, qui a donné l'histoire détaillée de ce fameux procès, pense qu'il y a eu à Loudun des faits analogues à la prétendue *lucidité* des somnambules (1). Mais ces faits sont des plus contestables, car il faut ajouter peu de foi au témoignage des exorcistes d'alors, fort crédules en général, et en particulier acharnés contre Grandier. D'ailleurs rappelons-nous que l'hystérie, l'hystéro-épilepsie, la catalepsie, le somnambulisme, sont des maladies voisines, que l'on passe facilement de l'une à l'autre, et que, dans tout accès démoniaque, il y a des périodes très analogues à l'accès de somnambulisme.

Le lendemain de son arrivée à Loudun, Laubardemont fait arrêter Grandier, l'auteur de toutes ces misères. Grandier persistant dans ses dénégations, on le fait comparaître devant les possédées pour confronter les démons et leur prince. La scène fut dramatique : car la présence de Grandier provoqua chez les religieuses de terribles accès. « Toutes les possédées firent entendre des cris fort étranges, persistant d'accuser Grandier de magie; ce furent des convulsions si horribles, des postures si épouvantables, que cette assemblée pouvoit passer pour un sabbat. » L'un des démons cria que Béelzébut était entre Grandier et le père Tranquille, capucin ; presque aussitôt toutes voulurent se jeter sur lui, s'offrant de le déchirer, de montrer ses marques et de l'étrangler, quoiqu'il fût leur maître. Ces violences et ces rages furent poussées à un tel point que, sans le secours des personnes qui étaient au chœur, Grandier eût infailliblement perdu la vie.

N'ayant rien avoué, Grandier fut appliqué à la torture. Le chirurgien Mannoury, qui avait déjà cherché sur l'infortuné prêtre les stigmates du diable, fut chargé de recommencer cette besogne. Mais comme Grandier témoigna sa répugnance à se laisser toucher par Mannoury, ce fut un autre chirurgien plus humain, nommé Fourneau, qui s'en acquitta. Comme les moines et les juges voulaient faire mettre des pointes de fer entre les ongles et la chair,

(1) Gaston, duc d'Orléans, venu à Loudun pour voir les possédées, témoigna que les démons pouvaient exécuter des ordres secrètement donnés.

Fourneau refusa. Malgré cet adoucissement, la torture fut terrible. Les jambes étant liées, on enfonça des coins à coups de maillet entre les cordes, de manière à ce que les os fussent broyés. Cependant Grandier, quoi qu'en aient dit ses accusateurs, n'avoua rien; il reconnut cependant qu'il était l'auteur d'un manuscrit trouvé dans ses papiers, et qui traitait du célibat des prêtres.

Le 18 août 1634, Urbain Grandier, curé de Loudun, fut conduit à la place de Sainte-Croix, à Loudun, attaché à un poteau sur le bûcher, et brûlé vif, avec les pactes et caractères magiques témoignant l'énormité de son crime (1).

La légende raconte que tous ceux qui avaient contribué à la mort de Grandier, assignés par le prêtre innocent au tribunal de Dieu, furent punis dans un bref délai. Cependant Jeanne de Belciel, la supérieure, vécut encore assez longtemps, et quitta la vie en odeur de sainteté. Laubardemont ne mourut qu'en 1651. Il est vrai que le père Lactance, le père Surin, le père Tranquille, le chirurgien Mannoury, tous personnages, qui, à des degrés divers, avaient contribué à la mort de Grandier, furent saisis par les mêmes diables dont ils avaient recueilli les accusations. C'est dire qu'ils devinrent fous, ou peu s'en faut. Il est probable que le spectacle effrayant qu'avaient présenté les hystériques du couvent dans leurs convulsions et leur délire ne fut pas sans exercer une fâcheuse influence. Peut-être même, sinon le remords, au moins l'incertitude d'avoir bien jugé, ont contribué à développer cette démonopathie chez les juges. C'est un signe des temps. Ni Rémi ni Bodin n'ont eu de remords. Ils ont vécu satisfaits de leur œuvre, pensant que rien n'est plus agréable à Dieu et propre au salut que le brûlement d'une sorcière. En 1634, il en est déjà tout autrement. Le père Lactance meurt dans des convulsions horribles, trente jours après Grandier; le père Surin est saisi par Isaacaron, le démon de

(1) M. Legué, dans son livre sur Urbain Grandier, donne le *fac-simile* d'une estampe populaire extrêmement rare (il n'en reste probablement qu'un exemplaire), représentant la mort de Grandier. Cette image, destinée aux gens du peuple, est accompagnée d'une légende assez naïve : « Urbain Grandier, curé de ladite ville, étoit natif du pays du Maine, magicien de profession. Il y a environ neuf ans qu'il fut reçu magicien, et marqué par Asmodée, le démon de luxure, lors de son institution, avec une marque faite en patte de chat, en quatre endroits, savoir... toutes lesquelles marques ont été trouvées, comme a dit Asmodée, aux exorcismes que faisoit Mgr l'évêque de Poitiers, assisté du R. P. Lactance, récollet. Ledit curé a trois frères, dont il y en a deux sorciers, et marqués, lesquels ont quitté le pays. Le diable et le curé s'entre-promirent trois choses : la première le rendre un des plus éloquens de ce temps, et de fait c'étoit merveilles de l'entendre; la seconde qu'il le feroit jouir des plus belles et principales demoiselles de Loudun, la troisième de lui donner un chapeau rouge (et moi je ne pense pas que le diable en ait entendu un autre que celuy de feu et de flamme, qu'il n'a pu éviter et qu'il a bien mérité). »

Jeanne de Belciel. Le malheureux exorciste, au moment où il commandait au démon de sortir, l'a vu disparaître du visage de la possédée et s'attaquer à lui. Le père Tranquille mourut en 1638. Voici ce qu'on grava sur sa tombe : « Ci gît l'humble père Tranquille, de Saint-Rémi, prédicateur capucin. Les démons, ne pouvant plus supporter son courage en son emploi d'exorciste, l'ont fait mourir par leurs vexations. » Mannoury le chirurgien vit, un soir, le spectre de Grandier lui apparaître, et il mourut quelques jours après. Il ne faut pas assigner à ces maladies quelque cause mystérieuse. La mort dramatique de Grandier avait été un événement terrible. Dans ces imaginations troublées, et ces consciences, nous le croyons, honnêtes et sincères, la lutte entre l'esprit nouveau et la crédulité ancienne a bien pu ébranler les fondemens de la saine intelligence et de la froide raison.

Le fait est que les convulsions étranges provoquées par les diables de Loudun ne cessèrent pas quand le sorcier fut brûlé. L'hystérie ne se dissipe pas aussi facilement que la fumée d'un bûcher, et on n'a pas encore prouvé que pour guérir des convulsions il suffise de sacrifier un innocent. Donc les ursulines continuèrent à délirer. La contagion gagna les séculières de la ville. Dans une ville voisine, parmi les dames et les demoiselles de la bourgeoisie, à Chinon, il y eut aussi des attaques démoniaques. Ce même Barré, qui avait d'abord exorcisé les religieuses de Loudun, pratiqua de nombreux exorcismes; « il auroit exorcisé des pierres. » Les diables des bourgeoises de Chinon désignèrent leurs princes : un certain curé nommé Santerre, puis un autre nommé Giloire. Les deux prêtres eurent fort peur. Cette peur était bien naturelle, car les exemples de Gaufridi et de Grandier n'avaient rien d'encourageant. Ils eurent recours à leurs supérieurs, à l'évêque de Tours, à l'archevêque de Paris, qui intercédèrent auprès de Richelieu. Les énergumènes furent mises dans une prison, où elles étaient tous les jours traitées « de la bonne manière ». Quant à Barré, il fut interdit et exilé (1640). Depuis deux ans déjà, à Loudun, les diables avaient cessé leurs contorsions, Richelieu ayant fait supprimer la pension de 4,000 livres qu'on allouait au couvent.

L'histoire des diables de Louviers est plus obscure que celle des diables de Loudun. Quoiqu'un innocent ait été brûlé, on s'en est fort peu inquiété. Les historiens, après s'être apitoyés sur Grandier, n'ont pas trouvé un mot de compassion pour le pauvre prêtre Boullé, qui périt sur le bûcher, accusé par une hystérique complètement folle. Michelet, dans le récit qu'il nous donne de cette histoire, montre une légèreté déplorable, et on peut dire qu'il n'en a pas compris la véritable signification.

Dans le couvent de Saint-François, à Louviers, l'année même où Urbain Grandier mourait sur le bûcher, des religieuses se sentirent possédées par des diables. Nous savons ce que signifie cette possession. « Ces quinze filles, dit un des témoins oculaires (1), se pâment et s'évanouissent durant les exorcismes, en telle sorte que leur pâmoison commence lorsqu'elles ont le visage le plus enflammé. Pendant cet évanouissement, qui dure quelquefois demi-heure et plus, l'on ne peut remarquer ni de l'œil ni de la main aucune respiration en elles, et elles reviennent d'une façon merveilleuse en remuant premièrement l'orteil, puis le pied, puis la jambe, puis la cuisse, puis le ventre, puis la poitrine et puis la gorge, le visage demeurant cependant interdit de tous ses sens, lesquels enfin il reprend tout à coup en grimaçant, et la religieuse hurlant et retournant en ses violentes agitations et précédentes contorsions. » — « Dagon (le diable qui possédait la sœur Marie du Saint-Esprit) fut quatre bonnes heures, nous dit le père Esprit de Bosroger, dans la plus grande rébellion qu'on puisse imaginer, pour empêcher la fille de communier, et pendant tout ce temps-là il lui fit souffrir d'étranges contorsions, la jeta par terre plusieurs fois, lui fit faire cent bonds, cent courses autour de l'église, la fit pousser, choquer et renverser le monde, s'élancer et sauter sur les autels, tâcher à tout rompre, dire cent paroles d'insolence, demander à tout le peuple des adorations, mépriser Dieu avec des bravades et des rages insensées. Enfin il lui fit dire cent blasphèmes horribles, le refrain ordinaire du démon. Pendant cette rage, les exorcistes, voyant ce Dagon sur le grand autel, l'interpellèrent par des prières. Comme si ce démon eût été frappé d'un coup de foudre, il tomba par terre jusque contre le balustre, sur la face, à plus de quatre ou cinq pas de l'autel. »

Chaque religieuse tourmentée avait son démon. « La sœur Marie du Sainct-Sacrement, fille du président de l'élection du Pont-de-l'Arche, est possédée par Putifar, le démon de Picard;

« Sœur Marie du St-Esprit, par Dagon, démon de Magdeleine Bavent;

« Sœur Anne de la Nativité, novice, par Léviathan;

« Sœur Barbe de Sainct-Michel, par Ancitif;

« Sœur Louise de Pinteville, fille du procureur général de la cour des aydes, de Normandie, par Arfaxat;

« Sœur Anne de Sainct-Augustin, tourmentée de Gonsague;

« Sœur Marie Chéron, possédée de Grongade;

« Sœur Marie de Jésus, possédée par Phaéton;

(1) J. Lebreton, théologien, *la Défense de la vérité touchant la possession des religieuses de Louviers*: Évreux, 1643, in-4°.

« Sœur Elizabet de Sainct-Sauveur, possédée d'Asmodée ;
« Sœur Françoise de l'Incarnation, possédée de Calconix (1). »

Parmi les religieuses ainsi atteintes, il y en avait deux plus malades que les autres, la sœur Anne de la Nativité et la sœur Magdeleine Bavent. Comme il arrive souvent en pareil cas, elles se détestaient et s'accusaient réciproquement de forfaits abominables. Par malheur, une de ces deux filles, Magdeleine Bavent, s'imagina que son confesseur, mort depuis quelque temps, le prêtre Picard, était un sorcier, l'instigateur, le complice de tous ces diables.

Il existe un livre curieux, assez rare, je crois (2), qu'on pourrait intituler: Mémoires de Magdeleine Bavent. Lorsque cette religieuse fut emprisonnée à Rouen, le R. P. Desmarets, de l'Oratoire, lui conseilla d'écrire le récit de sa vie. Le manuscrit confié au père Desmarets, probablement revu et recopié par lui, fut imprimé en 1652. Cette étrange confession d'une folle, Michelet l'a prise au sérieux. C'est avec les hallucinations, les visions de cette hystérique que l'historien a essayé de retracer les épisodes de la possession de Louviers. Comment un écrivain d'un tel génie s'est-il laissé abuser à ce point? Comment n'a-t-il pas vu à chaque ligne de l'autobiographie de Magdeleine percer la fourberie maladive ou le délire fantasque de l'hystérie? Faut-il croire que le vieux prêtre David, le prédécesseur de Picard, faisait mettre bas tous habits aux religieuses, pour leur donner la communion dans l'état de pureté d'Ève avant le péché? Faut-il admettre que David ait légué par testament son corps à Béelzébub? Faut-il être assuré que Picard et Boullé allaient au sabbat en compagnie de Magdeleine? Il est possible à la rigueur qu'il y ait dans la confession de Magdeleine quelques vérités éparses, mais la malheureuse est tellement folle qu'on ne pourra jamais distinguer dans ce fatras ce qui est faux et ce qui est véritable. Autant ce livre est intéressant au point de vue psychologique, autant au point de vue historique il a peu de valeur. Si on faisait quelque fond sur lui, on serait aussi crédule que Messieurs de l'Officialité d'Evreux et du Parlement de

(1) *Récit véritable de ce qui s'est fait et passé à Louviers, touchant les religieuses possédées. Extrait d'une lettre écrite de Louviers à un évêque.* Paris, Beauplet, 1643.

(2) *Histoire de Magdeleine Bavent, religieuse du monastère de Saint-Louis de Louviers, avec sa confession générale et testamentaire, où elle déclare les abominations, impiétés et sacrilèges qu'elle a pratiqués, et vu pratiquer, tant dans ledit monastère qu'au sabbat, et les personnes qu'elle y a remarquées. Ensemble l'arrest donné contre Mathurin Picard, Thomas Boullé et ladite Bavent, tous convaincus du crime de magie.* Dédié à Mme la duchesse d'Orléans, à Paris, chez Jacques Legentil (1652). Ce livre, ainsi que toutes les plaquettes et tous les mémoires où il est question des possédées de Louviers, a été réimprimé à Rouen (1879), avec son titre et le titre suivant : *Recueil de pièces sur les possessions des religieuses de Louviers* (impr. Léon Deshays).

Rouen, qui déterrèrent le corps de Picard et brûlèrent vivant Boullé sur la simple dénonciation de la folle.

Qu'on en juge d'ailleurs, et qu'on dise si ce n'est pas ici le langage d'une aliénée. « Un jour qu'il (Picard) me fit communier à la grille; il me toucha du doigt au sein, par-dessus la guimpe, en me donnant la sainte hostie, et, au lieu de prononcer les paroles usitées en cette action sainte, il me dit : « Tu verras ce qui t'arrivera. » En effet, contrainte par des agitations intérieures d'aller au jardin, je m'assis sous un mûrier. Alors le démon m'apparut sous la figure d'un chat de la maison, qui mit deux de ses pattes sur mes genoux, les deux autres vis-à-vis de mes épaules, et approchant sa gueule assez près de ma bouche, avec un regard affreux, sembloit me vouloir tirer la communion. Si la sainte hostie me fut tirée ou non, je n'en sais rien. Le diable l'assure en quelqu'un de mes papiers... La nuit prochaine j'entendis de mon lit une voix comme de quelqu'une des religieuses qui m'appeloit. Il pouvoit être près de onze heures; je me lève et m'en vais vers la porte de ma cellule, et incontinent je me sens enlevée, sans savoir par qui ni comment, perdant toute connoissance jusqu'à ce que je me vis en certain lieu qui m'est inconnu, où il y avoit plusieurs prêtres et quelques religieuses, et me trouvai auprès de Picard. » Ainsi, nous retrouvons l'assemblée nocturne, le sabbat où se réunissent des prêtres et des religieuses, et cela, au milieu du XVIIe siècle, à l'insu de la maréchaussée et de la population, aux portes d'une ville aussi fréquentée que Louviers. Magdeleine affirme que le sabbat existe. Et pourquoi en douterait-elle puisqu'elle y a été? On estime par la valeur de cette affirmation ce qu'il faut penser des affirmations des vieilles sorcières dans le siècle précédent. Quoi! le sabbat serait une assemblée populaire, une sourde révolte des paysans et du clergé inférieur contre la féodalité? Au temps de Magdeleine Bavent, il n'y avait certes point de sabbat, et cependant, tout comme les magiciennes qui l'ont précédée, elle décrit cette diabolique cérémonie. « Je n'ai jamais su la manière de me faire enlever. Mes papiers, — comme bien des malades, Magdeleine a la manie d'écrire, — montrent évidemment que ç'a été par l'ordre et le pouvoir de Picard. Et quand j'aurois toutes les plus grandes envies d'aller au sabbat, il me seroit impossible, et je ne saurois par quel bout m'y prendre. Au reste, on me rapportoit de même qu'on m'avoit emportée, et je me retrouvois en ma chambre après une heure et demie ou trois heures, et me remettois dans le lit. Le lieu où se faisoit le sabbat m'est inconnu. Je n'en ai pas même discerné les particularités; seulement me souvient-il qu'il est plutôt petit que grand, qu'il n'y a point de sièges pour s'asseoir, et qu'il y fait clair à cause des chandelles posées sur l'autel en façon de flam-

beaux. Je n'y ai aperçu que des prêtres et des religieuses, très rarement des personnes séculières, et fort peu. Les diables y sont assez souvent en demi-hommes et demi-bêtes, quelquefois seulement en figure d'hommes, et Picard, auprès de qui je me suis toujours rencontrée, me les montroit. Il y a un autel sur lequel les prêtres célèbrent la messe avec le papier de blasphème. Quant à l'hostie qui est employée à la célébration de leur messe, elle ressemble à celle dont on se sert en l'église, sinon qu'elle m'a paru toujours roussâtre, et j'en puis parler, à cause qu'on y communie. On en fait aussi l'élévation, et pour lors j'oyois prononcer des blasphèmes exécrables. Quand on y mange, c'est de la chair humaine qu'on mange, mais cela arrive très rarement. Le jour du jeudi saint j'ai vu faire la cène d'une horrible manière. On apporta un enfant tout rôti; il fut mangé de l'assemblée, et je ne saurois dire avec une certitude évidente si j'en ai goûté. J'ai dit à mon confesseur qu'il me sembloit qu'oui, et que je cessai aussitôt parce que cette viande étoit fade. Deux hommes de condition ont paru au sabbat, l'un d'eux fut attaché en croix tout nu, et il eut le corps percé, dont il mourut aussitôt. L'autre fut attaché à un poteau et éventré. »

En vérité, ces citations, si longues soient-elles, ne sont pas inutiles; elles montrent l'erreur profonde de ceux qui acceptent pour valables toutes les billevesées que Magdeleine Bavent a racontées. Il nous est donc impossible d'éprouver pour elle la compassion que Michelet lui témoigne. Ce qu'elle dit de son emprisonnement, de ses souffrances dans la prison, de ses tentatives de suicide, ce sont évidemment des mensonges, des hallucinations, ou des véritées noyées dans de si énormes faussetés, qu'il serait déraisonnable d'y ajouter la moindre créance. D'ailleurs les divagations de cette malheureuse ont eu des conséquences bien plus graves que l'erreur d'un historien; elles ont amené la mort d'un innocent.

En 1643, on commence la procédure contre Boullé. Il faut quatre ans pour que la sentence définitive soit rendue (1643-1647). Pendant quatre ans, tout l'appareil de la justice laïque ou ecclésiastique est en mouvement pour démontrer le crime de Boullé. En vain un vaillant homme, Yvelin, chirurgien de la reine, indique par des preuves irréfutables que les possédées de Louviers sont des folles ou des fourbes : il ne peut ébranler la conviction ni de maître Pierre de Langle, pénitencier d'Evreux, ni de l'archevêque, ni des capucins exorcistes, ni des conseillers du parlement de Rouen. Les juges décident que Boullé est un sorcier, comme feu Picard son prédécesseur. Voici, par curiosité, les charges trouvées contre Boullé : 1° il est marqué de la marque des sorciers, reconnue par l'insensibilité à la dite marque; 2° Magdeleine Bavent l'a vu au sabbat commettant des obscénités et des sacrilèges infâmes; 3° des diables

sont logés dans le corps des religieuses de Louviers, et ces diables reconnaissent Boullé comme leur chef; 4° il a été surpris dès l'aube en compagnie d'un fantôme qui ressemblait étrangement au diable; 5° il éprouve des attaques de nerfs en disant la messe; 6° il guérit les maux de dents; 7° il se complaît à lire des livres dont la couverture est enfumée. Appliqué à la question extraordinaire, Boullé n'avoue rien, mais son crime est si évident qu'il n'a pas besoin d'être confessé pour être reconnu. Le malheureux est condamné. Reproduisons une partie de cet arrêt mémorable.

Extrait des registres de la cour du parlement : « La cour a déclaré et déclare Mathurin le Picard et Thomas Boullé dûment atteints et convaincus des crimes de magie, sortilège, sacrilège, et autres impiétés, et cas abominables commis contre la majesté divine. Pour punition et réparation desquels crimes ordonne que le corps dudit Picard et le dit Boullé seront ce jour d'hui délivrés à l'exécuteur des sentences criminelles, pour être traînés sur des claies par les rues et lieux publics de cette ville, et étant le dit Boullé devant la principale porte de l'église cathédrale Notre-Dame, faire amende honorable, tête, pieds nus et en chemise, ayant la corde au col, tenant une torche ardente du poids de 2 livres, et là demander pardon à Dieu, au roi et à la justice; ce fait, être traîné en la place du vieil marché, et là, y être le dit Boullé brûlé vif, et le corps du dit Picard mis au feu, jusques à ce que les dits corps soient réduits en cendres, lesquelles seront jetées aux vents. Fait à Rouen en parlement, le vingtième et unième jour d'août 1647. »

L'exécution eut lieu, — singulier rapprochement, — sur la place même où Jeanne d'Arc avait été brûlée deux siècles auparavant.

Boullé fut une des dernières victimes de la croyance au diable. En 1674, dans le pays de Vire, quelques paysans, à moitié fous, accuserent les sorciers de leur avoir jeté un sort. L'affaire alla devant le Parlement de Rouen, qui condamna les prétendus sorciers à la peine de mort. Heureusement les mœurs avaient changé, à Versailles, sinon à Rouen. Un édit de Colbert, transformant la peine capitale en bannissement perpétuel, défendit aux tribunaux d'admettre dorénavant l'accusation de sorcellerie. Le parlement crut nécessaire de faire au roi une vigoureuse remontrance. « L'Écriture prononce des peines de mort contre ceux qui commettent le sortilège. C'a été le sentiment général de toutes les nations de condamner les sorciers au dernier supplice, et tous les anciens en ont été d'avis. En France même, tous les arrêts de justice depuis Grégoire de Tours jusqu'à de Lancre condamnent les sorciers jusqu'à la mort.» Cette remontrance n'eut aucun succès, et fort heureusement Louis XIV maintint sa décision.

Tout n'est pas fini cependant avec la sorcellerie. Elle reparaît en

1730 devant la cour d'Aix. Le procès de la Cadière contre le père Girard, son confesseur, est la copie exacte des procès de Gaufridi, de Grandier et de Boullé. Une religieuse, Louise Cadière, hystérique et presque folle, accuse son confesseur, le père Girard, jésuite, de l'avoir séduite et ensorcelée (1). Pour la séduction, elle n'est pas douteuse. Il suffit de lire les pièces du procès et les aveux même de Girard pour en demeurer convaincu. Mais, quant à la sorcellerie, on devine ce qu'il en faut penser. Comme Magdeleine de la Palud, comme Jeanne de Belciel, comme Magdeleine Bavent, Louise Cadière est une folle, démoniaque et hystéro-épileptique. Voici en effet ce que dit son défenseur, afin de prouver que Girard est réellement un sorcier : « On trouva la demoiselle Cadière dans des transports et des convulsions plus violentes que précédemment; alors l'abbé Cadière (son frère) prit une étole et un rituel, et il commença les prières de l'exorcisme. Il commanda au démon de dire son nom. La demoiselle Cadière, qui avoit été jusque-là insensible, et comme morte, dit d'un ton extraordinaire : « Girard Jean-Baptiste; » ce qu'elle répéta trois ou quatre fois. Messire Gandalbert, curé de la cathédrale de Toulon, dit que, pendant ses accidens, tous les membres du corps de cette fille étaient raides et inflexibles, son col enflé considérablement, et la peau tendue comme celle d'un tambour, et que, quand elle étoit revenue, elle disoit n'avoir aucune idée de ce qui étoit arrivé. Quand on prononça les exorcismes, elle fut furieusement attaquée. Messire Girard ayant mis l'étole sur son corps, elle la rejeta deux ou trois fois avec des paroles injurieuses et méprisantes; elle fut dans un état encore plus violent que le premier, et se tourmentoit extraordinairement avec le visage contre l'oreiller. D'autres fois, on la voyoit, ses genoux rétrécis jusqu'au menton, ses membres roides; elle resta trois jours dans cet état sans prendre d'alimens; puis tout d'un coup elle se leva, parut guérie, et, s'étant recouchée, retomba dans les mêmes états jusqu'au lendemain. »

Ce qui nous paraît aujourd'hui si simple, ce qui s'explique si bien par l'hystérie de Louise Cadière, parut alors prodigieusement compliqué. On regarda comme certain qu'il y avait eu sortilège. Mais qui en était l'auteur? Était-ce la fille ou le prêtre? Au parquet de la cour d'Aix, sur cinq magistrats, deux voulaient faire brûler Girard; les trois autres, la Cadière. On transigea, et on

(1) Les pièces du procès de la Cadière ont été imprimées en cinq volumes, avec une suite, sous ce titre : *Recueil général des pièces contenues au procès de Jean-Baptiste Girard, jésuite, et de demoiselle Catherine Cadière querellante*. Voyez aussi le *Mémoire instructif pour demoiselle Cadière*, in-f°; Aix, 1731, et *le Mémoire instructif pour le père Girard*, in-f°; Paris, 1731.

proposa à la cour de faire étrangler la sorcière. Au parlement il y eut la même indécision (1); douze juges votèrent contre Girard, et opinèrent pour le bûcher; les treize autres l'acquittèrent. La Cadière aussi fut acquittée, et dut être, selon les termes de l'arrêt, rendue à sa mère. Cet arrêt était juste, et c'est bien à tort que Michelet, dont la passion contre les jésuites a défiguré ce bizarre procès, s'indigne du jugement rendu. Girard était coupable de libertinage, d'inceste spirituel envers sa pénitente, comme on disait alors. Soit! mais, franchement, a-t-on le droit de brûler pour ce délit? Il semble donc que la cour d'Aix ait bien jugé. On peut cependant s'étonner qu'au XVIIIe siècle il se trouve dans un parlement de France douze juges sur vingt-cinq pour condamner au bûcher un prêtre magicien.

Telle fut l'issue de la dernière accusation de sorcellerie, pâle reflet de celles d'autrefois. Mais quelle étrange analogie entre ces terribles procès! Le prêtre Gaufridi est accusé de magie par une religieuse folle, et meurt sur le bûcher. Le prêtre Grandier est accusé de magie par toutes les religieuses d'un couvent, folles et hystériques, et meurt sur le bûcher; le prêtre Boullé est accusé de magie par une religieuse folle, et meurt sur le bûcher; le prêtre Girard est accusé de magie par une religieuse presque folle, et il s'en faut d'une voix au parlement d'Aix pour qu'il expie sur le bûcher sa sorcellerie imaginaire.

Maintenant, jetant un coup d'œil en arrière, considérons dans leur ensemble les idées qui ont régné dans le monde sur la sorcellerie et la possession diabolique. Dès les temps antiques, nous trouvons établie cette croyance que certaines maladies, caractérisées par des convulsions et des mouvemens furieux, sont envoyées par une divinité vengeresse. Acceptée par Hippocrate, cette opinion est réfutée par Galien, qui n'admet pas les causes surnaturelles. Elle persiste cependant dans la conscience populaire à travers toutes les vicissitudes religieuses, politiques et sociales, vaguement admise par les prêtres et les savans du moyen âge, jusqu'au milieu du XIVe siècle. A cette époque, l'adoration et la crainte du diable grandissent, se développent, triomphent. Les démoniaques pullulent. Les exorcistes redoublent leurs conjurations. Des populations tout entières s'imaginent être livrées au démon. La grande conception fantastique du sabbat prend naissance. Les sorciers et les sorcières, complices de Satan, sont partout, comme Satan lui-même.

(1) Voyez la curieuse note imprimée dans la suite du cinquième volume : *Jugement du procès criminel entre le père Girard, jésuite, et la demoiselle Catherine Cadière.*

Partout aussi s'allument les bûchers. D'abord ce sont les bûchers d'église; puis, vers le milieu du XVIe siècle, la justice laïque succède à la justice du clergé. Mais il n'y a pas là d'adoucissement, puisque c'est de 1550 à 1600 qu'on a brûlé le plus de sorciers. Cette double terreur, terreur de la possession satanique et de la justice humaine, cesse enfin vers les premiers temps du XVIIe siècle. Toutefois la puissance du diable ne disparaît pas tout d'un coup. Elle survit pendant près d'un siècle, malgré les progrès de l'esprit moderne qui la raille. Les parlemens, aveuglés par la vieille superstition expirante, réussissent à brûler encore certains prêtres sorciers sur la simple dénonciation de quelques misérables folles.

De nos jours il n'y a plus ni sorcellerie, ni possession. Peut-être, dans des villages écartés, existe-t-il encore quelque vieux paysan croyant aux loups-garous et aux maléfices, peut-être, dans certaines contrées, admet-on la puissance des mauvais esprits sur l'homme (1). Le fait est que personne parmi les gens sensés n'admet plus l'intervention du diable dans les affaires humaines. L'observation médicale, patiente et sagace, a pu déjouer toutes les ruses de Satan, et montrer que, dans le délire effrayant des hystériques, dans leurs imprécations, leurs contorsions, leurs mouvemens convulsifs, il y a un ordre secret, une série nécessaire et fatale, qu'on retrouve toujours pour peu qu'on veuille en faire une étude méthodique. Les symptômes qu'ont présentés les ursulines de Loudun, les religieuses de Louviers, les démoniaques exorcisées dans les églises, sont les mêmes symptômes qu'on voit journellement chez les hystériques enfermées à la Salpêtrière. Les unes et les autres ont la même maladie qui se manifeste par les mêmes effets. Il n'y a pas de différence appréciable, et nous avons le droit de conclure que les démoniaques exorcisées étaient des malades, des folles, et que les malheureux accusés par elles étaient des innocens.

Quant aux convulsions épidémiques, comme celles qui se produisirent dans les couvens au XVIIe siècle, et plus tard, au XVIIIe siècle, autour du tombeau du diacre Pâris ou du baquet de Mesmer, l'explication est plus difficile. Il faut admettre qu'il y a une sorte de contagion nerveuse. Il ne s'agit pas ici d'une contagion matérielle, pondérable, visible au microscope, comme le germe infectieux de la petite vérole ou de la peste. La contagion se fait par l'imitation. De

(1) D'après M. Michéa, il y a eu des cérémonies d'exorcisme en 1842 à Bordeaux, et en 1860 à Besançon. — A Verzegnis, dans le Frioul, près d'Udine, en Italie, il y a eu *l'année dernière* (1878-1879) une épidémie d'hystérie démonopathique, dont M. F. Franzolini a raconté l'histoire. Là encore on a pratiqué, ce qui est presque incroyable, force exorcismes, dont le seul résultat a été d'aggraver les phénomènes morbides.

même qu'en voyant bâiller à côté de soi, on est tenté de bâiller aussi, de même une femme nerveuse, voyant sa compagne en proie à une attaque de nerfs, ressent la tentation presque invincible d'en faire autant. Cette imitation involontaire, irrésistible, fait que, dans un couvent de femmes, où la réclusion, le mysticisme, les privations de toutes sortes, prédisposent à l'hystérie, il suffit d'une seule attaque d'hystérie chez une religieuse pour que toutes les autres religieuses soient aussitôt atteintes du même mal. Ces faits ne sont pas de la théorie, mais de l'histoire ; et il suffit de relire le récit des faits qui se sont passés à Kintorp, à Loudun, à Louviers, pour être convaincu que la maladie hystérique se propage parmi une réunion de femmes avec autant de rapidité que le typhus parmi une armée en déroute.

Cette contagion par l'imitation se comprend bien pour les affections hystériques qui se développent dans l'intérieur d'un couvent, d'un village ou d'une bourgade, mais comment se peut-il que la même nature de délire règne épidémiquement durant deux siècles dans toute l'Europe? Eh quoi! pendant plus de deux cents ans toutes les malheureuses qu'on traîne devant les juges affirment qu'elles ont assisté au sabbat ; elles en décrivent les infâmes cérémonies ; elles racontent avec des détails d'une précision extraordinaire les persécutions sataniques dont elles sont victimes. Toutes ont vu les mêmes démons, ont participé aux mêmes enchantemens, ont été tourmentées par les mêmes obsessions diaboliques. Ces aveux faits spontanément et sans le secours de la torture, doit-on les considérer comme exprimant des faits véritables, ou des hallucinations? Le sabbat est-il un rêve ou une réalité?

Il faut, pour apprécier sainement ces confessions des sorcières, connaître une étrange disposition de l'intelligence des hommes. Par suite d'un excessif amour et d'une admiration exagérée de nous-mêmes, nous avons tous, plus ou moins, une tendance générale à supposer la persécution, le mépris ou la raillerie d'autrui. Il nous semble qu'on ne nous rendra jamais toute la justice qui nous est due. Les accidens qui nous arrivent, conséquences de nos fautes ou de nos erreurs, sont involontairement attribués par nous à des persécutions ou à des hostilités dont la preuve est impossible à donner. Assurément, chez la plupart des individus, cette croyance à la persécution est victorieusement combattue par la raison, de sorte qu'elle n'entraîne aucune conséquence fâcheuse. On arrête les écarts de la folle du logis, qui se donnerait trop libre carrière, et on met un frein à cette imagination funeste de voir partout des ennemis. Malheureusement tous les hommes n'ont pas cette puissance, et quelques infortunés finissent par se persuader qu'ils sont victimes d'une persécution réelle. Partout ils voient des machinations

perfides dirigées contre eux. Leur imagination déréglée construit toutes sortes de systèmes étranges. Les ennemis par lesquels les pauvres fous se croient aujourd'hui poursuivis sont les agens de police, les jésuites, les magnétiseurs, les physiciens, les électriciens, les esprits frappeurs, les cosaques. Autrefois, quoique la nature du délire fût la même, les ennemis étaient tout autres. C'étaient les démons, les incubes, les succubes, les stryges, les coquemars. Alors comme aujourd'hui, il s'agit toujours du délire de persécution; alors comme aujourd'hui, ce sont des ennemis mystérieux qu'on invoque pour expliquer les douleurs qu'on éprouve. Mais les persécuteurs que la folie d'aujourd'hui va chercher parmi les puissans du jour, la folie d'autrefois les trouvait parmi les puissans d'alors, les mauvais anges, officiers du diable. Dans les vieux récits fantastiques qui se racontaient à voix basse avec terreur dans les chaumières, et qu'on prenait pour des histoires vraies, chaque fou persécuté trouvait l'explication de sa propre souffrance, et, quand il comparaissait devant l'inquisiteur, il racontait naïvement les tourmens que Satan lui avait fait subir.

Au lieu de guérir ces malheureux, on s'acharna contre eux. Pourchassés, traqués, menés devant des tribunaux inflexibles, ils furent, par milliers, condamnés à la torture et jetés aux flammes. Les juges qui ont fait périr tant d'innocens n'étaient cependant ni des monstres, ni des scélérats. Ils croyaient être justes. Mais la superstition commune les aveuglait, et le poids énorme de toute l'ignorance de leur siècle pesait sur leurs jugemens. Que ce triste exemple ne soit pas sans profit pour nous. Sachons en tirer une grande leçon morale, celle de l'humanité et de la tolérance. Les criminels d'il y a trois siècles sont considérés à présent comme des fous. Qui sait si, dans trois siècles, on ne réformera pas aussi nos jugemens? Qui sait si notre justice ne paraîtra pas trop sévère? Ce malheur peut être évité. Pour les erreurs, les faiblesses, les ignorances de l'homme, il faut que l'homme se montre pitoyable et sache que sans clémence il n'y a pas de justice.

CHARLES RICHET.

LA

RÉGION DU BAS RHONE

I.

LE PAYS DU SEL ET LE CANAL DE BEAUCAIRE A LA MER

I.

De toutes les grandes industries humaines, l'une des plus anciennes, celle des transports, est aussi celle qui a exercé le plus d'influence sur la marche de la civilisation et de la fortune publique. L'amélioration progressive des routes, des cours d'eau, des voies de communication de toute nature, et la mise en œuvre de tous les engins de locomotion, sont aujourd'hui pour l'homme un thème inépuisable de savantes études, en même temps qu'un légitime sujet d'orgueil. Lorsqu'il considère les progrès accomplis, les perfectionnemens obtenus, les difficultés aplanies ou surmontées, il a le droit, que d'ailleurs il ne se fait pas faute d'exercer, de s'enivrer de tous ses succès et de célébrer les merveilleuses conquêtes de la science moderne. Il serait juste cependant de faire aussi la part du passé. Quelques transformations qu'ait subies cet immense capital de routes, de chemins et de canaux qui constitue notre outillage de transports, on doit moins le considérer comme une invention d'hier que comme un héritage séculaire. Les générations qui nous ont précédés ont frayé les routes que nous suivons aujourd'hui. Les conditions fondamentales de la circulation n'ont

les écoles à la fois, cet esprit termine son roman par l'ascétisme utilitaire qui a partout été, avec le libertinage, le dernier chapitre du paganisme. Après avoir cru tour à tour aux sens, à la raison, à la théologie, il semble maintenant à bout de ressources; il sait, surtout depuis la révolution française, que les individus ne possèdent pas plus que les clergés le don de percevoir la vérité perpétuelle; il est réduit à l'aveu que la *natura naturans* est aussi invisible pour la raison spéculative que pour les yeux, et, faute de pouvoir amender ses manières invétérées de penser, il fait ce qu'il avait fait en Grèce du temps des sophistes et des sceptiques : il se retourne contre la pensée même en décidant que c'est elle qui doit disparaître. Loin d'accepter enfin le fait que les êtres vivans ont leurs lois à eux et que toutes leurs conceptions, leurs volontés, leurs perceptions, sont les résultats de leurs propres fonctions, — loin de conclure que pour éviter les erreurs où nous sommes tombés il s'agit de rectifier et d'étendre de plus en plus notre conception de la *natura naturans*, il proclame avec dépit que, du moment où l'absolu ne peut pas être perçu tel qu'il est, le plus sage est de le laisser dans son coin, de ne plus perdre notre temps à nous en faire une idée quelconque, et de ne songer désormais qu'à chercher un habile moyen d'obtenir directement du dehors ce que nous désirons le plus, ou la sainteté parfaite ou la parfaite connaissance des choses.

Eritis sicut dei scientes bonum et malum, écrivait Méphistophélès sur le carnet de l'étudiant. Voulez-vous être plus que des hommes, nous disent à l'envi le mysticisme et le positivisme, cessez d'abord d'être des hommes. Arrangez-vous pour détacher vos volontés de votre croyance; étouffez en vous votre conscience, votre besoin de vous expliquer tout ce que vous êtes sujets à éprouver, aussi bien que vos autres tendances irrésistibles, et nous nous chargeons du reste. Nous vous indiquerons le sortilége par lequel vous pouvez recevoir miraculeusement la sainteté surhumaine, ou la méthode positive par laquelle vous pouvez vous procurer des connaissances qui ne viendront que des choses, et qui seront par là leur infaillible photographie, si bien que ce sera la nature seule des choses qui vous dictera, en dépit de votre propre nature, ce que vous avez à faire pour vous assurer les choses utiles. Mais cela est-il possible? L'aveugle volonté de notre race ne regarde pas de ce côté : elle est résolue en dépit du destin à ne chercher que sa propre satisfaction. Il reste à savoir comment le positivisme a réussi à nous faire vraiment une science indépendante de toute théologie et de toute métaphysique.

J. Milsand.

LA

HASARA-RABA

SCÈNES DE LA VIE JUIVE EN GALLICIE.

I.

Qui donc dans tout le cercle de Kolomea ne connaît la petite Chaike Rebhuhn (1)? mais il y a bien des gens hors de Kolomea qui ne la connaissent point, qui peut-être même ne sont pas bien curieux de la connaître. Une pauvre Juive, rien de plus, une pauvre âme qui lutte contre le sort si péniblement et sans cesse, une pauvre mère qui s'épuise pour ses enfans, mais ne se décourage et ne se rend jamais, une pauvre accusée qui, les yeux rouges de larmes, se tient aujourd'hui devant ses juges sous l'inculpation d'un crime, d'un vrai crime, voilà ce qu'est la petite Belette Chaike Rebhuhn.

Son nom bizarre, elle l'a eu d'une manière toute simple et ordinaire. C'est à l'empereur Joseph II que l'idée vint d'obliger les Juifs à porter des noms de famille comme les chrétiens, mais les Juifs sont si nombreux, surtout en Gallicie, que le problème de trouver un nom pour chacun d'eux n'était pas facile à résoudre, surtout si l'on songe au peu d'imagination des fonctionnaires autrichiens. Enfin on fit ce qu'on pouvait! — Choisis! disait-on au Juif. — Et le Juif de réfléchir; s'il doit avoir un nom, il faut que le nom soit beau : — Diamant par exemple? — Va pour Diamant! — D'autres fois les choses se passaient ainsi : — Comment veux-tu t'appeler? — Que Dieu me punisse si je le sais. — Où es-tu né? — Que Dieu me punisse si je m'en doute! — Et ton père? — Que Dieu me punisse si... — Et ton grand-père? — Il venait de Varsovie. — Tu te nommeras donc Varsovien! — Toutes les étoiles du ciel, tous les fruits de la

(1) *Rebhuhn*, perdrix.

terre, toutes les villes, toutes les pierres précieuses passèrent dans cette nomenclature; ensuite l'embarras redoubla. Si le Juif portait un caftan de satin, on lui disait : — Tu te nommes *Atlas* (satin). — L'aïeul du mari de Chaike venait peut-être d'acheter une perdrix (*rebhuhn*). — Ce fut ainsi qu'elle reçut ce nom d'oiseau auquel fut ajouté par la suite le sobriquet de Belette. Cette bonne habitude de résumer le portrait moral et physique de chacun en une seule épithète expressive, inséparable de sa personnalité, a été empruntée par nos Juifs aux Russes de Galliçie. La façon de courir çà et là pour amasser qui distinguait Chaike, sa précipitation inquiète motiva ce surnom railleur, qui n'avait du reste rien d'injurieux. Elle était fille de Lévi Konaw, homme pauvre, mais considéré; quelques-uns le vénéraient même comme un demi-saint, et il avait la réputation d'être versé non-seulement dans la Thora (1) et le Talmud, mais encore dans le Zohar (2). Chaike enfant ressemblait à ces prunes vertes qui, tombées de l'arbre avant le temps, sont aigres au regard, avant que la bouche même ne les ait goûtées. Devenue grandelette, elle passa du vert au jaune verdâtre; femme et mère aujourd'hui, elle est arrivée à la limite de développement que lui assigne la nature : on dirait un enfant qui ne peut vieillir, mais qui en même temps ne fut jamais jeune. L'expression de ce visage sans fraîcheur est toute candide, mais des plus intelligentes; ses grands yeux étincellent comme s'ils étaient toujours mouillés de larmes; cette petite femme maigre et pâle paraît être la faiblesse même, et pourtant elle nourrit de ses mains trois enfans, tout son orgueil, et pourtant elle comparaît aujourd'hui accusée d'un crime. La chose est difficile à croire, car Chaike a toujours pratiqué ce précepte de Salomon : « ne sois pas pieux à l'excès et ne te crois pas trop sage. » Elle n'est par conséquent ni orgueilleuse, ni impitoyable aux autres, et s'est tenue jusqu'ici à l'écart des passions et des vanités qui nous déshonorent tous plus ou moins. Criminelle, la pauvre Chaike au cœur si doux et si honnête, toujours prêt à secourir le prochain et à déborder d'amour sans rien recevoir en échange! On dit que nul passereau ne tombe du toit sans que la volonté de Dieu s'en mêle, mais vraiment il semble que Dieu ait tant à faire avec les passereaux, qu'il oublie parfois une bonne âme et que celle-ci glisse et tombe comme il advint à notre pauvre Chaike. La mère de Chaike mourut lorsque celle-ci commençait à marcher; personne ne l'aida donc ni ne la caressa jamais, personne ne fit attention à cette enfant qui passait

(1) La loi de Moïse.
(2) Le livre par excellence des cabalistes.

silencieuse et furtive, personne ne lui dit dans toute sa vie qu'elle fût belle, chose si nécessaire aux femmes; son père, penché sur ses livres, abandonnait le monde et sa fille chérie à la toute-puissante sagesse du Seigneur. D'abord il avait été marchand, mais, la cabale l'attirant de plus en plus dans ses cercles mystiques, il s'en tenait aux fonctions de *faktor* (1) du seigneur de Polawski, encore n'était-ce pas tant à cause du petit avantage pécuniaire que par attachement, son père et son aïeul ayant exercé le même emploi; la dignité de *faktor* se transmettait héréditairement dans la famille Konaw comme la seigneurie de Pisariza dans la famille Polawski; on n'aurait pu imaginer un Polawski sans un Konaw. Quand le père Konaw n'était pas plongé dans l'étude, il s'occupait donc des affaires de son patron; le mince traitement qui lui était alloué suffisait à nourrir ses enfans, Chaike et Jehuda. Ce vieillard mal vêtu était cité comme un modèle par toute la congrégation. Aux prières du matin et du soir, son riche coreligionnaire Rosenstock se plaçait respectueusement auprès de lui, suivant tous ses mouvemens du coin de l'œil pour les imiter : Konaw déposait pour commencer un livre devant lui, — personne, pas même Rosenstock, ne sut jamais quel était ce livre, — puis il se couvrait le chef d'un petit bonnet noir surmonté d'un grand mouchoir blanc, roulait la bande de prière autour de son bras nu et se mettait à invoquer Dieu, tantôt en courbant, tantôt en redressant le corps. Tant qu'il marmottait son hébreu, Rosenstock faisait de même sans jamais oublier d'élever la voix ou de la laisser retomber avec lui; mais si, au milieu du tapage produit par le chant monotone de cent fidèles, Konaw se mettait à crier comme un vrai chassidéen (2), le riche Rosenstock gardait humblement le silence, ces cris lui paraissant être un privilége à part qu'il n'eût osé disputer au pieux Konaw. Cependant le brave homme n'était, nous l'avons dit, qu'un demi-saint, il ne pratiquait pas les austérités de ces chassidéens parfaits, toujours errans et qui se défendent de séjourner plus d'une nuit au même endroit, il ne jeûnait pas sept jours ni même trois jours et trois nuits de suite, mais il s'abstenait de viande, se roulait l'hiver dans la neige, l'été sur les épines, et ses heures les plus douces étaient celles qu'il passait en compagnie du *Zohar* à la triste clarté d'une mauvaise lampe. Alors les anges volaient alentour, alors il foulait du pied les démons comme des serpens écrasés.

Jehuda avait été nourri par lui de la foi et de la sagesse cabalis-

(1) Factotum.

(2) Sectaires qui aspirent à la perfection en faisant plus que Dieu n'exige. Ce nom sert particulièrement à désigner une secte juive répandue en Pologne et dans les contrées slaves méridionales.

tiques. Il l'éleva loin du monde, ne lui fit apprendre aucun métier, ne lui permit jamais de l'aider dans ses affaires : tout cela paraissait à Konaw indigne de son fils; prier, se mortifier, lire, méditer, telle fut l'unique occupation du jeune homme; aussi le jeûne était-il écrit sur ses joues creuses et la réflexion sur son front en tristes hiéroglyphes. Ses yeux brillans d'une sorte de fièvre regardaient pour ainsi dire en dedans, et n'apercevaient rien de ce qui frappe les yeux du vulgaire; comme son père, il portait de vieux habits râpés, et, comme son père, jouissait néanmoins de la vénération générale. Le comble de l'orgueil et du bonheur selon les Juifs vraiment orthodoxes est d'avoir pour fils un rabbin, ou, à défaut de fils, de marier sa fille à un *bachur* (1). Rosenstock était de cet avis et rêvait par conséquent d'avoir Jehuda pour gendre. Sans doute Jehuda était pauvre et Rosenstock était le plus riche de la commune, sans doute aucun Juif ne dédaigne l'argent; mais le Talmud dit : « Quiconque marie sa fille à un *amhaarez* (2) fait autant que de la lier et de la jeter à un lion. » Or Rosenstock n'était pas homme à jeter au lion son unique enfant, et Jehuda était plus qu'un *bachur* ordinaire; il était en train de devenir *zadik* (3). Rosenstock s'y prit pour atteindre à ses fins d'une manière fort adroite, digne d'un grand négociant. Quand le père Konaw sortit de la synagogue, Rosenstock se trouva devant la porte et salua le premier le pauvre facteur. Celui-ci remercia humblement comme il convient à un saint. Rosenstock le prit par le bras, et Konaw se laissa faire. — Ton Jehuda est un grand esprit, commença le richard.

Konaw repoussa cet excès d'honneur. — C'est un grand esprit, insista Rosenstock, Dieu l'a créé pour sa joie et pour notre consolation. Si jeune encore, il connaît déjà tous les saints livres que nous autres nous ne pouvons nommer sans frayeur. Ne crois-tu pas cependant qu'il serait bon, pour couronner ton œuvre, de l'envoyer étudier dans une yoschibah (4) étrangère?

La physionomie du père Konaw s'anima; c'eût été son plus vif désir, mais il manquait d'argent.

— D'argent? Qu'est-ce que l'argent? Le riche Rosenstock n'a-t-il pas assez d'argent pour servir le Seigneur en envoyant un de ses élus étudier à la yoschibah? — Konaw appela sur lui toutes les bénédictions du ciel.

— Et Rosenstock veut faire plus encore pour le grand esprit de ton fils. Un tel homme ne doit s'occuper ni de commerce ni d'af-

(1) Jeune homme adonné à l'étude du Talmud.

(2) Ignorant de la science talmudique.

(3) Les chassidéens nomment ainsi leurs docteurs, pour les distinguer des rabbins.

(4) Université talmudique.

faires, il faut qu'il puisse étudier librement nuit et jour, afin de devenir un *zadik*, le maître des dévots et des justes.

— Ce serait bien en effet, mais l'argent...

— L'argent?.. Rosenstock n'a-t-il pas une fille, une belle fille qui vaut son pesant d'or? Il peut la donner à ton fils et le rendre riche ainsi.

Le père Konaw fut ébloui, mais il ne consentit pas trop vite; un homme tel que lui aurait eu honte de fondre comme un mendiant sur une riche fiancée. Il demanda du temps pour réfléchir, et Rosenstock s'estima heureux qu'il voulût bien au moins prendre sa demande en considération; quelques jours après, il se remit à parler mariage et trouva cette fois une oreille complaisante. Tout fut réglé sans délai : on ne consulta point les enfans; Konaw ne jugea même pas nécessaire de présenter son fils à l'héritière qu'il devait épouser. Jehuda équipé, pourvu d'argent, grâce aux largesses de son futur beau-père, fut conduit jusqu'au chef-lieu par le vieux Konaw, et, là, ayant reçu le bien le plus précieux que pût lui donner ce dernier, une fervente bénédiction, commença seul son chemin dans le monde.

Après avoir passé trois ans à l'université talmudique de Belz (1), Jehuda retourna dans son pays, non pas comme un âne chargé de livres, selon l'expression qu'emploient les vrais savans pour désigner quiconque ne sait que l'hébreu, la sainte Écriture et la loi, mais versé dans tous les secrets de l'interprétation et de la controverse, car ce ne sont pas les connaissances qu'estiment le plus les Juifs érudits, mais le sens subtil de la combinaison, l'aptitude à découvrir une signification nouvelle, cachée, insaisissable. Jehuda, à son retour de Belz, était le type du vrai rêveur talmudique, toujours prêt à faire nager une baleine dans une goutte d'eau. Lorsqu'il se présenta chez Rosenstock pour le remercier, ce garçon de vingt ans avait déjà la mine d'un sage; mais aussitôt que le rideau vert qui voilait l'embrasure de la fenêtre s'écarta et que la belle Pennina apparut en saluant de sa tête chargée de tresses d'ébène, la sagesse de Jehuda s'envola comme le corbeau de Noé pour ne jamais revenir. — C'est la fiancée du cantique, dit-il à son père; il n'y a pas de tache en elle. — Pennina n'avait que seize ans, mais c'était une femme, et une femme digne d'être reine par la beauté comme par l'esprit. Bien que, d'après la loi et la vieille coutume, son opinion n'eût aucun poids dans cette affaire, son père voulut qu'elle la donnât, ce qui prouvait assez le cas qu'il faisait d'elle. La première entrevue avec Jehuda n'avait nullement troublé son cœur,

(1) Ville de la Pologne russe.

mais son orgueil en revanche fut flatté. — Je n'aurais jamais voulu d'un ignorant, dit-elle; tout est donc pour le mieux.

Tandis que l'on procédait aux préparatifs de la noce, un hôte survint qui n'était pas invité : le choléra, parti des déserts de l'Asie, traversa les steppes russes et s'appesantit sur Israël, qui fut saisi de tristesse : les hommes tombaient dans la rue comme les mouches d'été, les porteurs qui emmenaient les morts au cimetière étaient sans cesse requis. Dans leur angoisse, les anciens et les principaux de la commune, Rosenstock parmi eux, vinrent demander le conseil, le secours de Jehuda. — Je sais un remède, répondit aussitôt ce dernier; pour conjurer la peste, il était d'usage autrefois que la commune célébrât au cimetière l'union d'un couple pauvre.

— Tu l'as dit! s'écria un orfévre qui avait aussi la réputation d'être versé dans le Talmud, c'était l'usage, mon père me l'a souvent raconté. Écoutons ce sage et marions un pauvre couple.

L'idée vint immédiatement au riche Rosenstock de secourir à peu de frais par ce moyen la famille de son gendre.

— Qui donc appellerez-vous la plus pauvre de la commune, si ce n'est la petite Chaike Konaw?

— N'est-elle pas trop jeune? demanda quelqu'un.

— Non pas, répliqua le père Konaw, elle est petite et faible, mais elle a de la tête, beaucoup de tête, et c'est une brave enfant; que Dieu la récompense!

— Reste à trouver le fiancé.

— Il n'y a que Baruch Korefile Rebhuhn qui puisse convenir.

Le père se récria. — Un homme frivole!

— Parce qu'il erre toujours d'un endroit à un autre? C'est son métier.

— Et dont les bandes de prière ne sont pas selon la règle...

— Bah! fit observer Rosenstock, il n'est pas donné à tout le monde d'être un chassidéen, nous le doterons comme compensation, et il aura en toi un bon modèle à suivre.

On convint donc de célébrer le même jour les deux mariages, celui de Baruch et de Chaïke au cimetière pour chasser l'épidémie, celui de Pennina et de Jehuda dans la synagogue.

Le jour venu, tout le quartier juif fut en émoi. De grand matin, Jehuda et Baruch procédèrent aux prières et à la *vido* (confession) d'usage. Vers onze heures du soir, les amies des deux jeunes filles arrivèrent de leur côté pour les parer; ensuite eut lieu la cérémonie de la séparation; tandis que Chaike pleurait amèrement, Pennina, majestueuse, se conduisait comme une souveraine qui congédie ses dames d'honneur; elle remit en souriant à la plus jeune la couronne de myrte qui couvrait sa tête, demanda pardon à ses parens avec

beaucoup de grâce, et reçut leur bénédiction d'un air digne. Ceci se passait dans le salon du riche Rosenstock. Dans la pauvre demeure des Konaw, un vieux père imposait cependant ses mains tremblantes à son enfant, qui sanglotait; les paroles parties de son cœur n'arrivèrent qu'entrecoupées, presque inintelligibles, à l'oreille tendue respectueusement pour les recevoir. — Puis les deux fiancées se mirent à leur tour en prière. Leurs compagnes revinrent les chercher pour les conduire au siége élevé, où Pennina prit place comme sur un trône, ses noirs cheveux épars sur les épaules. Jehuda en fut intimidé lorsqu'il entra suivi de ses amis et trébucha gauchement sur le seuil, ce qui fit sourire la belle fille. Il le vit, et, perdant tout à fait la tête, butta de nouveau contre les marches du trône, de telle sorte qu'il parut se coucher à ses pieds en lui jetant le mouchoir brodé d'or.

Les jeunes filles éclatèrent de rire et le chassèrent de la chambre nuptiale en le poursuivant de sarcasmes, non-seulement pour satisfaire à l'usage, mais de bon cœur. Au même instant, un beau garçon de haute taille entrait chez Konaw, et avec l'autorité d'un prince jetait à Chaike le mouchoir qui couvrit à la fois son visage et ses cheveux pendans en queues de rat. Les jeunes filles le regardèrent étonnées, n'osant se moquer de lui, et la petite Chaike oublia de pleurer; ses sanglots s'éteignirent comme font les plaintes d'une flûte brisée. Le bouffon des noces s'élança dans la chambre, affublé d'oripeaux, surchargé de clochettes, et chevrota sa chanson, célébra la fiancée, l'amour, les joies, les peines du mariage, jusqu'à ce que le *schames* (1) fût venu annoncer que tout était prêt au cimetière pour Chaike, à la synagogue pour Pennina. De chez les Rosenstock partit un cortége solennel, le fou en tête, lutinant les filles qui se trouvaient sur leurs portes; les flambeaux brillaient, la musique des violons se mariait à celle des flûtes nuptiales. Pennina, le visage voilé, en robe de soie jaune, couverte de bijoux, marchait fière et calme. Tout le monde suivit cette royale fiancée, de sorte que personne ne resta pour accompagner la pauvre Chaike; personne n'entendit les lugubres lazzis du bouffon de son cortége, un affamé que la perspective du repas avait seule attiré et dont les jambes maigres flageollaient de peur du choléra. Les quatre musiciens avec leurs instrumens faux s'étaient enivrés pour s'aguerrir contre les horreurs du cimetière; deux pauvres filles formaient toute l'escorte, outre un boucher, homme énergique qui marchait auprès du vieux père en nasillant des prières avec lui. Chemin faisant, l'intrépide boucher se rappela que le taureau qu'il venait

(1) Sacristain de la synagogue.

d'acheter n'était lié que par une corde, et retourna changer celle-ci contre une chaîne. Avant d'atteindre le cimetière, les deux jeunes filles avaient disparu, elles aussi. Minuit sonnait lorsque la mariée entra dans le champ sinistre où de rares flambeaux n'éclairaient que des tombes, et près d'une fosse fraîchement creusée apparut le rabbin, pâle comme la mort, ayant à ses côtés Baruch Rebhuhn, un sourire dédaigneux sur ses traits superbes, car Baruch ne craignait ni la mort ni la vie. A deux pas de là on enterrait un cholérique; un peu plus loin on entendait la bêche du fossoyeur creuser une nouvelle tombe; Chaike ne put s'empêcher de frémir. Le rabbin les bénit en toute hâte et s'enfuit. Alors on coupa les cheveux de la pauvre petite femme, qui tombèrent en gage d'expiation au plus profond de cette fosse béante; on noua un voile autour du front dépouillé, puis Baruch prit la main de sa femme, qui tremblait encore, et l'emmena.

Pennina, de son côté, était entrée la tête haute dans la synagogue, éclairée par cent cierges et remplie d'un mystique brouillard argenté; l'acte de mariage avait été lu, et les questions prescrites par la loi prononcées avec une solennelle lenteur : « Loué soit Dieu notre seigneur, le maître du monde, qui a créé l'homme à son image et qui lui a construit une demeure pour l'éternité. Que la *pessula* (1) Pennina Rosenstock soit bénie dans le mariage, qu'elle soit dans sa maison future comme la vigne en fleur, que ses enfans croissent autour d'elle comme des plants d'olivier. Béni celui qui craint le Seigneur; que le Seigneur te garde et te soit miséricordieux, qu'il te donne sa paix! *Amen!* »

La belle Pennina fut conduite au pâle Jehuda sous un dais de soie, et le rabbin remit au marié l'anneau qui se porte à l'index de la main droite. La jeune fille s'en saisit plutôt qu'il ne le lui passa, tant il était agité par la vue de cette main blanche qu'on eût crue taillée dans l'ivoire. A grand'peine balbutia-t-il les mots hébreux : « Je te presse contre mon cœur, je me voue à toi pour l'éternité, je me voue à toi en vertu, en justice, en fidélité, en vérité, afin que tu reconnaisses le Seigneur. » Quand la bénédiction fut prononcée, le verre brisé en signe de fait accompli et irrévocable, quand la synagogue eut retenti des félicitations de l'assemblée, les jeunes filles coupèrent la splendide chevelure de la nouvelle épouse et la parèrent d'un caftan de velours rouge, d'un large ruban noir et d'un bandeau chamarré de pierreries. Pennina brillait au milieu d'elles comme la reine de Saba ou comme Judith. A la clarté des flambeaux, au son de la musique, on regagna la maison de Rosen-

(1) Jeune fille.

stock. En route, les deux cortéges se rencontrèrent; pour la première fois, Baruch, revenant du cimetière, aperçut cette belle femme enveloppée d'une pompe éblouissante, et cette femme appartenait à son beau-frère, à ce songe-creux. — C'était la première fois aussi que Pennina voyait Baruch; tandis que les yeux noirs du jeune homme la dévoraient de loin, les siens flamboyèrent sous le voile sombre de ses cils soyeux. — Qui donc, eût voulu demander Baruch, qui donc est celle qui s'annonce comme l'aurore, belle comme la lune, terrible comme un démon?.. — car la beauté de Pennina avait en effet un caractère funeste comme celle de Naamah, le diable femelle. Il se fût volontiers approché d'elle en disant : — Fleur de Saron, rose de la vallée, toi dont les lèvres sont comme un cordon de roses et les joues comme l'écorce d'une grenade, toi la plus belle d'entre les femmes, tu m'as ravi le cœur, je suis malade d'amour! — Mais les paroles ne trouvèrent pas le chemin de sa bouche, qui murmura lentement : — Un jardin fermé, une fontaine scellée!

Et Pennina? — Elle poussa un long soupir : — Quel est cet homme?

— Ton beau-frère Baruch Koreffle Rebhuhn.

Elle soupira encore; un sentiment inconnu s'était glissé dans son cœur à la fois triste et joyeux, humble et fier; elle croyait le printemps venu et s'imaginait entendre la tourterelle amoureuse chanter pour la première fois au sommet de l'érable. Elle entra dans la maison comme en rêve, et comme en rêve assista aux danses du haut de son siége nuptial; elle ne dansa pas, elle eut un sourire moqueur en voyant danser, selon la coutume juive, les femmes avec les femmes, les hommes avec les hommes, et songea qu'il serait beau de danser avec Baruch.

L'étoile du matin brillait au ciel bleu pâle, lorsque les invités se dispersèrent après avoir reconduit le riche couple jusqu'au seuil de la maison que Rosenstock avait meublée avec un vrai luxe israélite. Le dernier regard de Pennina en y entrant fut pour Baruch; ses yeux semblaient le supplier; il l'aborda, saisit sa main blanche et froide, la baisa, et cette altière beauté tressaillit.

— Que Dieu te garde, dit Baruch.

Elle balbutia quelques mots que personne ne sut comprendre.

Chaike, son mari et son père rentrèrent chez eux seuls et en silence. Arrivé dans la petite chambre que des cloisons de bois divisaient en trois compartimens, Konaw bénit encore ses enfans, puis les laissa seuls. Baruch, debout, les mains sur les hanches, regardait en souriant autour de lui; mais la petite Chaike, timide et frissonnante, n'osait l'observer qu'à la dérobée. Assise ainsi sur sa chaise

boiteuse, elle ressemblait à un enfant malade; à coup sûr on ne l'eût pas prise pour la femme de cet homme. Baruch la contemplait de haut, avec pitié peut-être, mais sans mélange de tendresse, quoique le cœur de Chaike, ce bon et fidèle cœur si plein de dévoûment, battît pour lui de toute la puissance d'un amour fort comme la mort. — Allons! dit enfin Baruch avec un mouvement de tête insouciant, allons, femme, débarrasse-moi de mes bottes.

Un joyeux effroi précipita le sang dans les veines de Chaike; elle se leva toute rouge et s'acquitta de son office de servante avec empressement, car elle l'aimait.

Chez la belle Pennina, les choses se passaient de manière toute différente. Sur des degrés recouverts de tapis turcs, on lui avait dressé un lit dont le ciel rouge était suspendu à des colonnes dorées. Au plafond était soutenue par des chaînes d'or une lampe verte, dont la lueur mystérieuse pâlissait encore le front pensif de la mariée, assise le coude sur son genou, le menton dans sa main. Jehuda, debout, tourné vers la fenêtre, priait les yeux fermés; on eût cru entendre le murmure sourd et continu d'un ruisseau. — Est-il vrai que les mariages soient écrits au ciel? demanda tout à coup sans bouger la belle Pennina.

Jehuda acheva sa prière avant de répondre. — Assurément, c'est dans le Talmud. Quarante jours avant la création d'un enfant, une voix céleste se fait entendre. Lorsque tu es née, elle cria : Pennina, fille de Rosenstock, appartient à Jehuda Konaw.

— Vraiment? la preuve?..

Jehuda emprunta force citations au *Pentateuque*, aux prophètes et aux hagiographes.

— Tu dois avoir raison, soupira Pennina, nous ne sommes pas capables, nous autres humains, de comprendre les desseins de Dieu et ne pouvons que nous y soumettre. Approche donc! — Et elle lui tendit son pied avec une fière nonchalance.

— Que veux-tu?

— Que tu me déchausses.

Le jeune sage la regarda surpris, mais procéda cependant à tirer l'une après l'autre deux pantoufles brodées d'or. Tandis qu'il les rangeait au pied du lit, un éclat de rire étouffé partit derrière son dos.

— Pourquoi ris-tu, femme?

— Parce que ton sort est décidé, homme. Tu as étudié, mais il semble que tu ignores l'ancienne croyance, que celui des deux époux qui la nuit des noces ôte les souliers de l'autre lui sera soumis. Tu m'as ôté mes souliers. Ainsi...

— Tu tiendras donc le sceptre, serpent, mais par bonheur le Talmud dédaigne ces contes.

— Que le Talmud les dédaigne ou non, je régnerai, répondit Pennina, et toi, ne blasphème pas contre Dieu, qui t'a donné une femme sage, car je sais que Salomon dit : « Par une femme sage est édifiée la maison, elle est détruite par une folle. »

Pennina se leva, croisa les mains sur sa nuque, s'étira tout assoupie, les yeux à demi clos et moqueurs pourtant : — Le matin va venir, dit-elle, dormons.

Jehuda rougit. Pennina l'avait surpris à se demander par habitude des méditations et des recherches abstraites en quels termes Séméi avait pu injurier David après le triomphe d'Absalon.

Lorsque Pennina sortit de son sommeil, une lumière dorée se répandait à travers les rideaux sur les arabesques des tapis. Jehuda, assis sur le lit, réfléchissait déjà. — Eh bien ! lui demanda-t-elle, à quoi penses-tu?

— Je cherche en quels termes Séméi a dû maudire David.

La jeune femme haussa les épaules. — Évidemment, pensa-t-elle, ce Séméi l'intéresse plus que moi.

Tandis qu'il s'égarait de plus en plus dans ces subtilités de commentateur : — N'est-ce pas, dit Pennina, n'est-ce pas au *Cantique des cantiques* que se trouvent ces paroles : « J'ai cherché dans mon lit, la nuit, celui qu'aime mon âme, je l'ai cherché, et je ne l'ai point trouvé? »

— En effet.

— Et n'est-il pas écrit encore que la flamme de l'amour est brûlante, que c'est une flamme du Seigneur?

— Sans doute.

Pennina était étendue sur le dos, les bras croisés sous sa tête. — Oui, murmura-t-elle, oui, elle est brûlante au point que l'eau ne peut l'éteindre ni les fleuves la noyer. Quiconque pour remplacer l'amour voudrait donner toutes les richesses de sa maison n'y parviendrait pas. — Puis, saisissant le bras de son mari : — Où as-tu lu que les mariages étaient écrits au ciel?

— Dans le Talmud.

— Il faut que tu me le fasses voir, sans quoi je ne te croirai pas.

La nuit d'après, le savant Jehuda réveilla en sursaut la belle Pennina.

— Qu'y a-t-il? s'écria-t-elle effrayée, le feu?..

— Ce n'est pas le feu, mais j'ai trouvé.

— Trouvé quoi?

— Les injures de Séméi à David, répondit le sage, dont les prunelles étincelaient dans l'obscurité. J'ai découvert la clé du texte.

— Au bout de mille ans?

Jehuda expliqua longuement à sa femme l'opération du *natari-*

kon (1), qui consiste à séparer les lettres d'un seul mot pour former les initiales de plusieurs autres, puis il prononça un mot du texte sacré dont il avait tiré les cinq épithètes suivantes : adultère! moabite! meurtrier! tyran! monstre!

— Et c'est pour cela que tu m'as éveillée?

— Ai-je eu tort?

— Non pas, dit Pennina d'un ton de suprême mépris, tu m'auras au moins appris quelque chose.

II.

L'existence des deux époux continua de la sorte. Pendant que Jehuda s'isolait au milieu des bouquins de sa bibliothèque, comme une araignée au milieu de sa toile, guettant les pensées oisives qui bourdonnaient autour de lui à la façon de mouches inutiles, sa femme active et avisée s'occupait tout le jour du commerce que le père Rosenstock avait installé au rez-de-chaussée de la maison, et gouvernait toutes choses. On obéissait à un geste, à un coup d'œil venu d'elle, tandis que personne ne faisait attention au savant taciturne claquemuré dans sa chambre haute, ni ne tenait compte de ses ordres. Le petit magasin où trônait Pennina, environnée du rayonnement de son bandeau comme d'une auréole, ne manquait jamais de chalands. Elle savait les attirer sans employer les mêmes moyens que ses coreligionnaires, qui se ruaient sur chaque étranger au risque de le déchirer, traînant pour les lui faire voir toutes leurs marchandises dans la rue, et demandant des prix fous pour se contenter à la fin du dixième. Pennina prenait moins de peine. Les acheteurs venaient une première fois par curiosité voir la belle Juive dont on parlait de tous côtés, puis ils revenaient volontiers, car Pennina mettait une grâce insinuante à faire valoir sa marchandise, et maintenait le prix une fois fait avec certaine nonchalance noble qui convainquait le plus méfiant du mérite réel de ce qu'on lui vendait. Aussi les chrétiens s'adressaient-ils à elle de préférence; le cuivre, l'argent et l'or roulaient sans cesse sur son comptoir. Pour la femme qui gouverne ainsi une maison de commerce, un rêveur n'est qu'un sot. Pennina se contenta d'abord de faire entendre ceci à Jehuda par des railleries; la prétendue sagesse de ce mari, tout admirée qu'elle fût, lui était de plus en plus suspecte.

(1) La cabale symbolique propose trois procédés pour découvrir au moyen de différentes combinaisons ou permutations de lettres un sens mystique en dehors du sens littéral; ce sont la *themoura*, la *guematria* et le *natarikon*.

Quand elle se plaignait trop haut : — C'est un savant, disait son père pour la consoler.

— C'est un âne, ripostait-elle avec emportement.

— Le proverbe dit, reprenait le père, qu'on peut faire tout d'un *bachur;* fais de lui un marchand, si le savant t'ennuie.

La rusée avait bien cette intention, mais pour l'exécuter elle s'y prit à sa manière, elle ne le força pas de manier l'aune, non, ce fut elle qui s'appropria la sainte Écriture et le Talmud avec cette sagacité juive qui s'alliait chez elle à un bon sens parfait. Bientôt elle fut initiée aux tours d'adresse où se complaisait l'esprit de Jehuda, maîtresse de la *guematria* et du *natarikon* comme elle l'était de ses commis et de ses valets. Dès lors le pauvre époux n'eut plus une minute de repos : à table, au lit, partout, il fallait discuter, et jamais leurs disputes ne portaient sur les affaires du commerce ni du ménage, mais toujours sur le sens ésotérique des Écritures. Pennina harcelait son adversaire pied à pied, brisant ses argumens comme autant de fétus de paille. — Qu'est-ce donc que ton esprit? lui dit-elle une fois. Si tu ne peux l'employer à rien d'utile, il n'est plus un instrument à ton service, il se joue de toi au contraire. Salomon compare justement l'homme qui ne sait pas tenir son esprit en bride à une ville sans murs.

— Salomon dit cela dans un autre sens, répliquait Jehuda, mais je vois au même chapitre qu'il vaut mieux être assis sur un coin du toit que de demeurer dans la même maison qu'une femme querelleuse.

— Il ajoute, s'écriait Pennina : Au cheval le fouet, à l'âne la bride, au fou les coups de verge! — Et de proverbe en proverbe la dispute continuait jusqu'à l'entier triomphe de Pennina; elle avait toujours le dernier mot, Jehuda ayant pris l'habitude de céder. En revanche, elle vantait outre mesure devant le monde son mari absent, car elle était jalouse de l'honneur de la maison. Parlait-on au contraire de son beau-frère Baruch, Pennina ne le nommait point sans les épithètes de vaurien, de fainéant, de meurt-de-faim. — Il vit grâce à nous, — se plaisait-elle à répéter. Et il lui eût été plus doux encore de dire : — Grâce à moi. — C'était peut-être pour pouvoir le dire qu'elle guettait Baruch de grand matin quand il passait devant sa boutique, et le soir quand il revenait, adossée contre sa porte, les lèvres entr'ouvertes comme sur un mot qu'elle ne prononçait pas; enfin un jour, — il était déjà tard, il n'y avait plus de chalands au magasin et elle avait renvoyé ses commis, — la belle marchande fit signe à son beau-frère d'entrer. Il fut surpris, car elle n'avait pas paru prendre garde à lui depuis le jour de ses noces, mais néanmoins il obéit.

— Écoute, commença-t-elle en s'asseyant et le laissant debout, écoute, Baruch; le bruit court que vous ne prospérez guère ni toi ni elle...

— Les gens modestes se contentent de peu, répondit le beau-frère, et nous sommes modestes.

— Vous pourriez faire mieux. Je serais disposée par exemple à te prendre dans le commerce, pourvu que tu consentisses à changer de vie.

— Je suis déjà trop vieux pour changer, et il me serait aussi impossible de devenir dévot qu'à toi de devenir laide. Toujours je resterai un joyeux vagabond, et Pennina une beauté.

La jeune femme rougit de plaisir.

— Ton mari est un fou, continua Baruch; à sa place, je fermerais le Talmud et ne lirais que dans tes yeux.

— Mon mari est un savant, interrompit Pennina pour dire quelque chose.

— Plutôt un ergoteur, un éplucheur de mots, un pédant...

— Voyons, ne veux-tu pas changer, prendre des habitudes d'ordre et de travail? Tu devrais me servir une année seulement, Baruch, une année. Je t'enseignerais ce qui te manque.

— Force, en attendant, ton mari à faire quelque chose qui vaille.

— Je ne parle pas de mon mari, je parle de toi. Tu me serviras une année...

— Pas une heure.

— Pourquoi?

— Parce que mon cœur se gonflerait, parce que je ne le pourrais pas.

— L'orgueil d'un mendiant!

— Ce n'est pas de l'orgueil.

— Qu'est-ce donc?

Baruch la regarda gravement : — Tu secoues l'arbre de la vie à ton gré, lui dit-il, et ses fruits tombent pour toi en abondance, le bonheur est à ta droite, à ta gauche la richesse et la considération, tout en toi est beauté. Tu es sur un trône; pourquoi veux-tu faire de moi l'escabeau de tes pieds?

— Quelle arrogance! s'écria Pennina en se levant. Tu aimes mieux souffrir de la faim et vivre dans la fainéantise!

— Suis-je un fainéant? s'écria Baruch, dont les yeux étincelèrent.

— Tu l'es! répliqua Pennina en se rapprochant, et un vagabond, un gueux, un ver de terre,... tu ne seras jamais autre chose.

— Et que seras-tu donc, toi, reine de l'aune, lionne attelée à un baudet?..

Ils continuèrent d'échanger des injures, Pennina criant et crachant, fermant les poings, exaspérée par l'imperturbable sourire de Baruch. Lorsque celui-ci s'éloigna, elle le poursuivit de ses vociférations jusqu'à ce qu'elle l'eût perdu de vue. Leur premier entretien finit ainsi; ils se séparèrent pleins de haine et de rage.

Baruch sembla en prendre son parti. Quelque pénible que fût la vie pour lui et pour sa femme, rien n'aurait pu fléchir son orgueil; en haillons, il eût gardé l'air d'un prince : aussi tout le monde était-il contre lui. Personne n'aime moins que le Juif à reconnaître la supériorité d'autrui; toutes ses railleries se tournent contre celui qui le surpasse en quoi que ce soit, et souvent la raillerie ne suffit pas, la calomnie s'en mêle. L'étroite et haute maison où demeurait depuis longtemps le père Konaw, et qui était désormais celle de Baruch, regorgeait d'habitans comme une fourmilière. Chaque étage était divisé en chambres nombreuses, chaque chambre subdivisée en compartimens; trois, quatre, cinq familles se partageaient le moindre galetas, et, séparées par des cloisons de planches, vivaient à côté, au-dessous, au-dessus les unes des autres. D'ailleurs la maison ressemblait à une lanterne, aucune porte ne fermant et les murs étant percés à jour avec un œil, une oreille pour chaque fente. — Seul, un saint comme le père Konaw pouvait impunément habiter pareil gîte. Or Baruch n'était pas un saint; il suffisait qu'il remît un manche neuf à son fouet le samedi pour entendre au-dessus, au-dessous et tout autour de lui : — Baruch a profané le sabbat, Baruch est un païen! — Il fallait bien cependant que le fouet de Baruch fût en bon état, puisque Baruch était cocher; c'était du moins la seule occupation qu'on lui connût : un cocher sans chevaux ni voitures, mais ce fouet lui servait apparemment de baguette magique pour se procurer le reste. Quiconque s'adressait à lui pouvait être sûr de le voir arriver sur le siége d'une belle britska bien attelée.

Chose étrange, le choléra s'était apaisé aussitôt après les noces de Baruch célébrées au cimetière, et on en louait Jehuda non-seulement dans le quartier des Juifs, mais aussi parmi les chrétiens. Un hasard qui ressemblait à une vengeance fit que le pauvre Baruch, après s'être absenté quatre jours avec un seigneur, revînt de Lemberg sans chevaux et sans voiture, mais en compagnie du choléra : — Dieu l'a puni, le païen! — cria-t-on dans toute la maison. L'habitude qu'ont les Juifs de s'entr'aider l'emporta cependant sur la réprobation générale, et bientôt l'alcôve où Baruch râlait, se tordait convulsivement, fut remplie de braves gens qui voulaient absolument le secourir; mais une force surhumaine était venue à la petite Chaike; elle repoussa tout le monde et s'enferma seule

avec son mari. — Il mourra! gémissait-on à la porte, il mourra... Elle ne permet pas qu'on le soigne.

— Il mourra! répétait l'écho à droite, à gauche et en haut. — Cent yeux cherchaient à voir par autant de fentes, cent oreilles écoutaient.

— Que fait-elle? demanda une vieille qui ne pouvait découvrir aucun trou pour y coller son œil.

— Elle lui donne à boire, dit quelqu'un.

— Elle lui donne à boire! — Ces mots couraient comme un bruissement de feuilles sèches.

— Et elle le frotte...

— Elle le frotte, se répéta la fourmilière.

— De toutes ses forces.

Une sorte de chant nasal abominable éclata de nouveau. Le chœur reprit : — De toutes ses forces!

Peu à peu un grand silence se fit.

— Est-il mort?

— Il ne mourra pas, dit la petite femme ouvrant la porte, il est en transpiration, il ne mourra pas.

Baruch dut la vie à sa faible et courageuse femme, il le comprit, mais ne l'en remercia pas d'un seul mot. Il était honteux; seulement il commença dès lors à lui témoigner plus d'égards. Quelle reconnaissance que celle de Chaike lorsqu'il lui rapporta de son prochain voyage un cornet de bonbons! A peine osait-elle en manger; elle tenait le cornet entre ses mains et le regardait avec une joie si enfantine! Chacun dans la maison, dans la rue, plus loin encore, tous les Juifs du pays, louaient la petite Chaike : — Elle a, disait-on, du courage pour dix hommes.

— C'est une bonne âme, répliquait Pennina, mais bien laide.

Un jour, Baruch prit sa femme sur ses genoux comme on fait d'un enfant et la regarda attentivement : — Notre belle-sœur, dit-il, prétend que tu es laide.

— Elle doit avoir raison, répondit Chaike souriant, les yeux baissés.

— Mais non, tu n'es pas bien laide, tu es mal vêtue plutôt. Si tu avais ses robes de soie, son caftan de velours et son diadème... — Il s'interrompit.

Dans le cours de son premier voyage, il ne prit pas d'eau-de-vie, pas même un petit verre, mais acheta à la Serwanitza (1) toute sorte de belles choses qu'une dame noble avait vendues sans les avoir presque portées. En arrivant, il dénoua le paquet d'un air

(1) Quartier des Juifs à Lemberg.

fier, en sultan qui fait des cadeaux à sa favorite, et en tira des pantoufles de satin, une robe rose, un manteau de velours vert et deux cordons de perles.

Chaike resta muette d'admiration.

— Eh bien! n'es-tu pas contente?

— Je n'oserai jamais porter ces robes de princesse.

— Tu les porteras! Je veux qu'au sabbat tu sois aussi parée que ta belle-sœur.

Elle essaya encore d'une objection timide, puis se tut, et le soir même commença de découdre, de tailler, de recoudre.

Le sabbat venu, Baruch l'emmena sur le vieux rempart où les Juifs se promenaient dans l'après-midi entre deux rangées de marronniers.

— Regardez Chaike Rebhuhn, disait-on, comme son mari l'habille magnifiquement! Elle l'a bien gagné du reste.

Pennina vint à passer, marchant avec une majestueuse lenteur entre deux vieilles Juives fort riches. En apercevant sa belle-sœur, elle fronça le sourcil, puis, d'un air indifférent : — Elle est presque jolie aujourd'hui, mais les perles sont fausses.

Baruch, qui avait entendu ces derniers mots, s'arrêta : — Les perles sont fausses en effet, dit-il, mais le cœur est de bon aloi.

III.

Le père Konaw eut la joie de recevoir un petit-fils entre ses mains tremblantes, un beau garçon que Chaike donna à Baruch et nomma de son nom. — Les gens qui n'ont pas de pain ne manquent jamais d'avoir beaucoup d'enfans, dit avec dédain Pennina. — Six mois après la naissance du petit Baruch mourut le père Konaw; il vit sa fin venir, s'étendit sur son grabat, et, appelant son gendre : — Je m'en vais, dit-il avec un calme sublime, promets-moi de n'abandonner jamais ta femme ni ton enfant. Maintenant va tout préparer, emmène ma fille, je ne veux pas l'entendre pleurer. — Le vieux Juif se préparait à la mort non-seulement avec courage et piété, mais avec cette observance de l'étiquette qui caractérise les Orientaux jusqu'au dernier moment. — Bientôt Baruch revint accompagné de dix hommes, pauvres gens comme lui-même, qui formèrent un demi-cercle autour du mourant. On aperçut par les fentes des cloisons la lueur de leurs cierges, on entendit prier le pieux Konaw, et la maison tout entière s'émut, le couloir fut encombré de Juifs en prière, l'escalier garni d'une grappe de femmes éplorées. Chaike, son enfant sur le bras, voulut entrer. — Il le dé-

fend, dit Baruch avec douceur. — Au moment même, le vieillard prononçait tout haut les treize articles de foi.

— Je ne pleurerai pas, murmura Chaike dans une angoisse touchante, je ne pleurerai pas, mais il faut qu'il me bénisse moi et mon enfant. — Elle ne pleura pas en effet, seulement deux grandes larmes pendaient à ses cils, immobiles et comme engourdies. — Lorsqu'elle eut baisé pour la dernière fois la main de son père, elle alla chercher loin, bien loin de la maison un coin pour y pleurer.

Le moribond dit la *vido*, puis les dix hommes commencèrent leurs psaumes; il se joignait à eux; peu à peu ce ne fut plus qu'un sourd murmure qui expirait avec son haleine. Alors commença la belle prière pour les agonisans. « Tu es juste, ô Dieu, quand tu nous tues comme quand tu nous donnes la vie. Le sort de toutes les âmes est entre tes mains. N'efface pas notre souvenir, mais dis à l'ange de la mort : Assez! arrête-toi! — Tu es grand dans le conseil, puissant dans l'exécution, tu vois la marche et le chemin des hommes, tu donnes à chacun selon sa conduite et son mérite. Que ta miséricorde tombe sur nous, car chez toi, Seigneur, est le pardon et la miséricorde. Que l'homme ait vécu une année ou mille ans, qu'importe? Le temps écoulé, il semble n'avoir jamais été là. Loué soit celui qui juge avec justice, qui tue et qui fait vivre. »

Baruch s'approcha de son beau-père, tenant un miroir qui ne fut pas terni : — Il est mort! — Il est mort! répéta l'assistance, et la prière des défunts s'éleva de nouveau. « Dieu donne et Dieu reprend, que le nom de Dieu soit loué! Qu'est-ce que l'homme? Tous ses efforts sont vains, il passe comme une ombre. Au matin, il est semblable à une fleur; le soir, il se flétrit. Celui qui meurt n'emporte rien avec lui, rien de ce qu'il a gagné ne le suit au tombeau; seule l'innocence lui prépare une dernière heure tranquille et ensuite l'éternel repos. Dieu sauve son âme, car nul ne se perd qui a confiance en Dieu. »

Le père Konaw est mort! Ce bruit courut de bouche en bouche par toute la rue, et les cris retentirent; en même temps chacun se hâtait de répandre de l'eau, car le Talmud dit que l'ange de la mort lave son épée sanglante dans l'eau la plus proche. On laissa le cadavre un quart d'heure sur son lit, puis on l'étendit sur le plancher, les poings fermés, on le couvrit d'un drap, on alluma une lampe au-dessus de sa tête, et le miroir suspendu au mur fut enlevé, car c'est un mauvais présage si dans une chambre on voit deux morts au lieu d'un. Alors Baruch ouvrit la fenêtre; un parfum printanier monta du dehors, et l'âme s'envola vers sa patrie. La famille obtint l'autorisation, — quelle autorisation le riche Rosenstock n'aurait-il pas obtenue? — d'accomplir les funérailles avant le le-

ver du soleil. Une heure d'avance, le mort fut lavé, peigné, arrosé de vin; ses enfans l'habillèrent pour la fête de la réconciliation, chacun toucha les orteils du mort, lui demanda pardon, et le *yochef bessesser*, cette prière suprême qui semble déchirer tous les cœurs et broyer toutes les poitrines, s'éleva, tandis qu'on partait pour le cimetière. — Puis-je vous accompagner, Jehuda? demanda la pauvre Chaike.

— Il vaut mieux, répondit celui-ci, que les femmes ne se montrent pas aux funérailles. C'est d'elles que la mort est née. L'ange exterminateur se réjouit à leur vue et cherche de nouvelles victimes.

— Qui demande beaucoup reçoit rarement une bonne réponse, interrompit Pennina en prenant la main de la petite femme avec une sorte de compassion, aucune loi ne nous défend de suivre de loin. Viens avec moi.

Le mort, étendu sur une planche, fut porté solennellement dehors, et Jehuda eut soin que les pieds sortissent avant la tête, car, lorsque le contraire arrive, on compte bientôt un autre mort dans la maison. Le cortége était long : il n'y avait personne qui ne tînt à suivre ce juste. Devant le tombeau ouvert, on déposa le corps, le rabbin dit la prière; alentour on nasillait un chant monotone, puis Jehuda, Baruch ensuite, et tous les autres après eux, vinrent prononcer la formule de soumission : « Dieu l'a donné, Dieu l'a repris, béni soit le nom de Dieu. » Chacun s'inclina et déchira ses vêtemens, mais en ayant soin de ne pas laisser tomber sur le mort une larme qui l'eût oppressé. Accompagné de lamentations chantées du caractère le plus lugubre, le père Konaw descendit dans son tombeau; Rosenstock tira une serrure de sa poche, la ferma et la mit près de celui qu'il avait vénéré, en ayant soin de jeter la clé au loin par-dessus le mur du cimetière. De cette façon, il croyait éloigner la mort. Les autres, en sortant, arrachaient de l'herbe et la jetaient derrière eux sans se regarder, en murmurant : — Que ce soit la fin de la mort. Souvenons-nous que nous ne sommes que poussière.

Rentrés chez eux, Baruch et Chaike, assis sur le même escabeau, se partagèrent un œuf dur en souvenir du défunt; pendant les sept jours de grand deuil, ils ne quittèrent pas la maison. Le huitième jour venu, Chaike dit à son mari : — Ne veux-tu pas aller chez M. de Polawski et prier le seigneur de te donner la place de notre père?

— Non, Chaike; ce ne serait pas là un métier de mon goût. J'aime les chevaux et la liberté. Comment pourrais-je marchander avec des pharisiens?

Chaike n'eut garde de le contredire; mais elle alla elle-même

chez le seigneur de Polawski, sans s'inquiéter ni du long chemin, ni des rencontres dangereuses, ni des grands chiens de garde qui aboyèrent à son approche, ni du cosaque qui criait après elle, ni de la mine rébarbative du vieux maître. Le propriétaire de Pisariza était marié depuis peu; il avait épousé la fille d'un gentilhomme pauvre, la belle Lubine, qui, sans l'aimer d'amour, estimait ses hautes qualités. Les jeunes filles ont souvent plaisir à rendre heureux un homme d'âge et d'expérience qui, imposant à tous, plie cependant devant elles, et ces vieux maris sont toujours pleins d'attentions délicates, toujours aimables et généreux, ils s'efforcent de comprendre le moindre battement de cils de leur femme. Lubine régnait donc à Pisariza, où tout ne semblait respirer que pour elle. Lorsque Chaike entra, un rapide coup d'œil fut échangé entre les deux femmes, qui se plurent instinctivement. La grande dame en *kasabaïka* de velours bleu charma la petite Juive, et celle-ci, sous ses humbles vêtemens de cotonnade, frappa Lubine par son air d'honnêteté. Chaike s'était mise à genoux pour baiser le bord de la belle robe traînante. — Que veux-tu?

— Mon pauvre père est mort, et je viens solliciter son emploi.

Le regard de Lubine interrogea M. de Polawski. — Si Mme Rebhuhn te convient, dit ce dernier, la chose est faite.

— Elle me convient tout à fait.

Chaike baisa la manche de la *kasabaïka*, le cœur débordant de gratitude. — Que Dieu me punisse si je ne sers pas fidèlement sa seigneurie.

— Les Konaw furent toujours d'honnêtes gens, interrompit M. de Polawski.

— Et les Polawski de bons maîtres.

— Merci du compliment, madame Rebhuhn.

Ce fut ainsi que la petite Chaike devint *faktorka;* vers le même temps, elle mérita le surnom de *belette* par son activité prodigieuse et son entente des affaires, qui faisait l'admiration des trafiquans les plus consommés. — Il fallait, disaient-ils, qu'elle eût le prophète Élie à ses côtés pour lui apprendre à tirer ainsi deux, trois ou même dix *kreutzers* d'un seul. Malheureusement Baruch dépensait parfois en une heure ce qu'elle mettait la semaine à gagner; le gaspillage du mari n'était pas moins étonnant que l'épargne de la pauvre femme, bien que le prophète Élie n'y aidât sans doute pas. Baruch Rebhuhn était une sorte de sceptique parmi ses coreligionnaires; il avait été soldat et soldat intrépide, mais les commandemens de Dieu lui importaient médiocrement; il aimait le jeu et les femmes. Sa vigueur extraordinaire empêchait qu'on ne le lui reprochât en face; mais, lorsqu'il était trop loin pour entendre, les

hommes s'attroupaient en gesticulant et en l'appelant païen, les femmes venaient plaindre Chaike. — Quel malheur d'avoir un homme qui dépense tout à boire! — S'il dépensait tout à boire, répondait invariablement la petite Chaike, comment pourrais-je monter une boutique? — En effet, elle amassait en secret un petit trésor, qui fut caché successivement dans sa paillasse, au fond d'un vieux pot et sous le plancher; un jour vint où la boutique dont elle parlait toujours s'ouvrit. Chacun s'étonna, Baruch tout le premier, et la pauvre Chaike plus que tous les autres. Elle se tenait rayonnante derrière son comptoir, craignant toujours un peu de voir s'envoler l'aune, les grands ciseaux, les pièces d'étoffe et le reste des marchandises. — On mit son bonheur sur le compte d'Élie, qui devait protéger la fille d'un si saint homme. Pennina vint voir et trouva tout fort bien choisi, ce qui fit rougir d'aise la petite Chaike. La fière épouse de Jehuda changea de tactique sur ces entrefaites; on la vit plus souvent chez sa belle-sœur, mais elle ne venait qu'en l'absence de Baruch. Un soir cependant elle le rencontra par hasard assez mal à propos. En sortant de chez Chaike, elle avait senti que le cordon de son soulier s'était détaché. — Lie-moi ce cordon, dit-elle à sa belle-sœur sans y entendre malice, habituée qu'elle était à se faire servir, et Chaike, sans y penser davantage, mit un genou en terre pour obéir. Au moment même rentrait Baruch. Il vit sa femme dans cette attitude, et le rouge de la colère lui monta au visage. La relevant avec vivacité : — Que fais-tu là, s'écria-t-il, à servir cette superbe? Je te le défends! Je te défends même de lui parler.

Chaike restait debout tremblante, les paupières baissées. Avec une arrogante palpitation des lèvres, Pennina s'éloigna, le cœur plein de fiel contre Baruch et aussi contre sa femme, quoiqu'elle ne comprît pas elle-même pourquoi cette pauvre timide créature lui était devenue soudain antipathique. Sa haine augmenta lorsque Chaike eut donné à son mari un second garçon, puis une petite fille qu'on nomma Esterka, tandis qu'elle n'avait point d'enfans. Point d'enfans, y a-t-il rien de plus humiliant pour une Juive? Le sort de Chaike n'était cependant pas enviable; elle avait grand'peine à nourrir une famille qui augmentait ainsi, et pleurait souvent la nuit en allaitant son dernier-né. Baruch s'éveillait-il, elle essayait de l'exhorter, non pas au travail, — elle ne l'eût point osé, — mais à un peu plus d'économie. Baruch se taisait confus, attendri, et prenait en secret les meilleures résolutions, mais pour ne jamais les tenir.

IV.

A cette époque vivait dans nos contrées un gentilhomme du nom de Kalinoski. Qui ne le connaît en Gallicie? Qui n'a entendu raconter de lui quelque trait insensé ou cynique, mais toujours plaisant? Il s'est formé autour de cette étonnante figure un cadre de légendes comme autour du Cid espagnol. Ce Kalinoski, propriétaire de Haray, était un vrai magnat de la fière et turbulente république; on eût dit que quelque enchantement l'eût saisi sous le règne d'Auguste III, qu'il eût dormi pendant les troubles du règne de Stanislas-Auguste et jusqu'après le partage de la Pologne pour s'éveiller d'un sommeil de cent ans, lui le franc, l'impétueux gentilhomme polonais, au milieu des fonctionnaires allemands, de paysans qui refusaient d'être esclaves et de Juifs qui ne voulaient plus se laisser battre. Cette dernière prétention l'indignait sans doute pardessus tout, car c'était son grand plaisir de rosser les Juifs, de sorte que ses démêlés avec la justice se renouvelaient sans cesse; il payait volontiers l'amende, mais à la condition de recommencer les mêmes tours : aussi les Juifs l'évitaient-ils du plus loin qu'ils le voyaient venir dans son ancien costume polonais, à cheval comme un staroste, accompagné de son cosaque et dardant des regards avides de ci de là comme un vautour qui cherche une proie. Bien que Kalinoski fût galant avec les femmes, celles-ci le redoutaient; elles redoutaient son audace, comme les hommes redoutaient son épée, les Juifs son fouet et les fonctionnaires allemands son humeur irascible en révolte contre la loi. A peine craignait-on moins que lui son cosaque, vieille moustache farouche d'un dévoûment aveugle. L'hiver, Kalinoski habitait Lemberg et ne traitait guère mieux la société de ce chef-lieu que les rustres de ses terres. On parle encore de son apparition dans le costume où Dieu l'avait créé sur le balcon de son petit palais, tout près du rempart où se promenaient les belles dames avec leurs cavaliers, à l'heure de la musique. Ce fut une fuite générale; la vieille comtesse Motschinska se trouva mal; elle passait pour la plus vertueuse dame de toute l'aristocratie, car on ne lui avait jamais connu qu'un amant à la fois. Un autre fois Kalinoski couvrit de confusion l'archevêque, qui avait chez lui la réunion la plus choisie pour une solennité extraordinaire. Son éminence rapportait d'Italie une madone de Carlo Dolci, et ce tableau magnifique devait être après le dîner dépouillé des voiles qui l'enveloppaient. Lorsque le rideau tomba devant un demi-cercle d'amateurs recueillis, on aperçut sur un chevalet au lieu de la fameuse madone une Phryné bien connue de Lemberg dans l'at-

titude la plus profane, et la comtesse Motschinska dut s'évanouir de nouveau. Le vaurien savait être aimable à l'occasion. Par exemple on le vit rapporter lui-même du marché le lourd panier d'une cantatrice de talent qui, étant aussi une pauvre et vertueuse ménagère, allait elle-même aux provisions, tandis que les autres dames de théâtre recevaient leurs amans; mais les Juifs des environs de Haray, où il passait l'été à pêcher et à chasser, ne le connaissaient que par ses mauvais côtés. — Rencontrait-il une voiture chargée d'enfans d'Israël, il s'arrêtait et procédait malgré les cris et les supplications à compter du doigt ces malheureux, qui ne haïssent rien autant depuis le dénombrement d'Égypte. Ou bien il feignait de mettre en joue un pauvre Juif qui passait. — Hélas! criait la victime, ne tirez pas sur les gens!

— Imbécile! un bâton est-il chargé?

— Si Dieu le veut, le bâton tue, répondait le Juif, — et il n'avait pas tort, une de ces plaisanteries ayant eu l'issue la plus sinistre. Kalinoski s'était amusé à effrayer un pauvre diable endormi le visage contre terre sur la lisière d'un bois : il avait tiré en l'air tandis que son cosaque assénait un coup de fouet au dormeur, qui ne s'était pas relevé, atteint sous l'influence de la terreur par cette balle imaginaire aussi sûrement que si elle eût été réelle. Kalinoski n'échappa pas sans peine à la justice. Tel était l'homme que le hasard mit en relations avec Baruch. Celui-ci vint remplacer provisoirement le cocher de Haray, tombé malade, et la première fois qu'il parut devant son nouveau maître, Kalinoski était à table.

— Allons, Moschkou! s'écria-t-il en l'interpellant par le sobriquet que les chrétiens donnent aux Juifs en Gallicie, allons, vide ce verre! — Baruch but l'eau-de-vie d'un trait à la santé du seigneur. — Et mange aussi! reprit Kalinoski, qui lui passa malicieusement une tranche de jambon.

— Mon Dieu me défend de goûter à la chair de porc, répondit Baruch.

— Ton Dieu est un sot, m'entends-tu?

— Ce n'est pas sa faute, répliqua Baruch avec calme, il n'a pas eu comme le vôtre des parens pour le mieux instruire.

Kalinoski le regarda sans ajouter un mot; mais, sur cette riposte piquante, il le prit en soudaine amitié. A peu de temps de là, tout ce qu'il complotait d'extravagant fut exécuté avec l'aide de Baruch, et une aiguille ne tombait pas à terre dans la seigneurie de Haray sans que Baruch en eût connaissance. Il n'y avait point jusqu'au vieux cosaque qui ne l'appelât cousin quand il était à jeun et frère quand il était ivre; or il était ivre les trois quarts du temps.

Jehuda, apprenant l'estime dont jouissait son beau-frère chez l'ennemi du peuple de Dieu, — car tout le monde en parlait, — vint avertir Chaike, et Chaike conjura son mari de l'aider dans le négoce plutôt que de prêter main-forte aux extravagances de ce Kalinoski.

— Pourquoi ne le servirais-je pas? dit Baruch. Parce qu'il assomme les Juifs? Les Juifs m'ont-ils jamais servi en quoi que ce soit? Au contraire ils m'ont calomnié, injurié, envié; mais, pour ce qui est des affaires, j'en ferai, Chaike, et de bonnes. Tu en seras tout étonnée. — La pauvre Chaike dut s'étonner en effet, car de quelle manière Baruch entendait-il les affaires? On aura peine à le croire. Par exemple, il vendit son nez. Voici comment :

Kalinoski avait fait connaissance, dans une chasse, avec Mme de Polawski, et s'était laissé prendre au piége comme le plus sot gibier. Mme de Polawski en était du reste à ne plus compter ses amoureux et savait les tenir tous en bride sans les rebuter, car elle avait besoin de leurs hommages pour se distraire, sa tristesse étant grande parfois de n'avoir pas d'enfans. Elle ne leur opposait jamais de ces vertueuses maximes à la solidité desquelles les hommes ne croient guère; mais, chez chacun de ses adorateurs, elle trouvait quelque chose, une bagatelle à critiquer.

— Vous n'êtes pas heureuse, lui disait Kalinoski, vous n'avez pas d'amour pour votre mari, pourquoi ne me permettriez-vous pas de vous aimer? — La prudente Lubine ne discuta pas son bonheur plus ou moins complet, c'eût été maladroit, elle s'en tint à répondre, fidèle à sa tactique ordinaire : — Si vous voulez tout savoir, votre nez ne me plaît pas. Je ne pourrai jamais aimer qu'un homme qui ait le nez grec.

Il ne pouvait pas l'en faire démordre.

Rentré chez lui, il étudia longuement son nez devant le miroir et le trouva du type polonais le plus pur. — N'y aurait-il pas un moyen? pensait l'amoureux aux abois.

Le moyen lui parut être de tirer ce nez récalcitrant du matin au soir, et la nuit en outre, quand il lui arrivait de s'éveiller. Après une semaine de ce régime, il se rendit à Pisariza, un sourire triomphant sur les lèvres : — Eh bien! que dites-vous de mon nez, madame? Ne tourne-t-il pas au grec?

Lubine éclata de rire : — Je n'en sais rien, mais il est fort enflé, rouge comme une betterave!

— Quelle mine de cuivre as-tu donc aujourd'hui au milieu du visage? demanda M. de Polawski, entrant sur ces entrefaites.

— Tu nies que mon nez soit bien fait? demanda Kalinoski piqué.

Ce fut un duo de rires moqueurs.

— Eh bien! dit tout à coup l'effronté en se mordant les lèvres, je parie que demain je posséderai un nez grec admirable.

— Toi? — Nouvel accès de gaîté insultante.

— Paries-tu cent ducats?

— Soit!

— Non pas ainsi, je veux l'écrire.

Le pari enregistré, Kalinoski alla trouver Baruch.

— Veux-tu me vendre ton nez?

— Sans doute, s'il vaut quelque chose.

— Il vaut entre frères vingt ducats.

— Reste à savoir ce que vous en voulez faire.

— Sois tranquille, je ne le couperai pas, je veux seulement qu'il m'appartienne par contrat.

Le prodigieux contrat fut rédigé en double, tous deux le signèrent, Baruch amena un témoin de sa religion, et le cosaque s'immortalisa en cette circonstance par trois grandes croix qui rappelaient le calvaire.

Le lendemain, Kalinoski reparut assez sombre à Pisariza, au milieu des plaisanteries de Lubine et de son mari, car la betterave, la mine de cuivre était devenue flambeau, brasier, incendie.

— J'ai peur d'avoir perdu, soupira-t-il.

— Je tremble pour toi en effet, répondit Polawski.

— Mais procédons par ordre et d'abord relisons nos conventions. Tu t'es engagé à payer cent ducats, si je possédais aujourd'hui un beau nez grec...

Baruch entra négligemment.

— Que dites-vous de ce nez-là? Est-il assez beau, assez grec?

— Le nez de ce Juif est sans défaut, déclara Lubine.

— S'il était à toi, j'aurais certainement perdu, ajouta Polawski.

— Paie donc les cent ducats.

— Es-tu fou?

— Nous n'avons pas écrit *avoir*, il y a *posséder;* or je possède ce nez que vous avez tous deux proclamé parfait; il est ma propriété, voici l'acte de vente.

Polawski trouva que la farce valait bien cent ducats, et Lubine conseilla au gagnant de troquer avec le Juif. Ceci mit Kalinoski de mauvaise humeur contre Baruch, il était ennuyé d'ailleurs d'avoir à lui payer vingt ducats pour si peu de chose, et résolut de les lui faire gagner. Sous prétexte que Baruch devait tenir sa propriété en bon état, il lui défendit donc de boire autre chose que de l'eau pure, lui imposa de porter en guise de fourreau une sorte de masque qui le faisait huer par les gamins; cet étui ayant provoqué une

éruption quelconque, le tyran prétendit qu'un malade devait se coucher; or le nez ne pouvait se coucher sans Baruch, et il faisait une chaleur de trente degrés qui rendait les lits de plume incommodes. — Comment se porte mon nez? venait demander Kalinoski trois fois par jour. — C'en était trop pour Baruch, il finit par sauter hors du lit et jeter le fourreau à l'autre bout de la chambre. — Reprenez vos vingt ducats, moi, je reprends mon nez.

Kalinoski déchira le contrat. — Il s'agit de savoir, dit-il, qui a été dupe dans ce marché.

— C'est moi, parbleu! s'écria Baruch.

— Tu en conviens, cela suffit, garde l'argent.

La bonne intelligence rétablie entre eux, ils redoublèrent de méchanceté envers les autres. Chaque Juif maudissait le seigneur d'Haray, mais plus encore son complice; on l'accusait de mille abominations, de manger des choses immondes, de parler contre la loi de Moïse, de commettre l'adultère, aucune femme n'étant en sûreté avec lui. Ce dernier propos n'était malheureusement pas une calomnie. La petite Chaike pleurait souvent en secret, et Baruch feignait de ne pas s'en apercevoir, mais prenant son petit Baruch sur un genou et son petit Israël sur l'autre, tandis que leur sœur passait ses mignons doigts roses dans sa barbe noire : — Comment les uhlans vont-ils à cheval? disait-il en les faisant galoper. — Et Chaike souriait comme sourit une mère qui voit le bonheur de ses enfans. Baruch ne pouvait souffrir que sa femme pleurât; mais quant à l'indignation des Juifs, il ne s'en souciait guère et y prenait même plaisir. Les exhortations de son savant beau-frère tombaient comme de l'huile sur du feu. Le plus grand scandale qu'il donna fut par sa liaison publique avec une chrétienne; il est vrai de dire que Baruch n'eut pas précisément l'initiative de ce crime.

Kalinoski avait été dans sa jeunesse amoureux d'une de ses voisines qui l'avait repoussé, Dieu sait pourquoi. Depuis elle s'était mariée, elle avait divorcé selon la bonne vieille coutume polonaise, mais Kalinoski, quoiqu'il prétendît être désormais un ami pour elle, lui gardait toujours rancune de son refus. Henryka, c'était le petit nom de la dame, vivait dans sa terre de Rakow, très courtisée, inaccessible du reste, assurait-on; nul ne trouvait grâce devant elle, l'idéal la tentait, et elle allait jusqu'à écrire des vers. Sa haine contre les Juifs ne le cédait pas à celle de Kalinoski; aussi fut-ce par l'entremise d'un Juif que ce dernier s'avisa de la punir. S'adressant d'abord à la vanité d'Henryka, il lui persuada que le bruit de sa beauté était allé jusqu'en Orient, et qu'un prince turc venait de débarquer à Kolomea avec des trésors sans prix pour la voir et lui baiser les pieds. En effet, un Turc richement vêtu entra un matin

dans le village avec sa suite; il montait un cheval blanc, et les présens qu'il apportait étaient huchés sur un éléphant et un chameau empruntés à certaine ménagerie du voisinage. Henryka n'eut garde de s'apercevoir que les prétendus Maures sentissent l'ail comme de vrais Juifs, et que certain nègre habillé de rouge ressemblât étrangement à Kalinoski, venu sous cet accoutrement pour assister à la comédie. Cette comédie avait coûté quelques mille florins, mais la vengeance procure des plaisirs qui ne se paient pas. Le prince Baruch joua merveilleusement son rôle. La dame déclara n'avoir jamais imaginé de héros plus poétique; elle couvrit de bijoux, de soie et de velours ses jupes sales et ses bas déchirés, — quelle Polonaise s'arrêta jamais à ces minuties? — et fut en un clin d'œil sur son perron avec la majesté gracieuse particulière aux dames de sa race.

Le prince daigna accepter le repas qui lui fut offert par signes, car il ne parlait aucune langue que comprît sa charmante hôtesse; il consentit même à passer quelques jours à la seigneurie de Rakow et mit le temps à profit, car d'emblée les faveurs que tant d'autres avaient implorées inutilement vinrent à lui comme par magie. Il lui suffit pour cela de ne pas parler. La spirituelle Henryka, ne pouvant s'entretenir avec lui ni de littérature, ni de politique, ni d'aucune autre chose, en eut bientôt assez d'une pantomime banale, et certain langage, commun aux bohémiens et aux rois, sous la tente comme dans les palais, permit à la conversation de ne pas languir. Jamais Rakow n'avait reçu autant d'hôtes, on accourait de toutes parts pour voir l'heureux prince turc, tous les hommes l'enviaient, toutes les femmes étaient jalouses d'Henryka. Au bout de trois semaines de délices ineffables, celle-ci eut de nouveau recours à la pantomime pour communiquer au modèle des amans le désir le plus intime de son cœur. Elle prit deux bagues, lui en donna une, passa l'autre à son propre doigt, et d'un geste expressif montra le côté de l'Orient.

Le prince comprit aussitôt. — Il est fâcheux, répondit-il, que j'aie une femme, autrement je vous épouserais sur l'heure aussi vrai que je m'appelle Baruch Koreffle Rebhuhn.

Henryka le regarda pétrifiée; elle n'avait pas encore compris quand le nègre accourut pour lui dire avec la voix de Kalinoski : — Permettez, madame, que je me lave la figure, je suis noir depuis assez longtemps. De l'eau, Baruch !

Tous les tours de Kalinoski sont populaires en Gallicie. — Celui-ci était trop extravagant pour que le bruit ne s'en répandît pas à la ronde. La pauvre Chaike l'entendit comme les autres et laissa tomber sa tête sur sa poitrine. Elle pensa bien faire des reproches

à l'infidèle, mais quand elle le revit, la parole s'arrêta sur ses lèvres, tant son cœur était oppressé, elle eût voulu crier et ne le put, ses lèvres remuèrent sans qu'un son en sortît : — Où as-tu été si longtemps? — Voilà tout ce qu'elle put dire, et Baruch ne jugea pas nécessaire de lui répondre.

Au milieu de la nuit, elle poussa en dormant une exclamation déchirante.

— Qu'est-ce que tu dis? demanda Baruch.

— Ai-je dit quelque chose? C'était donc le chagrin qui parlait en moi.

V.

Le jour des expiations, Chaike dit à son mari : — N'iras-tu pas à la synagogue? Si tu y vas, je te donnerai un cierge que j'ai acheté sur mes épargnes.

Baruch ôta ses souliers, revêtit la chemise funèbre et le bonnet blanc, se rendit à la synagogue et alluma son cierge pour le mettre auprès de l'arche d'alliance.

Lorsque les autres l'aperçurent, ils se détournèrent; sans en tenir compte, Baruch alla tranquillement prier à l'écart. Tout à coup il entendit murmurer derrière lui : — Dieu l'a réprouvé ! — et, jetant un regard rapide sur l'arche d'alliance, vit que tous les cierges brûlaient, sauf le sien, qui venait de s'éteindre. La colère le saisit, il prit le cierge, le jeta sur le sol avec violence, puis il quitta la synagogue : — Son cierge s'est éteint, mauvais présage ! murmura son beau-frère. — Les autres se disaient entre eux : — Il a brisé son cierge, il blasphème.

Baruch cependant courut jusque chez lui comme un enragé, lança de tous côtés le talar, le bonnet, la chemise de mort, et s'habilla pour sortir.

— Juste Dieu ! que veux-tu faire? s'écria Chaike. Y penses-tu Le jour de la réconciliation !

— Crois-tu que j'ignore la loi? dit Baruch tremblant de rage. Il est écrit : Le dixième jour du septième mois, vous devez tourmenter et macérer votre corps. Chaque Juif aujourd'hui jeûne et prie dans la synagogue, il ne touche aucune femme et ne porte point de souliers; mais il n'est pas dit qu'on doive exercer la méchanceté contre son prochain. Ils ont soufflé mon cierge et crient maintenant : Dieu l'a réprouvé ! — Qu'il en soit donc ainsi ! Puisque je suis réprouvé, je veux l'être tout à fait ! — Et il s'échappa.

En revenant de la synagogue et en passant devant un cabaret, le boucher, voisin de Baruch, entendit de la musique et des chan-

sons; il colla son large nez à la fenêtre éclairée; que vit-il? La cabaretière polonaise, une belle fille effrontée, assise sur les genoux de Baruch, une guitare à la main, et Baruch qui chantait et buvait comme un fou entre deux soldats et un charretier chrétiens : — Regardez-le! Il pèche le jour de la réconciliation! cria le boucher appelant deux de ses coreligionnaires, qui passaient.

— Il blasphème! — Ce mot vola de bouche en bouche dans tout le quartier juif.

Lorsque Baruch, à la pâle lueur de l'aube, rentra en chancelant au logis, il s'arrêta devant sa porte, et ses yeux, s'y étant fixés par hasard, ne purent s'en détacher; il fut dégrisé en un clin d'œil. Sa main se porta frémissante à son front, puis sur la porte, comme pour épeler le mot terrible qu'on y avait tracé : *hairem*, malédiction. Il était maudit, proscrit, mis au ban, et les siens avec lui!

Chaike avait reconnu son pas, elle sortit, le vit debout, pétrifié, lut à son tour, mais ne pleura ni ne trembla : — Il devait en être ainsi, tu l'as voulu; viens, réfléchissons, tout le monde te condamne et te fuit, mais moi, je reste.

Ils eurent beau tenir conseil, ils ne trouvèrent rien; le jour s'était levé, les gens de la maison, voyant l'arrêt inscrit sur la porte, se rassemblaient dehors, criaient, exigeaient que Baruch s'éloignât.

Le propriétaire envoya sa servante chrétienne lui signifier de partir; mais où aller? Les expulsés chargèrent le peu qu'ils possédaient sur une charrette à bras et s'y attelèrent. Les deux plus jeunes enfans étaient dans la charrette, l'aîné courait à côté. La foule suivit en maudissant jusqu'à ce que Baruch eût pris le parti de distribuer des coups de fouet qui la dispersèrent, de sorte que les vociférations ne se firent plus entendre qu'à distance.

Hors de la ville, sur la route impériale, se trouvait un petit cabaret délabré tenu par un Juif qui avait été uhlan avec Baruch. Ce Juif, Jainkew Maimon, était justement sur le pas de sa porte lorsque passa le triste cortége. — Que signifie ceci? où allez-vous? s'écria-t-il.

— Nous nous en allons droit devant nous.

— Prends d'abord un petit verre, camarade.

— Ne me parle pas, je suis maudit.

— Et c'est pour cela que tu t'en vas? Un vrai soldat n'abandonne pas celui qui a servi sous le même drapeau, je me moque des pharisiens; entre là dedans, tu resteras chez moi, Baruch; ta femme y tiendra sa boutique, et tes enfans ne pleureront plus.

— Si cela ne doit pas te faire de tort, j'accepte.

Jainkew haussa les épaules. — Comment cela me ferait-il tort? Je reçois des seigneurs, moi, parfois des paysans et des rouliers;

mon eau-de-vie n'est pas pour les Juifs. Je me passe de pareils hôtes.

Chaike sourit et déballa ses petites marchandises. La chambre qu'on leur donna avait une porte sur la route, et un rideau sépara l'alcôve de la boutique. Baruch planta derrière la porte tout ce qu'il possédait, son fouet. — Jusque-là personne ne paraissait plus s'occuper des réprouvés, mais Chaike, en sortant le matin pour faire son étalage, vit le sinistre *hairem* marqué sur le seuil; elle l'effaça vite, afin que Baruch ne s'en aperçût pas.

Baruch semblait avoir changé, il n'allait plus chez Kalinoski, et aidait tantôt sa femme, tantôt le brave Jainkew dans leur commerce; malheureusement la malédiction pesait sur sa femme comme sur lui-même, et la pauvre petite source qui avait tout alimenté tarit bientôt. On n'achetait plus rien chez Chaike; les paysans n'avaient pas, il est vrai, de préjugé contre elle, mais que peut acheter un paysan de la Petite-Russie? Il fabrique lui-même tout ce dont il a besoin. Si Chaike portait sa marchandise à Pisariza ou ailleurs, les Juifs l'évitaient comme la peste et se cachaient le visage pour ne la point voir; elle supportait humblement cette humiliation. Baruch était moins patient; un jour, son ancien voisin le boucher, qui ramenait un veau du marché, lui ayant tourné le dos, il le secoua d'importance et lui arracha une poignée de sa barbe. Tout allait chaque jour de mal en pis; quoique ce soit chose inouie pour un Juif de labourer et de battre le blé, Baruch se résigna enfin à travailler en grange à la journée dans une seigneurie des environs; il ne pouvait plus voir pleurer sa pauvre Chaike.

Depuis cinq semaines, il gagnait ainsi sa vie, lorsqu'un vieux Juif vint à passer devant la grange où il battait le blé avec une sorte de fureur, et le reconnut. — C'est donc toi! s'écria-t-il, toi païen, toi maudit! Tu vois maintenant que Dieu t'a châtié! Le malheur et la maladie prendront gîte dans la maison qui t'a reçu; ton hôte unique sera l'ange de la mort, des rêves pénibles pèseront sur toi la nuit, et mille tourmens t'attendront à ton réveil; tu tomberais foudroyé, si tu osais toucher au seuil du temple. Maudite soit ta femme! maudits soient tes enfans!

Baruch ne répondit pas et continua sa tâche comme s'il avait eu à battre pour dix. Kalinoski, passant à cheval avec son cosaque, le surprit dans ce beau zèle.

— Diable! as-tu perdu la tête?

— Parce que je travaille?..

— Vends plutôt ton nez.

— Je ne suis pas d'humeur à plaisanter.

— A quoi es-tu d'humeur?

— A travailler. Si j'avais des chevaux et une voiture, les choses iraient mieux.

— C'est là tout ce que tu souhaites, imbécile? Je t'enverrai aujourd'hui même le cheval qui te convient.

Après le départ de son bienfaiteur, Baruch se mit à rire de joie et à chanter une chanson de soldat, tout en battant la mesure avec le fléau. Il se berça des projets les plus honnêtes sans s'apercevoir qu'une tête barbue avait regardé dans la grange et que de noires lévites couvraient la route comme un nuage menaçant. Chaike, qui attendait, assise sur sa porte dans le crépuscule, entendit au loin un bruit étrange et formidable, pareil au hurlement de loups affamés; elle se dressa éperdue au moment où un homme nu-tête, les cheveux en désordre, hors d'haleine, accourait, poursuivi par les Juifs, qui lui jetaient des pierres.

— Baruch! s'écria-t-elle en le poussant dans la boutique, tandis que le vieux soldat, pâle, malgré son courage, barricadait les portes, — ils le tueront, ils le tueront!

— Nous verrons bien! répliqua Baruch dont l'œil étincelait de haine et de désespoir.

Déjà les projectiles volaient, brisant les vitres, faisant craquer les portes; les enfans jetaient des cris d'effroi.

— Où est mon fusil? demanda très haut Baruch dans l'intérieur, femme, mon fusil, vite, et la poudre, les balles...

Il s'arma d'un vieux tuyau de fer-blanc qui servait de gouttière, l'ajusta précipitamment à une perche, puis, avec cette arme étrange, parut derrière une lucarne.

— Sur qui dois-je tirer, Jainkew?

On l'entendit : — Waï! waï! Il a un fusil, il va tirer! — Le nuage noir s'envola; quelques secondes après, la route était déserte, et le silence de la nuit régnait autour du cabaret isolé.

Baruch, assis dans la chambre, tenait sa tête à deux mains.

— Nous ne pouvons rester ici davantage, dit Chaike, ils nous tueraient.

Point de réponse.

— Je vais coucher les enfans, reprit la pauvre femme, — et elle s'étendit auprès d'eux.

Vers minuit, elle s'éveilla, le petit Israël criait; elle aperçut Baruch penché sur lui, ses larmes, qui tombaient goutte à goutte, avaient réveillé l'enfant. — Que fais-tu là? demanda-t-elle avec angoisse.

— Rien, rien, endors-toi. — Il l'embrassa tendrement; même le jour de ses noces, il ne l'avait pas embrassée ainsi.

Le lendemain matin, elle chercha en vain Baruch dans toute la

maison. Il avait disparu. Jainkew la trouva assise, muette, sans larmes, dans cette profonde douleur qui nous abasourdit.

— Il est parti, dit-elle, parti pour nous sauver.

— Il reviendra, répliqua le cabaretier en guise de consolation; — mais elle secoua la tête.

VI.

Il est sans exemple qu'un Juif abandonne sa femme et ses enfans; ce qui n'était arrivé à personne arriva à la pauvre Chaike : Baruch avait disparu, et nul ne savait où il était allé.

De nouveau les lévites noires fourmillèrent devant le cabaret de Jainkew. — Il n'a pas de fusil, criaient les Juifs, il ne pourra se défendre. — Entrant dans la maison, ils cherchèrent partout sans qu'on les en empêchât. — Il est parti, dit seulement Jainkew. — S'il était ici, ajouta Chaike, il ne se cacherait pas. — N'importe, les Juifs descendirent jusque dans la cave et fouillèrent tous les coins du petit jardin derrière le cabaret. Là un âne gris leur apparut attaché à la haie et broutant paisiblement. — A qui appartient cette bête? demanda Jainkew.

— N'est-elle donc pas à toi?

— Non vraiment.

Il fut impossible de découvrir le propriétaire de l'âne. Sur ces entrefaites survint le sage Jehuda Konaw avec sa femme. — Grand Dieu! soupira-t-il, tu es juste dans tes récompenses et dans tes punitions, j'affirmerais volontiers par serment que cet âne n'est autre que mon beau-frère Baruch.

— Comment cela?

— Ne savez-vous pas que les hommes sont changés selon leurs péchés en animaux ou en objets inanimés? L'âme d'une épouse infidèle devient une meule à moudre le grain, celle du boucher qui n'a pas tué selon la loi habite le corps d'un chien, et l'âme d'un adultère le corps d'un âne. Pourquoi Moïse disait-il : « Si tu vois succomber sous le faix l'âne de ton ennemi, relève-le? » Lisez plutôt le livre d'Emek Hameluch, celui du rabbin Isaac Luria, qui comprit mieux qu'aucun autre le langage des âmes métamorphosées... — Il se mit à citer Isaac Luria, et tout le monde le crut, même sa femme, qui avait commencé par dire à demi-voix : — Si l'âme de ton beau-frère est entrée dans un baudet, l'âme d'un baudet est entrée en toi. — Détachant la corde : — Qu'il en soit ou non comme tu le dis, reprit-elle, j'ai un compte à régler avec Baruch, et celui-ci paiera la dette.

— Que peut-il te devoir? demanda Jehuda étonné, je n'en savais rien.

— Est-ce que tu entends quelque chose au commerce? Il suffit que je sache ce qu'il me doit. — Elle emmena l'âne sans plus de façon, l'attacha dans l'étable, coupa une forte gaule, ferma la porte derrière elle, et se posant devant l'âne : — Je te tiens aujourd'hui, orgueilleux mendiant! vagabond! adultère! s'écria-t-elle enflammée de colère et de vengeance, tu me serviras maintenant; à force de coups, je tuerai ta fierté! Attends! — Et elle se mit à frapper de toutes ses forces la pauvre bête. Désormais, quand Pennina avait une course à faire, l'âne était toujours attelé; s'il se montrait têtu comme sont ceux de son espèce, elle le fouettait sans pitié; fatiguée de le battre, elle le faisait assommer par d'autres; tout ce qui peut se charger sur un chariot, l'eau, les denrées, les marchandises, était traîné par le malheureux. Dès qu'il s'arrêtait, les Juifs, hommes, femmes et enfans, accouraient pour l'injurier et le frapper. Tout le monde le nommait Baruch, jamais autrement. Cela n'empêchait pas que la malédiction écrite à la porte de son mari ne continuât de peser sur Chaike. Il est vrai qu'on ne l'évitait plus, qu'on daignait même lui répondre, mais personne n'achetait chez elle, et, lorsqu'il lui arrivait de se plaindre, on l'accablait de moqueries cruelles. En dépit de ses efforts, il semblait impossible qu'elle se relevât, Jainkew étant trop pauvre pour lui venir en aide; à peine chez M. de Polawski gagnait-elle de quoi vivre au jour le jour. Son frère l'eût aidée volontiers, mais, lorsqu'elle s'adressa timidement à lui, Pennina intervint. — Qu'elle aille mendier, si elle est incapable de gagner quelque chose, ou qu'elle prenne du service. Je ne donne pas aux fainéans.

La pauvre Chaike, après ce refus, sortit de la maison de Jehuda en retenant ses larmes; dans la cour, elle rencontra l'âne hérissé, meurtri et souillé de boue; des enfans juifs lui jetaient des pierres. Elle s'arrêta saisie de compassion, et profita de ce que personne ne la regardait pour lui passer les bras autour du cou et le baiser en pleurant. Chaike ne pouvait croire que ce fût là son mari, mais il suffisait que tout le monde s'obstinât à le nommer Baruch pour qu'il lui fît grande pitié.

Puisque personne ne voulait l'aider, elle résolut de s'aider elle-même; mieux valait cesser d'être honnête que de voir mourir de faim ses enfans. Une voix criait dans sa poitrine : — Tu as le droit de vivre comme les autres; si l'on te refuse la part que Dieu te destinait, prends-la toi-même, et, si tu es trop faible pour la ravir de force, emploie cette ruse dont la nature a doué la femme la plus chétive. Use de fraude, dupe ceux qui t'oppriment, trompe-les chaque fois que tu le pourras, trompe!

Elle fit taire sa conscience, ne s'attachant qu'à une chose désormais, ne jamais perdre. L'âme de Chaike, son âme des jours ordi-

naires, avec laquelle toute la semaine elle courait comme une petite belette de village en village, de seigneurie en seigneurie, était une véritable âme de Juive rapace, âpre et rusée; mais, quand le vendredi soir elle rentrait au logis, c'était pour secouer avec la poussière de ses souliers toute fange morale, et l'âme du sabbat, qui entrait chez elle avec la pure étoile du soir, était bonne et fidèle autant que jamais. Assise au milieu de ses enfans sous la lampe sainte, à la clarté des cierges attachés aux murailles, elle racontait comment leur père était allé à Jérusalem en vue de plaire à Dieu, — on ne sait pourquoi cette idée lui était venue, — elle expliquait le Talmud comme le lui avait expliqué son propre père, et enseignait tout ce qui pouvait former ces jeunes intelligences. Elle prenait particulièrement soin de la mémoire des deux garçons, car il n'y a rien que les Juifs estiment autant qu'une belle mémoire; pour cela, elle n'aurait eu garde de laisser manger au petit Baruch ou au petit Israël du cœur, du foie ou de la cervelle d'un animal quelconque; elle leur donnait en revanche des œufs, de l'huile et du beurre, qui passent pour fortifier cette faculté. Tout en les exhortant aux plus hautes vertus, elle ne négligeait pas de leur inculquer ces finesses qui permettent aux Juifs d'esquiver la loi sans la violer, et dont l'étude constante développe chez eux une sagacité si merveilleuse. — Aucune nourriture ne t'est permise hors celle que tu fais cuire toi-même, disait-elle par exemple au jeune Baruch. Comment t'y prendrais-tu donc, si en voyage un chrétien t'offrait de manger avec lui?

— Je ne mangerais pas, répondait l'enfant avec conviction.

— Mais si tu n'avais pas d'autres alimens et que la faim te pressât? Dieu ne veut pourtant pas que tu abréges ta vie. Voici ce que tu feras. Tu verras si le chrétien ne cuit que des choses permises, et puis, ramassant un petit morceau de bois, tu le jetteras dans le feu. De cette façon tu auras, selon le Talmud, fait cuire ta nourriture.

Ou bien encore Chaike disait : — Quiconque n'a pas de viande un jour de fête peut tuer un animal pour son usage, mais non pas saler de viande plus qu'il n'en mangera ce jour-là. S'il ne mange cependant qu'une petite portion, devra-t-il laisser le reste se gâter?

— Mieux vaut souffrir de la faim, disait le petit Baruch, à la fois économe et honnête.

— Non, souffrir est inutile. Mieux vaut après avoir tué la bête en couper un morceau, le saler, puis réfléchir et prendre un autre morceau en faisant cette observation : — Celui-ci est meilleur; c'est celui-ci que je préfère cuire aujourd'hui, — se raviser encore, et ainsi de suite, jusqu'à ce que toute la viande soit salée.

— C'est dans le Talmud, maman?

— Sans doute, mon fils!

Ainsi enseignait la petite Chaike à la clarté de la lampe du sabbat.

VII.

Des années s'étaient écoulées depuis que Baruch Koreffle Rebbuhn avait délaissé sa famille, ou plutôt, à en croire les Juifs, depuis qu'il avait été changé en âne. Jehuda s'égarait toujours dans ses rêves talmudiques, et le mépris de sa femme pour lui allait toujours en croissant. Elle le méprisait parce qu'il lui laissait tout le soin du commerce, qui prospérait d'ailleurs, et plus encore peut-être parce qu'elle n'avait pas d'enfans; c'était pour la même cause sans doute qu'elle haïssait sa belle-sœur, dont les enfans faisaient l'admiration de tous par leur vigueur, leur esprit et leur beauté.

De maîtresse, Pennina était devenue tyran avec les années; Jehuda lui laissait le champ libre; il était d'ailleurs déplorablement amoureux, et chacun sait qu'un homme épris de sa femme est perdu, quoi qu'il fasse. Jehuda sentait l'étendue de son malheur : le dernier retranchement qu'il se fût réservé était certain petit coin encombré de livres, mais la voix de Pennina y retentissait à l'improviste comme une cloche. — Qu'est-ce que tout cela? s'écriait cette altière personne en repoussant du pied le Talmud. Oisiveté, fainéantise, vanité! J'attends depuis si longtemps que tu fasses quelque chose qui nous procure de l'argent ou qui soit utile au monde! Qu'est-ce que toute la sagesse du Talmud? Pur verbiage, qui n'émerveille que les sots toujours plus nombreux que les gens raisonnables.

— Je fais ce que je crois bon, répondait timidement Jehuda; en cela je suis le maître.

— Toi, le maître!

— Il est écrit...

— Je vais te dire ce qui est écrit, interrompait Pennina : « Femme, l'homme sera ton maître; » mais auparavant il est dit : « Tu enfanteras dans la douleur, » et après : « L'homme mangera son pain à la sueur de son front. » — Eh bien! les choses chez nous sont-elles dans l'ordre? C'est à la sueur de *mon* front que tu manges ton pain, et puisque je n'ai point d'enfans, c'est moi qui suis ton maître, comprends-tu?

Voyant que sa femme ne lui laissait ni trêve ni refuge, Jehuda prit l'habitude d'errer à travers la campagne pour y méditer à son aise. Un jour, il rencontra un beau jeune garçon qui, assis sur une

pierre près d'un ruisseau, contemplait l'herbe comme pour y découvrir un grand secret.

— Que fais-tu là? demanda Jehuda.

— J'apprends.

— Tu apprends? répéta le sage surpris, et comment peux-tu apprendre sans livre?

— Es-tu donc aveugle, répliqua le jeune garçon en fixant sur Jehuda ses yeux noirs, es-tu donc aveugle que tu ne vois pas le grand livre ouvert par Dieu à notre intention? J'apprends dans ce livre.

Jehuda regarda longtemps avec stupeur cet étrange enfant : — Tu dis vrai, murmura-t-il enfin, mais combien ont négligé d'y lire!

— Et pourtant il y a plus de choses dedans que dans le Talmud.

— Sais-tu ce que le Talmud renferme?

Le jeune gars secoua la tête.

— Veux-tu le savoir?

— Je désire savoir tout ce que peut apprendre un homme.

— Eh bien! je te l'enseignerai.

— Tu es un savant?

Le beau garçon se leva et se promena dans les champs avec Jehuda; depuis il l'attendit chaque jour à la même place, vers l'heure où le soleil se couche, et le savant instruisait l'enfant, qui lui donna aussi plus d'une leçon à sa manière, car ce qu'il savait, il l'avait lu sur les feuilles fraîches, sur la nappe argentée du ruisseau, sur les tablettes du firmament dont les caractères d'or sont des étoiles.

Ils s'asseyaient sur la lisière des bois, à l'ombre mouvante des tilleuls et des bouleaux; devant eux ondoyaient les champs de blé, la plaine ensoleillée s'étendait à perte de vue; la ligne bleue des Carpathes fermait l'horizon, mais ils ne voyaient plus rien, ils n'écoutaient plus le chant de la caille, leurs yeux étaient tournés vers les beautés intérieures, car Jehuda parlait; il parlait de l'Écriture, qui, comme une femme voilée, ne se prodigue pas à tous, mais qui exige que son amant prenne la peine de lever le voile; il parlait de la Kabbale, le plus puissant auxiliaire pour atteindre ce but, le livre des secrets écrit par Dieu même et reçu par Adam avec les quinze cents clés de la sagesse, il parlait des persécutions infligées aux meilleurs, à ceux qui ont cherché la sagesse et la vérité; mais aucune épreuve, aucun supplice n'eût effrayé l'ardent élève que le hasard avait donné à Jehuda. Un jour que celui-ci revenait des champs, sa femme le saisit par le bras : — Rêveur incorrigible! je te prends à enseigner aux enfans des vagabonds! Sais-tu seulement qui tu instruis?

— Peu m'importe.

— C'est le petit Baruch, ton neveu. Comptes-tu l'aider à devenir un fainéant comme son père?

— Si son père était un fainéant, je le trouve assez puni d'avoir été changé en bête de somme et d'être tombé dans tes mains. Il faut des gens comme mon beau-frère Baruch; plus il y en aura, mieux cela vaudra.

— Voici une nouvelle sottise! ricana la belle marchande furieuse.

— Le Talmud dit, expliqua Jehuda, que le Messie doit venir lorsque les Juifs seront tous bons ou tous pervers. Il serait difficile d'inspirer la vertu à tous les Juifs, les rendre tous méchans paraît plus aisé; donc les hommes comme Baruch aident à l'avénement du Messie.

— A la bonne heure! fit Pennina en s'apaisant, et moi aussi j'y veux aider en commençant par te défendre de t'occuper à l'avenir des livres saints. Tu ne dois plus être dévot, entends-tu? cela retarderait l'avénement du Messie.

Elle courut à sa bibliothèque, prit les douze volumes du Talmud, le *Zohar*, toutes les belles mystérieuses reliées en parchemin, dont Jehuda se proposait de soulever les voiles, et les jeta au feu. Jehuda eût pleuré volontiers, si sa femme ne lui eût fait peur. — Et maintenant, ajouta celle-ci, tu deviendras un homme comme les autres; puisque je ne peux t'employer dans mes affaires, tu seras *faktor* tout simplement. M. Kalinoski a besoin d'un *faktor*. Va chez lui.

Jehuda se défendit d'abord, mais comme toujours il finit par obéir. Kalinoski, on le sait, n'était pas endurant avec les Juifs; sans permettre à l'intrus de s'expliquer, il leva sur lui le long tuyau de sa pipe turque, et Jehuda n'eut que le temps de s'échapper.

— As-tu la place? lui demanda Pennina au retour.

— J'ai failli recevoir des coups, répondit-il, — et elle éclata de rire.

A cette époque, il n'était bruit que des merveilles opérées par le rabbi de Sadagora. Les Juifs se portaient en masse vers ce saint homme pour demander son conseil ou son secours. Pennina résolut d'entreprendre le pèlerinage. — Je veux des enfans, dit-elle à son mari. — Jehuda l'accompagna chez le rabbi, et, lorsque le cas eut été exposé à ce dernier : — Femme, prononça l'oracle, va toi-même chez Kalinoski et envoie-lui une fois de plus ton époux; retournez en paix tous deux dans votre maison; toi, tu auras des enfans, et lui, il sera heureux.

VIII.

Le lendemain matin, Kalinoski était encore au lit, fumant sa première pipe, lorsque son cosaque vint annoncer qu'une Juive demandait à lui parler.

— Vaut-elle la peine qu'on se lève?

Le cosaque fit un signe affirmatif des plus énergiques, et l'invincible magnat, passant sa robe de chambre en soie chamarrée, alla trouver Pennina. Un seul regard de ces grands yeux profonds suffit pour le captiver. Il la pria de s'asseoir sur le divan. — Le seigneur a placé la Juive sur le divan, murmura le cosaque à l'oreille du valet de chambre.

— La fin du monde ne tardera guère, soupira la cuisinière, la Juive a pris place sur le divan.

Quand une femme veut être belle, elle l'est toujours, et Pennina eût été séduisante même involontairement. Affaissée sur les coussins, dans son caftan de velours rouge qui laissait découverte sous les pierreries sa poitrine de marbre, elle promenait les doigts effilés de sa main droite dans les houppes de soie qui ornaient le sofa; ses cheveux, qui avaient repoussé depuis son mariage, se tordaient noirs et luisans dans leurs liens de perles; ses dents blanches brillaient un peu longues entre des lèvres roses, tandis qu'un sourire rêveur passait dans ses yeux voilés par des cils demi-clos. — Ni le beau magnat, ni la belle Juive ne parlaient, ils ne faisaient que se regarder; enfin Kalinoski prit lentement la main gauche de Pennina, qui le laissa faire. — Il me semble que celle-ci ne trouve rien à redire à mon nez, pensa-t-il en roulant avec satisfaction sa moustache noire. — Que puis-je faire pour vous être agréable? reprit-il tout haut du ton le plus gracieux.

— Je suis venue demander pour mon mari la place de *faktor* à votre service.

— Elle lui est accordée.

— Ce n'est pas pour le salaire, continua fièrement la Juive; Dieu soit loué! nous avons plus d'argent qu'il n'en faut, mais tout le commerce est entre mes mains...

— Heureux commerce! interrompit galamment le gentilhomme

— Tandis que mon mari est pour ainsi dire une taupe talmudique, un songeur kabbaliste qui passe la journée dans son coin à faire défiler des chameaux par le trou d'une aiguille. Je veux mettre ordre à cela et qu'il soit un homme comme les autres.

— Il n'a qu'à venir chez moi.

— Il est déjà venu, vous avez voulu le battre.

— Bah? Eh bien! je vous promets de le traiter désormais à merveille.

— Bon Dieu! qu'entendez-vous par là? s'écria Pennina avec un effroi comique. Si vous le traitez si bien, comment deviendra-t-il jamais un honnête homme?

— Il faut peut-être que je le roue de coups? demanda en riant Kalinoski.

— Si vous voulez me rendre service, répliqua Pennina baissant la voix et se penchant vers lui si près que son haleine effleura sa joue, ne gardez avec lui aucun ménagement jusqu'à ce que la dernière chimère se soit envolée de sa tête folle.

— Je le guérirai, repartit Kalinoski; mais vous, belle dame, ne ferez-vous rien pour mon cœur, que vos yeux ont réduit en cendres?

— Où il n'y a plus que des cendres, dit en souriant la Juive prudente, que reste-t-il à faire?

— Oh! vous seriez capable de réveiller les morts!

— Ce serait dangereux; si les morts ressuscitaient, ils divulgueraient nos secrets.

— Je serai muet comme le tombeau.

— Le tombeau n'est pas muet.

— Vous avez réponse à tout.

— Une réponse juste vaut un baiser, dit la Juive avec son plus voluptueux sourire.

— En ce cas, vous m'avez déjà donné trois baisers, s'écria Kalinoski.

— Si vous vous en plaignez, rendez-les-moi.

Par malheur survint au moment même le cosaque, et après le cosaque le mandataire, puis après le mandataire le curé.

— Vous viendrez me voir, dit tout bas la Juive en sortant.

— Demain?

— Non, aujourd'hui même.

Kalinoski vint ce jour-là et tous les jours désormais sous prétexte d'acheter quelque chose chez elle. Il s'asseyait dans la boutique, s'amusant à suivre la pantomime ridicule des Juifs qui marchandaient et les mouvemens souples de la belle Pennina. Jehuda, qui avait déclaré avec les sermens les plus terribles qu'il ne remettrait jamais le pied chez Kalinoski malgré les ordres du rabbi de Sadagora, s'enfuyait par la petite porte aussitôt qu'apparaissait celui-ci, pour gagner les bois où l'attendait son élève; il ressemblait ainsi, courant dans sa lévite flottante, à un grand corbeau noir.

Jehuda cependant remarquait que sa femme restait souvent depuis peu absorbée dans ses pensées, le menton dans sa main, pa-

raissant ne rien voir, ne rien entendre de ce qui se passait autour d'elle. — Es-tu malade? lui demanda-t-il un jour.

— Je ne suis pas malade.

— Qu'as-tu donc?

Elle se tut.

— Alors tu aimes, dit Jehuda avec émotion. — Et comme Pennina haussait les épaules : — L'amour, quand il entre dans un cœur, prend toute la place, chasse tout le reste... Tu es devenue indifférente à ce qui t'intéressait autrefois, tu rêves... Qui donc aimes-tu?

— Que t'importe! Ta femme, c'est la Kabbale. De quoi te plains-tu?.. Nul ne marche sur des charbons ardens sans se brûler les pieds.

— Cette femme me rendra fou! s'écria Jehuda. Arrache-moi les cheveux et la barbe, malheureuse, plutôt que de me parler ainsi.

— Ah! tu commences à connaître la jalousie, taupe talmudique? Et tu veux que j'aie pitié de toi! As-tu donc eu pitié des belles années de ma jeunesse, alors que tu t'ensevelissais dans tes livres poudreux? Mieux vaut s'entretenir avec les vivans qu'avec les morts. Ton Talmud est mort et il est affreux, tandis que Kalinoski est un bel homme.

— Qu'il est bien vrai que le diable est venu au monde avec la femme! cria Jehuda en crachant de colère.

— Pourquoi me dire des injures? répliqua Pennina d'un ton moqueur en croisant légèrement ses bras sur sa poitrine. Oublies-tu tes propres enseignemens? J'aide de mon mieux à ce que le monde devienne pervers pour hâter la venue du Messie.

— Non, tu n'es pas une femme, s'écria Jehuda, tu es Lilith, qui commande à quatre cent quatre-vingts légions de mauvais anges.

Pennina le regarda de telle sorte qu'il se mit à trembler devant elle. — Soit, je suis Lilith; mais sais-tu bien ce que tu dis? Lilith n'a-t-elle pas été la première femme d'Adam, tirée de la boue elle-même, et que Dieu sépara de lui parce qu'elle était acariâtre? — Moi aussi je me séparerai de toi!

— Je ne le veux pas!

— Je le veux!

— Pennina, tu m'arraches le cœur!.. Jamais je n'accorderai la lettre de divorce.

— A quoi bon la lettre? — demanda la belle créature en riant, ses longs yeux à demi fermés. Le supplice de ce mari fou d'amour et de jalousie la divertissait singulièrement. — A quoi bon? Tu peux rester dans la maison, je ne te chasse que de ma chambre. Si tu n'es plus mon époux, rien ne t'empêche d'être encore mon valet comme les autres.

Jehuda se mit à la supplier, tel qu'un condamné qui demande la vie. — Que faire de toi? dit-elle enfin avec un méchant sourire. Je ne peux te punir comme tu mériterais d'être puni, mais demain tu iras chez Kalinoski.

— Si tu l'exiges, j'irai au diable.

Kalinoski vint le soir, et bien que Jehuda ne fût pas aux champs cette fois, Pennina le fit monter sans aucun scrupule dans son boudoir, où le savant amoureux les entendit rire ensemble. Ces rires le pénétrèrent d'angoisse. Pennina riait encore le lendemain en lui recommandant d'aller chez Kalinoski.

— J'irai, dit-il. — Et il courut d'abord du côté de la seigneurie; mais aussitôt qu'il eut aperçu la cime des hauts peupliers dont elle était entourée, il ralentit le pas. Pour arriver au bout de l'allée, il lui fallut un quart d'heure, et une heure entière pour aller de la grande porte à l'appartement du seigneur. Enfin il frappa. L'accueil de Kalinoski fut des plus affables. Jehuda, encouragé, s'avança un peu, tremblant toujours, jusqu'au milieu de la chambre. Alors Kalinoski lui coupa la retraite d'un bond, ferma la porte à clé, puis glissa cette clé dans sa poche.

— Grand Dieu! que voulez-vous faire? gémissait le Juif. Prenez garde... je crie!..

— Crie donc; plus tu crieras, plus je m'amuserai. Je prétends voir de quoi tu es capable. Et d'abord nage, ici, sur-le-champ.

Jehuda, qui savait que son beau-frère avait acquis par un trait d'esprit la faveur de Kalinoski, essaya de faire bonne contenance. — Nager, répondit-il, pourquoi pas? — Et, se jetant sur le plancher, il fit des mouvemens de bras et de jambes comme dans la plus belle rivière.

— Très bien! Plonge maintenant!

— Comment?.. c'est impossible...

— Ah! tu te fais passer pour nageur et tu ne sais pas plonger? gronda Kalinoski saisissant une houssine, alors il ne me reste qu'à chasser tes lubies!

Il les chassa en effet à coups redoublés. Quand la porte s'ouvrit de nouveau, Jehuda était plus mort que vif.

— T'a-t-il bien battu? demanda Pennina en le revoyant.

Il s'assit tout honteux sur un petit escabeau dans le coin le plus sombre du magasin, accablé par cette ironie; mais la soirée n'était pas achevée que le misérable dit en courbant humblement la tête :
— Tu ne me chasseras pas de ta chambre au moins?

La houssine de Kalinoski fit merveilles. A un an de là, Jehuda, devenu facteur de la seigneurie d'Haray, ne s'occupait plus que d'affaires de commerce, aidant sa femme au magasin, voyageant pour acheter et pour vendre; il n'avait plus le dos voûté, la joue

creuse ni l'œil terne; l'argent affluait dans la maison, et Pennina tenait un bel enfant suspendu à son sein d'ivoire. La prophétie du rabbi s'était accomplie; mais Jehuda ne pouvait oublier tout à fait cependant sa première amante, sa belle voilée, comme il la nommait, la Kabbale, et, quand il entreprenait quelque tournée à travers le pays, son plaisir était d'emmener avec lui le petit Baruch pour lui enseigner ce qu'il cachait désormais aux autres comme un trésor secret gardé par les anges.

IX.

Cependant tout allait de mal en pis pour la pauvre Chaike. Elle ne parvenait pas à payer les marchandises qu'elle avait tant de peine à revendre, et, ses dettes grossissant, elle finit par ne plus pouvoir passer sans rougir devant aucun des magasins qui alimentaient son commerce. Bientôt ils lui refusèrent crédit; en vain s'évertuait-elle toute la semaine. Certain sabbat vint où elle n'osa rentrer chez elle, n'ayant pas même de quoi éclairer la chambre : que serait un sabbat sans cierges? — Les enfans l'attendirent en vain. — Sans doute elle est allée loin, dit le jeune Baruch, et elle a dû interrompre son voyage à cause du sabbat.

Les enfans cherchèrent quelque croûte à manger et n'en trouvèrent point. Fermant donc la porte, ils se pressèrent les uns contre les autres dans l'obscurité, et l'aîné se mit à raconter des histoires tirées de l'Écriture jusqu'à ce que les deux plus petits se fussent endormis, l'un soutenant l'autre. Ce fut un triste sabbat. Plus triste encore fut le retour de Chaike. Un clerc asthmatique et un huissier ivre vinrent prendre note de tout ce que renfermaient la maison et la boutique pour enlever jusqu'aux dernières bribes. — Que ferai-je sans marchandises? criait la petite Chaike. Si vous m'enlevez mes marchandises, autant me jeter à l'eau avec mes enfans.

— Voilà, dit l'huissier, des phrases absurdes.

Jainkew apporta une table et des chaises, mais il ne put prêter de lit, et Chaike dormit sur le plancher avec ses enfans. Quand le vieux soldat eut donné un peu d'eau-de-vie à la famille de son ancien camarade, ses moyens de consolation furent épuisés.

Chaike se glissa le long des murs le lendemain, frappant à toutes les portes et demandant du travail, mais aucun Juif ne voulait recevoir la femme d'un maudit; elle continua son chemin et arriva dans une rue habitée par les chrétiens; ses enfans avaient faim, fallait-il mendier? Non, elle eût préféré mourir. Voler alors? Justement Chaike se trouvait devant une boulangerie, l'odeur des pains frais flattait son odorat, et le boulanger tournait le dos en causant au

fond de la chambre avec quelques voisins. Elle n'avait qu'à étendre la main, ses enfans seraient rassasiés. Soudain les larmes la suffoquèrent, et elle s'enfuit à toutes jambes; que penserait son père dans le tombeau? Mieux valait encore s'humilier devant sa fière belle-sœur. Elle trouva cette dernière seule au magasin : — Mes enfans n'ont rien à manger, commença-t-elle en sanglotant, aie pitié d'eux, donne-moi du pain, un petit morceau de pain.

— Pas de cris ni de comédie ici! répondit durement Pennina.

— Je te dis qu'ils mourront de faim, si tu n'as pitié, reprit plus bas la malheureuse mère; se prosternant devant son ennemie, elle embrassa ses genoux comme Aman embrassa les genoux d'Esther, et sans plus de succès.

— Je n'ai pas de pain pour les fainéans, dit Pennina avec une impitoyable froideur. Si tu veux que je te nourrisse, sers-moi, consens à te vendre.

— Perds-tu la tête? s'écria Jehuda, qui entrait.

— Selon la loi, reprit Pennina sans se déconcerter, tout Juif peut vendre son enfant et se vendre lui-même, pourvu que la servitude ne dépasse pas quarante-neuf années. Les pauvres profitent de cette loi.

— J'y réfléchirai, soupira Chaike, mais pour aujourd'hui donne-moi du pain.

— Réfléchis et décide-toi d'abord, répondit sa cruelle belle-sœur.

Trop faible pour faire acte d'autorité, Jehuda s'en alla furieux, fermant la porte derrière lui avec fracas.

— Tu es riche, dit Chaike en le suivant du regard, mais je ne t'envie pas. Mieux vaut du pain sec avec la charité qu'un bœuf gras avec la haine.

Elle secoua la tête et sortit. Au coin de la rue des Juifs se trouvait un tas de briques; elle s'y laissa tomber, le front entre ses mains. Une heure après, elle était encore là, quand quelqu'un lui toucha doucement l'épaule tandis qu'une voix bien connue disait à son oreille : — Qu'as-tu, Chaike? Un malheur t'est-il arrivé? un de tes enfans est-il mort?

C'était Mme de Polawski, qui se tenait debout devant elle comme un ange consolateur.

Chaike raconta sa peine en pleurant.

— Allons! viens, interrompit Lubine, achetons un bon dîner pour tes enfans. — Où demeures-tu?

— Bien loin, madame, hors de la ville.

Lubine remit sa bourse à Chaike. — Attends-moi donc ici, dit-elle, ma voiture est à l'hôtel. Je t'emmènerai.

Ainsi arriva-t-il qu'au grand étonnement de tous les Juifs la pauvre Chaike monta dans le carrosse de la grande dame et s'éloigna avec elle.

Quelle joie ce fut pour Chaike de voir manger ses enfans! Lubine, assise sur une chaise à dossier cassé, souriait en assistant au repas. — Tu es heureuse, Chaike, dit-elle enfin avec un long soupir, tu es mère.

— N'êtes-vous donc pas heureuse? demanda la Juive; elle se reprit et ajouta : — Que madame me pardonne d'avoir parlé trop vite.

— Tu peux me comprendre, répondit tristement Lubine, mon mari est le meilleur des hommes; mais à défaut d'amour on a besoin de la maternité. Si j'avais des enfans, tout serait bien; je n'en ai pas et je t'envie ta misère. Tu es plus riche que moi. — Elle attira sur ses genoux la petite Esterka avec une sorte de violence, la baisa et se mit à pleurer.

— Dieu du ciel! pourquoi pleurez-vous? dit après quelques instans la pauvre Juive, pourquoi, puisqu'il y a remède à votre chagrin?

— Remède?..

— Sans doute, n'avez-vous jamais entendu parler des chassidéens?

— Souvent, mais que peuvent-ils pour moi?

— Tout, si vous voulez faire ce que je vous dirai. Les chassidéens ne sont que des Juifs comme nous autres, seulement leur vie est pieuse, et ils connaissent les secrets que Dieu a cachés dans la Thora. Leurs chefs, les zadiks, disposent des forces de la nature et ont même du crédit auprès de Dieu, car ils sont saints et communiquent avec lui au moyen des esprits. Le fondateur de leur secte, Iraïl, était de Podolie, et ils l'avaient surnommé Baalschem, parce qu'il faisait des miracles, réveillant les morts, délivrant les damnés et les âmes changées en bêtes, guérissant les infirmes, rendant la vue aux aveugles, la langue aux muets, et donnant des enfans aux femmes stériles. Il faisait tout cela par la force de la prière; le rabbi de Sadagora est aussi un zadik, un saint. Allons le trouver, et vous aurez autant d'enfans que vous en pourrez désirer.

— J'irai, dit Lubine songeuse, mais tu m'accompagneras, et je me déguiserai en Juive. Surtout que mon mari n'en sache rien, il déteste tout ce qui ressemble à une superstition.

Chaike se mit à broder une paire de babouches, car elle voulait profiter de l'occasion et obtenir le secours du zadik; elle broda jour et nuit, et la petite Esterka l'aidait de son mieux. — Comme

le saint va être content! dit cette dernière lorsque les babouches furent achevées.

— Oui, répliqua sa mère, et je lui dirai que tu y as travaillé aussi.

On était au temps dit des contrats, où les propriétaires galliciens vendent leur récolte sur les champs mêmes aux israélites marchands de blé, et M. Polawski dut se rendre à Lemberg. Lubine profita de son absence, revêtit chez sa confidente de magnifiques robes juives qu'elle avait fait faire en toute hâte et se rendit avec elle à Sadagora. La maisonnette du saint homme se trouvait située à l'extrémité orientale de la petite ville et isolée sur une hauteur. Les chrétiens y affluaient presque autant que les Juifs, de sorte que la foule était déjà grande alentour; il y avait là des malades de tout pays et de toute condition qui venaient se faire guérir : de braves paysans de la Petite-Russie dont les figures mornes et basanées à moustaches pendantes semblaient fondues dans l'airain, de pauvres diables en lévites déteintes ou rapiécées, des Juives richement parées, des Arméniens, des Polonais, des colons allemands, — Souabes en chapeau feutre et en hautes bottes à glands, — des soldats et des bohémiens. Les deux femmes atteignirent à l'aide de quelques pourboires la porte basse couverte de sentences du Talmud et de signes cabalistiques que gardaient deux chassidéens à longue barbe, pâles et amaigris. — Le zadik est en prière, répondaient-ils invariablement à tous ceux qui se présentaient. — Lubine eut recours alors à un billet de banque, et put pénétrer dans le sanctuaire. La petite belette essaya bien de s'insinuer derrière elle, mais elle se sentit retenue par la manche : — Où vas-tu donc?..

— Trouver le saint.

— Tu m'as entendu : il prie.

Heureusement Lubine était derrière la porte entr'ouverte et put passer un second billet de banque au gardien en lui disant tout bas : — Cette femme est avec moi.

— Alors entre, fit en souriant le chassidéen.

Lubine fut frappée de l'aspect vénérable d'un vieillard à longs cheveux et longue barbe blanche, étendu sur un divan turc très bas. Il était tout de noir vêtu, et sans faire la moindre attention aux disciples qui l'entouraient, des hommes hâves et livides dont les yeux brillaient d'une flamme inquiétante, ni aux visiteurs étrangers dont la salle était remplie, il lisait dans un grand livre relié de vieux cuir jaune flétri. — Longtemps un profond silence régna, puis l'un des chassidéens murmura quelques mots à l'oreille de son maître en lui présentant un Juif pauvrement vêtu. Le zadik leva de grands yeux clairs d'une expression étrangement douce sur le nou-

veau venu et demanda d'une voix sonore, bien qu'un peu tremblante : — Qu'est-ce qui t'amène?

— O zadik! commença le suppliant, ton nom est grand, et ta gloire remplit toute la terre...

— Ne parle pas de moi, interrompit le saint, parle de toi-même.

— Je viens de Hongrie pour mon enfant malade. Tous les médecins ont été appelés de près, de loin; ils ne peuvent le sauver.

— A quoi servent jamais les médecins! Amène-moi ton fils.

— D'où savez-vous que je l'ai ici avec moi? demanda le Juif surpris.

— Je le sais, que cela te suffise. Fais-le entrer.

Le Juif alla chercher son enfant dans l'antichambre.

— Approche! dit le zadik.

Le père fit approcher l'enfant qui s'était mis à pleurer. Le saint regarda longuement ce petit être chétif, lui imposa les mains et commença de murmurer des prières, les yeux levés au ciel. Tout à coup il sembla pris de convulsions, son corps se courba, ses lèvres frémirent, ses yeux devinrent vitreux, et de profonds gémissemens lui échappèrent; il poussa des cris perçans et prononça des paroles cabalistiques inintelligibles. Tout le monde fut effrayé, même ses disciples, qui baissèrent leurs pâles visages vers la terre, les bras croisés sur la poitrine; puis il sembla s'endormir. Se levant enfin, il regarda autour de lui et dit au père du petit malade : — Allez en paix, Dieu vous aidera! — Les traits altérés de l'enfant s'illuminèrent d'un joyeux sourire, et le père, ayant baisé la main du saint homme, déposa quelques pièces d'argent sur la petite table avant de s'éloigner.

Après lui vint une femme pâle qui, sous son caftan de velours bleu, les bijoux qui chargeaient son cou, ses bras, et le diadème de perles qui recouvrait ses tresses noires, ressemblait à une princesse d'Orient. Elle parla tout bas au zadik, qui s'écria en l'interrompant : — Ta coupable vanité en est cause, coupe tes cheveux comme il t'est recommandé de le faire, et ton mari te sera fidèle. Quiconque viole la loi ne peut s'attendre à ce qu'on le traite mieux qu'il ne traite le Seigneur. — Il remit à la pauvre femme, qui était devenue toute rouge, un parchemin avec des signes cabalistiques pour qu'elle le portât sur la poitrine, et la congédia d'un signe de tête.

Alors parut le brave boucher Regenbogen, véritable Goliath du Nouveau-Testament, accompagné de ses deux fils, non moins robustes que lui-même. Ils étaient suivis d'un petit homme mal vêtu qui se tenait modestement à distance.

— Que me voulez-vous? demanda le zadik.

— Tu dois juger entre nous, lumière d'Israël, couronne de l'uni-

vers, toi que des anges ailés environnent! Tu dois juger entre moi et le mauvais voisin qui est là-bas, et qui a ensorcelé mes deux fils avec l'aide du diable! Regarde-les, ces deux jeunes géans que le Seigneur a créés pour sa joie... Ne sont-ils pas sourds-muets, grâce à lui?

— Qu'as-tu à dire? demanda le juge à l'accusé.

— Que dirai-je? répondit le voisin. Tu sais la vérité : je suis en querelle avec celui-ci depuis des années, c'est vrai; mais, si j'avais la puissance de rendre quelqu'un muet, crois-moi, j'aurais pris avant la langue des enfans celle du père, sa méchante langue qui est redoutée partout.

Les assistans ne purent s'empêcher de rire. — Allez et vivez en paix! c'est ce que je puis vous dire de mieux; mais toi, Regenbogen, prie le bon Dieu afin que tes fils sourds-muets soient une bénédiction pour toi et pour la commune.

Enfin le tour vint de la tremblante Lubine. Lorsque le zadik vit cette belle personne, il fit signe à tous de quitter la chambre. — Elle veut me parler seule à seul, dit-il. — Et les témoins s'étant écartés : — Tu es chrétienne et d'un haut rang, reprit tout bas le vieillard, comment pourrai-je t'aider et te conseiller, si la vraie foi te manque?

— Je crois en Dieu comme toi-même, et je crois en ta puissance, ô juste, répondit vivement la dame.

— Tout le monde vient à moi, les catholiques, les protestans, les Arméniens, les Grecs, comme les Juifs. Il est vrai que j'ai secouru bien des gens par mes prières, mais je ne suis pas Dieu, et ne puis que l'implorer, lui qui est tout-puissant tandis que je suis faible. Je sais ce qui t'amène, femme. Tu t'es mariée sans amour.

Lubine fit un signe affirmatif.

— Ton mari est déjà vieux, et jusqu'ici Dieu ne t'a pas accordé d'enfans. Si tu m'en crois, va et fais ce que je te dis : aime ton mari comme il le mérite, ton désir se réalisera, je t'envelopperai dans ma prière. Va-t'en avec Dieu, chrétienne!

Lubine émue saisit la main du saint vieillard et voulut la baiser, mais il la retira en souriant. Elle mit plusieurs pièces d'or sur la table où les autres avaient déjà mis leurs dons et s'éloigna le cœur plus léger. Aussitôt la petite Chaike se glissa prestement dans la chambre, et, craintive, incapable d'articuler un seul mot, offrit les babouches au zadik.

— Qu'en ferais-je? murmura-t-il en haussant les épaules, et il les lui jeta devant les pieds. Je n'ai pas besoin de tes dons, Dieu t'a éprouvée assez sévèrement; mais je vois venir sur toi l'éclat du soleil. Va en paix!

X.

Lorsque Lubine rentra chez elle, son mari était déjà de retour; elle fut donc forcée de lui avouer qu'elle avait entrepris comme tant d'autres le pèlerinage de Sadagora. M. de Polawski, dont elle avait redouté le mécontentement, ne fit, contre son attente, aucune observation. Il se promenait à grands pas par la chambre; enfin il prit avec tendresse la main de sa jeune femme : — Je ne veux pas, dit-il, — et c'était le meilleur de son cœur qui parlait, — je ne veux pas que tu sois punie d'une faute qui est mienne. Mon tort a été grand de te demander en mariage : s'il a une excuse cependant, cherche-la dans mon amour pour toi; mais tu ne m'aimes pas, Lubine, je le sais, tu n'es pas heureuse, autrement je n'aurais pas vu presque chaque jour tes yeux baignés de larmes, autrement tu ne serais pas allée à Sadagora. Aussi te rendrai-je ta liberté; c'est, Dieu merci, en mon pouvoir. Séparons-nous de bonne amitié.

Lubine regarda longtemps son mari dans une surprise silencieuse. — Tu veux que je te quitte, balbutia-t-elle enfin, et pour toujours?

— Pour toujours, répéta son mari avec le plus triste sourire.

— C'est donc que tu ne m'aimes plus?..

— Non, Lubine, c'est parce que je t'aime plus que moi-même, plus que mon bonheur, plus que ma vie, et que je veux tout sacrifier pour te voir satisfaite de ton sort.

— En ce cas, je ne te quitterai pas! s'écria la jeune femme; je ne le pourrais, car je t'aime... Je sais aujourd'hui pour la première fois avec quelle force!

Elle se jeta sur ce cœur fidèle et dévoué, pleurant et riant, à demi folle, et les bras de M. de Polawsky se refermèrent sur elle, pour toujours cette fois.

Plus d'un an s'était écoulé depuis le pèlerinage, quand une belle et heureuse femme reparut à Sadagora portant sur le bras son premier-né, qui, loin de s'effrayer de la longue barbe blanche du rabbi aux miracles, lui tendit en souriant ses petites mains, et l'ascète le bénit. Sa prédiction s'était réalisée pour Mme de Polawsky; mais pour la pauvre Chaike l'éclat du soleil levant se fit longtemps attendre. En revenant de leur voyage, sa noble protectrice lui avait bien donné deux beaux ducats tout neufs; ce n'était pourtant pas encore le soleil, tout au plus un petit rayon qui s'égara dans la pauvre demeure pour s'éteindre vite. Elle acheta de quoi nourrir ses enfans et des cierges en vue du sabbat qui allait venir. — Ensuite il faudra nous séparer, dit-elle aux trois petits. Je n'ai plus

d'argent pour renouveler mes marchandises et plus de crédit, comment faire? Baruch est d'âge à entrer en apprentissage, Esterka sera confiée à une femme qui lui apprendra la couture, et Israël restera chez notre ami Jainkew pour servir au cabaret. Moi aussi, je prendrai du service. — Elle était résignée à se vendre comme esclave chez sa belle-sœur.

— Le faut-il vraiment? demanda le jeune Baruch.

— Il le faut, à moins que le prophète Élie n'ait pitié de nous.

— Et qui te dit qu'il n'aura pas pitié? fit l'enfant avec une foi profonde. Ne marche-t-il pas toujours parmi nous, épiant nos faits et gestes afin de récompenser les bons et de punir les méchans? Et notre mère est de ceux qu'on récompense. Il faut croire ce que dit le Talmud de ses visites aux braves gens qui mettent sur leur table un gobelet pour lui.

— Mettons-lui aujourd'hui un gobelet sur la table, dit la petite Esterka.

— Bien dit, ma fille! — Et Chaike dépensa son dernier sou à l'acquisition du vin qu'elle plaça au plus haut bout de la table. Les feux bleuâtres de l'étoile du soir, large et calme, brillèrent bientôt dans le ciel. — Le sabbat commence, prononça le jeune Baruch. — Après la prière, tous deux prirent place à table sous le lustre allumé. Le poisson exhalait une bonne odeur dans sa sauce de raisins secs, il y avait aussi le gâteau que l'on nomme *stritzel;* la place d'honneur néanmoins restait vide pour le prophète Élie.

— Viendra-t-il? murmura Esterka.

— Peut-être est-il déjà parmi nous invisible, répondit son frère. Prions qu'il nous délivre de toute peine et de toute honte.

Tandis qu'ils priaient dévotement, la porte s'ouvrit, et un grand vieillard déguenillé, la barbe en désordre, appuyé sur un bâton, apparut sur le seuil.

— Voulez-vous recevoir un passant à la fête du sabbat? demanda-t-il d'une voix qui leur remua singulièrement le cœur, un homme qui pour l'amour de Dieu se refuse jusqu'au nécessaire, qui fait pénitence pour les péchés de tous et n'a goûté d'aucun aliment durant la semaine, voyageant d'un pays à l'autre, sans gîte pour la nuit et toujours en prière?

— Entre, homme pieux, dit Chaike, et mange avec nous.

— Je vois que vous avez déjà mis le couvert à mon intention, que Dieu vous bénisse! — Il ferma la porte, rangea son bâton dans un coin et s'assit parmi eux. Lorsqu'il eut bu et mangé, le vieillard appela le jeune Baruch, le prit par la main, et plongea dans ses yeux son regard étincelant d'une flamme spirituelle. — Veux-tu que je t'éprouve? demanda-t-il.

— Éprouve-moi, et que 'épreuve soit rude, répondit le brave garçon, je ne m'en plaindrai pas.

L'étranger sourit, et procéda aussitôt à lui faire subir un examen serré sur les Écritures et le Talmud. L'élève de Jehuda s'en tira si bien que celui qui l'interrogeait dit à la mère : — Tu auras de la joie par ce garçon, il deviendra un vrai *bachur*, un docteur. — Ils s'entretinrent quelque temps encore, puis se couchèrent, le visiteur céleste ayant accepté de dormir dans leur maison. Il y resta encore le jour suivant jusqu'à la fin du sabbat, instruisant le jeune Baruch. Les cierges brûlèrent jusqu'au bout, et, tant qu'ils brûlèrent, un sentiment de paix, de bien-être inoui, régna dans la pauvre demeure. Quand le sabbat fut près de finir, le vieillard, debout à la place qu'avait occupée le père autrefois, récita la prière d'usage, bénit le vin qui débordait du gobelet en signe d'abondance, et y trempa pour l'éteindre le dernier cierge, puis il prit la boîte d'aromates, la respira et la fit respirer aux autres, car il faut fortifier l'âme de chaque jour contre les soucis qui recommencent pour elle aussitôt que s'enfuit l'âme du sabbat; tous se lavèrent ensuite avec le vin dans lequel s'était éteint le cierge, et le vieillard entonna l'antique invocation : « Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, — garde ton peuple d'Israël pour ta gloire; — puisque le sabbat s'envole, — que du moins la semaine apporte à tous les tiens — bonheur, gain et bénédiction. »

Ils répétèrent ce chant trois fois, puis Chaike alluma la lampe afin que la fin du sabbat fût éclairée comme l'avait été le commencement. Alors le vieillard se leva et reprit son bâton. — T'en vas-tu déjà? demanda le jeune Baruch.

— Il le faut, c'est la volonté de Dieu que je marche. — Il bénit les enfans et leur mère. — Restez tous pieux et bons, car la vie passe comme une ombre sur l'eau, mais la voie du juste brille comme une lumière. Toi, femme, sois active et vigilante; une femme vigilante est la couronne de son mari.

— Hélas! mon mari m'a délaissée, soupira Chaike, et il ne reviendra plus.

—Qui donc dit cela? Ton mari s'appelle Baruch Koreffle Rebhuhn, n'est-ce pas?

— En effet.

— Eh bien! je te promets qu'il reviendra, et le bonheur reviendra avec lui.

Encore une fois il secoua sa tête blanche et s'en alla; on l'aperçut comme un fantôme au milieu des champs de blé. Tout à coup il disparut.

Peu d'instans après, on frappa de nouveau à la porte, et, Chaike

l'ayant ouverte, un petit homme maigre et jaune comme de la cire, vêtu d'une lévite couleur de rose qui traînait jusqu'à terre, se glissa par la fente. Chaike le regarda étonnée.

— Ne reconnais-tu plus Salomon Yarmurek Atlas? demanda le petit homme d'une voix de fausset; c'était cependant un ami de ton père, à qui Dieu veuille donner le repos éternel!

— Je te connais bien, mais je suis surprise que tu viennes dans la maison d'un maudit.

— Pourquoi n'y viendrais-je pas, puisqu'il s'agit d'affaires?

— Des affaires avec moi? — Chaike sourit douloureusement.

— Je connais ta position, dit Salomon, mais je sais aussi que quatre yeux voient mieux que deux yeux et que quatre mains font plus de besogne que deux mains. Je viens donc te soumettre une proposition, Chaike. Ma femme s'est fait enlever par un capitaine de hussards, je lui ai envoyé une lettre de divorce, et, si tu y consens, je t'épouserai volontiers. Qu'en dis-tu?

Chaike continuait de toiser, à demi moqueuse, à demi effarée, son singulier adorateur : — J'ignore si mon mari est mort ou vivant, comment me remarierai-je?

— Ton mari est changé en âne, tu le sais bien.

Elle secoua la tête : — Le prophète Élie, qui est venu chez moi sous la figure d'un vieux mendiant, m'a promis qu'il reviendrait.

— Pauvre femme! le malheur lui a troublé l'esprit! gémit Salomon; enfin, si tu foules aux pieds ton bonheur en repoussant un mari tel que moi, fais-moi donc connaître du moins en quoi je puis te secourir, car je me suis mis en tête de t'être utile, aussi vrai que j'ai été l'ami de ton digne père.

— Merci; mais comment pourrais-tu me secourir, étant pauvre toi-même? Le seul moyen serait de me procurer des marchandises pour mon commerce.

— Je peux te procurer sinon des marchandises, en tout cas l'argent pour en avoir, car je connais à Kolomea un homme riche qui te prêtera contre une lettre de change.

— Il me prêtera si je lui offre des garanties, répondit Chaike, mais c'est justement ce qui me manque.

— Une idée! fit Salomon, regardant autour de lui et inclinant son museau de renard vers l'oreille de la petite femme. Il y a un gros propriétaire de Sadagora du même nom que moi, Salomon Atlas, qui se porte garant pour les lettres de change d'autrui. Que penserais-tu d'aller avec moi chez le richard dont je t'ai parlé? Je lui dirais : — Je suis Salomon Atlas... Ne serait-ce pas vrai? — Et il nous prêterait n'importe quelle somme.

— Quelle fourberie! s'écria Chaike.

— Il la donnerait, continua l'homme à la lévite rose, feignant de n'avoir point entendu. Tu reconnaîtras par exemple avoir reçu cent florins, il t'en donnera quatre-vingt-dix, et tu en paieras cinq pour sa peine au pauvre Salomon.

— Ce serait une fourberie, répéta Chaike.

— Qu'appelles-tu fourberie? Tu achètes des marchandises, tu les revends et tu rends la somme. Vois donc ce que le boucher Regenbogen fait de ses fils, de qui le zadik a dit qu'ils lui porteraient bonheur : il les conduit devant le conseil de recrutement en qualité de remplaçans et gagne ainsi une belle pièce. Y a-t-il tromperie quand il y a gain?

— Je réfléchirai, dit enfin Chaike.

— Encore réfléchir! Cette femme a perdu le sens, glapit Salomon, sautant comme un bouc dans la petite boutique.

— Pourquoi réfléchir, maman? dit le jeune Baruch. C'est bientôt la nuit de Hasara-Raba, où l'on peut interroger et recevoir des réponses. Tu sauras alors si tu auras ou non du bonheur en affaires.

— Cet enfant parle comme un docteur, dit Salomon émerveillé, suis son conseil.

Le jour de l'an arriva; ce jour-là, Chaike sortit avec ses enfans pour prier à l'écart des autres, et après la prière du soir ils allèrent au bord d'un étang poissonneux vider les miettes et la poussière de leurs poches en disant : — Que tous nos péchés soient noyés au plus profond de la mer! — Ensuite Chaike, coupant une mèche de ses cheveux, la jeta aussi dans l'eau en murmurant : — Que le péché que je commettrai soit noyé au plus profond de la mer. — Le jour des expiations se passa, puis commença la fête des Tabernacles. Chaike et ses enfans construisirent derrière la maison un berceau de branches vertes où ils restèrent assis tout le jour et aussi une partie de la nuit. Lorsque vint la septième nuit de la fête, qu'on appelle la nuit de Hasara-Raba, et que la lune se fut dessinée distinctement sur le ciel noir, le jeune Baruch tira sa mère par la manche : — Ne vas-tu pas interroger? demanda-t-il.

— Je le ferai au nom de Dieu.

Et se levant, elle traversa lentement la prairie, puis monta au sommet d'une colline qu'éclairaient les rayons de la lune : elle y resta debout en prière, puis, se tournant, vit que son ombre était découpée sur le sol comme sur du papier sans qu'il y manquât la moindre partie du corps, ce qui est bon signe. Elle ne s'en contenta pas et renouvela la même épreuve au bord de l'étang, puis, retournant chez elle, prit un cierge, l'alluma et le plaça sous le berceau, où il brûla sans s'éteindre une fois jusqu'à l'aube. Déci-

dément Hasara-Raba lui avait envoyé trois réponses favorables; elle dit donc à ses enfans : — Je ferai des affaires avec Salomon Atlas.

En effet, le premier jour qui suivit la fête des Tabernacles, le petit homme à la lévite couleur de rose entra, clignant son œil rusé et faisant claquer sa langue : — Partons-nous?

— Je te suis, répondit Chaike. — Et tous deux prirent le chemin de Kolomea.

Le prêteur, qui se nommait Feiglstock, ouvrit d'abord de grands yeux et fourra ses mains grasses dans sa ceinture noire : — Je ne prête que contre de bonnes garanties, dit-il après s'être fait longtemps prier.

— Aussi quelqu'un répondra-t-il pour moi, répliqua Chaike.

— Est-ce un honnête homme?

— Assurément.

Elle alla chercher son complice qui était resté dehors et qui entra, ses doigts maigres dans sa ceinture, lui aussi, comme un homme bourré d'argent, et son bonnet sur la tête pour mieux jouer le personnage.

— Il faut que ce gaillard soit bien riche, pensa Feiglstock, pour avoir autant d'insolence.

Chaike ne respirait qu'avec effort.

— Veux-tu être garant de cette femme?

Le Juif interpellé fit un signe de tête.

— Quel est ton nom?

— Salomon Atlas, répondit le petit homme tout naturellement, mais non sans se redresser de manière à grandir de deux pouces pour le moment décisif.

Feiglstock se découvrit avec respect : — L'honneur est grand pour moi d'entrer en rapports avec Salomon Atlas, dit-il, offrant une chaise au prétendu propriétaire, qui s'assit sans façon, le bonnet toujours sur la tête. — Comment vous portez-vous, monsieur Atlas? Vous paraissez fatigué.

— Un peu, la multitude des affaires, — vous comprenez, c'est un tel casse-tête,... — mais finissons-en, je suis pressé.

— Un homme tel que vous est toujours pressé. Combien vous faut-il?

— Donnez à cette femme quatre-vingt-dix florins pour un mois; elle reconnaîtra en avoir reçu cent : je fais toujours ainsi.

— Nous ferons selon votre habitude, reprit le marchand d'argent, comptant la somme, tandis que Chaike écrivait la lettre de change, qui fut endossée par l'homme à la lévite rose. — Je serai bien aise de vous servir de nouveau, monsieur Atlas.

— Je ne demanderais pas mieux pour ma part, répondit Salomon avec une dignité dont il n'eut garde de se départir tant que Feiglstock put l'apercevoir; mais, ayant gagné le coin de la rue, il reprit ses allures ordinaires et, se cramponnant au bras de Chaike :
— Mes dix florins, vite! bégaya-t-il avec une avidité fiévreuse.

— Dix?.. tu avais dit cinq.

— Je veux mourir à l'instant, si nous ne sommes pas toujours convenus de dix.

— Veux-tu ruiner une pauvre femme? N'as-tu pas de conscience?

Le calme de Chaike lui imposa : — Je me contenterai de cinq, mais nous étions convenus de dix.

Chaike lui remit l'argent en le remerciant. Il ne cessait de répéter : — J'avais pourtant demandé dix florins, dix... — Et ils se séparèrent.

Chaike alla s'approvisionner chez un marchand chrétien qui la connaissait, et son cœur s'épanouit devant toutes ses emplettes. Elle en fit un gros paquet, l'enveloppa soigneusement comme on emmaillotte un enfant, le chargea sur son dos et quitta ainsi la ville. Salomon, qui demeurait à Tulawa, l'avait quittée pour prendre une autre direction.

Chaike ployait donc sous le fardeau qu'il lui fallait porter seule, mais elle ne le trouvait pas lourd, elle pensait à tout autre chose, à ses enfans, dont elle ne serait pas forcée de se séparer, à son mari, qui devait revenir selon la promesse d'Élie, et elle avançait vite sans essuyer la sueur qui ruisselait de son front. Chaque fois qu'il lui arrivait de faire halte pour reprendre haleine, elle hâtait le pas ensuite, car il lui fallait être rentrée avant le coucher du soleil.

Vers le soir, de sombres nuages s'amassèrent. Chaike marchait toujours sans se soucier du tonnerre ni des éclairs qui déchiraient la voûte noire au-dessus d'elle. Les cataractes du ciel s'ouvrirent soudain; ce n'était pas de la pluie, c'était une averse qui eut vite inondé tout le chemin en le rendant impraticable.

La pauvre Chaike ne pouvait plus ni avancer ni reculer; elle regardait autour d'elle, éperdue, sans apercevoir une maison ou seulement un hangar où elle pût abriter son paquet, car pour son pauvre corps elle n'y songeait guère. Ses marchandises, voilà tout ce qu'il importait de sauver. Enfin un éclair sillonnant l'obscurité lui montra un petit pont de bois arrondi au-dessus d'un ruisseau à peu de distance. Ceci lui rendit des forces; elle se mit à courir et l'atteignit heureusement. La voici sous le pont, abritée contre l'orage, mais avec de l'eau jusqu'à mi-jambes.

Le ruisseau grossissait de plus en plus; n'importe, elle respirait

soulagée, riant de joie, bien que le froid et l'humidité la fissent trembler. Elle resta ainsi jusqu'à ce que l'eau, montant toujours, commençât de lécher son paquet derrière elle. Alors une nouvelle angoisse la saisit; elle n'avait nulle peur de se noyer, celle de perdre ses marchandises dominait tout; par une inspiration soudaine, elle se mit à prier et à crier tout haut comme son père l'avait fait jadis à la synagogue, et il sembla que les élémens furieux se prissent de compassion pour celle qui trouvait les hommes sans pitié.

La pluie s'apaisa, les grondemens du tonnerre s'affaiblirent dans le lointain. Chaike sortit de l'eau, et put continuer sa route en louant Dieu. Il faisait nuit maintenant, mais elle connaissait les chemins; tout danger était passé. Une demi-heure après, elle vit briller une petite lumière derrière les vitres de sa chère boutique. Elle entra, un triomphant sourire sur son visage émacié par les privations et le chagrin, ne prit pas le temps d'embrasser ses enfans, ouvrit son paquet : rien n'était gâté... Elle pouvait s'asseoir. En s'asseyant, elle s'aperçut que ses forces étaient épuisées; elle frissonnait et haletait. Baruch courut chercher le bon cabaretier Jainkew. En voyant ce dernier, Chaike lui montra les marchandises étalées, puis tomba évanouie.

On lui arracha ses vêtemens mouillés, on la mit au lit. Jainkew lui fit boire de force du vin chaud comme il avait appris à en préparer au régiment. Elle finit par se réchauffer, mais divagua toute la nuit. Au matin, elle était la proie d'une fièvre ardente. Il n'y avait pas d'argent pour aller chercher le médecin. A quoi bon un médecin d'ailleurs? Jainkew se rappelait les fièvres de Mantoue, qui avaient décimé jadis ses camarades les uhlans; c'était pour lui un ennemi connu, il n'en avait pas peur. Son tort fut peut-être de traiter une femme délicate comme il eût traité un uhlan, mais la crise fut précipitée ainsi, et une fois de plus le vieux soldat resta vainqueur. Quinze jours après celui où elle était tombée malade, Chaike entra en convalescence. Elle était bien faible naturellement et ne se rétablit qu'à la longue malgré les fortes doses d'eau-de-vie que lui administrait Jainkew. Quant à courir la campagne, un paquet sur le dos, il n'y fallait pas songer encore. De temps en temps elle se demandait ce qui allait arriver. L'infortunée ne tarda pas à le savoir. L'huissier vint de nouveau saisir le peu qu'elle possédait; cette fois c'était plus qu'un malheur, c'était le désastre absolu, irrémédiable, le coup de pied sous lequel se tord le pauvre ver de terre écrasé sans miséricorde.

La malheureuse assiste pétrifiée à l'enlèvement des marchandises; encore quelques jours, et le mois serait écoulé; il fallait s'acquitter; avec quoi?

Feiglstock attendit un jour et même deux; mais le troisième il alla trouver poliment le riche Atlas de Sadagora, qui ne comprit rien à la lettre de change qu'on lui présentait. La supercherie fut ainsi découverte. Feiglstock cracha de colère; il n'alla pourtant pas en justice : ce n'est qu'à la dernière extrémité qu'un Juif traîne un autre Juif devant les tribunaux; mais il accusa Chaike devant le rabbin, et cria dans la rue si haut que tous les Juifs s'ameutèrent, maudissant avec lui la voleuse.

— A-t-on jamais entendu pareille chose? disait Pennina, laisser protester une fausse lettre de change! On devrait la jeter en prison.

— Moi, j'ai appris une autre nouvelle, dit Jehuda, quelqu'un qui revient de Czernowitz a vu notre beau-frère.

— Comment l'aurait-il vu, puisqu'il est changé en baudet? fit observer judicieusement Pennina.

XI.

La pauvre Chaike va donc comparaître devant le rabbin, pâle, exténuée, mourante; on doit la juger néanmoins, et la juger avec sévérité, car elle a commis un crime. Personne ne se soucie de la défendre; une multitude irritée se presse devant la maison du rabbin, qui attend derrière une table, revêtu de sa longue robe de soie, la Thora ouverte devant lui.

— Elle approche, elle est là! crient cent voix courroucées. La coupable est amenée par le *schamex* (sacristain de la synagogue, sorte d'huissier). Elle rase les murailles et tire sur son visage éploré le fichu qui lui couvre la tête, mais les femmes lui arrachent ce voile.

— Regardez l'hypocrite! la faussaire! — Les hommes ramassent des pierres et la menacent : — Qu'elle soit maudite! — que maudits soient les parens qui l'ont engendrée!

— La mendiante! s'écrie Pennina en lui barrant le chemin, elle ne voulait pas me servir, mais elle n'est pas trop fière pour voler!

Les frères de Pennina, Abraham et Jephté Rosenstock, empoignèrent Chaike par le bras, chacun de son côté, la secouant avec une brutalité révoltante.

— Tu as apporté la honte sur nous, vociféraient-ils. Que le malheur prenne gîte sous ton toit.

— Frappez-la, frappez donc! criait Pennina les excitant.

Chaike se tourna sur les Rosenstock comme un animal forcé : —

Vous parlez de honte? Ne m'y avez-vous pas conduite? M'avez-vous jamais secourue? Qu'elle retombe sur vous, cette honte, avec toutes les malédictions que vous avez prononcées contre moi!

Les deux Rosenstock reculèrent presque intimidés; au milieu des injures et des coups qu'on lui prodiguait de tous côtés, Chaike atteignit la maison du rabbin. — Me voilà, s'écria-t-elle, se posant devant lui, condamnez, punissez-moi, mais jugez par la même occasion ceux qui, étant de mon sang, m'ont abandonnée aux périls de la pauvreté, au froid, à la faim et au désespoir!

— Il n'y a que toi qui sois en cause, dit le rabbin.

Pendant quelque temps, personne n'entendit rien qu'un murmure confus, car la foule s'efforçait de faire irruption dans la salle, on eût dit l'assaut d'une ville assiégée. Bientôt il n'y eut plus le plus petit coin vide; les moins agiles ou les moins vigoureux, refoulés au dehors, se dressaient sur la pointe du pied, regardant par-dessus la tête des autres.

— Je sais de quoi l'on m'accuse, commença Chaike, qui avait recouvré son intrépidité. J'ai trompé cet homme, je l'avoue, c'est vrai; mais il est vrai aussi que mon mari m'a abandonnée avec trois enfans, que personne ne m'a tendu la main, ni mon frère, ni ma belle-sœur, ni les autres parens qui sont riches, tandis que je suis pauvre. Ce sont tous d'honnêtes gens, tous, car ils ont de l'argent; pourquoi seraient-ils malhonnêtes, n'y étant pas forcés pour vivre? Quant à celui qui n'a rien, et qui malgré ses efforts reste pauvre, il ne vaut pas la peine, je vous le déclare, que l'on crache sur lui. Tuez-nous donc! Salomon l'a dit : « Le riche règne sur le pauvre, et celui qui emprunte est l'esclave de celui qui prête. » Quiconque ne possède rien n'a pas le droit d'être au monde! A vous l'argent, la probité, la considération et toutes les jouissances. A nous autres que reste-t-il? Le dénûment. Il nous faut être honnêtes sous nos guenilles, les cris de nos enfans affamés dans l'oreille, tandis que votre vertu s'enveloppe de soie et de velours. Je suis coupable, mais quiconque jette une pierre aux coupables de ma sorte verra cette pierre retomber sur lui. Fallait-il donc mourir dans la rue? J'ai préféré prendre le superflu du riche, quitte à rendre ensuite sept fois autant. Ce que j'ai fait, je l'ai fait parce que j'y ai été autorisée dans la nuit de Hasara-Raba, parce que le saint homme de Sadagora m'a prédit que le soleil brillerait sur moi, et parce que le prophète Élie est venu le soir du sabbat me promettre que mon mari et le bonheur avec lui allaient rentrer dans ma maison. J'ai voulu vivre pour attendre cela. Voilà tout, je ne dirai pas un mot de plus.

— Écoutez! criaient les Juifs. C'est nous qu'elle accuse et qu'elle menace!

— Le prophète Élie est venu dans sa maison, fit en ricanant Pennina; comme elle sait mentir, la fourbe!

— Il est venu! s'écria Chaike; que je meure s'il n'est pas venu! et, si je dis la vérité, qu'il apparaisse pour porter témoignage en ma faveur!

Elle parlait avec tant de conviction que tous les assistans regardèrent malgré eux du côté de la porte, où il y avait au moment même un certain tumulte, et l'on vit un vieillard, le bâton à la main, écarter la foule pour s'approcher de Chaike. Celle-ci serait tombée, si le nouveau-venu ne l'eût saisie par le bras.

— Pourquoi persécutez-vous cette pauvre âme? demanda-t-il, Dieu m'envoie pour la défendre.

— Qui es-tu? demanda le rabbin stupéfait.

Il tira de sa robe un vieux livre tout jaune : — Le connais-tu? Alors tu sais aussi qui je suis.

Le rabbin ne jeta qu'un regard sur le livre, puis il se leva et baisa la robe du vieillard avec vénération : — Comment oserais-je juger, dit-il, quand il y a ici quelqu'un de plus grand que moi? Prends ma place, envoyé de Dieu, et prononce sur cette femme au nom du Seigneur.

Quelque serrés que fussent les Juifs, ils reculèrent tous respectueusement. — Chacun doit être jugé selon ses œuvres, fit le vieillard, mais il n'y a que le pécheur qui méprise son prochain; béni soit au contraire celui qui a pitié des misérables, car quiconque fait violence aux petits blasphème son créateur, tandis que l'homme compatissant honore Dieu. Le juste tombe sept fois par jour et se relève pourtant, l'impie périt dans le malheur. Vous accusez cette femme d'avoir péché, vous la maudissez pour cela; mais moi, je vous le dis, la malédiction imméritée s'envole comme l'hirondelle et sans porter préjudice. Cette femme a fait le mal par votre faute, car vous l'avez abandonnée, méprisée, raillée. Le mal qu'elle a fait retombera sur vous dix fois, cent fois...

La foule reculait de plus en plus; chacun regardait son voisin craintif et confus. En ce moment, Feiglstock expia tous les péchés de sa vie. — Je retire ma plainte, dit-il, le front couvert d'une sueur froide, et je consens à perdre mon argent.

— Qui te demande cela? Tu seras payé. Le mari de cette femme acquittera sa dette. Je le vois, avec l'œil de mon âme, entrer en ce lieu même.

Les lévites et les caftans serrés les uns contre les autres se mirent à ondoyer comme la mer; en bas on entendit des cris retentir : — Il vient! il vient!

Chaike poussa un cri plus vibrant que les autres et qui fit tressaillir tous les cœurs.

Son mari se tenait debout au milieu du passage qui s'était formé devant lui, richement vêtu, les bras ouverts. Chaike courut s'y jeter, mais d'abord tomba sur les deux genoux. — Mon maître! voilà tout ce qui sortit de sa poitrine oppressée.

— Ma femme! s'écria Baruch, ma pauvre femme! — Tandis qu'il la pressait contre lui en laissant tomber des larmes brûlantes sur son front humilié, tout le monde s'effrayait de l'apparition; Pennina surtout, les yeux fixes, semblait changée en statue. — Que vient faire chez nous cet être exécré? s'écria-t-elle enfin. A-t-on déjà oublié ses iniquités?

— Elles sont oubliées et pardonnées, lui répondit le vieillard; cet homme que tu vois n'est plus l'homme que vous avez tous connu; je l'atteste, moi qui fus témoin de son expiation, moi qui l'ai vu à Jérusalem.

Baruch demanda tranquillement : — Quelle est la dette?

— Elle est de cent florins.

Baruch déposa les cent florins sur la table, puis il compta de nouveau cent florins pour les pauvres.

— D'où viens-tu? demanda le rabbin étonné.

— Je viens de terre-sainte, j'y ai fait pénitence, et le Seigneur m'a reçu de nouveau dans sa miséricorde, il m'a comblé de toute sorte de dons; il m'a donné le pouvoir de lire les péchés sur le front de chacun.

— Il est temps de partir, murmurèrent entre eux plusieurs Juifs.

— Restez! s'écria Baruch, j'ai encore quelque chose à vous dire. — Il s'adossa contre la porte. — Vous avez abandonné ma femme dans le malheur, vous avez dénoncé sa chute. Le deviez-vous en conscience? Qui donc parmi vous est sans faiblesse? Je lis sur vos fronts, dans les caractères que Dieu m'a permis de déchiffrer, qu'il ne faut pas accuser autrui, si l'on ne veut être accusé soi-même. — Il arrêta par le bras un homme qui cherchait à s'esquiver. — Toi par exemple, mesure désormais avec une autre aune que celle dont tu t'es servi jusqu'ici et pèse avec un autre poids, puisqu'il est encore temps de sauver ton âme, toi, coquin, qui falsifies tout ce qui passe par tes mains! Et toi, continua-t-il, prenant un autre Juif au collet, misérable recéleur, cesse d'acheter du bien volé; la gueule de l'enfer s'ouvre déjà pour t'engloutir!

— Nous te croyons! crièrent plusieurs autres, nous sommes tous pécheurs, et nous connaissons nos torts comme tu les connais toi-même. Pourquoi insister davantage?

Pennina voulut profiter de cette interruption pour sortir; mais Baruch mit la main sur son épaule. — Laisse-moi passer, s'écria-t-elle, toujours arrogante.

— Toi moins que personne, adultère, voleuse!

— Voleuse? répéta Pennina.

— Crois-tu que je ne lise pas sur ton beau front comme sur tous les autres? Tu as volé un âne qui m'appartient, M. Kalinoski me l'ayant donné le jour même de mon départ pour Jérusalem.

— C'est vrai, elle a pris l'âne, s'écria le chœur, espérant ainsi trouver grâce devant le terrible repenti.

— J'ai des témoins, tu l'entends, des témoins de ton vol, et c'est à la justice impériale que je m'adresserai.

Pennina suffoquait. — Je te le rendrai, ton âne, et je t'offre un dédommagement. Que te faut-il de plus?

— Ce qu'il me faut? repartit Baruch avec un calme ironique, que tu sois humiliée à ton tour, beauté orgueilleuse et impitoyable. Tu iras en justice, car l'argent n'est rien pour toi, pas plus que pour moi-même. Je veux te voir huée, avilie; je veux te voir en prison.

— Veux-tu me perdre? balbutia Pennina en levant sur lui un regard auquel nul n'avait jamais résisté.

— Oui, je le veux.

— Pardonne-lui, Baruch, pour l'amour de moi! supplia la petite Chaike.

— C'est à cause de toi qu'elle doit être écrasée; cependant, dit-il après une pause, puisque tu demandes sa grâce, je ne m'adresserai pas aux tribunaux. — Se tournant vers sa belle-sœur : — Remercie-la vite à genoux, en lui baisant les pieds, entends-tu, vipère?

La superbe regarda Baruch d'abord, puis la petite Chaike; enfin tremblant de tout son corps, pâle comme une morte, elle toucha de ses lèvres décolorées les pieds de cette dernière. Ce fut avec effort qu'elle se releva pour gagner la porte en chancelant. On s'aperçut alors que le vieillard avait disparu. — Qui donc a vu partir le prophète Élie? s'écria Chaike.

— J'étais debout devant la porte, il n'aurait pu passer, fit Baruch surpris.

— Il est monté au ciel dans un char de feu, s'écria Jainkew Maimon, le brave cabaretier. Je l'ai vu de mes yeux!

Comme les enfans groupés sur le seuil de la boutique attendaient leur mère avec inquiétude, deux personnes parurent au bout de la rue, suivies d'une autre qui conduisait un âne par une corde. L'homme qui marchait devant étendit les bras. — Mon Dieu! c'est le père! s'écria l'aîné des garçons se suspendant à son cou. — Israël et Esterka, qui ne le reconnaissaient point, se laissèrent embrasser d'un air honteux. Bientôt ils furent tous assis à table, où les rejoignit le cabaretier après avoir installé l'âne dans l'étable. Personne ne parlait, le bonheur rend silencieux aussi bien que le deuil; ils se re-

gardaient en revanche. Baruch était émerveillé de la beauté de ses enfans. La figure de la petite Chaike elle-même brillait comme une lampe du sabbat. Elle éprouvait la vérité de cette sentence de Salomon : « avant d'atteindre aux honneurs, il faut souffrir. »

Enfin Janikew, se caressant la barbe : — Camarade, tu as une digne femme, une perle, et si je te le dis, c'est la vérité, car je ne suis pas un plat gueux comme les autres.

— Non, tu n'es pas un gueux, répliqua Baruch, tu es mon ami, et je n'oublierai jamais ce que tu as fait pour les miens; je bâtirai ici une grande auberge, et tu seras l'aubergiste.

— Avec quoi donc bâtiras-tu?

— Avec quoi? — et Baruch mit fièrement les mains sur ses hanches, — avec mon argent; oui, étonnez-vous : je ne suis pas seulement devenu sage, je reviens riche. Dieu soit loué! il y a eu trop de misère et de chagrin dans cette maison! Désormais le bonheur et l'abondance l'habiteront pour toujours. Je le répète, je bâtirai une auberge, camarade, non pas dans la ville où sont les Juifs, mais à cette place même. Dans un an ou deux, le chemin de fer y passera et nous ferons de bonnes affaires. Tu ne manqueras de rien, Jainkew, et j'aurai une maison de commerce pour moi et pour mes enfans; je fonderai un hôpital et un refuge pour les pauvres où tout le monde sera reçu, juif, chrétien ou musulman, car j'ai vu à Jérusalem que les fils d'Ismaël valaient souvent mieux que nous.

— Mais moi, Baruch, interrompit Chaike timidement, tu ne parles pas de moi : que ferai-je donc?

— Tu as eu assez de peine dans ta pauvre vie, bonne âme; tu seras mon épouse chérie et la mère vénérée de ceux-ci, voilà tout ce que tu dois être et tout ce que peut être la meilleure d'entre les femmes. Je veux te parer de perles et de diamans, étaler des tapis sous tes pieds, et te rendre heureuse enfin.

— La nuit de Hasara-Raba n'a donc pas menti, murmura Chaike en souriant à travers ses larmes.

Ils restèrent quelque temps encore assis l'un auprès de l'autre, muets et ravis. Dehors un vieillard, appuyé sur son bâton, les regardait en souriant par la fenêtre éclairée.

Et les Juifs se demandèrent : — Pourquoi donc avons-nous battu ce pauvre âne?

SACHER-MASOCH.

(Traduit par M. TH. BENTZON.)

APULÉE

MAGICIEN

HISTOIRE D'UNE LÉGENDE AFRICAINE.

I. *Apologie* d'Apulée *ou Livre sur la magie*, édition Krüger. Berlin. — II. *Métamorphoses* d'Apulée *ou l'Ane d'or*, édition Eyssenhardt. Berlin. — III. *Psyché et Cupidon*, édition Otto Jahn. Leipzig. — IV. *Éros et Psyché*, par Zinzow. Halle, 1881. — V. *Sur les monumens grecs et romains relatifs au mythe de Psyché*, par Collignon. Paris, 1878. — VI. *L'Ane*, traduction de P.-L. Courier, nouvelle édition illustrée. Paris, 1887; Quantin.

Apulée, au second siècle de notre ère, a eu la bonne fortune d'interrompre un jour sa besogne ingrate d'érudit et d'écrire, par passe-temps, un petit chef-d'œuvre. Les gros livres sont morts ou dorment à l'aise sur les larges rayons des bibliothèques publiques : les *Amours de Psyché* survivent dans la mémoire des lettrés. Raphaël, Corneille, Molière, La Fontaine et bien d'autres, ont savouré, puis imité le charmant récit de l'auteur africain. La postérité, qui aime à simplifier les choses et les hommes, ne connaît plus dans les œuvres d'Apulée que le roman des *Métamorphoses* ou *l'Ane d'or*,

et dans le roman elle ne lit plus guère que l'aventure de *Psyché*. C'est par cet ouvrage, composé sur ses vieux jours, qu'Apulée a pris de bonne heure et a toujours conservé une place importante dans les lettres latines. Déjà, presque du vivant de l'auteur, le rude Septime Sévère, candidat à l'empire, pouvait railler son compétiteur, l'Africain Albinus, « de perdre son temps à je ne sais quels contes de bonnes femmes et de vieillir au milieu des *Milésiennes carthaginoises* de son compatriote Apulée. » Albinus n'avait point si mauvais goût ; et, bien des siècles après, les contes milésiens du Carthaginois faisaient encore le régal de La Fontaine et de Courier. Peu d'auteurs anciens sont d'un accès aussi facile aux modernes : par sa fantaisie, son entrain et ses drôleries, par le pittoresque de son style, le réalisme de ses descriptions, le tour moqueur de son esprit et la liberté de ses peintures, Apulée est fait pour séduire les lecteurs les plus profanes de notre temps. On ne peut le placer parmi les écrivains du premier rang. Mais on entre volontiers dans une littérature comme dans un salon : tout en saluant les grands personnages, les classiques incontestés, on cherche de l'œil les gais compagnons : Apulée est du nombre.

Pourtant le joli roman des *Métamorphoses* n'est qu'un accident heureux dans la vie et dans l'œuvre d'Apulée. On aurait fort surpris ses contemporains et ses compatriotes en paraissant ne voir en lui qu'un joyeux conteur. Il a été, avant tout, le grand orateur, le savant encyclopédiste, le philosophe à la mode et l'idole de Carthage, la plus éclatante personnification de l'Afrique romaine. De ses bruyantes leçons, de ses tournées oratoires et de ses marches triomphales à travers les cités de l'Atlas, des applaudissemens enthousiastes dont les Carthaginois le saluaient au théâtre, il ne parvint aux siècles suivans qu'un écho affaibli. Mais par ses œuvres de philosophie, de grammaire et d'histoire naturelle, comme par ses fantaisies littéraires, Apulée fixa bien longtemps l'attention de ses compatriotes. Il resta leur auteur préféré jusqu'au jour où, sous les coups répétés des Vandales, des Byzantins et des Arabes, on vit sombrer sans retour la civilisation romaine de l'Afrique. Apulée est le premier en date des grands auteurs de son pays. Pendant des siècles, il a été considéré dans toutes les régions de l'Atlas comme le vrai classique de l'Afrique romaine. Il a joui de son vivant d'une immense popularité ; après sa mort, il a exercé encore une action décisive sur presque tous ses compatriotes, même sur les apôtres et les évêques chrétiens. Il faut tenir grand compte de ses œuvres, si l'on veut bien comprendre la littérature de cette contrée.

En même temps, par un capricieux retour de fortune, il s'est formé peu à peu dans l'Afrique romaine, autour du nom d'Apulée,

une légende bizarre dont nous voulons étudier ici l'origine et le développement. Au IVe siècle de notre ère, l'imagination populaire avait bien métamorphosé le brillant orateur, le joyeux romancier. Les païens d'Afrique l'honoraient comme leur plus puissant thaumaturge ; les chrétiens le maudissaient comme un Antéchrist. Cette opinion était alors si bien accréditée que les grands évêques du temps, et à leur tête saint Augustin, ont sérieusement discuté la réalité des miracles d'Apulée, ont cherché à démontrer son imposture ou ses relations avec le diable. Comment avait pu naître cette singulière légende?

Du vivant même d'Apulée, son existence aventureuse, ses recherches mystérieuses dans son laboratoire, ses consultations médicales sur les maladies nerveuses, sa dévotion mystique, avaient déjà excité la curiosité méfiante des gens du peuple. D'un bout à l'autre de l'Afrique romaine avaient couru d'étranges rumeurs, habilement exploitées par les ennemis du philosophe. Enfin les soupçons flottans de la foule avaient pris corps dans un procès. Apulée avait eu gain de cause devant le proconsul, mais non devant la conscience populaire. Son plaidoyer même, où il discutait avec complaisance les opérations magiques qu'on lui avait attribuées, fournit un nouvel aliment à la crédulité publique : Qui s'excuse s'accuse, dit le proverbe. Mais tant que vivait Apulée, tant qu'on entendait au théâtre de Carthage sa vibrante éloquence et qu'on voyait passer sur les places sa bonhomie riante, la curiosité de la foule devait se contenter de vagues insinuations. Après la mort de l'orateur, la légende se précisa. On crut sérieusement au pouvoir magique d'Apulée ; partout, dans ses traités de philosophie et d'histoire naturelle comme dans ses poèmes et ses fantaisies littéraires, on chercha des preuves, et naturellement on en trouva. On identifia l'auteur des *Métamorphoses* et son héros. A vrai dire, le roman et la magie se mêlent si bien dans la vie et dans l'œuvre d'Apulée, qu'on s'explique la confusion : on prit au sérieux ses contes, et du romancier, qu'égayaient les histoires de magie, on fit un magicien. La légende une fois formée, chacun de l'interpréter à sa façon. C'était le temps des luttes religieuses en Afrique. Contemporain de Minutius Félix et de Tertullien, Apulée avait été élu pontife d'Esculape à Carthage et grand-prêtre de la religion nationale dans toute la province : il résumait en lui toutes les gloires et toutes les dévotions de l'Afrique païenne. Les défenseurs des vieilles divinités, les fidèles d'Eschmoun et de Tanit, ne doutèrent pas des miracles d'Apulée ; ils les opposèrent triomphalement à ceux du dieu crucifié. Les chrétiens attaquèrent en Apulée le plus populaire des païens d'Afrique ; ils nièrent ses miracles ou les attribuèrent à l'in-

tervention du diable. Les partisans d'Eschmoun et les apôtres du Christ se lancèrent mutuellement à la face le nom du romancier, les uns pour l'adorer, les autres pour le maudire.

I.

La première fois que nous entendons parler des prétendues opérations magiques d'Apulée, il demeure dans la ville d'OEa, maintenant Tripoli de Barbarie. Il y était arrivé en modeste équipage. La maladie l'avait empêché de poursuivre sa route vers l'Égypte. Au bout de quelques jours, il s'était trouvé établi, presque à son corps défendant, chez Pudentilla, mère de Pontianus, un de ses anciens camarades à l'université d'Athènes. L'amabilité de ses hôtes, la beauté du pays, les jolies terrasses de la maison, d'où la vue s'étendait au loin sur la pleine mer, le bon goût des gens d'OEa, qui applaudissaient ses discours et lui élevaient une statue, tout cela avait retardé de jour en jour le départ du voyageur. Trois ans après, il habitait encore la ville d'OEa et la maison de Pudentilla. Tout en donnant des conférences à la basilique, il s'était remis à ses études favorites de philosophie et d'histoire naturelle. Sa réputation se répandait dans toute la province, mais en même temps la curiosité maligne de la foule surveillait ses moindres actes. On ne pouvait se persuader que cet étranger, si beau, si savant, si éloquent, fût un homme comme les autres ; il venait de si loin, il avait si longtemps couru l'Orient, le pays des merveilles ! Il se vantait volontiers d'être initié aux mystères de toutes les religions ; il parlait si souvent de sa dévotion qu'on le soupçonnait d'avoir des intelligences avec les puissances supérieures du ciel et de l'enfer. Il en était alors d'OEa comme d'Alexandrie : tous les cultes de l'Afrique et de l'Asie s'y confondaient dans un monstrueux panthéon. Rien ne semblait impossible à ces imaginations ardentes, nourries de merveilleuses légendes, curieuses de l'avenir, affolées de mysticisme. Et l'on se répétait tout bas, dans les carrefours d'OEa, qu'on avait surpris « le beau philosophe » au milieu de ses opérations magiques.

Les témoignages ne manquaient pas. Apulée avait un esclave instruit, nommé Thémison, qui l'aidait dans ses études et était chargé d'approvisionner le laboratoire. On voyait souvent rôder Thémison dans le marché ou sur le port ; il donnait commission aux pêcheurs de la ville ; il faisait mettre en réserve les poissons d'une espèce rare ou inconnue, en prenait lui-même la description, achetait les monstres et, s'il était possible, les rapportait vivans à son

maître. On s'étonnait surtout d'entendre Thémison demander à tout venant un spécimen de « lièvre marin. » On épiait les moindres démarches de l'esclave, on commentait tous ses mots ; on faisait causer les citoyens, les étrangers qui avaient rendu visite à Apulée dans son laboratoire et avaient assisté à ses dissections. De tous ces faits, l'imagination populaire avait conclu qu'Apulée tirait des poissons les élémens de puissantes combinaisons magiques. Ainsi, pour les badauds d'OEa, l'achat des poissons prouvait les sortilèges du philosophe, et sa réputation d'enchanteur démontrait la vertu mystérieuse des poissons.

Une fois l'éveil donné, tout devint pour la foule une occasion de naïf étonnement et de vague inquiétude. En entrant dans le laboratoire d'Apulée, les visiteurs voyaient dans toutes les directions se réfléchir leur image. Des miroirs-plans la reproduisaient fidèlement ; des miroirs convexes et sphériques la rapetissaient ; des miroirs concaves l'allongeaient outre mesure. Le bras droit du visiteur s'accrochait à son épaule gauche. L'image se formait tantôt en avant, tantôt en arrière. Parfois, quand un rayon de soleil frappait la surface de certain miroir, on voyait s'enflammer la boule de laine placée au foyer. Apulée vous exposait alors les idées d'Archimède, vous expliquait la théorie de l'arc-en-ciel, et trouvait tout simple qu'à certains jours le soleil se dédoublât dans les nuages. Tous ces instrumens, disait le philosophe, me servent à contrôler les assertions d'Épicure, de Platon, d'Archytas et des stoïciens. Mais les railleurs soutenaient que ces prétendues études d'optique étaient un prétexte imaginé par le philosophe pour contempler à toute heure sa jolie figure. Les gens superstitieux n'écoutaient pas les savantes explications de leur hôte, et, en sortant du laboratoire, ils se sentaient l'âme inquiète. On se racontait des faits nouveaux, qui confirmaient les soupçons. Apulée était arrivé dans la ville avec un seul serviteur ; quelque temps après, disait-on, il avait en un jour affranchi trois esclaves : d'où lui venait cette fortune mystérieuse ? Puis, le philosophe avait un talisman. Dans la bibliothèque où il travaillait, sur une table, était toujours posé un objet inconnu, dérobé à tous les regards, soigneusement enveloppé d'un mouchoir blanc : nul doute que ce ne fût un instrument de magie, et l'on frissonnait à cette pensée. Voici qui était plus grave encore. Apulée, disait-on, possédait un singulier cachet, destiné à ses pratiques de sorcellerie. Il l'avait fait fabriquer avec beaucoup de mystère, et d'un bois très rare. Il avait, ajoutait-on, une dévotion particulière pour cet horrible objet ; il l'invoquait sous le nom grec de *basileus* (roi) : c'était une affreuse figurine, un squelette.

Du reste, bien des gens affirmaient avoir vu le magicien à l'œuvre.

Les témoignages semblaient écrasans. Une étrange cérémonie avait été célébrée de nuit dans la maison de Junius Crassus, où un ami d'Apulée, nommé Appius Quintianus, avait loué un appartement. Au matin, Crassus, qui revenait d'un voyage à Alexandrie, s'était rendu droit à sa maison. Il la trouva vide, mais dans le vestibule il aperçut en quantité des plumes d'oiseaux ; de plus, les murailles étaient toutes noircies de fumée. Il interrogea l'esclave qui gardait la maison ; le concierge lui révéla les sacrifices nocturnes accomplis par Quintianus et Apulée. Le propriétaire n'avait pas hésité à remettre aux mains des magistrats une déposition signée.

Enfin quelques opérations magiques, et des plus terribles, avaient été exécutées en public ou devant de nombreux témoins. Entre autres professions, Apulée pratiquait la médecine. Un jour, l'un de ses confrères d'OEa lui amena une malade. Le philosophe consentit à l'examiner ; il lui demanda si les oreilles lui bourdonnaient, et, sur une réponse affirmative de la patiente, laquelle des deux oreilles lui bourdonnait le plus. La pauvre femme répondit qu'elle souffrait surtout de la droite. Mais au même moment, comme Apulée la regardait fixement, elle était tombée raide sur le sol, prise d'une attaque d'épilepsie. Ces crises du haut-mal, que les Grecs appelaient le *mal divin*, agissent toujours violemment sur l'imagination des foules : on ne doutait pas qu'Apulée eût ensorcelé la malheureuse.

C'était principalement sur les enfans que les enchantemens du philosophe produisaient un effet terrible. On ne se lassait pas de raconter l'histoire de Thallus. C'était un pauvre être malingre, au regard hébété, aux narines béantes, à la démarche incertaine : son front était couvert de contusions et sa figure d'ulcères. Apulée avait entrepris de le fasciner par ses sortilèges. La scène s'était passée à l'écart, auprès d'un petit autel, à la lueur d'une lampe. A peine le philosophe avait-il commencé ses enchantemens que l'enfant était tombé à terre sans connaissance. Longtemps après, Apulée l'avait rappelé à la vie. Mais plusieurs personnes avaient pu être témoins de la scène : on assurait même que quatorze esclaves y avaient assisté.

Telles sont les singulières histoires qu'on se répétait dans OEa sur le compte du brillant orateur. Ses ennemis et ses envieux fournissaient chaque jour un nouvel aliment à la crédulité populaire. Enfin, un jour qu'Apulée plaidait devant un tribunal, les avocats de la partie adverse osèrent lui jeter à la face les plus odieuses insinuations.

Il s'était décidé à épouser son hôtesse Pudentilla : aussitôt une puissante cabale s'était formée contre lui. Pontianus, le fils aîné

de Pudentilla, était mort; mais il laissait un jeune frère, nommé Pudens, que son beau-père Rufinus et son oncle Æmilianus maniaient à leur guise. Æmilianus et Rufinus entreprirent de perdre Apulée pour attirer à eux toute la fortune de la famille. Dans un procès qu'eut alors Pudentilla, le philosophe avait pris la parole, comme avocat de sa femme. Æmilianus soutenait les intérêts opposés; au cours des débats, il donnait à entendre qu'Apulée, par ses opérations magiques, avait causé la mort de Pontianus et séduit Pudentilla. Le philosophe somma Æmilianus de se déclarer partie civile. On fit signer l'acte d'accusation par le jeune Pudens. Et la nouvelle cause fut portée devant le tribunal du proconsul d'Afrique, le stoïcien Claudius Maximus.

Dans ce procès retentissant prirent corps toutes les anecdotes et les insinuations malveillantes sur les prétendus enchantemens d'Apulée. Ses adversaires groupèrent habilement dans leur dénonciation tous les commérages des carrefours d'OEa. Les nombreux témoignages qu'ils alléguaient pouvaient rendre vraisemblable, aux yeux de la foule, l'usage criminel qu'Apulée aurait fait de la magie pour séduire une riche veuve. L'accusation paraît bien singulière à des modernes, et l'on a d'abord peine à comprendre qu'un tel procès ait pu être plaidé solennellement, sous le règne de Marc-Aurèle, devant le premier magistrat de l'Afrique, lui-même un philosophe distingué. Mais on observe dans les cerveaux des anciens bien des replis bizarres. Les Romains, comme les Grecs, ont toujours cru que les incantations magiques pouvaient forcer l'amour. Rappelons seulement la ceinture de Vénus, les breuvages de Circé et de Médée, la magicienne de Théocrite, les cérémonies nocturnes des sorcières de Rome, dont Horace et Properce ont esquissé l'amusante caricature. Apulée lui-même, dans son *Apologie*, reconnaît parfaitement que les appels magiques peuvent agir sur les cœurs; il nie seulement avoir employé ces moyens coupables. Tout le débat se ramenait donc à une question de fait.

Les accusateurs avaient déposé au dossier des pièces qui semblaient une charge accablante. Apulée déclare que plusieurs étaient controuvées, mais il admet l'authenticité d'une curieuse lettre de Pudentilla à son fils. Elle était écrite en grec, et les adversaires du philosophe triomphaient en montrant ce passage : « Apulée est un magicien : et j'ai été ensorcelée par lui. Oui, je l'aime; venez donc à moi, pendant que je n'ai pas encore perdu tout à fait la raison. » Nous savons que, la veille du procès, les accusateurs s'étaient promenés sur le forum pour faire voir à tout venant la pièce compromettante. Aussi Apulée dut-il entreprendre une réfutation en règle:

« Supposons, dit-il, que Pudentilla m'ait traité positivement de magicien ; ne conçoit-on pas bien que, pour s'excuser auprès de son fils, elle ait pu prétexter mon ascendant plutôt que sa passion? Phèdre est-elle la seule qui ait écrit un faux billet pour servir son amour? Toutes les femmes, quand elles ont conçu un désir de ce genre, ne rusent-elles point et ne veulent-elles pas avoir l'air de céder par contrainte? Supposons même que Pudentilla m'ait cru de bonne foi un magicien : est-ce à dire que je serai magicien parce qu'elle l'aura écrit? Vous qui multipliez les argumens, les témoins, les paroles, vous ne pouvez parvenir à me convaincre de magie, et d'un mot elle y réussirait! Un acte d'accusation est, en somme, plus grave qu'une lettre privée : c'est par mes actions, et non avec les paroles d'autrui, qu'il faut me convaincre. A ce compte, bien des hommes seront traînés en jugement comme coupables de maléfices, si l'on regarde comme concluant tel ou tel passage d'une lettre dictée par l'amour ou par la haine. — Pudentilla écrit que vous êtes magicien, donc vous l'êtes. — Alors, si elle eût écrit que je suis consul, je serais donc consul? Si elle eût écrit que je suis peintre, ou médecin, enfin que je suis innocent, la croiriez-vous sur parole? Non, vraiment. Or il est souverainement injuste d'accepter contre un homme le témoignage qu'on récuserait pour sa justification : si une lettre peut perdre un homme, elle doit pouvoir aussi le sauver. — Mais elle était extrêmement agitée : elle était folle de vous. — Je l'accorde pour un moment. Est-ce à dire que tous les hommes aimés par des femmes seront magiciens parce qu'elles l'auront écrit? » Puis, Apulée reprend ligne par ligne la lettre incriminée et montre avec quelle habile perfidie on en a dénaturé le sens. On avait exploité adroitement l'opinion malveillante de la foule. On isolait la phrase citée plus haut et on la faisait lire à qui voulait ; on cachait le reste de la lettre ; c'étaient, disait-on, des turpitudes à ne pas montrer ; on voulait seulement constater l'aveu de Pudentilla relatif aux maléfices du galant. Et Rufinus s'était démené sur la grande place, vociférant à pleins poumons, ouvrant la lettre à tout moment, demandant justice : « Apulée est un magicien, criait-il. Voici l'aveu de sa victime. Que faut-il de plus? » Heureusement, le philosophe avait pu faire prendre copie de la pièce ; il se trouva que le contexte donnait un tout autre sens à la phrase de Pudentilla et justifiait pleinement l'accusé. On y lisait, en effet : « Je voulais donc, pour les raisons que j'ai dites, prendre un mari ; c'est toi-même qui m'as engagée à préférer celui-ci à tout autre ; tu parlais de lui avec admiration ; tu n'aspirais qu'à le faire entrer par moi dans notre famille. Mais, depuis que des gens pervers et malintentionnés vous ont tourné la tête, voilà

tout à coup qu'Apulée est un magicien et que j'ai été ensorcelée par lui. Eh bien! oui, je l'aime, venez donc à moi pendant que je n'ai pas encore perdu tout à fait la raison. »

La réplique était triomphante; l'examen du document incriminé tranchait la question. Ainsi s'écroulait tout l'échafaudage des ennemis d'Apulée. Mais l'orateur ne se tient pas pour satisfait s'il ne poursuit ses adversaires dans leurs dernières retraites. Il trace d'eux d'amusans portraits en charge. Rufinus est la fournaise d'où sortent toutes les calomnies. Son père, un escroc, tenait plus à l'argent de ses créanciers qu'à son honneur. Il ne pouvait plus faire un pas dans la rue sans être arrêté par tout le monde, comme un aliéné. « Faisons la paix, avait-il dit un jour à ses dupes; je ne puis payer; je vous abandonne mes anneaux d'or, tous les insignes de mon rang. Çà, mes créanciers, transigeons. » Il venait de placer tous ses biens au nom de sa femme. C'est ainsi que Rufinus avait reçu en héritage 3 millions de sesterces. Le glouton eut bientôt tout dévoré, comme s'il eût craint de rien devoir aux escroqueries de son père. Apulée nous conduit dans ce joli intérieur de famille. A peine né, Rufinus était connu au loin pour toutes sortes d'infamies. Enfant, du temps où il avait des cheveux, il avait pour les passans toutes les complaisances. Jeune homme, il figurait dans les pantomimes; sa danse flasque, sans goût et sans grâce, était celle d'un homme qui n'a ni os ni nerfs. On disait de lui : tout ce qu'il a de l'histrion, c'est l'impudicité. Maintenant, sa maison n'est qu'un infâme tripot. Jour et nuit, les jeunes gens s'y donnent de joyeux rendez-vous; on n'entend que coups de pied dans les portes, chansons aux fenêtres, tapage d'ivrognes. Le logis conjugal est ouvert à tous : on peut entrer hardiment, à charge de payer une redevance au mari, qui met un impôt sur son déshonneur. Aussi quelle harmonie dans le ménage! A-t-on bien payé? personne ne vous a vu, on sort quand on veut. Votre bourse était-elle trop plate? à un signal donné, quelqu'un crie à l'adultère; et, comme dans les écoles, on ne sort point avant de signer un papier. Peu à peu, cependant, la femme se fait vieille et se casse; alors on compte sur la fille, sur le fard de sa figure, sur le vermillon de ses joues, sur le jeu de ses prunelles. Un beau jour, à la grande joie du quartier, la demoiselle épouse Pontianus, le fils de Pudentilla. Quand Pontianus meurt, on attire son jeune frère Pudens, qui prend la place, car il faut à tout prix garder la fortune conquise. Pudens est un innocent dont on joue comme d'une marionnette. Du jour où il a quitté la maison de sa mère, il a cessé de fréquenter les écoles. Il ne parle plus que la langue punique; à peine s'il se rappelle quelques mots de grec; au cours du procès, interrogé par les magis-

trats, il a bégayé le latin d'une façon ridicule. En revanche, c'est lui qui commande dans la maison de son beau-père : il préside aux festins et aux débauches: il ne se plaît qu'avec les gens de bas étage. Il ne manque pas un combat de gladiateurs; il connaît par leurs noms les lutteurs; il juge des coups et des blessures; il s'exerce lui-même dans ce beau métier. Voilà ce qu'est devenu le faible jeune homme entre les mains de coquins intéressés. Son oncle Emilianus dirige cette noble éducation et guette l'héritage. Celui-là a des façons d'épileptique. C'était naguère un pauvre homme qui, en trois jours, en compagnie d'un petit âne, labourait son misérable champ près de Zarath. Tout à coup il s'est enrichi, on ne sait comment, par la mort précipitée de plusieurs parens: il a recueilli si à propos leur fortune, il remplit si bien ses fonctions de pourvoyeur de l'enfer, que dans la ville on l'a surnommé Charon. Maintenant il pose pour l'esprit fort; il prétend n'avoir jamais mis le pied dans un temple; et, comme les gens d'OEa ont lu l'*Énéide*, on jette aussi à la tête de l'impie le nom de Mézence. Un coquin, un imbécile et un sacrilège: voilà les dignes personnages qui ont osé intenter à un honnête homme, à un philosophe, cet absurde procès de magie.

Aussi que d'erreurs et de mensonges ils ont entassés dans leur acte d'accusation! Pourquoi donc Apulée aurait-il cherché à gagner par des moyens criminels l'affection de Pudentilla? Ce n'est point par intérêt: il a, au contraire, refusé les donations que sa femme voulait signer à son profit; c'est lui qui a décidé la mère irritée à tester malgré tout en faveur du fils ingrat. Faut-il tant de mystères pour expliquer l'amour de Pudentilla? Il suffit de connaître un peu la vie pour comprendre la conduite de cette femme. Une veuve doit avoir bien des mérites pour qu'on lui pardonne son passé; « elle ne peut se façonner à votre gré; sa nouvelle demeure lui est aussi suspecte qu'elle doit l'être elle-même à cause de son premier mariage. Si c'est la mort qui l'a rendue veuve, il semble que ce soit une femme de fâcheux présage, dont l'union porte malheur et dont il ne faut pas rechercher la main. Si c'est le divorce, elle ne peut échapper au dilemme qui la proclame ou insupportable, puisqu'elle a été abandonnée de son premier mari, ou trop exigeante, puisqu'elle l'a abandonné. Ces considérations et d'autres expliquent pourquoi les veuves offrent des dots si considérables à qui veut bien les épouser. C'est ce qu'avec un autre prétendu aurait fait Pudentilla; mais elle a trouvé pour mari un philosophe, qui ne s'inquiétait pas de la dot. » Ainsi, non-seulement Apulée n'a pas fait sa cour par des incantations magiques, mais encore il n'avait aucun intérêt, aucun motif d'y recourir.

La magie n'a donc rien à voir dans le mariage d'Apulée. Quant aux griefs secondaires, que les accusateurs ont ramassés aux quatre coins de la ville, on doit les considérer comme des rêveries de la populace ou des mensonges éhontés. Le philosophe achète et dissèque des poissons, cela est vrai; mais ne sait-on pas qu'il s'occupe depuis longtemps de recherches scientifiques sur les poissons? Il contrôle les assertions d'Aristote et de Théophraste, il a le premier fait passer du grec au latin une foule de termes techniques; il a composé des ouvrages que connaissent bien les amateurs d'histoire naturelle, et il en cite des fragmens en plein tribunal. Il possède des miroirs, mais il n'a guère le temps de s'y regarder; ces instrumens lui servent à vérifier les lois de l'optique. Le prétendu talisman qu'on voit dans la bibliothèque est simplement une relique sacrée : l'orateur fait profession d'une grande piété; naguère, dans un discours sur Esculape, que bien des lettrés savent par cœur, il a énuméré tous les mystères de l'Orient auxquels il est initié; ce qu'il conserve avec tant de soin et dont on fait si grand bruit, c'est le symbole d'une secte religieuse; Apulée ne peut trahir en public un secret confessionnel; mais, s'il se trouve dans l'assemblée un confrère, qu'il fasse le signe de reconnaissance, et l'orateur s'engage à lui montrer l'objet sacré. Quant au fameux squelette, dont la foule parle avec terreur, c'est une charmante œuvre d'art; Apulée va la mettre sous les yeux des juges; c'est une figurine en bois exécutée par Saturninus, un artiste d'OEa, taillée dans un petit meuble en ébène que Capitolina, une grande dame de la ville, a gracieusement offert au philosophe. il n'est pas difficile de reconnaître dans ce petit chef-d'œuvre une statuette de Mercure. L'histoire de ce squelette fait autant d'honneur au bon sens des accusateurs que les poissons, les miroirs et le talisman.

Pour ce qui est des prétendus sacrifices nocturnes, Apulée prend ses ennemis en flagrant délit de mensonge. Ce Junius Crassus, dont on invoque le témoignage, c'est un hideux pique-assiette, un glouton désespéré. Il faisait bombance dans Alexandrie à l'époque où les démons du philosophe auraient hanté sa maison. C'est du milieu de ses ragoûts qu'il argumentait en haruspice sur des plumes d'oiseaux apportées de chez lui. Plus malin qu'Ulysse, il a aperçu de loin la fumée de son logis; plus fin que les chiens et les vautours, il a flairé de l'Égypte un goût de brûlé. C'est l'odeur de son vin, non celle de la fumée, qui lui arrivait à Alexandrie. Il est revenu exprès pour parler au tribunal de suie et de plumes : il faut que tout en lui, même ses témoignages, sente la cuisine. Il a signé une déposition; pourtant il ne comparaît point : est-il occupé à

essuyer ses murailles, ou a-t-il encore la tête alourdie par l'orgie de la veille? D'ordinaire, à cette heure du jour, il est ivre et ronfle. On l'a vu naguère, en plein forum, répondre d'une façon assez distinguée aux hoquets d'Emilianus : il était en train de vendre sa calomnie pour 3,000 sesterces. Maintenant, on n'ose même pas le traîner au tribunal : que penseraient les juges de son air hideux, de sa tête glabre, de sa mâchoire démantibulée, de ses yeux humides, de ses paupières gonflées, de ses mains tremblantes, de sa voix rauque, de ses lèvres écumeuses? Le beau témoin qu'on a recruté là! Cette trouvaille est digne des gens qui attribuent à la sorcellerie les chutes et les contorsions des épileptiques; le *mal divin* relève de la médecine, non de la magie : en soignant des malades, Apulée n'a fait que remplir son devoir de médecin.

Voilà comme Apulée repousse dédaigneusement les absurdes accusations de ses ennemis et se moque des commérages de la ville. Le proconsul et ses assesseurs sont pleinement convaincus de son innocence. Et l'orateur termine fièrement son éloquent plaidoyer : « Répondez, vous qui affirmez qu'Apulée a voulu séduire l'âme de Pudentilla par des enchantemens magiques. Que voulait-il d'elle? Pourquoi aurait-il agi de la sorte? La recherchait-il pour sa beauté? Non, dites-vous. Était-ce du moins pour sa fortune? Non, répondent le contrat de mariage, l'acte de donation, le testament; toutes ces pièces établissent que, loin d'avoir fait preuve d'avidité, il a repoussé énergiquement les offres généreuses de sa femme. Quel autre mobile l'a donc fait agir?.. Vous devenez muets, vous ne soufflez mot. On dirait que vous avez oublié ce début terrible de la plainte portée par vous, au nom de mon beau fils : « J'entreprends, seigneur Maximus, d'accuser Apulée devant vous. » Pourquoi ne pas ajouter « d'accuser mon maître, mon beau-père, mon bienfaiteur? » Je continue : « de l'accuser d'une foule de maléfices, tous plus évidens les uns que les autres. » Voyons donc un seul de ces maléfices; je n'en demande qu'un, le moins évident ou le plus contestable de tous. Quant aux griefs que vous avez formulés, voyez si j'y réponds en deux mots :

« Tu brosses tes dents? — J'ai le droit d'être propre.

« Tu regardes des miroirs? — Un philosophe le doit.

« Tu fais des vers? — C'est permis.

« Tu étudies les poissons? — Aristote l'enseigne.

« Tu consacres du bois? — Platon le conseille.

« Tu prends femme? — Les lois l'ordonnent.

« Ta femme est ton aînée? — C'est fréquent.

« Tu as agi par cupidité? — Regarde le contrat de mariage, rappelle-toi la donation, lis le testament. »

II.

Apulée gagna sa cause devant le proconsul et les gens instruits mais avec toute son éloquence et tout son esprit, il ne réussit pas dissiper les étranges préventions de la foule. Un curieux incident d'audience montre bien que le public ne se tenait point pour satisfait et gardait sa méfiance hostile. L'orateur venait de prouver que, fût-il le plus grand sorcier du monde, il n'avait aucun intérêt à séduire Pudentilla par des incantations. Et il ajoutait : « Il ne me suffit pas de me justifier amplement de tous les griefs que vous m'imputez ; je veux encore vous empêcher d'établir sur la base la plus fragile le plus léger soupçon de magie. Reconnaissez combien je me sens fort de mon innocence, et combien je méprise les attaques. Trouvez un seul motif, même des plus frivoles, qui ait pu me faire rechercher la main de Pudentilla pour un intérêt personnel quelconque ; prouvez qu'il soit résulté pour moi de ce mariage le moindre bénéfice, et alors je consens à passer pour un Carinondas, un Damigéron, un Moïse, un Jannès, un Apollonius, un Dardanus, ou n'importe quel magicien connu depuis Zoroastre et Hostanès... » A ces mots éclatent dans le public des vociférations assourdissantes, qui couvrent la voix de l'orateur ; il a suffi de nommer les enchanteurs célèbres pour réveiller tous les soupçons populaires. Enfin les magistrats parviennent à rétablir l'ordre ; et Apulée, tout déconfit, désespérant de convaincre la foule, se tourne vers le proconsul : « Voyez, je vous prie, Maximus, quel vacarme ils ont fait, parce que j'ai énuméré les noms de quelques magiciens. Comment procéder avec des gens aussi grossiers, aussi barbares ? Dois-je répéter encore que ces noms et bien d'autres ont été tirés par moi des plus illustres auteurs dont les bibliothèques publiques renferment les ouvrages ? Faut-il leur prouver qu'autre chose est de connaître des noms, autre chose de se livrer aux mêmes pratiques, et que des citations dues à un peu de mémoire et d'érudition ne sauraient être considérées comme l'aveu d'un crime ? Ne vaut-il pas bien mieux, Claudius Maximus, m'en rapporter simplement à vos lumières, à votre science, et dédaigner de répondre à ces clameurs de gens grossiers et ignorans ? Oui, c'est ce parti que j'adopte. Qu'ils pensent ce qu'ils voudront, je ne m'en soucierai. » Ainsi, malgré l'issue favorable du procès, le peuple s'obstina dans sa croyance ; son imagination enveloppa toujours d'un voile mysté-

rieux l'existence du philosophe et du brillant conférencier de Carthage. La conviction du plus grand nombre finit par prévaloir; aux siècles suivans, même les païens les plus instruits et les évêques chrétiens ont admis la puissance magique d'Apulée. Quand les lettrés se furent rangés aussi à l'opinion commune, ils contribuèrent encore à fortifier la légende; car ils lurent avec des yeux prévenus les différentes œuvres du philosophe et y découvrirent de nouvelles preuves de ses enchantemens. « Suis-je donc magicien, parce que je suis poète? » avait dit Apulée dans sa défense. Non, assurément; et pourtant, quand on étudie ses ouvrages, on s'explique encore que des lecteurs, convaincus de son pouvoir magique, y aient trouvé souvent la confirmation de leur croyance.

Il semble, d'ailleurs, que la même confusion s'était parfois produite dans l'esprit d'Apulée. Entre lui et la foule, le dissentiment ne portait guère que sur la question de fait. Les accusateurs avaient invoqué en général des griefs absurdes; mais peut-être, au fond, n'avaient-ils pas entièrement tort. Apulée paraît croire lui-même à la magie : il démontre seulement qu'il n'y a pas recouru. C'est pour lui une science criminelle, mais dont il est bien près d'admettre la réalité.

Souvent, dans son *Apologie*, il ne répond pas directement à la question posée. Il s'arrête longtemps aux griefs secondaires; il discute avec complaisance certaines insinuations rapides de ses adversaires; il parle avec esprit de sa belle prestance, de ses miroirs, de son orgueilleuse pauvreté. Quand il arrive à l'accusation même, il joue sur les mots : « J'ai, dit-il, grande envie de demander à ces savans avocats ce que c'est qu'un *magicien*. J'ai lu dans beaucoup d'auteurs que ce mot signifie dans la langue des Perses ce que le mot *prêtre* signifie dans la nôtre; en ce cas, quel crime est-ce donc d'être prêtre? » Et l'avocat retors cite un passage de Platon où la magie désigne le culte des dieux. C'était vraiment se moquer un peu des juges; le terme employé par les accusateurs désignait si nettement des pratiques coupables, qu'on le lisait, avec ce sens, dans les ouvrages des jurisconsultes romains, même dans la vieille loi des Douze tables. Apulée continue de tourner autour de la question et s'amuse de ses propres idées. « Maintenant, dit-il, prenons le mot dans le sens vulgaire; entendons par *magicien* celui qui entretient un commerce avec les dieux et qui, par la force incroyable de ses enchantemens, accomplit tout ce qu'il veut : en ces conditions, accuser un homme de magie, c'est avouer qu'on ne l'en croit pas coupable; autrement, on redouterait sa colère, dont rien ne vous pourrait défendre. » Puis on l'entend plaisanter sur l'invraisemblance des opérations magiques qu'on lui attribue. Tout à coup, il

se tait, sous prétexte qu'il est initié aux mystères de l'Orient et ne peut en trahir les secrets. Il fallait toutes ses habiletés d'avocat et tout le charme de son éloquence pour faire accepter des juges cette étrange tactique. Mais ce n'est pas ainsi qu'on satisfait la logique populaire.

Tel est, dans l'*Apologie*, le système de défense auquel s'en tient Apulée. Il accepte d'abord tous les faits allégués, vrais ou faux. Puis il entreprend de démontrer : 1° que la magie n'a rien à voir dans toutes ces histoires ; 2° que, fût-il le plus grand magicien de la terre, on n'a pu le prendre en flagrant délit de sortilèges. Il discute les enchantemens qu'on lui reproche, en homme qui les croit possibles.

Par exemple, on l'accuse d'avoir hypnotisé des enfans. Il déclare seulement pour sa défense qu'il n'avait aucune raison de le tenter et qu'il n'en aurait tiré aucun profit. « Pour compléter leur histoire, dit-il, mes ennemis auraient dû ajouter que ce même enfant a fait une foule de prédictions ; car on sait que le résultat ordinaire des enchantemens, ce sont les présages et la divination. Et ce n'est pas seulement par les croyances populaires, c'est encore sur le témoignage de savans hommes, que s'est confirmé ce miracle au sujet des enfans. » Et l'orateur emprunte à Varron le récit de plusieurs prodiges. Au temps de Mithridate, les gens de Tralles en Asie-Mineure, inquiets sur le résultat probable de la guerre, demandèrent officiellement à la magie des révélations sur l'avenir ; un enfant contempla dans l'eau une image de Mercure, le dieu de l'enchantement, et prédit en cent soixante vers ce qui devait arriver. Un jour, à Rome, Fabius avait perdu cinq cents deniers. Il vint consulter Nigidius. Celui-ci ensorcela des enfans, qui, dans leur sommeil magnétique, révélèrent l'endroit où étaient enfouies une bourse et une partie de la somme. Le reste des écus avait été dispersé, et les magnétisés ajoutaient qu'une des pièces se trouvait entre les mains de Caton, le philosophe. Fabius, n'en pouvant croire ses oreilles, alla voir Caton ; celui-ci montra en effet le denier, qu'il avait reçu d'un de ses esclaves pour une offrande à Apollon. Aux enfans doués de cette seconde vue, les Romains donnaient le nom d'enfans magiques (*magici pueri*). « Ce don prophétique, ajoute Apulée, n'est accordé qu'à des êtres gracieux, vierges, d'esprit éveillé, capables de s'exprimer avec aisance. Leur âme est comme un temple pur où réside la puissance divine ; elle est prompte à se dégager de la matière et se laisse reconquérir tout à coup par le principe sacré. Les enfans magiques n'ont rien de commun avec les épileptiques, êtres difformes et hébétés dont on détermine aisément les crises sans le secours des enchantemens ; il suffit pour cela d'enflammer et d'ap-

procher de leur corps un morceau de la pierre que les Romains appelaient *lapis gagates*; c'est le moyen qu'on emploie sur les marchés pour constater la bonne santé des esclaves; on peut aussi provoquer un accès du haut-mal en imprimant un mouvement rapide à une roue de potier. Les épileptiques, conclut Apulée, relèvent uniquement de la médecine. » Quant aux enfans magiques, le philosophe avoue qu'il n'est pas éloigné d'admettre leur puissance prophétique. « Voilà, dit-il, ce que je lis dans plusieurs auteurs sur les enfans magiques. Mais j'hésite, quand il s'agit de déclarer si je crois ou non ces choses-là possibles. Sans doute, je pense avec Platon qu'entre les dieux et les hommes existent certaines puissances divines, intermédiaires par leur nature et par l'espace qu'elles occupent; ce sont ces êtres qui président à toutes les divinations, à tous les prodiges de la magie. Il y a plus : je suis persuadé qu'une âme humaine, surtout l'âme saine d'un enfant, peut, au moyen de charmes qui la transportent, de parfums qui l'extasient, être entièrement soustraite à la conscience des choses de ce monde; insensiblement elle peut oublier son corps, être ramenée, réduite à sa nature essentielle, qui est immortelle et divine; alors, dans une espèce de sommeil, elle peut présager l'avenir. » Apulée croit donc aux merveilleux effets du sommeil magique, nous dirions magnétique; il affirme seulement que les sujets traités par lui étaient des malades, des épileptiques; on ne l'a jamais pris en flagrant délit d'opérations magiques sur des enfans. Il admet que les mêmes sortilèges peuvent agir également sur le cœur des femmes; mais il affirme ne l'avoir pas tenté sur Pudentilla; et la principale preuve qu'il en donne, c'est qu'il n'avait aucune raison de le tenter.

Il est certain que ces questions d'hypnotisme et de suggestion, fort à la mode de nos jours, préoccupaient beaucoup Apulée. Il connaît à merveille toutes les histoires magiques, et dans un curieux passage de l'*Apologie*, il s'emporte avec une verve amusante contre les griefs invraisemblables et la maladresse ignorante de ses accusateurs. « Faut-il que vous soyez assez ignares, assez étrangers à toutes les fables les plus rebattues, pour ne pouvoir même donner quelque vraisemblance à toutes vos calomnies! » Et il leur fait à ce propos une véritable leçon de magie, qui intéresse fort et les juges, et le public, et l'orateur. Il invoque avant tout l'autorité de Virgile, qui, on le sait, est devenu, dans l'imagination du moyen âge, un grand magicien : « Si tu avais lu Virgile, s'écrie l'orateur, tu saurais assurément qu'on a recours à d'autres objets pour les sortilèges. Ce poète, si je ne me trompe, énumère les bandelettes moelleuses, la grasse verveine, l'encens mâle, le fil de diverses couleurs; il recommande encore le laurier fragile, l'argile durci, la cire fon-

due... J'aurais pu t'indiquer des passages analogues de Théocrite, d'Homère et d'Orphée; j'aurais pu te renvoyer aux comiques, aux tragiques, aux historiens grecs; mais je sais de longue date que tu n'as même pu lire une lettre écrite en grec par Pudentilla. Je ne te citerai donc plus qu'un seul auteur, et encore est-ce un poète latin; ceux qui ont lu Lévius (un poète du temps de Sylla), reconnaîtront ces vers :

On cherche partout des philtres puissans :
Herbes, roitelets, ongles et rubans,
Pierre d'antipathe aux facettes bleues,
Pour servir d'appât lézards à deux queues,
Racines, bourgeons et tiges de lin,
Et tumeur coupée au nez d'un poulain.

Voilà les ingrédiens magiques que les accusateurs d'Apulée auraient dû signaler dans son laboratoire, s'ils avaient eu seulement la moindre érudition; ils auraient ainsi donné à leurs calomnies un air de vraisemblance. Mais des poissons! à quoi peuvent-ils être bons, sinon à se faire cuire pour un banquet? Jamais certainement poisson ne servit à des magiciens; et la preuve, c'est qu'un jour Pythagore, aux environs de Métaponte, acheta à des pêcheurs leur coup de filet, tout bonnement pour le plaisir de rejeter à l'eau les malheureux poissons. Or Pythagore, qui avait été disciple de Zoroastre, s'y connaissait en magie; il n'eût pas perdu de gaîté de cœur une si bonne aubaine. Homère aussi s'est montré expert dans les sciences occultes : eh bien! quand Protée change de figure, quand Ulysse creuse sa fosse, quand Éole gonfle ses soufflets, quand Hélène prépare sa coupe, ou Circé son breuvage, ou Vénus sa ceinture, est-il jamais question de la mer et des poissons? Mais les nigauds d'OEa ont changé tout cela : « Vous êtes de mémoire d'homme, conclut l'orateur, les seuls de votre espèce. Jusqu'ici, on attribuait la propriété magique aux herbes, aux racines, aux bourgeons, aux pierres précieuses. Mais voilà que vous bouleversez la nature. Vous faites descendre la magie du haut des montagnes dans la mer pour l'enfermer au ventre des poissons. Jusqu'ici, dans leurs cérémonies mystérieuses, les magiciens invoquaient Mercure comme intermédiaire des enchantemens; Vénus, comme séductrice des âmes; la lune, comme complice des opérations nocturnes; Trivia, comme reine des ombres. Mais grâce à votre liturgie nouvelle, on verra désormais Neptune, Salacie, Portune et tout le chœur des Néréides, au lieu de soulever des orages sur la mer, en soulever dans les âmes. » Dans cette singulière invective d'Apulée, on sent le mépris

de l'initié pour le profane. Il écrase ses adversaires du poids de son érudition. Il déclare bien haut qu'il connaît tous les rites, et laisse voir clairement qu'il ne tiendrait qu'à lui de tenter la fortune des enchantemens. Il va jusqu'à réclamer fièrement pour les médecins le droit d'employer la magie dans le traitement des malades : « On sait, dit-il, que j'aime l'art de la médecine et que j'y ai quelque habileté. Eh bien! qui vous a dit que je ne cherche pas des remèdes dans les poissons? La nature prévoyante a répandu et prodigué les remèdes dans toutes les autres substances : pourquoi n'en aurait-elle pas mis dans les poissons? La connaissance et la recherche des médicamens relèvent autant du magicien que du médecin, ou même, après tout, du philosophe; car il est guidé par l'amour, non du gain, mais de l'humanité. Dans les temps antiques, les médecins savaient que même les enchantemens guérissaient les blessures. Nous en avons pour garant le témoin par excellence en matière d'antiquités, je veux dire Homère : d'une blessure d'Ulysse le sang cesse de couler par la vertu d'un charme. Du moment qu'on se propose le bien de l'humanité, on ne saurait être coupable. » On croirait entendre un de nos jeunes médecins réclamer le droit de guérir les malades à l'aide de l'hypnotisme et de la suggestion.

Mais, évidemment, dans l'esprit d'Apulée, comme chez presque tous les anciens, rien ne marquait nettement la limite entre la science et le surnaturel. Seul peut-être dans l'antiquité, Aristote fait exception; il a su proclamer et mettre en pratique le principe fondamental qui a permis aux modernes d'étendre dans toutes les directions le domaine de l'homme : est acquis à la science tout ce qui est rigoureusement démontré et par suite peut être vérifié ou contrôlé dans des circonstances données, le vrai savant ne devant rien nier ni rien accepter sans enquête. Ce principe, qui nous paraît si simple aujourd'hui, a été presque universellement méconnu dans l'antiquité. Voilà pourquoi l'on y constate de prodigieuses contradictions chez les plus grands hommes; ils ont entrevu la plupart des vérités scientifiques, mais ils n'ont pu les conquérir définitivement, les contrôler par l'expérimentation, les séparer des vaines hypothèses. Pour la même raison, leur esprit, si ingénieux et si fertile, était sans défense contre toutes les séductions du surnaturel. La magie a envahi toutes les religions, même toutes les sciences de l'antiquité. De tout temps, la croyance aux sortilèges, à l'action mystérieuse des paroles et des philtres, a hanté l'imagination populaire. Mais les esprits cultivés de la Grèce avaient conservé longtemps une sorte de religion aristocratique, faite de piété sincère envers un dieu tout-puissant, de moralité, de rêveries poétiques, de raison et de philosophie. Sous l'empire romain, l'invasion

des cultes mystiques et grossiers de l'Orient, la fusion des mythologies, l'affaiblissement de l'esprit critique, la stérilité des études philosophiques, que remplaça trop souvent une érudition confuse, ruinèrent presque complètement l'ancienne religion aristocratique des classes élevées. On n'eut plus de choix qu'entre la superstition et le scepticisme absolu. Or, rien n'égale la crédulité des sceptiques, de ceux du moins qui n'ont pas un point d'appui solide dans les principes d'une science positive. Les Romains les plus instruits finissaient par accepter, les yeux fermés, les cultes les plus bizarres, qui leur assuraient au moins la paix de l'âme. Quand on ne croit plus au bon Dieu et qu'on ne croit pas encore à la science, on n'est pas loin de croire au diable. Quand on ne domine point par la pensée les lois de la nature, on les subit, on s'abandonne au jeu de l'aveugle destin, ou l'on cherche à le forcer; de là sont nées la superstition et la magie. Dans l'Afrique romaine, tout le monde admettait la réalité des enchantemens. C'est la patrie de Manilius, qui, dans son singulier et puissant poème des *Astronomiques*, soumet la nature et l'homme tout entier à l'influence des astres. Même les évêques africains ont cru à l'efficacité des sortilèges; ils les condamnaient avec d'autant plus d'emportement, comme des œuvres diaboliques. Apulée n'a pas échappé à la loi commune. Il a beau se réclamer sans cesse de l'autorité d'Aristote et invoquer ses recherches scientifiques; même dans son laboratoire, au milieu de ses instrumens, il ne connaissait pas la limite où cesse l'observation rigoureuse, où commence le rêve. Ce qui fait le savant, ce n'est pas le goût de la science, c'est la méthode. Apulée voulait tout étudier, tout embrasser. Cette ambition démesurée le rendait suspect à la foule, qui finit par voir en lui un sorcier. Et, de fait, cet ardent désir de s'instruire que ne réglait point le sens critique, devrait le livrer plus qu'un autre à toutes les rêveries du mysticisme et des sciences occultes.

Le trait le plus frappant dans l'existence et dans les ouvrages d'Apulée, c'est son immense et insatiable curiosité. Il voulait avoir tout vu et tout lu, pour être en état de parler de tout. Ce travers qu'il connaissait par expérience, il l'a prêté aux divers personnages de son roman des *Métamorphoses*, surtout à son héros. Pendant que Lucius traverse à cheval les gorges pittoresques du mont Œta, il écoute avec ravissement les merveilleux récits de ses compagnons sur les exploits des sorcières. Une fois en Thessalie, son imagination surexcitée ne connaît plus de frein : « Me voilà donc, disais-je, au milieu de cette Thessalie, terre classique des enchantemens, célèbre à ce titre dans le monde entier; en cette ville même où s'est passé l'événement que nous racontait, chemin faisant, ce brave Aristomène. Pourtant, je ne savais où diriger mes vœux et

ma curiosité ; je considérais chaque chose avec une sorte d'inquiétude. De tout ce que j'apercevais dans la ville, rien ne me paraissait être tel que mes yeux me le montraient. Il me semblait que, par la puissance infernale de certaines incantations, tout devait avoir été métamorphosé. Si je rencontrais une pierre, mon imagination y reconnaissait un homme pétrifié ; si j'entendais des oiseaux, c'étaient des hommes couverts de plumes ; les arbres du boulevard, c'étaient des hommes chargés de feuilles ; les fontaines, en coulant, s'échappaient de quelque corps humain. Je croyais que les portraits et les statues allaient marcher, les murailles parler, les bœufs et les bêtes du même genre annoncer l'avenir ; du ciel même, de l'orbite enflammé du soleil, devait descendre quelque oracle. Cet ébahissement me rendait stupide, et ma curiosité devenait une véritable maladie. Sans pouvoir fixer ni arrêter mon esprit sur rien, j'allais, je venais de tous côtés. Avec l'air de nonchalance d'un mauvais sujet et la démarche d'un ivrogne, j'errais de porte en porte, quand tout à coup, sans le savoir, j'arrivai sur le marché aux comestibles. » C'est pour avoir regardé une sorcière par le trou de la serrure et touché à ses onguens que Lucius se voit tout à coup métamorphosé en âne. Mais son aventure ne l'a point guéri ; personne ne devine un homme sous la peau tannée de l'âne, personne ne se méfie de lui ; et Lucius ouvre toutes grandes ses longues oreilles évasées pour recueillir avidement toutes les confidences. Quand il revient de la meule, harassé, meurtri de coups, il oublie ses misères et quitte son râtelier pour observer les esclaves marqués de lettres au front et leurs pieds serrés d'un anneau de forçat. S'instruire et voir du nouveau, telle était la consolation suprême du philosophe condamné à braire : « Aux tourmens de mon existence, je ne trouvais de consolation que dans ma curiosité naturelle ; comme on tenait peu de compte de ma présence, on parlait et on agissait devant moi en toute liberté. Ce n'est pas sans raison que le divin créateur de la poésie antique chez les Grecs, pour caractériser un homme d'une sagesse consommée, rapporte qu'en parcourant beaucoup de cités et en étudiant beaucoup de peuples, il avait acquis un mérite surnaturel. Moi-même, en effet, je conserve à ma personne d'âne un souvenir reconnaissant ; caché sous son enveloppe, éprouvé par des fortunes diverses, je lui ai dû, sinon plus de sagesse, au moins plus de connaissances. » Et le philosophe rend grâce à la servante maladroite qui, voulant lui donner les ailes d'un oiseau, lui a donné les quatre pattes d'un baudet ; sous ce déguisement, rien, dans un rayon étendu, ne pouvait échapper à ses larges oreilles. Pourtant, sa maudite curiosité lui avait joué plus d'un tour. Un jour, il était

caché au premier étage d'une maison ; on entendait dans la cour le vacarme des gens qui le cherchaient ; le pauvre âne n'y tint pas et hasarda par une lucarne un coin de sa grosse tête ; son ombre tacha le mur ensoleillé ; les soldats l'aperçurent et le tirèrent en bas le long d'une échelle ; de là le proverbe : « Qui voit l'ombre, voit l'âne. » Mais aussi que de douces compensations ! Une fois, à Corinthe, le baudet, devenu célèbre, doit comparaître sur le théâtre et faire le galant avec une femme condamnée aux bêtes ; en attendant son tour, on l'a placé près de la porte, sur une pelouse ; il a l'air de brouter, mais ses gros yeux écarquillés ne perdent pas une des péripéties de la représentation dramatique. Apulée est comme l'âne de son roman : il n'a jamais su maîtriser sa folle curiosité ; il a dû à ce travers ses joies les plus vives et ses plus cruelles mésaventures.

Il a toujours été attiré par l'inconnu, par toutes les formes du mystère. De là son existence romanesque et ses tendances encyclopédiques. Dans ses études de philosophie, comme ailleurs, il a porté des préoccupations mystiques. « Apulée l'Africain, dit saint Augustin, a été, en grec et en latin, un illustre platonicien. » Ce qui le séduisait dans la doctrine des néo-platoniciens, c'étaient surtout les rêveries orientales dont les disciples avaient brodé l'œuvre du maître. Il ne met pas en doute un seul instant la réalité du démon de Socrate. Il croit à l'existence d'êtres intermédiaires entre les dieux et les hommes ; leur corps ressemble aux nuées. Parmi eux, il cite l'Amour, le Sommeil, les âmes des morts, celles mêmes des vivans. Chaque homme a son démon, arbitre de sa conduite, médiateur auprès des dieux ; l'ange gardien de Socrate ne se distingue des autres que par une science et une puissance plus grandes. Le néo-platonisme avait séduit Apulée, parce que c'était alors la plus mystique et la plus religieuse des philosophies.

Cet étrange philosophe se montrait en même temps sectateur fervent de tous les cultes, surtout des plus obscurs et des plus mystérieux. Comme prêtre d'Eschmoun-Esculape, comme pontife suprême du temple de Rome et d'Auguste, il présidait à toutes les cérémonies saintes de Carthage et de la province. Un jour, dans un de ses discours publics d'OEa, il énuméra pompeusement tous les mystères de l'Orient auxquels il s'était fait initier : « En Grèce, disait-il, j'ai été admis dans presque toutes les sectes religieuses. Les prêtres m'en ont remis les différens signes et symboles, que je conserve avec soin. Je ne dis là rien d'insolite ni d'extraordinaire ; je fais appel seulement à ceux de mes auditeurs qui font partie de la confrérie de Bacchus. Ils savent quel objet ils gardent caché dans leur maison et vénèrent en silence loin de tout regard profane.

Mais moi, comme je l'ai dit, j'ai connu une foule de religions, de pratiques et de cérémonies secrètes, et cela par amour de la vérité, par piété envers les dieux. » Partout où allait le philosophe, il emportait au milieu de ses livres et de ses notes quelque amulette, et les jours de fête, il lui offrait de l'encens, du vin pur, parfois des victimes.

Toutes les œuvres d'Apulée trahissent sa dévotion exaltée. De là sa colère et ses mordantes satires contre les charlatans qui exploitaient et déshonoraient les religions. Avec une verve intarissable, il poursuit de ses sarcasmes les prêtres de la déesse syrienne, qui couraient les marchés des grandes villes et les campagnes en jouant des cymbales, des castagnettes, du triangle, et associaient les images saintes à leur métier de mendians. Ils vont par les bourgs, travestis, vêtus de robes jaunes, barbouillés de lie, les yeux peints, la tête coiffée de petites mitres, poussant devant eux l'âne qui porte la déesse. Ils retroussent leurs manches jusqu'à l'épaule, jonglent avec des couteaux et des haches, bondissent comme des fous au son de la flûte ; ils hurlent, renversent la tête, tournent le cou, secouent en rond leurs cheveux flottans ; ils se mordent les chairs et de leurs couteaux à deux tranchans se percent le bras. Puis, quand le sang ruisselle, ils recueillent dans les plis de leurs robes les pièces de monnaie qu'on leur jette à l'envi. Ils acceptent tout de la foule : les injures, le vin, le lait, le fromage. Enfin ils s'enferment dans une grange ou dans un bouge, et gaspillent le fruit de leur quête en horribles orgies. Leur cynisme révolte jusqu'à leur âne ; l'honnête animal veut prévenir les dupes du faubourg ; mais il ne peut que braire un O formidable, dont l'écho se prolonge au bruit des coups de bâton. Tout l'épisode est des plus amusans et la satire des plus sanglantes. Mais on se tromperait fort, si l'on croyait y reconnaître la moquerie d'un sceptique ou d'un bel esprit. On y sent le mépris du dévot pour la confrérie voisine, de l'initié pour les cérémonies populaires. C'est ainsi que dans les *Grenouilles* d'Aristophane, après les scènes burlesques de la descente aux enfers, retentit tout à coup le chant grave et recueilli des élus. Dans le roman des *Métamorphoses*, on saisit d'ailleurs sur le vif la pensée d'Apulée. L'épisode de la déesse syrienne et toute la partie satirique sont imités, souvent traduits d'un original grec qu'on lit dans le recueil de Lucien. Toutes les pages, où le fond comme la forme appartient en propre à l'auteur africain, sont empreintes d'une dévotion profonde, poussée souvent jusqu'au mysticisme le plus exalté. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'un léger badinage, un sourire moqueur peuvent cacher des convictions et des passions ardentes.

Quand il s'agit de ses croyances, Apulée n'entend pas raillerie. Tout le dernier livre de l'*Ane d'or* a été ajouté par lui au canevas grec. Voyez alors avec quelle gravité, quel recueillement, quelle simplicité éloquente il décrit la procession et les mystères d'Isis. Il est dans l'isthme de Corinthe, près du port de Cenchrées, au bord du golfe d'Égine. Il fait nuit. Tout à coup, il se réveille effrayé. Il voit autour de lui une lumière éblouissante: c'est la pleine lune, dont le disque radieux effleure la cime argentée des flots. « La nuit, le silence, la solitude, tout portait au recueillement. Je savais aussi que la lune, déesse souveraine, exerce un pouvoir incomparable et gouverne ici-bas toutes choses par sa providence. Je savais que non-seulement les animaux domestiques ou sauvages, mais encore les objets inanimés subsistent par la divine influence de sa lumière et de ses propriétés. Je savais que sur la terre, dans les cieux, au fond des eaux, l'accroissement ou le déclin des corps est soumis à ses lois. Puisque le destin, rassasié de mes longues et cruelles infortunes, m'offrait enfin un espoir de salut, je voulus implorer sous son emblème auguste la déesse que j'avais devant les yeux. » Alors il se lève, et sept fois, selon le précepte de Pythagore, il se purifie en plongeant sa tête sous les flots. Puis, en termes magnifiques, il invoque la lune, en qui il personnifie Cérès, Vénus, Phébé, Proserpine, toutes les grandes divinités féminines. Soudain, de la mer s'élève une forme étrange. C'est une femme d'une beauté merveilleuse; elle porte sur le front un cercle lumineux, une couronne de fleurs, de vipères et d'épis. Sa robe aux mille nuances a tour à tour l'éclat de l'albâtre, les reflets dorés du safran, l'incarnat de la rose. Elle est drapée d'un manteau noir, enguirlandé de fleurs et brodé d'étoiles. Elle est chaussée de feuilles de palmier. Elle tient à la main un vase d'or en forme de gondole, dont l'anse est surmontée d'un aspic, et un sistre d'airain traversé par trois lames qui s'entre-choquent avec un tintement aigu. Elle réunit dans une synthèse mystique tous les symboles des divinités d'Orient. « Je suis, dit-elle, la Nature, mère des choses, maîtresse de tous les élémens, origine et principe des siècles, souveraine des divinités, reine des mânes, la première entre les habitans du ciel, type commun des dieux et des déesses. C'est moi qui gouverne les voûtes lumineuses du ciel, les souffles salubres de la mer, le silence lugubre des enfers. Puissance unique, je suis par l'univers entier adorée sous mille formes, avec des cérémonies diverses et sous des noms différens... Les Égyptiens, si admirables par leur antique sagesse, m'honorent seuls du culte qui me convient ; seuls, ils m'appellent par mon véritable nom, la reine Isis... Si par un culte

pieux, par une dévotion exemplaire, une chasteté inviolable, tu mérites ma protection, sache que seule j'ai le droit de prolonger ta vie au-delà du terme fixé par les destins. » Telle est la vraie divinité d'Apulée : c'est pour l'avoir trop honorée qu'il a encouru le soupçon de magie. C'est la déesse mystérieuse qu'on retrouve au fond de toutes les religions antiques, cette nature qu'ont invoquée les sorciers de tous les temps. Elle exige que son adorateur se consacre pour toujours à son culte.

Le jour paraît. La déesse, en se retirant, a laissé derrière elle une traînée de joie. « La nature entière me semblait respirer l'allégresse. Sur les animaux, autour des maisons, dans l'air même, je sentais se répandre comme une atmosphère de bonheur. La fraîcheur de la nuit avait fait place à une température douce et délicieuse. Les oiseaux, éveillés par les émanations printanières, entonnaient leurs cantiques ; par leurs charmans accords, ils célébraient la mère des astres et des temps, la maîtresse de l'univers. Les arbres mêmes, les arbres fruitiers et les arbres stériles qui donnent seulement de l'ombrage, s'épanouissaient au souffle de l'Auster ; ils se paraient d'un feuillage naissant, et leurs bras doucement agités bruissaient avec un joli murmure. Le fracas étourdissant des tempêtes s'était apaisé ; la mer avait calmé ses flots et déferlait mollement sur la plage. Le ciel était pur de tout nuage ; rien n'obscurcissait son éclat azuré. » Mais voilà que des portes de Corinthe sort la longue procession des adorateurs d'Isis. En avant marchent les gens du peuple, tout bariolés. Un homme, ceint d'un baudrier, représente un soldat ; un autre, avec sa courte chlamyde, son petit sabre et ses épieux, figure un chasseur. En voici un qui porte des brodequins dorés, une robe de soie : à ses cheveux rattachés sur le haut de la tête, à sa marche traînante, on reconnaît de loin qu'il joue un rôle de femme. Celui-ci, chaussé de bottines, armé d'un bouclier, d'un casque et d'une épée, semble un gladiateur. Celui-là, précédé de faisceaux, contrefait le magistrat. Voici le philosophe, avec son manteau, son bâton, ses sandales et sa barbe de bouc. Puis, ce sont des oiseleurs avec leur glu, des pêcheurs avec leurs hameçons. On porte en litière un ours apprivoisé, vêtu en dame de qualité. Derrière elle sautille Ganymède : c'est un singe, coiffé d'un bonnet brodé, vêtu d'une robe jaune. On s'amuse beaucoup à voir passer Pégase et Bellérophon : c'est un vieillard tout cassé, qui suit péniblement un âne au dos colle de plumes. Avec la gaieté populaire des masques contraste le recueillement des femmes, vêtues de blanc, qui forment le cortège particulier de la déesse. Tout enguirlandées de roses, elles jonchent le sol de petites fleurs et portent les attributs magiques d'Isis. Elles versent des par-

fums, ajustent avec leurs peignes d'ivoire les cheveux de la déesse, qui se regarde dans de grands miroirs accrochés au dos des dévotes. Autour d'elles, on agite des lanternes, des torches, des cierges; on joue du chalumeau et de la flûte. Des jeunes gens d'élite, habillés de blanc, psalmodient les hymnes sacrés. Des huissiers écartent les curieux devant la troupe sainte des initiés, éblouissans sous leurs robes de lin; sur les cheveux parfumés des femmes flotte un voile transparent; sur la tête rasée et le crâne luisant des hommes s'agitent des sistres d'airain, d'argent ou d'or. Enfin paraissent les prêtres, dont la robe blanche est serrée à la taille et tombe jusqu'aux talons; leurs mains soutiennent les symboles divins, une lampe en forme de gondole, de petits autels, des rameaux d'or, le caducée de Mercure, un bras dont la main ouverte figure la justice, un vase en forme de mamelle. Les dieux mêmes ont voulu honorer de leur présence la fête de leur souveraine; à la suite de la reine Isis, ils daignent se laisser transporter sur les épaules des hommes. Voici Mercure avec une tête de chien, blanche d'un côté, noire de l'autre; puis la vache divine, dressée sur ses pieds de derrière; enfin l'urne d'or, couverte d'hiéroglyphes, terminée par un long bec, ornée d'une anse ronde sur laquelle se dresse un aspic au cou gonflé. Et lentement, lentement, à travers la plaine, se déroule la longue procession de la déesse qui commande au destin. Apulée, comme le héros de son roman, va lui vouer un culte éternel.

Lucius comprend que son heure est venue. Il dévore une couronne de roses et recouvre la forme humaine. Aussitôt le grand-prêtre lui fait revêtir une robe de lin : « Que les impies voient, dit-il; qu'ils voient, et qu'ils reconnaissent leur erreur. » Puis le cortège arrive au port de Cenchrées, où l'on bénit solennellement un vaisseau. On revient au temple. Le secrétaire de la confrérie des Pastophores monte en chaire, prend un gros livre et débite à haute voix des prières pour l'empereur, pour le sénat, pour les chevaliers, pour tout le peuple romain et la prospérité de la marine. Il termine en prononçant la formule d'usage : « Que les peuples se retirent. » Mais Lucius, qui dans ce récit représente Apulée, reste dans le parvis; il loue une loge dans l'enceinte sacrée, et par les prières, le jeûne et la méditation, il se prépare à la grande initiation. Il a plusieurs visions de la déesse, est admis par faveur au saint office. Enfin le grand-prêtre Mithras est chargé de l'initier, « parce que tous deux étaient nés sous le même astre. » Le pontife ouvre les livres sacrés, vrai grimoire comme ceux des magiciens. Après le bain qui purifie, il donne au fidèle des instructions que la voix humaine ne peut rendre et lui ordonne dix jours de

jeûne. Au bout de ce temps, il couvre le novice de la robe de lin et le conduit dans l'intérieur du sanctuaire. Apulée ne peut révéler ce qu'il y a vu : « Peut-être, lecteur curieux, me demanderez-vous avec anxiété ce qui fut dit, ce qui fut fait ensuite. Je le dirais, si cela pouvait se dire ; vous l'apprendriez, s'il vous était permis de l'entendre. Mais le crime serait égal et pour les oreilles et pour la langue qui se rendraient coupables d'une aussi téméraire indiscrétion... J'approchai des limites du trépas ; je foulai du pied le seuil de Proserpine, et j'en revins en passant par tous les élémens. Au milieu de la nuit, je vis le soleil briller de son éclat éblouissant. Je contemplai face à face les dieux de l'enfer, les dieux du ciel ; je les adorai de près. Voilà tout ce que je puis vous dire. Mais vous avez beau entendre ces paroles, vous ne pouvez les comprendre. » Au point du jour, le nouvel initié est revêtu de douze robes, autant qu'il y a de mois dans l'année. On tire le rideau qui le cachait aux yeux du public profane. Et tous admirent les broderies, les hiéroglyphes, les figures d'animaux dont il est chamarré. Avant de quitter Corinthe, Apulée adresse une prière suprême à la déesse qui force le destin. Il part pour Rome, où il devient un dévot du temple d'Isis. Celle-ci lui apparaît de nouveau pour lui ordonner de se faire initier encore aux mystères d'Osiris. Apulée a vu en songe un des prêtres, celui qui doit l'accueillir, et il le reconnaît dans le saint cortège. Pour payer les frais de la cérémonie, le philosophe doit vendre jusqu'à ses habits. Mais il est récompensé de sa piété, il est admis dans la confrérie des Pastophores, et remplit ses fonctions la tête rasée. Le grand dieu Osiris daigne à son tour lui parler, l'engage à persévérer dans sa carrière d'avocat, lui promet la fortune et le succès. Tout ce récit d'Apulée est grave ; on y sent une conviction profonde, il raconte sa propre initiation au culte de la nature. Cet épisode des *Métamorphoses* a certainement frappé l'imagination des lecteurs africains, et les a confirmés dans leur croyance à la magie d'Apulée.

C'est qu'en effet l'on tenait à bon droit pour suspects ces fervens adorateurs d'Isis et d'Osiris. Les cultes orientaux ont occupé dans l'imagination des Grecs et des Romains la même place que les sciences occultes dans les esprits du moyen âge. Toutes ces religions, venues de Chaldée ou d'Égypte, étaient imprégnées d'astrologie et de magie. L'Isis qu'adore Apulée est, nous dit-il, plus puissante que le destin même; elle peut modifier à son gré le sort des humains : or ce fut toujours la grande rêverie des sorciers. Entraîné par sa curiosité, Apulée demanda aux cultes mystérieux de l'Orient ce qu'il ne trouvait pas dans la religion ordinaire. Il céda à l'irrésistible attrait du surnaturel et de l'inconnu. On surprend cette

préoccupation de l'écrivain presque à chaque page de son roman. Il a été séduit par les récits fantastiques du cycle milésien, où, depuis le temps de Circé, les enchantemens tenaient autant de place que l'amour. Il a pris le canevas de son livre dans un ouvrage hellénique, que nous possédons encore. Rien n'est plus instructif que la comparaison de l'auteur grec et de l'auteur africain. Apulée développe, commente à plaisir les épisodes merveilleux, les détails surnaturels. Presque tout ce qu'il ajoute se réduit à des histoires de sorcières et de magiciens.

La galerie en est des plus étranges et des plus variées. Le héros du roman croyait presque aux sortilèges sous sa peau d'homme; il y croit tout à fait, et pour cause, sous sa peau d'âne. Avant de quitter Corinthe, il avait consulté un prophète chaldéen sur le succès de son voyage. En traversant les montagnes au sud de la Thessalie, il chemine avec deux gais compagnons, l'un sceptique, l'autre profondément convaincu. On se raconte les exploits d'une galante sorcière, la vieille cabaretière Méroé : « C'est une magicienne et une devineresse; elle a le pouvoir d'abaisser la voûte des cieux, de suspendre la terre dans l'espace, d'endurcir les eaux, de détremper les montagnes, d'évoquer les mânes, de faire descendre les dieux sur la terre, d'éteindre les astres, d'illuminer le Tartare lui-même. » Inspirer une passion violente pour elle-même non-seulement aux gens du pays, mais à des Indiens, à des Éthiopiens, aux antipodes, c'est bagatelle pour Méroé. Elle a accompli bien d'autres tours de force, et devant de nombreux témoins. Un cabaretier voisin lui faisait concurrence : elle l'a métamorphosé en grenouille ; le malheureux vit maintenant dans la lie d'un de ses tonneaux et coasse pour appeler ses cliens. Un avocat avait plaidé contre elle : maintenant il arrive au tribunal avec des cornes de bélier. Une femme s'était permis quelques propos piquans : aussi elle est enceinte depuis dix ans, elle a le ventre tendu comme si elle allait accoucher d'un éléphant. Tous ces méfaits avaient excité l'indignation publique. On résolut d'assommer la vieille à coups de pierre. Pour déjouer la conspiration, il suffit à Méroé de jeter dans une fosse des onguens magiques. Tous les habitans de la ville se sont trouvés emprisonnés chez eux, sans pouvoir forcer ni serrures, ni portes, ni murailles. Enfin, la sorcière a bien voulu pardonner; seulement, une nuit, le chef du complot avec sa maison, les murs, le terrain, les fondations, s'est vu transporté à cent milles de là, au sommet d'une montagne. On tremble dans le pays au nom de Méroé ; on est hanté, la nuit, d'affreux cauchemars. Vous avez beau fermer à clé et barricader votre porte, la sorcière entre, vous coupe le cou, plonge sa main droite dans votre poitrine, en retire votre

cœur, dont elle éponge le sang. Vous vous réveillez, le lendemain, la tête en place, mais le corps meurtri, l'esprit lourd, dans une atmosphère fétide.

Nous arrivons dans la vallée du Sperchios, à Hypata. Nous assistons à un banquet chez Byrrhène, une grande dame de la ville. On parle de choses et d'autres, de Rome, de la province, des monumens, des bains. Lucius avoue que les sorcières du pays gâtent pour lui le plaisir du voyage; même les tombeaux ne sont pas respectés; au moment des funérailles, de vieilles magiciennes vont arracher au mort des lambeaux de chair qui servent à leurs maléfices. « Il y a plus, s'écrie un mauvais plaisant; ici, l'on n'épargne même pas les vivans. Je ne sais qui a été victime d'une aventure de ce genre; il a été horriblement mutilé et défiguré. » A ces mots, tous les convives partent d'un grand éclat de rire. Les regards se tournent vers un homme qui se tient modestement couché dans un coin. Il va se fâcher, quand un mot aimable de la maîtresse de maison vient soudain le calmer. Il consent à raconter encore son histoire. Il se nomme Téléphron. Il est parti un jour de Milet pour assister aux jeux olympiques. Arrivé à Larissa, il a vu sa bourse vide et a dû se résigner à tout pour la remplir. Il a entendu un vieillard crier : « Qui veut garder un mort? Faites votre prix. » Téléphron s'est approché. On lui a expliqué qu'en Thessalie les sorcières mutilent les cadavres; pour arriver à leurs fins, elles se transforment en oiseaux, en chiens, en rats, en mouches; aussi est-il nécessaire de veiller attentivement les morts, sans jamais succomber au sommeil; si au matin le gardien ne rend pas le corps intact, on lui coupe au visage le morceau de chair correspondant à celui qu'a perdu le cadavre. Téléphron s'est décidé à accepter le marché. On le mène à la maison mortuaire, où le reçoit une veuve désolée. Le gardien chantonne pour se tenir éveillé. A minuit, il chasse une belette, qui s'est approchée du cadavre. Mais presque aussitôt il s'endort. Il se secoue au chant du coq, et d'un regard il interroge le mort : rien n'y manque. Il reçoit le prix convenu, mais a la maladresse d'offrir ses services pour la prochaine occasion, ce qui attire sur son dos une volée de coups. Cependant le cortège funèbre se met en marche. Tout à coup, un vieillard échevelé s'élance; c'est le père du défunt; il crie à l'assassinat, et accuse hautement la veuve. « Remettons, dit-il, à la divine Providence de faire connaître la vérité. Il y a ici un Égyptien, nommé Zachlas, prophète de premier ordre, qui, moyennant une somme très considérable, s'est engagé à ramener pour quelques instans l'âme des enfers et à ranimer le défunt. » Alors s'avance le devin, couvert d'une robe de lin, chaussé de feuilles de palmier, la tête rasée. Il applique à

trois reprises une herbe sur la bouche du mort, en place une autre sur sa poitrine; puis il se tourne vers l'orient et évoque le soleil. Téléphron monte sur une borne pour dominer la foule et contempler cette scène imposante. Voilà que la poitrine du défunt se soulève, et que son pouls commence à battre. Bientôt il peut parler: il dénonce le crime auquel il a succombé, puis il montre du doigt Téléphron : « Pendant que ce jeune homme veillait sur moi avec un zèle extrême, de vieilles sorcières ont voulu s'emparer de mes restes; elles ont plusieurs fois, et toujours inutilement, changé de formes. Ne pouvant tromper sa vigilance, elles ont répandu sur lui les vapeurs du sommeil et l'ont engourdi. Puis elles m'ont appelé par mon nom; elles n'ont pas cessé leurs cris avant que mon corps raidi et mes membres glacés n'aient enfin commencé d'obéir à leur appel magique. Mon gardien que voici était vivant et seulement endormi; il porte le même nom que moi; il se leva plus vite; comme un fantôme, il alla machinalement se heurter contre la porte close de la chambre. Par une fente, les sorcières lui ont coupé le nez, puis les oreilles : il a subi ces opérations à ma place. Pour dissimuler leur larcin, les magiciennes ont façonné avec de la cire des oreilles et un nez semblables aux siens; elles les lui ont appliqués. » A ces mots, Téléphron, tout épouvanté, porte la main à son visage : le nez, les oreilles se détachent. Le malheureux s'enfuit au milieu des huées de la foule. Il n'a osé retourner ni dans sa patrie ni dans sa famille. Il est resté en Thessalie : il rabat ses cheveux sur le côté pour couvrir la place des oreilles; il s'est fait un nez avec du linge et un onguent.

L'imagination du romancier voit partout des magiciens et des histoires merveilleuses. Après le souper de Byrrhène, le héros se dirige vers la maison de son hôte. Trois hommes lui disputent le passage; il les tue tous les trois et se précipite dans la maison, tout effaré. Au matin, on vient l'arrêter, on le conduit solennellement au théâtre, où l'on instruit son procès. Mais, ce qui indigne beaucoup l'étranger, son malheur n'attendrit personne: il entend autour de lui des rires à peine contenus. Enfin l'on apporte les cadavres des victimes : ce sont trois outres de peau de bouc. La ville d'Hypata célébrait ce jour-là une fête en l'honneur du dieu du Rire, et Lucius avait payé les frais des réjouissances publiques. Les outres avaient été animées, la nuit précédente, par les sortilèges de son hôtesse Pamphile. C'est qu'il a reçu l'hospitalité dans la maison d'une magicienne; le maître du logis, un vieil avare, plaisante volontiers sur les sorcières; mais sa femme se change en oiseau pour aller trouver les galans. Lucius apprend tous ces détails de la servante Fotis. Il sent alors se réveiller sa maladive curiosité.

Il tient donc donc enfin l'occasion attendue depuis si longtemps. Il va pouvoir observer de près les mystères de la magie. Par les fentes de la porte, il regarde avidement l'atelier et tous les mouvemens de la sorcière. Dès qu'elle s'est envolée, il se précipite sur la table aux onguens et prie la servante de le métamorphoser à son tour en oiseau. Fotis se trompe, et voilà comment le héros du roman est condamné à braire ; il ne dépouillera sa tête d'âne qu'après mille aventures. Mais que d'enchanteurs le baudet va encore rencontrer sur la route ! Dans une caverne de brigands, il entend l'histoire merveilleuse de Psyché ; la jeune fille est transportée par les vents, servie par des personnages invisibles dans son palais magique ; après la fuite de l'Amour, elle est soumise par Vénus à de cruelles épreuves, dont elle triomphe par une série de prodiges. Plus loin, voici un vieillard qui à volonté se rend invisible et attire les voyageurs dans la gueule d'un dragon. Ailleurs, la femme d'un meunier appelle à son aide une sorcière pour se débarrasser de son mari. La vieille évoque le spectre d'une jeune fille, qui à midi se présente au moulin, met la main sur l'épaule de l'homme, fait mine d'avoir un secret à lui confier et l'entraîne dans une chambre. On s'inquiète de ne pas voir redescendre le maître ; on monte, on enfonce la porte : la fille a disparu, mais on trouve le meunier pendu.

Apulée croyait-il à toutes ces bonnes histoires, dont il aimait à égayer ses ouvrages ? On ne sait trop. Les anciens ne se posaient jamais nettement ces sortes de questions : comme ils admettaient le surnaturel, rien pour eux ne marquait la limite entre le possible et l'impossible. Il est certain qu'Apulée se complaît dans les merveilleux récits des légendes et des miracles. Ses longs voyages aux pays mystérieux de l'Orient avaient encore exalté sa folle imagination africaine. Entraîné à la dérive par sa maladive curiosité, initié à toutes les religions secrètes, emportant partout avec lui quelque talisman, convaincu de l'existence des démons, il a toujours été captivé par les problèmes de la magie. Il en parle dans tous ses ouvrages, et il faut des invraisemblances démesurées, un charlatanisme bien avéré pour appeler en ce cas le sourire sur les lèvres. Il est comme beaucoup de nos contemporains qui, tout en raillant les tables tournantes, les font souvent tourner très sérieusement, pour voir ; on se moque pour prévenir la moquerie des autres. Dans l'antiquité comme au moyen âge, on attendait des sorciers et des astrologues ce que ne pouvaient donner les prêtres des religions officielles ; on demandait aux diables l'explication des phénomènes sur lesquels Dieu et l'église restaient muets. Apulée a poussé la dévotion et la curiosité mystique jusqu'aux extrêmes limites. Il admet dans ses livres le pouvoir surnaturel de la magie. On ne sait s'il a tenté

de l'exercer à son tour. Il s'en est défendu dans son *Apologie*, mais l'imagination populaire le soupçonnait déjà de son vivant, et il avait eu à se justifier devant le tribunal du premier magistrat d'Afrique. Il ne réussit pas à convaincre la foule. On se rappela toujours le mystère de son existence aventureuse, les préventions de ses contemporains, les débats de son procès, les guérisons miraculeuses qu'il opérait avec des plantes, ses livres philosophiques sur les démons, les singulières métamorphoses de son roman, et le long défilé de ses enchanteurs et de ses sorciers. La lecture de ses ouvrages confirmait aisément aux yeux de la postérité les soupçons des contemporains et donnait une autorité nouvelle aux accusateurs du philosophe. Il connaissait si bien la magie, il en parlait si volontiers, qu'il avait dû la pratiquer pour son compte. Ainsi conclut la logique populaire, et de là est née la légende d'Apulée magicien.

III.

Les commérages de la ville d'OEa, l'accusation intentée au philosophe et le procès plaidé devant le proconsul, les longs voyages d'Apulée en Orient, son initiation à tous les mystères, la dévotion ardente et les talismans qu'il en avait rapportés, l'immense popularité que lui valut son éloquence à Carthage et dans toute l'Afrique, la lecture de son *Apologie*, qui devint une arme contre lui, ses traités de médecine et d'histoire naturelle, son opuscule *Sur le démon de Socrate*, les jongleries d'enchanteurs et de sorciers qu'il avait accumulées à plaisir dans son roman de *l'Ane d'or*, enfin l'emportement crédule des imaginations africaines et ce besoin de surnaturel qui obsédait tous les esprits aux premiers siècles de notre ère, voilà tous les élémens de la légende d'Apulée. Il nous reste à expliquer la popularité de cette tradition, à déterminer les circonstances historiques qui en ont favorisé le développement.

Il faut du temps pour accréditer tout à fait une légende. Ce n'est pas au lendemain de sa mort qu'Apulée devint tout à coup un puissant enchanteur. Ni ses contemporains, ni les auteurs du siècle suivant ne mentionnent ses miracles; on n'en trouve pas trace dans l'*Octavius* de Minutius Félix, ni dans les traités de Tertullien, ni dans la correspondance de saint Cyprien, évêque de Carthage. Mais un siècle et demi plus tard, à l'époque de l'empereur Constantin, la légende est entièrement constituée. Lactance, qui était d'origine africaine et avait étudié dans sa jeunesse aux écoles de Carthage, connaît bien la mauvaise réputation de son compatriote. Il le men-

tionne, par exemple, dans son *Traité des institutions divines*, à propos d'une vive polémique contre un hérésiarque : « Cet impie, dit-il de son adversaire, dépréciait avec une merveilleuse subtilité ces prodiges opérés par Jésus-Christ, sans pourtant oser les nier. Il prétendait démontrer qu'Apollonius en avait accompli de pareils, sinon de plus éclatans. Je m'étonne qu'il ait omis Apulée, dont on a coutume de citer une foule de miracles. » Lactance admet d'ailleurs parfaitement l'efficacité des incantations magiques : « Tout l'art et toute la puissance des magiciens, dit-il, consistent à évoquer les anges déchus ; ceux-ci répondent à l'appel, obscurcissent la pensée de l'homme et l'égarent par leurs images trompeuses. Alors on ne voit plus ce qui est ; on croit voir ce qui n'est pas. Ces esprits, dis-je, ces esprits souillés et perdus, errent par le monde entier et se consolent de leur déchéance en travaillant à faire déchoir les hommes. Ils remplissent donc l'univers de leurs embûches, de leurs tromperies, de leurs ruses, de leurs mensonges ; ils s'attachent à chaque homme en particulier, ils vont de porte en porte. On leur donne le nom de *génies* : c'est le mot latin qui traduit le mot grec *démon*. » Tout en reconnaissant le pouvoir magique d'Apulée, Lactance conteste plusieurs des miracles qu'on lui prêtait. « Ce qui prouve, dit-il, la divinité du Christ, ce n'est pas son propre témoignage (comment se fier à une personne, quand elle parle d'elle-même ?) : c'est le témoignage des prophètes qui, longtemps à l'avance, ont prédit les actions et les souffrances du Christ. Ni Apollonius, ni Apulée, ni aucun magicien, n'a pu et ne saura jamais invoquer une telle autorité. » Lactance, et après lui plusieurs pères de l'église, unissent dans une même malédiction Apollonius de Tyane et Apulée de Madaura. Ces deux personnages, aux temps des luttes religieuses, ont joué à peu près le même rôle, l'un dans l'Asie-Mineure, l'autre en Afrique. Les païens ont incarné en eux leurs dernières espérances : on a groupé autour de leurs noms des traditions merveilleuses, on leur a attribué mille prodiges : on a fait d'eux, en face du christianisme grandissant, des prophètes du paganisme.

Au commencement du ve siècle, la religion nouvelle l'emporte décidément en Afrique. Mais les évêques font de vains efforts pour déraciner dans l'esprit des foules la croyance aux miracles d'Apulée. La persistance de la légende est attestée surtout par les œuvres de saint Augustin. Thagaste, où naquit le futur évêque d'Hippone, est située à quelques kilomètres de Madaura, la patrie du romancier. Le jeune Augustin avait fait précisément ses études à Madaura, et il resta plus tard en correspondance suivie avec Maxime, un rhéteur de la ville. Il connaissait mieux que personne la popularité suspecte

de son compatriote. Il avait lu et relu ses ouvrages. Il rendait d'ailleurs entièrement justice à son talent. Il admirait même l'opuscule *Sur le démon de Socrate*, quoiqu'il l'ait réfuté en détail. Dans sa correspondance, il cherche sans cesse à détruire le prestige étrange que le philosophe païen avait conservé sur les imaginations africaines. « Nos adversaires, dit-il, nous jettent à la tête leur Apollonius, leur Apulée et d'autres hommes experts en magie ; on leur prête les plus grands miracles. » L'évêque d'Hippone conteste naturellement beaucoup de ces prétendus exploits : « Sur le compte d'Apulée de Madaura et d'Apollonius de Tyane, on raconte bien des merveilles, que ne confirme aucun témoignage digne de foi. » Au temps d'Augustin, l'on continuait d'opposer Apulée au Christ. On lit dans une autre lettre : « Apollonius, Apulée et d'autres personnages versés dans les arts de la magie, voilà les hommes que l'on compare, même que l'on préfère au Christ! » Mais si l'évêque refusait d'admettre certains miracles d'Apulée, il croyait parfaitement à sa puissance magique. Chose curieuse, il tombe lui-même dans l'erreur populaire ; il identifie partout l'auteur et le héros des *Métamorphoses*. Il se demande sérieusement si Apulée n'a pas été réellement changé en âne. On lit dans la *Cité de Dieu :* « Nous aussi, quand nous étions en Italie, nous entendions des récits de ce genre sur certain endroit de la contrée. On racontait que des cabaretières expertes en ces maléfices servaient parfois aux voyageurs, dans le fromage, des ingrédiens qui les changeaient aussitôt en bêtes de somme. On faisait porter des fardeaux à ces malheureux, et, après un pénible service, ils reprenaient leur forme. Dans l'intervalle, leur âme n'était pas devenue celle d'une bête, ils avaient conservé la raison de l'homme. Apulée, dans l'ouvrage qu'il a intitulé : *l'Ane d'or*, rapporte que cette aventure lui est arrivée ; par la vertu de certaine drogue, il fut changé en âne, tout en gardant son esprit d'homme. On ne sait si l'auteur consigne là un fait réel, ou un conte de sa façon. » Saint Augustin parle souvent, et en termes fort honorables, de l'*Apologie* d'Apulée : « Ce philosophe platonicien, dit-il, nous a laissé un long et éloquent discours par lequel il se défend d'être magicien ; afin de prouver son innocence, il nie les faits imputés ; car il ne pouvait les accepter sans s'avouer coupable. » Par une singulière erreur historique, qui trahit ses préoccupations religieuses, l'évêque d'Hippone croit qu'Apulée fut accusé devant des juges chrétiens : c'est mettre en pleine évidence l'opposition de la magie et de la religion nouvelle, des démons et de Dieu, d'Apulée et du Christ. Saint Augustin aime à se moquer de l'impuissance du philosophe, qui n'a su tirer de ses sortilèges aucun profit sérieux : « Arrêtons-nous de préférence, dit-il, sur

Apulée, Africain comme nous, et qu'à ce titre nous connaissons mieux. Avec tous ses artifices, il ne put parvenir, je ne dis pas au souverain pouvoir, mais à la moindre charge judiciaire. Sa famille était pourtant l'une des plus honorables de son pays; il avait reçu une éducation libérale et était doué d'une grande éloquence. Peut-être, après tout, faisait-il profession d'un dédain philosophique et se trouvait-il grandement honoré d'être pontife d'une province, de faire célébrer des jeux, d'habiller des chasseurs. A l'occasion d'une statue qu'on voulut lui élever dans OEa, ville où était née sa femme, il porta la parole contre ses envieux; afin que cette circonstance ne fût pas ignorée de la postérité, il a eu soin d'en consigner le souvenir en écrivant son discours. Ainsi, pour ce qui tient au bonheur de ce monde, il a été heureux autant qu'il l'a pu ; s'il n'a été rien de plus, ce n'est point qu'il ne le voulût pas, c'est qu'il ne le pouvait pas. Cependant, quand on lui intenta une accusation de magie, il se défendit avec une grande éloquence. »

Tout en rendant hommage au mérite de l'orateur et du philosophe, saint Augustin ne laisse échapper aucune occasion de railler ses exploits magiques et de combattre les préventions aveuglées de la foule. Un jour, on mit l'évêque en demeure de partir ouvertement en guerre contre le sorcier de Madaura. Marcellin écrivait à son ami: « Je joindrai en cette occasion mes prières à celles des fidèles; car je suis plein de confiance dans l'efficacité de vos ouvrages. Daignez dans votre zèle réfuter les impies; à les entendre, Notre Seigneur n'a rien fait que n'aient pu faire d'autres hommes; et pour preuve ils nous présentent leur Apollonius, leur Apulée et d'autres magiciens habiles, dont ils prétendent que les miracles ont été plus surprenans.» Saint Augustin, dans ses réponses à Marcellin, discute la question : il conclut qu'il faut rire de ces prétentions sacrilèges. Et il invoque tous les miracles de l'ancien et du Nouveau-Testament. « Parlons, dit-il, de l'aventure de Jonas. En peut-on citer une semblable d'Apulée de Madaura, d'Apollonius de Tyane? On vante pourtant leurs prodiges, que ne démontre aucune autorité fidèle... Il est vrai que les démons peuvent accomplir quelques miracles, comme les saints anges; non par la vérité, mais par la plus insigne fourberie. Malgré cela, ose-t-on attribuer quelque merveille de ce genre à ces hommes qu'on croit honorer en les nommant philosophes ou magiciens? »

Mais les évêques africains eurent beau discuter et railler, l'imagination du peuple confondit de plus en plus l'auteur et les héros des *Métamorphoses*. On prêta au romancier toutes les aventures du roman, même celles dont le récit est simplement imité ou traduit de l'original grec. La légende a laissé une trace jusque dans

les bibliothèques et la critique modernes. On lit sur les manuscrits, au milieu même du récit, les mots « philosophe de Madaura » ou « citoyen de Madaura, » qui sont une interpolation évidente. De même, on a longtemps inséré dans le recueil des œuvres d'Apulée divers traités mystiques qui touchent aux sciences occultes, par exemple un opuscule sur les vertus des plantes, un autre sur les remèdes, enfin un dialogue hermétique intitulé : *Asclepius*, où Eschmoun-Esculape, le grand dieu de Carthage, s'entretient avec Hermes Trismégiste sur le monde et les hommes. Enfin, dans mainte histoire moderne de la littérature latine, on lit encore d'étranges assertions sur la biographie d'Apulée : on s'est obstiné à identifier l'écrivain et les personnages de son livre. Ainsi s'est transmise d'âge en âge l'antique erreur des Africains.

La légende magique d'Apulée n'est pas restée confinée dans son pays natal. Saint Jérôme, dans ses commentaires sur les Psaumes, mentionne les prodiges du philosophe de Madaura : « Ce n'est pas, dit-il, un grand privilège que de faire des miracles : en Égypte, les magiciens en firent contre Moïse ; de même, Apollonius et Apulée. » Mais c'est seulement en Afrique que les miracles du romancier ont occupé les imaginations populaires. Son nom et le souvenir de ses exploits y sont restés vivans pendant des siècles, et la légende d'Apulée magicien mérite d'y fixer un instant l'attention des historiens du christianisme.

Chose curieuse, les païens et les chrétiens d'Afrique sont unanimes à considérer Apulée comme un grand enchanteur. Mais les uns exagèrent sa puissance surnaturelle et lui en font honneur ; les autres contestent quelques-uns de ses miracles et attribuent le reste à la collaboration des diables.

La tactique des païens s'explique aisément. C'est vers la fin du second siècle que le christianisme accomplit dans l'Afrique romaine de sérieux progrès. A cette époque et à ce pays appartiennent l'ouvrage apologétique de Minutius Félix et les traités orthodoxes de Tertullien : leurs voix retentissantes font sortir la religion nouvelle des obscurs réduits où elle végétait jusqu'alors, mêlée à tous les cultes orientaux ; elle quitte les faubourgs et les ruelles du port pour escalader l'acropole de Carthage et revendiquer sa place au soleil. Juste au moment où s'éveillaient les grandes ambitions des apôtres chrétiens, Apulée, dont la parole sonore emplissait le théâtre de Carthage, résumait en lui toutes les gloires du paganisme africain. De ce jour, entre les apôtres et le philosophe, la guerre éclata, d'abord sourde et latente, puis franche et acharnée.

La popularité d'Apulée et la colère des chrétiens contre lui grandirent d'âge en âge, à mesure que s'animait la lutte mortelle entre

les deux religions. C'est que le paganisme se défendit longtemps dans la contrée. « Dans l'Afrique, dit Tertullien, on immolait ouvertement des enfans à Saturne. Ce scandale dura jusqu'au proconsulat de Tibère, qui fit mettre en croix les prêtres coupables. Mais maintenant encore, en secret, on accomplit ces horribles cérémonies. » Deux siècles et demi plus tard, Salvien constate avec douleur que les cultes païens sont encore fort honorés à Carthage; dans les hautes classes de la société, on continue d'offrir des sacrifices à la déesse Céleste; et dans les carrefours la populace poursuit les moines de ses sarcasmes. Dans les villes de l'intérieur, plus encore que dans la capitale, on reste fidèle aux anciens dieux. En Numidie, aux environs de Guelma, les magistrats de Thibilis continuent d'escalader solennellement le Djebel-Taïa : la procession s'arrête et les sacrifices s'accomplissent à l'entrée de la grotte du dieu Bacax, toujours populaire. Dans la patrie d'Apulée, presque toute la population s'obstine en sa foi païenne; un des rhéteurs de la ville, Maxime de Madaura, est un des plus ardens champions des vieilles religions; et dans les lettres qu'il adresse à ce Maxime, son ancien camarade et son loyal adversaire, saint Augustin avoue qu'à Hippone, sa ville épiscopale, il ne peut détrôner les anciens dieux. Sous le règne de Valentinien, le proconsul d'Afrique Hymettius tombe tout à coup en disgrâce, est traduit en justice et mis à la torture : on l'accuse d'avoir mandé un haruspice et d'avoir célébré dans son palais des sacrifices coupables; on a saisi les papiers du gouverneur, on y a trouvé une lettre, écrite de sa main, où il priait le charlatan d'évoquer des ombres pour lui gagner la bienveillance de l'empereur chrétien.

Ce procès intenté au premier magistrat de l'Afrique romaine montre avec quelle énergie se défendaient, même longtemps après Constantin, les antiques superstitions. Les païens usèrent de toutes leurs armes dans cette guerre à mort. Ils combattaient, non-seulement pour les cultes traditionnels, mais encore pour le salut de la société romaine. La mythologie avait envahi tous les recoins des cerveaux : attaquer les dieux de l'Olympe ou des grottes, c'était menacer en même temps toute la civilisation du pays, les mœurs, les idées, les lettres, les arts. Les chrétiens ne s'en cachaient pas d'ailleurs. D'abord, à l'exemple de Tertullien, ils témoignaient hautement leur mépris pour toutes les joies de l'esprit, tous les triomphes de l'intelligence. Plus tard, ils poussèrent ce dédain jusqu'à la férocité. Salvien, dans son ouvrage *Sur le gouvernement de Dieu*, saint Augustin, dans la *Cité de Dieu*, saluent avec enthousiasme l'arrivée des barbares; ils battent des mains quand retentit en Afrique l'écho de la chute de Rome : sur les ruines de la cité ter-

restre, ils vont pouvoir jeter les fondemens de leur cité céleste. La lutte mémorable qui s'était engagée en Italie entre Symmaque et saint Ambroise, à propos de l'autel de la Victoire, se continua longtemps en Afrique avec un acharnement terrible. Aussi n'est-il pas étonnant que les païens de ce pays, menacés dans toutes leurs fiertés et dans toutes leurs affections comme dans leur foi religieuse, aient appelé au secours de leurs dieux la civilisation antique tout entière. Ainsi s'explique l'usage qu'ils ont fait du nom d'Apulée. Cet écrivain fameux, enfant de la contrée, fortifié en Grèce et en Italie de toute la sève classique, à la fois poète, philosophe, médecin, naturaliste, orateur adoré du public, savant et romancier toujours populaire, réunissait en sa personne, avec un éclat incomparable, tout ce qui avait fait l'honneur et la joie de l'Afrique romaine. Il s'était montré en même temps un dévot fervent de toutes les religions menacées : il avait été élu pontife du dieu Eschmoun-Esculape, dont le temple couronnait encore l'acropole de Byrsa : comme grand-prêtre de la province, il avait présidé à l'assemblée générale et à tous les cultes ; il s'était rendu fameux par sa piété autant que par son talent. Maintenant que les chrétiens, pour gagner les foules, faisaient sonner haut les miracles de leur Christ et de leurs apôtres, il fallait frapper les imaginations par les mêmes moyens, opposer aux prodiges de Galilée d'autres prodiges plus éclatans, accomplis dans le pays même, sous les yeux des populations africaines. On se rappelait qu'Apulée, lui aussi, avait accompli bien des merveilles ; ses contemporains avaient cru à sa puissance mystérieuse : il avait été accusé de magie ; son discours, que tout le monde pouvait lire, en portait encore témoignage. Il était mort depuis deux siècles ; les traditions s'étaient grossies et précisées ; personne ne doutait plus de ces miracles consacrés par le temps. Voilà comment les païens, de très bonne foi, furent amenés à opposer hardiment au dieu étranger des chrétiens le grand écrivain national.

C'était un adversaire dangereux pour les évêques africains. Apulée avait pour lui la foi naïve de la foule, non moins que l'engouement des lettrés. Il résumait avec une netteté singulière toutes ces gloires païennes dont on voulait dépeupler le monde. Au second siècle, quand Apulée emplissait le théâtre de Carthage de sa voix puissante et l'Afrique du bruit de son nom, les chrétiens du temps, Minutius Félix malgré ses élégances académiques, Tertullien malgré sa fougueuse originalité, passaient inaperçus le long des boulevards de Carthage ; leur renommée n'avait point franchi l'enceinte de la petite communauté. Mais au IVe et au Ve siècle, la situation respective était bien changée. Les chrétiens, soutenus par l'autorité

impériale et les magistrats, cherchaient à forcer les derniers retranchemens du paganisme. Obligés par leurs dogmes mêmes de croire au merveilleux, ils admettaient la réalité des miracles d'Apulée et prenaient au sérieux les inventions de son roman; mais ils combattaient sa popularité avec d'autant plus d'acharnement. Dans un passage des *Métamorphoses*, Apulée nous paraît bien avoir raillé les chrétiens. On ne peut guère expliquer autrement le portrait satirique d'une singulière coquine dont s'égaie l'auteur : « C'était, dit-il, une ennemie de la foi, une ennemie de toute pudeur; elle méprisait et foulait aux pieds nos divinités saintes; en revanche, elle était initiée à une certaine religion sacrilège, elle croyait à un dieu unique; par ses dévotions hypocrites et vaines, elle trompait tous les hommes. » Cette femme s'est éprise d'amour pour l'âne du roman, et sa passion l'entraîne aux plus étranges aventures. Or l'on sait qu'à Rome, dans leurs caricatures du Christ, les gens du peuple s'amusaient à le représenter avec une tête d'âne. Ne faut-il pas reconnaître une chrétienne dans cette dévote amoureuse d'un âne, et l'épisode ne renferme-t-il pas une satire cruelle du christianisme? Pour les évêques d'Afrique, c'était un grief de plus contre l'écrivain fameux que leurs adversaires transformaient en un prophète du paganisme. Orateur et prêtre, Apulée, aux yeux des Africains, avait le plus brillamment représenté l'ancienne civilisation au moment où les apôtres cherchaient à faire de Carthage une des capitales du christianisme. Adversaires et défenseurs personnifièrent en lui la société païenne. Les dieux vaincus avaient été relégués par les vainqueurs dans le cortège des diables : Apulée, leur prêtre et leur prophète, fut métamorphosé en sorcier.

Ainsi se résume la légende d'Apulée. Le conférencier chéri des Carthaginois, le romancier populaire de l'Afrique, a été déjà de son vivant soupçonné et accusé de magie. Après sa mort, des lecteurs prévenus ont trouvé dans ses ouvrages la confirmation de cette croyance. Le succès de la légende s'explique par les luttes religieuses qui ont passionné l'Afrique romaine. Tous ont cru aux miracles d'Apulée : les païens l'ont opposé au Christ comme un grand thaumaturge; les chrétiens ont poursuivi en lui un sorcier et un antéchrist.

PAUL MONCEAUX.

de l'expression ; son tort fut de trop compter sur elle et de lui laisser le premier rôle. A certain moment de sa carrière, Gluck n'est proprement qu'un littérateur doublé d'un musicien : littérateur de l'école de Gottsched, musicien chez qui la pensée a plus d'essor que la main n'a de ressources. Ses facultés maîtresses, l'imagination, la sensibilité, sont inclinées à une conception purement littéraire de l'opéra ; l'instinct musical fait à peine contrepoids, pendant que la volonté travaille à maintenir l'équilibre. Des deux hommes qui sont en lui, c'est l'artiste qui est aux ordres du poète. Le résultat de ce dualisme, on le devine : des scènes superbes quand le poète et l'artiste tombent d'accord, de cruels tiraillemens quand ils cessent de s'entendre, d'heureuses inconséquences quand le sentiment l'emporte sur la réflexion, la sécheresse et l'ennui quand l'esprit de système prend le dessus, et malgré tout, dans l'ensemble, une œuvre inégale et vigoureuse qui s'impose à distance par sa masse, et se défend de près par des beautés de premier ordre. Ainsi s'expliqueront, peut-être, les contradictions que nous avons rencontrées à chaque pas : le suffrage des littérateurs, la réserve des musiciens, la froideur de l'Allemagne, l'enthousiasme du public français et le désarroi de l'opinion. Elle prit Gluck pour un praticien consommé et Piccinni pour un homme de pur sentiment instinctif ; elle attribua la victoire de l'Allemand sur son rival à la supériorité de sa méthode, au lieu d'en tirer simplement cette conclusion que le talent n'est pas de force à lutter contre le génie. Admirons ce génie qui a défendu Gluck contre son propre système ; passons-lui, — car il a les défauts de tous deux, — ce qu'on pardonne à Corneille et à Shakspeare, l'extrême tension et les faiblesses du style ; n'oublions pas, d'ailleurs, qu'au théâtre ces défauts sont moins sensibles, comme, dans le décor une fois en place, les tons criards se fondent, les fautes de dessin s'atténuent ; enfin, et s'il faut quelque chose de plus pour nous réconcilier avec lui, revenons à ces pages immortelles de pure musique, qui ne doivent à la mise en scène que ce qu'ajoute le cadre au tableau : l'adieu d'Iphigénie, le monologue de Renaud, les airs de Pâris et surtout le merveilleux second acte d'*Orphée*. Mais gardons-nous de proposer Gluck en exemple ; gardons-le lui-même des comparaisons et des parallèles ; laissons-le trôner à l'écart sur la cime escarpée où il a choisi sa place, loin du royaume de Sébastien Bach et de Mozart.

René de Récy.

LA

LÉGENDE DE CASPAR HAUSER

L'an de grâce 1838, MM. d'Ennery et Anicet Bourgeois faisaient représenter à l'Ambigu un drame intitulé : *Gaspard Hauser*. La même année, on jouait à la Gaîté *le Pauvre Idiot, ou le Souterrain d'Elberg*, et le pauvre idiot était encore Gaspard ou Caspar Hauser. Il était mort depuis cinq ans et les âmes sensibles continuaient de s'intéresser à cet énigmatique personnage. Il avait rempli le monde de son nom et du bruit de sa mystérieuse aventure; on l'avait surnommé l'enfant de l'Europe. Aujourd'hui nous l'avons presque oublié; mais les Allemands n'ont pas cessé de s'occuper de lui, de chercher le mot d'une énigme qui a fait couler des flots d'encre et donné lieu à de violentes et injurieuses polémiques.

En 1872, le docteur Julius Meyer publiait « des communications authentiques sur Caspar Hauser, » et s'attirait une vive riposte du professeur Daumer, qui publiait à son tour une nouvelle et savante étude sur l'enfant de l'Europe, « sur son innocence, ses souffrances et son origine. » Il y déclarait « que tout bon Allemand était tenu de croire à l'origine princière de Caspar Hauser, qu'on ne pouvait en douter sans faire preuve d'incrédulité rationaliste et satanique. » En 1882, paraissait à Ratisbonne une brochure anonyme destinée à démontrer une fois de plus à l'univers que Caspar était le fils de la grande-duchesse Stéphanie et l'héritier légitime du grand-

duché de Bade (1). Quelques années auparavant, l'empereur Guillaume avait déterminé le grand-duc son gendre à fermer la bouche aux calomniateurs en publiant quelques documens conservés dans les archives de Carlsruhe. Mais l'auteur anonyme prétendait avoir puisé les siens dans d'importans papiers laissés par une personne très haut placée, qui n'était autre que la grande-duchesse Stéphanie elle-même. Fort d'un tel témoignage, il avait entrepris de percer à jour un secret trop longtemps gardé et les mystères d'une ténébreuse et scélérate intrigue.

L'anonyme savait écrire, il savait conter, et nous avons lu dans le temps son opuscule avec autant d'intérêt que de défiance. Saisi de l'affaire, le tribunal de Ratisbonne fit justice du narrateur et de son récit, en déclarant que la fameuse brochure avait été compilée dans des publications antérieures, dénuées de toute autorité, et qu'elle fourmillait d'allégations inexactes ou mensongères, plus d'une fois démenties. L'éditeur, qui en appela, fut condamné aux frais et à retirer son livre du commerce. Une histoire critique, complète et sérieuse du soi-disant idiot de Nuremberg manquait encore; M. Antonius von der Linde vient de l'écrire, et il ne s'est pas piqué d'être bref. Composer deux gros volumes in-octavo pour prouver que Caspar Hauser était un imposteur, c'est peut-être abuser de l'écriture. Mais les deux volumes de M. von der Linde intéresseront quiconque aime à savoir comment les légendes se forment, comment elles se propagent, comment elles s'imposent à l'humaine badauderie, pour qui le merveilleux a d'autant plus de charme qu'il a moins de vraisemblance (2).

Le 26 mai 1828, arrivait à Nuremberg un gros garçon de seize à dix-huit ans, court de taille, rustique d'apparence, aux cheveux châtain clair, aux yeux gris, à la barbe naissante, coiffé d'un grand chapeau de feutre, vêtu d'une jaquette de gros drap gris sombre, d'une culotte de la même étoffe, chaussé de bas bleus et de demi-bottes garnies de clous. Il était muni d'une lettre adressée à M. Frédéric de Wessenig, chef d'escadron au 6e régiment de cavalerie légère. Cette lettre sans signature disait à peu près ceci : « Je vous envoie un enfant qui voudrait servir dans les chevau-légers comme son père. Il m'a été remis par sa mère le 7 octobre 1812. Je suis un pauvre journalier, chargé de famille. Je l'ai élevé dans la religion chrétienne, et je ne l'ai jamais laissé sortir de chez moi, en sorte qu'âme au monde ne sait où il a vécu jusqu'à ce jour. Ne l'interrogez pas à ce sujet, il ne pourrait vous répondre. Pour mieux le dérouter, je l'ai conduit de nuit

(1) *Kaspar Hauser, seine Lebensgeschichte und der Nachweis seiner fürstlichen Herkunft, aus nunmehr zur Veröffentlichung bestimmten Papieren einer hohen Person.* Regensburg, 1882.

(2) *Kaspar Hauser, eine neugeschichtliche Legende,* von Antonius von der Linde. 2 vol. in-8°. Wiesbaden, 1887.

jusqu'à Neumark. Il n'a pas un sou. Si vous ne voulez pas le garder, assommez-le ou pendez-le à la cheminée. » Cette lettre en renfermait une autre, censée plus vieille de seize ans, mais écrite avec la même encre, avec la même orthographe, sur un papier tout semblable et, selon toute apparence, par la même main. Cette seconde lettre disait en substance : « L'enfant est baptisé, il s'appelle Caspar. Quand il aura dix-sept ans, envoyez-le à Nuremberg, au régiment de cavalerie légère. Il est né le 30 avril 1812. Je suis une pauvre fille, je ne peux le nourrir et son père est mort. »

M. de Wessenig interrogea le jeune homme et n'en put rien tirer : il ne savait ni qui il était ni d'où il venait. Cette prodigieuse ignorance parut suspecte au chef d'escadron, qui remit les deux lettres au commissaire de police, en le priant d'aviser. La police considéra tout d'abord Caspar comme un vagabond, il fut mis sous clé. Trois points semblaient établis : il était né le 30 avril 1812, il était le bâtard d'une pauvre fille et d'un chevau-léger, et, comme l'indiquait son dialecte, il était né dans quelque district de la Bavière limitrophe de la Bohême. Au surplus, il avait quelque chose à cacher; il avait dû commettre quelque délit ou quelque fredaine qu'il se souciait peu de confesser à la police, et il s'appliquait à faire perdre sa piste. Quand il vit qu'au lieu de l'enrôler dans la cavalerie légère, on le conduisait en prison, il redoubla d'attention sur lui-même et se fit encore plus simple d'esprit, plus jocrisse qu'il ne l'était. « Si l'on eût recouru aux moyens qu'indiquait le bon sens, dit fort justement M. von der Linde, on eût bientôt éclairci cette affaire; mais on n'eut garde de chercher sur terre, on chercha dans les nuages. »

Cependant le bruit s'était répandu dans Nuremberg que la police venait d'incarcérer un être bizarre, extraordinaire, étrange, qui à toutes les questions qu'on ne cessait de lui adresser répondait : « Je ne sais pas. » Cet innocent devint l'objet d'une vive curiosité, et, bientôt après, d'une tendre compassion. On demandait à le voir, on l'examinait des pieds à la tête, on cherchait à le faire parler. Nuremberg avait alors pour premier bourgmestre un homme fort respectable, d'un cœur excellent et d'une bonne foi facile à surprendre. Il se mit en rapport avec Caspar Hauser, et ce taciturne se décida à raconter beaucoup de choses qu'on lui avait, disait-il, sévèrement interdit de révéler. Dès sa plus tendre enfance, il avait vécu enfermé dans un étroit caveau, percé de deux petites fenêtres qui n'y laissaient pénétrer qu'un jour incertain et blafard. Il y était demeuré de longues années, se traînant sur la terre battue, sans jamais voir le ciel, le soleil et la lune, sans entendre une voix humaine, le chant d'un oiseau, le cri d'un animal ou le bruit d'un pas. On lui apportait sa pitance pendant son sommeil; en se réveillant, il apercevait près de sa paillasse

un quignon de pain noir et une cruche d'eau. Il n'avait pour compagnons de captivité que quelques jouets en bois.

Un matin, il avait vu sa porte s'ouvrir et un homme de taille moyenne, assez pauvrement vêtu, lui avait annoncé qu'un jour il connaîtrait son père, que sa destinée était de devenir cavalier comme lui, mais qu'au préalable il devait apprendre à lire, à écrire et à compter. Tous les cinq jours, l'inconnu reparaissait pour lui montrer l'alphabet. Une nuit enfin, ce même inconnu l'avait pris sur son dos, l'avait emporté hors du caveau, l'avait habillé, lui avait appris à marcher. On avait cheminé ensemble durant plusieurs jours et plusieurs nuits, après quoi « l'homme noir » avait remis à Caspar les deux lettres, en lui donnant ses dernières instructions, et avait disparu comme un songe.

Le bourgmestre se chargea lui-même de raconter à l'Allemagne cette étonnante histoire, et toute l'Allemagne s'en émut. A la vérité, quelques esprits forts refusaient d'y ajouter foi. Ils alléguaient que Caspar Hauser ne ressemblait guère à un jeune homme séquestré, pendant de longues années, dans un étroit et obscur caveau, qu'il n'en avait ni le teint ni le visage, ni l'allure. Il avait un air de santé, le corps bien constitué et la libre disposition de tous ses membres. Était-il vraisemblable, d'ailleurs, que ce prisonnier, qui ne s'était jamais servi de ses jambes, eût accompli une marche de plusieurs jours et de plusieurs nuits sans que la plante de ses pieds portât la marque d'aucune ampoule, de la moindre écorchure?

On croyait remarquer aussi de frappantes contradictions entre ses nouvelles façons de parler et d'agir et l'attitude qu'il avait eue dans les premiers jours. Il était arrivé à Nuremberg chaussé de bottes trop étroites, qui pourtant ne l'empêchaient pas d'aller et de venir avec aisance. On lui en donna d'autres plus larges; il feignit, en les mettant, d'éprouver l'embarras d'un singe qu'on obligerait à se chausser pour la première fois; il ne pouvait ni se tenir debout ni faire un pas. Lorsqu'il s'était présenté chez M. de Wessenig, il avait fait au chef d'escadron l'effet d'un gros lourdaud, assez court d'esprit, mais encore plus sournois que sot. Depuis qu'il s'était décidé à raconter l'histoire du caveau, il affectait des ignorances, des ébahissemens à propos de tout. Le soleil et la lune étaient pour lui de nouvelles connaissances avec lesquelles il avait peine à se familiariser, et la lumière l'incommodait. Il semblait persuadé que les fleurs et les feuilles des arbres avaient été fabriquées par la main des hommes; il disait dans son patois : « Que de temps cela doit leur prendre! A quoi bon se donner tant de mal ? » Il parlait de lui à la troisième personne, il causait avec le pain qu'il mangeait et avec un poêle dont la couleur l'attirait. La première fois qu'il vit une bougie allumée, il demanda qu'on lui

en donnât la flamme, qu'on lui permît de l'emporter pour en orner un cheval de bois sur lequel il aimait à se balancer et qui, prétendait-il, le mordait de temps à autre. Tout cela semblait suspect aux gens avisés ou réfléchis, mais leurs doutes paraissaient impies aux croyans. On avait décidé que la merveilleuse histoire était vraie, et tout Nuremberg y croyait. Il y a des épidémies morales et des temps où rien n'est moins commun que le sens commun.

Caspar Hauser, devenu l'enfant adoptif de toute une ville, n'était plus en prison. Après avoir été recueilli par la famille du geôlier Hiltel, il avait logé chez le professeur Daumer, qui le tenait pour un prodige, puis dans la maison du conseiller municipal Biberbach. Sa renommée s'était répandue partout. On s'occupait de son aventure jusque dans les cours et les chancelleries. On s'épuisait en conjectures pour découvrir ses parens, pour scruter le mystère de sa longue séquestration. On lui faisait raconter ses rêves dans l'espérance d'en tirer quelque lumière. De grands personnages passaient tout exprès par Nuremberg pour le voir et l'interroger. Le comte Stanhope le prit en si vive affection qu'il voulut se charger de son avenir. On lui avait donné des maîtres, on s'efforçait de le dégrossir, de le façonner; on tâchait de lui apprendre le latin. Il l'étudiait depuis des années qu'il écrivait encore : « *Veræ et certæ hos nutios sunt,* » ce qui voulait dire sans doute : « Ces nouvelles sont vraies et certaines. » Paresseux, engourdi comme une marmotte, il se plaignait qu'on lui desséchât l'esprit dans l'étude de tous ces fatras. Son seul goût marqué était pour l'équitation, où il excellait. Il montrait, du reste, peu de reconnaissance des soins et des devoirs qu'on lui rendait. Il avait l'âme basse et grossière, le cœur dur, ingrat, et son insupportable vanité, imprudemment choyée, croissait de jour en jour. Les femmes raffolaient de lui, le comblaient de grâces et de présens, lui contaient des douceurs; on eût dit Titania caressant Bottom et sa tête d'âne. « O Caspar! s'écriait l'une, que tes petites oreilles sont charmantes! « Une autre s'offrait à lui chausser ses éperons. Plusieurs étaient sérieusement éprises de ce butor; dans le cœur d'une Allemande, la pitié s'échauffe, fermente et se convertit bien vite en amour.

Un incident, qui fit beaucoup de bruit, acheva de démontrer aux gens de bonne volonté que Caspar Hauser était un jeune homme de haute lignée et que ses persécuteurs inconnus avaient un grand intérêt à le faire disparaître. Le 17 octobre 1829, pendant qu'il logeait chez le professeur Daumer, il fut surpris dans le cabinet d'aisance par *un homme noir*, qui le frappa au front avec un instrument tranchant et s'éloigna en disant : « Tu mourras avant d'avoir quitté Nuremberg. » Caspar avait reconnu dans cet homme noir celui qui l'avait tiré de son caveau et qui voulait sans doute le punir d'avoir rompu le silence et révélé son

histoire à un bourgmestre bavard. Cet homme noir n'avait été vu que de Caspar; après avoir frappé le jeune homme, il s'était évanoui dans l'air comme une fumée. On multiplia les recherches, les enquêtes pour retrouver ses traces; point de nouvelles. Mais, de ce jour, on s'occupa de protéger l'enfant de l'Europe contre les assassins qui le guettaient; il ne sortait plus qu'escorté de deux gardiens attachés à ses pas.

On se relâcha peu à peu de ces précautions et, à quelque temps de là, Caspar quitta Nuremberg pour s'établir à Ansbach par les soins et aux frais du comte Stanhope. Il devint le pensionnaire du maître d'école Meyer, à qui il causait beaucoup de tracas et de chagrins. Le 14 décembre 1833, comme il se promenait seul dans le jardin public, il fut accosté par un second homme noir qui lui présenta une bourse et, pendant qu'il la prenait, il reçut au côté gauche un grand coup de stylet. La bourse contenait un billet écrit en caractères renversés et ainsi conçu : « Hauser pourra vous dire exactement l'air que j'ai et d'où je suis. Pour lui épargner cette peine, je veux vous le dire moi-même. J'arrive de la frontière de la Bavière. Je vous dirai aussi mon nom : M. L. Ö. » Ce second assassin fut aussi introuvable que l'autre. Malheureusement la blessure était plus grave qu'on ne l'avait cru d'abord et, le 17 décembre, Caspar expirait après s'être écrié : « Ah ! Dieu ! ah ! Dieu ! faut-il crever ainsi dans la honte et dans l'opprobre ! »

Il y avait alors à Berlin un conseiller de police, nommé Merker, logicien très méthodique, très exact, dont la sagacité se laissait difficilement tromper. Frappé de toutes les invraisemblances accumulées dans les récits de Caspar Hauser, il en avait tiré cette conclusion : « Ou il faut croire aux miracles, ou Caspar est un imposteur. » — « On dira un jour, dans un cours d'histoire universelle, écrivait-il, qu'un jeune homme apparut un soir dans une ville d'Allemagne comme s'il tombait d'une étoile; mais le ciel n'était pas sa patrie, il sortait d'un cachot souterrain et voyait, pour la première fois, la lumière du jour. Un mystérieux inconnu l'avait tiré de son trou, et cet inconnu était à la fois son geôlier, son maître, son instituteur, son libérateur et l'homme chargé de l'assassiner. La police de la ville de Nuremberg trouva du louche dans cette histoire et regarda l'enfant miraculeux comme un vagabond très ordinaire ; mais bientôt on se ravisa. On écrivit des livres et force articles de journaux. L'être extraordinaire devint l'objet de profondes recherches scientifiques. Sa salive, ses urines, ses évacuations furent savamment analysées; on étudia, on commenta comme des affaires d'état toutes ses façons d'agir et ses moindres éternuemens. Quiconque se hasardait à exprimer un doute était honni, conspué, et un événement miraculeux était doctement expliqué par d'autres événemens plus miraculeux encore. »

Ce qui confirmait Merker dans sa défiance et son scepticisme, c'est

que toutes les personnes qui avaient pratiqué Caspar Hauser l'avaient surpris une fois ou l'autre en flagrant délit de mensonge. Mme Biberbach écrivait, le 19 février 1832 : « Que d'heures amères nous a fait passer cet enfant ! que de chagrins et de dégoûts il nous a causés par son manque absolu de véracité ! Quand on le prenait sur le fait, il affectait le repentir, promettait de se corriger, et nous recommencions à l'aimer ; mais le démon du mensonge avait si bien pris possession de lui qu'il retombait sans cesse dans son péché et s'enfonçait de plus en plus dans son vice. Du jour où il se vit démasqué, son cœur s'éloigna de nous. » Le comte Stanhope, qui l'avait aimé comme un père, commençait à se refroidir, à se défier. Après avoir rêvé pour lui la plus brillante carrière, revenu de ses illusions, il ne songeait plus qu'à lui trouver un emploi dans quelque grande écurie. Merker en inférait que l'enfant miraculeux, se sentant déchoir de ses hautes espérances, inquiet sur son avenir, avait éprouvé le besoin de ramener ses bienfaiteurs, de raffermir leur foi chancelante par une nouvelle comédie, qu'une fois encore il avait évoqué le fantôme de l'homme noir auquel le comte Stanhope ne croyait plus qu'à moitié, que l'assassin de Caspar Hauser était Caspar lui-même, qu'il s'était frappé d'un stylet, mais qu'il avait frappé trop fort, qu'il était la victime de sa maladresse, que sa mort était un suicide involontaire.

Les badauds raisonnèrent tout autrement que le méfiant et sagace conseiller de police. Ils crurent plus que jamais à l'homme noir et à la noble origine de Caspar Hauser. Ils avaient fait de lui tour à tour un fils de curé de village ou de chanoine ou d'évêque, ou de baron, ou de comte ou de magnat hongrois. Ils tinrent désormais pour certain qu'il était né dans un palais, que sa mère avait régné quelque part et que des collatéraux sans foi ni loi avaient ravi son héritage à l'enfant de l'Europe. Bientôt les soupçons se portèrent sur la maison de Bade et le grelot fut si bien attaché qu'aujourd'hui encore il tinte au moindre vent d'orage qui vient à souffler sur Carlsruhe.

Le margrave Charles-Frédéric, devenu grand-duc en 1806, s'était marié deux fois. Après la mort de la princesse Caroline de Hesse-Darmstadt, il avait conclu une union morganatique avec Mme Hochberg, comtesse de l'empire, née Geyer de Geyerberg. Il eut pour successeur son petit-fils Charles, lequel épousa Stéphanie-Louise-Adrienne de Beauharnais, élevée par l'empereur Napoléon au rang de princesse impériale de France. Elle eut cinq enfans, dont deux fils, morts l'un peu de jours, l'autre peu de mois après sa naissance. Le premier, né le 29 septembre 1812, était décédé le 16 octobre de la même année ; le second vécut du 1er mai 1816 au 8 mai 1817. Par la mort de ces deux princes, la succession passa à Louis Ier, oncle du grand-duc Charles, et, après lui, aux descendans du second lit, à la ligne morganatique

qui règne aujourd'hui à Carlsruhe. Il se trouva quelqu'un pour imaginer et pour affirmer que le prince né en 1812 n'était pas mort, que les gens intéressés à sa disparition l'avaient fait enlever en lui substituant un autre enfant qui n'avait pas tardé à succomber et que le gros garçon qui, le 26 mai 1828, s'était présenté, une lettre à la main, devant le chef d'escadron Frédéric de Wessenig, était le véritable grand-duc héritier de Bade, qu'on avait enfermé sous terre durant seize ans.

Cette légende, renouvelée de l'histoire de Cyrus, de Romulus et d'autres grands hommes, était dure à digérer. Les substitutions d'enfans souffrent quelques difficultés, surtout quand il s'agit d'un enfant royal ou presque royal, d'un héritier ardemment désiré, impatiemment attendu, qu'on couve des yeux. Le 4 octobre 1812, la grand'mère du petit prince, la margrave Amélie de Bade, écrivait en français à sa fille l'impératrice Élisabeth de Russie : « La femme de Charles est accouchée, le 29 septembre, d'un garçon énorme pour la taille de sa mère; aussi a-t-il coûté beaucoup de peines et de souffrances pour venir au monde; cet événement cause beaucoup de joie ici. » La grand'mère avait examiné de près l'enfant, car, le 11 octobre, elle écrit encore à sa fille : « Ici tout est dans la joie sur la naissance d'un héritier; ce qui me fait le plus de plaisir, c'est que je trouve qu'il me rappelle son père à pareille époque. » Hélas! l'allégresse fut courte. Le 18 octobre, à onze heures du matin, la margrave reprenait la plume « pour annoncer la mort du pauvre petit. » — « Il n'a vécu que dix-sept jours, d'une force et d'une santé qui faisait expérer pour sa conservation; il prit tout à coup *ein Stickfluss* avec des convulsions dans la tête... Charles en est très affecté, jamais il ne m'a paru aussi affligé; j'en suis peinée parce que cet enfant avait tant de ressemblance avec la famille de Bade! J'ai été obligée de l'annoncer hier matin à sa mère, qui ne se doutait de rien; personne ne voulait s'en charger. » Elle ajoutait le 25 octobre : « La mort de cet enfant qui m'intéressait par le rapport que je lui trouvais avec la famille de Bade, que j'ai vu expirer... et l'extrême douleur de Charles, tout cela m'a bouleversée. »

La grand'mère avait vu naître l'enfant, elle l'a vu mourir, et le père aussi était là, ainsi que la nourrice. Le corps fut examiné et ouvert en présence du ministre d'état de Berckheim et de neuf médecins. Personne ne s'est douté de la substitution. Faut-il admettre que tout le monde était dans le complot, la grand'mère aussi? Personne n'a osé le soutenir. On a prétendu jadis que l'homme au masque de fer était le comte de Vermandois, fils naturel de Louis XIV, mort publiquement de la petite vérole, en 1683, à l'armée, qu'on enterra à sa place une bûche, à laquelle Louis XIV fit faire un service solennel.

Il est plus facile de croire à cette bûche qu'à la méprise d'une grand'-mère.

Un conte invraisemblable ne fait son chemin dans le monde qu'à la condition d'être patronné par un grand personnage qui a quelque intérêt à l'accréditer. Personne ne contribua plus à propager la légende de Caspar Hauser que le roi Louis Ier de Bavière, qui voulait peu de bien à ses voisins de l'ouest. Son père, Maximilien-Joseph, s'était promis d'annexer à ses états le palatinat badois, et avait conclu à cet effet, en 1815, un accord secret avec l'Autriche. On en veut toujours aux gens qu'on n'a pas réussi à dépouiller. Le roi Louis eût été bien aise de déconsidérer les descendans du second lit, qui étaient montés sur le trône en 1830, dans la personne du grand-duc Léopold Ier. L'occasion lui parut bonne de révoquer en doute la validité de leurs droits, d'insinuer à l'Europe qu'ils étaient arrivés au pouvoir par un abominable complot, que l'héritier légitime était le gros garçon qu'il avait recueilli dans sa bonne ville de Nuremberg. Pour lui plaire, il fallait avaler la légende les yeux fermés, la bouche toute grande ouverte ; les sceptiques, les chicaneurs le désobligeaient sensiblement.

Soit complaisance, soit amour du merveilleux, quelques personnes de haut parage inclinaient à croire au prince Caspar. Le peintre Greil avait fait son portrait au pastel ; il l'avait peint tel qu'il le voyait, c'est-à-dire comme un rustre peu avenant et de physionomie basse. Ce portrait fut gravé et le graveur transforma le rustre en un prince Charmant. La princesse royale de Prusse, qui ne connaissait que la gravure, écrivait, en 1832, à la reine Caroline de Bavière, sœur du grand-duc Charles : « Le portrait de ce pauvre jeune homme m'a vivement intéressée... Je ne sais si c'est l'effet de mon imagination frappée, mais il m'a semblé trouver quelque ressemblance entre les traits de Hauser et ceux de votre pauvre frère... Ce visage m'inquiétait comme un spectre. » Mais c'est la mère surtout, c'est la grande-duchesse Stéphanie qu'il importait de persuader, de gagner à la bonne cause. Très souffrante des suites d'une couche laborieuse, elle avait peu vu son enfant, elle ne l'avait pas vu mourir, et il est bien tentant pour une mère de croire que son fils n'est pas mort. On lui parlait souvent de Caspar Hauser, on l'engageait à le faire venir, dans l'espérance que le cœur lui dirait quelque chose. Elle secouait la tête, elle demeurait incrédule. Le célèbre jurisconsulte Mittermaier, professeur de droit à Heidelberg, eut avec elle un entretien à ce sujet. Elle lui déclara que l'enlèvement de son fils et la substitution d'un autre enfant était « une pure impossibilité. » — « Ma mère, écrivait la duchesse d'Hamilton, n'a jamais cru un mot de cette histoire. Que le roi Louis ait cherché à la persuader, c'est une autre affaire. Quant à moi, j'ai toujours répondu que je m'en tenais au jugement de ma

mère, qui a souvent dit, comme la vieille margrave : « C'est impossible ! »

Mais le roi Louis avait pour complices tous les mécontens du grand-duché. Tel fermier de jeux, qui se plaignait d'un déni de justice, tel solliciteur éconduit vengeait son injure en disant : « Caspar Hauser vous devenait incommode, vous l'avez fait assassiner. » On donnait audacieusement le nom du mystérieux personnage qui avait conduit cette affaire et on accusait le comte Stanhope d'avoir été l'entremetteur du crime. S'agissait-il de fournir des preuves, on battait la campagne. De temps à autre, quelque habile homme, en quête d'argent, mandait à la cour de Carlsruhe qu'il était en possession de papiers secrets où la tragique aventure était contée de point en point. Il demandait une forte somme, on ne lui donnait rien, il publiait ses papiers, et les gens qui avaient du flair et de la lecture reconnaissaient dans son opuscule des chapitres entiers de vieux factums, tombés dans l'oubli, et des scènes tirées d'un roman de Seybold que personne ne lisait plus. Telle est, selon M. von der Linde, l'histoire de la fameuse brochure de 1882, dont le tribunal de Ratisbonne a fait justice.

Merker avait réduit la question à ces termes : nous ne savons rien sur Caspar Hauser que ce qu'il lui a plu de nous dire lui-même, et personne n'a passé huit jours avec lui sans le surprendre plus d'une fois à mentir. Quelle créance mérite une légende fondée sur le témoignage d'un fieffé menteur ? — Mais, objectaient les croyans, est-il possible d'admettre qu'un jeune homme d'esprit inculte et très court ait possédé le génie d'invention, et qu'il ait soutenu son imposture jusqu'au bout, sans jamais se trahir, sans jamais sortir de son rôle ? — A cela les incrédules répondaient qu'on s'était bénévolement appliqué à lui faciliter sa tâche, qu'on lui avait ouvert les chemins, qu'il n'avait pas eu la peine de les frayer. Quelqu'un a dit qu'en France le premier jour est pour l'engouement, le second pour la critique, le troisième pour l'indifférence. Les engouemens des bourgeois de Nuremberg sont, paraît-il, plus durables que les nôtres ; le jour de la critique et de l'indifférence n'est jamais venu pour Caspar Hauser.

Il y a deux sortes de ruses. L'une, qui a quelquefois du génie, concerte, combine d'avance un grand plan, y conforme toute sa conduite et prépare de loin à ses adversaires des pièges aussi imprévus qu'inévitables. C'est la ruse du prudent Ulysse et de tous les grands politiques. Caspar Hauser n'eut jamais que la ruse passive du caméléon qui change de couleur selon les objets qui l'entourent. Il s'accommodait aux circonstances, il se prêtait avec une complaisance infinie aux désirs et aux préjugés de ses bienfaiteurs, il exploitait leurs préventions et leurs crédulités candides. Le maître d'école Meyer l'a représenté comme un homme robuste de corps, adroit de ses mains et plus souple d'es-

prit qu'on ne le pensait, devinant assez vite à qui il avait affaire et réglant là-dessus sa contenance et son langage. Il était arrivé à Nuremberg sans autre intention que celle de devenir *Schwolisch* ou chevau-léger. Il trouva des gens disposés à croire qu'il était un héros de roman et la victime d'une noire conspiration. Il entra dans leur idée, il inventa l'histoire très enfantine du caveau. On le regardait comme un innocent, on parlait librement devant lui ; il faisait son profit de tout ce qu'il entendait et il fut tout ce qu'on voulait qu'il fût. L'habileté relative avec laquelle il joua son personnage s'expliquerait plus facilement encore si l'on admettait avec Merker qu'il s'était échappé de quelque cirque ambulant, où il avait acquis quelques lumières sur l'art de monter à cheval et le talent de composer son visage pour divertir les badauds dans les intermèdes. On assure que, dans les derniers mois de sa vie, il avait conçu le projet de faire son tour d'Europe, de s'en aller de ville en ville, se montrant pour de l'argent dans une baraque. Cette façon de gagner son pain lui souriait beaucoup plus que les emplois que lui proposait le comte Stanhope. C'était l'homme naturel qui reparaissait et triomphait du rôle appris : tôt ou tard il laisse passer le bout de l'oreille.

Les honnêtes gens qui s'étaient laissé prendre à l'histoire du caveau n'en voulurent jamais démordre ; elle fut pour eux jusqu'à la fin parole d'évangile. Il est dur de décroire et d'avouer qu'on a été dupe. On a vu à Paris un mathématicien de grand mérite tenir pour authentiques des lettres où Pascal enseignait l'attraction avant Newton et continuer de croire à ces lettres quand personne n'y croyait plus. On a vu en Prusse un illustre égyptologue recommander à l'Académie des sciences de Berlin comme un ouvrage d'un prix inestimable un manuscrit grec fabriqué par un faussaire, où il trouvait la confirmation de quelques-unes de ses conjectures les plus hasardeuses ; on eut bien de la peine à lui arracher l'aveu de son erreur. L'éminent criminaliste Anselme Feuerbach, qui joignait à une âme chaude, à une vive imagination le goût des raisonnemens subtils et l'art de déchiffrer le secret des cœurs, ne sut pas déchiffrer Caspar Hauser. Dès le premier jour, il l'avait considéré comme un miracle, et l'ayant dit une fois, il ne fallait pas lui demander de s'en dédire. « Ce cher enfant trouvé, écrivait-il à un ami en 1830, est depuis des années le principal objet de mes études, de mes recherches et de mes soins. Un habitant de Saturne tombant une nuit dans la ville impériale de Nuremberg ne serait pas enveloppé de plus de mystère. » Il finit par décider que Caspar était un prince badois, et jusqu'à sa mort, il fut avec le roi Louis le plus zélé champion de la légende.

De leur côté, les physiologistes et les moralistes, convaincus qu'un jeune homme qui avait passé seize années dans la solitude d'un caveau

pouvait fournir de précieux renseignemens sur les lois primordiales de la nature humaine, l'étudiaient avec une religieuse attention. Les uns croyaient découvrir en lui tous les symptômes « de l'homme animal, » et les notaient avec soin. D'autres, persuadés avec Rousseau que nous naissons bons et purs, que la société nous pervertit, s'extasiaient « devant la miraculeuse innocence de cet adolescent paradisiaque, image d'Adam avant la chute. » Un médecin homéopathe, le docteur Preu, découvrit que les dilutions infinitésimales produisaient sur cet être primitif des effets prodigieux ; il lui suffisait d'ouvrir sa trousse ou de déboucher un de ses petits flacons pour que le complaisant Caspar tombât en syncope, et Hahnemann, informé de l'événement, déclarait que l'enfant de l'Europe était la démonstration vivante de l'homéopathie et la confusion de ses ennemis. Ce même docteur Preu, posant en axiome « que dans un homme qui a passé sa jeunesse dans un souterrain le principe tellurique doit prévaloir sur le principe solaire, » employa des jours et des semaines à étudier l'action des métaux et des minéraux sur le système nerveux de Caspar. Il constata que le jaspe lui refroidissait le bras jusqu'au coude, que la calcédoine le congelait jusqu'à l'épaule. Caspar se prêtait obligeamment à ces expériences variées. On lui disait : « Tu dois sentir ceci, tu dois sentir cela. » Il répondait : « Je le sens. » Et le docteur Preu enregistrait précieusement ses observations et ses analyses, comme des documens dignes de passer à la postérité la plus éloignée. Que l'imposteur fût démasqué, homéopathes, moralistes, philosophes, théologiens, jurisconsultes eussent été couverts d'un ineffaçable ridicule. Quand ils montaient la garde autour de la légende, c'était leur amour-propre qu'ils protégeaient contre les rieurs.

M. von der Linde a surabondamment prouvé que Caspar Hauser n'était pas un grand-duc. Il ressort aussi de son livre que de tous les aventuriers qui se sont imposés quelque temps à l'attention du monde et l'ont contraint à apprendre leur nom, de tous les héros de contrebande frauduleusement célèbres, de tous les intrus de la renommée, Caspar fut le moins intéressant et le plus dénué de tout prestige comme de tout charme et de toute grâce. La plus grande marque de sagesse qu'il ait donnée fut de mourir à vingt ans. S'il avait vécu, on n'eût pas tardé à renvoyer à son tourne-broche ce Laridon que Feuerbach croyait de la race des Césars. Lui consacrer deux volumes in-octavo, c'est vraiment lui faire trop d'honneur.

G. Valbert.

REVUE LITTÉRAIRE

JULES SANDEAU.

Serait-ce donc vraiment une erreur de conduite, lorsque l'on fait métier d'écrire, que de cacher imprudemment sa vie? une sottise, que d'être modeste? une duperie que de confier à ses œuvres le soin de sa réputation littéraire? et la moitié du talent serait-elle enfin faite de charlatanisme? C'est l'importune question dont on ne pouvait se défendre en écoutant l'autre jour, 16 décembre, à l'Académie française, les discours de M. Léon Say, sénateur, et de M. Edmond Rousse, naguère encore bâtonnier de l'ordre des avocats. Eh oui! sans doute, l'un et l'autre, l'homme politique et l'avocat, ils louaient décemment Sandeau, spirituellement même, s'ils le veulent, et non pas toujours sans justesse; mais, comme l'on sentait que leur pensée à tous deux était loin, bien loin de là, loin des lettres et loin de l'art, plus loin encore de l'honnête et aimable romancier qui n'avait jamais été ni voulu être que romancier! Songeaient-ils seulement à rappeler que ce fut lui pourtant, Sandeau, qui triompha le premier des préjugés de l'Académie et de l'opinion contre le roman? lui qui ouvrit la brèche par où les Feuillet, depuis lors, et les Cherbuliez ont passé? Mais, en revanche, quelle place ils faisaient l'un et l'autre à About, puisqu'on le louait le

dant la nuit descendre sur les campagnes bretonnes, à nous éteindre doucement dans cette nature qui s'endort.

— ... C'est égal, dit Yves très songeur, je crois bien que ce sera quelque part *par là-bas* (*par là-bas* signifie : Plouherzel) que je m'en retournerai quand je serai devenu vieux pour qu'on me mette près de la chapelle de Kergrist, vous savez, là où je vous ai montré? Oui, sûr que je m'en irai par là-bas mourir.

La chapelle de Kergrist, dans le pays de Goëlo, sous le ciel le plus sombre; le lac d'eau marine et, au milieu, les îlots de granit, la grande bête accroupie qui dort sur une plaine grise... Je revois ce lieu qui m'est apparu, il y a déjà plusieurs années, un jour d'hiver. Oui, je me rappelle que c'est là la terre d'Yves, le sol qui l'attend; quand il est loin sur la mer, dans la nuit, dans le danger, c'est cette sépulture qu'il rêve.

Yves, mon frère, nous sommes de grands enfans, je t'assure. Souvent très gais quand il ne faudrait pas, nous voilà tristes et divaguant tout à fait pour un moment de paix et de bonheur qui par hasard nous est arrivé; c'est tout au plus si le manque d'habitude nous excuse.

A nous voir pourtant, qui se douterait que nous sommes capables de rêver tout éveillés, simplement parce que la nuit vient et qu'il fait calme dans ce bois?

Pense donc, nous avons à peu près trente-deux ans chacun; devant nous, la vie peut être bien longue encore, et il y aura des voyages, des dangers, des angoisses, et pour chacun de nous du soleil, et des enivremens, et de l'amour, et, qui sait? peut-être encore entre nous deux des scènes, et des rébellions, et des luttes!

En beaucoup moins de mots qu'il n'y en a ci-dessus, tout cela tomba au milieu de son rêve.

Alors lui me répondit avec un air de reproche triste :

— Au moins, vous savez bien, frère, que je suis changé maintenant et qu'il y a *quelque chose* qui est bien fini; ce n'est pas de cela que vous voulez parler?

Et moi je serrai la main de mon frère Yves, en essayant de sourire comme quelqu'un qui aurait tout à fait confiance.

Les histoires de la vie devraient pouvoir être arrêtées à volonté comme celles des livres.

PIERRE LOTI.

LA

LÉGENDE D'ÉNÉE

La Légende d'Énée avant Virgile, par J.-A. Hild, professeur à la faculté des lettres de Poitiers; 1883.

Je devrais peut-être m'excuser auprès des lecteurs de la *Revue* de les entretenir d'une question qui pourra leur sembler trop aride et qui ne paraît faite que pour intéresser des érudits. Je me rassure pourtant quand je songe que, dans les travaux de ce genre, c'est surtout le premier accès qui rebute. Il faut quelque courage pour les aborder; mais une fois qu'on en a entamé l'étude et que les difficultés du début sont surmontées, on est tout surpris d'y trouver plus d'intérêt, et même plus d'agrément qu'on ne pensait.

La science d'autrefois n'avait pas de goût pour les légendes. Il est bien sûr que, la plupart du temps, lorsqu'on prétend leur appliquer les règles d'une critique rigoureuse, elles ne supportent pas l'examen. Daunou se trouve amené, dans son *Cours d'études historiques*, à raconter celle dont nous allons nous occuper. Il ne le fait qu'avec beaucoup de répugnance et ressent une sorte d'irritation en présence de tant de sottises. Elle lui paraît « un tissu de fictions ridicules, de fables romanesques et incohérentes; » il déclare qu'il ne prend la peine de les exposer que pour en montrer l'extravagance; et la seule conclusion qu'il en tire, c'est que « les histoires de tous les grands peuples commencent par des puérilités. » Nous sommes devenus moins sévères, et ces « puérilités » ne nous semblent pas mériter tant de mépris. En supposant même, ce qui est rare, qu'elles

ne soient d'aucun profit pour la connaissance du passé, nous nous souvenons que la légende a été partout la première forme de la poésie : c'est assez pour qu'elle nous paraisse digne de quelques égards. On dit avec raison que l'enfant annonce l'homme ; de même, dans les fables qui bercent sa jeunesse, un peuple déjà se révèle. Pour connaître exactement les qualités originales de son esprit et le tour naturel de son imagination, pour distinguer ce qu'il ne tient que de lui et ce qu'il a pris des autres, il est indispensable de remonter jusqu'à ces premières créations de sa fantaisie.

Parmi ces légendes, il en est une qui a pour nous un intérêt particulier : c'est celle des voyages d'Énée et de son arrivée en Italie. Elle a inspiré un grand poète, elle est le sujet de l'un des chefs-d'œuvre de la littérature antique. Si nous voulons juger ce bel ouvrage et nous rendre compte de l'originalité de l'auteur, nous devons nous demander d'abord ce que lui fournissait la tradition et ce qu'il a lui-même inventé. On affirme ordinairement que l'*Énéide* est un poème national et que c'est un de ses principaux mérites ; pour décider jusqu'à quel point cette affirmation est exacte, il faut bien que nous sachions d'où venaient les fables qui rapportaient l'établissement des Troyens dans le Latium, si elles étaient profondément entrées dans la mémoire du peuple, et ce que le poète, en les racontant, rappelait de souvenirs chez ceux qui l'écoutaient : c'est le seul moyen de connaître si son œuvre a jamais été populaire. On voit donc que toute étude approfondie de l'*Énéide* doit commencer par l'examen de la légende d'Énée.

Aussi a-t-elle fort occupé les savans dans ces dernières années ; il n'en est guère, depuis Niebuhr, qui, en étudiant le passé ou les institutions de Rome, ne l'ait rencontrée sur sa route et n'ait essayé de l'expliquer à sa façon. Schwegler surtout lui a consacré l'un des meilleurs chapitres de cette excellente *Histoire romaine* que la mort ne lui a pas permis d'achever (1). Après lui, un de nos professeurs, M. Hild, vient de reprendre la question dans un mémoire très soigné et fort complet, où il résume les idées de l'historien allemand et y ajoute les siennes. Je vais me servir de ce travail pour exposer à mon tour de quelle manière il me semble que la légende s'est formée, comment elle s'est introduite et répandue chez les Latins,

(1) Je saisis cette occasion pour recommander ce bel ouvrage, qui, à certains égards, corrige et complète l'*Histoire romaine* de M. Mommsen. Dans le livre de M. Mommsen, il n'est pas question des légendes. Il les compare à ces feuilles desséchées dont on ne peut plus dire à quel arbre elles appartiennent. « Laissons, dit-il, le vent les emporter dans la plaine ! » Schwegler est moins dédaigneux, et en faisant, dans son premier volume, une étude pénétrante de toutes les fables qu'on raconte sur l'origine de Rome, il a montré quel profit on en pouvait tirer. Il me semble que cette histoire, si sage, si bien composée, dont l'allemand est si clair, si agréable à lire, n'est pas appréciée chez nous comme elle mérite de l'être.

enfin quelles raisons avait Virgile d'en faire le sujet de son poème. Ce sont de petits problèmes dont la solution n'est pas facile, et, malgré les efforts d'une critique savante, tout n'y est pas encore devenu clair. Dans les recherches de ce genre, on ne peut pas se flatter d'arriver toujours à la certitude, et il faut se contenter souvent de la vraisemblance. Comme nous avons perdu les anciens chroniqueurs qui nous rapportaient la suite de ces événemens fabuleux et que nous sommes obligés d'en reconstruire le récit d'après des citations incomplètes, il y reste des lacunes qu'il nous est impossible de combler. L'étude des légendes ressemble à ces voyages qu'on fait en chemin de fer, dans les pays de montagnes, et où l'on passe si vite d'un tunnel à l'autre : le jour et l'ombre s'y succèdent à chaque instant. Quelque ennui que causent ces alternatives inévitables, c'est beaucoup, à ce qu'il me semble, qu'on soit parvenu à jeter quelques clartés intermittentes sur des fables qui sont vieilles de tant de siècles.

I.

C'est dans l'*Iliade* d'Homère qu'Énée nous apparaît pour la première fois, et la place qu'il y tient a depuis longtemps frappé la critique. Il est visible que le poète fait effort pour lui donner un grand rôle. Il le comble d'éloges et le met à côté des plus braves : Hector et lui sont les premiers des Troyens pour la bataille et le conseil; le peuple l'honore comme un dieu; c'est lui qu'on va chercher pour l'opposer aux ennemis dans les situations périlleuses, quand il faut défendre le corps de quelque héros qui vient d'être tué, ou empêcher Achille de pénétrer dans les murs de Troie. Énée ne se fait pas prier et, quel que soit le rival qu'on lui donne, il se jette résolument dans la mêlée. Sa première apparition sur le champ de bataille est terrible. « Il marche comme un lion confiant dans sa force; il tient en avant sa lance et son bouclier, qui le couvre de partout, prêt à tuer quiconque viendrait à sa rencontre et poussant des cris qui donnent l'épouvante. » Ce qui lui fait beaucoup d'honneur, ce qui contribue à donner de lui une grande idée, c'est que les dieux qui protègent les Grecs prennent peur en le voyant, et qu'ils tremblent pour les jours de l'ennemi qu'il va provoquer, même quand cet ennemi est Achille. Mais les exploits d'Énée ne sont jamais de longue durée, et nulle part il ne remplit la grande attente qu'il a fait naître. A peine entre-t-il en campagne qu'il est arrêté par quelque incident fâcheux; il est vrai que cet incident même profite à sa réputation, car il montre combien il est cher à tous les dieux. Au premier danger qu'il court, tout l'Olympe s'émeut; Vénus, Apollon, Mars, Neptune, s'empressent de venir à son aide;

ils se relaient pour le défendre, ils le soignent quand il est blessé, et l'entourent d'un nuage protecteur pour le dérober aux hasards du combat.

Sainte-Beuve, qui a finement analysé la façon dont Énée est dépeint dans l'*Iliade*, et qui présente à ce propos quelques remarques fort ingénieuses, montre surtout le profit que Virgile en a tiré plus tard pour la composition de son poème. Si Homère, nous dit-il, avait fait d'Énée un de ses héros de premier rang, s'il lui avait prêté des exploits dignes de ceux d'Hector et d'Achille, il ne laissait plus rien à faire à son successeur et l'exposait à des comparaisons périlleuses. Si, au contraire, il ne lui avait donné qu'une figure insignifiante, s'il l'avait représenté comme un personnage tout à fait obscur et secondaire, c'était un préjugé contre lui, qui aurait mal disposé les lecteurs d'une autre épopée; il eût paru choquant que Virgile choisît l'un des plus petits défenseurs de Troie pour lui donner le premier rôle dans une nouvelle aventure; on l'aurait blâmé « de vouloir faire sortir un chêne immense et le grand ancêtre de la chose romaine d'une tige débile. » Mais comme il l'a beaucoup vanté sans le faire beaucoup agir, qu'il a éveillé l'attention sur lui et ne l'a pas satisfaite, qu'il annonce partout ses exploits et ne les raconte nulle part, on dirait vraiment qu'il a prévu le cas où ce personnage serait le héros d'un second poème épique, qu'il l'a mis en réserve et préparé de ses mains pour l'usage qu'un autre poète devait en faire.

En réalité, Homère ne pouvait pas deviner Virgile, et il est impossible de lui supposer tant de complaisance pour un successeur inconnu. Il faut donc chercher ailleurs la raison qu'il pouvait avoir de donner cette attitude à Énée. Cette raison n'est pas difficile à trouver, car il s'est chargé lui-même de nous l'apprendre. Au vingtième chant de l'*Iliade*, quand les dieux et les hommes sont aux prises dans une effroyable mêlée, Énée, qui s'est laissé persuader par Apollon d'attaquer Achille, va périr. Heureusement, Neptune s'aperçoit du danger qu'il court. Il s'adresse à Junon, la grande ennemie des Troyens, et lui rappelle qu'il n'est pas dans la destinée d'Énée de succomber devant Troie, que les dieux le gardent pour qu'il reste quelque débris de la race de Dardanus; puis il ajoute ces paroles significatives : « Jupiter a pris en haine la famille de Priam; et maintenant c'est le tour du vaillant Énée de régner sur les Troyens, ainsi que les enfans de ses enfans qui naîtront dans l'avenir. » Voilà une prédiction formelle. Or nous savons qu'en général, quoique les poètes soient téméraires, ils ne se hasardent à prédire un événement avec cette assurance qu'après qu'il s'est accompli. Il faut donc croire qu'au moment où l'*Iliade* fut composée, il y avait quelque part un petit peuple qui prétendait

être un reste des anciens habitans de Troie, et que ses rois se disaient fils d'Énée. C'est pour flatter les prétentions de ces princes, pour les glorifier dans la personne de leur grand aïeul, que le poète l'a traité avec tant de ménagement, qu'il le présente comme une sorte de rival d'Hector, de prétendant au trône d'Ilion, d'héritier désigné de la famille de Priam, et que, ne pouvant pas célébrer ses exploits, il a du moins annoncé la grandeur de sa race. Si l'on suppose que ces rois étaient généreux, qu'ils accueillaient bien les chanteurs d'épopée, qu'ils leur accordaient les mêmes honneurs que Demodocus reçoit à la table du roi des Phéaciens, on comprendra sans peine que le rapsode ait reconnu cette hospitalité en comblant d'éloges l'ancêtre de ses bienfaiteurs.

Pour ces temps reculés, on admettait sans contestation l'autorité d'Homère, et il n'y avait pas d'autre histoire que celle qu'il avait racontée. Ce fut donc une tradition acceptée de tout le monde qu'Énée avait survécu à la ruine de sa patrie. Sur la façon dont il s'était sauvé il circulait des récits assez différens : les uns disaient qu'il s'était entendu avec les Grecs, d'autres, qu'il leur avait échappé le jour ou la veille de la prise de Troie, mais tous s'accordaient pour affirmer qu'après le désastre, il avait recueilli les survivans, et qu'il s'était établi quelque part avec eux dans les environs du mont Ida. Voilà le principe de la légende; Homère nous la montre à son début, et quoiqu'elle doive subir, dans la suite, beaucoup d'altérations, elle gardera toujours quelque chose de son origine. Le caractère d'Énée ne changera plus, et il est remarquable qu'il ait pris, dès le premier moment, les traits qu'il doit conserver jusqu'à la fin. Chez Homère, Énée est un vaillant, mais c'est encore plus un sage. Il dit des paroles sensées, il donne toujours de bons conseils. Avant tout il respecte les dieux. Neptune, quand il veut le sauver, rappelle « qu'il offre sans cesse de gracieux présens aux immortels qui habitent le vaste ciel; » aussi est-il leur favori, et nous venons de voir qu'ils sont toujours en mouvement pour le protéger. Telles sont les qualités distinctives du personnage; il ne les perdra plus, ni dans la tradition populaire, ni dans les récits des poètes, et Virgile, qu'on a tant maltraité à ce propos, n'était pas libre de le représenter autrement qu'il ne l'a fait.

Mais voici un changement notable qui se produit dans cette première forme de la légende. A une époque incertaine (1), tout en con-

(1) On a généralement pensé jusqu'ici que c'était dans les œuvres de Stésichore, c'est-à-dire vers le vi^e siècle avant notre ère, qu'apparaissait pour la première fois cette forme nouvelle de la légende. On s'appuyait, pour l'admettre, sur la *table iliaque*, monument qui date de l'empire romain, et où sont grossièrement représentées, dans une suite de bas-reliefs, toutes les aventures de Troie jusqu'à l'établissement d'Énée en Italie. Il y est dit que les derniers tableaux, c'est-à-dire ceux qui

tinuant de croire qu'Énée s'est sauvé de Troie au dernier moment, on commence à ne plus admettre qu'il se soit fixé dans quelque ville du mont Ida pour n'en plus sortir, on lui fait entreprendre des voyages merveilleux à la recherche d'une patrie nouvelle. Il part d'Ilion, sous la conduite d'une étoile que sa mère fait luire au ciel pour le guider. Les uns se contentent de le diriger vers les pays voisins; ils supposent qu'il s'arrête sur les rivages de la Thrace, à l'embouchure de l'Hèbre, où il fonde la ville d'Ænos. D'autres le conduisent plus loin, à Délos, dans la mer Adriatique, le long du golfe d'Ambracie. Une fois qu'il s'est mis en route, il ne peut plus s'arrêter. Il s'avance de plus en plus vers « l'Hespérie; » il double la côte du Bruttium, de la Campanie, touche à Cumes, où il enterre son pilote Misène sur le cap qui porte encore aujourd hui son nom; de là il fait une pointe importante en Sicile, que la tradition représentait comme toute pleine du souvenir des Troyens; puis il revient sur les côtes d'Italie pour se fixer définitivement dans le Latium. Cette fois, les voyages d'Énée sont finis; la légende a pris sa dernière forme, et nous sommes sur le chemin qui nous conduira directement à l'*Énéide*.

D'où vient ce changement qu'elle a subi depuis Homère? Quelle raison pouvait-on avoir d'arracher Énée à la terre troyenne, où l'*Iliade* nous le montre établi, pour le conduire en tant de lieux differens? Il est difficile de le dire avec certitude, et c'est précisément une de ces lacunes que je faisais entrevoir tout à l'heure. On serait d'abord tenté de croire que ce petit peuple des Teucriens, que nous venons de voir fixé autour des champs « où fut Troie, » s'est décidé un jour à courir le monde, emportant avec lui ses traditions et ses souvenirs, et que, fidèle à une habitude de ces temps primitifs, il a mis ses propres voyages sur le compte de celui qu'il regardait comme le chef de sa race. Mais ce peuple était de trop petite importance, il n'a pas laissé après lui une assez grande renommée pour qu'on puisse croire que ses navigateurs aient entrepris de si lointaines expéditions. C'est à la nation grecque tout entière qu'on doit en faire honneur; c'est elle qui a visité tous les rivages de la Méditerranée, exporté ses produits, établi ses comptoirs, fixé ses colonies dans ces pays barbares où les Phéniciens seuls avaient osé se montrer. Il est donc nécessaire de lui attribuer la forme nouvelle que prend alors la légende d'Énée. Mais ici une objection assez grave se présente : comment se fait-il que les Grecs se soient char-

concernent les voyages d'Énée, sont composés d'après les récits de Stésichore. Mais M. Hild croit qu'il y a des raisons pour ne pas accorder trop d'importance à ce témoignage. Il lui semble que, dans ces tableaux, les souvenirs de Virgile ont pu modifier l'influence de Stésichore.

gés de célébrer la gloire d'un ennemi? D'où vient qu'ils ont eu la complaisance de faire à un Troyen une aussi belle légende? On peut répondre assurément qu'aucun des personnages qui figurent dans l'*Iliade* n'était tout à fait pour eux un étranger. Tel était le prestige de ce poème que la Grèce, n'en voulant rien laisser perdre, avait adopté les vaincus aussi bien que les vainqueurs, et les reconnaissait tous un peu comme ses enfans. On pourrait ajouter aussi que, parmi les Troyens, il n'y en avait pas qui fût moins ennemi des Grecs qu'Énée; Homère le représente fort irrité contre le divin Priam, qui ne l'honore pas autant qu'il le mérite. Un homme sage comme lui ne devait pas beaucoup approuver la conduite de Pâris, et quelques-uns racontaient qu'il conseillait toujours de rendre Hélène à son mari. On disait aussi que, prévoyant la ruine prochaine, il s'était accommodé avec les ennemis et qu'il avait fait sa paix tout seul. C'était donc de tous les Troyens celui contre qui les Grecs devaient être le moins irrités et auquel ils pardonnaient le plus facilement son origine; et cependant ces raisons, si spécieuses qu'elles paraissent, n'empêchent pas qu'on ne soit surpris qu'ils aient fait tant d'honneur à un compagnon d'Hector, qui avait combattu vigoureusement contre Diomède et contre Achille. S'ils avaient été tout à fait libres de choisir à leur gré le personnage auquel ils devaient attribuer ces grandes aventures, il n'est pas douteux qu'ils n'eussent donné la préférence à l'un de leurs chefs. Ils en avaient un, le plus glorieux, le plus aimé de tous, celui qui représentait le mieux leur caractère et leur pays, dont on racontait déjà tant d'histoires surprenantes qu'il ne coûtait guère de lui prêter quelques exploits de plus: c'était Ulysse. Il se trouvait justement alors, si l'on en croyait la tradition, dans quelque île voisine de l'Italie, où le retenait l'enchanteresse Circé. Rien n'était plus facile que de supposer qu'il était passé de là dans le Latium et d'en faire l'ancêtre de la grande famille romaine. Nous avons la preuve que quelques-uns tentèrent de donner ce tour à la légende et de substituer le personnage d'Ulysse à celui d'Énée. Si, malgré la vanité nationale et l'attrait d'un nom populaire, cette version n'a pas prévalu, si les Grecs ont accepté l'autre, quoiqu'elle glorifiât un Troyen au détriment d'un héros de leur sang, il faut croire qu'ils n'étaient pas libres d'agir autrement et que, de quelque manière, elle s'est imposée à eux. Il y a encore une observation qu'on ne manquera pas de faire en lisant les divers récits des voyages d'Énée : chacune de ces narrations, qui nous le montre abordant à un pays différent, suppose qu'il s'y arrête et qu'il n'en sort plus; pour qu'il soit plus certain qu'il s'y est fixé, elle nous dit qu'il y est mort et qu'on y conserve ses restes. Cette multiplicité de tombes consacrées à la même personne cause quelque embarras à ce bon Denys

d'Halicarnasse, qui avait pris toute cette fable au sérieux. Elle prouve simplement que la légende ne s'est pas faite d'un seul coup et qu'elle n'est pas née tout entière dans l'imagination d'un homme, que chacune des excursions d'Énée formait un récit particulier et isolé, et que c'est plus tard qu'on les a réunis ensemble pour en composer toute une histoire. D'où je conclus que, s'il est vrai, comme je viens de le dire, que la légende d'Énée n'est pas une pure fantaisie, une invention capricieuse des Grecs, et qu'il y ait quelque circonstance indépendante de leur volonté qui la leur ait, pour ainsi dire, imposée, il faut croire que cette circonstance s'est présentée à eux plusieurs fois de suite et dans des lieux différens.

Peut-on faire un pas de plus au milieu de ces ténèbres? Est-il possible de soupçonner quelle était cette circonstance qui a donné à la légende l'occasion de naître? Les conjectures, comme on le pense bien, n'ont pas manqué; je n'en vois qu'une qui puisse entièrement nous satisfaire et qui rende compte de tout : c'est celle que Preller expose dans sa *Mythologie romaine*. Pour lui, la légende est sortie du culte que les marins rendaient à Vénus, ou plutôt à la déesse Aphrodite, comme l'appelaient les Grecs. Aphrodite n'est pas seulement la personnification de la beauté et de l'amour; elle est née de l'écume des flots, elle exerce son pouvoir sur la mer. Lucrèce, dans cet hymne qu'il chante en son honneur au début de son poème, lui dit : « Devant toi, ô déesse, les vents s'enfuient. Quand tu parais, les nuages se dissipent, les flots de la mer semblent te sourire, et tout le ciel resplendit pour toi d'une lumière sereine. » Le matelot grec, qui s'est mis sous sa protection, ne manque pas, en abordant à quelque terre inconnue, de lui élever une chapelle, ou tout au moins de lui dresser un autel : c'est un témoignage de sa reconnaissance pour l'heureuse navigation qu'il vient de faire. Or Énée et Aphrodite sont intimement liés ensemble; l'hommage qu'on rend à la mère fait aussitôt songer au fils, d'autant plus que cette divinité des mers porte un nom qui rappelle tout à fait celui du héros troyen, on l'appelle l'*Aphrodite Énéenne* (1). Nous savons par Denys d'Halicarnasse que les sanctuaires de ce genre étaient très fréquens sur les côtes de la Méditerranée; il s'en trouvait à Cythère, à Zacinthe, à Leucade, à Actium, partout où le commerce maritime avait quelque activité, et dans tous ces temples le nom d'Énée était uni à celui d'Aphrodite. Quand un vaisseau

(1) Ce nom de Ἀφροδίτη Αἰνειάς a été expliqué de diverses manières. Les uns y voient en effet un souvenir d'Énée, et pensent qu'on a voulu rapprocher le nom du fils de celui de la mère; d'autres croient que c'est une épithète qui signifie l'illustre, la glorieuse Aphrodite.

grec aborde à ces rivages, et que le matelot fait ses dévotions dans la chapelle grossière élevée par ses prédécesseurs, peut-il entendre ces noms, que l'*Iliade* lui a rendus familiers depuis sa jeunesse, sans qu'un monde de souvenirs mythologiques se réveille en lui? Comme il est dans sa nature de créer des fables, et que sa vive imagination ranime sans cesse le passé, il croit voir le banni de Troie qui cherche à établir quelque part ses dieux exilés. C'est ici, sans nul doute, qu'il s'est fixé; et, comme pour prendre possession du pays, il a bâti un temple à sa mère. Il est vrai que, dans une autre navigation, il pourra retrouver ailleurs un temple d'Aphrodite semblable à celui qu'il vient de voir et qui lui rappelle les mêmes souvenirs. Il en sera quitte pour appliquer à la contrée nouvelle ce qu'il avait dit de l'autre et affirmer qu'il a trouvé, cette fois, la vraie demeure d'Énée. Ainsi se formait peu à peu la légende, s'allongeant à chaque voyage, finissant et recommençant sans cesse, jusqu'à ce qu'un arrangeur plus habile eut l'idée de fondre ensemble tous ces récits séparés. Il prit Énée à son départ de Troie le jour où, dans sa patrie en flammes, il enlève son père et ses dieux, le fit toucher successivement à tous les ports de l'archipel où quelque tradition locale signalait sa présence; il le conduisit ensuite sur les rivages de la Sicile et de l'Italie, et, comme la ville d'Ardée, dans le Latium, était le dernier endroit où s'élevât un temple d'Aphrodite, il supposa que c'était le terme de sa longue navigation, et que là le grand voyageur avait enfin trouvé cette patrie nouvelle « qui fuyait sans cesse devant lui. »

La légende ainsi racontée devenait tout à fait différente de ce qu'elle était dans Homère. Homère nous montre Énée tranquillement établi avec son peuple dans les environs de Troie; les nouveaux récits l'envoyaient courir toute sorte d'aventures et fonder une ville jusque dans le Latium; on ne pouvait donc rien imaginer de plus contraire. Il se trouva pourtant des grammairiens scrupuleux qui essayèrent de tout arranger. Ils supposèrent qu'Énée après avoir voyagé vers les rivages de l'Italie et bâti Lavinium, avait laissé son nouveau royaume à son fils et qu'il était retourné avec une partie des siens dans sa résidence du mont Ida. C'était une manière ingénieuse de contenter tout le monde; mais l'opinion n'accepta pas ce compromis. Au risque de se mettre en contradiction avec l'*Iliade*, on laissa Énée vivre et mourir sur les bords du Tibre, où de si grandes destinées attendaient ses descendans.

II.

La légende est faite, elle a pris place dans cette multitude de récits merveilleux dont se nourrit et s'amuse l'imagination des

Grecs. Mais les Grecs sont encore seuls à la connaître; il nous reste à voir de quelle manière ils l'ont transmise aux Latins il nous faut surtout arriver à comprendre pourquoi les Latins l'ont si docilement acceptée, comment il se fait qu'ils se soient laissé imposer des aïeux inconnus, et qu'ils aient subi, comme premier auteur de leur race, un étranger, un vaincu, un proscrit, dont ils n'avaient pas entendu parler.

C'est ce qui paraît tout à fait inexplicable à Niebuhr. Il ne lui semble pas possible « qu'un état aussi fier que Rome, qui méprisait tout élément étranger, » ait été cette fois si complaisant, quand il s'agissait de l'histoire de ses origines, c'est-à-dire de traditions que les peuples antiques regardaient comme sacrées et sur lesquelles reposait d'ordinaire leur culte national. Aussi prend-il la peine d'imaginer une hypothèse qui puisse tout accommoder. Selon lui, les habitans du Latium étaient des Pélasges, de même que les Teucriens, les Arcadiens, les Épirotes, les OEnotriens, etc. Séparés de bonne heure les uns des autres, établis dans des pays éloignés, ces peuples ne se sont pourtant jamais perdus de vue : la religion formait un lien entr'eux; ils visitaient ensemble l'île sacrée de Samothrace, où se celébraient de grands mystères. C'est là, dans ces rencontres fraternelles, que la légende a dû naître. Elle n'était qu'une façon plus vive, plus frappante, d'exprimer la parenté de ces divers peuples et d'en conserver le souvenir. Raconter qu'un chef venu de Troie a parcouru le monde, laissant en certains pays une partie des gens qu'il amenait avec lui, qu'est-ce autre chose qu'affirmer que tous ceux qui habitent ces diverses contrées sortent de la même souche et qu'ils doivent se rappeler qu'ils sont frères? La légende est donc chez eux nationale, indigène; elle ne leur vient pas de l'étranger, ils l'ont créée eux-mêmes; c'est ce qui peut seul expliquer qu'elle soit devenue populaire. Telle est l'opinion de Niebuhr, qu'il expose avec une profonde conviction et qui lui semble la vérité même (1). Ce n'est malheureusement qu'une conjecture, et je crois qu'elle manque tout à fait de vraisemblance. Le petit peuple de laboureurs et de bandits qui habitait dans les plaines du Latium n'avait ni ports ni vaisseaux. S'il lui avait fallu aller chercher la légende dans l'île sacrée de Samothrace, je crois bien qu'il l'aurait toujours ignorée; c'est la légende qui est venue le trouver. On s'accorde aujourd'hui à croire qu'il la tient des voyageurs grecs (2) et

(1) « L'hypothèse que je vais avancer n'est pas pour moi une tentative désespérée pour trouver une issue quelconque; elle est le résultat de ma conviction. »

(2) J'ai envie de chercher ici une querelle à M. Hild. Il me paraît avoir trop facilement accepté cette affirmation de Preller, « que la légende d'Énée a un caractère antihellénique. » Il m'est impossible de le croire. Elle concerne sans doute un héros troyen, et j'ai dit tout à l'heure que les Grecs en auraient peut-être préféré un autre.

qu'elle lui a été apportée avec beaucoup d'autres qui ont fini par modifier ses croyances religieuses. Du moment que nous n'acceptons pas l'hypothèse de Niebuhr qui supprime le problème, il faut le résoudre; nous devons donc chercher les raisons que les Latins pouvaient avoir d'accueillir avec tant de complaisance ces ancêtres dont les Grecs les gratifiaient.

Je me figure d'abord que, s'ils n'ont pas éprouvé beaucoup d'enthousiasme pour la légende, la première fois qu'elle leur fut racontée, elle ne leur inspira pas non plus une de ces répugnances que l'habitude ne surmonte pas. C'était l'essentiel; il lui fallait se laisser écouter avant de se faire accueillir. Il est probable qu'on n'aurait pas voulu l'entendre, qu'on l'aurait repoussée du premier coup si elle avait prétendu se substituer aux anciennes traditions du pays. Mais elle ne fut pas si téméraire ou si maladroite. Elle se superposa seulement à toutes ces vieilles fables, sans avoir l'imprudence d'en déposséder aucune. Les Romains racontaient d'une certaine manière la fondation et les premières années de leur ville; ils avaient l'histoire miraculeuse des deux jumeaux, celle du roi-pontife, celle du vainqueur d'Albe, etc. Énée se garda bien de toucher à Romulus, à Numa, aux rois de Rome, et de s'approprier leurs exploits. On se contenta d'en faire l'aïeul du premier d'entr'eux, et on le plaça dans ces temps reculés où les plus anciennes traditions latines ne remontaient pas. Rien n'était donc changé dans les souvenirs populaires, on faisait seulement commencer l'histoire de Rome un peu plus haut, ce qui ne pouvait pas blesser son orgueil. La légende nouvelle ayant eu soin de s'établir dans le vide s'était mise ainsi à l'abri de toute réclamation.

Mais ce n'était pas assez pour elle d'être écoutée sans malveillance; il lui fallait prendre pied dans un pays où elle n'avait pas de racines. Une légende est, de sa nature, légère et mobile; si elle reste en l'air, elle s'expose à être balayée par tous les vents, et risque, après quelques années, de se dissiper et de se perdre. Elle a besoin pour vivre de s'appuyer sur quelque chose qui dure. Ou bien il faut qu'elle s'incorpore pour ainsi dire dans certains rites religieux et qu'elle en devienne une sorte d'explication: la persistance des rites conserve le souvenir du récit légendaire; ou bien, elle doit se

Mais une fois qu'ils l'eurent accepté, ils propagèrent de bon cœur son histoire et la mirent sans répugnance à côté de leurs légendes nationales. Dans tous les cas, il faut bien se garder de mêler les Carthaginois à cette affaire, à laquelle ils sont restés entièrement étrangers. Dire « que le culte d'Aphrodite a dû être implanté dans le Latium par des marins phéniciens » me paraît une pure fantaisie. On n'en a aucune preuve, et ce nom de *Frutis*, que les Latins donnaient à la vieille divinité, avant de l'appeler *Venus*, et qui vient du mot Ἀφροδίτη, prouve évidemment que l'origine de ce culte était toute grecque.

rattacher à une ville et s'insinuer parmi les fables qu'on raconte sur ses origines : c'est ce qui lui assure la plus longue durée. Mais ici, du côté de Rome, il n'y avait rien à faire, la place était prise depuis longtemps. On se rabattit sur Lavinium ; Énée passa pour l'avoir fondée. Il reste à savoir pourquoi cette ville fut choisie de préférence aux autres, et quelle facilité particulière trouva la légende à s'y établir. Une ingénieuse hypothèse de Schwegler permet de s'en rendre bien compte. Lavinium était la cité sainte des Latins. De même que chaque maison, chaque bourg, chaque état avait ses dieux protecteurs qui étaient placés dans un lieu consacré, et auxquels on rendait de grands hommages, les Latins avaient les leurs aussi, qui résidaient à Lavinium. Cette ville était donc, pour la confédération entière, ce qu'était la chapelle des Lares pour la maison d'un citoyen, le temple de Vesta et celui des Pénates pour Rome, c'est-à-dire le centre religieux, la capitale spirituelle de la ligue. De quelques renseignemens que nous donnent les vieux grammairiens, Schwegler conclut, avec assez d'apparence, qu'elle fut spécialement bâtie pour le rôle qu'on lui destinait, et qu'autour de la demeure des Pénates communs la confédération entière envoya un certain nombre de colons, chargés d'honorer les dieux du pays. Elle ressemblait à ces centres improvisés qui se formaient, dans l'Asie-Mineure, auprès des théâtres et des temples où se célébraient les fêtes des villes fédérées (1). On peut donc dire qu'elle n'avait pas de fondateur particulier, puisque c'était une réunion de cités qui l'avait fondée ; et, comme ces sortes de créations artificielles ne favorisent guère le développement des légendes, il est vraisemblable qu'on n'en racontait pas sur ses origines ; celle d'Énée ne rencontra donc aucune concurrence. Elle avait l'avantage de fournir un passé fabuleux à une ville qui en était dépourvue : pourquoi lui aurait-elle fait un mauvais accueil ? D'ailleurs un héros si sage, si pieux, le fils de Vénus, le favori des dieux de l'Olympe ne convenait-il pas tout à fait à ce rôle de fondateur d'une cité sainte ?

Voilà donc Énée établi enfin à Lavinium et en possession d'avoir fondé la ville ; il n'en restait pas moins parmi les Latins un étranger d'origine, et à ce titre il était difficile qu'il devînt jamais bien populaire dans sa nouvelle patrie. Nous allons voir de quelle façon cet inconvénient, sans s'effacer tout à fait, ce qui était impossible, parvint à s'atténuer dans la suite. On a remarqué qu'en général, chez les peuples jeunes, la mémoire des faits est plus tenace que celle des

(1) En voyant ces villes fondées tout exprès pour être le centre religieux de peuples confédérés, ne peut-on pas songer à Washington, qui doit sa naissance à des raisons analogues ? La politique a fait aux États-Unis ce que faisait la religion dans les confédérations antiques.

noms, qu'ils n'oublient pas les incidens merveilleux qu'ils ont entendu raconter dans leur jeunesse, mais qu'ils ne se rappellent guère à quel personnage on les attribuait, en sorte que ces récits, se détachant peu à peu des gens auxquels on les a d'abord rapportés, finissent par flotter en l'air, prêts à retomber sur tous ceux qui occupent successivement l'attention publique. C'est ainsi qu'on voit souvent plusieurs générations de héros légendaires hériter tour à tour des mêmes aventures. Chez les Latins, comme ailleurs, il se trouvait un certain nombre de ces légendes errantes; elles se fixèrent sur Énée, et on lui en composa toute une histoire dont assurément la Grèce n'avait aucune idée. On continua sans doute à dire qu'il venait de Troie; ce fut toujours le même héros sage et religieux qu'Homère avait chanté; on le représenta, selon l'usage, emportant sur ses épaules son père et ses dieux, pour les arracher à l'incendie. Mais voici le premier changement grave : dans la légende latine, les dieux qu'il emporte ne sont plus les mêmes ; les Grecs supposaient qu'il avait sauvé le Palladium, cette statue miraculeuse à laquelle étaient attachées les destinées de Troie, les Latins remplacèrent le Palladium par les Pénates. C'étaient par excellence des dieux italiens, tout à fait propres à cette race et qui portent sa marque. Tous les peuples de l'antiquité ont imaginé des dieux protecteurs de la famille et les ont faits à leur image. Ceux des Romains sont les divinités de « l'alimentation et de la nourriture, » et ils ont reçu leur nom du lieu même où sont enfermés les provisions domestiques (*penus*). Tels sont les dieux que le fils brillant d'Aphrodite, le protégé d'Apollon, emporte avec lui et pour lesquels il veut construire une ville. Cette ville, il ne la bâtit que sur l'ordre formel du destin; mais tandis que, pour des Grecs, la destinée s'exprime par la voix des prêtres de Delphes ou de Dodone, les Latins substituent à ces prédictions les oracles du pays, qui sont loin d'être aussi poétiques. C'est ainsi que, dans la nouvelle légende, on annonce à Énée qu'il ne réussira dans son entreprise qu'après avoir sacrifié la truie blanche avec ses trente petits, et lorsque ses compagnons, dans leur avidité, auront dévoré jusqu'à leurs tables. Ce sont des fables qui, par leur naïveté grossière, trahissent une origine latine, et n'ont rien de commun avec la Grèce. La mort d'Énée, comme sa vie, est devenue conforme aux légendes du Latium; on répète pour lui ce qui se raconte des vieux rois de la contrée quand ils meurent : un jour, il disparaît et l'on cesse tout d'un coup de le voir (*non comparuit*); on suppose qu'il s'est plongé dans les eaux du Numicius, un fleuve sacré. Dès lors on l'honore comme un dieu, sous le nom de la divinité même dans laquelle il est allé se perdre : on ne l'appelle plus *Énée*, mais *Jupiter indiges*. Ce n'est pas ainsi que les Grecs divinisaient leurs héros; ils les

plaçaient ouvertement dans l'Olympe, leur conservant les traits de leur figure humaine et les honorant sous leur nom. Mais il fallait qu'Énée devînt tout à fait latin ; du moment qu'il touche le sol de l'Italie, sa nouvelle patrie se saisit de lui. Elle lui prête des aventures, elle lui fait une légende, elle finit par lui ôter jusqu'à ce nom sous lequel les poètes grecs l'ont chanté. C'était le seul moyen pour la légende de s'acclimater dans le pays où elle devait définitivement s'établir ; il fallait qu'elle en prît l'esprit et le caractère, et qu'on effaçât peu à peu, dans le personnage et dans son histoire, ce qui pouvait causer quelque répugnance aux Romains.

Ce serait assurément une grande erreur de croire que tous ces changemens aient été médités et réfléchis, qu'ils soient le fruit de combinaisons profondes. De telles façons d'agir ne conviennent guère aux époques primitives. Mais, tout en admettant qu'en général le travail s'est accompli au hasard et sans conscience, il n'est pas moins vrai que la légende a dû profiter instinctivement des facilités qu'elle trouvait, et qu'elle a suivi les pentes naturelles qui se présentaient devant elle pour pénétrer sans violence au cœur du pays. Nous ne pouvons pas nous flatter sans doute de distinguer très exactement, à cette distance, comment les choses se sont passées ; cependant, d'après ce que nous savons des mœurs et du caractère des divers peuples, il est permis de former quelques conjectures assez vraisemblables. Par exemple, nous n'avons pas un grand effort d'imagination à faire pour nous figurer ce qui arrivait ordinairement quand les voyageurs grecs, six ou sept siècles avant notre ère, abordaient sur ces côtes barbares. Presque toujours, ils y trouvaient la place prise : les Phéniciens les avaient précédés, et depuis longtemps ils étaient maîtres du commerce. Mais les Grecs avaient sur eux des avantages dont ils savaient très bien se servir. Le Phénicien était avant tout un marchand avide, qui ne songeait qu'à vendre le plus cher possible ses tapis, ses étoffes, ses coupes de métal ciselé. Assurément, le Grec ne dédaignait pas les bons profits : il n'y a jamais eu de négociant plus attentif et plus adroit ; mais il apportait avec lui, dans les pays qu'il visitait, autre chose que les produits de son industrie. Comme il courait le monde pour son plaisir, presque autant que pour son intérêt, ses affaires finies, il n'était pas toujours pressé de serrer son argent et de partir. C'était déjà ce « petit Grec, » que les Romains ont tant de fois railler, souple, curieux, bavard, insinuant, se mettant si vite à l'aise dans la maison des autres, et sachant s'y rendre nécessaire. Comme son grand aïeul Ulysse, il aimait, en visitant les villes, « à connaître les mœurs des peuples. » Pendant qu'il vendait ses marchandises, il regardait et il observait. Fin et perspicace comme il l'était, il ne tardait pas à remarquer, chez ces peuples, qu'il traitait de barbares, des croyances

et des usages qui ressemblaient beaucoup aux siens. Quand il les entendait parler, il saisissait des mots et des tournures qui lui rappelaient sa propre langue. Ces ressemblances ne nous surprennent plus aujourd'hui : tout le monde sait que tous ces peuples appartiennent à la même race humaine, qu'après avoir longtemps vécu ensemble, ils se sont séparés avec un fonds commun de mots et d'idées, et qu'il n'est pas étonnant que ce fonds se retrouve dans leurs civilisations et leurs idiomes. Mais les Grecs ne le savaient pas, et personne autour d'eux ne s'en doutait. Ils n'avaient qu'un moyen de tout expliquer, et ils en ont fait un très grand usage. Ils supposaient que leurs ancêtres étaient déjà venus dans ces parages et qu'ils y avaient peut-être laissé quelque colonie. Dès lors, il n'y a plus lieu d'être surpris que les habitans du pays aient conservé des façons de parler ou d'agir qui rappellent la Grèce : c'est un legs qui leur vient, sans qu'ils s'en doutent, de ces anciens voyageurs. Mais les Grecs n'étaient pas gens à s'en tenir à une vague hypothèse ; dans ces cerveaux féconds, les suppositions deviennent vite des réalités. Comme il arrive à ceux qui ont confiance en eux-mêmes, tout servait à les convaincre de la vérité de leurs conjectures ; à propos de tout, les aventures des héros de Troie, dont leur mémoire était pleine, leur revenaient à la pensée. Les noms des personnes ou des lieux, qu'ils rencontraient sur leur chemin, leur suggéraient à chaque instant des rapprochemens inattendus. Ils faisaient parler leur hôtes, les écoutaient à peine, et trouvaient toujours dans leurs narrations quelque détail qui les faisait songer à leurs propres légendes. A ce qu'on leur disait ils ajoutaient beaucoup, ayant reçu du ciel par-dessus tout le don charmant de l'invention, et, de tous ces élémens divers, auxquels ils donnaient une couleur semblable, ils excellaient à fabriquer des fables amusantes, qu'ils ne se lassaient pas de conter.

Allons plus loin : après avoir imaginé la façon dont ces fables ont dû naître, est-il possible de nous figurer comment elles ont été reçues? Personne ne nous l'a dit ; mais il y a quelque chose qui nous le fait bien mieux savoir que si l'on avait pris la peine de nous l'apprendre : c'est qu'on en a conservé le souvenir, que ceux qui les entendaient raconter leur ont partout donné une place à côté de leurs traditions nationales et qu'elles les ont quelquefois supplantées. Voilà ce qui constate d'une manière victorieuse le succès qu'elles ont obtenu. Ce succès ne doit pas nous étonner. Nous connaissons un peu mieux aujourd'hui en quel état de civilisation se trouvaient les peuples italiques quand les Grecs commencèrent à les fréquenter. On a fait, en divers endroits de l'Italie, des fouilles profondes qui ont mis à découvert des tombes fort anciennes. Les objets qu'on y trouve paraissent singulièrement grossiers ; ce sont, d'ordinaire, des

vases faits d'une argile impure, façonnés à la main, imparfaitement polis, et portant pour tout ornement, sur leur surface grise ou noirâtre, des lignes et des ronds, c'est-à-dire la première décoration dont se soient avisés les hommes. Évidemment ceux qui se servaient de ces vases, et qui n'en avaient pas d'autres pour leurs usages, étaient presque encore des barbares; mais ces barbares n'étaient pas gens à se complaire en leur barbarie, et ils ne demandaient pas mieux que d'en sortir; ce qui le prouve, c'est qu'auprès de ces poteries primitives on a trouvé des morceaux d'ambre venus de la mer du Nord, des scarabées ou des coupes apportés par les Phéniciens, et, dans les tombes plus récentes, quelques vases avec des figures archaïques d'origine grecque. Ces gens-là, si grossiers, si sauvages en apparence, avaient donc le goût d'un art plus relevé; ils n'en dédaignaient pas les produits, ils accueillaient bien les marchands qui les leur faisaient connaître et probablement les payaient très cher.

Ce caractère est frappant chez les plus vieux Romains. Niebuhr affirmait, nous venons de le voir, que Rome dans son orgueil « méprisait tous les élémens étrangers. » C'est justement le contraire qui est la vérité. Elle avait sans doute une grande opinion d'elle-même, elle a pressenti de bonne heure le rôle qu'elle devait jouer dans le monde; mais cette fierté légitime n'a jamais dégénéré chez elle en amour-propre ridicule. Elle ne méprisait pas ses ennemis, même après qu'ils étaient vaincus; elle savait reconnaître ce qu'ils avaient de bon, et au besoin elle se l'appropriait. « Nos aïeux, disait Salluste, étaient des gens aussi sages que hardis. L'orgueil ne les empêchait pas d'emprunter les institutions de leurs voisins quand ils y voyaient quelque profit. Leurs armes sont celles des Samnites; ils doivent aux Étrusques les insignes de leurs magistrats. Toutes les fois qu'ils trouvaient chez leurs alliés ou leurs ennemis quelque chose à prendre, ils s'appliquaient à l'introduire chez eux. Ils aimaient mieux imiter les autres que de les jalouser. » Voilà les véritables dispositions de ce peuple; s'il se montre quelquefois complaisant jusqu'à la vanité pour lui-même et dédaigneux de l'étranger jusqu'à l'impertinence, c'est pure comédie. L'attitude qu'un Romain croit devoir prendre devant le monde, sa façon de parler, lorsqu'on l'écoute, sa manière d'agir, quand on le regarde, ne sont pas toujours conformes à ses vrais sentimens. C'est ce qu'on remarque dans ses rapports avec les Grecs : sans doute, il affecte de s'en moquer en public, mais il lui est impossible de se passer d'eux, et nous devons être certains que dès le premier jour qu'il les a rencontrés, il a subi, sans pouvoir s'en défendre, l'ascendant de cette race spirituelle et insinuante, qui lui apportait de si beaux ouvrages et lui faisait de si bons contes.

Quand on parle de l'introduction de la civilisation grecque à Rome, l'esprit se reporte d'ordinaire vers une date précise; on songe aussitôt à ce jour de l'année 514 où un captif de Tarente fit jouer sur un théâtre, qui n'avait encore servi qu'à des danseurs étrusques ou à des farceurs italiens, un drame régulier imité des chefs-d'œuvre de la Grèce. C'est, en effet, un moment décisif pour l'histoire de Rome : ce jour-là, pour la première fois, la porte fut largement ouverte à la littérature grecque, et, par ce chemin qu'on lui ménageait, elle passa bientôt tout entière. Mais, quand eut lieu ce coup d'éclat, il y avait fort longtemps que, peu à peu et sans bruit, la Grèce pénétrait à Rome, et ce qu'elle avait accompli en ces quelques siècles était bien plus important que ce qui lui restait à faire. Donner à Rome une littérature était sans doute une grande entreprise; mais n'était-il pas bien plus grave encore de modifier les mœurs de la cité et, par un travail secret et continu, d'y introduire un esprit nouveau? Ce résultat, elle l'avait obtenu dans ces premières rencontres dont l'histoire n'a pas gardé le souvenir. La religion nationale surtout en sortit tout à fait changée. On sait quel était le caractère essentiel de la vieille religion romaine : les dieux qu'elle honorait avaient à peine pris la forme humaine; ils manquaient encore d'individualité et de vie, et l'on apercevait toujours derrière eux les forces et les phénomènes de la nature dont ils n'étaient qu'une pâle personnification. C'est de la Grèce que vint aux Romains le goût d'en faire des êtres tout à fait animés, de leur donner des passions, de leur prêter des aventures. Il n'y a pas de doute qu'ils ne s'y soient portés avec ardeur : M. Hild fait remarquer que ces divinités vagues, qu'un père de l'église appelle « des ombres incorporelles et insaisissables » n'offraient qu'un maigre aliment à l'imagination de la foule. Une fois qu'elle eut aperçu les figures vivantes du panthéon hellénique, elle n'en voulut pas d'autres. Ainsi s'introduisit à Rome la mythologie grecque, qui, en créant une histoire à tous ces dieux raides et inanimés, leur rendait la vie; ainsi s'établit le culte des héros, fils des dieux, sorte d'intermédiaire entre la divinité et l'homme, dont la poésie des Grecs avait tiré de si grands avantages. — Énée pénétra avec les autres et reçut comme eux un bon accueil.

III.

Il ne nous reste plus qu'un point à éclaircir, mais c'est peut-être le plus obscur : peut-on savoir à quel moment la légende d'Énée a été connue des Romains? Nous n'espérons pas, comme on le pense bien, arriver à fixer une date précise; il faut n'être pas exigeant

et se contenter de peu quand il s'agit d'une époque aussi lointaine.

Ce qui est d'abord tout à fait incontestable, c'est que les premiers rapports des Latins avec les Grecs remontent très haut. On ne doute plus aujourd'hui qu'ils n'aient reçu d'eux l'écriture : dans les plus anciennes inscriptions latines, la forme des lettres est celle de l'alphabet éolo-dorien ; cet alphabet leur avait été communiqué sans doute par quelqu'une des colonies grecques établies dans l'Italie méridionale ou dans la Sicile; il est probable qu'il leur venait de Cumes, dont les vaisseaux faisaient un grand commerce le long des côtes italiennes. Mais à quelle époque ont-ils commencé à s'en servir? Quand les idées de Niebuhr sur les origines de l'histoire romaine étaient dominantes, on retardait cette époque autant que possible pour laisser plus longtemps le champ libre à la formation des légendes, et l'on allait jusqu'à prétendre que les Romains n'avaient commencé à écrire que du temps des décemvirs. Ce sont des chimères auxquelles on a maintenant renoncé. Il est sûr que les Romains ont connu l'écriture de fort bonne heure, et, dans une publication récente, M. Louis Havet me paraît avoir montré que leur alphabet était fixé avant l'époque des Tarquins (1). Il faut donc admettre que les Grecs fréquentaient les marchés de Rome dès le lendemain de sa fondation. Cette opinion qu'a entrevue la philolo-

(1) Voyez la leçon d'ouverture que M. L. Havet a faite au Collège de France, le 7 décembre 1882. Les conséquences du fait signalé par M. Havet ne manquent pas d'importance, et il ne recule pas devant elles. Après avoir établi que l'écriture existait du temps des rois de Rome, il ajoute : « Mais, dira-t-on, ces vieux rois ont donc existé? — Et pourquoi non?.. Si les Romains écrivaient alors, pourquoi n'auraient-ils pas transmis à la postérité quelques noms authentiques? » Il est assez remarquable que, sur ces faits autrefois tant contestés, la critique, en France, en Italie et même en Allemagne, semble redevenir conservatrice. En même temps que paraissait la brochure de M. L. Havet, M. Gaston Paris publiait dans la *Romania* un article fort important, à propos des diverses versions de la légende de Roncevaux. Cet article se termine par ces mots : « En poursuivant ces études d'analyse critique qui ne font encore que commencer, on arrivera de plus en plus à se convaincre que, pour être lointaine et anonyme, l'épopée n'est pas dans d'autres conditions que les autres produits de l'activité poétique humaine ; qu'elle ne se développe que par une suite d'innovations individuelles, marquées sans doute au coin de leurs époques respectives, mais qui n'ont rien d'inconscient et de *populaire*, au sens presque mystique qu'on attache quelquefois à ce mot. Tout, là comme ailleurs, a son explication et sa cause, sa raison d'être et de cesser. » Nous voilà bien loin des affirmations qui ont fait la gloire de Wolf, de Lachmann, de Niebuhr. Il est curieux de constater, au moment où ce siècle s'achève, qu'après avoir parcouru tout un cycle d'hypothèses séduisantes, de destructions et de reconstructions audacieuses, l'évolution est terminée et nous ramène à peu près au point de départ. Mais nous y revenons avec un sentiment plus exact, une vue plus claire du passé, et si tous ces grands systèmes qui ont régné quelques années n'étaient que des erreurs, c'étaient au moins des erreurs fécondes, qui ont renouvelé la critique et l'histoire.

gie, l'archéologie la confirme. Dans des fouilles faites sur le Viminal, on est parvenu jusqu'à des tombes placées sous ce qu'on appelle le mur de Servius, et qui sont, par conséquent, plus anciennes; ces tombes, parmi beaucoup d'autres objets, contenaient des vases chalcidiens, venus sans doute par la voie de Cumes. Dès ce moment, les Grecs connaissaient le chemin de Rome, ils y importaient les produits de leur industrie, et, avec eux, leurs idées, leur civilisation, leurs légendes. Mais faut-il croire que, parmi ces légendes, se trouvait déjà celle d'Énée? Sur ce point, les savans se divisent, et nous voyons se produire les opinions les plus opposées: tandis que quelques-uns la croient aussi ancienne que Rome même, d'autres ne veulent pas qu'elle soit antérieure aux guerres puniques. De quel côté paraît être la vérité?

A ceux qui prétendent la faire remonter jusqu'aux origines même de Rome on a répondu avec raison que, si elle avait existé au temps où fut constituée la religion romaine, elle y tiendrait quelque place. A la vérité, Denys d'Halicarnasse, en exposant les raisons qu'il a de la croire vraie, nous dit « qu'elle est confirmée par ce qui se passe dans les sacrifices et les cérémonies; » mais il doit s'être trompé. Nous connaissons les fêtes les plus anciennes de Rome, et M. Mommsen pense que nous pouvons reconstruire le calendrier de Numa; il n'y est jamais question d'Énée. La première mention qu'on trouve de lui dans l'histoire est faite à propos de Pyrrhus : on nous dit que le roi d'Épire fut entraîné à déclarer la guerre aux Romains par le souvenir de son aïeul Achille; entre les Troyens de Rome et lui il y avait une querelle de famille qu'il voulait vider. La légende existait donc alors, et nous savons qu'un historien contemporain, Timée de Tauroménium, la racontait à peu près comme nous la connaissons. Est-il vraisemblable qu'elle fût à ce moment tout à fait récente, ou même que la guerre de Pyrrhus lui ait donné l'occasion de naître? J'ai quelque peine à le croire. M. Wild a raison de dire « qu'une croyance et un culte ne s'implantent jamais tout d'un coup, par une adoption brusque ou une annexion violente. » Il devait donc y avoir un certain temps qu'elle travaillait à s'insinuer à Rome; mais elle n'a commencé à y prendre quelque autorité qu'un peu avant la guerre de Pyrrhus. Ce qui me conduit à la même conclusion, c'est que je la vois vers cette époque acceptée d'une manière officielle par l'autorité romaine. Un état, quand il est sage, ne donne pas trop vite dans les nouveautés contestées; pour qu'à Rome on ait accordé une sorte de consécration publique à la légende d'Énée, il faut qu'elle ait été alors assez répandue et accueillie de beaucoup de monde. En 472, selon M. Mommsen, cinquante ans plus tard, d'après M. Nissen, les Acarnaniens, étant en lutte avec les Étoliens, réclamèrent le secours de Rome. La raison qu'ils allé-

guaient pour l'obtenir, c'est que leurs aïeux étaient les seuls de tous les Grecs qui n'eussent pas pris part à la guerre de Troie; ils pensaient sans doute que ce motif suffirait pour attendrir le sénat, et que les héritiers des Troyens ne refuseraient pas de payer la dette de leurs ancêtres. Depuis cette époque, les textes abondent pour prouver que la croyance à l'origine troyenne était devenue chez les Romains une sorte de maxime d'état qu'on alléguait sans hésitation même dans les documens diplomatiques. Quand Rome, après les désastres de la seconde guerre punique, demanda aux habitans de Pessinonte de lui céder la statue de la Mère des dieux, qui devait lui ramener la fortune, elle ne manqua pas de leur rappeler que ses ancêtres étaient Phrygiens de naissance, et, par conséquent, leurs compatriotes. Un peu plus tard, lorsqu'elle traite avec Antiochus, le roi de Syrie, qu'elle a vaincu, elle a soin de stipuler qu'il accordera la liberté aux habitans d'Ilion, qui sont les parens du peuple romain. Pendant les guerres d'Asie, les généraux qui passent près de la vieille ville ont grand soin de s'y arrêter et d'y faire des sacrifices. Énée, dès lors, a pris sa place parmi les aïeux des Romains; il figure en tête de la liste et on lui rend des honneurs publics. Sur le forum de Pompéi, le long d'un monument qui garnit un des côtés de la place, on distingue quatre niches où se trouvaient des statues aujourd'hui détruites. Énée et Romulus occupaient les deux premières; M. Fiorelli suppose que les deux autres contenaient César et Auguste : c'étaient les quatre fondateurs de l'état romain. Il reste quelques fragmens de l'inscription gravée au-dessous de l'image d'Énée; elle rappelle en quelques mots toute la légende, la fuite du héros emportant ses dieux et son père, son arrivée en Italie, la fondation de Lavinium, sa mort miraculeuse et son apothéose sous le nom de Jupiter Indiges (1).

C'est de bonne heure aussi que la poésie latine s'empara du personnage d'Énée ; nous savons qu'il figurait dans la première épopée nationale que Rome ait possédée. Quand le rude plebeien Nœvius, si ardent pour la gloire de son pays, entreprit de chanter la première guerre punique, dans laquelle il avait été soldat, il commença par remonter aux Troyens. A ce moment, l'histoire d'Énée s'enrichit d'un incident nouveau sur lequel Virgile devait jeter plus tard un éclat immortel. Nœvius imagine que le vent a poussé le fugitif de Troie jusqu'à Carthage et qu'il y a été reçu par Didon. Il n'était pas, je crois, le premier à rapprocher l'un de

(1) Il est vrai que, parmi les peintures de Pompéi, il s'en trouve une qui est une sorte de parodie de la légende officielle. Elle montre un singe revêtu d'une cotte de mailles qui porte un vieux singe sur ses épaules et traîne un jeune singe par la main. C'est Énée, Anchise et Ascagne qu'on a voulu représenter.

l'autre ces deux personnages qui représentent deux races; voici comment on avait été amené à les mettre en rapports ensemble. Sur la côte occidentale de la Sicile, au sommet du mont Éryx, s'élevait un de ces temples d'Aphrodite dont il a été question plus haut. La situation d'Éryx entre l'Afrique, la Gaule, l'Espagne et l'Italie du nord, en faisait un des lieux où se réunissaient les marchands de tous les pays. Le Phénicien y rencontrait sans cesse le Grec. Chacun des deux peuples apportait avec lui ses traditions nationales, et dans leurs communications réciproques, quand l'un racontait l'histoire d'Énée, l'autre répondait par celle de Didon. A force de parler d'eux, on en vint à les réunir dans la même légende; alliés ensemble tant que leurs peuples restèrent unis, ils devinrent ennemis mortels quand éclata la lutte entre Carthage et Rome. On fit alors remonter la haine des enfans jusqu'aux ancêtres, et la rencontre de la reine de Carthage avec le héros troyen prit des couleurs tragiques. C'est Nævius sans doute qui donna ce caractère nouveau à l'ancienne légende. Pour rendre compte de l'acharnement des deux peuples, il supposa qu'ils avaient de vieilles querelles à venger, et que leurs inimitiés avaient commencé avec leur existence même. Ennius crut devoir, lui aussi, prendre l'histoire romaine à la chute de Troie; on le voit dans les courts fragmens qui nous restent du premier livre de son poème. Nous avons notamment le vers par lequel il commence le récit des aventures d'Énée :

Cum veter occubuit Priamus sub marte Pelasgo.

Le reste tenait assez peu de place, et la moitié d'un livre suffisait à Ennius pour raconter ce qui en occupe douze dans Virgile. Les malins disaient que, tout en affectant de se moquer de son prédécesseur Nævius, qu'il accusait d'écrire dans un rythme barbare et de n'avoir aucun souci de l'élégance, il évitait de recommencer ce que le grossier poète avait fait, pour ne pas se mesurer avec lui, et qu'il ressemblait à certains héros d'Homère qui crient des sottises à leur ennemi et lui décochent de loin quelque flèche, mais qui s'en vont dès qu'il approche. Quoi qu'il en soit, il est curieux de remarquer que la première fois que la muse latine touche à l'épopée, elle va droit sur le sujet que devait traiter Virgile. N'est-ce pas ici le cas de rappeler la réflexion que faisait Sainte-Beuve à propos d'Homère? Il y avait une sorte de conspiration inconsciente de tous ces vieux écrivains pour préparer la matière sur laquelle travaillerait un jour leur illustre successeur.

Des mains des poètes la légende tomba dans celle des chroniqueurs et des grammairiens : elle n'eut guère à s'en féliciter. C'est

une crise pour ces vieux récits que le moment où les savans s'emparent d'eux et entreprennent de les rendre plus clairs et plus sages. Les grammairiens n'ont pas la main légère ; ils souhaitent que tout soit raisonnable et sensé, ce qui est assurément un désir très légitime ; mais je ne sais comment, dès qu'on veut introduire la raison dans les fables populaires, et qu'on se donne trop de mal pour qu'elles soient vraisemblables, elles deviennent ridicules. Virgile eut beaucoup à faire, dans la suite, pour redonner à son héros la couleur poétique que ce séjour prolongé chez les grammairiens et les chroniqueurs lui avait ôtée. Ils lui rendirent pourtant un service signalé ; leurs recherches minutieuses, leurs travaux savans contribuèrent à établir d'une manière plus solide l'autorité de la légende. Tant qu'on ne la trouvait que dans les vers des poètes, on pouvait soupçonner qu'elle n'avait pas plus de fondement que ces mille fables grecques que personne ne prenait au sérieux. Mais, du moment que des gens graves, qui ne faisaient pas métier d'amuser le public, avaient pris la peine de s'en occuper dans des livres où ils étudiaient les lois et la religion de leur pays, elle semblait mériter plus de confiance. Caton, un consul, un censeur, un ennemi des Grecs, la racontait sans sourciller dans tous ses détails, et n'hésitait pas à donner, sur la contenance exacte du territoire cédé par Latinus aux Troyens, sur les diverses luttes qu'Énée et Ascagne soutinrent contre Turnus et Mézence, des renseignemens aussi précis que s'il s'agissait d'événemens contemporains. Varron, « le plus savant des Romains, » qui était un homme de guerre en même temps qu'un érudit, et qui commandait la flotte de l'Adriatique, pendant que Pompée traquait les pirates, profita de quelques loisirs pour se mettre à la suite d'Énée, refaire ses voyages et visiter avec ses galères les différens ports où il avait abordé. Il était si convaincu de la réalité de ses aventures qu'il croyait trouver partout des traces certaines de son séjour. Nous voyons, dans les fragmens qui restent de ses ouvrages, qu'il parle de ces événemens lointains avec un ton d'assurance extraordinaire. « N'est-il pas certain, dit-il, que les Arcadiens, sous la conduite d'Évandre, sont venus en Italie et se sont fixés sur le Palatin ? » Il semble vraiment que ce soit un crime d'en douter.

Je sais qu'à ces raisons, qui nous font croire que la légende était alors fort répandue et tenue pour certaine, on objecte qu'elle est restée presque entièrement étrangère à l'art romain. Comment admettre qu'étant aussi populaire qu'on le prétend, elle ait si rarement tenté les sculpteurs et les peintres ? Il est sûr qu'avant l'empire on ne connaît pas de fresque ou de bas-relief de quelque importance où soit traitée l'histoire d'Énée. M. Brunn croyait la retrouver sur un de ces coffrets en métal qu'on appelle des *cistes*,

et qui nous viennent des tombes de Préneste; il lui semblait reconnaître, le long de la paroi latérale, les batailles des Rutules et des Troyens; sur la plaque du couvercle, il voyait Énée présentant au vieux roi latin les dépouilles de Turnus, qu'il vient de tuer, Lavinia, qu'on va remettre aux mains de son mari, tandis qu'Amata, sa mère, s'enfuit furieuse pour se dérober à ce mariage. C'est tout à fait le sujet de l'*Énéide*, et comme M. Brunn suppose que cette œuvre d'art est antérieure à la première guerre punique, il admet que la légende était dès lors fixée dans ses moindres détails, et que Virgile n'a fait que traduire exactement des fables populaires qui existaient plus de deux siècles avant lui. Par malheur, l'explication de M. Brunn est aujourd'hui fort contestée, et l'on se demande si le coffret n'appartient pas à une époque plus récente, ou si le sujet qu'il représente est bien celui que M. Brunn a cru voir. Mais, en revanche, depuis l'époque où M. Brunn plaçait, par erreur peut-être, les aventures d'Énée sur la *Cista prænestina*, on les a trouvées, cette fois d'une manière indubitable, dans une tombe romaine. En 1875, des fouilles furent entreprises par une société italienne à l'extrémité de l'Esquilin, dans l'espace qui s'étend entre Sainte-Marie-Majeure et le petit monument qu'on appelle le temple de *Minerva medica*. — La passait une des routes importantes de Rome, celle qui menait à Préneste. Le long des voies romaines on est toujours sûr de trouver des tombeaux : un de ceux qu'on a fouillés contenait des fresques qui malheureusement ont beaucoup souffert, lorsqu'au IIIe siècle, la coutume d'ensevelir les morts ayant remplacé celle de les brûler, des réparations furent faites à la tombe pour l'accommoder à ce nouvel usage. Cependant, ce qui reste des peintures est suffisant pour qu'on puisse très nettement en saisir le sujet. C'est l'histoire des origines de Rome depuis l'arrivée d'Énée en Italie. On le voit d'abord qui fonde Lavinium et qui combat Turnus; on suit, dans des tableaux qui se succèdent sans être séparés les uns des autres, comme ceux qui couvrent la colonne Trajane, toutes les phases de la grande bataille livrée sur les bords du Numicius; puis vient la fondation d'Albe par Ascagne, enfin l'histoire de Rhea Silvia et des deux jumeaux (1). Ce qui ajoute au prix de ces peintures, c'est qu'elles doivent être contemporaines de l'œuvre de Virgile et que, comme elle ne reproduisent pas tout à fait la tradition qu'il a suivie et qu'il est vraisemblable qu'elles n'ont pas été exécutées sous son influence, elles montrent comment, autour du poète, on se figurait les événemens qu'il a chantés. Mais, quelque impor-

(1) Ce monument a été décrit pour la première fois par M. Brizio dans son ouvrage intitulé : *Pitture e sepolcri scoperti sull' Esquilino*. Le sujet a été traité de nouveau par M. Robert dans les *Annales de l'Institut archéologique* de Rome. J'ai suivi les explications de M. Robert.

tance qu'on leur accorde, il ne faut pas oublier qu'elles sont la seule œuvre d'art de quelque valeur, antérieure à l'*Énéide*, où il soit question d'Énée et de Lavinium. On est donc forcé d'avouer que, jusqu'à Virgile, les voyages du héros troyen, dont s'étaient inspirés plusieurs poètes, avaient fort peu occupé les sculpteurs ou les peintres.

Est-on en droit d'en rien conclure contre la popularité dont jouissait alors la légende? Je ne le crois pas. Souvenons-nous que les arts étaient dans la main des Grecs, et que les Grecs n'aimaient à s'occuper que d'eux-mêmes. On a remarqué qu'ils n'ont presque jamais reproduit, sur les bas-reliefs ou dans les fresques, les événemens de l'histoire romaine. Il est vrai qu'ayant créé, comme nous l'avons vu, la légende d'Énée, il semble qu'ils auraient dû avoir plus de goût pour leur ouvrage. Mais par malheur cette légende était née à une époque récente, quand leur imagination commençait à se fatiguer de produire des fables; aussi est-il facile de voir qu'elle est moins riche de détails poétiques, plus sobre et plus sèche que les autres. Elle n'avait pas eu non plus l'heureuse chance de plaire à un grand poète qui l'aurait transfigurée en la chantant. C'étaient pour elle des causes d'infériorité qui ne la recommandaient pas au choix des artistes. Ils avaient enfin une raison particulière de la délaisser, sur laquelle je veux insister un moment, car en nous apprenant pourquoi les Grecs l'ont négligée, elle nous fait connaître du même coup l'un des motifs, le plus puissant peut-être, qui attiraient les Romains vers elle.

Quand la légende d'Énée commença à se répandre chez les Grecs, Rome, trop faible encore pour les inquiéter, était pourtant assez puissante pour leur inspirer le désir de la rattacher de quelque manière à leur pays, et de prendre ainsi part à sa gloire. Un siècle plus tard, tout était changé. Elle avait soumis la Grèce, elle venait d'envahir l'Orient, elle convoitait ouvertement l'empire du monde. Les Grecs vaincus, humiliés, n'éprouvaient plus le même empressement pour orner de fables poétiques les débuts d'un peuple qui les opprimait. Cette légende, qui était pourtant leur œuvre, leur parut faire à leurs rivaux un passé trop avantageux; ils commencèrent par en parler beaucoup moins et finirent par l'oublier; Denys d'Halicarnasse prétend qu'il n'y avait presque plus personne de son temps qui la connût. On l'avait remplacée par des fables toutes contraires. Il y avait alors, à la cour des petits princes de l'Asie et chez les rois barbares, toute une école d'historiens qui faisaient profession de dire le plus de mal possible des Romains et le plus de bien de leurs ennemis. Naturellement ils ont partagé le sort de ceux dont ils défendaient la cause, et l'on comprend que le vain-

queur qu'ils insultaient n'ait pas tenu à nous conserver leurs ouvrages. Nous possédons Polybe, qui avait écrit l'histoire des guerres puniques dans l'intérêt des Romains ; c'est à peine si nous savons le nom de ce Philinus d'Agrigente qui exaltait les Carthaginois et tournait tout à leur gloire. La tactique ordinaire de tous ces ennemis de Rome consistait à railler la bassesse de ses origines. On disait qu'elle avait été d'abord un asile de bandits, qu'elle devait sa naissance à des misérables, à des vagabonds, à des esclaves. Ces calomnies indignaient Denys d'Halicarnasse, qui prétendit y répondre en composant son *Histoire romaine*. Pour en montrer la fausseté, pour les réfuter d'une manière victorieuse, il racontait dans tous ses détails la légende d'Énée. S'adressant à ses compatriotes, au début de son livre, il leur disait : « N'ajoutez aucune foi à ces menteurs ; au sujet des origines de Rome, ils ne débitent que des fables. Je vous montrerai que ceux qui l'ont fondée n'étaient pas des gens sans aveu, ramassés au hasard parmi les nations les plus méprisables. Ce sont des Troyens, venus à la suite d'un chef illustre dont Homère a chanté les exploits ; ou plutôt, comme les Troyens sont sortis de la même souche que nous, ce sont des Grecs. »

Denys savait bien que cette conclusion était tout à fait du goût des Romains et qu'elle flattait les instincts secrets de leur vanité. Ils avaient longtemps supporté sans mauvaise humeur ce nom de barbares que les Grecs donnaient à tous ceux qui n'étaient pas de leur race. Quand ils comprirent mieux le prix des lettres et des arts, il leur déplut d'être mis ainsi sommairement et par un seul mot hors de la civilisation. Ils voulaient rentrer dans l'humanité et se rattacher de quelque manière à la Grèce, au moins par leurs origines lointaines. La légende d'Énée leur en donnait le moyen, ils le saisirent avec empressement. Les grands seigneurs prirent plaisir à imaginer qu'ils sortaient des plus illustres compagnons d'Énée ; il y avait même un certain nombre de familles pour lesquelles cette origine n'était pas contestée : on les appelait les *familles troyennes*, et Varron, qui voulait faire plaisir à tout le monde, écrivit un ouvrage à l'appui de leurs généalogies chimériques. Les simples citoyens ne pouvaient pas avoir d'aussi hautes prétentions ; mais s'ils n'osaient pas réclamer l'honneur d'avoir des chefs troyens parmi leurs ancêtres, ils étaient flattés de descendre des simples soldats. Dans la fameuse prédiction, où se trouvait annoncé d'avance le désastre de Cannes, le devin Marcius, s'adressant aux Romains, les appelait : enfans de Troie, *Trojugena Romane*. Il est évident qu'en leur donnant ce nom il avait l'intention de leur être agréable. Un peu plus tard, le poète tragique Attius, ayant fait une pièce nationale sur le dévoûment de Decius, dont les Romains étaient si fiers, l'avait intitulée *les Fils d'Énée, ou Decius, Æneadæ sive*

Decius. En général, les auteurs de tragédie ou de comédie cherchent à donner à leurs ouvrages des titres qui attirent le public ; Attius supposait donc que les Romains prendraient plaisir à s'entendre appeler fils d'Énée. C'est ainsi que la vanité de tout le monde se fit complice du succès de la vieille légende.

IV.

Nous sortons enfin des obscurités et des incertitudes, et nous voici arrivés en pleine lumière : nous touchons à Virgile. Après avoir cherché d'où la légende d'Énée est venue, quels sont les élémens dont elle a été formée, et pourquoi les Romains l'ont si favorablement accueillie, il nous reste à connaître les raisons que Virgile pouvait avoir d'en faire le sujet de son poème.

Nous ne risquons pas de nous tromper en affirmant qu'il ne l'a pas fait sans raison et que, dans la conception de ses ouvrages, il ne laissait rien au hasard. Voltaire raconte qu'il ne savait guere ce que c'était que l'épopée quand il se mit en tête, à vingt ans, d'en composer une. Ce n'est pas Virgile qui aurait agi avec cette légèreté. Il n'était pas un de ces poètes de premier mouvement, dont Platon nous dit qu'ils ne savent ce qu'ils font ; il méditait et réfléchissait longtemps avant d'écrire. Esprit triste et timide, il n'avait pas assez bonne opinion de lui pour se croire capable d'improviser des chefs-d'œuvre. Tous ses ouvrages portent la trace d'un travail patient et d'efforts obstinés : la merveille, c'est que chez lui le travail n'ait jamais gêné l'inspiration.

Soyons sûrs qu'après s'être décidé à composer un poème épique, il a dû se demander d'abord de quel genre ce poème devait être. La réponse à cette question était différente suivant l'école à laquelle le poète appartenait. Il y en avait deux alors qui se disputaient et se partageaient les suffrages du public. L'une se rattachait au passé et voulait simplement le continuer : elle se composait des admirateurs des vieux poètes latins, et comptait surtout dans ses rangs ces esprits sages et mûrs à qui les innovations sont suspectes. L'autre avait choisi des modèles nouveaux et prétendait rajeunir la poésie par l'imitation de poètes plus jeunes. Elle avait pour elle, comme toujours, les jeunes gens et les femmes. Chacune des deux comprenait l'épopée d'une façon différente. La vieille école aimait surtout le poème historique, c'est-à-dire celui qui raconte les exploits des aïeux, et il faut reconnaître que son goût était conforme au génie particulier et aux aptitudes naturelles de la race romaine. Cette race est par-dessus tout utilitaire et pratique ; les lettres ne lui plaisent qu'à la condition de contenir des leçons pour

la conduite de la vie ; l'idéal et la fantaisie, qui passionnaient les Grecs, la laissent assez indifférente; elle a peu de penchant pour les légendes, où l'imagination a tant de place ; la poésie qu'elle préfère est celle qui s'applique à des faits réels et s'occupe de personnages qui ont existé. Aussi les poètes latins, dès qu'ils ont eu la force de voler un peu de leurs ailes, se sont-ils tournés de ce côté. Nœvius chante la première guerre punique ; Ennius raconte, sous le nom si romain d'*Annales*, toute l'histoire de Rome, en insistant sur les événemens qu'il a vus et dont il peut parler en témoin. Le succès de son œuvre a été très vif ; Rome s'y est reconnue, et, pendant un siècle, les faiseurs d'épopées ont marché sur ses traces. Du temps même de Virgile, et dans son entourage, on composa des poèmes sur la défaite de Vercingétorix et la mort de César. C'est aussi à l'auteur des *Annales* que se rattache le plus grand poète de ce temps, Lucrèce ; quoiqu'il n'ait pas écrit de récit épique, il se proclame le disciple d'Ennius et le félicite « d'avoir rapporté de l'Hélicon une couronne dont le laurier ne se fanera jamais. » L'autre école était celle qui cherchait ses inspirations chez les poètes alexandrins. Malgré la réputation dont ils jouissaient dans le monde grec, Rome était restée longtemps sans les connaître et les pratiquer : elle s'en tenait volontiers à ceux de l'époque classique ; mais quand ses conquêtes l'eurent mise en relation plus fréquente avec l'Asie, ses généraux, ses proconsuls, ses négocians, qui en visitaient plus souvent les grandes villes, lurent ces poètes dont tout le monde s'occupait autour d'eux, et ils en furent charmés. Il ne leur fut pas difficile de communiquer à leurs amis les sentimens qu'ils éprouvaient eux-mêmes : il y avait alors à Rome une société polie et raffinée qui commençait à se fatiguer un peu des vieux écrivains et cherchait des admirations nouvelles. Ces œuvres gracieuses et délicates, où le souci de la forme est poussé si loin, où l'on trouve tant d'allusions savantes, tant de surprises d'expressions et d'images, une façon de parler si ingénieuse, qui excitent l'esprit et le rendent content de lui même, quand il a pu en saisir les finesses, étaient bien faites pour la séduire. Naturellement, après avoir admiré, elle imita. Les premiers qui écrivirent des vers dans le goût des alexandrins étaient à la fois des jeunes gens de talent et des héros de la mode, Licinius Calvus, Cornelius Gallus, surtout Catulle, le plus grand d'entre eux ; ils obtinrent beaucoup de succès. Une de leurs recettes ordinaires était l'emploi fréquent de la mythologie. Les uns se contentaient de la distiller en courtes allusions dans leurs élégies, les autres l'étendaient en poèmes épiques : l'histoire des dieux et des héros, les aventures d'Hercule et de Thésée, la guerre de Thèbes ou celle de Troie, la conquête

de la Toison d'or, leur fournissaient en abondance des sujets d'épopées qu'ils préféraient à tous les autres.

C'est entre ces deux écoles que Virgile devait choisir. Chacune avait ses mérites et ses inconvéniens. Le poème historique, que préférait l'ancienne, plaisait davantage au grand nombre et il avait plus de chances de devenir populaire. Rome a toujours été très fière de son passé et elle prêtait complaisamment l'oreille à ceux qui célébraient sa gloire. Mais ce genre présente aussi de grandes difficultés d'exécution. Il est toujours malaisé pour la poésie d'avoir à soutenir la concurrence de l'histoire. Veut-elle reproduire exactement les faits comme ils se sont passés, on l'accuse de tomber dans la sécheresse et de n'être plus qu'une chronique. Essaie-t-elle d'y mêler quelque fiction, les gens sérieux trouvent que la vérité fait tort à la fable et que la fable discrédite la vérité, qu'on ne sait jamais sur quel terrain on marche, et que cette incertitude nous gâte tout le plaisir de l'ouvrage. L'épopée mythologique n'est pas exposée à ce péril. Tout y est de même nature; elle introduit le lecteur, dès le premier vers, dans un monde de fantaisie et de convention dont il ne sort plus. Une fois le genre accepté, l'esprit s'y sent à l'aise; il n'éprouve pas le désagrément d'être tiraillé sans cesse entre la fiction et la réalité. C'est une sorte de rêve auquel il peut s'abandonner avec confiance; il est sûr au moins qu'il se poursuivra jusqu'à la fin sans qu'aucun brusque incident vienne le dissiper. Mais, en revanche, le public auquel cette poésie s'adresse est restreint : elle ne possède pas ce qui entraîne la foule. Il faut avoir la finesse d'un artiste et la science d'un érudit pour bien la comprendre. A Rome surtout, où les artistes et les savans étaient rares, elle devait se résigner à rester indifférente au « profane vulgaire » et à n'être que le charme de quelques délicats.

Virgile ne s'est tout à fait asservi à aucune école, c'est son originalité; son goût large et libre a cherché partout ses inspirations. Il avait commencé par s'éprendre d'un alexandrin, de Théocrite; dans son dernier ouvrage, il a tellement imité les anciens poètes que Sénèque l'appelle sans façon un *ennianiste*, ce qui est dans sa bouche un grave reproche. Quand il a voulu créer la langue à la fois ferme et souple dont il s'est si admirablement servi, il n'a pas fait difficulté d'associer ensemble les deux grands représentans des écoles opposées, Lucrèce et Catulle. Il a pris surtout à l'un la vivacité de ses tours, l'énergie et l'éclat de ses expressions, à l'autre sa phrase plus nette, son rythme plus facile et plus coulant. De cette combinaison est sortie cette merveilleuse langue poétique que Rome a parlée sans beaucoup d'altération jusqu'à la fin de l'empire.

Le même esprit se retrouve dans le choix que Virgile a fait de son sujet de poème : il est de nature à satisfaire tout le monde et

tient le milieu entre l'épopée historique et l'épopée mythologique. On a supposé avec assez vraisemblance qu'il hésita quelque temps avant de se décider. Nous savons que, quand il eut achevé ses *Géorgiques*, il en fit la lecture à l'empereur, dans la retraite d'Atella, où Auguste s'était retiré pour prendre quelques semaines de repos et soigner sa gorge malade. Est-ce à cette occasion qu'il a composé le brillant prologue qui ouvre le troisième livre? Il est naturel de le croire. Dans ce prologue, il annonce l'*Énéide*; mais on voit bien qu'elle n'a pas pris encore, dans son esprit, sa forme définitive. En ce moment, il semble tout à fait dégoûté de la mythologie. Les jeunes poètes romains en avaient tant abusé qu'elle avait perdu en quelques années toute sa fraîcheur. « Qui ne connaît, nous dit Virgile, l'impitoyable Eurysthée et les autels de l'exécrable Busiris? Qui n'a point célébré le jeune Hylas, et Delos, chère à Latone, et Hippodamie, et Pélops, l'ardent cavalier, avec son épaule d'ivoire? » Tous ces sujets, qui peuvent plaire un moment à des esprits oisifs, lui semblent épuisés : *omnia jam vulgata*; il veut marcher loin de la foule et tenter des routes nouvelles qui le mènent à la gloire. Il y a des momens où c'est l'ancien qui redevient nouveau, quand la mode s'est portée quelque temps d'un autre côté. Il semble donc que Virgile voulait revenir à la tradition des vieux poètes latins et composer une épopée tout historique. Il annonce, en effet, à Auguste qu'il va se mettre à chanter ses combats :

> Mox tamen ardentes accingar dicere pugnas
> Cæsaris.

Heureusement, il changea d'avis. En prenant pour sujet de son poème les guerres contre Brutus et contre Antoine, il se serait trouvé aux prises avec les difficultés que Lucain, malgré son génie, n'a pas pu vaincre. Il a bien fait de remonter beaucoup plus haut, jusqu'aux origines même de Rome. Son poème n'en est pas moins resté foncièrement historique, non-seulement par les allusions perpétuelles qui sont faites aux événemens et aux personnages de l'histoire, mais par le fond même du sujet, qui est la glorification de Rome, et par le ton grave et soutenu du récit. Il est pourtant mythologique aussi, puisque les dieux et les déesses y sont les principaux acteurs du drame, et que l'olympe et la terre s'y mêlent à chaque instant. En plaçant sa fable à une époque où la légende et l'histoire se confondent, il a supprimé leur antagonisme. De cette manière, il a pu réunir les avantages de tous les genres sans en avoir les inconvéniens.

Ne peut-on pas trouver pourtant qu'il est remonté un peu trop haut? Il semble que, puisqu'il voulait glorifier Rome dans ses ori-

gines, ce n'était pas Énée qu'il lui fallait choisir; Énée n'a fondé que Lavinium et il n'est, pour les Romains, qu'un ancêtre fort éloigné. Les anciens chroniqueurs en faisaient le père ou le grand-père de Romulus, ce qui le plaçait assez près de la naissance de Rome; mais plus tard, afin de mettre tant bien que mal la légende d'accord avec la chronologie, il avait fallu intercaler entre eux la série interminable des rois d'Albe. Il est vraiment étrange qu'un poète qui voulait célébrer Rome ait choisi une époque où elle n'existait pas encore et un héros qui a vécu plus de quatre cents ans avant qu'elle ait été fondée. Virgile aurait mieux fait, à ce qu'il semble, de s'arrêter à Romulus : il se serait trouvé au cœur même de son sujet. Romulus était, d'ailleurs, bien plus populaire qu'Énée. Tout le monde savait son nom; on montrait au Palatin la cabane qu'il avait habitée; on entourait d'hommages la petite grotte ombragée d'un figuier, où l'on disait que la louve l'avait nourri. De très bonne heure, la poésie s'était emparée de ces souvenirs et leur avait donné, en les chantant, plus d'éclat et de force. Tous les gens instruits de Rome avaient dans la mémoire les passages du premier livre des *Annales* d'Ennius, où il racontait le rêve de la vestale, la naissance du fils de Mars, sa lutte avec Rémus; tous répétaient avec émotion ces beaux vers, à la fois si fermes et si tendres, qui exprimaient la reconnaissance de tous les Romains pour celui à qui leur cité devait la vie :

O Romule, Romule die,
Qualem te patriæ custodem di genuerunt!
O pater, o genitor, o sanguen dis oriundum!

Virgile a pourtant préféré Énée à Romulus, et il avait plusieurs raisons de le faire. Une des principales assurément, c'est qu'il voulait être agréable à l'empereur. Entre toutes les familles qui se piquaient d'être issues des Troyens, les Césars tenaient la première place. Tandis que les Memmius, les Sergius, les Cluentius, se contentaient d'avoir pour ancêtre un des lieutenans d'Énée, les Césars se rattachaient hardiment à Énée lui-même, et prétendaient descendre de son fils Iulus. En chantant le père des Romains, Virgile célébrait l'ancêtre des Jules; c'était un moyen de donner au pouvoir de l'empereur une apparence légitime et d'en faire, à travers les siècles, l'héritier naturel des rois de Rome. Il pensait donc servir son pays, tout en payant au prince sa dette de reconnaissance personnelle. En même temps, il accomplissait la promesse qu'il lui avait faite dans les *Géorgiques* de lui élever un monument immortel. Ce n'était plus sans doute un poème historique consacré au récit des exploits de l'empereur, mais on le retrouvait sans peine sous les traits du chef de sa race; la gloire de l'aïeul éclairait le petit-

fils, et quoique l'édifice portât sur son fronton le nom d'Énée, on pouvait dire qu'Auguste en était le centre, et qu'en réalité, il l'occupait tout entier :

In medio mihi Cæsar erit, templumque tenebit!

Pour préférer Énée à Romulus et aux autres, Virgile avait encore une raison qui devait lui sembler très importante : Énée figure déjà dans l'*Iliade*, son nom rappelle le souvenir des batailles auxquelles il a pris part et des guerriers qu'il a connus. Parler de lui était donc une occasion naturelle de multiplier les allusions aux poèmes homériques et de ranimer les héros de la guerre de Troie. C'est un plaisir que Virgile se donne le plus qu'il peut; quoiqu'il connaisse les dangers qu'on court à provoquer des comparaisons désavantageuses, il s'y expose à chaque instant. Il cherche tous les moyens de rattacher son poème à ceux d'Homère; il en imite les principaux incidens, il en fait revivre les personnages. C'est Hector qui renaît dans les paroles d'Andromaque; c'est Diomède qu'on retrouve établi dans l'Italie méridionale, et qui ne se fait pas trop prier pour parler de ses anciens exploits; c'est Ulysse dont on suit la trace dans le palais enchanté de Circé ou dans l'île du Cyclope; c'est Hécube, c'est Hélène, c'est Priam, qu'on entrevoit pendant la dernière nuit d'Ilion. Pour Virgile, comme pour nous, Homère n'était pas seulement un grand poète épique, il était l'épopée même. Aussi a-t-il dû s'estimer heureux de s'en rapprocher de plus près par le sujet même et le principal personnage de son poème. C'est ce qui achève de nous faire comprendre qu'il ait choisi la légende d'Énée.

Avait-il tort ou raison de le faire? Est-il vrai de dire, avec certains critiques, que, dans l'*Énéide*, le choix du sujet ait nui au succès de l'œuvre, qu'un poème dont le héros était un étranger, un inconnu, était condamné d'avance à ne jamais devenir populaire et national? Après la longue étude qu'on vient de lire, la réponse à cette question me paraît facile. Sans doute, la légende d'Énée est d'origine grecque, mais on a vu qu'elle s'est vite acclimatée à Rome, qu'elle y a pris une couleur romaine par son mélange avec les légendes du pays, qu'enfin l'état, loin de la combattre, l'a de bonne heure officiellement adoptée. Quand Virgile s'en est emparé, il y avait plus de deux siècles qu'elle était racontée par les historiens et chantée par les poètes. On ne peut donc pas la regarder comme une de ces fables futiles que le poète invente à sa fantaisie, et prétendre qu'Énée, fils de Vénus, était aussi indifférent aux Romains de l'époque d'Auguste que Francus, fils d'Hector, aux Français du XVIe siècle. Est-ce à dire qu'elle fût populaire à Rome, comme les histoires

d'Achille et d'Ulysse l'étaient dans la Grèce? Pour le supposer, il faudrait oublier les différences radicales qui séparent les deux pays. Dans les cités grecques, le mépris de l'étranger, qui est la passion dominante de l'Hellène, maintient la race dans sa pureté. Il peut y avoir entre les citoyens des diversités de rang et de fortune, mais ils ont tous la même origine. Les traditions nationales sont un trésor qui appartient à tous et qu'aucun ne laisse perdre. Le poète qui entreprend de les célebrer est compris de tout le monde; il chante pour les pauvres et pour les riches, pour les lettrés et les ignorans; son succès, quand il réussit, est véritablement populaire, car il n'y a personne, dans le peuple entier, qui ne puisse prendre plaisir à l'entendre, Il n'en pouvait être de même dans une ville comme Rome, qui s'était formée d'un mélange de nations diverses. Une population sans cesse renouvelée, et composée d'élémens disparates, a peu de traditions communes et les oublie vite. Je suppose que les plébéiens, dont les souvenirs ne remontaient pas très loin, connaissaient très peu toutes ces fables antiques, que les grammairiens ont recueillies, et qu'elles les laissaient fort indifférens. Aussi n'est-ce pas pour eux que Virgile écrivait; il savait qu'il y perdrait sa peine et qu'il ne lui était pas possible d'intéresser à son œuvre le peuple entier, de la base au sommet, comme on pouvait le faire chez les Grecs. C'est seulement aux classes éclairées qu'il s'adresse, à la noblesse de naissance ou de fortune, à la haute bourgeoisie, aux personnes instruites; tous ces gens-là, les uns par vanité aristocratique, les autres pour imiter les premiers, remontaient volontiers au passé; ils en conservaient le souvenir et il ne leur déplaisait pas d'en entendre parler. C'est dans cette classe de la société que Virgile a été populaire; et comme elle était lettrée, qu'elle avait lu les poèmes homériques, qu'elle connaissait les *Annales* d'Ennius et les ouvrages des chroniqueurs latins, la légende d'Enée lui était tout à fait familière. En la choisissant pour sujet de son poème, Virgile était certain de ne pas surprendre et ne pas mécontenter le public pour lequel il écrivait.

Ce public n'était pas aussi restreint qu'on pourrait le croire, car l'instruction était fort répandue à Rome. Il s'étendit singulièrement avec la conquête romaine. On a souvent admiré avec quelle rapidité les Romains s'assimilèrent les peuples vaincus (1); il faut pourtant s'entendre. On va trop loin quand on suppose que des nations entières furent transformées en quelques années: ce serait un miracle dont l'histoire offre peu d'exemples. Partout la classe populaire conserva pendant quelque temps ses mœurs et sa langue; et même

(1) Il est bien entendu que je ne parle ici que de l'Occident et non de la Grèce ou de l'Asie : la domination romaine n'a pas sensiblement modifié les pays grecs.

dans certains pays, elle n'y a jamais entièrement renoncé. Il y a toujours eu en Gaule des paysans qui parlaient le celte; et, dans les environs même de Carthage, il ne manquait pas d'Africains qui n'entendaient que le punique. Ce qui est devenu romain avec une incroyable facilité, c'est la bonne société et la bourgeoisie des villes; les classes politiques d'abord, c'est-à-dire les gens qui voulaient être décurions et duumvirs dans leur pays pour obtenir ensuite quelque grade militaire dans l'armée, quelque poste d'administration ou de finance dans l'état; puis les classes riches, le commerce, l'industrie, depuis les négocians d'origine libre jusqu'à ces anciens esclaves, marchands enrichis, qui formaient l'importante corporation des *Augustales*. Tous ces gens-là avaient plusieurs raisons d'être attachés à Rome; mais ils lui étaient surtout reconnaissans de la civilisation qu'elle leur avait apportée. En dehors du monde romain il n'y avait que barbarie; Rome et la civilisation se confondaient ensemble. Plus on était lettré, plus on avait le goût des arts et des sciences, et plus on acceptait aisément une domination à laquelle on était redevable de ces biens précieux, plus on était sujet fidèle pour la conserver, vaillant soldat quand il fallait la défendre. Aussi était-ce pour Rome un moyen de gouvernement que de multiplier les écoles, et c'est ce qui explique l'importance que les empereurs ont toujours accordée à l'instruction publique. Si ces peuples, différens de race et de mœurs, étaient surtout réunis entre eux par une culture commune, si leur patriotisme se composait principalement de leur goût pour les lettres et pour les arts, on peut dire sans exagération ni paradoxe que toutes les fois qu'il paraissait un bel ouvrage qui obtenait plus de succès que les autres, qui faisait battre plus de cœurs, le lien entre eux devenait plus serré, le patriotisme plus vif; il est permis de penser que ceux qui le lisaient se sentaient devenir plus Romains, surtout si cet ouvrage était consacré, comme l'*Énéide*, à la gloire de Rome. Ainsi se trouve résolue la question de savoir si l'*Énéide* fut vraiment un poème national et populaire, que nous nous posions tout à l'heure. Lorsqu'on connaît la place qu'elle occupait dans l'éducation, et qu'on devine celle qu'elle devait tenir dans la vie des gens instruits et lettrés, c'est-à-dire de tout ce qu'il y avait de vraiment romain dans l'empire, on est bien forcé d'avouer qu'elle a été populaire; et quand on voit qu'elle n'était pas seulement un de ces livres qui charment l'esprit et dont la lecture occupe agréablement quelques loisirs, qu'il lui est arrivé, comme aux poèmes d'Homère, d'avoir une sorte d'importance politique, et que l'admiration qu'on éprouvait pour elle rattachait ceux qui la lisaient à la patrie commune, on ne peut nier qu'elle ne soit aussi une œuvre nationale.

GASTON BOISSIER.

BINDING DEPT. JUL 18 1967

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED